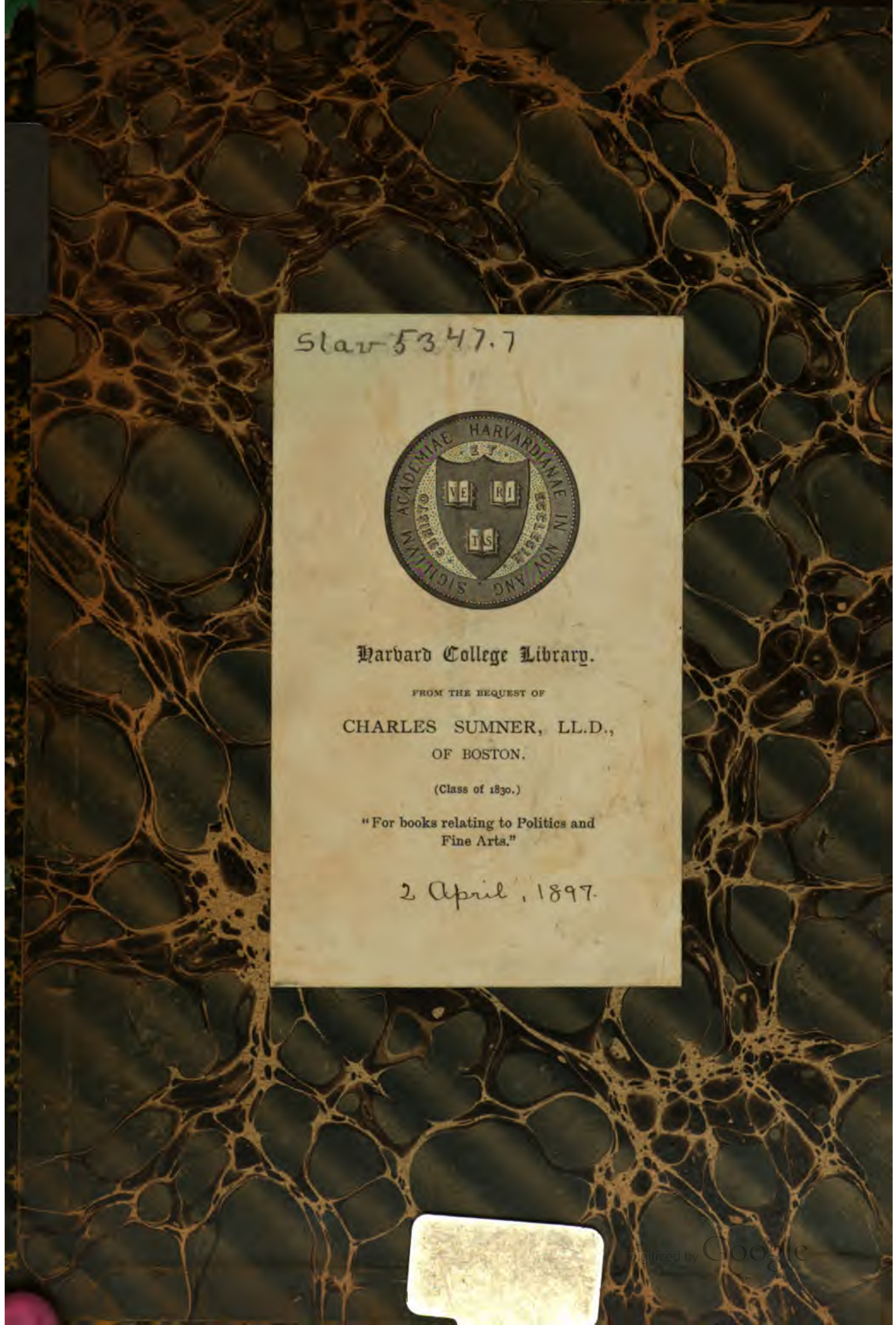
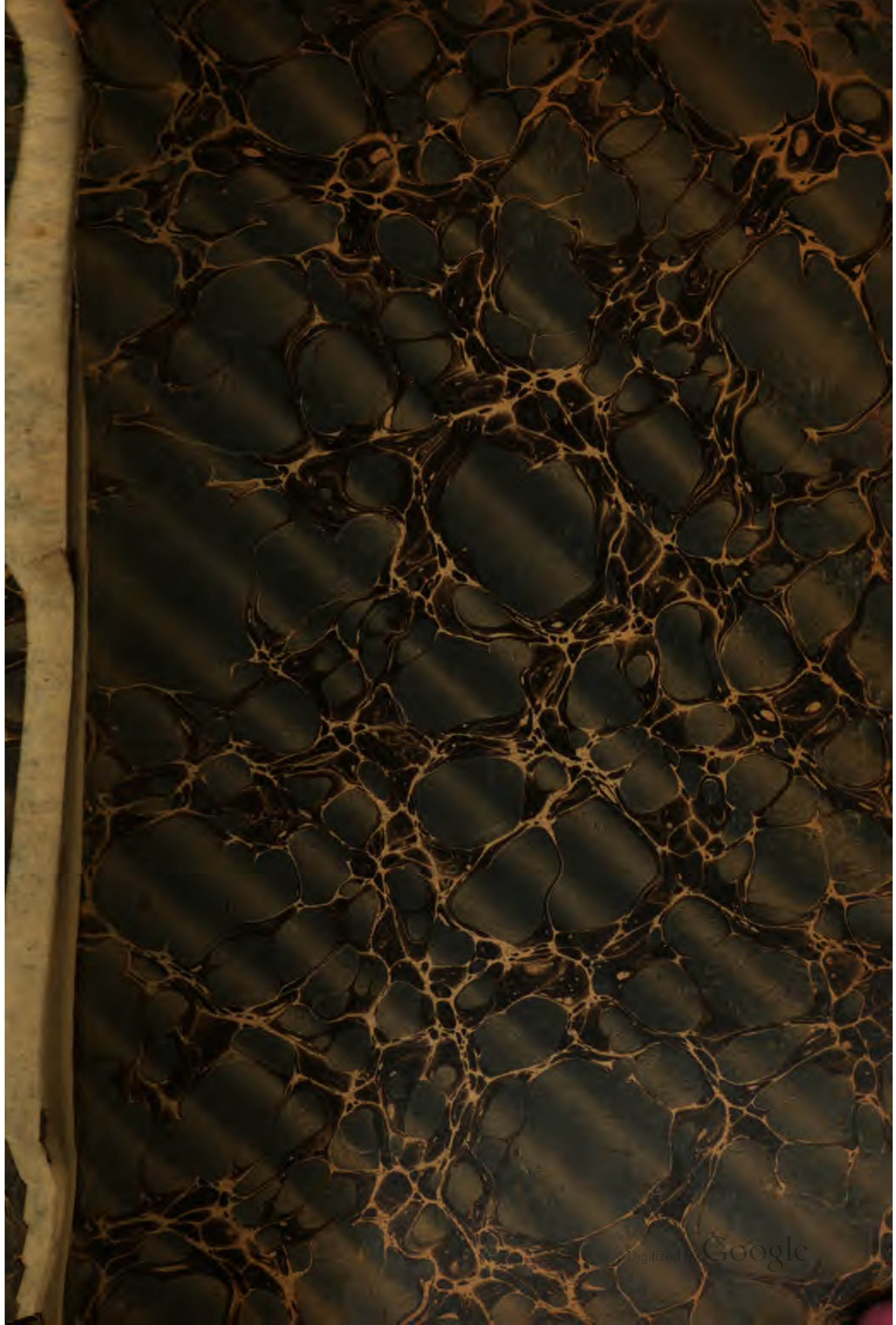

SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



O. Edited by Leonard Chodźko

LA POLOGNE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, MONUMENTALE ET PITTORESQUE,

OU

PRÉCIS HISTORIQUE, MONUMENTS, MONNAIES, MÉDAILLES, COSTUMES, ARMES;
PORTRAITS, ESQUISSES BIOGRAPHIQUES, ÉPHÉMÉRIDES;
SITES PITTORESQUES, CHATEAUX, ÉDIFICES, ÉGLISES, MONASTÈRES;
CULTES RELIGIEUX, CURIOSITÉS NATURELLES;
PEINTURE DE MOEURS, COUTUMES, CÉRÉMONIES CIVILES, MILITAIRES ET RELIGIEUSES, DANSES;
CONTES, LÉGENDES, TRADITIONS POPULAIRES, IMPRESSIONS DE VOYAGES;
GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE, COMMERCE;
LITTÉRATURE, POÉSIE, BEAUX-ARTS, THÉATRE, MUSIQUE.

RÉDIGÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS POLONAIS.

ORNÉE DE GRAVURES SUR ACIER.

PUBLIÉE AU PROFIT DE LA COMMISSION DES FONDS ET SECOURS
DE L'ÉMIGRATION POLONAISE.

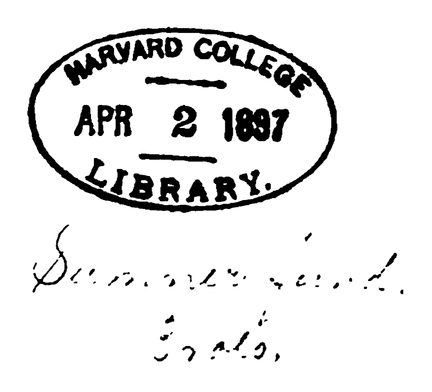
TOME PREMIER.





AU BUREAU CENTRAL, RUE SAINT-HONORÉ, 345.

1835-1836.



IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, 1.



Dédiée à la France

LA

POLOGNE

Historique, Littéraire,

MONUMENTALE

ET PITTORESQUE

Gravé par A. Marcinkiewicz

FRANÇAIS ET POLONAIS DE TOUS TEMPS AMIS

Dessiné et Gravé par A. Oleszczynski

A PARIS.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

(*Les articles non signés dans le corps de l'ouvrage sont de* L. Chodzko, *rédacteur en chef.*)

Histoire.

Souvenirs historiques.

Monumens.

Villes.

Sites pittoresques, Châteaux, Palais, Édifices, Églises, Monastères.

Curiosités naturelles.

Cultes religieux.

Cérémonies civiles et militaires.

Costumes, Usages.

Coutumes, peinture de mœurs et cérémonies des anciens châteaux.

Contes, Légendes, Traditions populaires.

N. B. Les autres contes et traditions populaires se trouvent dans les descriptions des châteaux et des monastères.

Biographie.

Musique, Danses.

Poésie.

GRAVURES DU TOME PREMIER ET LEUR PLACEMENT.

LA

POLOGNE

PITTORESQUE.

INTRODUCTION.

L'immense étendue de pays enclavée d'un côté par l'Oder, la Dzwina, le Dniéper, et de l'autre par la mer Noire, la chaîne des Karpates et la mer Baltique, formait les Etats de la Pologne, célèbre dans les annales de l'Europe. Des rivières navigables, des villes florissantes, attestaient par leur industrie, leur luxe, leur aisance, du bonheur des populations. Les embouchures du Boh et du Dniéster, les rives de la Wistule et du Niémen favorisaient le commerce des ports et des greniers; les Génois, les Vénitiens, les Grecs et les Anglais venaient y échanger leurs produits. Une administration forte, introduite par Kasimir-le-Grand; des fabriques et des manufactures, encouragées sous les deux Sigismonds; la Baltique couverte de vaisseaux pavoisés aux couleurs nationales, sous Sigismond III et sous le dernier des Wladislas; des arsenaux formés à Puçk, à Kazimierz, à Wladyslawow, que ce roi remplit d'armes et de canons; de nombreuses bibliothèques fréquentées par les savans de tous les pays; les lettres et les sciences cultivées avec succès : tels sont les traits principaux sous lesquels la Pologne apparaissait au milieu de notre vieille Europe.

Coupée dans tous les sens par un nombre immense de rivières, elle présentait tous les avantages favorables au commerce; couverte de troupeaux de toute espèce; hérissée de forêts qui pouvaient fournir le bois de construction; riche en minéraux, en métaux et en marbre; abondant en sel plus qu'aucun autre pays : telle était cette terre, habitée, depuis le IVe siècle de l'ère nouvelle, par la plus vaillante branche de la race slavonne.

Voilà le pays dont nous allons entreprendre la description pittoresque sous son aspect monumental et romantique, avec ses sites variés, ses édifices, ses habitudes locales, enfin ses souvenirs du passé, et tout ce qui frappe encore aujourd'hui la vue et l'intelligence.

Comme les autres contrées de l'univers, la Pologne a ses temps fabuleux, ses époques qui se perdent dans la profondeur des siècles. Elle a trouvé des narrateurs avides du merveilleux. Nous effleurerons ce sujet, mais nous partirons du point de départ arrêté consciencieusement par la critique historique, nous développerons seulement l'ensemble des faits généraux.

Quand le christianisme pénétra dans la Slavonie, tous les monumens païens furent renversés, tous les édifices en général subirent une transfiguration complète. A l'époque de la vie primitive, à cette époque de luttes incessantes, le culte des Slaves se célébrait sous l'ombrage des forêts; un autel en pierres recevait les sacrifices; ces pierres amoncelées, qui résistaient aux outrages du temps, parurent avoir dans la suite une origine surnaturelle. De nombreuses buttes tumulaires, élevées par les Slaves à la mémoire de leurs bienfaiteurs ou de leurs chefs, se voient encore dans les environs de Krakovie et de Thorn. Les plaines de la Litvanie, les steppes de l'Ukraine en sont encore couvertes. Dans une enceinte de pierres étaient déposées les urnes funéraires.

Le christianisme s'établit sous le règne de Miéczyslas Ier; les derniers débris du paganisme s'écroulèrent devant le signe rédempteur de la croix; des monumens, des temples vinrent, pour ainsi dire, poser cette ère nouvelle. L'aspect du pays changea; ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes reçurent une autre impulsion : le Midi

et l'Occident répandaient leurs lumières à l'aide du christianisme. Des temples chrétiens furent élevés par Miéczyslas, et se multiplièrent sous le règne de Boleslas-le-Grand. Ce roi, à juste titre surnommé le Grand, est le vrai fondateur de la nation polonaise; c'est lui qui établit des lois basées sur la justice, c'est lui qui posa les premières règles de la législation, c'est enfin à lui qu'on dut tous les bienfaits de la civilisation. L'ordre des Bénédictins fut introduit sous son règne : il rendit d'immenses services à la Pologne intellectuelle.

Boleslas fonda aussi l'Ordre équestre, qui ajouta par sa valeur et sa gloire à la grandeur de ce pays; mais plus tard l'oppression, l'abus des prérogatives des nobles amenèrent le désordre et l'anarchie..... Boleslas bâtit plusieurs villes; grand guerrier, roi somptueux, sa cour n'avait point d'égale en Europe. Les chroniqueurs rapportent qu'en l'an 1000, à l'époque du voyage de l'empereur Othon III dans la capitale des Lechites, à Gnezne, la cour présentait l'image d'un palais enchanté; l'or, les pierreries, tout ce que le luxe invente, y étaient à profusion. Boleslas partagea ses Etats en districts; chacun possédait un château fort et des établissemens religieux; le luxe et la magnificence étaient partout, et la nation n'avait rien perdu de son énergie. Le grand roi avait porté la gloire de ses armes sur les bords de la mer Baltique, sur le Borystène, en Hongrie, en Luzace, en Servie, en Bohême, en Moravie, aux bords de la Sâala, et jusqu'en Bavière.

C'est encore à ce règne qu'on doit l'organisation des armées polonaises, premier germe d'une bravoure et d'une renommée qui se sont perpétuées dans un long avenir.

Deux siècles de conquêtes avaient donné tant d'étendue à la Pologne, que Boleslas III, Bouche-de-Travers, put la partager entre ses quatre fils, et que chacun possédait des Etats assez étendus. Mais ces partages furent préjudiciables aux véritables intérêts de la nation. Les règnes suivans furent marqués par de longs malheurs; et si l'industrie, le commerce donnaient, à différentes époques, quelque bien-être au pays, l'Etat politique était en souffrance.

Wladislas, dit le Bref, monta sur le trône en 1305. Ce trône, qui lui appartenait par droits légitimes, il le conquit par son épée ; car les rois de Bohême conservaient le titre de monarques polonais, les habitans du duché de Pologne s'étant soumis à Henri de Glogow. Les chevaliers teutoniques, toujours traîtres envers leurs maîtres, avaient partagé la principauté de Dantzig avec les ducs de Poméranie, et s'étaient emparés du territoire de Michalow, que leur avaient engagé les neveux de Wladislas. Albert, maire de Krakovie, Allemand de naissance, suscita des troubles dans la capitale, pour rendre les droits à son maître ; et, à force de persévérance, de courage et de sagesse, Wladislas parvint à regagner la puissance. A la mort de Henri, il reconquit le duché de Pologne. Il voulut suivre l'exemple de son prédécesseur Boleslas-le-Grand, qui se couronna à Gnezne, se passant de l'autorité du pape; il se couronna lui-même à Krakovie en 1319, et pour la forme, l'archevêque de Gnezne posa le diadème sur le front de Wladislas, et acquit dès ce moment le droit de couronner ses successeurs. L'aigle blanc sur un écusson rouge, qui ornait le bouclier du Roi, devint l'écusson national.

A son avénement au trône, Wladislas eut à combattre les prétentions du roi de Bohême, qui faisait valoir ses droits au trône de Pologne; les ducs de Mazovie s'étaient reconnus ses vassaux. Wladislas perdait en effet une partie de ses avantages territoriaux, mais son génie sut encore fonder un Etat redoutable. Pour remédier au funeste partage consommé à la mort de Boleslas III, il rendit l'unité à la Léchie, la constitua en république et jeta les bases de sa future grandeur. Mais pour donner de l'avenir à cette république reconstruite, il fallait abaisser l'autorité des grands : c'est ce qu'il fit en donnant à toute la noblesse, sans exception, des droits égaux. Par cela les priviléges étaient abolis. En 1331, il convoqua une assemblée générale à Chenciny. Sous sa présidence, tous les ordres y furent admis : prélats, palatins, castellans, grande et petite noblesse, eut ses représentans. Les nobles, plus nombreux que les aristocrates, devaient nécessairement neutraliser l'action de ces derniers, et c'est de cette époque que date la démocratie nobiliaire. La diète de Chenciny fut la première diète législative en Pologne. Il ne reste plus que les ruines du temple où se passait cette cérémonie; nous les montrerons, mémorables de leurs souvenirs, vivantes encore dans un passé reculé. Pendant cinq cents ans, des débats solennels s'agitaient dans les fameuses diètes polonaises; la première diète fut ouverte le 14 juin 1331, et la dernière se sépara le 23 septembre 1831, à Plock; et l'époque du *progrès* a rétrogradé dans les siècles précédens, en ne prononçant pas l'entier affranchissement du peuple!.....

Lors de la diète de Chenciny, Wladislas avait soixante-dix ans; l'âge n'avait rien ôté à sa force et à son courage. On le vit à cheval combattant les chevaliers teutoniques, alliés de la Bohême. Les Polonais remportèrent une victoire complète dans les plaines de Plowcé. Wladislas mourut en 1333, laissant pour successeur son fils Kasimir-le-Grand.

Kasimir hérita des vertus de son père. Pour consolider la grandeur de son pays, il employa des moyens de conciliation. Il céda la Silésie

aux rois de Bohême, pour assurer la paix à l'intérieur; il repoussa les Tatars (improprement dits Tartares par les historiens français), et réunit à la Pologne la Podolie et la Wolhynie. Kasimir fut législateur, et donna du développement aux améliorations commencées sous le règne de son père; il éleva la petite noblesse et abaissa les grands : son but était le bonheur du peuple; aussi l'aristocratie le surnomma par dérision *le Roi des paysans*, titre qui efface et qui surpasse celui de *Grand*.

Kasimir encouragea les arts; on voit encore la trace des monumens qui se rattachent à l'époque de son règne. Il aurait pu dire aux Polonais ce qu'Auguste disait aux Romains : « J'ai trouvé Rome en brique et je la laisse en marbre. » Kasimir trouva la Pologne en bois et la laissa en pierre.

Il fonda l'Université de Krakovie en 1347 : bienfait immense pour la civilisation. La Pologne, avide de science et de lumières, trouvait dans l'Université la connaissance de ses droits. La tolérance religieuse permettait à toutes les sectes de venir s'instruire à cette école normale, elle répandit la science, ses lumières avancèrent immensément les progrès de la nation.

Le dernier des Piasts, Kasimir-le-Grand, mourut sans postérité. De son vivant il désigna un successeur dans la personne de Louis de Hongrie. Ce règne n'offre rien de remarquable; mais cette transition amena au pouvoir Hedwige, et de glorieux souvenirs se reflètent sur cette époque. Hedwige donna sa main à Wladislas-Jagellon. La Pologne et la Litvanie ne formèrent plus qu'un État. Le pays, par cette union, reconquit sa force et sa puissance. Sous le règne d'Hedwige, la Pologne et la Litvanie rivalisèrent en beaux monumens d'architecture. Nous en parlerons, car les ruines en Pologne sont de magnifiques souvenirs!

Nous arrivons au règne de Sigismond. Sans nous arrêter à ceux qui l'ont précédé, ce règne eut quelque chose de si beau et de si grandiose, qu'il apparaît comme un météore brillant dans les annales de la Pologne. Sigismond régna pendant quarante-deux ans. Ce fut une époque de gloire et de prospérité pour le pays. La liberté du commerce sur la mer Noire fut assurée; la paix fut conclue avec la Turquie; la puissance polonaise s'étendit en Moldavie, et les Turks promirent de s'opposer aux nouvelles incursions des Tatars; il ne manquait plus à la Pologne que la paix avec Moskou : elle fut conclue en 1534. Sous Sigismond, l'industrie et les lumières parvinrent à leur apogée; à ce grand règne était dû le génie de Kopernik. Un écrivain célèbre, Kasimir Brodzinski, a dit : « Jadis chaque nation se regardait comme le but, le milieu, le centre du monde, et autour desquelles gravitaient les corps célestes. Kopernik découvrit le vrai système du monde physique, et il semble que la nation polonaise seule a pressenti le véritable mouvement du monde moral; elle a reconnu que chaque nation doit faire partie d'un tout, et circuler autour de ce tout comme les planètes circulent autour de leur foyer; que chaque nation concourt à l'ensemble et à l'équilibre nécessaires, et que ce n'est que l'égoïsme aveugle qui se refuse à reconnaître cette vérité. Je le répète, la nation polonaise est un philosophe d'inspiration, un Kopernik dans le monde moral. On ne la comprend pas, on la persécute; n'importe, elle va toujours, elle se fait des disciples et des prosélytes, et sa couronne d'épines est une couronne glorieuse. »

Sigismond-Auguste, succédant à son père, resta fidèle aux nobles traditions qu'il lui avait laissées; les autres nations portaient envie à la splendeur polonaise. Quatre-vingt-trois villes possédaient des imprimeries, Krakovie seule en comptait cinquante. Avec Auguste s'éteignit la race des Jagellons (1572), et nous touchons à l'époque de la décadence de la Pologne.

Auguste ne laissant point de successeur, la Pologne tourna ses regards vers la France. Henri d'Anjou lui fut donné pour roi, mais la mort de son frère Charles IX le ramène à Paris; il quitte secrètement Krakovie, et le trône reste vacant. Après cet événement, les Polonais devinrent soupçonneux, ce ne fut qu'en tremblant qu'ils remirent la couronne à Etienne Batory. Ce roi fut digne de la grande nation qui l'avait élu, mais sa mort prématurée fut très-préjudiciable aux intérêts du pays : son successeur, Sigismond III, détruisit, l'une après l'autre, les bonnes institutions. L'intolérance religieuse et l'obscurantisme, introduits par les jésuites, sapèrent la république dans ses fondemens. Mais une chose digne de remarque, c'est que la valeur polonaise ne fut jamais portée plus loin qu'à cette époque.

Avec le XVIIe siècle arrivèrent les désastres de la Pologne : l'intolérance religieuse avec ses cruautés, les guerres étrangères, la peste, la misère. Le pays devint la proie des Tatars, des Moskovites, des Turks, des Kosaks, des Suédois, des Brandebourgeois, des Autrichiens : ils portaient partout la mort et l'incendie; les villages étaient déserts; les villes, jadis si peuplées, tombaient en ruines; plus de trois millions d'habitans moururent sous le règne de Jean-Kasimir; les Tatars seuls emmenèrent sous ce règne un million deux cent quatorze mille prisonniers; près de deux cent mille personnes moururent de la peste à Krakovie et dans ses environs en 1652; on évalue à quatre cents millions de florins les pertes essuyées sous le règne de ce roi. Charles-Gustave, roi de Suède, à son tour, inonda

la Pologne de fausses monnaies, et par ses prévarications acheva la ruine de ce pays infortuné.

Jean Sobieski, à la tête des armées polonaises, fit des prodiges de valeur; mais cette gloire à l'extérieur n'eut aucun résultat pour la nation. L'Europe, stupéfaite au nom seul du grand roi, et après la célèbre victoire de Vienne, l'admira et lui porta envie. « Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dépouilles et de cette victoire, s'écrie un auteur moderne. La nouvelle des grands événemens qui venaient de fixer les destinées de l'Occident, volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. Etats protestans, Etats catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de ce grand nom. C'était à qui porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, et les miracles descendus d'en haut. A Rome les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux aux pieds d'un crucifix en fondant en larmes. Des illuminations magnifiques firent du dôme que Michel-Ange a bâti un temple de feu suspendu dans les airs. Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Chocim, ce fut comme en Karniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires. On eût dit le Tibre revenu aux jours des triomphes opimes. Mais les enfans du peuple-roi n'ont point de Capitole; ils se bornèrent à promener le signe révéré de l'islamisme, pendant des mois entiers, de couvent en couvent... Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté. »

La Pologne, par ces guerres continuelles, attira l'attention de l'Europe, et au commencement du XVIII[e] siècle, des voyageurs anglais, allemands, italiens, français, vinrent visiter ce pays. Précédemment, et en 1645, Jean le Laboureur rendait hommage à la civilisation polonaise. En 1665, Jouvin de Rochefort décrivait avec enchantement les beautés de plusieurs villes de la Petite-Pologne. Sous Sobieski, les rapports entre la France et la Pologne devinrent fréquens; sous Stanislas Leszczynski, ils furent intimes. La France à cette époque était resplendissante de talens et de prospérité, et la Pologne déchue n'offrait plus que les souvenirs de sa grandeur passée.

La Pologne devança les siècles; mais comme toutes les choses de ce monde ont leur décroissance, elle retomba dans les ténèbres au moment où les autres nations prenaient leur essor, et les historiens, les narrateurs, qui trop souvent prennent les faits pour les idées, l'appelèrent barbare, quand cette nation, épuisée de gloire et d'efforts intellectuels, n'attendait que le moment de renaître à la vie des grands peuples.....

Les persévérans efforts des Polonais depuis 1795 jusqu'à nos jours font un solennel démenti aux jugemens erronés.

Notre publication explorera la Pologne dans toutes ses conditions, sous tous ses rapports et sous ses aspects divers. Aucun fait mémorable de notre histoire, aucun site remarquable ne sera oublié dans nos descriptions. Quant à la couleur générale de l'ouvrage, elle sera telle que le comportera l'époque et les hommes dont nous parlerons, dans un pays où l'absolutisme militaire, l'aristocratie, la démocratie nobiliaire, les abus des classes privilégiées et la fatale oppression des paysans se succédaient tour à tour; où la liberté et l'intolérance, l'indépendance nationale et les agressions étrangères se livraient des combats incessans : dans notre manière d'envisager les choses et les hommes, nous serons jugés diversement; les aristocrates exagérés nous appelleront anarchistes, les soi-disant démocrates crieront au modérantisme; ces jugemens nous seront indifférens, car nous avons la conscience d'être vrais et nationaux, et nos collaborateurs sont animés des mêmes sentimens que nous.

Puissions-nous être dignes d'un sujet qui est l'objet constant de nos pensées! Puissions-nous empêcher qu'on ne dise et écrive encore : « La Pologne n'est pas connue! » Sans étaler notre érudition, sans charger de notes le texte, nous voulons donner les résultats de nos recherches, et en instruisant nous désirons intéresser. La faute n'en sera pas à nous si un livre conçu et exécuté dans un pareil but ne se répand pas généralement. Nous écrivons pour les amis et les ennemis de la Pologne, quels qu'ils soient : les premiers y trouveront la confirmation des motifs de leur sympathie; les seconds parviendront, peut-être, à être plus justes et plus généreux. Quant à la France, en particulier, au sein de laquelle nous propageons nos écrits, elle trouvera un gage de notre reconnaissante sympathie et de nos plus chères affections.

Paris, 1[er] janvier 1835.

LÉONARD CHODZKO.



PULAWY.

Sur les bords de la Wistule, dans un des plus beaux sites que la nature ait su créer, s'élevait une majestueuse demeure.

Au commencement du XVIIe siècle, Pulawy appartenait à la famille des Tenczynski ; il passa dans celle des Lubomirski ; plus tard il appartint aux Sieniawski, et enfin il devint la possession des princes Czartoryski.

Il remplaçait un antique château brûlé par ordre du roi de Suède, Charles XII. Son propriétaire, Adam Sieniawski, grand-général de la couronne, favorisant le parti du roi Auguste II, électeur de Saxe, dut encourir la haine de Charles : Pulawy fut incendié ; et ses ruines seules marquaient son emplacement, lorsqu'en 1730, Sophie Sieniawska, dernière de ce nom, offrit sa main à Alexandre Czartoryski. Un nouveau château s'éleva comme par la main des fées sur les ruines de Pulawy, c'est là que les époux fixèrent leur résidence. Dans la suite il devint la possession d'Adam-Kasimir Czartoryski, staroste-général de Podolie, et reçut les embellissemens qui en firent un lieu à jamais célèbre.

Isabelle Fleming Czartoryska sut joindre aux souvenirs guerriers de la Pologne tout ce que les arts et la littérature offrent de plus varié.

Pulawy était planté d'arbres d'une hauteur prodigieuse ; on en remarquait quelques-uns d'une circonférence de trente-six pieds. Ces jardins d'un dessin admirable échappaient à la monotonie par des statues, des grottes et diverses inscriptions. Pulawy était pour la Pologne la Mecque ou la Médine des Musulmans, lieu de pèlerinage patriotique ; il élevait l'âme comme la vue d'un temple consacré à la Pologne !

Un bassin d'où jaillissaient mille germes d'eau limpide occupait le milieu d'une vaste cour, qui servait d'entrée au château ; en face, la vue allait se perdre dans une allée de deux lieues de longueur ; à main droite, un vestibule, supporté par des colonnes, servait d'entrée au jardin et portait l'inscription suivante : *Ducite sollicitæ hic jucunda oblivia vitæ*. Les peines de la vie s'effaçaient dans ces lieux de délices et d'enchantement !

Les allées du jardin aboutissaient à des prairies ; éblouie des beautés de l'art, l'âme se reposait à la vue des simples et naïves beautés de la nature.

Après avoir parcouru une allée d'une grande étendue, on arrivait au *Temple de la Sibylle*, bâti sur le modèle de la Sibylle de Tivoli ; tout, jusqu'aux débris de l'ancienne Sibylle Tiburtine, se retrouvait à Pulawy. La princesse Isabelle avait voulu que la copie fût scrupuleusement exacte. Jadis une prêtresse prophétisait le mensonge ; ici la vérité était reproduite et semblait présider à tous les embellissemens du temple. Il était construit sur une haute élévation, son dôme était soutenu par des colonnes d'ordre corinthien. Au-dessus du portique était une inscription portant ces mots : *le Passé à l'Avenir*. Tout, dans ce sanctuaire, avait échappé au fléau destructeur des temps. Des guerres avaient arrêté leurs ravages devant Pulawy ; les malheurs qui avaient accablé la Pologne ne l'avaient point atteint ; les souvenirs de gloire qu'il renfermait semblaient un talisman qui l'avait protégé.

C'est en 1795, à l'époque de l'anéantissement de la Pologne, que Pulawy fut particulièrement enrichi de tout ce qui était cher aux souvenirs nationaux. Le *Temple de la Sibylle* recélait le trésor que chaque patriote lui apportait ; il présentait le musée des annales de la patrie ; la Pologne, avec tous ses genres de gloires, toutes ses illustrations diverses, se reflétait dans ce temple. On parcourait en un moment la longue période de dix siècles. Le temple était partagé en deux étages ; un escalier étroit conduisait au premier, il était triste et sombre, comme étaient tristes et sombres les derniers momens de la Pologne ; sur ses murs latéraux on lisait des inscriptions en l'honneur des victoires remportées ou des faits mémorables des armées nationales.

Autant le premier étage était modeste, autant l'étage supérieur était d'une magnificence imposante. C'est là où étaient déposés les drapeaux enlevés aux ennemis de la Pologne ; les bâtons des grands-maréchaux des diètes, ceux des grands-généraux, les glaives, les écussons et les

insignes des évêques, occupaient une enceinte vaste et circulaire, éclairée d'en haut par une énorme glace d'un seul morceau. Un piédestal en granit, sur lequel reposait une boîte en ébène, montée en or, portait l'inscription suivante, écrite en lettres de diamans: *Souvenirs de la Pologne recueillis par Isabelle Czartoryska*, 1800. Le reste du temple était orné par des attributions militaires, civiques, et les armes des familles historiques. Sur de hautes armoires étaient placées des coupes d'un travail merveilleux, des statues, les débris des tombeaux des rois et des grands hommes de la Pologne. Dans ce Westminster polonais se trouvaient le bras du guerrier qui défendit la patrie, et le crâne du savant qui en fit un homme éclairé et un héros. Les os de Boleslas-le-Grand étaient là! pieuse relique si chère à la Pologne!

Dans une urne en marbre blanc était déposé un vase en verre qui renfermait les os du grand roi qui mourut en 1025. Le buste de Boleslas-le-Chaste, taillé dans un bloc de corail, était un des ornemens de cette galerie funèbre.

Le sabre de Wladislas-le-Bref était suspendu dans ce temple des illustres morts;; cette place lui était due; la clémence de Wladislas sauva la Pologne et la rendit redoutable à ses ennemis. L'égide de Sarius complétait ces souvenirs nationaux.

Une table, remarquable par sa simplicité, occupait le milieu du temple; elle avait appartenu au fils de Wladislas-le-Bref, à Kasimir, qui mérita le titre de *roi des paysans*. La postérité, plus pompeuse et aussi juste, l'a salué du nom de Grand.

Le drapeau brodé par les mains de la belle Hedwige était là, le même sans doute qui la conduisit à la victoire et qui délivra les terres russiennes de la présence des Hongrois. Et cette chaîne d'or, qui porte le nom d'Hedwige, quelle est son origine? Hedwige donna cet ornement au premier recteur de l'Université de Krakovie, voulant ainsi encourager la science; elle sentait que la civilisation ne s'acquiert que par les lumières, et qu'en honorant ceux qui se dévouent à la science, elle travaillait au bonheur de la nation. Pendant près de cinq siècles cette chaîne passait d'un recteur à l'autre; mais quand l'illustre Jean Sniadecki vit que l'Université approchait de sa décadence, par suite des événemens politiques, il déposa à Pulawy le souvenir d'Hedwige.

Notre description n'est point achevée, nos archives de la gloire polonaise ne sont point épuisées, et si le lecteur est surpris au récit de tant de faits mémorables, nous dirons: Athènes, ville de tumulte, eut mille grands hommes; Sparte, ville de l'ordre, n'en eut qu'un.

Deux épées, d'une forme extraordinaire, frappaient les regards dans le temple de la Sibylle. Elles rappelaient une victoire remportée sur les chevaliers teutoniques. Fier de la supériorité numérique de ses troupes, le grand-maître des chevaliers, Jungingen, après quelques escarmouches préliminaires, envoya au camp polonais deux hérauts qui demandaient à parlementer. Ils ne furent pas plutôt devant Jagellon, qu'ils lui présentèrent deux épées nues et ensanglantées, en lui disant que leur grand-maître les lui envoyait à lui et à Witold, son cousin, et qu'il ne craignait point de leur fournir des armes pour leur inspirer plus de courage qu'ils n'en montraient sur le point d'ouvrir le combat. Ils ajoutaient que si le terrain étroit et fourré où ils se trouvaient leur paraissait peu favorable à leurs manœuvres, les chevaliers consentaient à reculer de quelques pas pour leur donner plus d'avantage. Effectivement, dès cet instant, on les vit se replier comme si, assurés de la victoire, ils eussent craint de la dérober, ou qu'ils eussent voulu l'acheter plus cher pour en tirer plus de gloire. Le roi des Polonais fut offensé de cette boutade; il la regarda pourtant moins comme un affront que comme la preuve de la soudaine épouvante qui troublait ses ennemis. Il répondit, avec une fière tranquillité, qu'il était surpris que les chevaliers se pressassent si fort de lui rendre les armes, et qu'il recevait avec plaisir, et comme un favorable augure, celles qu'ils commençaient à déposer en ses mains. Aussitôt une charge générale fut sonnée. Un combat acharné s'étend sur toute la ligne, et les Teutoniques, grossis par les armées de toute l'Allemagne, par les Bohêmes, les Moraves, les Silésiens, les Bavarois, les Saxons, les Autrichiens, les princes du Rhin, de Souabe, de la Frankonie, de la Westphalie, succombent tous, en un seul jour, sous le sabre victorieux des Polono-Litvano-Russiens! Ce fait immortel eut lieu le 10 juillet 1410, dans les plaines de Grunevald ou Grunefeld, et Tannenberg, contrées voisines d'Eylau et de Friedland, illustrées quatre cents ans plus tard par les légions gallo-polonaises, qui remportèrent une victoire sur un roi succcesseur des Teutoniques.

Après cette page brillante de l'histoire de Pologne, cherchons de nouvelles curiosités dans le temple de la Sibylle.

Un monument de marbre noir renfermait les cendres de l'immortel créateur du nouveau système du monde, de Nicolas Kopernik.

Les armures de Sigismond, ses bagues, sa chaîne, se voyaient à Pulawy. Le livre de son fils, Sigismond-Auguste, les portraits de sa sœur Isabelle et de la reine sa femme, Barbe Radziwill, complétaient les souvenirs de ce règne que les Polonais admirent avec un juste orgueil. Le règne des Sigismonds est pour la Pologne une époque de grandeur; elle rivalisait de gloire et de civilisation avec la France et l'Espagne gouvernées par deux grands rois : Charles-Quint et François Ier.

Les flèches et les insignes de Tarnowski se pressaient dans cet admirable faisceau d'armes glorieuses. Le nom de Tarnowski rappelle autant de vertus que de valeur guerrière.

Le prince des poètes polonais, le tendre et spirituel Jean Kochanowski, réclamait à juste droit une place dans les célébrités polonaises. Son crâne reposait dans une urne de marbre noir. La fille de madame Czartoryska orna ce monument funéraire d'une lyre en corail et en diamans avec des cordes en or.

En 1580, le pape Grégoire XIII donna un glaive à Étienne Batory pour combattre les Infidèles. Ce glaive était joint au sabre, aux armures de l'illustre roi, mort trop tôt pour le bonheur de la Pologne.

Les reliques de Jean Zamoyski, les trophées qui lui avaient appartenu, étaient déposés dans le temple. Jean Zamoyski, grand capitaine et homme d'état, possédant tous les genres de capacité, méritait une place dans cette histoire vivante de la Pologne.

L'âme s'élevait à des émotions sublimes dans ce sanctuaire national. Le témoignage de toutes les grandes actions qui illustrèrent la Pologne se trouvaient à Pulawy. Zolkiewski, âgé de soixante-dix ans, victorieux dans de mémorables combats, termine son existence en 1620. Les Turks lui coupèrent la tête sur le champ de bataille de Cecora, et la portèrent en triomphe à Constantinople. Sa femme ne put la racheter qu'en payant aux barbares une énorme somme de 200,000 ducats (2,400,000 fr.). Cette tête du brave entre tous les braves reposait auprès des trophées conquis par Jean Sobieski.

Le bras droit de Czarniecki, son bâton de grand-général, la coupe de cristal qu'il reçut du roi de Danemark, pour prix des victoires qu'il remporta à la vue de Copenhague sur les Suédois; l'écusson et la bague de Chodkiewicz terminaient l'ensemble de ces intéressantes curiosités.

Le temple de la Sibylle, malgré sa grandeur, pouvait à peine contenir tous les trophées de l'ancienne puissance polonaise et des illustrations récentes. La propriétaire fit construire une *maison gothique*, où le souvenir des autres nations venait se mêler à ceux de la Pologne. La maison gothique, dont nous reproduisons ici la gravure, était incrustée au dehors de pierres et de curiosités recueillies dans toutes les parties du globe. On y remarquait des boulets français d'Austerlitz. La façade portait l'inscription suivante : *Isabelle Czartoryska MDCCCIX*, et au-dessus de la porte d'entrée ces mots : *Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia:* Tout est mortel dans ce monde, tout porte en soi des larmes et des regrets; mais pour effacer l'impression de cette désolante vérité, une autre incription, placée dans l'intérieur, portait ces mots : *Puissent un jour nos victoires effacer jusqu'aux traces de nos malheurs!*

Nous ne décrirons pas ce monument comme nous avons décrit le temple de la Sibylle. Nous nous contenterons de citer quelques vers de Delille. Le grand poète avait été prié par madame Czartoryska de lui faire une inscription pour son temple. On remarque dans ses écrits le passage suivant : « J'ai cru que je trouverais dans ce pays des Sarmates habillés en peau d'ours, le bâton en main et menant la vie errante des nomades : j'ai trouvé Athènes sur les bords de la Wistule.

« Et pourrais-je oublier la pompe enchanteresse,
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné *Pulawy*, qui seul obtint des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent les campagnes!
De quel cadre pompeux t'entourent ces montagnes
Où, du grand Kasimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers et tes propres trésors,
Tout enchante au dedans, tout invite au dehors.
Dirai-je les forêts dont les monts se couronnent,
Ou ce chêne géant des bois qui l'environnent,
Ou ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un feuillage,
Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge?

STATUE ÉQUESTRE DE JOSEPH PONIATOWSKI.

Un des noms les plus populaires en France est celui de Poniatowski, après celui de Napoléon qui, comme le soleil, brillait sur tout l'univers; nous le répétons, nous n'en voyons pas de plus populaire. Il a pénétré dans lés chaumières, dans les villages les plus reculés; ces êtres heureux de leur ignorance, heureux d'échapper à tous les événemens du globe, ont entendu parler de la gloire de Joseph Poniatowski. Cette renommée est commune à la France et à la Pologne, c'est encore un de ces liens sympathiques qui unissent les deux nations. Les traits de Poniatowski ont été reproduits par le génie des premiers artistes, mais le plus bel apothéose ne vaut pas les modestes gravures qui ornent le réduit du pauvre. Poniatowski est partout.

Nous donnerons dans le cours de notre publication de plus amples détails sur la vie du Bayard polonais; aujourd'hui nous rappellerons les derniers instans de sa belle existence.

Dans la campagne de 1813, Poniatowski commandait un corps d'armée composé de Polonais et de Français. Ce corps fut toujours placé à l'avant-garde. Le 16 octobre Napoléon fit annoncer dans tous les rangs que, voulant donner au prince Poniatowski des marques de son estime, et en même temps l'attacher plus étroitement aux destinées de la France, il le nommait maréchal de l'empire. Les forces napoléoniennes commencèrent à se retirer sur Leipzig le 18 octobre. Napoléon fait venir successivement les chefs de corps pour leur donner des ordres définitifs. Poniatowski dépeint à l'empereur sa position, et dit que de huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres, il ne lui reste que *huit cents* Polonais. « Huit cents braves valent huit mille hommes, répondit précipitamment l'empereur; eh bien! c'est à vous et aux vôtres, prince Poniatowski, que je confie le soin de couvrir mon armée. » Et les Polonais, fidèles à l'honneur, remplissent cette suprême mission!

En quittant l'empereur, Poniatowski se dirige sur la place du Faubourg, près de la statue équestre royale; il ordonne à sa troupe de serrer ses rangs, et lui répète les paroles laconiques de Napoléon. On entend une nouvelle attaque de l'ennemi. A ce moment, l'alarme se répand dans toute l'armée; on répète de bouche en bouche: « Les alliés marchent tous sur la ville. » Napoléon et son compagnon Murat disent un dernier adieu au vénérable Frédéric-Auguste; ils gagnent ensuite la porte de la Halle, passent tous deux près du prince Poniatowski. Leurs yeux ne se sont point rencontrés; mais leurs âmes se sont dit un dernier adieu! Alors les flots de fumée obscurcissent le ciel, et le pont saute en l'air; les arbres de la place, sous lesquels reste debout le bataillon sacré, tombent avec fracas, emportés par les boulets de l'ennemi. Poniatowski encourage les siens, et les rangs ne se mêlent point; mais tous ils pensent au périlleux passage de deux rivières sans ponts. Alors quelques voix se font entendre; elles conseillent au chef de se conserver pour l'avenir, et de suivre l'exemple de l'armée saxonne..... A cette proposition inattendue, Poniatowski répond avec calme: « Dieu » m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui » seul que je le remettrai. » Mais l'ennemi avance toujours; le prince Joseph, tirant son sabre, encourage sa troupe à mourir plutôt que de se rendre. Le plomb meurtrier décime le petit bataillon; les premiers rangs des morts servent de remparts aux vivants; les balles tombent sur des cadavres, et l'attaque à la baïonnette est repoussée avec une intrépidité incroyable. Depuis une heure les Polonais sont sans cartouches, et cette résistance à l'arme blanche intimide l'ennemi; il suppose des forces immenses devant lui. Cette poignée de braves exécute ainsi à la lettre les derniers ordres de l'empereur des Français. Mais ces efforts surhumains devaient avoir leur terme. Poniatowski se jette à la nage dans la Pleisse; son cheval se câbre et périt sous les flots. Le prince est sauvé par son fidèle aide-de-camp Hippolyte de Bléchamp. Ils gagnent ainsi la prairie; mais au bout ils trouvèrent l'Elster. On offre un nouveau cheval à Poniatowski, et les efforts de Bléchamp pour sauver son chef furent cette fois impuissans. Les flots les engloutirent.

Quelques jours après, le corps du prince fut retrouvé; on lui rendit les derniers honneurs. Transporté d'abord à Warsovie, ensuite à Krakovie, on le déposa auprès des cendres de Sobieski.

On ouvrit une souscription pour élever un monument au prince. Le célèbre Thorwaldsen fut chargé de cet ouvrage; il modela à Rome une statue équestre colossale, dont nous donnons ici le dessin, et cette statue, qui attend encore son moulage en bronze, devait orner une des principales places de Warsovie.

Statue équestre du Prince Joseph Poniatowski





Temple de la Sibylle et la Maison gothique à Pulawy

Impie de Lachère

INTRODUCTION A L'HISTOIRE.

TRADITIONS FABULEUSES.

(550-860.)

Nous avons fait connaître la Pologne dans un aperçu rapide, nous avons ébauché les traits principaux de sa magnifique histoire. Nos lecteurs ont déjà compris notre but et la pensée qui nous domine : nous voulons donner un cours d'histoire sérieuse et amusante. La nôtre est fertile en grands événemens et en aventures piquantes ; nous ne dédaignerons rien, pas même les récits fabuleux.

Jusqu'ici, l'histoire de Pologne était partagée en époques où les rois et leurs dynasties formaient les divisions principales. Nous ne marcherons pas dans le chemin battu, nous classerons les époques comme elles l'ont été par notre savant maître, Joachim Lelewel. Il envisage l'histoire sous son point de vue philosophique, grande pensée qui place les idées au-dessus des hommes.

1re *époque*. La Pologne conquérante : de 860 à 1139.
2e *époque*. La Pologne en partage : de 1139 à 1333.
3e *époque*. La Pologne florissante : de 1333 à 1587.
4e *époque*. La Pologne en décadence : de 1587 à 1795.
5e *époque*. La Pologne renaissante : de 1795 à 1835.

Les rois marquans figureront sur le premier plan, et nos gravures reproduiront les faits qui se rattachent à leur règne ; plusieurs cartes géographiques aideront à l'intelligence du texte ; mais les rois qui sont effacés par leur siècle, par les grands hommes que ce siècle aura produits, ne trouveront pas place dans nos récits ; nous dirons seulement leurs noms, pour la vérité, la chronologie et l'intelligence de l'histoire. Mais pour arriver au développement des siècles, il faut connaître les temps fabuleux ; nous avons promis à nos lecteurs ces traditions qui ne sont pas sans intérêt : ceux qui aiment les fictions trouveront du charme à nos récits.

Après le partage primitif de la terre, un nommé Jean, descendant de Japhet, eut deux fils : Lech et Czech. Ils se trouvèrent en possession des pays connus aujourd'hui sous les noms de Dalmatie, de Servie, de Kroatie, de Bosnie et de Slavonie, improprement appelée Esclavonie. Ces deux frères, à la tête de leurs peuplades, firent de longues excursions, et s'arrêtèrent enfin dans les pays qu'arrosent l'Elbe, l'Eger et la Moldau. Czech s'y fixa définitivement, et donna son nom à la Bohême. Lech poursuivit sa vie aventureuse, et s'arrêta dans les contrées arrosées par la Warta et la Notec ou Nétze d'aujourd'hui, et là bâtit, en 550, la ville appelée Gnèzne, nom qui trouve son origine dans un nid (gniazdo) d'aiglons blancs, qu'on avait trouvé en commençant à la construire : à cela, dit-on, se rattache aussi l'origine *de l'aigle-blanc dans un fond rouge*. D'autres disent que *Gnèzne* vient de *nichons-nous ici*, mots que Lech prononça en s'arrêtant dans cette contrée.

Des habitations s'élevèrent autour de Gnèzne et formèrent la première ville d'une nation naissante. Jusque là le peuple vivait épars dans les campagnes, n'ayant que des chariots pour se traîner d'un lieu à un autre, ou des branchages épais pour se mettre à l'abri des injures du temps.

Après la mort de Lech Ier, son fils lui succéda ; il se distingua dans les guerres contre les Danois. Wizimir vint ensuite et triompha de la puissance danoise. Il fut le fondateur de la ville de Wismar, dans le Mecklenbourg, près la Baltique.

La dynastie de Lech régna pendant un siècle, époque de troubles et de déchiremens pour la Pologne. Douze Palatins ou Woïewodes, chefs de guerre, gouvernaient l'État, sans pouvoir remédier aux maux qui l'accablaient. Enfin, à l'avénement de Krakus, l'un des palatins déposés, le calme se rétablit, et pour le consolider on prit la résolution de n'être plus gouverné que par un

seul; mais il fallait un génie capable d'assujettir le peuple sans le contraindre, d'abattre son orgueil sans l'humilier, de maîtriser ses passions sans lui rien ôter de son courage; il fallait enfin éteindre le feu des guerres civiles et étouffer l'esprit de domination des palatins, qui cédaient à regret à l'autorité nouvelle.

Krakus ne démentit point la haute idée qu'on avait de ses vertus. Sans paraître occupé de sa puissance, il sut la maintenir avec force et dignité. On prétend que les Bohémiens, frappés de sa réputation, se soumirent à son empire. Il avait fondé la ville de Krakovie, dont il fit la capitale de ses États. Il fut enterré au-delà de la Wistule, dans un lieu où l'on voit encore un grand tertre portant son nom. Krakovie possède jusqu'à ce jour des issues pratiquées à l'extérieur du mont Wawel; elles conduisaient dans des souterrains habités par un horrible dragon. Ce monstre dévorait les hommes et les animaux, et les habitans, ne sachant qu'opposer à ce fléau, étaient sur le point d'abandonner la ville, quand Krakus imagina de remplir la peau d'un veau de matières combustibles; le monstre, s'étant jeté dessus pour le dévorer, fut à l'instant embrasé. Cette action pouvait compter pour un titre de plus à la couronne.

Krakus II fut assassiné à la chasse par son frère Lech ou Leszek III (prononcez Léchèk), qui cacha son crime en disant qu'il avait été tué par un sanglier; mais on découvrit la vérité, et il fut déposé et banni. Sa sœur Wanda, célèbre par ses charmes et plus encore par ses admirables vertus, succéda à son frère.

Cette princesse, qui avait fait vœu de chasteté, fut recherchée en mariage par Rittiger, prince d'Allemagne; mais elle lui refusa sa main. Rittiger, confus et désespéré, lui déclara la guerre. Bientôt il mena ses troupes sur les frontières de l'État; épargnant toujours les terres des habitans, et se présentant en amant irrité plutôt qu'en ennemi envahisseur, il cherchait moins à se venger de l'affront qu'il avait reçu qu'à paraître ne l'avoir pas mérité, et il se flattait du moins d'obtenir par des raisons d'Etat ce qu'il n'avait pu obtenir par sa persévérance. Les Polonais eurent ordre de marcher contre lui. Wanda se mit à leur tête. Les armées étaient en présence et déjà prêtes à en venir aux mains, lorsque Rittiger l'envoya prier de nouveau de lui marquer moins de rigueur et d'accepter ses offres: elle répondit, comme elle avait toujours fait, qu'elle connaissait le prix du trône qui lui était échu, qu'aucun homme ne le partagerait jamais avec elle, et que de reine des Polonais elle ne voulait point devenir l'esclave d'un époux, qui, de quelque caractère qu'elle pût le choisir, serait toujours sûrement plus amoureux de son pouvoir que de sa personne.

Ce discours, rapporté dans le camp des Allemands, y souleva les officiers contre le prince. Ils excusaient sa passion, mais ils blâmaient un combat qui allait compromettre les intérêts de deux nations. Si les Polonais étaient vaincus, la reine pourrait-elle lui pardonner leur défaite? et s'ils remportaient la victoire, serait-elle plus disposée à l'aimer? La révolte des chefs entraîna celle des soldats, qui, surpris du courage, et plus touchés encore de la beauté de la princesse polonaise, qu'ils voyaient courir de rang en rang pour animer les siens à sa défense, refusèrent de l'attaquer et mirent bas les armes.

Dans cette conspiration générale, Rittiger parut quelque temps interdit. Il essaya de ranimer ses troupes, il n'en fut point écouté. Un nouveau trouble s'éleva dans son esprit déjà exalté par l'excès de sa tendresse. Il se plaignit de n'avoir plus d'amis pour le secourir, ni d'ennemis pour lui ôter la vie. Il se tua enfin; et ses derniers regards, tournés vers l'armée polonaise, semblaient exprimer encore toute la violence de son amour.

Wanda ne fut d'abord sensible qu'à la joie d'avoir triomphé de ses ennemis. Elle retourna à Krakovie, où, après avoir fait des sacrifices à ses dieux en actions de grâces, elle prit la funeste résolution de finir ses jours en se précipitant dans la Wistule. On prétend qu'elle ne périt de la sorte que pour éviter tout accident pareil à celui qui venait de troubler son repos et celui des Polonais. Peut-être aussi que, par un caprice assez ordinaire au cœur humain, Wanda, se rappelant les sentimens de Rittiger, et se reprochant de n'y avoir pas répondu, commença de l'aimer dès qu'il eut cessé de vivre, et que, par un reste d'orgueil qui combattait sa faiblesse, elle préféra la mort au triste empire d'une passion sans espoir et peut-être aussi sans remède. Dans ce cas, les préjugés de paganisme qu'elle professait devaient l'engager à faire le sacrifice de sa vie. Les anciens Grecs ne connaissaient d'autre ressource à l'amour, que de se précipiter dans la mer du haut de la roche Leucadienne; ils s'y disposaient par des offrandes. Sapho trouva de la sorte

la fin de son amour et de sa vie. Artémise, reine de Carie, qui vivait au temps de Xerxès, et dont on vantait l'esprit, les sentimens, la valeur et la conduite, périt de même en ce lieu. Ce cruel usage, dont les païens avaient fait un acte de religion, était sans doute connu en Pologne, et ce qui persuade que Wanda avait dessein de s'y conformer, ce sont les sacrifices qu'elle fit à ses dieux avant de se précipiter dans la Wistule. On l'enterra sous un grand tertre dans le village de Mogila, à une lieue de Krakovie. Le tertre de Wanda, comme celui de Krakus, dont nous avons parlé, existent encore, et ces monumens, nous les livrerons au burin de nos graveurs.

La race de Krakus se trouvant éteinte par la mort de la belle Wanda, le peuple fut contraint de recourir à la puissance des douze palatins. Il ne savait sous quelle espèce de domination il lui était le plus avantageux de vivre, il essayait de toutes les formes de gouvernement, sans pouvoir se fixer à aucun. Ses rois ne lui paraissaient pas mériter une confiance entière, n'étant pas restreints dans leur pouvoir par la force des lois; ils devaient en abuser.

Le peuple regardait les palatins comme ses égaux, et ne voulait pas non plus se soumettre entièrement à eux. Dans le fait, ils étaient incapables de le diriger. Partageant tous les préjugés de la nation, ils n'avaient peut-être ni assez de force ni assez de volonté pour les détruire. L'indécision du peuple venait de son ignorance. Citoyen sans art et sans industrie, le Polonais, content d'une cabane et de quelques champs, n'était qu'à peine ébranlé par des révolutions subites qui renverseraient aujourd'hui l'État le mieux affermi. Il ignorait le nom même des vices que le luxe a répandus dans les pays civilisés. Moins civilisé qu'on ne l'est à présent, il était moins extrême dans ses désordres.

Les nouveaux palatins, faibles, indolens, sans cœur, sans génie, incapables de sentimens, méprisaient jusqu'aux bienséances mêmes. Timides dans leurs desseins, indécis dans leurs entreprises, paresseux et inappliqués, ils semblaient rechercher moins l'estime que la haine des Polonais, et ils achevaient de la mériter par leurs injustices. Le crédit l'emportait dans leurs conseils sur le mérite, et ils sacrifiaient d'ordinaire la vertu à leurs intérêts. Le cri de liberté éclatait de toutes parts, et il éclatait en vain. Les palatins défendaient leur autorité en achevant d'écraser les peuples, et il ne restait à ceux-ci que la triste consolation de ronger avec dépit le frein qu'ils s'étaient donné eux-mêmes.

Ces troubles domestiques apprirent aux nations voisines ce qu'elles pouvaient oser. Les Hongrois, et, selon d'autres chroniqueurs, les Grecs et leur chef, Alexandre-le-Grand (qui régna 1100 ans avant Przemyslas II), irrités de voir s'élever sur leurs frontières un État qui menaçait leur repos, prirent le dessein de le dévaster, s'ils ne pouvaient réussir à le soumettre. Ils ne donnèrent aucun prétexte à leur armement. Les mœurs d'alors, toutes barbares qu'elles étaient, n'osaient justifier une guerre injuste, et dans des manifestes prostituer la raison en l'employant à colorer des intérêts qu'elle condamne. Le dessein des envahisseurs, qu'on n'avait pu prévoir, ne fut annoncé que par leur rapide irruption dans la Pologne. Les Polonais, étourdis, cherchèrent en vain à conjurer l'orage. Ils s'assemblaient avec crainte, ils marchaient sans confiance, et leurs palatins, qui devaient du moins les rassurer, savaient à peine les conduire.

Un homme sans nom et sans crédit, un orfèvre, dit-on, nommé Przemyslas, méditait alors les moyens de sauver sa patrie. A la faveur d'une nuit obscure, il expose sur une hauteur, vis-à-vis le camp des ennemis, des mannequins habillés en soldats, armés de lances et de boucliers, représentant une petite troupe qui, couverte d'un bois, semblait n'oser l'abandonner, pour s'en faire un retranchement en cas d'attaque. Przemyslas se servit d'écorces et de branches d'arbres, enduites de fiel et de litharge, afin que le soleil, venant à donner dessus, les fît reluire comme de l'acier. Ce stratagème réussit. Dès la pointe du jour, des éclaireurs furent détachés pour reconnaître ce prétendu corps de troupes. Impatiens et assurés de vaincre, ils avançaient vers le bois; mais les prestiges qu'ils avaient vus disparaissaient à leur approche; il ne restait que ce qui pouvait faire illusion à une plus grande distance. Ils crurent que la terreur les précédait, et ils se plaignaient d'être obligés de retourner sur leurs pas, sans pouvoir atteindre un ennemi qui s'éloignait à leur aspect, malgré l'avantage de sa position dans des défilés presque inaccessibles. Ils pénétrèrent plus avant, et précisément jusqu'à l'endroit où Przemyslas avait dessein de les attirer pour les combattre. Tous les Polonais s'y trouvaient rassemblés. Ils enveloppèrent les ennemis, qui, payent chèrement leur présomptueuse sécurité, furent tous massa-

crés sans avoir même le temps de se mettre en défense.

Il importait de surprendre l'armée, qui, se reposant sur la valeur du corps qu'elle avait détaché, négligeait de se tenir sur ses gardes. Przemyslas ordonna aux siens de prendre les armes et les habits de ceux qu'ils venaient de vaincre. Sous ce déguisement, la plupart descendirent dans la plaine; les autres s'y rendirent par des chemins détournés. Les premiers entrent dans le camp des vaincus, ils font main-basse sur tous ceux qu'ils rencontrent, et les font périr presque tous.

En récompense de ce service signalé, Przemyslas fut élevé au trône et régna sous le nom de Leszek IV.

La douleur que causa sa mort fut d'autant plus vive, que, n'ayant point laissé d'enfant, les palatins prétendaient lui succéder. Leur ambition allait replonger l'Etat dans tous les malheurs qu'il avait essuyés avant l'avénement de ce prince à la couronne. Désunis entre eux, ils ne prétendaient plus gouverner en commun. Chaçun travaillait pour lui-même séparément, et se préparait à soutenir par la force les brigues qu'il employait à gagner les suffrages. Dans cet état de choses, les Polonais s'en remirent à la fortune pour le choix d'un souverain. On convint d'assigner une course de chevaux, et l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but proposé aurait la couronne.

Un des concurrens, nommé Leszek, pour mieux assurer ses succès, eut recours à l'artifice. Il s'agissait d'une couronne, et tous les moyens lui étaient bons pour l'obtenir. La lice était marquée dans une vaste plaine sur les bords du Prondnik, qui se jette dans la Wistule, à l'est de Krakovie: il la sema de fers pointus qu'il couvrit de sable, et se traça à lui-même une route où il pouvait courir sans danger. Il ferra même son cheval, contre l'usage ordinaire, et y employa des fers entiers et épais, en cas que par mégarde il donnât lui-même dans les piéges qu'il avait tendus. Deux jeunes gens inconnus les aperçurent. Cherchant à s'amuser, ils s'exerçaient à pied dans la carrière, en attendant que le peuple fût assemblé. Surpris de ce qu'ils voyaient, et fouillant plus avant, ils reconnurent le sentier que s'était réservé l'auteur de ce stratagême, et les marques mêmes qui l'indiquaient. La crainte empêcha l'un de découvrir ce mystère : l'autre conçut d'abord le dessein d'en profiter.

Les candidats arrivent. Toute la nation, dans le silence, attend le moment qui va lui donner un souverain. Leszek court avec force; personne ne peut le devancer. Le jeune homme, courant à pied, cherche à lutter avec lui. On rit de ses efforts. Il poursuit sa route jusqu'à ce qu'arrivé à la borne, et voyant le cavalier prêt à recevoir la couronne, il découvre sa trahison. Ceux qui étaient restés en chemin l'avaient déjà reconnue. Ils s'élevèrent eux-mêmes contre Leszek et demandèrent sa mort. Le peuple indigné le mit en pièces, et, par un caprice qui se ressent de la simplicité de ces vieux temps, mais qui marquait aussi un grand fonds de droiture et de bonne foi, il déféra le trône au jeune homme qui l'avait gagné en effet, admirant sa noble audace; les palatins eux-mêmes approuvèrent ce choix, et il monta sur le trône sous le nom de Leszek VI.

Il eut douze fils de concubines, et un d'une épouse légitime : ce fut Popiel Ier. Son père lui donna le gouvernement, et partagea le reste du pays entre ses autres enfans.

Popiel Ier, se livrant à la volupté et à la mollesse, transféra sa résidence à Gnèzne et ensuite à Kruswiça. Le règne de Popiel II, son fils, fut encore plus déplorable. Dans son bas âge, ses oncles prirent les rênes de l'État; mais, lorsqu'il eut atteint sa majorité, il gouverna lui-même. Faible et indolent, il fut dominé par son épouse, Allemande d'origine, d'un caractère violent. Elle détermina l'inepte Popiel à se défaire de ses oncles par le poison, ce qu'il fit pendant un festin. Les cadavres, jetés dans le lac Goplo, engendrèrent une infinité de souris qui fondirent sur Popiel et le dévorèrent, ainsi que ses enfans, dans le château de Kruswiça, ou, suivant d'autres, dans une tour élevée au milieu du lac.

Ici finit l'histoire fabuleuse, et nous arrivons aux Piasts qui nous amènent à Miéczyslas, histoire dégagée de contradictions.



Mieczyslas 1er. L'Introduction du Christianisme en Pologne.

Impr.ie de Leclere

HISTOIRE.

PREMIERE EPOQUE.

(860-1139.)

Cette époque, qui embrasse 280 ans, représente la *Pologne conquérante*. Les petites nations Léchites, pressées à l'Orient par les conquêtes des Russiens, et à l'Occident par les envahissemens des Bohémiens ou plutôt de leurs maîtres, les Allemands, sentirent la nécessité d'unir leur force pour former un État compacte et capable de résister à des voisins formidables. Mais pour affermir cette union il fallait que la Pologne devînt conquérante. — A l'intérieur, le pouvoir royal marchait vers l'absolutisme, sans avoir égard aux règles qui l'avaient précédé.

Nos chroniqueurs et annalistes nous ont fourni des traditions fabuleuses, au milieu desquelles il est difficile d'arriver à l'appréciation de la vérité; ils ne deviennent moins obscurs qu'à l'époque des Piasts : quelques lumières jaillissent alors de ces faits confusément narrés, et l'historien peut séparer le vrai de la fiction. C'est ainsi que nous donnons notre travail, et nous ne nous servons des traditions populaires que comme d'un acheminement vers les grandes vérités historiques.

« Il y avait dans la ville de Gnèzne, disent nos chroniqueurs, un prince nommé Popiel, qui eut deux fils. Parvenus à l'âge de sept ans, il voulut, suivant l'usage des païens, leur faire subir la cérémonie de la *tonsure*, c'est-à-dire leur faire raser et brûler les cheveux par les prêtres païens. A cette occasion, Popiel donna un repas splendide; un grand nombre de personnages distingués vinrent y assister. Dans le même temps, il arriva deux étrangers dans la ville. Au lieu de les convier au festin, selon l'usage, ils furent chassés honteusement. Dédaignant cet affront, ils allèrent dans une autre ville voisine, qui dépendait du prince, s'établir chez un laboureur. Ce laboureur donnait aussi un repas chez lui. Quoique pauvre, il fut miséricordieux; il reçut les étrangers le mieux possible, en leur offrant avec cordialité tout ce qu'il avait dans sa maison. Charmés de cet accueil, ils lui dirent : « Félicitez-» vous de nous avoir parmi vous; notre visite » vous attirera l'abondance. Puissent vos enfans » vous donner la gloire et l'honneur! » Cet homme bon et charitable avait le nom de Piast, et sa femme celui de Rzepicha; le père de Piast se nommait Chozisko ou Koszyszko. Pendant le repas, les deux étrangers engagèrent leurs hôtes à leur parler avec franchise, l'épanchement étant chose facile chez ces êtres simples et vertueux. Puis les hôtes dirent : « Donnez-nous à boire. » Piast répondit : « J'ai un baril de bière pure que je garde pour le grand jour de la tonsure de mon enfant unique; cependant buvez-en, c'est faire encore bien peu pour vous. » Il leur offrit aussi des mets préparés à la même intention. Mais qu'advint-il? Plus on mangeait, plus les mets se multipliaient; les vases de la maison ne pouvaient plus contenir la bière, tant elle arrivait avec abondance, et les quartiers de porcs débordaient et s'entassaient dans les plats. A la vue de ces miracles, le père et la mère commencèrent à concevoir les plus belles espérances sur le destin futur de leur fils, et, pleins de joie, ils se mirent à faire les préparatifs de la fête de la tonsure. Ils invitèrent, avec le consentement de leurs hôtes, Popiel, son épouse, et d'autres personnes de distinction; mais ils furent refusés. La cérémonie eut lieu; les deux hôtes rasèrent les cheveux au jeune enfant, au milieu d'un repas somptueux; ils lui donnèrent le nom de Ziémowit. Cet enfant croissait en sagesse et en vertu, et il parvint dans la suite à régner sur les Polonais. »

Ceci se passait dans la seconde moitié du IXe siècle. Les Slaves, quoique vaincus par Charlemagne, résistaient encore à la puissance des Franks; ils se formaient en peuplades plus ou

moins indépendantes. Autant le territoire qu'ils occupaient en Europe était vaste, autant leur réunion en une seule nation était difficile; leurs voisins, les Allemands, et plus encore les rois franks, savaient tirer parti de cette position plus attaquable, parce qu'elle était plus divisée. La formation d'un Etat slave, compacte, pouvait seule sauver l'indépendance de ces contrées. Cette idée, grande d'*unité*, fut réalisée, au moins pour quelques années, par Swiatoplug, ou Swientopelk, un des princes chrétiens de la Grande-Moravie : son origine ne remonte qu'à 834.

Quoique battu à plusieurs reprises par les Franks, Swiatoplug parvint, vers l'année 871, à réunir par des liens fédératifs tous les peuples slaves, c'est-à-dire les Etats qui composent aujourd'hui l'Autriche; il les soumit à sa puissance.

A la même époque, il existait au Nord un autre pays slave nommé *Léchie;* plus tard il prit le nom de Pologne, ou plutôt de *Grande-Pologne*, ce qui la distingue de la *Chrobatie-Krakovienne*, nommée ensuite *Petite-Pologne*. La famille des Popiels régnant sur la Grande-Pologne, leurs possessions s'étendaient aux deux rives de l'Oder, et avaient pour ville capitale Gnèzne. Le pouvoir du roi était faible; on croit que chaque province était gouvernée par des lieutenans, nommés *regiculos* ou *roïtelets* par les chroniqueurs. Il est probable que Piast était l'un des lieutenans à Kruswiça. Le peuple n'aimait pas le roi Popiel II, qui, après avoir épousé une Allemande, se laissait influencer par l'étranger. Swiatoplug, qui n'avait en vue que l'agrandissement de la puissance slave, dut profiter du mécontentement des Léchites contre Popiel II.

La fable des deux étrangers auxquels Popiel refusa l'hospitalité devient ici plus claire ; on peut croire que ces étrangers étaient des émissaires de Swiatoplug qui surent profiter de la crédulité de leurs hôtes; et quand Popiel refusa d'assister à la fête de la tonsure du fils de Piast, ils en profitèrent encore pour former une conjuration contre le roi, et promettre la couronne à Ziémowit.

Les chroniqueurs disent que ces deux étrangers étaient *deux anges* envoyés du ciel ; quelques-uns vont plus loin, ils citent leurs noms et les appellent *saint Jean* et *saint Paul martyrs*. Or, Swiatoplug avait auprès de lui deux prêtres slavons, qu'il employait dans des missions importantes; l'un était *Jean Kaich*, l'autre *Paul de Venetiis :* ainsi peut s'expliquer ce que les chroniqueurs se sont plu à rendre obscur. Les deux étrangers ou les *deux anges* baptisèrent le jeune Ziémowit dans le moment où ils lui faisaient subir la tonsure païenne. Un de ces actes pouvait être envisagé comme civil, et l'autre comme religieux. Un chroniqueur du XIIIe siècle semble ne voir dans la tonsure des Slaves païens qu'un acte civil.

Après le départ des deux étrangers, la Léchie devint la proie de la guerre civile. Nous avons dit, dans l'introduction à l'histoire, comment avait fini le règne de la dynastie des Popiels. Les oncles de Popiel II embrassèrent probablement le parti des peuples opprimés. Popiel, aidé par les Allemands, parvint à les vaincre d'abord, mais ensuite une insurrection violente éclata, et Popiel tomba victime de la justice populaire.

Les chroniqueurs nous forcent à revenir sur la fable des deux étrangers, ils nous les montrent à Kruswiça quelques années après leur première apparition, et rapportent qu'ils engagèrent le peuple à élever au trône Ziémowit, âgé de quatorze ans, vers 880.

Tels sont les événemens qui amenèrent au sceptre la famille des Piasts. La date précise de leur avénement reste dans l'obscurité; les uns la font remonter à l'année 860, d'autres à 866. Aucun témoignage historique ne renverse la dernière assertion, qui paraît être la plus probable.

Après ces récits confus, ce chaos du vrai et du fabuleux, nous allons aborder l'histoire politique de la Pologne; nous arrivons à l'époque où les faits deviennent clairs et précis, où les dynasties se déroulent avec les siècles, où tout se pose et s'implante; l'historien alors ne déchiffre plus dans le passé, il le montre avec certitude, et le lecteur juge.

Ziémowit commença son règne par l'entier renversement de l'ordre politique dans ses États; une monarchie absolue et guerrière, telle qu'elle existait chez les peuples germaniques, remplaça la monarchie républicaine des Popiels, et c'est sous l'influence de cette forme de gouvernement absolu que la Pologne soutint son existence pendant les troubles du moyen-âge.

Ziémowit était un monarque conquérant; il soumit par ses armes les peuplades slavonnes qui avoisinaient la Léchie, et en renversant partout la forme démocratique républicaine, il introduisit le régime militaire et favorisa l'unité de l'Etat.

Son fils Leszek continua le même système.



Après Leszek, Ziémomysl, père de Miéczyslas Ier, monta sur le trône, et ouvrit à son fils une carrière aussi pénible que brillante.

MIÉCZYSLAS Ier. (962-992.)

Ce prince naquit en 931, vers l'époque où Henri l'Oiseleur, premier prince saxon, gouvernait l'Allemagne. Les chroniqueurs disent qu'il vint au monde, aveugle, et que sa cécité dura jusqu'à sa septième année, époque à laquelle son père, suivant l'ancien usage, lui fit subir la solennelle *tonsure*. Le peuple en augura une grande gloire pour son règne, et les chrétiens, lorsqu'il embrassa la religion du Christ, envisagèrent sa conversion comme le signal de la civilisation du pays. A ces faits se borne l'histoire de Miéczyslas, dans les années qui précèdent son avénement au trône.

Avant le règne de Miéczyslas, les Polonais étaient païens. Quelques historiens disent que le christianisme avait précédé ce roi, mais il est certain que la religion chrétienne ne fut répandue dans le pays que par lui.

L'idolâtrie des Polonais primitifs avait pour base les rites du pays mêlés à ceux des Grecs, des Romains et des Saxons. Ils adoraient Mars, Jupiter, Pluton, Cérès, Vénus, Diane, sous les noms de Jessa, Lada, Marzanna, Dziedzilia, Dziéwanna; ils élevaient les temples à leurs dieux sur le sommet des montagnes, ils adoraient leurs idoles en exécutant des danses et des jeux le jour qui répond à la fête de la Pentecôte. Il y avait à Gnèzne un temple en l'honneur de Nia ou Pluton; Castor et Pollux, ou Lelum Polelum, eurent aussi le leur à Lysa-Gora (dans le palatinat de Sandomir). Zywié figurait dans leurs divinités allégoriques, Zywié représentait le souffle qui anime tout. Pogoda était la déesse du beau temps, et Pochwist le dieu des vents.

Miéczyslas eut plusieurs épouses païennes, aucune ne lui donna d'enfant; il conçut donc le hardi projet, se prêtant aux insinuations de ses conseillers, de détruire l'ancienne religion et d'élever sur ses débris le christianisme. A cette fin il épousa Dombrowka, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême. Cette princesse professait la religion chrétienne, et son père ne consentit à l'unir à Miéczyslas qu'autant qu'il embrasserait la foi du Christ, en l'imposant à son peuple.

Dombrowka fut conduite en Pologne par les ambassadeurs de Miéczyslas et Philippe ou Dobieslas de Persztyn; les seigneurs de Bohême accompagnaient son cortége; plusieurs prêtres chrétiens s'y joignirent. L'ère nouvelle qui allait s'ouvrir se développait avec grandeur; il fallait éblouir les yeux avant de pénétrer les âmes.

Miéczyslas voulut que Dombrowka, en entrant dans ses Etats, trouvât les idoles renversées; en conséquence les rites anciens, les fêtes en l'honneur des dieux furent immolés à la foi naissante. On ordonna à tous les citoyens de se faire baptiser; la résistance était punie de mort.

Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie du mariage, Miéczyslas, suivi de sa cour, se présenta devant la croix du Christ; la belle Dombrowka unit sa main à celle du roi, et Bohowid, prêtre de Bohême, bénit le couple royal. Cette cérémonie eut lieu, le 5 mars 965, à Gnèzne. Les fêtes durèrent pendant plusieurs jours.

Miéczyslas, en interdisant l'ancien culte, en imposant la nouvelle croyance par la force, avant d'arriver à la conviction, sut encore se faire aimer de ses sujets. Lui-même il donna l'exemple des sacrifices; il répudia ses sept femmes païennes, ce qui lui coûta sans doute plus de regrets que les idoles qu'il avait mises en cendres.

Pour affermir et propager la foi de l'Evangile, il fit venir des hommes habiles dans la science du prosélytisme. Il fit bâtir neuf églises dans différentes villes : à Gnèzne, à Krakovie, à Posen, à Kruswiça, à Smogr, à Lubusz, à Ploçk, à Culm, à Kamin, et il les dota de domaines considérables. Divisées en diocèses, les églises furent soumises à deux archevêques. Le cardinal Gilles (Idzi), évêque de Tusculum, nonce du pape Jean XIII, vint présider à l'intronisation de l'Église romaine. Des théologiens habiles furent appelés d'Italie, de France et d'Allemagne pour remplir les fonctions sacerdotales. La dîme fut établie pour la dotation des évêchés. Telle est l'origine du clergé polonais et de ses immenses richesses.

Le Ciel sembla récompenser Miéczyslas de son zèle pour la propagation de la foi. Dombrowka eut un fils (967); on lui donna le nom de Boleslas, en l'honneur de son grand-père maternel Boleslas Ier, duc de Bohême (né en 909, mort en 967). Cette princesse était un ardent apôtre de la religion nouvelle : la pureté de ses mœurs, la grâce de ses discours, son angélique bonté lui faisaient faire des prosélytes; peu de cœurs se refusaient à partager sa foi.

Les Polonais se montrèrent zélés partisans de la religion nouvelle, et, pour prouver qu'ils étaient

prêts à la servir comme à la défendre, ils établirent l'usage de tirer à demi le sabre hors du fourreau pendant le saint sacrifice de la messe, au moment où le prêtre récite l'évangile, et de ne l'y faire rentrer qu'après l'antienne *Gloire à toi, Seigneur !* Cet usage se maintint chez les Polonais jusqu'à l'année 1795, époque de la chute de la République; il dura par conséquent pendant huit cent trente ans !

La paix que Miéczyslas avait maintenue par sa sagesse ne tarda pas à être troublée. L'ambition des comtes saxons entraîna le chef des Polonais dans des guerres interminables. Wigman, comte de Lunebourg, souleva les Slaves contre lui. Miéczyslas marcha au-devant de l'ennemi. Wigman, cerné de toutes parts, remit son épée entre les mains du vainqueur; mais il ne put supporter cet affront : le désespoir hâta sa mort, qui arriva en 967.

La mort de Wigman rassurait Miéczyslas sur les vues de l'Allemagne; mais il ne jouit pas longtemps de cette tranquillité. En 972, Udo, marquis de Misnie, et Siegfroy, comte de Walbeck, allumèrent une nouvelle guerre contre Miéczylas. Secondé par son frère Cydebur, il se mit en campagne, et ses armes toujours victorieuses portèrent la mort et l'épouvante dans le camp ennemi. L'engagement décisif eut lieu près de Cidin (Steinaw?, Stetin?), le 24 juin 972. On combattit vaillamment de part et d'autre; les Saxons se rendirent enfin, et leurs chefs échappèrent par miracle au carnage.

L'empereur Othon I[er] était alors en Italie. Informé de cette guerre, il se hâta de l'étouffer. Il envoya des députés à Udo et à Miéczyslas, pour leur intimer de poser les armes, leur promettant de juger leurs différends dès qu'il serait de retour en Allemagne. Miéczyslas, qui avait de puissans motifs pour ménager le chef de l'empire, déféra à ses désirs et se rendit, en 973, à Quedlembourg, dans le cercle de Saxe, où ce prince, tous les membres du Corps germanique, les envoyés du Danemark, de la Grèce, de Hongrie et d'autres peuples slaves, étaient assemblés. On y traita des intérêts de la Pologne. Pour gage de sa satisfaction, Othon combla Miéczyslas de présens et de témoignages d'estime. Ce dernier rendit alors, mais provisoirement, tributaires d'Othon toutes ses conquêtes de la rive gauche de la Warta. Miéczyslas se garantit donc contre les Bohémiens, et assura l'inviolabilité de ses frontières.

Peu de temps après ce congrès, mourut Othon I[er] (7 mai 973), et les nouvelles dissensions qui en résultèrent demandèrent la présence de Miéczyslas en Allemagne. De son vivant, Othon avait nommé son fils pour son successeur. Les archevêques de Mayence et de Magdebourg s'y opposèrent, et s'étant déclarés en faveur de Henri, frère d'Othon, ils entraînèrent Miéczyslas dans leur parti. Les pays situés sur la rive gauche de l'Oder, qui relevaient de la Pologne et qui n'avaient été soumis aux empereurs que par la force, donnaient au chef des Polonais le droit d'intervenir dans les affaires d'Allemagne. Miéczyslas fit donc cause commune avec les deux archevêques; mais quelques troupes envoyées en Bohême et en Pologne suffirent pour apaiser ces mouvemens. Henri ayant été fait prisonnier, les Polonais l'abandonnèrent et obtinrent la paix. Cependant après la mort d'Othon II, en 983, Henri revendiqua ses droits, et il se fit couronner roi à Quedlembourg. Boleslas II, duc de Bohême, et Miéczyslas prirent son parti et l'aidèrent de leurs troupes. Mais une fois encore Miéczyslas, voyant la supériorité des forces d'Othon III, abandonna de nouveau Henri et offrit son secours à son rival : réunissant son armée à celle des Saxons, il dévasta la Bohême et contribua puissamment à la paix qui suivit de près sa défection. Miéczyslas, comblé de l'amitié d'Othon III, continua d'être son allié, et lui envoya des renforts contre les Lutiques, habitans des bords de la Baltique.

Miéczyslas cherchait à se maintenir en bonne intelligence avec Othon; il voulait s'en faire un appui contre les envahissemens de Rurik et ses successeurs, qui, profitant de la guerre qu'il soutenait contre les Bohémiens, s'emparaient de la Wolhynie et de la Chrobatie ou Karpatie. Miéczyslas ne fit rien pour arrêter ces guerres envahissantes, mais son fils sut les venger.

Dombrowka mourut en 976, et fut enterrée à Gnèzne; Miéczyslas porta le deuil pendant six ans.

En 989, les Bohémiens déclarèrent encore la guerre à Miéczyslas ; mais Othon le secourut.

Miéczyslas régna pendant trente ans; il mourut en 992, des suites d'une fièvre inflammatoire. Il était âgé de soixante-un ans, et il fut enterré à Posen. Le peuple le regretta. Il avait maintenu la prospérité à l'intérieur en soutenant des guerres à l'extérieur; il fit tout pour la gloire et le bonheur de son pays. Boleslas-le-Grand, qui lui succéda, reçut un bel héritage, et son règne est un des plus brillans dans les annales de la Pologne.

CHATEAU D'OSTROG

Au centre de la Wolhynie, sur les bords fertiles du Horyn, on voit encore les ruines d'un immense château. Son origine date de dix siècles. Le château d'Ostrog était célèbre à l'époque de la grandeur de la Pologne.

Lorsque Wladimir, duc de Kiiovie (980-1015), envahit ces vastes contrées, plusieurs villes y prirent naissance. Un des descendans de Wladimir, Daniel Vasilévitsch, neveu de Daniel, roi de Halicz, ou Galicie, fut le premier qui prit, en 1349, le titre de prince ou duc d'Ostrog, et devint la souche des ducs Ostrogski. Ce nom se reproduit dans les fastes de la Pologne : on le voit figurer dans les guerres civiles, on le retrouve dans l'histoire de la littérature polonaise.

Les terres qui faisaient partie du duché d'Ostrog produisaient un revenu de dix millions de florins (à peu près 6,500,000 francs). En 1609 le prince Janus Ostrogski fonda un majorat. Cette famille se trouvant éteinte en 1673. le duché devint la possession des princes Zaslawski ; plus tard il appartint successivement à Jérôme Lubomirski, aux princes Sanguszko et aux Iablonowski.

La famille des Ostrogski professait la religion grecque ; les jésuites cherchèrent à les convertir au catholicisme : mais leur intolérance devait affermir dans la foi qu'ils voulaient combattre. Les désordres, les troubles, les calamités qui affligèrent le duché à plusieurs reprises, étaient le résultat de l'intolérance religieuse.

Un de ces grands événemens qui atteignent en même temps les masses et les individus aurait eu les plus funestes conséquences si l'humanité et la piété de la princesse Anne Ostrogska ne fussent venues en aide, comme une bienfaisante providence. Il y a certes quelque chose de divin dans une bonté de femme : ces inspirations qui partent du cœur pour diriger les autres facultés sont aussi puissantes que l'énergie et le raisonnement.

Le mari d'Anne Ostrogska mourut, comme ses prédécesseurs, dans la religion grecque, et les jésuites voulurent encore le disputer à la mort. Ils obtinrent d'Anne Ostrogska la permission de transporter le corps du défunt dans l'église catholique de Iaroslaw : ils avaient préalablement obtenu des dispenses du pape Clément VIII. Le peuple et les ministres de la religion grecque en furent tellement irrités qu'ils se portèrent sur le château d'Ostrog pour venger cette profanation. La force s'empara des rebelles ; le tribunal de la couronne, influencé par le nonce du pape, rendit un décret en vertu duquel les coupables, comme on les appelait, devaient être décapités ou roués ; les chefs de cette révolte étaient condamnés en outre à avoir leurs maisons rasées et toute l'étendue de leurs terres converte de sel pour que l'herbe ne pût y croître. Mais ce décret resta sans exécution, grâce aux instantes prières d'Anne Ostrogska : elle, qui devait ratifier la sentence, devint l'avocat des condamnés ; son âme l'inspira, elle trouva des paroles d'une éloquence si persuasive que les juges retirèrent leur condamnation. Il est un langage qui ne trompe point, c'est celui des sentimens vrais, profonds et des fortes passions : *Sunt lacrymæ rerum*.

Le château d'Ostrog semblait reproduire la marche de la civilisation. Des bastions élevés en bois ou en terre firent place aux donjons et tours maçonnés en brique ; de hautes grilles en fer dominaient de profonds ravins creusés au bas des rochers, et les eaux du Horyn, en remplissant ses cavités, défendaient le château de toute surprise. Rien ne peut donner l'idée de la magnificence de ce lieu : les étrangetés de la nature se joignaient aux merveilles de l'art. Quand aujourd'hui encore on parcourt ces vastes salles, ces galeries à perte de vue, ces tours qui semblent lutter contre la destruction du temps, il semble qu'on retrouve une des plus belles traditions de l'histoire.

En 1555, le château d'Ostrog fut témoin d'un événement qui occupa toute la Pologne. Elie Ostrogski se maria en 1539 à Béate Koscielecka, élevée à la cour de Bone, épouse du roi Sigismond Ier. De cette union naquit Elisabeth Ostrogska ; cette jeune fille reçut une éducation brillante. Remarquable par sa beauté, douée de

ces grâces qui rendent une femme charmante, elle devait faire l'ornement de la cour; cette idée avait présidé à son éducation et eut une funeste influence sur sa destinée. Son père mourut; ses dernières paroles, son unique prière fut pour le bonheur de sa fille adorée: il la plaça sous la royale protection de Sigismond-Auguste. Un semblable protecteur, une immense fortune et une beauté parfaite étaient assurément plus de titres qu'il n'en fallait pour que tous les seigneurs recherchassent la main d'Elisabeth; mais sa mère était résolue à ne point la marier, et pour échapper aux importunités, elle alléguait la volonté du roi: dans le vrai, elle ne voulait point se dessaisir de ses richesses.

Ces refus, qui se répétaient à chaque nouvelle proposition, n'intimidèrent pas un jeune Lithuanien, le prince Démétrius Sanguszko. Il écrivit à la princesse Béate pour demander la main de sa fille; il faisait valoir les illustrations de sa race; sa naissance, disait-il, était égale à celle d'Elisabeth, et la force de son amour lui donnait quelques droits à son cœur. La princesse répondit que sa fille était l'unique maîtresse de son choix, mais qu'avant tout elle était soumise à l'autorité du roi, son tuteur.

Cette lettre équivalait à un refus; le prince le sentit, en fut piqué, et résolut de s'en venger. Son caractère violent, impétueux, son esprit plein d'audace ne reculaient devant aucun moyen; il possédera Elisabeth, il le jure par son orgueil offensé. Après avoir arrêté son plan, il écrit à la princesse pour lui demander la permission de venir lui-même plaider sa cause, ou, du moins, pour avoir la triste consolation de lui exprimer ses regrets: une entrevue lui est accordée.

Sanguszko avait besoin d'un aide pour faire réussir ses projets; il se confie à Basile Ostrogski, qui, comme lui, avait eu à souffrir des hauteurs de cette femme: leur haine est un lien et une garantie, ils agiront de concert. Au jour convenu, Sanguszko et Ostrogski, à la tête de quatre-vingts cavaliers, se présentent au château; la princesse les aperçoit du haut de sa terrasse; elle reconnaît Ostrogski, et ne doute plus des dangers qui la menacent. Mais au moment où elle donnait des ordres pour assembler ses gardes et faire baisser le pont-levis, la troupe de Sanguszko pénètre dans le château. Béate ne devait céder ni à la crainte ni aux menaces: Sanguszko n'a point compris le caractère de cette femme dont la volonté n'avait jamais fléchi; en présence de celui qui l'avait offensée, elle est plus haute et plus altière; elle l'accable d'injures, elle exhale sa haine et son mépris avec une véhémence sans égale: mais sa nature physique s'épuise par la violence de ses émotions, elle tombe évanouie en ordonnant à Sanguszko de ne plus paraître devant ses yeux. Les dames d'honneur arrivent pour la secourir. Ostrogski, ingénieux et prompt comme un valet de comédie, profite de ce moment pour fiancer Elisabeth à Démétrius. Pouvait-elle résister sous l'impression de terreur qui paralyse son être et sa pensée... Un prêtre était prévenu, et au milieu du trouble qui s'est emparé des assistans, il donne sa bénédiction aux époux. Sanguszko, fier de sa victoire, entraîne Elisabeth, en lui donnant le nom d'épouse.

Depuis cet instant il ordonne en maître dans le château, il jette l'or à pleines mains, et la crainte qu'il inspire se dissipe dans l'ivresse et dans la joie. La princesse Béate ne pouvait plus vivre dans cet enfer anticipé, elle quitte Ostrog et dit adieu à sa fille, la rage dans le cœur. Mais elle se vengera, et toute la Pologne répondra aux cris de désespoir d'une mère. L'aventure se propage, on la peint sous diverses couleurs, on accuse, on disculpe. Le vrai, le mensonge, tout se mêle, se confond, et le public attend le dénoûment.

L'affaire parut de nature si grave, qu'elle dut être plaidée solennellement devant le roi et les sénateurs de Pologne. Stanislas Czarnkowski vint défendre la cause de la princesse douairière, en présence du roi Sigismond-Auguste. Il accusa hautement Sanguszko: « Un homme, dit-il, vient arracher une fille à sa mère, et donne le nom saint de mariage au plus affreux des crimes; ce prétendu mariage, c'est un viol! J'appelle sur le coupable toute la sévérité des lois, ce crime ne peut et ne doit rester impuni. »

Odachowski, défenseur de Sanguszko, prend à son tour la parole et cherche à détruire l'impression de cet exposé. Il en appelle à la clémence du roi; mais l'arrêt est prononcé: Sanguszko est condamné au bannissement perpétuel et décrété d'infamie. Le voilà fuyant sa patrie, cherchant un asile sur une terre étrangère. A la faveur d'un déguisement, il gagne les frontières de Bohême; Elisabeth l'accompagne, n'ayant plus à partager qu'un avenir de douleur.

Arrivés à Iaromir, Sanguszko est atteint par Martin Zborowski, castellan de Kalisz. Un combat à outrance a lieu entre ces deux seigneurs; San-

guszko succombe, et sa compagne infortunée est ramenée en Pologne par Zborowski.

La mort rendit le prince Sanguszko aux respects de ce monde; une pierre tumulaire fut posée sur son tombeau; on y lisait ces mots : *Hoc loco conditur corpus clari Lithuaniæ ducis Demetrii Sanguszko, ex magnifica familia Olgerdi, nati capitanei Circassiensis et Kanioviensis, quem Martinus Zborowski trucidavit anno* 1554.

« *Ci-gît le corps du noble duc de Lithuanie, Démétrius Sanguszko, issu de l'illustre famille d'Olgerd, Staroste de Czerkassy et de Kaniow, tué par Martin Zborowski, en* 1554. »

Élisabeth et sa mère, après tant de malheurs, vinrent se placer sous la protection de la reine Bone. Le rang qu'elles y occupaient assurait de nouveaux hommages à Élisabeth; sa beauté servait de prétexte à l'ambition, car la beauté n'est vraiment irrésistible qu'en nous expliquant quelque chose de moins passager qu'elle : il faut que l'âme la retrouve; quand les sens l'ont assez aperçue, l'âme ne se lasse point. Élisabeth avait en partage tout ce qui séduit, tout ce qu'on admire, mais rien de ce qui touche; elle avait tout rapporté à elle, elle ne connaissait que les jouissances de la personnalité : ses émotions venaient de l'orgueil, comme celles de sa mère, de l'ambition. Lucas Gorka, puissant seigneur de la Grande-Pologne, aspira à la main d'Élisabeth : des vues ambitieuses furent encore une fois décorées du nom de passion! Mais la princesse Béate conservait toujours la ferme volonté de ne point marier sa fille. Gorka en appela à l'autorité du roi, et le roi, voulant enfin fixer la destinée de sa pupille, se servit d'un stratagème. Il soustrait une bague à la princesse Béate; il la remet à Élisabeth, en lui disant : « Votre mère consent à votre union, cette bague est le gage de sa promesse. » Mais le stratagème se découvre, et la pauvre Élisabeth reste sous la domination de sa mère; elle ne trouva de consolation que dans la sollicitude de la reine Bone. Ses souffrances étaient adoucies par cet intérêt de chaque moment : il n'y a qu'une femme pour consoler le cœur d'une femme... Après le départ de la reine pour l'Italie, Élisabeth retomba dans le plus cruel isolement. Sa mère, toujours inquiète, toujours soupçonneuse, ne tarda pas à s'enfermer dans un couvent à Léopol. Le calice d'amertume n'était pas épuisé pour Elisabeth, la sainteté de cet asile ne put la préserver. Gorka, irrité par les obstacles, vint en 1559 réclamer celle qui lui était promise; il assiégea le couvent, et ne parvint à s'en rendre maître qu'après avoir détourné les eaux qui servaient à l'alimenter. La princesse, voyant qu'elle va tomber au pouvoir de Gorka, se hâte de marier sa fille au prince Simon Slucki. Gorka, au désespoir, implore encore la bonté toute puissante du roi; il demande grâce ou justice, le mariage d'Élisabeth est cassé, elle devient l'épouse de Gorka.

Pauvre créature, victime de l'ambition, elle devait mourir sans avoir vécu, sans avoir connu le vrai, le bon, le seul charme de la vie : le bonheur d'aimer et de se dévouer.

À la mort de son dernier mari, elle alla s'enfermer dans le château d'Ostrog, auprès de son oncle Constantin Ostrogski. Chaque souvenir était pour elle une douleur : elle n'avait point cette résignation qui est le désespoir des âmes fortes. Habituée au séjour des cours, gâtée par des impressions factices, elle ne pouvait supporter la vie dans sa plus terrible réalité : la douleur. Son éducation avait comprimé tout ce qu'il y avait de bon et de généreux dans son âme. Sa mère, élevée auprès d'une reine, vivant dans un tourbillon qui l'avait entraînée et soumise, ne devait donner à sa fille que des principes qui plient sous les événemens. Elle lui avait appris à être généreuse par faste, bonne par ostentation, pieuse par convenance. La religion, cette philosophie sublime, ce puissant mobile pour porter l'homme au bien, ne pouvait être ni comprise ni sentie par Élisabeth; en vain elle cherchait des consolations dans la prière. Les regrets du monde refoulaient son âme vers la terre quand elle voulait l'élever à Dieu. La solitude lui devenait un supplice. Sa frêle organisation ne devait pas lutter long-temps contre sa destinée : elle mourut folle....

Sa mère se remaria au palatin de Siéradie, Albert Laski. Son caractère violent, hautain, trouva un juge sévère dans l'époux qu'elle avait choisi; il la fit enfermer dans le fort de Kesmork. en Hongrie; elle y termina misérablement ses jours, et le regret du passé était sans doute son plus cruel châtiment.

OLYMPE CHODZKO.

MONUMENT DE KOPERNIK.

L'astronomie est, pour ainsi dire, la science éternelle; elle captive les esprits profonds, elle séduit la multitude. Qui n'est frappé à la vue des merveilleuses beautés de l'univers céleste! qui ne voudrait connaître la marche et le mouvement de cette infinité de mondes!

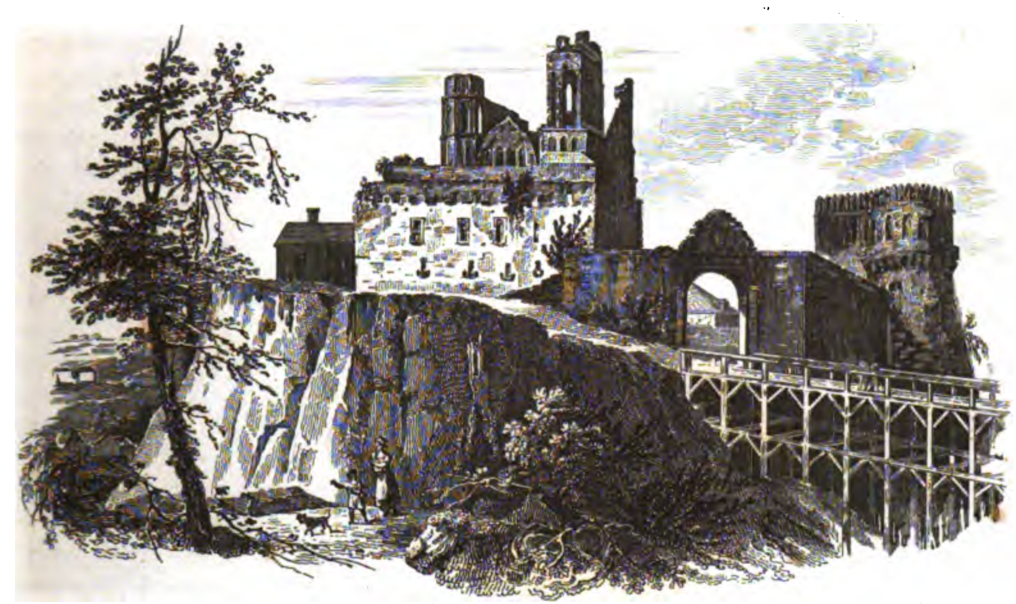
Cinq siècles avant l'ère chrétienne, Hypparque de Bythnie ouvrit la première voie aux observations astronomiques; vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, Claude Ptolémée, célèbre astronome de l'école d'Alexandrie, composa un recueil qui renfermait toutes les découvertes éparses des Chaldéens et des savans grecs qui l'avaient précédé dans la même école. Ce grand homme posa pour premier principe : que la terre ne pouvait avoir aucun mouvement. L'ouvrage de Ptolémée fut traduit par les Arabes, et passa des bords du Nil aux rives de l'Oxus et du Gange; transporté depuis en Espagne par les Arabes, il se répandit dans tous les pays où les sciences étaient cultivées.

Le moment devait arriver où l'esprit humain, asservi par le prestige et l'erreur, briserait ses entraves. La découverte du vrai système du monde devait donner une autre impulsion à l'univers. Messie de la science, Kopernik apparut.

Il se livra tout entier à la contemplation du ciel; il s'appliqua, comme il le déclare dans son épître au pape Paul III, à l'examen approfondi et rigoureux de tous les principes et hypothèses astronomiques. Il posa d'abord une question qui ne pouvait être résolue que par son génie. « Figurons-nous, dit Kopernik dans l'épître citée plus haut, un assemblage de membres détachés du corps humain qui appartiendraient à des individus d'une taille et d'une conformation différentes. Si l'on s'avisait d'en composer un tout organisé, la disproportion des parties, leurs diverses configurations présenteraient dans un rapprochement discordant l'aspect hideux d'un monstre, plutôt que la forme régulière de la figure humaine. Voilà, continue-t-il, les traits sous lesquels s'offrait à mes yeux l'édifice de l'astronomie ancienne. L'explication des mouvemens célestes m'y présentait à chaque pas des écueils où venaient se briser les opinions généralement reçues. Des suppositions favorables à certains cas, et ne pouvant s'ajuster à d'autres, tantôt adoptées, tantôt forcément interprétées, tantôt abandonnées, loin d'éclairer la marche du raisonnement, jetaient autant de confusion dans les choses que d'obscurité dans l'esprit. Elles écartaient la conviction en prêtant à l'ouvrage merveilleux de la nature toutes les couleurs de la bizarrerie. Que devais-je penser d'un tel échafaudage enveloppé d'un nuage épais, s'affaissant et s'écroulant de toutes parts sous le poids des contradictions et des difficultés, sinon qu'il portait une base frêle et caduque? »

A ces questions aussi intempestives que hardies, prononcées devant le chef de l'Eglise, qui, tenant à la lettre la parole de Josué, avait le pouvoir de jeter l'anathème contre le blasphémateur du fameux passage de l'Ecriture sainte, Kopernik s'attirait tous les foudres sur sa tête, lorsqu'il osa proclamer, dans son immortel ouvrage des *Révolutions des orbes célestes*, des vérités éternelles et immuables de la science des astres, et annoncer le premier la plus grande des révolutions.

Il avait donc prononcé cet arrêt immuable : « Que le soleil est une étoile fixe, entourée des planètes qui roulent autour d'elle, et dont elle est le centre et le flambeau; qu'outre les planètes principales, il en est encore du second ordre, qui circulent d'abord comme satellites autour de leurs planètes principales, et avec celles-ci autour du soleil; que la terre est une planète principale, assujettie à un triple mouvement; que tous les phénomènes du mouvement diurne et annuel, le retour périodique des saisons, toutes les vicissitudes de la lumière et de la température de l'atmosphère qui les accompagnent, sont des résultats de la rotation de la terre autour de son axe et de son mouvement périodique autour du soleil; que le cours apparent des étoiles n'est qu'une illusion d'optique, produite par le mouvement réel de la terre et par les oscillations de son axe; qu'enfin, le mouvement de toutes les planètes donne lieu à un dou-



Château d'Ostrog



Monument de Kopernik à Varsovie

Impr. de Lemercier

ble ordre de phénomènes qu'il est essentiel de distinguer, dont les uns dérivent du mouvement de la terre, les autres de la révolution de ces planètes autour du soleil. »

S'élevant ainsi au-dessus de toutes les connaissances, le génie de Kopernik planait sur l'immense chaos et méditait le plan d'une composition régulière et sublime. Sa perspicacité transcendante perça et sonda en quelque façon tout l'abîme de l'éternité; il a servi de guide aux générations qui l'ont suivi. Il brisa l'antique charpente grossière et y substitua le mécanisme simple tiré du mouvement de l'axe de la terre, qui devint ensuite la source des grandes découvertes.

L'ouvrage des *Révolutions des orbes célestes*, envisagé dans ses détails et dans son ensemble, atteste et prouve invinciblement cette vérité : que Kopernik commença d'abord par embrasser et réunir dans sa tête toute la masse des connaissances astronomiques depuis Hypparque jusqu'à son temps; qu'il la soumit à l'examen sévère, à l'épreuve du raisonnement et des faits; et dans ces méditations longues et profondes, il reconnut les défauts et les erreurs de l'ancienne doctrine. Il s'empara ensuite de l'idée du mouvement de la terre, et pénétra les rapports les plus éloignés, parcourut avec elle les travaux et les observations de dix-neuf siècles. La réflexion profonde et recueillie, en comparant les phénomènes et en saisissant leurs rapports, lui fit voir les mouvemens célestes sortir de cette idée, et réciproquement cette idée naître et résulter de l'inspection des mouvemens célestes.

Il est certain, à la vérité, que, d'après le témoignage de Cicéron, que Kopernik cite lui-même, plusieurs savans de l'école de Pythagore, nommément Héraclide, Esophante et Nicétas, de Syracuse, avaient déjà énoncé l'opinion du mouvement de rotation de la terre; que, d'après Plutarque, Philolaus, célèbre par ses connaissances en mathématiques, et dont la réputation avait engagé Platon à faire un voyage en Italie pour le visiter, avait même attribué à la terre un mouvement périodique autour du soleil; qu'enfin Aristarque, de Samos, qui avait précédé Ptolémée de quatre siècles dans l'école d'Alexandrie, avait eu également, comme l'atteste Archimède, une notion de ce mouvement annuel. Cependant ce n'était qu'une idée vague, jetée par hasard, approfondie par personne et noyée dans une foule d'opinions absurdes. On n'y trouve aucun passage qui présentât cette opinion appuyée de quelques preuves, développée dans ses conséquences et éclaircie par son application aux phénomènes. L'idée du mouvement de la terre, jetée çà et là dans les ouvrages des écrivains grecs, fut peut-être acquise, dans les voyages de leurs philosophes, comme un reste de la science antique; mais si le développement de cette idée n'a pas été poursuivi, ni même entamé dans la fameuse école d'Alexandrie, pourvue de tous les secours mécaniques de son temps, et livrée aux observations des astres, il ne pouvait pas l'être par les sectes philosophiques occupées de discussions purement métaphysiques; et en supposant même que cette idée faisait partie de mystères religieux, dérobés soigneusement à un peuple vif et superstitieux, l'histoire nous atteste que le dépôt et la conservation d'un tel mystère n'ont point franchi l'époque du christianisme. Donc Kopernik ne pouvait ressusciter une doctrine qui n'existait dans aucun ouvrage connu des anciens. Ce grand homme aperçut le premier l'éclair de la vérité dans une idée généralement repoussée, proscrite et méconnue; il en avait saisi toute l'étendue et presque créé toute la grandeur, lorsqu'il en a tiré toute la structure et l'arrangement du système solaire; lorsqu'il en a déduit l'explication de toutes les bizarreries dans le mouvement des planètes; lorsqu'il a basé son développement sur un amas d'observations anciennes et modernes, et s'étaya ainsi sur ses propres travaux et sur ceux des générations précédentes; lorsqu'enfin, par la justesse et la profondeur de ses conceptions, il est parvenu à distinguer les illusions et les apparences de mouvemens réels, et à séparer, pour ainsi dire, la lumière des ténèbres.

Quand on se place en idée au siècle où il vécut, ou même à une époque plus reculée, on ne peut suivre sans admiration et sans une sorte de volupté son exposition du mouvement annuel de la terre, où, après avoir établi le parallélisme de son axe, il en déduit avec tant d'ordre et de clarté les vicissitudes et le retour périodique des saisons. En lisant ce chef-d'œuvre, à la perfection duquel les écrits des anciens n'avaient été d'aucun secours, comme les lumières nouvelles n'ont rien pu y ajouter, il semble que la nature lui ait dévoilé elle-même les merveilles de sa simplicité. Les principes de mécanique ou de la science du mouvement étaient encore à naître; ils attendaient Galilée, Kepler, Huyghens,

Newton, pour être conçus et dévoilés; ils attendaient Euler, Clairaut, d'Alembert, Lagrange, Laplace, Arago, pour être appliqués, développés et étendus.

Ainsi, dès que toutes ces observations conduisirent à la connaissance positive du mouvement de la terre, il s'ensuit donc de là tout l'ordre et la division de l'astronomie en mouvemens périodiques, en mouvemens de rotation et en oscillations, auxquels sont assujettis les axes de rotation de toutes ces planètes. Le système de Kopernik, bien médité et approfondi, ouvrit la carrière à ces recherches et donna le fil d'un grand nombre de vérités qui se suivaient par un enchaînement nécessaire. L'astronomie lui doit enfin le vaste plan des travaux qui ont embrassé les recherches des modernes, et qui guideront encore les efforts des générations futures.

L'homme qui illustra par son génie la patrie qui l'a vu naître, a toujours trouvé dans ses compatriotes l'admiration qui lui était due. En 1581, c'est-à-dire trente-huit ans après le décès de Kopernik, Martin Kromer, célèbre historien polonais, élevé au siége épiscopal de Warmie, témoigna son respect à la mémoire de Kopernik, en faisant graver sur sa tombe, dans l'église cathédrale de Frauenbourg, l'inscription suivante :

D. O. M.
R. D. NICOLAO COPERNICO, THORUNENSI,
ARTIUM ET MEDICINÆ DOCTORI,
CANONICO WARMIENSI,
PRÆSTANTI ASTROLOGO ET EJUS DISCIPLINÆ,
INSTAURATORI,
MARTINUS CROMERUS, EPISCOPUS WARMIENSIS,
HONORIS ET AD POSTERITATEM MEMORIÆ
CAUSA POSUIT
ANNO CHRISTI MDLXXXI.

Près de trois siècles plus tard, en 1766, le prince Joseph Jablonowki, palatin de Nowogrodek, lui fit élever un monument à Thorn, sa ville natale, dans le palatinat de Culm.

En 1809, l'abbé Sébastien Sierakowski fit élever un monument en l'honneur de Kopernik, dans l'église académique de Sainte-Anne, à Krakovie. Le père de l'illustre astronome était citoyen de cette ville. Le buste du grand homme était couronné par Uranie. Sur une demi-sphère placée en haut, on lit une inscription polonaise dont nous donnons la traduction

La Pologne enfanta l'homme
Qui arrêta le soleil et fit mouvoir la terre.

Sur le disque du soleil on lit ces mots :

Sta sol ne moveare

et au-dessus :

Sapere auso.

Sur la base sont gravés ces mots :

Nicolaus Copernicus, patriæ, urbis,
Universitatis decus, honor, gloria.

Cette dernière inscription est entourée des armes de la république polonaise et de celles de la ville et de l'Université jagellonne de Krakovie.

En 1819, on frappa à Paris des médailles en l'honneur des hommes célèbres de toutes les nations. Ce travail était confié aux soins de Durand. Celle de Kopernik portait une erreur sur l'inscription : on lui donnait l'Allemagne pour patrie. Mais, en 1820, Adrien Krzyzanowski, professeur de l'Université de Warsovie, vint à Paris, et fit refrapper par Barre une autre médaille, qui corrigeait l'erreur de la première.

Dans ces monumens, que le patriotisme polonais ou l'admiration des étrangers avaient élevés à Kopernik, n'oublions pas le témoignage de la Société des amis des sciences de Warsovie. Au mois de mai 1801, elle proposa la question suivante, par l'organe de son président Jean Albertrandy : « En payant un juste tribut d'éloges à » la mémoire de Kopernik, montrer ce que lui » doivent les sciences mathématiques, nommément l'astronomie, dans le siècle où il vécut; » quel parti il a tiré des travaux de ses prédécesseurs; comment il en a profité; à quelles » sources il a puisé; apprécier enfin l'influence » de sa doctrine sur l'état actuel de ces sciences » en Europe. »

Ces graves questions furent résolues par Jean Sniadecki, professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Université de Krakovie et de Wilna, et plus tard recteur de cette Université.

Grand astronome, profond mathématicien, célèbre littérateur, c'est avec de pareils titres que Sniadecki écrivit sa savante et judicieuse dissertation. Elle fut depuis traduite en français par Tengoborski, en anglais par Brénan, en russe par Anastazewicz, en italien par Zaydler, et en allemand par Ideler et Westphal.

L'ouvrage de l'illustre Sniadecki est un monument plus durable que ceux élevés en bronze; il a constaté l'origine polonaise de Kopernik, il a développé son système avec une lucidité qui frappe tous les esprits. La Pologne était intarissable de témoignages d'admiration pour le génie qui l'a illustrée. La Société des amis des sciences, ne croyant pas avoir assez fait, voulut que sa ville capitale possédât une statue de Kopernik. Une souscription fut ouverte, et le célèbre sculpteur Thorwaldsen fut chargé du travail; 50,000 florins manquaient pour remplir la souscription, ils furent donnés par le savant et philantrope Stanislas Staszic. L'ouvrage de Thorwaldsen, transporté de Rome à Warsovie en 1829, fut coulé en bronze et inauguré solennellement le 11 mai 1830. Tous les membres de la Société présens à Warsovie furent invités à se réunir au palais de leurs séances. Sniadecki, résidant à Wilna, reçut une lettre particulière, adressée par le président; mais son âge et l'éloignement de la capitale l'empêchèrent d'y assister.

A dix heures du matin, toute la Société se rendit à l'église de Sainte-Croix, et, après cette pieuse cérémonie, elle se dirigea vers le monument, placé dans la rue du Faubourg-de-Krakovie. Au milieu d'un immense concours, le président de la Société, Julien Ursin Niemcewicz, prit la parole et improvisa le discours suivant :

« Près de trois siècles se sont écoulés depuis l'époque où Kopernik, après avoir indiqué le mouvement du globe, descendit dans la tombe, et son génie n'a point encore obtenu tous les hommages qu'il méritait. Mais la mémoire des grands hommes ne peut périr; tôt ou tard la postérité les récompense. Celui qui a consacré sa vie et sa fortune au soulagement de l'humanité et à la propagation des lumières, feu Stanislas Staszic, notre président, a conçu, le premier, l'idée d'une souscription pour élever un monument à notre immortel compatriote Kopernik. Une statue a été modelée par le sculpteur Thorwaldsen et coulée en bronze par MM. Grégoire de Warsovie. Les dons patriotiqeus du vertueux Staszic ont secondé puissamment nos vœux, et ce travail s'est fait par les soins de notre Société. Nous appellions le jour solennel où ce monument serait exposé à l'admiration publique. Les rayons du soleil vont éclairer l'image de celui qui a puisé sa science dans la contemplation du ciel. » Au moment où ces paroles sont prononcées, on découvre la statue; le soleil perce les nuages qui l'obscurcissaient, et reflète ses rayons sur le monument. « Tu te présentes, ô grand homme, s'écrie l'orateur; toi, la gloire et l'éclat de notre terre, tu vas la protéger; que ton esprit inspire et anime le pays qui t'a vu naître..... Heureux, mille fois heureux, d'avoir pu, au déclin de ma vie, voir cette auguste cérémonie! »

Après cette improvisation, les artistes du théâtre national, placés sous le balcon du palais de la Société, exécutèrent une cantate composée par Charles Kurpinski. Voici la traduction littérale des vers polonais :

« Salut, fils de la terre!
Toi, qui as mesuré le cours des mondes,
Tu as pris ta place parmi les élus,
Et ta vertu obtient sa récompense.
Et toi, astre bienfaisant, lance sur lui tes rayons,
Sois l'auréole de son front auguste.
Le mouvement des corps!... sublime mystère,
Qu'il sut deviner et expliquer.
Que toute la terre redise avec la Pologne :
Gloire au grand homme,
Gloire à Kopernik,
Gloire à la Pologne qui l'a vu naître!

Pour perpétuer la mémoire de cette inauguration, la Société des amis des sciences chargea son compatriote, Wladislas Oleszczynski, de graver une médaille. Elle fut exécutée à Paris. D'un côté elle représente le monument de Kopernik, et de l'autre côté elle porte l'inscription suivante :

Nicolao Copernico, Jagellonidum ævi, civi polono, alumno Accad. Cracov. immortalis gloriæ. societatis regiæ Varsov. decreto, monumentum necdum perenne. MDCCCXXX.

Le monument de Kopernik, d'une grandeur colossale, représente, comme on le voit sur notre gravure, une figure assise, tenant dans la main gauche la sphère, et dans la droite un compas; elle est placée sur un piédestal de marbre gris des carrières de Pologne. La face, tournée vers la rue du Faubourg-de-Krakovie, est ornée d'une

couronne composée de sept astres. Sur le côté droit, on lit cette inscription latine :

Nicolao Copernico, grata patria;

et sur le côté opposé, ces mots en polonais, qui signifient :

A Nicolas Kopernik, ses compatriotes.

En parlant des monumens, médailles et inscriptions en l'honneur de Kopernik, nous ne pouvons omettre les faits qui se rapportent à deux inscriptions tumulaires.

En 1802, le célèbre jurisconsulte et historien Thadé Czacki, de concert avec le poète Martin Molski, entreprirent un voyage pour recueillir les souvenirs de leur patrie. Ils déposèrent le fruit de leurs recherches dans les mains de Sniadecki, qui préparait son excellent discours sur Kopernik. Les deux voyageurs avaient obtenu la permission de fouiller dans les tombeaux de la cathédrale de Frauenbourg. L'inscription du tombeau de Kopernik était à peine lisible; on distinguait confusément ces fragmens de mots : *Nicol.., Cop.....us*, et plus bas : *Obiit an...*; le reste était effacé. La pierre étant levée, on put pénétrer dans l'intérieur. Avant le XVIIIe siècle, les chanoines de Warmie n'avaient point de tombeaux particuliers. On trouva quelques ossemens. Le chapitre retint un sixième de la dépouille mortelle de Kopernik; Czacki emporta le reste, et en déposa une partie dans le temple de la Sybille à Pulawy (voyez page 7), et un tiers fut gardé par la Société des amis des sciences à Warsovie.

Mais, dans un ouvrage intitulé : *Description de la Livonie, avec une relation de l'origine, du progrès et de la décadence de l'ordre teutonique, des révolutions qui sont arrivées en ce pays jusqu'à notre temps, avec les guerres que les Polonais, les Suédois et les Moscovites ont eues ensemble pour cette province*. etc., Utrecht, chez Guillaume Van Poolsum, 1705, l'auteur anonyme, dans sa XVIe lettre, à la page 359, rapporte ce qui suit : « Frauenbourg est une petite ville qui a une fort » belle cathédrale, qu'on appelle *Warmia*. Elle » est située sur un grand lac, qu'on nomme » *Frisch-Haff*, ou *mare recens, mer d'eau douce*. » Cette ville est de l'évêché de Warmie dans la » Prusse-Royale, et elle est fameuse pour avoir » été le lieu de la résidence de Copernic, qui en » était chanoine. Quoi qu'on dise de son système » du monde, que des gens prétendent être contraire à l'Écriture, cependant j'apprends que » c'était un homme de grande piété et fort dévot. » C'est le caractère qu'on lui donne dans ce lieu, » et sa devise, qu'on a mise avec son épitaphe, » en est une fort bonne preuve. Il est né et enterré à Thorn, qui passe pour la plus belle ville » de la Prusse-Polonaise. On l'a représenté à » genoux, devant un crucifix, avec ces paroles, » qui lui étaient fort familières :

» *Non parem Pauli gratiam requiro,*
» *Veniam Petri neque posco, sed quam*
» *Crucis ligno dederas latroni sedulus oro.*

» C'est-à-dire : *Je ne demande pas la même* » *grâce faite à saint Paul, ni le pardon qu'obtint* » *saint Pierre; mais je te supplie instamment de* » *m'accorder celui que le larron obtint de ta miséricorde sur l'arbre de la croix.* »

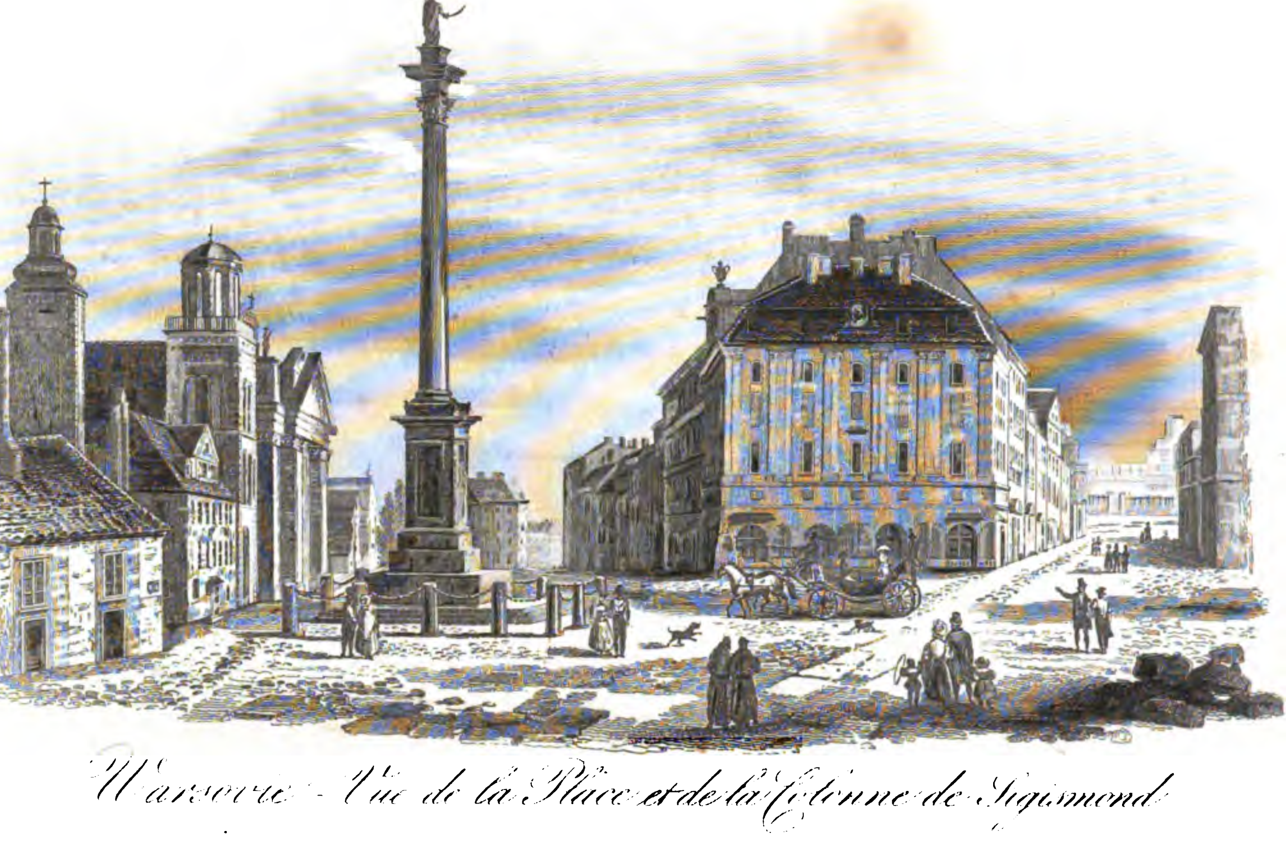
Et plus bas :

« *Nicolao Copernico torunensi, absoluta subtilitatis mathematico, ne tanti viri, apud exteros* » *celeberrimi, in sua patria periret memoria, hoc* » *monumentum positum. Mortuus Warmiæ, in suo* » *canonicatu, anno* 543, *die ætatis* LXXIII. »

C'est-à-dire : « *A Nicolas Corpernic de Thorn,* » *mathématicien parfaitement subtil, afin que la* » *mémoire de ce grand homme, si célèbre chez les* » *étrangers, ne pérît dans sa patrie, a été érigé ce* » *monument. Mort à Warmie, dans son canonicat,* » *l'an* 1543, *le* 4e *jour**, *la* 73e *année de sa vie.* »

L'auteur anonyme dit donc que Kopernik est né et enterré à Thorn. D'après cette inscription, l'âge de Kopernik serait de 73 ans; ce qui ne s'accorde pas avec les biographies connues jusqu'ici. Enfin cette dernière inscription ne répond ni à celle que Czacki a déchiffrée, ni à celle qui a été faite par Kromer en 1581. C'est aux savans polonais à vérifier, sur les lieux, ces contradictions.

Dans un autre article, et avec le portrait de Kopernik, nous donnerons sa biographie et des détails peu connus jusqu'ici.



Warsovie. - Vüe de la Place et de la Colonne de Sigismond.

Impr. par Lemercier.

WARSOVIE.

Warsovie fut d'abord la capitale du duché de Mazovie, et plus tard de toute la Pologne. Cette ville est des plus curieuses et des plus intéressantes à connaître; elle porte l'empreinte de la gloire et des désastres de la Pologne; ses monumens, qui ont traversé tant de révolutions, les traces de ce qui n'existe plus, renferment toute l'histoire de son passé.

Nous donnerons, dans le cours de notre publication, la description de ses édifices et de ses basiliques anciennes et modernes. Aujourd'hui nous nous arrêterons à l'origine, à la fondation et à la position topographique de Warsovie. Comme toutes les villes de premier ordre, elle a eu ses historiens, qui trop souvent ont sacrifié la vérité aux caprices de leur imagination; ils ont peint, et non point décrit.

Le savant historien Luc Golembiowski, auteur moderne, est le seul qui ait écarté ce goût du merveilleux et des embellissemens dans le beau; il nous a laissé des recherches consciencieuses et tout historiques sur la ville de Warsovie.

Kasimir II, surnommé le Juste (1178-1194), étant à la chasse, trouva dans une chaumière une jeune mère qui venait de mettre au monde deux jumeaux; il les tint sur les fonts baptismaux, et donna à l'un le nom de *War*, et à l'autre celui de *Sawa*, ce qui devint l'origine du nom de *Warsawa*, ainsi prononcé par le peuple jusqu'à ce jour. Cette grâce du monarque ne s'arrêta pas là; il se plut à améliorer la position des parens; il leur fit élever une habitation plus vaste et plus commode; d'autres habitations se groupèrent autour de celle-ci, et Warsovie prit naissance.

A cette époque reculée, la Mazovie était remarquable par ses immenses forêts; elles étaient peuplées par des taureaux sauvages, que des chasseurs intrépides poursuivaient sans relâche.

Warsovie était un lieu de sécurité contre le voisinage trop rapproché des forêts; elle servait d'abri aux chasseurs, et ils en firent une espèce de vénerie; plus tard elle devint la résidence des ducs de Mazovie, et ensuite celle des rois de Pologne.

Dans ces temps où le christianisme était encore combattu par quelques traditions païennes, l'augmentation de la population était regardée comme un bienfait du ciel, et la naissance d'enfans jumeaux mettait le comble au bonheur domestique.

Ces peuplades, moitié païennes, moitié chrétiennes, avaient un grand respect pour ces accidens de la nature; une famille semblait prédestinée et exerçait une sorte de pouvoir moral, si des jumeaux lui étaient donnés. Les peuplades slavonnes, et particulièrement les Polonais, avaient en vénération les familles nombreuses; et jusqu'aux derniers temps de la république, on voit que les rois de Pologne accordaient des starosties, c'est-à-dire des parties de terres appartenant à la couronne, au père quiavait douze fils vivans.

Les Slaves primitifs, en choisissant un lieu propre à l'établissement d'un village, et surtout à la fondation d'une ville, voulaient que le premier sillon de la charrue, qui devait indiquer le pourtour de la ville, fût marqué par un jeune taureau et une jeune vache nés tous deux d'une même mère, et tous deux jumeaux; ils voulaient, pardessus tout, que cet attelage fût aussi dirigé par des jumeaux des deux sexes. Warsa et Sawa reçurent leur consécration dans une semblable solennité; Warsovie s'éleva rapidement à la faveur de ces superstitions.

Kasimir-le-Juste fut élu roi en 1178; il succéda à Leszek, duc de Mazovie, mort en 1186. Le baptême des deux jumeaux, dont nous avons parlé plus haut, peut se ranger dans la catégorie des faits historiques; car on trouve des diplômes datés de Warsovie en 1224, qui attestent qu'à cette époque la ville était déjà considérable.

Warsovie est située dans une position agréable, sur les bords d'un fleuve qui servait à la navigation, et qui la défendait contre les attaques des Jadvingues et des Lithuaniens, qui, à cette époque, étaient ennemis des Léchites et des Mazoviens.

En 1339, au plus fort des démêlés de Kasimir-le-Grand avec les chevaliers Teutoniques, les envoyés médiateurs du pape Benoît XIII choisirent Warsovie pour le lieu de leur séjour; car, disaient-ils dans un décret : « La présence

des ducs de Mazovie dans cette ville nous atteste qu'elle est plus riche et plus peuplée que les autres. En effet, ses maisons sont plus commodes et plus vastes, tout s'y rencontre pour l'aisance et la commodité de la vie, et ses murailles la défendent et la protégent contre les attaques des ennemis voisins.

L'histoire a conservé les dates des années 1401, 1406, 1410, 1414, 1421, 1472, remarquables par les assemblées législatives qui se tinrent à Warsovie.

La race des ducs de Mazovie s'éteignit de 1524 à 1525 par la mort des jeunes ducs Janus et Stanislas; et quand les rois de Pologne vinrent remplacer les ducs régnans, on vit la reine Bone, femme de Sigismond Ier, choisir pour lieu de plaisance la ville de Warsovie; le roi même l'aimait beaucoup, et dans ses fréquens voyages de Krakovie à Wilna, il s'y arrêtait, et de plus en plus elle devint le théâtre d'événemens historiques : la diète de Lublin, tenue en 1569, déclara que Warsovie serait désormais le lieu des séances des grandes diètes, comme devant l'emporter sur Krakovie par sa centralité; plus tard le choix des rois électifs se fera aussi dans cette ville, et si Henri III et Etienne Batory n'y fixèrent pas leur résidence, la femme de ce dernier termina ses jours à Warsovie, qu'elle aimait de prédilection.

Sous Sigismond III, de la race des Wasa, Warsovie fut définitivement appelée à être la résidence royale. La proximité des états héréditaires de Suède, le voisinage de la mer Baltique, furent les causes premières de cette détermination, et tous les rois qui vinrent par la suite habitèrent Warsovie. Le dernier des Piasts, Stanislas-Auguste Poniatowski, obtint même des états de la République la permission d'y faire célébrer la cérémonie du couronnement en 1764; jusqu'à cette époque, elle avait eu lieu à Krakovie.

La ville de Warsovie est située sous le 58° 42' 30" de longitude, et sous le 52° 14' 28" de latitude géographique.

Warsovie se compose de deux villes : la Ville-Vieille et la Ville-Nouvelle. Voici les noms de ses principaux quartiers : *Nowolipié*, quartier des Tilleuls; *Wielopolé*, Grand-Champ; *Leszno*, Lessen; *Grzybow*, Championnerie; *Marszalkwoskie*, quartier des Maréchaux; *Nowyswiat*, le Nouveau-Monde; *Solec*, Soletz; *Krakowskie-Przedmiescie*, le faubourg de Krakovie; *Marywil*, Marie-Ville.

L'étendue de la ville de Warsovie s'est accrue dans une progression immense; la circonférence de ses remparts est de 6,591 toises, en suivant la rive gauche de la Wistule, et sur la rive droite, c'est-à-dire le faubourg de Praga, elle a 1,853 toises.

Sa population a suivi la marche des événemens politiques; de l'année 1750 à l'année 1835, le *minimum* a été de 60,000, et le *maximum* de 150,000 habitans.

Warsovie, y compris Praga, est divisée en huit arrondissemens ou cercles; elle compte deux cent quatorze rues, quatorze cent deux maisons en pierres, dix-sept cent trente en bois, cent douze palais, soixante grands hôtels appartenant au gouvernement, et une quantité considérable de fabriques et de manufactures. Elle est remplie de promenades et de divers lieux d'amusemens. Les jardins publics, dits de Saxe et des Krasinski, situés au centre de la ville, sont entourés de grilles en fer d'un travail simple et élégant. Les allées d'Uiazdow peuvent rivaliser avec les Champs-Élysées de Paris et le Prater de Vienne; leur étendue est vaste, elles sont également bordées d'arbres et de verdure. La population s'y presse en foule les jours de fêtes et les dimanches; c'est le lieu destiné aux courses de chevaux, et à cet amusement si goûté dans le Nord, les promenades en traîneaux. *Bagatelle*, située à l'extrémité d'Uiazdow, est un séjour délicieux; des salons magnifiquement décorés, de la musique, des jeux de toute espèce, des spectacles ambulans, lui attirent chaque jour un grand nombre de promeneurs.

Lazienki (les Bains), situé sur les bords de la Wistule, est une somptueuse maison de campagne; nous en parlerons ailleurs avec plus de détail.

Mokotow (Moncoteau), à une demi-lieue de la ville, est une charmante maison de plaisance avec un jardin anglais; la route qui y conduit traverse une petite colonie française et sert de promenade.

Krolikarnia (la Garenne) est un séjour agréable et qu'on rencontre aux portes de la ville; son château, d'architecture moderne, est surmonté d'un dôme qui domine les plaines de Willanow et de Lazienki.

Willanow (Villa-Nova), sur la même chaussée et à deux lieues de la ville, était l'ancienne demeure du roi Jean Sobieski. Dans une de nos prochaines livraisons, nous en donnerons une ex-

plication détaillée. Ce site est un des plus pittoresques de la Pologne.

Cherniakow, village bien bâti, est situé à mi-côte de la Garenne, sur les bords de la Wistule. Il possède un couvent de Bernardins, et dans son église se trouvent les reliques de saint Boniface; quand arrive la fête de ce saint, les habitans de Warsovie s'y rendent en pélerinage.

Fawory (les Faveurs) est un quartier du faubourg qui mène à Biélany. On y voit un grand nombre de maisons de campagne et de fort beaux jardins.

Biélany est un parc à l'anglaise, très-vaste. Le jour de la Pentecôte on y va faire des promenades qui ressemblent à celles de Long-Champ. Les chevaux, les équipages, les piétons, s'y pressent en foule. Ce lieu mérite une description à part, tant par la magnificence de ses promenades, que par l'originalité des amusemens qu'on y rencontre à certaines époques.

Marymont (Marie-Mont), *Powonzki*, *Czyste*, *Wola*, sont au nombre des jolies promenades de Warsovie. Les plaines de Wola sont célèbres par les élections des rois de Pologne.

Warsovie, jusqu'à l'année 1832, possédait une université, des lycées, et plusieurs colléges; de nombreuses bibliothèques, un cabinet d'histoire naturelle et de médailles. La Société des amis des sciences y faisait sa résidence......

La ville est bien pavée et bien éclairée; la Wistule la fournit abondamment en poissons; l'esturgeon, le saumon, la lamproie, lui sont apportés par le refoulement des eaux de la mer Baltique. L'eau de la Wistule ne peut se boire sans avoir été soigneusement filtrée; celle des puits, qui se trouvent dans presque toutes les maisons et sur les places publiques, est bonne et limpide. Deux grandes fontaines, situées aux deux extrémités de la ville, fournissent une eau de source fort réputée.

Le faubourg de *Praga*, sur la rive droite de la Wistule, n'est uni à Warsovie que par un pont de bateaux long de 263 toises. La population de ce faubourg, jusqu'à l'année 1794, s'élevait à une dizaine de mille âmes, mais son chiffre a sensiblement diminué depuis cette époque. En 1807 on y éleva une tête de pont formidable; en 1831 elle fut restaurée par le colonel de génie Jean Lelewel, et servit de défense contre l'ennemi. Praga, ou plutôt les plaines qui l'entourent, seront à jamais mémorables dans les fastes de la Pologne. C'est là qu'en 1573 s'étaient réunis les états assemblés de toute la République, pour le choix du premier roi électif étranger, quand la race des Jagellons finit avec Sigismond-Auguste. C'est dans ces plaines qu'en 1656 et en 1705 les Polonais défendirent l'entrée de Warsovie aux rois de Suède Charles-Gustave et Charles XII. C'est à Praga qu'en 1794 eut lieu le terrible carnage entre les Russes et les Polonais. C'est là encore qu'en 1809 les Polonais combattirent les Autrichiens. C'est enfin dans les célèbres plaines de Praga, ou plutôt de Grochow, qu'eurent lieu, en 1831, ces immortels combats, ces sublimes efforts dont les récits ont étonné l'univers!...

Nous donnons, dans cette livraison, le premier fait qui a commencé la célébrité des plaines de Praga: il intéresse particulièrement la France; et nous redisons avec une sorte de coquetterie tous les événemens communs aux deux nations. C'est dans les plaines de Praga que Henri III, duc d'Anjou, fut élu roi de Pologne. Nous reproduisons les discussions qui en résultèrent.

ÉLECTION DE HENRI DE VALOIS, DUC D'ANJOU.

Jean Krassowski fut le premier qui fit connaître à la noblesse de son pays le mérite du duc d'Anjou; il inspira au roi de France et à la reine sa mère le dessein de mettre la couronne de Pologne sur la tête de ce jeune prince. On suivit des avis qui flattaient l'ambition et qui n'étaient pas dépourvus de raison. Ce Krassowski était un nain polonais qui, étant venu en France, avait été bien reçu de la reine; il était né gentilhomme : sa petite taille, bien proportionnée, renfermait un esprit très-vaste et fort délicat. La magnificence de la cour lui plut, tout le monde le caressait, et il devint riche; jeune encore, il voulut revoir son pays et se faire voir lui-même.

Sigismond-Auguste et tous les seigneurs eurent la curiosité de l'entretenir de la cour de France, où il avait vécu long-temps. Il était de tous leurs repas, et ne laissait jamais languir la conversation, qui roulait ordinairement sur le duc d'Anjou, dont il faisait un portrait si avantageux, qu'après la mort du roi ils s'imaginèrent qu'on ne pouvait jeter les yeux sur un prince plus accompli. Krassowski les confirma dans la résolution qu'il leur avait inspirée; par leur ordre, il repassa en France, avertit le roi et la reine que si on voulait envoyer des ambassadeurs pour demander le royaume, la brigue du duc d'Anjou était déjà assez forte pour supplanter tous ses compétiteurs. On le renvoya en Pologne aussi promptement qu'il était venu : on ne manqua pas d'envoyer des ambassadeurs, comme on lui avait promis, et ce petit homme continua sa négociation aussi utilement qu'il l'avait heureusement commencée. Charles IX choisit pour son ambassadeur Jean de Montluc, évêque et comte de Valence, à qui il donna pour collègues Gilles de Noailles, abbé de Lille, et Guy de Saint-Gelais, seigneur de Lansac.

Les nobles qui arrivaient de toutes parts à Warsovie trouvèrent marqués au-delà de la Wistule les divers quartiers qu'ils devaient occuper durant l'élection; on les avait disposés par palatinats, de manière qu'ils bordaient la plaine de Praga, et trois lieues suffisaient à peine pour les contenir : ils étaient tous armés. Ils semblaient plutôt prêts à livrer un combat qu'à tenir une diète; leur camp avait un appareil de guerre, et l'on eût cru qu'il s'agissait plutôt de conquérir un royaume que de le donner. Ce n'était qu'à la tranquillité qui régnait parmi eux qu'on reconnaissait qu'ils étaient destinés à prendre part à un conseil sérieux et paisible.

Le lieu du conseil, appelé depuis *Szopa* (Chopâ), était au centre de la plaine, où l'on avait dressé un pavillon qui pouvait contenir cinq ou six mille personnes. C'était un grand édifice de bois, n'ayant proprement qu'un toit et des piliers assez régulièrement espacés pour le soutenir; à l'entour était un fossé qui ne laissait qu'un petit espace de terre au milieu de chaque face, pour servir d'entrée aux piétons : c'était là que devaient s'assembler les évêques, les palatins, les castellans, tous les officiers de la couronne, et où pouvaient se trouver indifféremment ceux d'entre les Polonais que l'intérêt ou la curiosité inviteraient à s'y rendre.

La diète s'ouvrit le 5 avril 1573. On entendit avant tous les autres le ministre du marquis de Brandebourg, qui devait parler au nom d'un prince vassal de la couronne; il était censé n'avoir rien à dire qui n'eût rapport au gouvernement de l'Etat. Ce ministre se contenta de demander que son maître eût séance dans le sénat, et qu'il pût concourir à l'élection comme membre de la République. On donna ensuite audience au légat du saint Siége, Commendoni, qui, après avoir présenté au sénat les lettres de Grégoire XIII, fit un très-beau discours pour exhorter la République à n'élire qu'un roi qui eût à cœur les intérêts de la catholicité. Commendoni possédait au suprême degré le don de persuasion : il combattait, dans son discours, la confédération par laquelle les catholiques et les protestans s'étaient engagés à une paix mutuelle. Il parla des hérétiques selon les préjugés de sa cour.

Ses sentimens, et plus encore sa hardiesse à les produire, piquèrent le palatin de Sandomir, Zborowski. Cet homme, d'une intégrité brutale, et honteux en toute rencontre de n'être hardi qu'à demi, l'interrompit et lui parla avec la fierté d'un sénateur qui n'avait aucun intérêt à ménager la cour de Rome : « Vous excédez, dit-il au légat, le » pouvoir qui vous est donné, et vous empiétez » sur celui des chefs de la République; modérez » votre ambition ou votre zèle, l'un et l'autre ne » serviraient qu'à réchauffer les dissensions que » nous voulons étouffer. Etranger dans nos Etats, » est-ce à vous à improuver notre conduite? » Contens de notre droiture, nous méprisons » vos remontrances; elles sont un crime aux » yeux d'un peuple jaloux de sa liberté. »

Zborowski eut à peine prononcé ces mots, qu'il fut interrompu lui-même par ces sortes de murmures qui annoncent la révolte, et ne la précèdent que de quelques momens. Tous les sénateurs catholiques se levèrent pour lui imposer silence. La plupart des nobles les autorisaient par l'indignation qui éclatait sur leurs visages. Chodkiewicz et Laski, plus hardis, sortirent de leur place, et, portant la main sur leur sabre, s'avancèrent vers le palatin, qui, craignant d'augmenter le désordre par sa fermeté, prit le parti de se taire, et eut la force de ne pas rougir d'avoir cédé.

Commendoni admira lui-même sa retenue; il répliqua en des termes modérés, et le calme se rétablit.

Les ambassadeurs autrichiens, qui parurent le lendemain à l'assemblée, y trouvèrent les esprits moins agités. Rosenberg demanda que don Pedro Fossardo, ambassadeur d'Espagne, pût se joindre aux ministres qui l'accompagnaient, et exposer après eux, ou avec eux, les ordres qu'il avait reçus du roi son maître. Il disait que Fossardo devant recommander l'archiduc Ernest à la République, il était naturel qu'il joignît ses sollicitations à celles de l'empereur; que les intérêts de Philippe II n'étant point séparés, du moins en cette occasion, de ceux de la cour de Vienne, ils devaient être exposés en même temps.

Quelque plausibles que fussent ces raisons, elles ne tendaient qu'à donner à l'Espagne un droit de préséance qui, décidé depuis quelques années en faveur de la France, ne devait plus lui être contesté. Montluc découvrit bientôt le piége, et soutint si opiniâtrément l'honneur et les prééminences de son maître, que don Pedro, pour n'être pas blâmé d'avoir cédé le pas aux ambassadeurs de ce prince, se retira à Warsovie sans avoir eu audience du sénat.

Le discours de Rosenberg à la République eut de l'ordre et de la précision, du tour même et de l'adresse; mais on n'y remarqua ni force ni chaleur. Il parla des qualités que devait avoir le roi qu'on était sur le point de choisir, et les réduisit à deux seulement : un tendre amour pour la religion et une grande naissance. Il proposa dès-lors l'archiduc Ernest; il fit remarquer que les Hongrois venaient tout nouvellement de se choisir pour roi le fils aîné de son maître, l'archiduc Rodolphe. Il ajouta qu'Ernest n'était pas moins propre à régner que Rodolphe; il dit que, par un penchant singulier et qui pouvait passer pour un heureux présage, Ernest s'était toujours entretenu dans l'usage de la langue bohémienne, un des dialectes de la langue slavonne, ainsi que celle des Polonais. Il déclara que l'empereur et le nouveau roi de Hongrie assisteraient la Pologne dans ses guerres contre les Turks, les Tatars, les Moskovites, les Valaques, et il fit remarquer que ces secours étaient plus sûrs que ceux de toute autre puissance plus éloignée et hors de portée d'en fournir; qu'enfin tant qu'Ernest serait sur le trône, Rodolphe ne mettrait aucun impôt sur les vins de ses Etats qu'on transporterait en Pologne. Ce dernier avantage, qui semblait devoir faire plus d'impression que tous les autres, fut un de ceux qui touchèrent le moins les Polonais.

Prévenus en faveur des ministres de France, ils écoutèrent en silence le discours de Montluc. Il chercha d'abord à gagner la confiance des Polonais, en paraissant un négociateur plus facile à tromper que propre à séduire. Il dit qu'il ne parlerait qu'avec cette bonne-foi gauloise, antique attribut de sa nation, et qui ne pouvait manquer de plaire dans un pays où la liberté faisait tout penser avec hardiesse et tout dire sans déguisement. Il prit de là sujet de louer la république; il fit voir la plupart des nations asservies aux maîtres qu'elles s'étaient donnés, plusieurs soumises à des souverains qu'elles auraient voulu ne pas reconnaître, et il dit que les Polonais étaient le seul peuple de la terre invariable dans son gouvernement; que plus absolus que leurs rois mêmes, ils ne s'étaient laissé subjuguer, ni par des tyrans qui, la force à la main, auraient souhaité anéantir leurs priviléges, ni par des princes qui, moins hardis, mais aussi ambitieux, auraient pu les assujettir par l'éclat de leurs vertus, plus redoutable en quelque sorte à des cœurs bien faits, que les plus grands efforts d'une usurpation injuste. Montluc fit ensuite voir tous les genres de mérite dans le prince qu'il proposait, et ne les fit valoir chacun en détail qu'avec une adresse extrême : elle parut surtout dans l'éloge qu'il fit de sa nation. Comme il avait pressenti la difficulté de le faire goûter à des républicains qui, par un défaut commun à chaque peuple, n'estimaient rien tant qu'eux-mêmes, il prit le parti de mêler leurs louanges à celles des Français, et, par un parallèle soutenu avec art, de ne rien dire des uns qui ne servît à relever le mérite des autres. Il fit le portrait de son prince bien plus ressemblant et mieux tracé que celui de son compétiteur; il n'oublia rien de ce qui pouvait le rendre plus agréable à une nation guerrière; il faisait l'abrégé de la vie de ce jeune héros, et comptait ses années par les campagnes qu'il avait terminées, ou par ses victoires. Il ajouta qu'on ne pouvait rien appréhender d'un prince qui viendrait de si loin; que le gros apanage qu'il avait en France était suffisant pour équiper une flotte qui rendrait les Polonais maîtres de la mer Baltique; que Henri entretiendrait en France ou en Pologne cent gentilshommes de la nation, et que si la République, dans les guerres qu'elle aurait à soutenir, avait besoin d'infanterie, le même prince

s'engageait à fournir quatre mille hommes, à ses dépens, pour son service; que si l'assemblée doutait de l'effet de ses promesses, il se soumettrait, lui et ses collègues, à garder la prison jusqu'à ce que ses maîtres eussent donné à la République toutes les assurances qu'elle pouvait souhaiter.

Il ne fut pas long-temps à comprendre l'impression que ces paroles produisaient sur l'assemblée : on continua à l'écouter dans un profond silence; et cette flatteuse attention, qui ne pouvait augmenter et qui dura trois heures, fut suivie de quelque chose de plus flatteur encore : on applaudit au discours de Montluc par des acclamations, d'autant moins suspectes qu'elles venaient d'une multitude de nobles, difficiles à émouvoir, enclins à contredire, plus capricieux que délicats, et plus sincères que politiques.

La harangue de Montluc étonna les partisans des compétiteurs de Henri; ils eurent recours à des libelles diffamatoires contre ce prince, mais ces moyens ne produisirent aucun effet.

On écouta ensuite les ambassadeurs des autres princes. Celui de Suède proposait le roi Jean, époux de la sœur de Sigismond-Auguste, ou le prince Sigismond, leur fils. Il insista fortement sur le besoin où étaient la Suède et la Pologne de n'avoir qu'un même chef, qui pût unir leurs forces contre le czar de Moskovie. Il dit que, la République n'ayant point de flotte, son maître fournirait des vaisseaux pour chasser ce prince du golfe de Finlande, et surtout de la rivière de Narva, dont ce barbare prétendait interdire la navigation à tout autre sujet qu'à ceux de ses États. Ce qui augmentait la force de ces raisons, c'était le frénétique orgueil d'Yvan Vassilévitsch, qui, croyant se dégrader s'il envoyait des ambassadeurs à la République, se contenta de lui faire dire qu'elle eût à lui en envoyer elle-même pour lui offrir la couronne, ou pour la remettre à son fils. Bien loin de proposer quelque avantage aux Polonais, en leur promettant du moins la cession des provinces qu'il leur avait enlevées, il prétendait qu'ils lui cédassent encore le palatinat de Kiiovie, et tout ce qu'ils possédaient depuis la Dzwina jusqu'aux frontières du grand-duché de Lithuanie. Il exigeait même qu'ils lui promissent solennellement de ne prendre désormais leurs rois que dans sa famille, tant qu'elle leur fournirait des princes pour les gouverner. Une juste indignation permit à peine à la diète d'écouter de si extravagantes propositions. Ceux qui avaient d'abord été portés pour ce prince abjurèrent son parti.

Le parti suédois tomba, et il ne restait plus à la diète d'autre choix à faire qu'entre l'archiduc Ernest et le duc d'Anjou. Mais ni ces ministres ni les Polonais eux-mêmes ne s'étaient attendus qu'il s'élèverait dans l'État une faction en faveur d'un régnicole. Ce fut Jean Tomicki, castellan de Gnèzne, qui, l'ayant long-temps tramée en secret, la fit enfin éclater, sans doute par l'espérance d'engager la nation à le mettre sur le trône. Il parlait chaudement pour son projet, lorsque le nonce de Belz, Jean Zamoyski, entreprit de le combattre, et il déclara que ceux qui se croiraient dignes de la couronne n'avaient qu'à se présenter. Personne n'osa le faire, et on songea à l'élection, sans se mettre en peine d'un Piast. On nomma ensuite des commissaires pour faire à l'assemblée le rapport des motifs les plus capables de déterminer l'élection en faveur des concurrens.

Pierre Myszkowski, évêque de Plock, fut toujours pour Ernest; le portrait de ce prince, qu'il faisait voir dans le sénat, ne parut pas assez charmant pour augmenter le nombre de ses partisans. Au contraire, Karnkowski, évêque de Kuiavie, qui appuyait les prétentions de Henri, fut si bien reçu, qu'il ne fut pas difficile de s'apercevoir qu'il gagnerait pour ce prince le peu de voix qui pouvaient lui manquer. On avait interrompu les autres, on ne fit du bruit que pour applaudir au discours de celui-ci, et ce bruit ne se faisait que lorsqu'il le jugeait à propos; il portait son mouchoir de temps en temps à son visage pour l'essuyer, et c'était le signal dont on était convenu.

Ces heureuses dispositions de l'assemblée furent atténuées par les propositions des protestans, qui demandèrent le consentement général de la République à la confédération qu'ils avaient imaginée, et qu'ils disaient absolument nécessaire pour entretenir une paix durable entre les diverses religions qui subsistaient dans l'État. Cette proposition divisa l'assemblée en deux partis. Montluc vit le moment où il allait perdre tout le fruit de ses travaux; mais son génie ne brillait jamais avec plus d'éclat que dans les occasions imprévues qui demandent une prompte résolution. Il gagna la confiance de l'un et de l'autre parti.

Il ne restait plus qu'à remplir le grand objet de la diète, en ne différant pas davantage l'élection. Les Mazoviens, attroupés devant la *chopa*, la de-

mandaient à grands cris : alors le sénat ordonna que, sans aucun autre délai, tous les nobles se retireraient chacun dans leurs quartiers, qu'ils y tiendraient conseil avec leurs palatins et leurs évêques ; qu'ils y donneraient leurs suffrages par écrit, et qu'étant apportés à la *chopa*, on pourrait voir le candidat le plus agréable à la nation. Le jour de ces conseils arrivé, les Polonais, prosternés à terre, imploraient tous ensemble les lumières du Saint-Esprit. En moins d'une heure le duc d'Anjou eut la pluralité des voix dans tous les palatinats. Des cris de joie s'élevèrent alors de toutes parts. Résolu de profiter de cet entraînement, le primat se hâta de mettre la dernière main à son ouvrage, et à sept heures du soir, la veille de la Pentecôte (1573), il proclama, par trois diverses fois, le duc d'Anjou.

Mais cette joie ne dura pas long-temps ; le grand-maréchal Firley voulait prouver qu'on n'avait pas observé toutes les formalités nécessaires à un pareil acte. Les partis se formèrent de nouveau. Chodkiewicz, voyant qu'il fallait en finir par les armes, fit traîner des canons devant sa tente, et ordonna à tous ses gens de monter à cheval. Le désordre plaît à la multitude et l'affermit plutôt qu'il ne l'ébranle dans ses résolutions. Les escadrons des catholiques et des protestans, rangés de part et d'autre, n'attendaient que le signal du combat. Mais soudain, à ces violens symptômes qui venaient d'agiter tout le camp, succéda tout d'un coup une espèce de léthargie. Tous les bras parurent enchaînés, et le silence, mêlé d'horreur, qui régnait encore dans la plaine de Praga, n'annonçait plus rien de funeste à l'État.

Les catholiques furent les premiers à reconnaître leur injustice. Une députation fut envoyée au grand-maréchal Firley et aux palatins de son parti. Après de longs pourparlers, on convint qu'on reparaîtrait au champ d'élection, comme si le duc d'Anjou n'ayant été simplement que nommé, il lui restait à être proclamé selon la manière accoutumée.

Un accord général étant fait, le primat se rendit à Praga. Tous les nobles des deux partis y coururent en foule. On pria Montluc et ses deux collègues de s'y trouver, et tout étant prêt pour la proclamation, le grand-maréchal de la couronne fit la première, le maréchal de la cour, Opalinski, fit la seconde, et Chodkiewiez fit la troisième pour le grand-maréchal de Lithuanie. On ne songea plus dès-lors qu'à faire signer à Montluc la capitulation qu'il était convenu de faire avec la République au nom de Henri et de Charles IX. On convint donc que la France équiperait une flotte pour rendre les Polonais maîtres de la mer Baltique et leur redonner le port et la ville de Narva; que, dans le cas d'une guerre avec les Moskovites, elle leur fournirait 4,000 hommes de ses meilleures troupes ; que Henri, tant qu'il vivrait, ferait passer tous les ans en Pologne 450,000 florins de ses revenus, et les consacrerait uniquement au bien du royaume ; qu'il acquitterait surtout les dettes d'État contractées du vivant et après la mort de Sigismond-Auguste. Montluc signa ces *pacta-conventa*, et une brillante ambassade polonaise fut envoyée à Paris pour y chercher le nouveau roi.

Tel est l'épisode de la première et solennelle relation entre la France et la Pologne. Depuis, les élections des rois se firent à Wola, de l'autre côté de Warsovie. Nous reviendrons sur ces cérémonies originales et pleines d'intérêt local.

COLONNE DE SIGISMOND.

Sigismond III habita Warsovie pendant quarante ans, mais cette ville ne devint définitivement la capitale de la Pologne que sous le règne de Wladislas IV. Warsovie était entourée de murailles, et ne possédait alors qu'un seul faubourg. Wladislas lui donna plus d'étendue et l'embellit de plusieurs monumens. Il fit ouvrir, devant le château royal, une place spacieuse, ce qui nécessita la démolition de plusieurs maisons qui appartenaient aux religieuses de l'ordre de Saint-Bernard. Le nonce du pape menaça d'excommunier le roi pour cette hérésie, comme on l'appe-

lait; mais le roi passa outre, et le nonce du pape fut contraint de demander pardon, ce qui ne lui fut pas accordé. Le monarque, depuis ce moment, ne voulut plus l'admettre en sa présence. La place, en dépit du nonce et au grand regret des religieuses, fut faite, et, depuis l'année 1814 surtout, elle est la plus centrale et la plus belle de Warsovie.

Wladislas voulut élever un monument à la mémoire de son père. Les environs de Chenciny, dans le palatinat de Sandomir, possèdent des carrières de marbre, il en fit extraire deux colonnes, l'une de la hauteur de 42 pieds, et l'autre de 29 pieds: la première, au moment du transport, se cassa; l'autre arriva à bon port. La base de cette colonne est également en marbre du pays; elle est haute de 25 pieds, et le monolithe de 29, le chapiteau et le piédestal de 15, la statue de 11, ce qui forme en tout une hauteur de 80 pieds. La statue de Sigismond fut coulée en bronze à Krakovie, et amenée par la Wistule à Warsovie. Le monument est entouré de chaînes en fer, et les quatre faces du soubassement portent les inscriptions suivantes.

Le côté de l'ouest, qui regarde la rue de *Podwale* (des Remparts), porte : *Sigismundus III, liberis suffragiis Poloniæ, hæreditate, successione jure, Sueciæ rex. Pacis studio, gloriaque inter reges primus, bello et victoriis nemini secundus. Moscorum ducibus, metropoli, provinciis captis, exercitibus profligatis, Smolensco recuperato, Turcica potentia ad Chocimum refracta, quadraginta quatuor annis regno impensis, quadragesimus quartus ipse in regia serie, omnium æquavit, aut junxit gloriam.*

« Sigismond III fut élu roi de Pologne par les » suffrages de la nation, et roi de Suède par droit » d'hérédité. Il fut le premier des rois par son » amour pour la paix; cependant il n'eut pas » d'égal à la guerre et fut toujours victorieux. » Il fit prisonniers les tzars de Moskovie, il s'em- » para de leur capitale, occupa leurs provinces, » et défit leurs armées; il reconquit Smolensk; » il anéantit la puissance turque à Chocim. Il » régna quarante-quatre ans, et le quarante-qua- » trième roi de Pologne, il rivalisa avec eux pour » la gloire. »

Le côté du midi porte : *Honori et pietati sacram statuam hanc Sigismundo III Wladislas IV, natura, amore, genio filius, electione, serie, felicitate successor, voto, animo, actu gratus patri patriæ, parenti optimo merito, anno Domini MDCXLIII poni jussit. Cui jam gloria trophæum, posteritas gratitudinem, æternitas monumenta posuit, aut debet.*

« Wladislas IV, successeur par hérédité, par » élection, en fut digne par ses vertus, par son » dévoûment et par ses actions. Chéri de son » père et de sa patrie, élevé dans des sentimens » d'honneur et de piété, il égala son père Sigis- » mond III; il lui érigea cette colonne en 1643. » L'admiration de la postérité le suivra éternel- » lement. »

Le côté de l'est regarde le château : *Sic cœlo, sic terris Sigismundus III, pietate insignis et armis, geminæ gloriæ merito sese approbavit : hinc gladium inde crucem tam forti quam pia manu tenet illo pugnavit, in hoc signo vicit, sub hoc insigni vixit securus, invictus, felix, nunc felicitate quam terris dedit gloriosus, quam cœlo meruit beatus.*

« Sigismond III, grand par sa piété dans le » ciel, grand sur la terre par ses armes, sut être » pieux et conquérant. Tenant d'une main le » glaive, et de l'autre la croix, il vainquit et vécut » sous le signe de la rédemption. Tranquille, » invincible, heureux, il a mérité le bonheur qu'il » goûte au ciel. »

Du côté du nord, et sous les armes du roi :

Non statua erigitur, nec cæso gloria monte,
Fulta Sigismundi : mons erat ipse sibi.
Nec fulgorem auro, robur neque sumit ab œre,
Auro fulgidior, firmior œre fuit.

Cette inscription, d'un panégyrisme outré, signifie à peu près :

« La gloire de Sigismond était grande par elle- » même; elle n'avait pas besoin d'emprunter son » éclat à l'or, ni sa force au bronze. »

Au bas : *M. Daniel Thym, S. R. M. fusor, Warsoviæ fecit. A. D.* 1644. « Fait à Warsovie par M. D. Thym, fondeur de S. M. R. »

Sous le règne d'Auguste III, ce monument fut réparé; on y ajouta l'inscription suivante : *Opus amoris et honoris a Wladislao IV, patri suo Sigismundo III. A. D. MDCXLIII erectum prospere regnante Augusto III. A. D. MDCCXLIII.*

« Le monument d'amour et de respect élevé » en 1643 par Wladislas IV à son père Sigis- » mond III, réparé sous Auguste III, heureuse- » ment régnant en 1743. »

En 1808, la statue de Sigismond pencha d'un côté; le ministre de l'intérieur du grand-duché de Warsovie, Jean Luszczewski, destina une somme de 12,826 florins de Pologne pour les frais de réparation, et ce travail fut terminé en 1811.



Couronnement de Boleslas-le-Grand à Gnèzne.

Impr. par Leclerc

HISTOIRE.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE (860-1139).

BOLESLAS-LE-GRAND (992-1025).

Charlemagne et Napoléon sont à la France ce que Boleslas-le-Grand est à la Pologne; guerrier intrépide, il attacha aux armes polonaises une renommée que rien n'a surpassé. Législateur, il jeta les premières bases d'une organisation judiciaire en Pologne. Politique, administrateur profond, il donna la richesse et la prospérité à sa nation.

Boleslas était une âme de premier ordre, un héros comme Alexandre, un grand homme comme César. Plein de ressources, il créait ce qui n'avait point existé. Toutes les occasions de vaincre, il les a embrassées, et celles qui n'étaient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître. Grand dans la victoire, grand dans la défaite, il était toujours immense de génie, de puissance et de volonté.

C'est ce règne que nous allons tracer; l'histoire nous servira de guide : des recherches consciencieuses nous ont amenés à la connaissance de ces faits, qui sont en quelque sorte étrangers aux peuples de l'Occident. Nous écrivons donc d'après des données positives. Fiers et heureux de pouvoir populariser notre gloire antique, de pouvoir initier les peuples au secret de nos destinées, nous dirons nos conquêtes, nos revers, nos désastres : la faute n'en sera pas à nous si la Pologne reste ignorée, si son histoire est à peine connue, et si les noms des Boleslas, des Sigismonds, des Jagellons, ne deviennent pas aussi populaires en France que ceux de Kosciuszko, de Dombrowski, de Poniatowski.

Après la mort de Miéczyslas Ier, la Pologne avait encore peu d'étendue. La Lithuanie était païenne et complètement inconnue aux autres nations; la Prusse aussi était païenne et indomptable. Les contrées situées entre le Bug et le Dniéper étaient incessamment en butte aux invasions de hordes sauvages du Volga, et aux envahissemens des Varègues-Russiens qui donnèrent leur nom aux pays envahis. La Mazovie n'avait pas encore des frontières déterminées, et la Podlaquie était habitée par les Iadvingues, peuple idolâtre, féroce et indomptable; enfin, ces vastes contrées semblaient un chaos qui attendait encore une main providentielle.

A l'ouest, l'Oder servait de rempart contre des peuplades slavonnes qui faisaient la guerre, tantôt aux Polonais, tantôt aux Franks; Charlemagne subjugua enfin les Slavons de la rive gauche; et Henri l'Oiseleur, de la maison de Saxe, élevé à l'empire après l'extinction de la race de Charlemagne, combattit avec succès les Slaves, connus depuis sous les noms de Bohêmes ou Bohémiens, de Serviens ou Syrbes, de Wilzes, de Lutiques, de Obotrites, peuples qui s'étendaient jusqu'à la Baltique. Ce fut lui qui institua les margraves ou marquis, commis à la garde des frontières, en leur donnant le droit de possession sur les terres qu'ils pourraient conquérir.

Othon Ier se montra le digne héritier de la gloire de son père. Dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Slaves, il sut unir la force, la modération et la piété; aussi parvint-il à répandre le christianisme.

Au midi, la Léchie avait pour voisins les Pannoniens, descendans des anciens Turks. Ces peuples dévastaient le pays appelé aujourd'hui Hongrie, jusqu'au moment où Geyza prit pour allié Miéczyslas.

Né en 967, Boleslas avait vingt-cinq ans quand il monta sur le trône en 992. Il succédait à Miéczyslas, époux de Dombrowka. Othon III et Basile III occupaient à la même époque les trônes de l'Occident et de l'Orient. Grégoire V régnait à Rome, et Hugues-Capet fondait en France cette race dont la chute devait arriver quand s'écroulerait aussi l'antique héritage de Boleslas-le-Grand. Louis XVI et le dernier des Piasts, le roi Stanislas Poniatowski, descendirent du trône à deux ans de distance.....

L'amitié qui unissait l'empereur Othon III à Miéczyslas semblait garantir son successeur des attaques des Saxons. Mais d'autres dangers le menaçaient : d'une part, il avait à redouter la prétention des Bohémiens sur la Silésie, de l'autre, la

puissance toujours croissante du duc russien Vladimir Ier, qui devrait être plus proprement nommé Waldemar; et enfin, la présence des Slaves qui s'agitaient dans les pays situés au-delà de l'Oder.

Etablir une monarchie sur ces élémens de troubles, était une grande et dangereuse entreprise. La Prusse et la Poméranie, habitées par des peuplades nomades et agressives, ajoutaient à toutes les perplexités du nouveau roi.

Boleslas n'étant point fils unique, l'État devait subir un partage, conformément aux volontés paternelles, comme à l'usage établi en Slavonie et en Allemagne ; mais son frère Wladyboy et les fils naturels de sa belle-mère Oda ne présentant aucune garantie pour le bonheur futur de la Pologne, Boleslas n'hésita pas à rejeter leurs prétentions au trône. Ils furent expulsés du royaume, et, pour s'en venger, ils cherchèrent à porter la guerre dans leur patrie. Ils allèrent en Allemagne, en Bohême et chez les Russiens, demandant partout des auxiliaires à leur vengeance.

Boleslas débutait dans des circonstances critiques, il avait d'immenses difficultés à surmonter; il devait conquérir et organiser, vaincre et conserver : son génie fut au niveau de sa destinée.

D'un amas d'hommes indisciplinés, il en fit une armée régulière. Il la divisa par mille, cent et dix hommes, ce qui répond aux régimens, bataillons, compagnies, pelotons, escadrons, etc. Ses talens militaires lui fournissaient toutes les ressources et tous les moyens. Il s'entoura d'une brillante jeunesse qu'il exerçait aux manœuvres, pour qu'elle servît ensuite de modèles aux autres troupes. La noblesse (*miles, milites*) composait la plus grande partie de l'armée ; la cavalerie était divisée en deux corps, un de grosse cavalerie, l'autre de cavalerie légère : la première armée de cuirasses, la seconde de boucliers.

Boleslas n'était, pour ainsi dire, d'aucun siècle, d'aucune époque ; il apparaît comme une grande exception de la nature; il avait devancé les siècles, comme la pensée devance l'action. Il avait tout compris, tout deviné ; il était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règle et de méditation : il se livrait à son génie, il était grand ; il se livrait à ses inspirations, il était sublime. Une armée s'organise parce qu'il doit vaincre avant de régner.

Au commencement du règne de Boleslas, l'empereur Othon III lui demande des secours contre les Slaves-Havelins qui assiégeaient Magdebourg. Le roi des Polonais, en saisissant une occasion de se faire un allié, montrait aussi sa force et sa puissance. Il envoie à Othon une partie de ses troupes, et avec l'autre il marche, en 992, contre les ducs russiens. Une peuplade nommée Piéczyngs ou Petchénègues, honteuse de souffrir la domination des Russiens, offre à Boleslas de s'unir à lui. Le premier engagement devait avoir lieu à Rubieszow près du Bug, mais la crue extraordinaire des eaux empêcha les armées d'en venir aux mains. Elles attendaient le moment du combat, quand un homme, à la taille de géant, aux formes herculéennes, sort des rangs des Petchénègues et demande qu'on le mette en présence de son égal, et que, dans une lutte corps à corps, ils décideront la victoire de l'une ou de l'autre armée. Vladimir accepte le défi ; il fait venir de Berestov un athlète capable d'entrer en lice avec le provocateur. Un combat acharné s'engage, le provocateur succombe, et son adversaire semble si redoutable, qu'il ne se présente pas de vengeur. Les Russiens, encouragés par cette victoire singulière, poursuivirent leurs ennemis à outrance, et tuèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. Cette guerre d'un moment fut terminée par la paix entre Vladimir et Boleslas. Mais ce roi avait d'autres ennemis à combattre. Les Bohémiens, secondés par Wladyboy, faisaient encore valoir leurs prétentions sur la Silésie. Ce fut en 993 qu'ils envahirent la Khrobatie, et, en 994, ils s'emparèrent de Krakovie, dégarnie de troupes. Boleslas II, duc de Bohême, donna à Wladyboy une partie de la Silésie et garda la possession de Krakovie, en nommant pour gouverneur Krassota Sukohradzki.

La ville était forte en troupes et en munitions; les Polonais devaient s'attendre à une vigoureuse résistance avant de s'en rendre maîtres. Boleslas, occupé de plus grands projets, ajourne pour quelque temps ceux qu'il avait sur Krakovie. Il reprit de nouveau la Silésie et fit des prodiges dans cette campagne.

A cette époque, Adalbert ou Albert (Woyciech), évêque de Prague, prêchait contre les abus, les violences, l'oppression des grands sur le peuple, et, sans redouter la vengeance des puissans de ce monde, il allait en Khrobatie et en Hongrie répandre la foi du Christ. Ses cinq frères avaient été massacrés dans une église de Bohême ; l'un d'eux, Poray, échappa à ce carnage, et, couvert encore de ses blessures, se réfugia en Pologne.

Adalbert, apôtre infatigable, ardent propagateur du saint Evangile, vint à Gnèzne. Boleslas le

reçut avec distinction. Adalbert voulait poursuivre sa mission chez les Lutiques, mais Boleslas lui désigna la Prusse comme un but plus digne de ses efforts : le conseil du monarque prévalut. Adalbert et Radzyn ou Gaudent se rendirent à Dantzig, protégés par une escorte. Le martyre l'attendait : Adalbert fut tué par les Prussiens idolâtres, le 23 avril 997, à l'endroit où les chevaliers teutoniques bâtirent une ville appelée Fischhausen.

Boleslas racheta son corps aux Prussiens; il le fit d'abord déposer à Trzemeszno et ensuite à Gnèzne. Un chant sacré en l'honneur de la Vierge, composé par Adalbert, fut depuis lors chanté dans toutes les églises, et l'armée de Boleslas le redisait en chœur aux jours de combats.

La mort du duc de Bohême Boleslas II, arrivée en 999, et la succession de Boleslas III, qui commença son règne par l'oppression et la cruauté, déterminèrent le roi des Polonais à entreprendre une nouvelle guerre. Penser et agir est un pour lui : il tombe à l'improviste sur Krakovie ; le gouverneur Krassota n'a pu obtenir de renforts, et, prompt comme l'éclair, terrible comme la foudre, Boleslas prend la ville d'assaut, et passe au fil de l'épée toute la garnison. Cette victoire ne lui suffit pas, il veut consolider ses possessions méridionales, et parcourt en vainqueur les pays qui bordent les Karpates ; comme Annibal et Napoléon dans les Alpes, il tourne les défilés de ces hautes montagnes, et, de leur sommet, il montre à ses braves les plaines fertiles de la Hongrie. Ses conquêtes ne s'arrêteront qu'au Danube et à la Theisse (*Tibiscus, Cissawa*). Le sabre polonais a tracé la frontière méridionale de l'empire boleslavien. On dit que pour perpétuer la mémoire de sa présence sur les bords du Danube, Boleslas fit élever au milieu de ses eaux trois piliers ou colonnes en fer (1).

Ayant rétabli le royaume dans son intégrité primitive, Boleslas voulut environner son trône de plus de splendeur et de magnificence. Dans cette vue, il envoya, en l'année 1000, l'évêque Lambert en ambassade auprès du pape Silvestre II, pour le prier de lui donner la couronne. Dans le même temps, Etienne, duc de Hongrie, faisait la même demande ; mais, plus soumis ou plus adroit, il sut obtenir ce qu'on refusa à Boleslas. L'un offrait son royaume à la puissance spirituelle, et l'autre voulait que rien ne pût porter atteinte à son autorité suprême. Un jour Boleslas sera couronné, il saura se passer de la sanction romaine !

L'empereur Othon III avait une grande admiration pour le héros polonais, et il voulut contempler de ses propres yeux cette grandeur presque fabuleuse, et, sous le prétexte de faire un pieux pélerinage au tombeau de saint Adalbert, il quitta l'Italie pendant le carême. Avant d'arriver sur le territoire polonais, il trouva Boleslas à Ilwa (Halbau); ce roi venait à sa rencontre, et déploya, dans la réception qu'il lui fit, un tel luxe, une telle magnificence, que les Allemands en furent émerveillés. L'entrée de ces deux souverains à Poznan (Posen) surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Quand Othon aperçut la ville de Gnèzne à Ostrow (Ziawiniec?), il descendit de cheval et résolut, par humilité dévote, de marcher pieds nus jusqu'à la cathédrale. A l'instant même des draps de différentes couleurs furent étendus sur le chemin. Le clergé, ayant l'évêque en tête, vint à la rencontre de l'empereur. Les grands du royaume, richement vêtus, et des citoyens de toutes les classes le suivaient entre deux haies d'hommes armés et habillés de brillans costumes. Des femmes éblouissantes d'or et de pierreries complétaient l'ensemble de cet imposant cortége.

Reçu par l'évêque Unger au pied du cercueil de saint Adalbert, Othon se prosterna et pria avec ferveur. L'évêché de Gnèzne fut élevé à la dignité archiépiscopale, et devint ville métropolitaine. Radzyn fut fait archevêque et eut sous lui la direction de trois évêchés : Krakovie, Wladyslawow et Kolobrzeg (Colberg sur la Baltique).

Othon voulut laisser partout les marques de sa munificence; il dégagea Boleslas de toutes les charges imposées à son père Miéczyslas, par suite des traités qui l'avaient rendu tributaire des pays situés sur la rive gauche de l'Oder. L'empereur lui délégua en outre son droit de souveraineté sur les Slaves trans-odériens, et reconnut ce pays comme dépendance directe de la Pologne ; il lui concéda, en vertu de cette cession, toutes les conquêtes qu'il pourrait faire par la suite, et lui accorda aussi le droit des investitures et de la nomination des évêques. Il fit présent au roi d'une flèche de saint Maurice, enchassée dans une lance, et cette relique devint la marque de sa dignité et

(1) Cette frontière méridionale commençait aux Karpates, aux sources de la Cepla (Topla), et s'étendait jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans la Theisse. En tirant une ligne droite de la Theisse, et passant par Agria (Erlau) jusqu'à Waatzen, elle aboutissait au Danube. En tirant une autre ligne de l'embouchure du Vag, dans le Danube, en laissant Presbourg et Vienne au-dessous, on arrivait aux montagnes qui séparent la Moravie de la Bohême.

son sceptre royal. Il le gratifia d'un clou tiré de la croix de Jésus-Christ; enfin, il lui fit cadeau d'un sabre portant sur le manche une inscription analogue; c'est le fameux *sabre ébréché*, le plus bel ornement du trésor royal, et qui ne disparut qu'en 1795, à la fatale époque de la chute de la république polonaise. Boleslas offrit à son tour à Othon le bras de saint Adalbert, et, pour mettre le sceau à leur amitié, Othon donna en mariage à Miéczyslas, fils du roi, sa nièce Rixa, fille d'Ezon, palatin du Rhin. Mais ce fut surtout la splendeur avec laquelle il fut reçu qui le ravit d'admiration. On chargea les tables de vases d'or et d'argent que Boleslas faisait porter chaque jour chez l'empereur à l'issue du festin. Il lui fit présent de trois cents cavaliers vêtus de riches cuirasses, et combla ses courtisans de somptueux souvenirs. Les chroniques disent qu'Othon, arrivé à Aix-la-Chapelle, envoya à Boleslas, en reconnaissance de cette brillante réception, un fauteuil d'or massif qu'il avait tiré du tombeau de Charlemagne, et sur lequel ce prince fut trouvé assis.

Nous ne pouvons omettre un trait qui se rapporte au séjour d'Othon à Gnèzne, et qui a donné lieu à plusieurs controverses historiques. Un jour, au milieu d'un festin, exalté d'admiration pour Boleslas, il lui adressa ces paroles: « Votre manière généreuse de penser et les services signalés que vous m'avez rendus sont pour vous et pour moi un motif de félicitations. Nous vous avons convié à cette assemblée où se trouvent tous nos princes, pour vous rendre les honneurs qui vous sont dus. Nous vous conférons le nom et la dignité royale, et nous vous créons dès ce jour membre de l'empire d'Allemagne et l'ami de notre majesté impériale. » En disant ces mots, il ôta son diadême et le posa sur le front de Boleslas.

Cette courtoisie envers le monarque polonais, comme nous l'avons dit plus haut, a mis quelques historiens dans l'erreur: ils ont cru que Boleslas avait été couronné par Othon.

Othon III mourut en janvier 1002; il fut empoisonné par la femme de Crescentius, fameux agitateur romain, que ce prince avait condamné à la pendaison.

La paix, qui, deux ans auparavant, paraissait si bien établie, fut troublée par cet événement. Henri de Bavière, moins reconnaissant et moins généreux que son prédécesseur, porta envie à la puissance de Boleslas-le-Grand et à la faveur dont jouissait à la cour le margrave d'Autriche: il jura d'immoler ces deux princes à son ambition. Pour arriver à ce but, il invita Boleslas et le margrave à se rendre à Mersebourg. Boleslas, qui avait conquis cette ville sur Hermann, duc de Souabe, et qui voulait s'assurer de sa nouvelle possession, n'hésita pas à accepter l'offre de Henri. D'ailleurs, l'avénement au trône de ce dernier était un motif en lui-même assez puissant pour décider le roi à cet acte de courtoisie. Accompagné du margrave d'Autriche, il arrive à la cour de Henri. On les reçoit avec les cérémonies d'usage; mais au moment où ils quittaient le palais, ils se voient assaillis par le peuple; on tombe sur eux avec une telle impétuosité, qu'ils sont forcés de briser les portes pour échapper à ce guet-apens; les soldats qui les escortaient furent en partie massacrés, quelques-uns échappèrent, et en furent redevables à l'intervention du duc Bernard de Saxe.

Le roi des Polonais fut épargné, par miracle; mais il ne laissera pas cet attentat impuni, et sa colère sera terrible.

Il rassemble ses braves. « Il faut et se venger et conquérir, » leur dit-il. La Luzace et la Misnie sont enlevées le sabre à la main. Budyssyn (Bautzen), Strzelnica (Strehlen), Misna (Meissen), ouvrent leurs portes aux vainqueurs polonais. Ainsi est punie la trahison de Henri.

A peine cette guerre est-elle terminée, qu'une autre se présente. La barbarie de Boleslas III, duc de Bohême, devait trouver un vengeur dans le roi des Polonais; ce duc désolait la Bohême par ses cruautés. Non content d'écraser le peuple par des impôts, il portait partout la terreur et l'épouvante. Craignant que son frère Iaromir ne fût élevé au trône par les habitans de Prague, qui le haïssaient mortellement, il lui fit subir un supplice honteux, pour qu'il fût contraint de renoncer à la couronne. Ce crime ne lui suffit pas: il tenta d'étouffer dans le bain son autre frère Udalrick; mais ils parvinrent tous deux à s'échapper en Bavière.

Boleslas III, après ce dernier crime, devint encore plus odieux à son peuple dont la justice ne se fit point attendre; il fut chassé ignominieusement, et Wladyboy, frère du roi de Pologne, fut élu à sa place, le même que Boleslas avait expulsé de Pologne à son avénement au trône.

Boleslas voyait sans déplaisir l'élévation de son frère: cet homme, dégradé par tous les vices, d'un caractère inquiet et irrésolu, ne pèserait plus sur sa responsabilité.

La magnanimité, la clémence complétaient les

vertus du roi dont nous esquissons l'histoire ; il donna asile à Boleslas III : il était grand dans sa vengeance comme dans son pardon.

Wladyboy ne jouit pas long-temps de la couronne ; il mourut en 1003, un an après son élévation. Cédant aux sollicitations du duc de Bohème, Boleslas le replaça sur le trône ; mais à peine toucha-t-il à la puissance qu'il recommença ses cruautés. Nous citerons un trait de ce règne infâme. Il fit assembler les seigneurs de sa cour sous le prétexte de discuter des intérêts de la patrie, les fit massacrer en un jour, et lui-même trancha la tête de son gendre. Puis il mit le comble à ses crimes en déclarant la guerre à son bienfaiteur, à celui qui lui avait donné la couronne. Il pilla et ravagea la ville de Klodzko (Glatz) et ses environ . Boleslas-le-Grand chercha à entamer des négociations, et sa modération s'explique : il voulait épargner le sang des deux nations ; mais pendant que les pourparlers s'engagent, le farouche duc de Bohème rompt l'armistice et envahit les États de son protecteur. Pour cette fois, Boleslas ne lui fera pas grâce : il l'appelle à son quartier-général, à Krakovie, près de Prague ; le duc se présente et veut justifier sa conduite; mais l'heure de la vengeance est arrivée : Boleslas, ou plutôt les seigneurs de Bohème ordonnent qu'on lui applique un fer rouge sur les yeux. Après ce supplice, on le conduisit dans un cachot, où il mourut d'une mort lente et affreuse.

Le lendemain du supplice du duc de Bohème, Boleslas fit son entrée à Prague ; le reste de ses troupes occupèrent la Bohème, et s'emparèrent sans coup férir de la Moravie et de toutes les dépendances de la couronne de Bohème.

L'empereur Henri regardait d'un œil d'envie les conquêtes du roi de Pologne. De là, des guerres longues et sanglantes entre ces deux princes. Henri envoya des ambassadeurs en Bohème auprès de Boleslas, pour lui déclarer qu'il le laisserait en possession de la Bohème, pourvu que, suivant l'antique usage des Bohémiens, il reconnût l'autorité qu'exerçaient les empereurs sur le duché. Boleslas, à l'apogée de sa gloire, reçut avec hauteur les envoyés allemands. Confiant dans ses propres forces, et certain du concours de Henri, margrave d'Autriche, qui s'était révolté contre l'empereur, il répondit par un refus dédaigneux, et se prépara à en subir les conséquences.

L'empereur Henri tourna d'abord ses armes contre les alliés de Boleslas. Celui-ci, profitant de cette démarche, conquit la Misnie, ravagea les terres de Lomsch, et poursuivit ceux qui s'opposaient à sa marche victorieuse. Il opéra sa jonction avec ses alliés et dévasta la Bavière, duché héréditaire de l'empereur. Ne pouvant tenir contre ses forces, Henri réussit à détacher de l'alliance du roi, Henri, margrave d'Autriche, et Brunon, son frère. Boleslas resta seul chargé du fardeau de la guerre. Alors l'empereur ordonna à tous les États d'Allemagne de prendre les armes. Les troupes allemandes ne pouvaient se réunir que fort lentement, par suite des pluies continuelles qui avaient enflé les eaux. Pour donner le change à Boleslas, l'empereur feignit de marcher sur la Pologne. Bientôt après, il prit le chemin de la Bohème, où se trouvait Boleslas. Averti de ce mouvement inopiné des Allemands en Bohème, le roi s'écrie : « Il est impossible que ces grenouilles d'Allemands soient si vite en marche ! » et, redoutant peu de tels adversaires, il envoie à leur rencontre un petit détachement. Sur ces entrefaites, les malveillans de Prague, excités par des émissaires allemands, jettent l'épouvante pendant la nuit et causent un grand désordre dans l'armée du roi. Les Polonais, surpris, furent battus ; la déroute fut complète : on se précipitait du haut des ponts dans la Moldau. Boleslas, ayant son quartier-général au château de Wyschehrad, parvint à se frayer une route, et se sauva à la tête d'un régiment. Le lendemain (1004), le duc Iaromir, allié de l'empereur, fit son entrée à Prague, et Henri le rejoignit peu de temps après.

Boleslas ne tarda pas à reprendre sa revanche; mais auparavant, il crut nécessaire de revenir à Gnèzne pour administrer les affaires intérieures du pays et pour essayer une nouvelle tentative auprès de la cour de Rome. Pour confondre les Allemands qui lui déniaient la dignité royale, il voulait l'obtenir, selon l'usage du temps, des mains du pape. Henri traversait toujours ce rapprochement, mais Boleslas fut sur le point d'en triompher en se servant des moyens suivans.

Il y avait dans la Grande-Pologne un monastère nommé Kazimiérz, habité par les moines de Saint-Romuald. Boleslas s'y rend secrètement ; il offre aux moines des sommes immenses pour celui d'entre eux qui entreprendrait le pélerinage de Rome, sous le prétexte d'offrir au pape l'impôt chrétien dit de Saint-Pierre, mais dans le but véritable de demander la sanction de la couronne. Les moines s'y refusèrent d'abord ; cependant l'un d'eux se laissa tenter par l'appât des richesses.

Boleslas, après cette négociation, se remit en route; quelques hommes de son escorte se détachent, retournent au couvent, se jettent sur les moines, les massacrent pour s'emparer du trésor que le roi a laissé. Un seul échappe, et c'est celui qui, par bonheur, était dépositaire du trésor. Ainsi sauvé, il se met en route; mais l'empereur Henri intercepte toutes les communications sur les routes d'Italie, et le pélerin est arrêté et fait prisonnier.

Boleslas, avec sa promptitude ordinaire, franchit l'Oder, la Bobra, la Neisse, la Sprée, et prévient ainsi la réunion des forces allemandes à Dobrilug. Il remporte une grande victoire, le 24 septembre 1005, et, pour n'en pas perdre le fruit, il feint de se retirer dans ses États; les Allemands, ne se doutant pas du piége qu'il leur tend, s'approchent par Miedzyrzecz (Meseritz) jusqu'aux environs de Posen; là, ils sont entourés par les Polonais, sans pouvoir leur échapper, et Henri est obligé de conclure la paix. Les Allemands cherchent encore à soulever les esprits contre Boleslas; le grand roi leur répond par une nouvelle guerre, et sept ans de victoires, de 1006 à 1013, leur prouvent que rien n'est impossible au courage polonais. Les troupes de Boleslas dévastèrent tous les pays jusqu'à l'Elbe, firent prisonniers plusieurs princes d'Allemagne, reprirent Jutterburg, Bautzen avec la basse Luzace, et soulevèrent contre l'empereur les Saxons-Havelins et les Brandebourgois.

Après tant de combats, une trève était nécessaire aux deux armées; on la conclut à Mersebourg, mais elle ne put empêcher quelques engagemens partiels.

Au milieu de ces victoires, de ces combats, de cette gloire qui retentissaient dans le monde entier, Boleslas pensa à la civilisation de son royaume; il protégea les sciences, il encouragea l'instruction, il fonda les ordres des Bénédictins, en 1008 et 1009, à Sieciechow, à Tyniec et à Lysa-Gora. Ces ordres étaient spécialement chargés de propager l'instruction.

Le génie de Boleslas multipliait ses ressources; son horizon était, pour ainsi dire, les bornes du monde : il aurait voulu tout conquérir; la victoire ne le reposait pas, et la défaite était un nouveau stimulant. A peine la guerre de sept ans était-elle terminée, qu'il attaque les Poméraniens, les Kassubiens et les Prussiens; il profite de l'éloignement de l'empereur qui était en Italie. Ces peuples appartenaient de droit à la Pologne, ils lui avaient été soumis par Ziémowit. Boleslas les subjugua par la force des armes et leur imposa le christianisme. Tous les pays entre la Wistule, l'Oder et la Netze tombèrent en sa possession en 1013. Il ne lui restait plus que les Prussiens à conquérir. En 1014 il entreprend une campagne contre eux. La victoire est toujours pour lui, et les Prussiens sont convertis à la foi chrétienne. En imposant sa puissance, il imposait aussi la foi du Christ. En mémoire de ces dernières conquêtes, il fait planter des colonnes de fer dans les eaux de l'Ossa, qui se jette dans la Wistule près de Grudziondz (Graudentz).

Tranquille sur presque tous les points, ayant conquis et soumis tout ce qui portait ombrage à sa puissance, Boleslas voulut s'assurer des bonnes dispositions d'Udalrick, duc de Bohême. A cette fin, il lui envoya son fils, Miéczylas; mais le duc, au lieu de le recevoir en allié, le fit jeter dans un cachot. Boleslas ne tarda pas à venger cet affront; il se met en campagne en 1015, pour obtenir l'élargissement de son fils : il donne de fortes sommes aux ministres de l'empereur; Miéczylas recouvre enfin la liberté, et tous deux reviennent en Pologne avec plus de richesses et plus de lauriers.

Les troubles du Rhin et de Bourgogne, arrivés en 1016, fixèrent l'attention de l'empereur Henri. Il laissa le soin de ses États à sa femme Cunégonde. Boleslas, redoutant peu ce gouvernement féminin, pensa à conquérir l'est de l'Europe.

Vladimir Ier, duc de Kiiow, mourut le 15 juillet 1015. Boleslas profita de cet événement pour intervenir dans les affaires russiennes. Ce duc ayant partagé ses vastes États entre ses douze fils, fut la première cause des guerres intestines qui les ravagèrent. A sa mort, tous ses fils prirent les armes contre Sviatopolk, leur frère aîné. Ce prince, pour échapper à leur fureur, se réfugia en Pologne, et engagea Boleslas, son beau-père, à soutenir ses droits les armes à la main. Ce roi, qui n'avait pas oublié l'agression de Vladimir sous le règne de Miéczylas et sous le sien, saisit avidement cette occasion de rentrer dans les possessions qui lui avaient été ravies.

L'un des douze fils de Vladimir, Yaroslaf, envahit la Wolhynie en 1017, croyant les forces de Boleslas concentrées sur un autre point. Mais la volonté de Boleslas répondait à l'infini de sa pensée. Une armée marche à l'instant contre l'envahisseur; elle rencontre les troupes ennemies sur le Bug, une bataille sanglante est livrée, et tout

plie devant l'intrépidité des Polonais. Yaroslaf, si fier avant le combat, fut le premier à s'enfuir. Les troupes de Boleslas se répandent dans la Wolhynie et dans la Podolie, et viennent camper sous les murs de Kiiow. Boleslas, au moment de faire le siége de cette ville, apprend que les Allemands préparent une nouvelle coalition pour attaquer la Pologne. Mais il avait prévenu la trahison, et une partie de son armée était prête à tenir tête à l'invasion. Comme Napoléon, qui quittait le camp de Boulogne et venait à Austerlitz, et qui, prompt comme l'éclair, arrivait de Madrid à Wagram et Schœnbrunn, Boleslas quitte le Dniéper, vient sur l'Oder et s'apprête à franchir l'Elbe si on lui oppose de la résistance. Avant de quitter Kiiow, il en avait fait incendier une partie.

Dans toutes ses expéditions il est puissamment secondé par son fils Miéczyslas. Ce dernier entre en Bohême à la tête de dix régimens, il s'empare de riches dépouilles, et fait un grand nombre de prisonniers; ensuite il rejoint l'armée de son père à Glogau. Le roi de Pologne se dirigea alors sur Niemcza (Nimptsch), située entre Wroclaw (Breslau) et Klodzko (Glatz). Les mesures qu'il employa pour conserver la possession de cette ville déjouèrent tout ce que les Allemands purent faire pour la reprendre,

Tandis qu'une partie des troupes ennemies est occupée à garder Niemcza, les Polonais parcourent en vainqueurs les contrées arrosées par la Mulde et l'Elbe. Partout et toujours victorieux, Boleslas marque encore ses frontières en faisant élever des colonnes de fer dans la Saala, qui prend son embouchure dans l'Elbe. La rivière de la Saala baigne les murs d'Iéna. Les siècles s'écoulent, et les aigles de Napoléon succèdent aux colonnes de fer de Boleslas.

L'empereur Henri, voyant que rien ne peut céder à la supériorité des Polonais, demande en grâce la paix à Boleslas. Un congrès général fut convoqué en janvier 1018 à Bautzen; l'empereur avait pour plénipotentiaires Geron, archevêque de Magdebourg, Arnolf, évêque de Halberstadt, Herman, marquis de Misnie, et les comtes Théodoric et Frédéric. Boleslas est le seul représentant de la Pologne; il impose à l'Allemagne ses conditions; tout s'incline devant cette intelligence puissante, et la Pologne s'enrichit aux dépens de la nation qui voulait l'opprimer. Le congrès décide qu'on échangera les prisonniers, et, pour sanctionner cette convention, l'empereur Henri offre à Boleslas 300 hommes armés. Un des actes importans de ce congrès fut le mariage de Boleslas avec Oda, fille d'Eckhard, margrave de Misnie; ainsi furent affermies toutes ses conquêtes.

Tant de gloire n'avait point épuisé le génie du héros; l'auréole qui l'entoure n'est point complète, une nouvelle campagne lui prépare d'autres victoires; il donne une nouvelle organisation à son armée, élève Siéciech, palatin de Krakovie, au grade de *hetman*, ou grand-général, prend lui-même le commandement en chef, et au mois de juillet de la même année 1088, il ouvre la campagne de Russie. Les forces russiennes s'étendaient sur la rive droite du Bug. Boleslas est arrêté quelques jours par Yaroslaf; irrité de cet obstacle, il se jette le premier dans le fleuve et le franchit à la nage; son armée le suit, s'avance sur l'ennemi, le charge avant qu'il ait le temps de se reconnaître. On eût dit à ce moment que l'ardeur de Boleslas était passée dans l'âme de ces barbares. On ne vit plus en lui qu'un air froid et tranquille, triste augure de la défaite de ceux qui marchaient pour le combattre. Boleslas et Yaroslaf paraissaient résolus à vaincre ou à mourir. La bataille fut sanglante, les Russiens plièrent. Leur retraite fut une espèce de déroute, où leur désespoir, qui suppléait de temps en temps à leur courage, ne fit qu'avancer leur perte, en redoublant l'acharnement de ceux qui les poursuivaient.

Cette victoire mit tout le pays à la discrétion de Boleslas; il le parcourut avec sa rapidité ordinaire, et se disposa au siége de Kiiow. C'était alors une ville d'une grandeur immense, et mieux fortifiée que ne l'étaient la plupart des places de l'époque. Cette opulente cité comptait plusieurs siècles d'existence; elle rivalisait de prééminence avec Constantinople : elle possédait alors quatre cents temples, huit cents marchés, et une population considérable. Le siége, se prolongeant, amena la famine; elle y fit de grands ravages, et la ville fut contrainte de se rendre. Boleslas, prêt à y faire son entrée (18 calend. sept. 1018,) éprouva un tel mouvement de colère, qu'il frappa la *porte d'or* avec le sabre que lui avait offert à Gnèzne l'empereur Othon. Ce sabre fut appelé par la suite *sabre ébréché*, de la brèche qu'il reçut dans ce choc; il fut religieusement conservé, jusqu'en 1795, à Krakovie. Pendant la cérémonie du couronnement, il était attaché au côté du roi; huit siècles ont été témoins de ces cérémonies.

Les habitans de Kiiow furent épargnés; on ne toucha qu'au trésor des ducs régnans. Sviatopolk avait recouvré son trône, et régnait à Kiiow par la

grâce de Boleslas. Les troupes polonaises occupaient toutes les villes importantes; mais cet état de choses ne dura pas long-temps, et les Russiens firent dessein de massacrer les Polonais partout où ils les trouveraient sans défense. Chaque jour découvrait de nouveaux assassinats. Sans doute la conspiration eût cessé si le nouveau duc ne l'eût pas fomentée ; sa noire ingratitude fut enfin découverte, et les Polonais s'emparèrent de toutes les places dont Boleslas l'avait rendu maître. La ville de Kiiow fut saccagée, les temples furent pillés, la plupart des maisons brûlées, et cette superbe cité ne put jamais se relever depuis cette époque. Boleslas, ému, au milieu de ce carnage, par les cris des victimes, arrêta la fureur des soldats.

Après ce terrible exemple, l'armée ne pouvait plus séjourner dans le pays; on laissa seulement des garnisons dans quelques places. Mais avant de retourner en Pologne, Boleslas fit dresser des colonnes de fer dans le Dniéper, pour perpétuer le souvenir de ses expéditions.

Une partie des troupes, composée de l'avant-garde et d'une portion du centre, avait repassé le Bug; le reste se disposait à traverser le fleuve, lorsqu'on vit une armée qui se hâtait d'avancer : Yaroslaf la commandait; il l'avait formée à la hâte aux environs de Novgorod, et, la menant par des chemins détournés, il l'avait conduite jusqu'à ce lieu, le seul où il pût la faire manœuvrer avec avantage. L'imperturbable Boleslas vit le péril sans s'étonner. Les deux armées se joignent et se chargent avec une égale intrépidité. Les Russiens, pesans et maladroits, s'étonnent de la vigueur et de la fougue des Polonais; cependant ils se soutiennent par leur fermeté, et, s'apercevant qu'ils débordent les Polonais, font un mouvement pour les envelopper; ils les prennent en flanc et les ébranlent. Boleslas répare le désordre, rétablit le combat, fait face de tous côtés. Il court au centre de son armée, se met à la tête d'un escadron choisi, se précipite sur l'ennemi et le renverse. Les rives du Bug furent couvertes de cadavres, et dès ce jour ses eaux furent appelées *les eaux noires*. Le courage se change en fureur; le roi, emporté par son ardeur, serre Yaroslaf de plus près, et l'ennemi pose les armes. Les Russiens eux-mêmes, émerveillés du courage de Boleslas, le surnomment *chrobry*, ce qui veut dire le *vaillant ;* en mémoire de quoi Boleslas bâtit un château à une lieue de Wisliça, qu'il appela *Chroberz*.

Revenu dans son royaume, Boleslas enrichit la cathédrale de Gnèzne. Parmi les innombrables dépouilles qu'il apportait de Kiiow, se trouvait une grande porte en bronze, enlevée à Constantinople par les Kiiowiens, et prise à son tour par Boleslas. Elle servit d'ornement à la basilique de Gnèzne; Boleslas lui donna ensuite la sculpture du martyre de saint Adalbert.

Il consacra les cinq dernières années de son existence au bonheur de son peuple : il avait tant fait pour sa gloire, qu'il devait aussi songer à son organisation intérieure. Il entoura son trône de différentes dignités curiales; ses officiers étaient chargés de mettre sous les yeux du souverain les affaires examinées par les magistrats des districts. Il forma sous sa présidence un conseil de douze citoyens respectables par leur âge, leur sagesse et leur vertu ; ils avaient mission de visiter les provinces, d'écouter les plaintes du paysan, d'entrer dans le détail de tous ses besoins ; enfin, ils devaient veiller, avec la plus scrupuleuse exactitude, au maintien des lois qui ordonnaient de respecter la personne et les propriétés de l'agriculteur.

Boleslas avait encore un acte à accomplir. Dans ce temps, les empereurs envoyaient des couronnes aux rois nouvellement convertis à la foi chrétienne; le pape seul avait le droit de consentir au sacre, et sans cette cérémonie un monarque chrétien ne réunissait pas tous les caractères de la dignité monarchique. Nous avons dit plus haut les démarches infructueuses qu'il avait faites auprès du pape; mais fort de sa propre puissance, et voulant prouver que sa volonté suppléait aux formes, Boleslas réunit ses évêques, et, au milieu d'une cérémonie religieuse, il posa le diadème sur son front, comme Napoléon le fit, en présence du pape et des évêques, dans l'église de Notre-Dame à Paris. Boleslas était au-dessus des colères spirituelles et temporelles, il dominait les papes et les empereurs. Cet acte, si important pour le moyen-âge, se passait à la fin de 1024; il précéda de peu la mort du grand homme. Boleslas I[er] mourut le 3 avril 1025, à Posen, dans sa 58[e] année, et la 26[e] de son règne. Son corps fut déposé auprès de celui de Miéczyslas I[er], son père.

La nation tout entière prit le deuil et le porta pendant un an. L'idée qui dirigeait Boleslas dans les guerres qu'il entreprit contre l'Allemagne, était de faire de la Pologne le centre de la nationalité slave : grande question qui sera résolue par les siècles, et qui renferme toutes les conditions de l'existence politique de la Pologne !





Environs de Krakovie. Vue d'Oycow.

Impr. par [illegible]

LE CHATEAU D'OYCOW.

(*Prononcez* : OÏTZOF.)

Komu obce kraje znane,
Wstydem lica twe zarumień;
Jeśliś widział Tybr, Sekwanę
A Prądnika minął strumień.
Poco szukać obcych krajów,
Alp odwiedzać grzbiet wysoki?
Wśrzód Oycowa skał i gajów,
Równie szczytne masz widoki.
FR. SAL. DMOCHOWSKI.

«Tu as parcouru les pays étrangers; tu as vu le Tibre et la Seine, tu as contemplé le sommet des Alpes, et tu ne rougis pas d'avoir cherché loin de ta patrie toutes les merveilles qui se trouvent réunies dans les forêts et les rochers d'Oycow.

Le château d'Oycow est situé au nord, à quatre lieues de Krakovie; il est entouré d'épaisses forêts, et, du haut de ses rochers sauvages, l'œil se repose sur de délicieuses vallées.

En parcourant ces lieux où la nature a répandu des beautés que l'âme comprend mieux qu'elle ne peut les décrire, le voyageur interrompt sa contemplation pour recueillir ses souvenirs, car Oycow appartient à l'histoire : les siècles lui ont laissé la mémoire de grands noms et de grands événemens. Ses rochers ont vu s'élever des forts, des châteaux, des couvens, des églises; les révolutions ont passé sur ce travail des hommes; cette lave ardente a entraîné, a détruit: mais les noms sont immortels comme la pensée. Les grandes actions, la gloire donnent la vie à la poussière des tombeaux : cette vie, c'est le jugement de la postérité!

Nous exploiterons ces événemens divers; les annales du passé de la Pologne sont une source qui ne sera pas facilement épuisée; si les merveilles de l'Ecosse, si la peinture du Nouveau-Monde sont devenues populaires, par les talens de Walter-Scott et de Cooper, nous pourrions espérer ce succès pour la Pologne, car elle est riche en matériaux : mais notre mission à nous est plus modeste, nous faisons l'esquisse d'un grand tableau; apôtres, nous propageons notre foi : à nous l'intention, à nous la pensée, au génie le développement.

Revenons à Oycow. Le voyageur, en quittant le dernier village de la plaine, rencontre un chemin rapide dominé par de hautes montagnes. Des bouquets d'arbres, des plantes de toute nature l'arrêtent et l'invitent au repos; il respire un air balsamique : rien ne vient troubler la douce quiétude qu'il éprouve en ces lieux. Le vol de l'aigle, le murmure des feuilles, sont les seuls bruits qui arrivent à son oreille; il les savoure, il s'harmonise avec ses pensées; la voix humaine l'eût troublé.

Plus loin il aperçoit un majestueux rocher; la nature prévoyante l'a séparé pour faciliter le cours des eaux. Elles font tourner la roue des

moulins, elles apportent le poisson au pêcheur, et viennent se perdre dans la prairie en serpentant comme une lame d'argent... Ah ! que le Prondnik est beau la nuit, quand la lune se reflète dans ses eaux limpides !

Sur le rocher où le Prondnik prend son cours, s'élèvent les ruines du château d'Oycow ; mais ces ruines sont modernes, elles remplacent d'autres ruines que le temps a emportées.

Au commencement du XIIe siècle, Oycow était une forteresse soumise à la garde spéciale des palatins de Krakovie. Plus tard Kasimir-le-Grand y éleva un château à la mémoire de son père, Wladislas-le-Bref; c'est là où la piété filiale venait répandre des larmes amères, c'est là où il méditait sur les malheurs du trône.

Une tour octogone a défié le temps, on la contemple encore avec respect, elle réveille plus vivement la vertu des souvenirs : Oycow a vu tant d'événemens ! La gloire, l'ambition, l'amour, toutes les passions l'ont consacré ; mais le nom de Kasimir-le-Grand, son fondateur, l'immortalise à jamais.

En décrivant Oycow, en rappelant les faits qui se rattachent à son origine, nous prenons pour guide l'intéressant journal de Clémentine Tanska. Cette femme, distinguée par son esprit, par son talent, par son patriotisme, fit en 1827 un voyage dans les environs de Krakovie ; elle consigna tous ses souvenirs dans le journal polonais que nous citons.

A huit lieues d'Oycow, dans des forêts impénétrables, se trouvait un immense château nommé Ogrodziéniec. Ses traces, qui existent encore, attestent son antique splendeur. Boleslas III, surnommé *Bouche-de-Travers*, régnait alors en Pologne. Boleslas était un grand roi ; il avait mérité l'amour et l'admiration de ses peuples ; par ses conquêtes, par sa valeur guerrière, il étendit les frontières de ses Etats, et il sut assurer la paix à l'intérieur.

Le château d'Ogrodziéniec, malgré son isolement, était habité par une jeune fille. La tranquillité du royaume lui permettait de vivre en toute sécurité. Cette jeune fille était incomparablement belle ; mais une profonde tristesse était empreinte sur son visage : la mort de son père avait été sa première douleur, et sa mère, sa mère adorée l'avait laissée seule en ce monde, seule pour souffrir...

Dans cet âge où chaque illusion est une espérance, dans cet âge où l'on ne vit pas encore, où l'on attend la vie, elle souffrait, et la douleur lui avait révélé tout ce qu'elle avait de sensibilité dans l'âme.

Sa taille svelte et gracieuse était toujours voilée par des habits de deuil ; elle ne voulait pas les échanger contre cette parure de fiancée qui fait palpiter d'aise le cœur d'une jeune fille. Sa mère, prévoyant une fin prochaine, l'avait unie à Pierre Szczebrzyc ; elle avait joint leurs mains en leur donnant l'anneau nuptial, elle les avait fiancés en attendant qu'un prêtre bénît leur mariage. « Ma fille, dit-elle à Witislawa, j'ai la confiance de ton bonheur en te donnant Pierre pour époux, et je te choisis un tuteur dans la personne de mon frère Skarbimir. » Les larmes suffoquaient Witislawa, son âme se brisait à l'idée d'un éternel adieu ; mais au moment où sa mère prononce le nom de Skarbimir, un secret effroi la saisit... Pauvre enfant ! est-ce un avertissement du Ciel ?

Les esprits forts, ceux qui décorent du nom de haute philosophie le rétrécissement de leur esprit, le fini de leur intelligence, regardent en pitié, se rient avec dédain des âmes tendres et contemplatives qui expliquent par le ciel leur pensée, leurs craintes, leurs inspirations ; ces affections soudaines ou ces répulsions qui naissent d'un regard, ils disent que c'est de la faiblesse. Oh ! que cette faiblesse est adorable dans une femme, et qu'elle est supérieure à ce grossier matérialisme qui dessèche l'âme en réduisant la vie à un calcul mathématique et la mort au néant !

Skarbimir était palatin de Krakovie et grand-général des armées de la couronne. En dépit d'un caractère fier, impétueux, violent, cruel, il avait su s'attirer la confiance du roi ; son intrépidité à la guerre, ses hauts faits d'armes en défendant la Pologne, lui avaient valu la faveur du monarque ; mais son orgueil indomptable le fit bientôt tomber dans la disgrâce.

Witislawa connaissait peu son oncle ; ses visites avaient été rares au château d'Ogrodziéniec : les affections de famille, les émotions douces, le calme de la vie intérieure ne sont point faits pour de tels caractères. Sa sœur, sentant sa fin approcher, lui fit dire de se rendre près d'elle : elle voulait, avant de mourir, remettre en ses mains le précieux dépôt qu'elle lui confiait. Il arrive à Ogrodziéniec, suivi d'un nombreux et brillant cortége. On introduit Skarbimir dans l'appartement de sa sœur. Près d'un lit, une jeune fille était agenouillée ; dans ses mains reposait

une main défaillante; ses regards étaient tournés au ciel : elle ne priait pas par des paroles, toute son âme était à Dieu, toute son âme était une prière. Skarbimir pénètre avec sang-froid dans ce sanctuaire de la douleur; sa présence ranime pour un moment sa sœur mourante : « Je te confie mon enfant, lui dit-elle, protége-la comme un père; que cet ange trouve en toi les affections que le Ciel lui ôte. » Skarbimir n'écoutait plus les paroles de sa sœur, toute son attention était fixée sur Witislawa; les charmes de la jeune fille l'éblouissent, il médite sa perte à cette heure suprême.

Après cette entrevue, Skarbimir va reprendre le commandement de l'armée; mais à peine était-il arrivé qu'il reçoit une lettre de Witislawa. Elle lui apprenait la mort de sa mère, elle l'instruisait de ses dernières volontés, elle lui parlait de l'époux que son amour maternel lui avait choisi, puis elle le suppliait de se rendre, en toute hâte, à Ogrodziéniec, puisque sa mère en avait ordonné ainsi.

Skarbimir ne se fait point attendre; il quitte l'armée, il oublie tous ses devoirs : une passion infernale le guide. Il revoit Witislawa; ses larmes, son désespoir la rendent plus belle, et sans pitié pour sa douleur, il lui déclare son amour. « Ah! Vierge sainte, secourez-moi! s'écrie Witislawa.— Tu seras à moi ou tu mourras, » lui dit Skarbimir... La jeune fille n'hésite pas, elle accepte la mort. A l'instant même on la fait transporter dans le fort d'Oycow : Skarbimir en était gouverneur. Pierre, le fiancé de Witislawa, est chargé de chaînes; on le conduit dans la même prison. Il est vengé! mais il lui reste à triompher de la vertu de Witislawa. Il emploie tous les moyens que la ruse et la perfidie peuvent inventer; il la supplie, et, pour la séduire, il feint d'abaisser sa fierté; il lui fait un délicieux tableau du bonheur qu'il lui prépare; ses richesses seront pour elle; son rang, elle le partagera; elle commandera en reine dans son palais, il sera son esclave. Heureux d'un regard, plus heureux d'une douce espérance, il vivra de sa vie; sa douceur le pénétrera et se communiquera à son âme; elle lui donnera ses vertus, sa piété; le contact d'un ange le purifiera : il deviendra digne d'elle.

Par un instinct plus sûr que l'expérience, Witislawa le repousse; elle le repousse avec horreur, elle ne se laisse pas abuser par ses trompeuses paroles; sa fausseté le lui rend plus odieux. Skarbimir, voyant que rien ne peut la fléchir, emploie un nouveau moyen; il ne sait pas tout ce que recèle d'énergie une âme de femme, il n'a pas compris tout ce que la religion donne de force à la vertu; il la menace de faire mourir son fiancé sous ses yeux, si elle lui résiste encore. Elle n'était pas préparée à cette dernière épreuve, elle demande du temps. Skarbimir lui accorde un court délai : c'est elle qui prononcera l'arrêt de son fiancé. Son cœur, déchiré par les plus cruelles angoisses, ne trouve plus de larmes pour se soulager; mais l'espérance ne s'éteint qu'avec le dernier souffle, elle survit à tous les sentimens de la vie; dans le désespoir, dans le bonheur, toujours insuffisant pour l'âme, elle se présente ou pour consoler ou pour promettre. Witislawa croit à la protection du Ciel, sa confiance en Dieu la rassure; elle pense que tant de crimes ne peuvent rester impunis; elle espère encore quand tout l'a abandonnée dans ce monde.

Le bruit des cruautés de Skarbimir commence à se propager dans le pays, la terreur se répand parmi les habitans; le roi, pour calmer les esprits, fait savoir que sa justice ne se fera pas attendre. Il se met à la tête d'une partie de sa garde et se dirige vers les montagnes d'Oycow. Boleslas arrive dans le château au moment où on l'y attendait le moins, et le jour même où Pierre devait être exécuté. Le roi donne l'ordre que Skarbimir soit conduit en sa présence. Usant de son pouvoir, il lui reproche ses crimes, il lui reproche d'avoir abusé de l'autorité qui lui était confiée. Skarbimir ne cherche point à se justifier, son orgueil ne fléchissait jamais. Le roi prononce sa condamnation, il lui retire le bâton de grand-général et la dignité de palatin. Reportons-nous au temps et absolvons Boleslas de lui avoir fait subir un supplice cruel : on lui creva les yeux avec un fer rouge (1117); et voulant que son acte de justice passât à la postérité, Boleslas décréta que désormais les castellans de Krakovie auraient le pas sur les palatins, quoique ces derniers fussent leurs supérieurs dans la hiérarchie civile. Ce décret fut en vigueur jusqu'en 1795, époque désastreuse de la chute de la république polonaise.

Skarbimir mourait lentement; la vie lui était devenue odieuse, il avait trouvé une puissance supérieure à la sienne : toutes les tortures de l'orgueil le déchiraient. Le roi était heureux de son acte de justice, et pour prouver qu'il était aussi prompt à venger le crime qu'à protéger la vertu, il prit sous sa protection Witislawa, et voulut

fixer sa destinée en l'unissant à Pierre Szczebrzyc. Mais elle, malgré sa soumission et sa reconnaissance envers le roi, retardait toujours l'époque de son mariage ; elle avoua au roi qu'elle voulait se consacrer à Dieu et passer sa vie dans la prière. Ne trouvant rien de plus puissant pour la convaincre, il lui rappelle alors les volontés de sa mère. Witislawa ne résiste plus à ces souvenirs chers et sacrés : elle donne sa main au fiancé que l'amour maternel lui a choisi. Pierre devint son époux. Boleslas voulut être présent à leur mariage, et il dota Witislawa du château d'Oycow.

Pierre adorait Witislawa, il sentait sa nature supérieure à la sienne, et s'agenouillait devant sa vertu; sa vie était consacrée, elle le veut, elle sera plus heureuse..... ; en l'aimant, Pierre avait agrandi son existence. Tout son passé ne lui retraçait pas une de ces émotions qu'elle jetait dans son âme comme par torrens ; mais cette passion, si profonde et si exclusive, était mélangée d'une douce tendresse, de ce sentiment qui est de l'amour et qui lui survit. Witislawa se rattachait à ce monde, et elle se sentait nécessaire au bonheur d'un autre; aimer, pour elle, c'était se dévouer.

Les deux époux élevèrent une église et un couvent en mémoire des bienfaits dont le Ciel les avait comblés. Ce monument fut conservé jusqu'à l'année 1654, mais à cette époque il fut détruit par l'invasion des Suédois.

Le château d'Oycow, même avant 1654, ne présentait plus qu'un amas de ruines; il avait été dévasté sous Wladislas-le-Bref, et en 1300, ce roi, pour échapper à l'usurpateur Wenceslas, roi de Bohème, se réfugia dans ses souterrains. En mémoire de cet événement, Kasimir-le-Grand, fils et successeur de Wadislas, fit élever un château et l'appela *Oyciec u Skaly* : de là l'origine du nom d'Oycow.

Les ruines qu'on voit aujourd'hui sont la tradition vivante de la gestion des starostes de la couronne ; pour s'enrichir ils négligeaient les biens qui étaient confiés à leurs soins ; ils s'emparaient du produit des terres, sans jamais songer aux améliorations. Nous citerons à l'appui une anecdote populaire en Pologne. Lorsqu'en 1789, on apprit à Warsovie la nouvelle de la prise de la Bastille par le peuple parisien, Stanislas-Auguste demanda des détails sur les moyens qu'on avait employés pour la démolir. Iezierski, castellan de Lukow, lui dit : « Sire, les Français n'avaient qu'à nous demander quelques starostes, ils leur auraient épargné le travail de la démolition. »

Mais revenons aux œuvres de la nature, à ses simples et imposantes beautés ; parcourons les pittoresques contrées d'Oycow, visitons ses voûtes, ses souterrains qui attirent encore tant de curieux.

Après avoir descendu le rocher qui supporte la tour octogone de Kasimir-le-Grand, et les ruines éparses du dernier château, on traverse une plaine d'une étendue considérable; on arrive ensuite à une haute élévation; elle domine une forêt de sapins. Là, le calme du désert succède au bruit de la vie champêtre ; rien dans ces lieux ne rappelle la main de l'homme. En parcourant les détours de la forêt on trouve un escalier de gazon ; les arbres en cet endroit sont moins touffus et permettent d'en franchir les degrés. Ils conduisent à une ouverture étroite pratiquée dans le rocher, c'est l'entrée de la *Grotte-Noire*. Ah! qu'elle est sombre en effet cette grotte! En y pénétrant, on ne voit rien d'abord, on marche lentement, on suit son guide avec une sorte de crainte ; puis, peu à peu les yeux se font à l'obscurité, et on finit par distinguer les objets. La grotte a 280 pieds de longueur sur 80 de largeur, et dans quelques endroits sa hauteur s'élève à 60 pieds. Plusieurs ouvertures sont pratiquées à l'intérieur, mais on ne peut les franchir qu'à plat ventre. Un dicton populaire assure que la lumière s'éteint dès qu'on l'approche de ces ouvertures, et qu'une rivière souterraine tombe en cascades à l'extrémité de la grotte; tel est le dicton populaire, qui n'est rien moins qu'historique.

La description est froide comparée aux merveilles d'Oycow; en les voyant, on se prosterne devant l'infini de la Providence ; en les décrivant, on se sent pénétré ; mais les mots n'expriment ni les beautés de la nature, ni les mouvemens de l'âme, car l'âme aussi est l'infini.

La grotte souterraine, ses mille voûtes suspendues en l'air comme par miracle, sont autant de traditions historiques et fabuleuses. On rapporte qu'à l'époque des guerres longues et sanglantes entre les Polonais, les Turks et les Tatars, elle servait de retraite aux femmes, aux enfans, aux vieillards, quand les jeunes hommes allaient combattre l'ennemi.

Les voûtes de la grotte sont couvertes de stalactites ; ces concrétions pierreuses, ces incru-

stations que le hasard a dessinées, sont d'un effet bizarre et beau. Malgré la fatigue, malgré les peines qu'on éprouve en parcourant ces sinuosités souterraines, on quitte à regret la grotte; mais Oycow est prodigue en étrangetés et en beautés pittoresques : une autre grotte, appelée la *Grotte-Royale*, se trouve à quelque distance; elle est située sur le haut d'une montagne; son ouverture est pour ainsi dire d'un accès impraticable; mais quand, à ses risques et périls, on y a pénétré, une lumière est indispensable pour vous guider dans ces détours, et assurer votre marche dans des mouvemens de terrain qu'on rencontre à chaque pas.

Wladislas-le-Bref, pour échapper à son ennemi, comme nous l'avons dit plus haut, se réfugia dans cette grotte; depuis lors elle fut nommée *Grotte-Royale*, et elle reçut une double consécration, par la présence de Stanislas-Auguste Poniatowski.

Ce roi passant par Krakovie, en revenant du congrès de Kaniow, dont Catherine II et Joseph II faisaient partie, voulut visiter les contrées d'Oycow; il y arriva le 5 juillet 1787. A cette époque le château existait encore, et le roi fut reçu et fêté magnifiquement. La *Grotte-Royale* fut illuminée, et les sons d'une musique délicieuse se perdaient en échos dans ses voûtes; un parquet en planches fut spontanément construit, pour faciliter au roi sa course souterraine. Cette grotte solitaire présenta tout-à-coup le coup-d'œil animé d'une salle de bal; des groupes de jeunes filles vêtues de blanc vinrent offrir au roi des bouquets de fleurs champêtres. Les seigneurs des environs étaient accourus pour prendre part à cette fête royale; les femmes des seigneurs, richement vêtues, couvertes d'or et de pierreries, faisaient contraste avec ces jeunes filles, qui n'avaient d'autre parure que leur beauté; mais les fleurs qui ornaient leurs fronts rivalisaient de fraîcheur avec elles. Le roi était suivi d'un nombreux état-major, et au signal donné les danses commencèrent. Le roi ouvrit le bal par la polonaise; c'est une sorte de menuet, qu'on peut danser à tout âge. Après cette danse, qui est toujours l'introduction du bal, les mazureks, les krakowiaks et les walses se succédèrent. La suite du roi portait le costume militaire ou l'habit national polonais, et, selon l'usage, on dansait le sabre au côté : le Polonais ne se séparait jamais de son sabre, il était comme un symbole de ses habitudes guerrières.

Quand le roi quitta Oycow il fut salué par des salves d'artillerie : le dernier son de l'indépendance polonaise résonnait dans ces paisibles vallées...

Si la *Grotte-Noire* parle puissamment à l'imagination, la *Grotte-Royale* est féconde en traditions populaires; d'âge en âge, on répète des contes et des légendes qui plaisent par leur naïveté. Il y a du charme dans cette crédulité mystique, et souvent de la vérité au fond de ces fables, et je ne sais vraiment lequel est plus ignorant, de celui qui ne croit rien et qui veut tout expliquer, ou de celui qui s'abaisse et croit sans comprendre.

La spirituelle Clémentine Tanska, dans son pélerinage à Oycow, écouta avec intérêt les légendes locales qui lui furent racontées par son guide; il s'exprima à peu près en ces termes, et notez bien qu'il disait avoir vu ce qu'il allait raconter.

« Il y a cinquante ans, j'étais un petit enfant, mon père et ma mère vivaient encore, quand on commença à dire qu'au fond de la *Grotte-Royale* il y avait un être mystérieux; les uns assuraient que c'était un esprit malin, les autres que c'était une âme repentante, puis d'autres enfin que c'était une bande de voleurs. On ne savait ce qu'on devait en croire, lorsqu'un jour les deux enfans d'un pêcheur du Prondnik accoururent hors d'haleine pour raconter à leur mère qu'en jouant et en sautant dans le rocher, ils avaient aperçu près de la grotte une belle jeune fille. « Ah! qu'elle était belle, ma mère! elle avait l'air d'une princesse; d'abord nous avons eu peur, dirent-ils, mais elle a été si bonne que nous nous sommes rassurés; elle nous a donné des fleurs, puis elle nous a demandé comment nous nous appelions, si nous avions nos parens et si on nous avait appris l'Oraison Dominicale; ensuite elle nous a donné deux jolies images. Tenez, mère, sa figure ressemble à ces images! — Grand Dieu du ciel! s'écria la mère, c'est sainte Salomée, notre patronne, c'est elle-même qui vous est apparue. » Et la bonne femme va, courant d'une chaumière à l'autre, raconter le miracle, et il n'est bruit dans tout le pays que de l'apparition de sainte Salomée, de cette divine patronne de la Pologne; et chacun de faire ses commentaires.

» Les uns croyaient à ce miracle comme à l'Evangile, quelques autres doutaient, mais tous voulaient voir de leurs yeux la dame mystérieuse : personne n'y parvint. On dit bien qu'un

jour on aperçut une femme portant la robe grise des religieuses, mais elle passa comme l'éclair, et on n'en parla plus.

» Un pâtre qui est mort depuis long-temps, et dont l'âme repose en Dieu, car c'était un saint homme, l'a vue, il l'a vue distinctement. Le soleil n'était pas encore sur l'horizon, une jeune belle fille lui apparut; elle cueillait des fleurs; mais avant que le pâtre eût pu approcher, elle avait fui. Cependant il l'avait distinguée, sa taille était élevée, son visage était beau comme les amours; elle était blanche comme une colombe. Mais ce fut la seule fois que cette apparition frappa les regards d'un homme; depuis lors, elle n'était plus visible que pour les enfans; elle recherchait leur présence, elle les appelait près d'elle, et tous accouraient au doux son de sa voix. Autant que ma mémoire peut me le rappeler, j'étais du nombre de ces petits êtres privilégiés.

» Elle avait choisi pour retraite une vallée située dans des rochers : là, elle était à l'abri du regard des hommes; elle s'était fait un petit jardin où nous venions jouer auprès d'elle; il y avait au-dessus de la vallée une énorme pierre suspendue, mais cependant son entrée était assez facile, et nous ne passions pas un jour sans aller visiter la sainte, comme nous l'appelions. Elle nous enseignait la lecture et le catéchisme, elle nous disait à tous de bonnes paroles, elle nous recommandait d'être obéissans, d'aimer le bon Dieu et nos parens, puis elle pleurait en nous parlant de nos parens, elle pleurait bien fort. « Recommandez aux habitans de la vallée, nous disait-elle, de ne pas chercher à me voir; je ne suis pas une sainte, je suis une pauvre créature, une pécheresse; je n'ai rien, je ne puis rien pour personne, je ne demande qu'à mourir tranquillement, car j'ai bien souffert! »

» Quand tout le monde fut bien convaincu qu'elle n'était ni une sainte ni un esprit, mais une créature aimant Dieu, et souffrant les douleurs de cette vie, on la laissa en repos, et les bonnes âmes lui envoyèrent des fruits, du pain et du lait pour sa nourriture. Elle mangeait tout cela avec plaisir, et avec plus de plaisir elle le partageait avec nous.

» Deux années s'étaient écoulées, et la pauvre fille vivait toujours dans sa retraite; la rigueur des hivers ne changeait rien à ses habitudes; mais voilà qu'on entend dire que le roi Stanislas avec sa cour va venir visiter les rochers du Prondnik; les ordres sont donnés pour que la *Grotte-Royale* soit prête à recevoir les nobles visiteurs. A peine la pauvre recluse a-t-elle appris l'arrivée du roi qu'elle disparait.

» Bien du temps s'était écoulé, on avait presqu'oublié les fêtes et le voyage du roi, la pauvre fille ne reparaissait pas; enfin un jour, je me le rappelle bien, je la revis; elle était pâle comme une morte, et si faible qu'elle avait peine à se soutenir. Elle ne cherchait plus, comme par le passé, à nous attirer près d'elle, et quand un de nous s'approchait, elle essayait, mais en vain, de lui adresser quelques paroles; sa poitrine était oppressée, chaque mot se terminait par un long soupir de souffrance.

» Quand l'hiver arriva, elle devint plus faible encore, et nous ne la revîmes plus; tous les habitans de la vallée se mirent à sa recherche. Hélas! nous l'avions perdue pour toujours, et les petits enfans pleuraient à chaudes larmes.

» Un jour on apprit qu'au couvent des religieuses de Saint-Bernard, à Krakovie, la sœur tourière avait été réveillée, après minuit, par le bruit de la cloche de la grande porte; mais ce bruit ne s'étant pas répété, la sœur se rendormit, croyant avoir été abusée par un songe.

» Le lendemain on trouva à la porte du couvent une jeune femme morte; elle portait la robe grise des religieuses; c'était notre pauvre recluse de la vallée, notre ange. On essaya de la rendre à la vie, mais le Ciel en avait disposé. Cet événement causa un grand effroi dans le couvent; les religieuses firent prévenir les autorités de la ville; la foule se précipita, mais personne ne put reconnaître la pauvre morte. On vint jusqu'à nous, on nous fit mille questions, car nous, petits enfans, nous l'avions vue, nous lui avions parlé, nous avions entendu ses pieuses leçons. Nous servîmes de guide à ceux qui voulurent visiter sa grotte et son jardin; on y trouva des livres polonais et français, mais aucun papier qui pût prouver son nom et son origine. Sans doute elle voulait confier son secret aux religieuses, et mourir au milieu d'elles; mais elle n'eut pas le temps d'accomplir ce dessein.

» On l'enterra avec distinction, et personne jusqu'à ce jour ne sait qui elle était. On dit qu'elle allait faire des visites mystérieuses à une dame du voisinage, qui habitait Pieskowa-Skala; mais cette dame est morte, en emportant avec elle ce secret.

» Nous, nous croyons que la recluse de la vallée était une princesse, les vieilles femmes disent qu'un amour malheureux l'avait décidée à fuir le monde. Que le bon Dieu ait pitié de son âme, car c'était un ange du ciel ! »

OLYMPE CHODZKO.

LES QUATRE SAISONS.

TRADUIT DU POLONAIS DE NARUSZEWICZ.

Grand historien et grand poète, Stanislas-Adam Naruszewicz termina sa carrière en 1796. Quand nous parlerons de la littérature polonaise en général, nous ferons connaître à nos lecteurs ce savant illustre ; aujourd'hui nous nous contentons de donner la traduction d'une de ses pièces en vers ; nous nous proposons de passer ainsi en revue toutes les sommités de la littérature polonaise ancienne et moderne.

LE PRINTEMPS.

Oh ! quelle belle saison, et que la nature est riante quand les forêts se sont couvertes d'une nouvelle verdure ! le soleil s'élève sur l'horizon, et la neige disparaît sous ses rayons brûlans.

—

L'aquilon, avec ses ailes de glace, s'est enfui en Laponie, et le zéphir léger parcourt sans entraves nos délicieuses vallées en semant partout les fleurs aux mille couleurs.

—

Les feuilles verdoyantes répandent un bruit lointain, et l'alouette unit son chant au doux murmure de la nature renaissante.

—

Ici, un nombreux troupeau de brebis effleure de ses dents délicates l'herbe qui vient de croître ; là, un pâtre, avec son gardien fidèle, accorde sa flûte pour charmer sa longue journée.

—

Et la Wistule, libre de ses glaçons, pousse rapidement ses bateaux jusqu'à la mer, et l'agriculteur attend impatiemment le jour où il pourra échanger son blé contre l'or de la Hollande.

—

Accourez vite, race travailleuse, attelez vos bœufs aux charrues, ne laissez pas la saison s'écouler, semez le grain pour attendre l'hiver en paix.

L'ÉTÉ.

De quels feux brillent les coursiers de Phébus ! le firmament étincelle, la chaleur pénètre partout, elle vous atteint même sous l'ombrage des feuilles.

—

Hier encore, les rives débordaient, et aujourd'hui leurs ondes calmes et paisibles couvrent à peine le lit du fleuve; où le coursier ne pouvait résister aux flots, le chien passe sans effort.

—

Les fleurs se fanent et se dessèchent, leur sommet se penche tristement : elles attendent qu'une main vigilante vienne recueillir leur graine pour une autre année.

—

Le moissonneur, affaibli par la chaleur, respire à peine et attend l'heure du repos. Les oiseaux ont suspendu leurs chants, on n'entend plus que la douce gazelle.

—

Quelquefois le ciel s'obscurcit, les nuages semblent un linceul qui l'enveloppe; la foudre gronde, la grêle s'élance avec force, la nuit a remplacé le jour, la nature paraît pâlir d'effroi.

—

Et moi, attendant dans ma chaumière, j'invoque Bacchus et je savoure son délicieux nectar. Que le ciel tonne, un cœur droit et vertueux ne craint rien.

L'AUTOMNE.

Les rayons du soleil sont moins âpres, l'automne prodigue ses bienfaits. Partout où je porte mes regards, mon âme se réjouit, la nature respire le bonheur.

—

Les bœufs traînent les chariots de blé, les granges ont peine à contenir toutes les richesses de la terre polonaise. De jolies filles et de braves garçons portent au seigneur des couronnes de blé.

—

Le villageois courageux ne redoute pas la morsure des abeilles, il recueille le miel en dépit de cette armée menaçante; il l'entasse dans des tonneaux, dans des cuves, et prépare du plaisir aux buveurs.

—

Les arbres plient sous l'abondance des fruits, personne ne les ramasse; on les dédaigne, parce que la nature est trop prodigue.

—

Bonheur et joie à l'agriculteur qui a travaillé le printemps et l'été, il recueillera le fruit de ses peines au milieu de sa famille et de ses amis... Qu'il s'abreuve de sable, celui qui s'est refusé au travail.

L'HIVER.

Moment trop court de la saison automnière, tu nous échappes, tu fuis de tes ailes rapides; pourquoi ne puis-je arrêter ton cours?

—

Comme une flèche tendue qui va se précipitant sur son but, tu t'es enfui, et mes yeux cherchent en vain les délices qui m'entouraient : le bonheur passé n'est plus.

—

L'effrayant aquilon parcourt la plaine et les montagnes, il souffle la neige glaciale; mes yeux en sont aveuglés. Le soleil du midi réchauffe moins que le crépuscule d'un beau jour d'été.

—

Des hommes robustes succombent sous le poids des monceaux de glace qu'ils transportent dans les glacières. Le chant des oiseaux ne réjouit plus l'oreille, le triste croassement des corneilles se fait entendre, ce sont les lugubres hôtes de nos toits.

—

Mais je ne me chagrine pas; si la belle saison nous quitte, elle reparaîtra, et quand les glaces seront emportées, les fleurs et la verdure couvriront encore nos champs et nos jardins.

—

Pour toi seul, pauvre mortel, le temps est impitoyable; quand la vieillesse viendra, quand elle aura glacé ton sang, la saison nouvelle ne te rendra pas à la jeunesse.

—

LE CHATEAU DE PIESKOWA-SKALA.

Sweet vale! whose bosom wastes and cliffs surround;
Let me a while thy friendly shelter share!
Emblem of life! where some bright hours are found,
Amidst the darkest, dreariest years of care.

G. C. DE DEVONSHIRE.

Agréable vallon, solitude secrète,
Ah! laisse-moi; ouir de ta douce retraite;
Tu me peins cette vie, où l'homme aime à saisir
Parmi de longs chagrins un moment de plaisir.

J. DELILLE.

Roskoszna samotności! ty, lube ustronie!
Pozwól bym wypoczęła na twém cichem łonie.
Twojto obraz maluje tę swobodną chwilę,
Któréj w posępném życiu człowiek pragnie tyle.

FR. LOCKI.

Cette inspiration poétique consacra la présence de la duchesse de Devonshire dans les Alpes. En apercevant la riante et tranquille vallée d'Urseren, son âme s'embrasa, son âme de poète trouva des paroles pour rendre sa profonde émotion. Si elle avait vu la Pologne, si elle avait vu les beautés enchanteresses qui entourent Krakovie, si elle avait contemplé cette rivale des Alpes, la vallée de Pieskowa-Skala... ah! que sa muse eût été délicieusement inspirée!... Ces contrées sont montagneuses comme Oycow; le torrent du Prondnik arrose ce site enchanteur; le château de Pieskowa-Skala n'est éloigné d'Oycow que de deux lieues. Nous ramenons nos lecteurs dans cette riante vallée.

Le nom du premier fondateur de Pieskowa-Skala s'est perdu dans le passé, mais on croit que son origine remonte aux règnes des premiers rois de la Pologne. L'histoire rapporte qu'en 1377, Louis, roi de Hongrie et de Pologne, pour récompenser la valeur de Pierre Szafraniec, le rendit propriétaire du château de Pieskowa-Skala; il n'y a plus de trace de ce don royal. Le bâtiment qui existe aujourd'hui a été bâti en 1582 par Stanislas Szafraniec, palatin de Sandomir, sous le règne d'Etienne Batory. Mais si le château d'Oycow ne présente plus qu'un amas de ruines, celui de Pieskowa-Skala s'est maintenu dans son imposante beauté.

Il est difficile de se faire l'idée d'un site plus ravissant et plus majestueux; ces montagnes dominées par d'épaisses forêts, ces pins qui élèvent fièrement leur tête comme pour protéger la vallée, ces eaux limpides du Prondnik qui s'échappent par torrens d'un rocher gigantesque... tout émerveille la vue et pénètre l'âme.

Le château est fermé par des portes de fer; un rocher, qui a la forme de la massue d'Hercule, lui fait face: il semble un éternel symbole de la grandeur et de la force de ses anciens propriétaires. On ne peut comprendre comment ce rocher, si frêle à sa base et d'une si grande étendue à son sommet, ait pu résister aux commotions de la nature physique; c'est une des plus belles et des plus inexplicables bizarreries. Les ennemis de la Pologne, s'inclinant devant cette merveille n'osèrent pas y porter une main sacrilége! La massue d'Hercule a résisté aux foudres du ciel, aux tremblemens de terre et aux révolutions des empires. Adorons cette omnipotence de la Providence.

En parlant du château de Pieskowa-Skala, nous devons le récit des événemens dont il fut le témoin. Des noms illustres se rattachent à ces

événemens; les Topor, les Tenczynski, les Wielopolski, derniers propriétaires du château, figureront dans notre récit.

Vers le milieu du XIe siècle, il y avait un riche gentilhomme nommé Toporczyk; son écusson portait l'origine de ce nom : *topor*, la hache. Il avait trois fils, Sendziwoy, Nawoy et Zegota. Les deux premiers, à la fleur de leur âge, allèrent combattre les ennemis de la Pologne; le plus jeune resta près de son père, pour consoler ses vieilles années; mais il fut pris un jour par l'envie de voyager, et supplia son père de lui laisser courir le monde. Le vieillard résista long-temps à ses prières; il aimait Zegota, il était toute sa joie... comment se résoudre à une séparation? Cependant il céda, et le jour du départ fut fixé. Grande fut la douleur du père! Les serviteurs aussi versaient des larmes, car la bonté de Zegota l'avait fait aimer de tous.

Zegota partit comblé des dons de son père, qui voulait que l'honneur de sa famille fût dignement soutenu dans les pays lointains; il lui donna un armement complet, selon l'usage du moyen-âge, et fit graver sur l'écusson de Zegota les armes de la famille, qui étaient deux haches en croix. Le plus beau cheval blanc de son écurie fut encore pour Zegota : « Va, mon fils, lui dit-il au moment des adieux, et reviens sur ton fidèle coursier; que sa couleur, signe de la vertu et de la candeur, soit à jamais préservée de souillure. Si je vis encore à ton retour, je t'embrasserai avec bonheur; mais si le Ciel dispose de moi, je te donne ma bénédiction, qu'elle te soutienne, te protége, et que Dieu te guide. » Le bon Zegota reçut à genoux les paroles de son père, des larmes inondaient ses yeux; ce départ, qui l'avait fait palpiter de joie, se changeait en amertume au moment des adieux. « Mon père, bénissez-moi, » ce furent ses dernières paroles. Il partit.

Il parcourut divers pays. Avide de s'instruire, il mit à profit ses voyages. Plusieurs années se passèrent ainsi; il avait vu les plus belles contrées du monde, il avait observé les mœurs des différens peuples, il avait étudié leurs langages, observé leurs coutumes.

Mais l'amour de la patrie se réveilla plus vivement dans son cœur. Il éprouva ce sentiment de douleur inquiète qu'on appelle le mal du pays; un souvenir effaçait tous les souvenirs : la Pologne, sa patrie, sa religion, sa foi, son amour; la Pologne, il voulait la revoir, respirer l'air vivifiant de son berceau, embrasser son vieux père et dire : Je vis enfin! Zegota se dirigea vers son pays bien-aimé. Zegota revit le toit paternel, mais son père était mort depuis long-temps, et il fut repoussé et renié par ses frères, qui, s'étant emparés de la fortune, feignaient de ne pas le reconnaître; il leur montra l'écusson aux armes de la famille, il leur montra le cheval blanc que son père lui avait donné en partant; mais rien ne servit : la cupidité avait étouffé dans leur âme le dernier souffle de la tendresse fraternelle. Pauvre Zegota! le voilà sans famille au milieu des siens, sans fortune en présence de son riche domaine; il en appelle aux témoignages des autres, il demande ses anciens serviteurs, mais ses frères les avaient chassés.

Que fera-t-il? Quelle voix s'élèvera en sa faveur?... Il se sent abandonné; mais sa conscience le soutient; il implorera la justice du roi.

Il se dirige vers la capitale du royaume, il arrive au palais du roi; il demande à être entendu du monarque; il plaide sa cause, il la plaide sans haine, mais avec douleur et conviction. Le roi est touché : il promet de faire rendre justice. Sa fortune lui est restituée, et ses frères sont contraints de le reconnaître pour leur frère. Mais leur iniquité a mis entre eux une barrière insurmontable. Zegota les renie à son tour, ne veut plus les revoir; il veut rompre le dernier chaînon qui le lie à eux; il efface les deux haches en croix de son écusson, et désormais ses armes seront son cheval blanc. Mais en mémoire de son père, et par respect pour son illustre origine, ses armes seront surmontées d'une hache. Le roi sanctionna les dispositions de Zegota, et ses armes sont encore aujourd'hui celles des propriétaires de Pieskowa-Skala.

Zegota fut surnommé le *renié*, Zaprzaniec : de là l'origine du nom Szafraniec; c'est cette famille qui éleva le château que représente notre gravure. Ce monument est debout; il semble n'avoir pas lutté contre les révolutions; il les défie.

Zegota, comme on l'a vu dans le cours de notre narration, n'était pas propriétaire de Pieskowa-Skala; ce fut Kasimir-le-Grand qui en posa les premiers fondemens, et qui le donna pour récompense à Szafraniec. Dans l'origine, le rocher qui fait face au château était d'un accès difficile, on ne pouvait le franchir qu'à pied, ce qui le fit nommer Pieszkowa, ou Pieskowa-Skala. Les descendans de Pierre Szafraniec agrandirent considérablement le château; il possède encore aujourd'hui cent appartemens, parfaitement bien conservés;

les balcons, la sculpture des portes, les vitraux, tout est intact ou dans sa beauté primitive. On trouve dans la partie moderne du château soixante pièces habitables, ornées avec ce luxe solide du moyen âge qui peut franchir les siècles, et qui nous prouve, à nous, que notre luxe n'est que du clinquant. La chapelle du château est de la plus grande magnificence. Des portraits de famille décorent une vaste galerie. Un de ces portraits fixe particulièrement les regards des visiteurs, c'est celui d'une Wielopolska : sa figure est belle, imposante ; ses grands yeux noirs sont doux et étincelans; elle porte un sabre à la main. Le gardien n'attend pas qu'il soit questionné pour commencer son histoire.

« Ce portrait est celui d'une femme, dit-il, mais une héroïne, une femme brave comme le plus brave guerrier; elle avait entendu parler de l'intrépidité, de la valeur de Zegota, son ancêtre; elle voulut marcher sur ses traces; elle prit le costume militaire et alla combattre les ennemis de la Pologne. Le courage du guerrier inconnu était en grande admiration dans le pays; chacun se demandait : Mais quel est-il, pourquoi se dérobe-t-il à notre amour, à notre reconnaissance? Enfin le bruit se répandit que le guerrier était une femme, et la pauvre femme, en effet, eut tant de douleur de voir son secret découvert, qu'elle alla s'enfermer dans un couvent; elle quitta le casque et l'uniforme, et se fit religieuse : mais elle mourut bientôt, car elle regrettait sa vie glorieuse. Un peintre, voulant conserver le souvenir de ses hauts faits, la peignit ainsi. » On ne connaît point d'autres détails sur cette existence remarquable; l'infortunée Wielopolska fut oubliée de ses contemporains; moins heureuse qu'Émilie Plater, personne n'a chanté sa gloire.

Le château de Pieskowa-Skala devait être une forteresse à son origine, car tout est prévu pour soutenir un siége et un assaut; il possède des forges, des magasins, des sources d'eau. Il a un puits d'une telle profondeur, qu'il faut onze minutes pour tirer un seau d'eau.

La plus grande partie des croisées dominent la vallée du Prondnik; rien de plus varié que la vue de ce paysage; la massue d'Hercule, ces rochers, ces forêts, tout cet ensemble a quelque chose de merveilleux. Dans le nombre des curiosités de Pieskowa-Skala, nous ne pouvons oublier la caverne sans fond, appelée *Dorotka,* la belle Dorothée. Cette caverne se trouve bizarrement placée dans l'intérieur du château; l'origine de son nom remonte à la famille des Toporczyk. Une jeune fille appartenait à cette famille; elle fut condamnée à périr de faim dans la caverne sans fond, pour s'être livrée à un amour indigne de sa naissance, et elle devint victime des préjugés féodaux!

C'est à Pieskowa-Skala que naquit et vécut Sophie Olesnicka, célèbre par sa science et son beau talent de poète. C'est la seule femme poète du XVIe siècle, nommé le siècle d'or de la littérature polonaise. En effet, les sciences, les lettres et les beaux-arts touchaient à l'apogée de leur gloire à cette époque. Ce fut de 1506 à 1622 que ce progrès intellectuel se fit remarquer en Pologne. Sigismond Ier, contemporain de Léon X, de Charles-Quint et de François Ier, accordait une éclatante protection aux lettres polonaises. La langue nationale fut épurée et acquit le plus haut degré de perfection. Les premières familles de la noblesse protégeaient et encourageaient les sciences; tout concourait au développement des progrès dans le beau et l'utile.

Sigismond-Auguste, successeur de Sigismond Ier, donna asile dans la République aux bannis de toutes les nations pour opinions religieuses. La littérature polonaise s'enrichit de talens étrangers; l'imagination italienne, la méditation allemande lui jetèrent des reflets qui ont quelquefois embelli, mais souvent nui à son génie original. Cependant l'amour national domina toujours, et la littérature resta polonaise. C'est au milieu de ces influences, c'est en présence de ce grand mouvement intellectuel que notre Olesnicka composait ses poésies et se livrait à la contemplation de la nature. Elle dut à Pieskowa-Skala ses belles inspirations.

CURIOSITÉS NATURELLES.

LA FORÊT PRIMITIVE DE BIALOWIEZ.

LE BISON, L'URUS, L'ÉLAN, ETC.

Entre Warsovie et les marais de Pinsk, du 52° 29' et 52° 51' de latitude nord au 41° 10' et 42° de longitude selon le méridien de l'île de Fer, est située la forêt de Bialowiez ou Bialowieza (prononcez, Bialovièje). Sous la république de Pologne, cette forêt fut enclavée dans le palatinat de Brzesc-Litewski, et en très-petite partie dans celui de Podlaquie; aujourd'hui elle fait partie du gouvernement de Grodno, en Lithuanie.

Quand on quitte Warsovie pour prendre le chemin de Granne, sur le Bug, et qu'on traverse les hauteurs qui s'élèvent au-dessus de la petite ville d'Orla, on aperçoit au fond de l'horizon une ligne longue et noire; c'est la forêt primitive de Bialowiez. Le dernier village de la route est Haynowszczyzna, jadis frontière de la Pologne avant son union avec la Lithuanie.

Il faut encore traverser un village avant d'arriver à la forêt; c'est un des plus beaux sites de la Pologne; cette forêt possède des arbres et des plantes qui, jusqu'à présent, ont échappé à la culture. La végétation est admirable; la prévoyante nature a placé ces arbres, ces plantes diverses dans le terrain qui leur est le plus propre. Des plantes précieuses pour la médecine, des racines utiles à l'économie domestique sont oubliées; les animaux qu'on y rencontre, si prodigieusement variés dans leur espèce, ne se trouvent dans aucun autre lieu de l'Europe. On y voit des troupeaux de bisons, et le castor bâtit sa maison aux bords des rivières qui avoisinent la forêt; les ours, les loups, les lynx s'abritent sous les longues racines des arbres renversés. L'aigle affectionne particulièrement Bialowiez, et des milliers de différens insectes couvrent la terre.

Cette forêt est un lieu de délices pour un chasseur; le gibier y est abondant, et la chasse s'y fait avec toute la simplicité des premiers temps. Les raffinemens répandus dans toute la Lithuanie, et qui donnent plus d'attraits à ce plaisir, sont ici ou inconnus ou dédaignés; la cause en est simple : le gibier arrive de toutes parts, il se presse, pour ainsi dire, devant vous: pourquoi emploierait-on des moyens compliqués pour le saisir?

Les rois de Pologne avaient un grand goût pour la chasse; ceux de la dynastie des Jagellons aimaient à chasser dans les bois de la Podlaquie voisine du palatinat de Brzesc; l'histoire nous rapporte à ce sujet une circonstance bizarre : Kasimir-Jagellon passa sept ans dans ces contrées, de 1485 à 1492, entièrement livré aux plaisirs de la chasse; les affaires de l'État, les décisions les plus importantes se terminaient dans la maison du garde-forestier, et pourtant ce roi n'était pas incapable, son nom est cher à la Pologne, et le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est que sa bonté dégénérait en faiblesse.

La forêt de Bialowiez embrasse une étendue de 30 milles carrés de Pologne (52 lieues 1/2 de France); elle en a 7 de longueur sur 6 milles de largeur. Dans les temps reculés, elle faisait partie des domaines de la couronne polonaise, sauf une assez petite étendue qui appartenait à la



Impr.e de Leclere

Environs de Krakovie — Vüe de Pieskowa Skala.



La Forêt de Bialowicz — Le Bison, L'Urus.

Impr. de Leclere

famille lithuanienne des Tyszkiewicz. Après l'anéantissement politique de la Pologne, en 1795, Catherine II partagea la forêt entre ses favoris, ou plutôt elle la morcela et en donna quelque peu à chacun; mais le tout ne formait qu'une totalité de 7,21 milles, tandis que le reste de cet immense domaine a 22,67 milles.

On a remarqué depuis long-temps que les grandes forêts ont de l'influence sur le climat. Cette observation est saisissante à Bialowiez; son climat est plus froid que le reste des environs, et cette différence se fait sentir à mesure qu'on s'y enfonce davantage.

Les récoltes sont plus tardives que dans les endroits moins voisins de la forêt. Une autre remarque générale trouve ici son application : c'est que les grandes forêts fournissent les eaux qui servent à fertiliser les contrées éloignées; Bialowiez est traversé par d'innombrables quantités de ruisseaux qui vont se jeter dans la Wistule par la Narew et le Bug. Dans les forêts qui ont moins d'étendue, les eaux sont bourbeuses, coulent lentement, et sont toujours avoisinées par des marais malsains.

Le terrain de Bialowiez est en général sablonneux; mais dans les lieux bas, ou sur les bords des rivières, la terre est noire et marécageuse.

Au milieu de la forêt se trouve le village de Bialowiez, situé sur les bords de la Narewka; il est dominé par une colline. Auguste III, de la maison de Saxe, y fit construire une maison de chasse; quelques ruines se voient encore sur son emplacement. Autour de la colline s'étend un village composé d'une soixantaine de maisons; à quelque distance de là on trouve Stara-Bialowiez, la Vieille-Bialoviéje. Jadis on y voyait un château aux tours blanches et élevées. Il donna son nom à la forêt; mais le temps a détruit jusqu'à la dernière de ces ruines.

Batorowa-Gora, le mont de Batory, est encore un lieu remarquable et rempli de souvenirs historiques; le roi Batory y venait chasser. Auguste II et Auguste III, de la maison de Saxe, qui aimaient la chasse avec passion, donnèrent leur nom à un autre endroit de la forêt, appelé Augustowka.

Dans toutes les révolutions de la Pologne, la forêt de Bialowiez a été le théâtre d'événemens militaires importans, et nous aurons souvent l'occasion de revenir sur les faits dont elle a été le témoin.

Le bison, qui a disparu du reste de l'Europe, se trouve dans la forêt que nous décrivons. Cet animal est nommé *wyssent* par les anciens Germains, *orax* par les Romains, *zimbr* par les Moldaves, et *zubr* par les Polonais (prononcez joubre). Son poil est court, mais doux; sa crinière est longue et sa barbe touffue; elle croît ou décroît, selon son âge : ce n'est cependant qu'en hiver que la nature le revêt de la fourrure qu'il perd en été; sa couleur est châtain clair ses crins, en hiver surtout, ont une odeur qui se rapproche de celle du musc; sa tête est énorme, relativement à son corps; son front est bombé; ses cornes sont noires, et si le hasard fait qu'elles soient une fois cassées, elles ne repoussent plus; ses yeux sont perçans, et le blanc se remplit de sang lorsque l'animal est en fureur; sa peau est deux fois plus épaisse que celle du bœuf ordinaire, et il a deux côtes de plus que le bœuf. Il se frotte volontiers contre les arbres, et s'enduit par là d'une croûte résineuse.

Il passe l'été et l'automne dans des lieux humides et fournis d'arbres, pour se garantir de la morsure des insectes pendant les grandes chaleurs; en hiver et au printemps, il préfère les endroits secs et découverts. Les bisons vivent généralement en troupeaux de trente à quarante; les vieux se séparent des jeunes, et marchent par petites bandes de trois à quatre, mais toujours dans le voisinage des grands troupeaux. Si les deux troupeaux se rencontrent, le plus faible en nombre cède le pas à l'autre. En cas de dispersion, ils s'appellent d'une voix faible, qu'on a peine à entendre à soixante pas de distance, et qui ressemble au grognement du porc.

Le bison ne redoute point l'eau; il traverse les rivières à la nage, mais il ne se baigne pas.

Les vieux bisons ne fuient point l'homme; ils n'en ont point peur; ils s'arrêtent quand ils l'aperçoivent, mais ils ne lui cèdent jamais leur place. Si on les attaque, ils deviennent furieux.

Ils se nourrissent de feuilles vertes et d'écorces d'arbres; quand la terre est couverte de neige, ils cherchent l'osier, ou les autres arbres et arbrisseaux qui conservent leur verdure. Cependant ils ne touchent pas les pins, le genièvre, enfin tout ce qui porte des épines. Il y a des plantes qu'il préfère à toutes les autres. On montre à Bialowiez plusieurs herbes qui font leur nourriture ordinaire, et les habitans croient que les bisons préfèrent cette forêt parce qu'elle produit telle ou telle plante ou herbe.

Les expériences qu'on a faites sur un jeune

bison apprivoisé ont démontré qu'il choisissait soigneusement dans le foin les herbes ombellifères et celles qui croissent dans les terrains humides. Par une singularité inexplicable, il mangeait aussi l'avoine ; cependant on n'a jamais vu le bison dévaster les champs.

En septembre, les mâles s'accouplent avec leurs femelles ; cela dure à peu près trois semaines, et, pendant tout ce temps, les mâles se livrent entre eux des combats acharnés. Une fois séparés des femelles, ils ne cherchent plus à s'en rapprocher, et ne montrent aucun attachement à leurs petits. Au bout de neuf mois, la femelle met au jour son petit; jamais la nature ne lui en donne plus d'un à la fois.

Le bison nouveau-né reste privé de mouvement pendant deux ou trois jours, et la mère est si furieuse à cette époque, que les animaux les plus féroces n'osent l'approcher. Au bout de trois jours, le bison donne quelques signes d'existence; il tète jusqu'à l'automne. En hiver, son poil devient velu et il ressemble tout-à-fait à l'ours.

La durée de la vie du bison est de cinquante ans pour le mâle et de quarante-cinq pour la femelle. Dans la vieillesse ses dents sont usées et sortent à peine de sa mâchoire ; il ne peut plus alors manger l'écorce des arbres, il maigrit et ne tarde pas à mourir.

Quand il est malade, il devient facilement la proie des loups, des lynx, des ours et d'autres animaux sauvages; mais, quand il est dans sa force, il est toujours vainqueur. Des bandes de loups ne peuvent résister aux bisons; s'ils sont attaqués, ils se forment en carré, ils placent leurs petits au milieu d'eux, et se défendent toujours victorieusement. La nature les a doués d'un odorat extraordinaire; à cent pas ils reconnaissent la présence de l'homme.

On ne voit pas le bison se rapprocher du bœuf domestique ; ces deux animaux, malgré leur ressemblance, ont une extrême aversion l'un pour l'autre. L'expérience suivante a été faite : on a pris aux deux mères deux petits bisons qu'elles allaitaient; on les a conduits à une vache, mais ils refusèrent absolument de la téter, tandis que la même expérience faite sur une chèvre a parfaitement réussi. On a cherché vainement à les accoupler avec des taureaux, les femelles ne se laissaient pas approcher.

Quand on les prend jeunes, ils s'habituent à l'homme qui leur apporte la nourriture, ils leur lèchent la main; mais si un étranger veut les approcher, ils deviennent aussitôt furieux. En général, cet animal ne peut être apprivoisé, et il est inutile aux travaux de l'homme; les expériences qu'on a faites ont été sans résultats; il n'aime pas la couleur rouge, il se met en fureur en l'apercevant de loin.

La viande du bison est bonne et nourrissante, son goût a du rapport avec celle du bœuf et du gibier; le bouillon qu'on en fait a l'odeur du musc; cette odeur se fait particulièrement remarquer dans la tête et dans la cervelle.

Le bison est d'une force extraordinaire ; on raconte à ce sujet l'anecdote suivante : le roi Alexandre Jagellon avait ordonné une grande chasse, et pour que sa femme prît part à ce plaisir, on construisit une longue galerie dans la clairière, pour qu'elle pût y circuler. Le bison ne fit qu'y toucher, et la galerie fut entièrement renversée.

Il y a quelques années, on parvint à élever un bison dans une étable; on voulut ensuite le transporter dans une autre étable. On le garotta, et vingt hommes étaient destinés à le conduire. Le bison, en faisant un mouvement, cassa les cordes qui l'attachaient, et jeta à terre les vingt hommes.

La chasse qu'on faisait jadis au bison est très-curieuse; on ne l'attaquait point avec des armes à feu. Des hommes à cheval, choisis parmi les plus adroits, étaient armés de dards, et, dans les temps plus anciens, de flèches; on lâchait les chiens qui relançaient la bête, tandis que les cavaliers cherchaient à la blesser avec leurs piques. Le premier sur qui le bison s'élançait lui tirait sa flèche et prenait la fuite; l'animal le poursuivait; un autre chasseur l'attaquait de côté; alors le bison se jetait sur celui-ci en abandonnant le premier. L'animal, pressé de toutes parts, ne sachant lequel choisir entre tous ses ennemis, tombait épuisé de fatigue et percé de coups.

Voici la seconde manière de faire la chasse au bison. Les chasseurs choisissent des arbres de moyenne grosseur ; ils lancent leurs chiens qui commencent à le harceler; le chasseur se couvre alors de l'arbre pour éviter sa fureur, et manœuvre si agilement, qu'il évite les coups de l'animal; il l'attaque avec un pieu. Le bison s'acharne alors contre l'arbre, et, dans l'excès de sa rage, il lui donne des coups de cornes comme s'il voulait l'arracher ; il devient plus furieux à mesure que le chasseur le frappe davantage; on dit que, dans la chaleur du combat, il dresse la queue, et que sa force est telle que si elle touche l'habit du

chasseur, elle l'arrache et entraîne l'homme infailliblement. Les chasseurs qui ne peuvent résister à la fatigue d'un tel exercice emploient un moyen pour écarter le bison de l'arbre, pendant quelques momens : ils lui lancent le bonnet rouge qu'ils portent sur leur tête; le bison se jette dessus avec une impétuosité incroyable ; on le tire alors par le crin, et on l'attaque d'un arbre à l'autre jusqu'à ce qu'il tombe accablé de lassitude ou blessé mortellement.

En 1821 la forêt de Bialowiez comptait 732 bisons, dont 384 mâles, 258 femelles, et 95 petits. L'expérience a démontré que le nombre des mâles surpasse toujours celui des femelles ; trois mâles sur une femelle, est le calcul ordinaire.

On fait tous les ans le dénombrement de ces animaux à Bialowiez, et voici le moyen dont on se sert : quand la première neige commence à tomber vers la fin de l'automne, au moment où elle ne forme encore qu'une couche très-mince, les chasseurs se placent le matin dans diverses parties de la forêt ; on compte après les traces que l'animal a laissées sur son passage : c'est un moyen sûr et qui ne manque jamais. Le bison se lève de grand matin pour aller chercher sa nourriture, aucun ne reste dans le gîte qu'il a pris pour la nuit; il est donc facile de compter le nombre de troupeaux et des pièces qui les composent.

A l'époque où la forêt de Bialowiez appartenait à la Prusse (1795-1807), les forestiers allemands voulaient peupler de bisons les forêts qui bordent le Narew, mais ils ne purent parvenir à un heureux résultat. Les mêmes tentatives avaient été faites anciennement par les deux rois de Pologne de la maison de Saxe, qui transportèrent quelques couples de ces animaux dans un parc entre Dresde et Grassenhayn, spécialement destiné à cette expérience, ou dans la forêt de Grehden; ces tentatives furent sans aucun résultat. Jadis cet animal se trouvait pourtant dans plusieurs contrées de l'Europe : en France, dans les Ardennes, dans les Vosges et dans les Pyrénées; Jules-César et Tacite rapportent l'avoir vu dans l'ancienne Germanie.

Dans le commencement du siècle dernier, il se trouvait, quoique bien rarement, en Walachie, dans la Prusse-Polonaise et dans d'autres provinces de ce pays; les rois de Pologne envoyaient aux divers monarques de l'Europe la viande fumée des bisons, comme un mets fort recherché et très-estimé des gourmets.

Un historien assure qu'en 1596 on a tué en Prusse un bison qui avait 10 pieds de longueur depuis le front jusqu'à la queue, et 7 de hauteur; son poids était de 1906 livres de Nuremberg. Un autre historien rapporte que le roi Sigismond-Auguste a tué de sa propre main un bison tellement grand, que trois personnes pouvaient s'asseoir entre ses cornes. Ces animaux peuplaient alors les environs de Warsovie, de Sochaczew, d'Ostrolenka, etc. Les parcs des rois et même les domaines des particuliers en possédaient toujours un grand nombre. Les guerres continuelles qui ont ravagé le pays depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, ont rendu cet animal très-rare; on ne le trouve plus que dans la forêt de Bialowiez.

Quelques écrivains ont confondu le bison avec quatre espèces d'animaux qui avaient avec lui de la ressemblance : le bœuf sauvage, le buffle, le bonasse et l'urus. Les urus surtout, qui se trouvaient jadis en Pologne, et particulièrement dans la Mazovie, dans la Prusse et dans la Podlaquie, ont été constamment pris pour des bisons ; cependant l'urus (*urochs* des anciens Germains, et *tur* en polonais) était le bœuf sauvage; il avait les formes du bœuf domestique, mais la taille beaucoup plus élevée et la force plus grande; il en différait aussi par la couleur de son poil qui était noir. Cet animal n'existe plus en Europe, et en quittant la Pologne, son dernier asile, il a peut-être disparu du globe; notre gravure le représente tel qu'on le trouvait en Pologne au XVIe siècle. Voici l'extrait d'un auteur français, Blaise de Vigenère, qui a publié en l'année 1573 une compilation de divers auteurs français, sous le titre de : *Description de la Pologne*, dédiée au roi Henri III, duc d'Anjou : « L'urus n'est proprement autre chose qu'un vrai taureau sauvage, hormis qu'il est plus grand sans comparaison, voire que nul autre animal, l'éléphant excepté tant seulement, et sont tous noirs, hormis une raie mêlée de blanc qui leur va le long de l'eschine. Toutefois il ne se trouve guère qu'en Mazovie, prochaine de la Lithuanie, et encore en certains villages qui ont charge de les garder en grands pourpris et clôtures de bois, à guise de parcs, car ils ne vont pas errans de çà et de là par les profondes forêts, comme les autres bêtes sauvages; et là ils se mettent, si l'on veut, avec les vaches privées, aussi bien qu'avec celles de leur espèce... En toutes autres choses, il ne convient de rien avec ce que Gesnerus en a

» écrit, qui confond les bisons avec les urus, les » prenant en beaucoup de particularités l'un pour » l'autre. »

Ostrorog, écrivain polonais du XVIe siècle, a laissé un ouvrage plein de recherches curieuses sur la chasse des bisons et des urus; mais il fait remarquer que ces animaux sont d'une espèce tout-à-fait différente, et engage les propriétaires à ne jamais les laisser ensemble dans leurs parcs, car ils se détestent et se livrent des combats à mort. Il est important de dire que le savant Cuvier fit une erreur en écrivant, dans son *Règne animal*, t. 1, page 270, « que le bison se trouve actuellement dans les forêts de Krapacks (Karpates) et du Caucase. »

Au nombre des animaux qui ne se trouvent plus dans le reste de l'Europe, et qui se sont réfugiés en Lithuanie, c'est-à-dire dans la forêt de Bialowiez, on remarque l'élan (*los* en polonais). Cet animal a la grandeur d'un bœuf ordinaire; son crin est long et épais, et son poil clair et d'une couleur cendrée. La tête du mâle porte de longues cornes, qui ressemblent à celles du cerf, mais qui n'ont pas pourtant leur grandeur; elles sont aplaties et dentelées à l'extrémité. Nous ne donnerons pas une description plus détaillée de l'élan; on sait qu'il appartient à la famille des cerfs. Nous ajouterons seulement qu'en Lithuanie, et surtout à Bialowiez, ils vivent en troupeaux. L'un d'eux les dirige, et tous lui obéissent et vont dans les lieux où il les conduit; ils traversent ainsi les eaux à la nage, et sont capables de faire 50 milles de Pologne (88 lieues de France) par jour. Ils se nourrissent de mousse, de l'écorce et de la feuille des arbres; ils préfèrent à toutes celles de tilleul et de bouleau.

La viande de l'élan est savoureuse; on en retire quelquefois jusqu'à huit cents livres. Cet animal se trouvait jadis en Pologne et s'y multipliait en grand nombre; il se tenait toujours dans les lieux les plus secs. Buffon, dans sa description, dit que l'élan a beaucoup de rapports avec les rennes de la Laponie. Dans l'histoire, nous voyons que la Lithuanie possédait des rennes au XVIe siècle, et, dans la législation de ces temps, on fait mention des zibelines, qui ne se trouvent plus aujourd'hui qu'en Sibérie.

Nous avons encore à parler d'un des hôtes de la forêt de Bialowiez; c'est le castor (*bobr* en polonais). Ils vivent tantôt isolément dans leurs maisons, et tantôt en colonies très-nombreuses aux bords des rivières. Autrefois il y avait en Pologne des officiers du gouvernement spécialement chargés de la garde des castors.

Cet animal, dit le naturaliste polonais Stanislas Jundzill, est doué d'un instinct merveilleux; par son industrie il se procure tout ce qui est nécessaire à sa vie; il choisit pour sa demeure des rivières peu profondes, calmes et ombragées de verdure : c'est là où il bâtit ses maisons; tantôt elles sont isolées, tantôt rangées les unes à côté des autres, toujours dans un alignement parfait. Les castors se servent du bouleau, du chêne et du hêtre pour faire leurs bâtisses, et ils trouvent dans la forêt de Bialowiez tout ce qui est convenable à l'exécution de leurs travaux. Ils se nourrissent d'écorces d'arbres ou de l'arbre lui-même, quand son bois est bien tendre. Où la prévoyance du castor est admirable, c'est quand il abat un arbre pour la construction de sa maison; il commence d'abord par couper avec ses dents le côté de l'arbre qui doit tomber le premier, ensuite il passe de l'autre côté et le coupe de la même manière; il se retire un peu, quand l'arbre tombe par terre; puis il revient et coupe, comme avec un couteau, toutes ses branches; il les partage ensuite en morceaux de deux ou trois pieds de longueur. Il lui faut une heure pour couper un demi-pied d'arbre; mais quand l'arbre est dur et gros, il lui faut plusieurs jours. Il travaille de préférence pendant la nuit; en été il dort toute la journée sur un lit formé d'herbes, en laissant ses pattes de derrière et sa queue baignées dans l'eau; selon que l'eau monte ou descend, il déménage d'un étage à l'autre; mais, en cas de grande sécheresse, il sait se bâtir des digues pour que l'eau ne lui manque jamais. Sa marche peut être très-rapide, et il ne se sert quelquefois que de ses pattes de derrière, quand il porte un fardeau dans ses pattes de devant. Il nage avec une force surprenante, et en ne faisant encore usage que de ses pattes de derrière et de sa queue; il tient ses pattes de devant croisées sous sa barbe et dans un état d'immobilité complète. Il peut plonger profondément dans l'eau, mais il ne peut pas y rester long-temps, parce que sa respiration est courte. Rien n'interrompt son sommeil; quand il est une fois endormi, le bruit le plus voisin ne saurait le réveiller. Son poil a atteint toute sa croissance à l'âge de trois ans; sa fourrure est très-recherchée dans les hivers rudes de la Pologne.



Retour de Kasimir 1.er en Pologne.

Imprimerie de Lecière

HISTOIRE.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE (860-1139).

MIÉCZYSLAS II (1025-1034).

Le règne de Boleslas-le-Grand a montré la Pologne à l'apogée de sa gloire. La force et la volonté d'un homme de génie surent faire craindre, respecter, admirer la nation qu'il commandait; mais ces héros que la Providence donne au monde dans sa munificence n'ont point de successeur. Les grands exemples arrêtent quelquefois la marche de l'humanité, et si les nations se perdent dans l'inertie, elles s'épuisent dans la gloire.

Miéczyslas II, en succédant à son père, n'apporte à l'histoire qu'un contraste entre la faiblesse et la force, entre la médiocrité et le génie. Les révolutions qui se succédèrent après la mort de Boleslas étaient engendrées par l'état primitif de la société polonaise, et l'intelligence qui avait su dompter et dominer toutes les causes de désastres, abandonnait la nation à un roi sans vertus.

Les Slaves, avant la formation de la Pologne, étaient moins guerriers qu'agricoles. L'esprit de conquête leur était étranger; leurs occupations paisibles rendaient leur caractère doux et sociable; leurs institutions étaient libérales, leur gouvernement patriarcal, et leur religion n'admettait point de théocratie. A cette époque, la Pologne se formait de plusieurs petites républiques agricoles, n'ayant d'autres liens que la ressemblance du langage et des mœurs. Le pays ainsi partagé ne consentait à confondre ses intérêts, ne consentait à se réunir en un seul corps, que pour se soumettre à un chef dans le cas d'invasion étrangère; mais cette détermination était toujours temporaire.

La royauté était donc jusqu'alors, chez les Slaves, une institution illusoire; elle ne prit de consistance que vers le IXe siècle; les dangers qui menaçaient l'existence de la nation donnèrent aux rois un pouvoir de nécessité. Ainsi, la famille des Piasts devint maîtresse absolue de la nation polonaise et du pays, qu'elle organisa militairement. Les princes de cette dynastie n'accordaient de priviléges à aucune classe, et si elle créait des nobles, si elle donnait des domaines, elle se réservait toujours la faculté de défaire ce qu'elle avait fait. Les Piasts voulaient centraliser et former un seul Etat de toutes ces républiques éparses; ils voulaient qu'une même constitution les régît : et c'était en effet le moyen de résister à l'agression étrangère. Le IXe et le Xe siècles furent témoins de leurs efforts; mais sans l'avénement de Boleslas-le-Grand au trône, sans son génie qui créait et sa volonté qui organisait, ces efforts seraient restés impuissans. Maître de son peuple, il comprit ses besoins, il lui apprit à sacrifier de petits intérêts égoïstes à l'agrandissement de la nation; ces Etats partiels, concentrés dans leur localité, s'étendirent, bâtirent des villes et fondèrent un royaume fort et respecté. La Pologne eut des routes commerciales qui, par mer facilitèrent son commerce avec le Danemark et l'Angleterre, et par terre avec l'Allemagne et l'empire de Byzance.

Miéczyslas succéda à son père et hérita d'un trône plein de prospérité et d'avenir; mais la Pologne subit le sort des nations qui dûrent leur gloire à un homme de génie : ses désastres reparurent, parce qu'une main puissante n'était plus là pour les arrêter. Les Mazoviens, les Chrobates, les Moraves, les Poméraniens et quelques autres peuplades cherchèrent à se détacher du corps de la nation à la mort de Boleslas. La faiblesse, l'inertie de Miéczyslas, ne surent pas empêcher cette disposition des esprits, et de nouvelles crises menacèrent le pays.

Miéczyslas II, né en 990, avait 35 ans quand il prit les rênes du gouvernement (1025); il se

fit aussitôt couronner à Gnèzne avec sa femme Rixa.

Les hommes supérieurs ont un prestige qui domine tout ce qui les approche : les uns leur obéissent par conviction, les autres par instinct. Nous avons vu Miéczyslas prendre part à presque toutes les expéditions de Boleslas-le-Grand: livré à lui-même, il ne fut qu'un roi médiocre et un politique incapable, inutile à son pays, indolent, paresseux, sans persévérance, sans dignité. Il éloigna de lui tous les hommes de tête et de cœur. Les capacités qui avaient secondé Boleslas dans son administration intérieure abandonnèrent les affaires de l'État. Miéczyslas passait sa vie au milieu de jeunes voluptueux, livré à tous les excès et subjugué par la reine son épouse : cette femme, jalouse de son pouvoir, réveillait ses passions, lui donnait des occasions de les satisfaire, pour s'en faire un moyen de domination.

Les ennemis de la Pologne dûrent profiter de l'indolence de son roi : le duc russien Yaroslaf reprit les armes (1026), et attaqua à l'improviste toutes les garnisons polonaises qui gardaient le pays ; il pénétra jusque dans la Chrobatie-Rouge et s'empara de plusieurs places de guerre. Sa férocité soutenait sa vengeance. La pitié ne lui paraissait propre qu'à prolonger la guerre, et il voulait se hâter de la finir pour reprendre le gouvernement de ses provinces. Il s'attachait particulièrement à faire des captifs ; il les envoyait ensuite à Kiiow, avec ordre de leur faire cultiver les terres dévastées par les guerres de Boleslas.

Miéczyslas voyait sans s'émouvoir les calamités qui pesaient sur son pays. L'honneur, la gloire, le devoir étaient pour lui des mots vides de sens ; les pressantes sollicitations du peuple ne pouvaient réveiller son courage. Forcé néanmoins de rassembler son armée, il marche au-devant de l'ennemi ; mais il se borne à le repousser sur ses terres, après avoir fait quelques prisonniers, et il lui abandonne tout ce que son père avait conquis. Cette guerre acheva de mettre au grand jour la faiblesse et l'incapacité de son caractère.

Le duc de Bohême Udalrick ne douta plus qu'il ne lui fût aisé d'anéantir pour jamais tous les droits que la Pologne s'était acquis sur ses provinces. Sa couronne, qu'il devait à Boleslas, lui pesait, et la crainte seule l'avait soumis ; mais, n'ayant plus rien à redouter, il déclara ses ambitieuses prétentions. Une sorte de honte l'arrêta au moment d'exécuter ses projets ; les bienfaits dont Boleslas l'avait comblé l'accuseraient de perfidie et d'ingratitude : il chargea son fils d'une responsabilité qui l'effrayait.

Brzetyslas était un prince fier et hautain, nourri dans la haine des Polonais, et aussi jaloux d'insulter à leur puissance que son père l'avait été de se soustraire à leur domination. Il leva précipitamment des troupes, surprit quelques forteresses qu'Udalrick avait cédées à Boleslas et qu'il n'avait pu reprendre depuis ses démêlés avec ce prince. Il encouragea tous les grands de l'État, qui, approuvant cette guerre, n'osaient y consentir ouvertement. Ces premiers succès l'exaltèrent, et il résolut de marcher contre la Moravie, et de la ravager si elle voulait relever la tête. La Moravie n'hésita pas, elle s'unit aux Bohémiens contre les Polonais, et ceux-ci se virent attaqués sans être, pour ainsi dire, en état de défense. Les places qu'ils gardaient étaient faibles et mal pourvues ; ils attendaient des secours qui n'arrivèrent pas ; la plupart périrent les armes à la main, plusieurs furent vendus comme esclaves, quelques-uns furent renvoyés dans leur pays, ou pour y répandre la terreur ou pour y exciter à la vengeance : l'un et l'autre étaient indifférens aux Moraves, déjà éblouis par leurs prospérités, et résolus d'effacer la honte de leur dépendance par de plus grands efforts de courage.

Ce soulèvement fut à peine capable de ranimer Miéczyslas. Il n'eut regret des pertes qu'il avait faites que par la nécessité où il était de les réparer. Il se mit en campagne (1029), mais il n'osa pas pénétrer dans la Bohême. Il tourna ses forces contre la Moravie, mais il ne sut pas les employer utilement. Il n'entreprit aucun siége, il brûla quelques villages, enleva quelques quartiers, harcela l'ennemi, fit, en un mot, une guerre de partisans, et revint aussi fier de son expédition que s'il avait reconquis les pays qui s'étaient rendus indépendans de sa couronne.

Replongé dans sa mollesse, il congédia son armée, bien résolu de ne plus opposer que des négociations et des intrigues à quiconque aurait intérêt de l'attaquer. Sa politique ne parut pas redoutable, et de nouveaux ennemis se déclarèrent.

L'insurrection s'étendit dans les provinces situées sur la rive gauche de l'Oder. Boleslas ayant conquis ce pays, l'avait garni de châteaux forts, confiés à la garde des starostes ou castellans, avec l'obligation de lui payer un certain tri-

but. Pour prévenir les désordres, il avait nommé à ces charges des indigènes, comme plus populaires et plus au courant des affaires et des nécessités du pays. Enhardis par l'indolence de Miéczyslas, unis aux grandes familles par des mariages, ces castellans s'affranchirent bientôt de toute dépendance. L'appât du pouvoir, et l'ardeur de se dominer les uns les autres, amenèrent entre eux la discorde. Ils opprimèrent le peuple et se portèrent à des actes de cruautés envers lui. Le peuple exaspéré n'eut plus de frein, il se défendit par le meurtre et l'incendie.

Les castellans demandèrent secours à leurs voisins, aux risques de relever l'Empire; ils acceptèrent donc les troupes qui leur furent données par l'empereur Conrad II, successeur de Henri II. De là vinrent ces nombreux duchés et principautés de Mecklembourg, d'Altenbourg, etc., qui ne disparurent que sous la puissance de Napoléon...

Miéczyslas, comme tous les caractères faibles et irrésolus, avait quelquefois des velléités de résolution : il voulut reprendre les provinces qui lui avaient été enlevées par l'ennemi; à cet effet, il établit des impôts pour les frais de la guerre; mais les intrigues de la reine Rixa, son épouse, ennemie déclarée des Polonais, déjouèrent tous les projets du roi.

Miéczyslas, après cette détermination sans résultat, après ces efforts anéantis par l'influence d'une femme, se vit menacé par de nouveaux ennemis. Les Poméraniens levèrent l'étendard de la révolte! La nation, irritée par tant d'outrages successifs, arracha Miéczyslas à son indolence; les murmures éclataient de toutes parts : les Polonais se préparaient à défendre les droits de la patrie. On ne voyait dans la capitale et sous les yeux même de la cour que des armes, des chevaux, tous les préparatifs d'une campagne.

Cet appareil guerrier donna des craintes au roi, il commença à réfléchir à ses devoirs envers son peuple, et l'armée fut rassemblée; il se mit à sa tête, en 1032, et marcha contre les Poméraniens. Il fut secondé dans son expédition par trois princes hongrois : André, Bela et Lewanta, fils de Wladislas-le-Chauve et cousins-germains du roi de Hongrie Etienne; ils s'étaient retirés en Pologne après la mort de ce dernier, lorsque Pierre, neveu du roi Etienne, s'était emparé du trône.

Le chef des Poméraniens, se reposant sur l'incapacité de Miéczyslas, alla au-devant de son armée; le combat s'engagea avec une impétuosité incroyable; l'attaque et la défense furent également courageuses; les Polonais redoublaient d'efforts pour venger les outrages passés. Les Poméraniens n'eurent plus qu'à chercher la fuite pour échapper au juste châtiment qui les attendait. La plupart de leurs chefs périrent, d'autres furent pris et mis à mort. Le Hongrois Bela tua en duel le chef le plus valeureux des Poméraniens, et montra tant de courage et d'habileté dans ce combat, que Miéczyslas lui donna sa fille en mariage, et le nomma gouverneur de la Poméranie à titre de fief.

Bela eut deux fils, Geyza et Wladislas; ce dernier monta sur le trône de Hongrie.

Ces succès, cette campagne terminée d'une manière si brillante, auraient dû engager le roi à pénétrer plus avant dans le pays, qu'il lui importait de remettre tout entier sous son obéissance; mais sa lâcheté l'emporta sur son propre intérêt et sur l'intérêt plus puissant de la nation.

Plus apathique, plus faible qu'il ne l'avait jamais été, il crut que quelques momens de gloire étaient suffisans. Il aimait l'oisiveté avec délices, il ne s'y arrachait que par remords; mais ses remords étaient passagers, et pour y échapper il se livrait à tous les désordres; il abusa de tous les plaisirs, et tomba dans une langueur qui ruina sa santé, déjà affaiblie par les excès. Cette organisation incomplète, ce cerveau si mal fait pour porter une couronne ne put résister à son affaiblissement physique, il devint fou.

Miéczyslas avait quelques vertus : il aimait la justice, il apporta des améliorations dans l'intérieur du pays, il répartit la Pologne en palatinats, il érigea la Kiiovie en évêché, et pourtant il laissa son royaume dans un état déplorable! Ses vices avaient paralysé l'action du bien qu'il avait pu faire.

Il mourut le 15 mars 1034, après neuf ans de règne, et dans la quarante-quatrième année de son âge. On l'enterra à Posen.

INTERRÈGNE (1034-1040).

La reine Rixa eut une funeste influence sur Miéczyslas; c'est elle qui l'entretint dans tous ses désordres, c'est elle qui l'excita dans tous ses excès. Les annales de la Pologne montrent

trois reines dont les noms ont reçu le sceau de l'infamie : Rixa, Bone et Marie-Kasimire. Elles n'étaient point Polonaises!...

Rixa, Richsa ou Richenza était fille d'Ehrenfroy ou Ezon, comte palatin du Rhin, et nièce de l'empereur Othon III. Nous allons suivre les vieilles traditions des chroniqueurs pour faire connaître son origine.

Ehrenfroy avait obtenu en mariage la sœur de l'empereur Othon III, d'une façon assez singulière. Othon, faisant une partie d'échecs avec lui, convint que celui qui gagnerait trois parties de suite pourrait exiger de l'autre ce qu'il possédait de plus précieux. Ehrenfroy invoqua la sainte Trinité, gagna les trois parties, et demanda à l'empereur la main de sa sœur Mathilde. Othon, après l'avis des assistans, crut reconnaître dans ce hasard la volonté de Dieu. Puis, comme, dans ces temps reculés, on se faisait conscience de manquer à sa parole, il promit au prince de lui donner sa sœur pour épouse. Elle était dans l'abbaye d'Essen en Westphalie. Ehrenfroy se hâta d'aller l'y trouver; et en dépit de tous les obstacles, malgré l'opposition très-vive de la tante de Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, qui réprouvait ce mariage, il fut fiancé à Mathilde. Il la conduisit à sa résidence de Brunviller, et l'épousa. De ce mariage il eut trois fils et sept filles, dont Rixa était l'aînée.

En l'an 1000, à l'époque où l'empereur Othon vint à Gnèzne pour voir, Boleslas pour voir de ses propres yeux ce demi-dieu, ce héros que le monde avait peine à comprendre, il voulut lui donner un éclatant témoignage de son admiration et de son amitié : il fiança la jeune Rixa, alors âgée de onze ans, à Miéczyslas; et quand leur âge le permit, Boleslas fit célébrer le mariage à Gnèzne, avec la grandeur et la pompe qu'il déployait dans tous ses actes. Les princes voisins furent invités aux fêtes, qui durèrent pendant plusieurs jours.

Cette réunion d'événemens, ce mariage conclu sous de si favorables auspices, promettaient des résultats heureux et un avenir brillant pour la Pologne. La fatalité en disposa autrement; ce beau rêve était le précurseur de nouvelles calamités pour la nation.

Après la mort de Boleslas, Rixa déploya toute la perversité de son caractère; elle haïssait les Polonais, et conféra aux Allemands tous les domaines et toutes les charges de l'Etat : c'étaient eux qui composaient aussi son cortége. Les Polonais, indignés de sa conduite, lui rendirent la haine qu'elle avait pour eux.

Du vivant de son époux, elle gouvernait le royaume en maîtresse absolue, et à sa mort elle se fit déclarer régente et tutrice de Kasimir, fils de Miéczyslas. Toujours enivrée du souverain pouvoir, toujours fière d'avoir asservi son époux et gouverné l'Etat au gré de ses caprices, elle acheva la ruine du pays. Le feu roi, agissant d'après sa volonté, avait établi de monstrueux impôts : Rixa ne les trouva pas encore suffisans, elle y ajouta des taxes onéreuses, et punissait du crime de rébellion l'impuissance où on était d'y satisfaire.

Les conseillers allemands, courtisans flatteurs, intéressés, l'entretenaient dans son insensibilité pour la misère publique. Ces lâches ministres s'étaient partagé toutes les dignités de l'Etat, et n'admettaient aux postes secondaires que des gens de leur nation. Ces abus, cet entier oubli de l'intérêt national, aigrissaient le peuple; on fit des représentations à la régente, on chercha à lui faire voir que les emplois du royaume étaient dus à ceux qui avaient à cœur de le soutenir et de le défendre; on lui rappela que les Polonais pouvaient tout souffrir de leurs princes, hors la haine et le mépris; et que si, plus que tout autre peuple, il faisait accueil aux étrangers, c'était toujours avec la restriction de ne point nuire au bien du pays.

Ces remontrances toutes justes et toutes respectueuses parurent à la régente pleines d'aigreur et d'insolence; elle se révolta contre ce qu'elle appelait de l'audace, et sa hauteur acheva de lui aliéner les esprits. Rixa n'avait ni les talens ni les qualités qui peuvent quelquefois compenser les vices. Méchante par tempérament, elle l'était aussi par goût et par réflexion, et les occasions la rendaient ou la trouvaient capable de toutes les injustices. Quel que fût le soin des grands à ménager sa jalousie, il n'était aucun de ceux en qui elle reconnaissait de la sagesse et du discernement, qu'elle ne redoutât comme autant de compétiteurs à la régence. Elle ne pouvait leur pardonner leur supériorité ni l'estime qu'elle était forcée d'accorder à leur mérite. Ils furent quelque temps sans pouvoir tirer de leurs propres fonds la force et les secours dont ils avaient besoin pour remédier à l'état d'abaissement où elle les avait réduits. Ils se soulevèrent enfin, et le peuple, attentif à leur démarche, n'attendait que le moment d'écraser l'infâme.

La colère du peuple, loin d'intimider Rixa, la rendit plus haineuse; sa rage contre les Polonais s'accrut, et toute sa bienveillance fut pour les étrangers. L'orage grondait, l'effervescence allait croissant, la régente commença à craindre pour sa propre sûreté. Le peuple se fit justice, il s'empara de tous les domaines de la couronne; les Allemands craignaient pour leur personne au-delà de tout ce qu'on peut dire, ils craignaient aussi pour leur protectrice, et l'engagèrent à penser à sa sûreté et à celle du jeune prince son fils. La régente commença par s'emparer des fonds du trésor royal et de tous les joyaux de la couronne; à tout cela se joignaient des sommes immenses extorquées sur les pauvres paysans. Ainsi pourvue, elle se travestit et s'enfuit nuitamment en Saxe (1036), et demanda l'hospitalité à l'empereur Conrad. Pour sa bienvenue, elle lui fit don de deux magnifiques couronnes en diamans; l'empereur accepta sans difficulté et avec reconnaissance les bijoux volés!...

Après un court séjour en Saxe, elle se rendit à Brunviller, résolue à renoncer au monde. Elle déposa sur l'autel de l'abbaye ses bagues, des perles précieuses et ses diamans, et demanda à Brunon, évêque de Toul, le voile sacré. Brunon était en ce moment à Brunviller par ordre de l'empereur Conrad II, qui l'avait chargé de veiller à la cérémonie des obsèques du frère de Rixa. Cette princesse voulut que son tombeau fût auprès de celui de son frère; elle fonda une riche abbaye dans le diocèse de Wurtzbourg. Après cette vie agitée, après cet excès et ce désordre de toutes les passions, elle mourut dans une apparente piété, à Saalfeld, en 1063, âgée de 74 ans. Contre ses dispositions testamentaires, on transféra son corps à Cologne, et on l'inhuma dans l'église de Sainte-Marie-du-Capitole, et, chose étrange, erreur inconcevable de la postérité toujours si juste, les habitans de Cologne l'honorent et la révèrent comme une sainte!...

Les troubles intérieurs de la Pologne ne s'apaisèrent pas après la fuite de Rixa, l'agitation populaire s'en prenait aux hommes qui avaient secondé la régente et les Allemands dans leur système d'oppression; ils employèrent les mêmes moyens pour expulser le fils, que ceux qui avaient servi à éloigner la mère. On craignait que le nouveau roi ne voulût venger les outrages passés, et la révolte se montra plus menaçante. Kasimir chercha à temporiser, il s'épuisa en conciliations inutiles; partout il trouva une résistance hostile, son autorité n'était plus qu'un vain nom. Désespérant d'apaiser la fermentation populaire, Kasimir abandonna la Pologne, et se réfugia en Hongrie, auprès du roi Étienne. A la mort de ce dernier, son successeur Pierre donna à Kasimir une escorte de cent hommes, et sous cette protection il arriva en Saxe, et rejoignit ensuite sa mère.

Le départ de la régente et de l'héritier présomptif de la couronne mit le comble aux malheurs de la Pologne : les partis se dessinèrent et montrèrent leurs prétentions; les partisans de la reine et les Allemands firent valoir leurs droits, ils ne voulaient pas renoncer aux faveurs et aux priviléges dont ils avaient été comblés. Les ennemis de la reine et de sa cour se montraient plus ardens encore dans la défense de leurs intérêts, toutes les ambitions se heurtaient, et ne se trouvaient d'accord que sur un seul point. A cette époque, la féodalité commençait à prendre racine en Allemagne et dans les terres slavonnes, avoisinant la Pologne; elle trouva de chauds partisans dans ce pays : l'aristocratie, avide de priviléges, était toute disposée à un accommodement, et l'établissement de la féodalité était pour eux un espoir. La conduite scandaleuse de Rixa, sa préférence pour les Allemands leur avaient toujours inspiré moins de mépris que de jalousie : leur patriotisme était nul, ils voulaient les faveurs et le pouvoir, de quelques mains qu'ils vinssent, et à l'époque que nous décrivons, ils rêvaient déjà la Pologne partagée en baronies et en comtés féodaux, sans s'arrêter à l'idée de l'opposition qu'ils pourraient trouver dans le peuple. Les starostes ou castellans préposés à la garde des châteaux situés sur les frontières de l'Allemagne étaient de nature à seconder ce projet et à l'exécuter; unis aux seigneurs allemands par les liens du sang ou par des rapports d'amitié, ils devaient nécessairement favoriser leurs prétentions. Un grand nombre de ces seigneurs possédaient des terres en Pologne, et les empereurs les rendaient titulaires des comtés et des margraviats ou marquisats, nommés orientaux, qu'ils pourraient conquérir en Pologne : ainsi se préparaient les malheurs du pays.

Le clergé polonais était composé en partie d'Italiens et de Français : la nation ne pouvait espérer un appui de ce côté; ces prêtres, comblés de richesses, vivant dans la mollesse, s'abandonnant à tous les vices, devaient s'attirer la

haine du peuple ; ignorant sa langue, étrangers à toutes ses coutumes, pouvaient-ils propager le christianisme nouvellement établi en Pologne ?

L'état du peuple, c'est-à-dire des paysans, était affreux ; ils regrettaient le temps des anciennes républiques, où, s'ils courbaient la tête devant leurs rois, c'était dans leur propre intérêt : ils avaient aimé et respecté la domination des Piasts ; mais cet esclavage, sans gloire et sans repos, leur semblait le comble du malheur.

Ainsi, l'avilissement de l'autorité royale, la démoralisation du clergé catholique, les usages féodaux qui s'étaient répandus par les intrigues de Rixa, l'oppression qui en était la suite inévitable, forcèrent les paysans à la révolte ; ils s'en prirent d'abord à ceux qui étaient les dépositaires des richesses ou du pouvoir. Ils se formèrent par bandes, puis l'insurrection allant toujours grossissant, devint une armée. Excités par les seigneurs des deux partis, ils incendièrent les villes et les villages, et enfin les seigneurs qui avaient poussé à la révolte en furent les premières victimes ; leurs familles furent égorgées, et eux-mêmes ne furent pas épargnés dans cette mêlée sanglante. L'industrie, si florissante sous le règne de Boleslas, fut entièrement anéantie, le commerce interrompu et les travaux agricoles suspendus ; tous les liens de la société furent relâchés. La religion chrétienne, que Boleslas avait établie dans toute la Pologne, fut méconnue et méprisée ; le peuple, voyant les ministres fouler aux pieds leurs devoirs, commença à douter de l'origine divine de l'Evangile. Un grand nombre d'insurgés se vouèrent encore à l'adoration des faux dieux, le paganisme reparut avec son prestige de liberté primitive.

Si ceux qui oppressent et qui provoquent ne mettent point de bornes à leur audace, ceux qui secouent le joug ne mettent pas non plus de bornes à leur vengeance. Les seigneurs, les prêtres, dûrent chercher leur salut dans la fuite ; ils se sauvèrent dans des forêts impénétrables. Le peuple se livra aux derniers excès ; il n'épargna ni le sexe ni l'âge ; les temples furent renversés ; partout la désolation, partout la mort ; le royaume présentait l'image d'un épouvantable chaos ; l'anarchie, avec toute ses calamités, promenait sa torche incendiaire..... Les ennemis voisins de la Pologne cherchèrent à profiter de ce bouleversement général ; les malheurs réels, les malheurs qui menaçaient l'avenir étaient incalculables.

Brzétyslas, duc de Bohême, avait juré de venger son père de la honteuse dépendance qu'il avait subie sous le règne de Boleslas-le-Grand. En 1038 il assembla ses troupes, entra dans la Silésie, et fit le siége de Breslau ; il parvint à s'en rendre maître, et abandonna la ville à la fureur de ses soldats. Il s'empara de la Moravie, de la Luzace, et ravagea entièrement Krakovie ; enhardi par ses succès, il attaqua Posen ; cette ville fut brûlée et saccagée ; Gnèzne eut le même sort (1039). Ces victoires faciles, la rapidité de ces conquêtes firent croire à Brzétyslas que les horreurs qui accompagnaient ses guerres seraient effacées par sa gloire ; c'en était fait de la Pologne si ce prince n'eût été forcé de l'abandonner pour courir à la défense de ses États : l'empereur Conrad II les menaçait.

Brzétyslas, prince dévot et superstitieux, ne respirait que le sang et le carnage. Par pitié, il voulut contraindre les habitans de Gnèzne à lui donner le corps de saint Adalbert, martyr ; il voulut ensuite le transporter à Prague pour en faire le protecteur de cette ville. Comme il trouva de la résistance dans les habitans, il ordonna à ses soldats d'enlever le corps de vive force ; mais ils reculèrent à l'idée de ce sacrilége, et leur résistance fut comptée pour un miracle. Sévère, évêque de Prague, qui accompagnait Brzétyslas, le crut, ou le dit ainsi ; mais pour que ce miracle ne tournât pas au désavantage du prince, il dit que les soldats qui avaient ordre d'enlever le dépôt sacré étaient sans doute en état de péché ; en conséquence on commanda à l'armée un long jeûne de trois jours, pour obtenir du Ciel la grâce de pouvoir enlever le saint martyr. Les prêtres de Gnèzne profitèrent de ces trois jours pour soustraire leur pieuse relique ; une autre fut mise à sa place et emmenée en Bohême, et comme si c'eût été le véritable saint Adalbert ; mais il est vrai de dire que si ce n'était pas lui, c'était au moins son compagnon de pélerinage évangélique, Gaudens (Radzyn).

Brzétyslas, une fois bien convaincu que saint Adalbert ne protégeait plus la ville de Gnèzne, pilla et profana ses églises ; les richesses dont elles avaient été dotées par Boleslas furent emportées. On enleva une croix d'or massif que douze prêtres pouvaient à peine porter, et trois tables d'or montées en pierres précieuses : l'une de ces tables pesait trois cents livres. Quand tout fut pris, quand il ne resta plus vestige d'or, d'argent ou de pierreries dans les églises, Brzétyslas s'empara des cloches des églises polonaises !

A peine était-il hors du royaume, que le duc Yaroslaf y pénétra. Les Russiens, sous les ordres de ce chef barbare, mirent tout à feu et à sang dans la Podlaquie, et la Mazovie ne fut point épargnée. Ils firent un grand nombre de prisonniers après avoir dévasté leurs habitations.

Bosuta, archevêque de Gnèzne, déplorait amèrement les maux de la patrie ; il s'apprêtait à demander secours et protection à la cour de Rome, quand la mort le surprit. Son successeur, Étienne Pobog, réalisa son projet. Il supplia le pape d'intervenir pour que le duc de Bohême réparât tous les dommages qu'il avait faits à la nation. Rome, redevenue la capitale du monde, avait tout pouvoir sur la chrétienté, ses foudres étaient aussi puissantes que ses anciennes légions ; les guerres entre les rois, les différends entre les grands se jugeaient à son tribunal. Le duc de Bohême fut cité, ses envoyés comparurent ; ils furent forcés de convenir de tous les crimes dont leur maître s'était rendu coupable ; néanmoins ils tentèrent de le justifier ou de présenter des motifs atténuans ; mais les cardinaux ne leur furent point favorables, ils jugèrent qu'on devait dépouiller Brzétyslas de toutes ses dignités. Quelques-uns voulaient qu'on le bannît pour trois ans de ses États, et que Sévère, évêque de Prague, fût dépossédé, dégradé et renfermé à perpétuité dans un monastère, pour avoir souffert ou conseillé les crimes du prince. On finit cependant par se radoucir, et l'évêque et Brzétyslas en furent quittes pour une bulle d'excommunication, mais avec la condition qu'ils n'en seraient relevés que quand tous les trésors de la Pologne lui auraient été restitués. Les envoyés de Bohême cherchèrent à faire révoquer l'anathème ; ils objectaient qu'il devenait inutile contre un prince qui était prêt en toute circonstance à se soumettre à Sa Sainteté. De riches présens offerts à propos donnèrent de la force à leurs argumens. On oublia la bulle d'excommunication, et Brzétyslas ne fut jamais inquiété pour les excès qu'il avait commis en Pologne ! Après six années de révolutions, il ne restait plus de traces du glorieux édifice élevé par Boleslas ; la Pologne marchait à sa décadence ; une crise sociale la minait dans sa base. La haine de la féodalité, qui avait été la première cause de ses révolutions, n'en fut pas moins implantée en Pologne, et elle la domina jusqu'à la fin du moyen-âge. Nous ferons observer que la noblesse polonaise, telle que la représente l'histoire des derniers siècles, n'a jamais été féodale, mais allodiale, et que sa véritable origine ne remonte qu'au XIVe siècle.

Une seule province échappa aux calamités qui pesaient sur la Pologne, l'esprit de révolte ne pénétra pas en Mazovie. Maslaw était gouverneur de cette province sous Miéczyslas II et Rixa. Il mérita l'amour du peuple par sa justice et son caractère conciliant à l'époque de cette grande tourmente révolutionnaire. Il sut maintenir l'ordre et la tranquillité en Mazovie, qui devint même un lieu de refuge pour plusieurs familles polonaises. Les relations que Maslaw entretenait avec les Danois et les Anglais, l'amitié dans laquelle il vivait avec ses voisins, encore païens, favorisèrent le commerce, et la Mazovie obtint des avantages qui étaient refusés au reste de la Pologne. Les Mazoviens, heureux et tranquilles, oubliaient l'infortunée Pologne : il est vrai de dire qu'ils ne s'étaient unis à elle que par contrainte.

KASIMIR Ier (1040-1058).

La nation polonaise, se voyant dans une position désespérée, rappela son roi ; mais il cachait soigneusement le lieu de sa résidence. Rixa pourtant se laissa fléchir par la brillante ambassade qui lui fut envoyée, et consentit à découvrir la retraite de son fils. Cette ambassade fut dépêchée, selon les uns, à l'abbaye de Brunviller, et selon les autres, à Liége. Kasimir y vivait sous le nom supposé de Charles. Les ambassadeurs lui exposèrent les malheurs de la patrie, et il se rendit aux vœux des Polonais ; il retourna dans son royaume sous la protection de l'empereur Henri III, dit *le Noir*. Rixa déplora un moment de faiblesse féminine, et elle se sépara de son fils en lui remettant une partie des pierreries qu'elle avait enlevées. Henri, plus généreux que l'empereur Conrad, lui rendit les couronnes de diamans qui appartenaient à la Pologne.

Escorté par la belle et brillante cavalerie allemande qui lui avait été donnée par Henri, Kasi-

mir s'approchait de la Pologne; chaque jour, chaque moment grossissait son escorte, et ses forces devinrent telles qu'il put rétablir l'ordre dans le royaume. Il fut reçu à son entrée par les évêques, les seigneurs et le peuple, qui entonna le chant : « Soyez le bien-venu, notre bien-aimé seigneur. »

En possession du trône de ses pères, Kasimir se fit solennellement couronner à Gnèzne, en 1041. Il chercha à rétablir la tranquillité dans le pays, et fit des lois répressives contre les ennemis du repos public; il sévit avec force contre les plus coupables : nobles, prêtres, paysans, aucune classe n'échappa à la rigueur des lois ; mais si ces lois étaient sévères, elles étaient justes en même temps, et le pardon fut accordé à ceux qu'un moment d'égarement avait rendus coupables.

Tout rentra dans l'ordre, l'armée reçut ses drapeaux, l'agriculteur retourna à sa charrue, le royaume prit un nouvel aspect, la Pologne renaissait sous le régime des lois et de la justice, et le mariage du roi avec Marie, fille de Vladimir, duc russien, célébré à Krakovie, combla les vœux de la nation. Cette princesse (connue plus tard sous le nom de Dobrogniewa) apporta en dot d'immenses richesses et des joyaux du plus grand prix.

Quand la tranquillité intérieure fut assurée, quand le gouvernement fut établi sur des bases solides, Kasimir pensa à reconquérir les provinces qui s'étaient séparées de la Pologne. Il reprit la Silésie, avec le secours que lui apportait Henri III; il fit rentrer dans l'obéissance les Poméraniens et les Prussiens; mais toute la Moravie, ainsi que la partie de la Chrobatie située au-delà des Karpates, jusqu'à la frontière boleslavienne, furent à jamais perdues pour la Pologne. Il lui restait encore un ennemi à combattre : Maslaw se refusait à reconnaître l'autorité du roi; mais Kasimir en triompha, malgré les païens de la Prusse qui secondaient l'esprit de rébellion de Maslaw et des Mazoviens qu'il commandait.

Selon les anciens chroniqueurs, Maslaw était à la tête de 30,000 hommes, tandis que Kasimir n'en avait que 3,000 ; il eût désespéré de la victoire, sans un songe que nous rapportons encore d'après les vieilles traditions. Accablé de douleur, il s'endormit, et il entendit une voix céleste qui cherchait à ranimer son courage en lui promettant la gloire pour récompense. Dans la harangue qu'il fit à ses soldats avant le combat, il leur raconta cette vision ; elle fut regardée comme un miracle, et ses soldats firent des prodiges de valeur. Pendant la bataille on vit, dit-on, dans les airs, un jeune homme vêtu de blanc, monté sur un cheval blanc, et tenant à sa main un étendard blanc ; il animait les Polonais.

L'ennemi perdit 15,000 hommes ; on fit 2,000 prisonniers, et le reste de l'armée prit la fuite. Kasimir, en poursuivant les fuyards, fut grièvement blessé, et courait risque de perdre la vie sans un soldat qui le sauva. Cette mémorable victoire eut lieu sur les bords de la Wistule, non loin de Płock, en 1047. Maslaw fut pris ; on l'attacha à une potence qui portait cette inscription : *Tu as voulu t'élever trop haut, et bien haut tu es pendu.*

Les Prussiens ne tardèrent pas à envoyer une ambassade pour demander l'amnistie ; ils l'obtinrent après avoir promis foi et obéissance. Le traité par lequel ils étaient engagés à payer un tribut trouva de nouveau son exécution ; mais il ne fut observé que durant la vie du vainqueur. Des bienfaits innombrables, un courage si persévérant dans des circonstances difficiles, méritèrent à Kasimir le titre de *Restaurateur* ou *Pacificateur* de la Pologne : ce titre lui fut donné par ses contemporains, et confirmé par la postérité.

Il détruisit l'idolâtrie ; il fonda des ordres à Tyniec, à Lubus, ou renouvela les institutions propres à propager l'enseignement.

Les germes de la féodalité furent abolis sous le règne de Kasimir, et il consomma enfin la réunion de divers peuples qui devaient former les Etats de la Pologne.

Kasimir Ier mourut à la suite d'une maladie aiguë, le 28 novembre 1058, à l'âge de 42 ans et dans la 24e ou réellement la 18e année de son règne. On déposa ses restes à Posen : c'était le quatrième roi de Pologne qui recevait la sépulture dans cette ville.

Quelques auteurs nationaux et étrangers disent que Kasimir était moine ; ils le placent tantôt à l'abbaye de Clugny en Bourgogne, tantôt à l'hôtel de Clugny à Paris. Ils ont confondu, mêlé l'histoire du xe et du xive siècle. Les historiens Naruszewicz et Lelewel ont fait bonne justice de ces absurdités. Nous nous étonnons, après de telles autorités, de voir encore des auteurs polonais parler en vers et en prose, ou représenter en gravures et en lithographies la *moinerie de Kasimir.*



Environs de Varsovie — Le Château de Wilanow. (Villa-nova)

Impr. de Lecler.

LE CHATEAU DE WILANOW.

(*Villa-Nova.*)

Le château de Wilanow est situé au midi, sur les bords de la Wistule, à deux lieues de Varsovie ; il est vaste, régulièrement bâti, et parfaitement bien conservé ; son architecture le fait encore regarder aujourd'hui comme un des plus beaux édifices de la Pologne. Placé dans un site pittoresque, au milieu d'une admirable nature, il peut rivaliser avec les lieux les plus vantés de l'Europe.

Le roi Jean Sobieski fit construire ce château et l'habita longues années. On voit encore sa chambre et le lit dans lequel il mourut. Ces grands souvenirs, la gloire du célèbre guerrier ajoutent un intérêt puissant à Wilanow. Nous parlerons des derniers instans du règne de Sobieski, en consultant le contemporain André Zaluski, et les narrations brillantes de Coyer et de M. de Salvandy.

Les jardins de Wilanow sont d'une immense étendue : ils vont se perdre sur les rives de la Wistule. Les arbres qui les ombragent ont été en partie plantés par Sobieski. De longues allées sont bordées de peupliers centenaires. Les derniers propriétaires de ce vaste domaine l'ont encore embelli par des constructions élégantes, par des plantations de toute espèce.

Sobieski présida lui-même à la bâtisse du château de Wilanow, qui fut construit par les Turks, prisonniers de guerre. Jacques Sobieski, fils du roi, le vendit à madame Siéniawska, dont la fille épousa le prince Czartoryski ; cette dernière le céda à vie au roi Auguste II, électeur de Saxe ; puis, dans la suite, il devint la propriété des Lubomirski, et enfin de Stanislas-Kostka Potocki, célèbre littérateur et homme d'état, et qui fut marié à la princesse Lubomirska. Potocki, en mourant, recommanda très-particulièrement à ses successeurs de ne jamais vendre cette propriété à des étrangers ; il voulait qu'elle fût toujours la propriété de ses compatriotes....,

En 1824, il fut endommagé par un incendie : le feu avait pénétré dans quelques chambres qu'on s'est empressé de restaurer. A de nobles souvenirs antiques, se joignent des souvenirs contemporains bien chers aux Polonais. Wilanow possède un pieux autel, un monument élevé à la gloire des héros morts sur le champ de bataille à Raszyn, en 1809. Les deux frères Ignace et Stanislas ont leurs tombeaux dans ce lieu, où tant d'illustrations polonaises se sont donné rendez-vous.

La bibliothèque du château est riche, et abondante en manuscrits précieux. La galerie de tableaux est une collection de tous les genres et de toutes les écoles. Nous en donnerons la description.

—

Le nom de Sobieski retentissait dans l'Europe avant la délivrance de Vienne, mais cette immortelle victoire lui acquit une popularité qui se perpétuera avec les siècles. Sobieski, du rang de simple citoyen, fut élevé au trône, et toutes le prospérités humaines dont il était comblé n'avaient pas la puissance de l'arracher à un secret ennui. Son amour du bien public était une source continuelle de sollicitude, d'inquiètes préoccupations, et ses chagrins domestiques minaient sourdement cette belle existence.

Marie-Kasimire, femme de Sobieski, peut figurer à côté de Rixa et de Bone. Elle fit le tourment du héros qui l'avait couronnée. Elle remplissait le palais comme la république de ses complots ou de ses intrigues; elle voulait prendre une part active aux affaires de l'Etat, et semait la discorde dans le royaume comme dans son intérieur. Son inquiétude d'esprit et d'imagination n'épargnait pas le roi. Avare, ambitieuse, emportée dans ses caprices, jalouse de la confiance de son époux, comme un autre l'eût été de sa tendresse, elle disputait à ses vieux jours de chères et douces affections, quand dans sa jeunesse elle s'était montrée indulgente pour quelques obscurs amours. Tous ceux que le monarque aimait furent exilés du palais : il en fut ainsi de la sœur de Sobieski, la grande-chancelière Wielopolska, de la princesse Radziwill née Sobieska, et du savant évêque Zaluski. Elle voulait dominer le roi, sans partage : c'est pour cela qu'elle éloignait soigneusement tous ceux qui pouvaient le distraire par leur esprit.

Elle livrait le pouvoir, qu'elle conservait ainsi, à deux femmes-de-chambre, la Letreu et la Federba, ennemies acharnées qui régnaient sur elle comme sur le roi.

Un trait fera juger de l'esclavage où l'amour de la paix domestique, le premier des biens aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné monarque. Il avait promis les sceaux à l'évêque André Zaluski. Wielopolski mort, il les lui présenta, car il était plus esclave encore de sa parole, que de la volonté de Marie-Kasimire, qui voulait accorder cette dignité à l'ivrogne Donhoff. « Mon ami, dit-il, vous connaissez les droits du mariage, et vous savez si je puis résister aux prières de la reine; il dépend donc de vous que je vive tranquille, ou que je sois constamment malheureux. Elle a promis déjà à un autre cette charge vacante, et si je n'y consens pas, je suis obligé de fuir ma maison; je n'imagine pas où je pourrai aller mourir en paix. Vous compatissez, vous ne m'exposerez pas à la risée publique. » Et le bon Zaluski se résigna sans murmurer.

La famille royale était, à l'image du palais, en proie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans l'Etat, Sobieski travaillait en vain à rétablir la concorde, partout troublée par les passions emportées et changeantes de la reine. Contenus, comme les partis, sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent : ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères; c'étaient des compétiteurs.

Au milieu de ces chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son âme, il l'a dit mille fois, celles-là étaient encore les plus amères.

Prévoyant les malheurs qui résulteraient pour la Pologne des interrègnes et des chances du trône électif, Sobieski pensait à le rendre héréditaire dans sa famille. Ce fut à la diète de Grodno, de 1688, que ce projet fut mis en avant; mais il tomba devant les cabales et les intrigues de l'aristocratie d'un côté, et de l'autre devant les complots de la cour d'Autriche, qui voulait d'abord arriver au trône de Pologne avec l'un de ses archiducs, pour ensuite faire jouir ce pays des *bienfaits* de la Bohême et de la Hongrie! Et au milieu de ces intrigues la diète fut rompue. On se servit d'un de ces hommes qui ont de l'audace, des poumons et une éloquence turbulente. C'était un nonce, nommé Dambrowski.

Mais, à part la question de l'hérédité, il fallait voter les impôts; ce vote fut donc porté devant un sénatus-consulte. Là de nouveaux orages éclatèrent sur la tête du roi : il avait tout sacrifié, tout compromis, tout perdu. Les titres de despote, de tyran, de destructeur de la liberté lui furent prodigués. Le palatin de Siéradie, son pensionnaire, poussa plus loin l'insolence, il le traita d'ennemi de la patrie. Le vieux monarque indigné se lève avec effort, et congédiant les sénateurs, il s'exprime dans ces termes prophétiques :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme qui a dit que les petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. L'univers même restera muet en contemplant nous et nos conseils! Il semble que la nature doive être saisie d'étonnement; cette mère bienfaisante a doté tout ce qui a vie de l'instinct de la conservation, et donné aux plus chétives créatures des armes pour leur défense : nous seuls dans le monde tournons les nôtres contre nous. Cet instinct nous est ravi, non par quelque force supérieure, par un inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. Oh! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir que du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruine, y tomber, hélas! pour jamais! Car,

quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là des batailles; mais je me reconnais destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis chrétien, mais au Dieu grand et fort, de l'avenir de ma patrie bien-aimée.

» Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit qu'il y avait un remède aux maux de la république : ce serait que le roi ne fît point divorce avec la liberté, et la restituât... L'a-t-il donc ravie? Sénateurs, cette liberté sainte dans laquelle je suis né, dans laquelle j'ai grandi, repose sur la foi de mes sermens, et je ne suis pas un parjure. Je lui ai dévoué ma vie; dès mon jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce dévoûment. Qu'il aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux de mes ancêtres; qu'il suive la route qu'ils me frayaient vers l'immortalité. Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le chemin du pays des Tatars et des déserts de la Walaquie. Il entendra sortir du sein des entrailles de la terre, et de dessous le marbre glacé, des voix criant : *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et doux de mourir pour la patrie!* Je pourrais invoquer les souvenirs de mon père, la gloire qu'il eut d'être appelé quatre fois à présider les comices dans ce sanctuaire de nos lois, et le nom de bouclier de la liberté qu'il mérita... Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait mieux employée contre ceux-là qui, par leurs désordres, appellent sur notre patrie le cri du prophète, que je crois, hélas! entendre déjà retentir au-dessus de nos têtes : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!

» Vos seigneuries illustrissimes savent que je ne crois point aux augures; je ne cherche point les oracles; je n'ajoute point foi aux songes. Ce ne sont pas des oracles, c'est la foi qui m'enseigne que les décrets de la Providence ne peuvent manquer de s'accomplir. La puissance et la justice de celui qui régit l'univers règlent le destin des Etats; et là où l'on peut impunément oser tout du vivant du prince, élever autel contre autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du véritable, là, grondent déjà les vengeances du Très-Haut.

» Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de la république entière, je proteste de mon respect pour la liberté; je promets de la conserver telle que nous l'avons reçue. Rien ne pourra me détacher de ce saint dépôt, pas même l'ingratitude, ce monstre de la nature... Je continuerai d'immoler ma vie aux intérêts de la religion et de la république, espérant que Dieu ne refusera point ses miséricordes à qui ne refusa jamais de donner ses jours pour son peuple... »

L'auguste vieillard voulait poursuivre, il ne le put. Les larmes dont sa voix était remplie s'échappèrent en sanglots. L'assemblée s'émut. Le primat du royaume, récemment revêtu de la pourpre romaine, tomba aux pieds de son trône, et protesta de la reconnaissance et de l'amour de la Pologne. Sobieski ne répondit qu'en demandant aux sénateurs de penser aux intérêts de la patrie. Des cris de respect s'élevèrent : son attendrissement avait passé dans tous les cœurs. Les subsides furent votés par acclamation. Impression passagère qui prouvait seulement que les Polonais valaient mieux que leurs lois, interprétées si perfidement par l'aristocratie, sous les auspices du fatal *liberum veto*.

Le cœur blessé, le corps souffrant, l'esprit frappé de pressentimens sinistres, Sobieski n'aspira plus qu'à déposer la couronne. Le chancelier reçut l'ordre de dresser les actes. Mais le cri public le fixa sur ce trône encore brillant de sa gloire; il vit que les masses, étrangères aux calculs des factions, aimaient son pouvoir, et il se résigna à régner jusqu'au bout.

Il se mit encore une fois à la tête de ses troupes, et fit, en 1691, la campagne contre les Turks. Rentré en Pologne, c'est à Wilanow qu'il charmait ses loisirs. Jusqu'alors c'était dans les terres russiennes, à Zolkiew particulièrement, dans ses manoirs paternels, qu'il passait tout le temps où les affaires ne réclamaient pas sa présence. Il allait de château en château, ou bien il errait d'un site à l'autre, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrens, des scènes sauvages, charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides auxquels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier les spectacles et les dames, de jouer, au travers de cette vie imitée des Sarmates antiques, des opéras composés la plupart du temps par l'un des abbés que le nonce apostolique avait pour secrétaires.

Sobieski ne prenait pas d'intérêt à ces plaisirs : son âme était souffrante comme son corps. Une seule distraction parvenait à écarter les nuages amassés sur le front de ce prince : c'était le charme des lectures profondes et des doctes entretiens.

Il y avait long-temps que ses infirmités ne lui permettaient plus ni l'exercice de l'arc, ni les travaux du dessin, ni les délassemens de la musique, toutes choses auxquelles il avait excellé. Mais il ne lui restait que plus d'heures à donner aux sciences, surtout à l'histoire naturelle et à la philosophie, qui faisait ses délices. C'était là, d'ailleurs, que le père-jésuite Vota, savant et disert, confirmait son empire, là que les ministres étrangers, la plupart instruits et ayant bien vu le monde, se frayaient passage jusqu'à sa confiance. L'abbé Melchior de Polignac, ministre de France, vint commencer sa longue carrière dans ce royal athénée, et son esprit charmait également le roi et la reine.

Mais à côté de cela on a vu son médecin juif, Jonas, et un autre juif, Bethsal, qu'il avait pour intendant, suivant l'usage général des maisons polonaises, entrer dans ce cercle royal. Ils étaient tous deux protégés par la reine; l'un s'empara du corps de Sobieski; l'autre, de ses finances: c'en était assez pour en finir avec ce malheureux roi!

En se raidissant contre ses maux, il cherchait à couvrir son état de défaillance. Il assistait au sénat, mais rarement il voyait la fin des conseils. Un plaisir lui restait, c'était la chasse. Il montait à cheval; mais bientôt obligé de descendre, il se jetait dans une voiture, où il disait qu'on était moins homme, et il se représentait avec amertume l'opinion des peuples, que l'âme s'affaiblit avec les organes.

Le corps de la république ne tarda pas à se ressentir de la langueur du chef. Rien ne s'expédiait dans la chancellerie; la confusion s'introduisait dans les affaires. Les monnaies, déjà altérées par le voisinage de l'électeur de Brandebourg, s'altéraient encore davantage, et ruinaient le peu de commerce qui vivifiait la Pologne. On ordonnait des contributions qui ne se réalisaient pas. Le grand-trésorier criait que le trésor était épuisé. L'armée n'était pas payée. A peine voyait-on dix mille hommes sous les drapeaux, et c'étaient autant de mécontens qui opprimaient le pauvre paysan.

Au milieu de ces maux, les diétines sanglantes n'annonçaient pas une diète où la raison présiderait, et pour montrer jusqu'où l'insolence des particuliers monta, il ne sera pas inutile de citer un trait, entre plusieurs pareils: La première séance de l'année 1694 s'écoula en clameurs; la nuit qui la suivit, le fils du castellan de Lenczyça s'étant échauffé à table sur les affaires publiques avec un officier de la cour, le chercha jusque dans l'appartement de la reine, où il le trouva. Les injures, les menaces, un soufflet, tout cela fut aussi prompt qu'un éclair. L'officier outragé met le sabre à la main; et il en voit trois tirés contre lui: car le fils du castellan s'était fait accompagner de deux domestiques du primat. Un officier des gardes se jette à travers les sabres, et il en est percé. La reine entend ce bruit, ouvre sa porte, voit le sang couler, et la garde qui se précipite. On arrête ces gladiateurs, excepté le plus coupable, par égard pour le castellan son père, qu'on aurait dû punir pour n'avoir pas donné de meilleures mœurs à son fils. Cet attentat, qui violait l'appartement de la reine, fut regardé comme un crime de lèse-majesté, et il resta impuni.

En attendant, le roi s'affaiblissait de jour en jour; déjà depuis quatre ans il avait quitté le commandement des armées. Warsovie et Wilanow étaient devenus sa résidence fixe. Le ressentiment de ses anciennes blessures, la goutte, la gravelle, de l'eau répandue entre cuir et chair, une difficulté de respirer: on ne savait lequel de ces maux le consumerait.

Les Turks et les Tatars savaient bien quelque chose de son état; mais ils le regardaient comme un lion que les autres animaux respectent, même quand il dort.

A côté de tout cela, il éprouvait la triste vérité qu'il avait annoncée à sa femme, avant que de monter sur le trône: qu'il se verrait en butte à la méchanceté des hommes, à ceux même qui auraient le plus à se louer de lui. Les ingrats se multipliaient sous ses bienfaits. Il avait accumulé le pouvoir, les richesses et les dignités sur les Sapiéha, et les Sapiéha s'étaient déclarés contre ses projets, soupçonnés même d'avoir conspiré pour lui ravir le sceptre. Il avait fait grand-chancelier de la couronne, Wielopolski, et Wielopolski, son beau-frère, était entré dans des liaisons suspectes avec les Sapiéha. Il avait élevé le primat Radzieïowski au faîte de la grandeur, et Radzieïowski, son cousin-germain, prenait, en ce moment des mesures pour proclamer le prince de Conti, en oubliant le sang de son roi. La ligue chrétienne continuait, et il n'en était plus le héros.

Pendant tout l'hiver de 1696, l'Europe et l'Asie retentissaient tous les huit jours du bruit de sa mort. Le soleil du printemps sembla rallumer en lui quelques étincelles de vie. Il allait dans ses beaux jardins de Wilanow respirer un air pur, dont bientôt il ne devait plus jouir. Les médecins lui conseillèrent des eaux thermales, hors

du royaume. Un roi de Pologne ne saurait sortir de ses États sans le consentement de la république. Le sénat s'assembla le 2 juin, et permit à son maître d'aller chercher sa guérison : mais des accidens redoublés, auxquels on ne s'attendait pas, s'y opposèrent. On n'ose redire quels soupçons coururent, quels soupçons le malheureux monarque lui-même emporta au tombeau.

Le médecin juif lui donna du mercure, en trop grande quantité peut-être. Le malade sentant le ravage du remède, s'écria : « N'y aurait-il personne pour venger ma mort? » Le juif frémit à ce cri, non-seulement pour lui, mais pour ses coreligionnaires... Le roi, un peu revenu de ses douleurs, et voyant autour de son lit des évêques qui pourraient abuser de ses paroles, condamna lui-même son emportement, et rejeta sa mort sur la force du mal et l'insuffisance de la médecine.

La reine, inquiète sur le présent et l'avenir, crut qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour le déterminer à un testament. Elle donna commission à l'évêque Zaluski d'avertir Jean de l'approche de son dernier jour.

Le mot de testament embarrassait le prélat, comme si un homme ferme ne pouvait envisager la mort qui doit le transmettre à une meilleure vie. Connaissant donc le goût du prince pour l'érudition, il s'était muni de certains passages de l'Ecriture qu'il croyait fort propres à lui faire espérer sa guérison, à cause de son peuple. Le roi répondit par d'autres passages dans lesquels il paraît que Dieu ne consulte pas toujours le bonheur ou le malheur de la terre, pour disposer de la vie des rois. « Mais, ajouta l'évêque, nous le supplierons tant; et je m'en vais dans mon diocèse pour ordonner des prières publiques. — Je les aimerais mieux, dit le roi, si elles n'étaient pas ordonnées. Restez dans ma cour, vous aurez assez de temps pour vous ennuyer à Plock. — Je ne m'y ennuie point, reprit l'évêque, parce que, après avoir rempli les devoirs de pasteur, je m'occupe agréablement avec saint Ambroise, saint Chrysostôme, Platon et Isocrate; mais en réfléchissant dernièrement que ces grands hommes sont morts, je fis mon testament... — Votre testament! s'écria le roi, éclatant de rire et en prononçant ce vers de Juvénal : *O medici, mediam pertundite venam!* « O médecins! ouvrez-lui la veine du front pour lui rendre son bon sens... » Il s'imagine que les vivans ne sauront pas s'arranger sans le consentement des morts. » Puis, changeant de ton, il poursuivit avec humeur : « Je ne comprends pas, monsieur l'évêque, qu'un homme de tant de sens que vous perde ainsi son temps. » Zaluski, approchant du but, s'efforça de lui prouver que c'était sagesse pour sa maison, et peut-être pour le royaume, de consigner ses dernières volontés. « Pour l'amour de Dieu, reprit-il, brisons là. Pouvez-vous attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débordement des vices, la contagion des folies; et nous croirions à l'exécution de notre volonté dernière! Nous ordonnons, vivans, et nous ne sommes pas écoutés; morts, le serions-nous? Qu'on ne m'en parle plus. »

L'entretien se prolongea, et après avoir opposé aux argumens de l'évêque tous les motifs de sa résolution : « Qu'avez-vous à répondre, dit-il gaîment, monsieur le testamentaire? » Zaluski ne se tenait point pour battu sans retour; mais la reine entra, et elle lut aisément dans les traits des deux interlocuteurs l'échec qu'elle avait reçu.

Le jour de la Fête-Dieu, qui, par une étrange rencontre, avait été le jour de sa naissance et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort : c'était le 17 juin 1696. Encore, dans la journée, il s'était promené dans ses jardins de Wilanow.

Ce jour-là la foule se pressait pour célébrer le double anniversaire dans le château de Wilanow. Il demanda ce qu'on disait à Warsovie : on lui répondit que Warsovie était tout entier dans les temples, remerciant Dieu d'avoir donné aux Polonais sa glorieuse vie, et priant le Ciel de leur conserver ce bienfait. Il fut ému, entendit avec recueillement la messe du père Vota, se plaignit de ne pouvoir communier, parce qu'il n'était plus à jeûn, et s'entretint doucement tout le jour. Le soir, la reine, l'abbé de Polignac et Zaluski étaient assis près de son lit de souffrance. Une attaque d'apoplexie le surprit. Aux cris de Marie-Kasimire, la foule des palatins et d'évêques, qui soupaient à la table du cardinal d'Arquien, accoururent, la plupart chancelant d'ivresse. Quand il reprit ses sens, il vit ce concours, et dit en italien : *Stava bene*, comme s'il regrettait de reprendre la vie. C'était pour peu de temps. Il appela son confesseur, resta vingt minutes avec lui, et reçut les sacremens; puis, frappé d'une attaque nouvelle, il expira entre huit et neuf heures du soir. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon, et une tempête qui s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolu-

tions du ciel, sembla présager aux Polonais l'avenir prêt à se lever sur leur infortunée patrie.

Dans la nuit, le prince Jacques Sobieski apprit qu'il n'avait plus de père. A la pointe du jour il pénétra dans le château de Warsovie, y établit des troupes, recueillit le serment de la garde royale, et fit prévenir sa mère que si elle se présentait, elle ne serait point reçue. Une négociation ouverte par les grands, qui entourent et le prince et la reine, ne réussit pas à le fléchir. Surprise et indignée, Marie-Kasimire s'achemine de Wilanow vers Warsovie, sous l'escorte de la dépouille glacée de Jean Sobieski. Les grands, les gentilshommes, le peuple se pressent à sa rencontre; le cortége entre dans la capitale. Le château fermé, Jacques en refuse l'accès à son père, de peur que sa mère n'y pénètre sous la protection du cercueil auguste. Le peuple s'indigne; la noblesse tonne : vain bruit! Jean Sobieski frappe sans succès à la porte de ce palais, dont il a conquis le séjour à ses fils. Le scandale se prolonge jusqu'à ce qu'enfin quelques évêques fassent entendre au coupable prince qu'en outrageant ces restes sacrés, il met ses titres en lambeaux. Et Marie-Kasimire entre, comme dans une place conquise, dans la royale habitation dont Jean lui ouvre l'entrée une seconde fois.

Aussitôt on dresse le lit d'honneur où sera exposée la dépouille mortelle du monarque. Ses traits annonçaient les ravages de la potion fatale qui lui avait donné la mort. On fit à la hâte un masque à la ressemblance de la figure du roi, et on en couvrit le visage. On cherche, pour parer ce front livide, le bandeau des rois; mais Marie-Kasimire s'est saisie de tous les joyaux. On lui demande la couronne; elle la refuse, de crainte, dit-elle, que Jacques ne s'en empare : et comme le grand roi reste la tête dépouillée, on lui met un bonnet. Cependant la reine fléchit, et une véritable couronne fut posée pendant l'exposition officielle des mânes du roi.

Quant aux trois fils de Sobieski, le prince Jacques, avant que d'avoir perdu toute espérance de régner, se vit poursuivi le sabre à la main dans une diétine, et au lieu d'un trône, il eut une prison à Leipzig, d'où il ne sortit que pour vivre sous le bon plaisir de la maison d'Autriche, et pour terminer enfin ses jours dans le manoir de Zolkiew. Le prince Constantin, échappé de la même prison, se maria en Pologne comme un simple gentilhomme; il épousa une baronne allemande, fille d'honneur de la princesse de Neubourg; mariage que la passion avait fait, et que le repentir tenta inutilement de dissoudre. Le prince Alexandre alla vivre à Rome, où le pape ne voulut point le voir à cause des honneurs qu'il demandait; il ne les reçut qu'en habit de capucin, après en avoir fait les vœux dans son agonie pour assurer son salut. La reine Marie-Kasimire, leur mère, dont l'émpire désordonné influa tant sur le sort de la nation et sur celui de sa famille, passa aussi bien des années au milieu de cardinaux, situation dont elle s'ennuya enfin. Elle vint mourir, en 1716, dans sa patrie, au château de Blois, que Louis XIV lui donna pour dernier asile.

—

Il y a dans le château de Wilanow quatre appartemens chinois, c'est-à-dire que toutes les curiosités de ce pays s'y trouvent réunies.

Dans la salle blanche on remarque des statues antiques et modernes, telles qu'une Nymphe couchée, Sapho et Corinne en marbre blanc; les bustes des grands hommes de l'antiquité, et cent vingt-quatre vases étrusques; des assiettes aux dessins de Raphaël; un piédestal en cire, modelé par Michel-Ange, et plusieurs autres curiosités de ce genre.

Parmi les souvenirs nationaux, à côté de manuscrits rares de la Pologne, on y voit le plateau de Sigismond-Auguste, l'épée de Sigismond III, l'un des sabres de Sobieski, le buste de marbre blanc de son épouse, et plusieurs bâtons de maréchaux, enrichis de pierreries.

La galerie des portraits des hommes célèbres de la Pologne est très-nombreuse. Là on remarque un piano antique offert par la femme de l'empereur Léopold à la reine Marie-Kasimire, avec une lettre autographe, dans laquelle elle l'invite à charmer ses loisirs pendant l'absence de Jean Sobieski, quand celui-ci sauvait l'empire d'Autriche par le tranchant de son sabre. On y remarque en outre de beaux tableaux des scènes historiques ou des paysages, par Norblin, et un superbe portrait de Stanislas-Kostka Potocki, peint par David, un des plus beaux tableaux de ce grand peintre, selon l'opinion de Denon.

La galerie de tableaux de différentes écoles

est une des curiosités de Wilanow. Nous citerons les principaux pour en donner l'idée : les Bacchantes de Carpini et de Pierre Teste ; la Vénus d'Augustin Carrache et de Luc Cambiosi, de l'école de Guide ; le Triomphe d'Ariadne et de Bacchus, par Poussin ; la Chasse de Diane, par Dominiquin ; l'Uranie, par le même ; l'Amusement des Nymphes, par Maratti ; Tétis et Achille, par Rubens ; Léda, par Augustin Carrache ; la tête de la Sibylle, par Guido-Reni ; Circé, par Schiacconi ; l'Hercule, pàr Annibal Carrache ; Armide, par Van-Dyck ; l'Enlèvement d'Hélène, par Guide,

Parmi les tableaux religieux, on remarque : la Naissance du Christ, par Carlo Dolce ; la Famille sainte, due aux pinceaux d'Albert Durer, de Jules Romain, de Parmesan, de Schiédone, de Salviati, de Stelli, de Léonard de Vinci et de son élève Salario, de Corrége, de Van-Dyck, d'Albano, d'Annibal Carrache, de Paul Véronèse, de Charles de Cagliari, de Battoni, de Simon de Pesaro, de François Penni, de Sasso-Ferrato, de Palma jeune et de Kokular, peintre polonais ; la Fuite en Egypte, par Rubens ; le Massacre des Innocens, par Guide ; la Pêche, par Dominiquin, tableau très-précieux ; la Femme adultère devant le Christ, par Titien ; la Descente de la Croix, par Luc Cranach, par Louis et Augustin Carrache, par Guerchin, par Fra-Bartolommeo ; l'Annonciation de la sainte Vierge, par Cranach : l'Offrande, par Bassano ; la *Mater dolorosa*, par Guide ; la Mort de la sainte Vierge, par André del Sarto ; l'Assomption, par Lebrun, qui ornait jadis la chapelle de Trianon, près Versailles.

Parmi les sujets tirés de l'Ancien Testament, on remarque : Laban et Rachel, par Frank ; Lot avec ses filles, par Albano ; Judith, Moïse, Abraham, par Dominiquin ; Job, de Guide-Reni ; l'Apparition de Samuel à Saül, par Lesueur ; le Jugement de Salomon, par Rubens ; Agar dans le désert, par Michel-Ange Buonarotti ; David et Goliath, par Espagnolette et Casanova ; le Voyage de Rachel, par Benoît Castiglione.

Les sujets tirés du Nouveau-Testament sont : le Baptême de saint Jean, par François de Bologne ; la Samaritaine, par Annibal Carrache ; le Martyre de saint Paul, par Paul Parmesan ; Saint Jean, par Corrége, Carrache, André del Sarto, Schiédone, Dominiquin, Poussin ; la Hérodiade avec la tête de saint Jean, par Luc de Leyde ; Sainte Magdelaine, d'Albano, de Bronzini, de Dietrich, de Benoît Lutti et du peintre polonais Woyniakowski ; le Martyre de saint Laurent, par Bandinelli ; une esquisse du Martyre de saint Erazme, par Poussin ; Saint Sébastien, par Van-Dyck ; Saint François, par Guide ; Saint Jérôme, par Vuet ; Saint Romuald, par Antoine Sacchi ; la Tentation de saint Antoine, par Dietrich ; Saint Roch visitant les pestiférés, par Tintoret ; l'Ange gardien et le démon, par Dominiquin ; le Moine, par Lesueur ; l'Enfant prodigue, par Rembrandt ; enfin d'excellentes copies de plusieurs têtes du Cénacle de Léonard de Vinci, peint en fresque à Milan.

Parmi les tableaux historiques et portraits, nous citerons : Tarquin et Lucrèce, par Guerchin et Cranach ; l'Empereur romain en cuirasse et en manteau de pourpre, par Titien ; Sénèque mourant, par Rubens ; Agrippine portant les cendres de Germanicus, par Nicolas Poussin ; le portrait de Médicis, par Raphaël ; Cléopâtre aux pieds d'Auguste, de l'école de Guerchin ; l'Amour romain, ou la Fille nourrissant son père en prison, par Lanfranc ; l'Apothéose d'un sénateur vénitien, par Tintoret ; le portrait d'un Assassin hongrois, donné à S. K. Potocki par l'abbé de Pradt ; un portrait d'une Allemande, avec le monogramme de Luc de Hollande et l'année 1520 ; les portraits de Salvator-Rosa, de Titien, d'Espagnolette, peints par eux-mêmes ; les Trois Enfans d'André del Sarto ; une Femme couchée avec un petit chien et une colombe, par Le Clerc ; une Femme couchée avec ses enfans, par Charles Ciniani ; un grand tableau représentant onze personnes de la famille de Rubens, par Rubens ; l'Enfant et la Corbeille, par Van-Dyck ; une Vieille donnant une lettre à une jeune personne, par Mirris ; des Enfans portant des raisins, par Mosquite ; les Singes de Téniers ; le Fameux Organiste d'Anvers, par Van-Dyck ; les Joueurs, les Buveurs, l'Intérieur des cabarets, par Ostade et Téniers ; les Fleurs, par Cisèle, Zegers, Minion ; les Vues des villes de Venise et de Dresde, par Caneletti.

Parmi de nombreux paysages, on admire ceux qui sont dus au pinceau de Lucatelli, Glauber, Cacarelli, Dietrich, Horizonti, Poussin, Ricci, Van-der-Dés, Salvator-Rosa, Monpèrse, Moore, Vernet, Dominiquin, François de Bologne, Boot, Millet, Ranucci, et du maître des maîtres : de Claude le Lorrain.

Parmi les combats ou les vues maritimes, on remarque les tableaux de Luterberg, de du Marne, de Fidanza ; le Clair de lune, par Tem pesta ; la Chasse, par Wuwermans, par Van-

Uden, avec les figures par Rubens; les Pasteurs de l'Arcadie, par Poussin; les Combats, par Casanova; les Cascatelles de Tivoli, par Ranucci, par Ruisdale; le Combat des Taureaux, par Callot; l'Antre des Nègres, par Michel-Ange Ciniani; enfin les Voleurs et les Zingaris, au nombre de vingt et une figures, portant la signature autographe de Michel-Ange Buonarotti, et la date de 1516.

Cette belle galerie des Potocki, unie aux tableaux qui leur appartiennent et qui se trouvent à Warsovie, compte quatre cent quatorze tableaux. Plusieurs ont été gravés, et les artistes polonais avaient de quoi satisfaire ici leur goût et préparer leurs études avant de se perfectionner d'après les chefs-d'œuvre de Venise, de Milan, de Bologne, de Florence ou de Rome.

Les appartemens de Jean Sobieski, où il avait passé tant d'années de sa vie, sont drapés de velours vert, bleu, amaranthe. Ils sont ornés de belles peintures sur bois représentant le roi Sigismond-Auguste, vêtu d'une légère cuirasse; le jeune Wladislas IV, habillé à la polonaise, et sa femme, Cécile-Réné, habillée à la flamande; Jean-Kasimir est peint avec un manteau rouge. Il porte une lourde cuirasse; le roi Jean Sobieski, à cheval, *en camayeu*, et un tableau de famille où se trouvent réunis le roi, la reine et leurs cinq enfans; séparément on admire un beau portrait de la fille de Sobieski, Thérèse Cunégonde, mariée à l'électeur de Bavière. On y voit aussi le portrait de Jean Conrad, duc de Mazovie en 1246. Après ceux-ci suivent les portraits d'Auguste II, de Stanislas Leszczynski, d'Auguste III et de sa femme, par Mengs; du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, et d'Alexandre Ier, de Russie.

On y conserve soigneusement les meubles qui ont servi à Jean III; son lit, les tables, le secrétaire enrichi de perles qui lui furent envoyés de Rome; une armoire d'ébène où se trouvent encore les cors de chasse, les verres aux armes de famille, et plusieurs autres choses de ce genre, portant les dates de 1526, 1532, 1564, 1666, 1677 et 1707.

En 1732, le roi Auguste II, électeur de Saxe, qui cherchait durant son règne à imiter la grandeur et le faste de Louis XIV, rassembla près de Wilanow les troupes polonaises et saxonnes pour les passer en revue. Nous donnerons des détails assez singuliers qui se rattachent à cette revue, et qui portent le cachet particulier des usages de cette époque.

LETTRE

De l'empereur Léopold au roi Sobieski en l'implorant d'arriver au secours de Vienne.

« Léopold, par la grâce de Dieu, élu empereur des Romains, etc., au roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, etc.

» Très-sérénissime et très-puissant prince, notre très-cher frère et voisin,

» Nous avons ressenti une joie particulière en recevant les lettres de Votre Sérénité du 17 juillet, dans le malheur où nous sommes par la *perfidie* des Hongrois et le ravage que fait dans l'Autriche la cruauté des Turks : par lesquelles nous avons appris avec la dernière consolation que Votre Sérénité marche à grandes journées au secours de Vienne, qui est étroitement assiégée, et qu'elle a abandonné, par cet effet, tous autres desseins de guerre, et rassemblé son armée avec une diligence merveilleuse, pour venir arracher cette ville d'entre les mains, et, pour ainsi dire, de la gorge des ennemis. Nous avons ordonné aussi à notre féal et bien amé Jean-Christophe Zierowski, baron de Zierow, notre conseiller et envoyé extraordinaire, de témoigner à Votre Sérénité avec quelle reconnaissance cette promptitude admirable; laquelle tourne pareillement à l'avantage de toute la chrétienté, et que nous avouons devoir moins aux obligations de l'alliance conclue entre nous qu'au penchant et à l'affection particulière de Votre Sérénité pour nous et nos intérêts. Ce même envoyé a ordre de lui expliquer ce que nous avons jugé nécessaire dans cette conjoncture pour les affaires de la guerre, et particulièrement pour la levée du siége de Vienne, qu'il soumettra néanmoins à la sublime prudence et expérience militaire de Votre Sérénité. C'est pourquoi nous la requérons, dans une confiance vraiment fraternelle, d'écouter et d'ajouter entièrement foi à tout ce que ledit envoyé extraordinaire lui dira de notre part, et de vouloir poursuivre cette carrière glorieuse qu'elle a commencée avec tant d'empressement, qui lui acquerra une gloire immortelle, par la délivrance de la ville de Vienne, et son rétablissement, dont elle servira de monument éternel à la postérité: ce qui attachera d'ailleurs, de plus en plus, notre affection à toute sa royale famille : priant Dieu à cette fin, qu'il lui plaise de combler de toute sorte de prospérités.

» Donné à Passau, le 3 auguste 1683, et de nos règnes, savoir : en l'Empire le 26, en Hongrie le 29, et en Bohême le 27.

De Votre Sérénité,

Le bon frère et voisin,

LÉOPOLD.

SCÈNES MILITAIRES.

REVUE DES ARMÉES POLONAISES

SOUS AUGUSTE II.

Contemporain de Louis XIV, de Charles XII et de Pierre Ier de Russie; successeur à la couronne royale du célèbre guerrier Jean Sobieski, Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, était un prince aussi renommé pour sa bravoure que remarquable pour sa force physique. Il joignait à ces qualités un esprit plein de galanterie et d'à-propos. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Le visage de ce roi exprimait la grandeur et toutes les nobles passions.

Auguste II aimait à l'excès les exercices militaires; il y eut sous son règne plusieurs revues où il déploya un faste sans égal; nous parlerons de celle qui eut lieu entre Wilanow et Warsovie.

C'était en 1732, un an avant la mort du roi. L'armée polono-saxonne était composée de deux régimens de la garde de la couronne et de Litvanie à cheval; de l'infanterie de la reine et du prince royal; des dragons de Mier, de Wodzicki, de Saxe, de Saxe-Gotha et de Baudiss; des cuirassiers du prince de Nassau; des grands mousquetaires et de l'artillerie. Le roi distribua de nouveaux étendards à tous les régimens, et forma son quartier-général au château de Wilanow. Le service était fait alternativement par les grenadiers-géans, ainsi nommés d'un choix d'hommes d'une grandeur extraordinaire, et par la milice de Dantzig.

Le roi assistait presque tous les jours à la messe, qu'on disait à la nouvelle chapelle du château. La musique de chaque régiment était placée de distance en distance dans les jardins; elle jouait des symphonies; mais, à un signal donné, toutes ces musiques jouaient ensemble, et formaient un grand final.

Avant de se rendre au camp militaire, le roi fit célébrer le jour de fête de sa maîtresse, Anne Orzelska, et plus tard, ainsi va le monde, il déploya une grande pompe pour la fête de la duchesse de Holstein. Des bals brillans, des danses, des fêtes de tous genres, des banquets se succédaient sans interruption; les mets étaient servis par les grenadiers-géans, et le soir les jardins de Wilanow parurent comme enflammés par les lumières de vingt mille lampions en verres de couleur. Au milieu d'un transparent on lisait ces mots : *Vivat Anna!*

Le 30 juillet, le roi Frédéric-Auguste quitta Wilanow, et se rendit près de Czerniakow; là, on avait élevé un pavillon pour le recevoir; la porte d'entrée était ornée d'attributs militaires; au sommet du pavillon flottaient deux drapeaux portant l'inscription : *Necesse et utile*. Une batterie de dix-huit bouches à feu l'entourait, et derrière ce pavillon royal s'élevait un monticule en forme d'amphithéâtre, destiné à recevoir les nombreux spectateurs.

Le 31 juillet l'armée fit un mouvement général. Le palatin de Mazowie et le régimentaire Poniatowski ouvraient la marche. On portait devant eux les marques distinctives appelées *bountschouk;* cinq colonnes, ayant à leur tête cinq généraux, les suivaient : la première, composée de cavalerie, était commandée par Klingenberg; la seconde, d'infanterie, était sous les ordres du prince Czartoryski, palatin de la Russie-Rouge; la troisième et la quatrième, également d'infanterie, avaient pour chefs Fleming et Kampenhausen; la cinquième, de cavalerie, était commandée par Mier. L'artillerie marchait au centre, et avait pour chef Ossolinski; un chariot traîné par quatre chevaux la précédait; deux tambours ornés de panaches blancs étaient placés sur ce chariot, et un nègre vif et adroit battait à coups redoublés sur les tambours. Un long étendard flottait sur la première pièce de canon. A la suite de ce cortége venaient les généraux aides-de-camp Rybinski et Rochau, puis le *bountschouk* du roi, et enfin le roi monté sur un cheval noir richement caparaçonné. On avait dressé cinq tentes : celle du milieu était occupée par le monarque. Les troupes commencèrent à défiler devant lui, et ce fut Frédéric-Auguste qui commanda toute la revue.

Le 2 août, on dénombra tous les corps, et le 4, l'infanterie fit des manœuvres et exécuta tous les mouvemens stratégiques en usage à cette époque; on tirait par pelotons, par compagnies, par régimens, et on termina par une décharge générale.

Le 6 août, on dénombra toute la cavalerie, elle exécuta vingt-quatre évolutions. Le 8, on fit manœuvrer le beau régiment de grenadiers, puis l'artillerie avec un feu roulant, qui se termina par une décharge générale de toutes les batteries.

Le 10 août et les jours suivans, on fit les exercices à l'arme blanche; les piques et les lances étaient ornées d'oriflammes aux mille couleurs, les soldats portaient des cuirasses de différentes formes : les Polonais montrèrent une adresse et une agilité inconcevables dans le maniement de la lance.

Le 14 août, les troupes firent un mouvement général, et le 16 une petite guerre termina cette fête militaire; des forts détachés et des redoutes furent attaqués et enlevés par les troupes en masse.

Le 17, le roi invita à un dîner splendide tous les chefs des corps; les soldats ne furent pas oubliés. On leur fit un gâteau, que nous appellerons gâteau-monstre pour donner l'idée de sa grandeur, de sa grosseur, de son épaisseur. Il était parsemé d'une innombrable quantité de fleurs; un char traîné par huit chevaux portait le gâteau monumental, et les harnais étaient couverts de craquelins, espèce de croquets qu'on mange en Pologne. Les grenadiers de Rutowski et de Promnitz le précédaient, et derrière marchait la musique royale. Le maître-cuisinier, auteur du gâteau, était placé en tête du cortége, et portait à la main un couteau de sept pieds de longueur. Seize marmitons complétaient l'ensemble de cette scène grotesque; ils agitaient dans l'air des banderolles aux mille couleurs.

Ce gâteau avait été cuit dans un four fait exprès; 150 mesures de farine de Berlin, ou 75 korzec de Pologne, c'est-à-dire près de 5 tonneaux de France, avaient été employés pour sa *construction;* ajoutez à cela 4,800 œufs, un tonneau de lait, un tonneau de beurre et un tonneau de levain, et on comprendra un gâteau de 30 pieds de longueur sur 15 de largeur et 2 pieds d'épaisseur. Après cette pièce de résistance, s'il en fut jamais, venaient des voitures remplies de viande de toute espèce; un homme représentant Bacchus conduisait une des voitures; il était couronné de vigne et de cyprès, et portait à la main une énorme coupe dorée; huit petits nègres entouraient le Bacchus, et tout cela escortait les boissons.

Le cortége gastronomique fit halte devant le roi, et à un signal donné par le monarque, le maître-cuisinier et les seize marmitons montèrent, au moyen d'une échelle, et découpèrent le gâteau. La première part fut offerte au roi, et d'autres aux personnes de la suite. Le goût, la proportion, la cuisson, tout était parfait, délectable. Le Bacchus arriva devant le roi et lui présenta la coupe remplie de vin; après quoi toute l'armée fit un assaut général, et le gâteau-monstre disparut, et le vin, les boissons, ne manquèrent pas à la fête.

Le 18 août 1732, les troupes retournèrent dans leurs garnisons.



Les Ruines du Château de Janowiec.

Impr. de Lecière

LE CHATEAU DE JANOWIEC.

(*Prononcez :* IANOVIETZ.)

Les souvenirs qui se rattachent à Janowiec ne se sont point effacés; mais son château, cette antique et majestueuse demeure, n'existe plus! Des ruines s'affaissent sur une montagne, et le pélerin dit en parcourant ces lieux : Là était donc le séjour des grands!

Janowiec appartint tour à tour aux puissantes familles des Firley, des Tarlo, des Lubomirski. Sous le règne de Sigismond Ier, Pierre Firley, palatin de la Russie-Rouge, posa les premiers fondemens du château, mais il ne fut terminé que par les Tarlo et les Lubomirski; il fut fortifié et devint le chef-lieu d'un vaste domaine qui comptait des centaines de bourgs et de villages. Pendant trois siècles, il acquit toujours de nouveaux embellissemens; vendu par le prince Martin Lubomirski à Piaskowski, chambellan de Krzemiéniec, il conservait encore sa magnificence imposante; mais depuis 1812, il tombe en ruines; ses hautes et fortes murailles ont résisté à la dévastation, tout le reste a disparu.

Avant cette époque, le château était précédé par deux grandes cours; il avait sept belles salles de réception, quatre-vingt-dix-huit chambres, dont plusieurs étaient peintes à fresque; leurs parquets, leurs cheminées étaient en marbre; le bronze doré, des colonnes en marbre décoraient ces splendides appartemens..... Aujourd'hui, les pierres se détachent une à une, la mousse verdit les murs, et la *bande-noire* polonaise dispute ces ruines au temps, moins impitoyable qu'elle. Les traces qu'on voit encore sont à peine suffisantes pour faire comprendre la distribution de l'ancien château; sur les murailles on distingue çà et là les restes de quelques peintures faites en 1756. Mais ces traces deviennent tous les jours moins perceptibles, les ouragans les entraînent, les neiges les effacent; les noms des voyageurs polonais et étrangers sont gravés sur les murailles, on les lit comme un repos, au milieu de cette destruction de toutes les choses humaines; mais bientôt ils seront oubliés, les escaliers se détruisent, et ne seront plus praticables!

Au-dessous de l'emplacement de la chapelle du château existe encore un puits d'une énorme profondeur; on l'avait comblé avec des pierres en 1788, parce qu'on le croyait habité par les mauvais esprits. Ce puits, en recevant les objets jetés d'en haut, rend un écho qui se prolonge en sons bizarres : c'est ce qui a fait regarder le château de Janowiec comme le séjour des sorciers ou des âmes errantes. Il y a une foule de traditions populaires qui se perpétuent dans cette contrée. Entre autres on rapporte que dans une cuisine voisine du puits il y avait un grand four. Le maître-cuisinier avait sous ses ordres plusieurs marmitons, et il était si méchant pour eux, qu'un jour les marmitons s'insurgèrent, embrochèrent le cuisinier, le mirent au four et ne le retirèrent que lorsqu'il fut complètement cuit. Cette révolte de cuisine, cette insurrection marmitonnière, est une histoire, vraie ou fausse, que les habitans n'oublient pas de raconter aux visiteurs de Janowiec.

De l'emplacement où était autrefois le manége, on découvre la plus belle vue. La Wistule déroule ses flots majestueux; sur la rive droite on aperçoit la ville et les fameux greniers de Kazimierz; plus loin, les châteaux et les jardins de Pulawy; au midi, un suave et voluptueux pay-

sage; et enfin, comme une étoile scintillante, vous apparaît le temple de Lysa-Gora, œuvre de Boleslas-le-Grand : le souvenir se prosterne, et le regard va se perdre dans les chaînes neigeuses des Karpates.

Au pied du rocher de Janowiec se dessine une petite ville qui porte le même nom; dans sa vieille église on voit encore les tombeaux des Tarlo et de quelques autres propriétaires du château. Ces monumens, malgré leur antiquité, ne manquent ni de faste ni de grandeur; mais on s'arrête avec plus d'intérêt devant le simple mausolée du pasteur Makarowicz : sa vie, exemple de charité et de toutes les vertus évangéliques, est renfermée dans quelques mots, qui forment son épitaphe. Le vertueux curé avait soutenu et orné l'église de ses épargnes, il était le père des pauvres et l'ami de tous les habitans; il était vrai, humain, d'une bonté toujours active et toujours compatissante; il mourut en 1800. Chacun dit encore à Janowiec : « Ah! c'était le » bon temps quand vivait le curé Makarowicz. » Fallait-il faire un baptême ou un enterrement, » il était là, sans distinction de rang et de fortune; il faisait sonner les cloches, allumer les » cierges pour les plus pauvres, et lui-même entonnait le *De profundis*. Les riches le payaient » s'ils voulaient, et aux autres il disait : Garde » ces deux florins que tu m'offres, et partage-les » avec celui qui en a moins que toi; moi, grâce » à Dieu, je n'ai besoin de rien. » Ce vertueux prêtre avait compris sa mission en ce monde, c'était le véritable ministre du Christ.

Nous aurons encore occasion de parler des anciens propriétaires du château de Janowiec, leurs noms appartiennent à l'histoire : ce lieu, si fécond en souvenirs, laisse le choix à notre plume; nous nous arrêterons aujourd'hui sur quelques événemens qui nous ont paru pleins d'intérêt. Françoise Krasinska, issue d'une noble famille, était alliée à des noms qui jouèrent un grand rôle dans les annales de la Pologne; remarquable par sa beauté et par son esprit, elle inspira une violente passion à Charles, prince royal, duc de Kourlande et fils du roi de Pologne Auguste III, électeur de Saxe. Dans le siècle passé, cet amour, le mariage secret qui en fut la suite, firent grand bruit dans le monde des seigneurs et dans les cours étrangères.

Nous suivrons pas à pas cette intrigue romanesque, nous la donnerons dans sa piquante naïveté, nous laisserons parler Françoise Krasinska. Clémentine Tanska a arraché à l'oubli des Mémoires écrits par notre héroïne; ils sont le simple récit de sa vie intime : ils nous serviront de guides fidèles dans notre narration. Les Mémoires ou plutôt le journal de Françoise Krasinska est une peinture des usages, des coutumes, des mœurs des seigneurs polonais; tout cela, écrit par une plume de femme, a un charme infini. Le temps, et puis les événemens détruisent assez; dérobons-lui ces traditions qui appartiennent à la Pologne, et qui ne manqueront pas d'une sorte d'intérêt pour la France.

La princesse Marie, fille du prince Charles et de Françoise Krasinska, fut mariée au prince Charles de Carignan de Savoie. Marie-Elisabeth-Françoise épousa en 1820 l'archiduc Rayner, vice-roi de Lombardie; ils eurent aussi un fils qui mourut avant d'avoir occupé le trône de Sardaigne.

Françoise Krasinska naquit dans le château de Maleszow (*prononcez* Maléchof), situé dans l'ancien palatinat de Sandomir (aujourd'hui celui de Krakovie) et voisin de Kielcé. Le château de Maleszow appartenait au père de Françoise Krasinska. C'était un somptueux domaine, que quelques personnes se rappellent encore avoir vu; aujourd'hui il n'existe plus. Françoise commença son journal à Maleszow, et le continua dans tous les lieux où elle séjourna.

Nous arrivons à cette intéressante esquisse, à ces émotions juvéniles qui ne se rendent point et qui se comprennent, ou qui ne se rendent bien que par celle qui les a senties. Nous abandonnons notre plume à notre charmante héroïne.

OLYMPE CHODZKO.

AU CHATEAU DE MALESZOW.

Lundi, 1er janvier 1759.

« Il y a une semaine, c'était le jour de la fête de Noël, mon père s'est fait apporter un gros volume dans lequel il inscrit de sa propre main différens actes publics et privés; c'est un pêle-mêle de discours, de manifestes, de lettres, de vers, de calembourgs, et tout cela est mis par ordre de dates. Cet usage existe chez presque tous les seigneurs polonais. Mon père nous a montré ces

pièces, il nous en a lu quelques-unes, et comme j'écris assez bien en français et en polonais, et que j'aime beaucoup à écrire, je pense que je pourrais tenir un journal; plusieurs femmes en France ont cette habitude, m'a-t-on dit, pourquoi n'en ferais-je pas autant?

» J'ai déjà fait un cahier assez volumineux; je veux le remplir, je mettrai mes pensées comme elles se présenteront, je dirai tout ce qui me touche, tout ce qui touche ma famille, sans omettre, autant que cela m'est possible, les affaires publiques. Mon père, à titre d'homme grave, en est exclusivement occupé; mais moi, jeune fille, bien ignorante, j'écrirai au gré des caprices de mon imagination, mais je dirai tout sans prétention.

» Nous voilà au premier jour de l'année, c'est une excellente occasion pour commencer mon journal, et dans ce château le temps ne me manquera pas. Aujourd'hui, la prière du matin est déjà dite, et pendant les vêpres je terminerai mes lectures pieuses. Dix heures sonnent, je suis habillée, coiffée; j'ai encore deux heures avant le dîner. Je dirai aujourd'hui mes réflexions sur moi-même, je parlerai de ma famille, de notre maison, de la république, et, à l'avenir, j'écrirai au fur et à mesure tout ce qui pourra nous arriver.

» Je suis née en 1743, j'ai donc seize ans; en me baptisant on me donna le nom de Françoise. Ma taille est assez élevée, on m'a dit bien souvent que j'étais belle, et en vérité, quand je me regarde au miroir, je ne me trouve pas trop mal. « Il en faut rendre grâces à Dieu, dit ma » mère, n'en point avoir d'orgueil, car c'est son » ouvrage et pas le nôtre. » Mes yeux et mes cheveux sont noirs, mon teint est blanc et mes couleurs sont vives; mais tout cela ne me contente pas encore, je voudrais être plus grande : il est vrai que je suis mince et que ma taille est bien prise; mais j'ai vu des femmes plus grandes, et je les envie, car on me dit que j'ai atteint toute ma croissance.

» J'appartiens à une famille très-noble et très-ancienne, mes ancêtres sont les Corvins Krasinski. Dieu me garde de souiller jamais, par un acte indigne, l'illustration de ce nom; je voudrais le rendre plus glorieux encore; quelquefois je regrette de n'être pas homme, j'aurais pu faire de grandes actions d'éclat.

» Mon père et ma mère sont tellement persuadés de l'excellence de leur origine, que nous tous, et tous nos voisins, savons par cœur la généalogie de nos ancêtres. J'avouerai à ma honte que je la sais beaucoup mieux que celle de nos rois....

» Mais qu'en adviendra-t-il avec mon journal? doit-il vivre ou mourir? Pourquoi ne traverserait-il pas les siècles comme tant de lettres et tant de Mémoires qui ont été écrits en France! Oh! il faut que je m'applique; quel dommage que je n'aie pas le talent de madame de Sévigné et de madame de Motteville! il me semble que j'écrirais mieux mon journal en français... Mais non, ce ne serait pas d'une bonne Polonaise : vivant en Pologne, il faut écrire dans sa langue nationale. Il est vrai que le français est généralement en usage chez tous nos seigneurs, mais c'est une mode qui, comme toutes les autres, pourrait bien passer, et alors quelle honte ce serait pour ma mémoire! Si ces feuillets échappent à la dent des rats ou à l'usage des papillottes, et qu'ils tombent dans les mains de quelqu'un qui veuille bien les parcourir, qu'il fasse grâce à mon ignorance dans beaucoup de choses, et qu'il veuille bien se rappeler que j'écris sans méthode et sans savoir les règles prescrites dans un journal. J'ai à peine seize ans, et ces grandes-petites choses qui me préoccupent si fort aujourd'hui paraîtront bien futiles et bien peu dignes d'attention. Toutes ces idées bizarres qui se heurtent dans ma tête, tous ces rêves que crée mon imagination, que paraîtront-ils à un lecteur raisonnable? Mais revenons à la généalogie de ma famille. »

(Après cette digression et l'énumération chronologique de la famille des Krasinski, que nous passons parce qu'elle est de pur intérêt local et qu'elle ne peut ni instruire ni amuser les étrangers, Françoise Krasinska poursuit en ces termes) :

« Stanislas Krasinski, staroste de Nowemiasto, de Prasnysz et d'Uyscié, est mon père; Angélique Humiecka, fille du célèbre palatin de Podolie, est ma mère; mais cette branche des Krasinski s'éteindra avec eux, car, à mon grand regret, je n'ai point de frère; nous sommes quatre sœurs : Barbe, moi, Sophie et Marie. Les gens de notre cour me disent souvent que je suis la plus jolie, mais en vérité je ne le crois pas; nous sommes toutes quatre bien élevées, on nous a donné l'éducation qui convient à des filles de condition, à des starostines.

» Nous sommes élancées, et on nous a appris à nous tenir droites comme des joncs; nous sommes d'une excellente santé, blanches, fraîches et co-

lorées. Nous avons une gouvernante qui prend soin de nous; on l'appelle *Madame*, elle nous habille, et quand elle nous a lacées, on pourrait tenir notre taille, comme on dit, dans les quatre doigts.

» *Madame* nous a appris à saluer avec aisance et à garder une tenue convenable dans le salon; nous sommes assises sur le bord de la chaise, les yeux fixés sur le parquet et les bras gentiment croisés.

» Tout le monde croit que nous sommes ignorantes, que nous ne savons pas seulement compter jusqu'à trois. On croit aussi que nous ne savons pas marcher, et que nous nous tenons toujours comme des momies; mais que dirait-on si on nous voyait courir et sauter par les belles matinées d'été? Ah! nous nous dédommageons bien de la contrainte; c'est pour nous une véritable fête quand nos parens nous permettent de faire une promenade dans le bois; alors nous quittons la frisure, le corset, les souliers à talons, et nous courons comme des folles, en *déshabillés;* nous gravissons les montagnes, et la pauvre *Madame*, qui veut à toute force nous suivre, en perd la respiration, ses jambes ne peuvent plus la porter, et elle ne peut ni nous atteindre ni nous retenir.

» Mes deux sœurs cadettes et moi, nous ne nous sommes pas encore éloignées du château, notre plus long voyage s'est borné à une visite chez notre tante la palatine Malachowska, qui habite à Konskié et dans le bourg de Piotrkowicé qui nous appartient.

» Mon père, au retour de son voyage d'Italie, fonda une belle chapelle dans ce bourg, à l'imitation de celle de Notre-Dame-de-Lorette; il a fondé aussi une autre chapelle à Lissow, notre paroisse, qui dépend de Maleszow : voilà tout ce que je connais de plus curieux. Il n'en est pas ainsi de ma sœur aînée, elle est allée jusqu'au bout du monde; elle a fait deux voyages à Opole chez ma tante la princesse Lubomirska, palatine de Lublin; mon père aime sa sœur d'une tendresse infinie et la respecte comme si elle était sa mère.

» Barbe a passé un an à Warsovie dans la pension des demoiselles du Saint-Sacrement, aussi elle est bien plus savante que nous; elle fait ses salutations en perfection et se tient droite à ravir : sa prestance est admirable. Je sais que mes parens ont l'intention de me mettre en pension, et à chaque moment je crois voir arriver le carrosse qui me conduira à Warsovie ou à Krakovie. Je regretterai le château, j'y suis si bien; mais cependant ma sœur Barbe ne s'est pas mal trouvée de son séjour au couvent, il en sera de même pour moi. Il faut, en attendant, que je me perfectionne dans la langue française. C'est indispensable pour une femme de qualité, à ce qu'on dit; il faut aussi que je me perfectionne dans le menuet, dans la musique; puis je verrai une grande ville, et j'aurai au moins quelques souvenirs.

» Comme jusqu'à présent je n'ai pu juger par comparaison, il m'est impossible de savoir si notre château de Maleszow est réellement beau; je sais qu'il me plaît beaucoup, mais quelques personnes disent qu'il est triste : cependant il est assez vaste et commode, il a quatre étages, quatre tourelles, il est entouré de fossés remplis d'eau vive, il a un pont-levis et est bien situé dans un pays boisé et montagneux. Comment peut-on dire que ce château est triste? Mes parens se plaignent et ne trouvent pas encore leur demeure assez grande : il est vrai que nous sommes bien nombreux. J'ai dit que le château avait quatre étages, et chaque étage est distribué ainsi : d'abord une salle, puis six chambres, et quatre cabinets dans les quatre tourelles. Nous n'habitons pas tous le même étage : au premier on dîne, au deuxième nous jouons et prenons nos récréations avec les autres demoiselles, au troisième nous avons nos appartemens. Mes parens, qui ne sont plus jeunes, se fatiguent de monter et descendre continuellement les escaliers; mais moi j'aime cela à la folie, surtout quand je n'ai point encore mon corset; je prends la rampe, je me glisse, en un instant, sans toucher un escalier, et me voilà en bas.

» L'affluence des visiteurs est toujours extrême, et je crois que si le château de Maleszow était trois fois plus grand, il les contiendrait à peine : c'est si gai, si animé, si bruyant! nos voisins l'appellent le *Petit Paris*. Quand vient l'hiver nous avons plus de monde encore : le capitaine de nos dragons ne prend plus la peine de baisser le pont-levis; les arrivans se succèdent depuis le matin jusqu'au soir. La musique de la chapelle du château joue en permanence, et nous dansons tant que nous pouvons : c'est un bonheur de nous voir.

» L'été nous offre d'autres plaisirs; nous faisons des promenades dehors et des jeux de toute espèce dans le grand vestibule du château; il

est d'une hauteur prodigieuse, son sommet arrive au toit, et il est éclairé par le haut : sa fraîcheur est délicieuse dans les jours bien chauds.

» Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de maisons en Pologne qui surpassent la nôtre en magnificence. Notre cour se compose de *courtisans* (dworzanin) et des gens de la suite (platny), c'est-à-dire des employés ayant fonction dans le château; les premiers sont plus considérés, parce qu'ils servent par honneur et que les autres sont gagés; mais comme ils sont tous gentilshommes, ils portent tous le sabre au côté. Quelques-uns pourtant sont d'une très-basse extraction, mais mon père dit « qu'un noble sur son territoire (et notez bien que ce territoire n'a souvent que quelques pieds de longueur) est l'égal d'un palatin. » Alors on doit passer outre, cela augmente toujours la suite des seigneurs, et ce sont des voix pour les diétines : c'est bien chose à considérer. Les devoirs des courtisans consistent à venir dans les appartemens du seigneur, à attendre son arrivée, à se présenter devant lui dans un costume convenable, ayant toujours l'air d'être prêts à le servir et à exécuter les ordres qu'il lui plairait de donner; mais si le seigneur n'a rien à leur commander, ils sont obligés d'entretenir la conversation avec esprit s'ils peuvent, ou de jouer aux cartes; ils doivent aussi l'accompagner dans ses promenades ou ses visites, le défendre dans toutes les occasions difficiles, et lui donner toujours leurs voix aux diétines; enfin l'amuser au besoin, lui et tout ce qui l'entoure. Le petit Mathias (Macienko) s'acquitte à merveille de cette dernière fonction; c'est en vérité un homme singulier; on dit qu'autrefois toutes les cours avaient un être de cette espèce et qu'elles ne pouvaient s'en passer. Mathias est soi-disant stupide et dépourvu de raison, cependant il juge de tout avec une rectitude et une sûreté parfaite; ses bons mots sont impayables. Aucun des courtisans n'a autant de priviléges que lui, lui seul a le droit de dire la vérité sans la farder. Toute la cour l'appelle *le fou*, mais nous, nous l'appelons notre petit Mathias : il ne mérite pas le sobriquet qu'on lui a donné.

» Outre les courtisans, nous avons encore six demoiselles de familles nobles; elles demeurent dans le château et sont sous la surveillance de *Madame*. Puis, nous avons deux nains; l'un a quarante ans : il est grand comme un enfant de quatre ans; on l'habille à la turque; l'autre a dix-huit ans, il est d'une charmante figure; on lui fait porter le costume kosak. Mon père lui permet souvent de monter sur la table durant le dîner, et il se promène entre les plats et les bouteilles, comme s'il était dans un jardin.

» Les courtisans, je crois l'avoir dit, ne sont pas gagés, ils sont presque tous de familles riches ou aisées; ils acquièrent à notre cour les belles manières, et cela leur sert d'acheminement pour les emplois civils ou militaires. On leur paie la nourriture de leurs chevaux, et deux florins par semaine pour leurs palefreniers; ils ont encore un domestique qui fait leur service particulier; ce domestique est habillé à la hongroise ou à la kosake. Rien ne m'amuse comme de voir leur figure quand ils sont debout derrière leurs maîtres; pendant le dîner, leurs yeux sont fixés sur les assiettes, et c'est chose naturelle, ils n'ont pour toute nourriture que ce qui reste sur les assiettes de leurs maîtres. Notre petit Mathias est inépuisable en plaisanterie sur eux, il nous fait mourir de rire.

» Les courtisans gagés sont en plus grand nombre que ceux-ci, et n'ont point les honneurs de notre table, excepté le chapelain, le médecin et le secrétaire. Le maître-d'hôtel (marszalek) et le gardien de la cave (piwniczy) sont toujours sur pied pendant le dîner; ils se promènent et regardent si le service se fait en ordre; ils servent le vin au maître du château et aux visiteurs; mais les courtisans n'en ont que le dimanche et les jours de fête. Le commissaire, le trésorier, l'écuyer et *l'offreur* de bras (renkodajny), c'est-à-dire celui qui a la charge d'offrir son bras au maître ou à la maîtresse du château toutes les fois qu'ils veulent sortir, ceux-là, dis-je, dînent à la table du maître-d'hôtel. Les courtisans qui dînent à la nôtre ont certainement beaucoup d'honneur, mais guère de profit; ils puisent bien dans les mêmes plats que nous, mais ils ne mangent pas la même chose. Le cuisinier arrange pyramidalement le rôti; au sommet il place la volaille et le gibier; dessous il met le bœuf et le porc, triste pâture pour les courtisans, à qui on ne porte les plats que quand nous sommes servis; aussi, on appelle le bout de la table où ils se placent *le bout gris*. Quand on sert les plats, ils sont si énormes qu'on pense que chacun pourra avoir une bonne part; mais ils disparaissent si rapidement qu'il y a de pauvres courtisans qui ont à peine de quoi émietter leur pain; il y en a quelques-uns qui mangent d'une façon incroyable, et qui dévorent

tout avant que les autres se soient servis. Les jours ordinaires, le dîner se compose de quatre plats, mais les dimanches et les fêtes, quand il y a des visiteurs, la service est de sept ou douze plats. Je ne me rappelle pas avoir encore vu un plat vide sortir de la table. Les demoiselles de la suite dînent avec nous.

» Les courtisans gagés ont une très-forte paie; on leur donne de 300 à 1000 florins par an, mais aussi mon père exige qu'ils soient bien habillés, surtout quand il y a réception au château. Mon père les récompense grandement quand il est content de leur service. Si un d'entre eux se fait remarquer par son zèle et son exactitude, il lui donne une gratification le jour de sa fête, ou en argent, ou en effets tirés de sa garde-robe. Les courtisans gagés sont soumis à la juridiction du maître-d'hôtel, qui a le droit de les réprimander et de les punir. Les *Chambreurs* (pokoiowiec) dépendent aussi du maître-d'hôtel; ils sont gentilshommes, et font leur service pendant trois ans; on les prend de l'âge de quinze à vingt ans. Quand ils se sont rendus coupables de quelque faute, le maître-d'hôtel leur donne des coups de martinet. On commence par faire étendre par terre un tapis, car le parquet découvert n'est bon que pour les domestiques qui ne sont pas nobles; ensuite on châtie le coupable. Le maître-d'hôtel est très-sévère, et dit qu'on ne peut maintenir la jeunesse que par de tels moyens, sans cela qu'elle s'écarterait de la dépendance convenable. Mon père nous raconte qu'il n'y a pas une chambre dans tout le château de Maleszow, où il n'ait reçu des corrections : c'est sans doute pour cela qu'il est si bon !......

» Nous avons à notre service une douzaine de chambreurs; l'un d'eux, Michel Chronowski, aura fini son noviciat le jour des Rois, et on fera une cérémonie à cette occasion. Les devoirs des chambreurs sont d'être toujours habillés dans un costume convenable; ils peuvent entrer dans les appartemens; ils nous accompagnent à pied ou à cheval quand nous sortons en voiture; ils sont toujours prêts à porter nos lettres d'invitation, ou à porter nos cadeaux quand nous en avons à faire à quelqu'un.

» Quant aux autres serviteurs du château, j'aurais peine à les énumérer; j'ignore même le nombre des musiciens, des cuisiniers, des heïduques, des kosaks, des garçons et filles de service. Je sais seulement qu'on sert tous les jours cinq tables, et que deux distributeurs (szafarz) sont occupés du matin au soir à donner tout ce qui est nécessaire pour la cuisine. Ma mère est souvent présente à la distribution des comestibles; elle garde près d'elle les clefs des armoires où se trouvent les épiceries, les liqueurs et les confitures (apteczka). Tous les matins, le maître-d'hôtel présente à mes parens le menu du dîner, ils le changent ou ils le conservent, selon qu'ils le trouvent bien ou mal.

» Notre vie intérieure est ainsi réglée : nous nous levons en été à six heures, et en hiver à sept. Nous couchons, mes trois sœurs et moi, dans la chambre de *Madame*, au troisième étage. Chacune de nous a un lit en fer avec des rideaux. Barbe, comme étant l'aînée, a deux oreillers et un édredon; nous, nous n'en avons qu'un seul et une couverte de flanelle. Après nous être habillées à la hâte, nous disons nos prières en français, puis nous commençons nos leçons. Autrefois notre précepteur nous enseignait à lire, à écrire, à compter en polonais, et le chapelain nous enseignait le catéchisme; mais Barbe et moi ne sommes plus dirigées que par *Madame*, et nos deux sœurs suivent les leçons du précepteur. A huit heures nous nous présentons chez nos parens pour leur souhaiter le bonjour et déjeuner. En hiver nous mangeons de la soupe à la bière, et en été nous buvons du lait; les jours maigres on nous donne une très-bonne panade. Après le déjeûner nous allons tous entendre la messe dans la chapelle du château. Cette chapelle est jolie. Quand l'office est fini, le chapelain dit à haute voix les prières en latin; nous les répétons et la cour aussi; mais franchement je ne sais pas ce qu'elles veulent dire, et un jour je le demanderai.

» Ensuite nous remontons dans notre appartement, et nous reprenons nos études. *Madame* nous fait écrire sous sa dictée les vers de Malherbe, le poëte français.

» Nous avons un forté-piano, et un Allemand, qui dirige l'orchestre de notre cour, nous donne des leçons; il reçoit pour cela 300 florins par an. Barbe touche passablement du piano. Après la leçon de musique, le coiffeur du château vient nous coiffer; il commence toujours par l'aînée. Quand par malheur il nous arrive avec quelque nouvelle mode, nous sommes bien sûres d'avoir la tête en sang. Ma chevelure est plus longue et plus épaisse que celles de mes sœurs; quand je suis assise sur un tabouret, mes cheveux traînent jusqu'à terre : aussi le coiffeur fait-il tous ses es-

mis sur ma tête. La mode actuelle me plait beaucoup; c'est une espèce de négligé fort élégant; une partie des cheveux est ramassée en haut et forment des boucles; le reste est en tresses qui flottent sur le cou et sur les épaules. Le coiffeur emploie une demi-livre de poudre pour arranger mes cheveux.

» Nous mettons deux heures à notre toilette; mais pour que ce temps ne soit pas tout-à-fait perdu, nous apprenons par cœur des proverbes français, ou *Madame* nous lit à voix haute un nouvel ouvrage, qui est tout-à-fait moral et amusant: c'est le *Magasin des Enfans*, par Mme de Beaumont. Je ne puis dire combien ils sont ravissans, ces contes d'une gouvernante à ses enfans. A midi, quand on sonne l'*Angelus*, nous descendons pour le dîner; il dure ordinairement deux heures; après quoi nous nous promenons, si le temps le permet. Au retour, nous nous mettons au travail: nous faisons dans ce moment une broderie pour l'église de Piotrkowicé. Quand le jour nous manque, on allume les bougies, et le travail n'est point interrompu.

» Nous soupons dans toutes les saisons à sept heures; après le souper, on ne fait plus rien, on jase ou on joue aux cartes. Il faut voir les mines que fait notre petit Mathias, quand la carte ne lui arrive pas: il a le don de me faire toujours rire.

» Le chambreur est envoyé à Warsovie tous les huit jours, il rapporte les lettres et les journaux; le chapelain nous les lit, et je donne une attention toute particulière à certaines nouvelles. Souvent mon père nous lit des vieilles chroniques; mais j'avoue que les livres français m'amusent infiniment plus. *Madame*, qui ne sait pas un mot de polonais, nous fait toujours la lecture en français; cela m'en a donné l'habitude, et mon père ne nous fait ses lectures qu'une fois par semaine; mais à l'époque du carnaval, adieu les lectures, on ne pense plus qu'à jouer, à danser, à s'amuser. A Warsovie, les fêtes doivent être plus splendides que dans notre château... Oh! que je voudrais voir tout cet appareil d'une grande cour!... Mais j'entends midi qui sonne, il faut que je dise bien vite mon *Angelus*, que j'arrange ma coiffure et que je descende. Demain j'écrirai ce que je n'ai pas pu écrire aujourd'hui. »

—

2 janvier, mardi.

« Hier, je me suis trop occupée des choses intérieures, aujourd'hui il faut que je pense un peu aux intérêts publics: je serais indigne du nom polonais, si les affaires de notre chère patrie ne m'occupaient pas sur toutes choses. On parle beaucoup au château, et j'y prête toute mon attention; mais depuis que j'écris mon journal, j'ai encore plus de désir de connaître tous les événemens.

» Aujourd'hui Auguste III, électeur de Saxe, règne sur la Pologne et la Litvanie. Le 17 de ce mois, il y aura vingt-cinq ans que l'évêque de Krakovie a ceint son front du diadême royal. Le parti opposé à son élection voulait élever au trône Stanislas Leszczynski; mais Auguste fut si puissamment secondé qu'il l'emporta sur son compétiteur. Le vertueux Leszczynski, faute d'argent et de soldats, fut contraint d'aller retrouver ses Lorrains, qu'il rend fort heureux. On dit que la reine, qui avait tant encouragé le roi dans la lutte qu'il eut à soutenir avant d'arriver au trône, était digne d'être reine des Polonais; elle les aimait. Marie-Joséphine fut toujours ennemie de l'intrigue; elle était miséricordieuse, bienfaisante, pieuse; elle était excellente pour son mari et pour ses enfans, indulgente pour tous, et d'une sévérité extrême dans ses mœurs. On peut dire qu'elle fut le modèle de toutes les vertus féminines, Elle est morte à Dresde, il y a à présent deux ans. Elle avait eu quatorze enfans; onze vivent encore: sept filles et quatre fils. Je me rappelle très-bien la douleur que causa sa mort aux Polonais; on célébra des services funèbres dans toutes les églises du royaume; dans notre église de Potrkowicé on fit une cérémonie à laquelle les pauvres assistèrent, et ils pleuraient à chaudes larmes en priant pour leur reine. On dit que le roi est d'un esprit facile et qu'il se repose entièrement sur son ministre Brühl; c'est celui-ci qui gouverne véritablement la Pologne et la Saxe; cette dernière est en proie à de grands malheurs, la Prusse, qui n'est, à vrai dire, qu'un État naissant, fait trembler toute l'Europe. On dit qu'un grand homme préside à ses destinées. L'électeur de Brandebourg s'est élevé au trône par sa seule volonté, en 1701. Notre république ne lui a point confirmé le titre de roi, et aujourd'hui le successeur de l'électeur est prêt à donner des couronnes aux autres États. Il résiste à l'Autriche, à la Saxe, à la Moskovie,

et par sa propre force il étend chaque jour ses possessions. On dit sa capacité politique et ses connaissances dans l'art militaire, d'une prodigieuse étendue; outre cela, il est savant, philosophe et d'un grand caractère. Quelques personnes croient qu'il faudrait à la Pologne un homme de la trempe de Frédéric-le-Grand; mais comme il ne nous gouverne pas et qu'il est contraire à nos intérêts par sa position actuelle, on craint qu'il ne devienne tôt ou tard la cause de notre ruine! Dieu veuille que la Prusse, qui n'est qu'une fraction de la Pologne, ne l'engloutisse pas un jour!...

» Les hommes qui s'occupent de la chose publique disent, mais bien bas, que les affaires de la république vont mal; et ce qui ôte tout espoir, c'est que ces belles vertus antiques, qui faisaient la gloire de la patrie, s'éteignent de plus en plus; l'ambition, l'intérêt personnel, ont tout remplacé : les besoins de la mère commune sont oubliés; on ne pense plus qu'à son bien propre, la cause générale est nulle. Les diètes s'assemblent et se rompent sans avoir rien fait. La voix de Konarski et de ses honorables amis se fait entendre en vain, ils prêchent dans le désert; les passions viles des méchans l'emportent dans la balance de nos destinées. Cependant tous les moyens de salut ne nous sont pas encore ôtés : le trône de Pologne est électif, le roi régnant est âgé et compte déjà soixante-trois ans; si son successeur est doué d'un grand caractère, si ses vertus sont au niveau de sa position, il pourra sauver la république et lui rendre son ancienne prépondérance. Nos frontières sont encore intactes, et je place d'ailleurs toute ma confiance dans la miséricorde de Dieu. Tous les bons et vrais patriotes appellent de leurs vœux un roi digne de commander aux Polonais. On nomme déjà plusieurs candidats; mais les deux qui paraissent avoir le plus de chances, sont : Stanislas Poniatowski, fils du castellan de Krakovie, et Charles, prince royal, fils du roi régnant. Le père de Poniatowski était le favori de Charles XII, et fut très-aimé de la princesse Czartoryska. J'ignore pourquoi mon cœur penche si fort pour le prince Charles! Poniatowski est pourtant Polonais, mais on dit que l'autre a des qualités éminentes... Enfin, je dirai tout ce que je sais ou toutes mes réflexions sur ces deux concurrens.

» Stanislas Poniatowski est jeune et très-joli garçon; il est prévenant, affable; il a beaucoup voyagé; il a dans ses manières l'élégance des Français, aussi a-t-il beaucoup de succès auprès des femmes. Il aime les sciences et les savans. Il est resté plus de quatre ans à Saint-Pétersbourg en qualité de secrétaire d'ambassade; on l'a rappelé depuis quelque temps et il est fort en faveur à la cour; on fonde là-dessus sa future grandeur.

» Le prince royal Charles a vingt-six ans; c'est le troisième fils du roi; il est aimé de son père et de tous ceux qui l'approchent. On dit que sa tournure est noble et que son visage est plein d'agrément; ses manières sont douces et son abord facile; il attire à lui, il plaît, et se gagne tous les cœurs. Il habite la Pologne depuis son enfance, aussi il aime les Polonais et parle leur langue à merveille. Elevé à la cour de notre république, il n'est ni fier ni humble, il garde avec tout le monde une juste mesure. Le roi, ayant reconnu dans son fils toutes ces qualités, n'hésita pas à l'envoyer dans les cours étrangères, et commença par celle de Saint-Pétersbourg; car, comptant sur son appui, il voulut qu'il fît ses premières armes chez cette puissance; mais il avait encore en vue d'autres projets, il espérait que son fils pourrait être fait duc de Kourlande. Ce duché est tributaire de la Pologne.

» En 1737 la tzarine Anna nomma au gouvernement de Kourlande le comte de Biren, mais quelque temps après il tomba en disgrâce et fut envoyé en Sibérie avec sa famille, et pendant plusieurs années le duché resta vacant. Notre roi, qui en avait le droit, conféra à son fils la dignité qui restait sans possesseur; mais il lui fallait la sanction de la cour de Saint-Pétersbourg, et personne plus que le prince royal n'était capable d'obtenir tout ce qu'il voulait, car son aménité est devenue proverbiale. Il se rendit donc à Saint-Pétersbourg, et en passant il s'arrêta quelque temps à Mittau, capitale de la Kourlande, et sut se gagner l'estime et l'affection de tous les habitans du duché. La tzarine ne tarda pas à confirmer la nomination du prince royal. Son consentement fut solennellement annoncé au roi de Pologne, l'année dernière, au moment où la diète se rassemblait. Mais, selon le fatal usage qui dissout les diètes, un nonce de Wolhynie, nommé Podhorski, rompit celle-ci, et l'affaire qui intéressait la Kourlande n'étant point débattue, force fut d'avoir recours au sénatus-consulte. De vifs débats s'engagèrent dans le sénat; les princes Czartoryski surtout cherchaient à embrouiller la question en soutenant que le roi n'avait pas le

droit de disposer du duché sans la participation de la diète ; que Biren, sans avoir subi un procès, sans avoir été jugé et condamné, ne pouvait être frustré de la dignité qui lui avait été accordée, et qu'enfin la nomination du prince royal ne pouvait être que provisoire ou valable pendant la vie de la tzarine. Ces clameurs insensées tombèrent devant une imposante majorité; cinq boules noires contre cent vingt-huit boules blanches décidèrent en faveur du prince Charles. Le diplôme lui a déjà été remis par le grand-chancelier de la couronne, et c'est précisément aujourd'hui qu'a lieu la cérémonie de l'investiture. Warsovie doit être resplendissante de fêtes ; la joie est universelle, j'en suis sûre !

» Le roi est si heureux d'avoir vu ses projets réussir, qu'il en est, dit-on, rajeuni de dix ans. Je ne sais trop si cet événement est d'un grand intérêt pour le bien général, mais je suis aise du succès du prince Charles. Je me demande à chaque moment pourquoi cette affaire m'a tant préoccupée ? Le sort de la république dépendra peut-être bientôt de ce prince ! et je le crois appelé à détourner l'orage qui gronde sur la Pologne. Il nous donnera, je crois, de meilleures lois et un bon gouvernement. Le duché de Kourlande lui servira de marche-pied pour arriver au trône. Dans le fond de mon âme je suis triste de n'être pas à Warsovie en ce moment, je verrais de belles fêtes, je verrais la cour et le prince Charles... enfin, puisque cela est impossible, contentons-nous de boire à sa santé, à notre table. »

—

Ce 3 janvier.

« Hier, au milieu des toasts, au bruit de la musique et des décharges de nos dragons, en l'honneur de l'investiture du duc de Kourlande, le chambreur envoyé à Warsovie est revenu avec des lettres qui nous annoncent que la cérémonie est retardée à cause de l'indisposition du roi; on l'a remise au 8 janvier. « C'est de mauvais augure, a dit le petit Mathias : » la couronne ducale lui échappe, la couronne » royale lui échappera aussi. » Me voilà inquiète... mais plusieurs visites sont venues me distraire ; après dîner nous avons eu madame l'échansonne Dembinska, avec ses fils et ses filles, le pannetier Jordan, avec sa femme et son fils, M. Swidzinski, palatin de Braclaw, avec son neveu le jésuite Vincent; ce dernier est venu plusieurs fois à Maleszow : c'est un homme très-pieux ; mes parens l'aiment beaucoup et l'estiment infiniment : quoiqu'il soit jeune, nous lui baisons les mains, comme à un ministre de Dieu. Barbe est tout-à-fait dans ses bonnes grâces, il lui a donné un rosaire et la *Journée du Chrétien*. Au souper on l'avait placé à côté d'elle, et il lui a même adressé deux fois la parole ; ce n'est pas étonnant, Barbe est si bonne, et ensuite elle est l'aînée : on doit lui faire plus de politesse qu'à nous. »

—

Ce 5 janvier, vendredi.

« Le palatin et son neveu sont toujours avec nous et nous attendons encore de nouveaux hôtes. Des deux fils du palatin, l'aîné est staroste de Radom, le cadet est colonel des armées du roi. Le palatin, veuf depuis plusieurs années, a encore deux filles, l'une mariée à Granowski, palatin de Rawa, et l'autre mariée nouvellement à Lanckoronski, castellan de Polaniéc. Je suis très-curieuse de voir les fils du palatin, ils ont fait leur éducation en France, à Lunéville ; ils doivent avoir un autre air, d'autres manières que les Polonais. Le bon roi Stanislas, quoiqu'il habite une terre étrangère, cherche toujours à être utile à ses compatriotes ; plusieurs jeunes gens polonais font leurs études à Lunéville, où Stanislas les entretient à ses frais; il leur fait donner la meilleure instruction. Les fils de nos premières familles briguent cet honneur-là : ils prennent le prétexte d'une parenté, même très-éloignée, avec le vieux roi pour y parvenir. Ils n'ont pas tout-à-fait tort, car, quand on peut dire d'un jeune homme : *il a fait ses études à Lunéville et il a été à Paris*, c'est une bonne recommandation pour faire son entrée dans le monde. On sait à l'avance qu'il aura des manières comme il faut, qu'il saura le français et qu'il dansera avec grâce le menuet et les contredanses. Tous ces messieurs qui ont été en France obtiennent les plus grands succès, ils sont très-recherchés des dames... Vraiment, je suis bien curieuse de voir les deux fils du palatin. »

—

Ce 6 janvier, samedi.

« Enfin, ils sont arrivés hier après dîner ; ils ne répondent pas à l'idée que je m'en étais faite,

M, le staroste encore moins que son frère. J'ai cru que je verrais un tout jeune homme, élancé, aimable, semblable, en un mot, *au prince Chéri* des contes de Mme de Beaumont, qui parlerait toujours français; mais je me suis bien trompée, M. le staroste n'est plus jeune du tout, il a trente ans; il est gras, il n'aime pas la danse et ne dit pas un mot de français. De temps en temps il lance du latin comme fait mon père. Le colonel m'a plu davantage, il porte l'uniforme, il est jeune et dit au moins quelques paroles françaises.

» Aujourd'hui, c'est la fête des Rois et le jour de l'émancipation de Michel Chronowski. On prépare à l'office un énorme gâteau qui aura une féve. Qui sera roi? Bon Dieu, si j'allais être reine! on ornerait ma tête d'une couronne pour toute la soirée, et je commanderais en maîtresse absolue dans le château.... Alors on danserait, j'en réponds.... Mais, sans que je l'ordonne, on dansera, car la foule de visites ne cesse pas depuis ce matin; les gens murmurent, le garde des vaisselles se fâche : en voyant toutes ces calèches, tous ces carrosses sur la place de l'église de Piotrkowice, il dit que c'est bien de la besogne pour lui. Moi, je saute de joie, et c'est ainsi dans ce monde, les uns sont heureux de ce qui fait le tourment des autres! »

Ce 7 janvier, dimanche.

« Quel monde! comme le château est gai, animé, bruyant! nous nous sommes merveilleusement amusés. Je n'ai point été reine, c'est Barbe qui a eu la féve, et au moment où elle l'aperçut dans sa part de gâteau, elle devint rouge jusqu'aux yeux. *Madame*, qui était placée près d'elle, a annoncé cette nouvelle, et toute la société et tous les gens ont répondu par des *vivats*! Le petit Mathias a dit en riant : *Celle qui a la féve épousera monsieur Michel* (kto dostal migdala dostanie Michálá); c'est un proverbe polonais qu'on répète dans pareilles occasions; on dit encore, quand une jeune fille a la féve : Elle se marie avant la fin du carnaval. Dieu veuille que le pronostic se vérifie, nous aurions des noces et des danses!

» Je ne m'habitue pas du tout à M. le staroste, son air grave ne me plaît pas; hier il n'a voulu danser que les danses polonaises. A peine s'il parle de Paris et de Lunéville; puis, conçoit-on qu'il ne fait pas la moindre attention aux jeunes personnes? Il ne nous adresse jamais de ces petites galanteries qui sont la monnaie courante de la bonne compagnie; il ne parle qu'aux parens, il joue aux cartes et il lit les gazettes. Je dirai toujours que son frère vaut mieux; au moins il est sociable, il parle de Paris et de Lunéville, et enfin il est plus jeune. Mais avec mes observations j'oublie de raconter la cérémonie qui a eu lieu pour l'émancipation de Michel Chronowski; elle m'a fort divertie. Quand toute la société fut réunie dans la grande salle, mon père prit place sur le siége le plus élevé; cela fait, on ouvrit les deux battans de la porte, et le maître-d'hôtel, accompagné de quelques courtisans, introduisit le jeune émancipé, habillé à neuf et fort richement. Il se mit à genoux devant mon père, qui le toucha légèrement à la joue en signe de ses bontés; ensuite il lui attacha le sabre au côté, vida une coupe de vin, et lui fit présent d'un beau cheval, avec son palefrenier bien monté aussi et bien équipé. Les deux chevaux étaient dans la cour du château. Mon père demanda à Chronowski s'il aimait mieux courir le monde que rester près de lui. D'une voix timide il répondit qu'il se trouvait très-bien dans le château, mais qu'il désirait voir du pays, et qu'il osait solliciter une recommandation auprès du prince Lubomirski, palatin de Lublin, beau-frère de mon père. Sa demande fut accordée, et mon père lui glissa dans la main un petit rouleau de vingt ducats en or, en l'invitant à passer le reste du carnaval avec nous. Chronowski parut très-charmé de la proposition, et après avoir déposé ses hommages aux pieds de mon père et de ma mère, il baisa la main à toutes les dames; dès ce moment il fut admis dans notre société et dansa de son mieux le mazurek et le krakowiak avec Barbe; il faut avouer qu'il danse à merveille, et que ma sœur ne le lui cède point en grâces: c'était ravissant à voir! »

Ce 8 janvier, lundi.

« La prophétie s'est tout de bon accomplie, Barbe va se marier à la fin du carnaval, elle épouse M. Michel, c'est le nom de M. le staroste Swidzinski. Hier il a demandé la main de Barbe à ma mère, et demain les fiançailles!



Cette pauvre Barbe était tout éplorée quand elle vint nous dire la grande nouvelle; elle redoute le mariage, et l'idée de quitter la maison paternelle lui est très-pénible. Mais cependant il n'était pas convenable de refuser ce parti, quand mon père et ma mère assurent qu'elle sera très-heureuse. M. le staroste me paraît un homme plein de piété, doux, honnête; sa famille est noble, ancienne et riche. Que faut-il de plus? Les trois frères Swidzinski, Alexandre, Michel et Antoine moururent en braves, près de Chocim, sous les ordres du célèbre Chodkiewicz. Ces illustrations rejaillissent sur ceux qui restent. Les parens du staroste lui ont déjà donné en toute propriété le château de Sulgostow; en outre le roi l'a gratifié d'une starostie considérable, et sous peu il sera nommé castellan. M. le palatin Swidzinski et l'abbé Vincent sont arrivés ici pour hâter le mariage; ils le désirent vivement. Barbe a plu au palatin, et il l'aimera beaucoup quand il la connaîtra davantage. Les noces se feront au château de Maleszow, le 25 février. Nous allons donc avoir de belles fêtes, des bals, des concerts; nous danserons jusqu'à extinction.... Barbe va être madame la starostine; cela me coûtera de ne pouvoir plus l'appeler Barbe.

» J'ai des remords d'avoir si mal arrangé le staroste dans mon journal; cependant il me semble que je n'ai rien écrit de très-offensant. Pourvu que Barbe soit heureuse, et je pense qu'elle le sera, car elle m'a toujours dit qu'elle n'aimait pas les très-jeunes gens; le staroste est raisonnable, et, de l'avis de ma mère, ce sont les meilleurs maris. Puisque ma mère le dit, ce doit être vrai; mais pour ma part j'aime mieux les jeunes gens aimables et gais : il est bien permis d'avoir son goût.

» Je n'oublie pas que c'est aujourd'hui que doit avoir lieu la cérémonie de l'investiture du prince royal, au duché de Kourlande. La santé du roi est rétablie. M. le colonel Swidzinski dit le plus grand bien du prince Charles, qu'il connaît beaucoup; mais le palatin et son fils aîné ne voudraient pas qu'il succédât à son père, ils disent que la couronne doit appartenir à un compatriote. »

—

Ce 10 janvier, mercredi.

« Les fiançailles ont été célébrées hier. Le dîner a été servi à l'heure ordinaire. Quand Barbe est descendue au salon, ma mère lui a donné une pelote de soie à défaire; elle était rouge comme une flamme; ses yeux étaient fixés à terre; tous les regards se dirigeaient sur elle; M. le staroste ne la quittait pas; le petit Mathias riait avec son air malin, et faisait mille plaisanteries qui divertissaient toute la société; on riait aux éclats; moi je ne comprenais pas la finesse de ces plaisanteries, mais je riais plus que les autres. Après le dîner, Barbe s'est mise dans l'embrasure de la croisée, et a commencé son ouvrage; M. le staroste s'est alors approché d'elle, et lui a dit à haute voix : « Est-il vrai, mademoiselle, que vous » ne vous opposez pas à mon bonheur? » Barbe a répondu d'une voix basse et tremblante : « La » volonté de mes parens a toujours été pour moi un » devoir sacré. » Et l'entretien s'est terminé là.

» Quand les chambreurs, les gens de service et les domestiques se furent retirés, le palatin, suivi de l'abbé Vincent, amenèrent M. le staroste devant mes parens, qui étaient assis sur un sopha. Le palatin adressa à mon père les paroles suivantes : « Mon cœur est pénétré de la plus sin» cère affection et du plus profond respect pour » l'illustre maison des Corvins Krasinski; j'ai tou» jours désiré avec ardeur que les modestes ar» mes de *Polkozic* fussent unies aux armes il» lustres et resplendissantes de *Slepowron*. Mon » bonheur est au comble, en voyant que vos illus» trissimes seigneuries veulent bien m'accorder » cet insigne honneur. Votre fille Barbe est un » modèle de vertus et de grâces; mon fils Michel » est la gloire et la consolation de ma vie; dai» gnez consentir à l'union de ce jeune couple; » daignez aujourd'hui confirmer votre promesse. » Voici l'anneau que je reçus de mes parens; je » l'avais mis au doigt de mon épouse qui, helas! » n'est plus, mais qui vivra éternellement dans » mon cœur. Permettez que, dans une cérémonie » semblable, mon fils l'offre à votre fille bien» aimée, comme un gage de son amour et de son » attachement inaltérable. » En prononçant ces mots il plaça sur un plateau, soutenu par l'abbé Vincent, une bague enrichie de diamans; l'abbé prononça aussi son discours, mais il y mêla tant de latin qu'il m'a été impossible de le comprendre. Mon père répondit en ces termes aux deux discours : « Je me plais à confirmer la promesse » que je vous ai faite; je consens à l'union de » ma fille et de M. le staroste; je lui donne ma » bénédiction et rends à votre honorable fils tous

» les droits que j'avais sur elle. » — « Je partage » toutes les volontés et toutes les intentions de » mon mari, ajouta ma mère. Je donne à ma fille » cette bague ; c'est le plus précieux bijou de » notre maison ; mon père Etienne Humiecki le » reçut des mains d'Auguste II, quand il amena » à bonne fin le traité de Karlowitz, à la suite du» quel le fort de Kamienièc-Podolski fut rendu » par les Turks aux Polonais. C'est avec cette » bague, dont la mémoire est si chère, que je fus » fiancée ; je la donne à ma fille aînée, en y joi» gnant ma bénédiction et des vœux sincères » pour qu'elle soit aussi heureuse que je l'ai été » depuis mon mariage. » Et elle plaça sur le plateau une bague garnie de superbes diamans, avec la miniature d'Auguste II.

« Barbe, viens auprès de moi, » lui dit mon père ; mais la pauvre enfant était si confuse, si agitée, si tremblante, qu'elle pouvait à peine marcher ; je ne comprends pas comment elle a pu faire ces trois ou quatre pas ; enfin, elle s'est mise près de mon père, et l'abbé Vincent a donné la bénédiction nuptiale en latin. Un des anneaux a été remis à M. le staroste, et l'autre à ma sœur ; c'est son fiancé qui l'a placé au petit doigt de sa main gauche, appelé *cordial* (serdeczny) ; ensuite il a baisé la main de Barbe ; et celle-ci lui a, à son tour, offert sa bague ; mais elle était si émue, qu'elle ne put la faire entrer au bout de son doigt. M. le staroste lui a baisé la main encore une fois, après quoi il s'est jeté aux pieds de ma mère et de mon père, en jurant de se consacrer au bonheur de leur fille chérie. M. le palatin a embrassé Barbe sur le front, et le colonel et l'abbé ont dit un million de complimens, tous plus beaux les uns que les autres. Mon père a rempli une grande coupe de vin vieux de Hongrie ; il a porté le toast des nouveaux époux, et tous les assistans ont bu à la ronde dans la même coupe.

» Tout cela s'est passé avec tant de solennité et de tendresse, que je pleurais sans pouvoir m'arrêter. « Ne pleurez pas, petite Françoise, » m'a dit Mathias, qui était présent à cette scène, » dans un an au plus tard, ce sera votre tour. » Dans un an, c'est trop tôt ; mais si cela vient dans deux ans, je n'en serai pas fâchée.

» Toute la famille des Swidzinski est on ne peut pas plus prévenante pour Barbe, et mes parens pour la première fois l'ont embrassée au visage, quand elle est venue leur souhaiter le bonsoir ; depuis hier toutes les personnes du château la traitent avec des égards infinis, on lui fait des félicitations, enfin on l'accable d'hommages et de complimens. Chacun aurait voulu être employé dans sa maison ; mon père a remis 1000 ducats de Hollande à ma mère, en lui recommandant de faire pour sa fille tout ce qu'elle croirait convenable. Ils se sont consultés pendant long-temps sur le trousseau qu'on lui donnerait. Demain, mademoiselle Zawistowska part pour Warsovie avec M. le commissaire pour faire les emplettes. Cette demoiselle Zawistowska est une personne très-respectable ; elle a trente ans et a été élevée au château depuis son enfance. Dans le garde-meuble il y a quatre grands coffres remplis d'argenterie, ils nous sont destinés. Mon père se fit apporter celui de Barbe, l'ouvrit et l'examina attentivement ; ce coffre sera envoyé à Warsovie, pour faire nettoyer l'argenterie.

» M. le palatin et M. le staroste nous quittent demain, ils vont se rendre au château de Sulgostow, pour faire les préparatifs de la réception de Barbe.

» Mon père a fait écrire les lettres de communication du mariage, et les expédie par les chambreurs sur plusieurs points de la Pologne. Le plus grand de nos chambreurs et un écuyer richement équipé partent dans deux jours pour aller porter des lettres au roi et aux princes ses fils, au primat et aux principaux sénateurs. Mon père annonce le mariage et les supplie de lui accorder leur bénédiction ; s'il ne les invite pas précisément, il leur fait comprendre qu'il serait fort honoré de leur présence. Ah ! si un des princes venait ici, le duc de Kourlande, par exemple... Quel lustre cela jetterait sur les noces ! Mais ils se contenteront d'envoyer leurs représentans, c'est ce qui se fait en pareil cas.

» Le château est dans une activité continuelle, on prépare tout ce qui est nécessaire pour les festins que nous allons donner. M. le staroste a été d'une magnificence sans égale, il nous a fait à toutes de très-beaux cadeaux : à moi il m'a donné une épingle en turquoise ; à Sophie, une croix en rubis ; à Marie, une chaîne de Venise, et mes parens ont même daigné accepter des présens : mon père a eu une coupe en vermeil ciselée admirablement, et ma mère un étui en nacre de perles, monté en or. *Madame* n'a pas été oubliée, elle a trouvé ce matin sur son lit un mantelet en blondes ; elle met aux nues la générosité des seigneurs polonais. Mais c'est la seule qualité qu'elle accorde à notre nation, aussi je

ne puis aimer *Madame;* son injustice pour mes compatriotes me repousse. Hier il y a eu un grand souper d'apparat, la musique n'a pas cessé de jouer, on a porté des toasts à l'heureux couple, et les dragons ont tiré force coups de carabine; leur capitaine avait donné pour mot d'ordre : *Michel* et *Barbe*.

» Barbe commence à prendre courage, elle ne rougit plus qu'en regardant sa bague; aussi, elle la cache comme elle peut; mais cela ne fait rien : tout le monde la voit, et les brillans étincellent comme des astres.

» Ce matin toute la cour est allée à la chasse, pour ne pas manquer au vieil usage qui dit que cela porte bonheur aux mariés; et avant la chasse, la fiancée était obligée de montrer le bas de sa jambe aux chasseurs. Dieu merci! cet usage n'existe plus, Barbe serait capable d'en mourir de honte. Mais le petit Mathias voulait à toute force qu'on remplît cette formalité, disant que sans cela la chasse serait mauvaise. Cette fois ses pronostics ont été en défaut, on a tué un sanglier, deux chevreuils, un élan et une quantité de lièvres. M. le staroste a tué de sa main le sanglier et l'a déposé aux pieds de Barbe. Mon père a fait sortir de ses écuries tous les chevaux pour les chasseurs; parmi eux il s'en trouvait un d'une beauté parfaite, mais tellement indomptable, que le meilleur écuyer n'avait jamais pu parvenir à le monter. M. le staroste assura qu'il s'en rendrait maître, et malgré la frayeur des assistans, il le monta et le mena si bien qu'il parvint à le diriger, et trois fois il fit le tour du château de Maleszow. C'était vraiment un beau spectacle. Barbe était pâle; elle tremblait pour son fiancé; mais quand elle le vit si ferme sur son cheval, quand elle entendit les bravos qui partaient de tous côtés, l'incarnat reparut sur ses joues.

» Depuis ce moment, je me suis raccommodée avec M. le staroste; vraiment, il n'est pas si mal, il a bonne grâce à cheval, et le courage plaît tant aux femmes! je lui pardonne donc de ne pas savoir danser le menuet et les quadrilles. Mon père a donné au staroste le cheval qu'il a si bien mérité, avec un harnachement complet, et un palefrenier. »

—

Ce 20 janvier, dimanche.

« Depuis huit jours j'ai négligé mon journal, les préparatifs du mariage en sont la cause : il y a tant de monde au château, il faut bien faire les honneurs, et nous passons les après-dînées et les matinées en compagnie. Les études sont mises de côté : la chronologie, la grammaire française et même madame de Beaumont se reposent tranquillement. Nous travaillons à l'aiguille, parce que chacune de nous veut faire un cadeau à Barbe; moi, je lui brode un déshabillé qui sera délicieux : je prends sur mon sommeil pour avancer mon ouvrage. Marie lui brode une robe de mousseline couleur paille, en soie de couleur foncée mêlée avec de l'or; et Sophie lui brode une belle couverture de toilette.

» Ma mère est tout occupée du trousseau; elle ouvre ses armoires, ses coffres; elle en tire de la toile, des draps, des fourrures, des rideaux, des tapis. Je seconde ma mère autant que je puis; elle veut bien me consulter quelquefois, elle est si scrupuleuse : elle craint tant de ne point faire nos parts égales; sa délicatesse est si grande, qu'elle fait venir le chapelain pour qu'il juge de l'exactitude du partage. Les tailleurs et les passementiers, qui sont venus de Warsovie pour faire le trousseau, auront à peine terminé leur ouvrage dans un mois. Toute la lingerie est déjà prête; il est vrai que les demoiselles de la suite ont beaucoup aidé; depuis deux ans, on faisait du linge, maintenant elles le marquent en coton bleu; ces pauvres filles sauront bien faire les lettres B et K. Le trousseau sera magnifique.

» Barbe ne sait pas ce qu'elle pourra faire d'une si grande quantité de robes! Jusqu'à présent nous n'en avions que quatre chacune; deux en laine brune pour tous les jours, avec deux tabliers noirs, une blanche pour les dimanches, et une autre plus élégante pour les cérémonies. Nous trouvions que c'était bien assez; mais ma mère dit que *madame la starostine* doit avoir une autre toilette que *mademoiselle Barbe,* et que ce qui convient à une jeune fille ne convient plus à une femme mariée. J'ai parlé d'une pelote de soie que ma mère avait remise à Barbe le jour des fiançailles, eh bien! c'était pour faire une bourse à M. le staroste. Barbe travaille à cette bourse du matin au soir : c'est comme une épreuve de son soin et de sa patience, car il lui a fallu d'abord débrouiller la soie sans qu'elle perde rien de sa fraîcheur et sans la casser. Tout cela s'est fait admirablement. Barbe peut se marier en toute sûreté, le petit Mathias convient de sa vocation.

» Les chambreurs et l'écuyer sont partis pour porter les lettres de faire part ; je suis impatiente de savoir les réponses. Barbe s'effraie de penser que peut-être les princes viendront avec les seigneurs de la cour de Warsovie. Qu'elle est enfant! moi, je serais enchantée. Mais à propos, l'investiture du prince royal a eu lieu le 8 de ce mois. La veille de cette solennité, notre cousin le prince Lubomirski, palatin de Lublin, et maréchal du prince royal, a donné un très-beau bal; et on dit que les fêtes, les dîners, les concerts ont duré plus de huit jours. Le nouveau duc de Kourlande a prononcé un discours en polonais, qui a produit un excellent effet. On le regarde dès à présent comme un prince indépendant. Il s'est montré plein de grandeur et de dignité dans toute cette circonstance.

» Le *Courrier polonais* a donné les détails de la cérémonie; si j'avais le temps, je les aurais copiés, tant ils m'intéressent; mais tous ces détails ne valent pas encore ce que j'aurais pu voir par moi-même : qu'est-ce que la lecture, comparée à sa propre observation? Enfin je me réjouis, dans ma pensée, de l'investiture du prince; il n'y a que cela pour la chose générale, qui m'agrée et me console, tout le reste va mal. Tout en travaillant à la hâte au déshabillé de Barbe, je suis forcée d'entendre des lectures qui m'attristent. Le chapelain nous lit les gazettes, et j'y vois que la république perd tous les jours en force et en dignité ; les puissances environnantes l'envahissent sous différens prétextes ; leurs troupes pillent, dévastent, et le gouvernement ne s'émeut pas encore.... Je n'ose penser à l'avenir, mais mon père dit qu'il faut jouir des momens présens : bien bas, on parle des malheurs qui doivent fondre sur la Pologne, puis on danse, on boit ; les fêtes, les banquets feraient croire à un état prospère. Les Polonais font peut-être comme le petit Mathias : quand il a du chagrin, il ne quitte point le verre de ses mains, en répétant : *Au chagrin le bon vin* (dobry trunek na frasunek); plus il est triste, plus il trinque. »

(*La suite dans les prochaines livraisons.*)

LE PALAIS KRASINSKI.

Sur une des plus belles places de Warsovie, s'élève le majestueux palais des Krasinski; quoiqu'aujourd'hui il appartienne à l'État, et qu'on l'appelle palais du gouvernement, cependant son premier nom lui est resté, et c'est sous celui-ci qu'il est généralement connu. Sa grandeur, la richesse de ses ornemens, le placent au premier rang des monumens d'architecture. Sa beauté est devenue proverbiale. Un dicton populaire rapporte que ce palais n'a pas été bâti en Pologne, et qu'il a été transporté, tout fait, de l'étranger; cette tradition merveilleuse n'ajoute rien à son incontestable beauté.

Vers la fin du XVII[e] siècle, Jean-Bonaventure Krasinski, palatin de Plock et grand-trésorier de la couronne, dépensa une partie de sa fortune pour faire cette admirable construction; ses descendans la vendirent au gouvernement, et depuis il sert de bureaux aux différens ministères publics. Derrière le palais, se trouve un beau jardin et qui est très-fréquenté dans la belle saison; c'est le rendez-vous des promeneurs de tout âge des deux sexes et du monde élégant de la capitale.

Les événemens mémorables qui s'y passèrent sont intimement liés aux annales du patriotisme et de la nationalité polonaise, nous en parlerons en leur temps.





Varsovie. — Le Palais Krasinski.

Impr^ie de Leclère.

BARBE RADZIWILL.

Tak jest, tak, mam z nią przyjaźń, ta dla mnie jest chlubą,
Młodości mojéj była towarzyszką lubą,
J dręczonej ciężarem stęsknionego bycia
Ona mi piérwsza uczuć dała słodycz życia.
W ówczas, gdy Car z potęgą północy i wschodu,
Niósł oręż na zagładę polskiego narodu,
Ojciec jéj, śpiesząc z wojskiem na granice Litwy
Doświadczyć wątpliwego losu walnéj bitwy,
W oczach moich Zygmunta témi żegnał słowy :
« Za kraj, za Ciebie, mojej nieoszczędzę głowy,
» Niedowiesz się z ust moich o Polaków klęsce,
» Lub nieujrzysz mię królu, lub ujrzysz zwycięzcę.
» Lecz ma córka jedyna bez matki, bez braci,
» Niech w Tobie znajdzie Ojca, jeśli swego straci. »
Niestety ! przewidziany cios jego nieminął,
Poszedł, stoczył bój krwawy, zwyciężył i zginął.

Isabella siostra Zygmunta-Augusta, do
Boratyńskiego Marszałka sejmowego,
w trajedyi Aloizego Felinskiego.

« Oui, elle a toute mon amitié, et j'en fais gloire ; elle fut la compagne chérie de mon enfance, et lorsque je succombais sous le fardeau d'une existence pénible, c'est elle qui, la première, m'a fait sentir les douceurs de la vie. Lorsque le Tzar, avec la puissance de l'Orient et du Nord, leva son glaive pour exterminer la nation polonaise, son père, volant à la tête des armées aux frontières de la Litvanie, pour tenter le sort douteux d'une bataille décisive, son père, en ma présence, fit à Sigismond ses adieux en ces mots : « Je n'épargnerai pas mon » sang pour toi, pour mon pays ; ma bouche ne t'ap» prendra pas la défaite des Polonais ; tu ne me ver» ras plus, ô mon roi ! ou tu me verras vainqueur ; » mais que ma fille unique, sans mère, sans appui, » trouve en toi un père lorsqu'elle perdra le sien. » Hélas ! le coup qu'il avait prévu l'atteignit, il marcha, il livra bataille, fut vainqueur et mourut. »

Isabelle, sœur de Sigismond-Auguste,
à Boratynski, maréchal de la Diète, dans
la tragédie d'*Aloïse Felinski*.

Si le Midi nous offre avec orgueil Isabelle et Jeanne de Naples, le Nord est fier de Barbe Radziwill. Cette femme dut à elle-même son élévation ; et de simple citoyenne, elle devint reine des Polonais : être d'exception, elle possédait tout ce qui séduit le regard et tout ce qui pé-

nètre l'âme; son caractère était un mélange de force et de tendresse, d'énergie et de bonté.

On dit que la beauté joue un rôle principal dans la vie d'une femme, et ce m'a toujours semblé une injustice vulgaire; c'est le caractère qui fait la destinée : si Barbe Radziwill n'eût été que belle, elle aurait charmé pendant quelques momens les regards du roi Sigismond-Auguste, mais elle ne l'aurait pas attaché; il fallait cette âme pleine de passion et aussi pleine de puissance pour fixer le plus inconstant des rois.... L'amour que lui inspira Sigismond-Auguste développa toutes ses vertus; adorable émulation que celle qui vous vient en aimant, source infinie de séduction, source infinie de prestige et d'enchantement ! Ah ! repoussons ces idées d'ambition dont on a voulu ternir ce beau caractère de femme : voyons-la pure et passionnée, et reine comme par une nécessité de son amour.

Barbe Radziwill, veuve de Gasztold, palatin de Troki, parut à la cour. Toutes les flatteries et tous les hommages lui furent prodigués; mais elle semblait froide, dédaigneuse, ou trop supérieure pour être heureuse de plaire; ses yeux se tournaient avec indifférence sur cette foule empressée... Elle aimait !

Sigismond-Auguste s'était livré à toute l'ardeur de sa jeunesse; blasé, désabusé, triste au milieu de tous les plaisirs qu'il avait détruits par l'excès, léger dans ses amitiés, inconstant dans ses amours, il vivait sans désir et sans espérance au faîte de toutes les prospérités humaines. En voyant Barbe Radziwill, il sentit une émotion vive et profonde; il la regardait avec amour, et l'entendait avec délice; le son de sa voix, l'harmonie de son beau visage, donnaient à son cœur de ces battemens qui sont la vie. Auguste se retrouvait, il sentait l'action d'une âme sur son âme, il savourait sans fatigue une foule d'idées et d'émotions heureuses; ses désirs n'échappaient plus à l'examen, il était séduit, entraîné, fixé; il éprouvait dans toute sa plénitude ce sentiment qui tient à la terre par ses douleurs, mais qui touche au ciel par ses délices. Ce miracle d'amour était réservé à Barbe : on se sent de l'admiration pour cette femme qui eut tant de pouvoir sur une âme si peu facile à dominer. Le sentiment du roi jette un nouvel éclat sur elle; elle était une seconde partie de lui-même; elle le dominait plus encore par conviction que par un ascendant irrésistible : il n'avait plus de vague, plus de découragement : c'est hors de soi que sont les seules jouissances indéfinies.

Sigismond-Auguste commençait à sentir le prix du trône et de la puissance; sa grandeur allait se refléter sur *elle*, il rêvait déjà le moment où il l'élèverait à lui. Mais que d'obstacles il avait à vaincre ! le roi Sigismond Ier ne consentirait jamais à un mariage *disproportionné;* mais que sont les obstacles pour une passion véritable ! Sigismond-Auguste sut en triompher : son mariage eut lieu sans le consentement du roi son père, sans l'aveu du sénat, sans autres témoins que ceux qui le contractaient, sans autre assurance pour Barbe que la parole du prince; mais le secret que demanda cette union donna à l'habitude, à l'intimité le charme d'une passion naissante. La difficulté que les deux époux avaient pour se voir était une source d'émotions et de brûlante espérance; chaque moment que Sigismond-Auguste passait près de Barbe la lui rendait plus chère : point de satiété, point de dégoût pour cette créature enchanteresse; son esprit la rendait belle de mille manières, c'était toujours elle, mais elle sous un nouvel aspect. Son imagination active, tendre, passionnée, brillante, colorait cette vie toute d'amour et de secret.

La cour et ses joies sans bonheur étaient moins animées pour Auguste que cette solitude; mais que ne peut embellir l'imagination d'une femme qui aime? Toujours d'intelligence avec le cœur, elle sait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin, elle sait rappeler ses plaisirs passés, elle fait jouir par avance de tous ceux que l'avenir promet, elle donne des joies qui ne font rire que l'esprit, toute l'âme est en elle.

Auguste n'avait plus qu'un désir : fier de son choix, il voulait déclarer son mariage; mais il ne le pouvait pas sans s'exposer au danger de le faire rompre. La mort du roi Sigismond Ier aplanit toutes les difficultés, au moins il le crut un moment. C'était en l'année 1548.

Auguste, par une délicatesse d'amour, ou peut-être par le besoin de montrer sa force et son autorité, déclara son mariage avant d'annoncer la mort du roi son père, aimant mieux avoir l'air de s'exposer à son courroux que de priver plus long-temps son épouse des honneurs qui lui étaient dus. Il donna ordre aux Palatins de Litvanie et aux premiers officiers de sa cour d'aller reconnaître pour leur reine Barbe Radziwill. Elle habitait Wierszupka, faubourg retiré de Wilna. Les ordres du roi furent exécutés; on

l'amena en triomphe dans l'antique palais des grands-ducs de Litvanie, et, trois jours après seulement, Sigismond-Auguste fit connaître la mort du roi son père.

Ensuite, il partit pour Krakovie, où devaient se faire les obsèques de Sigismond Ier. Il y trouva les princesses ses sœurs, le margrave de Brandebourg, les députations de l'empereur et du roi Ferdinand. Tous les grands du royaume l'attendaient. La mort du roi, qui les rassemblait en ce lieu, les occupait beaucoup moins que ce mariage inattendu. La cérémonie achevée, Sigismond-Auguste déclara que la diète allait s'ouvrir, d'abord à Warsovie (1er novembre 1548), où les esprits s'échauffaient graduellement, et ensuite à Piotrkow (1549). Ce fut là que commencèrent les murmures et les déclamations de la noblesse. On mit en délibération le mariage du roi; on se refusait à reconnaître sa légalité, puisqu'il avait été fait sans le consentement de la république. Plusieurs voix s'élevèrent pour demander qu'il fût cassé : « Sire, dit un nonce, tu vois tous les représentans de deux peuples puissans (Polonais et Litvaniens), qui, long-temps gouvernés par tes vaillans aïeux, s'unirent, s'illustrèrent et prospérèrent sous leurs règnes. Les vertus de ton père et de tes ancêtres t'ont élevé sur le trône; ta patrie a fait acte de reconnaissance, et tu dois tout ton amour à la patrie. Aujourd'hui tu peux t'acquitter envers elle; nous te demandons, en son nom, un sacrifice; nous te le demandons, parce que nous en connaissons toute l'étendue. La race des Jagellons s'est toujours illustrée par de pareilles offrandes : descendant de cette noble race, tu l'égaleras en vertus.

» Tu as choisi une épouse sans la participation du sénat, tu as oublié l'intérêt de l'Etat; ton mariage est un outrage à l'esprit de nos lois : le serment de l'époux viole le serment du monarque. Barbe ne peut l'emporter sur la Pologne; non que nous voulions abaisser la princesse que tu as honorée de ton amour : nous l'admirons; elle mériterait le rang de reine, si le sceptre était la récompense des vertus; ses charmes et ses vertus ont obtenu un hommage inappréciable, puisque tu l'as jugée digne de ta main.

» Les siècles ont englouti et entraîneront encore dans l'oubli une foule de femmes qui ont brillé, et qui ont eu l'éclat de la couronne; mais celles qui ont su se sacrifier pour la patrie vivront éternellement dans les siècles... Que Barbe renonce au trône, qu'elle s'immole au bien de la Pologne, et nous tomberons à ses genoux : de reine elle deviendra un ange!

» Nous avons reconnu que les nœuds d'un monarque avec sa sujette deviendraient dangereux à la république. Quelle garantie auraient nos frontières, si Barbe était notre reine? Quelle puissance écouterait sa voix? En Pologne, elle ne serait qu'un objet d'envie, de pitié, et peut-être de haine, au milieu des discordes qu'elle aurait enfantées.

» Roi, imite l'exemple de Titus, qui éloigna de son trône celle que l'Orient étonné adorait comme une idole; il craignit de perdre l'amour de Rome, de Rome qui haïssait par orgueil Bérénice. Ainsi, modifiant son empire absolu, le maître du monde respectait les vains préjugés des Romains; et toi, librement élu roi d'un peuple libre, veux-tu faire moins pour ta patrie? as-tu moins besoin d'être aimé de nous?

» Nous t'en supplions pour toi, pour ton sang, pour nos enfans, éteins un amour qui peut être un motif d'affreux orages; brise tes nœuds avec une femme, et affermis ceux qui te lient à la nation. »

Auguste, préparé à cette opposition de la part des nonces, leur répondit :

« Je ne puis comprendre que des hommes renommés par leurs vertus et par leurs lumières, élus par le peuple, gardiens de nos libertés, m'expriment des vœux que leur conscience devrait repousser. Quoi! vous m'engagez à trahir envers mon épouse la foi jurée; vous me conseillez de rompre le plus saint des nœuds, parce que je l'ai formé dans un palais, et non dans un temple! La Pologne en déliera son roi, dites-vous? Quelle foi auriez-vous dans mes sermens si je trahissais la reine? Le roi d'un peuple libre doit-il être son esclave? Si, en prenant mon épouse au sein de ma patrie sans l'avis du sénat, j'ai dérogé aux vieilles coutumes de mes ancêtres, dois-je réparer une faute par un crime, et le début de mon règne doit-il être souillé par un parjure? Puis-je, en trahissant, en déshonorant Barbe, punir l'innocence quand je suis seul coupable? Non, aucun législateur, aucun tribunal ne pourrait l'ordonner... Et vous, nonces, vous ne le pouvez pas. Titus renonça à une maîtresse, et on l'admire : mais il eût souillé son nom en renonçant à une épouse.

» Vous rendrez vous-mêmes hommage au mérite

et aux vertus de Barbe. Pourquoi ne régnerait-elle pas sur vous? N'y a-t-il pas plus d'honneur à mériter la main d'un roi que d'appartenir à une race que le hasard nous a donnée? Le préjugé est injuste et cruel, en disant que je déroge à mon rang : Auguste ne s'abaisse pas, il élève à soi. Si elle ne sort pas d'une famille héritière d'une couronne, elle est reine des Polonais, elle est épouse d'un Jagellon. En appelant au trône une de vos concitoyennes, je m'attendais à votre reconnaissance, et non à des plaintes. Les filles des monarques étrangers, qui partagèrent ce trône, furent-elles toutes fidèles à leur nouvelle patrie?

» Tous les monarques qui gouvernent les Etats voisins sont nos ennemis secrets ou déclarés. Les liens du sang désarmeraient-ils leur soif de conquête? Ils nous respecteront tant qu'ils nous craindront. Que la Pologne reste unie à son roi, et je garantis que jamais ils ne cesseront de la craindre. Si l'intégrité de la patrie vous est chère, secondez-moi; unissons-nous pour repousser l'agression étrangère : ne prodiguons pas un temps précieux en disputes scandaleuses. Êtes-vous donc envoyés ici par vos frères pour arracher un roi à son épouse? Vous ne l'obtiendrez pas, je le jure sur ce fer : la diète, la nation, l'univers entier ne m'y contraindront pas; je préfère ma foi au trône et à la vie elle-même.

» Vous avez entendu mon arrêt. Retournez aux chambres pour affermir, par des lois, le bonheur et le repos de la Pologne; et quand le moment viendra où il faudra braver la mort, quand la voix de la patrie vous appellera aux bords de l'Oder ou du Dniéper, vous verrez si votre roi ne sait pas partager les hasards de la guerre, et s'il aime moins la patrie et la gloire que son épouse adorée. »

Ce discours, plein de raison, de force, et empreint de modération, aurait dû calmer les esprits; mais il ne fit que les irriter davantage. Nicolas Dzierzgowski, archevêque de Gnèzne, répondit au roi dans les termes les plus violens; son indignation, son amour pour les prérogatives, lui firent oublier le caractère de son état et le respect qu'il devait au monarque. Il dit au roi que, « rien ne convenait moins à une nation libre que les sentimens qu'il venait d'exprimer, et qu'il commençait son règne en établissant un despotisme d'autant plus dangereux, qu'il prétendait le justifier par la foi des sermens et par le soi-disant intérêt de ses peuples, et qu'après s'être mis impunément au-dessus des lois sacrées de la république, il devait du moins ne pas la contraindre à approuver jusqu'au mépris qu'il en avait fait. La nation tout entière, ajouta-t-il, doit se hâter d'étouffer le germe d'une si coupable indépendance avant qu'il ait jeté de plus profondes racines dans l'Etat : on ne saurait reconnaître un mariage où il n'y en a point; mais, à toute rigueur, si c'est un crime de renvoyer une épouse légitime, il n'est aucun de nous qui, pour le bien du pays, n'en prît la responsabilité sur sa conscience. »

Après ces discours, concertés avec soin, mais trop violens pour persuader le roi, on en vint à des remontrances plus soumises. Tous les sénateurs se prosternèrent aux pieds d'Auguste pour le conjurer, les larmes aux yeux, de consentir à la dissolution de son mariage.

« On nous a vus, lui dit le castellan de Posnanie, qui portait la parole au nom de toute la diète, on nous a vus, au temps de Jagellon, déchirer sous ses yeux, avec nos sabres, un acte émané de son trône, et que notre sagesse avait considéré comme contraire à nos droits imprescriptibles et à nos intérêts; mais que Dieu nous garde d'en venir à de telles extrémités : nous n'employons que des prières, et c'est d'elles que nous attendons l'heureux succès de nos désirs. »

Auguste resta impassible en présence de ces larmes et de ces prières. Kmita, qui avait un grand crédit dans la république, voulut parler à son tour; mais le roi, impatient et outré de colère, l'interrompit brusquement, et lui ordonna de se taire. Alors la stupeur s'empara des membres de la diète; ils se regardaient avec étonnement, et la douleur et la crainte leur faisaient garder un morne silence, quand tout-à-coup le plus jeune des sénateurs, Raphaël Leszczynski, se leva avec impétuosité en interpellant le roi :

« A quels hommes croyez-vous commander? lui dit-il. Je veux vous rappeler que les Polonais se font autant de gloire d'honorer les rois qui respectent les lois, que d'abaisser la hauteur de ceux qui les méprisent. Si vous trahissez vos sermens, nous ne devons plus vous répondre des nôtres : le roi votre père se rendait à nos avis : n'oubliez pas que vous n'êtes que le premier citoyen de la république. »

Les nonces et tout le sénat applaudirent à cette audace. Le roi lui-même, n'osant la condamner ouvertement, fut contraint de prendre dès ce moment dans l'assemblée un ton plus modéré,



Barbe Radziwill.

de l'Impr.e de Leclère

Le vrai motif de ces oppositions était d'obliger Auguste à renoncer à la couronne : on parlait d'un interrègne, et on était prêt à le proclamer ; des seigneurs ambitieux visaient à la couronne, et d'autres croyaient qu'Auguste n'était peut-être pas digne de la porter.

Le roi pénétra les desseins secrets des aristocrates, et n'en parut point irrité : il voyait que la dissolution de son mariage était le prétexte et que sa couronne était le but. Il préférait mille fois vivre avec Barbe hors du royaume, que de garder le trône qu'elle ne partagerait pas. Il était sur le point d'abdiquer pour se retirer en Litvanie, en la séparant de nouveau des autres provinces de l'Etat ; mais l'évêque de Krakovie le détourna de cette résolution. La reine Bone, mère d'Auguste, agissait de concert avec les nonces et le sénat pour l'amener à rompre son mariage ; mais elle voulait qu'il gardât le trône, et peut-être parvint-elle par ses intrigues à lui conserver sa puissance.

Quand on fut bien convaincu de la volonté d'Auguste, quand on vit qu'aucune force humaine ne pouvait plus le séparer de Barbe, on ne s'occupa plus que de donner des bornes à son pouvoir.

On essaya de le mettre dans une espèce de servitude, sous la tutelle des députés qui formaient l'assemblée générale de l'Etat.

Le roi chercha à revendiquer ses droits ; son désespoir, son indignation lui donnèrent de la force contre ceux qui osaient les méconnaître ; enfin, après mille démêlés entre lui et les représentans de la nation, le calme se rétablit, et les plus opposés au pouvoir d'Auguste cherchèrent à regagner ses bonnes grâces ; ils offrirent même de rendre leurs hommages à la reine, et demandèrent qu'on ne différât plus la cérémonie de son couronnement.

Le roi fixa ce grand jour : tous les seigneurs y assistèrent, à la réserve de Jean Tenczynski, palatin de Sandomir, et André Gorka, castellan de Posnanie ; les autres y assistèrent comme si ce couronnement avait été l'objet de tous leurs vœux.

Auguste était dans l'ivresse du bonheur quand il vit sa mère rendre hommage à la reine : résignation ou force, elle domina son ressentiment. Bone, cette femme hautaine, digne de figurer à côté de Rixa, vint complimenter la reine des Polonais, et lui témoigner ses regrets de ne lui avoir pas plus tôt accordé son estime. Elle reconnut que cette princesse avait toutes les vertus qui honorent le trône : la nation en était déjà convaincue.

Barbe s'était fait adorer. Bienfaisante et modeste, elle ne se servait du pouvoir que pour faire des heureux ; sa bonté, dirigée par un esprit droit, étendu, pénétrant, lui donnait le secret de toutes les douleurs ; elle savait plaindre, elle savait consoler, elle savait être bonne.

Des sentimens si nobles devenaient de jour en jour plus chers et plus utiles au roi ; il s'inspirait des vertus de Barbe, il devenait bienfaisant par elle et pour elle : elle lui avait fait comprendre tous les devoirs de la royauté. La mort n'épargna pas cette vie précieuse ; six mois après son couronnement, Barbe mourut (12 mai 1551). La douleur des Polonais est la plus belle page de son histoire ; ils la pleurèrent avec amertume, parce que leur affection tardive arrivait comme un remords ; elle les avait conquis par sa bonté, et son nom fut béni avec amour.

LÉGENDE DE 1551 (1).

Ah ! qu'il était triste le château de Krakovie ! le vent chassait la neige le long de ses grands corridors ; les vitres résonnaient dans leurs cadres de plomb : il semblait désert, inanimé comme la mort. Est-ce bien dans ce lieu qu'une cour brillante avait séjourné autrefois ? Est-ce ce lieu que l'amour avait embelli de tout ce que le luxe peut inventer ? On parle à voix basse, le rire serait un

(1) Imité du polonais de M. Lucien Siemienski.



contraste effrayant avec cet appareil de tristesse.

Dans une chambre élevée, tendue de damas noir, un homme aux yeux enfoncés, aux joues pâles et livides, reposait sur un lit. Sa barbe tombait avec négligence sur sa poitrine ; des soupirs convulsifs, des plaintes entrecoupées attestaient son état de souffrance.

Près du lit se tenait assis sur une chaise basse un personnage dont les traits indiquaient l'origine orientale ; son attitude était digne, il paraissait grave et réfléchi. De temps en temps sa main se portait à son front, et l'on apercevait une bague sur laquelle était gravé le fleuve Sabbathion.

C'était le docteur juif Simon de Guinzburg ; il se penchait souvent sur le lit du malade, prenait sa main amaigrie, et interrogeait son pouls d'un air méditatif, puis il secouait la tête et regardait un long rouleau de parchemin qui recélait sans doute quelques traités des Maimonides écrits en caractères arabes. Le mécontentement, l'incertitude se peignaient énergiquement sur les traits du docteur. Le malade s'agitait dans son lit, il tendait les mains, puis il les croisait sur son cœur, comme s'il eût voulu en comprimer les battemens. Ses plaintes exprimaient plutôt les souffrances de l'âme que la douleur physique ; les veines de son front étaient gonflées, ses lèvres étaient tremblantes et contractées : les traces d'un violent désespoir étaient là... Tout-à-coup il ouvre les yeux ; son teint se colore, ses regards étincèlent, il embrasse avec transport, un portrait ; un souvenir cher et cruel semble le ranimer, des larmes abondantes se font passage, il ne gémit plus, il soupire avec passion... ; mais cet effort de la nature morale l'a épuisé, il retombe sur son lit et semble encore inanimé.

Le docteur observait tous les différens symptômes qui se manifestaient dans l'état du malade ; mais dans ces temps reculés, les connaissances médicales ne s'étendaient pas loin, l'homœopathie n'était pas encore venue au secours des maux irrémédiables : quelques simples étaient tout le secret de la médecine. Le docteur voyant que la faiblesse du malade prenait un caractère alarmant, lui fit respirer une odeur aromatique et lui en frotta les tempes.

« Je te remercie, Simon, » dit le roi ; car cet homme, mourant d'un désespoir passionné, c'était Sigismond-Auguste, l'époux de Barbe Radziwill, le bien-aimé de la femme la plus accomplie.

« Je te remercie, Simon, dit le roi en lui tendant une main défaillante ; mais tes soins sont inutiles, le mal est là (ajouta-t-il en posant la main sur son cœur). *Son* souvenir retient ma vie, et la douleur de l'avoir perdue me consume lentement. Vivre sans elle après l'avoir aimée, après avoir savouré son amour, est au-dessus de mes forces. La science de ce monde est impuissante pour de tels maux. Jamais je n'avais envisagé la possibilité d'une séparation ; et quand un astrologue me prédit sa mort un an avant qu'elle arrivât, je le fis chasser de mon royaume, comme un infâme charlatan : hélas ! sa cruelle prédiction s'est accomplie.

» Elle n'est plus, Simon, elle est morte ! morte ! Comprends-tu ce que c'est qu'une douleur sans espoir, sans consolation ; comprends-tu la vie avec le regret de ce qu'on aime ?... Quand je rêve, elle m'apparaît telle que je la vis la nuit dernière : belle, avec son œil caressant, son sourire qui m'enivrait. Comme une parole d'amour, je la vois, je l'entends, et quand je veux la retenir, elle m'échappe.... »

Un silence de quelques momens suivit ces mots ; puis le roi s'écria, comme frappé d'une pensée soudaine :

« Docteur, crois-tu à la puissance de la magie ? c'est dans elle que repose maintenant tout mon espoir. Ce vieillard que tu vois là, paisiblement endormi près de la cheminée, a entretenu ma jeunesse de récits mystérieux, de faits qui passent tous les raisonnemens de la pensée humaine. Aujourd'hui encore j'aime à l'écouter ; il m'a conté, il n'y a pas long-temps, qu'un prince allemand a évoqué l'ombre de son amante, et qu'elle lui a apparu. Ne souris pas avec incrédulité, Simon, la foi dans la magie me gagne.

— Sire, dit le docteur, ma sagesse ne m'a pas enseigné de pareils moyens. Si on rencontre des gens qui pratiquent la magie noire, il faut s'en méfier ; ils ont fait pacte avec les mauvais esprits : repoussons ces enfans de Moloch. Je connais Nostradamus, j'ai étudié avec lui la médecine, mais la science est difficile et le profit est mince ; il s'en est bientôt lassé, il a jeté dans un coin Hippocrate, il a brisé le vieux squelette, et il s'est mis au service d'un astrologue : aujourd'hui il est un fripon consommé.

— Nostradamus ! dit le roi avec véhémence. Nostradamus ! mais il fait des merveilles à la cour de France. J'ai lu sa Centurie, tout l'avenir y est dévoilé. J'envie le sort de Henri II : il a un grand homme pour ami ; et moi, infortuné roi de Polo-

gne, maître de vastes Etats, je n'ai pas un seul astrologue à ma cour.

— L'amour de vos sujets, répondit le vieillard, qui n'avait point encore dit un mot, est un bonheur plus grand et plus durable. Sire, par grâce pour vous-même, éloignez de votre imagination tout ce qui peut la troubler, vous aggravez vos maux!.... »

Le vieillard, assis près de la cheminée, tout en paraissant enseveli dans un profond sommeil, n'avait pas perdu un mot de l'entretien. Il paraissait avoir soixante ans au moins, mais ses gestes avaient conservé toute la vivacité de la jeunesse. Ses yeux étaient petits, mais d'un éclat inconcevable; un sourire sardonique animait toute sa physionomie; son front était vaste et dégarni de cheveux; il portait sur sa tête un bonnet pointu et tout doré; son habit était de couleur jaune et bleue, et son pourpoint avait des sonnettes; il tenait à la main un petit bâton auquel était attaché une queue de renard. Tout cet attirail grotesque indiquait sa *dignité* de bouffon du roi. Il s'appelait Gonska (Oie, en polonais). Contemporain de Stanczyk, il avait lutté avec lui d'esprit et de répartie, aussi avait-il fait toute sa vie le divertissement de la capitale. Jadis on avait ri de ses facéties, mais aujourd'hui il était forcé de s'applaudir lui-même : ses saillies étaient moins acérées, sa gaîté n'était plus communicative, son esprit, avec l'âge, avait perdu ces mots vifs, étincelans, qui n'arrivent que quand une jeune imagination les lance comme une folle au-devant de la pensée.

Le bouffon, malgré l'affaiblissement sensible de ses facultés, avait conservé toutes ses prérogatives : il pouvait parler franchement au roi.

« Sire, lui dit-il après avoir entendu la conversation que nous avons rapportée plus haut, les hommes que vous voulez sont rares. J'en connaissais un, mais il a disparu; cependant votre pouvoir est tel que vous n'auriez qu'à dire un mot, et il s'en présenterait encore; que ne vous adressez-vous à la reine votre mère? elle vous procurera, je n'en doute pas, quelque Italien habile. » En prononçant ces mots, il comprimait avec peine un rire qui ébranlait ses sonnettes...

« Tu as raison, s'écria le roi, il me faut un de ces êtres privilégiés qui possèdent la puissance d'évoquer les ombres! Je reverrai ma chère Barbe, mon épouse adorée! Cinq cents pièces d'or et ma parole de roi pour celui qui fera ce miracle..... Trouve cet homme! trouve-le, je le veux, je l'ordonne, c'est ma volonté.

— Paix aux morts! votre épouse dort d'un sommeil tranquille, ne l'éveillez pas, Sire; elle n'était pas bien dans ce monde, pourquoi l'y rappeler? Vous ne le pouvez sans le secours de la magie, sans l'aide du diable : et si vous lui permettez de toucher à un de vos cheveux, il enveloppera tout votre corps. Point de commerce avec Satan, je frémis pour vous! »

Sigismond-Auguste, qui joignait à un caractère faible une tenacité d'entêtement, ne tint aucun compte des conseils de son bouffon. Son projet était arrêté. La magie était en grand crédit alors; chaque cour avait son astrologue, et Auguste représentait fidèlement son siècle : il dépensait des sommes énormes avec les devins et devineresses; il achetait leurs herbes miraculeuses, leurs médicamens, et sa santé se détruisait lentement.

Le jour où se passaient les événemens que nous venons de raconter, les grands de la couronne, les seigneurs de la cour étaient venus pour s'informer de l'état du roi : on remarquait au milieu d'eux le spirituel vice-chanchelier Ocieski, et l'abbé Podlowski, favori de la reine Barbe.

Ils trouvèrent Auguste visiblement mieux. Encore tout impressionné de la conversation qu'il avait eue avec son bouffon Gonska, son enthousiasme pour la magie donnait un feu inaccoutumé à ses regards; les seigneurs crurent y voir les effets de la science du docteur Simon de Guinzburg : mais celui-ci leur avoua, avec la modestie d'un sage, que le roi n'avait point voulu accepter ses prescriptions.

Auguste, toujours préoccupé de la même idée, les détrompa lui-même. Il commença à leur parler de sa croyance dans la magie, de son désir d'évoquer l'ombre de Barbe. Les courtisans l'écoutaient, et chacun appuya d'une bonne raison le désir du monarque; la perspective du gain était suffisante pour quelques-uns; et pour les autres, plus désintéressés et plus dévoués, ils pensaient à la guérison du roi et l'espéraient dans la magie : tel était l'état des esprits au XVIe siècle.

Quelques jours se passèrent, et le palais prit un autre aspect : un grand mouvement l'animait, ce n'était plus la triste et sombre demeure que nous avons décrite : ici on voyait une troupe de Bohémiens avec leurs tambourins et leurs sonnettes, là un charlatan allemand, plus loin un alchimiste avec ses fioles et ses flacons,

puis des devins aux paroles incompréhensibles; toute cette foule se pressait, se heurtait, avide d'argent ou prête à se consoler dans l'ivresse des repas splendides qui lui étaient préparés.

Le roi avait traité magnifiquement ses singuliers convives; tous profitèrent de la crédulité du monarque, mais l'ombre ne fut pas évoquée. Bohémiens, sorciers, devins, tous s'excusèrent : aux uns manquaient les herbes nécessaires, aux autres les instrumens dont on faisait la recherche dans les pyramides d'Égypte ou dans le temple de Jupiter-Ammon...: enfin, le roi en fut pour ses frais, et nous, transportons-nous ailleurs.

On sonnait les vêpres dans toutes lés églises de Krakovie: par des rues étroites et sombres roulaient les carrosses des seigneurs de la cour. Une multitude à pied et à cheval se pressait devant les boutiques, où étaient entassées des marchandises de Hollande et de Venise; le mouvement, comme le sang dans les veines, donnait de la vie à cette grande capitale, à cette ville anséatique sous l'heureux règne des Jagellons...

Dans une rue détournée, un homme d'une haute stature, enveloppé d'un manteau, marchait à pas lents, la tête penchée et cherchant à se dérober aux regards des passans... « Moi, libérateur d'une vierge inconnue, pourquoi n'expliquerais-je pas cet étrange pressentiment? se disait-il à lui-même. L'horoscope est heureux, une nouvelle étoile étincèle, elle est le précurseur des richesses et du bonheur qui me pousse dans cette ville. Quel attrait instinctif retient mes pas? Une femme pourrait servir mes projets!...... »

Tout entier à son monologue, notre homme tournait déjà le coin de la rue, quand il entendit les cris de la foule qui avançait de son côté, munie de torches et de lanternes. Aussitôt il se cache dans l'ombre, et reconnaît à leurs costumes les soldats de la suite de l'évêque de Krakovie, Zebrzydowski; à leur tête, marchait un ecclésiastique : ce devait être assurément quelque officier du chapitre. La lumière d'une torche, venant à éclairer la figure du prêtre, fit tressaillir l'inconnu, qui resta comme attaché à la muraille; un frisson parcourut tout son corps... « Maudit le pressentiment, se dit-il, qui a pu m'amener ici! Me voilà peut-être livré aux ongles de ces bourreaux; deux fois je leur ai échappé, mais la troisième, ils m'enverront à Lucifer. »

On peut juger que déjà il avait eu affaire aux officiers de l'inquisition; mais bientôt il se rassura en voyant que la foule se portait devant une maison qui était à quelques pas de lui. L'inconnu respira plus librement, et devint témoin d'une scène curieuse.

On commença à frapper à la porte; on frappe à coups redoublés, et personne ne répond; on crie, on pousse des vociférations, et la voix de l'ecclésiastique fait entendre ces mots : « Ouvrez, soumettez-vous! Enfoncez la porte! » s'écrie la voix qui commandait; et les soldats de l'évêque obéissent : la porte est ébranlée, et le peuple, toujours avide de ce genre de spectacle, quitte ses maisons pour voir les hauts faits de l'inquisition.

La porte avait cédé, et déjà les soldats pénétraient dans le vestibule, quand soudain paraît à une fenêtre du premier étage un vieillard : c'était le vénérable Krupka Przeclawski, accusé d'avoir confessé ouvertement l'hérésie de Luther. « Est-il permis, dit-il en s'adressant à cette troupe furieuse, de venir ainsi troubler le repos d'un citoyen de la république? Si je suis coupable, qu'on m'emmène devant un tribunal, je pourrai ou j'essaierai de me justifier. Et toi, peuple..... » Il voulait continuer, mais les cris : « Brûlez l'hérétique! tuez-le à coups de pierres! livrez aux tortures le schismatique! » couvrirent sa voix; et il quitta la fenêtre pour échapper aux coups et aux insultes de ces forcenés. Notre homme en manteau, quoiqu'il eût grande frayeur pour lui-même, se rapprocha un peu pour voir ce qu'il adviendrait de tout ceci. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que la foule pouvait se repaître d'un nouveau spectacle; ses cris de joie, son rire infernal applaudissaient aux officiers de l'inquisition, qui avaient fait sortir de la maison le vieillard et une jeune fille. Animée par le fanatisme, la multitude se jeta sur ces infortunés, déchira leurs vêtemens, et se fût portée aux derniers excès, si elle n'eût été arrêtée par les officiers eux-mêmes. Le vieillard ne poussait pas une plainte, son visage respirait une sublime résignation; la jeune fille était évanouie, et pas un regard de pitié ne tombait sur elle... Enfin, la foule se dissipa à la lueur des flammes, qui avaient incendié les papiers et les livres de Krupka.

« Arrêtez! s'écria une voix forte, qui semblait partir du côté opposé! arrêtez, anarchistes! En avant, compagnons! dispersez cette vile populace et ces héros de l'Eglise!.. » La foule, irritée par ces paroles, se jette sur le provocateur. Elle a reconnu la troupe du castellan de Kalisz, et un affreux combat s'engage; les balles sifflaient, le

sang ruisselait à flots; la mêlée dura pendant quelques heures, puis un silence plus effrayant encore succéda à ce tumulte : la force avait dissipé le peuple.

Notre inconnu, toujours témoin ou acteur de cette scène, portait dans ses bras la jeune fille évanouie, et frottait sa tête avec de la neige pour essayer de la rappeler à la vie, et lui faisait avaler quelques gouttes d'une liqueur qu'il portait dans un flacon. La jeune fille ouvrit les yeux; les battemens de son cœur commencèrent à se faire sentir, le merveilleux élixir produisait son effet... « Où suis-je? dit-elle en revenant à la vie; quel songe affreux! Ah! fuyons cet horrible carnage! Est-ce vous, M. Przeclawski, est-ce bien vous, mon cher tuteur? ils veulent vous tuer, sauvons-nous...!

— Tranquillisez-vous, lui répondit l'inconnu, je ne suis point votre tuteur, mais je suis un ami, je veille sur vous. Il n'y a pas de temps à perdre; fuyons, car de nouveaux dangers nous menacent. Prenez ce manteau; enveloppez-vous, il vous empêchera d'être reconnue. »

La jeune fille abandonna son sort à l'homme généreux que la Providence lui envoyait, et tous deux ils traversèrent la ville en prenant les rues les moins fréquentés; arrivés hors des portes, ils ralentirent leur course. Mais la jeune fille se croyait toujours poursuivie par les assassins; elle se laissait diriger par l'inconnu, sans avoir recouvré le sentiment de sa volonté.

L'inconnu cherchait à la rassurer; il la regardait avec compassion, mais il ne pouvait lui dire tout ce qu'elle lui inspirait d'intérêt : il était absorbé dans de profondes pensées. La prophétie commençait à s'accomplir; auprès de lui était l'être qui devait se rattacher à ses hautes destinées, et un jour sa reconnaissance serait le prix du dévoûment qui l'avait sauvée. Il s'explique l'événement miraculeux qui a mis entre ses mains cette jeune fille. Il rêve à une autre vie, à un bonheur éloigné; il se perd dans le vague de ses pensées, quand tout-à-coup des cris, des rires bruyans le rappellent à lui. C'étaient des pêcheurs et des bateliers ivres qui venaient de l'autre côté de la Wistule.

» Il faut doubler le pas pour les éviter, » dit-il à sa compagne; mais plusieurs pêcheurs étaient déjà près de lui et criaient : « Frère, viens avec nous vider un pot d'hydromel, viens boire; réjouissons-nous pour la fête d'aujourd'hui; nous sommes de bons vivans! »

L'inconnu, d'un seul regard, repoussa la familiarité des pêcheurs, et ils se retirèrent avec respect en lui disant : « Passez, seigneur, puisque vous refusez notre compagnie. » Puis ils faisaient des signes de croix et s'entre-regardaient d'un air terrifié. « J'avais pensé jusqu'à ce jour que l'enfer n'aurait pas la puissance de m'arrêter, mais les yeux de cet homme m'ont fasciné.—Je le jure, ajouta un pêcheur en se signant de nouveau, mon sang s'est glacé dans mes veines, et l'hydromel s'est évaporé de ma tête comme par enchantement!

— Regardez comme il voltige dans les airs avec sa compagne de Lysa Gora. On dit qu'il est au service du diable. Mais depuis quelques années on ne le voyait plus, et le voilà partout au moment où l'on y pense le moins : c'est un grand malheur quand on rencontre le mauvais esprit sur son chemin. — *Au chagrin le bon vin*, reprirent les autres; allons à l'auberge du Coq, nous y boirons et nous oublierons notre aventure. »

L'inconnu n'avait pas perdu un mot de cet entretien. « Quelle fatalité m'a poussé à la rencontre de ces ivrognes! se dit-il. Hâtez-vous, mon enfant, nous touchons au terme de notre voyage; ce rocher que vous voyez là-bas sera un asile sûr pour vous.... » Mais les mots pour la pauvre fille n'étaient plus que des sons confus; elle s'abandonnait instinctivement à un pouvoir surnaturel, sans penser à l'horrible lieu qui allait lui servir de retraite. Ces rochers déserts, ces Krzemionki dépeuplés ne faisaient aucune impression sur son âme.

Après une course longue et pénible, les deux voyageurs arrivèrent à une ouverture pratiquée sur le sommet du rocher, et pénétrèrent dans un souterrain spacieux; des figures bizarres le décoraient; de distance en distance on apercevait des momies placées dans des niches, puis des sphinx, et enfin les douze signes du zodiaque. Sur des tables de pierre étaient des sphères et des retortes remplies d'une liqueur merveilleuse qui produisait de l'or. Des rouleaux de parchemin noircis s'élevaient pyramidalement jusqu'à la voûte du souterrain, et sur un pupitre fixé à la muraille par des chaînes on voyait un grand livre, *liber magnus*. Pour compléter ce tableau, il faut y ajouter quelques télescopes, plusieurs machines astronomiques, et un miroir en métal recouvert d'un crêpe noir.

Tout cet aspect produisit sur la jeune fille une impression impossible à décrire; elle restait

blottie dans un coin, sans oser remuer; mais en un instant, elle vit ses vêtemens déchirés remplacés par une robe lamée d'or et garnie de fourrure; alors elle consentit à faire quelques pas. Les illusions, les espérances revenaient une à une; elle était *femme*, elle se sentait belle; elle se sentait protégée; mais ses lèvres n'osaient prononcer des paroles de gratitude à son bienfaiteur. Il la regardait, et ses yeux, brillant d'un feu surhumain, éblouissaient la craintive jeune fille. Cet homme paraissait avoir cinquante ans; il portait une longue barbe grisâtre; ses yeux étaient enfoncés, mais ils jetaient un éclat vif et empreint de fortes passions. Son front était large et chauve, et des rides profondes le sillonnaient. Quelquefois elles se formaient en triangles. Une moustache épaisse couvrait sa lèvre supérieure, destinée sans doute à dissimuler un sourire satanique qui eût trahi ses sentimens intérieurs. Il était vêtu d'une longue robe noire, brodée aux bords en signes hiéroglyphiques; un bonnet de docteur couvrait sa tête, et une large amulette était suspendue sur sa poitrine. Il tenait dans ses mains veineuses un parchemin écrit en caractères bizarres : tantôt il le regardait, et tantôt il regardait la jeune fille. Alors sa figure devenait radieuse de joie.

« Approche-toi de moi, Barbe! lui dit-il; jai connu une femme qui portait le même nom; son étoile brillait d'un vif éclat, mais elle pâlit bien vite! Je trouve entre toi et cette admirable beauté une ressemblance frappante. Elle captiva le cœur d'un grand roi! Cette taille, ces yeux, ce sein, toutes tes grâces, toutes tes séductions égaleront un jour celles de cette célèbre beauté. Le ciel te prépare une destinée qui réalisera les rêves les plus ambitieux. J'ai lu dans les astres; ils étincèlent d'un feu qui te sera propice. Voilà ton horoscope. » Et il le montrait avec son doigt sur le parchemin. « Epouse d'un seigneur puissant, tu posséderas d'immenses trésors. Tous les plaisirs viendront au-devant de toi, tu seras heureuse, dans toute l'étendue de ce mot, toujours heureuse, toi que j'ai arrachée à la mort; tu me devras tout! »

L'exaltation, un délire poétique animait le visage de l'astrologue, et, saisissant la jeune fille par la main, il la conduisit devant le miroir enchanté; il souleva le crêpe qui le couvrait, et s'écria : « Tiens, regarde si je t'ai dit la vérité. »

La curiosité l'emporta sur la peur; ses yeux osèrent se fixer sur le miroir. En un instant elle vécut toute sa vie; sa destinée se déroulait devant elle, son cœur battait, son âme recevait ses impressions vives et violentes; le rire, la joie, le transport, l'enthousiasme, elle avait tout senti... Elle serait restée des siècles dans cette extase, si l'astrologue n'eût recouvert le miroir. Elle avait vu cette femme qui lui léguait une incomparable destinée.... Pauvre jeune fille! elle aurait voulu que ce rêve, ces illusions ou ces espérances durassent toujours; elle fermait les yeux pour voir encore avec son imagination tout ce qui lui était apparu.

L'astrologue achevait de l'enivrer par ses paroles; il la plaçait au rang de ces femmes qui, par leur beauté et leur esprit, parviennent à régner sur le cœur des rois.

L'astrologue pensait que cette jeune fille pourrait être utile à ses projets; l'avarice était la passion dominante de cet homme; l'or qu'il fabriquait par ses procédés mystérieux ne lui était pas suffisant, il aurait voulu l'échanger contre l'argent à l'effigie du roi Sigismond-Auguste. Poursuivi pour ses sorcelleries par l'inquisition, il ambitionnait un appui à la cour, toute son intrigue était basée là-dessus.

La jeune fille et l'astrologue ne se parlaient plus, tous deux ils rêvaient à l'avenir; mais en ce moment ils entendirent frapper à la porte.... Après avoir bien écouté le son qui arrivait à son oreille, il dit : « Ne crains rien, mon enfant, c'est un étranger qui vient me visiter; mais il ne doit pas te voir, je vais te cacher derrière cette trappe. » En disant, il ouvrit une porte secrète, et la jeune fille disparut. Puis il alla avec empressement au-devant du visiteur.

» Je vous salue, monsieur Twardowski, dit Gonska en entrant. — Sois le bienvenu, on vieil ami, » répliqua le sorcier; et ils s'embrassèrent cordialement. « J'ai eu grand'peine pour trouver votre retraite, j'ai erré bien long-temps dans les rochers, je croyais ne pas en venir à bout. Dieu sait pourtant si j'ai l'habitude des excursions lointaines; car, depuis la mort de la reine, nous ne cessons de voyager; le roi cherche à se distraire, mais le mal a été plus fort que lui, il garde le lit depuis un mois; et moi, serviteur dévoué, je ne le quitte pas, c'est ce qui m'a empêché de vous rendre plus tôt ma visite.

— Quelle nouvelle me donneras-tu, Gonska? lui dit le sorcier; de quoi s'entretient-on à la cour? y a-t-il des changemens? Sa Majesté me garde-t-elle toujours rancune? me croit-elle en-

core en intelligence avec la reine-mère? sait-elle que je suis ici malgré sa défense? J'y suis, parce que le peuple croit que les diables m'ont emporté dans l'enfer; grâce à sa crédulité, je vis tranquille. — Le roi sait tout, et c'est moi qui l'ai instruit. — Toi? » Twardowski restait suffoqué par la colère, sa figure était enflammée. « Toi! tu m'as perdu, flatteur maudit! — Holà! mon frère, holà, calmez-vous; attendez la fin, et vous verrez si je suis si coupable. J'ai tout dit au roi, parce que je le devais : depuis le moment de son triste veuvage, il a conçu l'idée folle, ou raisonnable, cela ne me regarde pas, d'évoquer l'ombre de sa femme : de tous les coins du monde on a fait venir des sorciers, des devins; mais pas un n'a pu satisfaire la volonté du roi. Sa promesse de cinq cents pièces d'or n'a pu faire le miracle; cinq cents pièces d'or, c'est pourtant bien tentant pour des avares...

— Tu dis cinq cents pièces d'or, reprit le sorcier, et personne n'a eu assez de science pour les gagner?...

— Oui, personne; Auguste a perdu tout espoir, sa santé s'altère de jour en jour, il succombe lentement... Je souffre de voir mon maître en cet état, et m'étant rappelé de vous, je lui en ai parlé indirectement : je lui ai dit qu'il n'y avait qu'un seul homme au monde, capable de faire un miracle... — Qui? reprit le roi, est-ce Twardowski? » Mais avant qu'il pût achever sa prâse, je m'empresserai de dire : « Oui, Sire, c'est Twardowski. — Ah! si je pouvais le trouver, je lui ferais grâce. — Sire, donnez-moi votre parole royale que vous lui pardonnerez. — Elle est à toi; mais n'oublie pas qu'on ne m'abuse pas impunément. »

» Je lui racontai donc toute votre histoire, et elle n'était pas achevée, qu'il m'ordonnait déjà d'aller à votre recherche. Il est convenu entre le roi et moi que vous arriverez par une porte secrète : votre visite au château doit être enveloppée du plus profond mystère. »

Twardowski s'était tu, il marchait à grands pas, son agitation était visible; tout-à-coup il s'arrêta devant Gonska, et, le saisissant par le bras, il lui dit : « Je te suis. Je vais rendre le bonheur à ton maître. Ah! la belle récompense que cinq cents pièces d'or!... Mais loin de moi la pensée du gain, c'est la gloire de la science et le salut de la couronne qui me guident. Je me sens animé d'une noble ambition : je te suis, partons. »

Nous allons ramener nos lecteurs au palais de Krakovie; un mouvement extraordinaire s'y faisait remarquer, on voyait de grands préparatifs, mais personne ne savait dans quel but on les faisait : les entrevues de Twardowski et du roi étaient secrètes, et les courtisans intimes avaient reçu l'ordre d'une discrétion absolue. C'était la nuit que Twardowski était introduit chez le roi, et Gonska seul était admis à ces entretiens.

On murmurait à la cour; le petit nombre de seigneurs qui était dans la confidence disait que le roi avait grand tort de se fier à des aventuriers et d'exposer une vie précieuse; on déplorait aussi le trésor qui se dépensait au détriment du peuple. Auguste n'ignorait point tout ce qu'on disait de lui; mais sa passion pour la sorcellerie, pour les choses surnaturelles, était telle qu'il ne put jamais y renoncer.

Onze heures du soir venaient de sonner, et tout le château était déjà plongé dans le sommeil. La chambre du roi était éclairée par une grande lampe d'argent.

Auguste était assis dans un fauteuil; il était vêtu d'une pelisse de velours noir doublée de marte-zibeline; ses pieds reposaient sur un tabouret. Près de lui se tenait Gonska, qui lui parlait à voix basse; le roi semblait ne pas l'écouter. Il était en proie à une préoccupation inquiète; sa figure, ses gestes, le son de sa voix, exprimaient une vive anxiété.

« Eh bien! Jean, dit le roi à un courtisan qui venait d'entrer, dois-je attendre bien long-temps encore?

— Dans quelques minutes il viendra, il s'annoncera lui-même à Votre Majesté, répondit Jean.

— Quelques minutes! mais c'est un siècle. Parle, Gonska, raconte-moi quelque chose, cela fera passer ces interminables minutes : je m'ennuie, je souffre, parle. » Mais le pauvre Gonska n'eut pas plus tôt commencé une histoire, que le roi l'interrompit en lui disant : « Tu n'es pas en verve, et, ce soir, tes vieilles facéties ne m'amusent pas. » Alors il se leva et fit quelques pas dans sa chambre, appuyé sur les bras de deux heïdouks; mais il trouvait qu'ils le soutenaient mal, les gronda et se rassit sur son fauteuil. L'agitation d'Auguste augmentait graduellement, il s'en prenait à tout. L'astrologue allait avoir son tour, lorsque la porte s'ouvrit et Twardowski parut. Il fixa ses yeux sur le roi, et celui-ci baissa les siens comme un coupable, sans prononcer un mot. Twardowski était triomphant, il voyait les effets de sa puissance. Il s'approcha du roi et lui dit à voix basse :

« L'heure des esprits va bientôt sonner. Sire, êtes-vous préparé à contempler le spectacle qui va frapper vos yeux?... — Je suis prêt à tout, répondit le roi, dussé-je voir l'enfer et tous les diables.

— Mais, Sire, je dois vous imposer une condition; il faut la subir, sans quoi nous péririons tous, et les esprits sauraient se venger. Vous ne devez pas prononcer une seule parole! — Ah! je l'accepte; je ferai tout ce que tu voudras, je saurai contenir mes transports, je saurai être muet comme une statue; mais, de grâce, n'abuse pas plus long-temps de mes tourmens; l'incertitude tue mon courage. »

L'astrologue lui jeta un regard en signe d'assentiment, et le cortége se mit en marche.

Devant, était le roi, soutenu par deux heïdouks; deux courtisans le suivaient portant des lumières, et Gonska les précédait tous pour les guider. Ils descendirent d'abord par un escalier tournant, ensuite ils traversèrent de longs corridors et arrivèrent à la salle du rez-de-chaussée.

« Ah! que le cœur me bat! dit le roi; ce maudit m'a fait connaître la crainte; je tremble pour moi-même. Tenez-moi bien. » Puis il tomba de tout son poids sur un siége élevé qui lui était préparé. « Je ne sais si je pourrai conserver ma présence d'esprit dans ce moment suprême..... Qui sait où ce délire m'emportera!... »

Twardowski traça un cercle sur le parquet, il prononça quelques paroles inintelligibles, ensuite il fit éteindre la seule lampe qui éclairait la salle.

Auguste gardait le silence, deux courtisans et Gonska se tenaient près de lui; toute la suite s'était retirée.

Bientôt on entendit un bruit qui ressemblait au mugissement du vent; ce bruit allait croissant; l'antique rocher de Wawel, qui supportait le palais de Krakovie, en était ébranlé; sa base de granit fléchissait, tant la commotion avait été violente.

La voix du sorcier s'élevait ou se baissait au gré d'une force surnaturelle, il tournait les pages d'un livre écrit en caractères de feu... L'orage enfin se calma. Minuit sonna à l'horloge du palais... Auguste se sentit défaillir, il saisit par le bras son courtisan, et s'écria : « Sauvez-moi, sauvez-moi, au nom du Ciel! » L'astrologue lui rappela alors impérieusement sa promesse.

Les grandes portes de la cour tombèrent avec fracas, un coup de vent terrible ébranla tout le palais; une femme vêtue de blanc, entourée d'un feu bleuâtre, apparut! C'était la reine Barbe, telle qu'on la vit à sa dernière heure. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux étaient fermés et un sourire céleste animait son pâle visage.

Auguste s'évanouit à cette vue, mais il revint à lui pour contempler ce rêve, cette illusion d'amour et de douleur : il a vu son épouse adorée! Tout son sang a reflué au cœur; les veines de son front sont gonflées, ses yeux étincèlent de passion; il s'est levé, les bras tendus vers l'ombre; il l'appelle, se jette éperdu pour l'embrasser, quand les courtisans l'arrêtent. — L'ombre avait disparu, et les imprécations de Twardowski se faisaient entendre.

« Des lumières! des lumières! criait-on, le roi s'évanouit. Au secours! au secours! Qu'on appelle des médecins. » Tout le palais fut en un instant sur pied. On accourut, et Dieu sait tout ce qu'on disait des événemens de la nuit! Auguste fut rapporté dans sa chambre, et Simon de Guinzburg, notre ancienne connaissance, se tenait debout auprès de son lit.

MONSIEUR TWARDOWSKI,

FAMEUX SORCIER.

Le nom de M. Twardowski est populaire en Pologne. Ce personnage semi-fantastique, dont l'existence est toute de secret et de mystère, a été le sujet de contes merveilleux qui ont traversé les siècles.

Depuis trois cents ans le peuple parle de ses



sorcelleries, qui ont servi de texte à des poésies, à des ballades, car les poètes n'aiment point le positif; leur imagination se refuse à chanter ces vérités toutes simples que nous aimons tant, nous autres modestes prosateurs; il leur faut du vague, un espace vide, un rien qu'ils décorent pompeusement. Boileau, le plus parfait de tous les *ouvriers* en vers, a dit :

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

C'est sans doute pour cela qu'il y a si peu de poésie dans ses vers.

Mais revenons à M. Twardowski. Nous allons rapporter les faits qui se rattachent à lui; ils expliqueront ce qu'il peut y avoir d'obscur dans la légende de Barbe Radziwill.

Les biographes nationaux ont été fort avares de détails sur la vie privée de Twardowski; ils disent seulement qu'il était issu d'une noble famille, qu'il avait fait ses études à l'Université de Krakovie, et qu'il s'était particulièrement appliqué à la physique et à la chimie.

Twardowski était très-zélé pour la science, et, pour joindre l'application au précepte, il faisait ses expériences sur les montagnes de Krzemionki, ou sur le tertre de Krakus, près Krakovie. Le peuple, qui explique avec son imagination ce qu'il ne comprend pas avec son intelligence, ne tarda pas à le regarder comme un sorcier.

Si les biographes, comme nous l'avons dit plus haut, nous ont laissé peu de détails sur Twardowski, les vieilles traditions populaires nous récompensent largement; elles nous jettent à profusion le fantastique et le merveilleux. Nous en extrayons tout ce qui suit :

Une nuit Twardowski alla sur les montagnes de Krzemionki, et se mit à appeler le diable, qui ne tarda pas à se présenter; il lui promit aide et protection en échange de son âme : un pacte fut conclu entre eux, écrit sur une peau de bœuf, et signé avec du sang de Twardowski. Le diable, après cette garantie, lui ordonna de faire un voyage à Rome, pour éprouver sa fidélité.

Twardowski oublia bientôt sa promesse. Un jour il alla à une auberge qui avait pour enseigne *A la Ville de Rome;* mais dès qu'il y fut entré, les corbeaux et les corneilles assaillirent le toit de la maison, en poussant leur cri de mauvais augure. Twardowski, bien disposé à boire et à manger avec les autres convives, n'en eut aucun souci. Après le repas, qui s'était passé fort gaîment, il se mit à leur faire des tours de physique et des expériences; mais au moment où l'admiration et l'étonnement des assistans étaient au comble, le diable apparut. Twardowski lui ordonna trois fois de se retirer, mais il ne fut pas obéi; alors il s'approcha d'un enfant qui dormait dans un berceau : le diable ne pouvait pas l'atteindre dans cette position; il se retira donc, mais en lui disant : *Verbum nobile debet esse stabile.* « La parole d'un noble doit être sacrée. »

En entendant cette sentence, Twardowski rentra en lui-même, et s'abandonna sans restriction au pouvoir de Satan. Le diable se saisit de sa proie, et Twardowski, effrayé, se mit à chanter les *saintes heures,* ce qui le tint suspendu entre le ciel et la terre.

On attribue à Twardowski un manuscrit que l'on voit encore dans la bibliothèque de l'Université de Krakovie. Sigismond-Auguste légua une partie de ses livres à l'église de Sainte-Anne, à Krakovie, et l'autre aux jésuites de Wilna; le manuscrit précieux avait été dans le legs de cette dernière ville; mais un jour il disparut, sans qu'on pût savoir qui l'avait enlevé. Le jésuite Naramowski, docteur en philosophie de l'Académie de Wilna, dans son ouvrage intitulé : *Facies rerum sarmaticarum,* parle en ces termes du manuscrit de Twardowski :

« Aux griffes on reconnaît le lion, et le caractère d'un homme d'après ses œuvres. Le livre enchanté, ou plutôt le manuscrit du sorcier Twardowski, nous apprend comment il vécut et comment il finit ses jours.

» L'abbé Daniel Butwillo, bibliothécaire, montra à l'abbé Szpot, qui le consigne dans les notes de son ouvrage, un endroit écarté où était déposé le manuscrit, fixé à la muraille par une grosse chaîne en fer. Un jour, l'abbé, piqué de curiosité, voulut savoir ce qu'il contenait; mais aussitôt un bruit effroyable se fit entendre, et le mauvais esprit remplit la salle. L'abbé se hâta de fermer le manuscrit, et se sauva dans sa cellule; mais son agitation était telle, qu'il ne put fermer l'œil de la nuit.

» Le lendemain, de très-bonne heure, il se rendit à la même place, accompagné par d'autres prêtres; mais quel fut leur étonnement? le précieux manuscrit avait disparu. On pensa que le livre et l'auteur avaient été emportés par le diable et livrés par eux-mêmes aux tourmens éternels. »

Ce manuscrit est une sorte d'encyclopédie, et se trouve actuellement dans la bibliothèque de Krakovie; son véritable auteur est Paul Zidek.

Le miroir enchanté de Twardowski resta longtemps à Wengrow, ville de la Podlaquie, dans une église fondée au commencement du XVIIIe siècle, par la famille Krasinski. On l'avait déposé dans la sacristie; il est fait d'un métal poli, haut de 22 pouces et large de 19; il a un cadre d'ébène: si on y remarquait quelques cassures, on s'empressait de vous dire qu'elles étaient du fait des étudians de Wengrow. Impatientés de voir dans le miroir des figures fantastiques, ils le brisèrent en plusieurs endroits; depuis lors les figures disparurent, et on le décora de l'inscription suivante :

Luserat hoc speculo magicas Twardowius artes;
Lusus et iste Dei versus in obsequium est.

« Twardowski faisait la magie au moyen de ce miroir; cependant il n'a jamais cessé de rendre grâces à Dieu. »

On crut pendant long-temps à Wengrow aux propriétés magiques du miroir, et les habitans disaient que les prêtres, en s'habillant, n'osaient jeter les yeux dessus, car aussitôt ils voyaient un changement inexplicable dans leur visage. Les enfans de chœur assuraient même que de temps à autre le diable y montrait sa face; c'est pour cela qu'on l'avait placé si haut. En 1829, il fut transporté dans la belle collection de curiosités polonaises à Pulawy.

Twardowski, jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'au moment où le diable l'emporta de l'auberge après son *verbum nobile,* venait toujours chez le roi Sigismond-Auguste; il arrivait la nuit par une porte secrète, et dans ces mystérieuses entrevues on délibérait de choses graves et importantes.

Il faisait aussi des prédictions au roi; entre autres il lui dit un jour qu'il mourrait dans sa 72e année; mais le sorcier fut cette fois en défaut, car Auguste mourut à 52 ans.

La jeune fille que Twardowski arracha à la fureur populaire resta cachée pendant plusieurs années dans les souterrains de Krzemionki, et s'adonna à l'étude de la magie; bientôt elle égala son maître, et le roi lui donna sa confiance. Il l'appelait dans le paroxisme de ses souffrances, et se croyait guéri par ses herbes ou ses enchantemens.

Cette femme avait fait une vive impression sur le cœur du vieux roi: elle le dominait, et, comme un mauvais génie, elle était encore auprès de lui quand il mourut. L'histoire secrète du règne de Sigismond-Auguste nous l'a fait connaître sous le titre de favorite d'Auguste: elle s'appelait Barbe Gizanka.

OLYMPE CHODZKO.

MADAME TWARDOWSKA,

BALLADE D'ADAM MICKIEWICZ.

TRADUITE DU POLONAIS.

Ils mangent, ils boivent, ils fument, ils dansent, ils chantent; l'auberge retentit de leurs cris: ha, ha, hi, hi, holà, holà!

Twardowski s'assied au bout de la table, comme un pacha; il appuie sa tête sur ses deux mains. Il chante, il crie, il se divertit et menace en même temps.

Au soldat qui faisait le brave, qui grondait et

poussait tout le monde, Twardowski montra son sabre, et le brave devint poltron comme un lièvre.

Twardowski fit sonner légèrement sa bourse, et l'avocat du tribunal, qui vidait la casserole en cachette, se transforma en barbet.

Au cordonnier il donna trois chiquenaudes; il lui appliqua trois tubes sur la tête, et à peine eut-il aspiré, qu'il en tira un demi-tonneau d'eau-de-vie de Dantzig.

Pendant que Twardowski buvait, le verre grinça; il regarda au fond: « Diantre! que viens-tu faire ici? » s'écria-t-il tout étonné.

C'était un véritable petit diable; c'était une figure toute drôle qui sortit du verre; il fit un salut cordial à la société, ôta son chapeau et fit un bond.

Le diable retombe sur le parquet, grandit de quatre pieds en une minute; son nez était comme un hameçon, son pied était tout crochu, et ses ongles étaient ceux d'un épervier.

« Ah! Twardowski, je te salue, dit-il en s'approchant de lui; quoi donc, tu ne me reconnais pas? Je suis ton ami, je suis Méfistophélès.

» Rappelle-toi le jour où tu as fait un pacte avec moi, où tu l'as signé de ton sang, quand mes collègues le signèrent avec toi.

» Tu as positivement promis d'aller à Rome pour y être emporté par nous, et cependant le terme des deux ans que nous t'avions donné s'est écoulé, et tu es infidèle au *verbum nobile*.

» Mais voilà sept ans passés, le pacte ne peut te servir plus long-temps; tu tourmentes l'enfer avec tes sorcelleries, et tu ne penses point au voyage.

» Le moment de la vengeance est venu, tu es tombé dans nos filets; cette auberge s'appelle Rome, et je t'arrête tout de bon. »

Twardowski gagnait déjà la porte, lorsque Satan le saisit par son juste-au-corps. « Qu'as-tu fait de ta parole d'honneur? » lui dit-il tout furieux.

Le moment fatal est arrivé; il y va de sa vie; mais Twardowski trouve un biais, et sans se déconcerter, il répond d'un air fier:

« Regarde bien, ô Méfistophélès, toutes les conditions de notre pacte; vois que si tu as le droit de prendre mon âme, j'ai le droit de me faire obéir.

» Il était convenu que je pourrais t'imposer trois conditions; que toi, tu devais exécuter à la lettre tous mes ordres, quelque difficiles qu'ils fussent.

» Regarde; l'enseigne de cette auberge, c'est un cheval blanc peint sur toile. Je veux le monter, et le cheval doit courir ventre à terre.

» Outre cela, fais-moi une cravache avec ce sable pour que j'aie de quoi fouetter mon cheval, et élève-moi, dans ce bosquet que tu vois, un palais, pour que j'y passe la nuit.

» Ce palais doit être bâti avec des noisettes; il doit être aussi haut que les Karpates; de la barbe des Juifs tu feras le toit; tu sèmeras sur les barbes des graines de pavot.

» Dans chaque graine tu enfonceras un clou; tiens, voilà la mesure, il faut que tes clous soient gros comme celui-là. »

Méfistophélès ne se le fit pas dire deux fois: il arrange le cheval, lui donne à manger et à boire; ensuite il prend du sable et en fait une cravache.

Twardowski monte le cheval, l'essaie, galope, et à peine lève-t-il les yeux, qu'il voit déjà un palais enchanté au milieu du bosquet.

« Oui, tu as gagné, diable! mais l'affaire n'est point terminée; tu dois te baigner dans ce plat, et là est de l'eau bénite. »

Le diable fait mille grimaces: il éternue, une sueur froide le saisit; mais le maître ordonne, et le serviteur doit obéir, et le pauvre diable se débat dans le bénitier.

Il en sortit le plus vite qu'il put; il s'essuya de son mieux. « Eh bien, tu m'as fait subir la plus rude épreuve, mais aussi tu es en notre povoir.

— Encore une épreuve et je te cède, dit Twardowski; si tu ne crèves pas cette fois-ci, ce ne sera point ma faute. Regarde cette femme: c'est madame Twardowska, mon épouse.

» Je te dégagerai d'auprès de Belzébut; je serai à son service pendant un an; mais durant ce temps, elle vivra avec toi, comme si tu étais son mari.

» Jure-lui amour, estime et obéissance sans bornes. Mais si tu es en défaut une seule fois, c'en est fait de mon pacte. »

Le diable semble prêter l'oreille à Twardowski, il jette un regard sur sa femme; mais en attendant, il s'approche de la porte.

Twardowski le poursuit à son tour, et l'empêche d'approcher de la fenêtre et de la porte; la condition lui parut tellement rude, que le diable s'enfuit par le trou de la serrure, et il court encore.....

LA VILLA ROYALE DE LAZIENKI.

A l'extrémité méridionale de la ville de Varsovie, près des bords de la Wistule, s'élève le palais de Lazienki (*les Bains*); sa position est ravissante. Le bois, ombragé par de vieux arbres, est coupé par une pièce d'eau. Sur le pont en pierres, qui lui sert d'avenue, on voit la statue équestre du roi Jean Sobieski. On arrive à ces grandes allées par une pente rapide. Des statues en marbre, des lions en bronze décoraient l'entrée du palais; l'art et le goût avaient tout prévu pour embellir ce séjour. Deux théâtres, l'un couvert et l'autre d'été, un salon chinois, des kiosks, le *palais blanc*, complètent l'ensemble de cette demeure royale.

Primitivement Lazienki était un terrain boisé, faisant partie du parc de l'ancien château d'Uiazdow; les rois Sigismond Ier, Sigismond-Auguste, Etienne Batory, Sigismond III, Wladislas IV et Jean Kazimir en avaient fait leur rendez-vous de chasse. Le roi Jean Sobieski donna dans la suite le bois de Lazienki au prince Stanislas Lubomirski. A cette époque on n'y voyait qu'une petite maisonnette, mais qui devint célèbre dans l'histoire par la réconciliation du roi Michel Wisniowiecki avec Prazmowski, archevêque de Gnezne.

Le dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, acheta toute cette étendue de terrain pour en faire son séjour d'été. Ceci arriva en 1781.

Le palais de Lazienki est bâti dans le style italien; sa beauté extérieure répond à sa magnificence intérieure. La grande salle de bal est ornée de statues en marbre blanc; une autre salle, presque aussi vaste que celle-ci, est garnie de tableaux représentant l'histoire de Salomon, peints par Bacciarelli. Une rotonde, qui fait le centre du palais, est décorée par les bustes des rois de Pologne, sculptés en marbre blanc de Carrare. Les bustes sont ceux de Kazimir-le-Grand, de Sigismond Ier, d'Etienne Batory, et de Jean III. Ils portent des inscriptions.

Le reste des appartemens possède aussi des tableaux d'une grande beauté : on distingue ceux de Plersch, de Woyniakowski et de Casanova. Une collection précieuse et originale se fait remarquer dans tous ces chefs-d'œuvre : ce sont les portraits en miniature à l'huile des plus belles femmes de l'époque. Un trait de la vie du prince de Nassau est reproduit dans un tableau admirable d'expression, et que nous ne devons pas oublier : il le représente terrassant un tigre furieux dans les déserts de l'Afrique.

Des glaces artistement placées dans le palais réfléchissent la statue équestre de Sobieski et les plus beaux points de vue du parc.

Les deux faces du palais ne sont pas tout-à-fait semblables, mais elles portent l'une et l'autre un caractère de fini et de perfection.

La cour, outre ses statues, est parée d'orangers. Une montre-solaire est placée au milieu de cette vaste cour. Les ponts qui servent de communication aux ailes opposées du palais sont éclairés la nuit par des candelabres en bronze doré.

Le chemin qui conduisait à la salle de spectacle avait des statues représentant Tancrède et Clorinde, sculptées par Pisani de Florence. Elles ont été transportées aux jardins de Pulawy.

Le théâtre de Lazienki s'élève sur une île; une nappe d'eau le sépare des spectateurs. Son architecture lui a donné l'aspect des ruines de Palmyre; l'amphithéâtre, demi-circulaire, est garni de différentes statues. La salle peut contenir quinze cents spectateurs. Du temps de Stanislas-Auguste, et depuis on venait applaudir les ballets de Cléopâtre, du capitaine Sanders, l'enlèvement d'Aspasie, les trois Grâces, etc. Ce théâtre, on le voit par la description que nous en donnons, est tout de bon nautique, mais par sa disposition il est favorable à tous les genres de pièces.

La chapelle royale est d'un dessin plein d'élégance, et elle est riche en tableaux.

Dans la belle saison, en été, dans les jours de fête, les jardins de Lazienki sont animés par un grand nombre de promeneurs.

Le roi de France Louis XVIII et sa famille passèrent plusieurs étés de leur exil dans le palais de Lazienki. C'est de Lazienki que partirent les premiers coups de fusil dans la mémorable nuit du 29 novembre 1830. — Nous reviendrons sur cette *villa* dans les livraisons suivantes.



Warsovie – Le Château de Lazienki.

Impr.^e de Leclerc



Monastère de Tyniec.

Impr^ie de Leclerc.

LE MONASTÈRE DE TYNIÈC.

(*Prononcez :* TYNIÉTZ.)

« Gloire à vous, immortels défenseurs de la plus sainte des causes !
« D'immenses malheurs ont pesé sur notre terre sacrée; les cendres des héros-citoyens ont été outragées. Mais votre sublime courage, ô Pulaski! mais celui de vos nobles frères d'armes, vivra éternellement dans la mémoire des Polonais, que dis-je? dans la mémoire des hommes libres de l'univers entier. Bar, Krakovie, Tynièc et mille autres champs de bataille témoignent de votre saint dévoûment, et la postérité l'a déjà sanctionné de son admiration. »

Jean Chodzko.
Ode, *aux confédérés de Bar.*

Les anciennes murailles de l'église et du monastère de Tynièc s'élèvent au sommet d'un rocher gigantesque, près de Krakovie, sur les bords de la Wistule.

Ce lieu était déjà en grande renommée avant l'introduction du christianisme, et ne tarda pas à attirer l'attention de Boleslas-le-Grand.

Les chroniqueurs, en s'appuyant d'une tradition populaire, rapportent que Waligier, comte de Tynièc, qui vivait au temps où la Pologne était encore païenne, avait été possesseur du château de Tynièc, et que c'est là où il fit mourir sa femme Héligonde et le duc de Wisliça, qui l'avait séduite.

C'est sur les ruines du merveilleux château que Boleslas-le-Grand, conjointement avec la reine Judith sa femme, établit, en 1009, une abbaye de Bénédictins.

Le zèle religieux des rois qui succédèrent à Boleslas combla de richesses les abbés de Tynièc : ces rois, qui préféraient le bien-être du monastère et des abbés à l'intérêt du pays, leur donnèrent plusieurs bourgs et plusieurs villages.

L'écrivain Starowolski rapporte qu'on avait surnommé les abbés de Tynièc les maîtres de cent villages et de cinq villes : *quinque civitatum et centum villarum dominus.*

Boleslas-le-Grand, en fondant le monastère, érigea dans le même temps une église consacrée à saint Pierre et à saint Paul. Les Bénédictins y furent établis pour propager les lumières et la religion.

Sous le règne de Kasimir I[er], Aaron, abbé de Tynièc, qui devint par la suite évêque de Krakovie, avait auprès de lui douze moines français, ses compatriotes. Depuis cette époque, le clergé français, uni aux prêtres venus de Rome, introduisirent le rite latin et le répandirent dans toute la Pologne. Jusqu'alors la langue slavonne avait été celle du clergé.

L'air est si salubre dans les contrées de Tynièc, qu'en 1467 les fils du roi Kasimir-Jagellon et leur instituteur, le célèbre historien Dlugosz (Longinus), vinrent passer plusieurs mois à Tynièc, pour fuir la peste qui était à Krakovie.

L'ordre des Bénédictins fut aboli; les moines se dispersèrent, il y a quelques années, quand Tynièc échut en partage au gouvernement autrichien. Ce dernier permit aux Jésuites de s'y établir en 1816, époque où ils furent expulsés des provinces polonaises, à la suite d'un oukaze de l'empereur Alexandre.

Pendant la guerre de l'indépendance nationale, soutenue durant cinq ans par les chefs de la confédération de Bar, ce monastère joua un grand rôle. Cinq cents confédérés, sous le commandement du chef de brigade, de Choisy, et

ayant des officiers français à leur tête, s'y défendirent avec courage, et c'est de ce poste qu'une partie de ces mêmes confédérés exécuta la courageuse et difficile attaque du château de Krakovie, qui était alors au pouvoir des Moskovites.

Cet événement appartient à l'histoire de Krakovie; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de citer un extrait d'une lettre du baron de Viomesnil, relative à ces événemens. C'est un souvenir de plus de la confraternité et des efforts patriotiques communs aux Polonais et aux Français. Voici ce passage : « Si les Moskovites attaquent sur-le-champ Tyniėc et Lançkorona, j'espère que MM. Duhoux et d'Elliot s'y distingueront. Ces bicoques ne valent pas grand'chose. Elles peuvent être enlevées de vive force; mais comme elles seront défendues par dix ou douze officiers français très-déterminés, et quelques Polonais qui témoignent la meilleure volonté, je ne serais pas étonné que les Moskovites payassent encore bien cher ces nouvelles entreprises.

» M. Duhoux, commandant à Tyniėc, ayant appris le 22 avril 1772, à dix heures du soir, que sept cents hommes de cavalerie, cent fantassins et deux pièces de canon des Moskovites, aux ordres de M. Michelsen, qui avaient occupé la communication de Tyniėc et de Lançkorona à Biala depuis huit jours, venaient d'arriver à Skawina, et qu'ils devaient y passer la nuit; malgré la faiblesse de sa garnison, cet officier se décida sur-le-champ à ordonner à M. Noskowski, capitaine polonais, de se rendre dans le plus grand silence, avec les lieutenans Chlopicki, Kielczewski, Sielawinski et Ligonois, et à peu près soixante-quinze hommes d'infanterie, soutenus par un officier et quarante dragons, à Skawina, d'y attaquer, baïonnette au bout du fusil, et sans tirer, tous les postes des Moskovites qu'ils rencontreraient sur le principal débouché de ce village; de marcher au logement du commandant et des principaux officiers, de s'en emparer ainsi que du canon, et de ramener tout cela à Tyniėc, sans perdre un seul instant. Cet ordre fut exécuté avec beaucoup de nerf et d'intelligence; un officier de garde et plus de quatre-vingts Moskovites ont été tués sur la place; un major, que l'on croit être M. Michelsen, et trois autres officiers ont été blessés très-grièvement; plus de quatre-vingts chevaux ont été enlevés, il y en a eu également beaucoup de blessés. Un convoi de fourrage a été ramené à Tyniėc, et les deux pièces de canon y seraient arrivées également, si M. Kielczewski, chargé du commandement de la petite troupe qui les escortait, n'avait pas été blessé dangereusement à une seconde charge de deux escadrons de cuirassiers qui s'étaient réunis pour reprendre leur artillerie. Le détachement de M. Duhoux est rentré à Tyniėc avec beaucoup d'argent, à vingt hommes près, qui ont été tués ou faits prisonniers.

» Cette entreprise a été imaginée et exécutée en moins de trois heures; elle a coûté plus de cent cinquante hommes aux Moskovites, et beaucoup plus de chevaux; et tout ce petit corps, qui a été parfaitement surpris, aurait été détruit en totalité, si M. Duhoux avait été en état de le faire attaquer par des forces un peu plus considérables. »

SUITE DU JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA.

(*Voyez* page 76.)

AU CHATEAU DE MALESZOW.

Ce 25 janvier 1759. — Vendredi.

« M. le staroste est arrivé hier soir, et ce matin Barbe a déjà trouvé sur sa table à ouvrage deux belles corbeilles en argent, pleines d'oranges et de bonbons; elle les a distribuées entre nous, les demoiselles de la cour, et même les femmes de chambre. Nos ouvrages avancent, mon déshabillé est presque terminé.

» Ma mère donne à Barbe un lit complet. Depuis long-temps nous avions à nous des troupeaux d'oies et de cygnes. Il y a dans le château une pauvre créature qui ne sait faire autre chose

qu'éplucher le duvet; elle est si stupide, cette Marine, qu'on n'a pu l'employer qu'à cela, et elle passe sa vie à éplucher. Chacune de nous a sa part de duvet; Barbe aura deux gros matelas de plumes, huit grands oreillers de duvet d'oie, et deux petits oreillers de duvet de cygne. Les taies d'oreiller sont faites avec de la toile qu'on a filée au château, et elles seront recouvertes avec du damas amarante, puis il y aura encore un dessus en batiste de Hollande, garni de dentelles. Les demoiselles de la suite y ont beaucoup travaillé. »

—

Ce 2 février. — Samedi.

« M. le staroste, après être resté huit jours ici, est reparti; quand il reviendra, ce sera pour emmener Barbe. Je ne peux pas me figurer qu'elle s'en aille seule avec un homme, c'est chose incroyable; il faudra que je le voie de mes yeux pour y croire.

» Barbe paraît avoir de jour en jour plus d'estime et plus d'amitié pour M. le staroste; cependant il ne lui adresse jamais la parole; il ne cause qu'avec nos parens; tous ses soins, toutes ses attentions sont pour eux: mais on dit que c'est ainsi qu'un homme bien né doit faire la cour, et que c'est en plaisant à la famille qu'il doit gagner le cœur de sa fiancée.

» Dans trois semaines nous aurons les noces; on nous fait à moi et à mes sœurs des robes neuves; c'est Barbe qui nous fait ce cadeau; elle habille aussi toutes les demoiselles du château.

» Presque toutes les personnes qui ont été invitées pour le jour du mariage ont répondu qu'elles acceptaient; mais le roi et les princes ses fils enverront leurs représentans, à mon grand regret.

» Je doute que madame la palatine, princesse Lubomirska, puisse venir; il lui serait difficile de quitter Warsovie en ce moment. Elle approuve fort le mariage de Barbe, et elle lui a écrit une charmante lettre de félicitations; mon père en est ravi.

» Mon déshabillé sera fini à temps, mais j'ai travaillé sans relâche, c'est-à-dire autant que je le pouvais; car à tout moment ma mère m'appelle; elle est si bien pour moi; elle daigne se servir de moi dans tous ses préparatifs. Jusqu'ici, c'était toujours Barbe qu'on consultait, et qui avait la confiance, étant l'aînée; ce bonheur lui appartenait de droit; mais à présent mes bons parens veulent bien que je la remplace. On m'a déjà confié deux fois la clef de la petite chambre (apteczka) où on enferme les confitures et les liqueurs; cela me donne de l'importance. Aussi, je prends un air plus grave; il faut bien qu'on voie que j'ai un an de plus. Je vais tâcher d'imiter Barbe, pour que mes parens ne sentent pas trop son absence, quand M. le staroste nous l'aura enlevée; j'ai bien de la bonne volonté; mais serai-je aussi capable de les satisfaire? »

—

Ce 12 février. — Mardi.

« Il paraît qu'on n'a jamais vu tant de luxe et de magnificence qu'à l'occasion de l'investiture du prince royal. Les Gazettes de Warsovie ne tarissent pas sur ce sujet.

» Les invités commencent à arriver; on vient des endroits éloignés; malgré la grandeur des appartemens, tout le monde ne pourra pas être logé au château; on fait des préparatifs dans la ferme (w officinach i na folwarku), chez le curé, et même dans les meilleures chaumières des paysans, pour recevoir quelques-uns de nos hôtes.

» Les cuisiniers et les pâtissiers sont en rumeur; la blanchisserie est dans une activité perpétuelle; le trousseau est à peu près terminé; et aujourd'hui on a expédié à Sulgostow les lits, deux caisses remplies de matelas, des oreillers, des tapis, un coffre d'argenterie, et mille autres choses. Les lits sont en fer et d'un très-beau travail; les rideaux sont en damas bleu, et retenus aux quatre coins par des bouquets de plumes d'autruche, panachés bleus et blancs. Barbe doit baiser les pieds et les mains de nos parens qui lui donnent tant de choses précieuses! Mon père a inscrit dans un grand livre la note exacte du trousseau, précédée des paroles que je vais joindre ici, pour en garder mémoire dans mon journal:

« Liste du trousseau que moi Stanislas des » Corvins Krasinski, etc., etc., et mon épouse » Angélique Humieçka, donnons à notre bien- » aimée et chère fille Barbe, à l'occasion de son » mariage avec son excellence Michel Swi- » dzinski, staroste de Radom. Nous implorons » pour notre chère enfant la bénédiction du Ciel, » et nous la bénissons nous-mêmes avec une af-

» fection paternelle, au nom du Père, du Fils et » du Saint-Esprit, amen. »

» Je ne copie pas la liste du trousseau, car le temps me manque; plus tard j'aurai à le faire pour mon propre compte. »

—

Ce 20 février. — Mercredi.

« Eh bien ! le temps avance, dans cinq jours nous aurons les noces. M. le staroste est arrivé hier au soir; Barbe tremblait comme une feuille d'automne, quand le chambreur l'a introduit dans les appartemens. Aujourd'hui nous attendons M. le palatin, le colonel, l'abbé Vincent et le palatin et la palatine Granowska, sœur de M. le staroste. Madame Lançkoronska, autre sœur du staroste, ne pourra pas venir à Maleszow; elle est en ce moment en Podolie, avec son mari, dans leurs terres de Iagielniça. Barbe la regrette; elle désirait beaucoup la connaître; on en dit infiniment de bien. Ma sœur va entrer dans une bonne famille; toutes les personnes qui la composent sont si pieuses, si honorables; on lui fait des politesses; on lui rend des hommages comme si elle était une reine.

» Le trousseau est complètement terminé; ce qu'on n'a pas encore expédié à Sulgostow est déposé dans des coffres dont mademoiselle Zawistowska a les clefs. Barbe est très-contente d'emmener avec elle mademoiselle Zawistowska; elle la voit depuis son enfance, et, loin de la maison maternelle, elle sera heureuse d'avoir ses soins; de bons souvenirs se rattacheront là. Quelques gens du château la suivront aussi : elle aura deux chambreurs; deux jeunes filles, qui sont ses filleules, et qui brodent fort bien; une femme de chambre et une demoiselle de compagnie : cette dernière est de très-bonne famille; elle a infiniment d'esprit et d'à-propos; elle s'appelle Louise Linowska; elle demeure au château depuis quelques années, et Barbe l'aime de passion. Il y a encore d'autres filles qui se recommandent à la protection de madame la starostine future; si mes parens y consentaient, elle en aurait bientôt une douzaine au moins. Quand je me marierai, j'en prendrai bien plus à mon service; j'ai déjà solennellement promis à trois de nos filles que je les emmènerais avec moi; une d'elles est la fille de Hyacinthe, garde-vaisselle. Ce pauvre homme m'a fait une profonde salutation, et pour la première fois de sa vie, son front s'est déridé. »

—

Ce 24 février. — Dimanche.

« C'est donc demain le mariage de Barbe ! Il y a foule au château. Le ministre Borch, le représentant du roi, est arrivé; celui du duc de Kourlande aussi : c'est Kochanowski, fils du castellan, favori du duc. Kochanowski est un jeune homme accompli; on peut dire en vérité : *tel maître, tel valet* (iaki pan taki kram). Les invitations étaient faites pour hier au soir, et tout le monde a été exact au rendez-vous. L'entrée des nouveaux venus était magnifique; tout avait été préparé pour leur réception; des exprès les avaient devancés, et nos dragons rangés en bataille présentaient les armes à chaque seigneur qui arrivait. On tirait des coups de canon, et la mousqueterie faisait un feu roulant. La musique se faisait entendre par intervalles; enfin, je n'ai jamais rien vu de si beau, de si animé et de si imposant que cette réception. On pense bien qu'on avait réservé des honneurs tout particuliers à M. le représentant du roi; mon père, la tête découverte, l'attendait sur le pont-levis, et pour arriver au château il traversa une haie composée de notre cour, de nos hôtes et de tous les gens de la suite; il recevait de droite et de gauche de profondes salutations, et les *vivats* n'ont pas cessé de se faire entendre.

Aujourd'hui, au milieu d'un grand concours de monde, et en présence des témoins désignés, on a dressé l'acte de mariage; quant aux formules, je n'y ai rien compris; mais je sais que les cadeaux de la jeune mariée sont superbes et du meilleur goût. M. le staroste lui a offert trois rangs de perles d'Orient et des boucles d'oreilles en diamans avec leurs girandoles; le palatin lui a donné une grande croix de diamans, une aigrette et un diadème; M. le colonel, toujours aimable et plein de galanterie, lui a donné une montre et une charmante chaîne venant de Paris. M. l'abbé Vincent lui a fait un présent bien digne de lui, il lui a offert plusieurs reliques; enfin on la comble !

» Jusqu'à ce moment Barbe n'avait point porté de bijoux; elle n'avait qu'une petite bague à l'image de la sainte Vierge; mais elle ne la quittera pas, malgré toutes ces belles choses.

» Je cesse d'écrire, car on m'apporte mon déshabillé tout repassé, blanchi; la broderie fait

un bon effet; je vais y mettre la dernière main, et ensuite je le porterai à mademoiselle Zawistowska, pour qu'elle l'offre demain à Barbe quand elle fera sa toilette; comme elle sera gentille dans ce *déshabillé!*

—

Ce 26 février. — Mardi-gras.

« Notre petit Mathias dit : « Que cent chevaux lancés après Barbe ne sauraient plus l'atteindre. » Elle est madame la starostine. Comment pourrais-je décrire tout ce qu'il y a eu d'amusemens dans cette fête! J'en suis autant éblouie que charmée. Il faut que je ramasse mes idées pour procéder par ordre.

» Hier, dès le matin, nous sommes allés à l'église de Lissow; les deux époux se sont confessés et ont communié à la grand'messe; ils étaient à genoux devant le maître-autel, et, après la messe, le curé leur a donné la bénédiction. Barbe, et je lui en sais gré, avait mis pour se marier le joli déshabillé que je lui ai fait : il lui sied à ravir. Mais, comme le froid était excessif, elle a été obligée de mettre par-dessus une pelisse en satin blanc doublée de renard blanc; cela a un peu chiffonné le déshabillé. Sa coiffure était charmante; elle avait un voile en blonde blanche qui descendait jusqu'à ses pieds.

» En rentrant au château, on déjeûna, et le repas fut servi avec un luxe extrême.

» Après le déjeûner, Barbe monta dans son appartement, et ma mère, suivie de douze dames, présida à sa toilette. Elle mit une robe de satin blanc avec des raies moirées, garnie d'une blonde du Brabant brodée en argent. Sa robe avait une longue queue. Elle portait à son côté un bouquet de romarin, et sur sa tête un petit bouquet des mêmes fleurs, retenu par une agrafe en or, sur laquelle étaient écrits en vers sa date, le jour de son mariage et les félicitations qu'elle reçut à cette occasion. Barbe était fort belle avec cet ajustement, mais ma mère n'avait pas voulu qu'elle mît ses bijoux. Elle croit que cela porte malheur. « Celle qui porte des bijoux le jour de ses noces, dit-elle, pleurera des larmes amères tout le reste de sa vie. » Il n'en fallait pas davantage à cette pauvre Barbe; elle avait déjà tant pleuré, que ses yeux en étaient tout gonflés.

» Dans le bouquet que ma mère avait placé au côté de Barbe, il y avait un ducat d'or frappé le jour de sa naissance, un morceau de pain et un peu de sel. On a chez nous cet usage, et on dit qu'on ne manquera jamais de ces trois choses, de première nécessité. On a encore une autre précaution symbolique : on ajoute un petit morceau de sucre, pour adoucir les peines du mariage. Nous avions précédé Barbe dans le salon; nous étions douze jeunes filles, toutes habillées de blanc, avec des fleurs dans les cheveux. La plus âgée de nous venait de terminer sa dix-huitième année.

» Le colonel et l'abbé Vincent nous attendaient près de la porte d'entrée du grand salon; puis vint au-devant de nous M. le staroste avec douze chevaliers : on portait derrière eux un grand plateau rempli de fleurs. Chaque bouquet était composé de romarin, de myrte, de branches de citronnier et de fleurs d'oranger, et était attaché par un nœud de rubans blancs. Nous avions chacune des épingles en or et en argent pour les fixer au côté.

» Ma mère et les vieilles dames qui présidaient au cérémonial nous ont enseigné la manière dont nous devions nous conduire, et les convenances, les usages que nous devions observer pour ne blesser personne. Nous avons très-bien compris toutes les recommandations; mais une fois dans le salon, nous avons tout oublié.

» D'abord, nous avons mis nos bouquets avec un air très-digne et très-solennel. Puis, l'envie de rire nous a pris, et nous n'avons pas pu nous contenir. Nous avons fait mille étourderies, et des gaucheries, Dieu sait! Mais on nous a pardonné, et cela ne m'a point surprise : j'avais déjà remarqué qu'on ne garde pas rancune aux jeunes filles, surtout quand elles sont jolies.

» Notre gaîté s'est communiquée à tous les autres; les gens mariés, les vieux, les jeunes, ceux qui n'avaient aucun droit au bouquet nous en ont demandé, et nous les donnions de bonne grâce. En un instant, la pyramide de fleurs a disparu; les épingles d'or et d'argent manquant, on a été forcé d'avoir recours aux épingles ordinaires; mais, comme c'était nous qui les présentions, on les recevait d'un air fort agréable. Enfin, tout le monde était enchanté, et le salon, tout rempli de fleurs, paraissait un jardin.

» Tout-à-coup je me suis aperçu que le petit Mathias était relégué dans un coin du salon et faisait une bien triste mine, et qu'il n'avait point de bouquet. Je me suis approchée de lui; il m'a dit alors d'une voix basse et sentimentale : « Toutes les

» demoiselles m'ont oublié, et je ne m'en étonne » pas; mais vous, Françoise, vous que j'ai portée » dans mes bras; vous, que j'ai tant aimée depuis » votre enfance, c'est mal de m'avoir oublié... » Ah! je le prévois avec douleur, si vous épousiez » par hasard le prince royal lui-même, je ne » serais pas présent à votre mariage. »

» Je devins rouge jusqu'aux yeux : il avait raison, ce pauvre Mathias. Vite, je courus dans ma chambre, pour lui chercher un bouquet; mais, malheureusement, il n'y en avait plus; ma mère les avait distribués à la société. Le jardinier reste loin d'ici, je ne savais que faire; pourtant, je voulais que Mathias eût son bouquet, à part sa prophétie. Une excellente idée m'est venue : j'ai partagé mon bouquet; je l'ai noué avec un ruban blanc, et j'ai été l'attacher à sa boutonnière avec une épingle d'or, en gardant pour moi une épingle ordinaire. Mathias a été ravi de mon procédé; il m'a dit : « Françoise, vous êtes plus que belle; » vous êtes un ange de bonté. Je suis quelquefois » prophète. Puissent s'accomplir les vœux et les » souhaits que je fais pour vous! Je conserverai » précieusement ce bouquet jusqu'à votre ma» riage... Que serez-vous, Françoise, quand je » vous rendrai ce bouquet?... »

» Chose singulière! les paroles du petit Mathias m'ont préoccupée toute la soirée. Elles tintaient dans mes oreilles; je ne pouvais m'en distraire... Mais, quelle idée a-t-il donc? Suis-je une Barbe Radziwill? Sommes-nous encore au temps où les rois faisaient des mésalliances?... Allons, quelle folie que tout cela! je rêve, quand je ne devrais m'occuper que de ma sœur. Je reviens à la cérémonie.

» Toute la société, réunie dans le salon, avait les yeux fixés sur la porte d'entrée. Enfin, les deux battans s'ouvrirent, et Barbe, tout en pleurs, entra, soutenue par deux dames. Elle marchait d'un pas tremblant; sa poitrine était oppressée; elle avait peine à retenir ses sanglots. M. le staroste la regardait d'un air attendri, et, s'approchant d'elle, il lui prit la main pour la conduire devant nos parens; ils se mirent tous deux à genoux pour recevoir la bénédiction paternelle. Tout cela se passait au milieu d'un attendrissement général. Après avoir reçu la bénédiction, les mariés ont fait le tour du salon, et chacun leur a adressé des souhaits. Ensuite, on s'est rendu à la chapelle du château. L'abbé Vincent se tenait debout devant l'autel. Le ministre Borch, représentant du roi, et Kochanowski, fils du castellan, offrirent la main à Barbe, et M. le staroste offrit la sienne à mademoiselle Malachowska, fille du palatin, et à moi. Mes parens, le reste de la famille et nos hôtes marchaient deux à deux. Le silence était si profond qu'on entendait le froissement des robes de soie. Une grande quantité de cierges brûlaient autour de l'autel; un riche tapis, brodé d'or et d'argent, recouvrait les marches de l'autel; deux prie-dieu en velours rouge, l'un brodé aux armes des Krasinski, l'autre aux armes des Swidzinski, étaient destinés aux époux. Ils se mirent à genoux; les demoiselles étaient à droite et les cavaliers à gauche de l'autel. Moi, je soutenais un plateau d'or sur lequel étaient les deux anneaux nuptiaux. Mon père et ma mère se tenaient debout derrière Barbe, et M. le palatin derrière son fils.

» On entonna le *Veni Creator;* après quoi l'abbé Vincent prononça un long discours presque tout en latin, et ensuite commença la cérémonie nuptiale.

» Barbe, malgré les larmes et les sanglots, dit assez distinctement : *Je vous prends pour époux*, etc. Mais M. le staroste avait la parole bien plus haute, et surtout bien plus assurée.

» Après l'échange des anneaux, les mariés se sont jetés aux pieds de mon père et de ma mère, qui leur donnèrent leur bénédiction.

» A un signe du maître des cérémonies, les musiciens et des chanteurs italiens, amenés exprès, se mirent à jouer et à chanter.

» Dehors, nos dragons tiraient des coups de carabine et des coups de canon. Quand ce bruit cessa, quand il fut possible de s'entendre, mon père adressa aux mariés le discours suivant : « Cette union, que le Ciel a bénie, servira à la » gloire de l'Eternel qui gouverne l'univers. » Que vos sermens, que Dieu a reçus, soient le » gage de votre bonheur. Vous devez y veiller » tous deux, mais la mission de l'époux est plus » grave : il devient le guide et le père de sa » femme! Vos vertus et vos qualités me rassu» rent. Quant à toi, ma fille chérie, tes devoirs » t'ordonnent d'être à jamais reconnaissante en» vers ta mère pour l'éducation qu'elle t'a don» née; pour la sollicitude avec laquelle elle t'a » soignée dans ton enfance. Sois vertueuse; la » vertu est un trésor de bonheur, c'est le che» min droit, c'est une renommée qui surpasse » tous les biens de ce monde. Conserve la pru» dence et la discrétion dans tes paroles, la mo» destie et l'aménité dans tes actions; enfin, ne

» cesse pas de rendre grâces à Dieu. Aime et » obéis à ton mari, comme tu l'as fait jusqu'ici » envers tes parens; hais le mal, mais aie du » pouvoir sur toi-même, et résigne-toi pour tou- » tes les peines de ce monde. Prends toujours » pour guide ta raison, ta religion, et que Dieu » te bénisse comme je te bénis à ce moment su- » prême ! »

» A ces derniers mots, Barbe se prit à pleurer; sa voix était si altérée qu'on ne put entendre ce qu'elle voulait répondre à mon père ; elle s'est jetée aux pieds de nos parens.

» Puis vinrent de toutes parts des félicitations. L'abbé Vincent, après avoir jeté l'eau bénite sur les assistans, prit la patène et la donna à baiser à madame la panetière Jordan. C'était une grande faute, un inconcevable oubli des droits de préséance : il devait d'abord l'offrir à madame la castellane Kochanowska, mère du représentant du prince royal. Ma mère, qui, par bonheur, s'aperçut de la gaucherie, la répara en priant madame la castellane de vouloir bien prendre le pas sur madame la palatine Granowska, pour reconduire M. le staroste. Barbe marchait entre le représentant du roi et le palatin Malachowski. Nous rentrâmes, en conservant cet ordre, dans la salle de compagnie. Bientôt après, on annonça que le dîner était servi.

» La table était très-grande et formait la lettre B; le service était magnifique : au milieu il y avait une pyramide en sucre, haute de quatre pieds : pendant deux semaines un cuisinier français y avait travaillé; elle représentait le temple de l'Hymen orné de figures allégoriques; mais par-dessus tout on remarquait les armes des Krasinski et des Swidzinski entourées d'inscriptions françaises. Outre cela, il y avait une quantité d'autres belles choses, des figures en porcelaine, des corbeilles d'or et d'argent; enfin la table était tellement encombrée, que notre nain Pierre n'aurait pas pu y circuler. Il m'a été impossible de compter les plats, et l'échanson aurait grand'peine à dire le nombre de bouteilles qui ont été bues : c'est à l'infini ; mais, pour en donner l'idée, je dirai qu'un tonneau de vin de Hongrie a été vidé pendant le repas : on l'appelait le *vin de mademoiselle Barbe*. Mon père l'acheta le jour de la naissance de Barbe pour qu'il fût servi à son mariage, selon l'ancien usage des Polonais. Chacun de nous a son tonneau de vin, et notre échanson m'a dit que si le mien reste en cave encore deux ans, il sera parfait.

» Il y a eu des toasts innombrables : on a bu aux nouveaux mariés, à la république, au roi, au duc de Kourlande, au prince primat, au clergé, au maître et à la maîtresse de la maison, aux dames ; et après chaque toast, on brisait les bouteilles, on tirait des coups de canon et on sonnait la trompette.

» A la fin du dessert, un calme parfait succéda à tout ce bruit : nous pensions que mon père allait donner le signal pour qu'on se levât de table, mais nous nous trompions fort : il appela le maître-d'hôtel, lui dit quelques mots, et celui-ci revint portant une boîte en maroquin noir que je n'avais point encore vue. Mon père l'ouvrit, il en tira une coupe en or enrichie de pierreries ; elle avait la forme d'un corbeau ; il la montra à toute la société, et dit qu'elle lui venait par succession des anciens Romains de la famille des Corvins, et qu'il ne l'avait jamais touchée depuis le jour de ses noces; ensuite il prit des mains de l'échanson une grande bouteille toute couverte de sable, attestant une respectable antiquité. Il nous dit avec un certain orgueil que ce vin était centenaire ; il le vida tout dans la coupe sans en laisser une goutte; mais, comme elle n'était pas suffisamment pleine, il la remplit avec le même vin d'une autre bouteille, ensuite il but le tout d'un trait *à la prospérité des nouveaux mariés*. Le toast fut reçu avec enthousiasme, et la musique recommença à jouer de plus belle et le canon à gronder de son mieux. La coupe fit le tour de la table, et sa vertu était telle qu'elle parvint à faire boire encore une centaine de bouteilles de vieux vin : après le coup de grâce, chacun quitta la table comme il put.

» Il faisait déjà tout-à-fait nuit. Les dames montèrent dans leurs appartemens pour faire une autre toilette; mais la mariée et nous autres demoiselles nous restâmes comme nous étions. Vers 7 heures, quand les vapeurs du vin commencèrent un peu à se dissiper, on parla de danse, et le représentant du roi ouvrit le bal avec Barbe. On dansa d'abord des polonaises, des menuets et des quadrilles ; mais comme on s'animait de plus en plus, on en vint aux mazureks et aux krakowiaks. Kochanowski danse admirablement le krakowiak ; et, selon l'usage, celui qui est en première ligne chante des couplets que les autres répètent. Il en improvisa un sur-lè-champ au moment où il dansait avec Barbe. Voilà à peu près le sens du couplet : « Aujour- » d'hui je ne voudrais être ni roi, ni palatin, je

» n'ambitionne que le bonheur du staroste : il a
» mérité la plus accomplie de toutes les femmes. »

» On suspendit le bal et les toasts qui se renouvelaient comme si de rien n'était, pour placer une chaise au milieu du salon. La mariée s'assit dessus, et les douze demoiselles se mirent à défaire sa coiffure en chantant d'un ton lamentable : « Ah! Barbe, c'en est donc fait, nous te » perdons. » Ma mère lui ôta sa guirlande, et madame la palatine Malachowska lui mit à la place un bonnet de dentelle. J'aurais ri de bon cœur de ce travestissement, si je n'avais vu Barbe tout en pleurs ; cependant le bonnet lui allait à ravir, et tout le monde répétait que son mari l'aimerait beaucoup, beaucoup; moi, je n'en doute pas : comment ne pas aimer une si bonne et si douce créature?

» La cérémonie du bonnet achevée, on se remit à danser, et, par respect pour l'usage introduit par la nouvelle cour, on fit danser le *drabant* à la mariée avec le représentant du roi, puis la musique joua une grave polonaise : le palatin Swidzinski offrit la main à la mariée, et tour à tour elle dansa avec tous les hommes de la société. Comme la polonaise est plutôt une promenade qu'une danse, elle convient à tous les âges: mon père dansa donc aussi; mais, après avoir fait une fois le tour du salon avec Barbe, il la remit à M. le staroste, et c'est tout de bon. La polonaise termina le bal, et ma mère nous engagea à aller dormir.

» Les vieilles dames s'emparèrent de Barbe, et la conduisirent dans la chambre qui était préparée pour elle et pour son mari. On m'a dit que ce fut encore l'occasion de nouveaux discours très-touchans, des recommandations, des félicitations et des pleurs...

» J'ai dormi d'un excellent sommeil : j'en avais besoin, et ce matin je ne suis pas trop fatiguée. Mon Dieu! que je me suis amusée hier! j'ai dansé avec le représentant du prince royal bien plus souvent qu'avec tous les autres; il est si aimable, il cause avec tant de grâce! Ce n'est pas étonnant, il a été à Paris et à Lunéville, et n'est de retour que depuis un an; aussitôt il a été attaché à la personne du prince, et il s'en loue infiniment. En vérité, si son maître est plus galant que lui, ce doit être quelque chose d'idéal.

» Je me réjouis pour la soirée d'aujourd'hui, mais il nous faudra commencer la danse de bonne heure, car, le mardi-gras, il n'est pas permis de la continuer après minuit.

» Je n'ai point encore vu Barbe, c'est-à-dire madame la starostine, car mes parens ne veulent plus qu'on l'appelle autrement. Je suis toute désorientée de ne plus la voir avec nous, mais j'ai hérité de son lit, de sa table de travail; enfin j'ai tous les honneurs du droit d'aînesse, je ne suis plus Françoise, encore moins *Fanchette*, je suis la petite starostine... Il me fallait bien quelques consolations. »

—

Ce 27 février. — Mercredi.

« Nous voilà au triste mercredi des Cendres : il faut languir toute une année pour arriver à l'autre carnaval.

» Nos hôtes commencent déjà à nous quitter; le représentant de Sa Majesté est parti, les nouveaux mariés partiront après-demain : nous les accompagnerons jusqu'à Sulgostow. M. le staroste n'admettra à son palais aucun étranger, parce que les amusemens sont défendus en carême ; cependant il y a une exception pour le fils du castellan Kochanowski. Il a beaucoup sollicité cette faveur, et on ne pouvait la lui refuser, puisqu'il a été le camarade de collége du staroste.

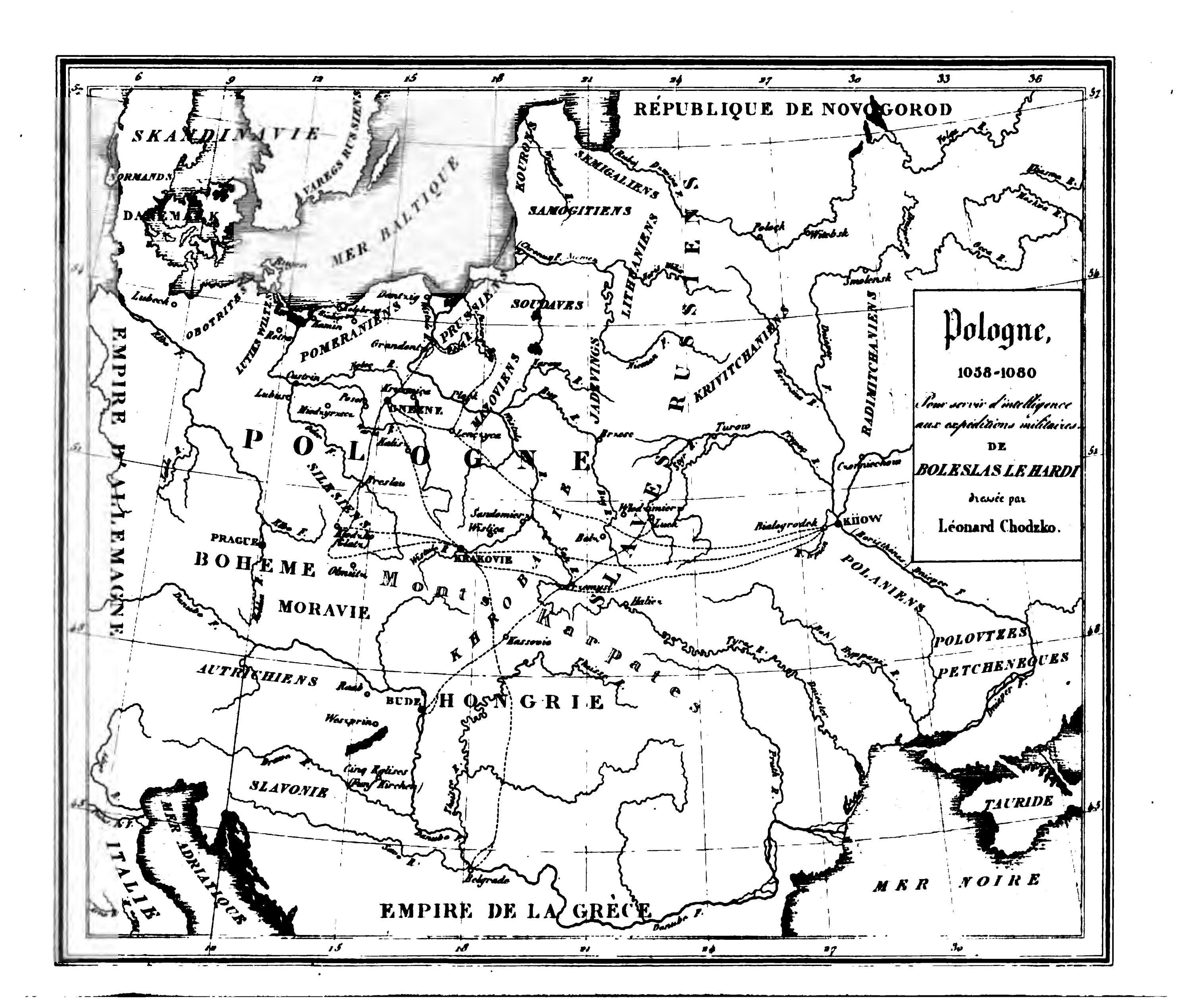
» Je suis enchantée du petit voyage que je vais faire, je verrai le palais et les domaines de ma bonne sœur.

» Je m'habitue bien difficilement à dire *madame la starostine*, en parlant à Barbe; mais je dois faire comme mes parens qui ne l'appellent plus autrement.

» Depuis son mariage, Barbe est devenue très-grave : elle ne porte plus que des robes à longues queues ; il me semble que ces grandes toilettes l'ont vieillie de quelques années; elle a l'air encore triste, mais cela se conçoit, au moment de quitter la maison paternelle; et puis l'idée d'être seule avec un homme qu'elle ne connaît presque pas, doit l'inquiéter.

» Elle est si timide avec M. le staroste, que personne ne pourrait se douter qu'il est son mari; mais lui n'est pas timide du tout : il l'appelle *ma femme ;* il s'approche souvent d'elle et lui parle bien plus qu'il n'a jamais parlé à nos parens. »

(*La suite dans les prochaines livraisons.*)


Pologne,
1058-1080
Pour servir d'intelligence aux expéditions militaires
DE
BOLESLAS LE HARDI
dressée par
Léonard Chodzko.
RÉPUBLIQUE DE NOVOGOROD
SKANDINAVIE
NORMANDS
DANEMARK
VAREGS RUSSIENS
MER BALTIQUE
KOURONS
SEMIGALIENS
SAMOGITIENS
LITHUANIENS
SOUDAVES
PRUSSIENS
POMERANIENS
OBOTRITES
LUTIKS WILTZES
MASOVIENS
JADZVINGS
KRIVITCHANIENS
RADIMITCHANIENS
RUSSIENS
POLOGNE
SILESIENS
BOHEME
MORAVIE
KRAKOVIE
KHROBATES
Monts Karpates
HONGRIE
AUTRICHIENS
SLAVONIE
POLANIENS
POLOVTZES
PETCHENEGUES
TAURIDE
MER NOIRE
EMPIRE DE LA GRÈCE
EMPIRE D'ALLEMAGNE
MER ADRIATIQUE
ITALIE
PRAGUE
BUDE
KIIOW
Belgrade
Dantzig
Gnesne
Breslau
Krakovie
Sandomierz
Wislica
Przemysl
Halicz
Kassovie
Raab
Wesprim
Cinq Eglises
Lubeck
Polock
Witebsk
Smolensk
Turow
Brzesc
Wlodimierz
Luck
Belz
Bialogrodek
Olmütz
Posen

HISTOIRE.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE (860-1139).

BOLESLAS-LE-HARDI (1058-1080).

Les dix-huit années du règne de Kasimir Ier sont de belles pages dans l'histoire de Pologne. Ce roi sut pacifier le pays après les bouleversemens, les malheurs amenés par les intrigues de Rixa.

Au milieu de tous les élémens de discorde, la justice fut sa force protectrice : il avait compris que la volonté individuelle n'engendre rien de durable sans le secours des lois, et que les qualités des hommes sont insuffisantes pour l'existence des nations : les lois, la justice scrupuleusement administrée, organisèrent ce que son esprit avait conçu.

La féodalité, implantée de l'Allemagne en Pologne, la féodalité, si étrangère à ce sol libre, fut étouffée dans son germe sous le règne de Kasimir Ier, et ce règne bienfaisant devint glorieux.

La Pologne relevait fièrement la tête, après avoir échappé au fléau, quand il pesait de tout son poids sur son éternelle alliée, sur cette France sa sœur d'affection et de confraternité.

La fin du règne de Kasimir Ier et le commencement de celui de Boleslas II, dit *le Hardi*, est l'époque moyenne de la féodalité, de ce régime exécrable qui avait transformé les hommes en un troupeau de vieux enfans. A cette époque, les lois de la justice éternelle étaient répandues dans toute la Pologne ; la Pologne respirait un air libre, et en France le peuple était devenu serf ou esclave. Sa condition était peu différente de celle du bétail. Chacun pouvait frapper, mutiler ou même tuer son serf impunément. Presque tous les hommes libres avaient renoncé d'eux-mêmes à leur liberté afin d'être moins vexés par les seigneurs. Mais ceux-ci jugèrent, pillèrent, rançonnèrent cruellement leurs vassaux. L'axiome féodal : *Nulle terre sans seigneur*, s'établissait : il n'existait donc aucun asile contre ces hommes, qui sans doute n'étaient pas nés plus méchans que d'autres, mais qui, dans ce désordre, étaient brigands par état : il fallait être oppresseur ou opprimé. Les gens d'église et les seigneurs se pillaient tour à tour et ruinaient le peuple. La force physique ou l'autorité religieuse pouvaient seules prévaloir. La justice devait être méconnue là où tous les différends se jugeaient et tous les torts se redressaient à main armée. La cavalerie, dont les Franks avaient presque ignoré l'usage, était devenue, ainsi que le port d'armes, le privilége exclusif des seigneurs. Un noble et son cheval, couverts d'une armure de fer, faisaient trembler tout un canton. Les serfs, qu'on menait de force à la guerre, combattaient à pied. Accablés de corvées, de tailles, de péages, de taxes de toute espèce imposées par des hommes de guerre ou d'église ; humiliés par des droits seigneuriaux qui révoltent la pudeur et la nature, ils ne savaient auquel obéir et ne se battaient que pour river leurs fers. On appelait *vilains* ceux de la campagne, *bourgeois* ceux des villes et bourgs. Ni les uns ni les autres ne pouvaient produire qu'au profit de leurs seigneurs, qui venaient souvent vivre chez eux à discrétion avec leurs *hommes*, *sergens* et *valets*. Ceux-ci étaient des aspirans à la profession de chevaliers ou hommes d'armes.

De leur côté, les seigneurs se battaient entre eux à outrance : les déclarations de guerre atteignaient les parens, les alliés. Une querelle de famille pouvait ensanglanter un pays pendant trente ans. L'état de guerre était l'état habituel de tous les châteaux ; toutes les abbayes étaient des forteresses, ou plutôt des repaires où cent mille tyrans se renfermaient avec leur butin : la France était un vaste champ de bataille. Enfin

ce carnage en permanence finit par lasser la férocité elle-même. On imagina, dans un concile, d'imposer à ces furieux ce qu'on appela la *paix de Dieu*, puisqu'on ne pouvait l'obtenir des hommes. Les évêques ordonnèrent des jeûnes et des pénitences pendant lesquels l'humanité respira. Mais cette paix, ainsi que la *trève de Dieu*, qui défendit seulement de combattre du samedi soir au lundi matin, tomba bientôt en désuétude. C'eût été beaucoup qu'un tel relâche au brigandage. On voit quel était cet affreux régime féodal, véritable anarchie de la force tempérée par l'anathème.

C'est en comparant l'histoire des peuples que la lumière jaillit, et, par une prédilection particulière qui prend sa source dans nos sympathies, nous revenons toujours à la France ; ses historiens nous servent de guides dans nos recherches, nous nous appuyons de leurs assertions, et nous aimons à mettre en relief les rapports qui existent entre les deux nations.

Boleslas II, né en 1041, n'avait que seize ans lorsqu'il succéda, en 1058, à son père, Kasimir Ier.

Une physionomie ouverte, une humeur libre et enjouée, un air vif et hardi, annonçaient en lui de l'esprit, du courage et de la fermeté. Ses emportemens, sa violence, ses défauts même, qu'on ne voyait qu'au travers des grâces de la jeunesse, paraissaient les présages d'un beau règne.

La sage sollicitude de Dobrogniewa, sa mère, lui ouvrit le chemin du trône en déjouant les projets des grands, qui voulaient profiter des troubles intérieurs pour l'évincer.

Les Polonais craignirent de voir s'établir le principe de l'hérédité ; ils craignirent que l'exception ne passât en usage ; ils se rappelaient aussi les malheurs qui accablèrent le pays pendant la minorité de Kasimir Ier : ils s'opposaient au couronnement, ou du moins ils voulaient qu'on le différât ; mais la volonté insinuante de la reine-mère prévalut, et Boleslas fut couronné dans la métropole de Gnèzne, par l'archevêque Etienne, en présence de six autres évêques, et au milieu d'un appareil imposant (1).

Le royaume, affermi dans ses limites par la prudence de Kasimir Ier, paraissait à l'abri de nouveaux orages. Les princes d'Allemagne, en guerre entre eux, n'étaient plus capables d'inquiéter la Pologne.

Les Lutiques et le reste des peuplades slavonnes aspiraient à être indépendans de l'Allemagne.

Les ducs russiens, alliés de Kasimir par le sang et les relations de bon voisinage, étaient retenus dans leurs frontières par les incursions des peuplades de l'Est et du Nord.

Les Bohémiens, en proie à des querelles intérieures, avaient tout intérêt à se maintenir en paix avec la Pologne.

La nation voyait s'ouvrir devant elle un long avenir de bonheur et de prospérité : les qualités de son jeune roi en semblaient être le gage.

Dès son avénement au trône, il se montra à la hauteur de sa mission par son généreux empressement à défendre la cause des princes voisins qui venaient réclamer sa protection.

Son désintéressement en toute rencontre lui gagna l'affection de tous ceux qui l'approchèrent. Disposant des trônes, il préféra se montrer grand en les donnant, que glorieux en les gardant pour lui-même. La fortune lui offrit bientôt l'occasion de déployer ses nobles sentimens.

Le nom de Boleslas II ne tarda pas à retentir dans les pays étrangers ; sa renommée de grandeur, sa générosité, devinrent l'espoir des opprimés. Trois princes cherchèrent asile dans son royaume : l'un était Bela, prince de Hongrie ; l'autre, Iaromir, prince de Bohême ; et le troisième, Yaroslaf, prince russien.

La protection que Boleslas II accorda à ces princes fut entière, et des campagnes en furent le résultat. L'activité, le dévoûment, le courage des Polonais, tranchèrent de grandes difficultés, et dans cette immense région slavonne rien ne se faisait sans la puissante et vigoureuse intervention des cabinets de Gnèzne et de Krakovie.

Bela était appelé par sa naissance au trône de Hongrie, mais il le céda volontairement à André, son frère, et se contenta, comme on l'a vu sous le règne de Miéczyslas II, du gouvernement de la Poméranie. Plus tard André l'avait même at-

(1) Les anciens chroniqueurs différents, dans leurs narrations, sur l'époque de ce couronnement : les uns veulent qu'il ait eu lieu peu de temps après la mort de Kasimir, c'est-à-dire le jour de Noël 1058 ; les autres le renvoient jusqu'au jour de Noël de l'année 1077. L'historien Naruszewicz penche pour la première date ; l'historien Lelewel, pour la seconde. Naruszewicz explique largement son opinion en comparant tous les faits, les dates et les événemens contemporains. Lelewel en fait autant, mais il conclut que, « Boleslas II, ayant appelé des évêques de différentes contrées, se fit solennellement couronner le jour de Noël 1077, dans ces mêmes jours où l'empereur Henri IV s'humiliait à Canosa devant le pape Grégoire VII. »

tiré dans ses États ; et, en l'y recevant, son premier soin avait été de lui offrir les marques de sa dignité : le glaive et la couronne. Le glaive était la marque de la dignité de duc; la couronne, celle de la puissance réelle et suprême. Bela tendit la main vers le glaive, et fit semblant de se contenter d'une portion du royaume, qui lui fut assignée sur-le-champ.

André, par la volonté de son frère, par son apparent désintéressement, était devenu roi de Hongrie, et, croyant qu'il en possédait tous les droits, il pensa que son fils Salomon devait être appelé de son vivant au gouvernement de ses provinces. A cet effet, il convoqua une assemblée; Bela y parut et la troubla par ses murmures et ses emportemens.

Après cet éclat, il comprit qu'il ne pouvait plus vivre en sécurité dans sa patrie, il la quitta et emmena avec lui sa femme et ses enfans. C'est alors qu'il vint implorer l'assistance de Boleslas.

Le roi des Polonais, cédant aux supplications du prince détrôné et à celles de sa tante, épousa sa querelle. Il voyait qu'il avait été suivi dans son exil par un grand nombre de Hongrois : ce motif avait été le plus déterminant. La générosité de Boleslas autant que son caractère entreprenant lui firent faire des préparatifs de guerre.

Il réunit ses troupes, et les divisa en trois corps d'armée : chacun d'eux avait son chef. Le commandement général fut confié à Wszebor, mais toute l'armée devait marcher sous les ordres de Boleslas.

Une légion, composée de Hongrois qui étaient déjà en Pologne, et destinée à recevoir tous les Hongrois qui voudraient s'enrôler, vint grossir les cadres de l'armée polonaise.

Ces préparatifs occupèrent une partie de l'année 1060, et, l'année suivante, on entra en campagne.

Cette belle armée, revêtue de brillantes cuirasses, montée, pour la plus grande partie, sur de superbes chevaux; cette belle armée, si fière de compter dans ses rangs de vieux guerriers qui avaient servi sous Boleslas-le-Grand, de glorieuse mémoire; cette armée imposante par ses souvenirs, était commandée par un jeune courage : Boleslas avait à peine dix-neuf ans!

L'armée marchait à grandes journées par les fertiles contrées cis-karpathiennes. Les Polonais en franchirent les défilés dans un ordre admirable, et du haut de ces monts éternels ils saluèrent les plaines délicieuses de la Hongrie.

Boleslas parcourut tous les rangs de son armée au moment où elle descendait dans le pays trans-karpathien ; puis elle se remit en marche, et après trois jours elle rencontra les troupes hongroises et allemandes sur les bords de la Theisse. Le roi André commandait ses troupes: il avait été au-devant de l'ennemi, sans attendre le renfort que les Bohémiens lui avaient promis.

André, mesurant ses forces, se voyant supérieur en nombre, croyant qu'une longue et pénible route avait fatigué les Polonais ou énervé leur courage, se décida à attaquer le premier. On combattit avec rage pendant plusieurs heures, et la fortune restait indécise. Si la totalité des troupes hongroises et allemandes paraissait avoir le dessous, l'extrême gauche et l'extrême droite de l'armée polonaise venaient d'être repoussées si vigoureusement que plusieurs compagnies avaient cédé le terrain.

Boleslas, avec son regard d'aigle, avec ce courage soudain, instinctif, qui est le génie des batailles, se précipita, sabre en main, au milieu de la mêlée; son état-major le suivait et enfonça les grosses colonnes de l'ennemi.

Cette attaque imprévue donne le temps à l'aile gauche et à l'aile droite polonaise de se reformer; l'espoir vint ranimer toute la ligne des combattans.

Les Hongrois, qui redoutaient la vengeance de Bela après la victoire, passèrent dans la légion polono-hongroise; le reste prit la fuite.

Mais la retraite devenait impossible pour les Allemands : des détachemens de l'armée polonaise, placés sur plusieurs points, sabraient impitoyablement tous les fuyards. Cependant l'évêque Eppon et le marquis Guillaume de Thuringe furent épargnés, c'est-à-dire furent faits prisonniers avec ce qui restait de troupes ennemies.

Au milieu de ce combat à outrance, le roi André tomba de cheval et manqua d'être fracassé sous les chevaux de l'armée polonaise.

Criblé de blessures, il tâcha de gagner le fort de Mozon (Ovarinum?), situé au-delà du Danube entre Raab et Weszprim; mais il fut arrêté et conduit à un village que lui-même avait élevé autrefois dans la forêt de Bakon. Là, il mourut des blessures qu'il avait reçues dans cette campagne si malheureuse pour lui ; mais la douleur de son âme l'avait atteint plus mortellement encore.

Boleslas voulait achever son œuvre en plaçant Bela sur le trône de Hongrie. Il accompagna ce

prince jusqu'à Belgrade, au confluent de la Save dans le Danube, et il y resta le temps nécessaire pour assembler les grands du royaume et faire couronner le nouveau roi (1061). Comblé de présens, admiré pour sa valeur, béni pour ses bienfaits, il quitta Belgrade et se hâta de ramener son armée en Pologne, où elle devait se préparer à de nouveaux combats.

L'orgueil indomptable des grands, l'inconstance du peuple, qui avaient été si funestes à Bela, réduisaient Iaromir, duc de Bohême, à chercher un secours étranger, et il s'était mis, comme nous l'avons dit, sous la protection toute puissante de Boleslas II.

Brzetyslas, duc de Bohême, mort en 1055, désigna pour successeur son fils aîné Spitigniew, en laissant une partie de la Moravie à Wratislas, et l'autre, voisine de la Germanie, à Konrad et à Othon: Iaromir fut sacrifié, entièrement oublié dans ce partage; on le destina à l'état ecclésiastique : il était le plus jeune des fils, il devait en porter la peine. On chercha à le consoler par l'espoir d'obtenir dans la suite l'évêché de Prague. On lui fit prononcer ses vœux; il devait un jour s'engager indissolublement dans les ordres sacrés.

Spitigniew, froissé dans son ambition, mécontent du partage que son père avait fait, prétendit régner seul. Ayant toutes les ressources d'un caractère violent, il ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il ordonna aux Allemands, sous peine de mort, d'évacuer en trois jours ses provinces. Sa mère ne fut point épargnée; elle se vit contrainte de retourner dans sa patrie : la fille de Henri, duc de Souabe, n'avait plus d'asile à la cour de son fils !

Les frères de Spitigniew ne furent pas traités avec moins de rigueur : l'un, Wratislas, se réfugia en Hongrie, auprès du roi André; et des deux autres, Konrad et Othon, Spitigniew en fit son grand-veneur et son premier maître-d'hôtel.

Iaromir, grâce à son habit ecclésiastique, échappa aux emportemens du duc son frère.

Ce règne, qui s'annonçait par de si cruelles passions, ne fut pas de longue durée. Spitigniew mourut en 1061.

Wratislas, son frère, lui succéda. Ce prince fut aussi doux et aussi modeste que l'autre avait été violent et hautain.

Iaromir, qui s'était fait prêtre à regret, vint à sa cour pour lui demander une position plus conforme à ses goûts et à sa naissance. Wratislas lui reprocha la faiblesse de son caractère, cette inconstance si coupable dans les choses graves, et il finit, n'ayant pu le convaincre, par lui dire que l'enfer le punirait de son parjure; il lui rappela la volonté de son père et le fit diacre. Cette nouvelle dignité de l'Eglise était loin de consoler Iaromir : il aurait préféré le sabre à l'étole, et, ne pouvant plus résister à ses penchans mondains, il abandonna la vie religieuse. Il commença par se faire raser entièrement la tête, quitta secrètement son pays, accompagné par quelques seigneurs, et se rendit à la cour du roi des Polonais.

L'occasion était belle pour Boleslas : il allait châtier Wratislas, qui s'était ligué avec les Allemands pour le combattre en Hongrie! Mais il avait besoin de son armée régulière pour ouvrir la campagne. En attendant qu'il pût la rassembler, il chargea Iaromir de réunir quelques corps de volontaires.

Iaromir, à la tête de ces troupes assez mal disciplinées, se porta en Bohême; il y jeta d'abord l'épouvante : mais Wratislas, renforcé par les Moraves et les Autrichiens, le battit complètement. Victorieux, il franchit, à la tête de ses troupes, la forêt Hercynienne, qui séparait la Pologne de la Bohême, et ravagea une partie de la Silésie.

La Silésie livrée au pillage, le désespoir de ses habitans hâta la marche de Boleslas. Les troupes polonaises arrivèrent à marche forcée sur les bords de l'Oder (1062).

L'intrépide Boleslas était toujours à la tête de ses légions : il rencontra les Bohémiens quand ils se retiraient, emportant le butin de leur guerre de pillage. Ils étaient alors dans l'épaisseur d'un bois, et pensaient n'avoir plus rien à redouter.

Boleslas les fit cerner par ses troupes, et ordonna, aux paysans du lieu, d'abattre des arbres pour fermer toutes les issues du bois. Par ce moyen, il était impossible que l'ennemi lui échappât; mais comme son armée, après des marches forcées, avait besoin de repos, il remit l'attaque au lendemain. L'ennemi, serré de toutes parts, était réduit à se rendre à discrétion ou à combattre avec désavantage.

La position de l'armée polonaise était si belle, qu'aucun de ses mouvemens ne pouvait être aperçu des Bohémiens, et qu'elle pouvait les attaquer en même temps de tous les côtés.

Wratislas comprit l'imminence du danger où l'avaient réduit son imprévoyance et sa présomp-

son. Resserré dans des retranchemens qui laissaient ses troupes à découvert, il n'osa point attaquer, et force fut de se soumettre. Il envoya proposer des accommodemens; le désavantage de sa position les rendait suspects, ils furent rejetés; dans cette extrémité, il eut recours à un stratagème : il fit allumer des feux dans son camp, pour faire supposer à l'ennemi que ses troupes y étaient restées sous les armes, et pendant ce temps-là il les faisait défiler, à la faveur de la nuit, par des sentiers que l'armée polonaise n'avait pas crus praticables et qui ne l'étaient en effet que pour des troupes dans une position désespérée.

Les Bohémiens avaient déjà gagné de l'avance quand, à la pointe du jour, Boleslas s'aperçut de leur fuite.

Wratislas en fut quitte pour ses équipages, qu'il laissa au pouvoir des Polonais.

Boleslas, désespéré de cette première déception, se mit à la poursuite des fuyards; mais ses efforts furent vains : après trois jours de marche, il fut forcé de s'arrêter, craignant d'engager ses troupes dans un pays couvert, où des partisans pouvaient surprendre les derrières de son armée.

Iaromir conseilla au roi des Polonais de se tourner brusquement sur la Moravie; mais les nouveaux troubles qui éclatèrent dans le nord de ses possessions léchites, l'empêchèrent pour le moment d'exécuter ce projet.

Les Prussiens, oubliant les sermens qu'ils avaient faits à Boleslas-le-Grand et à Kasimir Ier, méprisant la jeunesse de Boleslas-le-Hardi, et le croyant occupé en Bohême, trouvèrent le moment favorable pour se révolter. Tous les jours ils faisaient de nouvelles incursions accompagnées de rapines. Etablis dans des pays boisés et marécageux, traversés par l'Ossa et le Sarus (Sara, Passaria, la Passarge d'aujourd'hui), étant en relations avec les Slaves, qui occupaient les bords de la Wistule jusqu'à la mer Baltique, les Prussiens, disons-nous, se trouvaient, d'une part, protégés par leurs alliances et leur position, et de l'autre, par une sorte de fort qu'ils avaient fait construire sur la rive droite de la Wistule, au confluent de l'Ossa : c'était le repaire de leur brigandage. Ce fort s'appelait dek (Grudziondz, Graudentz).

Boleslas, avec sa véhémence ordinaire, harangua son armée : « Si nos pères se sont couverts de gloire, lui dit-il, leurs fils ne doivent pas dégénérer! » Ces paroles électrisèrent les troupes : elles quittent les contrées hercyniennes, et après quelques jours de marche, elles sont sous les remparts de Graudentz.

A ces déterminations soudaines, à ces paroles que le geste et l'accent rendaient incisives comme le glaive, on reconnaît l'arrière-petit-fils de Boleslas-le-Grand.

L'armée polonaise avait combattu jusqu'à ce moment en rase campagne et ne redoutant jamais le nombre; mais pour prendre le fort de Graudentz, il fallait lutter avec la nature. Situé sur une haute montagne, défendu par les accidens de terrain qui l'entouraient, il devenait une position imprenable.

Les troupes de Boleslas tentèrent plusieurs assauts, et toujours elles furent repoussées : les Prussiens se battaient avec rage et désespoir.

Boleslas, après avoir perdu beaucoup de monde, fut contraint de renoncer au siége, ou plutôt il prit la résolution de le remettre à un autre temps; mais comme l'activité était sa vie, comme ses pensées étaient des déterminations, il quitta Graudentz pour se jeter de nouveau dans la Moravie.

Etrange destinée que celle de la forteresse de Graudentz! fatalité incessante pour les plus courageux efforts! En 1807, c'est-à-dire sept cent quarante-cinq ans plus tard, les armées gallo-polonaises essayèrent de la prendre par assaut, elles ne réussirent pas! La capitulation n'eut lieu qu'à la suite du traité de paix générale signé à Tilsit.

Boleslas était déjà dans la Moravie, que le duc de Bohême Wratislas le croyait encore absorbé par les affaires de la Prusse. Le roi des Polonais gagnait des batailles, poursuivait ses conquêtes, et forçait beaucoup de Moraviens à passer en Pologne pour y faire des colonisations.

Wratislas, malgré la stupeur où l'avait jeté les exploits de Boleslas, réunit ses troupes à Klodzko (Glatz); mais Boleslas, prompt comme l'éclair, y arriva aussitôt : le duc, se sentant dans une position critique, demanda la paix, et les conditions qu'il offrit valaient des batailles gagnées; elles portaient que « Iaromir devait résider en Pologne jusqu'à la mort de Sévère, évêque de Prague, et ensuite devenir possesseur dudit évêché; que les Bohémiens devaient réparer tous les torts et dommages qu'ils avaient faits aux Polonais, et supporter tous les frais de la guerre; à tout ceci était jointe la solennelle promesse d'échanger les prisonniers respectifs. Pour

gage de ce traité, Boleslas consentit à marier sa sœur Swientochna à Wratislas; la cérémonie nuptiale se fit à Krakovie, en présence du roi et des grands dignitaires de la Pologne.

Cet événement n'était pour Boleslas qu'une préoccupation momentanée. Déjà sa pensée se dirigeait vers les contrées septentrionales de ses États : il lui fallait venger la résistance des Prussiens à Graudentz, il lui fallait punir de nouveaux brigandages que ces derniers avaient exercés impunément pendant sa dernière expédition en Moravie et durant son séjour à Krakovie.

A cet effet, il donne l'ordre précis et secret de réunir une partie de ses troupes ; il se met à leur tête, et, par des marches habilement combinées, il arrive jusqu'à la rivière de la Sara ou de la Passarge. Les déterminations de Boleslas étaient si promptes, son action était si rapide, que les Prussiens furent pris à l'improviste.

Après les neiges abondantes du dernier hiver, les pluies du printemps de l'année 1063 augmentèrent considérablement la crue des eaux de la Passarge; cette rivière était, pour ainsi dire, devenue infranchissable.

Les Prussiens, rangés en ligne sur la côte opposée aux Polonais, remirent au lendemain les préparatifs de ce passage difficile et dangereux. Boleslas fut informé par ses espions de cette détermination, et résolut de le prévenir. Il ne perd pas un seul instant, il ordonne, il agit; et son armée, impatiente d'en venir aux mains, se jette à la nage : le roi les guide! Mais cet acte de témérité allait coûter bien cher aux Polonais. Chargée de pesantes cuirasses, de casques et de longs sabres, toute l'armée eût péri dans les flots, si, par une inspiration soudaine, elle ne se fût débarrassée de ses armures....La mort de tant de braves servit par bonheur d'exemple aux autres : la troupe gagna facilement l'autre bord, elle fit une attaque tellement vigoureuse, que les Prussiens furent forcés de lâcher pied sur tous les points, et la victoire resta aux Polonais.

Encore une fois, les Prussiens jurèrent foi et obéissance à la Pologne, et ils commencèrent à payer des impôts aux caisses de l'Etat. Les trois défaites qu'ils essuyèrent depuis le règne de Boleslas-le-Grand dûrent nécessairement les amener à cette soumission.

L'origine des chevau-légers et des lanciers polonais remonte à l'année 1063; c'est depuis le mémorable passage de la Passarge que des troupes légères furent organisées à côté de la grosse cavalerie.

Près de huit siècles s'écoulèrent, et la Passarge devint encore le théâtre des plus grands événemens; des siècles de distance et des rapprochemens de position!..... Mais alors les Français et les Polonais combattaient les Prussiens. C'est au printemps de l'année 1807 que les troupes de Napoléon se précipitèrent dans la Passarge; c'est dans cette mémorable expédition que les cuirassiers français eurent à déplorer la perte de plusieurs escadrons : ainsi étaient morts les soldats de Boleslas-le-Hardi; et aux deux époques les Polonais et les Français triomphèrent..

N'ayant plus rien à redouter du Midi, de l'Ouest et du Nord, pour l'intégrité de ses États, Boleslas II tourna son attention sur l'Est, en protégeant les intérêts de Yaroslaf, neveu de Dobrogniewa, sa mère; il s'apprêtait à reconquérir les possessions polonaises dans les terres russiennes. Les préparatifs de cette expédition occupèrent les années 1063 à 1067.

La fortune, qui était toujours pour lui, et qui le comblait de ses dons, lui ménagea l'occasion d'être grand et généreux pour Yaroslaf, en travaillant pour sa propre gloire.

Yaroslaf-Wlodimirovitsch, duc de Kiiow, en mourant en 1054, partagea ses Etats entre ses cinq fils, en leur recommandant particulièrement l'union et la concorde. Dans ce partage, Isaslaf obtint le duché de Kiiow avec un pouvoir supérieur sur ses autres frères; Sviatoslaf obtint le duché de Czerniéchow (Tschernigov); Vschevlod, celui de Péréaslawl; Igor, celui de Vladimir sur la Kliazma; et Viatscheslaf, celui de Smolensk. Wiatscheslaf et Igor étant décédés peu de temps après, les trois Yaroslavitsch devinrent leurs successeurs, et ils étaient unis, car leur union leur était indispensable pour repousser les premières attaques des Polovtzes; mais ils envièrent la puissance de leurs cousins. Après la mort de Rostislaf, leur neveu, qui, après le père Vladimir, gouvernait à Novogrod, Wscheslaf, duc de Poloçk, s'en empara. Les Yaroslavitsch, mécontens de cet envahissement, marchèrent sur Poloçk. Vschevolod fut battu et renvoyé, comme prisonnier, à Kiiow. Les Polovtziens, profitant de ces événemens, firent une nouvelle invasion, et, près de la rivière d'Oka, défirent, en 1066, les Russiens, en leur emportant un grand butin. Les Russiens, indignés de l'inactivité de leurs



maîtres, accoururent à Kiiow, retirèrent de la prison Wscheslaf, l'établirent souverain de tout le duché, à la place d'Isaslaf, qui, craignant de tomber entre les mains des conjurés, quitta précipitamment ses États, et vint se réfugier en Pologne.

Boleslas avait des droits fondés sur la plupart des terres russiennes. Son bisaïeul, invité par son gendre Sviatopelk, sut établir sa suprématie, et par le glaive et par les sermens que ses habitans lui prêtèrent. L'infidélité des Russiens punie par Miéczyslas II sanctionna davantage encore les droits des Polonais, et leur juste colère augmenta quand Yaroslaf, profitant de l'interrègne, envahit la Pologne, et, descendant le Bug, porta ses rapines jusqu'en Mazovie. Kasimir Ier, trop occupé du rétablissement de l'ordre dans son pays, n'avait pu reprendre ces contrées. Mais les moyens de Boleslas, et son mariage conclu, en 1067, avec une princesse russienne, Wislawa, lui donnèrent tous les droits possibles à une intervention directe.

Après avoir célébré ses noces avec une pompe et une magnificence dignes d'un grand roi, et après avoir rassemblé ses troupes, il déclara l'intérêt qu'il devait prendre au sort du duc Isaslaf. « Les secours que je lui donne, disait-il, je les dois au sang qui l'unit à moi; je les dois aux sentimens d'humanité qu'on ne peut refuser à son infortune. Un prince malheureux est plus à plaindre qu'un homme ordinaire. S'il doit y avoir des disgrâces sur la terre, ceux-là devraient en être exempts qui sont établis pour faire le bonheur des autres. »

Après avoir réuni les troupes alliées, Boleslas leur donna pour chef, sous ses ordres immédiats, l'intrépide Wszebor, déjà célèbre par ses exploits dans la campagne de Hongrie.

Le roi ordonna que la solde des soldats leur fût payée avant l'entrée en campagne; il veilla lui-même aux besoins de son armée, et par un ordre-du-jour il lui annonça ce qu'elle avait à faire et ce qu'elle avait à espérer. « Les temps sont » changés, lui dit-il, la gloire du nom polonais » s'est obscurcie; malheureusement c'est sous le » règne de mon père et sous celui de mon aïeul » qu'elle a perdu son éclat. L'interrègne qui avait » précédé l'avénement de mon père au trône » avait enchaîné la volonté de la nation, l'avait » mise dans l'impossibilité de se distinguer par » les armes; mais, quelque respect que je doive » à la mémoire de mon aïeul, je ne puis lui par» donner la perte des pays qu'il avait reçus avec la » couronne. Aujourd'hui nous devons les repren» dre, les conquérir et nous saisir de la prépon» dérance que nous avions jadis sur les Russiens.

» Polonais, votre mission est grande et sainte, » vous saurez l'accomplir. Nos ennemis seraient » plus forts, que je répondrais encore du succès. » Leurs trésors, qui entretiennent leur lâcheté, » seront la récompense de vos victoires. »

L'armée polonaise prit trois routes différentes, et partout elle voyait les traces glorieuses des campagnes de leurs pères en 1018. Cinquante années s'étaient écoulées depuis cette époque, et le nom de Boleslas-le-Grand retentissait encore au sein des populations russiennes.

Les Polonais avançaient toujours sans rencontrer l'ennemi : en approchant de Kiiow, on fut forcé de contenir leur ardeur, la prudence était indispensable. Enfin les deux armées se rencontrèrent près de Bialogrodek, sur l'Irpien, voisine à peu près de six lieues de la capitale.

Les troupes de Wscheslaf étaient composées de Kiiowiens, de Polowtzes et de Petschénègues. Les Polonais aspiraient au moment du combat; leur contenance fière, leur ardeur impatiente, fit une forte impression sur le duc russien; et quand il les vit se mettre en marche, l'épouvante le saisit, il se hâta de regagner son camp; mais à peine fut-il hors de danger, qu'il eut honte de lui-même, et, faisant un dernier effort, il revint sur ses pas. Le courage ne consiste pas dans la volonté : une seconde fois il fut frappé de terreur, et n'eut de force que pour se sauver jusqu'à Polock, sur la Dzwina; il y porta sa frayeur et sa honte. Son armée, livrée à elle-même, ne pouvait point agir; et qu'aurait-elle fait sous les ordres d'un tel chef! Informée de sa fuite, elle se débanda, et au même instant les Polonais ne virent devant eux qu'un vaste désert : ils n'osaient avancer, craignant une surprise; mais, le lendemain, ayant appris la déroute de l'ennemi, ils se mirent en route pour s'approcher de Kiiow.

Menacée d'un siége qu'elle ne pouvait soutenir, cette ville eut recours aux ducs de Peréaslawl et de Czerniéchow. Ses habitans envoyèrent témoigner à ces princes le regret qu'ils avaient de s'être soulevés contre Isaslaf, leur légitime souverain. Ils les firent prier, ou de leur procurer la paix, ou de les aider à se défendre; mais ils leur firent dire en même temps qu'au défaut de secours ou d'amnistie, ils étaient résolus de mettre le feu à leurs maisons et de se re-

tirer avec leurs femmes et leurs enfans au-delà de la mer Noire, où, quelle que fût leur infortune, elle ne pourrait point égaler les maux qu'on leur préparait.

On se souvenait encore, dans Kiiow, des temps de Boleslas-le-Grand. Sa triste situation émut les ducs : ils promirent d'agir auprès d'Isaslaf, pour désarmer sa colère; et, au cas qu'il s'opiniâtrât à vouloir conquérir, la force à la main, des sujets dont il ne tenait plus qu'à lui d'accepter les hommages, ils s'engagèrent à les mettre en état de disputer leur soumission, et de ne l'offrir du moins qu'à des conditions avantageuses.

Les ducs remplirent exactement leur parole. Ils firent assurer leur frère de l'obéissance des Kiioviens ; ils lui représentèrent que, Wscheslaf n'ayant point le courage de lui résister, n'ayant même plus de troupes à son service, les Polonais devenaient inutiles à ses desseins ; qu'ils ne cherchaient qu'à ruiner un pays où rien ne l'empêchait de régner en maître; qu'il devait craindre les bienfaits d'un peuple hautain et intéressé, qui n'avait jamais su oublier ses services; que Boleslas avait moins à cœur de le rétablir dans ses Etats que de l'asservir à son empire; et que, en un mot, tous ses sujets voulant se remettre sous sa conduite, il n'avait besoin que de lui-même pour en reprendre le commandement, et pour se venger même de leur perfidie, s'il croyait ne pouvoir s'assurer de leur repentir que par les punitions qu'ils avaient méritées.

Quelque touché que dût être Isaslaf de ces représentations, il n'était point de son intérêt de s'y rendre. Il ne devait qu'à la présence de Boleslas-le-Hardi le retour de ses peuples; et qu'aurait-il pu se promettre de leur fidélité, s'il avait osé ou qu'il lui eût été libre de se priver des secours de ce prince? Il n'ignorait pas que les soumissions, qu'on n'arrache qu'avec peine aux particuliers, ne coûtent rien à la multitude. Il ne cacha point au roi les conseils que ses frères lui donnaient, et il fut résolu que le jeune Mstislaf, fils d'Isaslaf et son compagnon d'exil, irait, à la tête de quelques troupes, sonder les sentimens des Kiioviens, et voir s'ils pensaient réellement tout ce qu'ils avaient fait annoncer de leur disposition à se rendre.

Cependant le reste de l'armée devait suivre ce détachement, ou pour le soutenir en cas d'attaque, ou pour pénétrer après lui dans la ville, si elle consentait à le recevoir. On apprit bientôt après qu'elle avait ouvert ses portes à Mstislaf. Des députés chargés de présens vinrent au-devant de Boleslas; ils se prosternèrent aux pieds d'Isaslaf, et le conjurèrent, les larmes aux yeux, de leur pardonner leur révolte.

Mais pendant ce temps, Mstislaf, entrant dans l'intérieur de la ville, commença par s'emparer de tous lès postes militaires; il se saisit ensuite des chefs de l'ancien complot et de leurs plus chauds adhérens; de son chef il fit main-basse sur soixante-dix d'entre eux. Les uns furent massacrés; il fit crever les yeux aux autres, et il expédia des émissaires à Boleslas et à Isaslaf, en leur annonçant que l'ordre régnait à Kiiow. Le 2 mai 1068, le roi, le duc et l'armée polonaise entrèrent à Kiiow, et tout fut soumis à leurs lois.

Il restait à se venger de Wscheslaf, ou à l'affaiblir au point qu'il ne pût jamais rien entreprendre. Isaslaf, à la tête de quelques troupes, alla l'attaquer dans Poloçk. Ce lâche prince abandonna ses Etats comme il avait abandonné son armée, et ses sujets furent moins fâchés de recevoir un maître dépendant des Polonais, que ravis de perdre un souverain qui n'aurait su les protéger qu'en achevant de les rendre plus misérables. Isaslaf donna à son fils Mstislaf le duché de Poloçk; mais, la mort l'ayant surpris peu de temps après, ce fut son frère Michel Sviatopolk ou Stopolk, qui devint duc de Poloçk.

Isaslaf fut remis sur le trône de Kiiow. Après cette pacification, le roi des Polonais envoya ses troupes en quartiers d'hiver. Boleslas y trouvait un air pur et serein, des campagnes riantes, des villes policées, des peuples soumis, un souverain même dépendant de ses ordres. Charmé par la beauté des Kiioviennes, la gloire, sa première passion, eut de la peine à triompher de ses faiblesses. Pendant tout le temps du séjour du roi dans cette ville, Isaslaf, plein de reconnaissance, fournissait au monarque et à son armée des subsistances et des vêtemens, et s'empressait de leur envoyer chaque jour de nouveaux présens.

Tout agréable que fût le séjour de Boleslas sur les bords majestueux du Dniéper, il ne perdait pas cependant de vue les intérêts de sa politique, et après un an de séjour à Kiiow, il alla, en 1069, reconquérir la terre de Przemysl, ancienne dépendance de la Pologne au temps de Miéczyslas I[er]. En 986, Wladimir, duc russien, l'envahit; mais en 1018, Boleslas-le-Grand la lui reprit. Sous l'indolent Miéczyslas II, elle fut de nouveau perdue pour la Pologne.

A peine arrivé sur les bords du San, qui, sorti

des Karpates, va se perdre dans la Wistule, Boleslas fit sentir sa puissance; tout plia sous ses lois.

La ville de Przémysl, fondée par Przémyslas ou Leszek Ier (dont nous avons parlé dans notre aperçu sur l'histoire anté-chrétienne), était une des mieux fortifiées à cette époque; mais, après plusieurs mois de siége, elle se rendit faute de vivres et de munitions.

La garnison capitula et sortit avec les honneurs de la guerre.

Boleslas fit réparer la formidable citadelle, et y passa les hivers de 1069 et 1070.

Il eût fallu un long séjour dans ce pays, pour que Boleslas y gagnât la confiance et l'amitié du peuple; mais, à peine soumis, il fut contraint de l'abandonner pour porter ses armes en Hongrie.

Bela, qui devait sa réintégration au trône de Hongrie à Boleslas, mourut en 1063; il fut écrasé par une maison de paysan, qu'un ouragan avait renversée.

L'empereur Henri IV avait le dessein de mettre sur le trône son gendre Salomon, et il y parvint à l'aide des troupes qu'il fit entrer dans le royaume.

Geyza, fils de Bela, abandonné par les Hongrois, s'était retiré en Pologne, avec les princes ses frères; on leur avait accordé la résidence de Krakovie. Boleslas, supplié par le prince réfugié, marcha sur la Hongrie, en 1071, pour y détrôner Salomon.

Henri, après avoir donné la couronne à Salomon, avait ramené son armée en Allemagne; il ne pouvait penser que les Polonais, occupés avec les Russiens, pussent sitôt menacer le nouveau roi.

Dès que Boleslas eut pénétré dans les plaines de Kassovie, ceux même qui avaient marqué le plus d'affection à Salomon vinrent se dévouer aux intérêts de Geyza. Les grands surtout ne manquèrent pas d'assurer qu'ils avaient été contraints à leur derniers suffrages : sous cette apparente soumission, il était facile de voir la crainte que leur inspirait Boleslas, et ce prince sut en profiter.

Salomon se retira à Mozon (Ovarinum), dans la basse Hongrie. Le roi de Pologne consentit à ce que les évêques de Hongrie fussent les négociateurs de la paix. Il fut convenu que Salomon, conservant le titre de roi, ne garderait que deux portions du royaume; que Geyza et ses deux frères posséderaient l'autre partie sous le nom de duché, et que les uns et les autres, à proportion des revenus de leurs domaines, rembourseraient aux troupes polonaises tous les frais que leur coûtait leur expédition.

L'intervention puissante de Boleslas ayant arrangé ces différends, lui permit de s'occuper des affaires intérieures de la Pologne. Le roi des Polonais passa deux années à Przémysl ou dans les contrées voisines, ayant tantôt l'œil sur la Hongrie, tantôt sur les terres russiennes.

Mais voilà qu'un nouvel orage s'élevait du côté de l'Est. Le duc Isaslaf, réintégré à Kiiow par Boleslas, venait tout nouvellement d'être chassé de son duché par les mêmes ducs qui s'étaient intéressés pour cette ville lorsqu'elle était sur le point d'être punie de son infidélité. Irrités contre Isaslaf pour de légères prétentions de limites, ils lui avaient déclaré la guerre. Celui-ci n'avait à leur opposer que des troupes qu'il savait n'être capables que de trahison et de lâcheté; ses sujets ne lui étaient soumis que par force, et ils paraissaient n'attendre qu'une occasion de se soustraire à ses lois. Il n'osa se confier à eux; il craignit même de leur distribuer des armes; et jugeant, par ses propres mœurs, des traitemens qu'il devait attendre de ses frères, s'il avait le malheur de tomber entre leurs mains, il prit le parti de se retirer une seconde fois en Pologne.

Tandis que, le 22 mars 1073, Vschevolod et Sviatoslaf entraient, à la tête de leurs troupes, à Kiiow, Isaslaf, emmenant avec lui sa femme, ses enfans et emportant ses trésors, prit le chemin de Przémysl. Désireux de se rendre Boleslas favorable, il lui donna une partie de ses trésors, et partagea de fortes sommes entre les troupes polonaises.

Le roi des Polonais, saisissant l'occasion que lui présentait le malheur d'Isaslaf, pour affermir plus que jamais ses droits sur la plus grande partie possible des terres russiennes, laissa une forte garnison à Przémysl, et lui-même, à la tête de ses troupes, et en compagnie d'Isaslaf, au commencement de l'été de 1073, marcha en avant. Il eut soin de faire courir le bruit qu'il allait tout droit à Kiiow; mais il ne se servit de ce stratagème que pour faire exécuter un tout nouveau plan qu'il venait de former. Il consistait à faire soumettre le duché de Wlodimirie (depuis Wolhynie), pour être entièrement tranquille sur ses derrières quand il irait à Kiiow. Il voulait éviter la faute qu'il avait faite quelques années auparavant,

et ne laisser derrière lui aucune place qui pût l'inquiéter à son retour.

Igor, autrement Grégoire, était duc de Wlodimirie. Ce duché comprenait alors la terre de Chelm et tout le palatinat de Wolhynie, tirant son nom du château appelé Wolyn, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui le pauvre bourg de Grodek. C'était un pays fertile, hérissé de forts et de villages peuplés, et comme il était voisin de la Pologne, il ne manqua pas d'attirer l'attention toute particulière de Boleslas-le-Hardi.

Les forts moins considérables ne résistèrent pas long-temps aux attaques des armées polonaises; mais les châteaux de Chelm, de Wlodzimierz et de Luçk, étaient plus difficiles à prendre. Ce dernier surtout était très-bien défendu.

La ville de Luçk, située sur le Styr, qui tombe dans le Prypeç, avait une citadelle qui était estimée le boulevart de toute la province. Boleslas l'investit, et après six mois de siége, elle se rendit et avec elle toute la Wolhynie.

Boleslas remit à un temps plus éloigné son expédition de Kiiow, et se rapprocha des frontières de Hongrie, par suite des nouveaux troubles qui venaient d'y éclater; mais, cette fois, le roi de Pologne demeurera spectateur impartial, il sera neutre dans les querelles de Geyza et de Salomon.

Des événemens d'une plus haute importance menacent Boleslas. La colère du Vatican va se déchaîner, le pouvoir spirituel du pape va l'atteindre, une lutte terrible va s'engager! elle exercera pendant plusieurs siècles son influence sur les affaires de la Pologne.

Boleslas II, avec la vigueur et la ténacité de son caractère, se défendra contre les intrigues étrangères, et se défendra jusqu'au dernier jour de son pouvoir. Les siècles qui suivront honniront la mémoire de ce roi, mais une postérité plus reculée lui rendra justice.

Nous allons relater tous les faits pour et contre. Quand une plume libre, indépendante et toute nationale aborde une grave question, quand elle affronte des préjugés invétérés, quand elle vient remuer une antique et vénérable poussière, elle doit un entier développement aux faits, aux événemens qui sont restés obscurs ou mal jugés.

Aucune histoire de Pologne, publiée dans des langues étrangères, n'a été ni assez vraie, ni assez raisonnée en abordant le règne de Boleslas II.

Nous avons déjà dit que le duc de Kiiovie, Yaroslaf, s'étant réfugié à Przémysl, y avait apporté un trésor considérable; il en donna une partie à Boleslas; l'autre, il la partagea entre les troupes, croyant que cet acte de générosité le ramènerait immédiatement dans son duché de Kiiovie. Mais Boleslas, occupé par le siége de Luçk, ne songeait guère à une autre expédition, du moins pour le moment.

Yaroslaf, cruellement désappointé, conçut l'idée de chercher un autre appui.

Il connaissait les mésintelligences qui existaient entre le pape Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV; il savait que ces deux potentats donnaient ou ôtaient les couronnes, selon leur bon plaisir : c'est donc à eux qu'il s'adressa.

Henri ne refusait pas sa protection à Salomon, mais il exigeait, avant tout, hommage et soumission absolue. Grégoire VII ne voulait pas prendre son parti contre Geyza, parce qu'il s'était adressé à l'empereur; mais les deux rivaux étaient d'accord pour ne point reconnaître Geyza comme roi, car c'était sans leur participation qu'il était monté sur le trône.

Yaroslaf, plus adroit et plus rusé, avait imploré le pape et l'empereur, et, pour se rendre la cour de Rome favorable, il lui avait envoyé son fils, sous le prétexte de visiter les tombeaux des saints apôtres; mais sa véritable mission était de demander la protection du pape, et en échange, de mettre ses Etats sous cette sainte protection

Yaroslaf croyait que le pouvoir du pape serait capable d'intimider les Polonais; mais, dans le cas contraire, il était prêt à renier les démarches de son fils. C'est le système invariable de toutes les diplomaties possibles.

La cour de Rome dépêcha un ambassadeur à Yaroslaf pour l'assurer du bon vouloir du pape.

Pendant ces négociations, Yaroslaf se rendait à Mayence, pour faire valoir ses droits auprès de Henri, contre le duc usurpateur; et pour aplanir beaucoup de difficultés, il s'était muni d'or, de pierreries, de vaisselles et de fourrures de prix. Il ne manqua pas de faire les plus riches présens au monarque allemand, et ensuite il lui promit de lui faire hommage de ses Etats s'il parvenait à les reconquérir.

L'empereur paraissait disposé en faveur de Yaroslaf; mais la guerre de Saxe (1075), soutenue indirectement par Grégoire VII, s'opposait à toute autre entreprise.

Henri n'était point dupe des menées de Yaroslaf, il connaissait le but de la mission de son

lle à Rome, mais les trésors l'avaient fait passer outre.

Il envoya à Vschevolod un nommé Burkhard, curé ou abbé de Tribur (Teuver), pour le menacer d'une guerre s'il ne rendait pas justice à Yaroslaf. Ces menaces eurent peu d'effet : la guerre que Henri avait à soutenir contre les Saxons, les rendait nulles.

Le roi des Polonais, informé de ces événemens, s'irrita de voir l'empereur s'immiscer dans les affaires russiennes, et pour l'en punir, il s'unit au parti saxon, qui lui était oppose.

Yaroslaf, se voyant joué par l'empereur, vint de nouveau implorer la protection de Boleslas. La loyauté polonaise oublia les torts du diplomate Yaroslaf, et la campagne de Kiiow s'ouvrit sous les auspices les plus favorables.

Boleslas prit le commandement en chef de ses troupes (1076), et se mit en marche avec sa rapidité ordinaire.

Vschevolod était resté seul possesseur des Etats de Yaroslaf son frère; ses nouveaux sujets lui étaient aussi affectionnés qu'ils l'avaient été peu à leur ancien souverain. Se sentant supérieurs en nombre, ils vinrent au-devant des Polonais, et leur livrèrent bataille, non loin de la capitale.

Après plusieurs heures de combat, les Russiens, portant toutes leurs forces contre l'aile droite des Polonais, parurent avoir l'avantage. Boleslas, voyant le péril, se mit à la tête de quelques escadrons de sa garde et se présenta à l'ennemi. Cette attaque inopinée donna le temps à son aile droite de se reformer pour se joindre à lui. Dès ce moment tout changea de face : les Polonais chargèrent les Russiens; le désespoir d'une première défaite animant encore leur ardeur, ils arrivèrent sur l'ennemi presque aussitôt que leurs javelots.

La défense fut opiniâtre, mais enfin l'aile gauche des Russiens fut entièrement enfoncée, et Boleslas, se repliant sur leur centre à mesure que son armée avançait de front, les prit de flanc et jeta la déroute dans toute la ligne.

Vschevolod eut à peine le temps de se sauver. Dans toute cette bataille il s'était montré capitaine habile, ne manquant ni d'intrépidité ni de courage.

Boleslas n'ayant plus rien à redouter de Vschevolod, vint mettre le siége devant Kiiow; la plupart des fuyards s'y étaient retirés, et les vieillards, les femmes, les enfans, tout avait pris les armes. La ville était bien pourvue en vivres et en munitions, et telle était la confiance des habitans, qu'ils espéraient un heureux succès du seul motif qui les animait à se défendre.

Maître du dehors de la place, Boleslas, sans perdre de temps, la serra de près; mais ni la connaissance qu'il avait des points les plus faibles, ni la vivacité de son attaque, ne le mirent en état de remporter le premier avantage. Harcelé tous les jours par des sorties brusques et inopinées de l'ennemi, à peine s'était-il emparé d'un point, qu'il était forcé de l'abandonner.

Cette alternative de succès et de défaite ne tarda pas à le rebuter; il changea de plan et se décida à bloquer la ville.

Boleslas courait nuit et jour d'un poste à l'autre, pour voir si toute communication était coupée aux assiégés. Dans cette position il attendait le moment où ils viendraient se soumettre.

Une fièvre contagieuse se répandit dans la ville, elle y fit d'horribles ravages en peu de temps.

La désertion fut bientôt si grande, et le mal augmentait avec une si effroyable progression, que le peu d'habitans qui restaient dans la ville consentirent à se rendre à Boleslas. Ils ne demandèrent pour toute grâce, et sans autre condition, que la clémence du roi.

Touché de leur état, Boleslas leur promit de ne leur causer aucun dommage.

Boleslas-le-Hardi fit son entrée à Kiiow (1077). Suivi d'un brillant et nombreux cortége, il passa par cette porte d'or, qui rappelait le fameux *sabre ébréché* de Boleslas-le-Grand; et toujours l'armée polonaise devait vaincre ou pacifier!

Après avoir pris possession de la ville, le roi envoya ses troupes prendre leurs quartiers d'hiver dans l'intérieur même de la ville, en leur ordonnant, sous peine de mort, de respecter la vie et l'honneur des citoyens. Le peuple, touché de sa bonté, le combla de présens; Boleslas les distribua à ses troupes pour prix de leur valeur et de leur discipline militaire.

A cette époque de la grandeur de la Pologne, Boleslas était l'arbitre des destinées de tous les territoires qu'arrosent le Dnieper, la Dzwina; le nom polonais frappait ces populations de stupeur ou d'admiration; soixante ans de victoires (1017—1677) mirent le sceau à la suprématie léchite : Boleslas en profita avec une modération pleine de grandeur.

Tous les ducs ou kniaz russiens étaient à ses pieds; mais ne voulant point abuser de leur

abaissement, il leur donna à chacun un duché, en se réservant seulement une suprématie honorable. Ainsi il donna le duché de Kiiow à Isaslaf et à ses fils : à Wladimir, le duché de Smolensk; à Swiatopelk, le duché de Poloçk et de Nowogorod; et à Yaropolk, celui de Wyszogrod.

Les bienfaits du roi vainqueur pénétrèrent Isaslaf de reconnaissance, et il lui demanda, comme la plus grande grâce, de l'honorer d'une visite solennelle. Il lui offrit en échange autant de marcs d'argent que son cheval pourrait faire de pas pour arriver à son château. Boleslas se prêta aux désirs du duc, et se rendit chez lui. Isaslaf l'embrassa affectueusement, et, le prenant par la barbe, il dit au peuple qui était accouru pour voir cette entrevue : « Voilà une tête terrible, vous devez la craindre et la respecter. »

Le siége de Kiiow est la dernière et la plus belle expédition de Boleslas-le-Hardi, mais elle devint le tombeau de sa gloire et de sa prospérité. Doué d'une intelligence vaste, Boleslas manquait de ces vertus qui sont le complément d'un grand caractère.

Un hiver passé à Kiiow au sein de tous les plaisirs, opéra en lui le plus funeste changement.

Quelques mois d'un gouvernement doux et juste ramenèrent le calme dans la nation. La maladie contagieuse cessa ses ravages, et les habitans se replongèrent dans la mollesse et dans la volupté. De tout temps la ville de Kiiow avait passé pour une des plus voluptueuses de l'Europe; c'est là où Boleslas avait perdu cette chaste timidité qui est un des charmes de la première jeunesse; en y revenant plus tard, il y trouva l'entier oubli de ses devoirs. Comme un autre Annibal, il s'enivrait dans les délices de cette nouvelle Capoue. Extrême dans ses passions comme dans ses volontés, il se livra sans réserve à tous les excès. Sa vie se passait au milieu des spectacles, des danses, des repas. On le voyait avec les Russiens, on le voyait se mêlant à leur joie, prenant part à tous leurs désordres. Si le roi manquait de dignité, les autres pouvaient-ils oublier qu'ils payaient toutes ces fêtes par d'énormes contributions?

Le roi ne se faisait plus reconnaître que par cette facilité de manières qui le mettait plus que jamais au niveau de ses subordonnés, et par cet air noble et héroïque qu'il tenait de ses premières qualités et qu'il imprimait pour ainsi dire jusqu'à ses vices. A son exemple, ses troupes se livrèrent à la débauche. Ces excès, que nous avons à peine décrits, eurent un fatal retentissement en Pologne.

Presque tous les officiers et les soldats de l'armée de Boleslas étaient mariés; leur absence s'était prolongée : il y avait près de huit ans qu'ils étaient hors du pays. Leurs femmes se croyant oubliées, apprenant les désordres qu'on reprochait à l'armée, prirent la résolution de se choisir d'autres époux; elles crurent que le mariage les absoudrait d'intrigues obscures et passagères, et, sans avoir égard à leurs rangs, elles s'unirent à des êtres qui n'avaient ni leur éducation ni leur fortune.

Une femme, une seule entre toutes, eut horreur de ces vices : c'était Marguerite, épouse de Nicolas, heritier de Zembocin. Zembocin est un domaine situé près de Proszowice, à l'est de Krakovie.

Pour éviter les piéges qu'on aurait pu tendre à sa vertu, elle se réfugia dans le clocher de l'église de Zembocin, et elle n'en sortit qu'au retour de son mari. Certes, il dut être orgueilleux d'une fidélité si rare à cette époque.

Marguerite avait senti que, malgré sa force, sa volonté du bien, son amour de ses devoirs, elle aurait pu succomber : cette défiance d'elle-même était encore une vertu. Personne ne connut le lieu de sa retraite.

Les Polonais apprirent, après un certain temps, l'horrible conduite de leurs femmes; ils frémirent de rage et supplièrent Boleslas de leur accorder la permission de retourner dans leurs foyers. Le roi chercha à les calmer, et leur donna l'espérance du retour sans y consentir immédiatement; mais le caractère de Boleslas n'était plus comme autrefois un sûr garant de ses promesses. Aussi hardis qu'impatiens, quelques-uns partirent sans congé; plusieurs furent arrêtés et punis au moment où ils se disposaient à les suivre. Le motif de leur désertion paraissait si juste, que toutes les précautions de Boleslas devinrent inutiles.

L'armée s'affaiblit peu à peu, et le roi, ne se croyant plus en sûreté au fond des terres russiennes, songea sérieusement à les quitter.

Ceux qui avaient pu s'échapper arrivèrent en Pologne. Au milieu d'une mêlée épouvantable, les femmes, toujours éprises de leurs nouveaux maris, leur firent prendre les armes contre les anciens qui venaient les réclamer ou les punir. Ces paysans, retirés dans les maisons dont ils se croyaient les maîtres, y soutinrent chacun une en-



Boleslas-le-hardi traversant le Passarge

Impr. de Lelère.

pèce de siége; forcés enfin de se rendre, ils furent tous massacrés avec les complices de leurs crimes. Ces lâches adultères, ceux qui avaient survécu au carnage, s'enfuirent, et les femmes eurent recours aux moyens ordinaires de leur sexe : elles pleurèrent, elles firent des protestations, elles jurèrent un profond repentir... quelques-unes désavouèrent peut-être leurs désordres!...

Plusieurs trouvèrent grâce dans le cœur de leurs époux; ils prirent le parti d'étouffer de justes sentimens de peine et de vengeance : ils refusèrent les justifications pour n'avoir rien à excuser; pour n'avoir pas la douleur d'approfondir, ils pardonnèrent des infidélités dont ils étaient également coupables: les punir eût été l'aveu de leur propre infamie; chacun avait intérêt à voiler le passé du plus profond mystère.

Reprenant possession de la vie domestique, ils ne songeaient plus qu'à se reposer des fatigues de la guerre, lorsque Boleslas, revenant plein de fureur, les fit tous arrêter pour avoir quitté le service. Une mort infamante fut la punition des chefs principaux; il confisqua les biens des plus riches et fit mourir tous les autres dans d'affreux cachots.

Il n'épargna pas les femmes qui avaient été l'unique cause de leur désertion; il leur fit arracher des bras les enfans qu'elles nourrissaient; il condamna ces malheureuses créatures à être exposées dans la campagne, et il leur ordonna d'allaiter des chiens et de ne paraître nulle part sans les porter à leur sein, voulant leur prouver qu'il les méprisait autant qu'un animal.

Boleslas, qui avait mérité le surnom d'intrépide, ne montra désormais qu'une âme dure et cruelle.

Le mal s'aggravait de jour en jour, quand des influences étrangères vinrent mettre le comble aux malheurs intérieurs.

Le pape Grégoire VII et l'évêque de Krakovie Stanislas (Szczepanowski?), Bohémien de naissance, préparèrent par leurs intrigues un affreux dénoûment au règne de Boleslas.

La cour de Rome n'avait jamais pardonné aux rois polonais de n'avoir pas rendu hommage au pouvoir spirituel, de ne lui avoir pas soumis leur autorité temporelle, et de s'être couronnés et sacrés sans l'autorisation spéciale des papes.

D'une autre part, les ducs de Bohême avaient toujours vu d'un œil jaloux la grandeur de la Pologne et les conquêtes de Boleslas-le-Grand sur la Bohême.

Les embarras inextricables où se trouvait la Pologne donnèrent un champ libre aux intrigues de l'étranger, et le moment était venu où des efforts communs se réuniraient pour abaisser la monarchie léchite.

Pierre Nalencz, archevêque de Gnezne, à qui il appartenait d'office d'avertir le roi, d'autres personnes de marque, pour lesquelles c'était un devoir, n'osèrent ou ne voulurent pas s'en charger; d'ailleurs le clergé purement polonais avait pour règle l'obéissance au pouvoir dans les choses temporelles, et les différends devinrent tellement compliqués qu'on ne savait plus si c'était le roi qui méritait des réprimandes, ou ceux contre lesquels il sévissait.

Le Bohémien Stanislas, évêque de Krakovie, fut plus hardi; il fit des représentations pleines de force sous une apparence de douceur; mais, comme maladroitement il y mêla des intérêts étrangers à sa démarche; comme la politique de la Bohême s'y faisait sentir, y perçait malgré lui, Boleslas s'irrita au dernier point. L'évêque n'en parut point effrayé, il était certain d'être soutenu par le pape, et, devenant de plus en plus audacieux, il menaça le roi d'une excommunication. Boleslas jura que si l'évêque osait en venir à cette mesure rigoureuse, il le ferait tailler en pièces.

Mais le moment arriva où les menaces furent suivies d'exécution.

Stanislas vint derechef auprès du roi, il lui adressa de nouvelles remontrances et enfin l'excommunia. Le roi ne tint aucun compte de l'anathème, et continua à suivre les saints offices; l'évêque furieux quitta la retraite où il s'était caché depuis l'excommunication, pour l'excommunier encore une fois et jeter son interdit sur toutes les églises de Krakovie.

Boleslas, ayant appris que l'évêque célébrait la messe dans l'oratoire de Saint-Michel à Skalka (au-delà de la Wistule, près Krakovie), y arriva avec sa troupe, et lui donna l'ordre d'assassiner l'évêque. Frappée d'une sainte horreur, ou, comme disent les chroniqueurs, retenue par une puissance céleste, elle fut renversée par terre et demeura immobile. Aucun soldat ne voulut exécuter l'ordre que le roi avait donné.

La troupe, pressée de nouveau et ayant honte de sa faiblesse, rentra dans l'église, mais son bras se refusa à sa volonté; renvoyée une troisième fois, elle fut saisie de la même crainte.

L'évêque achevait le sacrifice de la messe, et

par son maintien tranquille semblait insulter à la frayeur des assassins.

Impatient de se venger, Boleslas s'élance, tire son glaive et porte à Stanislas un coup si terrible, qu'il fait jaillir sa cervelle sur les lambris. La troupe se jeta alors sur lui et le mit en pièces : ceci eut lieu le 8 mai 1079.

La cour de Rome, à peine informée de ce meurtre, s'arma de tous ses foudres, lança tous ses anathèmes sur Boleslas-le-Hardi.

La suite de cet événement devait être d'une haute gravité avec un caractère comme celui de Grégoire VII. Cet homme était aussi violent, aussi audacieux que Boleslas; la haine qu'ils se portaient devait engendrer une lutte épouvantable.

Grégoire VII joue un rôle trop important dans les annales de la Pologne, pour ne pas rapporter ici les détails, les faits qui se rapportent à sa vie et à son élévation, si singulièrement romanesque.

Né à Saone en Toscane, il était fils d'un charron. Une vieille chronique dit que dans son enfance, s'amusant avec des copeaux dans l'atelier de son père, il en fit des lettres qui formaient les mots latins : *Dominabitur a mari ad mare*, il régnera d'une mer à l'autre. Un prêtre qui le vit, ne le regarda point comme un effet du hasard; il en tira un heureux présage pour le jeune enfant, et conseilla de l'appliquer aux études. Il y fit de grands progrès. Il voyagea en France, en Espagne, en Allemagne, où on lui donna le nom de Hildebrand. Plus tard il devint précepteur du jeune empereur Henri IV. Un jour son père, Henri III, le vit en songe assis avec son fils à une table très-somptueuse; de sa tête sortaient deux cornes qui montaient jusqu'aux cieux, et dont il renversa le jeune Henri IV dans la boue. Inquiété de ce songe, l'empereur le raconta le lendemain à son épouse, qui le lui expliqua en disant qu'Hildebrand deviendrait pape, et déposerait son fils. Cette prophétie engagea Henri à faire arrêter le précepteur. Il fut mis en prison à Hammerstein; mais au bout d'un an, l'impératrice intercéda pour lui. Sorti du cachot, il se fit moine bénédictin, parvint ensuite à la dignité d'archidiacre de l'église romaine, et succéda, le 23 avril 1073, le jour même où le pape Alexandre II fut inhumé. La chronique l'accuse d'avoir empoisonné son prédécesseur.

Dès le lendemain de sa nomination, il députa à Henri IV, pour le détourner de lui donner son consentement, déclarant que, s'il demeurait pape, il était résolu de ne point laisser impunis les crimes dont ce prince était chargé. En conséquence de cela, s'engagea une inimitié implacable entre ces deux caractères également ardens.

Grégoire était éminemment réformateur, et ses réformes causèrent les plus grands troubles; et tandis que lui et Henri se menaçaient mutuellement, une violente conspiration s'organisait dans Rome même. Le préfet Cencius fut l'auteur et le chef du complot. Cet homme, qui avait déjà figuré sous Alexandre II, contre lequel il soutint Cadaloüs, avait fait bâtir une haute tour sur le pont de Saint-Pierre, d'où il exigeait des passans un péage exorbitant; il avait résisté aux remontrances du pontife, qui l'avait enfin excommunié. Cencius, outré de colère, s'était ligué avec tous les ennemis d'Hildebrand, et avait promis à Henri de lui amener le pape prisonnier. Ce fut dans la nuit de Noël (1075) qu'il tenta d'exécuter ce projet; c'était un des motifs de la conduite de Boleslas envers Stanislas. Quatre ans après, il voyait que si le pape lui-même n'était pas à couvert des attaques corporelles, un simple évêque devait l'être beaucoup moins.

La nuit donc de Noël de 1075, Grégoire célébrait l'office à Sainte-Marie-Majeure, suivant sa coutume. Cencius et ses gens fondirent dans l'église, armés d'épées, revêtus de cuirasses, frappant et blessant tout ce qui s'offrait à leurs coups. Le pontife, arraché de l'autel, blessé à la tête, fut dépouillé de ses ornemens; on ne lui laissa que l'aube et l'étole : il suivit, sans proférer un seul mot, le soldat qui le menait en prison.

Au bruit de cette violence, le peuple se rassembla en armes au pied de la tour où Grégoire était enfermé. Cencius se voyant assiégé, et troublé par la crainte, tomba aux pieds du pape en lui demandant pardon. Le pontife lui ordonna de faire le voyage de Jérusalem, et Cencius le promit. Alors Grégoire se mit à une fenêtre, d'où il fit signe au peuple de s'apaiser. On crut qu'il demandait du secours, et l'on monta en force pour le délivrer. L'émotion redoubla quand on s'aperçut qu'il était encore tout couvert de sang; il fut ramené à l'église, où il acheva l'office du jour et donna la bénédiction.

Cependant Cencius s'enfuit avec toute sa famille et tous les conjurés, car le pape voulut qu'on leur laissât la vie. La tour fut détruite, tous les biens de Cencius furent livrés au pil-

lége; celui-ci, de son côté, en s'enfuyant, saccagea les terres de l'Eglise.

En attendant, les différends avec Henri continuaient. Il est vrai que le pape lui écrivit d'une manière assez modérée, en l'exhortant à se réunir à lui et à contribuer à la réforme de l'Eglise. Mais Henri, qui venait de remporter une victoire signalée sur les Saxons, ne songea qu'à poursuivre les desseins qu'il avait formés. Grégoire fut déposé au concile de Worms; Henri lui écrivit qu'ayant obtenu de Dieu seul la couronne, il ne devait avoir que Dieu pour juge.

Ce fut au milieu même du concile tenu à Rome, en 1076, que la déposition fut signifiée à Grégoire par un clerc de Parme, nommé Roland. L'évêque de Porto, l'un des Pères du concile, s'écria qu'il fallait se saisir de l'envoyé. Le préfet de Rome et ses satellites se jetèrent sur Roland, l'épée à la main; mais le pape se mit au-devant, et le couvrant de son corps, lui sauva la vie. Puis il dit avec calme qu'il fallait se préparer à la persécution; que depuis trop long-temps l'Église vivait en paix, et que Dieu voulait de nouveau arroser de sang la moisson de ses saints. Il montra au concile un œuf trouvé près de l'église de Saint-Pierre, et sur lequel on voyait en relief un serpent armé d'une épée et d'un écu, qui, voulant s'élever, était forcé de se replier en bas: « Il » faut maintenant, ajoutait-il, employer le glaive » de la parole pour frapper le serpent. »

Tout le concile approuva cet avis du pape, chacun déclarant qu'il était prêt à mourir pour la bonne cause; il fut conclu que Henri serait privé de la dignité impériale et anathématisé avec ses complices. L'excommunication contre Henri fut suivie d'une multitude d'autres lancées contre quelques évêques d'Allemagne et de France, et contre ceux de Lombardie. Boleslas II était trop grand, trop fier et trop indépendant pour ne l'avoir pas mérité!

Pour appuyer les actes de ce concile, Grégoire envoya des instructions particulières à tous ceux qu'il crut devoir éclairer en cette occasion. C'est surtout dans sa grande lettre, en date du 25 août 1076, à Herman, évêque de Metz, qu'il faut chercher les principes de cette doctrine funeste, qui tendait à bouleverser les empires en détruisant les puissances séculières; c'est dans cette lettre, qu'après avoir donné une interprétation forcée aux paroles de saint Pierre, aux expressions de saint Grégoire, à la conduite de saint Ambroise envers l'empereur Théodose, à celle du pape Zacharie envers Childéric III, et à une lettre de saint Clément à saint Jacques, il confond les censures de l'Eglise avec la dégradation politique, et veut soumettre les rois à une double dépendance des papes.

Sur ces entrefaites, le courage et la ténacité de Henri fléchirent, et il n'hésita pas à s'humilier. Par des chemins détournés il vint en Italie; Grégoire se trouvait alors à Canossa près de Reggio. Henri vint donc à Canossa; et, laissant au dehors toute sa suite, il entra dans la forteresse, qui avait trois enceintes de murailles. On le fit demeurer dans la seconde, sans aucune marque de sa dignité, nu-pieds, vêtu de laine sur la chair, et resta jusqu'au soir sans manger. Il fut trois jours dans cet état; le quatrième il fut reçu à l'audience du pape. Ce que voulait Grégoire, il l'obtint de Henri: ce dernier devait subir un jugement sévère de ses actions passées; il accepta cette condition avec serment, et reçut l'absolution. Grégoire VII célébra ensuite la messe. Après la consécration, il fit approcher l'empereur de l'autel; et, tenant l'hostie dans ses mains, il prit à témoin de son innocence le corps de Jésus-Christ, qu'il allait recevoir, en conjurant Dieu de le frapper de mort subite s'il était coupable. Il prit en même temps une partie de l'hostie, la consomma, et pressa Henri de prendre l'autre pour preuve de la fausseté des accusations intentées contre lui. Henri, fort embarrassé de la terrible épreuve qu'on lui proposait, se retira quelques instans avec les personnes de sa suite, et, après en avoir délibéré, supplia le pape de renvoyer cette affaire à un concile général. Grégoire y consentit, et cependant ne laissa pas de lui donner la communion; il le traita ensuite à dîner, et le renvoya après lui avoir renouvelé ses exhortations.

C'est précisément à la même époque que, selon quelques chroniqueurs, Boleslas-le-Hardi, ne pouvant plus supporter cette humiliation de l'Allemagne, et pour montrer sa supériorité en toute chose, se fit solennellement couronner et sacrer en Pologne.

Mais la satisfaction du pape ne fut pas de longue durée. Les Lombards témoignèrent à Henri le mépris que lui inspiraient les traitemens humilians auxquels il s'était soumis. Pour se réhabiliter dans leur estime, il ne vit d'autre parti que de rompre ses engagemens avec le pape; ce qu'il effectua quinze jours après.

A son tour Grégoire renouvela l'excommuni-

cation contre Henri, lui ôta l'empire d'Allemagne et le royaume d'Italie, et donna à Rodolphe, duc de Souabe, la couronne impériale portant l'inscription : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rudolpho.* On prétend qu'au moment où le pape prononça l'excommunication de Henri, sa chaire se fendit en deux, ce qui annonçait que le schisme était près d'éclater.

Depuis, Grégoire fut tantôt chassé de Rome, tantôt rappelé; il y avait des papes et des antipapes. Enfin, après l'existence la plus orageuse, ce pontife mourut à Salerne, le 24 mai 1085, ayant occupé le saint Siége pendant 12 ans.

Son nom fut inséré dans le *Martyrologe* vers la fin 16e siècle, par les ordres de Grégoire XIII, époque où Rome méditait d'exclure Henri IV du trône de France; et Paul V permit au chapitre de Salerne de l'honorer comme un saint. Enfin, Benoît XIII ordonna que l'on célébrerait sa fête, et fit insérer en son honneur une légende dans le Bréviaire romain. Cette légende souleva, en France, l'indignation des parlemens et des évêques les plus éclairés; elle fut donc proscrite comme renfermant des maximes capables de donner atteinte aux liens indissolubles qui attachent les peuples à leurs souverains.

Revenons à Boleslas. Dès que Grégoire apprit la mort de l'évêque de Krakovie, ses idées de domination se réveillèrent. Il saisit cette circonstance pour flétrir, par son pouvoir pontifical, la conduite de Boleslas; il lança son anathème contre lui, prit tout son royaume sous l'interdit, ordonna la fermeture de toutes les églises, et l'exclut de la communion catholique. Outrepassant les bornes de son autorité, il le déclara déchu du trône, et il délia ses sujets de leur obéissance envers lui, en défendant à tous les évêques de sacrer dorénavant aucun prince à la dignité royale sans le consentement du saint Siége.

Il ne fit même pas grâce à ceux qui étaient dévoués au roi; il leur défendit à eux, à leurs enfans, jusqu'à la quatrième génération, d'avoir aucune charge, aucune dignité dans l'Etat.

Abandonné par sa nation, Boleslas se retira en 1080, en Hongrie, avec son fils Miéczyslas, âgé de douze ans : il y venait aussi dans le but de demander des secours pour ressaisir le sceptre qu'on venait de lui ravir; mais il trouva un refus inspiré par la crainte de Grégoire VII.

Le roi Wladislas, frère de Geyza, devait pourtant, en quelque sorte, sa couronne à Boleslas: le sentiment de la reconnaissance était peu de chose dans ce temps, comparé au pouvoir spirituel.

Boleslas II, après vingt ans de règne, finit sa carrière dans un coin ignoré. Suivant les uns, il fut atteint de démence et se tua; suivant d'autres, il fut dévoré à la chasse par ses chiens, en tombant de cheval. Rien de bien positif sur sa fin; car on trouve aussi dans certains auteurs qu'il mourut en Karynthie dans le monastère d'Ossiach, non loin de Feldkirchen, après avoir servi comme marmiton. Une autre version dit que, suivant les conseils du roi de Hongrie, il se rendit à Rome, où il obtint l'absolution du pape, et mourut après, portant le froc de moine.

Boleslas, malgré les taches imprimées à son règne, était un roi éminemment national. Son idée constante a été de rendre la Pologne grande et glorieuse par elle-même; la haine de Rome en était la conséquence : les ecclésiastiques étrangers, les prêtres envoyés du saint Siége ne pouvaient pardonner à un roi qui refusait des prélatures, et c'est donc tout ensemble que par vengeance ils firent de Stanislas un saint; deux siècles après sa mort, Innocent IV le reconnut comme tel; on lui érigea un tombeau d'une énorme dimension et tout en argent dans l'église cathédrale de Krakovie; plus tard le roi Stanislas Poniatowski, pour honorer son patron, fit des embellissemens dans son église à Rome et institua un ordre sous son invocation. Cependant ce ne fut que deux et quatre siècles plus tard que le clergé polonais commença à parler des prétendus miracles de l'évêque Stanislas.

Le grand patriote écrivain Thadé Czaçki (1765 † 1813) découvrit un manuscrit de Gallus, écrivain du XIe siècle, qui fut reconnu authentique par des juges compétens, et publié en 1824 à Warsovie, par le savant J.V.Bandtkie; il nous apprend que l'évêque Stanislas était le chef d'une conspiration qui devait livrer aux Bohémiens la ville de Krakovie. Le crime d'état, dit Gallus, fut puni de mort par Boleslas.

Guidés par la plus sévère impartialité, nous avons donné le tableau succinct mais complet de la vie de l'excommunié et des excommunians; la carrière si orageuse et si mondaine de ces derniers est opposée à la véritable religion du Christ.

Si les siècles passés ont voulu flétrir la mémoire du roi des Polonais, qui reste grand malgré ses fautes, il appartient à notre siècle, à une postérité plus éloignée, de lui rendre hommage! N'oublions pas qu'il fut le plus ardent défenseur de l'antique nationalité polonaise.



Costumes des Paysans Polonais dans les environs de Warsovie

Impr. de Leclerc.

COSTUMES DES PAYSANS POLONAIS.

DANS LES ENVIRONS DE WARSOVIE.

W pomoc kraju bieżał
Panami w ich śladу
Wszędzie ón należał
Prócz zysku i zdrady.

K. Brodzinski.

« Il a suivi son maître pour aller défendre la patrie ; il a tout fait, sauf trahir et s'enrichir »

Sous ce titre, nous donnerons une suite de différens costumes. Nous parcourrons toutes les provinces de la Pologne, en comprenant toujours ses anciennes possessions.

Nous parlerons des paysans des environs de Krakovie, de ceux de Kuïavie, de la Grande-Pologne, de Lublin, de Sandomir, de Podlaquie, de Mazovie ; nous parlerons des Gorals et Huçuls, habitant les contrées montagneuses ; des paysans de la Lithuanie et de la Samogitie, de ceux de la Russie-Blanche, de l'Ukraine, de la Wolhynie, de la Podolie, de la Galicie. Ces dernières provinces composent les terres russiennes.

Nos descriptions seront plus ou moins détaillées, selon l'importance du sujet.

Les recherches du savant et laborieux Luc Golembiowski nous serviront de guide.

La Mazovie, pendant long-temps, était restée indépendante de la Pologne. Mais elle finit par s'unir à elle par des liens indissolubles.

Le caractère du peuple mazowien est remarquable par son originalité ; un vieux proverbe polonais dit : « Un paysan de Mazovie, un cheval de Turquie, un sabre hongrois, et un bonnet carré sont les plus excellentes choses. Il est vrai qu'un autre proverbe vient combattre celui-ci ; mais les Mazoviens s'en consolent et lui pardonnent d'avoir osé dire : « Aveugle comme un Mazowien (slepy Mazur). »

Les Mazoviens sont auteurs de la célèbre danse *le Mazurek*, dont nous parlerons plus tard. Ils ont encore une autre danse qu'ils appellent *obertas*.

Les paysans se servent dans leur langage d'un léger patois ; ils sont en général gais, vifs, hardis et braves au plus haut degré. Ils aimaient à porter des armes à feu quand ils allaient à l'église ou aux foires ; mais cette habitude nationale a été proscrite depuis que la Pologne a été envahie par les puissances étrangères.

Le paysan mazovien est vêtu d'un habit blanc, noir ou gris, bordé d'une ganse rouge ou verte ; il a une espèce de blouse ou chemise en toile blanche par-dessus son pantalon ; mais quand il va à l'église, le pantalon est par-dessus la blouse. D'ailleurs son costume diffère dans cette circonstance ;

il met une espèce de justaucorps bleu, doublé de blanc ou de vert, avec des paremens en velours noir, ornés de deux gros boutons en étain. Sa ceinture est en passementerie, soit rouge, soit mêlée rouge et jaune; elle forme plusieurs tours.

Il va pieds nus dans les jours ordinaires; quand il s'habille avec intention, il met des bottes.

Son bonnet est de différentes couleurs, et recouvert d'une peau de mouton noir. En été, ce bonnet est remplacé par un chapeau de laine blanche ou grise, ou en paille.

Il porte à la main un bâton en chêne.

Les femmes ont des jupons en toile, mais leurs chemises et leurs robes courtes de dessous sont en drap.

Quand un jeune Mazovien veut se marier, il va trouver le père de la fille qui lui plaît, et lui dit : « Monsieur le père, voulez-vous me donner » en mariage votre fille Marine, le voulez-vous, » oui ou non? Elle me plaît beaucoup, et nous » aurons bientôt fait publier les bancs à l'église; » mais si vous ne voulez pas me donner votre » fille Marine, j'irai chercher ailleurs. »

Le jour du mariage, le prétendu, accompagné de ses amis, vient à la maison de la fiancée, et joue de son mieux un *mazurek*, après quoi un *orateur* se met au milieu de la chambre, et prononce un discours en vers, puis il offre des couronnes au jeune couple. L'amie de la fiancée, ou celle qu'on appellerait en France la demoiselle d'honneur, prend la couronne, en arrache quelques fleurs, les place à son côté; le reste, elle le partage entre toute la société.

Cette première cérémonie achevée, sa fiancée va s'asseoir sur la huche, et ses compagnes commencent à défaire les tresses de ses cheveux; tout en les défaisant, elles chantent des paroles dont voici le sens : « Le coucou s'est fait entendre du haut de la tour, et Marine, assise sur la » huche, s'est mise à pleurer. Le coucou s'est » fait entendre sur les bords du Bug, et Marine » a pleuré encore plus fort le jour du mariage. »

Quand la chanson est finie, on lui met sur la tête une couronne de fleurs. Avant de partir pour l'église, elle se jette aux pieds de ses parens, qui la bénissent. Les jeunes garçons montent à cheval, et le fiancé les précède; derrière eux viennent, dans une voiture, la fiancée et ses compagnes; la musique est avec elles et joue des airs nationaux, quand ce cortége traverse un bourg ou un village.

En revenant de l'église, quand on est à mi-chemin, le plus âgé des amis du mari pique des deux son cheval, et court ventre-à-terre à sa maison; il prend un pain de deux à trois livres, et le remet aux parens des mariés.

Dès que la noce est arrivée, elle fait deux ou trois fois le tour de la maison; ensuite, celui qui les avait devancés les invite à entrer dans l'intérieur; les parens offrent alors du pain, du sel et de l'eau-de-vie; placés sur le seuil de la porte, ils engagent leurs hôtes à entrer. On déjeûne et on danse jusqu'à midi : c'est l'heure où on dîne.

Avant d'entamer le premier plat, la maîtresse du logis boit à la santé de la mariée; toute la société frappe du poing sur la table, et crie : *Vivat, vivat la jeune mariée!* Après cela, la mariée boit à la santé de son mari, et les *santés* se répètent à l'infini.

Le dîner est toujours accompagné de musique, et se compose de soupe au gruau, de panais, de petits pois. Les petits pois ont une chanson particulière, où on passe en revue la moisson, la conservation du grain, et le moment où on le met en farine.

Après le dîner, l'amie de la mariée lui met un bonnet sur la tête. A peine est-elle coiffée, que les camarades du mari la décoiffent chacun à leur tour en chantant : « Ce bonnet de femme » vous va mal; vous êtes plus jolie avec le nôtre. » Après la chanson, l'amie de la mariée lui remet son bonnet à elle, et on chante les couplets suivans :

« Mariette a laissé tomber sa couronne sur la » nappe blanche. Roule, ô ma couronne! du » côté de mon père; approche-toi de ses mains. » Mais le père ne la reçoit pas, parce qu'il n'a » plus d'espoir en la couronne. »

« Mariette a laissé tomber sa couronne sur la » nappe blanche. Roule, ô ma couronne! du côté » de ma mère; approche-toi de ses mains. Mais » la mère ne la reçoit pas, parce qu'elle n'a plus » d'espoir en la couronne. O ma couronne, que » tu es à plaindre! »

« Mariette a laissé tomber sa couronne sur la » nappe blanche. Roule, ô ma couronne! du côté » de mon fiancé; approche-toi de ses mains. Et » le fiancé la reçoit, parce qu'il a tout espoir en » la couronne. O ma couronne, que tu es heureuse! »

Après la chanson et la cérémonie du bonnet, tous les convives font des cadeaux à la mariée: ces cadeaux sont ordinairement des ustensiles de ménage. Pour encourager leur générosité, on chante les couplets suivans :

« Les compagnes s'en vont ; on leur a enlevé » la fiancée. » Et les compagnes répètent en chœur : « Il lui faut donner quelque chose ; ache- » tons-lui un poêlon, le petit enfant y trouvera » de quoi manger. Il faut lui donner un plat, il » faut augmenter son ménage ; donnons-lui tout » ce que nous pourrons. »

Nous citerons encore deux chansons populaires, qui prouvent combien se contentent de peu ces braves et excellentes gens.

1.

« Je me suis marié en Mazovie; j'ai eu en » dot trois quarts de picotin d'avoine et deux » sacs de paille coupée. Il faut bien se con- » tenter de ce que ma fiancée me donne. »

2.

« Quand j'étais chez mon père, j'étais bien » riche. J'avais une kourtka toute gentille, et un » bonnet carré. Les pommes-de-terre venaient » chez nous en abondance; il y en avait tant, » qu'il y avait peine à les ramasser.

» Les jeunes filles m'ont abandonné; qui donc » m'aimera? Le froment a bien réussi; je l'ai » déjà porté à Dantzig, mais j'ai dépensé tout » mon argent en choses frivoles, et je n'ai plus » un liard dans ma poche. »

Notre description des noces mazoviennes va être suivie par une description plus ample et plus détaillée des mariages et des cérémonies qui les précèdent, chez les paysans des bords de la Piliça, voisins de la Mazovie.

Ce dernier article nous a été communiqué par M. Stanislas Bratkowski.

DES MARIAGES CHEZ LES PAYSANS POLONAIS,

SUR LES BORDS DE LA PILIÇA,

Palatinat de Sandomir.

LA DEMANDE EN MARIAGE.

(SWATY.)

Quand on aperçoit sur la porte d'une chaumière des points marqués en blanc, on peut être sûr qu'il y a là une fille à marier; les garçons le savent; ils ont moissonné avec cette jeune fille; ils ont dansé avec elle aux fêtes de village; les dimanches ils ont prié Dieu avec elle dans l'église; ils la connaissent; ils savent qu'elle est bonne et vertueuse; ils l'ont épiée; elle remplit bien ses devoirs comme fille, elle les remplira comme épouse. On se presse en foule pour demander sa main; ce n'est point sa dot qui attire les prétendans en général, elle est fort modique; mais le laboureur veut avant tout une bonne ménagère, sans pourtant dédaigner la beauté.

Quand une jeune et jolie fille est connue pour être laborieuse; quand elle possède toutes les qualités que peut exiger un mari, elle n'a plus que l'embarras du choix; des jeunes gens pleins de loyauté, actifs au travail, courageux dans le combat, se disputent l'honneur de lui plaire; mais si une secrète préférence s'est fait sentir dans le cœur de la jeune fille, si son cœur a parlé, si son choix est fait, elle refuse, mais elle garde certaines convenances pour que son refus ne soit pas trop cruel.

Le garçon qui veut faire sa demande en mariage va d'abord se confier au *staroste;* c'est lui le conseiller, le mentor du village; c'est lui qui a la confiance des habitans; rien ne se fait sans lui; il assiste aux mariages, aux funérailles; et chaque circonstance lui fournit

de sages et utiles leçons : il enseigne et se fait aimer.

Quand le garçon a fait sa confidence au vénérable *staroste,* celui-ci lui dit : « Nous irons ensemble chez les parens de la jeune fille. »

Ils frappent à la porte de la chaumière marquée de points blancs, ils demandent l'hospitalité, et à ce mot sacré la porte s'ouvre. Après les premières salutations d'usage, le *staroste,* sans annoncer positivement le but de sa visite, amène la conversation sur son protégé, puis il dit des choses agréables aux parens, et adresse quelques complimens à leur fille ; mais il n'oublie jamais, il ne perd pas de vue sa mission : il revient avec complaisance sur les qualités du jeune homme. « Il est vif, hardi, dit-il, il est capable de barrer le chemin au palatin lui-même ; » et tout en ayant l'air de le blâmer, il fait un éloge qui en déplaît pas à la fille. « Il est jeune, s'empresse d'ajouter le *staroste ;* plus tard il sera aussi tranquille, qu'aujourd'hui il est vif et brave. Il faut bien que la bière mousse tant qu'elle est nouvelle, pour ne pas aigrir après. »

La jeune fille, qui a tout de suite deviné le but de la visite, rougit et se cache sous son tablier ; puis elle sort pour qu'on ne voie pas son embarras.

Le *staroste* tire de sa poche une bouteille d'eau-de-vie, mais il n'apporte pas un petit verre, il en demande à la mère ; elle lui en donne un, et on appelle la pauvre fille, qui ne s'était pas cachée bien loin.

Le *staroste* vide en son honneur le coup des fiançailles, et l'affaire est conclue, si le prétendant plaît à la jeune fille ; dans le cas contraire, tout se termine sans colère et sans bruit.

Si on refuse de boire le petit verre d'eau-de-vie, tout est dit, le jeune homme n'est pas agréé ; mais il ne s'en prend pas à un rival plus heureux que lui ; point de querelles ; il ne se venge que par une chanson, quelquefois piquante, mais sans amertume.

LES NOCES.

Le curé remplit en Pologne les fonctions du maire, à lui seul appartient la cérémonie du mariage. Pendant trois dimanches de suite il fait les publications, il annonce qu'un tel va s'unir à une telle ; si personne ne vient apporter opposition, on fixe le jour des noces.

La fiancée se rend au château pour faire sa toilette ; elle salue le seigneur, sa femme, ses enfans et tous ceux qui l'entourent.

La demoiselle de la maison ou une dame de la famille la conduit à son appartement et lui sert de femme de chambre ; elle la coiffe, la pare avec des bijoux. Ses beaux cheveux blonds, partagés en deux tresses mêlées de rubans, tombent jusqu'aux jarrets. Ses cheveux sont frisés par-devant, et une couronne de fleurs artificielles orne son front ; un galon d'or s'entremêle dans les fleurs et dans les cheveux.

On lui met un jupon blanc et un corset amaranthe, elle porte à son cou un collier de corail.

Les couleurs nationales sont toujours préférées dans les grandes occasions.

Ainsi habillée et plus jolie avec sa parure, le futur vient la chercher ; les garçons et les demoiselles de noces, les parens du jeune couple, leurs amis, leurs voisins composent le cortége qui les accompagne. Toute cette joyeuse société entre au château avec un violon en tête. On salue jusqu'à terre le seigneur et sa famille, on leur demande leur bénédiction et on les invite très-respectueusement aux noces. Le seigneur leur accorde la permission de danser dans ses salons, après la messe.

Les fiancés et le cortége partent pour l'église, dans des chariots ; les musiciens et les garçons de noces sont habillés en capotes bleues et gilets amaranthe ; ils sont coiffés d'un bonnet de peau de mouton gris, avec un fond rouge et des nœuds de même couleur.

La toilette du fiancé est la même que celle des garçons d'honneur.

Après la cérémonie religieuse on retourne au château. Le seigneur ouvre le bal avec la mariée, et le marié peut demander la même faveur à la maîtresse de la maison. La *Polonaise* précède les *Mazurek* et les *Krakowiak.* Ce jour-là, au moins, on retrouve avec bonheur l'antique égalité des Slaves !

Après quelques heures de danse et de vifs plaisirs, les paysans quittent le château et se rendent à la chaumière de la nouvelle mariée. Chaque convive apporte un mets de sa façon ; les nouveaux mariés ne sont pas ordinairement assez riches pour festoyer une si nombreuse compagnie, le repas est donc une espèce de pique-nique, quand le seigneur n'est pas assez généreux pour en faire les frais.

Les demoiselles d'honneur et les vieilles femmes conduisent, après le repas, la mariée à la chambre nuptiale.

Ses jeunes compagnes se plaignent, en chan-

tant un air consacré à la circonstance, de la voir enlevée sitôt à leurs jeux; alors on s'embrasse et on pleure, et le bonnet de femme remplace la jolie coiffure de mariée.

Les demoiselles d'honneur chantent encore un air d'adieux, puis elles disparaissent, et vient le mari.

Le lendemain, les points blancs qui étaient sur la porte de la jeune fille sont effacés.

CHANTS POPULAIRES DES PAYSANS POLONAIS,

PAR KASIMIR BRODZINSKI.

(*Traduits du polonais.*)

LE PÈRE A SON FILS.

Rends-moi, mon fils, ma charrue et ma bêche, je trouverai encore des forces pour travailler. Je suis seul à présent pour labourer, mais, puisqu'il le faut, je tâcherai de soigner ma chaumière.

Regarde là-bas, dans une vallée solitaire est une armure couverte de rouille; je l'ai enterrée à un moment fatal, pour la retrouver dans des jours meilleurs.

Que je te voie encore t'en couvrir, et mes mains tremblantes s'élèveront au ciel, j'oublierai que nous avons perdu notre liberté, et je dirai: « Notre patrie nous est rendue. »

Ne me plains pas, ô mon fils! ton vieux père conservera le reste de ses forces. Moi, je cultiverai la terre pour te nourrir, et toi tu la défendras de ton sang.

Tout mon espoir est en Dieu et en toi, et Dieu me récompensera; mon blé croîtra, j'épargnerai la récolte, et nous serons pourvus lors de la guerre prochaine.

Que nos guerriers soient tranquilles, leurs chevaux trouveront du foin en abondance.

Là, près de l'humble chapelle, sous un peuplier desséché, on élèvera une croix en bois; ce lieu sera mon tombeau : ton père y descendra avant de devenir esclave.

Si tu reviens libre, plains-moi et pleure sur ma tombe; mais si tu es esclave, rejoins-moi au ciel; auparavant, tu déposeras tes armes dans mon tombeau.

—

LA LANCE ET LA BANDEROLE.

Ami, que je te fasse encore une banderole! tu l'attacheras à ta lance quand tu iras au combat. Puisse le vent la tourner du côté de ta bien-aimée.

Que le bruit qu'elle fera en s'agitant te rappelle toujours ma chaumière, le malheur de nos pères, leurs chaînes, nos champs dévastés..... mais, ami, au moment du combat, rappelle-toi mes larmes.

Cette banderole a deux couleurs, l'une blanche et l'autre rouge : le blanc est le symbole de l'innocence et de la sainteté de notre guerre, le rouge est le symbole d'un désespoir qui recèle du sang; mais au-dessous de l'aigle blanc, tu feras graver mon nom et le tien.

Au milieu des combats, pense à ton amie comme à la gloire; mais si tu as le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi, arrache bien

vite notre chiffre, pour qu'un fier vainqueur ne puisse savoir à qui il appartient.

—

LA MERE A SON FILS.

Gloire à Dieu! j'ai élevé mon fils, je suis la plus heureuse des mères; il est frais comme le printemps, et sa taille est haute et flexible comme celle d'un peuplier.

Que de peines et de soins pour arriver à son adolescence! à chaque moment il me fallait trembler pour des dangers que sa vivacité, son ardeur multipliaient.

Aujourd'hui je trouve ma récompense dans ta force, dans ta mâle beauté : tu ne dois plus rien à ta mère.

Tu dois tout à la patrie qui t'a vu naître.

Va, mon fils, va où le devoir t'appelle; prends ces armes, combats les envahisseurs, et fasse le Ciel que je ne mette plus au monde des esclaves.

En combattant glorieusement, tu sécheras les larmes maternelles. Fie-toi à Dieu, et tu reverras ta chaumière.

Ne tarde pas, fais tes adieux à tes sœurs; quitte la maison, le combat t'appelle : tu la déshonorerais.

—

LA FIANCEE.

Quand son père l'envoyait à la guerre, quand ses amis réunis lui disaient un dernier adieu, je lui ai dérobé son mouchoir et je l'ai trempé dans le ruisseau du vallon. Je voulais le retenir quelques momens de plus.

Mais le mouchoir s'est séché, et à présent je l'arrose de mes larmes.

Il est parti, et la trace de ses pas n'existe plus; je n'entends plus le piaffement de son coursier; je suis seule, abandonnée.

Mais les bons augures l'accompagnaient au moment du départ : la cigogne cherchait à faire son nid et les corneilles ne croassaient pas. Bientôt il reviendra, et la pie nous prédira le chemin qu'il doit prendre pour nous rejoindre.

Il sauvera nos terres et notre chaumière. C'est ici qu'il a commencé à marcher, c'est ici qu'il a pris des forces, c'est encore ici que toute sa famille est enterrée!

Quand il reviendra, je verrai luire sa lance et flotter sa banderole du haut de la montagne. Mes yeux inquiets sont toujours fixés sur cette montagne, je cherche mon bien-aimé, mon défenseur.

Son père heureux admirera son courage, il lui apportera la vie et la patrie; de bien loin, on viendra pour le bénir et l'embrasser. Le joyeux hydromel coulera en abondance.

Et moi je le conduirai dans un bosquet où j'ai planté des fleurs, je lui montrerai un champ ombragé de verts feuillages. Qu'elle sera belle la couronne que je tresserai pour le jour de nos noces!

—

LE DEPART POUR L'ARMEE.

Marche lentement, pendant que tu es encore sur nos champs. Tu n'y reviendras plus, mon coursier bai; pour la dernière fois ton pied a foulé l'herbe de nos belles prairies.

Que je jette encore un regard sur ces champs. Ici le troupeau dispersé blanchit la verdure, là les pâtres claquent leurs fouets, et les poulains se baignent dans le lac.

Un ruisseau limpide parcourt ces belles prairies, ici des bœufs traînent la charrue, et là-bas, au pied de cette croix, mon Aline priera pour moi chaque matin.

Elle pleurera, ma douce amie; ses yeux seront toujours fixés sur le chemin où elle m'a vu m'éloigner. Quand elle entendra le pas d'un cheval, elle écoutera, elle croira que je reviens, triste erreur!

Jusqu'au coucher du soleil elle demandera à tous les passans s'ils n'ont pas rencontré un guerrier polonais, et quand la cloche du bétail tintera sur la rosée, elle redira de plaintives chansons.

Dans le sommeil, aux heures du travail, aux heures du repos, sa pensée sera toujours avec moi; chaque dimanche elle ira consulter la devineresse; elle lui demandera si je vis encore,

« je reviendrai un jour, et si je suis fidèle.

Elle croira que je l'ai oubliée, que mes devoirs l'ont éloignée de mon cœur. Ah! qu'elle sera cruelle à elle-même!

Mais un jour j'apparaîtrai; un soldat, avec son bel uniforme, se présentera sous la croisée; mon Aline, fraîche et jolie, viendra saluer le lancier polonais.

Hélas! avant que cela arrive, mon père sera long-temps esclave : et que de fois il maudira la terre natale, envahie et opprimée!...

Peut-être la fatalité arrêtera-t-elle mes pas, et mès embrassemens n'auront point consolé la vieillesse de mon père, la mort impitoyable me l'aura enlevé!

Et toi, Aline, ne te reverrai-je plus? pleurerai-je seul dans ma chaumière? L'absinthe croîtra sur ta tombe, et toutes les fleurs se faneront dans ton jardin.

Marche lentement pendant que tu es encore sur nos champs, tu n'y reviendras plus, mon coursier bai; pour la dernière fois ton pied a foulé l'herbe de nos belles prairies.

—

L'AGRICULTEUR.

Ho là! bourgeoise, encore une bouteille; les momens sont précieux, réjouissons-nous!

Quand j'ai bu et que je vais à travers champs, je ne pleure plus, j'oublie que je travaille pour un autre.

J'ai un fils droit et grand comme un jonc, sa figure est comme une rose dans du lait.

Quand, après les combats, il viendra au milieu de nous, j'oublierai mes travaux, mon ménage.

Le jour de liberté luira sur nous. Avec courage je cultiverai mes champs; car avec notre blé nous pourrons tout avoir.

Je ferai un bel habit à mon fils, une ceinture garnie de petits clous, et toutes les filles du voisinage l'aimeront.

—

LA PRIÈRE.

Faites rentrer les troupeaux dans les étables, suspendez vos faux aux parois; et vous, meuniers, arrêtez le cours des eaux, que tout travail cesse aux champs.

Notre pasteur nous a dit que la guerre allait commencer, une guerre terrible, qui arrosera la terre de sang. La sœur pour son frère, la mère pour son fils, tous prieront dans l'église.

Jeunes gens, coupez les branches de tilleul; enfans, apportez des fleurs; filles, tressez des guirlandes, mettez vos robes de fête.

Ornons nos portes, nos parois; allumons des cierges jaunes; que l'autel soit garni de rubans, et que la feuille verdisse le temple.

Aujourd'hui nous entendrons un nouveau sermon, nos voix accompagneront celle du prêtre; car celui qui courbera sa tête devant Dieu ne la courbera pas devant l'ennemi de sa patrie, devant l'étranger envahisseur.

—

PRIÈRE A DIEU, AVANT LE COMBAT.

Seigneur, mon père m'a mis cette armure, il m'a ordonné de combattre les envahisseurs en ton nom.

Seigneur, tu as souffert pour l'humanité tout entière, permets-moi de souffrir pour ma patrie; anime, redouble mon courage au jour du combat, et fais-moi supporter avec patience tous les maux qui peuvent m'atteindre.

S'il faut mourir, que ta sainte volonté s'accomplisse; mais si je dois survivre aux dangers de la guerre, permets-moi de revoir ma chère patrie libre et indépendante!

—

LA MAITRESSE DE LA CHAUMIERE.

Filles, réjouissez-vous avec moi, je vous apporte une bonne nouvelle. Le soir approche, regar-

dez bien là, du côté de la forêt, nos braves lanciers polonais vont arriver.

Ils viendront dans notre village pour se reposer de leurs fatigues; ils reverront leurs mères, ils jouiront de leurs embrassemens après avoir taut souffert.

Leur lit était une terre nue, ils n'avaient d'autre abri que le ciel; leur repos, c'était l'accablement. Ah! que de pleurs ils ont coûté à leurs mères!

Je vais chercher dans ma chaumière tout ce que je trouverai de mieux, tout pour ces braves enfans de la patrie. Ah! qu'ils se reposent après tant de peines. Y a-t-il un lendemain pour eux?

Vous autres, préparez-leur un bon gîte sur le foin; toi, Sophie, va chercher de l'hydromel; toi, Julie, cours au jardin, rapporte des fleurs; que ma chaumière soit belle et propre pour les recevoir.

Ils se sont battus tant de fois pour nous, servons-les donc à notre tour; que tout soit pour eux, ne laissons rien aux envahisseurs : pensez toujours qu'ils n'ont abandonné leurs foyers que pour se battre, que pour défendre la patrie et nous.

—

LE PAYSAN.

Celui qui méprise sa terre natale, celui qui veut abaisser l'agriculteur est un mauvais guerrier.

Brave paysan de la Pologne, ton bras nous nourrit, ton bras nous défend sur les champs de bataille.

D'une main sa faux coupe le blé, et de l'autre il plante des lauriers.

Pendant la paix il laboure la terre, et le premier son de la trompette le ramène à son régiment.

Ces superbes cités, ces châteaux, sont le fruit de ses peines, le produit de son travail.

Lui et ses pauvres enfans récoltent péniblement ce blé, que le seigneur prodigue et jette sans nécessité.

Il a suivi son maître pour aller défendre la patrie, il a tout fait, sauf trahir et s'enrichir.

Lui seul, après tant de pertes et de sacrifices, nous garantit de la misère; mais il manque de force pour renvoyer cette foule qui vient implorer sa pitié.

Celui qui méprise sa terre natale, celui qui veut abaisser l'agriculteur est un mauvais guerrier.

—

CHANT DU GUERRIER POLONAIS,

SUR LES BORDS DE LA MOSKVA.

Sur les bords verdoyans de la Moskva, des bouleaux à l'écorce blanche inclinent leurs sommets, le bruit de leurs branchages se mêle au murmure de l'eau; sous ces bouleaux on découvre des croix tumulaires, ce sont les derniers souvenirs des familles.

Le jeune cultivateur qui succombe sous le travail n'a que quelques pas à faire de son champ à son cercueil; mais il meurt au moins auprès de sa mère et de sa sœur, et leur laisse son bien et la mémoire de ses vertus.

Mais moi, qui combats dans un pays étranger, je meurs deux fois; la neige engloutira mon corps, et quand le printemps reviendra, mes restes inanimés seront un objet de malédiction.

Les corbeaux se repaîtront de mes chairs, les arrière-petits-fils de nos ennemis rejetteront mes os d'un champ à un autre... tout périra, mon nom sera oublié.

Le champ qui m'appartient, mon modeste héritage est bien loin, des bouleaux y croissent aussi; mais mon Aline m'attendra vainement, je ne partagerai pas avec elle les travaux du printemps. Puis-je espérer au moins qu'elle élèvera une croix sous nos bouleaux solitaires, et qu'elle viendra l'arroser de ses larmes

Mon ombre protégera sa chaumière, mon esprit, le souffle d'une âme invisible, la vivifiera; le zéphir caressera doucement les fleurs de son parterre, et lui apportera le dernier soupir la dernière étincelle de ma vie.



Environs de Krakovie - Ermitage de Ste Salomée à Grodziski.

Impr. de Leclère

ERMITAGE DE SAINTE-SALOMÉE A GRODZISKO.

En donnant la description de l'ermitage de Sainte-Salomée, nous ramenons nos lecteurs aux environs septentrionaux de Krakovie, dans la délicieuse vallée du Prondnik : nous retrouvons Oyçow et Pieskowa-Skala. (*Voy.* pages 41 et 49.)

On traverse le petit bourg de Skala pour arriver à Grodzisko, dit l'ermitage de Sainte-Salomée; le Prondnik arrose toute cette contrée; il serpente dans les rochers, et les arbres d'une forêt épaisse se mirent dans son cristal.

L'ermitage est situé sur la pointe d'un rocher; ce rocher n'est accessible que d'un côté; dans les temps reculés on l'appelait Skala.

En 1228, Henri-le-Barbu, duc de Wroclaw (Breslau), convoitait avec Conrad, duc de Mazovie, la tutelle de Boleslas, encore mineur, et fils du roi de Pologne Leszek-le-Blanc; ils voulaient s'emparer du jeune enfant pour étendre leur influence et leur domination en Pologne.

Henri, pour se défendre contre les agressions des Mazoviens, eut l'idée de fortifier un poste voisin de la capitale, ce qui avait pour lui le double avantage de rendre ses relations plus faciles avec la Silésie.

En conséquence, il éleva un fort sur le rocher de Skala ou Kamien (comme on l'appelait alors), et de là il se défendait avec une opiniâtreté sans égale, lorsque Boleslas, fils du duc de Mazovie, vint le combattre, et, plus heureux ou plus hardi que tous ceux qui l'avaient tenté, s'empara du fort en 1325.

Sur ces entrefaites, Boleslas-le-Chaste touchait à sa majorité ; ce prince devint le chef de la nation polonaise et possesseur de Skala.

Le calme, le repos, fut rendu à ces contrées; le meurtre, la guerre, furent expiés par la prière ; le signe rédempteur de la croix fit entrevoir le ciel, l'espérance au milieu des désolations humaines: une chapelle s'éleva sur les débris du fort. Cette chapelle était le pieux hommage de Boleslas-le-Chaste à sa sœur Salomée.

Salomée était une âme contemplative : sous son enveloppe terrestre, sous sa beauté de femme, elle recélait la nature d'un ange, elle vivait au ciel, elle ne restait dans ce monde que pour prier, souffrir, se dévouer, faire le bien et espérer! Ah! dans le cœur de cette pieuse et douce créature, il n'y avait ni l'égoïsme, ni le dessèchement du caractère dévot ; sa religion était la source de tous les sentimens vertueux, sa philosophie était haute et profonde : dans celle des hommes il manque toujours quelque chose, dans celle du Christ tout est surabondant.

Salomée, dès son enfance, annonçait des penchans à la piété, elle était plus sérieuse que son âge. Son père, le roi Leszek-le-Blanc, et sa mère Grimislawa, duchesse russienne, voulaient accomplir la vocation de leur enfant en la consacrant à Dieu; mais le sort en disposa autrement : fille de roi, les intérêts de l'Etat lui ouvraient une autre carrière.

André II, roi de Hongrie, pour s'assurer l'alliance du roi de Pologne, forma le projet de marier son fils Koloman à Salomée; la demande fut faite, demande impérieuse, accompagnée de menaces de guerre si elle était refusée.

Pour maintenir la bonne harmonie, le cabinet de Krakovie accepta la proposition du roi André, et Salomée, malgré son éloignement pour le mariage, dut se soumettre à la nécessité.

Bien jeune encore, elle avait deviné toutes les douleurs de la vie, elle avait compris l'insuffisance des affections humaines; passionnée par la force de son âme, tendre par l'excès de sa bonté, elle avait senti que ces facultés ne seraient qu'un son sans écho... Pour vivre de ce don splendide qui fait toucher au ciel, il ne suffit pas de donner, il faut recevoir, il ne suffit pas de vouloir beaucoup, il faut être senti de même. Pour faire naître ces grandes et profondes émotions qui nous viennent comme un rayon divin, il faut trouver sur la terre ces âmes ardentes et rares qui ont reçu la douce et funeste puissance d'aimer!

Salomée pouvait-elle espérer de trouver dans sa royale union le bonheur qu'elle avait rêvé?

On retarda les fiançailles, parce que Koloman et la princesse n'avaient point l'âge voulu; mais en attendant le moment fixé par l'étiquette des cours, les deux jeunes gens s'élevaient ensemble, ils étudiaient et s'appliquaient aux mêmes sciences. Salomée, par son aptitude et plus encore par l'étendue de sa précoce intelligence, dépassa bientôt Koloman. Elle avait une organisation complète; son spiritualisme, son penchant à la

piété, à la contemplation, venait de l'infini de sa pensée ; elle saisissait les choses abstraites, elle s'arrêtait à toutes les idées sérieuses : son éducation fut bientôt achevée ; cette jeune fille, douée de toutes les grâces qui sont le parfum de la plus belle des fleurs, devint une femme supérieure.

Koloman admirait cette adorable création, et bientôt un mariage, qui n'avait été que le résultat de la volonté et de l'ambition du roi son père, devint le but unique de ses désirs et les rêves de ses plus douces espérances.

Salomée, qui avait fait le sacrifice de sa première vocation, qui s'était résignée à toutes les conditions de sa naissance, reçut d'abord avec une surprise mêlée de reconnaissance les témoignages d'un amour vif et passionné; mais rien ne résiste à une passion véritable, elle commença à pressentir de mystérieuses convenances, les battemens de son cœur répondaient à un mot, à un regard, et ce premier soupir d'amour la rendait plus heureuse que l'amour qu'elle avait inspiré ; il lui avait révélé tout le secret de l'existence, toute l'immensité de la destinée ; aimer, c'est vivre; aimer dans toute la pureté de sa conscience, c'est vivre du Ciel ; aimer, c'est la prière, la souffrance, la résignation...

Soumise d'abord, elle accepta avec joie le sort qu'on lui avait préparé : l'époque du mariage fut définitivement fixée. Il arriva ce jour tant souhaité, ce jour où de saintes promesses allaient consacrer la plus sainte affection, et Salomée, recueillie dans de profondes émotions, oubliait la grandeur qui l'entourait : bientôt elle sera reine, et son élévation sera bénie par les heureux qu'elle fera.

Le roi André II mourut; son fils aîné Bela lui succéda au trône de Hongrie, et Koloman fut élu roi de Halicie ou Galicie (ce royaume faisait partie des terres russiennes).

Dieu protégea l'union de Salomée, un long bonheur fut la récompense de ses vertus; mais, après vingt-cinq ans d'un lien si cher, et que l'amitié avait rendu aussi délicieux que l'amour, elle resta seule en ce monde, seule avec des regrets qui ne s'oublient et ne se consolent... Koloman, en 1242, fut tué dans une bataille, lorsque les Tatars envahissaient les contrées Cis-Karpathiennes.

La douleur de Salomée n'était pas un délire d'imagination : elle priait Dieu, elle lui demandait la force de supporter cette cruelle épreuve ; elle ne s'abandonnait pas à un désespoir violent ; elle gardait pieusement sa douleur ; son âme, sa pensée était un sanctuaire digne d'elle ; elle pleurait comme on prie, elle pleurait dans la solitude ! Ah ! n'est-ce point profaner ses larmes, que de les répandre devant des indifférens !

En perdant Koloman, elle avait accompli sa destinée terrestre ; le monde n'était plus pour elle qu'un vaste désert : elle résolut de s'ensevelir dans un cloître. Reportons-nous au temps, et nous lui pardonnerons d'avoir rendu inutiles tant de vertus et de précieuses qualités; malgré cet acte que la raison condamne et que la véritable piété repousse, pardonnons-lui, croyons-la pieuse et non dévote, puisque sa vie nous la montre bonne, douce, indulgente, résignée. Salomée, âme de choix, intelligence avancée, esprit qui avait tout expliqué par le jugement et la réflexion, n'était point dévote, elle cherchait un dernier asile contre les orages de la vie ; elle partageait une courte existence entre le monde et Dieu : n'avait-elle pas marqué son passage par de bonnes et généreuses actions !

Ayant tout perdu, n'ayant plus ni joie ni bonheur à attendre, la vie religieuse fut son seul espoir ; mais c'est sur le sol natal qu'elle veut exhaler son dernier soupir ; l'amour de la patrie ranime cette âme désolée : la Pologne, c'est le ciel qui précédera l'éternité ; elle veut revoir son berceau, respirer l'air vivifiant de la patrie, de cette terre embrasée de patriotisme ; elle veut quitter le trône, ces contrées où elle commande, pour la plus humble retraite : mais le trône sans la patrie, c'est l'exil.....

« Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles,
» mais ce ne sont point les arbres et les fleurs
» de mon pays ; ils ne me disent rien.

» Ce ruisseau coule mollement dans la plaine,
» mais son murmure n'est pas celui qu'entendit
» mon enfance ; il ne rappelle à mon âme aucun
» souvenir.

» Ces chants sont doux ; mais les tristesses et
» les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tris-
» tesses, ni mes joies. »

Elle la reverra sa patrie bien aimée, et son cœur retrouvera la vie.

Salomée quitta Halicz, et se rendit à Zawichost, sur la Wistule ; elle y fonda une église et un couvent sous l'invocation de sainte Claire, et là elle prit l'habit de religieuse.

Appellerons-nous bonheur le repos d'une vie solitaire? Oui : Salomée fut encore heureuse : son ingénieuse bonté trouvait du bien à faire, et des

consolations à répandre; adorée de ses compagnes, elle attendait avec résignation le terme de son exil.

Mais ce repos fut de courte durée; les incursions des Tatars, marquées par le meurtre et le pillage, ôtèrent toute sécurité à sa retraite. Zawichost était dans une position découverte, à chaque moment il pouvait être attaqué par les hordes sauvages. Salomée quitta le couvent, et emmena avec elle ses pieuses compagnes; elle partit à regret: les grandes douleurs laissent indifférens à toute espèce de dangers; on ne sait plus craindre; on ne peut plus souffrir pour soi-même, quand on a perdu tout ce qui nous attachait à la vie;... elle partit pour obéir à l'amitié de son frère Boleslas, qui l'aimait avec la plus tendre sollicitude. Elle se rendit à Skala, et put fixer son séjour dans ce lieu que la nature avait si bien protégé; elle éleva un couvent et une église à sainte Marie-Magdeleine, et passa sept ans dans cette paisible retraite, partageant sa vie entre la prière et les bonnes œuvres. Sévère pour elle-même, indulgente pour tous, elle était le juge suprême de tous les différends de la communauté; les jeunes religieuses l'appelaient leur ange, car elle compatissait à toutes les faiblesses comme à toutes les imperfections; elle n'avait pas cette austérité qui est le faste de la vertu; Salomée expliquait la religion par cette pensée: l'action du bien sur tous.

Un jour, c'était en l'année 1268, elle se rendit à la messe comme de coutume; tout-à-coup un frisson la saisit, une fièvre violente se déclara; on l'emporta de l'église. Le mal fit d'effrayans progrès en un instant. Salomée sentit que sa fin approchait.

Dans un couvent, où le devoir, c'est d'attendre la mort; dans un couvent, où les larmes sont un péché et l'égoïsme une vertu, on pleurait avec douleur, toutes les religieuses entouraient le lit de leur sainte malade. « Dieu aura pitié de nous, lui disaient-elles; il vous gardera sur cette terre, comme un exemple, une consolation, le signe visible de la foi et de la résignation. — Ne vous abusez pas, mes sœurs; priez et résignez-vous; Dieu m'appelle à lui: samedi, vous chanterez la messe des morts! »

Sa prophétie s'accomplit; elle mourut le samedi.

Les chroniqueurs et le prédicateur Pierre Skarga disent qu'au moment où Salomée expira, les religieuses virent un astre lumineux s'échapper de sa bouche et s'envoler au ciel.

La dépouille mortelle de Salomée reposa pendant un an dans une petite chapelle, située près de sa cellule; mais le chapitre de Krakovie, après lui avoir rendu tous les honneurs qu'il devait à sa sainteté et à son rang, la transporta dans la ville, et l'inhuma dans l'église des Franciscains, fondée en 1237 par Boleslas-le-Chaste.

En 1673, le pape Clément X plaça Salomée au rang des saintes.

Ces souvenirs que notre plume a tracés, nous les avions recueillis avec amour; aujourd'hui le temps et plus encore la dévastation ont entraîné ou détruit les monumens, et ces belles contrées portent l'empreinte d'une lutte incessante; sur le rocher de Grodzisko, on n'aperçoit plus qu'une petite église, trois à quatre chapelles et quelques statues dégradées.

Les religieuses habitèrent Grodzisko jusqu'à l'année 1320; à cette époque elles se transportèrent à Krakovie, dans un couvent qui avoisinait l'église de Saint-André.

Skala tomba en ruines, et le peuple, nourri de traditions qui passent d'âge en âge, comme les coutumes et le langage, appela les contrées que nous avons décrites et les murs qui s'écroulaient Grodzisko · cette dernière dénomination lui est restée jusqu'ici.

Long-temps ces ruines furent oubliées; mais en 1642 les religieuses de Saint-André, héritières de Grodzisko, élevèrent une nouvelle chapelle à Skala, sous l'invocation de l'Assomption de la Vierge Marie; située sur une hauteur, la chapelle ne tarda pas à se détériorer. L'abbé Sébastien Piskorski, professeur de l'académie de Krakovie, fonda à ses frais, en 1677, une église. Sa construction lui a permis de traverser les siècles; on la voit encore aujourd'hui, avec ses beaux marbres tirés des carrières voisines.

Le cimetière possède cinq statues en pierre; elles représentent Koloman, roi de Halicie, époux de sainte Salomée; Boleslas-le-Chaste, roi des Polonais, et sainte Hedwige. Une autre statue qui fait face à la porte d'entrée, représente encore sainte Salomée: sur le piédestal, on lit des inscriptions latines en l'honneur de la sainte.

Derrière le cimetière, on rencontre une petite maisonnette, et tout près on aperçoit la place de deux tombeaux; on suppose que c'est là qu'avaient été déposés les restes de Salomée, avant qu'ils fussent transportés à Krakovie.

Il est probable que l'autre tombeau est celui d'Alexandre Soboniowski.

La vie de Soboniowski est empreinte de spiritualisme et de pieuse vocation comme celle de sainte Salomée. Bien jeune encore, il embrassa la carrière militaire; après avoir combattu avec courage les ennemis de sa patrie; après avoir obtenu les grades de quartier-maître-général, il quitta le service militaire pour embrasser la vie dévote; il devint à Grodzisko un ermite renommé par sa sainteté. Dans sa solitude, il composa des poésies ascétiques et mourut en 1674. On peut distinguer encore un escalier qu'il avait construit pour descendre de son ermitage au Prondnik.

Devant l'ancienne habitation de Soboniowski, se trouve un obélisque en granit, taillé d'un seul morceau: il repose sur un éléphant de granit. Plus bas, est la maison de sainte Salomée, dont toutes les inscriptions sont effacées.

L'aspect de la contrée est enchanteur; partout la nature est riche et variée à l'infini; les sentiers sont bordés de chênes et de sombres sapins. Le rocher gardé par des précipices, recouvert de broussailles, n'est abordable que d'un côté.

Lorsqu'on quitte ce lieu d'une beauté pittoresque, sauvage, majestueuse, on descend dans une forêt hérissée de pins et de sapins. Après avoir traversé la forêt, on arrive sur les bords du Prondnik; de loin on entend son murmure, et de près on savoure l'air délicieux qu'il répand dans la vallée.

Olympe Chodzko.

SUITE DU JOURNAL DE FRANCOISE KRASINSKA.

(*Voyez* pages 76 et 106.)

AU CHATEAU DE MALESZOW.

Ce 9 mars 1759. — Samedi.

« Nous sommes revenus hier de Sulgostow; je m'y suis fort amusée; mais c'était un chagrin de ne pas ramener madame la starostine avec nous. Comme le temps s'écoule! il y a déjà une semaine qu'elle a quitté le château!

» Vendredi dernier, quand tous nos hôtes furent partis, Barbe sortit de très-bonne heure et se rendit à l'église paroissiale de Lissow; elle fit don à une chapelle, qui a l'image de sa patrone, d'un cœur en or, puis elle fit ses adieux au curé. Rentrée au château, elle fit ses adieux aux courtisans et à tous les gens de la suite; après, elle descendit dans la ferme et distribua tout son petit ménage de demoiselle. Elle donna ses vaches, ses oies, ses poules à un pauvre paysan de Maleszow qui venait d'être incendié; elle garda seulement deux poules huppées, et les cygnes qu'elle voulait emporter à Sulgostow; elle m'a laissé ses oiseaux et ses fleurs. Après cette distribution de tout ce qui lui appartenait, elle a voulu encore une fois visiter tout le château; elle a parcouru toutes les chambres, elle est montée à tous les étages, elle s'est arrêtée long-temps dans la chapelle et dans notre chambre particulière.

» A peine avions-nous fini de déjeûner, que le claquement des fouets se fit entendre, un chambreur entra et nous annonça que les voitures étaient prêtes. M. le staroste s'approcha de Barbe et lui dit qu'il fallait partir. A ces mots, son cœur se gonfla, puis des larmes inondèrent ses joues; elle alla se jeter aux pieds de nos parens pour les remercier de leurs bontés, de leurs soins, du bonheur qu'ils lui avaient donné pendant dix-huit ans.... « Tout ce que je peux souhaiter, leur dit-elle, c'est d'être aussi heureuse à l'avenir que je l'ai été jusqu'à ce jour. »

» Pour la première fois, j'ai vu mon père pleurer. Ah! quelles tendres bénédictions elle a reçues, cette pauvre Barbe!...Toutes les personnes présentes à cette scène étaient attendries.

» Quand nous arrivâmes près du pont-levis, le capitaine des dragons s'opposa à notre passage, en disant à M. le staroste qu'il ne le laisserait pas partir sans avoir reçu un gage de lui, qui serait la promesse tacite qu'un jour il nous ramènerait Barbe au château. Le staroste lui donna une belle bague en diamans.

» Pendant ce colloque, j'examinais les équipages du nouveau marié; ils sont vraiment magnifiques: le premier, à deux places, est jaune, doublé de drap rouge; ensuite venait un beau landau, puis une calèche et plusieurs *britschka*. Les chevaux sont de première race; le carrosse jaune était attelé de six chevaux blancs et gris-pommelés (siwo-iablkowite); il était destiné aux époux; dans les autres voitures se trouvaient les gens de la suite; nous, nous étions tout-à-fait à la fin du cortége.

» Madame la starostine poussait de tels sanglots, que nous pouvions les entendre; j'en avais le cœur navré.

» Les courtisans, les chambreurs et jusqu'aux paysans sont venus nous accompagner fort loin; Barbe leur a jeté tout l'argent qu'elle avait sur elle, et M. le staroste a été d'une prodigalité dont rien n'approche : il a donné à tout le monde, en commençant par le maître-d'hôtel et finissant par le dernier domestique du château.

» Partout où nous nous arrêtions, soit pour faire reposer les chevaux, soit pour passer la nuit, nous étions admirablement bien servis; M. le staroste ordonnait, et les tables se trouvaient dressées. Les juifs, fermiers des auberges sur la grande route, avec leurs bambins, avec leur bagage, étaient mis dehors pour nous faire place.

» Un peu avant d'arriver à Sulgostow, nous rencontrâmes le palatin et l'abbé Vincent qui nous avaient devancés pour recevoir les jeunes époux.

» Les paysans, ayant l'homme d'affaires du staroste à leur tête, nous attendaient à la frontière du domaine de Sulgostow; ils arrêtèrent notre carrosse et nous offrirent le pain et le sel. Le doyen d'âge des paysans prononça un discours, après lequel ils crièrent tous : *Vivent cent ans les nouveaux époux!*

» A notre entrée dans la cour du palais, une compagnie de hussards tira des coups de fusil, et leur capitaine nous présenta les armes. Le palatin, avec son neveu et toute sa cour, nous reçut à la première porte; les acclamations partaient de tous les côtés.

» M. le staroste offrit à madame la starostine un énorme trousseau de clés, et dès le lendemain elle avait pris les rênes du gouvernement : tout marchait avec ordre; elle dirigeait, elle commandait, cela faisait plaisir à voir : il est vrai que ma mère lui a enseigné dès l'enfance à conduire le ménage.

» Sulgostow est dans une tout autre position que Maleszow, et il y a peu de rapport entre ces deux habitations : la première est un palais, l'autre est un château.

» Sulgostow est gai et splendide; le luxe déborde de tous côtés, la grandeur se fait sentir dans les moindres détails : la cour est nombreuse, la table est excellente; mais ce qui est plus important que tout cela, c'est que tout le monde est prévenant et empressé pour ma sœur. Je vois que bientôt elle oubliera notre château.

» J'ai mangé de très-bonnes choses à Sulgostow; entre autres, j'ai goûté du café pour la première fois; mes parens ne l'aiment pas : ils disent que c'est malsain pour les jeunes personnes, et surtout pour les demoiselles; que cela échauffe le sang et gâte la peau. Mais je pense qu'ils reviendront de leur prévention : l'usage du café est introduit depuis peu de temps en Pologne; on s'y accoutumera; moi, j'ai commencé par en prendre beaucoup à Sulgostow; M. le staroste raffole de cette boisson, aussi a-t-il bien prié mes parens pour qu'ils me permettent d'en boire tous les jours une petite tasse.

» Nous avons tous ri à propos du café, en nous rappelant les vers de la femme-poète Druzbacka: elle parle d'une nouvelle mariée qui arrive au château de son mari, et elle dit : «Elle n'y trouva pas seulement trois grains de café; mais en revanche il lui donna une grande soupière pleine de soupe à la bière et au fromage..... » (piwo grzane). Certes, madame la starostine ne peut pas en dire autant.

» J'étais bien chagrine de quitter sitôt le palais de M. le staroste. M. Kochanowski, fils du castellan, est d'une humeur enjouée qui m'amusait beaucoup; dans nos courses, il était toujours à cheval à la portière de notre carrosse.

» Madame la starostine a sangloté au moment de notre séparation; moi aussi j'étais triste, et plus triste encore à Maleszow : cela durera pendant quelque temps. »

Ce 12 mars. — Mardi.

« Je le pressentais, ma bonne sœur a emporté avec elle toute ma gaîté : il me semble que le château est désert, qu'il n'y a plus de cour, plus de plaisir à entendre...... Mes parens sont fort tristes aussi : Barbe, étant notre aînée, les approchait plus souvent que nous et leur rendait mille services; je tâche de la remplacer, mais j'ai bien de la peine à charger aussi bien la pipe de mon père, et à choisir pour ma mère les soies de couleur qui lui conviennent pour ses broderies. Avec le temps et Dieu aidant, je deviendrai plus habile, mais jamais je n'égalerai Barbe (cette fois je me permets de la nommer ainsi); j'ai beaucoup de vouloir, et malgré cela j'oublie bien des choses, tandis que ma sœur n'oubliait jamais

rien; aussi la cour entière en parle avec attendrissement.

» Mes parens envoient aujourd'hui un chambreur à Sulgostow pour s'informer des nouvelles de madame la starostine. Tous les chambreurs se disputaient l'honneur de ce message : Michel Chronowski, qui part demain pour Opole, regrettait son ancienne condition.

» Le château est de plus en plus triste ; le fils du castellan est parti, et, pendant trois grands jours, nous n'avons pas eu une seule visite, sauf des prêtres-quêteurs et un gentilhomme du voisinage, qui est venu présenter sa jeune femme à mes parens. Ce gentilhomme avait fait partie de notre cour autrefois, il m'a l'air très comme il faut. « Mon cœur, dit-il à sa femme (qui n'avait point » dit deux paroles), si je suis un bon mari, si je » suis un bon père, rends-en grâces d'abord à M. le » staroste et ensuite au maître-d'hôtel : le premier » ne m'épargnait pas les réprimandes, et le second » ne m'épargnait pas les coups de martinet. » Cette naïveté m'a beaucoup plu, et mes parens firent de très-beaux cadeaux au gentilhomme.

» Point d'autres visiteurs au château : tout est triste, morne, comme cela arrive après beaucoup de joie et beaucoup de mouvement. Cependant je ne dois pas oublier une circonstance qui m'a fait rire comme une folle : ma mère, après le mariage, a distribué aux demoiselles de sa suite (panny na respekcie) et aux servantes toute la garde-robe de Barbe, tout son trousseau de demoiselle. Pendant notre absence, chacune de ces filles se fit faire robe, spencer, mantelet, et toutes, affublées de leurs nouveaux ajustemens, elles se présentèrent dimanche ; de quelque côté qu'on tournât les yeux, on voyait les débris de la garde-robe de Barbe. Le petit Mathias fut le premier à le remarquer : il fit semblant de soupirer; on lui en demanda le motif, alors il répondit : « Mon cœur se serre en voyant ce pillage de » tout ce qui appartenait à feu mademoiselle » Barbe! » Tout le monde se mit à rire; mais moi et Thècle, nous riions plus fort que tous les autres, et si fort que mon père gronda, en nous rappelant l'ancien proverbe : « A la table comme » à l'église. » Ce petit Mathias est si drôle! comment ne pas rire!....

—

Ce 15 mars. — Vendredi.

» Hier il s'est passé ici un événement qui doit trouver place dans mon journal. Quand, selon notre coutume, je suis descendue dans les appartemens de mes parens, avec *Madame* et mes sœurs, j'ai trouvé le fils du castellan Kochanowski; il causait avec mon père dans l'embrasure d'une croisée; leur entretien était si animé, qu'ils ne nous aperçurent pas quand nous entrâmes. Je n'ai pu entendre ce qu'ils disaient, mais les derniers mots prononcés par mon père avec vivacité me frappèrent : « Monsieur, vous connaîtrez tout- » à-l'heure ma réponse définitive... » Cela dit, il parla tout bas à ma mère, et elle fit appeler le maître-d'hôtel, lui donna un ordre tout bas, et peu après on servit le dîner. M. Kochanowski se plaça vis-à-vis de moi; je fus à même de remarquer le soin, la recherche qu'il avait mis dans sa toilette. Il portait un habit de velours brodé, un gilet de satin blanc, un jabot et des manchettes en dentelles; il était frisé, crêpé, pommadé, enfin tout annonçait l'intention dans cette toilette. Ses manières étaient en harmonie, il pirouettait, il parlait beaucoup, il s'agitait, il mêlait du français à tout propos, il faisait de l'esprit deux fois plus qu'à l'ordinaire; tout cela ne lui allait pas mal et m'a amusée.

» Le dîner se prolongea beaucoup, le rôt se fit attendre quelques instans, et j'avais tout loisir d'observer que le fils du castellan, quoiqu'il souriât et parlât sans cesse, n'était pas du tout à son aise : il pâlissait, il rougissait. Enfin, les portes s'ouvrirent, et les gens entrèrent en portant des plats. Kochanowski devint pâle comme un linge ; ne sachant à quoi attribuer ce trouble, je regardai de tous les côtés, puis mes yeux se fixèrent sur les plats qu'on venait d'apporter; je vis une oie baignée dans une sauce noire (jusznik), ce qui signifie chez nous un refus.

» Je n'osai plus lever les yeux, mille pensées se heurtaient dans ma tête ; je me rappelai les krakowiak, les mazurek, le menuet, toutes les danses où Kochanowski déployait tant de grâce; puis sa tenue élégante à cheval, ces mots français qu'il jetait dans sa conversation, et ces complimens répétés à satiété... Une émotion douloureuse s'empara de mon cœur, je perdis courage, je ne pus toucher à un seul plat. Mes parens étaient comme moi : si le *bout gris* ne fût venu au secours du dîner, il s'en serait retourné intact.

» Il me sembla que nous étions des siècles à table; j'étais impatiente de savoir le dénoûment; enfin mon père donna le signal, et on se leva; mais pendant que chacun disait l'oraison de l'après-



dîner, M. Kochanowski se glissa par la petite porte de la salle à manger, et ne reparut plus.

Quand les courtisans et les chambreurs se furent retirés, mes parens m'ordonnèrent de quitter mon ouvrage et de m'approcher d'eux; mon père me dit : « Mademoiselle, M. Kochanowski, fils » du castellan de Radom, m'a fait la demande de » ta main; je sais que sa naissance est ancienne » et illustre, je sais qu'il a une belle fortune et » proportionnée à la tienne, mais pourtant ce parti » ne nous convient guère. D'abord, M. Kochanowski est trop jeune et s'honore uniquement » du titre de feu son père; de plus, il n'a obtenu » aucune faveur de la cour, ou plutôt les faveurs » qu'il a reçues ne lui ont point donné un rang élevé; ensuite je trouve qu'il se déclare un peu brusquement, et il exige une réponse immédiate et » décisive; nous lui avons donné notre réponse, et » elle équivaut à ses manières. Nous sommes » sûrs, Fanchette, que tu approuveras, ce que nous » avons fait. »

» Cela dit, il m'ordonna de reprendre mon ouvrage, avant que j'eusse eu le temps de dire oui ou non.

» Sans doute je partage l'opinion de mes parens; mais comme je me suis promis d'être franche avec mon journal, franche sans restriction, j'avouerai que ni l'âge de Kochanowski, ni la manière dont il a fait sa demande, ne me paraissent des obstacles suffisans; le vrai motif du refus, c'est qu'il n'a pas de titre, et, comme dit le petit Mathias, ce n'est pas grand'chose qu'un vice-castellan; un castellan, à la bonne heure, voilà qui représente. Enfin, Dieu lit dans mon âme, et j'assure que je n'ai point envie de me marier; je me trouve si bien, si complètement heureuse dans la maison paternelle! Après mon retour de Sulgostow j'ai été triste pendant quelques jours, mais me voilà revenue à mon ancienne gaîté.

» Ma position est bien différente de ce qu'elle était autrefois, on me traite avec plus d'égards; quand il n'y a pas d'étrangers à notre table, moi quatrième je suis servie.

» J'accompagnerai mes parens partout où ils iront: j'aurai regret en abandonnant de si douces et bonnes prérogatives; puis le mariage n'est pas si beau qu'on le dit, c'en est fait de la carrière de femme; une fois mariée, tout est fixé, arrêté dans la vie : plus d'alternatives, plus de doutes, plus de meilleures espérances; on sait ce qu'on doit être, on sait ce qu'on sera jusqu'à sa mort, et moi j'aime à donner un libre cours à mes pensées. Une peau de bœuf ne serait pas assez grande si je voulais écrire dessus tout ce qui me passe par la tête; quand je suis là, assise à travailler, mon esprit est plus occupé que mes doigts: c'est si bon de rêver, de se faire un bel avenir, de colorer tout cela avec son imagination... Ma mère a beau me dire souvent : « Une demoiselle bien » née et bien élevée ne doit jamais penser au » mari qu'elle aura; » mais, bon Dieu, ce n'est point au mari que je pense, c'est à mille choses, ce sont des souvenirs, des espérances, des lectures que j'applique involontairement à moi. Je me dis quelquefois : Si j'allais avoir une destinée semblable à celle des héroïnes de mademoiselle de Scudéry, de madame de Lafayette, et de madame de Beaumont; je me mets si bien en situation, que je crois que toutes ces aventures m'arriveront. Mais il est à remarquer que le mariage de Barbe m'a donné plus de penchant à la rêverie; elle, elle les blâmait, et m'empêchait toujours de lire des romans; mais pour rattraper le temps perdu, *Madame* me fait faire beaucoup de lecture, et plus je lis, plus mon imagination se perd dans le vague.

» Barbe avait un tout autre caractère; elle m'a juré que jamais elle n'avait pensé à l'avenir, au mari; et si par hasard cette dernière pensée lui arrivait, ce n'était qu'au moment où elle faisait ses prières. Il est bon de savoir que, selon les ordres de notre mère, nous disons après nos prières, quand nous avons atteint notre seizième année : *Mon Dieu, donnez-moi la sagesse, une bonne santé, l'amitié du prochain et un bon mari.* Voilà le seul moment où Barbe arrêtait sa pensée sur un mari; et il le faut bien, disait-elle, puisqu'un jour il doit remplacer notre père et notre mère, et que nous devrons l'aimer, lui obéir, et vivre avec lui jusqu'à la mort. Du reste, elle n'avait souci de ce qu'il serait, ni quand il viendrait. Malgré son indifférence, elle a parfaitement réussi; son mari est le plus honnête homme et le meilleur; elle nous écrit que quand elle aura un peu oublié sa douleur de la séparation, il n'y aura pas dans le monde une femme plus heureuse qu'elle: on voit qu'elle aime tous les jours davantage M. le staroste, et qu'elle est complètement satisfaite de son sort; et moi, qui sait ce qui m'attend?.. Enfin, mes parens ont très-bien fait de refuser M. Kochanowski; je le plains pourtant de l'humiliation qu'il a subie; mais si j'en crois la prophétie du petit Mathias, il se consolera. »

Ce 17 mars. — Dimanche.

« Hier, au moment où nous allions nous mettre à table pour souper, nous avons eu la visite de ma tante la princesse palatine de Lublin et du palatin son mari; c'était une bien charmante surprise : n'ayant pu se trouver au mariage de ma sœur, occupés par des devoirs importans auprès du prince royal, qui partait pour son duché de Kourlande, ils venaient nous dédommager, et féliciter mes parens sur l'heureux mariage de leur fille. L'arrivée de ces illustres hôtes a redonné de la vie au château; mon père ne se possède pas de joie; il ne sait que faire pour recevoir dignement la princesse qu'il adore et respecte de toute son âme.

» Il y a cinq ans que le prince et la princesse ne sont venus à Maleszow; j'étais un enfant alors, et ils m'ont retrouvée une grande demoiselle; aussi les complimens ne finissent pas. Ils louent ma beauté, ma taille : en vérité ils m'intimident; de pareils éloges sont agréables, mais il faut les entendre par hasard; quand on vous les jette à la face, ils perdent de leur prix, je dirai plus, ils gênent, ils mettent mal à l'aise : aussi je suis plus contente de me les rappeler aujourd'hui, que de les avoir entendus hier. Le prince palatin a dit, mais d'un air fort sérieux, que si je me montrais à la cour de Warsovie, mademoiselle starostine Wessel, l'écuyère tranchante Potoçka et la princesse Sapiéha, femme du chancelier, seraient éclipsées (ce sont les plus célèbres beautés de la cour). Ma tante la princesse fit seulement observer qu'il me manquait encore un maintien grave, et de la dignité dans la tournure.

» Depuis que j'existe, je n'avais jamais entendu tant de choses flatteuses, et vraiment je ne croyais pas que je fusse belle à ce point. J'ai bien vu que le cœur de mon père était tout gonflé d'orgueil; mais ma mère craignant que ces éloges ne me rendissent trop vaine, m'a fait appeler ce matin, et m'a dit que tout cela était un langage de cour, et que je ne devais pas y ajouter une autre importance.

» Je ne sais pas, mais il me semble qu'on a quelques projets sur moi. Oh! que je voudrais les connaître!.. Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit... Le prince et la princesse nous ont dit des choses si curieuses, si intéressantes...

» Selon l'usage, ma mère voulait que je me retirasse à dix heures dans mon appartement, mais le prince palatin m'a fait obtenir la grâce de rester bien tard avec la société.

» Il paraît que les fêtes qui ont eu lieu à l'occasion de l'investiture du prince royal ont été d'une magnificence incomparable; on ne se rappelle pas d'avoir vu un carnaval aussi gai et aussi brillant. Tous les colléges ont représenté des tragédies et des comédies, et toujours on y remarquait des allusions pour le prince royal, qui est adoré.

» Le lundi gras (et c'était précisément le jour du mariage de Barbe), le collége des Pères jésuites a représenté la tragédie d'Antigone, dans laquelle le célèbre guerrier Démétrius défend son père contre ses ennemis, et lui restitue ses Etats; à la fin de la pièce on a couvert d'applaudissemens les vers que je vais rapporter ici.

« Ce n'est point seulement chez les Grecs
» qu'on trouvait des fils fidèles. Notre siècle a
» aussi ses Démétrius. Nous trouvons en toi ce
» sublime exemple, ô Charles-le-Grand! Tu as
» défendu ton père contre d'injustes attaques;
» ton père, qui efface par ses vertus les souve-
» nirs que la Grèce nous a laissés.

» Sois aujourd'hui le père de notre patrie, rè-
» gne sur nous, et ton peuple t'aimera avec l'a-
» mour d'un Démétrius. »

» On voit d'après cela que le prince royal a des partisans avoués; une conviction intime me dit qu'un jour il sera roi de Pologne. J'ai entendu avec intérêt les éloges que le prince palatin en faisait; ou je me trompe, ou mon héros sera un grand homme; mais les prévisions échouent, ou pourront échouer devant une foule d'intrigues.

» Je juge de la chose générale par les opinions si diverses de notre petit cercle. La princesse palatine est d'un autre avis que son mari; elle ne veut pas que la république ait pour roi le prince royal ni Poniatowski; elle porte ses vœux ailleurs..... Qui sera entendu du bon Dieu?... »

(La suite dans les prochaines livraisons.)



Esther.



Environs de Krakovie. Le Château de Lobzow.

de l'Impr.ie de Leclerc

CHATEAU DE LOBZOW.

(*Prononcez* : LOBSOF.)

Każda ziemia dla mnie miła,
Byle polską ziemią była :
Lecz krakowskiéj pięknéj ziemi,
Dam pierwszeństwo nad wszystkiémi.
Co krok, znajdziesz tu pamiątki
Dawnéj chwały i wielkości.....
Fr. Sal. Dmochowski.

« Tous les sites de ma patrie me sont chers; mais j'aime de prédilection les environs de Krakovie: à chaque pas j'y rencontre les souvenirs de notre ancienne gloire et de notre imposante grandeur. »

J w ciebie został grot ten wymierzony
Gmachu! w zaciszy miłej położony.
Długo czas na cię pociski swe miotał,
Aż cię niestety! przemógł i zgruchotał.
A. Z. Duma o Łobzowie.

« La main de la destruction a renversé ce majestueux château ; Lobzow n'est plus, cette délicieuse solitude est inanimée. »

Le château de Niepolomiçé, situé à trois milles (cinq lieues) de Krakovie, était la seule résidence d'été que les rois de Pologne possédassent aux environs de la capitale; c'est pourquoi Kasimir-le-Grand éleva le château de Lobzow, et son histoire se lie à une foule de souvenirs nationaux.

Avant d'entrer plus avant dans les détails historiques, nous citerons un voyageur étranger, nous rapporterons ses souvenirs, son admiration pour un grand roi, et ses impressions à la vue du château de Lobzow.

L'anglais William Coxe, dans sa tournée européenne, vint à Krakovie, au mois de juillet 1778. Après avoir visité les tombeaux des rois de Pologne et les ruines de Lobzow, il fit la relation suivante : « A la vue des restes de Kasimir-le-» Grand, j'éprouvai un sentiment de profonde » vénération ; je le regarde comme un des plus » grands princes qui aient jamais orné le trône. Ce » n'est pas cependant la magnificence de sa cour, » ni ses exploits guerriers, ni la protection qu'il » accorda aux sciences et aux arts qui m'inspi-» rèrent ce sentiment ; c'est son habileté comme » législateur, et surtout sa bonté envers les classes » inférieures de son peuple. En lisant l'histoire de » son règne, on oublie que c'est celle du souverain » d'un peuple peu éclairé. La supériorité de son » génie fut telle, qu'il s'éleva au-dessus de ses » contemporains, et qu'il anticipa, en quelque » sorte, sur les connaissances des temps plus » éclairés qui l'ont suivi.

» C'est à lui que la Pologne doit la réunion des » terres russiennes et de la Mazovie; il assura par » là les frontières de son royaume, particulière-» ment contre les chevaliers de l'Ordre teutoni-» que; et tournant ensuite son attention sur son » administration intérieure, il bâtit plusieurs

» villes, agrandit et orna celles qui existaient » déjà.

» Il encouragea l'industrie, les sciences et le » commerce. Il avait trouvé la Pologne sans lois » écrites, il lui donna un code régulier, dans le» quel tous ses usages étaient exposés d'une ma» nière claire et précise. La procédure était sim» plifiée et perfectionnée, et les paysans étaient » protégés autant qu'il était possible contre les » vexations de la noblesse. L'affection qu'il por» tait à cet ordre avili et maltraité lui avait fait » donner par dérision le surnom de roi *des Pay*» *sans*. Mais la noblesse, contre sa pensée, lui » donnait le titre peut-être le plus glorieux que » puisse mériter un souverain, et les regrets de » ses sujets et la vénération de la postérité l'ont » bien vengé de cette injure prétendue, en lui as» surant le rang le plus distingué parmi les plus » grands rois.

» A la distance d'environ un mille de Krako» vie on voit les restes d'un ancien bâtiment » nommé le palais de Kasimir-le-Grand. Ma vé» nération pour la mémoire de ce prince m'engagea » à le visiter. Il paraît qu'il ne restait qu'une » petite partie de ce qui peut avoir été bâti par » ce prince. Quelques colonnes de marbre ren» versées et dispersées attestent seulement son » ancienne magnificence. Mais la plus grande » partie du bâtiment est évidemment d'un temps » plus moderne.

» Kasimir faisait son séjour le plus ordinaire » dans ce palais. On voit un monticule de terre » dans le jardin, qu'on nomme encore la tombe » d'Esther. C'était une belle juive que Kasimir ai» mait beaucoup, et à laquelle on dit que les Juifs » doivent ces priviléges si étendus qui ont fait » appeler la Pologne le *Paradis des Juifs*. »

Le peuple et ses besoins étaient la préoccupation constante du roi : partout il répandait des bienfaits ou des consolations; les plaintes du malheureux trouvaient toujours un juge favorable dans le cœur du monarque.

Bartholomé Brozda, maire de la localité de Lobzow, secondait le roi dans tous ses actes de bonté; il faisait le bien au nom de son maître, et chaque paysan avait en lui un généreux protecteur. Aux opprimés il faisait rendre la justice, et tous sans exception étaient protégés par lui contre l'oppression des aristocrates et contre les intrigues plus redoutables encore de ceux qui gravitent autour d'eux.

Le roi Etienne Batory, en réparant l'ancienne habitation de Kasimir-le-Grand, changea entièrement la forme du château, et Sigismond III détruisit tout ce qui avait été fait par Batory.

Plus tard, l'ouvrage de Sigismond ne fut point épargné, on ne laissa debout que les vieux murs principaux.

En 1815, la république naissante de Krakovie vendit ce domaine, et en 1824 elle ordonna à l'acquéreur de faire une nouvelle construction à l'aide des murs de l'ancien château. Le goût moderne présida aux bâtisses et aux réparations; le château perdit son aspect pittoresque, ses beautés pleines d'étrangeté; les voûtes suspendues furent remplacées par une architecture plus élégante, mais plus mesquine.

Un seul souvenir de Kasimir-le-Grand fut respecté; c'est une pierre portant un aigle sculpté, avec la date de 1367. Plus tard on la transporta à Pulawy (*voy*. p. 7), dans ce vénérable *memento* de toutes les beautés nationales polonaises.

Lobzow fut un lieu de plaisir et de fête pour quelques rois de Pologne. Un manuscrit, trouvé par les recherches du savant et laborieux Ambroise Grabowski, nous apprend que Sigismond III y savourait les délices de Capoue; le manuscrit lui reproche ainsi ses voluptés et son indolence : « L'ennemi nous fait une guerre atroce, » et le roi n'en a aucun souci; il demeure impas» sible, et préfère les mascarades et les bals, la » société des femmes galantes : le goût si vif qu'il » a pour elles, l'emporte sur des intérêts de la » plus haute gravité; il s'énerve aux sons de leur » musique voluptueuse, ou il passe de longues » heures à parcourir les jardins de Lobzow avec » elles.

» Les beaux exemples des rois ses prédéces» seurs sont nuls pour lui. Il s'entoure d'étran» gers et méprise ses concitoyens. »

Si Lobzow a été le théâtre d'événemens mémorables, il a été aussi le témoin d'aventures romanesques. Nous allons en rapporter une qui ne manque pas de singularité.

Hedwige, encore mineure, fut promise en mariage à Guillaume, archiduc d'Autriche, par son père Louis, roi de Pologne et de Hongrie. Quand elle eut atteint sa majorité, elle fut proclamée reine de Pologne, et alors elle devint libre de son choix; elle en profita pour rejeter les vœux de l'archiduc Guillaume, pour rompre les promesses qui l'avaient engagée sans sa volonté, et pour offrir sa main royale à Wladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie.

Guillaume, trompé dans ses plus chères espérances comme dans tous ses rêves d'ambition, forma le singulier projet de voir au moins par ses yeux le mariage de la princesse : on ne conçoit guère une si douloureuse épreuve pour un homme vraiment épris. Le voilà se rendant secrètement à Krakovie, sous le déguisement d'un marchand pour n'être point reconnu; mais malgré toutes ses précautions, les gardes de la cour et la police ne tardèrent pas à être informés de sa venue, on se mit à sa poursuite, on l'épia et le traqua si bien, que le pauvre prince fut contraint de demander un asile à une des cheminées du château de Lobzow. Blotti sur une poutre, il resta plusieurs heures dans sa cachette. La police fit une minutieuse perquisition dans le château sans pouvoir se douter que Guillaume était là; et quand, lasse d'avoir fait des recherches infructueuses, elle partit, il sortit de son trou, en jurant bien de ne plus courir les aventures. Cela dit, il regagna son pays, gardant le souvenir, mais ne disant à personne sa déconvenue.

En 1512, Barbe, fille de Jean Zapol, palatin de Transilvanie, première femme du roi Sigismond Ier, fit son entrée solennelle au château de Lobzow, suivie par huit cents chevaliers, et le 9 février elle fut couronnée dans l'église cathédrale du château royal de Krakovie.

En 1588, on déposa à Lobzow la dépouille mortelle du roi Etienne Batory ; on l'y laissa un certain laps de temps; après on l'exposa en grande pompe dans la salle de spectacle du château de Lobzow, et on la transporta à Krakovie.

Le roi Wladislas IV, fils du roi Sigismond III, naquit à Lobzow le 9 juin 1595. Ce château était la demeure de prédilection de la reine Bone.

Le roi de Suède Charles-Gustave, quand il s'approchait de Krakovie avec ses projets d'envahissement sur la Pologne, établit son quartier-général à Lobzow le 28 septembre 1655.

Le roi Jean Sobieski y séjourna avant la délivrance de Vienne, au moment où il attendait la réunion de tous les corps d'armée qui devaient ouvrir cette mémorable campagne ; et après la victoire, quand il envoyait en Pologne les tentes du grand-visir, il recommandait dans une lettre à la reine Marie-Kasimire, son épouse, de les déposer dans les souterrains de Lobzow.

Le roi Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, passa à Lobzow quelque temps, en 1697 et 1706.

Le dernier roi, Stanislas-Auguste Poniatowski, donna à l'académie de Krakovie le château et le village, pour que les élèves s'exerçassent à la géométrie pratique; mais le gouvernement autrichien, lors de l'envahissement de la Pologne, confisqua cette propriété au profit du trésor.

Une tradition populaire assure que les restes d'Esther, Juive d'Opoczno et maîtresse de Kasimir-le-Grand, sont à Lobzow. Stanislas-Auguste, dans son voyage à Krakovie en 1787, fit rechercher la tombe d'Esther. On retourna les terres du jardin, sans parvenir à la trouver.

Esther, la plus belle entre les belles, avait inspiré une violente passion à Kasimir-le-Grand; elle exerçait une puissante influence sur le cœur et sur les volontés du monarque. La fin tragique que lui prête les romanciers doit être regardée comme une fable. Le caractère de Kasimir-le-Grand lui ôte toute apparence de vérité; mais enfin, nous la rapportons sous la foi des *romanciers*. Un jour, dans un des rendez-vous où Kasimir trouvait tant de délices, il s'aperçut que sa maîtresse avait une affreuse maladie à la tête. Son nom n'a rien de très-poétique, mais il faut le dire, c'était la teigne. Irrité de voir qu'Esther l'avait si long-temps trompé, ou par un accès de dégoût poussé au dernier point, il la prit et la précipita par la fenêtre. Esther mourut sur le coup, comme on le pense.

Un poète s'inspira des souvenirs si divers qui se rattachent à Lobzow. Nous allons traduire littéralement quelques strophes de cette muse nationale.

« Passant, si tu es étranger, frémis en pensant » à la destruction humaine ; mais si tu es Polo» nais, verse des larmes amères; des héros ont » habité ce château... Qui pourra les égaler?...

» Regarde ces siècles qui sont derrière toi... » Vois ce que le Sarmate a été, et vois ce qu'il » est aujourd'hui!...

» Le Grec cherchait en vain son antique gran» deur dans la patrie d'Alcibiade ; il admire ce » qui n'est plus : il gémit sur ce qui est.

» Kasimir éleva ce château; les siècles l'ont » salué du nom de grand. C'est lui qui éleva tant » d'autres édifices ; c'est lui qui protégeait le » pauvre agriculteur; c'est encore lui qui se» coua le joug d'un peuple opprimé ; c'est lui » qui transforma en hommes un troupeau d'es» claves.

» Il dota sa patrie de lois bienfaisantes ; il ré» prima l'indolence des grands, et malgré son

» amour pour la paix, il sut étendre les frontiè-
» res de la Pologne.

» Kasimir triompha des chevaliers teutoniques
» et défit les Jadvings et les Lithuaniens ; il réu-
» nit les Russiens à la mère-patrie, et lui, si
» grand, devint l'esclave d'une jeune beauté !

» Les charmes d'Esther touchèrent le cœur de
» Kasimir ; il aima ses grâces irrésistibles ; mais
» l'amour est si douce chose ! comment ne pas
» l'excuser ?

» Quand le poids de la couronne fatiguait ce
» noble front ; quand les plaisirs de la cour de-
» venaient un bruit confus pour cette tête pe-
» sante et fatiguée, il cherchait à Lobzow l'oubli
» et le repos.

» Auprès de son Esther, dans les délicieux bos-
» quets de Lobzow, il se croyait heureux en
» cessant d'être roi pour devenir amant.

» Henri-le-Grand, qui gouvernait ses peuples
» avec sagesse, et qui donnait des enseignemens
» aux rois, se délassait des tourmens du trône
» dans l'amour de Gabrielle la belle.

» Mais le sort est impitoyable pour les rois
» comme pour nous, et même la beauté est sou-
» mise à la loi commune. Esther mourut, et Kasi-
» mir lui fit élever un tombeau dans ce lieu qu'elle
» avait aimé.

» Oh ! si vous êtes sensible à la douleur causée
» par l'amour, donnez une larme à cette tombe,
» et ornez-la d'une couronne.

» Si Kasimir se rattachait à l'humanité par
» quelques faiblesses, elles sont l'apanage des
» héros ! En présence de ce château, en retrou-
» vant de nobles traces, chantons la gloire de
» Kasimir-le-Grand. »

Olympe Chodzko.

SUITE DU JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA.

(*Voyez* pages 76, 106 et 140.)

AU CHATEAU DE MALESZOW.

Ce 19 mars 1759. — Mardi.

« Nous voilà seuls depuis une demi-heure, le prince et la princesse Lubomirski sont partis; ils voulaient absolument nous quitter hier, mais mon père leur a dit que le lundi était un jour de malheur, et dans la crainte que cela ne fût pas assez persuasif, il a fait ôter les roues de leur carosse.

» Ils m'ont comblée de bonté pendant leur séjour au château; la princesse, particulièrement, était pour moi d'une affabilité extrême; elle et le prince s'intéressent fort à mon avenir ; ils ont engagé mes parens à m'envoyer à Warsovie, pour que j'y termine mon éducation.

» Une étrangère, mademoiselle Strumle, qui se fait appeler *madame*, a fondé depuis peu une pension de demoiselles à Warsovie; cette pension jouit d'une grande réputation, toutes les filles de qualité vont y terminer leur éducation. Pour une jeune demoiselle, être restée quelque temps chez *madame Strumle*, est comme pour un jeune homme, avoir été à Lunéville. Le prince palatin a conseillé à ma mère de me mettre, pour un an seulement, chez madame Strumle; il dit que cela donnera un lustre et un perfectionnement indispensable à mon éducation. Mes parens auraient préféré que j'allasse chez les sœurs du Saint-Sacrement ; ils disent que le couvent est toujours ce qu'il y a de mieux.

» J'ignore ce qu'on me réserve, mais je suis inquiète, agitée ; mes lectures ne me captivent plus, mon travail est pénible et moins bon qu'autrefois; ce oui sera m'occupe bien plus que



ce qui est; enfin, je suis toujours palpitante comme à la veille d'un grand événement.

» Depuis que j'ai vu le prince et la princesse, j'ai une autre idée de moi-même, et j'étais plus heureuse autrefois..... En vérité, je ne me comprends plus. »

—

24 mars. — Dimanche.

«Ah! grâce à Dieu! nous partons après-demain pour Warsovie, je suis hors de mes incertitudes; mon père et ma mère y sont appelés subitement pour les affaires de la succession de Blaise Krasinski, mon oncle, qui est mort sans enfans, et qui laisse une grande fortune. Je ne sais si on me mettra en pension, mais je crois bien que je ne reviendrai pas de sitôt à Maleszow. Ma mère a fait emballer toute ma garde-robe, et elle a fait refaire pour moi deux de ses robes.

»Ah! que je suis heureuse de ce voyage! nous ferons un détour pour aller passer quelque temps à Sulgostow. Madame la starostine est revenue à son palais, après une tournée très-agréable. M. le staroste l'a présentée à ses cousins, à ses amis, à ses voisins de terre; partout elle a été reçue admirablement; à présent, elle va se fixer chez elle, et elle en est fort contente; elle a d'excellentes dispositions pour devenir une bonne ménagère. M. le palatin Swidzinski a parlé d'elle avec tant d'effusion dans une de ses lettres, que mes parens pleuraient à chaudes larmes; c'étaient de douces larmes, des larmes de joie qui sont si rares. Barbe a toujours causé du bonheur à ses parens. »

A WARSOVIE.

Ce 7 avril 1759. — Dimanche.

« A peine si je peux y croire, mais me voilà installée depuis hier dans la fameuse pension de *madame Strumle*. Les conseils de la princesse palatine ont prévalu, et madame Strumle l'a emporté sur le couvent du Saint-Sacrement. Dieu soit loué! j'avais grand désir d'être ici; on m'y fait un excellent accueil.

» En nous rendant à Warsovie, nous nous arrêtâmes à Sulgostow. Nous y avons trouvé madame la starostine Swidzinska gaie et heureuse; la vue de nos parens a complété son bonheur. Elle m'a dit que la joie de recevoir ses parens chez soi, dans sa propre maison, ne pouvait être ni définie ni comprise: « Il faut, ajouta-t-elle, l'avoir éprouvé pour s'en faire une idée. »

» La table était servie de tous les mets, de toutes les sucreries, de toutes les boissons que nos parens préfèrent. Barbe n'a rien oublié de ce qui pouvait leur être agréable, et M. le staroste l'a merveilleusement secondée dans tous ses soins. Ma mère s'est prise à dire que Barbe était encore meilleure depuis qu'elle est mariée, sur quoi M. le staroste répondit : « Elle n'est » pas meilleure, car telle je l'ai reçue des mains » de vos seigneuries. Mais elle saisit l'occasion » de vous témoigner sa reconnaissance; elle » montre ici ces qualités si chères et si pré» cieuses que vous aviez fait naître en elle, et, » depuis trois jours, elle est pour ses parens ce » qu'elle est tous les jours pour moi. »

» Il n'y avait point de flatterie dans ce qu'a dit M. le staroste; cela partait du cœur. Il adore Barbe, et elle, elle le respecte, l'honore et lui obéit comme à un père.

» Elle s'entend à merveille aux affaires de ménage, et fait parfaitement les honneurs de sa maison. Tout le monde se loue d'elle; et les demoiselles et les femmes-de-chambre qu'elle a emmenées de Maleszow sont enchantées de leur nouvelle condition.

» Mes parens quittaient à regret leur fille; ils auraient voulu prolonger leur séjour, mais j'avoue qu'il me tardait de voir Warsovie, et je fus ravie quand ils reçurent des lettres qui les forçaient de partir.

» C'était vraiment un bon instinct qui me poussait ici. J'apprends et je me perfectionne. Mon éducation deviendra complète, et je pourrai devenir une femme supérieure, ce que j'ai toujours ardemment souhaité; mais il me faut beaucoup d'étude et d'application pour en arriver là; il me faut surtout fixer mes pensées, et ne pas les laisser courir, divaguer, comme je l'ai fait jusqu'à ce jour.

» Hier, ma mère est venue me chercher à la pension, pour me conduire à l'église. Je me suis confessée, et j'ai communié à l'intention de faire

tourner au bien les lumières que je suis en train d'acquérir.

» Quand je serai tout-à-fait établie ici, j'écrirai mon journal jour par jour comme, à Maleszow; mais je suis encore tout étourdie de ce que je vois, il faut que je fasse connaissance avec ma nouvelle demeure. »

—

Ce 12 avril. -- Vendredi.

« Je suis déjà au courant des habitudes de la pension. *Madame Strumle* me plaît beaucoup; elle a d'excellentes manières, et elle est très-bien pour moi. Je pourrai bien regretter notre cour, la magnificence, le bruit, le mouvement du château; mais il y a temps pour tout, et dans cette pension on vit gaîment et surtout très-convenablement.

» Ce qui me semble singulier et tout nouveau, c'est qu'il n'y a pas même un petit garçon dans la maison, point d'heiduques, des femmes et toujours des femmes; elles nous servent et font aussi le service de la table.

» Nous sommes une quinzaine de pensionnaires, toutes jeunes et appartenant aux premières familles.

» On parle beaucoup de Mlle Marianne, sœur de M. le staroste Swidzinski, aujourd'hui mariée au castellan de Polaniec; elle avait passé deux ans dans la pension, et elle a laissé un souvenir ineffaçable dans le cœur de *madame Strumle* et dans celui de mes compagnes. On dit que c'était une personne accomplie, bonne, raisonnable, gaie et fort appliquée à l'étude.

» Mes parens, après un examen approfondi de la pension, se sont entièrement tranquillisés, et vraiment ils le devaient, car, dans un couvent, on ne serait pas mieux gardé qu'ici. *Madame* a toujours dans sa poche la clef de la porte d'entrée; personne ne peut donc ni entrer ni sortir sans qu'elle le sache, et sans deux ou trois vieux maîtres de langue et de musique, on pourrait oublier quelles figures ont les hommes.

» Il est expressément défendu de recevoir la visite de ses cousins dans l'intérieur de la pension. Le maître de danse désirait que MM. Potocki vinssent apprendre les contredanses avec ses sœurs et moi; mais *Madame* a rejeté bien loin cette proposition en disant: « Ces messieurs ne » sont pas les frères de toutes mes pensionnaires, » je ne peux pas permettre leur entrée dans » ma pension. »

» J'ai un maître de langue française et un maître de langue allemande, puis des maîtres de dessin, de musique et de broderie. On apprend la musique sur un beau piano qui a cinq octaves et demie. Quelle différence, auprès de celui que j'avais à Maleszow! Quelques élèves jouent assez bien la Polonaise, mais non pas de routine; elles la jouent en lisant les notes. Mon maître me dit que dans six mois au plus j'atteindrai cette perfection; il est vrai que j'avais déjà quelques notions de musique.

» Je dessine assez bien d'après les modèles; mais avant d'aller plus loin, je veux peindre à l'huile un arbre. Sur une des branches, je suspendrai une couronne de fleurs, et au milieu, je mettrai le chiffre de mes parens: je leur témoignerai ainsi ma reconnaissance pour toutes les peines qu'ils se donnent pour moi, pour les soins qu'ils prennent de mon éducation.

» La jeune princesse Sapieha, qui est ici depuis un an, fait en ce moment un pareil tableau pour ses parens. Toutes les fois que je jette les yeux sur son travail, cela me fait envie.

» Comme mon tableau ferait un bel effet dans le salon de compagnie à Maleszow, au-dessus du portrait de notre bon oncle, l'évêque de Kamiéniec.

» Le maître de danse, outre le menuet et les contre-danses, nous apprend à marcher et à saluer avec grâce. Moi, qui étais si ignorante, je ne connaissais qu'une seule manière de saluer, mais il y a un salut particulier pour le roi, un autre pour les princes du sang, un autre encore pour les seigneurs et les dames de qualité.

» Avant tout, j'ai voulu apprendre à saluer le prince royal, et je ne réussis pas mal; peut-être cela me servira-t-il une fois.

» Mes leçons se succèdent d'heure en heure, et je suis si avide de m'instruire, que le temps passe vite et agréablement.

» Ma mère est fort occupée des affaires de la famille, elle n'est encore venue me voir qu'une fois.

» Quand je suis entrée à la pension, je m'étonnais de tout, et ce qui me semblait étrange, c'était de voir qu'on me reprenait à chaque instant, et même on me mettait en pénitence; on m'a appliqué sur le dos une croix en fer, pour que je me tinsse droite, puis on a mis mes jambes dans une



boîte de bois pour les redresser (je crois pourtant que mes jambes étaient suffisamment droites) : tout cela n'était pas très-amusant pour moi, qui me croyais une grande demoiselle. Depuis le mariage de Barbe, enfin, j'avais été demandée en mariage, et le prince palatin ne m'avait pas traitée comme une enfant !...

» *Madame Strumle* m'a ordonné de ne plus dire dans mes prières : *Mon Dieu, donnez-moi un bon mari;* elle veut que je dise à la place : *Faites-moi la grâce de profiter de la bonne éducation que je reçois.*

» Ici, il faut absolument travailler ou penser au travail, et rien de plus. »

—

Ce 28 avril. — Dimanche.

« Il y a près de trois semaines que je suis dans la pension de *madame Strumle*, et depuis ce temps j'ai tout-à-fait négligé mon journal ; mais l'uniformité de ma vie, la monotonie de ces heures qui répètent toujours les mêmes choses, ne donnent matière à aucun détail, encore moins à des descriptions. Dans ce moment, j'ai la plume en main, et je suis prête à la quitter, tant est grande la pénurie d'observations !

» Mes parens doivent bientôt partir. La princesse palatine m'a honorée de sa visite ; elle a remarqué que je me tenais beaucoup mieux. Mes maîtres sont satisfaits de mon application. *Madame* me fait des grâces toutes particulières, mes compagnes sont polies et amicales.... Tout cela valait-il la peine d'être écrit ?

» Quelquefois je m'imagine que je ne suis pas à Warsovie, car j'ignore complètement tout ce qui a rapport aux événemens publics ; je n'ai vu ni le roi ni la famille royale ; à Maleszow, au moins, nous savions les nouvelles et nous voyions quelques hommes distingués.

» Le duc de Kourlande est absent et ne reviendra pas de sitôt. »

—

Ce 9 juin. — Dimanche.

« Si je devais vivre éternellement à la pension, je renoncerais à écrire mon journal, et pourtant il a un but d'utilité, car je crains d'oublier le polonais : sauf les lettres que j'écris à mes parens, et quelques mots que je dis à ma femme-de-chambre, j'écris et je parle toujours français.

» Je fais des progrès dans mes études, et si j'ai quelques momens de tristesse, au moins je m'instruis.

» Madame la princesse palatine est venue me voir ; un mois s'était écoulé depuis sa dernière visite ; elle m'a trouvée fort grandie, et elle a bien voulu louer ma bonne tenue.

» Je suis la plus grande entre toutes les pensionnaires, et ce qui me fait plaisir, c'est que le tour de ma taille n'a pas une demi-aune.

» Nous voilà à l'été ; le beau temps est revenu, et je ne puis sortir ; c'est bien un peu ennuyeux. Ah ! que je voudrais être petit oiseau ! je m'envolerais, j'irais loin, puis je reviendrais dans ma cage... Il faut passer ses journées, ses soirées dans cette maison si triste et qui est dans une si vilaine rue ; je crois que la rue de la Tonnellerie (ulica Bednarska) est la plus sombre, la plus crottée de Warsovie. Si Dieu le permet, l'année prochaine je ne serai pas ici. »

—

Ce 28 juillet. — Vendredi.

« Le travail a de bon, qu'il fait paraître le temps plus court ; sans distractions, sans nouvelles extérieures, les journées passent.

» Aujourd'hui il m'est venu dans l'idée d'écrire mon journal ; j'ai regardé l'almanach pour chercher le quantième, et j'ai été tout étonnée de voir qu'il y avait sept semaines que je n'avais écrit un mot dans mon pauvre journal.

» Cette journée mérite d'être consignée ; rien de pareil ne m'est arrivé depuis que je suis au monde. J'ai reçu une lettre par la poste. On n'ignore donc plus qu'il existe à Warsovie *mademoiselle la comtesse Françoise Krasinska !* Je sautais comme une folle en apercevant ma lettre, ma lettre à moi ! Elle est de madame la starostine Swidzinska ; je la conserverai comme un précieux et excellent souvenir. Ma sœur m'écrit qu'elle se porte bien, et qu'elle est heureuse et bonne au-delà de tout ce que je puis dire ; elle

veut bien m'envoyer quatre ducats en or, elle les a économisés sur son revenu particulier.

»Pour la première fois j'ai de l'argent à ma disposition, cela me fait un extrême plaisir; avec l'argent, l'envie de le dépenser et les projets sont venus: il m'a semblé que je pourrais acheter toute la ville.

»Grâce à mes parens, je n'ai besoin de rien, et je n'achèterai rien pour moi; mais je voudrais laisser un joli souvenir à chacune de mes compagnes, une bague en or, par exemple: mais madame m'a fait une grande peine en me disant qu'avec mes quatre ducats j'aurais tout au plus quatre bagues. C'est désolant! moi qui pensais pouvoir acheter, malgré les bagues, un mantelet en blonde pour *madame Strumle*..... Tous mes projets sont renversés, j'ai appris que le mantelet coûterait une centaine de ducats; je me décide donc à donner un ducat à l'église de la paroisse, pour faire dire une messe à la chapelle de Jésus, à l'intention d'attirer la bénédiction de Dieu, sur les affaires qui occupent en ce moment mes parens, et pour la continuité du bonheur de madame la starostine. Un autre ducat, je le changerai en monnaie et le distribuerai entre toutes les servantes de la maison; il me restera encore deux ducats avec lesquels je donnerai un repas à mes compagnes dimanche prochain; il y aura du café, chose excellente, et que nous ne prenons jamais ici, puis des gâteaux et des fruits. *Madame Strumle* a consenti de très-bonne grâce à ce dernier projet.

»Que le bon Dieu rende à ma chère starostine tout le bonheur qu'elle m'a fait; il n'y a pas de jouissance qui surpasse celle de faire des cadeaux et de traiter ses amis. Si j'aspire à avoir un mari plus riche que moi, c'est uniquement pour faire des générosités.

» Je ne perds point mon temps, d'un jour à l'autre je fais des progrès. Je joue déjà d'après la musique plusieurs contre-danses et menuets, et bientôt j'apprendrai une *polonaise*. La plus à la mode a un nom bien singulier, elle s'appelle les *cent diables*.

» Dans un mois au plus tard je ferai mon arbre à l'huile, avec sa couronne allégorique.

»Malgré des études plus sérieuses, je ne néglige pas les petits ouvrages de femme. Je brode sur le canevas un chasseur qui porte un fusil et qui tient son lévrier en laisse.

» Je lis énormément, j'écris sous la dictée, je copie les bons ouvrages, ce qui est un excellent moyen pour former son style. Je parle le français aussi bien, et mieux peut-être que le polonais; enfin, il me semble que je suis très en état maintenant de faire mon entrée dans le grand monde.

»Quant à la danse, il est superflu de dire qu'elle va merveilleusement; mon maître, qui ne doit pas me flatter, m'assure que dans tout Warsovie il n'y a pas une meilleure danseuse que moi.

»Je vais quelquefois chez les princes palatins, mais dans les momens où ils ne reçoivent pas; j'y entends toujours des choses infiniment bonnes et agréables, et particulièrement de la part du prince Lubomirski; il voulait que je sortisse déjà de ma pension, mais la princesse et mes parens veulent que j'y passe l'hiver. Nous ne sommes encore qu'à la fin de juillet! que d'heures, que de jours pour arriver à l'hiver! Cela viendra-t-il jamais? »

—

Ce 26 décembre. — Jeudi.

«Enfin, et Dieu en soit loué, le moment de quitter ma pension est venu, une nouvelle existence s'ouvre devant moi; mon journal deviendra abondant, les récits variés ne me manqueront pas : je vais avoir de charmantes choses à dire.

» Le prince et la princesse sont parfaits pour moi; ils ont obtenu de mes parens la permission de me garder pendant tout l'hiver auprès d'eux; ils me présenteront dans le monde. Après-demain je quitte la pension, et je m'établis chez la princesse Lubomirska. Cela me fait un peu de peine de quitter *madame Strumle* et mes compagnes, avec qui je suis liée d'amitié; cependant la joie l'emporte, je vais voir le monde, et puis c'est bien bon de quitter cette cage.

» On va me mener à la cour, je serai présentée au roi, à la famille royale; d'un jour à l'autre on attend le duc de Kourlande, je le verrai donc enfin!

» Les jours sont d'une interminable longueur depuis que je dois quitter la pension. »

(La suite dans les prochaines livraisons.)

HISTOIRE.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE (860-1139).

INTERRÈGNE (1080-1081).

Les dernières années du règne de Boleslas-le-Hardi furent menées par de sourdes intrigues; tous les liens qui unissent le gouvernement à la nation étaient ébranlés dans leurs bases : le roi, qui avait tant fait pour la gloire de son peuple, aujourd'hui en était maudit; des prêtres fanatiques prêchaient ouvertement le régicide; l'anarchie promenait sa torche incendiaire; le mal faisait enfin de tels progrès, que Boleslas fut contraint de fuir; il se retira en Hongrie.

L'ambition des puissances étrangères se réveilla plus vive, en apprenant les désordres intérieurs de la Pologne; les ducs russiens levèrent l'étendard de la révolte contre leur mère-patrie.

Trois ducs russiens furent assassinés dans cet épouvantable chaos, et ce triple meurtre affermit Vschévolod sur le trône ducal de Kiiow. Maître absolu de ses nouvelles possessions, il donna les duchés de Czerniéchow sur la Diesna, et de Turow sur le Prypeç, à ses fils Wladimir et Sviatopolk.

Yaropolk fut frustré de tous ses droits à la succession de ces duchés, et ainsi s'affaiblit la prépondérante influence de la Pologne sur les terres russiennes. L'envahissement suivait de près les désolations intestines du pays: les terres russiennes, plus voisines des Karpates, et qui relevaient plus directement de la Pologne, furent la proie du feu et du pillage. Vassil Rostislavitsch, duc russien, profita aussi de notre interrègne, de tous les malheurs qu'il entraînait à sa suite, pour envahir l'est de la Pologne; il y porta la dévastation après s'être emparé des richesses que possédaient ces provinces.

Le midi fut à son tour menacé par les Hongrois, excités peut-être à la guerre par Boleslas-le-Hardi; ils pénétrèrent en Pologne, et, après un siége de trois mois, ils prirent Krakovie par ruse. Wladislas, roi de Hongrie, sachant que les assiégés manquaient de subsistances, fit amonceler des terres, qu'on recouvrit de farine pour faire croire aux Krakoviens que la disette cesserait dès qu'ils se rendraient. Ce moyen réussit complètement à l'astucieux vainqueur : la ville fut livrée à l'ennemi; mais il ne profita pas long-temps de sa conquête : des troubles sérieux, suscités par les prétentions de Salomon au trône de Hongrie, forceront Wladislas à ramener ses troupes dans ses Etats.

La Pologne, qui succombait sous le poids de tant de calamités, commença à sentir le besoin d'une organisation intérieure. Dans cette impérieuse nécessité, Wladislas Herman, frère de Boleslas-le-Hardi, fut appelé au trône.

WLADISLAS Ier, DIT HERMAN (1081-1102).

Le nom de Herman fut donné à Wladislas, fils de Kasimir Ier, en mémoire de son grand-oncle Herman, archevêque de Cologne.

Né en 1043, il avait trente-huit ans quand il succéda à son frère Boleslas-le-Hardi; plein de sens et de droiture, il n'était pourtant pas à la hauteur des circonstances qui l'avaient placé sur le trône; son indolence, sa timidité paralysaient tout ce qu'il pouvait y avoir de généreux dans son premier mouvement: à cette époque, si palpitante d'intérêt pour l'avenir de la Pologne, il eût fallu un esprit plus vaste et un caractère plus fort.

Il hésita un moment à prendre le titre de roi;

il était, pour ainsi dire, effrayé des bulles papales qui avaient condamné la Pologne à l'anéantissement.

L'empereur Henri IV et le pape Grégoire VII étaient alors animés d'une haine commune, comme nous l'avons dit dans notre histoire de Boleslas II. En 1080, Henri avait battu les Saxons, commandés par Rodolphe, et Grégoire avait nommé empereur le chef des Saxons. Henri, ne voulant pas être en reste avec son ennemi, et le bravant plus qu'il ne le redoutait, s'empressa de faire nommer Guibert, évêque de Ravenne, antipape, en lui donnant le nom de Clément II. Les évêques qui lui étaient dévoués l'avaient aidé par leur sanction dans cet acte d'autorité, et les Polonais s'étaient joints à ceux qui bravaient les foudres de Rome. Le schisme gagna une partie de l'Allemagne, de la Bohême et de l'Italie. Clément II fut reconnu antipape; et, soit que Wladislas voulût profiter d'une occasion pour être agréable à l'empereur, ou soit qu'il eût une velléité d'indépendance nationale, il prit le titre de roi, que ses prédécesseurs avaient si glorieusement porté.

Mais, craintif dans le bien comme dans le mal, il voulait tout concilier, tout ménager; et, en prenant le sceptre royal, il envoyait à Rome un ambassadeur pour obtenir du pape la sainte permission de la lui laisser porter, demandant en outre au pontife de lever l'interdit qu'il avait jeté sur le royaume. Avec grande peine cette grâce fut accordée; et les églises furent rendues au culte. Lambert, évêque de Krakovie, avait été chargé de cette délicate mission.

Le roi exilé était pour Wladislas un sujet de constantes préoccupations; il craignait que Boleslas ne fît revivre pour lui, ou pour son fils Miéczyslas, ses prétentions au trône. Pour échapper à ce péril, il pensa à se donner un successeur.

Le roi se maria à la princesse Judith, fille du premier lit d'André, roi de Hongrie, et d'Adélaïde. Cette princesse fut amenée solennellement à Krakovie par ses oncles Konrad et Othon, ducs de Moravie; plusieurs seigneurs de Bohême les accompagnaient. La cérémonie du mariage se fit, en 1083, avec une magnificence royale.

Wladislas, par égard pour sa jeune épouse, sentit la nécessité d'éloigner de lui Zbigniew ou Sbignée, son fils naturel; il le fit enfermer dans un couvent en Saxe, et confia sa surveillance à Magnus, gouverneur de la Silésie.

Après cette séparation douloureuse sans doute, mais qu'il croyait indispensable, il appela près de lui son neveu Miéczyslas. Ce jeune prince annonçait les plus heureuses dispositions.

Le roi était encore sans postérité; malgré les aumônes, pélerinages, dons aux églises, la reine restait frappée de stérilité. Enfin, l'évêque Lambert, partageant la perplexité du monarque, lui conseilla de faire des prières à Saint-Gilles (Ægidius, Idzi). Le monastère de Saint-Gilles était situé dans le Bas-Languedoc; ce saint y avait passé et terminé ses jours. (Saint-Gilles-les-Boucheries, à cinq lieues de Nîmes, département du Gard.)

Une imposante députation, chargée de magnifiques présens, fut envoyée aux bénédictins de Saint-Gilles. Un jeûne de trois jours fut ordonné aux moines, et le miracle fut accompli. La reine mit au jour un fils, et l'allégresse fut grande à la cour. Le roi combla le clergé de bénéfices; toutes les femmes stériles invoquèrent saint Gilles; on lui éleva des temples. Les bénédictins de Tyniec reçurent des domaines considérables, et la puissance sacerdotale prit racine en Pologne.

L'enfant royal fut baptisé par l'évêque Lambert, et reçut le nom de Boleslas, en mémoire de Boleslas Ier, le Grand, et de Boleslas II, le Hardi. Boleslas III égalera ses prédécesseurs.

La naissance du prince, qui avait été un si grand bonheur pour le roi et pour la nation, fut suivie de près par un deuil général: la reine mourut des suites de ses couches. La Pologne tout entière partagea la douleur du roi. Judith était un modèle de vertus; elle s'était dévouée franchement et de toute son âme à sa nouvelle patrie.

Au moment où cet événement se passait, de nouveaux troubles éclataient en Wolhynie. Wladimir, fils de Vochévolod, s'approchait traîtreusement des murs de Luçk; aussitôt il fit prisonnière la duchesse, épouse de Yarapolk, et l'envoya à Kiiow avec ses enfans.

L'armée polonaise accourut au secours de Luçk, et Wladimir, n'osant soutenir le siége, rendit la ville aux Polonais.

Wladislas, jouissant d'un repos momentané dans ses Etats, pensa à se remarier; les conseils d'Othon le déterminèrent à un second mariage. Othon était un homme simple, mais doué de grandes qualités; il avait rempli les fonctions de maître d'école; mais plus tard il devint évêque de Bamberg, et fut renommé pour ses conversions en Poméranie. C'est alors qu'il fut présenté à la cour de Krakovie. Wladislas le nomma

son chapelain et gouverneur du jeune Boleslas.

Othon, secondé par les seigneurs, engagea le roi à demander la main de la princesse Judith, sœur de l'empereur Henri IV.

Othon, chef de l'ambassade, se rendit à la cour de Henri, à Ratisbonne. Ce prince, charmé d'une union qui lui assurait un allié contre les Saxons, accorda la main de sa sœur, et confia Judith aux ambassadeurs polonais.

Les noces de Wladislas et de Judith se firent à Krakovie, en 1088. A la même époque, le jeune Miéczyslas, neveu du roi, épousa la duchesse Eudoxie, fille de Isaslaf et sœur de Sviatopolk, duc de Kiovie. Cet événement surprit étrangement la Pologne.

Miéczyslas était l'idole de la nation; le nombre de ses partisans augmentait chaque jour; tout ce qui l'approchait l'aimait; le peuple semblait lui présenter la couronne dans ses témoignages d'amour, il semblait attendre le moment où il voudrait s'en saisir. Cet enthousiasme si vrai, si bien senti, si justement inspiré, lui devint funeste. L'envie, l'ambition peut-être, tranchèrent ce bel avenir. Miéczyslas mourut empoisonné en 1089, à l'âge de vingt ans: il mourut quand il commençait à jouir de sa popularité.

Wladislas Herman attribua sa mort à une faction de seigneurs ennemis déclarés de Boleslas et qui craignait que son fils montât un jour sur le trône; il rejetait l'odieux de cet attentat sur un grand nombre de coupables, pour ne pas infliger de châtimens. La mort de l'infortuné Miéczyslas ne fut point vengée; mais les Polonais, qui voulaient trouver l'auteur du crime, désignèrent leur souverain. Ce soupçon, peut-être injuste, prévalut dans la nation. La mort de Witislawa, mère de Miéczyslas et de Dobrogniewa, sa grand'-mère, suivirent de près celle du jeune prince, et accréditèrent le soupçon qui planait sur le roi.

Après ces événemens, les ducs russiens se crurent en droit de ne plus garder de ménagemens; tout le territoire entre le Bug, le San et le Dniéper fut ravagé par la guerre, en 1090.

Les castellans polonais préposés dans plusieurs villes, n'étant pas entourés de gens fidèles, furent forcés par la disette, par la force ou par l'appât de l'or, de livrer les châteaux aux envahisseurs. Soit indolence, soit incurie, le roi ne leur porta pas secours. Les ducs firent alliance entre eux et se partagèrent les Etats.

Enhardis par les succès si faciles des Russiens, les Poméraniens et les Prussiens levèrent l'étendard de la révolte. Les désordres ne furent réprimés qu'à l'époque où Boleslas, fils du roi, fut en âge de prendre le commandement des armées.

Les Prussiens avaient déposé ou égorgé ceux de leurs chefs qui avaient refusé de les suivre. Il ne paraissait pas possible de résister à leur premier effort; mais le courage des Polonais en triompha, les Prussiens furent défaits, et la victoire eût été complète sans le secours des Poméraniens.

Wladislas Herman, voyant les forces ennemies toujours croissantes, voulait retourner en arrière au moment où les deux armées tombèrent sur lui à l'improviste. Obligé de combattre, il le fit à regret. C'était le 15 août 1091, jour de l'Assomption de la Vierge; il eût voulu sanctifier cette fête par la prière et le repos. L'armée polonaise, qui ne partageait pas l'indolence du roi, remporta une victoire complète; l'ennemi chercha son salut dans la fuite, après avoir abandonné toutes les places.

Cette éclatante victoire et ses heureux résultats furent l'œuvre de Sieciech, palatin de Krakovie, ou grand-général des armées polonaises.

Plusieurs châteaux furent rasés, et d'autres, tels que Pirycz (Piritz), Starygrod (Stargard), Bialygrod (Belgard), Kamin, Massow, etc., furent occupés par des garnisons polonaises, et leur gouvernement confié à Sieciech.

Sieciech était un de ces hommes à qui une valeur bouillante, mais éclairée, fait pardonner un excès d'imprudence et d'orgueil, et qui, nécessaires dans un temps de trouble et d'orage, dangereux et utiles, le sauvent par leur courage, et risquent de le perdre par leur ambition. Grand guerrier et politique médiocre, après avoir conquis les Prusso-Poméraniens, il les irrita par ses exactions, et il acheva de les aigrir par une sécurité méprisante.

Soulevés de nouveau, ils massacrèrent les garnisons, et, certains d'être punis, ils se retirèrent dans leurs forêts, en emmenant leurs familles et leurs troupeaux.

Wladislas et Sieciech divisèrent en deux l'armée polonaise; ils parcoururent ainsi une partie du pays, et commençaient à se rapprocher de la Noteç, quand ils apprirent que les Prussiens, ayant quitté en masse leur retraite, venaient attaquer l'arrière-garde polonaise.

Sieciech, sachant les forces ennemies supérieures aux siennes, voulait éviter le combat; le roi était d'un autre avis. On se décida à at-

tendre près de Drezdenko (Drzen, Driesen), et là, s'engagea un combat opiniâtre qui dura jusqu'à la nuit. Les Polonais restèrent maîtres du champ de bataille, et les Prusso-Poméraniens, profitant de l'obscurité, se retirèrent. Ce combat eut lieu le dimanche des Rameaux 1092.

Les Polonais engagèrent un grand nombre de Hongrois et de Bohémiens à grossir les rangs de leur armée ; munis de ce renfort, ils rentrèrent en Prusse. La plupart des habitans étaient retournés dans les villes, d'autres s'étaient retirés dans les forêts. Le château de Naklo (Nackel), situé sur la Netze, était assez régulièrement construit ; le palatin Sieciech proposa d'en faire le siége. On commença par l'investir, et on l'eût pris, sans doute, si la terreur ne se fût répandue parmi les assiégeans. L'impression qui leur restait de la dernière attaque des Prussiens leur en faisait craindre à tout moment d'aussi brusques. Leurs retranchemens, leurs sentinelles avancées, leurs rondes continuelles ne leur paraissaient pas des moyens suffisans; chacun songeait à sa propre sûreté.

Une nuit (en septembre 1092), les Polonais eurent tout lieu de craindre une surprise ; et, voulant la prévenir, l'armée se répandit précipitamment dans la campagne : et pendant qu'elle allait au-devant d'un danger imaginaire, les assiégés firent une sortie, comblèrent leurs tranchées, renversèrent leurs fortifications, mirent le feu aux tentes et aux chariots, brûlèrent toutes les machines, et massacrèrent tous ceux qui revenaient sur leurs pas. Les Polonais attribuèrent d'abord cet incendie au hasard ; et ils retournèrent chez eux.

Dans ce temps, la superstition faisait de tout des miracles ou des prodiges. Les prêtres s'emparèrent avidement de cette circonstance, et persuadèrent au peuple que l'unique cause du malheur était que la première campagne avait été faite durant le carême, et que l'armée n'avait point observé le jeûne. Wladislas prit cela pour article de foi, mais cependant il voulut réparer cet échec l'année suivante (1093). Une nouvelle expédition fut plus heureuse. Les Polonais occupèrent tout le pays, en laissant les châteaux, qui, faute de vivres, se rendirent. Les plus rebelles furent punis de mort, et le peuple fut amnistié. Wladislas, après avoir reçu le serment de fidélité, rentra à Gnèzne.

A toutes les époques, les chefs de la Bohême profitaient des embarras de la Pologne pour ravager la Silésie. Wladislas était donc forcé de retourner dans ses États.

Wratislas, qui fut fait premier roi de Bohême à la diète de Mayence le 16 juin 1086, par l'empereur Henri IV, mourut le 14 janvier 1092. Conrad, son frère, lui succéda, mais il mourut le 6 septembre 1092. Brzetyslas, fils de Wratislas, fut donc appelé à le remplacer. A peine reconnu par ses sujets, il réclama un prétendu tribut ou liquidation de la Pologne; et tandis que le roi Wladislas était en Prusse, les Bohémiens envahirent la Pologne, dont le territoire s'étendait alors jusqu'à la haute Elbe, près de la Bohême; elle comprenait dans sa domination toute la Silésie avec le duché de Klodzko et une partie du royaume de Bohême d'aujourd'hui.

Brzetyslas ravagea tout le pays, ne laissant derrière lui qu'un vaste désert.

Pour venger tant de calamités, Sieciech eut ordre d'entrer d'abord en Moravie et d'y faire autant et plus de dégât. Sieciech recevait les instructions du roi Wladislas en présence de son fils Boleslas, âgé de neuf ans. On s'étonnait de voir l'attention que cet enfant portait aux paroles de son père ; on fut plus surpris encore quand on le vit se jeter aux genoux du roi, en lui demandant comme une grâce la permission de faire la campagne. Le cœur du jeune Boleslas avait saisi avec une sorte de transport ce qui n'était pas même à la portée de sa raison : l'instinct, chez lui, était le précurseur du génie. Le roi le reconnut et se rendit à ses désirs, en le confiant au grand-général qui devait lui servir de guide et d'appui. Mais il est des natures qui n'attendent rien du temps et des années; le mérite, chez eux, précède l'âge ; ils naissent instruits ; ils échappent à toutes les règles ; Boleslas n'avait pas besoin d'enseignement.

Après avoir convoqué l'arrière-ban (pospolité ruszenie), le roi confia le commandement suprême aux talens et à l'expérience de Sieciech, puis il se retira dans sa capitale, sa santé ne lui permettant pas de prendre part à la guerre.

Boleslas, dès qu'il arriva à l'armée, se montra attentif à tout ce qui s'y passait; mais pour lui, rien n'avait l'attrait de la nouveauté ; il n'apprenait pas, il observait, il semblait se souvenir quand il voyait pour la première fois. Il y a l'expérience apprise et l'expérience d'instinct, comme il y a la philosophie apprise et la philosophie d'instinct, la plus sûre, la seule vraie, la seule qui résiste à l'ennui de la vie:

c'est celle que la nature a mise en nous.

Boleslas était affable, bon avec les soldats; il se faisait leur égal; il partageait leur nourriture; il ne faisait sentir sa grandeur que pour jeter à pleines mains ses libéralités; il se mêlait à leurs travaux, et dans les occasions les plus chaudes, dans celles où il y avait le plus à risquer, il était toujours à leur tête. L'ardeur du premier redoubla celle des Polonais. Ils firent main-basse sur tous les Bohémiens qui voulurent leur résister; ils dévastèrent la Moravie et emportèrent de riches butins, hommes et troupeaux.

Cette guerre atroce, cette guerre que les Polonais étaient contraints de faire ainsi par représailles, ouvrait une nouvelle campagne du *côté* de la Poméranie. Les Poméraniens, voyant les Polonais occupés pour long-temps avec la Bohême et la Moravie, marchèrent vers les frontières de la Grande-Pologne, et s'emparèrent du château de Miedzyrzecz sur l'Obra (Meseritz), dont les murs épais, et plus encore par ses rivières et ses marais, était un des plus forts remparts de la Pologne. Maîtres de cette place, ils l'étaient aussi de tous les environs, qu'ils désolaient par leurs brigandages.

Le grand-général Sieciech commandait, cette fois-ci encore, l'expédition. Boleslas, l'enfant prédestiné, supplia son père de lui accorder la grâce de défendre sa patrie.

Quand les armées polonaises vinrent sous Miedzyrzecz, en 1095, il ne leur fut pas possible d'ouvrir des tranchées dans ce terrain fangeux. Le grand-général et ses lieutenans désespéraient du succès de l'entreprise; on parlait même de faire retourner l'armée dans ses quartiers; mais Boleslas rejeta ce projet avec indignation, en déclarant qu'avant Sieciech, il était maître de l'armée. L'entrée de l'hiver était un motif pour lever le siége; le prince royal n'en tint pas compte. Il y voyait une chance de réussite. Une forte gelée, disait-il, rendrait praticables les avenues qui défendaient l'approche du château. Boleslas trouva dans son génie tous les moyens d'arriver à son but. Cette résolution étonna les Poméraniens; ils demandèrent à capituler, et Miedzyrzecz fut rendu à la Pologne.

Le héros de neuf ans retourna auprès du roi, heureux de sa gloire, et là, il fut témoin des dissensions intérieures fomentées par le favori Sieciech, auquel il inspira d'abord de l'ombrage, et ensuite de la haine.

Les guerres que la faiblesse de Wladislas avait engendrées étaient suivies, par la même cause, de désordres intérieurs. Le crédit excessif dont jouissait Sieciech avait excité un déchaînement général. L'ambition de cet homme le poussa à des injustices, à tout ce qui détermine la haine des peuples.

Profitant de la jeunesse du prince royal et de l'apathie du roi, il donnait au gré de son caprice les dignités de la cour; il dépouillait ceux qui lui étaient odieux; il les exilait, et faisait remplacer les régnicoles par des étrangers, lâches mercenaires, instrumens dociles de son ambition.

De si monstrueux abus exaspéraient les Polonais. Ils s'expatriaient par centaines en Bohême; ces émigrés étaient encore grossis par une masse d'hommes perdus d'honneur ou criblés de dettes, et qui cherchaient fortune dans les hasards de la guerre civile.

Brzetyslas les accueillit à bras ouverts, et les engagea à se faire justice par la force. Il ne manquait plus qu'un chef pour diriger la rébellion.

Zbigniew, fils naturel du roi, et que celui-ci avait envoyé en Saxe lors de son premier mariage, était tout-à-fait de nature à servir de tels projets. Ces malveillans se groupèrent autour de lui, et, sous le prétexte de se venger de Sieciech, se mirent en insurrection.

La troupe indisciplinée se présenta au devant Wroçlaw (Breslau), et le gouverneur Magnus eut la faiblesse de leur en ouvrir les portes, à condition, pourtant, que Zbigniew s'éloignerait dès que le roi son père l'ordonnerait.

Sieciech, voyant l'orage prêt à éclater sur sa tête, réunit l'armée; mais redoutant Boleslas, il lui fit ordonner de rester à Krakovie, et il engagea le roi, ce roi vieux et infirme, à se mettre à la tête des troupes. Breslau se rendit à son souverain légitime; Zbigniew, voyant que les événemens ne lui étaient pas favorables, se dirigea sur Kruswiça, et dès qu'il y fut, il appela les Prussiens à son secours.

Pour châtier son insolence, le roi des Polonais quitte Breslau et trouve Zbigniew en ordre de bataille près du lac de Goplo, non loin de Kruswiça. Les insurgés, n'étant pas appuyés par les Bohémiens, furent acculés au lac et cernés de tous côtés. Une partie fut précipitée dans les eaux, et l'autre passée au fil de l'épée. Cette bataille eut lieu en 1096.

Zbigniew fut arrêté et remis entre les mains de Sieciech, au moment où il cherchait à fuir du côté de Kruswiça. On le mit dans un cachot à Sie-

ciechow, sur la Vistule. Kruswiça, livrée au pillage, fut détruite et ne se releva plus.

Sur ces entrefaites, la guerre civile recommençait entre les ducs russiens, guerre d'assassinats et d'empoisonnémens; et ces rivaux si peu dignes d'une telle protection osaient demander secours aux Polonais!... Le roi Wladislas se rendit avec ses troupes à Buzeso sur le Bug; mais voyant que son intervention était sans résultats, il revint à Gnèzne, où devait se faire la grande cérémonie d'une nouvelle consécration de l'église cathédrale.

Toute la famille royale et les principaux de l'Etat s'y trouvaient; c'était le 1er mai 1097. Mais pendant qu'on s'occupait des pieuses cérémonies, les Poméraniens tentaient de surprendre la nuit le château de Santok (Zantoch), à l'embouchure de la Netse dans la Warta. Heureusement la garnison polonaise repoussa vigoureusement cette attaque imprévue; malgré cet échec, les Poméramiens ne se découragèrent pas, et attendaient une autre occasion.

Wladislas, bon jusqu'à la faiblesse, se laissa fléchir par les évêques; à l'époque des cérémonies de Gnèzne, il élargit Zbigniew. Sieciech, unique auteur de la guerre civile, odieux au roi comme à son fils naturel, fut à son tour exilé de la cour.

Wladislas avait encore une tâche à accomplir, il devait réprimer l'audace des Poméraniens, et pour donner à Zbigniew une éclatante occasion de réparer son honneur, il l'associa à Boleslas, qu'il venait de mettre à la tête de son armée; les deux frères avaient mission de la commander avec un pouvoir égal. Cette disposition impolitique engendra la jalousie; les ordres émanés de l'un étaient blâmés par l'autre: heureusement l'ennemi ignorait cette désunion.

Le roi, voulant satisfaire l'ambition des deux frères, voulant égaliser leurs droits, mit sur le même rang l'héritier légitime et l'enfant que la politique et les lois en avaient exclu. Il confia l'administration des provinces aux deux jeunes princes, ne conservant pour lui-même que l'autorité souveraine sur tout le royaume.

Boleslas eut en partage les terres de Krakovie, de Sandomir et de Silésie.

Zbigniew eut la Mazovie et une partie de la terre de Siéradie.

Wladislas jeta ainsi les germes des longs malheurs qui pèseront sur l'infortunée Pologne!

La fierté, l'orgueil froissé de Sieciech, ne lui laissaient pas de repos; il profita de l'absence des deux princes pour fléchir Wladislas et regagner ses bonnes grâces. Pour en arriver là, il répandit le bruit que les Bohémiens allaient attaquer la Pologne. Boleslas réunit donc ses troupes et marcha vers la frontière; mais on n'y trouva aucune apparence d'hostilité.

Boleslas et Zbigniew s'unirent alors pour poursuivre à outrance Sieciech, et le roi, pressé par ses fils, parut se rendre à leurs représentations. Sieciech fut encore exilé; mais cette fois ses biens lui furent conservés, et on lui permit de se retirer à Sieciechow, château que ce ministre avait fait fortifier à neuf.

Les deux frères ne furent pas satisfaits dans leur vengeance, ils résolurent d'investir le château; le roi s'en alarma, se déguisa, trompa la vigilance des troupes qui l'observaient, et, suivi seulement de trois courtisans, il alla s'enfermer avec son favori.

Boleslas et Zbigniew abandonnèrent Sieciechow, et ils revinrent chacun dans leurs possessions pour y affermir leur pouvoir; mais bientôt ils unirent leurs forces pour investir la ville de Plock, sur la Vistule, résidence favorite du roi. Wladislas et Sieciech accoururent pour la défendre, et la ville aurait été prise si l'archevêque de Gnèzne n'eût conseillé au roi de préférer un utile repos à l'honneur de protéger un homme qui était un sujet perpétuel de discorde.

Il fut en conséquence arrêté que Boleslas et Zbigniew remettraient au roi toutes les places qu'ils avaient usurpées, et que Sieciech sortirait du royaume avec ordre de n'y jamais rentrer. Il se retira donc dans les terres russiennes, et la paix fut bientôt rendue à l'État.

Les années 1097, 1098 et une partie de l'année 1099, revirent d'affreux désordres et toutes les horreurs de la guerre civile dans les terres russiennes. Les Polonais, occupés, comme on l'a vu plus haut, de leurs propres intérêts, ne purent intervenir.

Kaloman, roi de Hongrie, crut devoir embrasser le parti des ducs russiens; il se mit à la tête de ses troupes; mais il fut tellement battu, qu'il n'eut que le temps de regagner ses États.

De cette intervention, qui n'était autre chose qu'un envahissement, datent les prétentions des monarques autrichiens sur la Gallicie actuelle; prétentions qui se déclarèrent ouvertement lors du premier partage de la Pologne en 1772!!

Les Poméraniens étaient prêts à saisir les oc-

casions où ils verraient la Pologne en danger, épiant le moment où ils pourraient s'emparer du fort de Santok; mais comme il était difficile de le prendre par surprise, ils résolurent d'en bâtir un sur l'autre bord de la Netze.

Zbigniew fut envoyé pour s'opposer à leur dessein; ambitieux sans habileté, dépourvu de talens militaires, il n'osa pas attaquer les Poméraniens. Cette inconcevable conduite courrouça Boleslas, il demanda des troupes et se dirigea vers la Netze. Les Poméraniens avaient achevé leur ouvrage sous les yeux mêmes des Polonais, et faisaient le siége de Santok; mais bientôt ils furent repoussés au-delà de la rivière, et assiégés à leur tour; pressés vivement, ils mirent le feu à leur forteresse et l'abandonnèrent une nuit, en 1099.

Cette action, aussi courageuse que bien conçue, inspira une telle admiration pour Boleslas, qui n'avait alors que quatorze ans, que le duc de Bohême, son oncle, lui demanda comme une faveur de venir chez lui, à Satec (Saatz sur l'Eger); il lui donna le fort de Kamieniec sur la Neisse, et, du consentement des seigneurs de sa cour, il le créa porte-glaive, la plus grande dignité militaire de cette époque.

Mais une cérémonie nationale, et par conséquent plus chère à Boleslas, devait relever sa gloire : le roi Wladislas voulut lui donner lui-même le baudrier; il touchait à sa quinzième année, et, selon l'usage du temps, il n'appartenait pas officiellement à la profession des armes. Le 15 août 1100 fut désigné pour cette imposante cérémonie; les principaux de l'État y furent invités, et des jeux publics devaient rehausser l'éclat de la fête. La magnificence des préparatifs augmentait l'impatience des courtisans et du peuple, au moment où l'on apprit que les Poméraniens avaient reparu dans les plaines de Santok.

Boleslas se serait cru indigne des nouveaux honneurs qu'il allait recevoir, s'il ne les avait sacrifiés au bien de sa patrie, et, malgré les représentations de son père, il engagea à le suivre tous ceux qui avaient à cœur la gloire de la nation.

Il marcha nuit et jour par des chemins détournés, et tombant à l'improviste sur les Poméraniens, il les passa au fil de l'épée; les survivans, il les emmena à Płock : là, il trouva les apprêts de la cérémonie qu'on avait différée et qui venait comme pour couronner son triomphe.

A peine le jeune héros fut-il revêtu du baudrier et du sabre d'honneur, qu'il brûla de se distinguer par de nouveaux exploits; les ducs russiens ne tardèrent pas à lui en donner l'occasion. Ces ducs avaient fait trêve à leur animosité mutuelle pour envahir la Pologne; unissant leurs troupes, ils les divisèrent en quatre corps d'armée, et, dès le 10 août 1100, ils pénétrèrent dans le royaume; ils devaient ensuite se réunir sur les bords de la Wistule pour retourner en force dans leur pays, en emportant le butin qu'ils auraient fait dans leur campagne.

Il fallut bien du temps avant que Boleslas fût en état de les combattre, et il avait à peine assez de troupes pour espérer de les vaincre; cependant il marcha contre eux. Il se dirigea par des bois épais, les côtoya sans cesse. Guettant le moment où l'ennemi serait en pleine sécurité, et ayant bien calculé toutes ses ressources, il fondit sur l'avant-garde avec tant d'impétuosité et de courage, qu'il parvint à pénétrer dans leur camp, les mit en fuite, fit prendre les armes aux prisonniers, en tua un grand nombre et leur enleva tout le butin qu'ils se disposaient à emporter chez eux.

La joie que cette victoire causa dans toute la Pologne fut troublée par la mort de Wladislas Herman. Il expira, le 5 juin 1102, à Płock, à la suite d'une maladie violente, dans sa 59e année. Quelques chroniqueurs croient qu'il fut empoisonné par son fils naturel Zbigniew.

Wladislas régna pendant 21 ans et fut enterré à Płock.

BOLESLAS BOUCHE-DE-TRAVERS (1102-1139).

Né en 1085, Boleslas succéda à son père à l'âge de 17 ans. Dans son enfance il eut une maladie qui lui déforma les lèvres, de là vint son surnom de Bouche-de-Travers ou Bouche-Torse; mais cette difformité, au dire des chroniqueurs contemporains, ne le défigurait pas du tout : *Ad gratiam magis quam ad deformitatem producta difformitas*. Il était le troisième du nom de Boleslas.

Du vivant de Wladislas Ier, le partage du royaume n'était pour ainsi dire qu'illusoire, car les provinces confiées à l'administration de Bo-

leslas et de Zbigniew étaient sous la direction immédiate des lieutenans, et le roi s'était conservé la souveraine domination.

A la mort de Wladislas, la discorde éclata entre les deux frères. Boleslas, comme fils légitime, avait des droits incontestables; mais tous deux voulaient le royaume, tous deux voulaient les trésors. Sur les cendres fumantes de leur père ils se disputaient ses dépouilles, et ils en seraient venus aux dernières extrémités, sans l'intervention de Martin, archevêque de Gnèzne. Un accommodement eut lieu; Boleslas, comme héritier légitime, eut les deux tiers de l'Etat avec ses villes capitales Gnèzne et Krakovie. Quant aux trésors, ils furent partagés également.

Boleslas, le dernier des Piasts, devait penser à propager cette illustre race; mais il ne s'était pas encore arrêté sur le choix d'une épouse: avant tout il se dévouait à la gloire de sa patrie: ses premières victoires ne lui suffisaient pas, il voulait se venger de l'attaque des ducs russiens.

Des avantages incessans, un triomphe qui suivait chaque bataille, contraignirent le duc Sviatapolk à demander la paix; mais il ne l'obtint qu'à la condition qu'il donnerait sa fille en mariage au vainqueur.

La paix fut conclue. Boleslas III, Bouche-de-Travers, épousa Zbislawa, fille de Sviatapolk, duc de Kiovie et de Halicie; ce mariage fut une garantie contre les entreprises de Zbigniew, dont le caractère remuant n'avait jamais cessé d'exciter les Russiens.

La parenté qui existait entre le roi et la princesse nécessita des formalités qui retardèrent leur union; il fallut demander des dispenses au pape Paschal II. Par l'entremise de Baldouin ou Baudouin, évêque de Krakovie, on les obtint, et Zbislawa fut amenée à Krakovie. Le mariage fut célébré le 16 novembre 1102. Les huit jours qui le précédèrent et les huit jours qui le suivirent furent consacrés à des actes de générosité et de bienfaisance: le roi fit distribuer au peuple des sommes immenses, et il accorda des grâces à ceux qui les avaient méritées.

Zbigniew, tourmenté par l'ambition et poussé à la révolte par Sieciech, profita du moment où l'on célébrait le mariage du roi pour demander des secours à la Bohême et pénétrer à l'improviste en Silésie. Zbigniew pensait que Boleslas n'aurait ni le pouvoir ni la volonté de repousser son agression: les hommes médiocres et ambitieux ne savent point juger la portée du génie.

Boleslas apprend le nouveau danger qui le menace, et il quitte sa jeune épouse; il s'arrache sans regret aux fêtes, à l'ivresse de son peuple, pour voler au combat. En se disposant à partir, il envoie Skarbimir, son grand-général, à Borzywoy, duc de Bohême, avec mille marcs d'argent. Les deux ministres, favoris du duc, se le partagèrent. L'armée bohémienne bat en retraite (1103), et le roi remet à un autre temps le châtiment qu'il réservait à Zbigniew.

Le duc de Moravie, Swientopelk, irrité de voir qu'il avait été oublié dans le partage des marcs d'argent, s'en vengea en ravageant la Bohême et la Silésie, et, tandis que cette ignoble guerre désolait les bords de l'Oder, Zbigniew allumait la guerre civile chez les Poméraniens.

Boleslas, sans perdre de temps, marche au-devant d'eux, en envoyant en Moravie Zelislaw, son autre grand-général. La Moravie fut encore une fois dévastée. Zelislaw perdit la main droite dans une bataille sanglante, et, au moment où il était frappé, il blessait mortellement son adversaire avec la main gauche (1104). Le roi, pour récompenser sa bravoure, lui donna des biens considérables et une main en or massif.

Boleslas, pour tromper l'ennemi, annonça qu'il allait réunir ses troupes dans la ville de Glogow; mais il prit la route du nord, et, marchant sept jours de suite à travers bois et par des défilés presque impraticables, il arriva en vue de Kolobrzeg (Colberg), bien résolu de s'en rendre maître. Cette ville était une des plus considérables de la Poméranie, tant par son étendue que par ses richesses. Située sur la mer Baltique, elle devenait tous les jours plus puissante par son commerce. L'armée polonaise enfonça ses portes à coups de hache, et Boleslas, prêt à franchir les derniers obstacles, s'aperçut qu'il n'était suivi que d'un très-petit nombre de troupes; la plus grande partie restait au dehors, ne voulant pas abandonner le pillage. Cet événement le mit en danger; force lui fut de revenir sur ses pas; il se retrancha dans les faubourgs. Les pillards furent exécutés à l'instant; cet exemple de sévérité fut utile. Mais, pendant que cela se passait, les assiégés eurent le temps de se mettre en mesure. L'armée de Boleslas, chargée d'un butin considérable pris dans les pays environnans de Kolobrzeg, revint en Pologne. Mais elle ne fit que la traverser; le roi, à sa tête, la dirigeait en Moravie, pour achever ce que Zelislaw avait commencé.





Zbigniew.

Fils naturel du Roi Wladislas I.er

L'année suivante, 1105, les Poméraniens déposèrent Swatybor, leur gouverneur. Boleslas les menaça d'une nouvelle guerre, et ces menaces eurent le résultat qu'on devait en attendre.

Le roi des Polonais n'ignorait pas que Zbigniew était le principal moteur de ces guerres atroces, et, pour arrêter l'effusion du sang, il chercha à gagner le cœur de son frère. A cet effet, il lui envoya en Mazovie une députation pour amener une réconciliation. Zbigniew parut se prêter à ce qu'on lui demandait; il consentit à se rapprocher du roi, en méditant l'infâme projet de l'assassiner (1106).

Avec la noirceur et la bassesse de son caractère, il avertissait les Poméraniens de tout ce qui se passait dans le camp de Boleslas. Ceux-ci se rapprochèrent donc des frontières, et avec d'autant plus de sécurité, que Skarbimir, qui commandait l'expédition dirigée contre eux, était déjà retourné à son quartier-général.

Boleslas III, étant invité par un gentilhomme à vouloir bien assister à la cérémonie de la consécration d'une église, partit le lendemain pour la chasse, et, n'étant suivi que de 80 soldats, il courut risque de perdre la vie; il fut soudainement attaqué par 3,000 Poméraniens. Ayant un courage supérieur à tous les dangers, il s'élança sur eux le sabre à la main, et parvint à se faire jour au travers de cette nuée d'ennemis. Ne voulant pas fuir, mais vaincre, il revient sur ses pas, il combat, il multiplie ses forces, il se surpasse en courage, et se fraie pour la seconde fois un passage. Il n'avait plus à ses côtés que cinq combattans; mais que lui fait le nombre, à lui, génie plein d'audace? mais que lui fait le nombre, à lui, dont la volonté puissante immole tous les obstacles comme elle surmonte tous les dangers? Il attaque pour la troisième fois; les rangs ennemis commençaient à s'éclaircir, chaque Polonais avait valu des centaines de soldats; le roi avait eu son cheval tué sous lui, il combattit à pied pendant long-temps; enfin, Skarbimir, blessé, ayant perdu un œil dans le combat, arriva avec trente cavaliers, mais comme lui blessés et harassés de fatigue; cependant ce renfort suffit pour dégager le roi et mettre l'ennemi en fuite.

Le gros de l'armée, apprenant les dangers du roi, accourut à son secours; elle le rencontra avec sa cuirasse et son casque percés dans tous les sens, et une armée polonaise, qui ne sait s'étonner que de la lâcheté, resta stupéfaite d'admiration. Le roi n'avait jamais montré plus de sérénité et de joie qu'après ce combat (1106).

Quand le roi fut rentré à Gnèzne, il enrôla un grand nombre de Russiens et de Hongrois dans ses armées, pour tenir tête à de nouvelles attaques.

Les Poméraniens et les Bohémiens, poussés par les constantes intrigues de Zbigniew, envahirent de nouveau la Pologne (1107). Cette alliance, qui avait pour but de l'accabler, n'avait rien qui dût la surprendre. Le roi ordonna à Skarbimir d'aller en Prusse, et lui, à la tête du reste de ses troupes, se dirigea sur la forêt Hercynienne. L'ennemi, effrayé, recula; et Boleslas, rassuré sur la Bohême, porta toutes ses forces contre les Prusso-Poméraniens.

Après avoir occupé militairement plusieurs places, il entreprit le siége de Bialygrod (Belgard, Alba-Regia). Dès qu'il l'eut investi, il envoya deux hérauts, avec mission de présenter à la ville deux boucliers, l'un blanc, signe de paix, l'autre rouge, signe de guerre. Les assiégés gardèrent les deux boucliers, et répondirent avec arrogance qu'ils voulaient la paix, mais qu'ils ne la voulaient que quand le bouclier blanc serait teint du sang polonais.

Lorsque toutes les dispositions furent prises pour l'assaut, Boleslas en personne, suivi seulement de quelques hommes d'élite, s'élança, la hache d'une main, le bouclier de l'autre, aux portes de la ville. De longs madriers l'aidèrent à traverser les fossés, et, le premier, il rompit les herses qu'il rencontra sur son passage. L'eau bouillante et la poix fondue que les assiégés jetaient sur lui ne purent parvenir à lui faire quitter sa position; il n'abandonna point la porte avant de l'avoir enfoncée. Les Polonais, animés par l'exemple de Boleslas, pénétrèrent dans la place, et firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent (1107).

Aussitôt, les villes de Colberg, Kamin, Coslin, Wollin, Szczecin (Stettin), en un mot, toute la Poméranie, se rendit à discrétion à son souverain légitime.

Gniewomir, seigneur et gouverneur de Czarnkow, sur la Netze, se déclara en insurrection. Son château fut emporté d'assaut, et lui n'obtint sa grâce qu'à la condition qu'il embrasserait la foi chrétienne.

Cet événement inattendu déconcerta les projets de Zbigniew, et Boleslas résolut de le faire juger solennellement pour tant d'infamies. Poursuivi, il se mit sous la protection de Beaudouin,

évêque de Krakovie. Confiant dans cet appui, il se présenta devant son frère, se prosterna à ses pieds, ne lui demandant que la vie et le grade de soldat dans l'armée polonaise. Le roi eut la faiblesse de lui accorder sa grâce. Lui accorder sa grâce était, certes, une faiblesse; mais lui donner la Mazovie était une faute immense (1108).

A cette époque, Henri V, empereur d'Allemagne, faisait de grands préparatifs de guerre contre Koloman, roi de Hongrie; il voulait punir ce prince, qui avait fait massacrer une armée de croisés qui traversait la Hongrie.

Koloman, dans cette circonstance, implora l'alliance de Boleslas. Ces deux princes se rencontrèrent dans le comté de Spiz (Zips); ils conclurent un traité offensif et défensif, et Boleslas promit en outre de donner en mariage sa fille Judith au fils de Koloman, lui assignant pour dot la starostie ou le comté même de Spiz (Zips), à la condition qu'après sa mort le comté retournerait à la Pologne.

Cette alliance engagea donc la guerre avec l'empereur; mais avant la réunion des deux monarques, Boleslas parcourut en vainqueur toute la Bohême, brûla les faubourgs de Praga, et marcha derechef en Poméranie, où le perfide Zbigniew suscitait de nouveaux troubles (1108).

Conjuré avec les Poméraniens, il crut le moment venu où il pourrait leur livrer Boleslas. Après la soumission d'Uyscie sur la Netze, le roi des Polonais se dirigea sur Wollin, cette ville s'étant révoltée. Il en faisait le siége lorsque Zbigniew tomba à l'improviste dans son camp, le croyant dans l'inaction; mais la pensée de Boleslas était partout, allait au-devant de tout: l'attaque ne réussit pas, il fit un grand nombre de prisonniers à l'ennemi. Parmi eux, il en était un qui se refusait à lever la visière de son casque; on l'y contraignit, et on reconnut Zbigniew.

Le lendemain, on convoqua un grand conseil de guerre, et toutes les voix se prononcèrent contre Zbigniew. Sieciech, qui était rentré dans les bonnes grâces du roi, fut le premier à voter pour une mort immédiate. Tous les soldats demandaient qu'on leur livrât le traître, et qu'ils en feraient justice.

Zbigniew pleura, s'humilia avec la feinte contrition d'un lâche, et Boleslas, par fatalité ou par faiblesse, lui pardonna, lui imposant pour toute condition de s'éloigner de ses Etats.

Gniewomir, oubliant et son honneur et les bontés qu'il avait reçues du roi, se révolta; mais, fait prisonnier à l'instant, il fut tué par un coup de massue, en présence de l'armée.

Malgré les succès de Boleslas, malgré ses victoires, les Poméramiens n'abandonnaient pas leurs habitudes guerroyantes.

La ville de Naklo, bien fortifiée, servait de repaire à leurs brigandages; il importait donc à Boleslas de ne pas la laisser en leur possession. A cette fin, il réunit toutes ses troupes à Kruswiça, et de là il marcha sur Naklo.

Au mois de juillet 1109 le château fut investi, et tous les préparatifs pour l'attaque achevés. Alors les assiégés demandèrent un armistice de quinze jours. Boleslas crut ne pas devoir le refuser, et pendant ce temps les assiégés firent venir des renforts pour attaquer les Polonais par surprise.

Au nombre de quarante mille, ils vinrent fondre sur l'armée polonaise; la trouvant dans le repos, désarmée, assistant au service divin le jour de la Saint-Laurent, cette attaque inattendue l'eût laissée sans défense, si le génie de Boleslas ne fût venu en aide. L'ennemi présentait des forces cinq fois plus considérables que les siennes; mais son talent supplée au nombre, et sa valeur ne calcule ni les obstacles ni les dangers.

Tandis que les Poméraniens se retranchaient derrière les palissades et les remparts élevés à la hâte, le roi, à la distance d'un trait de flèche, parcourt toute la ligne pour découvrir les points les plus faibles. Il ordonne à Skarbimir de tourner l'ennemi par les chemins de traverse, et de l'attaquer au moment où le roi lui-même feindrait une attaque sur les devans.

Toujours à la tête de ses braves guerriers, le roi se jette sur les palissades et renverse tout ce qui se trouve sur son passage.

Skarbimir attaquait les derrières de l'armée avec autant de vigueur. Un carnage affreux s'étendit sur toute la ligne. Près de trente mille Poméraniens furent tués, et deux mille faits prisonniers. Le reste chercha son salut dans les forêts voisines, ou se sauva dans le château de Naklo. Une pareille victoire rendait inévitable la prise du château; il fut ruiné, et plus de huit mille personnes, hommes et femmes, furent transportées au fond de la Pologne.

Les chroniqueurs disent qu'au moment où l'armée polonaise quitta Kruswiça pour aller faire la conquête de Naklo, on vit s'élancer du clocher de l'église de Saint-Vitt un ange entouré

d'une flamme lumineuse, et portant à la main une pomme d'or. L'armée suivit l'ange, qui ne s'arrêta qu'au-dessus de Naklo, en jetant sa pomme d'or comme l'espoir de la soumission de la ville.

L'or, dans tous les temps et dans tous les pays, a souvent été un puissant auxiliaire dans la prise des forteresse, mais sans tous les moyens qu'on employa, sans la bravoure surnaturelle des Polonais, sans la valeur, la détermination de leur chef intrépide, le siége peut-être eût été sans résultat, comme en 1092.

Swientopelk, qui donna des preuves d'une grande habileté militaire dans cette expédition, fut nommé gouverneur général de la Poméranie.

L'armée polonaise, à peine remise de ses fatigues, dut se préparer à de nouveaux combats. Toute l'Allemagne menaçait la Pologne ; les Saxons, les Bavarois, les Suèves, les Turinges, les Franconiens, les Bohémiens avec leurs lieutenans et ayant pour chef Zbigniew, les Misniens avec l'empereur Henri V à leur tête, inondèrent toute la partie de la Pologne située entre l'Elbe et l'Oder.

Henri mit d'abord le siége devant Lebus sur l'Oder, qui se rendit. Animé par cet avantage, il voulut attaquer Bytom (Beuthen sur l'Oder) ; mais la garnison polonaise fit une si vigoureuse sortie, que les Allemands furent forcés de reculer. Ils tentèrent un assaut, qui fut également repoussé. Dès-lors l'empereur prit en haine et en mépris Zbigniew, qui lui avait assuré, à l'ouverture de la campagne, que les Polonais plieraient devant ses forces.

Après des efforts impuissans pour se rendre maître de Bytom, il l'abandonna et porta son armée sur Glogow (Gross Glogau).

Avant d'attaquer Boleslas, l'empereur Henri lui avait écrit la lettre suivante :

« L'empereur Henri au roi des Polonais Boleslas, salut et santé. Eu égard à la sublimité de ta vertu, et cédant aux vœux des princes de ma suite, je t'apprends que je me contenterais de trois cents marcs d'argent, et m'en retournerais tranquillement dans mes foyers. Cette somme suffira à mon honneur, et au maintien de la paix et de la bonne amitié entre nous. S'il te plaît ne point accepter ma proposition, attends-moi sous peu dans ta capitale de Krakovie. »

Voici la réponse de Boleslas : « Boleslas, roi des Polonais, souhaite la paix à l'empereur Henri, mais il ne doit pas l'espérer dans des marcs d'argent. Sa majesté est libre de rester ou de partir, mais il n'y a pas de menace qui puisse me réduire à m'avouer tributaire d'un seul denier. J'aime mieux perdre la Pologne en sauvant son indépendance, que de la posséder au prix d'une paix ignominieuse. »

A la suite de cette noble réponse empreinte de sentimens tout polonais, Henri traversa l'Oder, et mit le siége devant Glogow, située alors sur la rive droite du fleuve. Les Allemands étaient cent fois plus forts en nombre que l'armée polonaise ; le roi Boleslas pensait donc qu'il fallait attendre, pour commencer l'attaque, les détachemens de Russiens et de Hongrois qui devaient grossir l'armée.

La défense des assiégés fut si soutenue, si énergique, que les Allemands durent se replier un moment; mais ils étaient tellement supérieurs, numériquement parlant, que les Polonais désespérèrent de leur résister ; ils firent donc déclarer à l'empereur l'intention où ils étaient de se rendre, si, avant cinq jours, ils n'obtenaient pas des secours de Boleslas qui se trouvait à quelques lieues de distance au nord du fleuve. L'empereur accepta leur proposition et demanda des otages. Des fils de citoyens notables furent envoyés sous la condition qu'ils seraient rendus à leurs familles après l'expiration de l'armistice. Les Glogowiens informèrent Boleslas de leur convention. Dans cette cruelle alternative, il répondit qu'ils eussent à tenir ferme dans le cas même où il ne pourrait pas aller à leur secours au terme prescrit. Il les exhorta à profiter de ce temps pour opposer de nouvelles barrières à la fureur de l'ennemi. Il leur dit que la gloire, la liberté, l'amour de la patrie devaient être plus chers que les otages qu'ils avaient donnés ; mais qu'après tout, s'ils se livraient à l'empereur, il aurait assez de puissance pour les arracher de ses mains, et les punir de leur indigne faiblesse.

Tous alors, hommes, femmes, enfans, se mirent à creuser des fossés derrière les brèches, et multiplier les moyens de défense.

Le terme de l'armistice étant expiré, Henri entreprit l'attaque, et pour inspirer de la frayeur aux assiégés, il ordonna d'exposer les otages sur les machines de guerre, s'imaginant que la pitié pour son semblable l'emporterait chez les Polonais sur l'amour de la patrie : cet homme n'avait pu sentir que dans cet amour sublime de la patrie, il y a la force du martyr comme dans la foi !

La barbarie de l'empereur redoubla le courage des assiégés.

Etonnés d'une si vigoureuse résistance, les Allemands levèrent le siége après avoir perdu beaucoup de monde. L'année 1109 est la plus belle page de l'histoire de la ville de Glogow. Cette fidélité à la mère-patrie est au-dessus de tous les éloges qui se disent.

Boleslas reçut presque en même temps que la défaite des assiégeans les secours qu'il attendait. Il s'approcha de la ville, et serrant de près les Impériaux, il les tint comme assiégés dans la plaine où ils avaient campé.

La cavalerie polonaise était sans cesse autour de leurs lignes de circonvallation, s'avançait le sabre à la main jusqu'à leurs barrières, forçait leurs gardes, dispersait leurs patrouilles et s'emparait des fourrages. Les assiégés à leur tour faisaient des sorties qui leur profitaient, et ils pouvaient par ce moyen communiquer avec leur roi.

Le courage, l'intrépidité des Polonais inspiraient tant d'enthousiasme, que même l'ennemi ne put résister à cette influence. Plusieurs poètes militaires allemands composèrent des hymnes et des chansons à la louange des Polonais. Henri en fut tellement courroucé qu'il fit annoncer à son armée, au son de la trompette, que ceux qui diraient ou chanteraient de tels vers seraient punis de mort.

Henri, ne sachant plus que faire avec son redoutable ennemi, chargea le duc de Bohême Swientopelk d'attaquer les Polonais avec ses troupes, et lui-même conçut le projet de marcher sur Breslau; mais dans le même temps un événement tragique vint attrister Henri.

Wigbert, comte de Groieç, beau-frère et ami de Borzywoy, que Swientopelk avait chassé de son duché, voulut s'en venger. Le 11 octobre 1109, il ordonna à un noble bohémien, Jean Cysta, de tuer Swientopelk, ce qu'il exécuta dans un lieu voisin de la tente de l'empereur. Ce meurtre peut être excusé, car Wigbert et Cysta avaient à venger l'assassinat de presque toute leur famille, ordonné par Swientopelk. Les Bohémiens, ayant appris cet événement, se retirèrent chez eux, et Boleslas ne manqua pas d'en profiter; cependant, avant de rien entreprendre, il essaya de faire des propositions à Henri; celui-ci, malgré l'étonnement que lui causait cette démarche, consentit néanmoins à entrer en négociation, mais à la condition que les Polonais s'avoueraient tributaires de l'empire, et qu'ils rendraient à Zbigniew la possession de ses Etats. Boleslas répondit par écrit « que la » Pologne, nation libre, ne consentirait jamais » à se rendre tributaire de qui que ce soit, et » qu'elle n'aurait jamais foi en Zbigniew qui » avait trahi sa patrie, et avait été parjure à sa » parole. »

Henri, croyant que l'aspect de ses immenses richesses serait capable d'imposer aux Polonais, fit apporter un trésor devant les négociateurs en leur disant : « Voilà les armes qui me » donneront les moyens et la force pour com» battre les Polonais. » Alors, Skarbek, chef de l'ambassade polonaise, tirant un anneau de prix de son doigt, le jeta dans cet amas de richesses, en disant : « Que l'or aille se réunir à » l'or! » Henri, plus confus encore que stupéfait, ne trouva que ces mots à répondre : *Habe dank*, je vous remercie.

La position de l'empereur d'Allemagne s'aggravait de jour en jour, et celle du roi des Polonais grandissait en gloire et en prospérité.

Henri fit répandre le bruit qu'il allait à Krakovie, et réellement il voulait s'emparer de Breslau; il ne tarda pas à faire camper ses nombreuses armées à deux lieues de la ville, dans une vaste plaine. Boleslas le suivit de près. Ici les chroniqueurs diffèrent dans leurs narrations : les uns veulent que Boleslas, livrant bataille, fit justice de l'orgueil de Henri; que 40,000 hommes demeurèrent sur la place, que le reste fut mis en déroute, et que l'empereur se sauva à la faveur d'un déguisement. Les autres disent que la disette et les maladies contagieuses accablèrent l'armée ennemie qui déjà avait peine à lutter contre des combats partiels, Mais une tradition, qui s'est perpétuée jusqu'ici, rapporte que les plaines jonchées de cadavres allemands attirèrent sur le camp une foule de chiens et de corbeaux; ils en firent leur pâture, et de là vint le nom de Hundsfeldt, *plaine des chiens* (novembre 1109).

Non content de s'être vengé de l'invasion étrangère, Boleslas marcha sur la Bohême; mais il quitta bientôt ces contrées, laissant une partie de ses troupes à Borzywoy, pour l'assister dans son projet de reprendre le trône de Bohême, et lui se rendit en Moravie, pour imposer aux rebelles.

Pendant que Boleslas suffisait à tout, déjouait tous les complots, combattait victorieusement



Boleslas III enfonçant la porte de Bialygrod en Poméranie.

de l'Impr. de Lacler

ses ennemis, Henri perdait la fleur de ses troupes, et, retiré au fond de l'Allemagne, il se voyait réduit à demander la paix.

Boleslas, pour prouver peut-être qu'il savait être généreux avec ses ennemis, et pour les accoutumer à sa présence, alla en 1110 à Bamberg en Franconie, suivi d'un nombreux cortége. Le peuple accourait de toutes les provinces pour voir l'illustre et invincible guerrier. L'empereur reçut le roi des Polonais avec la plus grande distinction; ils conclurent un traité d'alliance à peu près dans la même forme, dans les mêmes conditions que le traité entre Boleslas-le-Grand et l'empereur Othon.

Pour cimenter l'amitié qui allait les unir (amitié de roi à empereur), pour en assurer les bienfaits à leurs descendans, il fut arrêté que Boleslas, veuf depuis 1108, épouserait Salomée, fille de Henri l'aîné, comte de Bergen. Après la cérémonie des noces, la nièce de l'empereur Henri, la fille de Léopold, marquis d'Autriche, la princesse Agnès, fut fiancée à Wladislas, fils de Boleslas III, leurs pères prenant l'engagement solennel de les unir dès qu'ils auraient l'âge exigé par les usages ou les lois, observés par les souverains.

Les prisonniers de guerre allemands furent rendus, et Henri remit au roi des Polonais le château de Lubus, sur l'Oder; à la suite de cette alliance, le roi retourna à Glogow, dans l'intention de réparer cette ville et de récompenser ses habitans, pour leur admirable conduite dans les derniers événemens.

La paix de Bamberg et le départ de l'empereur en Italie, où il menait ses troupes pour obliger le pape à le couronner, engagèrent Boleslas à diriger ses projets sur la Bohême.

Zbigniew intriguait toujours chez les Bohémiens contre les Polonais; mais Boleslas avait à opposer Sobieslas, frère du duc de Bohême, et qui avait des droits au trône de Prague.

Animé par la perfidie de Zbigniew, avide de combats et de gloire, le roi quitta Krakovie et franchit la Silésie méridionale; il entra, au mois de septembre de l'année 1111, dans les districts de Czaslaw et de Chradim. Plusieurs combats livrés sur les bords de la Cydlina ouvraient aux Polonais la route de la capitale.

Wladislas, sentant tout ce que sa position présente avait de grave, se hâta d'en prévenir les suites. Il céda la ville et le duché de Sateç (Saatz) à Sobieslas, son frère; après cette victoire, Boleslas revint dans sa patrie.

A l'époque dont nous traçons les annales, l'Europe et l'Asie retentissaient de l'expédition des croisés dans la Terre-Sainte. Boleslas, comme toutes les âmes élevées, avait compris la grandeur du christianisme; il voulut contempler la sainte cité, et voir ces innombrables guerriers qui allaient à sa conquête; il se rendit en Palestine entre les années 1112 et 1113.

La Bohême n'était point tranquille, ses troubles nécessitaient une nouvelle expédition. Un jour Sobieslas disputant, avec son frère le duc de Bohême, un prix d'adresse dans les tournois militaires, le renversa de cheval et demeura vainqueur. La gloire qui rejaillit sur lui, la honte qui s'attachait au vaincu, firent naître entre les deux frères des reproches d'abord, une sorte d'inimitié et une méfiance réciproque.

Les ennemis de Sobieslas saisirent cette occasion et envenimèrent la discorde. Wladislas en arriva à concevoir une haine implacable contre son frère, et Sobieslas, pour échapper aux dangers qui le menaçaient, se réfugia en Pologne, terre d'asile de tout temps pour les infortunés.

En 1114, le roi des Polonais se mit à la tête de son armée, quitta Krakovie et pénétra en Bohême. Il franchit de nouveau la rivière de Cydlina, sans pouvoir atteindre les Bohémiens qui s'enfuyaient à son approche. Le roi retourna en arrière et assiégea la ville de Klodzko (Glatz); cette ville fut brûlée. Sobieslas reprit possession de ses domaines, et les Polonais retournèrent dans leurs foyers.

Wladislas nourrissait une haine secrète contre Boleslas, et ce roi, voyant qu'il fallait sans cesse ou le menacer ou le battre, annonça qu'au mois de janvier 1115 il ferait une nouvelle expédition en Bohême; Zbigniew était le principal moteur de ces discordes.

Avant de se mettre en campagne, le roi des Polonais écrivit au duc de Bohême une lettre qui respirait la bonté et le pardon en faveur de son frère. Wladislas, qui savait par sa propre expérience ce qu'on avait à redouter de Boleslas, arrêta ses provocations.

Un congrès des souverains se réunit sur les bords de la Nissa (Neisse), au mois de juillet 1115. On y fit l'échange des prisonniers de guerre, et Sobieslas obtint le château de Hradeç, avec quatre autres forts et une partie de la Moravie.

Les affaires de la Bohême étant terminées,

Boleslas conduisit ses troupes en Poméranie. Ce pays était dans une perturbation constante; l'incendie, la dévastation, le meurtre, désolaient cette malheureuse contrée. Boleslas, qui savait employer à propos toutes les ressources et tous les droits que donne la guerre, fit transporter en Pologne une grande partie de la population poméranienne pour y cultiver la terre. En Pologne, le peuple était soldat; en proie à des guerres interminables, suscitées par la jalousie des puissances voisines, son premier devoir était de défendre ou venger l'honneur de la patrie.

L'infâme Zbigniew ayant perdu l'espoir d'exciter à la guerre les Prussiens, les Poméraniens et les Bohémiens, eut recours à d'autres moyens. En 1116, il envoya des négociateurs au roi de Pologne; ils étaient chargés de demander son pardon et la grâce de rentrer dans le royaume.

Boleslas, avec une longanimité sans pareille, accorda ce qu'on lui demandait.

Zbigniew, une fois arrivé en Pologne, y montra le faste et l'orgueil d'un conquérant, n'ayant d'autre regret que celui de s'être humilié un moment devant son frère. Quelque outrageante que fût sa fierté, Boleslas la supporta sans se plaindre, et son indulgence donna plus d'audace à Zbigniew. Enfin, sa conduite devint telle, que les courtisans engagèrent le roi à faire justice du traître qui n'avait ni remords pour ses crimes, ni reconnaissance pour le pardon.

Un jour, Boleslas s'écria dans un accès d'indignation : *Quand serai-je délivré de ce monstre d'iniquité!* Ces paroles furent l'arrêt de mort de Zbigniew. Au même moment, la garde du roi se précipita sur lui et le massacra. Quelques auteurs disent que Zbigniew eut les yeux crevés, et termina en prison ses jours.

Quand Boleslas fut parvenu à calmer les agitations de son pays, quand il l'eut mis dans un état voisin de la prospérité, il trouva encore, dans ceux qui l'entouraient, des ennemis de sa personne et des envieux de sa gloire.

Swientopelk, gouverneur de Naklo et d'une partie de la Poméranie, se prépara sourdement à la révolte, et Warcislas, chef des Poméraniens, forma le même projet.

Skarbimir, jusqu'ici l'ami, le compagnon fidèle du roi, commença à insurger le Krakoviat, cherchant à ternir la gloire de Boleslas en s'attribuant toutes les victoires. Il allait se déclarer en état de rébellion quand la vigilance du roi prévint cet attentat.

Skarbimir fut arrêté et condamné, selon l'usage du temps, à avoir les yeux crevés (en 1117); il mourut dans un cachot.

La même année, la puissante intervention du roi arrangea les différends des ducs de Bohême. Wladislas eut en partage toutes les terres qui s'étendent jusqu'au-delà de l'Elbe au nord, et son frère Borzywoy eut celles qui sont plus voisines de la Pologne.

Boleslas avait encore à cœur de punir la rébellion de Swientopelk, gouverneur de la Poméranie; il commandait en maître aux sept principaux châteaux de Naklo (Nackel), Wierzun (Wirsitz), Uyscie (Ustz), Czarnkow (Cernikau), Wielun (Filehne), Drezdenko (Driesen), Santok (Zantoch). Le roi des Polonais, à la tête de sa vaillante troupe, vint sur les bords de la Noteç (Netze), il y trouva les Poméraniens rangés en bataille; le combat fut sanglant, mais l'avantage fut remporté par les vieilles troupes polonaises. Après cette victoire, qui eut lieu près de Naklo, Boleslas investit le château; son armée souffrit beaucoup, faisant la campagne au milieu de l'hiver de 1119 et dans un pays marécageux.

Swientopelk consentit enfin à se rendre, et avec lui la Prusse et la Poméranie se soumirent.

Le roi récompensa sa troupe avec les rançons de l'ennemi, et rentra en Pologne.

La magnanimité de Boleslas fut encore une fois payée par la plus noire ingratitude. Swientopelk se révolta, croyant Boleslas épuisé par tant de combats et tant de victoires; mais la punition suivit de près l'injure : au mois de janvier 1120 le roi se remit en campagne et assiégea le château de Naklo. La résistance des assiégés fut opiniâtre; mais prévoyant le sort qui leur était réservé, ils finirent par livrer le perfide Swientopelk; on le transporta en Pologne, où il termina ses jours dans les fers.

Après la prise de Naklo, la Poméranie se soumit de nouveau à la mère-patrie.

Dans l'année 1121, les trois puissances se disputèrent l'empire des Slaves, situé dans la Basse-Saxe. Les Polonais, liés aux Slaves par le sang et parlant la même langue, avaient des droits incontestables; les Allemands, depuis Charlemagne, leur avaient fait la guerre pour agrandir leur territoire, et les Danois convoitaient tous les pays slaves situés entre la Basse-Oder et la Basse-Elbe.

Nicolas, qui avait usurpé le trône de Danemark et qui craignait que le fils de Canut, l'héritier lé-

gitime, ne le détrônât, fit une convention avec Boleslas, en vertu de laquelle le roi aurait pour lui les Poméraniens, et Nicolas les Lutiks. Pour garantie de cette alliance ils fiancèrent leurs enfans. Magnus, fils de Nicolas, dut épouser la fille de Boleslas. En conséquence du traité les Danois arrivèrent par mer, les Polonais par terre. La ville d'Uzedom fut prise, et on y conclut le projet de mariage de la fille de Boleslas.

Après la conquête d'Uzedom, Boleslas porta ses armes dans les pays slavons, et reconquit toute la partie située entre l'Elbe et le Havel (le duché de Mecklembourg d'aujourd'hui).

Tant que vécut Zbislawa, première femme de Boleslas, et Sviatopolk son frère, duc de Kiovie, la paix se maintint entre les deux pays. Sviatopolk ayant la haute main sur tous les autres ducs, savait tenir en respect les petits tzars, ses voisins; mais sa mort, arrivée en 1113, fut le signal des troubles intérieurs.

Yarosłof, son fils, pour se mettre à l'abri des persécutions de Vladimir, duc de Kiovie, se sauva en Pologne et y demeura trois ans.

Dans cet intervalle les provinces polonaises furent investies par les Russiens, qui soulevaient en même temps contre elles les Prussiens et les Poméraniens. Boleslas envoya des ambassadeurs auprès de ces petits tzars pour demander justice contre cet étrange oubli de tous les traités, et pendant que le conseil délibérait sur les moyens de mettre un terme à ces hostilités, Pierre (Wloszewicz? Dunin?), seigneur de Xionz, dans les terres de Krakovie, guerrier d'une bravoure à toute épreuve, offrit de livrer au roi Volodar, duc de Przémysl; ce duc était un des ennemis les plus acharnés de la Pologne. La proposition fut acceptée et réussit complètement.

Pierre, avec une trentaine de soldats d'une audace à toute épreuve, se rendit à Przémysl, et pour s'attirer les bonnes grâces et la confiance de Volodar, il commença par tenir des propos injurieux sur Boleslas.

Un jour, en l'année 1122, Pierre étant à la chasse avec le duc, le fit tomber dans une embuscade, le lia et l'emmena prisonnier au roi de Pologne. Cet événement empêcha les Russiens de continuer la guerre.

L'année suivante (1123), Boleslas fit la campagne de Kiiow; les Russiens demandèrent la paix, en jurant que désormais ils ne feraient aucune alliance contre le roi avec les Prussiens et les Poméraniens, et qu'ils s'engageaient à lui donner aide et secours dans toute occasion. Volodar fut mis en liberté moyennant une forte rançon. Pierre reçut plusieurs domaines avec la ville de Skrzynno, dans la terre de Sandomir, et obtint en mariage la fille de Volodar.

Maître absolu de la Poméranie, Boleslas entreprit de la convertir à la foi chrétienne. Othon, ancien évêque de Bamberg, chapelain du roi Wladislas Herman, fut appelé à faire en Poméranie un pélerinage évangélique. Cette mission fut long-temps soutenue par les largesses de Boleslas, et la reconnaissance de ses peuples fut la meilleure récompense de ses efforts.

Sept siècles plus tard, en 1824, les autorités de Berlin ordonnèrent un jubilé dans toute la Poméranie, pour célébrer l'anniversaire de l'introduction du christianisme. Cette pieuse solennité donna lieu à une foule d'écrits en prose et en vers, qui avaient pour objet l'histoire de la conversion des Poméraniens, et, chose inconcevable, la grande figure de Boleslas, l'immense influence du clergé polonais, étaient presque effacées de ces écrits!

Volodar, une fois rendu à la liberté, provoqua de nouveaux troubles dans les terres russiennes. Pendant que Boleslas était occupé à pacifier la Poméranie, les Russiens envahirent et ravagèrent la Pologne jusqu'à la ville de Biecz, à 26 lieues à l'est de Krakovie. Volodar n'était pas étranger à cette nouvelle attaque; aussi Boleslas ne tarda pas à marcher contre lui, le mit en complète déroute dans une bataille livrée près de Wilichow, dont le camp et de riches dépouilles tombèrent au pouvoir du vainqueur. Volodar se sauva à Halicz. Le roi fut contraint de revenir en Pologne, par suite des rigueurs de l'hiver.

Depuis l'année 1126, jusqu'à l'année 1130, Boleslas s'occupa des affaires intérieures du royaume. Il rebâtit Krakovie, et fit des embellissemens à son église cathédrale.

Il remit sa fille aux ambassadeurs du roi de Danemark, qui avait été promise en mariage au fils de ce roi.

Quelque juste, quelque méritée que fût la mort de Zbigniew, elle n'en devint pas moins pour Boleslas le sujet d'une austère pénitence. Les jeûnes, les prières, les pélerinages, les aumônes furent répandus, ordonnés, pour apaiser ses remords, et lui-même entreprit, après les pâques de 1130, un voyage en France pour visiter le tombeau de saint Gilles-les-Boucheries, près de Nîmes. L'année suivante, il fit un autre péle-

rinage au tombeau de saint Étienne à Belgrad, sur le Danube, et enfin, un autre à Gnèzne, pour honorer les reliques de saint Adalbert.

Mais les pélerinages du roi n'arrêtaient pas les événemens, le midi de la Pologne était encore une fois menacé.

Borys, fils d'une duchesse russienne et de Koloman, roi de Hongrie, avait été écarté du trône par des dissensions intestines; force lui fut de se réfugier en Pologne pour y demander la protection de Boleslas. Les partisans de Borys, tant Hongrois que Russiens, avaient promis de le seconder dans son entreprise. Le roi, Borys et ses alliés s'étaient réunis en 1132 dans les Karpates, dans la starostie de Spiz (Zips). A peine le combat fut-il commencé, que les Hongrois, les Russiens et les Allemands l'abandonnèrent. Boleslas espérait encore la victoire dans sa bravoure, mais au moment où il se faisait jour au travers d'une nuée d'ennemis, il eut son cheval tué sous lui. Il se défendit vaillamment à pied, renversant tous ceux qui osaient l'approcher, quand un soldat vint lui donner un cheval. Délivré d'un péril imminent, il ennoblit le soldat et le combla de biens; et pour punir Wszebor, grand-général, qui, par sa faute, avait aggravé sa position, il lui envoya une quenouille, un fuseau et une peau de lièvre. Ce singulier présent, cette allégorie pleine d'amertume, causèrent à Wszebor un grand désespoir; il ne put le supporter: il se pendit avec la corde d'un clocher.

Boleslas, malgré cette défaite, se mit à la tête de nouvelles troupes pour réprimer les incursions des Bohémiens. De 1133 à 1135, il fit encore deux expéditions dans le même but.

A la fin de 1135, il fut présent au congrès de Mersebourg, où l'empereur Lothaire le créa chevalier du glaive.

Borys, prince royal de Hongrie, ne pouvant plus obtenir de secours du roi des Polonais, lui demanda comme une grâce la résidence de la ville de Wisliça sur la Nida. Aussitôt il se ligua avec un des ducs russiens; il réunit les populations; il s'entoura des notables des environs, prétextant qu'il voulait se tenir en défense contre les attaques des Russiens.

Le duc russien Rostislaf passa au fil de l'épée la population et livra la ville aux flammes en février 1136. Mais Borys ne profita pas long-temps de son crime. Rostislaf lui fit arracher la langue, crever les yeux, et le mutila avec une cruauté sans exemple, pour qu'il fût à jamais sans postérité.

Boleslas vengea la ville de Wisliça, et bientôt après fit des représailles dans le duché de Wlodzimirz (Wolhynie).

La dernière œuvre du roi fut le maintien de la paix avec la Bohême. Le duc de Bohême et Boleslas, suivi d'une cour nombreuse, se réunirent à Glatz en 1137. Wladislas, fils aîné du roi, tint sur les fonts baptismaux le fils du duc de Bohême, comme le gage d'une alliance durable.

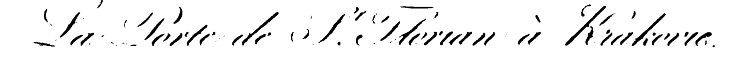
Boleslas méditait une nouvelle expédition contre les ducs russiens pour en finir une fois avec leurs tentatives d'envahissement; mais sa santé devenait un obstacle à ses projets. Depuis l'époque d'une fatale défaite, il dépérissait lentement. De 1138 à 1139, il habita la résidence de Ploçk; il fut gravement malade, et ne quitta presque plus son lit. Sentant que sa fin approchait, écoutant les conseils de la nature plus que ceux d'une saine politique, il divisa l'Etat en quatre parties, pour ses fils Wladislas, Boleslas, Mieczyslas et Henri. Kasimir, le plus jeune, fut oublié dans le partage. Quand on demanda au roi pourquoi il avait enlevé l'héritage à son jeune fils, il répondit par cet apophtegme : « Ne voyez-vous » pas qu'il y a quatre roues à un chariot, et » qu'elles ne servent qu'à en soutenir le corps » qui en est la partie indispensable. Ainsi, les » quatre enfans qui vont partager mes Etats » doivent servir d'appui à celui qui vous paraît » abandonné. Malgré eux, ils contribueront à son » élévation, et lui, entre tous, sera le plus utile » à sa patrie. »

Boleslas III, Bouche-de-Travers, le brave des braves parmi les souverains du monde, ce roi qui sut vaincre, punir, récompenser et pardonner, qui gagna quarante-sept batailles, mourut à Ploçk en 1139, à l'âge de cinquante-quatre ans, et dans la trente-septième année de son règne glorieux.

Il fut enterré dans l'église cathédrale, auprès de la dépouille mortelle de son père Wladislas Ier.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE

(860-1139).



Rouargue sculp.t

La Porte de S.t Florian à Krakovie.

de l'Impr.ie de Leclere

KRAKOVIE.

Sarmates, guidez-moi dans ces murs solitaires,
Où tout retrace encor la gloire de vos pères,
Et sur la tombe même où dorment vos aïeux,
Récitez vos exploits : j'écris pour vos neveux.
Parlez, et si l'on voit jaillir de votre vie,
Sous mille aspects divers, l'amour de la patrie,
Que l'on dise, admirant tant de faits immortels :
« Son temple est dans ces lieux, leurs cœurs sont ses autels. »
En vain le sort jaloux peut réduire en poussière
La piété modeste et la valeur guerrière :
Si d'immuables lois les livrent au trépas,
Toi seul, amour sacré! toi seul ne péris pas;
On te voit constamment, plus grand dans les orages,
Renaître avec les temps, t'accroître avec les âges,
Et sans cesse inspirer, dans les climats divers,
La vertu, la valeur, le génie et les vers.

Auguste DE LA GARDE.
A Krakovie, en 1818

La Pologne possédait trois capitales : Gnèzne, Krakovie, Warsovie; elles sont l'expression des trois grandes phases de ce pays : Gnèzne représente la Pologne naissante, Krakovie la Pologne florissante, Warsovie la Pologne en décadence.

A l'inverse de la chronologie, nous avons donné d'abord la description de Warsovie, pour satisfaire la curiosité contemporaine.

Aujourd'hui, nous parlerons de Krakovie, de cette antique ville. Sa population s'est amoindrie immensément ; mais d'imposans souvenirs lui restent, et cette capitale, qui ne compte plus que 30,000 âmes, est toute glorieuse de son riche passé.

Gnèzne a disparu; à sa place, on trouve un obscur petit bourg, peuplé à peine de 4,000 habitans ! Ce qu'elle fut, nos lecteurs l'ont appris lorsque nous leur avons présenté le tableau des règnes des Boleslas (pages 33, 113, 159).

Ce triumvirat est l'histoire de douze siècles ! L'âme se perd en de profondes méditations, en voyant ces grandeurs qui passent, qui s'effacent du livre de la vie, et ces empires que le temps entraîne : tout s'écroule, et la pensée de l'homme, souffle infini, exhume, pour déifier ou punir !

La ville de Krakovie est située par les 50° 3' 52" de latitude nord, et les 17° 35' 45" de longitude orientale, selon le méridien de Paris.

Plusieurs historiens, géographes et voyageurs ont laissé des notions, plus ou moins exactes, plus ou moins détaillées, sur la ville de Krakovie; mais c'est aux recherches du laborieux écrivain Ambroise Grabowski, qu'on doit la plus complète description d'une des villes les plus intéressantes de la Pologne, description publiée par Joseph Czech ; comme c'est à l'activité patriotique de D.-E. Friedlein qu'est due la publication de nombreux dessins de la ville et de ses environs, aidé qu'il était par le beau talent de Jean-Népomucène Glowacki, et par la plume élégante de Majeranowski.

Dans le cours de notre ouvrage, nous passerons en revue les édifices, les églises, les monumens de notre antique métropole. Mais aujourd'hui nous nous bornerons à l'origine de Krakovie, à sa fondation, à sa position géographique, à sa statistique générale.

Claude Ptolémée, géographe du deuxième siècle de notre ère, nous apprend qu'une ville appelée *Carrodunum* s'élevait sur l'emplacement où existe aujourd'hui Krakovie.

Après lui vinrent les chroniqueurs polonais qui nous disent qu'en l'an 700, Krakus, abandonnant Gnèzne, vint élever une ville sur les débris de *Carrodunum*, et que son nom est l'origine de celui qu'il lui donna.

Après la dynastie de Lech, époque de troubles et de déchiremens pour la Pologne, douze palatins essayèrent de gouverner l'Etat sans pouvoir remédier aux maux qui l'accablaient. Krakus, l'un des palatins, nous disent encore

les chroniqueurs, fut plus heureux ou plus capable : il parvint à gouverner seul, et ses vertus furent au niveau de la tâche qu'il avait entreprise. Les Bohémiens, persuadés de son mérite, se soumirent volontairement à son empire.

Krakus, ayant forcé à l'admiration les puissances étrangères, comme il avait gagné la confiance de son peuple, vainquit ses ennemis et étendit son territoire.

Krakovie, qui, pendant ces derniers siècles, touchait aux frontières de la Pologne, en avait été le centre !

Les premiers temps de la fondation de Krakovie sont contestés par l'histoire, ou rangés au nombre des traditions fabuleuses; mais à l'époque de Miéczyslas, lors de l'introduction du christianisme, le doute cesse, et les monumens écrits sont la source de l'histoire vraie.

Assise dans une délicieuse vallée, et sur les bords de la Wistule, la ville de Krakovie reçoit dans son sein une montagne appelée Wawel; Krakovie se compose de la vieille cité, des trois petites villes adjacentes Podgorze, Kazimiérz et Kleparz, et de plusieurs faubourgs. De la grande place carrée douze rues conduisent aux extrémités de la ville. La rue Grodzka, menant au château royal, est la plus peuplée. Plusieurs autres rues et ruelles traversent la ville en différens sens.

Kazimiérz et Kleparz étaient autrefois deux villes indépendantes, et gouvernées par des lois particulières. Le nom originaire de Kazimiérz est *Bawol*, nom que Kasimir-le-Grand remplaça par le sien. Cette ville est entourée de murs, et située sur une île formée par l'ancien et le nouveau bras de la Wistule. Elle est presque exclusivement habitée par les Juifs.

Stradom tire son origine de *Stra*, dieu des vents des anciens Slaves païens, qui lui avaient probablement élevé un temple dans cette cité.

Podgorze, située sur la rive droite du fleuve, appartient aujourd'hui au royaume de Gallicie, gouverné par les Autrichiens. Son faubourg est bâti sur les collines de Krzemionki, fameuse par les sorcelleries de Twardowski. Ce personnage n'est point inconnu de nos lecteurs. Sur le sommet de ces collines, s'élève fièrement le monument de Krakus.

Les autres faubourgs sont : *Rybaki Smolensko, Zwierzynieç Piasek* ou *Garbarze*, et *Wesola*. Dans *Wesola* se trouvent le jardin botanique et l'observatoire; c'est la promenade la plus fréquentée de la ville.

De nos jours on a transformé, dans presque toutes les villes de l'Europe, les antiques remparts, les fossés, en promenades et en boulevarts; Krakovie n'a point échappé à cette innovation, amélioration, ou, pour mieux dire, à ce résultat du progrès. En l'année 1822, les anciens murs et leurs pourtours devinrent des lieux de promenades; de belles allées plantées d'arbres entourent la ville, qui, en perdant son aspect gothico-militaire, a infiniment gagné en sa lubrité.

Dans les faubourgs énumérés ci-dessus, aboutissent : *Czarnawies*, *Nowawies*, *Krowodrza*, *Lobzow;* ce dernier endroit a été décrit à la page 145. La végétation est admirable dans tous ces villages; ils sont fertiles en blés, et abondent en excellens légumes.

Zwierzynieç, ancien couvent des religieuses de Saint-Norbert, est situé sur les bords de la Wistule, et entouré de chênes antiques; sa position est magnifique, une haute montagne la domine, et sur cette éminence repose la chapelle de sainte Bronislawa; de là on découvre toute la ville, ses environs et les bords rians de la Wistule.

Le tertre élevé à la mémoire de Kosciuszko, ce monument d'amour et de foi patriotiques, se trouve en ce lieu. Le tertre de Kosciuszko est le plus bel apothéose d'un grand homme; autour de lui se groupent les souvenirs de Krakus et de Wanda : les rayons d'une gloire moderne ravivent la gloire du passé. Ce tertre et ces deux monumens voisins de lui semblent dire : « La Pologne fut glorieuse à toutes les époques ! »

Wola est une jolie campagne qui possède un château et de magnifiques jardins.

Bielamy, couvent et église des Camaldules, est élevé sur le sommet de montagnes escarpées et dans le centre d'une antique forêt. Ce côté est un des plus pittoresques de la contrée.

Nous nous arrêterons dans l'énumération de environs de Krakovie ; car nos lecteurs connaissent déjà *Oycow*, *Pieskowa-Skala*, *Grodzisko*, etc., etc., et nos descriptions arriveront toujours par la suite comme un tableau indispensable ajouté aux événemens.

Maintenant nous allons jeter un coup-d'œil sur l'intérieur de la ville.

Le château royal, bâti, dit-on, par Krakus, et successivement rebâti par les rois de la dynastie des Piasts, des Jagellons, et par les rois électifs, fut converti en caserne par les Autrichiens

(1796-1809); depuis, il a été destiné à la Société de bienfaisance. L'histoire du château royal est lié aux plus mémorables annales de la Pologne.

Les églises de Krakovie ont résisté aux siècles, et plusieurs d'entre elles ont lutté sans éprouver le choc des révolutions. L'église cathédrale s'élève auprès du château; cette église, témoin de l'ancienne gloire de nos rois, leur sert aujourd'hui de sépulture. Quand les rois partaient pour des guerres lointaines, quand ils revenaient victorieux, c'est dans le temple de Dieu qu'ils déposaient leurs trophées.

En parcourant les chapelles de la cathédrale, on retrouve presque toute l'histoire de la république polonaise. A côté de plusieurs citoyens illustres reposent les cendres de Kosciuszko et de Poniatowski. Le cercueil de Dombrowski attend de meilleurs jours pour compléter ce triumvirat de la Pologne contemporaine.

L'église de *Sainte-Marie* ou de *Notre-Dame*, d'une architecture gothique et d'une immense proportion, est bâtie sur la grande place.

L'église de *Saint-Pierre et Saint-Paul* fut élevée par Sigismond III pour les jésuites, et elle reçut les dépouilles du dernier des Branicki.

L'église de *la Sainte-Trinité* ou *des Dominicains* fut construite sur les ruines d'un ancien temple païen.

L'église de *Saint-Stanislas* ou *Skalka* remonte à la plus ancienne origine; un meurtre, une page de l'histoire de Boleslas-le-Hardi la rendit à jamais célèbre. (*Voyez* page 125.)

Les églises des *Franciscains*, de *Sainte-Anne*, de *la Transfiguration*, de *Saint-Marc*, de *Saint-Kazimir*, de *Saint Gilles*, sont remarquables comme monumens d'architecture.

La ville de Krakovie possède dans son enceinte trente-huit églises, sans compter celles des faubourgs et celles que les Autrichiens ont converties en divers établissemens.

Le château des évêques de Krakovie est une des curiosités modernes de la ville. Restaurée par l'évêque Jean-Paul Woronicz, il reçut un nouvel intérêt. Ses tableaux, ses peintures à fresques sont tirés de l'histoire de Pologne et exécutés par Michel Stachowicz. Etienne Humbert fut l'architecte de ce bel édifice.

L'hôtel-de-ville, reconstruit par les soins de l'évêque Gaëtan Soltyk, et le monument appelé *Sukiennice*, œuvre de Kasimir-le-Grand, entourent la place principale de la ville et restent comme un imposant témoignage de sa grandeur passée.

Quant à l'Université de Krakovie, liée intimement à l'histoire de la littérature polonaise, nous en parlerons dans les articles de notre ouvrage spécialement destinés à la littérature.

Krakovie était autrefois entourée de remparts de fossés et de quarante bastions; plusieurs bastions servaient de portes d'entrée; les portes étaient de différentes formes, les unes rondes, les autres octogones, les autres carrées ou demicirculaires.

Les Autrichiens commencèrent à renverser les vieilles constructions, et les ruines furent déblayées par le gouvernement actuel de la république krakovienne. Une seule porte a survécu à cette destruction, c'est celle de *Saint-Florian*. Notre gravure la représente telle qu'elle est aujourd'hui.

Dans le congrès de Vienne, où la *Sainte Alliance* partagea de nouveau la Pologne, *Krakovie devint une république indépendante et strictement neutre*. Ce petit Etat se compose de la ville capitale, des villes de Chrzanow, de Trzebinia, de Nowagora et de 224 villages. Le pouvoir est confié à un président assisté de douze sénateurs. On divisa la république en vingt-six communes chrétiennes et deux judaïques. Ses revenus étaient, en 1827, de 1,592,463 florins de Pologne (le florin équivaut à 13 sous de France).

La force armée était, en 1830, de 318 hommes à pied et 29 gens d'armes à cheval; à la même époque, sa population totale s'élevait à 120,737 habitans.

La population de Krakovie, en particulier, a varié à l'infini : sous le roi Sigismond elle était de 80,000 habitans, et en 1787 elle n'en comptait plus que 10,000; en 1830, elle en comptait 33,000, dont 10,000 Juifs.

Krakovie a tous les ans deux grands marchés où l'on exploite toute espèce de denrées; le pays, libre, permet l'importation.

ANDRÉ TENCZYNSKI,

LÉGENDE HISTORIQUE DU XVe SIÈCLE.

(*Imité du polonais de* FRANÇOIS NOWOWIEJSKI.)

C'était le 24 juin 1461. Le soleil couchant jetait ses pâles rayons sur les murs antiques de Czersk, capitale des ducs de Mazovie; une immense étendue de forêts se dessinait sur l'horizon, et leur teinte d'un bleu foncé commençait à former de longues lignes noires. Adieu, ce beau jour de fête, adieu, les plaisirs de la Saint-Jean; aujourd'hui la joie, demain le souvenir: aussi, comme elles accouraient ces impatientes jeunes filles, pour mettre à profit ce jour de miracles et de révélations; toutes, ou plus inquiètes, ou plus amoureuses, tressaient des couronnes d'herbes et de fleurs, puis d'une main tremblante elles les lançaient dans les ondes de la Wistule..... Cette couronne que le vent entraîne, cette couronne qui devance les autres, est le signe d'un prochain mariage..... Ah! bon saint Jean, faites un miracle pour moi, disent les jeunes filles; mais le saint n'a parlé qu'une fois, les couronnes languissent sur la rive, il faut attendre l'an prochain.

Tandis que les gentilles Mazoviennes consacraient dans leur doux rêve les habitudes slaves, on apercevait des feux allumés sur le sommet des collines; ces feux sont les *sobotki*, restes du paganisme adaptés à la religion naissante; ces feux, par la vivacité de leurs flammes, seront un présage de bonheur; mais si leur éclat s'obscurcit, l'année sera malheureuse.

Ici, les cœurs palpitent d'espérance; ici, les visages sont rians, et, tout près, la douleur, le désespoir, la mort!

Au pied de Czersk s'étend un village appelé Tatary, nom qui lui a sans doute été donné à la suite des envahissemens des Tatars dans ces contrées. A côté du village, sur les bords d'un lac marécageux, était bâtie une modeste chaumière; son intérieur présentait un triste spectacle. Une femme, encore à la force de l'âge, mais dont les traits flétris attestaient la souffrance, reposait dans un lit; près d'elle était assis un jeune homme: son regard fixe et sombre semblait recéler un profond désespoir. Une vieille servante, debout près de la porte, attendait avec anxiété les ordres de la malade, quand celle-ci, se tournant vers le jeune homme, lui dit: « Mon fils, tu arrives à propos, je demandais à Dieu la force de te dire mes dernières volontés. Pauvre enfant! tu as partagé tous mes malheurs, tu as été victime de la fatalité qui nous poursuit; tu connais la source de mes chagrins, n'exige pas de nouvelles révélations; ne me condamne pas à ce supplice, ne me force pas à te répéter le nom des lieux où j'ai souffert, et le nom de ces hommes, de ces monstres dont le souvenir me poursuit, m'étreint, comme le remords poursuit un coupable.... La mort de ton père n'est point encore vengée; tu connais ceux qui l'ont assassiné, ceux qui t'ont ravi ton héritage; ton père a péri en défendant sa propriété; tous ceux qui lui étaient venus en aide ont péri, un seul a survécu, et il a recueilli les dernières paroles de ton père. Ecoute, mon fils, et jure d'obéir. Ton père a demandé vengeance, et c'est en toi qu'il l'a espérée. « Mon fils me vengera, » a-t-il dit... — O ma mère, s'écria le jeune homme, tu veux le meurtre, tu veux du sang, oui, tu seras vengée; ma main a terrassé les ennemis, j'ai combattu avec rage les redoutables Teutoniques, ma main trouvera les assassins de mon père. — A cette heure suprême, en présence du Dieu qui pardonne et qui m'appelle à lui, crois-tu que j'ordonne le crime? non, mon fils, sois clément et miséricordieux; que ta vengeance soit digne du noble sang qui coule dans tes veines. Protége dans le malheur ces infâmes qui nous ont tout ôté, et ta protection leur sera plus cruelle que la mort; mais ac-

cable-les dans le triomphe, apparais-leur au milieu de leur prospérité, suis-les partout; que ta présence soit pour eux un reproche vivant, une torture plus poignante que le châtiment; qu'ils vivent, qu'ils expient, l'ombre de ton père sera consolée. »

Après avoir prononcé ces mots, la malade s'agita sur son lit de douleur, ses yeux se tournèrent sur une petite croisée : elle voulait voir e dernier rayon du soleil, elle voulait dire son dernier adieu au monde; puis elle serra la main de son fils, et elle expira.

Jean demeura immobile en présence des restes inanimés de sa mère. Il n'y a point de larmes pour une douleur sans espérance, il n'y a point de plaintes pour une douleur sans consolation. Tout ce qui nous soutient au travers de cette vie aride lui était enlevé. Tout-à-coup il se leva comme un homme qui a pris une résolution, et il dit à la vieille servante : « Adieu, Anna, je pars; toi, tu rendras les derniers devoirs à ta maîtresse, je vais quitter ce lieu où j'ai tant souffert. » Il partit et voyagea pendant toute la nuit, à travers un pays boisé; puis, harassé de fatigue, épuisé d'émotions douloureuses, il s'endormit au pied d'une croix. A la pointe du jour, il fut réveillé par des bateliers qui revenaient de Dantzig en remontant la Wistule, et il s'unit à eux pour continuer sa route.

Après avoir cheminé long-temps, ils approchèrent de la cité éternelle de la Pologne, de Krakovie, la belle et glorieuse ville! Le silence y régnait, le mont Wavel se perdait dans les nuages d'une nuit obscure, les rues étaient désertes, sombres; la garde qui entourait les bastions se communiquait le mot d'ordre à voix basse; un seul bastion, situé entre la porte de Saint-Etienne et celle de Slawkow, jetait des lueurs étincelantes et faisait entendre des coups de marteau; mais dans cette habitation-là, voyez-vous, il n'y avait de repos ni jour ni nuit. Klimunt, le meilleur armurier de Krakovie, occupait grand nombre d'ouvriers; et si lui se permettait la paresse, il la défendait aux autres; ce jour-là il était étendu devant sa porte, malgré les gronderies, les plaintes, les prières et les imprécations de sa femme. « N'as-tu pas honte, lui disait-elle dans un de ces accès d'indignation, n'as-tu pas honte de te reposer quand l'ouvrage commande? n'as-tu pas honte de donner le mauvais exemple à tes ouvriers? Tous les jours cela va plus mal, et comme un hérétique tu travailles le dimanche pour te rattraper Mais on ne fait rien de bon quand on ne suit pa la voie du Seigneur. Et encore, qu'est-ce que c'est que ton travail du dimanche? tu le quittes à midi, et tu prolonges la fête jusqu'au lundi, au mardi, et le mercredi est déjà entamé. Les ouvriers travaillent; mais rien ne vaut l'œil du maître : l'ouvrage n'est point achevé, tout le monde se plaint, et toi, maudit paresseux, tu bois pour te consoler. Tu as donc oublié l'armure que t'a commandée le seigneur André de Tenczyn; cette armure qu'il attend si impatiemment, ce matin il est encore venu lui-même pour savoir si elle était prête. — Comment, reprit Klimunt, il est venu lui-même! pourquoi faire? Quand l'armure sera finie, on la lui enverra; d'ailleurs, qu'est-ce qu'il veut en faire de son armure? si c'est pour la guerre, c'est trop tard; si c'est pour les tournois, c'est trop tôt: le roi est encore en Prusse, et Dieu sait quand il reviendra, car c'est rude besogne que de combattre les chevaliers teutoniques..... Mais je vois bien ce qu'il en est, tu veux porter toi-même l'armure au frère du castellan de Krakovie!—Allons, tu déraisonnes, je ne t'en parlerai plus; mais le seigneur André te fera peut-être repentir de tes lenteurs, il te punira à Krakovie, comme le roi punit à Grunefeld l'insolence des chevaliers teutoniques. — Tais-toi, sotte, ignorante! ne sais-tu pas ce qu'on réserve aux seigneurs quand ils maltraitent un bourgeois de Krakovie; qu'il ose me toucher, et il verra! Ah! malheur à lui, malédiction sur sa caste! La ville est bien peuplée, les ouvriers sont en nombre, il verra si un noble a le bras plus vigoureux qu'un bourgeois! — Veux-tu te taire, bavard! Va te coucher, va cuver ton vin de Hongrie, tu vaudras peut-être mieux après le sommeil, tu seras peut-être en état de travailler. »

Cette fois, l'armurier rétif écouta sa femme; il donna ordre aux ouvriers de quitter le travail, et tout le monde alla dormir; mais le repos ne fut pas de longue durée; avant le lever du soleil, on frappa à coups redoublés à la porte du bastion : « Qui est là? demanda la femme de l'armurier. — C'est moi, répondit un envoyé du seigneur André. — Est-ce Klimunt que vous voulez? dit la femme. — Le diable l'emporte! ce n'est pas lui que je veux, c'est l'armure; le seigneur André en a absolument besoin. — Mon cher monsieur, ayez pitié de nous; tâchez que votre maître patiente; les ouvriers ont travaillé

assidûment, et dans vingt-quatre heures l'armure sera prête. — Impossible! presque tous les seigneurs ont quitté la ville; mon maître ne peut différer de partir: il serait beau de voir le seigneur André le dernier. Enfin, je vais lui rapporter ce que vous m'avez dit; mais il est terriblement fâché! Au revoir, dame Klimunt. »

La journée était magnifique; le soleil brillait de tout son éclat. Le peuple remplissait les rues de la cité, et l'armurier dormait encore; sa femme, plus impatiente que de coutume, alla le réveiller, et bientôt tous les ouvriers se mirent à l'ouvrage. Chacun prit une pièce de l'armure, et madame Klimunt prépara le déjeûner. Tout en faisant la soupe, elle dit à sa fille: « Aline, comment trouves-tu ce jeune homme qui vient d'un long voyage? — Mais pourquoi me plairait-il, ma mère? — Il ne s'agit pas de plaire, je te demande seulement s'il t'a paru agréable. — Certainement, il est agréable; mais il est autre que tout le monde; il parle peu et soupire toujours, puis, par momens, il agite son sabre dans l'air comme s'il voulait pourfendre un géant. Dites-moi, ma mère, pourquoi est-il venu chez nous? — Il vient ici pour s'enrôler dans un des régimens qui vont contre les Teutoniques, et moi, je l'engage à s'attacher au seigneur André et à combattre à ses côtés. — Il me semble, répondit Aline, qu'il n'aime pas trop ce seigneur. »

Pendant que cela se passait dans l'intérieur du bastion, les soldats, après avoir reçu dans la cathédrale la bénédiction épiscopale, traversaient les rues de la ville. Ils se dirigeaient tous du même côté par la rue Grodzka. L'acier, les boucliers, les lances, les armures des familles, brillaient d'un inconcevable éclat; mais le peuple, qui veut tout voir, n'apercevait pas la garde des Tenczynski, cette troupe renommée d'une grande famille. « Il paraît, disait le peuple avec ironie, il paraît que la garde d'André (Toporczyki) se repose quand la patrie est en danger. »

Le vieux Tenczynski, castellan de Woynicz, entendit les propos qu'on débitait sur lui, et, voyant que son armure n'arrivait pas, il se rendit chez Klimunt, accompagné de son fils, et suivi par quelques gentilshommes.

C'était l'heure de midi, le 16 juillet 1461. « Jusques à quand me tromperas-tu? s'écria le seigneur d'une voix tonnante en entrant chez l'armurier. Trois semaines se sont écoulées depuis que je t'ai commandé mon armure, et je ne l'ai pas encore. » Ah! pour cette fois, le seigneur avait tort, car l'armure était terminée; mais une nouvelle contestation s'élevait entre lui et Klimunt: l'un demandait deux florins pour son ouvrage, et l'autre ne voulait donner que dix-huit gros; l'armurier préférait garder l'armure, plutôt que de la livrer à si bas prix.

Le seigneur André, furieux de la résistance de l'ouvrier, le menaça du poing et ensuite l'accabla de coups et d'injures. Ceci n'était que la préface de ce qu'il lui préparait; il se rendit à l'hôtel-de-ville pour faire son rapport en bonne forme. Les conseillers de la ville envoyèrent prendre l'armurier, et, en attendant le résultat, André descendit sur la grande place. Il y rencontra Valérien Kiezling et Nicolas Kreidler, tous deux préposés de la cité; quelques momens après, l'armurier passa, accompagné par l'employé de la ville. « Seigneur André, dit l'armurier, vous m'avez outragé, battu; mais pensez-y à deux fois avant de pousser plus loin vos outrages. » A ces mots, la rage d'André ne connaît plus de frein; lui, son fils Jean et leur suite tombent sur l'armurier et le meurtrissent de coups. Les cris de la victime attirèrent la foule; le chef de la bourgeoisie alla porter plainte au château, et revint en disant que la reine avait ordonné d'attendre au lendemain pour juger l'affaire, sous peine de 80,000 grivnas d'amende.

Mais pendant que cela se passait au château, le peuple avait fermé toutes les issues de la ville. Il sonnait le tocsin; il s'animait pour la cause commune; ce n'était pas pour un seul homme qu'il s'apprêtait à la défense, c'était pour venger l'outrage fait au corps entier des ouvriers.

En même temps que la reine donnait ses ordres au chef de la bourgeoisie, elle faisait appeler le seigneur André; mais celui-ci, redoutant avec juste raison de traverser la ville, s'enferma dans la maison de Nicolas Kiezling, située rue Bracka, et se fit entourer de barricades. Bientôt ce retranchement ne lui parut pas assez fort; il pensait qu'au moindre choc, il pourrait être pris d'assaut. Il chercha donc à gagner l'église des Franciscains, suivi de son fils Jean et de quelques amis dévoués.

Vers la nuit tombante, le peuple commença à affluer dans la rue Grodzka, se dirigeant ensuite sur la grande place carrée, en face de l'église Notre-Dame de Krakovie. Quand il se sentit en nombre suffisant, il assiégea l'hôtel-de-ville, et, le sabre hors du fourreau, l'arc tendu, il voulut entrer dans la salle du conseil. Les membres du

conseil se présentèrent, mais le peuple s'écria : « Une violence inouïe vient de se commettre. Nous savons nous plaindre; nous saurons nous venger! Nous avez-vous jamais défendu quand on nous accablait injustement? Non..., vous nous avez jeté de vagues promesses; vous nous avez leurrés par de trompeuses paroles, sans jamais détruire la cause du mal. Avez-vous réprimé l'audace d'André? Ne l'avez-vous pas laissé libre quand il nous insultait après son barbare triomphe? Ah! vous nous abandonnez aux coups du meurtrier!... Eh bien! nous saurons nous défendre! Frères, aux armes! aux armes! »

Le conseil essaya des menaces, des réprimandes; il chercha, n'espérant plus rien, à gagner le peuple par la persuasion; mais tout fut inutile : le peuple avait parlé, sa parole est comme l'éclair qui précède la foudre; à l'instant même il se porta sur la maison de Kiezling. André n'y était déjà plus; mais l'attaque n'en fut pas moins vigoureuse.

Toutes les haines se faisaient jour au travers de cette lutte; un jeune marchand de Sukiennice criait : « Est-ce en vain que nous avions chassé, il y a dix ans, les Nurmbergeois pour supporter à leur place les gens de la cour, les seigneurs, les nobles, et, pis encore, ces petits gentillâtres qui, sans avoir obtenu le droit de bourgeoisie, veulent passer pour des marchands; c'est vraiment trop fort. » Puis disait, de son côté, le marchand de vin et d'hydromel de la porte Saint-Nicolas : « A peine un gentilhomme arrive-t-il dans nos murs, qu'il se croit en droit de vendre des boissons comme s'il était un marchand! » Chacun se plaignait avec plus ou moins de véhémence, et l'exaltation s'accroissait de ses vieilles ou récentes inimitiés.

On fit des recherches minutieuses dans la maison prise d'assaut, on visita toutes les maisons de la rue Bracka, sans pouvoir trouver André : il s'était retiré chez le supérieur de l'ordre de Saint-François, qui lui avait donné asile dans l'intérieur de l'église. « Seigneur André, lui avait dit le prêtre, restez tranquillement ici, fiez-vous à Dieu. Wladislas-le-Bref, de glorieuse mémoire, se réfugia dans ce temple, et lui dut son salut. » Après avoir donné cet encouragement à André, il lui dit adieu et s'éloigna. André le suivait des yeux avec inquiétude, en recommandant son âme à Dieu; toutes ses pensées étaient une angoisse, il voyait la mort, il la voyait terrible et vengeresse. Tout-à-coup il entendit des cris confus qui partaient du dehors, et en même temps on frappa à toutes les portes de l'église. L'assaut ne dura pas long-temps, les portes et une partie des murs latéraux du couvent furent enfoncées; le peuple se jeta avec furie dans l'enceinte de l'église, cherchant André, et bien résolu à ne pas le laisser échapper cette fois.

A cette époque, les villes principales, à l'exemple des cours, avaient leur fou; celui de Krakovie accompagnait les insurgés dans leurs recherches. Ayant bu outre mesure pour échapper à la peur, il les excitait par mille plaisanteries. C'était chose étrange que l'aspect de cette figure grotesque au milieu de ces hommes exaltés : il riait, il criait, le fou, il s'amusait comme un observateur de ce moment d'enthousiasme populaire. « Eh bien! messieurs, disait-il, quand trouverons-nous André? la nuit s'avance, et elle sera froide après cette chaude journée; craignez les rhumes et la toux, si votre ardeur n'est pas assez vive pour vous réchauffer. » Ce quolibet fut reçu avec des sourires sardoniques, et pourtant les perquisitions devinrent plus minutieuses. Un jeune homme, d'une haute stature, à l'air calme et courageux, semblait guider la foule dans ses recherches; devançant les autres, il se dirigea derrière le maître-autel, et se disposait à franchir l'escalier du petit orgue, quand il entendit une voix qui lui disait : « Sauvez-moi, au nom du Ciel, sauvez-moi par tous les moyens qui sont en votre pouvoir. » Et André, qui avait frappé un homme du peuple, donnait un rouleau d'or pour obtenir sa grâce. L'or fut rejeté avec indignation, et tomba sur le marbre de l'église. « Seigneur, dit le jeune homme, vous vous méprenez. » Et sa parole vibrante fit tressaillir André. « Je suis Jean Dozwoy, fils de Stanislas l'assassiné!... — Dozwoy, qu'entends-je? c'en est fait de moi. — Non, tu ne mourras pas, je me venge en te laissant la vie. »

Le peuple, attiré par le bruit que l'argent avait fait en tombant, marcha vers l'autel. « Le seigneur André, dit Jean, se rend à discrétion; il vous demande une sauve-garde, et désire se présenter devant le conseil. » Mais le peuple cria : « Nous le tenons, nous le tenons, nous ne le laisserons pas échapper. » André demanda grâce, pitié, et s'agenouilla devant le peuple; mais son humiliation semblait redoubler la fureur. Sur ces entrefaites, un moine sortit de la sacristie; André se jeta au-devant de lui : au même moment un coup de sabre, appliqué par une main vigoureuse

lui enleva le crâne; il expira, et le peuple saisit son cadavre et le traîna dans la rue Bracka, après avoir brûlé ses cheveux et sa barbe blanche.

Ce délire populaire, ces cris de rage, de désespoir, furent suivis d'un silence de mort; la foule s'était écoulée, l'église était redevenue le temple de Dieu : une âme pieuse et fervente priait agenouillée devant l'autel; c'était Dozwoy. « Grand Dieu, disait-il, ne me jugez pas selon mes œuvres, jugez-moi selon mes sentimens; j'ai voulu protéger le coupable, j'ai obéi à la volonté de mes parens... O ma mère, je t'ai immolé ma vengeance; prie pour moi. » Après s'être incliné profondément, il se leva. La lune éclairait l'église; minuit sonnait à l'horloge du château; en descendant la dernière marche de l'autel, son pied glisse, il chancèle : il allait tomber dans le sang d'André !!...

Dozwoy, glacé d'horreur, quitta l'église. Abîmé dans ses réflexions, il se dirigea machinalement par la rue Bracka; arrivé près de la maison de Kiezling, il aperçut une femme près de la grande porte d'entrée. Sa taille svelte et élégante, son port plein de dignité arrêtèrent les regards du jeune homme; puis il fut saisi de je ne sais quelle émotion, en voyant cette femme lui faire signe d'approcher : « Je vous ai vu, lui dit-elle, je vous ai vu porter secours au vénérable André; Dieu en a disposé, mais vos nobles efforts trouveront leur récompense. D'impérieux motifs exigent ici votre présence; venez, suivez-moi. » Dozwoy hésita quelques momens, mais la voix si douce de l'inconnue, et plus encore son courage l'engagèrent à obéir; il la suivit d'un pas assuré. Après avoir parcouru de longs appartemens, ils entrèrent dans une chambre retirée; un homme se présenta, et d'une parole grave et lente, il prononça ces mots : « Seigneur, Dieu m'inspire; je m'abandonne à vous, et ce que vous n'avez pu faire pour le père, vous le ferez pour le fils. — Que ma parole vous soit une garantie, reprit Dozwoy; on n'arrivera à vous qu'après avoir passé sur mon corps. » La jeune femme, qui les avait écoutés avec une anxiété toujours croissante, dit à Tenczynski : « Seigneur, vous avez échappé au plus grand danger, occupez-vous de l'avenir. — Bon Dieu ! pourquoi ai-je survécu à mon père ! — Seigneur, ne vous laissez point abattre par la douleur; n'oubliez pas tout ce qui vous menace encore. Je vous ai donné l'appui qui était en mon pouvoir; la reconnaissance d'une pauvre veuve n'a point égalé les bienfaits que j'ai reçus de votre famille. Mes gens ne sont point rentrés; le moment est favorable pour votre fuite. Ce brave jeune homme, qui a défendu votre père, vous accompagnera jusqu'à la maison du chanoine Dlugosz, près le château, au coin de la rue Canonicale; de là il vous sera facile de gagner les remparts de la ville avant le jour, et vous vous rendrez au château de votre oncle à Tenczyn. — Mais alors quel chemin prendrai-je, et comment faire pour éviter d'être reconnu ? — Celui qui prend trop de précaution n'est pas toujours le mieux gardé, reprit Dozwoy; cependant vos craintes sont justes, et je vous engage à changer de costume. Tenez, seigneur Jean, mettez mon manteau et ce bonnet; avant tout, debarrassez-vous de votre armure, car son bruit pourrait vous trahir. Quant à notre route, je crois qu'il serait prudent de suivre la rue Grodzka, elle nous conduira à la rue Canonicale, et nous sommes sûrs de ne pas rencontrer âme qui vive. » Le conseil était bon, et ils arrivèrent sains et saufs chez le chanoine.

Au moment où ils frappèrent à la porte, Dlugosz terminait la prière des morts; il ouvrit, et reçut ses hôtes avec cordialité. Pendant qu'on apprêtait les cordages pour que Jean descendît les remparts, le chanoine lui dit : « Mon fils, la mort de ton père est une perte sensible; mais la main de Dieu est partout; il faut s'incliner devant ses saintes volontés. La loi punira l'attentat, et l'histoire, dans sa justice distributive, inscrira le nom des coupables et le nom de la victime (en prononçant ces dernières paroles, il indiquait du doigt un manuscrit). Toi, mon fils, offre à Dieu tes douleurs; et si tu veux éviter de nouveaux malheurs, vis de bonnes pensées; n'oublie pas les mots qui brillent sur le fronton de cette maison : *Nil est in homine bona mente melius*. Chez l'homme il n'y a rien au-dessus de la bonne pensée. »

Les préceptes du chanoine étaient certes d'une grande sagesse; mais Tenczynski était dans un de ces momens de la vie où l'on sent plus qu'on ne réfléchit; dans cette intensité de souffrance, de terreur et de désespoir, les sensations l'emportent sur la puissance morale. Jean attendait les cordages qui devaient faciliter sa fuite; enfin le jardinier parut, et annonça que tout était prêt pour le départ. Dlugosz donna sa bénédiction à Tenczynski, et les deux fugitifs gagnèrent les remparts; ils aperçurent au bas les chevaux qui les attendaient. Le

jour n'était point encore levé, tout reposait autour d'eux; le moment était favorable. Tenczynski se cramponna aux cordages, et s'apprêtait à descendre, quand l'idée lui vint de demander à son compagnon qui il était? « Je suis Dozwoy, le fils de Stanislas l'assassiné ! » A ces mots une sueur froide glaça Tenczynski : « Est-ce possible! » s'écria-t-il; et il fit un mouvement pour abandonner le cordage. Oui, seigneur Jean, je suis Dozwoy, et c'est ainsi que je me venge. Mais il n'y a pas de temps à perdre; fuyez, car la garde pourrait se réveiller au moindre bruit. » Cela dit, il indiqua à Tenczynski le chemin le plus sûr, et lui, longeant les remparts, gagna la rue Canonicale.

Conduit par une sorte de pressentiment, il arriva près du bastion de Klimunt. Son étonnement fut extrême, en voyant toute la famille occupée à faire des préparatifs de voyage. « Que veut dire ceci, citoyen Klimunt? dit Dozwoy.—Ce que cela veut dire? reprit l'armurier d'un ton aigre, singulière question! Vous avez encore votre tête sur votre cou, et vous savez qu'on tient assez à la garder. Moi, pauvre ouvrier, j'ai reçu un outrage d'un grand, d'André Tenczynski, et je serai puni parce qu'un autre l'a tué; oui, le monde va ainsi : la victime, c'est toujours le faible! Dans le vrai, vous avez pris une part active à l'émeute, votre conduite sera condamnée; on vous recherchera comme coupable, et doublement coupable, parce que vous, de la classe privilégiée, vous avez soutenu le peuple. Si vous m'en croyez, seigneur Jean, vous partirez avec nous. Ne vous offensez pas de ma proposition : la persécution rend les hommes frères, et Dieu a souffert pour établir un lien éternel entre lui et ses créatures. — Je vous suivrai, brave Klimunt, répondit Dozwoy; mais il me semble que l'heure n'est pas assez avancée; les portes de la ville ne sont point ouvertes, et si vous demandiez le passage, la nouvelle s'en répandrait bien vite, et de graves soupçons pourraient planer sur vous. — Les soupçons m'importent peu; il faut partir, il faut qu'on perde notre trace; nous ne devons pas attendre le lever du soleil, le moment où mes ouvriers se rassemblent; allons, mettons-nous en route. — Mais où irons-nous? demanda Dozwoy. — Pour cela, c'est mon affaire, et vous le saurez plus tard. » En disant ces mots l'armurier ouvrit une porte secrète pratiquée dans le bastion, et les voyageurs prirent la route occidentale de Krakovie. Ils étaient quatre : Klimunt, sa femme, Aline et Dozwoy. Klimunt était le seul qui connût le chemin. Dozwoy tenait Aline sous son bras, et s'abandonnait doucement à tous les hasards du voyage.

Nous ramenons nos lecteurs dans l'intérieur de la ville de Krakovie.

Les amis et les gens d'André Tenczynski s'étaient retirés dans le haut du clocher de l'église des Franciscains, quand les portes furent enfoncées; le lendemain ils se défendirent opiniâtrement. Enfin ils capitulèrent, et à la suite on les mit en prison; mais comme c'était une affaire de forme, au bout de quarante-huit heures on les rendit à la liberté.

Le corps d'André fut exposé pendant deux jours dans la grand'salle de l'hôtel-de-ville; le jour suivant on le transporta à la chapelle de Saint-Adalbert; après on le rendit aux amis du défunt qui l'inhumèrent dans les caveaux de la famille, à Xionz, à 12 lieues de Krakovie, au nord.

Tout le temps que dura l'exposition du corps à l'hôtel-de-ville, le peuple ne cessa de s'y porter en foule, et il exhalait sa haine en quolibets, comme si sa vengeance n'eût pas été complète. Un charcutier disait : « Tu as fait long-temps le brave, tu opprimais ton semblable impunément, mais ton heure a sonné. Le roi Jagellon n'a pas eu le pouvoir de punir ta désobéissance envers la reine Anna, mais les bourgeois de Krakovie sont plus terribles que les rois, ils savent venger un crime! »

Mathias, arrivant de la Hongrie (où le roi de ce pays avait 6,000 hommes de cavalerie polonaise à son service), disait : « Ta mort est la juste punition de tes intrigues avec la noblesse; à la suite de la bataille de Grunefeld, tu nous as enlevé le plus beau fruit de la plus belle victoire, et tu meurs comme tous les traîtres devraient mourir. »

Le moment du jugement approchait, et tous les esprits étaient préoccupés de ses résultats.

L'armée polonaise campait inactive à Choynice (Conitz), dans le palatinat de Poméranie. L'infortuné roi Kazimir, perfidement conseillé, sans doute, par quelques seigneurs vendus aux Teutoniques, tourna ses armes contre Érik, duc de Stettin, pendant que les Teutoniques ravageaient la Prusse et la Poméranie méridionale.

La réunion des troupes s'effectuait lentement. Rytwianski, Zborowski, palatin de Sandomir, et Odrowonz de Sprowa, furent les

seuls qui amenèrent leurs troupes au complet.

Le mécontentement se manifestait dans le pays : dans le camp, les soldats murmuraient; un jour, c'était le 15 août, ils se demandaient entre eux quand finirait leur inaction, lorsqu'ils entendirent les pas d'un cheval au galop, puis ils virent un courrier qui s'avançait en sonnant la trompette; les sentinelles crièrent l'une après l'autre : *Qui va là?* — Dites plutôt, reprit Hyacinthe Wszemard, veneur de la cour de Jean Tenczynski : *Qui court à perdre haleine?* — Pourquoi? lui demanda la sentinelle. — J'apporte des lettres au roi et aux seigneurs de la part du castellan de Krakovie. — C'est bien, mais attendez un peu. — Ah! je n'ai pas un moment à perdre. — Mais qu'y a-t-il donc de si pressé? — Je suis porteur d'une affreuse nouvelle, le castellan de Woynicz a été assassiné à Krakovie. — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que toute créature rende hommage à Dieu! Et quelle est la main qui a frappé ce brave seigneur? — Ce sont les bourgeois qui l'ont assassiné. — Chiens de bourgeois, ils font la guerre à leur aise, quand nous nous exposons à la frontière pour eux et pour leurs propriétés. Ah! messieurs les bourgeois, vous aurez affaire à nous, la ville a des ressources, elle saura trouver les coupables. André Tenczynski, de sainte mémoire, sera vengé. »

Le veneur, qui trouvait dans ce soldat un si chaud défenseur de ses maîtres, ne voulut pas le quitter sans avoir trinqué avec lui. Il tira d'un havresac brodé aux armes de Topor-Tenczynski, une gourde pleine d'eau-de-vie, puis il dit en la présentant au soldat : *A toi, frère.* Celui-ci avala à longs traits la précieuse liqueur; il buvait encore si le veneur, se rappelant sa mission, ne lui eût demandé de le conduire à la tente du roi.

Kazimir reçut les dépêches et fut informé avec détails de cette scène tragique, du crime des bourgeois, comme disaient les seigneurs, et, voulant réfléchir aux moyens légaux qu'il fallait employer pour les juger, il demanda du temps. La noblesse s'indigna de ce retard, elle voulait une justice plus expéditive; en vertu de ses priviléges, de ses droits incarnés, elle fit des représentations au roi, et Amor-Tarnowski, castellan de Sandecz, choisi par l'Ordre équestre, dans cette circonstance, parla au roi en ces termes : « Permettez, Sire, qu'au nom de l'Ordre équestre, je dépose une plainte grave aux pieds de Votre Majesté. Le bas peuple de Krakovie s'est rendu coupable d'un crime atroce : le vénérable André Tenczynski a été lâchement assassiné. L'attentat devient plus odieux, plus effroyable encore quand on pense qu'il a été commis au moment où Jean, frère de l'illustre André, était élu castellan de Krakovie, et quand Sendziwoy de Tenczyn dirigeait la célèbre académie des Jagellons. Ne sont-ce point des titres au respect du peuple! touchons-nous au néant, au bouleversement de toute la société humaine, pour voir la noblesse ainsi exposée en Pologne! Une vile populace aura-t-elle donc le droit de trancher impunément une belle existence, une existence chère et glorieuse à la patrie? Le canon de Grunefeld avait respecté André, et ce brave compagnon de votre père meurt de la main d'un bourgeois; il meurt, le vainqueur des Teutoniques et des Hongrois; il meurt, le grand négociateur envoyé au duc de Lithuanie Swidrygiello; il meurt, non sur le champ de bataille, non sous le toit de ses illustres aïeux, il meurt dans un ruisseau fangeux. Sire, nos larmes n'apaiseront pas les mânes outragés du défunt, mes nobles amis vous demandent vengeance. Moi, Sire, je ne trouvais point de larmes quand mes deux frères mouraient sous Warna, ils étaient morts pour la foi et pour la patrie! J'étais fier, leur mémoire devenait chère à leur roi. Aujourd'hui je déplore un crime, un outrage qui atteint toute la noblesse. Votre Majesté sera en aide à ses fidèles sujets, et châtiera une populace qu'on ne peut contenir que par la crainte et la rigueur. »

A peine Tarnowski eut-il prononcé ces derniers mots, que tous les officiers présens à cette scène mirent la main sur leurs glaives, en disant « : *Du sang! du sang!* il nous faut *du sang!* » Le roi Kasimir, ayant peine à contenir son émotion, leur dit : « O mes enfans! ne demandez pas du sang, ne demandez pas la vengeance, demandez justice, et vous l'obtiendrez! »

La suite du roi reçut l'ordre immédiat de se rendre dans la Petite-Pologne; en même temps on convoqua la diète, et le 6 décembre, elle fut ouverte à Korczyn, sur la Wistule.

Alors s'entamèrent les débats du procès : le roi présidait assisté de huit palatins, vingt castellans, du juge du palatinat de Sandomir et de son suppléant.

On assigna les bourgeois de Krakovie, qui refusèrent de se présenter devant la Cour, disant

que le roi Kasimir, par un engagement ultérieur, avait promis et de les juger en personne, et de les juger dans la capitale. En conséquence ils remirent leur plein pouvoir à Jean Oraczewski; mais celui-ci, maltraité par les aristocrates, fut contraint de se retirer. Les bourgeois ne se rebutèrent pas : le roi avait juré de leur rendre justice en présence de l'armée, ils étaient résolus à l'obtenir ou du moins à le tenter. Un nouvel envoyé se présenta ; mais cette fois, il était escorté par quatre bourgeois notables : on les reçut à coups de sabre, et ils ne dûrent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

Les seigneurs se souciaient peu des formes juridiques : ils voulaient la condamnation et ils l'obtinrent ; on condamna les plus coupables à la peine de mort, et la ville de Krakovie dut payer une amende de 80,000 grivnas (marcs).

A la fin de l'année, le roi vint à Krakovie ; il eût fait grâce aux bourgeois, malgré l'arrêt prononcé contre eux ; mais l'influence des seigneurs prévalut.

Gaïowski, castellan de Kalisz, Nicolas Skora, Pienionzek, staroste de Krakovie, désignèrent neuf victimes dans la bourgeoisie : ce nombre satisfaisait à peine leur vengeance.

On proclama le décret qui punissait de mort les conseillers Stanislas Leymiter, Conrad Langa, Jeroslas Szarley, et les bourgeois Albert, peintre, Jean Szyling, serrurier, et Nicolas, huissier de l'hôtel-de-ville. Martin Belza, Jean Tesznar, simples bourgeois, et Jean Wolfram, passementier, furent condamnés à la détention perpétuelle dans le château de Rabsztyn, qui appartenait aux Tenczynski. Dozwoy, Klimunt et le conseiller Kreydler avaient échappé à toutes les recherches ; mais on pense bien qu'ils n'étaient pas oubliés dans cette fièvre de condamnation.

Le jour des exécutions approchait, et la rage des Tenczynski était telle, que la reine ne put obtenir la grâce de Szarley. Dans son incomparable bonté, elle se rendit en personne chez les Tenczynski ; mais sa parole de reine et sa pitié de femme furent impuissantes devant ces tigres altérés de sang.

Le 15 janvier 1462, avant le jour, on alla chercher les six condamnés, qu'on avait enfermés dans le nouveau bastion Rond. Quelques minutes suffirent, et leurs têtes avaient roulé sur la neige ! On avait choisi un lieu retiré pour faire l'exécution, parce qu'on redoutait la colère du peuple.

Le bastion Rond a été nommé *bastion des Tenczynski*, depuis l'événement.

Le fanatisme de la haine n'atteint jamais les résultats qu'il se promet, il frappe sans punir. Les Tenczynski avaient versé le sang des bourgeois de Krakovie, ils vivaient à l'aise depuis cet holocauste à la noblesse seigneuriale ; mais les vrais coupables avaient échappé à leur vengeance, et le peuple répétait, en se moquant des grands, le proverbe national : *Le serrurier avait péché, et le maréchal-ferrant a été pendu*

Les six bourgeois décapités furent déposés sous le parvis de l'église de Notre-Dame : les cadavres étaient là gisans ; mais les amendes se comptaient et grossissaient le trésor. Quant aux prisonniers de Rabsztyn, ils gémissaient sous les verroux.

Mais que sont devenus Klimunt et sa famille ?

Dans un des faubourgs de Breslau, traversé par l'Oder. on apercevait une maison charmante de simplicité et de bon goût : ses croisées dominaient deux petits jardins plantés de fleurs odoriférantes ; une haie vive et peu élevée entourait la maison et les jardins ; un sentier conduisait à la porte d'entrée, et là on trouvait deux bancs de gazon bien frais et bien verts ; sur le même banc étaient assis Dozwoy, notre ancienne connaissance, et la gentille Aline. Le cœur s'enrichit dans la souffrance, et l'affection naît vite au milieu d'une commune douleur. Souffrir à deux, c'est apprendre la vie à deux ; souffrir ensemble, c'est s'aimer. Aline chérissait son exil, et Dozwoy se surprenait quelquefois à ne plus rien regretter près d'elle ; cependant ces momens de sainte ivresse, ces momens où la vie se résume dans un désir et dans une pensée, étaient moins fréquens chez Dozwoy que chez Aline : lui, réfléchissait au passé, interrogeait l'avenir ; et elle, s'absorbait dans le présent. « Dozwoy, lui disait-elle alors, vous êtes triste, vous avez un secret, vous ne voulez pas le révéler ; à *nous*, je le conçois ; mais à *moi*, je m'en offense. Vous n'avez donc pas le besoin de me tout dire ? je ne suis donc plus pour vous le repos d'une tête pesante ? Ah ! mon ami, donnez-moi vos larmes, donnez-moi vos chagrins, je vous les rendrai moins amers.

— Aline, s'il y avait quelque joie dans mon cœur, je la répandrais en vous, c'est à vous que je voudrais donner la moitié de mon bonheur, c'est à vous que je voudrais communiquer toutes mes impressions heureuses ; mais ce serait un crime

de vous faire souffrir. — Ah! Dozwoy, reprit Aline, quelle impiété! mais tout ce qui est à vous est mon bien, et ce cœur, que vous avez créé à l'amour, ne doit-il pas souffrir de vos souffrances?.... — Non, Aline, vos larmes seraient mon supplice; il y a plus d'amour dans la réserve que vous blâmez que dans un épanchement égoïste.... » Leur entretien fut interrompu par l'arrivée de madame Klimunt. « Mes enfans, leur dit-elle, j'ai de bien tristes nouvelles à vous apprendre : un voiturier qui vient de Krakovie nous assure que six bourgeois de la capitale ont été décapités, et que d'autres sont prisonniers au château de Rabsztyn. Outre tout cela, la ville a été forcée de payer une énorme amende aux Tenczynski. — La mort! l'emprisonnement! l'amende! s'écria Dozwoy, c'est impossible. Je connais Jean de Tenczyn, il est incapable d'une basse et cruelle vengeance! — Ne le croyez pas, si vous voulez, dit la femme de l'armurier; mais, après l'assassinat de votre père, on peut penser que la famille des Tenczynski est capable de tous les crimes!...—Avant les preuves, je repousse les soupçons.—L'expérience est donc nulle pour vous, jeune homme? Qui vous a ravi les caresses d'un père? qui vous a ravi votre soutien, votre protecteur? qui vous enlevé votre héritage, si ce n'est cette famille maudite, cette race de réprouvés?.... Pauvre enfant! votre mère fut contrainte de fuir, et elle vous donna le jour sur une terre étrangère.... — Ah! n'achevez pas; j'avais la mission d'exécuter une vengeance pieuse et sacrée, je l'ai faite, j'ai obéi à la meilleure des mères, j'ai accompli son vœu chrétien. « Va, me dit-elle en mourant, sois-leur en aide dans le malheur, mais abaisse-les dans le triomphe. » J'ai sauvé de la mort le fils de l'assassin, j'ai voulu protéger André contre la fureur du peuple : bénie soit la parole de ma mère! Un jour viendra où j'abaisserai nos ennemis dans le triomphe;... mais, en attendant, il faut que j'aille à Rabsztyn, il faut que je voie les lieux où mon père a vécu, et où il est mort sans sépulture. Un autre devoir m'y appelle : je demanderai à Jean Tenczynski la grâce des prisonniers; il ne peut, il ne doit pas me la refuser. » Au moment où Dozwoy disait ces mots, Klimunt entra tout effaré. « Je viens de chez le principal magistrat de la ville, où j'avais porté une armure à son fils; il m'assure qu'on a découvert ma retraite, et que le magistrat de Breslau a reçu ordre du gouvernement de Krakovie de me livrer à la famille de Tenczynski. L'illégalité ne fera pas reculer les seigneurs; il faut donc que je quitte la ville et que je cherche un asile plus sûr. Dozwoy, vous m'avez dit que vous vouliez épouser ma fille, j'ai consenti, et demain matin un prêtre bénira votre mariage; après la cérémonie, nous partirons sans perdre de temps. La même pensée, le même but nous dirigent; mais nous devons nous séparer momentanément. Vous irez à Czersk ou à Warsovie; vous êtes jeune, les dangers ne vous effraieront point. Moi, je sais l'allemand, je me rendrai avec ma femme à Sagan, ville de Luzace; de là, en traversant la Marche, la Poméranie et la Prusse teutonique, j'arriverai en Mazovie. Mon métier d'armurier vaut quelque chose chez les Allemands. — Comment, mon père, dit Dozwoy, vous feriez des armures pour les Allemands, et ils s'en serviraient contre les Polonais? — Tranquillisez-vous, les armures ne sont plus rien depuis que les canons ont retenti à Crecy et chez nous à Grunefeld; elles sont plutôt un ornement guerrier qu'une utilité pour la guerre. Mais je vous quitte, car j'ai hâte d'aller prévenir le sacristain de votre mariage. »

Le lendemain au point du jour, Aline et Dozwoy se rendirent à l'église, accompagnés de Klimunt et de sa femme; deux pauvres composaient tout le public. Que la religion était grande et sublime à ce moment! qu'elle était touchante, séparée d'un faste impie!... Un prêtre vénérable récita dans la langue nationale polonaise les prières du mariage, dernier bienfait de Dieu, avant le dernier sacrifice. Ils étaient encore sur l'ancienne terre polonaise, ces enfans proscrits! bientôt il faudra la quitter.... Ah! qu'ils furent cruels les adieux, qu'il fut déchirant ce moment où Klimunt dit à Dozwoy : « Je pars, je te confie ma fille; ton voyage sera dangereux, mais la Providence est partout! »

Dozwoy et Aline prirent le chemin de Czenstochowa, fameux par l'image miraculeuse de la sainte Vierge.

Leur extérieur était humble, et quand on leur adressait des questions, ils répondaient qu'ils revenaient de Gnèzne, où ils avaient fait un pèlerinage à Saint-Adalbert.

En se dirigeant sur Olsztyn, ils franchirent la délicieuse vallée de Lelow, et arrivèrent près de Rabsztyn, élevé dans une épaisse forêt qui domine les environs sablonneux d'Olkusz. Ils étaient au terme de leur voyage, et ce jour de repos eût été consacré à la prière, car la mère de Dozwoy

était morte le 24 juin 1461, il y avait un an jour pour jour. Douloureux anniversaire, sanctifié par tout ce qui élève et ennoblit l'homme : la persécution et le courage!

La position des fugitifs était dangereuse; ils devaient être prudens dans leur moindre démarche, et circonspects avec tous ceux qu'ils abordaient. Cependant Dozwoy ne put résister au besoin de revoir l'ancien domaine de son père.

Cheminant au hasard, ils se trouvèrent près du cimetière; non loin de là, ils aperçurent un homme assis à la porte d'une chaumière : c'était le gardien du cimetière. Dozwoy l'aborda en lui disant : « Pourriez-vous m'enseigner le chemin d'un village qui s'appelle la Montagne de Dozwoy (Dojzwojowa Gora)? — Vous êtes précisément sur son emplacement, » lui répondit le gardien. — Quoi, c'est ici! s'écria Dozwoy, ne pouvant contenir son émotion. —Oui, frère, c'est ici que fut jadis la terre de Stanislas Dozwoy. Que le bon Dieu lui donne la vie éternelle! Mais qu'avait-il besoin de lutter avec un seigneur comme André Tenczynski! Si on ne peut pas respecter les grands, il faut les craindre. — C'est vrai, dit Dozwoy avec calme, il avait tort de s'en prendre aux puissans de ce monde, ou peut-être il ignorait que ceux qui possèdent des châteaux-forts s'amusent de brigandages! — Oh! mon bon pèlerin, laissons en repos les morts, c'est à Dieu qu'ils doivent compte de leurs actions. Mais je vous quitte pour un moment, car j'aperçois quelqu'un qui frappe à la porte du cimetière. »

Quand le gardien se fut éloigné, Dozwoy laissa couler ses larmes. « Aline, dit-il, un peu de terre recouvre les restes de mon père; tout mon bonheur, tous mes souvenirs, toute la gloire de ma famille sont là, et moi, m'abaisserais-je au point de me présenter à Rabsztyn, chez Jean Tenczynski? Peut-être me recevrait-il avec hauteur! Dis, aurais-je la force d'étouffer mon mépris, de réprimer ma haine, devant cet homme qui a voulu le sang du peuple, et qui, dans son insatiable vengeance, retient encore des victimes dans les fers?... Le voir et ne pas le tuer est au-dessus de la vertu humaine. Aline, quittons ces lieux; mais auparavant, viens te reposer quelques momens dans le cimetière. » A peine y étaient-ils entrés qu'ils virent arriver un jeune garçon conduisant un chariot.

Quel horrible spectacle frappa leurs yeux! Sur ce chariot était le cadavre d'un homme; son visage livide, maigre, décharné, contrastait avec de longs cheveux noirs et une barbe noire; ses lèvres ouvertes laissaient voir ses dents serrées : tout témoignait la douleur d'une affreuse agonie:

« Qui était cet infortuné? » demanda vivement Dozwoy. Et le garçon répondit avec une insouciance mêlée de dédain : « C'était un bourgeois de Krakovie, l'assassin de notre maître et seigneur. Aujourd'hui il va rendre à l'enfer sa méchante âme. — Et que sont devenus les deux autres? — On les mettra en liberté, car, s'ils étaient morts au château, cela nous aurait donné plus de peine qu'ils ne valent. » Ainsi blasphémait ce jeune homme imberbe; ainsi se développaient, avant la corruption apprise, tous les instincts du crime.

Dozwoy voyant qu'on jetait le mort en terre, sans lui donner une prière, sans que le prêtre le bénît, se prosterna devant la fosse, et chanta pour Martin Belza, conseiller de la ville de Krakovie, le chant funèbre du peuple :

« Les hommes, tous égaux, terminent différemment leur carrière, et leur sépulture est différemment honorée. Pour les riches il y a du faste, pour les pauvres il y a l'oubli; mais que le marbre recouvre le cercueil, ou qu'un peu de terre le couvre à peine, sous la terre et dans le ciel, les hommes sont égaux!

» Le corbillard du riche étincèle d'or et d'argent, il est suivi par une foule curieuse et mendiante; les poètes chantent les vertus et la grandeur du défunt, et les orateurs s'efforcent à l'éloquence des regrets.

» Le pauvre meurt, et personne ne l'assiste; il meurt comme il a vécu : oublié; mais au moins un ami fidèle l'accompagne à sa dernière demeure, c'est son chien.

» Hélas! le prisonnier qui expire de douleur meurt deux fois: une main amie n'a pas fermé ses yeux!

» Grand Dieu! tu es juste pourtant, et c'est dans le ciel qu'on trouvera le châtiment et la récompense. Ta vengeance sera éternelle, et celle des hommes n'aura duré qu'un moment. »

La terre couvrit les restes de Belza, et Dozwoy fut plus résolu que jamais à ne point aller voir Tenczynski; il accepta le gîte que le gardien du cimetière lui offrait en attendant le moment où il se rendrait en Mazovie, son pays natal. Les ducs de cette province lui destinaient une brillante carrière; mais pour lui, l'idée la plus séduisante était le repos et le bonheur d'Aline. Vivre pour elle, se faire un avenir pour le par-

tager avec elle, était sa plus chère espérance.

Après tant de fatigues et tant d'émotions, Dozwoy dormait d'un profond sommeil dans la chaumière du gardien, et non loin de là les remords éveillaient le coupable.

Un parent de Jean de Tenczyn, riche et puissant par sa position, était venu chez Jean Tenczynski, seigneur de Rabsztyn. Tous deux, ils reposaient dans la même chambre, sur des lits recouverts d'or et de damas. Tout-à-coup, Jean se lève précipitamment, et, d'une voix altérée, il appelle son oncle. « Ah! grand Dieu, qu'ai-je vu! s'écria-t-il: Martin Belza s'est présenté devant moi; oui, je l'ai vu avec sa figure livide, son corps maigre, décharné, hideux; il a prononcé ces paroles terribles: « Jean de Tenczyn, je serai vengé, et c'en est fait du bonheur de ta race; » tes triomphes seront des flétrissures; un de » tes descendans sera sur le point d'obtenir la » main de la princesse de Suède, et cet honneur » lui échappera, et il mourra misérablement sur » le navire d'un corsaire. Je n'ai pas tout dit: la » dernière branche de ta race mourra avant » l'âge, blessée par la dent d'un sanglier; votre » nom passera comme une ombre, et tous vos » châteaux tomberont en ruines; on aura peine » à en voir les traces. »

L'oncle et le neveu, saisis d'horreur, restèrent toute la nuit dans une agitation extrême. Pendant ce temps-là, Dozwoy et Aline continuaient heureusement leur route, et s'approchaient de Warsovie.

Olympe Chodzko.

RUINES DU CHATEAU DE CHENCINY.

(*Prononcez :* KHINTZINY.)

A 17 milles de Pologne (30 lieues de France), au nord de Krakovie, sur le grand chemin de Kielce, on voit s'affaisser les ruines d'un antique château, élevé autrefois sur une haute montagne dans le palatinat de Sandomir. Chenciny rappelle à la mémoire un des événemens les plus importans des annales du pays.

La première diète, cette grande solennité législative, eut lieu dans une des vastes salles de cet édifice; le roi Wladislas-le-Bref la présidait au XIVe siècle (1331). A partir de cette époque, ou plutôt de cette nouvelle ère, les diètes polonaises se sont agitées pendant cinq cents ans sur plusieurs points de la République.

Ces ruines froides, inanimées, ce bourg dépeuplé aujourd'hui, semblent valoir à peine un regard; mais le passé leur donne de l'éclat. A la suite de cette grande diète législative, la Pologne prit un nouvel aspect. Honneur au roi qui sut ainsi préparer sa nation à de hautes destinées!

Le règne de Wladislas-le-Bref nous occupera particulièrement dans la partie historique de notre ouvrage; c'est par ce règne que nous terminerons *la deuxième époque de la Pologne en partage.*

Aujourd'hui nous donnerons un aperçu sur la législation civile et criminelle de la Pologne; ces grands souvenirs sont inséparables de Chenciny. Nous empruntons cet extrait aux travaux critiques et philosophiques du savant Joachim Lelewel.

Jusqu'ici, et en s'appuyant de l'imposante autorité de l'historien Naruszewicz, on a cru généralement que toutes les lois polonaises étaient venues des Franks et des Allemands. Cette fausse appréciation des anciens monumens législatifs était cruelle aux nationaux. Le grand Czacki n'avait pas osé trancher cette question, et ceux qui travaillaient en même temps que lui, ou immédiatement après lui, redoutaient les écueils d'une vérité nouvelle, ou peut-être partageaient le doute d'honorables autorités.

Les jurisconsultes Barss et Mendrzecki soutenaient que la noblesse polonaise formait ses lois et les jugemens d'après les lois bourgeoises de Magdebourg, se refusant à voir qu'elle avait les



Ruines du Château de Chevreuse ( )

siens avant que la loi germanique s'implantât en Pologne.

Czaçki s'appuyait sur une autre erreur; il cherchait la source des lois et des décrets dans la Skandinavie, mais il n'indiquait pas la cause qui les avait fait pénétrer en Pologne.

Le savant Bandtkie n'avait pu débarrasser nos lois de ces infiltrations étrangères; notre pure nationalité slavo-polonaise était encore, selon lui, entachée des institutions saxonnes.

Le laborieux Rakowiecki parla le premier en faveur de la mère-patrie; mais ses recherches, ayant pour but les lois russiennes, se renfermèrent dans une spécialité. Alors se présenta sur la scène historique (1824) Joachim Lelewel; il entra hardiment dans l'antique sanctuaire de la nationalité polonaise. Il prit un autre point de départ, il s'inspira d'autres données, il tenta une autre voie pour arriver à la vérité et à l'appréciation des annales législatives de son pays.

Il est essentiel de faire observer à nos lecteurs qu'ils ne doivent envisager la Pologne, ni comme une couronne élective, ni comme une république aristocratique; elle tenait aux deux par la forme et par le fonds. Mais, pour se faire une idée précise de la constitution de l'ancienne Pologne, il faut remonter à la naissance de ses institutions, et voir l'action de sa haute justice sur les différentes classes d'habitans.

L'État de la Slavonie avant que des États s'y fussent formés, sa division en petites parties, sa démocratie, et, pour ainsi dire, sa rusticité, sont généralement connus. Quand, par l'influence de l'Occident, des États commencèrent à s'y former, les seigneurs devinrent nombreux, et la situation des tribus était diverse; les plus puissantes d'entre elles conservèrent presque totalement leurs lois; les plus faibles, en partie, reconnaissaient pour maîtres des guerriers particuliers, ou étaient soumis à un souverain qui commandait ces guerriers et fondait un royaume. Les mêmes lois, les mêmes coutumes étaient obligatoires pour tous; mais il fallut introduire des changemens dans ces lois, à mesure que de plus grandes différences s'établissaient entre les habitans relativement à leurs richesses et à leur position politique.

L'uniformité de la race slave, le rapprochement des dialectes, des liens et du commun intérêt des tribus, rendaient communes beaucoup de coutumes et de lois dans les vastes pays qu'habitaient les Slaves. Indépendamment de cette uniformité de coutumes et de lois chez ce peuple, il y avait certaines particularités et différences locales.

Les États, se formant d'un grand nombre de tribus, donnaient de l'unité à tant de coutumes diverses, et assuraient les mêmes lois aux différentes classes, à la noblesse et aux paysans, ou, pour mieux dire, à des guerriers et à des cultivateurs. Telle fut la marche des choses dans l'État polonais pendant sa formation. A l'exception de quelques esclaves, prisonniers de guerre ou achetés, qui ne se trouvaient que chez les grands seigneurs, le reste des habitans, de la classe élevée ou inférieure, était libre et égale devant la loi. Il y avait des propriétaires et des fermiers qui prenaient à bail les terres des autres. Ceux-ci se trouvaient liés par les réglemens de chaque tribu, et restaient dans un endroit fixe, sans être tout-à-fait *glebæ adscripti*. Quant aux autres, ils cherchaient à faire fortune, et changeaient de pays quand leur convenance l'exigeait.

L'idée qu'on se faisait de la propriété était si pure qu'elle n'admettait point de servitude. A peine le concours des circonstances dans des arrangemens particuliers pouvait y contraindre pour un certain temps. Son absence occasionait maintes fois de fortes dissensions, dont décidait la force unie à l'arbitraire; quelquefois aussi, une redevance ou quelque charge compromettait l'idée de la propriété, qui n'admettait aucune clause; mais les idées de propriété générale et particulière s'unissaient. Si chaque particulier avait sa propriété, elle ne pouvait provenir que de la propriété générale. Les champs incultes, les landes et les bois, avec les arbres et le gibier qu'ils contenaient, étaient pour ainsi dire une propriété générale, n'appartenant à personne, et, par cela même, à toute la nation en commun. Et quoique, avec le temps, ces propriétés passassent entre les mains de particuliers qui cherchaient à établir de certaines limites avec leurs voisins, il y avait cependant assez de propriétés communes qui appartenaient à un grand nombre de tribus, et, outre cela, des propriétés privées de propriétaires ou délaissées par leur mort sans héritiers. Elles s'appelaient *puscizna*. Les propriétés de ce genre étaient ouvertes à toutes les personnes qui voulaient les acquérir, ou bien on les adjugeait à l'État, ou à la disposition du souverain. Mais pourtant chaque propriété individuelle conservait toujours une marque de propriété générale, et, pour cela, les habitans, quand le commandait l'intérêt général, étaient requis pour le service de guerre ou pour

des paiemens, ou même pour rendre divers services, qui toutefois ne portaient aucune atteinte à leur liberté. Les coutumes et les lois, adjugeant la possession de la propriété au propriétaire, autorisaient le fils à avoir sur les propriétés les mêmes droits que son père, car le fils et le père restaient dans le même endroit. La cérémonie de la tonsure, pratiquée pour ceux qui sortaient de l'enfance, était en quelque sorte le signe de leur adoption pour fils et héritiers.

Mais cette coutume et cette loi n'étaient pas assez fortes pour assurer la transmission de la propriété de mains en mains par la voie d'hérédité. Quand un père n'avait pas d'enfans, quand un homme quelconque était sans postérité, quand le sort ou les accidens avaient séparé la propriété du propriétaire, tout l'héritage, toute la propriété était regardée comme une *puscizna*, ou, pour mieux dire, comme une propriété sans maître et sans héritier, dont le premier venu pouvait prendre possession. Il en résulta que le premier qui trouvait les choses jetées sur la mer ou sur les bords des fleuves, se les appropriait ; qu'après la mort d'un paysan sans héritier, son seigneur prenait sa *puscizna;* qu'après que le clergé fut introduit avec la religion chrétienne, lorsqu'un prêtre mourait, son plus proche voisin s'emparait de sa *puscizna*. Si le neveu prenait après son oncle une *puscizna*, ce n'était pas comme un héritage ou une succession, il la prenait et l'occupait comme *puscizna*, ce qui offrait beaucoup moins de difficultés. L'intérêt des puissantes familles changea les *puscizna* en succession et en héritage après la mort de proches parens ; mais il respecta les dispositions faites avant la mort relativement à la propriété. Les familles pauvres et sans éclat trouvaient peu de moyens dans la pratique de cette nouvelle coutume, qui perpétuait la propriété dans leurs générations ; et quoique la civilisation, l'influence des mœurs occidentales et l'affermissement de la religion chrétienne en Pologne occasionassent une réforme, cependant la *puscizna* et la manière d'acquérir des propriétés par les moyens de *puscizna* est un sujet qui mérite d'être approfondi.

L'agriculture et la défense du pays appartenaient aux hommes ; il s'ensuivit que les femmes furent presque tout-à-fait privées de la possession des terres ; pourtant, on avait pourvu à leur existence par le moyen de leur dot et des donations que leur faisaient leurs époux, et cette donation s'appelait *wiano*. En même temps, elles avaient assez de liberté pour agir judiciairement ; elles comparaissaient en personne devant les tribunaux, servaient de témoins, et défendaient leurs propres causes. Communément les deux parties plaidaient leurs causes respectives devant les juges. Les jugemens étaient courts et intéressaient toutes les communes. Le juge ou le *zupan*, soit qu'il fût élu par toute la commune, ou désigné par le pouvoir suprême, donnait ses sentences de vive voix, sans écrire, aux paysans comme à la noblesse ; il offrait et proposait sa médiation et tâchait de porter les parties à s'arranger à l'amiable. Il servait plutôt de médiateur pour conclure les arrangemens des deux parties, que de juge pour en décider.

L'opinion et le bon sens dirigeaient les coutumes, et appliquaient à la loi les cas extraordinaires, en les pesant dans les balances de la justice. Les preuves, les témoins et leurs dépositions étaient suffisans pour éclairer les juges idolâtres, quoique quelquefois, dans des délits d'un genre vil ou dans de grands crimes, qui avaient besoin d'être promptement éclaircis, on ait employé des mesures violentes pour forcer l'accusé à l'aveu de ses crimes, et que même, dans des occasions qui se présentaient très-rarement, on ait eu recours aux supplices et aux tortures. Malgré la douceur du caractère des habitans, les mœurs étaient rigides et assez dures pour que l'on se portât à des actes de violence. La preuve de ce que nous avançons, ce sont les peines et les punitions ; mais quoiqu'une injure criât vengeance et excitât des *réflais*, cependant l'esprit social des tribus communes laissait apercevoir dans les jugemens sa puissance médiatrice, qui amenait facilement la bonne intelligence. Maintes fois le criminel ou le meurtrier, en fuyant la vengeance de ses ennemis, aurait pu prévoir les conditions auxquelles il devait se soumettre pour désarmer la colère de la partie offensée.

Le plus souvent, en compensation de la perte qu'on avait occasionée, on imposait une amende d'argent ou de meubles, selon les conventions. Les coutumes de la loi apaisaient la partie qui avait souffert ; mais il fallait aussi payer au tribunal une somme pour être exempté de la punition. Malgré le moyen que nous venons de rapporter ici, il est sûr que la lapidation et le gibet étaient connus, ainsi que plusieurs autres supplices corporels.

Furent-ils propres aux Slaves, ou introduits chez eux par un peuple étranger ? Cette ques-

tion n'est pas facile à résoudre. Mais il est certain que la peine de mort était assez souvent appliquée.

La trahison dans les affaires publiques et envers la patrie était punie de mort ou de la mutilation des membres, et d'autres supplices horribles. Les violations, les incendies, les brigandages, qui troublaient la tranquillité des tribus, les meurtres n'étaient pas moins sévèrement punis ; on employait le fouet dans certains cas, et certainement les voleurs payaient leurs forfaits par la pendaison. Sans doute, ces cruelles punitions, c'est-à-dire la mutilation des membres et la mort, venaient de l'empire grec ; elles s'introduisirent de la Grèce chez les Latins ; pareillement de la Grèce elles passèrent en Pologne, où, ainsi que parmi les Karlovingiens, elles s'infligeaient pour les délits politiques.

D'autres circonstances influèrent grandement sur l'état de la Pologne, dès le commencement de sa formation. Le christianisme, qui depuis long-temps tentait de s'établir dans ce pays, s'était fixé sur les bords de la Wistule et de la Warta, et Boleslas-le-Grand, en l'affermissant par tous les moyens possibles, cherchait à en répandre les préceptes avec les coutumes et les lois nationales. Les lois canoniques de l'Eglise, qui obligaient chaque chrétien, s'introduisirent vers ce temps en Pologne, et se mêlèrent avec les lois nationales. La langue latine commença pour ainsi dire à devenir universelle ; cette langue étrangère, usitée seulement dans la religion, devint l'interprète des conventions et des actes publics, aussi bien que des lois nationales.

Ainsi, sinon la législation, au moins l'interprétation et l'application de la loi au nouvel ordre de choses introduit dans le royaume, et aux nouvelles idées qui se répandaient alors, passèrent entre les mains d'hommes savans, qui souvent pensaient autrement que le vulgaire. Le gouvernement de l'Etat, qui visait au pouvoir absolu sous Boleslas-le-Grand, mit de fortes entraves à l'antique souveraineté du peuple. Boleslas-le-Grand, dans ses conquêtes, eut le talent d'unir sous sa puissance les peuples de la Léchie et de la Chrobatie ; et cette même puissance devenait souvent législatrice. Il apparut alors une nouvelle forme de législation qui ne tirait plus sa source des abus ou des coutumes qui, insensiblement, prenaient racine dans le pays, mais qu'on établissait et qu'on proclamait avec préméditation.

Cette puissance, assurée et acquise par les conquêtes en formant un empire, concentra l'exécution suprême de la loi, et commença à prononcer les décrets souverains ; elle était l'appui de la loi ; mais quand celle-ci manquait, elle la remplaçait par des sentences arbitraires. Miéczyslas introduisit un nouvel ordre de choses, rendu indispensable par les changemens qu'il dut apporter dans l'organisation de son royaume. Mais son fils Boleslas fut bien plus actif sous ce rapport, et il le devait, en étendant si loin les frontières de son empire. Quiconque croirait que Boleslas, dans ses réglemens, a imité servilement les lois et coutumes des pays étrangers, ferait une injure à cet homme extraordinaire.

Boleslas aimait ses guerriers, dont il avait éprouvé tant de fois la valeur; il les épargnait à la guerre. Il respectait les ecclésiastiques, leur donnait des titres de prince, et les comblait de richesses ; mais en même temps, il soumettait tous ses sujets, sans distinction, à la même loi ; et, afin de pourvoir aux besoins du pays, il imposait sur la propriété de chacun, comme faisant partie de la propriété générale, d'égales impositions ou subsides.

Tous les habitans étaient obligés de défendre leur patrie, et le *comes* du district les commandait. Boleslas s'efforça de régulariser ces levées des troupes des districts dans tout le royaume. Les *comes* étaient juges en même temps : on les nommait dans la langue nationale tantôt *prystaldy*, tantôt *gwastaldi*, *kastellani*. Le roi était juge suprême, et jugeait également la noblesse et les paysans, les procès civils et criminels. Outre les tribunaux, où présidaient les castellans, il y en avait d'autres, institués anciennement par les communes ; mais on ne peut voir dans leurs procédures aucune distinction entre les procès criminels et civils, et ces deux genres de causes appartenaient également à ces tribunaux. La procédure qu'on mettait en usage dans les jugemens à la cour (*curia*) de Boleslas, servait d'exemple pour toutes les autres cours de justice. Le *komornik* (camerarius) ordonnait à l'accusé de comparaître, celui-ci se rendait à cet ordre, au jour marqué. Dans quelque lieu que le roi se trouvât, dès que quelqu'un lui portait des plaintes, il s'arrêtait sur-le-champ, revoyait les affaires selon l'ordre, et prononçait les décrets.

Des lieux de détention répondaient de l'accusé. Les amendes qu'il devait payer, ou les punitions qu'il devait subir, lui étaient infligées par

les huissiers (*ministeriales*), ou employés de la cour de justice, ou enfin par la partie adverse à laquelle on le livrait quelquefois. Boleslas se réservait le droit d'adoucir la peine ou de faire grâce, il donnait quelquefois la vie à ceux qui étaient condamnés à mourir pour de grands crimes; faisait venir en sa présence ceux qui avaient commis des fautes de peu de gravité, les exhortait à se mieux conduire, et souvent même il les invitait à venir prendre un bain avec lui, et là il leur faisait donner des coups de fouet pour les corriger. Le peuple lapidait ceux qui avaient mérité une mort honteuse. Mais les cruels supplices commandés par Boleslas en punition de beaucoup de crimes, comme par exemple le brûlement des yeux, l'arrachement des dents, le supplice dans lequel on clouait les membres, requérait l'emploi des bourreaux (*oprawca*).

C'est ainsi que les lois nationales se confondaient et se mêlaient avec les lois canoniques de 930 à 1030. Mais dans les cent années suivantes (1030-1130), l'influence plus douce du christianisme opéra de grands changemens; les propriétés particulières acquirent plus d'étendue, et la cruauté des supplices s'adoucit.

Le règne faible et de peu de durée du roi Miéczyslas II, et les violentes secousses qu'éprouva après sa mort l'empire boleslavien, ne purent faire disparaître les changemens introduits en Pologne par Boleslas-le-Grand. Kasimir Ier, le *restaurateur*, les renouvela et les corrigea. Il est vrai que parmi les institutions de Boleslas, quelquefois d'anciens usages essayèrent de reprendre vigueur; cependant le mélange des préceptes et coutumes chrétiennes avec les usages et les lois nationales s'accomplissaient de plus en plus. Mais les coutumes chrétiennes subissaient aussi divers changemens : dans ces siècles d'ignorance et de troubles, la voix de l'humanité pénétrait dans le cœur humain, et dirigeait les institutions de diverses lois, d'où provenait l'adoucissement du traitement des criminels. Les supplices sanguinaires disparaissaient, et même l'application de la peine capitale devenait de plus en plus rare en Pologne. Le clergé désapprouvait les peines corporelles. Boleslas III Bouche-de-Travers ne put se consoler, durant le reste de sa vie, du supplice et de la mort de son frère naturel Zbigniew, à laquelle il avait cru donner occasion. La mutilation de Pierre Dunin, ordonnée par Wladislas II, à la suite d'une plaisanterie qu'il s'était permise sur le compte de la reine, fut la dernière cruauté de ce genre, d'autant plus atroce qu'elle fut commise par ordre du monarque, sans qu'aucune preuve eût été donnée, et sans qu'aucune sentence eût été prononcée.

Les préceptes évangéliques et le clergé mettaient des entraves à de telles atrocités, et leur bienfaisante influence commençait à se faire sentir. L'histoire ne nous transmet aucune trahison, aucune rébellion du temps de Boleslas-le-Grand, et cependant nous trouvons que la peine capitale était souvent appliquée. Boleslas-le-Hardi condamnait à mort ceux qui étaient les objets de sa vengeance. Sous Boleslas III, au contraire, quoique Zbigniew, Gniewomir, le staroste Swientapelk, le palatin Skarbimir fussent des traîtres et subissent tous la peine de mort; quoique le roi menaçât les habitans de Glogau du gibet en cas qu'ils se rendissent à l'ennemi, et que les Poméraniens convinssent qu'ils avaient mérité d'être pendus en levant l'étendard de la révolte, l'histoire cependant n'accuse pas de sévérité les décrets de ce prince, elle affirme même que la trahison envers la patrie était punie de l'exil et par la confiscation des biens meubles ou immeubles au profit du trésor public; ces peines étaient les mêmes pour le crime de lèse-majesté. L'horreur témoignée au vol, au meurtre et au brigandage, joints à l'enlèvement de la propriété d'autrui, depuis long-temps était la seule cause qui faisait punir ces crimes du dernier supplice; l'usage en fut conservé. L'infamie remplaçait aussi la peine capitale; mais il est probable que depuis long-temps, après un meurtre, les deux familles s'arrangeaient à l'amiable. Et l'amende, déjà fixée, de douze marcs pour un noble, et de trois pour un paysan, devint une loi à laquelle se soumettaient les sentences des juges.

En Pologne, de même que dans les autres pays de l'Europe, le droit canonique s'accommodait et s'assortissait assez bien avec les coutumes locales. Les mariages étaient tout-à-fait dirigés par le droit canonique. Dans le principe, ce nœud sacré souffrait des infractions; mais avec le temps il acquit plus de force, et on n'osait l'enfreindre sans une dispense. Le même droit canonique décidait du degré de parenté. Mais pour ce qui est des héritages, il ne diminua en rien l'entière prépondérance des individus; et même, en étendant le cercle de la parenté, il assurait l'héritage des biens qui n'avaient pas de maîtres à des parens éloignés. Par l'entremise

au droit canonique, ou plutôt des riches donations faites aux églises, les dernières volontés acquirent plus d'autorité et de force. Comme beaucoup d'actes publics s'accomplissaient de vive voix, de même on prononçait ses dernières volontés.

La science d'écrire et de lire, en se répandant peu à peu et en préparant à l'état ecclésiastique, facilita les moyens de donner par écrit divers priviléges et donations, et mit les grands seigneurs en état de manifester les dernières volontés, qu'on devait accomplir après leur mort d'une manière stable et sûre. Boleslas III ordonna qu'on écrivît les codiciles de son testament. Mais par le moyen de la science d'écrire (en même temps que se multipliait l'influence pernicieuse des coutumes d'Occident), paraissaient des actes qui commençaient à troubler l'ordre général et qui causèrent un grand tort aux lois nationales; dans les siècles plus avancés, les partages faits entre les fils de Boleslas III, ébranlèrent fortement les institutions nationales. Ces actes n'étaient autre chose que des donations et priviléges accordés dans le commencement aux ecclésiastiques, aux seigneurs, et après, au peuple.

Les sciences d'Occident se répandaient vers ce temps en Pologne, et la science d'écrire fut la cause que les hommes de loi et ceux qui composaient la cour du monarque prirent quelques notions du droit romain, ce qui ne contribua pas peu à changer les idées et à exciter des troubles dans les principautés de la Léchie partagée. C'est aussi dans une période de cent ans suivans (1130-1230) que la donation des priviléges aux propriétaires (*jure hæreditario*) et du droit de principauté (*jure ducali*), causa un tort grave à la loi nationale.

Quoique la procédure fût prompte et de peu de durée, cependant la peine n'était infligée qu'après le décret donné, et le décret n'avait lieu qu'après qu'on avait entendu les dépositions des témoins. Les violentes mesures qu'on se permit à l'égard de Pierre (*Dunin*) étaient plutôt un acte de cruauté sans exemple qui offensait tout le monde. Peu de temps après, on entendit des plaintes d'un autre genre par suite des abus du barreau, quoique, par la division du pays, les juridictions étaient plus nombreuses et soumises à diverses gradations. Après le décès de Boleslas III, ses quatre fils avaient quatre palatins, et quand la Léchie se divisa en de plus petites principautés ou duchés, le nombre des palatins devint plus grand. Dans la marche de Dantzig, où il n'y avait pas de palatin, on nomma un gouverneur. Par ce moyen les appels à une instance plus haute furent facilités. Du jugement du juge (*judex*) ou du juge subalterne (*subjudex*) de la castellanie ou du castellan même, on appelait à celui de la cour. Tout jugement se passait ouvertement devant un nombreux concours de citoyens, d'où se formaient les assemblées, nommées en langue vulgaire *wieça*, en latin *colloquia*, *conventus*, ce qui rendit la procédure plus auguste et plus solennelle. Les jugemens des palatins étaient faits dans les mêmes formes que ceux de la cour. Sans doute, par cet accroissement de siége et ce développement de la procédure judiciaire, les anciens tribunaux du peuple et des communes tombèrent dans l'inaction et dans l'oubli; mais aussi le nouvel ordre introduit dans la juridiction était au préjudice des pauvres qui trouvaient difficilement accès par suite de cet abus et par l'usage ou par la volonté arbitraire des rois; le salaire qu'ils devaient donner aux juges fut élevé à une somme exorbitante. Parmi les autres abus, celui de la difficulté de l'accès au barreau était une monstruosité qui ruinait les fortunes peu considérables. L'honnêteté des juges et la bonté du monarque pouvaient y remédier; mais la politique de Miéczyslas III ne marchait pas vers ce but. En voyant la puissance des grands seigneurs s'accroître, il commença avec eux une lutte dangereuse. L'ancienne égalité de la loi affaiblie, les anciennes lois et coutumes changées tout-à-fait, et de nombreuses usurpations confirmées et affermies par des priviléges et des donations, firent craindre à Miéczyslas de voir s'affaiblir l'autorité royale. Il résolut donc de remettre en vigueur les antiques lois et coutumes; mais pour arriver à ce but, il employa des moyens inusités jusqu'alors en Pologne. Etant lui-même juge et législateur, il interpréta de diverses manières des pensées dans le droit romain, et donna une grande liberté aux autorités judiciaires. Le fisc sacré s'enrichissait d'un grand nombre d'amendes et de confiscation. Miéczyslas envoyait les criminels dans des mines pour qu'ils exploitassent des métaux, et disputait à chacun sa propriété. De toutes les anciennes coutumes, la seule peine de mort était encore en usage; mais Miéczyslas voulait rétablir l'exil, les supplices et la mutilation. Ces violentes mesures, ces maximes profes-

sées par le prince et les employés, révoltèrent les esprits des habitans à un tel point que Miéczyslas III fut chassé du royaume, et que son successeur Kasimir-le-Juste se vit obligé de chercher les moyens de conserver les anciennes lois et coutumes, et de fermer les esprits aux nouveautés qu'on avait introduites. Les priviléges se multipliaient donc tous les jours, et les idées concernant les affaires judiciaires prenaient une autre direction.

Dans un pays agricole, plein de bois et peu cultivé, dès le commencement les coutumes avaient prescrit des lois, qui avaient pour but d'assurer les besoins agricoles et forestiers. Ce même pays était guerrier; aussi tout ce qui se rapportait aux besoins des guerriers devait être garanti autant par les coutumes que par les lois.

Les premières institutions nationales de la Pologne étaient courtes et concises pour être plus facilement conservées, sinon par écrit, au moins dans la mémoire de chacun, et pour être plus propres à se publier à la cour des seigneurs, dans les places publiques et dans les marchés. Si nous fixons notre attention sur les recueils de lois du XIVe siècle, nous y remarquerons un grand nombre d'institutions aussi brèves, laconiques et concises que les autres sont diffuses. Ces articles courts et concis, par une circonstance singulière, traitent tous exclusivement des punitions pour les injures qu'un guerrier aurait eues à souffrir, et contiennent des réglemens concernant les dommages faits sur les champs ou dans les bois, ou enfin dans les troupeaux. Ce qui prouve que ces articles sont très-anciens et en grande partie appartiennent aux premiers temps du royaume de Pologne.

La contestation entre les Piasts pour cause d'héritage et de propriétés, arriva dans un temps où les anciennes idées sur ce point prenaient une nouvelle forme en Pologne. L'idée d'une propriété générale s'effaçait, et l'intérêt particulier, en agissant parmi les grands seigneurs, y développait l'indépendance de la propriété et son assurance, après la mort, aux générations futures. Divers priviléges (1130-1250) libéraient des impôts et des services les propriétés des prélats et des seigneurs, ou bien donnaient les terres et les biens *jure hæreditario*, tout-à-fait libres et indépendans. Ils étaient exempts de tous droits et impôts et avaient la permission de lever eux-mêmes des rentes seigneuriales, des droits de douane et de péage. On les affranchissait aussi de la réparation des chemins et des châteaux, comme de tout service militaire, tandis qu'il leur était permis de construire des châteaux à leur propre usage. Ils n'avaient point besoin de recourir aux instances de justice, quelquefois pas même à la haute justice de la cour, car on leur avait permis d'avoir dans leurs terres héréditaires une juridiction à laquelle la loi ne mettait aucunes bornes. C'étaient, en un mot, des priviléges qui affranchissaient les seigneurs et leurs biens du joug de la loi; et les droits confirmés par ces priviléges aux seigneurs passaient dans toute leur étendue, non-seulement à leurs enfans et héritiers, mais ils pouvaient en disposer en faveur de quiconque ils voulaient.

A la grande assemblée de Lenczyça, sous Kasimir-le-Juste (1180), assemblée d'autant plus auguste que les premiers prélats du royaume s'y trouvaient réunis et composaient plutôt un synode, la *wieça*, qu'une assemblée de la noblesse, on fit diverses lois qui avaient pour but de réprimer la coutume malheureusement trop fréquente d'occuper les propriétés des autres. Les unes renfermaient des clauses pour que les nobles ou guerriers ne forçassent point sur leur route les paysans à leur donner des chariots de corvée, et ne pillassent point les granges et les blés desdits paysans, ce qu'ils commettaient jusqu'alors, considérant peut-être la propriété du paysan comme une propriété publique. Une autre loi garantissait la possession des richesses laissées par les prêtres à l'Église ou à leurs parens. Cependant, quoique le pape eût sanctionné ces institutions et menaçât d'anathême quiconque ne s'y soumettrait pas, les évêques ne pouvaient sauver leurs propriétés meubles que par la déclaration expresse de leur dernière volonté, c'est-à-dire par un testament. Mais si un évêque décédait sans laisser de testament, on regardait ses richesses comme une *puscizna*, et on se les appropriait, ce qui trouvait même le consentement des papes. Communément les princes s'appropriaient ces *puscizna*, et les nobles n'avaient pas honte de s'arroger et de piller les biens appartenant au clergé, en les considérant comme une propriété publique, et en se plaignant des priviléges accordés aux grands prélats du royaume, qui les délivraient plus qu'aucun autre des fardeaux publics, et servaient d'exemple aux autres

privilèges qu'on accordait sans distinction aux guerriers.

Au milieu de cet état de choses survint une nouvelle période de cent ans (1230-1330), dans laquelle la loi allemande se répandait de plus en plus; la loi nationale était à son déclin; mais d'un autre côté le désir de la remettre en vigueur commença à se manifester énergiquement.

La confusion et le bouleversement des lois que ne purent réprimer la sévérité de Miéczyslas III et la justice de Kasimir, l'humanité et la douceur de Leszek-le-Blanc et de quelques autres princes régnans dans la Léchie, se perpétuèrent sous Konrad, duc de Mazovie, durant les querelles des frères divisés dans la Grande-Pologne, et par les sentences injustes rendues par Boleslas-le-Chaste.

Le XIIIe siècle fut fertile en troubles. La Léchie, par ses déchiremens intérieurs, rendit la loi impuissante et s'abandonna à l'influence des hommes. Les membres de la haute justice augmentaient ou diminuaient dans la proportion du nombre des principautés, et il serait difficile de compter et de démêler entre eux les différentes judicatures inférieures. On introduisit l'usage des juridictions supérieures et inférieures qui désignaient des médiateurs pour conclure les affaires à l'amiable. Dans des jugemens de ce genre, on pouvait se passer souvent du secours de la loi. Les juges profitaient ou de la facilité d'accommoder les parties, ou de l'impossibilité où elles se trouvaient de pousser leurs procès plus longtemps. Tout cela causait des préjudices partiels et tendait à saper les bases de la justice. Le désordre général devait s'ensuivre.

Henri-le-Barbu, duc de Breslau, l'aîné et le plus puissant des princes de Silésie, se rendit maître d'une forte partie de la Grande-Pologne, en disputant, les armes à la main, la tutelle du monarque Boleslas-le-Chaste, et régna assez long-temps sur la principauté de Krakovie. Il fit rassembler par écrit des lois qui avaient pour but de réprimer l'audace et la licence, et au moment où il introduisait des réformes salutaires, il mourut en 1238. Sa mémoire fut honorée, mais on ne peut pas préciser jusqu'à quelle époque ses institutions furent maintenues; il est certain qu'elles furent reproduites dans la législation qui se forma plus tard. Peu de temps après, les Tatars fondirent sur la Pologne, et ce pays se plongeait dans un abîme de malheurs.

Un des privilèges les plus anciens qu'on connaisse, dans lequel la loi allemande remplace la loi polonaise, date de l'année 1224, en Mazovie. Mais depuis le milieu du XIIIe siècle, c'est-à-dire de l'année 1250, on peut remarquer le nombre toujours croissant des fondations qu'on accordait aux terres des nobles, au clergé et aux villes. Dès-lors la loi nationale fut exposée à des secousses terribles. L'action et les vues des habitans commencèrent à différer et à se confondre. Le désordre général s'accrut par l'introduction de nouvelles autorités judiciaires, des avocats, baillis, échevins et maires. Il s'ensuivit des contradictions et de l'incertitude, lorsqu'il fallait déterminer les bornes de la loi polonaise et de la loi allemande. Alors les jugemens de Dieu parurent dans les tribunaux polonais. Ces jugemens consistaient en trois sortes d'épreuves : 1° de l'eau bouillante; 2° du fer rougi; 3° le duel avec les bâtons, ou les épées et les boucliers. Inconnues auparavant, elles ne se montrent que dans cette seconde partie du XIIIe siècle. Jamais elles ne furent inscrites dans les lois nationales. Elles se crurent offensées par ces pratiques indignes. La Pologne commença donc à provoquer leur restauration; heureusement elle la trouva au sein de sa patrie.

Wenceslas, roi de Bohême, appelé au trône de Pologne, cherchait à ranimer l'activité des tribunaux; mais son règne fut trop court pour y ramener l'ordre. Après lui Przemyslas organisa les juridictions, mais ce fut le roi Wladislas-le-Bref qui entreprit ce travail. Il rencontrait à chaque pas des déréglemens venus de l'étranger, qu'il fallait au plus tôt déraciner; il rencontrait des contradictions entre la pratique, les coutumes et les idées; il choisissait entre eux et déterminait ce qui était polonais, ce qui était institution, ce qui était introduit par l'influence étrangère, et ce qui enfin était un abus. Ainsi se détermina au commencement du XIVe siècle la crise qui emmena la renaissance et la restauration de la législation nationale (1330-1430).

Tout le règne de Wladislas-le-Bref eut une immense influence sur la législation polonaise. L'année de son couronnement, 1319, et celle de 1331, qui est à jamais célèbre par la diète de Chenciny, ouverte le 14 juin, donnèrent la mesure des tendances du grand roi. Wladislas, aidé par le conseil des prélats et des barons, publiait des édits, donnait des lois. Il proclama qu'il y avait un seul royaume, et par cela même qu'i.

devait n'y avoir qu'une seule loi. Il organisa les cours de justice. Il prescrivit la manière dont on devait citer quelqu'un à comparaître en justice, et prévint les abus que les huissiers auraient pu apporter dans leurs fonctions. Les cours de justice n'avaient aucun danger à courir du côté de la violence des parties. Kasimir rassembla en un code les lois qui avaient été faites par Wladislas son père, et plus de dix ans après la diète de Chenciny, il en convoqua une autre à Wisliça, en 1347, et compléta la législation.

Si le statut de Wisliça était insuffisant, il est cependant constant que les législateurs ne commirent pas cette faute par leurs nouvelles institutions, mais par la raison que, mêlant les anciennes et les nouvelles lois, ils rendirent la vie à mainte loi qui déjà tombait dans l'oubli, et était moins nécessaire, tandis que beaucoup d'autres plus importantes manquaient. Mais, dans ces siècles, l'Europe ne s'occupait point encore d'une législation philosophique ou systématique; on ne faisait que rassembler et publier par écrit les coutumes et les institutions éparses, nécessitées par un besoin momentané.

Les chroniques du temps disent que la nation reçut avec joie ses institutions et s'y conforma. Mais elles disent aussi qu'après la mort de Kasimir-le-Grand, sous le règne de Louis de Hongrie, et pendant l'interrègne qui le suivit, non-seulement le désordre, la confusion, les violences, les abus, les crimes, désolèrent le pays, et que, pour comble de malheur, le code de Wisliça fut oublié. Alors les coutumes et les usages contraires aux lois reprirent vigueur. Il y avait très-peu d'exemplaires du statut de Wisliça, connu à peine de nom, inconnu même aux hommes d'état; et pourtant, il était le centre et la base de la législation, et renfermait dans ses articles ce fondement et ce pivot, sur lequel doit tourner un royaume qui reconnaît une loi unique.

Cependant, sous le règne de Louis, pendant l'interrègne qui le suivit, le règne d'Hedwige, et le commencement de celui de Wladislas-Jagellon, plusieurs changemens s'opérèrent dans la juridiction des provinces réunies à la Pologne. L'absence du roi, quoique remplacé par un lieutenant-gouverneur, se faisait sentir. Il était difficile de chercher les décrets suprêmes à la cour, qui était très-loin; et les *wieça* ou les assemblées provinciales ne s'assemblaient, ou faisaient leurs assises sans avoir de président, à cause de l'absence du roi.

Depuis long-temps, en Hongrie, les *colloquia* délibéraient sans que le roi y présidât; la noblesse de Pologne, soit à l'imitation des Hongrois, soit forcée par l'absence du roi, ou enfin plus tard par l'impossibilité que le roi, résidant en Litvanie ou dans les terres russiennes, pût se trouver partout, se rassemblait elle-même pour ses *colloquia* ou *conventus*, sous la présidence du staroste général, ou plutôt sous celle du palatin. Cette assemblée devint l'instance suprême dans laquelle, non-seulement les palatins, mais aussi les barons jugeaient les affaires. Nous pouvons croire que c'est aussi l'époque où l'autorité des starostes, et par cela même de leur barreau, s'augmenta. Il plut aux rois d'autoriser leurs starostes à remplir certaines fonctions publiques. Il était ordonné aux starostes de lever les impôts et les tributs, de poursuivre les criminels, de veiller à l'ordre et à la tranquillité du district; car alors ils étaient des serviteurs plus fidèles que les autres employés de l'ordre sénatorial. On avait confié à plusieurs d'entre eux les crimes capitaux; ils gouvernaient, en outre, la ville où ils siégeaient, et les castellans, ou devenaient starostes, ou leur cédaient la juridiction criminelle.

L'accroissement de l'autorité des starostes et leur autorité judiciaire commença alors à inquiéter la noblesse; mais, quand les emplois devinrent nationaux, quand les biens de la couronne le devinrent aussi, alors les seigneurs briguèrent à l'envi les places des starostes. Pendant ce temps, les juridictions des palatins et des castellans touchaient à leur déclin. A leur place s'élevèrent la juridiction starostine, territoriale, et les *colloquia* ou conventions. Les habitans de la Grande-Pologne réglèrent que la noblesse ne devait point comparaître aux jugemens des castellans. Ainsi les castellans, à part leur haute dignité de sénateurs, comme représentans de la nation, virent leur ancienne autorité bourgeoise tellement affaiblie, qu'elle ne pouvait influer dès-lors que sur quelques réglemens de police.

Comme il survenait de grands changemens dans la juridiction et l'administration, de même certaines modifications entraient dans la législation. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées depuis la proclamation du statut de Wisliça, et depuis la mort de Kasimir-le-Grand, du temps de Jagellon, les assemblées territoriales et provinciales commencèrent à se multiplier, et la

noblesse elle-même, seule ou en présence du roi, y délibéra.

Ces délibérations devenaient législatrices, et proclamaient de nombreuses lois; les unes étaient seulement temporaires, et devaient bientôt tomber dans l'oubli; les autres étaient une répétition des anciennes lois du statut de Wisliça, qui prouvaient combien le statut était mal exécuté. On réclamait de la Petite-Pologne qu'elle organisât sa juridiction de la même manière que la Grande-Pologne; on réclamait de la Grande-Pologne qu'elle changeât les taxes et les amendes pour celles de la Petite-Pologne, qui étaient moindres. Mais on pouvait apercevoir, dans toutes les provinces, un fort désir de suivre un régime exceptionnel. Les habitans de la Grande-Pologne maintenaient toujours l'amende qu'on devait payer au seigneur après avoir tué un de ses paysans. Mainte institution, répétant les lois de Wisliça, apportait certaines modifications, et avait pour but d'introduire une uniformité dans les provinces. L'institution de la Grande-Pologne, qui donnait le droit aux fils de prendre une partie de la fortune du père à la mort de leur mère, avait été aussi modifiée. L'ensemble de toute la législation pouvait, dans sa marche lente, profiter de cela; mais le statut de Wisliça, qui était comme la base sur laquelle devait s'élever l'édifice de la législation, en souffrait.

5 Le privilége donné par Jagellon, en 1430, pendant l'assemblée de Czerwinsk, à la noblesse, soixante-quinze ans après la diète de Wisliça, garantissait solennellement la conservation du statut de Wisliça. Pourtant les années qui suivirent virent se multiplier une foule d'articles qui non-seulement étaient une répétition de ceux de Wisliça, mais encore les modifiaient et les changeaient. A Warta, lorsqu'en 1425 Jagellon discuta la législation d'une manière plus ample et plus complète, on pouvait remarquer que cette législation n'était qu'un extrait modifié du statut de Wisliça, qu'elle devait remplacer. C'est le privilége de Czerwinsk qui, en 1430, réclama la conservation des lois de Wisliça; il voulait réprimer et garantir ce statut de toute atteinte, et sauver du péril les bases de la législation et la loi qui devait être une et partout la même dans la République. Mais ces efforts furent infructueux, et, quoiqu'ils aient été renouvelés plus tard dans bien des cas, on promulguait des lois intermédiaires, et on semblait avoir oublié le statut de Wisliça.

Mais à Czerwinsk, et à d'autres diètes, on rappela son existence et on lui rendit sa vigueur. Les copies qu'on en fit commencèrent à se multiplier. Les avocats eurent à côté des statuts de Warta le statut de Wisliça, et alors on le citait sans cesse en présence de la noblesse et des juges. Mais ce statut n'était plus le même que celui écrit un siècle auparavant à Wisliça. Tous ceux qui le transcrivaient n'avaient pas eu le bonheur de trouver le texte pur et libre de toute nouveauté et modification, de manière que très-peu de juges le connaissaient dans son état primitif. Il arriva que le statut de Wisliça était insuffisant pour les coutumes et usages du lieu. Sous la main du copiste, et par la pratique, il se forma un autre statut, un peu différent de celui de Wisliça, qui ajouta et unit tous les articles de la Grande-Pologne à ceux de la Petite-Pologne, et, en introduisant divers changemens dans de petites choses, ne changea pas le statut, mais établit une différence entre les exemplaires. Toutefois, il conservait encore toutes les contradictions et imperfections du statut de Wisliça. On laissait le soin aux coutumes locales de régler l'application de ce statut, qui aurait dû obliger toute la nation. Ainsi, sous le nom de Wisliça, le hasard, l'habitude, les coutumes, les copistes et la pratique judiciaire, devinrent législateurs et sanctionnèrent ce statut, qui, sous le nom de statut de Wisliça, fut présenté aux diètes, reçu comme la base fondamentale de la législation, et fut livré plusieurs fois à l'impression.

Voilà quels furent les progrès et les institutions de la Pologne jusqu'au temps de Wladislas Jagellon.

ÉGLISE CATHÉDRALE DE KRAKOVIE.

Près du palais des rois, la cathédrale antique
Elève dans les airs sa noble basilique.
Et, parmi ces débris, le temple du Seigneur
Semble un port que le ciel présente à la douleur.
J'avance avec respect vers cette auguste enceinte,
Qui des efforts du temps paraît braver l'atteinte,
Pour laisser à la mort l'utile soin d'offrir
Les siècles écoulés aux siècles à venir.
Sur ces autels sacrés, sous ces portiques sombres,
Je crois voir des héros les immortelles ombres;
J'évoque des tombeaux ces rois, qui, tour à tour,
Furent de leurs sujets l'espérance et l'amour :
Miéczyslas, aux chrétiens dont la croyance est chère,
Wladislas, Sigismond, et ce roi populaire
Qui, dans tous ses sujets, voyant tous ses enfans,
Mérita le beau nom de roi des paysans;
Batory, cher aux arts et cher à la victoire;
Jean-Trois, dont le Viennois a gardé la mémoire,
Et qui, ceint des lauriers conquis par sa valeur,
Dut le trône à sa gloire et sa gloire à l'honneur.
Ainsi les arts en deuil me montraient d'âge en âge,
Ces trésors de vertus, de talens, de courage;
Et ces tombes semblaient éloquemment m'offrir
Tout ce que l'espérance emprunte au souvenir.

Auguste DE LA GARDE.

Sur le sommet du mont Wawel, qui domine la ville de Krakovie et tout à côté du château royal, s'élève l'église cathédrale. On y retrouve presqu'en entier l'histoire de la république polonaise, retracée de chapelle en chapelle. Des rois, des princes, des évêques et les grands de la Pologne, se sont empressés à l'envi de l'embellir.

Déjà dès l'année 966, à l'époque de l'introduction générale du christianisme en Pologne, il existait une chapelle; mais ce fut sous le règne de Wladislas Ier Herman (*voyez* ce règne, page 153), qu'une église plus grande fut bâtie en l'honneur de saint Venceslas; il attacha à cette cathédrale vingt-quatre chanoines, et lui donna des biens-fonds très-considérables. Son fils et successeur au trône, Boleslas Bouche-de-Travers, donna en 1126, plus d'étendue à cette église, ornée de deux hautes tours. Mais quand, en 1307, un incendie violent consuma le château et l'église, Nanker, évêque de Krakovie, la reconstruisit sur un plan plus vaste, et cette œuvre fut terminée en 1359. Kasimir-le-Grand l'embellit et l'enrichit avec une munificence royale. Dans la suite, plusieurs évêques contribuèrent à la rendre plus digne encore de la métropole; ce furent : Zawisza Kurozwenski, Zbigniew Olesnicki, Jean Rzerzowski, Pierre Tomicki, Pierre Tylicki, Pierre Gembicki, André Trzebicki et Kasimir Lubienski : c'est à ce dernier qu'on dut, en 1715, l'élévation de la tour de l'horloge, telle qu'elle est aujourd'hui.

Cette église n'est pas bien grande, et Krakovie en possède de plus vastes; mais c'est le *Panthéon polonais*, et à ce titre c'est la plus intéressante et la plus curieuse de toutes les églises de ce pays. Elle est ornée de marbres de toutes les couleurs, et de belles peintures de l'école polonaise et des écoles étrangères.

Cette basilique compte dix-huit chapelles et vingt-six autels. Ces chapelles sont dédiées : la première, à la Sainte-Croix; la deuxième, à la Sainte-Vierge et aux Trois-Rois; la troisième est appelée chapelle des Docteurs; la quatrième, des Psautiers; la cinquième, des Sigismonds; la sixième, des Pénitenciers; la septième, de Saint Jean-Baptiste; la huitième, de Saint-André; la neuvième, des Innocens; la dixième, de Saint-Thomas; la onzième, de Saint-Ciboire; la douzième, de Sainte-Catherine; la treizième, des Saints Côme et Damien; la quatorzième, de Saint-Laurent; la quinzième, de Saint-Mathias; la seizième, de Sainte-Marie de la Neige; la dix-septième, de Sainte-Trinité; la dix-huitième, de Saint-Stanislas.

Plusieurs rois de Pologne ont été enterrés à Posen, à Ploçk, à Altenburg en Saxe, à Kalisz,



Église cathédrale près le Château royal à Krakovie.

de l'Impr.ie de Leclerc.

à Ratibor, à Prague en Bohême, à Belgrade en Hongrie, à Warna en Turquie, à Wilna, à Saint-Denis en France, à Lunéville, à Dresde et à Saint-Pétersbourg, comme on le verra dans les parties de notre ouvrage consacrées à l'histoire; mais c'est à Krakovie qu'ils ont leur sépulture spéciale. Dix-neuf rois et neuf reines y reposent. Nous donnerons la description des tombeaux, d'après l'ordre chronologique du décès de ces monarques.

Les tombeaux des rois Boleslas-le-Frisé, Kasimir-le-Juste, Leszek-le-Blanc, Boleslas-le-Chaste et Leszek-le-Noir, n'existent plus. Ils ont été détruits, soit par l'incendie de la basilique, soit par la négligence ou la dévastation à laquelle la ville de Krakovie fut exposée tant de fois par les invasions étrangères. Le plus ancien donc, et qu'on voit encore, est le mausolée de *Wladislas-le-Bref* ou Lokiétek.

I. Il est en pierre sans inscription; quelques figures en bas-reliefs très-endommagées composent toute son architecture. Ce roi, dont l'extérieur était fort médiocre, fut un des plus grands monarques de la terre. C'est lui qui ferma par son règne l'époque de *la Pologne en partages*, et prépara à son fils Kasimir-le-Grand l'époque de *la Pologne florissante :* législateur et guerrier, ce fut lui qui ouvrit la première diète législative à Chenciny (*voyez* page 182), et qui gagna la célèbre victoire de Plowce, sur les chevaliers teutoniques agresseurs. Wladislas mourut en 1333, et se choisit lui-même le lieu de son repos éternel. En 1655, le roi de Suède Charles-Gustave, s'emparant de Krakovie, vint visiter l'église cathédrale. Il s'arrêta près du tombeau de Wladislas-le-Bref. Le chanoine Starowolski, qui se trouvait à côté du roi, dit, en faisant allusion à la position du roi Jean-Kasimir, en guerre avec le roi de Suède : « Et ce roi fut aussi chassé de son trône, mais il revint et régna jusqu'à sa mort. » Le Suédois comprit l'allusion, et répondit avec amertume : « Mais votre Jean-Kasimir n'y reviendra jamais. » Le chanoine répliqua respectueusement : « Le Dieu est grand, et la fortune est changeante ! » Et Starowolski avait raison : grâce à la bravoure de l'immortel Etienne Czarniecki, le roi Jean-Kasimir triompha de Charles-Gustave.

II. Le tombeau de *Kasimir-le-Grand* est en marbre rouge. Quatre colonnes soutiennent un baldaquin. La figure du roi, avec la couronne sur la tête, s'appuie sur un cercueil de pierre. Une grille en fer entoure ce beau monument. Kasimir mourut en 1370; le deuil de la Pologne fut général après la mort de ce grand homme, appelé le *roi des paysans*. C'est la reconnaissance nationale qui lui éleva ce monument.

III. Le tombeau de la reine *Hedwige* est déposé sous les marches du maître-autel. Son inscription en latin porte : « Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie et de Pologne, petite-fille de Kasimir-le-Grand, épouse de Wladislas-Jagellon, morte en 1399, attend sous cette pierre le dernier jugement. ». Cette illustre héroïne mourut à l'âge de 28 ans. Son règne et les qualités de son âme appartiennent aux belles pages des annales nationales. Nous consacrerons une description spéciale à cette reine, qui honora son sexe par ses vertus, de cette gloire toujours vivante parmi les Polonais.

IV. Le tombeau de la reine *Elisabeth*, troisième femme de Wladislas-Jagellon. Elle était fille d'Othon Pilecki, palatin de Sandomir et veuve de Vincent Granowski, castellan de Naklo. Elle mourut en 1420.

V. Le tombeau du roi *Wladislas-Jagellon* est bien travaillé et atteste le progrès des arts en Pologne. Le monument est en marbre rouge de Suède, supportant la figure du roi. Il mourut en 1434, après avoir régné quarante-huit ans. Wladislas fut le premier qui unit, en 1386, par son mariage avec Hedwige, la Litvanie à la Pologne. Depuis cette mémorable époque, les deux nations n'ont plus formé qu'une grande nation. Restaurateur de l'Université de Krakovie, et destructeur de la race perverse des chevaliers teutoniques, qui payèrent de la plus noire ingratitude les bienfaits de la Pologne, ce monarque donna origine à la famille jagellonne qui se rattache aux plus beaux momens de la *Pologne florissante*.

VI. Dans la dix-septième chapelle dédiée à la Sainte-Trinité, reposent les cendres de la reine *Sophie*, quatrième épouse du roi Wladislas-Jagellon, qui survécut à son mari. Elle mourut en 1461. Witold, duc de Litvanie, conseilla à Wladislas d'épouser Sophie, fille d'André, duc de Kiiovie. Il se persuada, on ne sait trop pourquoi, que cette femme serait stérile, et que par conséquent Witold succéderait un jour à son cousin. Mais sa prévision échoua : Sophie eut deux fils. Witold, cruellement désappointé, calomnia la reine et l'accusa d'adultère. Cette calomnie jeta le trouble dans le château, mais l'innocence

de la reine ne tarda pas à se faire jour, et elle urvécut à son mari jaloux.

VII. Le tombeau de Kasimir-Jagellon, fils de Wladislas-Jagellon, qui régna quarante-cinq ans. Son monument est en porpyhre et sculpté par Wit Stoss, né à Krakovie en 1477, et mort à Nurmberg en 1542. Il était en même temps peintre, graveur et sculpteur.

VIII. Dans la chapelle de Saint-André, on aperçoit le mausolée de JeanAlbert, mort en 1501. Il est en marbre rouge orné de bas-reliefs. Jean Albert ne régna que neuf ans.

IX. La reine Elisabeth, de la maison d'Autriche, femme du roi Kasimir-Jagellon, fut enterrée dans la première chapelle de Sainte-Croix. Elle avait eu treize enfans, dont onze parvinrent à un âge assez avancé. Remarquable par ses vertus privées et publiques, la mémoire de cette reine est honorée en Pologne.

X. La cinquième chapelle, dite des Sigismonds, est la plus belle et la plus riche de toutes. Le roi Sigismond Ier la fonda en l'honneur de sa femme, morte en 1515. En élevant ce beau monument, il se destina aussi une place pour lui et pour ses successeurs. Il fut bâti sur les dessins de l'architecte Bartholomé, Florentin. Il est orné de bas-reliefs et des armes de la République : l'aigle blanc et le cavalier armé de Litvanie.

XI. Le tombeau de Sigismond Ier est en marbre rouge, avec une figure de grandeur naturelle couchée dessus. Ce roi mourut en 1548. Contemporain de Léon X, de Charles-Quint et de François Ier, il les égala, et par sa bravoure sur le champ de bataille, et par la protection qu'il accorda aux sciences et aux arts, et par le soin qu'il mit à rendre la Pologne grande et glorieuse. Une inscription latine de la teneur suivante est gravée au-dessus du tombeau : « Sigismond-Jagellon, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, vainqueur des Tatars, des Walaques, des Russiens et des Prussiens, le père de la patrie, repose sous cette pierre qu'il se prépara lui-même. »

En 1791, Thadé Czacki vint visiter Krakovie, il remua les cendres des rois pour en faire une description exacte, qu'il envoya à l'historien Adam Naruszewicz. La tête du roi reposait sur une plaque d'argent dorée portant l'inscription suivante : *Sigismundus I, rex Poloniæ, supremus dux Litvaniæ, Russiæ, Masoviæ, etc., dominus et hæres, regum specimen, virtutum norma, pietate, religione, sanctimonia, nemini secundus, multis victoriis clarus, sed fidei in Christum constantia clarior : in illius passione et sanguine fuso pro omnibus, spe et fiducia sua reposita, moritur, ut mori oportebat, non solo nomine, sed re ipsa christianissimum regem, ipsa die resurrectionis dominicæ. Firma spe se quoque resurrecturum in gloriam æternam, quod pio regi pro sua Deus misericordia præstare dignetur. Vixit annis octoginta et uno, mensibus duobus, diebus septem mortuus est anno a Christo nato* 1548.

Czacki mesura ensuite la dépouille mortelle et trouva que Sigismond Ier avait six pieds et deux pouces de hauteur. Trois riches robes couvraient le défunt; il avait des éperons dorés aux pieds, une chaîne d'or, et une bague en or au doigt de la main gauche. A ses pieds il y avait un petit cercueil en étain, renfermant le corps d'Albert, fils de Sigismond, né le 20 septembre 1547 de Bone Sforza. Sigismond avait quatre-vingts ans quand sa femme lui donna ce fils.

XII. Tout à côté de Sigismond Ier, s'élève le tombeau de son fils Sigismond-Auguste. Ce roi mourut en 1572, et avec lui s'éteignit la race des Jagellons. C'est l'époux de Barbe Radziwil, de cette Barbe aimée si passionnément, et que nos lecteurs connaissent déjà. (*Voyez* page 89.)

Lorsque Czacki découvrit le cercueil de ce roi, il trouva son corps parfaitement conservé; on aperçut une grande quantité de houblon dans le cercueil, ce qui prouverait la vertu conservatrice de cette plante. Sur une plaque d'argent posée sur la poitrine, on lisait l'inscription suivante : *Sigismundus Augustus, Poloniæ rex, Sigismundi I filius florentiss. Jagellonis domus ultimus palmes, Livoniæ domitor, Litvanor. cum Polonis unitor, hostium suorum victor, ærarii polonici instaurator, cujus prudentiam orbi admiratus est : mansuetus, comis, patiens, justus et clemens; pacis, belli et domesticorum dissidiorum moderator insignis, in catholica religione constanter perseverans. Anno Domini MDLXXII die VII julii, hora XVIII, ætatis suæ LIII, regni vero XXIV, cum magno mœrore moritur Knisini.* »

XIII. Dans la chapelle de Saint-Ciboire, qui communiquait autrefois avec le château au moyen d'un corridor, se trouvé le tombeau du roi Etienne Batory, qui termina sa carrière à Grodno en 1586. Ce monument lui fut élevé par son épouse Anna, sœur de Sigismond-Auguste. Une inscription latine, de la teneur suivante, consacre la douleur de l'épouse : « A Etienne Batory, roi des Polo-

sais, grand dans la paix et dans la guerre; juste, pieux, et heureux vainqueur, sauveur de la Livonie et de Poloçk. Anne Jagellone, reine de Pologne, à son illustre mari, mort à Grodno en 1586. Il régna dix ans sept mois douze jours. » C'est avec ce grand roi que finit l'époque de la *Pologne florissante*. Sa valeur guerrière, sa politique et son dévoûment aux intérêts de sa nouvelle patrie, car il était roi électif et issu de la Transilvanie, maintinrent pendant dix ans l'état de la république sur le penchant de sa décadence; et la Providence arrêta précisément sa carrière au moment où ce roi méditait les moyens les plus efficaces pour remédier aux maux qui menaçaient la Pologne!

XIV. Le tombeau d'Anne Jagellone, épouse de Batory, se trouve dans la chapelle des Sigismonds, et aux pieds du cercueil de Sigismond-Auguste. Elle mourut en 1596, à l'âge de soixante-douze ans, et avec elle s'éteignit du côté des femmes la race des Jagellons, comme, à la mort de Sigismond-Auguste, elle s'éteignit du côté des hommes.

XV. La quatrième chapelle, dite des Psautiers, fut élevée par Sigismond III, sur le modèle de la chapelle des Sigismonds-Jagellons. Ce roi prépara ainsi pour lui et pour sa famille des tombeaux. Anne d'Autriche, première épouse de Sigismond III, décédée en 1598, y est enterrée.

XVI. A côté de sa première femme fut enterrée sa sœur, Constance d'Autriche, deuxième épouse du roi, morte en 1631, un an avant le décès du roi lui-même.

XVII. Les murs de cette chapelle sont ornés de marbre noir. Le tombeau de Sigismond III est beau. Ce roi mourut en 1632. C'est lui qui ouvrit l'époque de la *Pologne en décadence*, et la fatalité voulut qu'il régnât quarante-cinq ans. La bravoure et les talens des Zolkiewski, des Chodkiewicz illustraient le règne de l'indolent monarque, mais ne purent corriger les vices que les jésuites et l'intolérance religieuse enracinaient dans l'infortunée Pologne!

XVIII. L'épouse de Wladislas IV, fils de Sigismond III, décédée en 1644, repose sous une pierre tumulaire. Son mari ne lui survécut que de quatre ans.

XIX. Wladislas IV, mort en 1648, qui, par l'indolence de son père, perdit les trônes de Stockholm et de Moskou, se trouve déposé dans la chapelle des Psautiers. Doué de belles qualités, ayant de belles idées, mais pas assez de courage pour les exécuter, il termina ses jours en laissant la couronne à Jean Kasimir, de la famille des Wasa, dont le règne fut une suite de troubles et de malheurs.

XX. Le tombeau de Jean Kasimir, d'un beau travail, orne cet asile des morts. Jésuite, cardinal, roi, il essaya de toutes les carrières. C'est sous ce règne que le roi Charles-Gustave envahit la Pologne, et, désespérant de pouvoir s'y maintenir, il conclut des alliances, à la suite desquelles il céda la Grande-Pologne à l'électeur de Brandebourg, la Petite-Pologne à Georges Rakoczy, palatin de Transilvanie, et offrit la Litvanie au cupide et intrigant Janus Radziwill. Mais cet inique partage ne fut pas exécuté. La Providence fit sortir du sol même de la Pologne un sauveur dans la personne du grand Czarniecki qui, selon l'expression d'un auteur contemporain français, A.-F. Fayot, « a mérité le beau surnom de Bayard de la Pologne. Comme talent militaire, il a été incontestablement plus distingué que le chevalier français. »

Jean Kasimir abdiqua la couronne; il reprit l'habit de prêtre et vint demeurer à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; il y mourut en 1672. Son corps fut transporté à Krakovie, mais son cœur fut déposé dans un mausolée élevé dans la chapelle gauche de Saint-Germain. C'est à côté de ce monument funèbre que les Polonais émigrés en France depuis la fin de 1831 célèbrent les anniversaires des événemens de la révolution du 29 novembre, ou prient pour les âmes de leurs compagnons morts sur la terre d'exil.

XXI. Le tombeau du roi Michel Wisniowiecki est en marbre noir, avec son buste en bas-relief et celui de sa femme Éléonore d'Autriche; Éléonore est enterrée ailleurs. L'indolent Wisniowiecki mourut en 1673.

XXII. A côté du tombeau de Wisniowiecki s'élève le magnifique monument du roi Jean Sobieski, mort à Wilanow, en 1696. Nous avons raconté les derniers momens de ce monarque (*voyez* page 65); mais il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici quelques mots de M. de Salvandy : « Les événemens qui se sont succédé depuis la mort de Sobieski n'ont fait que rehausser sa gloire. Sa conquête posthume de Kamienieç a été la dernière qu'ait faite sa patrie. Il a été aussi son dernier roi qu'ait respecté le monde. Avec lui s'évanouirent la puissance de la république et ses prestiges. Des armées étrangères s'établirent dans ses provinces pour n'en plus sortir. Ce furent tour-à-tour les troupes saxon-

nes, suédoises, moskovites, impériales, prussiennes, qui régnèrent. La Pologne n'était déjà plus. Suivant les présages de Zaluski, elle était descendue au tombeau avec le plus grand de ses fils. Sans doute Jean Sobieski ne parcourut pas sa longue carrière exempt de faute. Il y en a beaucoup qui peuvent être justement imputées à sa politique extérieure. Sa politique intérieure semble avoir été trop faible, trop dépourvue d'avenir, et en quelque sorte trop résignée; soit que, Polonais du vieux sang comme il l'était, il ne sentît pas tous les vices de l'état social et politique dans lequel il était né, soit plutôt qu'il trouvât dans cet ordre de choses même un obstacle fatal et insurmontable à toutes les améliorations. Entre ce peuple, condamné à l'éternelle léthargie de la servitude, cet ordre équestre, bourgeoisie nobiliaire, qui proscrivait l'industrie comme les autres bourgeoisies la cultivent; qui aimait l'oppression comme les autres la condamnent; qui enfin ne comprenait de métier que celui des armes, et ces grands, usufruitiers de tous les abus d'un tel régime, dès-lors intéressés à la maintenir, il n'y avait prise nulle part pour les tentatives d'un réformateur. Les faibles essais de Jean l'ont fait voir. Il ne put plier les grands à une ombre de monarchie héréditaire, l'ordre équestre à des dispositions protectrices du commerce, le peuple à la formation de l'infanterie agraire; il ne put pas obtenir que ce peuple, qui était toute la Pologne, moins cent mille gentilshommes, donnât à la république des soldats. Quand on parle des vices de la constitution polonaise, il faut entendre surtout la constitution sociale. C'est la société qui était assise sur des bases caduques. C'est par là que cette noble et valeureuse nation a succombé. »

XXIII. La vingt-troisième tête couronnée, et la dernière qui repose sous les voûtes de l'église cathédrale, est celle de Frédéric-Auguste II, de la maison de Saxe. Il mourut en 1733.

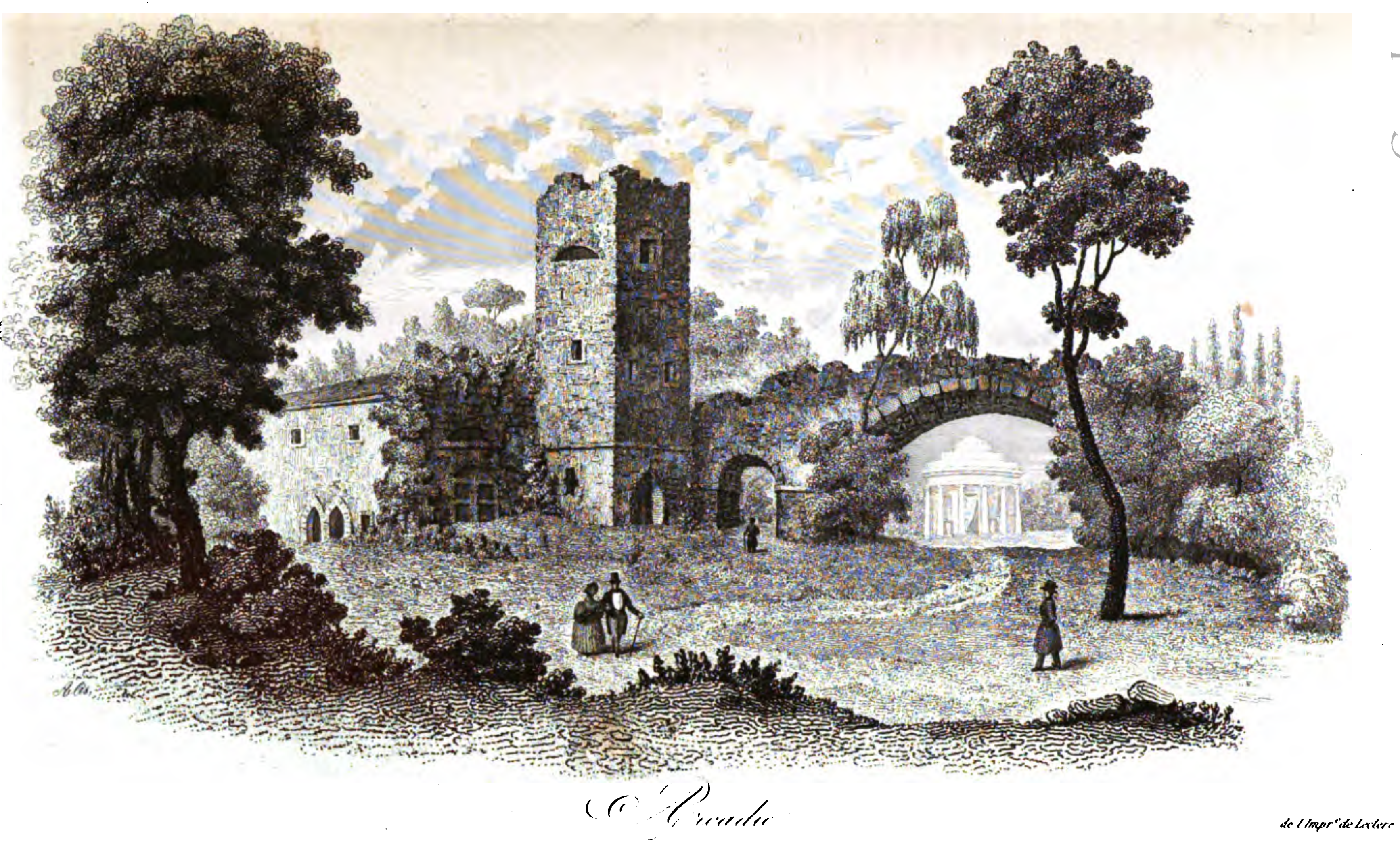
Outre les tombeaux des rois et des reines que nous venons d'énumérer, il y en a une foule d'autres où reposent les frères des rois, les évêques et plusieurs hommes célèbres, guerriers, citoyens ou littérateurs. Ainsi, en suivant l'ordre des chapelles, nous y verrons les mausolées de l'évêque Gaëtan Soltyk, mort en 1788; de l'évêque Philippe Padniewski, mort en 1571; de Wladimir Potocki, mort en 1812; son tombeau est surmonté de son buste en pied, sculpté par le célèbre Thorwaldsen; de Jacques Neymanowicz, recteur de l'Académie, mort en 1641; de Michel Skotnicki, mort en 1808, ce tombeau est remarquable par une belle ciselure d'Étienne Ricci de Florence; de l'évêque Jean Koninski, mort en 1525; de l'évêque Jean Grot, mort en 1342; de l'évêque André Zaluski, mort en 1758; de l'évêque Pierre Tomicki, mort en 1535; de l'archevêque de Gnèzne Pierre Gamrat, mort en 1545; du cardinal André Lipski, mort en 1746; du palatin Pierre Boratynski, mort en 1558; des deux Pierre Kmita, grands-maréchaux et palatins de Krakovie : le premier mort en 1505, le second en 1553. C'est enfin dans les souterrains de la cathédrale qu'on déposa la dépouille mortelle du prince Joseph Poniatowski et celle de Thadé Kosciuszko. Madame Tyszkiewicz, sœur du prince Joseph, lui éleva en 1829 un beau mausolée de marbre noir, sculpté par Ferdinand Kuhn, citoyen de Krakovie. Quant à Kosciuszko, la reconnaissance nationale lui éleva un immense tertre tout près de Krakovie. Nous en parlerons.

Au milieu de la cathédrale s'élève une riche chapelle dans laquelle on déposa les restes de l'évêque Stanislas, assassiné par Boleslas-le-Hardi, en 1079. Nous avons donné ce fait avec tous les détails qui s'y rattachent dans le règne de ce monarque (*voyez* page 126). C'est Sigismond I[er] qui bâtit cette chapelle. C'est au pied de cet autel que les rois de Pologne recevaient leur bénédiction quand ils allaient à la guerre, et c'est là aussi qu'ils plantaient les drapeaux pris sur les ennemis des Polonais. Plus tard l'évêque Gembicki refit cette chapelle et lui donna encore plus de magnificence. Autour de la chapelle, dans les pilastres qui soutiennent la voûte de l'église, sont les tombeaux des quatre évêques de Krakovie : de Pierre Gembicki, mort en 1657, de Kasimir Lubienski, mort en 1719, de Jean Malachowski, mort en 1697, et de Martin Szyszkowski, mort en 1630.

Autrefois le trésor et les richesses de la cathédrale étaient immenses; mais des révolutions successives et les envahissemens de la Pologne leur ont ôté leur ancienne importance.

Dans la tour de l'église on remarque une immense cloche, ornée des armes de la République, l'aigle blanc et le cavalier armé de Litvanie, fondue en 1520 (1).

(1) Le *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, publié en 1830, renferme quelques inexactitudes que je m'empresse de rectifier aujourd'hui dans la *Pologne pittoresque*. Cette explication ne sera pas inutile pour les personnes qui lisent les deux ouvrages sortis de la même plume.



Arcadie

de l'Impr.e de Leclerc

ARCADIE.

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radziwill l'ingénieux ouvrage :
Là, tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon,
Et la belle Arcadie a mérité son nom.

J. Delille.
Les Jardins, chant Ier.

A neuf milles et demi de Pologne (16 lieues de France), à l'ouest de Warsovie, et non loin de Lowicz, sur les bords de la Skierniewka, qui par la Bzura porte le tribut de ses eaux à la Wistule, se trouve la belle campagne nommée Arcadie ou Arkadya.

Son territoire faisait d'abord partie des domaines de Niéborow, qui appartenaient à la famille Nieborowski; depuis ils devinrent la propriété des Radziwill.

Le prince Michel Radziwill, dernier palatin de Wilna, fixa sa résidence à Niéborow. Cette résidence possède un beau jardin à la française, une orangerie qui a plus de deux cents orangers et citronniers; quelques-uns ont deux cents, trois cents, trois cent cinquante ans; ils furent achetés en 1793 par Radziwill, à Dresde; ils produisent une quantité prodigieuse d'oranges et de citrons.

Une bibliothèque comptant, dit-on, 50 mille volumes, enrichissait la demeure de Radziwill.

En 1771 ce seigneur épousa Hélène Przezdziecka. Hélène avait parcouru toute l'Europe, et elle conçut le projet d'enrichir sa patrie de ses plus beaux et de ses plus gracieux souvenirs.

C'est à la distance d'une demi-lieue de Niéborow qu'elle choisit un site délicieux, pour l'embellir encore. Le nom d'Arcadie lui fut alors donné.

L'Arcadie est un fragment des beautés de la Grèce, dans lequel se trouvent les traces du culte et des usages de l'antiquité, conservé par les arts, enrichi par la nature; une fontaine lui sert d'entrée, les arbres fruitiers qui l'ombragent rappellent ceux de Palémon, dont la bienfaisance rafraîchissait les voyageurs dans leurs courses pénibles.

Deux cabanes charmantes sont près de là; l'inscription de La Fontaine :

On ne jouit d'un bien qu'autant qu'on le partage,

annonce l'hospitalité.

Une Polonaise d'esprit appela Arcadie *un chant d'Arioste en tableau;* une autre a dit que c'était *un pays de sibylles et d'enchantement;* quelqu'un a dit encore que c'était *un musée de jardins*.

Par une ingénieuse combinaison, la simplicité et le luxe se trouvent réunis tout d'abord. La cabane qui ouvre le cortége des curiosités de ces lieux est des plus modestes. Deux pièces composent ce ménage; on y voit des pots, des plats en bois, des armoires, quelques chaises de paille et des paillassons. Mais, après avoir franchi le seuil, on rencontre une pièce meublée avec goût, un beau lit et une toilette en ivoire. Enfin, quand un visiteur croit qu'il a tout vu, une porte s'ouvre et on se voit transporté dans un palais de cristal. Deux énormes glaces, chacune haute de 10 pieds et large de 6, servent de parois à ce salon; un riche encadrement les orne; le porphyre, le bronze, les glaces, les cristaux et le marbre, distribués avec art, complètent entièrement l'illusion. On y admire un bronze travaillé par le célèbre Guillaume della Porta.

Le centre de ce salon est élevé de quelques marches en marbre; dessus est une énorme table carrée, formée d'une seule pièce de cristal encadrée dans l'acier poli. Cette table est remplie de différens cristaux du plus beau travail. Tout autour se trouvent des banquettes tendues de tapis des Gobelins. Des deux côtés opposés du salon on a suspendu deux miroirs en métal poli, qui réfléchissent ces objets dans une teinte incertaine, magique, enchantée....

Des milliers de fleurs qui bordent le sentier par lequel on sort de ce lieu paisible, présentent par leur éclat et leur parfum un tribut pour celui qui veut offrir un hommage à un sentiment quelconque, dans une île presque impénétrable par la hauteur et la quantité d'arbres qui la couvrent. Sous leur ombre sont placés, à des distances assez considérables, les autels de l'Amour, de l'Amitié, de l'Espérance, de la Reconnaissance et des Souvenirs ; il y en a un consacré aux poètes qui essaient d'exprimer ce que nous ne pouvons que sentir. Pour passer dans l'île, il y avait un petit bateau que l'on faisait aller soi-même. Il était attaché d'un côté par une ancre fixée à une pierre immense consacrée à l'Espérance, de l'autre, à un anneau que tenait un sphinx en marbre : c'est l'emblème du mystère. Cette île s'appelle l'*île des Sentimens*. L'inscription suivante, en langue polonaise, fait connaître son but :

Jdź na spokojną kępę między drzew tych cienie,
Znajdziesz tam miłość, przyjaźń, nadzieję, wspomnienie,
Znajdziesz i rzadką wdzięczność, a jeżeliś ckliwy,
Ciesz się w twych troskach, albo ciesz się żeś szczęśliwy.

« Va sur cette île tranquille, ombragée par » de belles verdures, tu y trouveras l'Amour, » l'Amitié, l'Espérance, les Souvenirs. Tu y trou» veras la Reconnaissance, chose bien rare, et si » tu es sensible, console-toi dans tes peines, ou » jouis du bonheur si tu es heureux. »

Mais le bateau de transport ne se trouve plus, on l'a fait retirer à la suite d'un triste événement.

Un jour la société des visiteurs était plus nombreuse que de coutume ; on chargea le bateau plus qu'il ne pouvait contenir de personnes. Quand il fut au milieu de l'étang, il perdit l'équilibre, et les passagers tombèrent dans l'eau. Un couple amoureux qui attendait le moment d'être uni, faisait parti des passagers ; l'amant cherche sa bien-aimée sous les flots, il aperçoit le vêtement d'une femme, il l'attire à lui, il parvient à la ramener à bord. Douloureuse déception, ce n'était pas son amie.... Il s'élance de nouveau dans l'eau et parvient enfin à sauver sa fiancée !

En repassant, on revient à un sentier obscur qui mène à une grotte par laquelle on va, grimpant de pierre en pierre, jusqu'à un réduit gothique, asile de la mélancolie. On en sort par des arcades qui disputent avec les arbres de hauteur et d'ancienneté. Ce chemin mène à un arc hardi d'une grande proportion dans le style grec, que les révolutions ni les plantes parasites qui le couvrent n'ont pu détruire. Cet arc fait, pour ainsi dire, le cadre d'un immense tableau : des bosquets toujours fleuris, au milieu desquels on voit le temple. Au pied de l'arc on lit l'inscription suivante :

Oda me piu d'ogni altra amata e cara
Piu d'ogn'altra gentil terra d'Arcadia
Che col, pie tocco, e con la mente inchino.

De ce côté le temple présente six colonnes d'ordre ionique. La frise porte l'inscription imitée de *Mihi me reddentis agelli*.... d'Horace, rendue en italien : *M'involo altrui per ritrovar me stessa* : « Je fuis les autres pour me retrouver moi-même. » Le calme du bonheur que cela annonce est en partie rempli par le silence et la tranquillité de ce paysage. On parvient, en jouissant de cette harmonie de la nature, aux portes du temple. Il est magnifique, et presque au-dessus de toute description. La porte est en bois des Indes, la clef en acier poli, enrichie de diamans. Le vestibule est rond; un Amour dans une niche l'éclaire de son flambeau. Plus loin, un musée de belles peintures en camées, vases étrusques, lampes, fragmens d'inscriptions et de bas-reliefs occupent le voyageur curieux. Tous les meubles y sont antiques, ou faits d'après l'antique. En sortant de là, on passe par un couloir, à côté de la statue du Silence, pour entrer dans le sanctuaire.

C'est une rotonde magnifique, dont l'aspect est imposant ; il imprime un respect religieux et transporte l'imagination aux temps des oracles. La grandeur du vase et de la coupole charme et séduit la vue, qui se repose avec délices sur les plus belles proportions de ces murs en marbre blanc, ornés de colonnes de *giallo antico* d'ordre corinthien. Des statues de Vestales portent des vases d'albâtre qui semblent être encore destinés au feu sacré. Sur un autel antique, entouré de caisses magnifiques contenant des orangers, des myrtes, des jasmins, reposent des milliers d'offrandes, répandues aussi sur les gradins, que les curieux, les amis, les voyageurs, y ont déposées. Une grande partie sont des vases, des cassolettes, des trépieds, etc. Derrière l'autel est une glace immense d'une seule pièce, dans laquelle, en s'approchant, on aperçoit l'Amour tapi pour surprendre ceux qui viennent y faire des sacrifices. Cet Amour est peint par Mme Lebrun. L'inscription suivante est gravée au bas :

L'Amitié sous sa garde a pris ici l'Amour.

La coupole de ce temple est peinte par Norblin, d'origine française, mais établi en Pologne pendant plusieurs années. C'est l'un des meilleurs peintres dont la Pologne conserve et admire une infinité de productions patriotiques. La peinture de la coupole représente l'Aurore conduisant les chevaux du Soleil. Un orgue magnifique, dans un cabinet attenant, ajoute à la magie du lieu. Un grand bureau de travail et Cléopâtre taillée en albâtre font l'ornement de ce cabinet.

Tout à côté, on montre un petit bain portant l'inscription :

Tiére Fracki Mars wyzuł z ojczystej posady,
Błędne w dóm swój Helena przyjęła Arkady.

« L'Arcadie, fugitive de sa patrie contre le courroux du Mars de la Thrace, fut reçue ici par Hélène compatissante. »

En sortant de l'autre côté du temple, la vue plonge sur un lac animé par une rivière qui y grave son cours, portant l'écume d'une chute qui tombe au travers des restes d'un ancien aquéduc. Le rideau d'un bois épais et sombre termine cette scène arcadienne, et sert de fond au tableau qui rappelle les Claude Lorrain, quelquefois les Berghem, quand le bétail y revient lentement au coucher du soleil. En s'éloignant, on passe sur les débris de l'aquéduc pour aller sur l'autre rive, d'où l'on voit l'autre façade du temple au travers de la fumée des cassolettes qui ornent le quai et les marches. Elle monte depuis l'eau jusqu'au haut du portique qui est de quatre colonnes, avec un fronton sur lequel est l'inscription suivante : *Dove pace trovai d'ogni mia guerra*. « Où je trouvais la paix après bien des combats. » On parcourt des collines, des bosquets, jusqu'à une enceinte de grands arbres où l'on trouve une tente. A côté de la tente sont suspendus le bouclier et la lance d'un ancien chevalier, avec sa devise. De là, en poursuivant des sentiers variés, on arrive à un lieu consacré au dieu Pan ; sa statue, adossée à une niche, est entourée de tous les attributs du dieu des bergers. A côté de la niche est une petite porte en pierre par laquelle on entre dans un verger précédé d'un tapis de fleurs, entouré d'un mur fait tout entier de débris de divers bâtimens, comme chapiteaux, frises, fragmens, morceaux tous rapportés et mêlés de mousse et de plantes rampantes. Sous les arbres de ce verger sont plantées des ruches, et l'on peut dire que ce beau lieu,

De ses parfums divers embarrasse l'abeille.

Ce verger fait face à une ruine ; il semble que les bergers de l'Arcadie en ont dérangé l'architecture pour y établir leurs rustiques travaux. Ces belles ruines, ornées de quelques colonnes, bas-reliefs, renfermaient plus tard des moutons, dont les clochettes et le bêlement retentissaient dans les voûtes où jadis, peut-être, ils servirent de victimes. Quelques sarcophages, des urnes, des cuves de marbre précieux, à présent à l'usage des propriétaires, servent d'abreuvoirs, de siéges, et sont en partie recouverts de vignes, de clématites, dont les festons s'étendent jusqu'à deux rangs de colonnes qui aboutissent à la grande porte d'entrée, par laquelle on découvre un ancien château situé à une lieue de l'Arcadie.

Autre part, on trouve une maison gothique destinée à l'habitation d'un des fils du prince Radziwill. Avant d'y arriver, on passe une espèce de grotte portant l'inscription suivante :

Oh! let me seek out some desolate shade
And there weep my sad bosom empty.

« Laisse-moi chercher un asile solitaire pour que je puisse y pleurer le vide affreux de mon cœur. »

Cette habitation gothique fut élevée en 1812.

Le cirque, construit à l'instar de ceux des Grecs, de grandeur naturelle, est rempli de monumens de marbre et de granit d'Orient de l'antiquité la plus reculée.

L'amphithéâtre, bâti sur le modèle de celui de Vicence, est d'autant plus surprenant qu'étant bâti en pierres ferrugineuses tirées des environs de Lowicz, il imite parfaitement la couleur de l'amphithéâtre italien. La vigne s'y répand en longs festons.

Une chapelle, construite à la sortie du parc et au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs, est très-remarquable. C'est à la mémoire des deux filles de la princesse que cette chapelle fut construite. Son extérieur massif lui donne la majestueuse apparence d'un sarcophage ; elle est élevée sur quatre voûtes qui lui servent d'appui. Son intérieur est décoré des meilleures copies à la sépia de Seidelman, artiste admirable par son art de rendre le talent des plus grands peintres : parmi celles-ci, la Vierge par Raphaël, le Sacrifice d'Emmanuel par Rembrandt, le Repos en Egypte par Fernand Bool, la Madelaine par Battoni, et plusieurs autres se font admirer. Des deux côtés du maître-autel se trouvent deux vases en albâtre ; dans un on voit les lys, et dans l'autre les roses,

en l'honneur des deux filles Angélique et Rose. Sous ce dernier on lit les inscriptions suivantes :

I.

Transplantée dans un sol plus heureux.

II.

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

III.

Etait ma joie, était ma gloire,
Et mon plaisir et mon bonheur;
Ne périra dans ma mémoire,
La racine tient à mon cœur.

IV.

Bien que me fis, mal que me causes,
En ton penser s'offrent à moi;
Auprès de toi ne vis que roses,
Ne sent qu'épines loin de toi.

En suivant le cours de la rivière à droite, on arrive à une île de peupliers qui ombragent un monument de marbre noir, dans lequel on voit une figure de femme en marbre blanc, dans l'attitude du repos, copiée d'après la sainte Cécile de Bernini. L'inscription si connue : *Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie,* est changée ici; et on lit : *J'ai fait l'Arcadie, et j'y repose.* La princesse Hélène Radziwill a fait cet asile pour y reposer elle-même. Elle mourut en 1821.

En sortant de ces lieux enchanteurs, on revient par un autre chemin à la chute d'eau, dont le murmure endort les peines présentes dans les songes de l'avenir.

Nous terminerons la description de l'Arcadie par les vers que Delille a consacrés dans le quatrième chant *des Jardins* au temple de l'Arcadie. La princesse Isabelle Czartoryska a dit du poète français : « Qui mieux que le chantre des *Jardins*, dont la nature est la palette, le génie les pinceaux, et les vers la fraîcheur même, peut en rendre les effets? »

Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,
Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression;
N'allez pas au grand jour offrir un ermitage;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage;
Un temple veut paraître au penchant d'un coteau;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie :
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Par un contraire effet vous cacherez au jour
L'asile du Silence ou celui de l'Amour :
Ainsi de Radziwill se dérobe le temple;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son île charmante, abri voluptueux.
Là, tout est frais, riant, simple, majestueux :
Au dedans, un jour doux, le calme, le mystère,
Les traits chéris du Dieu qu'en secret on révère;
Au dehors, les parfums de cent vases divers
En nuages odorans exhalés dans les airs;
Ce beau lac dont l'azur réfléchit son portique;
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux;
L'heureuse allégorie, et la fable et l'histoire,
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire,
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir; lui-même embellit tout.
Heureux quand Radziwill daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes!
Telle est des bâtimens la grâce et la beauté.

On conserve à Arcadie un grand livre dans lequel on invite les voyageurs à inscrire leurs noms, leurs pensées, leurs impressions, leurs souvenirs. Une page est occupée par un seul nom écrit diagonalement; ce nom est :

Napoléon.





Hedwige,
Reine des Polonais.

Impr. de Leclerc

HEDWIGE.

REINE DES POLONAIS.

LÉGENDE HISTORIQUE DU XIVe SIÈCLE.

To życie tylu wsławione cnotami,
Smierć nielitośna zbyt wcześnie przecina,
A Polak grób jéj oblewając łzami,
Piękną Hedwigę dotychczas wspomina.

I. U. NIEMCEWICZ,
(*Spiewy historiczne*).

Trop tôt la mort, de cette vie austère
Interrompit l'utile et chaste cours;
Ce cœur si haut, des douceurs de la terre
N'a rien gardé, repos, plaisirs, amours.
Mais n'est-ce rien qu'une gloire immortelle!
Le noble peuple où régna Jagellon
La pleure encore, et d'Hedwige la belle,
Les Polonais ont retenu le nom.

Madame Amable TASTU.
La Vieille Pologne de Charles FORSTER.

Sur des collines ombragées d'arbres toujours verts, là où la Wiliia et la Wilenka unissent leurs eaux pour rafraîchir des montagnes sablonneuses, s'élève l'imposante capitale de la Litvanie. Jagellon y régnait en maître absolu; fils d'une mère chrétienne qu'il perdit trop jeune pour adopter ses croyances, il avait néanmoins puisé dans son sein l'instinct de la vraie foi; ses vertus avaient fermé son âme au paganisme, et il le professait comme un devoir rigoureux auquel ses sentimens secrets n'avaient aucune part.

Ce prince avait hérité de toutes les qualités de son père Olgerd; comme lui, il unissait le courage à une vertu plus rare, la fermeté. Sobre, tempérant, il supportait sans peine les fatigues et le travail, méprisant les dangers et toujours prêt à braver la mort. Il déplorait les horreurs de la guerre et ne se livrait au métier des armes que pour satisfaire l'ardeur belliqueuse de son peuple. Mourir pour la gloire eût été digne de Jagellon; mais entreprendre des expéditions qui n'avaient d'autre but que de ravager un pays sans défense et de faire des captifs, était au-dessous de cette âme généreuse et noble.

Jagellon était d'une taille peu élevée, mais bien fait de sa personne. Ses cheveux et sa barbe étaient du plus beau noir, sa physionomie était pleine de bienveillance et son front respirait la loyauté. Franc, comme tous les caractères forts, il détestait les détours subtils, les manéges adroits d'une politique astucieuse. Trop bon pour croire au mal, trop vrai pour croire à la fausseté, souvent il était trompé par ceux à qui il avait donné sa confiance.

Jagellon était libéral jusqu'à la prodigalité; il aimait le luxe, la magnificence, le grandiose; il avait une recherche extrême dans ses vêtemens.

Non loin du château ducal s'élevait le temple de Perkounas, le Jupiter des Slaves païens. Un bois consacré entourait le temple de ses antiques ombrages. Il était défendu, sous peine de mort, d'y couper un seul arbre, à l'exception du chêne, qui, étant particulièrement consacré à Perkounas, servait à entretenir un feu perpétuel sur l'autel de ce dieu.

Au retour d'une expédition de Jagellon en Pologne, une grande solennité se prépara dans le temple de Perkounas. Aussitôt qu'elle fut annoncée dans le pays, les frères de Jagellon quittèrent leurs apanages pour se rendre à Wilna. Le vieux Kieystut, frère d'Olgerd, se dirigea vers la capitale, avec ses enfans. Olgerd était plein de courage, de sagesse et de prudence; Jagellon l'honorait comme un père.

Les enfans de Kieystut étaient le jeune Witold et la belle Aldona. Aldona, la joie et le bonheur de son vieux père, remplaçait dans son cœur, ou plutôt rappelait sans cesse à son souvenir une épouse adorée. Sa figure était belle, régulière et mobile ; rien n'était plus souple et plus élancé que sa taille gracieuse. Deux tresses noires, tombant de chaque côté de son visage, en faisaient ressortir la blancheur. Ses traits changeaient d'expression avec la rapidité de ses pensées. Légère à la course comme une gazelle, habile à conduire des coursiers fougueux, à lancer un trait acéré, à poursuivre les bêtes sauvages, Aldona dédaignait les occupations de son sexe : « Elles ne sont propres, disait-elle, qu'à » énerver le corps et à rapetisser l'âme. » Chez elle, tous les sentimens étaient des passions, toutes les passions de l'enthousiasme ou de la fureur. Si Aldona avait été chrétienne, si cet excès de bien et de mal eût été dirigé par une religion qui tempère, modifie, elle eût été sublime; mais, païenne, elle ne sut comprendre ni les devoirs ni les vertus de la femme.

Son frère, d'un naturel bouillant, impétueux, avait une beauté féminine et le courage d'un héros. Ses traits avaient tant de rapports avec ceux de sa sœur que quelquefois Aldona se revêtait de son armure, et les soldats allaient prendre ses ordres, croyant s'adresser à leur chef. Passionné pour les femmes, toujours amoureux, toujours inconstant, infidèle par nature et avec délice, il faisait le tourment de sa jeune épouse.

Bientôt tous les chemins qui conduisent à Wilna, bientôt toutes les cours du château ducal se trouvèrent remplis par la suite nombreuse des princes, par leurs chariots couverts, par des esclaves conduisant les équipages de chasse, les chevaux de main et les chiens.

La famille de Jagellon et les principaux chefs de l'armée et de l'Etat se réunirent sous un vaste portique; puis enfin parut Jagellon. Tous les regards aussitôt se dirigèrent sur lui. Aldona fut saisie d'une émotion vive et brûlante en apercevant le prince; ses yeux l'aspiraient.

Sur un signe de Jagellon, tout le monde prit place sur des siéges recouverts de peaux d'ours. Alors, élevant une voix mâle et vibrante, et adressant d'abord avec une respectueuse déférence la parole à son oncle : « Vénérable Kieystut, vous dont j'honore le grand âge et plus encore les vertus, mes frères, nobles soutiens de mes travaux, cher Witold, et vous mes bons amis, je bénis mille fois le jour qui vous rassemble près de moi. Les dieux, vous le savez, m'ont été favorables; à la tête de nos valeureuses armées, j'ai pénétré sans obstacle dans la vaste et fertile Pologne, que rien ne protége contre ses ennemis du dehors et que rien ne défend contre ses dissensions intérieures. L'effroi qui nous devançait en tous lieux rendait la victoire trop facile: il faut vaincre avec péril pour connaître le prix de la victoire.

» Enivrés de leurs succès, nos guerriers parcouraient ce pays en se livrant à tous les excès; je les ai déplorés. Au milieu du carnage, sous l'impression désolante de ces malheurs, je ne sais quelle voix intérieure me disait : « Il est une autre gloire, il est une autre félicité que ton âme a dû rêver, si ton esprit ne l'a point encore comprise... » Comblé par la fortune, protégé par les dieux, je suis inquiet, je sens une souffrance, un vide au milieu de mes prospérités... Ma pensée appelle un autre bonheur. Accablé de moi-même, je demande à la terre plus qu'elle ne peut donner; prions les dieux que ces doutes se dissipent ou que la vérité perce les ténèbres.

» Demain, les solennités de Perkounas nous réuniront dans son temple; amis, que la première heure du jour nous trouve au pied des autels. »

En disant ces mots, le duc congédia l'assemblée. Surpris du discours de Jagellon, chacun

l'interpréta d'une manière différente, car nul païen n'avait pu en saisir le véritable sens.

Mais l'imagination d'Aldona a expliqué tout ce qu'il y avait d'obscur dans les paroles du prince; le monde, pour Aldona, c'est l'amour; elle se croit aimée; cette inquiétude, cette désolation au faîte de la grandeur, ce tourment qui appelle un bien inconnu, c'est l'amour; et pour pénétrer les sentimens de Jagellon elle a recours à la puissance du dieu Pouschaïtis. Selon la croyance des Litvaniens, ce dieu résidait dans les buissons fleuris de sureau et commandait aux génies terrestres, autrement appelés anges pygmées. Ces divinités du second ordre avaient, dit-on, la vue perçante et l'esprit subtil. On les consultait dans les cas de recherches importantes, et le peuple leur offrait des poules en sacrifices.

Tandis que tout dort au château, Aldona s'échappe doucement, emportant une offrande composée de miel pur et d'un pain cuit sous la cendre. Elle se dirige du côté de la montagne qui domine la ville. La lune répandait une lumière argentée sur la citée des Gédymins. Les hautes tours du palais de Jagellon et le dôme du temple semblaient enveloppés d'une fumée épaisse qui montait en colonne jusqu'aux cieux. Nul son, nulle voix humaine n'eussent osé troubler la tranquillité de ces lieux enchanteurs; la nature était immobile et silencieuse.

Aldona, palpitante d'émotion, gravit la montagne; une odeur suave, un air embaumé la pénètre et la dirige; elle aperçoit l'arbuste divin; elle reconnaît ses touffes blanches, aux rayons de la lune; elle s'approche et, d'une main tremblante de trouble, elle dépose son offrande; prosternée sous le sureau, elle supplie le dieu, les génies soumis à son pouvoir, de lui révéler les véritables sentimens de Jagellon... Confiante, après sa prière, elle se hâte de retourner au palais.

L'aube commençait à blanchir les coteaux qui entourent la ville; le chant de l'alouette annonçait le jour, et le son rauque du cor prévenait les habitans de la fête du dieu Perkounas. On vit accourir de tous côtés une foule immense qui remplissait l'air de joyeuses acclamations.

Aldona, plus diligente que ses compagnes, revenait chargée de la dépouille des bois et des prés, la tête ornée d'une couronne de fougère, vêtue de lin plus blanc que la neige, les sandales aux pieds, semant de fleurs le portique du temple et chantant les louanges du dieu Lada. Le ciel, par son éclat, ajoutait à la beauté du spectacle. Il ne manquait plus que la présence du souverain.

Jagellon ne se fit point attendre. Revêtu de toutes les marques de sa puissance, il pénétra dans le temple; sa tête était ornée du bonnet ducal, sur ses épaules flottait le long manteau d'hermine. Kieystut était près de lui. Witold et les frères de Jagellon, recouverts de brillantes cuirasses, les suivaient.

Anna, la jeune épouse de Witold, Anna, si belle, si charmante, si injustement délaissée, s'avançait à la tête des femmes litvaniennes. vêtues de brocard, les cheveux couverts d'un long voile de lin.

Tout-à-coup on entend le bruit des instrumens d'airain, le peuple pousse des cris de joie, il salue par ses acclamations l'entrée du souverain sous les parvis sacrés.... Un jour sombre régnait dans ce lieu dévoué à la superstition; mais à la lueur d'un feu allumé sur le principal autel, on distinguait la statue du dieu Perkounas, armé de la foudre. L'idole était construite en bois très-dur et en divers métaux. Un grand nombre d'autres idoles, représentant les divinités qui président aux moissons, aux eaux, aux forêts, à la mort, à la guerre, étaient dispersées çà et là, sous les voûtes obscures du temple, avec les attributs du caractère qu'on leur prêtait. Sur les murs noircis par la fumée des sacrifices, se dessinaient les trophées et les riches dépouilles enlevés à l'ennemi. Les crânes des prisonniers immolés sur l'autel du dieu, placés avec art dans le temple, complétaient l'ensemble de ce sombre et magnifique tableau.

Jagellon avait pris sa place accoutumée dans une tribune dominant toutes les autres. Le grand-prêtre Kriwe-Kriweyto, en robe noire et traînante, se tenait debout devant l'autel; ses sourcils étaient joints par une contraction, de ses yeux jaillissaient un feu menaçant; il préparait dans un farouche silence le sacrifice que le peuple attendait impatiemment.

Jagellon paraissait étranger à tout ce qui se passait autour de lui; son regard était fixe, son sourire, toujours si bienveillant, était effacé par une expression d'anxiété et de doute... Il fut tiré subitement de sa rêverie par un bruit de chaînes. Les prisonniers s'avançaient à la mort... Sur un signal du grand-prêtre, les sacrificateurs avaient été chercher au fond du sanctuaire les victimes désignées pour ensanglanter l'autel. L'on vit pa-

raître une jeune captive. Beauté, pudeur, résignation, toutes les grâces célestes, tous les charmes de la nature semblaient s'être réunis sur cette jeune fille. Ses yeux bleus, levés au ciel, exprimaient l'espérance. Une draperie rouge enveloppait son corps délicat, en laissant deviner ses formes élégantes; ses beaux cheveux d'un blond doré tombaient jusqu'à terre et couvraient ses blanches épaules à demi nues. Ses mains si pures de teinte et de forme étaient accablées du poids des chaînes et soulevaient avec effort une boîte d'or qu'elle pressait sur son sein.

Jagellon, en apercevant la victime, se sentit pénétré d'une profonde pitié; il la regardait avec une émotion douloureuse, puis il se leva comme s'il eût voulu parler. Au même instant un jeune homme se fit jour à travers la foule et vint se jeter éperdu aux pieds du grand-duc. C'était Dowoyna, un des guerriers litvaniens qui s'étaient le plus distingués dans la dernière campagne. Sa parole était brève, haletante : « Grâce! s'écriait-il en désignant la captive, grâce pour elle, grâce pour cet ange! Elle m'a converti, je suis chrétien; sauvez-la ou faites-nous mourir ensemble! » Et les païens s'écrièrent avec fureur : « Il avoue son crime, qu'ils périssent! qu'ils périssent! »

Jagellon se lève; de la main qui tient le sceptre, il fait un signe, et le silence se rétablit. Mais le grand-prêtre, fort de l'autorité que lui donne sa religion, adresse ces paroles au grand-duc : « Prince, il faut que la juste colère de notre dieu soit satisfaite; sa vengeance a demandé la tête de cette chrétienne. Amenée de Pologne, captive et devant redouter notre puissance, elle conjure notre perte par des sortiléges dont la magie redoutable nous est inconnue. Cette boîte d'or, que vous voyez entre ses mains, renferme du bois plus vieux que l'antique forêt de Perkounas. La vue de ce bois est fatale; plusieurs de vos sujets ont péri en osant le regarder... Souffrez, grand prince, que le même feu consume la coupable chrétienne et son dangereux talisman. »

Pendant ce discours, Jagellon attachait ses regards sur la victime; il observait avec un tendre et compatissant intérêt la sérénité de ses traits, et la faisant approcher de sa tribune, il l'interroge. Le cœur de Dowoyna retrouve la vie et l'espérance...

La jeune chrétienne répond sans se troubler; le son de sa voix dispose les cœurs à la pitié.

« Seigneur, dit-elle, je ne suis point magicienne; un art pernicieux, la magie, les philtres, les enchantemens me sont inconnus; je suis chrétienne, j'adore la loi du Dieu tout puissant que vous méconnaissez.

» Enlevée par vos cruels soldats à l'asile de paix et de repos où je passais mes jours, je parvins à sauver cette précieuse relique, seul trésor échappé à la destruction impie de notre sainte église; ce bois que vous voyez renfermé ici, ajouta-t-elle en entr'ouvrant la boîte d'or, mouvement qui fit frissonner les païens, ce bois est une portion de la divine croix où notre Dieu mourut pour racheter les hommes; on ne peut s'en approcher qu'avec un cœur pur et des mains innocentes. Un ange qui m'est apparu m'a dit, seigneur, que cette religion vengerait sur les infidèles les sacriléges qu'ils ont commis dans les lieux saints. Tout est mystère dans mes paroles pour ceux qui ne sont pas pénétrés d'un rayon de la grâce divine; mais j'en atteste la vraie foi et Dowoyna, je suis innocente et Dieu seul est grand. »

Ce discours, inintelligible pour des païens, frappa diversement les esprits. Les uns persévéraient à la croire coupable de maléfices; d'autres la regardaient comme une visionnaire; quelques-uns, touchés de ses grâces, de sa candeur et de sa jeunesse, voyaient en elle un être plus qu'humain. L'étonnement, l'effroi, la pitié et l'admiration se peignaient dans tous les regards.

L'Eternel, qui, du haut des cieux, dispose à son gré de la plus petite créature comme des puissans de ce monde, inspira à Jagellon une généreuse résolution. Ce prince s'écrie tout-à-coup : « C'en est fait, j'abolis pour toujours les sanglans sacrifices! Les dieux ne demandent point du sang, ils veulent, ils exigent des faibles mortels l'hommage d'un cœur pur : un holocauste innocent les honore plus que les pleurs et les tourmens des victimes. Depuis long-temps mon cœur se révolte contre les usages cruels de notre religion. Soyez libre, dit-il en s'adressant à la vierge du Christ; j'adoucirai le sort de vos compatriotes, et si, dans le nombre des prisonniers polonais, il en est qui vous intéressent, demandez leur liberté, ils vous la devront. »

La jeune Polonaise s'incline avec respect, la reconnaissance la pénètre, le bonheur la transporte... « Prince, dit-elle, vous savez plaindre, vous savez faire le bien; Dieu, qui vous guide, vous donnera la foi : votre bonté est le commen-

cement d'une révélation... Parmi les captifs, il se trouve un parent, plus encore, un ami de mon père, Habdank est son nom et le mien. Ce vieillard, muni des ordres de mon père, avait quitté Krakovie pour se rendre près de moi; il venait me servir de guide, de protecteur; il voulait me ramener dans les bras de mon père, quand nous fûmes attaqués par un détachement de vos troupes. Sans la Providence qui veille sur nous, sans Dowoyna, notre ange secourable, nous aurions succombé sous le poids d'une affreuse captivité. »

Jagellon ordonne aussitôt qu'on délivre le vieillard polonais et cent prisonniers de sa nation, qui seront désignés par la jeune Habdank. Dowoyna est chargé de ce message, c'est lui qui accompagnera Habdank à la prison. Ils courent tous deux en rendant grâces au Ciel, en bénissant Jagellon. A leur voix les portent s'ouvrent, les chaînes tombent, et un cri de joie a retenti sous les voûtes du cachot; la liberté, sous les traits de cette belle jeune fille, vient tendre la main aux prisonniers.

Le vieillard, en voyant Habdank le visage tout rayonnant d'une auréole de bonheur, tombe à genoux : il avait compris qu'elle lui apportait la liberté; les autres prisonniers se prosternent à son exemple.

Jagellon ne tarda pas à voir que le grand-prêtre était irrité d'un acte d'autorité qui ébranlait sa puissance; pour le calmer, il fit apporter dans le temple de riches trésors, dont la meilleure part lui était destinée, et pour cette fois le sacrificateur se contenta d'immoler une brebis sur cet autel tout fumant de sang humain.

Les fêtes étant terminées, Jagellon, inquiet de son avenir, assailli de pressentimens, voulut entendre parler le vieillard polonais sur les affaires de la Pologne. « Est-il vrai, demanda le prince, que votre patrie, fatiguée d'un si long interrègne, et renonçant à l'esprit de faction, s'est enfin donné un maître, et qu'une femme occupe aujourd'hui le trône du grand Kasimir, de ce roi qui m'eût inspiré de l'envie, si un tel sentiment pouvait entrer dans mon âme? — Grand prince, répondit Habdank, je vais vous faire connaître la source des agitations de la Pologne, de ce choc d'intérêts divers qui l'ont ébranlée dans ces derniers temps. »

Une noble assurance, une fierté républicaine se faisaient remarquer dans les traits de Habdank. Le grand-duc, par un signe de consentement, lui permit de commencer son récit:

« Louis, roi de Hongrie et de Pologne, dernier rejeton du grand Kasimir dont, avec tant de justice, vous venez de célébrer la mémoire, Louis mourut, chéri des Hongrois, mais peu regretté en Pologne : sa prédilection pour son propre pays lui avait aliéné le cœur de ses sujets. Peu de temps avant sa mort, il avait rassemblé une diète, pour faire connaître son projet de transmettre la couronne à son gendre Sigismond, marquis de Brandebourg.

» Sigismond, voyant que la mort de Louis avait plongé l'Etat dans une stupeur et une incertitude désolante, se hâta d'en profiter en venant réclamer ses droits chimériques à la couronne. Suivi par un grand nombre d'étrangers avides de s'enrichir, et soutenu par le gouverneur de la Grande Pologne, homme d'un caractère turbulent, Sigismond se rendit à Posen et ensuite à Gnezne. Son ambition, sa folle confiance en lui-même ne tardèrent pas à être déçues. Les grands du royaume, blessés au vif de la conduite du prince, se formèrent en confédération à Wisliça.

» Elisabeth, veuve de Louis, instruite de l'objet de cette réunion, et considérant que la Hongrie deviendrait l'apanage de sa fille aînée, forma le dessein de placer la couronne de Pologne sur la tête de sa fille Hedwige. Deux dignitaires eurent mission de sonder à cet égard les dispositions du sénat.

» Ce message fut bien reçu des Polonais, il leur rappelait les sermens de fidélité qui les liaient aux descendans de Kasimir. Nos vœux allèrent au-devant des vœux de la mère d'Hedwige. La renommée de cette princesse parcourait déjà le monde, on la disait accomplie, possédant toute la beauté, toutes les grâces d'une femme, et les sévères et graves qualités d'un homme de bien: la nation lui confia avec transport ses destinées.

» Le descendant de Henri VII, de Jean, roi de Bohême, le fils de l'empereur Charles IV, Sigismond devait être odieux aux Polonais; cependant il fit encore une tentative, et avec l'audace que donne une ambition démesurée, il se présenta aux portes de Krakovie; les Polonais le repoussèrent, et ce prince, tout honteux de sa déconvenue, reprit le chemin de la Hongrie.

» Le sénat, attentif aux besoins de l'Etat, envoya une députation en Hongrie, et choisit pour son organe le palatin de Kalisz; il était chargé d'offrir la couronne de Pologne à la jeune Hedwige, en déclarant à Elisabeth, sa mère, que le

choix d'un époux pour la princesse serait réservé à la nation; la Pologne, jalouse de ses droits et de ses priviléges, voulait bien se donner un maître, mais non le devoir aux influences étrangères.

» Cette déclaration du sénat était pleine de sagesse, car on n'ignorait pas que la main d'Hedwige avait été promise à Guillaume d'Autriche, et que Louis de Hongrie et Léopold, père de Guillaume, étaient réciproquement engagés par un dédit considérable, en cas de rupture.

» Mais tandis que les négociations s'entamaient à la cour de Hongrie, de nouvelles dissensions s'élevaient en Pologne, au sujet des deux compétiteurs au trône; l'un était le jeune duc de Mazovie, Ziémowit, descendant des Piasts, et fier, à juste titre, de son origine. Ziémowit voulait s'ouvrir le chemin de la royauté par les armes. L'autre concurrent était le duc d'Opeln, issu de la même famille, mais appartenant à une branche peu considérée en Pologne, par suite de ses alliances avec des familles allemandes. Encouragé par l'exemple de Ziémowit, le marquis de Brandebourg revint, à la tête de 12,000 Hongrois, ravager les belles contrées qui entourent la ville de Krakovie.

» Déplorant les malheurs de la patrie, chacun attendait avec anxiété le retour des ambassadeurs... Enfin le palatin de Kalisz parut au milieu du sénat, et fit connaître le résultat malheureux de sa mission. Admis en présence d'Elisabeth, le palatin avait exprimé à cette reine les vœux de la nation; celle-ci, pour donner le change à ses véritables sentimens, parut s'intéresser à Sigismond, et demanda le motif qui avait pu porter les Polonais à exclure du trône le marquis de Brandebourg. Le palatin lui dit sans déguisement, que le règne précédent faisait craindre à la nation de voir deux couronnes réunies sur la même tête. « Le respect, ajouta-t-il, que je dois à la veuve de Louis, m'empêche d'entrer dans de plus grands développemens, et j'ai déjà des excuses à vous faire, madame, pour l'âpre rudesse de mes expressions; mais l'art de feindre m'est inconnu; je suis Polonais, la probité est ma loi, la vérité est mon langage. »

» Notre pays devint alors le théâtre de violentes perturbations à l'intérieur; nos propres discordes menaçaient notre existence; à l'extérieur, l'ennemi pénétrait dans nos frontières, plusieurs villes de la Pologne tombèrent au pouvoir des ducs de Silésie, et vous-même, grand prince, vous répandîtes l'effroi sur les bords de la Wistule.

» Le sénat s'assemble, délibère et se détermine à envoyer une nouvelle députation en Hongrie. Connu par mon dévoûment au palatin de Kalisz, j'eus le bonheur de l'accompagner dans cette mission, et de voir ses efforts couronnés d'un plein succès. « Reine, dit-il à Elisabeth, ne » pensez pas que je vienne en votre présence » exhaler des plaintes, ou éclater en vains murmures. Je ne chercherai pas à émouvoir votre » cœur par le récit de nos maux, vous les connaissiez, et vous seul aviez la puissance d'arrêter ces incalculables malheurs. Notre pays » souffre et ne succombe pas; son énergie, son » patriotisme doivent ôter à ses ennemis tout » espoir de le perdre ou de l'asservir: un courage désespéré nous reste et sera notre salut... » Je remets en vos augustes mains le traité qu'a » daigné me confier le sénat. Lisez et prononcez. Dois-je voir en la princesse votre fille » notre reine, ou dois-je déclarer aux Polonais, » toujours fidèles à leurs sermens et au sang de » Kasimir, qu'Elisabeth a volontairement exclu » sa fille du trône de ses pères? »

» Elisabeth, espérant qu'avec le temps Guillaume d'Autriche parviendrait à gagner le suffrage des Polonais, consentit à signer le traité.

» Le palatin, au comble de ses vœux, demanda la grâce de voir sa jeune souveraine. Le jour désigné pour la cérémonie, nous nous rendîmes au palais d'Elisabeth, où les principaux seigneurs de la cour et de l'Etat s'étaient rassemblés dans un appareil de pompe et de magnificence.

» Hedwige était assise sur son trône, elle nous éblouit par son incomparable beauté. Le palatin s'inclina avec respect en lui présentant le traité, et la supplia d'agréer les vœux de sa nation. Pendant le discours, un modeste embarras se peignait sur les traits d'Hedwige, mais ne diminuait pas son expression intelligente; ses yeux se portaient quelquefois vers le ciel, puis revenaient se fixer sur nous avec bienveillance. Elle répondit en ces termes au palatin : « J'accepte » avec gratitude le don de la couronne de Pologne, » j'accepte avec plus de joie encore l'hommage » de vos cœurs · puisse la sagesse providentielle » guider mes actions... Respectables représentans de l'Etat, vos conseils suppléeront à mon » inexpérience, vous m'enseignerez mes devoirs, » vous m'aiderez à faire le bien. Recevez le serment que je fais devant le Dieu tout puissant

» qui lit dans mon âme, de consacrer ma vie au » bonheur de la Pologne, elle deviendra pour moi » une seconde patrie... »

» Le prince à qui Hedwige avait été promise en mariage, Guillaume d'Autriche, se trouvait à la cour de Hongrie; il avait passé son enfance avec Hedwige, il avait été élevé avec elle, il l'adorait et il en était aimé. Le palatin observait le prince, et ne tarda pas à le juger incapable de porter la couronne des Boleslas, et trop médiocre en un mot pour présider aux destinées d'une grande nation. Il conjura la reine Elisabeth de hâter le moment qui devait réaliser les espérances des Polonais.

» De vagues inquiétudes, l'avenir et toute son incertitude préoccupaient Hedwige. Guillaume était son premier attachement, la séparation lui semblait cruelle; un rêve acheva de troubler son imagination : dans son sommeil elle se vit entourée de fleurs, elle en prit quelques-unes dont elle tressa une couronne pour Guillaume; mais au moment où elle allait l'offrir à son amant, les flots rapides d'un fleuve la sépara de lui; elle voulut le rejoindre, mais, fatiguée des efforts qu'elle faisait, sa couronne lui devint pesante. A ce moment le ciel s'obscurcit, Guillaume disparut dans les ténèbres, et elle entendit le pas d'un cheval qui galopait ventre à terre; une croix de feu sortit tout-à-coup des ténèbres et lui laissa voir un guerrier tout armé. Celui-ci s'approcha d'Hedwige, lui tendit la main en la suppliant de lui donner la couronne. Une puissance supérieure à sa volonté la fit consentir, et en cédant elle éprouvait les angoisses de la mort... Cet état douloureux passa rapidement : Hedwige aperçut un ange lumineux qui s'envolait au-dessus de la prairie; cet envoyé du Ciel offrit à Hedwige une coupe remplie d'un nectar céleste; elle en approcha ses lèvres et se sentit ranimée; l'ange détacha quelques feuilles d'une rose rouge et l'unit à une rose blanche; il lui donna ce bouquet et reprit son vol vers les cieux... Hedwige se réveilla; mais ce rêve lui laissait l'impression d'un souvenir; elle en parla à Guillaume, qui chercha à la consoler en lui disant que la bonne part du songe était pour lui: il ne doutait plus de son avénement au trône de Krakovie.

» Un intrigant polonais, Gniewosz Dalewicz ou Damalewicz, chercha à l'entretenir dans son erreur.

» Au moment où Hedwige quittait la Hongrie, je fus témoin d'une scène touchante, qui restera à jamais dans ma mémoire. Hedwige emportait avec elle un sceptre d'une grande beauté et une couronne destinée à remplacer celle que le roi Louis avait emportée de Krakovie; cette couronne était d'or pur, et ornée de trois fleurs de lys, en signe de parenté avec la famille de saint Louis roi de France. Hedwige regardait ces bijoux les larmes aux yeux. La jeune comtesse Anne de Cyley, petite-fille de Kasimir-le Grand par les femmes, présente à cette scène, embrassa Hedwige et lui dit : « Si tu ne veux pas » de cette couronne, mets-la seulement un instant » sur ta tête et donne-la-moi après, je la garde» rai. » Hedwige consentit au désir de l'enfant, elle posa le diadème sur son front et le rendit ensuite à Anne, qui, toute joyeuse, lui dit : « Il » me semble que je le porterai plus long-temps, » bien plus long-temps que toi. » Cette circonstance produisit une vive impression sur Hedwige, elle se rappela son rêve, et son âme, ouverte aux impressions vagues, mystérieuses, infinies, reçut comme un avertissement du ciel les paroles imprévoyantes de l'enfance.

» Hedwige emportait dans son cœur les bénédictions de sa mère et les vœux du peuple; arrivée sur le sommet des Karpates, aux frontières de la Pologne, elle descendit de voiture, et, s'agenouillant devant cette terre sacrée, elle s'écria : « O pays illustré par tant de faits glorieux, » reçois ici le serment que désormais tu seras » ma seule patrie! »

» Quand elle fut près de Krakovie, quand on aperçut ses hautes tours et ses dômes reluisans, un arc-en-ciel se dessina sur l'horizon, chargé de nuages noirâtres; Hedwige contempla le précurseur céleste....

» Les seigneurs hongrois et polonais l'attendaient à son passage; chacun avait cherché à se surpasser par la beauté du costume. On présenta à la reine un cheval blanc, caparaçonné d'or et de pierreries, et elle se dirigea vers la capitale au milieu d'un éblouissant cortége.

» Les ducs de Mazovie et d'Opeln, les deux prétendans à la couronne de Pologne et à la main de la princesse, vinrent offrir leurs hommages à la nouvelle reine. Le vénérable archevêque Bodzanta se trouva aussi sur son passage à la tête d'un clergé nombreux, précédé d'un groupe de jeunes vierges vêtues de blanc, couronnées de roses, et des voix pures firent entendre des hymnes pieux.

» Après cette première réception, la reine fut conduite à l'église cathédrale pour y recevoir

l'huile sainte, et la couronne de ses pères. L'antique nef, éclairée par une quantité innombrable de cierges, pouvait à peine contenir la foule qui s'y pressait. L'archevêque posa sur le front d'Hedwige la couronne royale. Qu'elle était belle et touchante en ce moment! une expression angélique animait ses traits; prosternée aux pieds de l'Eternel, elle lui demandait avec ferveur, la sagesse et la force qui aident à soutenir le poids de la royauté. Le peuple, à son exemple, tomba à genoux.

» La cérémonie terminée, le cortége se remit en marche pour accompagner la reine dans le palais où tant de rois ses prédécesseurs avaient régné glorieusement.

» Krakovie prit un nouvel aspect; la présence d'Hedwige fit renaître l'espérance et le bonheur.

» La reine, pénétrée de la grandeur et de la sainteté de ses devoirs, la reine, qui possédait un esprit à la hauteur de sa mission, assembla un conseil national pour connaître les besoins de l'Etat, pour connaître ses maux, et pour aviser aux moyens d'y remédier; c'est alors qu'elle prononça ces paroles dignes de la petite-fille de Kasimir, surnommé *le roi des paysans*. Le conseil lui ayant exposé les malheurs des habitans des campagnes, la ruine qui suivit des guerres désastreuses, elle dit : « On peut restituer à ces » pauvres gens les biens qu'ils ont perdus, mais » leurs larmes, mais leur douleur, pourront-ils » en être dédommagés par un acte de justice! »

» Telles ont été les prémices du règne d'Hedwige ; depuis lors, j'ai été emmené comme captif, heureux au moins d'avoir entrevu l'aurore des beaux jours de ma patrie. »

Le récit du vieillard fit une profonde impression sur Jagellon; depuis ce moment il avait des entretiens secrets avec Habdank et les ducs Borys et Skirgellon, ses deux frères, qui possédaient sa confiance.

La princesse Aldona s'irritait de voir à Jagellon des préoccupations qui n'avaient point rapport à elle; la noble conduite du prince envers la jeune captive polonaise lui semblait une bizarrerie coupable : protéger une chrétienne lui semblait un crime envers la religion païenne. Aldona croyait être désintéressée dans ce jugement... Pauvres femmes, le sont-elles jamais!..

Quand les prisonniers polonais furent au moment de partir, Jagellon leur dit : « Allez, mes » amis, on vous a rendu vos armes, et tout ce » que les droits injustes de la guerre vous avaient » arraché; retournez dans vos foyers, et dites à » vos mères, à vos enfans, que Jagellon n'est » point un barbare, et qu'il aime et admire votre » nation.... Parlez surtout de moi à la reine.... » Le vieil Habdank répondit au nom de ses compatriotes : « Prince grand et magnanime, notre » bonheur est votre ouvrage; qu'il soit aussi » votre récompense. Puisse le Ciel être propice » à vos vœux! Puissé-je, avant de mourir, voir » Jagellon assis sur le trône de nos rois! Heureux le peuple gouverné par un prince qui sait » vaincre et pardonner... »

Hedwige égala Jagellon en magnanimité; elle rendit à la Pologne les prisonniers litvaniens, et revenus dans leurs foyers, ils bénissaient la main adorable qui les avait sauvés de l'esclavage. Les louanges que Jagellon entendait dire de la reine de Pologne donnaient plus de force à ses projets; il voulait voir Hedwige; il voulait la contempler, sans qu'elle-même pût soupçonner sa présence : le hasard le servit merveilleusement.

Hedwige, pour connaître l'intérieur de la Pologne, et plus encore pour visiter la célèbre église des Bénédictins (située sur la montagne Chauve (Lysa-Gora), fondée par Boleslas-le-Grand), annonça son voyage en ce lieu. Le bruit en parvint aux oreilles de Jagellon; sans perdre un moment, il quitte Wilna, accompagné de son frère Borys, et ils se rendent tous deux à Brzesc-Litewski. Hedwige, à peine arrivée, se dirige vers la célèbre église, qui possède un morceau de la vraie croix. Jagellon l'avait précédée; il l'attendait, l'âme absorbée dans de hautes pensées et le cœur tout palpitant de désirs; il voit la jeune reine, et la voit plus belle encore que les rêves de son imagination; ses regards appellent ceux d'Hedwige; il croit que leurs yeux se sont rencontrés.

Les chants sacrés pénètrent le grand-duc; un rayon de grâce, un rayon d'amour, l'animent et le transportent. Ah! c'est que l'amour ouvre l'âme aux croyances infinies. Jagellon se rappelle, en présence d'Hedwige, que sa mère était chrétienne, il tombe au pied de la croix, et jure d'adorer le Dieu de sa mère, le Dieu d'Hedwige, le Dieu de la Pologne..... L'église était déserte, tous les assistans s'étaient retirés, et Jagellon priait encore... Borys, qui ne l'avait pas quitté, l'engagea à s'éloigner au plus vite, pour ne pas trahir son incognito; ils allèrent rejoindre leurs chevaux qu'ils avaient laissés au bas de la montagne, et regagnèrent Wilna.

Aussitôt arrivé, Jagellon envoya une ambassade à Krakovie, et une scène touchante précéda son entrée dans la capitale polonaise.

Le père de la jeune Habdank avait une maison de campagne située presque aux portes de la ville ; l'infortuné vieillard s'y était retiré, et pleurait dans cette solitude la mort de son enfant adoré : il ne doutait pas qu'elle n'eût péri dans les tourmens de la captivité. Apprenant l'arrivée prochaine de l'ambassade, et sachant que le convoi des prisonniers polonais l'accompagnait, il ne put résister au désir de parler encore une fois de sa fille : il va à la rencontre des Litvaniens ; il redoute la confirmation de son malheur, et un secret pressentiment l'entraîne... Grand Dieu ! quelle fut sa joie ! sa fille, il la revoit, elle se précipite dans ses bras. « Mon père, lui dit-elle en lui montrant Dowoyna, voilà mon libérateur. » Le vieillard serra la main de Dowoyna sans lui parler, car toutes paroles eussent été froides : l'expression eût terni cet élan de reconnaissance, ce sentiment profond qui ne trouve son langage que dans le regard.

Le père de Habdank invita Dowoyna et les ambassadeurs à se reposer chez lui, en attendant qu'on allât prévenir la reine de leur arrivée.

Hedwige, pour se délasser des travaux de la royauté, respirait l'air pur des jardins de son palais, à Lobzow, assise sous les ombrages des antiques marronniers, dans ce même lieu où Kasimir, le grand roi, préparait les lois de son pays. Elle pensait encore au bonheur de son peuple, car, pour cette âme forte et énergique, le repos c'était la méditation de la pensée.

L'arrivée du castellan Dobieslas interrompit tout-à-coup la rêverie, ou plutôt la préoccupation active d'Hedwige. Il venait demander à la reine des Polonais la permission d'introduire auprès d'elle Habdank. Elle lui adresse des questions sur sa captivité, elle l'interroge, non avec une royale bienveillance, mais avec bonté. Le vieillard répond brièvement en ce qui le concerne personnellement, et se hâte d'annoncer l'arrivée des ambassadeurs litvaniens. « Que demandent ces ennemis des chrétiens? dit la reine. — Madame, vous vous rétracterez, j'ose l'assurer ; les Litvaniens sont victimes d'une injuste prévention. J'ai trouvé dans ce peuple de nobles sentimens, de la générosité, de la grandeur, et l'exemple seul de Jagellon serait fait pour leur inspirer toutes les vertus, si la nature les leur avait refusées. — Dieu a peut-être jeté sur eux un regard de pitié, dit la reine ; peut-être viennent-ils nous apporter des intentions pacifiques. Je les entendrai, je ne négligerai rien de ce qui peut tourner à l'avantage de mon peuple. Que demain, poursuivit-elle en s'adressant au castellan Dobieslas, que demain avec le jour les portes de Krakovie leur soient ouvertes. »

Le soleil dorait à peine l'horizon que les ducs Borys et Skirgellon se mettaient en marche, suivis d'une cour brillante. La foule, attirée par la curiosité, remplissait les avenues qui conduisent par la rue Grodzka au Mont-Wavel. Le costume des Litvaniens, le luxe asiatique de leurs vêtemens, les précieuses fourrures qui couvraient leurs robustes épaules, les carquois pleins de flèches dorées et les chevaux à longues crinières qu'ils montaient, mais surtout la contenance hardie, l'air martial de ces enfans du nord, frappaient les regards de la multitude, qui ne pouvait s'empêcher de dire : « Ces hommes semblent faits pour dompter l'univers ! »

Arrivés au château, ils furent introduits dans une salle magnifiquement décorée. Les sénateurs, revêtus de leur pourpre, les guerriers, les ministres de la religion occupaient les premiers rangs ; tandis que la foule des spectateurs curieux remplissait les tribunes et les places inférieures. Assise sur un trône surmonté d'un dais en velours amaranthe, parsemé d'aigles d'argent en relief, Hedwige était vêtue d'une robe de brocard d'argent, parsemée de pierreries ; le manteau d'hermine flottait sur ses épaules, une couronne de perles ornait son front, et tout ce luxe était effacé par sa beauté. Les dames de la cour étaient groupées derrière le trône de la reine, et rivalisaient par l'élégance et la richesse de leurs costumes.

Sur les marches du trône s'étaient placés le duc de Mazovie, remarquable par sa mine haute et fière, et le duc d'Opeln, qui, ainsi que Ziémowit, n'avait point encore renoncé à l'espoir d'obtenir la main de la reine.

Introduits dans la salle du trône par les principaux seigneurs de la cour, les ambassadeurs litvaniens s'arrêtèrent un moment comme frappés du spectacle qui s'offrait à eux. La vue d'Hedwige, son extrême jeunesse, son air de dignité, sa touchante et majestueuse beauté les pénétrèrent d'admiration. Borys, suivi par les pages qui portaient les magnifiques présens du grand-duc de Litvanie, s'avança, et d'une voix forte et sonore fit entendre ces mots : « L'invin-

» cible Jagellon, mon frère, souverain d'un Etat » puissant et d'un peuple redouté, m'a chargé, » Madame, de déposer à vos pieds ces dons : » puisse cet hommage être reçu par vous avec » bonté ! Le duc de Litvanie m'a chargé d'une » plus haute mission ; il souhaite avec ardeur vo- » tre alliance et vous offre par ma voix d'unir » votre sort au sien, votre peuple à son peuple, » la Pologne à la Litvanie, et de fonder une seule » et vaste puissance en réunissant ces deux Etats. » L'unité est la force ; vos peuples seront in- » domptables et votre gloire parviendra au- » delà des siècles. J'ai dit. Prononcez, grande » reine. »

Hedwige, troublée un instant à cette proposition inattendue, recueillit ses pensées pour répondre avec calme et dignité.

« J'accepte avec plaisir les présens que vous » me faites au nom du grand-duc de Litvanie ; » ma reconnaissance lui prouvera que j'honore et » apprécie son amitié... Mais je ne dois point » vous laisser croire que vos offres m'aient » éblouie ; je ne suis point séduite par l'éclat » dangereux de l'alliance que vous me proposez ; » elle ne me semble pas renfermer toutes les » conditions du bonheur de la Pologne. Une trop » grande puissance exciterait la jalousie des na- » tions qui entourent mes Etats. Contente de ce » que je possède, toute mon ambition consiste à » rendre mon peuple heureux. Ne pensez pas » toutefois qu'un intérêt purement politique me » détermine en cette circonstance. Je n'oublie pas » mes devoirs envers Dieu ; ma religion s'oppose » à l'alliance que vous m offrez ; elle m'ordonne » de la rejeter. Hedwige, fille des rois chrétiens, » reine d'un peuple catholique, ne donnera pas » sa foi à l'adorateur des faux dieux. Juste ciel ! » s'écria-t-elle en se levant de son trône, pour- » riez-vous souffrir ce sacrifice impie ? » Epuisée par l'effort qu'elle avait fait sur elle-même, elle retomba sur son fauteuil.

Le duc Borys, reprenant aussitôt la parole avec calme et hardiesse, dit : « Madame, l'éloigne- » ment que vous témoignez pour cette union est » peut-être fondé ; les motifs allégués contre » elle sont justes, mais votre refus ne m'alarme » pas ; je combattrai vos objections, non par de » vaines paroles, l'éloquence cultivée chez vous » est inconnue aux Litvaniens : nous, Madame, » nous agissons ; notre bras l'a prouvé plus d'une » fois ; c'est par des actions que je prétends vain- » cre votre répugnance, et bientôt vous recon- » naîtrez l'injustice de vos préventions. Mais il » est temps de faire entendre une voix plus per- » suasive que la mienne. » Et s'étant retourné vers sa suite pour donner quelques ordres secrets : « Paraissez, dit-il d'une voix éclatante, » paraissez captifs, que la vertu de Jagellon a » rendus à la liberté, au bonheur, à la patrie. »

Comme il achevait ces mots, une foule de guerriers, de vieillards, de femmes et d'enfans parés comme aux jours de fêtes, se montre tout-à-coup sous le portique... « Soyez les garans » de la foi de Jagellon, dit Borys. Celui qui a » brisé vos fers peut-il être un objet d'horreur » pour les chrétiens ? Le dieu d'Hedwige sera le » sien ; il veut embrasser son culte, il veut que la » foi d'Hedwige soit la sienne, soit celle de ses » frères et de son peuple. Dites, est-il digne à » ce prix de posséder Hedwige ? »

Les Polonais tombent à genoux ; ils unissent dans leurs vœux, dans leurs témoignages d'amour, les noms d'Hedwige et de Jagellon. Toute l'assemblée était émue... La reine gardait le silence ; une émotion profonde enchaînait sa parole. . Tout-à-coup le duc de Mazovie s'écrie : « Je renonce aux droits que le sang me don- » nait à la couronne et à la main d'Hedwige. » Tous les intérêts doivent se taire devant » l'intérêt sacré de la patrie. » Ces paroles furent couvertes d'applaudissemens.

L'archevêque de Gnezne vit que le moment était venu où il fallait s'éclairer de la religion. « Madame, dit-il à la reine, le ciel m'ordonne de » prendre la défense de notre sainte religion. » Hedwige, la plus pieuse des femmes, Hedwige, » élevée dans les sentimens d'une piété parfaite, » pourrait-elle oublier ce qu'elle doit à son Dieu ! » Pourrait-elle rejeter une alliance qui ouvrirait » les portes du ciel à tant de malheureux infidè- » les ! Rejetant loin de nous les vues terrestres, » les calculs d'une ambition souvent trompeuse » et presque toujours coupable, n'envisageons » que les choses du ciel. De quelles brillantes » conquêtes, de quelles glorieuses dépouilles » vous enrichiriez notre sainte Eglise, vous, sa » digne fille, en marchant sur les traces du divin » sauveur des âmes ! Ah ! madame, soumise aux » ordres du ciel, tâchez de mériter les honneurs » qu'il vous envoie ; et, considérant la gloire qui » vous est réservée ici-bas, la couronne immor- » telle qui vous attend dans l'éternité, craignez » seulement l'orgueil qu'une faveur si insigne » pourrait inspirer à votre âme. »

Hedwige répondit : « Je sais ce que je dois à » mon Dieu, à mon peuple : mon cœur me l'enseigne. Je sais que je dois leur immoler mon » bonheur, mes intérêts les plus chers ! Mais sans » parler des sentimens qui vous sont connus, ne » puis-je ici rappeler les engagemens qui me » lient au fils de Léopold? Mon père, vous ne » l'ignorez pas, a sanctifié notre tendresse réci- » proque. La religion permet-elle qu'on viole » ainsi sa foi? Et des sermens que le ciel a reçus, » ne sont-ils pas aussi saints, aussi sacrés que » s'ils eussent été prononcés au pied des autels? » Le duc d'Autriche, j'en conviens, ne peut vous » offrir les brillans avantages que le grand-duc » de Litvanie fait valoir à vos yeux : il n'a d'au- » tres titres, hélas! pour prétendre au trône, » que son amour pour moi, ses vœux pour la Po- » logne. Ces titres ne sont pas des droits, je le » sens bien. Je ne puis exiger qu'on se range du » parti de Guillaume; je ne puis demander à » mes sujets un tel sacrifice, car je n'ai encore » rien fait pour eux... » Elle voulut continuer, mais les larmes l'en empêchèrent. Cependant elle se remit de son trouble et continua : « Ne » m'accusez pas de faiblesse, et pardonnez à un » attendrissement involontaire : je suis jeune, » sans expérience; mais Dieu, qui connaît toutes » mes pensées et qui lit dans mon cœur, me » donnera le courage de remplir mon devoir. Le » vôtre, estimables citoyens, est de suppléer, par » vos conseils et votre sagesse, à mes lumières » imparfaites. Je crois qu'il est juste de consulter » ma mère, de connaître son opinion dans l'évé- » nement qui nous intéresse tous également. » Qu'elle prononce, et j'obéis, quelle que soit sa » décision. »

Le conseil, unanimement, approuve et accepte la proposition d'Hedwige. Avant de se séparer, l'on nomme les ambassadeurs qui doivent conduire ceux de Litvanie vers la reine Elisabeth en Hongrie.

Mais Dalewicz, confident du prince Guillaume, riche en expédiens, insinue à la reine que les momens sont précieux, qu'il faut en profiter; il lui conseille de retarder par tous les moyens possibles le départ des ambassadeurs, et lui-même, muni d'une lettre d'Hedwige, part pour la Hongrie et informe Guillaume de tout ce qui se passe. Guillaume n'a rien de plus pressé que de venir à Krakovie. Dalewicz l'accompagne. Ils arrivent au moment où la reine faisait célébrer le mariage de Dowoyna et de Habdank; des fêtes, des réjouissances terminaient cette heureuse journée. Guillaume, conduit par le son des instrumens, traverse plusieurs pièces; il parvient à un salon resplendissant de lumière et de dorures; il voit Hedwige, elle s'avance vers lui, et avec un sourire qui trahissait sa joie, elle le présente à l'assemblée.

Mais les ambassadeurs étaient là, qui attendaient une réponse définitive. Hedwige les reçut dans la salle d'audience, et leur fit remettre par son chancellier une lettre pour sa mère.

Le duc d'Autriche, admis à la cour, ne quittait pas la reine ; la noblesse murmurait, car la prédilection d'Hedwige pour Guillaume était visible. Le duc d'Autriche, vain de sa personne, orgueilleux de sa position, ne faisait aucun effort pour gagner la bienveillance. Les Polonais pensèrent à lui interdire l'entrée du palais, car ils n'osaient pas le bannir de Krakovie : il eût fallu l'arrivée de Jagellon pour justifier cet acte arbitraire.

Pendant que Borys, à la tête de l'ambassade polonaise, plaidait la cause de son frère à la cour d'Elisabeth à Bude, Skirgellon se rendait à Wilna pour instruire Jagellon du succès de ses démarches. Il lui fit un rapport exact et circonstancié des négociations de l'ambassade, de l'heureux effet qu'elles avaient produit sur l'esprit des Polonais ; il apprit à Jagellon le départ de ses frères pour la Hongrie, ne lui cacha point l'éloignement qu'Hedwige avait montré pour l'union proposée, les sentimens de cette reine pour le duc d'Autriche, et la présence de celui-ci à Krakovie.

Jagellon espéra, malgré cette complication d'événemens, et se sentit relevé par la présence même de son rival à Krakovie. « La nation, dit- » il, est pour moi : que puis-je redouter avec cette » force si puissante unie à ma volonté? Et d'ailleurs » jamais je ne pourrai supposer qu'une passion » frivole l'emporte dans le cœur de la reine sur » les intérêts de l'Etat : si Hedwige sent comme » une femme, elle pense comme un homme. »

Si Jagellon se reposait de l'avenir sur les vertus d'Hedwige, il s'inquiétait du succès des négociations trans-karpatiennes; chaque jour, chaque heure accroissaient son tourment. Au milieu de ces agitations, il apprit la nouvelle du consentement d'Hedwige : les grands de l'Etat, et plus encore les vœux du pays, lui firent sacrifier ses secrets sentimens. Déjà les ambassadeurs s'étaient mis en marche; Borys, chargé de les con-

duire, les devança à peu de distance de Wilna, voulant être le premier à saluer son frère du nom de roi des Polonais. « Dieu d'Hedwige, dit » Jagellon d'une voix émue, c'est à toi qu'appar» tient ma reconnaissance : de ce jour, ta grâce, » ta divine lumière m'a pénétré. »

Bientôt les ambassadeurs, Wlodek, Szafranieç, Nicolas de Zawichost et Christophe Rawicz Ostrowski, admis en sa présence, lui exprimèrent les vœux de la nation dont ils étaient l'organe. Parlant au nom de tous, Wlodek prononça le discours suivant : « Prince, l'affection de la Pologne » a devancé votre présence : Hedwige vous attend » au pied des autels, et la religion réclame vos » promesses ; venez unir par la foi deux peuples » qu'un intérêt commun rassemble. — Votre » confiance m'honore autant que votre affection » me touche, répondit Jagellon. Ma vie sera con» sacrée au bonheur du grand peuple qui veut » bien me confier ses destinées. L'espoir de la » Pologne ne sera point trahi, j'en prends le ciel » à témoin : j'irai, dans le temple où votre Dieu » m'appelle, abjurer des erreurs insensées, enga» ger ma foi à Hedwige, et jurer amour et dé» voûment à mes nouveaux peuples. »

Toute la ville se livrait à la joie et Aldona cachait ses larmes. Humiliée d'un amour sans espoir, elle fuyait le monde ; elle aimait Jagellon, elle l'aimait d'une passion imaginative, plus ardente que l'amour de l'âme.

Malgré les préparatifs qu'exigeait le départ de Jagellon pour la Pologne, ce prince trouvait encore le moyen de s'instruire des saints mystères de la religion. La vérité pénétra rapidement dans sa vaste intelligence, et pour témoigner son zèle au nouveau culte, il voulut détruire jusque dans ses fondemens l'empire des idoles.

Par ordre de Jagellon, le peuple rassemblé attendait les solennités d'usage dans le temple de Perkounas. Le grand-prêtre, les sacrificateurs, attisaient le feu sacré sur l'autel de pierre ; leurs regards inquiets semblent s'interroger mutuellement et se demander quelle est la victime qu'on doit immoler en ce jour. Jagellon, entouré des princes de sa famille, des ambassadeurs polonais, du grand-maître des chevaliers et des prêtres chrétiens, revêtus de tuniques blanches, vint prendre sa place accoutumée dans le temple.

Elevant la voix, il dit : « Peuple qui m'écoutez, » peuple dont tant de fois j'ai éprouvé l'obéissance » et la fidélité, je viens vous instruire de mes » nouveaux desseins, vous apprendre que j'abjure » à jamais de coupables erreurs. Imitez-moi, re» noncez à ces dieux qui sont l'ouvrage de vos » mains ; secouez ce joug, il rapetisse la nature hu» maine. Regardez autour de vous, ne frémissez» vous pas en apercevant dans le temple cet » appareil sinistre, ces dépouilles humaines, cet » autel sanglant, ces serpens horribles et ces an» tres obscurs d'où parlent des oracles trom» peurs ?... Votre âme, votre intelligence ne se » révoltent-elles pas à l'aspect de ces cruautés et » de ces mensonges ? Je suis inspiré par le bien » et le vrai, écoutez ma parole révélatrice : je » vous annonce une religion douce et pure, une » religion d'amour, de paix, de pardon et d'es» pérance, une religion qui ordonne et promet » la force de toutes les vertus. Je vous annonce » un Dieu de miséricorde : le Dieu des chrétiens » abhorre le vice et absout le repentir sincère. » Pour les hommes, la vie entière n'est pas suf» fisante pour effacer une mauvaise action ; pour » Dieu, une larme suffit... Venez à lui, le ciel » vous est ouvert. Hâtons-nous de détruire ces vai» nes idoles, renversons le sanctuaire de la su» perstition, et sur les ruines fumantes du paga» nisme offrons un pur encens au vrai Dieu de » l'univers ! »

A peine Jagellon avait-il prononcé ces derniers mots qu'un murmure confus se fit entendre ; le grand-prêtre, ne pouvant plus contenir les sentimens qui l'agitaient, s'élance furieux le blasphème à la bouche ; il déchire ses vêtemens, accuse Jagellon d'impiété, dévoue la tête de son souverain aux divinités infernales, invoque les foudres de Perkounas ; mais Perkounas est sourd aux vœux de son ministre... Bientôt on voit ce malheureux, qu'un dieu invisible semblait poursuivre, succomber à l'excès de sa rage ; la bouche écumante, les yeux renversés, il tombe, il expire aux pieds de l'idole même qu'il avait invoquée. A ce coup imprévu, Jagellon profitant avec habileté de la forte impression que produisait ce spectacle sur l'esprit de la multitude, Jagellon s'écria : « Vous le voyez, ô Litvaniens ! il a invoqué ses dieux, et ses dieux l'ont abandonné. Que tardons-nous davantage à détruire ces vains simulacres ? »

A ces mots, le grand-maître s'élance pour donner le signal de la pieuse destruction, et, de sa main, il abat les foudres impuissans de Perkounas ; l'idole roule sur le parvis si souvent arrosé de sang humain. Un des prêtres catholiques se

blessa dangereusement à la jambe, d'un coup de hache. A cette vue, les Litvaniens, saisis d'effroi, s'écrient que la vengeance de leurs dieux se déclare, et que les foudres célestes vont tomber sur eux; ils fuient épouvantés. La voix de Jagellon les rappelle. Il leur adressait des paroles douces et persuasives, lorsque tout-à-coup le prêtre, inspiré, tombe à genoux et adresse à Dieu une prière fervente... Un rayon de la lumière divine semblait éclairer la figure vénérable du prêtre du Seigneur. Dieu accorde un miracle à la foi : la blessure se ferme et se guérit. Les serviteurs du vrai Dieu, prosternés, adorent l'Eternel, dont la bonté vient de se manifester pour eux; et les païens, immobiles d'étonnement, gardent un profond silence.

Cependant les prêtres chrétiens, faisant couler des flots d'une eau consacrée par leurs prières, éteignent le feu sacrilége, purifient le temple et l'autel, y placent le signe révéré des chrétiens, l'image de leur Dieu, le livre qui renferme sa loi, l'histoire de sa naissance miraculeuse, de sa sainte vie et de sa mort sublime. Accourant alors au pied de l'autel, les destructeurs des idoles déposent avec respect les armes dont ils se sont servis pour la gloire de la religion. Jagellon, étendant la main sur son peuple, lui dit : « Mes enfans, mes amis, que la paix rentre » dans vos cœurs. Où sont les foudres qui mena» çaient vos têtes? Vous le voyez, les cieux ont » conservé leur éclat et leur sérénité; cessez » donc de les craindre. Ce Dieu que je vous in» vite à chérir, à connaître, m'ordonne d'avoir » pour vous les sentimens d'un père. Sa bonté » vous appelle, jetez-vous dans les bras de sa » miséricorde; ouvrez vos âmes à ces hommes » pieux, qui, pleins de sa gloire et de son nom, » vous instruiront de sa loi divine. Allez, re» gagnez vos paisibles demeures, en repassant » dans vos cœurs l'événement de ce jour mé» morable! »

Les Litvaniens se retirèrent, frappant leur poitrine, et se disant entre eux : « Sans doute » le Dieu des chrétiens est le plus grand des » dieux! »

Pendant que Wilna était le théâtre de ces événemens, la reine Hedwige passait de tristes momens à Krakovie; elle voyait s'approcher le jour où elle devait prononcer entre Jagellon et Guillaume. Un soir elle se rendit seule dans la chapelle du château. Une lampe d'argent, suspendue sous la voûte, répandait une lueur vacillante sur les portraits des rois de Pologne qui ornaient les murs de la chapelle. En jetant les yeux sur les images de ses ancêtres, sur ces figures imposantes et guerrières, Hedwige se disait : « Hélas! je » crois les voir condamner mon amour! Dernier » rejeton des Piasts, de cette race antique dont » les vertus furent le premier apanage et le seul » titre au trône, trahirais-je le sang d'où je sors, » en n'écoutant que la voix des passions? Non, » mon Dieu, tu ne le souffriras pas. C'est toi » seul que j'implore, ô mon unique refuge! »

Au point du jour, un courrier arrivé au château apporta la nouvelle que le grand-duc de Litvanie devait dans peu d'heures paraître à Krakovie, accompagné des ambassadeurs et de tous les seigneurs qui s'étaient rendus au-devant de lui. Pour le recevoir officiellement, Hedwige et toute sa cour se réunirent dans la grande salle du trône. On plaça sur sa tête un riche diadème, avec un voile de gaze d'or, brodé en perles, qui retombait jusqu'à ses pieds. Sa robe était de brocard d'argent, ornée d'une guirlande de laurier en application, dont les feuilles étaient en émeraudes, et le fruit en rubis; le corset de l'habit, en drap d'or, était aussi richement brodé avec les mêmes pierreries. A son cou, était suspendue une chaîne d'or massive, une brillante croix de diamans, et une médaille où l'on voyait l'effigie de Louis et d'Élisabeth de Hongrie. Le manteau royal en velours pourpre et en hermine complétait cette magnifique parure.

Bientôt un bruit confus de voix, le bruit des armes, des chevaux, des instrumens, le son des cloches qui s'ébranlent de toutes parts, annoncent l'arrivée du grand-duc. Les sénateurs se lèvent de leurs siéges de pourpre pour aller recevoir ce prince. Précédé et suivi d'un immense cortége de traîneaux, Jagellon était à découvert sur un traîneau magnifique doublé en velours écarlate orné de crépines d'or, ainsi que la housse, et attelé de quatre superbes chevaux alezan-brûlé, dont la crinière rasait la terre. Arrivé dans la cour du palais et presque sous le portique, Jagellon, en descendant de traîneau, fut reçu par les principaux seigneurs de l'État. Ce prince répondit par un salut affable et bienveillant aux marques de respect qui lui étaient prodiguées. Jagellon était vêtu d'une pelisse en étoffe de Perse fond vert, à fleurs d'or, doublée en martre; un bonnet de velours vert, bordé de fourrures, couvrait sa tête.

A peine Hedwige a-t-elle jeté les yeux sur

Jagellon, qu'un regard a suffi pour détruire les injustes préventions qui s'étaient élevées contre lui dans son esprit. Le prince s'avance vers la reine qui s'était levée de son trône et lui tendait une main tremblante. Tous les regards étaient fixés sur eux. Hedwige invite le prince de Litvanie à venir occuper près d'elle cette place que le vœu de la nation, la volonté des cieux lui ont destinée; mais Jagellon fléchissant le genou, lui dit : « Permettez, Madame, » qu'en ce jour je ne me considère que comme » le premier de vos sujets. J'ose vous assurer » que vous n'en aurez pas de plus dévoué. » Confuse à la fois et flattée, Hedwige répondit par un compliment à peine articulé. Le grand-duc de Litvanie, se tournant ensuite du côté des seigneurs, leur adresse la parole avec autant d'affabilité que de noblesse. Le duc de Mazovie s'attira le premier l'attention de ce prince. Sachant avec combien de zèle et de désintéressement Ziémowit avait fait valoir le parti litvanien, Jagellon s'empressa de lui en témoigner toute sa gratitude, et de lui demander son amitié en retour de la sienne. Tout-à-coup, au milieu de la foule, Jagellon aperçoit et reconnaît Habdank, le digne vieillard qui avait été dans les fers en Litvanie. Jagellon le fait approcher, et le présentant à la reine : « Voilà, » dit-il, un ancien ami à qui je dois beaucoup : » c'est lui le premier qui m'a fait connaître les » vertus et les charmes d'Hedwige. »

Cette imposante cérémonie, cette solennelle union de la Litvanie avec la Pologne, eut lieu le 12 février 1386.

Tandis que Jagellon goûtait le bonheur qui comblait tous ses vœux, son infortuné rival, n'ayant plus rien à espérer dans ce monde, abandonna tous ses trésors à Dalewicz qui ne les lui restitua jamais; le duc d'Autriche, après avoir quitté Krakovie, prit le chemin de Lobzow, de ce lieu charmant où il avait passé de si doux instans avec celle qu'il ne devait plus revoir! Guillaume était abîmé dans de douloureuses pensées, lorsqu'un bruit de chevaux se fait entendre près de la maison. Aussitôt la porte s'ouvre, et l'on voit paraître un guerrier d'une taille peu élevée, qui portait une cuirasse sous l'énorme pelisse qui le protégeait contre le froid. La visière de son casque était baissée; on ne pouvait distinguer ses traits, mais ses yeux pleins de feu semblaient lancer des éclairs... Sur son bouclier noir, on voyait une tête de mort entre deux glaives, avec ces sinistres mots tracés à l'entour : *Mort ou vengeance!* Le guerrier mystérieux s'approche de Guillaume, en lui demandant qui il était, et ce qui faisait couler ses larmes. Le duc d'Autriche relevant la tête : « Tu le vois, lui dit-il, je suis un infortuné! » — Un infortuné. Ah, nous sommes frères! » Et saisissant la main de Guillaume : « Oui, je » ne me trompe pas, vous êtes sans doute le duc » d'Autriche, l'amant d'Hedwige? — Hélas, » il n'est plus d'Hedwige pour moi; Hedwige » donne son cœur, donne cette main qui me fut » promise, au grand-duc de Litvanie. — Il » est donc vrai, reprit le guerrier, cet hymen » va se conclure? »

La nuit s'écoule dans ces entretiens. Aussitôt que le jour parut, l'inconnu, d'un air sombre, dit à Guillaume : « Ce jour va décider de nos intérêts communs. Ta cause est la mienne plus » que tu ne le crois. Je puis te rendre Hedwige, » si tu veux seconder mon dessein. — O mon » ami! quoi, je reverrais Hedwige! Hedwige me » serait rendue! Parle, que faut-il faire? — Te » taire et obéir. — Ordonne, dispose, ma vie est » à toi. » Le guerrier alors faisant apporter l'armure complète d'un des gens de sa suite, en revêtit le duc d'Autriche, dont le corps délicat semblait plier sous un tel poids.... Saluant leurs hôtes obligeans, ils montent tous deux à cheval. et prennent en silence le chemin de Krakovie, agités de diverses pensées et de sentimens bien opposés, car le cœur du guerrier inconnu était tout à la haine, et celui de Guillaume tout à l'amour.

Un magnifique tournoi, dans lequel les jeunes seigneurs de la cour voulaient déployer aux yeux du grand-duc de Litvanie le génie guerrier de la nation, se préparait à Krakovie, dans l'une des plus vastes cours du château. Le jour destiné à cette fête, l'amphithéâtre se remplit d'une foule immense. La reine, appuyée d'un air timide sur le bras de Jagellon, apparut sur une estrade élevée. Par les quatre barrières ouvertes, on vit entrer à la fois les quatre quadrilles qui devaient figurer dans l'arène et disputer le prix de la valeur. Le brillant Ziémowit conduisait le quadrille polonais, dans le costume national; sur le bouclier on lisait ces mots : *Tout pour elle.* Il montait des chevaux de race polonaise, gris-pommelés.

A la tête du second quadrille marchait le duc d'Opeln, habillé en costume hongrois; sur une étoile d'argent on lisait l'inscription : *Veillez sur Hedwige.*

Les jeunes seigneurs litvaniens, commandés par le beau Witold, formaient le troisième quadrille, dans un costume qui rappelait celui des anciens Scythes.

Le dernier quadrille, conduit par le palatin de Krakovie, portait aussi l'habit national. La devise du bouclier était un sabre à demi sorti du fourreau, avec ces mots : *Pour l'honneur et la liberté.*

Pendant que ces quatre quadrilles faisaient de brillantes évolutions devant l'assemblée, animé par cet appareil guerrier, et surtout par un secret désir de se distinguer aux yeux de la reine, Jagellon déclare qu'il veut disputer les prix de la valeur et de l'adresse. On applaudit vivement à ce dessein; il revêt à la hâte sa brillante cuirasse d'or, couvre sa tête d'un casque surmonté de plumes éclatantes de blancheur, saisit sa lance et son bouclier, où l'on voyait réunis les écussons de Pologne et de Litvanie, avec ces mots : *Union, Gloire, Fortune.* Il s'élance sur un superbe cheval. Aussitôt que les trompettes ont donné le signal, les combattans parcourent l'enceinte. Jagellon enlève à lui seul quinze bagues et est proclamé vainqueur. Non content de cela, il défie le duc de Mazovie d'éprouver sa valeur. Jagellon brise la lance de son adversaire, et le peuple proclame sa double victoire.

A peine le prix fut-il décerné aux plus adroits, qu'on vit paraître à la barrière deux guerriers armés de pied en cap et la visière baissée. Le guerrier inconnu prononce tout-à-coup, d'une voix éclatante, ces infâmes paroles : « Hedwige » est coupable. Hedwige, femme sans pudeur et » sans foi, s'était donnée à Guillaume d'Autriche; » je l'en accuse en présence de tous les guerriers » de la cour et du peuple. » A ces mots, un cri universel d'horreur retentit dans l'assemblée. Transporté de douleur à cette vue, Guillaume, jetant loin de lui le casque, s'écrie : « Hedwige » est innocente, j'en atteste le ciel qui m'entend. » Ce monstre, que les enfers ont vomi sans doute, » m'est inconnu, et j'ignorais ses perfides des» seins : je demande le combat. » Le guerrier lança un regard dédaigneux, toute son attention s'était portée sur Jagellon.

Jagellon s'écrie : « Hedwige coupable! la vertu » n'existe donc plus sur la terre! elle n'est donc » plus qu'un vain nom, et la religion le masque de » l'hypocrisie! » Tous les guerriers veulent à la fois jeter le gant au guerrier calomniateur, mais ils cèdent à Jagellon l'honneur de combattre le premier. Atteint d'une blessure mortelle, le guerrier inconnu tombe appuyé sur son épée. Dans ce mouvement, les courroies de son casque se rompent et découvrent aux yeux étonnés des spectateurs la longue chevelure d'une femme.... Jagellon reconnaît Aldona.... Appuyée sur le bras de son frère Witold, Aldona, d'une voix mourante, fait entendre ces mots : « Hedwige » est innocente, et vous voyez en moi le triste » objet de la colère céleste. Le désespoir et l'a» mour m'ont conduite ici; j'ai voulu traverser » cette union qui assure le bonheur de deux peu» ples. J'espérais jeter le trouble dans cette as» semblée, et de funestes soupçons dans le cœur » de Jagellon. J'espérais que le duc d'Autriche » soutiendrait un mensonge favorable à son » amour. Insensée que j'étais! mon crime au» jourd'hui retombe sur moi seule, ma mort va » l'expier... » Elle mourut en prononçant ces mots.

Guillaume retourna dans ses Etats. Jagellon prit le nom de Wladislas II, en montant sur le trône de Pologne. Jagellon et Hedwige, après treize ans d'une heureuse union, eurent une fille qui mourut presque en naissant. Hedwige, hélas! la suivit de près; cette princesse termina sa carrière à l'âge de vingt-huit ans, en l'année 1399.

Son rêve se vérifia en tous points, et la prédiction de la princesse Marie s'accomplit. Jagellon, étant veuf, l'épousa, et cette princesse porta la couronne plus long-temps qu'Hedwige [1].

OLYMPE CHODZKO.

[1] A notre connaissance, le sujet d'Hedwige a été traité par trois plumes polonaises contemporaines : en vers, par J. U. Niemcewicz; en prose, par François Wenzyk, et par madame de Choiseul-Gouffier, née Tyzenhauz de Litvanie. A notre tour, nous avons voulu populariser le nom d'Hedwige, et la source des inspirations ne nous a pas manqué dans les ouvrages que nous venons de citer. La forme d'une *légende* met en relief le côté romanesque des événemens; mais dans les livraisons consacrées à l'histoire Hedwige et Jagellon reparaîtront dans leur ordre chronologique. Cette grande époque de la réunion de la Litvanie et de la Pologne sera traitée avec toute la gravité qu'elle réclame.

ÉGLISE ET MONASTÈRE DE CZENSTOCHOWA.

(*Prononcez :* TSCHINSTOKHOVA.)

La petite ville de Czenstochowa est située sur les bords de la Warta; un bourg se rencontre à une lieue à l'ouest : on l'appelle la Nouvelle-Czenstochowa. Près de la Nouvelle-Czenstochowa, s'élève le célèbre monastère et l'église de Iasna-Gora (Clair-mont, Klahrenberg). Notre gravure le représente avec fidélité.

Iasna-Gora se dessine sur un monticule qui domine le pays; le monastère a cent toises de circonférence; il est habité par les moines de Saint-Paul.

L'église conserve une image miraculeuse de la sainte Vierge; de toute la Pologne, on vient en pélerinage demander des miracles à la Vierge, à cette église que le peuple a nommée la Mecque et la Médine des catholiques slavons.

Voici l'histoire de l'image miraculeuse, dont les traditions ont passé d'âge en âge.

Quelque temps avant l'Assomption de la Vierge, saint Luc peignit sur une petite table qui se trouvait dans la maison de saint Jean, le portrait de la Vierge. Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, se trouva en possession de la table. Ceci se passait après la découverte de la croix du Sauveur. Sainte Hélène fit transporter à Constantinople la précieuse table; on l'y garda comme une relique, parce qu'elle faisait des miracles. De Constantinople on la transporta à Aix-la-Chapelle. Un duc slave, Léon, qui servait militairement sous les ordres de Charlemagne, convoita la table, et fit tant d'instance au monarque qu'il finit par l'obtenir. Aussitôt il la fit placer dans l'église de Belz (aujourd'hui en Gallicie). Mais à l'époque où Wladislas, duc d'Opeln, devint maître de ce pays, il conçut le projet, en 1382, de transporter l'image en Silésie, pour la préserver des outrages des Tatars qui envahissaient la Pologne.

Quand les chevaux qui transportaient l'image arrivèrent devant Iasna-Gora, ils s'arrêtèrent, sans qu'il fût possible de les remettre en route. Ce miracle, appuyé par un songe de Wladislas, détermina le duc à élever une église en ce lieu, pour y déposer l'image de la sainte Vierge.

Le roi Wladislas-Jagellon, époux d'Hedwige, fit construire une chapelle particulière destinée à recevoir l'image miraculeuse : c'est dans cette chapelle qu'on la voit encore aujourd'hui.

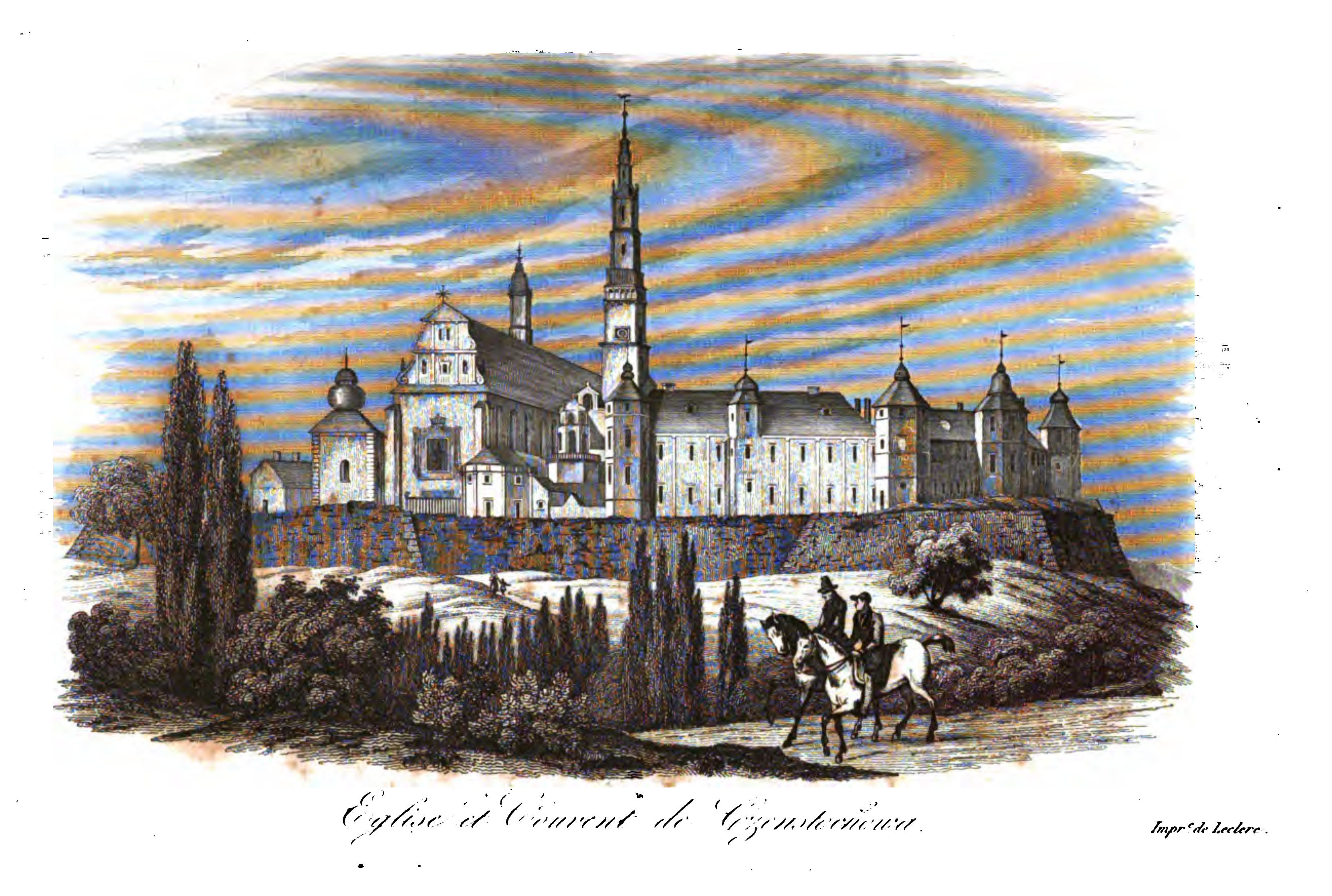
En 1430, les Hussites de la Silésie ravagèrent le pays, pillèrent l'église, emportèrent l'image; mais elle fut reconquise par les armées polonaises, et replacée dans la chapelle de Jagellon.

Tous les cinquante ans, on fait un grand jubilé, pendant lequel on renouvelle la cérémonie du couronnement de la Vierge. Au mois de juin de l'année 1817, deux cent mille pélerins, hommes et femmes, suivaient le jubilé.

Les richesses du couvent et de l'église étaient immenses pendant l'espace de plusieurs siècles; mais les guerres civiles et les guerres étrangères appauvrirent le trésor des moines. D'ailleurs on doit rendre un juste hommage au clergé polonais, les prêtres étaient toujours les premiers à déposer leur fortune sur l'autel de la patrie, quand elle se trouvait en danger.

Les fortifications de Iasna-Gora furent construites par ordre du roi Wladislas IV. Sous le règne de son successeur Jean Kasimir, la Pologne dut s'applaudir de la sage prévoyance de Wladislas. Le fort de Czenstochowa et la ville de Zamosc furent les seules places qui résistèrent à l'invasion des Suédois sous Charles-Gustave.

Le 18 novembre 1655, le général Meller vint mettre le siége à la tête de quelques mille Suédois, devant Notre-Dame de Iasna-Gora. Le fort n'avait pour se défendre que soixante-dix soldats et soixante moines, sous les ordres du prieur Augustin Kordeçki. La confiance de cette poignée d'hommes dans la protection de la sainte Vierge leur fit faire la plus belle résistance, malgré l'artillerie des assiégeans.



Eglise et Couvent de Czenstochowa.

Impr. de Leclerc.

Meller battait les brèches les unes après les autres, et partout il était repoussé. Il fit venir d'Olkusz des ouvriers pour travailler aux tranchées, tous périrent sous les coups de leurs compatriotes. L'héroïque garnison repoussa tous les assauts, en chantant nuit et jour de pieux cantiques qui se faisaient entendre du haut du grand clocher.

Enfin, la veille de Noël, Meller tenta encore un nouvel assaut; il échoua comme les autres, et les Suédois, après quarante jours de siége, furent forcés de se retirer.

En 1702, lors d'une autre invasion des Suédois en Pologne, les soldats de Charles XII tentèrent de surprendre le fort, mais ils ne purent y parvenir.

Dans la guerre de la confédération de Bar, Kasimir Pulaski, après avoir chassé les Moskovites du fort qu'ils occupaient, y établit son quartier-général; il fortifia quelques points et y mit une garnison de 800 hommes. C'est là que les confédérés formèrent le projet d'enlever le roi Stanislas-Auguste de Warsovie : ce projet n'eut point le succès qu'ils espéraient, les confédérés se dispersèrent; mais ceux qui purent rentrer dans le fort partagèrent la fortune de Pulaski.

La cour de Warsovie, par suite de son union avec les Moskovites, tenait beaucoup à la possession du fort. Drevitsch, connu par ses cruautés, fut chargé de l'attaque; à cet effet, il réunit en l'année 1770 toutes les troupes disponibles.

La défense des Polonais appartient aux faits mémorables de la confédération de Bar. Nous ne pouvons mieux les faire connaître qu'en rapportant ici la relation naïve, écrite par un des moines de Saint-Paul; nous la conservons dans son style un peu biblique, pour ne rien ôter à la vérité. Toutes ces traditions nationales sont chères à la Pologne et précieuses pour l'histoire. Cette pièce, liée intimement aux annales militaires de la Pologne, fut insérée dans le *Mémorial de Sandomir*, en 1830, par Thomas Ujazdowski.

« La Providence, impénétrable dans ses décrets, envoie les précurseurs de sa juste colère avant de punir les crimes des hommes. Dans la journée du 6 décembre 1768, une comète menaçante s'éleva au-dessus de la forteresse, on vit dans le même moment deux colonnes de feu qui s'entre-choquaient dans les airs... La vengeance du ciel nous menaçait! En effet, les troupes moskovites, après avoir ravagé une grande partie de la Pologne, portèrent une main sacrilége dans les lieux sacrés. Aujourd'hui, dans leur profane aveuglement, ils ont touché l'image de la sainte Vierge!

» M. Drevitsch, commandant des Moskovites et les détachemens des régimens aux ordres de MM. Czartoryski, Ronne, Galytzine, Schakhofskoï et Souvaroff, ayant en outre une artillerie commandée par Tzépéleff, commença à inquiéter le fort dès le mois de décembre 1770. Les chefs ennemis furent d'abord repoussés avec perte; mais les secours en munitions, et les officiers de génie et d'artillerie qui leur furent envoyés par les Prussiens, les déterminèrent à faire un nouvel assaut la veille de la nouvelle année.

» M. Kasimir Pulaski, maréchal de la terre de Lomza et commandant du fort, expédia une partie de son infanterie et quelques cavaliers pour repousser les assiégeans. Après une chaude affaire, la victoire nous resta; les Moskovites perdirent cent hommes, et nous, nous eûmes seulement deux officiers grièvement blessés et un Bosniaque fait prisonnier. L'un des officiers que nous mentionnons, plein de foi dans la sainte Vierge, échappa à l'ennemi et nous rejoignit. La nuit se passa tranquillement.

» 1er *janvier* 1771. A la pointe du jour, le maréchal Pulaski fit une sortie, et alla à la rencontre de l'ennemi jusqu'à un mille. Entre le village de Kiedrzyn et la ville de Czenstochowa, il divisa ses troupes en deux détachemens. Notre artillerie fit des ravages dans l'armée moskovite. Le colonel Drevitsch essaya de lancer cinq grenades, mais trois crevèrent en sortant de la bouche du canon, et les deux autres tombèrent dans l'étang, avant d'atteindre le fort.

» Sur ces entrefaites, l'infanterie moskovite occupa le couvent de Sainte-Barbe après une petite escarmouche. Pour ôter aux attaquans tout moyen de réussir, M. le maréchal fit mettre le feu à la Nouvelle-Czenstochowa : la moitié de la ville fut consumée. Le colonel Drevitsch, placé en un lieu sûr, commença l'attaque du fort sur les deux heures après-midi. Il fit lancer cent quatre-vingts bombes, sans qu'une seule nous ait atteints.

» *Le 2 janvier*, nous aperçûmes qu'une forte batterie avait été élevée pendant la nuit. A sept heures du matin, l'ennemi lança une prodigieuse quantité de bombes, de grenades et de boulets, et toujours sans résultat; un seul boulet troua le toit du couvent, et deux bombes crevèrent sur la terre. Notre artillerie, à nous, fut si meurtrière que les Moskovites eurent besoin de plu-

sieurs heures pour enterrer leurs officiers morts dans ce combat. Les officiers furent déposés sous la croix voisine, et les soldats furent jetés dans la Warta. La musique de notre garnison entonna, du haut des clochers, des airs en l'honneur de la sainte Vierge. Aujourd'hui on a brûlé le reste de Czenstochowa.

» *Le 3 janvier*. Avec le jour, nous vîmes une nouvelle batterie, hérissée de canons et de mortiers; les boulets et les bombes se croisaient en tous sens. Le toit et la tour de l'église furent à peine entamés, et cependant l'ennemi tira depuis neuf heures jusqu'à midi.

» Le colonel Drevitsch, croyant nous imposer, envoya un parlementaire, en promettant, au nom du roi Stanislas-Auguste, le pardon et une sauvegarde, si le fort se rendait. Nous répondîmes que l'armée nationale n'avait rien à redouter, et qu'elle était toujours prête à repousser les ennemis de la patrie; mais comme une entière destruction menace les agresseurs, elle leur offre, s'ils veulent échapper à une mort certaine, de déposer armes et bagages aux portes du fort, de reconnaître les Etats confédérés de la république, et alors ils peuvent compter à leur tour sur une sauve-garde qui les accompagnera jusqu'à Saint-Pétersbourg. Le colonel Drevitsch, outré de cette réponse, fit recommencer le feu et sans succès, comme les tentatives précédentes.

» *Le 4 janvier*, à trois heures après midi, le colonel Drevitsch fit jouer toutes ses batteries; quelques boulets percèrent le toit du couvent, et une pieuse femme, la mère d'un de nos moines, reçut au bras une forte contusion, dont elle mourut le lendemain.

» Le maréchal Pulaski, à la faveur de la nuit, fit une sortie avec le major Kulacki. Ils avaient sous leurs ordres les dragons, les lanciers, les Bosniaques et l'infanterie. Cette troupe, aussi intrépide qu'intelligente, cloua trois pièces à l'ennemi. Une quinzaine d'artilleurs furent tués à coups de marteau, et les autres percés à coups de pique. Alors on sonna l'alarme, l'infanterie moskovite fit un mouvement du côté de l'église de Sainte-Barbe; mais le maréchal Pulaski avait eu le temps de regagner le fort, n'ayant perdu que quatre hommes; cinq autres blessés furent emportés dans le fort.

» Les Moskovites, étourdis par ce nouvel échec, ne pouvaient comprendre si nous avions eu un secours du dehors, ou si c'était une sortie du fort.

» *Le 5 janvier*. L'ennemi exaspéré en voyant ses pièces clouées, en voyant ses morts qui attestaient notre présence, s'enflamma de vengeance et conçut le projet d'arriver à ses fins par l'espionnage. Une jeune fille se chargea d'observer tout ce qui se passait dans l'intérieur. Pour ne point éveiller nos soupçons, elle commença par entendre la messe; mais au moment où elle voulut sortir, on s'empara d'elle et on la punit de façon à la dégoûter pour jamais de l'espionnage. Elle avoua qu'elle avait été envoyée par Drevitsch; celui-ci, attendant toujours son émissaire et ne la voyant pas revenir, fut pris d'une épouvantable rage; encore une fois il bombarda le fort. Une bombe entra par une vitre de l'église et tomba au pied du maître-autel; puis on trouva dans le haut de la tour trois bombes entières, pesant 53 livres. En action de grâces, on chanta la grand'messe, on fit la procession et on donna la bénédiction à tout l'univers.

» *Le 6 janvier*, jour des Rois, on resta tranquille de part et d'autre jusqu'à midi. Nos soldats étant sortis du fort pour ramasser le bois des maisons brûlées de la Nouvelle-Czenstochowa, furent tout aussitôt enveloppés par les Kozaks; mais ils parvinrent à se mettre sous la protection de nos canons et furent sauvés. Le colonel Drevitsch tenta une attaque; le fort fut encore bombardé, mais les bombes dépassaient toujours le but.

» *Le 7 janvier*, on fit justice de la jeune fille qui était envoyée comme espion par Drevitsch: après lui avoir administré les sacremens, on la pendit à la vue des Moskovites. Ce jour pensa être fatal pour nous. Le maréchal Pulaski, en faisant une sortie, fut attaqué par un corps de troupes plus nombreux que le sien. Nous perdîmes huit hommes dans le combat, six furent faits prisonniers, et le maréchal échappa par miracle. Nos troupes en se retirant tuèrent plusieurs Moskovites et s'emparèrent de trois officiers kozaks, qu'on désarma et dépouilla complètement. Aujourd'hui l'ennemi a suspendu ses hostilités.

» *Le 8 janvier*, l'ennemi se forme en ligne et en escadrons comme s'il voulait se retirer, mais le loup ne gardera pas long-temps la peau de l'agneau. Drevitsch annonçait hautement qu'il allait marcher sur Krakovie, mais nous étions sur nos gardes. Nos troupes aperçurent un grand nombre de paysans qui comblaient les fossés avec des liasses de bois : ces pauvres gens y avaient été contraints par la menace et la force.

» *Le 9 janvier*, à deux heures et demie du matin,

l'ennemi lança une bombe; elle fut le signal d'une attaque générale. Les Moskovites et les paysans se jetèrent sur les remparts, munis de haches, de liasses de bois, de cordes et d'échelles. Nos confédérés firent la plus belle et la plus vigoureuse défense, ils tuèrent cinq cents hommes et en blessèrent un grand nombre. Les assiégeans se retirèrent la rage dans le cœur.

» *Le* 10 *janvier*, aujourd'hui, c'est la fête de saint Paul l'ermite, patron de notre règle. On chanta une messe solennelle, pour remercier Dieu de notre victoire; on tira le canon de réjouissance. Les confédérés furent commandés pour s'emparer du riche butin que les assiégeans avaient laissé dans les fossés.

» On a trouvé parmi les cadavres le major Gaëtan Morsztyn, et quelques autres officiers et soldats qui donnaient encore signe de vie; ils furent tous soignés avec humanité par nos médecins et chirurgiens. Les Moskovites firent remporter leurs morts au moyen des chariots des paysans. Ils enterrèrent les officiers sous les croix et jetèrent les soldats dans la Warta.

» Un de nos dragons tomba des glacis; sa chute fut si violente que nous pensâmes qu'il allait rester sur le coup; mais il pria la sainte Vierge avec tant de ferveur, qu'il se releva, à l'édification de tous les assistans.

» *Le* 11 *janvier*, le colonel Drevitsch tenta de réparer sa défaite, et il fit venir les paysans avec des haches, des échelles, des liasses de bois. Cette fois, les échelles étaient plus longues; lors de la précédente attaque, les mesures des remparts avaient été mal prises par un caporal prussien: c'était la punition de ce traître et de sept de ses complices qui avaient servi parmi les confédérés; plus tard, ils furent tous pris et pendus par les confédérés patriotes.

» Pendant que Drevitsch bombardait le fort avec rage, le supérieur des Carmélites du couvent de Krakovie vint lui annoncer que les nouveaux confédérés s'approchaient de la ville. Drevitsch fut forcé de détacher de son corps d'armée mille cavaliers; il en donna le commandement au lieutenant-colonel Lange.

» *Le* 12 *janvier*, les Moskovites nous attaquèrent encore, et toujours sans succès. L'avantage était pour nous, notre artillerie moissonnait l'armée ennemie, et tout ce qui se présentait à la vue des confédérés était impitoyablement traité.

» *Le* 13 *janvier*, les deux armées étaient en observation; vers la nuit, Drevitsch fit lancer plusieurs bombes incendiaires: grâce à l'intercession de la sainte Vierge, elles ne firent aucun ravage.

» *Le* 14 *janvier*, l'ennemi semblait dans le désordre et l'agitation d'une retraite précipitée. Une grande quantité de chariots fut disposée pour recevoir les équipemens militaires. La mort de deux officiers moskovites avait répandu l'alarme. Le frère de Drevitsch fut grièvement blessé à la jambe; on l'entendit s'écrier: « Cette » place est maudite, il faut la quitter le plus tôt » possible, j'y mourrais, je n'en doute pas! » Il renvoya donc les canons, les mortiers et les ingénieurs prussiens qui étaient blessés, et ils regagnèrent la Prusse. Drevitsch se préparait sérieusement à la retraite.

» Dans l'espace de quatorze jours, l'ennemi jeta plus de six cents bombes et tira plus de trois mille coups de canon. Les confédérés perdirent vingt-cinq hommes, et les Moskovites quinze cents.

» *Le* 15 *janvier*, Drevitsch se retira à 10 heures du matin. Il fit prisonnier quatre prêtres et treize clercs, il les déshabilla et les fit escorter par ses soldats.

» Jamais on ne pourra exprimer la honte de Drevitsch. Si nous existons encore, il faut en rendre grâces à Dieu et à la sainte Vierge, et quiconque lira la présente relation en sera convaincu.

» Nous apprîmes, quatre heures après le départ de l'ennemi, que nos confédérés avaient battu les Moskovites à Krakovie, et qu'ils leur prirent trois pièces de canon que nous attendons pour garnir nos remparts. Le courage de notre garnison est tel, qu'à tout moment elle ferait des sorties si elle n'était retenue par ses chefs.

» M. le maréchal Pulaski avait sous ses ordres le général Zamoyski. Le bastion de droite, du côté de Sainte-Barbe, était confié à M. Talkowski, conseiller de Wolhynie, et le bastion de Saint-Roch, à M. Kuczewski, conseiller de Podolie; le troisième, dit de la Sainte-Trinité, à M. Slawoszewski, régimentaire de Przemysl; le quatrième, dit de Saint-Jacques, à M. Goyrzewski.

» La réserve de la grande porte était commandée par MM. Bapp, chef de hussards, et Czyzewski, capitaine de dragons. Le major Kulacki commandait les sorties. Le commissaire des guerres était M. Drozdowski, et le major de la place, M. Chodakowski. »

Drevitsch avait solennellement promis à la cour de Warsovie qu'il emporterait dans deux heures le fort de Czenstochowa ; aussi, après les événemens, fut-il appelé devant un conseil de guerre pour avoir à s'expliquer de sa conduite; sa justification se borna à dire « qu'il » n'avait jamais pu obtenir de ses soldats, ni de » viser juste, ni d'attaquer avec vigueur : au » lieu d'aller en avant, et de tuer tout ce qui » s'opposait à leur passage, ils faisaient des » signes de croix et se mettaient à genoux, re- » doutant la malédiction de la Vierge. »

Quand le sort commença à être contraire à la Confédération de Bar, le fort de Czenstochowa fut occupé par les Moskovites, le 15 août 1772.

Les Prussiens, maîtres d'une grande partie de la Pologne, depuis le partage de 1795, y tinrent garnison; mais en 1806, les victoires de Napoléon, la bataille d'Iéna, fixèrent les limites de la monarchie prussienne, et le fort d'Iasna-Gora fut livré par capitulation aux troupes françaises.

Réunissant ici tous les souvenirs qui se rattachent à ce fort, nous reproduisons le trente-septième bulletin de la grande armée. Le bulletin de Czenstochowa est encore un des titres de la confraternité militaire de la France et de la Pologne.

«Posen, le 2 décembre 1806.

» Voici la capitulation du fort de Czenstochowa. Six cents hommes qui en formaient la garnison, trente bouches à feu, des magasins, sont tombés en notre pouvoir. Il y a un trésor formé de beaucoup d'objets précieux, que la dévotion des Polonais avait offerts à une image de la Vierge, qui est regardée comme la patronne de la Pologne. Ce trésor avait été mis sous le séquestre, mais l'empereur a ordonné qu'il fût rendu.

» La partie de l'armée qui est à Warsovie continue à être satisfaite de l'esprit qui anime cette grande capitale.

» La ville de Posen a donné aujourd'hui un bal à l'empereur. Sa Majesté y a passé une heure.

» Il y a eu aujourd'hui un *Te Deum* pour l'anniversaire du couronnement de l'empereur.

» *Capitulation faite entre M. le chef d'escadron* Deschamps, *membre de la Légion-d'Honneur, au service de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie; et* M. Kune, *major au service de S. M. le roi de Prusse, et commandant du fort de Czenstochowa, pour la reddition dudit fort, le* 19 *novembre* 1806.

» Art. Ier. Le fort de Czenstochowa sera remis le 19 novembre aux troupes françaises, dans l'état où il se trouve actuellement.

» II. La garnison sortira de la place avec les honneurs de la guerre, et mettra bas les armes sur les glacis. Elle sera prisonnière de guerre, et conduite en France.

» III. M. le commandant du fort et MM. les officiers de la garnison seront prisonniers de guerre. Ils auront la faculté de se retirer où bon leur semblera, en engageant leur parole d'honneur de ne servir contre la France et ses alliés qu'après leur échange; ils conserveront leurs armes et bagages.

» IV. S'il se trouvait, parmi les officiers de la garnison, des Polonais, ils auraient la faculté de prendre du service en Pologne.

» V. Aussitôt la capitulation signée, la garnison évacuera le fort; les troupes françaises y entreront, et occuperont de suite les postes intérieurs et extérieurs.

» VI. Il sera donné des sauve-gardes à MM. les officiers jusqu'aux avant-postes, pour les mettre à l'abri des vexations qu'on pourrait commettre à leur égard.

» VII. Ils recevront des passeports, pour ne pas être arrêtés dans leur route par les troupes françaises qu'ils pourraient rencontrer.

» VIII. La cessation des hostilités aura lieu aussitôt la capitulation signée.

» IV. La caisse militaire et autres caisses appartenant à S. M. le roi de Prusse, doivent être également remises aux troupes françaises.

» *Le chef d'escadron*, Deschamps.
» *Le major commandant le fort*, Kune.

» Certifié conforme à l'original :

» *Le colonel commandant le* 12e *régiment*
« *des chasseurs à cheval*, Guyon. »

En 1809 les Autrichiens furent repoussés de Iasna-Gora avec une grande perte.

En 1812 les Français réparèrent les remparts du fort, et y comprirent la Nouvelle-Czenstochowa; mais en 1813, les troupes moskovites ayant occupé cette place, rasèrent les fortifications.

En 1831, beaucoup de prisonniers de guerre, pris par les Polonais dans tous les combats glorieux, furent gardés à Iasna-Gora, mais plusieurs aussi se sauvèrent en Silésie, sous la protection du gouvernement prussien.



Pulawy - Parchatka

Impr. de Leclerc

PULAWY-PARCHATKA.

En donnant la description de Pulawy, à la page 5 de notre ouvrage, nous avons fait l'énumération de toutes les beautés contenues dans le *Temple de la Sibylle*, et dans *la Maison gothique*. Aujourd'hui nous devons quelques lignes à Parchatka (mots qui signifient, en polonais, les *deux chaumières*). Parchatka est remarquable par son site et par son aspect pittoresques; la montagne qui y conduit est plantée de différens arbustes, et quand on arrive au sommet de son élévation, on découvre Pulawy et tous ses alentours. Les deux chaumières, si gracieuses d'architecture, si heureusement placées par l'art au milieu de la plus belle nature, méritaient d'être reproduites par la gravure. Plus tard, nous donnerons le château de Pulawy, qui est la plus somptueuse habitation de la Pologne, et qui porte l'empreinte d'un style particulier d'architecture.

La princesse Isabelle ou Elisabeth Czartoryska aimait Parchatka de prédilection, et s'était plu à l'embellir par la culture des plantes et des arbres les plus rares. Elle habita ce lieu, qu'elle avait créé et enrichi, jusqu'à l'année 1831; à cette époque elle alla vivre dans ses terres en Gallicie. Elle mourut à Wysock, près Sieniawa, le 17 juin 1835, ayant près de 90 ans; elle était née le 31 mars 1746.

SUITE DU JOURNAL DE FRANCOISE KRASINSKA.

(*Voyez* pages 76, 106, 140 et 148.)

A WARSOVIE.

Ce 8 décembre 1759, samedi.

« Mémoire ne se perdra jamais de cette journée! La palatine, princesse Lubomirska, est venue me chercher de bonne heure. J'ai fait mes adieux à *madame Strumle* et à mes compagnes. J'étais heureuse de partir, et je pleurais en les quittant!...

» Avant d'arriver chez la princesse, nous sommes allées à l'église; mais je n'étais guère capable de me recueillir: il y avait tout un avenir dans ma tête, tout un monde dans mes pensées.

» Me voilà chez la princesse; son palais est situé dans la rue du faubourg de Krakovie, presqu'en face le palais du prince-palatin de la Russie-Rouge, Czartoryski.

» Le palais que nous habitons n'est pas très-grand, mais il est plein d'élégance; d'un côté les fenêtres ont vue sur la Wistule et sur un jardin. Ma chambre est toute jolie, et sera plus agréable encore en été; elle a un balcon et une porte qui donnent sur le jardin; elle communique à droite avec les appartemens de la princesse, et à gauche avec la chambre de ma femme-de-chambre.

» Le tailleur est venu me prendre mesure, il va me faire plusieurs robes; je ne sais pas comment elles seront, la princesse les commande sans consulter mon goût: elle m'inspire tant de respect ou de peur, que je n'ose lui faire la moindre question. Le prince m'impose beaucoup moins: il est vrai peut-être que ses manières sont douces et engageantes. Dans ce moment il est parti pour Bialystok, au-devant du duc de Kourlande: il est en grande faveur auprès du duc.

» Demain nous irons faire des visites, la princesse me présentera dans les premières maisons: c'est ainsi qu'on doit débuter, quand on veut être invité dans les bals et dans les soirées. Je suis contente, et pourtant l'idée de ces visites m'effraie: on va me regarder; mais moi, je verrai bien des choses nouvelles, j'aurai beaucoup à observer, voilà le bon côté de ma nouvelle position. »

Ce 29 décembre, dimanche.

« Au moins, à présent, j'ai des nouvelles à dire, et mon journal ne sera plus sec et décoloré. Le prince royal Charles est arrivé hier à une heure après midi, accompagné du prince palatin. En vérité, je suis confuse des bontés du palatin, il

m'a reçue comme si j'étais sa fille, il n'y a sorte d'amitié et de témoignage d'intérêt qu'il ne m'ait donnée.

» Nous avons fait nos visites; nous nous sommes présentées dans une quinzaine de maisons, mais nous n'avons pas été reçues partout, entre autres chez les ambassadeurs de France et d'Espagne, le prince primat, etc., etc. Dans ces maisons-là, la princesse a seulement laissé des cartes.

» Notre première visite a été chez madame Humieçka, femme du porte-glaive de la couronne : madame Humieçka est ma tante; ensuite nous sommes allées chez madame la princesse Lubomirska, femme du général de l'avant-garde des armées de la couronne : elle est cousine germaine de la princesse palatine.

» La générale, née princesse Czartoryska, est jeune et d'une beauté remarquable; elle tient le premier rang parmi les jeunes dames, et elle aime passionnément tout ce qui est français. Je suis très-heureuse de savoir la langue française; outre que cela m'est utile, on me recherche davantage dans la société.

» Ici, dans les grandes maisons on parle français; il n'y a que les hommes âgés qui aient conservé l'ennuyeuse habitude de mêler du latin à tout propos; les jeunes gens se gardent bien de cette pédanterie, ils parlent français, et cela vaut mieux, au moins je les comprends.

» Nous sommes allées chez la grande-générale Braniçka. Son mari, grand-général de la couronne, est un des plus riches seigneurs de la Pologne, mais il n'est pas bien vu à la cour.

» Nous avons fait aussi une visite à la princesse Czartoryska, palatine de la Russie-Rouge. Chez elle la conversation se tient en polonais; il est vrai qu'elle est déjà d'un âge avancé, ce qui explique sa répugnance pour les nouvelles modes. Elle nous a présenté son fils unique; c'est un fort joli garçon, qui a des manières polies et élégantes; il m'a adressé une foule de complimens très-gracieux. Cette visite m'a été plus agréable que les autres. Mais non; il me semble que j'ai eu tout autant de plaisir chez madame la castellane de Krakovie, Poniatowska. C'est une personne assez supérieure; elle parle beaucoup, il est vrai, mais avec chaleur et d'une façon qui intéresse. Nous l'avons trouvée en grande joie, revoyant son fils après une longue absence. On dit que ce fils tant aimé sera peut-être un jour roi de Pologne; cela n'arrivera sans doute jamais, mais je l'ai regardé avec plus d'attention. Il ne m'a pas plu, je l'avoue franchement, et cependant il est beau et aimable; mais il a une sorte de raideur dans les manières, une prétention à la dignité, aux grands airs, qui gâtent son maintien.

» Je ne dois pas oublier, dans l'énumération de nos visites, celle que nous avons faite à madame la palatine de Podolie Rzewuska. Cette visite avait un double intérêt pour moi; j'étais curieuse de connaître le vice-grand-général de la couronne Rzewuski; mon père m'en avait tant parlé!

» Le vice-grand-général, appartenant à une illustre famille, a été élevé avec les enfans du peuple; il marchait pieds nus comme eux et partageait tous leurs plaisirs (très-rustiques, ce me semble). Cette singulière éducation lui a donné une force et une santé inconcevables. Aujourd'hui il est très-vieux; il a bien cinquante ans, et il monte à cheval, il marche comme un jeune homme. Selon l'usage des anciens Polonais, il laisse croître sa barbe, ce qui lui donne un air très-grave.

» On dit qu'il a composé de fort belles tragédies.

» Nous nous sommes présentées chez madame Brühl, qui nous a reçues avec une politesse exquise. Son mari, ministre favori du roi, n'est point estimé, mais on va chez eux par étiquette, puis aussi pour madame Brühl, qui est fort aimable.

» Le même jour nous sommes allées chez madame Soltyk, castellane de Sandomir; elle est veuve, mais jeune encore et très-belle. Son fils a neuf ans; c'est un charmant enfant et qui a déjà toutes les manières du grand monde. Au moment où nous entrâmes, il s'empressa de m'avancer un fauteuil en me disant un compliment tout-à-fait gentil, et madame la castellane eut l'obligeance de me dire qu'il aimait beaucoup les beaux visages et les yeux noirs. L'évêque de Krakovie est oncle de ce jeune enfant; il voudrait le faire élever auprès de lui, mais sa mère ne veut pas s'en séparer.

» De toutes les personnes que j'ai vues, madame Moszynska, veuve du grand-trésorier de la couronne, est celle qui m'attire et me plaît le plus. Elle m'a reçue affectueusement, et je me sens pour elle un penchant extrême. Elle est en admiration de ma figure; mais partout j'ai entendu des louanges, partout on m'a dit que j'étais

belle. Je dois peut-être une bonne part de ces éloges à ma toilette; j'étais si bien habillée!..... bien mieux que le jour des noces de Barbe. J'avais une robe en soie blanche, avec des falbalas de gaze, et j'étais coiffée avec des perles.

» Si j'avais vu le duc de Kourlande, je serais complètement satisfaite; mais je ne l'ai rencontré dans aucune des maisons où je suis allée. On dit qu'il est si heureux de se retrouver dans sa famille, qu'il lui consacre tous ses momens. Ce sentiment me paraît bien naturel, car, quand j'étais à la pension, j'avais des tristesses infinies en pensant à mes parens, et un besoin de les voir *qui* me semblait au-dessus de tout ce que j'avais éprouvé.

» Le carnaval va bientôt commencer; on dit qu'il sera très-brillant cette année, qu'il y aura beaucoup de bals : il est impossible que je ne rencontre pas le duc de Kourlande. »

Ce 1er janvier 1760, mercredi.

« Tous mes vœux sont accomplis et bien au-delà de mes espérances; j'ai vu le prince royal, je l'ai vu, je lui ai parlé !... Je crois rêver; je vis dans un tourbillon d'impressions vives et d'idées renaissantes qui m'élèvent, m'accablent, me transportent, me font peur et joie à la fois. Je n'oserais confier à personne ce que je vais écrire; tout cela n'est peut-être qu'illusion, mensonge, prestige.... Mais pourtant jusqu'alors je voyais bien l'effet que je produisais; je devinais le plus ou moins de goût qu'on avait pour moi; jamais je ne me suis trompée; ai-je mal vu cette fois?..... Dans le vrai, pourquoi un prince ne me trouverait-il pas belle, puisque tous les autres hommes disent que je le suis? Mais dans les regards du prince royal, il y avait plus que de l'admiration; ses yeux ont une expression significative pénétrante; c'est plus aimable qu'un regard ordinaire, c'est plus complet que la parole. Tous les princes sont peut-être ainsi!....

» Mais pour m'en souvenir toute ma vie, ou plutôt pour le relire un jour, je vais écrire tous les détails de cette soirée et de tous les momens qui l'ont précédée.

» Hier matin la princesse Lubomirska m'a fait appeler chez elle et m'a dit : « Aujourd'hui, pour » le dernier jour de l'année, il y a une grande redoute, un bal masqué; tous les seigneurs y seront, et même le roi et ses fils, du moins je le » pense. Je vous ai choisi un costume; vous serez » en fille du soleil. » Je fus si ravie du choix de ce costume, que je baisai la main de la princesse.

» Après le dîner, toutes les femmes-de-chambre vinrent faire ma toilette; certes, ce n'était point une toilette ordinaire. Mes cheveux n'étaient pas poudrés; je n'avais pas de panier; aussi le prince palatin m'a dit très-gravement : « Ce costume n'est pas convenable; toute autre » femme serait perdue si elle le portait; mais je » suis sûre que vous racheterez par la sévérité de » votre maintien, par l'austérité de vos manières, » ce qu'il y a de trop peu sévère dans votre habit. » Je n'ai point oublié la recommandation, et malgré ma vivacité, je sais prendre, quand il le faut, un air majestueux; aussi j'entendais dire au bal : Quelle est cette reine travestie? Ah! je sens bien que j'étais plus belle que tous les jours. Mes cheveux, sans poudre et noirs comme de l'ébène, tombaient en boucles sur mon front, sur mon cou et sur mes épaules; ma robe était de gaze blanche, toute ronde; elle n'avait pas cette longue queue qui cache les pieds et gêne les mouvemens; j'avais autour de la taille une ceinture d'or et de pierreries, et un voile blanc transparent m'enveloppait tout entière; je semblais être dans un nuage. Quand je me regardai dans la glace, j'eus peine à me reconnaître.

» C'était un délicieux coup-d'œil que cette salle de bal éblouissante de lumières et étincelante d'or et de parures; les femmes, presque toutes costumées, étaient charmantes : je ne savais à laquelle donner la préférence.

» Quelques momens après notre arrivée, on vint nous dire que le duc de Kourlande était dans la salle; je le cherchai des yeux et je le vis entouré d'une brillante jeunesse. Son costume était à peu près semblable à ceux des seigneurs de sa cour; mais cependant j'ai su le distinguer au milieu de tous. Sa taille est haute et pleine de noblesse, son air est digne et affable; ses beaux yeux bleus, son charmant sourire effacent tout ce qui l'approche : on ne peut regarder que lui, là où il est. Je l'ai regardé jusqu'au moment où ses yeux ont rencontré les miens; alors j'évitais et trouvais toujours son regard. Mais quel fut mon trouble, quand je compris qu'il demandait au prince palatin Lubomirski qui j'étais! La joie se peignit sur son visage en entendant la réponse du prince; il ne tarda pas à s'approcher de la princesse Lubomirska, il la salua avec une grâce qui n'appartient qu'à lui, et, après l'échange des premiers complimens, la princesse me présenta

en lui disant que j'étais sa nièce. Je ne sais comment je l'ai salué, sans doute bien autrement que mon maître de danse me l'avait appris; mais j'étais si agitée, et je le suis encore tant, que je ne peux me rappeler les paroles que le prince m'a dites en m'abordant; mais l'impression n'est pas fugitive comme la parole. Quelle soirée! Le prince a ouvert le bal avec la princesse palatine, et la deuxième *polonaise* il l'a dansée avec moi; alors il a pu me parler; et moi, si timide, si troublée, si agitée d'abord, je lui ai répondu avec une assurance inconcevable. Il m'a demandé des nouvelles de mes parens, des nouvelles de madame la starostine et des détails sur les fêtes de son mariage. Je fus surprise de le voir si bien au courant des événemens de ma famille, mais je me rappelai que Kochanowski, fils du castellan, est son favori. Quelle âme honnête que ce Kochanowski! non-seulement il a digéré l'oie baignée dans la sauce noire (Jusznik), mais il dit encore une foule de choses aimables sur nous.

» Le prince a presque toujours dansé avec moi, et il ne cessait pas de me parler... Les mots me semblent absurdes et insignifians quand je veux écrire ce qu'il me disait; l'expression chez lui est aussi féconde que la pensée. Ces mots signifient plus, peignent mieux, pénètrent plus avant; j'en garde le souvenir, je crains de l'affaiblir en l'écrivant.

» Quand, à minuit, on tira un coup de canon pour annoncer la fin de l'année et le commencement de l'autre, le prince me dit : « Ah! jamais je n'oublierai les heures que je viens de passer, ce n'est pas une nouvelle année que je commence, c'est une vie nouvelle que je reçois... » Voilà une de ces mille choses qu'il m'a dites, qu'il m'a prodiguées; mais, comme il me parlait toujours en français, j'aurais peine, sous l'impression qui me domine, à traduire sa conversation en polonais.

» Tout ce que j'ai lu dans mademoiselle de Scudéry, dans madame de Lafayette, est fade, comparé à ce que me disait le prince royal; mais peut-être n'est-ce que par simple courtoisie. Ah! mon Dieu, si c'était un mensonge, une de ces aimables faussetés du monde, un langage de cour applicable à toutes les femmes, ou bien encore des complimens que je dois à mon costume qui me séiait à ravir! Je suis en proie à des perplexités incroyables, et je n'ose me confier à personne, à personne je n'ai la force de dire : M'a-t-il préférée? Mes parens sont loin de moi, et la princesse palatine ne m'invite pas à l'épanchement; je la redoute comme un juge froid, sévère et désintéressé... Le prince palatin est bon, mais peut-on dire à un homme les faiblesses d'un cœur féminin... Je suis donc abandonnée à moi-même, sans passé, sans expérience, sans conseils... Hier, j'étais à la pension, étudiant comme une petite fille, et aujourd'hui me voilà jetée dans un monde nouveau et y jouant un rôle que toutes les femmes ambitionnent... Je rêve, ou j'ai perdu la raison. Enfin, dans dix jours Barbe arrivera ici et sera mon bon ange, elle me guidera, me protégera : elle est si sage, si pleine de jugement! Avec bonheur, je lui ouvrirai mon âme; elle ne me fait pas peur, elle, elle est compatissante, elle est belle et heureuse, et j'ai toujours remarqué que cela rendait les femmes meilleures.

» Il y a neuf mois que je ne l'ai vue cette chère sœur; mais je vois d'après ses lettres qu'elle est tous les jours plus aimée de son mari et plus satisfaite de sa destinée.

» Reverrai-je le prince royal? me reconnaîtra-t-il avec mon costume ordinaire? me trouvera-t-il encore belle?... »

Ce 3 mars, vendredi.

« Mes désirs, mon impatience n'ont pas été mis à une longue épreuve; j'ai vu deux fois le prince royal. Il m'a reconnue; que j'étais enfant d'en douter! pourquoi le croire moins habile que moi : sous quel habit le méconnaîtrais-je?

» Le jour de l'an, j'étais en train d'écrire mon journal, lorsque M. le palatin est entré dans ma chambre en me disant : « Fanchette, vous avez surpassé mon attente, vous avez été parfaite en toutes choses; votre toilette, plus encore vos manières au bal ont charmé tout le monde; vous avez plu généralement, et même à des personnes d'un rang éminemment élevé. Je viens de la cour, où, conjointement avec les sénateurs et les ministres, nous avons présenté nos hommages à Sa Majesté royale; S. A. R. le duc de Kourlande m'a pris à part pour me dire qu'il n'avait jamais rien vu qui vous fût comparable. Si ce n'était l'étiquette de la cour, ajouta-t-il, qui m'oblige de passer le premier jour de l'an auprès du roi mon père, j'irais en personne offrir mes félicitations à mademoiselle Françoise Krasinska. »

» En entendant les paroles du prince palatin, j'ai cru que mon cœur se briserait dans ma poitrine. Le prince, par bonté, a eu l'air de ne pas remarquer mon trouble, il est parti, et m'a laissée



avec ma joie, mon délire, mes pensées.... Je ne me suis donc pas abusée, le prince royal veut venir chez moi; oui, le prince palatin me l'a dit: il ne trouve rien de comparable à moi... Cette phrase se perpétue dans mon souvenir comme une mélodie.

» On est venu m'annoncer le dîner; j'étais gaie, hors de moi, la princesse m'a grondée. Après dîner nous avons été faire des visites, sans trouver personne: chacun courait pour les souhaits de bonne année. On se rencontrait dans les rues, et on se disait: J'allais chez vous, ou je viens de chez vous; les carrosses se croisaient, se heurtaient, ou s'arrêtaient quand on pouvait se reconnaître au milieu de cette cohue; alors on se remettait réciproquement les billets de visites. Quand vint la nuit, les heïduks allumèrent les lanternes des voitures, et les coureurs allaient devant avec des flambeaux; c'était un coup-d'œil ravissant que toutes ces lumières, toutes ces voitures, ces livrées: rien de plus animé que tout cela. Il y eut bien quelques accidens, mais, grâce à Dieu, il ne nous est rien arrivé. Il était tard quand nous rentrâmes, j'étais fatiguée; je me suis vite endormie, mais mon sommeil n'était point le repos, je rêvais, je pensais, je voyais l'avenir... Que de choses, que de faiblesse et de force dans une tête de femme!

» Le lendemain, à midi précis, après avoir fait ma toilette pour toute la journée, je me rendis dans le salon de compagnie, où était déjà la princesse; je me mis à broder, lorsqu'un chambreur accourut tout effaré en criant à haute voix: *Son altesse royale monseigneur le duc de Kourlande.* La princesse se leva précipitamment pour aller au-devant de lui dans l'antichambre; moi, je pensai à me retirer, mais la curiosité, ou je ne sais quoi, fut plus forte que la peur, je restai. Il entra, il s'approcha aussitôt de mon métier, et me demanda des nouvelles de ma santé. Malgré mon trouble, je lui répondis avec assez de présence d'esprit. Il s'assit près de mon métier, et parut s'occuper de mon ouvrage. J'avais une si forte volonté de paraître calme, que je parvins à enfiler de la grosse soie dans des aiguilles bien fines, et pourtant Dieu sait si je tremblais...

» Le prince royal a loué mon adresse, et il a trouvé l'occasion de me dire des choses flatteuses et bonnes, quoiqu'il parlât bien plus à la princesse qu'à moi; il est resté une demi-heure. A présent je vois bien que mon costume ne m'a pas changée à ses yeux. En partant, il m'a dit qu'il espérait me voir le soir au bal, chez l'ambassadeur de France, le marquis d'Argenson.

» Ah! les noces de Barbe n'étaient rien, quand je les compare aux fêtes que je vois aujourd'hui; il y avait autant de luxe et de magnificence, mais cette grâce exquise, cette courtoisie chevaleresque leur manquaient.

» La province a beau faire, elle est toujours la parodie de la ville: à la ville, tout le monde se ressemble, tout le monde est également poli, également aimable; il n'est pas permis d'être ennuyeusement vrai; il y a des complimens tout faits, et on ne diffère que par la manière de les dire. De ce jugement général j'excepte le prince royal, son langage a une autre couleur, ses gracieusetés ont un air d'inspiration.

» Mais au bal du marquis d'Argenson, il a pu moins me parler qu'à l'autre, je n'étais plus *la fille du Soleil*, et l'étiquette est plus rigide à un bal paré qu'à un bal costumé; ensuite, toutes les femmes qui se trouvaient près de nous cherchaient à entendre ce qu'il me disait, cela m'a souverainement déplu: cette curiosité est révoltante dans des personnes d'un haut rang

» La princesse palatine est en très-belle humeur, le prince royal n'a dansé qu'avec elle à la soirée d'hier: c'est-à-dire elle est la seule dame âgée qui ait eu cet honneur. Le prince palatin est plus aimable que jamais, sans me faire aucune question, sans me donner aucun conseil. J'attends avec la plus vive impatience l'arrivée de ma sœur que de choses j'aurai à lui raconter!

» Il n'y a pas plus d'une semaine que j'ai quitt la pension, et il me semble qu'il y a des siècles tant d'événemens, tant d'impressions diverses on fait tout une vie de quelques jours! De nouvelle émotions m'ont fait une autre nature, mes rêves de jeune fille ont été surpassés, ou sont devenus une réalité sérieuse.' »

—

5 janvier, dimanche.

« Le croira-t-on jamais! pendant toute la journée d'hier, je n'ai pensé ni aux bals, ni aux fêtes, pas même au prince royal, j'ai été toujours et uniquement occupée de ma sœur. Elle est arrivée plus tôt qu'elle l'avait annoncé; mais en arrivant elle est tombée malade: on est venu en avertir la princesse, qui aussitôt s'est rendue chez ma sœur pour y rester toute la journée. Je voulais absolument suivre la princesse, mais on ne me l'a pas permis. Jusqu'à minuit j'ai été dans d'horribles

inquiétudes; j'ai envoyé à trois églises pour y faire dire des messes. Enfin, à une heure du matin, la princesse est revenue; elle m'a dit que Barbe se portait bien, et qu'elle avait mis au monde une fille. Ce matin j'ai supplié la princesse de me permettre d'aller voir ma sœur, mais elle m'a répondu que je ne le pouvais pas, parce qu'il n'était pas convenable qu'une jeune personne allât rendre visite à une femme en couche. Il n'y avait rien à répliquer, j'attendrai donc.

» M. le staroste est venu ici pour un moment; il est au comble du bonheur. On dit que la petite est charmante, potelée, rose, blanche : on l'appellera Angélique, pour complaire à ma mère, qui porte ce nom. Oh! si je pouvais voir cette chère enfant! j'ai l'honneur d'être tante, sans en avoir le plaisir.

» Le prince royal a envoyé pour féliciter la princesse sur la naissance de la petite fille, il a bien voulu s'informer de mes nouvelles par la même occasion. »

—

Ce 8 janvier, mercredi.

« Ma sœur va tous les jours de mieux en mieux, mais elle ne quitte pas encore son lit. Je n'ai vu qu'une seule fois le prince royal cette semaine, il accompagnait le roi à la chasse; mais hier il nous a donné un ample dédommagement, il nous a fait une visite d'une heure au moins. Mon Dieu! qu'il doit être bon! comme il aime tendrement son père! et en nous parlant de sa mère il avait les larmes aux yeux. Il paraît être dans une excellente disposition pour les Polonais; il me semble, autant que j'en puis juger, qu'il n'y a pas d'âme plus énergique et plus noble. Tout ce que j'ai entendu dire de lui, tout ce que j'ai consigné dans mon journal est de la plus exacte vérité. Il est encore au-dessus des louanges qu'on lui donne: on ne peut décrire ni le son de sa voix, ni son sourire, ni ce regard qui exprime tant de belles pensées; je ne suis pas surprise de la prédilection que l'impératrice a pour lui. Il a su s'attacher le peuple kourlandais; on le voit, et il plaît; on le voit encore, et on l'aime... Je crois que si le roi mourait, les Polonais le proclameraient roi...

» Eh bien! ce prince, l'objet de tant d'amour, m'a distinguée; je lui plais, je ne puis plus en douter : quelques paroles ont confirmé l'éloquence de ses yeux... Mais oui, c'est bien sûr, puisque le prince palatin me l'a dit.

» La princesse prend, je crois, un malin plaisir à gâter mes joies; elle m'a dit nonchalamment à table que plusieurs femmes avaient déjà plu au prince royal, et que la dernière était toujours la plus belle pour lui... Que je suis enfant de me tant tourmenter! est-ce qu'il n'y a que moi de belle au monde! La starostine Wessel, l'écuyère-tranchante Potocka et la princesse Sapiéha sont bien plus belles que moi, et plus que moi elles savent ajouter des grâces à leur beauté; moi, je suis sans art! Et le prince royal me dit que c'est mon plus grand charme. Malgré cela, il me semble que mes joues sont pâles à côté de l'éclat de ces dames: leur teint est rose et toujours rose, le mien varie selon mes émotions. Madame Potocka surtout était ravissante au bal de l'ambassadeur de France; le prince royal a dansé avec elle deux fois : il était impossible de ne pas la remarquer. Mais, dans le vrai, que puis-je désirer de plus? Toute mon ambition consistait à le voir, à être distinguée par lui un seul moment; mes souhaits ont été accomplis, et je veux encore, je veux plus... le cœur a donc des facultés infinies pour désirer toujours. »

—

Ce 10 janvier, dimanche.

« A présent je dois être complètement heureuse. Jeudi dernier, au bal du prince Czartoryski, palatin de la Russie-Rouge, le prince royal n'a dansé qu'avec moi. La veille il était venu nous faire une visite, et hier il nous a envoyé son aide-de-camp pour nous engager à assister à l'opéra italien *la Sémiramide* qu'on devait représenter à la cour.

» Pendant tout le spectacle, le prince royal n'a été occupé que de moi. Je fus présentée au roi, qui me témoigna infiniment de bonté; il m'a demandé des nouvelles de mes parens et particulièrement de ma mère.

» M. le staroste est venu nous annoncer que le prince royal voulait absolument être le parrain de sa fille, et qu'il me choisissait pour marraine... Moi, je tiendrai cet enfant sur les fonts baptismaux avec le prince, me voilà au même rang que lui. Que la volonté de Dieu soit accomplie! La cérémonie se fera solennellement dans l'église cathédrale de Saint-Jean. D'autres baptêmes devaient avoir lieu ce jour-là, mais ils seront ajournés par respect pour le prince. La haute société de Warsovie assistera à la cérémonie; tout le monde en parlera, et certainement *le Courrier Polonais* consignera cette nouvelle si importante. Que dira *madame Strumle* et toutes

les demoiselles de la pension? Que diront mes parens et toute la cour de Maleszow? Que dira le petit Mathias? Il ne manquera pas de croire à l'effet de ses prophéties. Oh! ce Mathias, que de fois il me revient en pensée! c'est lui qui est responsable de tous mes tourmens, de toutes mes inquiétudes; sans lui ma raison ne m'aurait pas abandonnée, sans lui de folles espérances n'auraient pas germé dans mon cœur.

» A peine si j'ai eu le temps d'être heureuse de la cérémonie qui se prépare : la princesse vient de me dire que le mariage était interdit aux personnes liées par un baptême; cela m'a fait frémir!... Mon Dieu, que se passe-t-il en moi?... tout est en désaccord, mes propres réflexions me font peur; je passe alternativement de la tristesse à la joie; de délicieuses espérances viennent me sourire, puis je me sens accablée par des pressentimens de douleur; je m'agite, je tremble, je veux renoncer au monde, et tout m'y rappelle... Enfin, je vais revoir ma sœur, ce sera un bon moment; les vrais consolations sont dans ces affections douces et reposantes. Après la cérémonie du baptême nous irons chez ma sœur; elle se lève déjà, elle se porte à merveille, mais elle ne peut pas encore quitter ses appartemens. »

—

Ce 15 janvier, mercredi.

« La cérémonie du baptême s'est faite hier; j'ai vu ma sœur; qu'elle est charmante! elle est devenue plus blanche, sa taille est plus mince et elle est toujours bonne comme un ange : elle, elle est bien heureuse. Le prince royal voulait absolument qu'on donnât mon nom à la petite, mais Barbe s'y est opposée; elle dit que nous devions donner la préférence au nom de ma mère; il a obtenu la promesse que la seconde fille de Barbe s'appellerait Françoise.

» La petite est gentille, mais rouge comme une écrevisse; elle a crié tout le temps qu'a duré la cérémonie : on dit que c'est de bon augure et qu'on l'élèvera; Dieu le veuille, car je l'aime déjà. J'étais tout embarrassée, je ne savais comment la présenter à l'église, mes mains défaillaient; le prince royal m'a aidée avec bonté, il est excellent! J'étais aussi étonnée que ravie de me trouver à côté de lui, en face de l'autel et en présence d'une si nombreuse assemblée, et de voir mon nom inscrit sur un grand livre à côté du sien : sans doute les prophéties du petit Mathias se bornent là.

» Tout le monde me félicite de l'honneur que j'ai eu. Le prince royal est encore plus aimable pour moi depuis la cérémonie : il y a plus de laisser-aller dans ses manières, il ne m'appelle plus que *ma belle commère*, et quand il parle de la petite, il dit *notre Angélique*. Il a fait de magnifiques cadeaux à madame la starostine et à moi; il a été d'une générosité toute royale pour les pauvres et pour tous les gens de ma sœur.

» Il a promis à M. le staroste sa protection auprès du roi, pour lui faire obtenir la castellanie de Radom. Moi, hélas! je ne puis rien pour ma famille, mais j'ai brodé une robe pour Angélique, et cela m'a coûté beaucoup de temps et de travail; le prince royal m'a dit qu'il la trouvait du meilleur goût. Plus tard je broderai un bonnet pour cette chère petite.

» Mais j'oublie une nouvelle d'une haute importance. Le prince Jérôme Radziwill, porte-enseigne de Litvanie, prépare une grande chasse pour amuser le roi et le prince royal. Il dépense des sommes énormes pour surpasser tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Il a fait venir du fond de la Litvanie toute espèce de gibier pour en peupler son parc. La chasse doit commencer demain; le temps la favorise, il gèle fort, les traîneaux glisseront sur la neige on ne peut mieux. Le prince royal veut absolument que j'assiste à cette fête. Les quatre beautés de Warsovie occuperont le même traîneau, qui sera conduit par le prince royal (il faut bien dire que je suis au nombre des quatre beautés à la mode aujourd'hui); nous aurons toutes le même costume, nous ne différerons que par la couleur; moi, j'ai choisi l'amaranthe, madame Potocka le bleu, madame Sapieha le vert, et mademoiselle Wes sel le bronze. Nos robes de velours, faites de même, seront garnies de fourrures de martres zibelines; nos bonnets seront de même étoffe. Je regrette que Barbe ne puisse pas voir tout cela, mais elle a son Angélique, et c'est un bonheur qui vaut mieux que tous les autres. »

—

Ce 17 janvier, vendredi.

« J'ai été élevée dans un château qui avait une cour brillante, j'ai vu les fêtes royales de la cour de Warsovie, mais rien n'est comparable à la chasse du prince Radziwill. Nous partîmes à neuf heures du matin, au milieu d'une innombrable quantité de chevaux et de traîneaux· le nôtre

était le plus riche et suivait immédiatement celui du roi. Le prince royal avait un habit de chasse en velours vert. Je ne sais si c'est son costume qui le rendait éblouissant, ou lui qui relevait l'éclat de son costume; ce qui est positif, c'est que je ne l'avais jamais vu si bien.

» Nous allâmes d'abord bien au-delà de l'église de Sainte-Croix, puis nous glissâmes rapidement du haut de la côte, sur laquelle la ville de Warsovie est bâtie. Au milieu d'une plaine près de Szulec et d'Uiazdow (Lazienki d'aujourd'hui), le prince Radziwill a fait faire un parc, et dans ce lieu admirable par sa position, il a fait élever un pavillon en fer; de tous côtés il est à jour et hérissé de fer pointu pour le défendre contre les bêtes sauvages. Tous les meubles du pavillon étaient en velours vert. Le roi et le prince royal se placèrent dans le pavillon, et sur un amphithéâtre élevé au dehors se trouvait toute la haute société; les monticules de droite et de gauche étaient remplis par une foule de curieux. A une certaine distance du pavillon, plusieurs allées bordées d'arbres se dessinaient en rayons.

» Dès que nous fûmes arrivés, et après avoir pris les places qui nous étaient destinées, les cors de chasse se firent entendre. Les chasseurs du prince Radziwill lâchèrent huit élans, trois ours, vingt-cinq loups, vingt-trois sangliers; les chiens dressés ramenaient la bête vers le pavillon du roi. Le bruit des chasseurs, les hurlemens des animaux étaient étourdissans. Le roi tua de sa main trois sangliers; le prince royal tua une vingtaine de pièces, et non content, il voulut lutter à la massue contre un ours, ce qui est la preuve d'une adresse et d'une force prodigieuses. La peau de cet ours, ce trophée de la chasse du prince me servira de tapis. Ces amusemens se sont prolongés jusqu'à quatre heures du soir; on a servi des viandes, des gâteaux et des boissons chaudes. On a compté quatre-vingt-quatre chasseurs et gardes forestiers qui appartenaient au prince Radziwill; ils étaient vêtus d'un riche costume. Des vers en latin et en polonais ont été distribués à la société. Tout a été ravissant. Le prince Radziwill avait voulu fêter ainsi l'anniversaire du couronnement du roi; ce soir, à la même occasion, il y aura un grand bal chez le maréchal Bielinski : j'y suis invitée. »

—

Ce 19 janvier, dimanche.

« Le bal était superbe. Le prince royal a été d'une gaîté charmante, le roi lui avait donné une plaque montée en diamans. Le souper était splendide, exquis, et le maigre obligé du vendredi n'a rien ôté au luxe et à l'abondance; il y avait une immense quantité de mets et pas un brin de viande.

» J'ai beaucoup dansé, j'ai un mal aux pieds qui me fait bien souffrir; mais je me repens de m'être plainte, car on m'oblige à garder ma chambre pendant dix jours pour me reposer. La princesse s'inquiète de ma santé, elle craint que les bals et les veilles ne me fassent du mal. En effet, il me semble que mes couleurs ne sont plus aussi vives.

» Nous avons reçu des lettres de Maleszow; ma mère a bien voulu m'écrire elle-même; elle me recommande de me soigner, et, par-dessus tout, elle m'exhorte à me conduire avec prudence, et à me tenir en garde contre les flatteries. Elle me dit : « Ne sois pas vaine, orgueilleuse des louanges qu'on te donnera; un caprice, » plus que la beauté, décide de quelques préférences du monde. Si la raison s'endort à ces » murmures trompeurs, le bonheur de toute la » vie est en danger, et de bien haut quelquefois » on retombe de tout son poids sur la terre. »

» J'espère que les craintes de ma bonne mère ne se réaliseront pas; et, si j'ai eu de trop ambitieux désirs, je saurai les garder au fond de mon cœur. La lettre de ma mère m'arrache des larmes, je la porte sur moi, je la relis souvent. Dieu a permis que les paroles des parens allassent droit au cœur des enfans. Heureuse la jeune fille qui n'a point quitté la maison maternelle! malgré tous mes succès, je regrette plus d'une fois le château de Maleszow. »

(La suite dans les prochaines livraisons.)



Costumes des Paysans Polonais, en Lituanie.

COSTUMES DES PAYSANS POLONAIS.

DANS LES PALATINATS DE WILNA ET DE MINSK,

EN LITVANIE.

A la page 129 de notre ouvrage nous avons parlé des paysans polonais des environs de Varsovie, nos gravures ont reproduit leurs costumes, nous avons donné un aperçu de leurs mœurs et de leurs coutumes; aujourd'hui nous allons décrire la vie privée des paysans litvaniens, leurs usages et leurs cérémonies particulières.

Notre gravure représente le costume des paysans litvaniens, ou plutôt elle en donne une idée générale, car chaque province de la Pologne, de la Litvanie et des terres russiennes, apporte des nuances, des différences assez tranchées dans les habillemens du peuple.

Les hommes et les femmes portent des habits de gros drap : la couleur varie; elle est quelquefois blanche, grise, noirâtre ou bleue; la coupe est longue ou courte selon la saison. La ceinture en peau de buffle est noire ou jaune. Le paysan litvanien porte à son côté un sac en cuir, dans lequel il met son couteau, son argent et de l'amadou pour faire du feu; son bonnet est en peau de mouton gris ou noir avec un fond de drap de couleur; en été, un chapeau de paille qu'il a tressé lui-même remplace le bonnet de peau de mouton; sa chaussure est faite avec de l'écorce de tilleul ou de saule : les bottes sont un luxe réservé aux plus riches, et encore ne s'en servent-ils que les jours de fête.

Les jupons des femmes sont de différentes couleurs; leurs corsets sont en velours ou en autre étoffe de soie; elles mettent sur leur tête un fichu de couleur ou de toile blanche; leurs cheveux sont tressés et tombent sur leurs épaules; elles ont autour du cou une quantité de colliers en perles de verre, et sur la poitrine de larges amulettes.

Quand un jeune Litvanien veut se marier, ses parens engagent deux hommes mariés à être négociateurs; ceux-ci, munis d'un pain et d'une bouteille d'eau-de-vie, se rendent à la maison de la jeune fille. Tout d'abord elle témoigne un grand embarras à cette proposition inattendue, puis elle dit, pour ne pas ôter tout espoir, qu'elle consultera sa famille. Quelques jours se passent et les négociateurs reviennent; si la famille consent, on boit de l'eau-de-vie et on fixe l'époque des fiançailles.

Au jour donné, le jeune homme, accompagné de ses parens et des négociateurs (swaty), viennent tous ensemble; la jeune promise est absente, mais bientôt elle est ramenée à la maison par un des siens. On échange des poignées de mains, on se témoigne cordialement confiance et amitié, puis on pense au repas; la famille du jeune homme en a fait les frais : elle est abondamment pourvue de pain, de viandes rôties, de saucisses et d'eau-de-vie; on mange, on fait de copieuses libations, et on les répète souvent; après quoi le jeune homme met une pièce de monnaie dans un verre de fer-blanc rempli d'eau-de-vie, il le présente à la jeune fille; celle-ci jette l'eau-de-vie sur la table, prend la pièce de monnaie et remet de l'eau-de-vie dans le verre, puis elle le couvre d'un mouchoir; le jeune homme boit tout d'un trait l'eau-de-vie, et conduit hors de la chaumière la jeune fiancée; il lui dit quelques mots, bien tendres, bien vifs, sans doute, et il lui donne encore plusieurs pièces de monnaie.

Toute la société chante des couplets de circonstance.

Après ce court aparté des deux jeunes gens, la fiancée revient à la chaumière, et à son tour elle régale la société; ensuite on fixe le jour du mariage.

Le jeune homme et ses parens se rendent chez le curé; premièrement ils lui offrent un pain et un litre d'eau-de-vie, après quoi on décide le jour de la publication des bans.

Il est convenu que la fiancée pleurera beaucoup avant le mariage pour se réjouir le reste de sa vie. Trois ou cinq femmes, et jamais un

nombre pair, sont occupées à faire un gâteau (koroway); au moment où elles le transportent, tous les voyageurs qu'elles rencontrent sur la route doivent leur céder le pas; s'ils ignorent cet usage, on les en instruit en les priant poliment de s'y conformer.

Après la cérémonie nuptiale, les jeunes filles conduisent la mariée dans une pièce à part et l'habillent à neuf des pieds à la tête; après la toilette, le frère de la mariée, ou un ami de la famille, prend un oreiller, le place au milieu de la société, et fait asseoir la mariée dessus; alors ses compagnes défont sa coiffure, et en brûlent l'extrémité avec une bougie allumée... Cela veut dire une foule de choses; cela veut dire, entre autres, qu'elle doit renoncer à la coiffure que portent les jeunes vierges. Cette sorte d'adieu à l'innocence est suivi de souhaits de bonheur. Elles mettent dans les cheveux de la mariée un peu de miel ou du beurre, un petit morceau de pain et un gros (2 centimes); puis le fichu de nuit recouvre tout cela.

Le lendemain des noces le marié vient avec ses amis pour chercher sa femme et l'emmener chez lui. En passant le seuil de la porte, on brûle une botte de paille: c'est l'adieu au foyer paternel.

La belle-mère attend sa bru à la porte de la chaumière; elle lui présente la couverture de la huche garnie d'une peau de mouton retournée, puis du pain et du sel. La mariée, dès qu'elle est entrée au logis, fait trois fois le tour de la table: c'est la prise de possession; après quoi on danse, on chante, on soupe, et le couple conjugal se retire. Le lendemain le mari prend la chemise de sa femme, dans une manche il met du seigle, dans l'autre il met un demi-florin (32 centimes); tout cela est attaché avec une ganse rouge. La chemise est apportée ainsi aux parens de l'épouse.

Quand le nouveau ménage jouit d'une certaine aisance, le mari offre du linge, de la toile, des serviettes, aux gens de la noce. La mariée prend un enfant dans ses bras et demande à Dieu le bonheur d'être mère un jour; puis elle file un peu de lin, en signe qu'elle saura faire les vêtemens de sa famille. Après cette dernière cérémonie, la société se dirige vers le château du seigneur, elle va lui présenter un gâteau, une bouteille d'eau-de-vie, dont le bouchon est ficelé avec une ganse rouge, et deux aunes de toile. Le seigneur reçoit l'offrande et fait des cadeaux plus ou moins beaux, selon sa générosité. La visite au seigneur se termine par des danses au son du violon.

Les chaumières des paysans litvaniens sont bâties en bois rond; le nombre des morceaux de bois qui les composent doit être toujours impair. Les arbres qui ont été renversés par les ouragans sont rejetés. On ne s'en sert pas pour la construction; les paysans croient que c'est l'œuvre du mauvais esprit, et qu'ils porteraient malheur à l'habitation. Le maître charpentier, architecte de la chaumière, commence par mettre dans les fondations un gros (2 centimes), un morceau de pain, un peu de miel et du sel dans le côté de la bâtisse qui regarde le levant.

Les chants populaires, ces poésies simples et si riches de nationalité, donnent l'idée la plus juste et la plus vraie du cœur et de l'esprit d'une nation. La description fait connaître un peuple plus ou moins habilement, mais le chant populaire est la voix intime, le parfum du sol. Nous traduisons ici quelques chants des paysans litvaniens.

—

« Au milieu d'une vaste plaine s'élève un arbre » tout chargé de belles fleurs blanches, et courbé » sous son propre poids. Là, une jeune et charmante fillette se premenait pensive et rêveuse. » Tout-à-coup trois jeunes garçons arrivent à » l'improviste, l'un prend sa blanche main, l'autre » se met près d'elle, et le troisième se dépite » d'avoir été moins heureux ou moins adroit que » les autres.

» Dans le jardin où fleurit la lavande, la jeune » fille tresse une couronne, elle rougit, et se dit: « Couronne, ornement de ma tête, à qui te donnerai-je? » Si c'est à un brave cultivateur, toute » joyeuse je la jetterai aux flammes; mais si elle » est le partage d'un cœur indigne de moi... oh! » que cette crainte est douloureuse! je te cacherai, ma pauvre couronne, et les soupirs, les » larmes, remplaceront l'espérance. »

—

« Après avoir franchi les prés fleuris, trois » jeunes gens, montés sur des coursiers fougueux, » se présentent à la porte d'une chaumière; la » mère ne leur permet pas de passer le seuil. « Allez plus loin, leur dit-elle, ma fille est trop » jeune, le trousseau n'est pas encore fait, le » moment n'est point encore venu où elle écoutera vos propos d'amour. »

» Après avoir franchi des prés fleuris, trois » jeunes gens, montés sur des coursiers fougueux, » arrivent à la porte d'une chaumière. La mère,

» cette fois, va au-devant d'eux, elle les reçoit » joyeusement : « Viens, brillante jeunesse, ma » fille a grandi, le trousseau est fait, le temps » des plaisirs est venu. »

» Les jeunes gens traversent la cour de la chau» mière et vont droit chez le père de la fille; ils » le trouvent occupé à compter de l'argent; mais » le père est triste, il pleure : « Père, disent» ils, pourquoi pleures-tu? — Ah! puis-je rete» nir mes larmes? toi, jeune homme, tu vas » m'enlever ma fille, et à moi il ne me restera » que les regrets. »

» Les jeunes gens vont ensuite chez la mère; » la pauvre mère mesure de la toile fine, et les » sanglots l'étouffent. « Mère, pourquoi pleu» res-tu? lui disent-ils, — Ah! comment ne » pleurerais-je pas! toi, jeune homme, tu vas » m'enlever ma fille, et à moi il ne restera que » les regrets! »

» Les jeunes gens vont ensuite à l'écurie du » frère de la jeune fille; le frère selle son cheval » et se dispose à partir; des larmes roulent dans » ses yeux, son cœur est soffoqué : « Frère, » disent-ils, quel est le chagrin qui t'accable? » — Ah! comment retenir mes larmes, tu vas » m'enlever ma sœur, et à moi il en restera les » regrets!

» Les jeunes gens vont au jardin; le parfum » des fleurs embaume l'air; ils trouvent la sœur » qui tresse tristement une couronne de mariée, » elle pleure, elle sanglote : « Sœur, disent» ils, pourquoi pleures-tu?—Ah! je pleure, parce » tu vas m'enlever ma sœur chérie, et moi je » n'aurai que des regrets. »

—

Dans le palatinat de Minsk, voisin de celui de Wilna, les noces ont lieu ordinairement en automne. Depuis le 1er octobre jusqu'au premier dimanche de l'Avent, les jeunes filles ont plus de soins et plus de coquetterie dans leur toilette, et particulièrement les jeudi et samedi de chaque semaine, car ce sont les jours où on attend les négociateurs de mariage. La jeune fille en âge d'être mariée lave soigneusement la table, les bancs de la chaumière et tous les ustensiles de ménage; elle balaie : il faut que tout soit propre à faire envie. Quand ce travail est terminé, elle s'habille le mieux qu'elle peut; ses parens mettent leurs habits de fêtes, puis ils s'asseyent sans rien faire, comme des gens qui attendent; la jeune fille va et vient, ou pour avoir l'air occupée, ou pour tromper son impatience. Enfin, le négociateur arrive, il va se placer au milieu de la chambre, et salue à droite et à gauche; les parens ne paraissent pas y faire la moindre attention, et la jeune fille semble absorbée par les soins du ménage. Le père, assis en face de la porte d'entrée, reste immobile et pensif; cependant il faut bien répondre aux avances du négociateur, et il se décide à lui dire : « Voisin, sois le bienvenu chez nous. — Je te remercie, dit l'autre, j'étais bien tranquille chez moi, mais cela n'avance à rien. « Alors il chante un couplet : « Que ferons-nous de notre taureau? je vois à ses cris plaintifs qu'il appelle une compagne; hâtons le moment où nous les mettrons tous deux dans l'étable. « Après le couplet, le maître du logis se lève et invite le négociateur à prendre place; la jeune fille sort dès qu'elle le voit en train de causer; elle court chez sa tante ou chez une amie, pour lui raconter ce qui se passe; puis elles reviennent toutes deux à la maison, et chuchotent dans une chambre voisine. Le négociateur ne perd pas son temps avec le père, il énumère les vertus et les qualités du protégé. La jeune fille revient et va se placer, les yeux baissés, au coin du poêle; alors le négociateur lui dit : « Eh bien! Marine, ce ne sera pas en vain, j'espère, que je serai venu ici. » La fille n'ose rien répondre; le père et la mère prennent la parole, et disent : « Nous n'avons point d'objections à faire, le jeune homme est bien, il n'y a rien à lui reprocher, il n'est point ivrogne, point querelleur; sa chaumière est bien bâtie, sa famille est honnête, personne n'est en droit de les insulter. Qu'en penses-tu, ma fille? allons, réponds, tu n'es plus un enfant... » La pauvre fille, toujours les yeux baissés, répond à voix basse : « Comme vous voudrez, mon père. — Mais il ne s'agit pas de ce que je veux, il faut que ton consentement s'unisse au nôtre; dis-nous franchement si tu aimes le jeune homme. Tu sais que tu n'es pas de trop dans la maison, nous ne voulons pas te renvoyer; nous ne t'avons pas élevée et soignée pour que tu nous maudisses un jour, si tu n'étais pas heureuse; dis donc sans détour ce que tu penses. » La jeune fille se lève et dit, d'une parole plus articulée : « Je le veux bien, j'y consens. » A ces mots, la société s'égaie, on rit, on fait mille plaisanteries, on lance ces quolibets, qui sont les mêmes pour tous les pays, et qui sont toujours reçus avec le rire d'une part et la rougeur de l'autre. Le négociateur tire de sa poche une bouteille d'eau-de-vie, puis il dit à

la fiancée : « Allez bien vite nous chercher un verre. » La fille ne se le fait pas dire deux fois. La mère, au même moment, s'approche du poêle, attise le feu, et fait une grosse omelette; elle l'apporte sur la table; on remplit le verre qui ait le tour de la société; mais quant à l'omelette, tout le monde n'en a pas les honneurs, elle est exclusivement réservée aux parens, à la fille, à son amie et au négociateur.

Quand la bouteille est vide, la mère l'enveloppe dans un linge et la rend au négociateur; après quoi on se sépare. Cette première cérémonie s'appelle la petite trinquerie (male zapoiny). Quelquefois le mariage se rompt malgré la petite trinquerie, mais après la grande trinquerie il n'y a plus moyen de revenir sur ses pas.

Entre les deux cérémonies les préparatifs vont leur train, et la fiancée est l'objet d'un grand respect. Ses compagnes lui chantent des chansons :

La fiancée, quand elle est laborieuse et adroite, fait elle-même son trousseau; elle brode le bas et les manches de ses chemises; elle enjolive autant qu'elle peut tous ses ajustemens; mais quand une fille est maladroite, incapable, quand elle n'a pas l'amour du travail, elle risque fort de mourir vieille fille.

Le cinquième jour des fiançailles, la maison de la fiancée est ouverte à tous les voisins du village. La fiancée, accompagnée de sa meilleure amie, va d'une chaumière à l'autre, invite tout le monde, hommes, femmes, enfans, en leur faisant des salutations jusqu'à terre; en échange, on lui donne des bénédictions et on lui fait des souhaits de bonheur.

Les parens qui habitent des villages éloignés sont engagés à se trouver aux noces. Des garçons de quinze à dix-huit ans allument un pin résineux devant la maison de la fiancée; cela équivaut à un billet d'invitation ou à une communication de mariage.

Les parens et la fiancée se tiennent dans une chambre à l'écart; les voisins arrivent et ils ne trouvent que les cousins pour les recevoir. Sur les dix heures, le fiancé, le négociateur et leur compagnie se présentent; ils ont leurs bonnets sur les yeux, ils ne parlent pas, ils ne saluent pas, ils vont se placer derrière la table. Le négociateur, qui doit être sérieux et plaisant de profession, lance quelques bouffonneries; la société n'y prend pas garde, elle conserve son attitude de fâcherie. Après un certain temps, le négociateur dit d'un air impatient : « Mais où est donc le maître du logis ? Il paraît qu'il ne s'attendait pas à nos visites? » Aussitôt il quitte sa place et court à la première chambre, où il doit nécessairement rencontrer le maître; en l'apercevant, il s'écrie :« Ah! nous avons donc trouvé celui que nous cherchions! » Le négociateur prie le maître de venir se joindre à la société; celui-ci s'en défend; la fiancée se lève, le père paraît se résigner; on arrive enfin dans la salle où est la société, et on y trouve déjà la fiancée qui était entrée par une autre porte; elle fait de profondes révérences à chacun en particulier; après, on se met autour de la table, on boit de l'eau-de-vie à qui mieux mieux; on mange de la viande rôtie et bouillie, puis la compagne de la fiancée étend un mouchoir blanc sur la table. Cela fait, le jeune couple ôte ses anneaux. Le négociateur crie à tue-tête *vivat*, et les assistans le répètent plus ou moins fort, selon l'effet qu'ont produit les libations. A trois reprises on recommence les *vivat;* ensuite le couple fait l'échange des anneaux; le négociateur cache alors le mouchoir dans sa poche et en tire une paire de souliers qu'il offre à la fiancée; celle-ci les reçoit avec grâce, et ensuite elle les jette derrière elle; les garçons les ramassent et les lui rendent; elle les rejette encore une fois; le négociateur dit alors : « Je ne vous conseille pas de rejeter ainsi les souliers, la terre de nos contrées est inégale, ils sont fort utiles. » La fiancée les prend donc et les confie à sa compagne pour qu'elle les serre.

Après ces cérémonies, le fiancé quitte sa place et vient prendre la main de sa fiancée: c'est le signal de la danse. On commence assez gravement, puis peu à peu on s'anime, et la gaîté devient de l'ivresse; on danse; jeunes et vieux, tout le monde y prend part; on danse sans interruption jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus, et cela se répète quelquefois pendant plusieurs jours.

La veille du mariage, les fiancés vont à confesse, et le lendemain, le jour de la bénédiction nuptiale, qui est ordinairement un dimanche, il n'y a plus apparence de fête : les mariés s'occupent de leur ménage comme si de rien n'était.



Troki,
Ancienne Capitale de Litvanie.

De l'Impr.e de Leclere

TROKI,

ANCIENNE CAPITALE DE LITVANIE.

(Imité du polonais de FÉLIX WROTNOWSKI.)

A l'époque où l'histoire de la Litvanie sort des nuages et jette une grande lumière, apparaissent les prédécesseurs de Jagellon. On les voit portant la tête haute, le bras toujours armé, et menacés de tous côtés par les ennemis redoutables de leur foi païenne.

Les chevaliers Teutoniques et ceux du Porte-Glaive, après avoir subjugué la Prusse et la Livonie, convoitaient la Samogitie et la Litvanie; les Polonais, les Russiens et les Moskovites étaient jaloux ou inquiets de la prospérité du peuple litvanien. Les rois de Pologne, ayant embrassé le catholicisme, se déclaraient zélés convertisseurs de la nouvelle foi; d'une autre part, les Kniaz russiens et moskovites, professant la religion grecque, étaient indifférens à tout ce qui regardait l'Eglise romaine; mais tous ces peuples ensemble avaient des vues politiques et étaient animés d'une haine commune; le seul salut de la Litvanie était dans la faiblesse momentanée de la Pologne, dans le manque d'unité des terres russiennes : ce pays, soumis à plusieurs chefs, ne pouvait pas se constituer en Etat. Quant à la Moskovie, subjuguée par les Tatars, elle finit par devenir l'empire de Russie d'aujourd'hui.

Mais quand vint un guerrier qui sut diriger le désespoir du paganisme opprimé, quand vint un homme à volonté forte, sa puissance s'accrut dans cette lutte défensive. La lutte défensive devint une force conquérante, et en brisant le côté le plus faible de la barrière chrétienne, cette puissance se répandit d'abord sur les terres russiennes. La Wolhynie et l'Ukraine passèrent bientôt sous la domination de Gedymin, et son glaive victorieux atteignit Kiiow. Cette antique capitale de la monarchie varego-russienne, éteinte aujourd'hui, mais riche autrefois par son commerce avec Byzance, a été pendant plusieurs siècles ville secondaire des possessions litvaniennes. C'est de cette ville chrétienne, aux quatre cents basiliques, que le héros païen revenait triomphant dans son château natal, situé sur les bords de la Wiliia.

A mi-chemin entre Wilna et Kowno, et sur la rive droite de la Wiliia, est une haute montagne. Sur son sommet, où croît l'herbe aujourd'hui, l'on découvre à peine les fondemens d'un château, à peine si on peut en voir quelques traces. A ses pieds est un chétif village qui s'appelle Kiernow. La ville de Kowno était le chef-lieu d'un petit duché appartenant au territoire actuel de Wilna. Sur l'ancien emplacement de cette dernière ville, située au centre d'une forêt épaisse, on voyait çà et là les tertres tumulaires des grands-ducs, élevés par Swintorog, quand Kiernow, ville forte et peuplée, s'honorait du titre de capitale des ducs de Litvanie. S'il faut en croire les traditions fabuleuses, Kernus, petit-fils de Palémon, en fut le fondateur.

C'est ici qu'une nombreuse population allait au-devant du duc vainqueur, en faisant entendre le son de la trompette, en criant : *lado*, *lado*, et en battant des mains. C'est encore ici que se rassemblaient les diètes des Boïars et les troupes armées toutes les fois que le monarque projetait une expédition ou qu'il se préparait à la défense. C'est de ce lieu enfin que le grand-duc, entouré d'une cour brillante, partait pour la chasse, qui était sa passion dominante.

La chasse, pour un guerrier, était le repos, et la forêt, le lieu de ses méditations politiques ou administratives. Après avoir porté la destruction chez l'étranger, il s'amusait, se délassait en pourchassant les animaux sauvages; mais en se délassant il élevait des châteaux-forts et des villes populeuses. Une circonstance accidentelle, un rêve, une prédiction, un caprice, une gaîté soudaine, suggéraient parfois des pensées sérieuses au puissant souverain, et sa volonté ne reconnaissait rien d'impossible. Il disait, et une foule d'hommes, d'ouvriers habiles accouraient pour élever des murailles.

Un jour de l'année 1321, Gedymin, enfoncé dans la forêt, entre la Wiliia et la Waka, à huit lieues au sud-est de Kiernow, poursuivait la chasse avec un bonheur inouï. Ravi de son riche butin, il traita sa cour avec magnificence et conçut l'idée d'élever un château à l'endroit même où il se trouvait. Il l'appela Troki, parce que les cordes et les courroies dont on se sert pour attacher le gibier aux selles des chevaux

s'appellent ainsi. Outre une grande quantité d'élans, de cerfs et de biches dont étaient chargés les chariots, les serviteurs, les hommes de la suite traînaient des renards, des fouines, des lièvres et toute espèce de gibier.

Le chroniqueur Stryikowski fait observer que les Litvaniens, comme les Romains, regardaient le bonheur de la chasse comme un heureux augure. Le grand-duc Gedymin transporta donc sa résidence de Kiernow à Troki.

Quoi qu'il en soit de l'étymologie du mot, il est constant que le premier château de Troki fut bâti au milieu d'une clairière, au fond d'une immense forêt et à côté d'une fontaine. Ce château était entouré de fossés et de remparts. Aujourd'hui on voit sur le même emplacement le couvent des Bénédictins et une trentaine de maisons, qu'on appelle pompeusement un bourg.

La destinée fut en désaccord avec le bon augure, et la cité naissante ne jouit pas long-temps des prérogatives attachées à une capitale. Une rivale lui succéda dans la même année, à la suite d'une partie de chasse, et Wilna reçut les fondemens d'une nouvelle capitale; mais cette dernière ville, s'élevant sous des auspices plus favorables, n'aura pas d'égale dans toute la Litvanie.

Toutefois le château de Troki ne perdit rien de son illustration, et quand Gedymin partagea entre ses fils ses vastes Etats, il donna Troki à Kieystut, et attacha à cette possession un prestige qui ne s'effaça pas de long-temps. Kieystut, il est vrai, ne fixa pas sa résidence à Troki, il s'établit dans un lieu voisin qui fut appelé le Nouveau-Troki.

Aucun chroniqueur ne dit quel motif réel, ou quelle idée superstitieuse engagèrent Kieystut à faire sa résidence du Nouveau-Troki; mais il est à remarquer que les ducs litvaniens, quoique païens et passionnés pour la guerre, avaient un goût éminemment pittoresque. Les beautés de la nature, la variété des sites parlaient au cœur de ses habitans des forêts.

Wladislas-Jagellon aimait tellement le chant du rossignol qu'il mourut à la suite d'un refroidissement qu'il avait gagné pendant une nuit, où il s'enivrait de sa douce mélodie. Gedymin, inspiré peut-être plus par la beauté du site que par un rêve, réalisa ses désirs en élevant Wilna, tandis que Kieystut se choisissait le Nouveau-Troki.

Une partie du territoire qui s'alonge parallèlement dans les sinuosités de la mer Baltique, du nord au midi, est marquée par un nombre infini de lacs de toute grandeur. Cette chaîne de monticules, coupée par des nappes d'eau, ceint presque toute la Litvanie, comme un ruban vert brodé d'argent. La nature de ces contrées ne présente pas la majesté des montagnes et des rochers de la Suisse, ou la naïveté et le charme des beaux points de l'Italie, ou enfin la monotone mélancolie des steppes du nord, mais il n'en est pas moins vrai que les sites de la belle Litvanie ont un charme à part, une fraîcheur, une élégance que l'expression peut à peine indiquer. Des fragmens de forêts primitives sont pour ces contrées ce que sont à une figure calme et sereine de beaux et noirs sourcils. Oh! que sa physionomie est enchanteresse à cette chère Litvanie, quand le printemps la pare de ses fleurs aux mille nuances, ou que l'automne la couvre d'un brouillard transparent, de ce brouillard national que rien au monde, que le plus beau ciel ne peut faire oublier!...

A une lieue au nord du Vieux-Troki s'étend un lac qui n'a point son pareil sur la surface du pays, et l'effet de ses eaux produit une sorte de mirage que la plume ne saurait décrire.

C'est pour cette contrée que Kieystut abandonna la forêt et le château de Gedymin, c'est là où il transporta sa résidence ducale. Arrivé aux bords du lac, il n'eut pas à choisir un site, tous étaient également beaux; sa pensée s'arrêta où ses yeux se fixèrent, et il fit bâtir un château. Une péninsule est unie à la terre par un passage étroit et marécageux. Il fallut jeter une digue pour en rendre l'abord accessible; mais la digue une fois fermée, toute la péninsule devenait inabordable. Cette péninsule a la forme de trois îles ovales, et sa surface a à peine une lieue carrée; à l'extrémité et en ligne droite de l'entrée, Kieystut fit poser les fondemens du château. En été la position était imprenable; mais en hiver, quand le lac était pris par les glaces, le fort était exposé aux attaques de l'ennemi. C'est ce qui détermina à fortifier tous les abords de la péninsule; on en trouve encore les traces aujourd'hui. Une montagne, formant un cône, dominait l'extrémité de la péninsule, et sur son sommet s'élevait une citadelle entourée d'un fossé. Le cône et les bords du lac étaient protégés par un mur en demi-lune, deux bastions aboutissant au mur formaient la porte d'entrée. Il est probable que le palais ducal était construit à l'ouest, on en trouve encore quelques vestiges qui le font supposer. En regard du château on voit une île, de forme ronde et



dont le diamètre est de trois cents pas environ.

Soit moyen de défense, soit luxe, le duc voulut faire élever un édifice sur cette île; il la fit entourer d'une forte et haute muraille, hérissée de quatre tours rondes; une autre tour carrée était bâtie au milieu de la cour du château, elle semblait s'élancer dans les airs pour dominer toute la contrée; on en trouve encore les traces aujourd'hui. De cet ordre d'architecture vint la dénomination de *Grand-Château*, c'est-à-dire celui qui était situé sur la péninsule, et de *Petit-Château*, celui qui était construit sur l'île. Un pont mouvant servait au besoin de communication aux deux châteaux.

Telle fut la résidence du fils de Gedymin. Le bouillant antagoniste des Litvaniens, le grand-maître des chevaliers Teutoniques n'avait point une demeure plus magnifique. Quiconque peut comparer les palais de Troki et de Marienbourg, découvrira, autant que cela est possible après un si long temps, une ressemblance saisissante dans le dessin architectural de ces deux palais. Et quoique les restes vénérables de la demeure des grands-maîtres teutoniques aient été profanés par des replâtrages modernes ordonnés par le gouvernement prussien, et que les restes plus chéris et plus vénérables du palais de Kieystut s'affaissent déplorablement sous les pluies et les neiges, on peut néanmoins apercevoir encore que le goût et la magnificence avaient présidé à ces bâtisses.

Dans les premiers temps de la résidence du duc païen à Troki, tout était joie, amour et prospérité. Le vaillant Kieystut avait le cœur et le bras des guerriers du moyen âge. Il avait appris que la fille d'un grand seigneur de la Samogitie s'était consacrée à ses dieux et entretenait le feu sacré sur l'autel de Perkounas, dans un temple voisin de Polonga, sur les bords de la Baltique; il n'était bruit que des grâces et de la beauté de cette jeune fille. Un jour, le duc de Litvanie, revenant d'une expédition contre les Prussiens, voulut voir cette merveilleuse beauté. C'était à l'époque où les croyances païennes s'affaiblissaient, et par une fatalité qui se perpétue avec les siècles, la dissolution d'un principe national commencé toujours au trône; ainsi, Kieystut, pour son temps, était une sorte d'esprit fort. A peine eut-il vu la belle Biruta, que, sans égard pour les vœux qu'elle avait formés, il lui demanda sa main. La jeune fille était au-dessus de toutes les séductions humaines, elle ne se laissa point enivrer par les paroles du duc, et voyant qu'il résistait aux convictions de son âme, elle en vint à le menacer de la colère de Perkounas. Kieystut, dominé par la passion, ne tint compte ni des prières ni des menaces, il enleva Biruta, et comme une flèche rapide il ne s'abattit que sur le château de Troki. Des chants populaires consacrèrent cet événement dont le souvenir est encore vivant en Litvanie et en Samogitie. Epouse de Kieystut, Biruta mit au monde deux filles et six fils; le célèbre Witold était un de ces fils. La montagne sacrée, près de Polonga, porte jusqu'ici le nom de *Montagne de Biruta*.

Quelques momens d'un rare bonheur furent suivis de désolation à la nouvelle des désastres causés par les guerres. Les échos du palais ont répété des cris de désespoir! Les chroniqueurs parlent avec réticence de ces événemens.

Il arrivait maintes fois qu'au moment des négociations, et lorsque les parties contractantes cherchaient à se tromper mutuellement, les ambassadeurs des chevaliers Teutoniques entraient dans le château comme amis. Quand le duc avait pénétré leur dessein, quand il ne doutait plus de leur perfidie, il redoublait d'attention et de politesse : ruse contre ruse, c'est encore une tradition qui ne se perd pas; mais au moment où les ambassadeurs se disposaient à partir, et qu'un son de trompette annonçait au gardien de la porte d'entrée qu'il devait se tenir prêt à l'ouvrir, le même gardien entendait un cri lugubre et le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau... Il eût attendu pendant long-temps celui qui devait sortir par cette porte.

Mais la vieillesse de Kieystut fut traversée d'orages. La mort de son frère Olgerd, de ce frère bien aimé, fut le commencement de ses malheurs. Il donna son trône ducal à son neveu; mais bientôt ayant à combattre contre l'ingratitude, il dut prendre la fuite pour échapper aux dangers qui le menaçaient, et se disposer à l'attaque pour ravoir de vive force son propre château. Il advint même que Witold, devenant l'ennemi de Jagellon, se mit à la tête des Teutoniques et attaqua les deux châteaux de Troki (1390). Toutefois cette guerre intestine ne dura pas long-temps, et quand Jagellon monta sur le trône de Pologne, Witold, en gouvernant la Litvanie, porta au loin la gloire de son nom, et avec les riches butins de ses conquêtes il embellit sa résidence ducale.

Witold, à l'apogée de sa grandeur, mourut en 1430. Swidrigayllo, frère de Jagellon, à qui on donna le nom chrétien de Boleslas, succéda à Wi-

told; mais les cruautés qu'il exerça envers ses sujets, et son inimitié pour la Pologne, forcèrent Jagellon à appeler au trône ducal Sigismond, fils de Kieystut, à la condition qu'il n'accepterait jamais la royauté de la Litvanie, dans le cas même où on viendrait à la lui offrir, et qu'à sa mort il rendrait tout le grand-duché à Jagellon et à ses descendans, à la réserve toutefois des duchés de Troki et de Starodub, qui deviendraient le partage des fils de Sigismond. Ce dernier combattit longtemps Swidrigayllo, qui s'unissait tantôt aux Moskovites et tantôt aux Russiens pour se réemparer du gouvernement; et quoiqu'il fût complètement battu près d'Oszmiana, il renouvela ses tentatives, mais il mourut dans une émigration.

A son tour Sigismond commença à opprimer ses sujets et à mécontenter les grands seigneurs. Les méfiances s'accrurent de part et d'autre, et quand du fond de son château de Troki, Sigismond apercevait trois boïars parlant ensemble, il les faisait arrêter et leur faisait subir un interrogatoire. Sa conduite avec ses cousins et les autres membres de sa famille était indigne et cruelle; il s'emparait de leurs biens et les enfermait ensuite avec leurs femmes et leurs enfans dans les cachots du château de Troki. Un jour il conçut un infernal projet : sous le prétexte d'une diète, il convoqua tous les chefs de sa famille; on devait y discuter, soi-disant, des intérêts du pays, mais sa véritable intention était de les massacrer tous. Par bonheur, Ivan Czartoryski, petit-fils d'Olgerd, neveu de Sigismond, et cousin-germain d'Olelko, duc de Sluck, qui gémissait dans les prisons de Kiernow, ainsi que Dowgierd, palatin de Wilna, et Lelusa, palatin de Troki, pénétrèrent les intentions du grand-duc Sigismond, et parvinrent à empêcher l'exécution de cet horrible projet.

Sigismond avait auprès de sa personne un homme qui remplissait les fonctions d'écuyer, et qui en même temps était gardien du manége; il se nommait Sobieyko et était natif de Kiiow. Sobieyko possédait la confiance du duc; mais les chefs du complot l'achetèrent pour une forte somme d'argent, en lui en promettant plus encore. Pour frapper un coup décisif, ils firent entrer trois cents chariots de paille et de foin dans les écuries du château de Sigismond; chaque chariot cachait deux hommes armés. Ces événemens se passaient la veille du dimanche des Rameaux de l'année 1440. Sobieyko fit accroire que cette énorme quantité de fourrage était nécessaire. La nuit, Czartoryski et les deux palatins, suivis par une troupe d'hommes déterminés, se cachèrent dans un bois tout proche du château, à l'endroit où est aujourd'hui le bourg du Nouveau-Troki.

Le christianisme était déjà répandu dans toute la Litvanie, et ses habitans remplissaient avec zèle les pratiques de la nouvelle religion.

Au lever du soleil, Michel, le fils du grand-duc et toute la population de Troki, allèrent entendre la messe à l'église paroissiale. Sigismond, averti par un pressentiment secret, ou troublé par les mouvemens d'une conscience bourrelée, resta seul dans son château et entendit la messe au moyen d'une ouverture pratiquée dans sa chapelle particulière. Cet homme, qui méprisait les hommes et qui ne pouvait avoir ni amour ni pitié pour eux, aimait un ours, qui reposait auprès de son lit et qui avait le droit d'entrer à tout instant dans son cabinet. Quand la porte en était fermée, l'ours grattait et le maître s'empressait de lui ouvrir.

Pendant que l'office religieux se disait à l'église et dans la chapelle du duc, Czartoryski entra sans bruit dans le château et fit fermer les portes, puis il alla au cabinet de Sigismond et se mit à gratter à la porte; on ouvre aussitôt, il s'élance vers le duc en lui reprochant ses crimes, et animé par un juste courroux, il le prend à la gorge et le terrasse. Slawko, chambreur du duc, se précipite en avant pour couvrir son maître de son corps; mais Czartoryski le prend dans ses bras et le jette par la croisée. Sobieyko saisit aussitôt les pincettes de la cheminée, et en porta au duc un coup qui fit jaillir sa cervelle sur le mur.

Stryikowski dit qu'en 1576 il a vu de ses yeux des taches de sang dans le cabinet de Sigismond, au château de Troki.

Les gens de Czartoryski sortirent de leur cachette et se rendirent maîtres du château avant qu'on fût revenu de l'église. Les Juifs, qui ne participaient pas aux cérémonies chrétiennes, furent les premiers à s'en apercevoir et crièrent de toute leur force : *Le duc est trahi!* Le jeune Michel, en entendant cette rumeur, quitta précipitamment l'église, se jeta dans une nacelle et gagna le petit château, situé sur l'île. Les ennemis étaient en force, il ne put leur résister, et ce prince mourut dans un pays étranger.

Depuis lors, Troki ne fut plus un duché indépendant; les successeurs de Jagellon eurent le double titre de roi de Pologne et de grand-duc de Litvanie. En 1569, à l'époque de l'union définitive des deux nations, Troki devint chef-lieu du palatinat du même nom, et fut la résidence des

palatins et des castellans de Troki. Long-temps après les deux châteaux conservaient leur magnificence primitive; mais en l'année 1655, dit-on, le tzar de Moskou, Alexis Mekhaïlovitsch, après avoir envahi la Litvanie, porta une main dévastatrice sur Troki et sur plusieurs châteaux; depuis cette fatale époque le sol de la république polonaise fut jonché de ruines.

Selon les anciennes traditions, l'écroulement de la citadelle qui s'élevait au milieu de la cour, avait précédé l'année 1655. Aujourd'hui, de vieux poiriers ont enfoncé leurs racines dans le sol, et quand l'ouragan emporte des morceaux de terre et d'herbes, on aperçoit de longues crevasses sur les débris des murs. Le peuple y porte un œil craintif. Ces ruines, si imposantes par leurs souvenirs nationaux, sont un objet de terreur pour l'ignorance; des légendes mi-païennes et mi-chrétiennes entretiennent d'âge en âge la superstition du peuple.

L'église paroissiale de Troki est renommée par une image miraculeuse de la Sainte-Vierge. Le 15 août, jour de l'Assomption, on y célèbre une grande fête; on arrive en foule des endroits les plus éloignés, les uns pour prier pieusement, les autres pour s'amuser de l'affluence et du mouvement; les marchands n'ont garde de manquer cette occasion de gagner de l'argent. La population de Wilna s'y fait particulièrement remarquer, et la veille de la fête le grand chemin entre Wilna et Troki est couvert de monde qui se hâte d'accourir aux vêpres de l'Assomption. La distance est de sept lieues. On voit tout le long du chemin des hommes, des femmes qui marchent pieds nus, tout haletans; les uns portent leurs bottes au bout d'un bâton, et les autres enveloppent leurs souliers dans leurs mouchoirs. Toute cette multitude se met en différens groupes et chante pour charmer le voyage, ou bien elle se repose sous des tentes dressées avec des branches d'arbres, et boit de l'eau-de-vie et de l'hydromel. Le lendemain, dès le matin, on aperçoit dans l'air des nuages de poussière; ce sont les équipages des nobles. La fête se répète encore tous les ans avec la même pompe; mais il y a cinquante ans, l'évêque de Wilna, en personne, à la tête du clergé et des confréries municipales, portant bannières déployées et sous la garde d'une escorte militaire, marchait processionnellement sur la route de Troki. Selon des traditions plus reculées, la procession se faisait, dit-on, sous les voûtes d'un souterrain. On montre encore à Wilna des ouvertures pratiquées dans l'église des Franciscains, la plus ancienne église de Wilna, sous les murs de l'Université, et près de l'église des missionnaires à Bakszty; mais personne n'est bien sûr que ces ouvertures aient jamais existé; personne n'a franchi ces voûtes dans leur longueur, et chacun répète qu'elles communiquaient avec Troki et qu'elles traversaient même le lac.

Une princesse païenne, disent les légendes, habitait tout au fond des caveaux de Troki; un enchanteur l'avait condamnée à cette triste demeure. Pas un être humain n'était assez téméraire pour l'approcher. Mais voilà qu'une nuit, un pieux moine de Wilna rêva que si le clergé en procession pouvait pénétrer dans le caveau de la princesse enchantée, son âme pourrait obtenir le salut éternel, à condition toutefois que la procession aurait tout ce qui lui serait nécessaire pour la cérémonie; dans le cas contraire, il faudrait recommencer la procession comme si de rien n'était. L'essai ne pourrait se répéter que trois fois au plus.

Le moine fit connaître son rêve. Il obtint le consentement et l'assistance des supérieurs, et après avoir réuni beaucoup de monde et s'être muni de tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie, on se mit en marche processionnellement. Pendant un certain temps on marcha en ordre; mais la mèche des cierges commença à devenir longue; le sacristain chercha des mouchettes;.... et point de mouchettes. Voilà donc une des conditions manquées. Les cierges s'éteignent, un vent de bise souffle avec force dans les souterrains, et toute la procession regagne à grand'peine la porte d'entrée.

On fit une seconde tentative, et cette fois on tâcha de ne rien oublier; mais on s'aperçut à mi-chemin qu'on n'avait plus d'encens.... Alors force fut de rebrousser chemin.

Malgré cela, la ferveur ne se lassa pas; l'on se prépara avec plus de soin encore à faire une troisième tentative. On va, on approche, on voit le terme du voyage, on aperçoit une lumière à l'extrémité du souterrain; le moine demande un aspersoir pour bénir le chemin qu'on a encore à traverser.... Mais point d'aspersoir; on l'avait oublié!... Alors, un ouragan s'élève, le vent siffle et mugit en écho sous les voûtes, l'eau du lac déborde et toute la procession est submergée en un instant... La même tradition rapporte qu'au cœur de la montagne se trouve un château enchanté; dans le château, demeure une princesse;

elle vit là, toujours assise au milieu de ses trésors que personne n'a vus et ne verra jamais.

Sur les fondemens du château de Kieystut les Dominicains élevèrent une église et un couvent en bois; mais plus près de l'ancienne entrée du vieux château, un supérieur des Dominicains parvint, à force d'économies, à construire une église et un couvent en briques. Un des bastions du château servit à la garde des archives du district de Troki; le reste fut labouré; on en fit des jardins et on y planta des concombres, ce qui est l'unique branche de commerce pour les habitans de la ville.

Quant au petit château construit sur l'île, comme il est isolé, il a résisté à la destruction. Aujourd'hui c'est le plus imposant monument de la Litvanie; ses ruines ont conservé une sorte de majesté. Un des bastions du rempart a fléchi sous les efforts des siècles; mais les trois autres sont debout, comme des modèles de cette grandiose architecture. Ils offrent l'aspect d'un crâne humain qui, rejeté par les ondes, gît au pied de ces ruines. Mais à qui appartenait ce crâne? est-ce à un Teutonique, à un Tatar ou à un Moskovite de l'ancienne souche? Qui pourra résoudre cette question?

L'épervier fait entendre ici sa voix perçante. Les ombres des anciens maîtres semblent évoquer le passé. Ruines! grand et noble souvenir national, que les siècles vous épargnent! Il vous faut encore des vengeurs! Votre voix puissante appelle un héros! et un poète! OLYMPE CHODZKO.

ÉLECTION ET COURONNEMENT DES ROIS DE POLOGNE.

L'ancienne Pologne fut une véritable monarchie constitutionnelle républicaine : monarchie, parce qu'elle eut un roi; monarchie constitutionnelle, parce que l'autorité de roi y était restreinte, et la souveraineté de la nation modifiée et limitée par la loi; républicaine, parce que toute prépondérance dans la vie politique de l'État appartenait à la nation. On peut même dire, comme l'observe judicieusement le savant Lelewel, que l'ancienne Pologne était une véritable et pure république, revêtue seulement des formes de la monarchie constitutionnelle. Cependant la liberté polonaise, pour nous servir de l'expression de M. Thiessé, n'arriva pas tout armée; elle vivait dans les mœurs et dans la pensée des citoyens avant d'être garantie par un code de lois. On pourrait faire remonter l'origine de la forme républicaine à Wladislas Lokietek; mais cette forme n'a eu rien de fixe, rien de stable jusqu'au milieu du XVIe siècle. Les diètes faisaient des propositions, que la nécessité d'avoir des troupes et de l'argent réduisait toujours les rois à accepter. Sigismond-Auguste, qui n'avait point de fils, consentit sans peine à reconnaître qu'à sa mort la couronne deviendrait élective. Jusque là elle l'avait presque toujours été de fait; alors elle le fut de droit. Il acheta volontiers son repos par un sacrifice qui ne lui coûtait rien : il joignit à cette concession quelques autres articles, dont on fit une charte solennelle, sous le nom de *pacta conventa*, que tous les successeurs de Sigismond juraient de maintenir avant leur avénement au trône. Les principaux articles de la charte accordée par Sigismond garantissaient que la couronne serait élective, et que le roi ne pourrait pas se désigner un successeur de son vivant; que tout noble polonais aurait droit de suffrage pour l'élection du roi; que, si le roi se permettait d'enfreindre les lois et de méconnaître les priviléges de la nation, les sujets seraient déliés de leur serment de fidélité. Ces priviléges furent encore étendus par les intrigues étrangères, ou par l'ambition des concurrens, décidés à tous les sacrifices pour obtenir la préférence. Dès que la couronne fut mise à l'enchère, la porte fut ouverte à tous les princes étrangers qui voulurent travailler à détruire l'indépendance de la Pologne.

Quand le roi mourait, on ne lui rendait point les honneurs funèbres avant l'élection et souvent avant le couronnement de son successeur. C'était une des premières actions du nouveau roi. Pendant l'interrègne, l'archevêque de Gnèzne, primat du royaume, en avait l'administration : il envoyait ses *universaux* dans les provinces pour l'assemblée générale, en déterminant le temps de l'élection, la quantité de jours qu'elle devait durer, et le lieu où elle devait se tenir. On députait aussi quelques sénateurs à l'armée, pour aider les généraux de leurs conseils; et l'on faisait un inventaire exact du trésor de la couronne. Tous



les tribunaux étaient fermés, et, à l'exception de la juridiction des maréchaux, toutes les juridictions cessaient. Le lieu choisi pour l'élection était voisin du village de Wola, à peu de distance de Warsovie, et là tout se passait dans le même ordre qu'à l'élection de Henri de Valois (*Voyez* page 27). Au jour fixé pour l'ouverture de la diète, le sénat et les nonces assistaient à une messe solennelle dans l'église de Saint-Jean de Warsovie, pour invoquer l'assistance du Saint-Esprit, et se rendaient ensuite au *kolo*, où, après l'élection du maréchal des nonces, on formait une confédération par laquelle les membres de la diète promettaient par serment de ne point se séparer sans élire un roi, de n'en reconnaître aucun s'il n'est élu d'un consentement unanime, et de ne lui obéir que lorsqu'il aura juré l'observation des *pacta conventa* et des autres lois du royaume. Cette union formée, on agitait les *exorbitances*. Quoique l'autorité du roi fût restreinte dans les bornes les plus étroites, et que la nation, jalouse de son indépendance, examinait avec scrupule la conduite de son prince, cependant il se trouvait toujours à la fin de chaque règne quelques sujets de plainte et de réforme. L'interrègne était un temps favorable où l'on corrigeait ces abus. On remettait les lois dans leur vigueur; on en faisait de nouvelles; on abrogeait les usages contraires aux immunités de la noblesse; et l'on prescrivait au roi futur des devoirs dont il ne pouvait s'écarter.

Les ambassadeurs étaient admis, non d'après le rang des couronnes, mais suivant l'ordre de leur arrivée. Ils étaient introduits par le maréchal des ambassadeurs, nommé exprès pour cette cérémonie, et haranguaient en latin. Le président répondait pour le sénat; le maréchal des nonces, pour la noblesse. Les confédérés juraient ordinairement de ne s'attacher à aucune faction, et il était défendu aux ambassadeurs de demeurer à Warsovie, afin qu'ils ne puissent rien tenter contre la liberté des délibérations. Mais ces règles étaient mal observées, surtout aux dernières élections de nos rois. Les ambassadeurs cabalaient publiquement; les ministres des candidats répandaient l'or, donnaient des repas somptueux, dont la magnificence dégénérait souvent en débauche et en ivrognerie. Des hommes ambitieux et avides, faisaient tourner la liberté nationale à leur avantage personnel; ils vendaient impunément leurs suffrages, recevaient les dons des étrangers, et mettaient à prix le trône, après avoir enfreint la première loi de la confédération. Ces hommes mercenaires montraient d'ordinaire peu de bonne foi à l'égard de celui auquel ils s'étaient engagés : s'ils n'avaient plus rien à recevoir, ils oubliaient bientôt ce qu'ils avaient reçu, et passaient volontiers dans le parti d'un autre candidat plus opulent, sacrifiant ainsi leurs droits à la table ou à la bourse des candidats.

Hans de Schweinichen, écuyer de Henri, duc de Liegnitz, et auteur d'un manuscrit qu'on vient de publier sous le titre, complètement moderne, de *Amours, plaisirs, vie des Germains au* XVIe *siècle*, a conservé quelques traits des mœurs polonaises, que l'histoire ne dédaignerait pas, et que le lecteur ne trouvera pas déplacés ici.

Le duc de Liegnitz prétendit aussi au trône de Pologne. Il s'y rendit en 1576, escorté de son inséparable *Schweinichen*. A Krakovie, le duc Henri fut invité à un magnifique festin par le palatin Pierre Zborowski, et les libations polonaises éclipsèrent, s'il faut en croire le narrateur, la magnifique ivrognerie allemande. Tous les convives, pour prouver leur attachement au futur roi de Pologne, dont ils juraient de soutenir la cause, brisèrent à la fois, sur leurs occiputs, leurs grands coupes de cristal remplies de vin de Tokai. Les Polonais donnèrent en même temps à Henri une preuve évidente de leur probité presque fabuleuse. Le duc, ivre après le repas, avait essayé de figurer dans un quadrille; sa bourse, qui contenait 1000 florins, et une chaîne d'or de la valeur de 1700 rixdallers, le gênaient dans ses mouvemens. Il confia l'une et l'autre aux premiers valets qu'il rencontra. De la main des subalternes ces précieux objets passèrent dans celles des seigneurs. Liegnitz, qu'on emporta chez lui dans un état peu raisonnable, oublia de redemander la bourse et la chaîne; et le soir Hans s'aperçut avec douleur que ces deux objets précieux lui manquaient. En s'éveillant, le duc, revenu à lui, ne put se rappeler ni la figure ni le nom des dépositaires. Mais, dans toute cette foule bruyante du bal, nul n'avait songé à s'approprier les deux objets. A dix heures du matin, deux Polonais se présentèrent et remirent entre les mains de Hans la bourse et la chaîne : c'étaient des nobles, des courtisans. Hans donna dix ducats de gratification à chacun d'eux, et leur joie fut extrême : ce qui complète le tableau.

Chaque noble avait droit de suffrage, aussi bien que les villes de Duntzig, de Krakovie et de Wilna. Les voix étant recueillies, l'archevêque de Gnèzne prononçait un discours, et s'écriait à la

fin : « Je nomme roi de Pologne, et grand-duc de Litvanie..... et prie le roi céleste qu'il veuille aider, dans une si pesante charge, ce roi qu'il nous a de tout temps donné par sa providence, et qu'il lui plaise que son élection soit heureuse à la république, mais salutaire principalement pour la religion catholique. » Ensuite il commandait aux maréchaux de publier la nomination; ce qui étant fait, il entonnait une hymne de grâces au bruit du canon, des trompettes et des tambours. L'élection ayant été signifiée au prince élu, il se hâtait d'arriver à Warsovie, où, après avoir fait serment dans l'église de Saint-Jean, à genoux, d'observer les conditions que les ambassadeurs avaient accordées en son nom, le primat lui remettait entre les mains le décret de son élection, signé et scellé des sceaux des principaux seigneurs qui y ont assisté. Les généraux publiaient alors à la porte que le roi légitimement élu a accepté son élection, et l'archevêque entonnait le *Te Deum*. Le sénat délibérait ensuite avec le primat sur le jour du couronnement, que l'on envoyait signifier aux particuliers de chaque province; et le roi leur écrivait, parce qu'il ne pouvait dépêcher encore ni députés ni ambassadeurs. Il y avait encore d'autres différences entre un roi élu et un roi couronné : les maréchaux ne tenaient point devant le roi élu leurs bâtons de cérémonie levés, mais baissés; il ne pouvait remplir aucune fonction royale avant d'avoir obtenu les enseignes, qui sont la couronne et le sceptre; les chanceliers ne scellaient rien que le roi défunt ne fût inhumé, qu'ils n'eussent rompu leurs sceaux sur sa tombe, et qu'ils n'en eussent obtenu des nouveaux : ce qui n'arrivait qu'après le couronnement.

Le roi élu, en arrivant à Krakovie pour son couronnement, y faisait une entrée royale. Il descendait au château, et se rendait ensuite à l'église cathédrale de Saint-Stanislas, où le chapitre le recevait avec les honneurs royaux. On chantait le *Te Deum*, et quelques jours après on faisait la cérémonie du sacre. Auparavant, il allait dans un char à un lieu de dévotion de la ville nommé Skalka, où saint Stanislas, évêque de Krakovie, fut martyrisé par les soldats du roi Boleslas en 1079; la couronne royale, dont la Pologne avait été long-temps privée pour ce meurtre, ne lui ayant été rendue qu'à cette condition. De là le roi allait à pied à l'église cathédrale, et le lendemain il devait y retourner encore pour communier devant le tombeau de ce saint martyr. Le jour suivant était celui du couronnement. L'archevêque de Gnèzne, dans l'église duquel la cérémonie se faisait autrefois, l'accomplissait, comme primat du royaume, dans la cathédrale de Krakovie. Il disait la messe solennellement, assisté des principaux évêques; donnait la communion au roi, lui mettait sur la tête une couronne d'or, lui donnait le sceptre à la main droite, et en la gauche une pomme d'or, avec une croix pareille à celle de l'empereur. Le roi montait ensuite sur un trône élevé, et le *Te Deum* était chanté

Le lendemain du couronnement, le nouveau roi faisait une cavalcade par la ville, la couronne sur la tête, et suivi des évêques et des sénateurs qui venaient de lui prêter serment de fidélité. Arrivé sur la place nommée Braçkà, il montait sur un trône dressé sur un haut échafaud. Le sénat occupait des siéges plus bas, et on présentait de nouveau au roi le sceptre, la pomme d'or et l'épée. Il se levait, tournait cette épée vers les quatre parties du monde; après quoi il en donnait l'accolade à ceux des nobles qui se présentaient à genoux devant lui pour la recevoir, et qui ensuite pouvaient se qualifier *chevaliers dorés*, c'est-à-dire à l'*éperon d'or*. Les magistrats de la ville prêtaient serment à leur tour, et le roi retournait au château, où, selon la coutume, il tenait table pendant plusieurs jours.

Le couronnement de la reine avait lieu aussi à Krakovie, et c'était encore l'achevêque de Gnèzne qui en faisait la cérémonie. La reine recevait des présens de la noblesse et des communautés; mais on ne lui devait ni hommage ni serment de fidélité. Son douaire était assigné par les états sur le revenu de plusieurs castellanies. Le roi avait l'usage d'accorder les charges à sa prière, et ceux qui en étaient pourvus lui faisaient présent d'une ou de deux années du revenu, ce qui n'allait point à la charge du royaume. *Bone*, femme de Sigismond Ier, aussi ambitieuse et avide qu'elle était belle et gracieuse, profita si bien de ce privilége, qu'en peu de temps elle devint une des plus riches princesses de son temps. Aussi la corruption et la vénalité ne furent jamais poussées plus loin. Emportée un jour par la vivacité de son caractère, dans une conversation qu'elle eut avec l'évêque Przerembski, au sujet de son départ pour l'Italie, elle dit à ce respectable prélat : « Et vous, monsieur l'évêque, vous qui avez acheté l'évêché!.... — Je l'ai acheté, riposta l'évêque, parce qu'il a été à vendre. »

XAVIER GODEBSKI.



HISTOIRE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.
(1139 - 1333.)

Cette époque, qui embrasse 194 ans, comprend la *Pologne en partage,* c'est-à-dire, soumise à plusieurs chefs de la famille des Piasts.

Après avoir été un État compacte et gouverné par un seul chef, la Pologne fut divisée en duchés indépendans. Ce morcellement, source inévitable d'anarchie et de calamités, semblait menacer le pays d'un anéantissement total. Dans ce choc des opinions, des tendances différentes pour amener le bien général, les seigneurs et l'aristocratie devenaient de plus en plus influens et s'appliquaient à restreindre le pouvoir des rois.

Dans les époques précédentes nous avons vu la Pologne en lutte continuelle, et ces luttes, cet esprit de conquêtes, étaient une condition de son existence. Cerclée par des voisins inquiets et entreprenans, elle devait se maintenir toujours en état de guerre. Sous le règne des Boleslas, l'ennemi agresseur fut repoussé, et sur les territoires habités par les Slaves, et injustement conquis, s'implantaient les principes de la nationalité slavo-polonaise.

Les Miéczyslas et les Wladislas, indolens par nature et portés à la paix, n'avaient ni assez de force, ni assez de volonté pour repousser l'agression des puissances environnantes, ils fléchissaient sous la force des choses et cédaient presque sans résistance le sol agrandi par leurs pères. Ainsi la Pologne, sous ces règnes divers, fut tour à tour victorieuse ou vaincue, agrandie ou resserrée dans ses limites.

Peut-être la générosité et la loyauté, ces traits distinctifs du caractère polonais, furent-elles une des causes des guerres de la Pologne. Maintes fois les Boleslas mirent leurs armées et leur propre personne à la disposition des peuples voisins, accablés sous la tyrannique puissance des empereurs d'Allemagne; maintes fois aussi ils vinrent au secours des Russiens opprimés par leurs ducs. Toujours la Pologne offrit aux faibles une intervention armée, et de là les guerres éternelles de réactions et de représailles.

A ces causes de perturbation il faut ajouter le caractère si éminemment belliqueux des Polonais et la valeur héréditaire des rois de cette époque. La nature humaine cherche des compensations, une vie exposée aux hasards de la guerre promet la gloire ou une mort glorieuse; la fortune, les richesses viennent sourire aussi aux âmes d'une trempe moins élevée.

Dans ce temps les Polonais, plus hardis et plus heureux que leurs voisins dans leurs tentatives, attaquaient les peuplades lointaines par terre et par mer, et rapportaient dans leurs foyers tout ce qu'ils trouvaient chez elles de plus précieux. Maîtres absolus de la terre soumise à leur domination, les rois ne conféraient des fiefs qu'aux regnicoles, à la charge de servir en temps de guerre. Presque toute la Pologne était donc militaire. L'entretien du soldat coûtait fort peu ou rien; et d'immenses richesses, provenant des tributs que payaient les Poméraniens, les Prussiens et les Russiens, rendaient la guerre facile. Il faut ajouter à ces élémens de prospérité l'influence que la Pologne exerçait déjà sur des pays qui devaient un jour se réunir à elle, soit volontairement, soit par droit de succession.

Les temps ultérieurs n'offriront plus d'exemple de ces conquêtes qui donnaient aux rois un pouvoir absolu; mais à l'époque où ce pouvoir s'affaiblissait, celui des grands commençait à prendre plus d'extension.

WLADISLAS II (1139-1148).

Boleslas Bouche-de-Travers mourut en 1139, et partagea la Pologne entre ses cinq fils : Wladislas II, en sa qualité d'aîné, eut en partage les provinces de Krakovie, de Lenczyça, de Siéradz, de Silésie et de Poméranie, en lui donnant l'auto-

rité suprême sur ses autres frères; ceux-ci devaient lui jurer obéissance. Boleslas IV, *le Frisé*, eut la Mazovie, la Kuïavie, les terres de Dobrzyn et de Culm. Mieczyslas III, *le Vieux*, eut les provinces de Gnèzne, de Posen et de Kalisz. Kasimir, encore tout enfant, fut oublié dans les dispositions testamentaires du feu roi, et devait se résigner en attendant l'accomplissement de l'apophtegme de son père. (*Voy*. page 168.)

Wladislas II, né en 1104, avait trente-cinq ans quand il monta sur le trône; c'est à Krakovie qu'on le salua du nom de roi des Polonais; mais la mort de Boleslas avait jeté la Pologne dans une douleur profonde, on le regrettait d'autant plus qu'il y avait tout lieu de craindre que l'Etat ne tombât dans l'anarchie par suite de ses dispositions. Les craintes de la nation furent bientôt justifiées: l'ambition d'Agnès, femme de Wladislas II, hâta la crise qui se préparait. Le roi, faible, indolent, n'eut ni le pouvoir, ni la volonté d'échapper à l'influence d'Agnès; dominé par cette femme, il lui abandonna, pour ainsi dire, les destinées du pays, et par une conséquence qui appartient à tous les caractères faibles, il ne sut être ni juste, ni bon. Ses frères, confiés à sa tendresse, furent négligés; Agnès avait juré leur perte; trouvant son royaume au-dessous de son ambition, elle voulait les dépouiller et régner seule sur toute la Pologne. Elle avouait sans honte qu'elle eût préféré la mort à une union si peu digne de son rang, et que cette puissance restreinte la rendait indigne du sang illustre qui coulait dans ses veines.

Son ambition réveilla l'avidité de l'Ordre équestre qui, pour augmenter ses franchises et sa fortune, entreprit de fortifier l'autorité de l'aristocratie, cherchant à être utile aux grands pour leur devenir ensuite nécessaire et partager avec eux la souveraineté.

La division du pouvoir amena les funestes conséquences qu'on devait en attendre, les calamités d'une prochaine anarchie commençaient à se faire sentir: on donnait des ordres contradictoires, on se refusait obéissance, chacun des princes voulant prendre le plus tôt possible possession de son héritage. Enfin, pour arrêter les abus, pour prévenir les déprédations qui menaçaient la Pologne, les candidats convoquèrent une assemblée à Krakovie pour la fin de l'année 1139. Cette assemblée avait pour but de régler promptement et définitivement le mode d'administration publique. Il y fut arrêté que toutes les provinces appartenant aux plus jeunes princes seraient soumises à l'autorité des aînés; que Wladislas II, en sa qualité d'aîné, prendrait le titre de roi et aurait la suprême autorité sur les princes ses frères; qu'en cas d'attaque ou de rebellion, tous les princes réuniraient leurs forces nationales, mais qu'au roi exclusivement appartenait le droit de déclarer la guerre. Cette convention fut sanctionnée par tous les votes de l'assemblée. Wladislas II fut nommé tuteur du jeune Kasimir. Après ces dispositions, après cet accord momentané des partis, chacun des princes se retira dans ses Etats respectifs en 1140.

Mais la tranquillité ne reposait point sur des bases solides; la reine, l'ennemie des Polonais, intriguait à l'intérieur et excitait les Bohémiens et les Russiens à tenter de nouveaux envahissemens. L'esprit de cette femme était sans repos pour le mal; quand ce pouvoir lui manquait pour nuire au pays, elle s'adressait à l'âme débile du roi.

Supplications, prières, larmes, caresses, elle mit tout en œuvre pour réveiller l'ambition de Wladislas, elle lui montra comme une honte pour lui le partage du royaume; et lui, sans force pour vouloir, sans détermination pour agir, consentit à se laisser conduire; mais avant d'en venir à une violence ouverte il décora du nom d'utilité publique son infâme action, et, pour avoir l'air de ne pas sortir des voies de la légalité, il convoqua en 1141 une nouvelle assemblée à Krakovie. Plusieurs seigneurs de marque s'y rendirent.

Le roi, dirigé par la pensée d'Agnès, exposa les inconvéniens attachés au partage d'une monarchie et l'urgente nécessité de réunir le pouvoir dans une seul main. Selon l'usage germanique, la reine était présente à la séance, discutant la question contradictoirement avec les grands et appuyant la proposition de Wladislas de preuves qui auraient pu être valables, si elles étaient sorties d'un cœur droit et d'une bouche sincère. Elle démontra avec une force de logique, qui aurait pu être convaincante, qu'un seul maître était suffisant pour l'Etat. Elle rappela les désastres du dernier règne et elle les attribua avec raison aux dispositions de Wladislas-Herman, qui avait partagé les biens de la couronne entre Zbigniew et Boleslas. Elle ne désavoua pas que le gouvernement, tel qu'il était, ne fût bon en lui-même, si chacun des princes qui en possédait une partie voulait ne s'occuper qu'à en affermir les fondemens en se soumettant à l'obéissance supérieure et en se réunissant tous ensemble dans l'intérêt



de la nation; « mais loin de là, disait-elle, à chaque moment ils sont prêts à rompre tous les rapports qui les lient à mon époux. » Elle prétendait même, sur de fausses suppositions, que la subordination était déjà détruite. Elle cherchait à prouver que les anciennes lois étaient sur le point d'être abolies par la force et l'impunité, et elle ne voyait plus dans l'Etat que de pitoyables débris qu'il fallait se hâter de recueillir, parce qu'ils devenaient d'autant plus difficiles à rassembler que chaque parti trouvait de l'avantage dans sa désunion et un bien personnel dans l'affaiblissement et la ruine de tous les autres.

Le front du roi respirait l'approbation en entendant les paroles d'Agnès; son œil s'animait sous le feu de cette ardente ambition... La reine croyait avoir convaincu l'assemblée, mais, à son grand étonnement, elle condamna une entreprise qui violait ouvertement le testament de Boleslas Bouche-de-Travers, et elle fit sentir au roi que son projet d'unité serait la source d'une guerre inévitable entre lui et ses frères, qui sans doute, pour se défendre, auraient recours aux armes étrangères. Ces représentations firent peu d'effet sur le monarque. Sur-le-champ il envoya des ordres dans tout le pays et même dans les provinces dévolues par héritage à ses frères, afin que tous les impôts prélevés fussent versés dans son trésor; cet ordre était accompagné de menaces de destitution ou d'emprisonnement pour les magistrats qui refuseraient obéissance au roi.

Les princes, étonnés d'une mesure aussi arbitraire, s'y soumirent pourtant sans murmurer; mais les projets du roi n'étaient accomplis qu'en partie. Après avoir épuisé, par ses exactions, toutes les provinces de ses cohéritiers, il leva le masque et se prépara à les envahir.

Il n'eut garde d'accomplir seul la plus infâme des actions; il appela à son aide les puissances étrangères. Issu d'une duchesse russienne, il se ligua avec les Russiens. Vschévolod, duc de Kiiovie, mit une armée à sa disposition, et les villes et les châteaux se rendirent à discrétion l'un après l'autre. Le peuple, qui se laisse facilement éblouir par l'éclat de la fortune, se ralliait à ses bannières; la crainte y avait peut-être autant de part que l'entraînement. Les frères du roi, indignement dépouillés, n'osèrent d'abord se défendre ouvertement; ils employèrent des voies conciliatrices auprès de Wladislas et d'Agnès; ils supplièrent le roi de revenir à de meilleurs sentimens. Leur soumission n'atteignit pas le but qu'ils se proposaient; on fut sourd à leurs prières; on resta froid, impassible en présence des malheurs qu'on leur avait causés. Cette dureté aliéna les esprits, et l'entrée des troupes étrangères souleva contre le roi plusieurs seigneurs, à la tête desquels on voyait figurer l'archevêque de Gnèzne et le palatin de Sandomir.

Les princes opprimés trouvèrent des vengeurs jusque dans la cour même de Wladislas. Pierre Dunin, comte de Skrzynno, illustré par ses exploits autant que par sa parenté avec Boleslas Bouche-de-Travers, ne put voir sans une profonde indignation l'ambition criminelle de la reine et la servile complaisance de son époux. Il reprochait au roi son injustice envers ses frères et le blâmait avec une rude franchise d'avoir usurpé leurs provinces. Agnès le haïssait, et Dunin, peut-être par dédain, ne s'en était point encore aperçu; et sans cesse il ranimait sa haine en condamnant son ambition. L'orage grondait sur la tête de Dunin; toutes les femmes comprennent le plaisir de la vengeance; mais pour une âme comme celle d'Agnès, la vengeance est le premier besoin.

Wladislas, comme tous les caractères petits et mesquins, ne supportait pas le langage de la vérité. Les remontrances de Pierre l'offensaient et l'irritaient; mais il fût resté passif sans la haine toujours active de la reine. Elle résolut enfin de se défaire de l'importun conseiller.

Une saillie, une réponse provoquée, échappée dans l'enjouement d'une conversation, décida du sort du comte.

Un jour d'hiver de l'année 1144, Wladislas et Dunin étaient à la chasse au sanglier; s'étant égarés dans un bois épais, dont ils ne connaissaient pas les issues, et ne pouvant rejoindre leurs équipages, ils furent contraints de passer la nuit à la belle étoile. Fatigués de la chasse et de leur course à travers bois, ils prirent le parti de se coucher à terre, et bravement ils se mirent à rire de leur mésaventure. Le roi était railleur sans tact et sans délicatesse; il ne connaissait point les malices qui font rire l'esprit sans blesser le cœur... Tout-à-coup, il se prend à dire à son compagnon : « Tiens, cher comte, ta femme se repose sans doute plus mollement sur le duvet avec son petit abbé de Skrzynno, que nous ne reposons ici. — Et la vôtre, Sire, riposta sur-le-champ le comte, goûte plus de délices auprès de son Dobiesz, que nous n'en goûtons ici. » Cette réponse, plus audacieuse que plaisante,

outrepassait la familiarité que le roi avait permise à Dunin ; elle le piqua, et comme dit un historien : « Par une prédestination qui n'appartient qu'aux maris, le roi était le seul dans le royaume qui ignorât la conduite de sa femme. » Il en parla à Agnès, et de ce moment elle jura la perte du comte. La princesse, gravement compromise, sut se justifier aux yeux de son époux, et Dobiesz, officier de la garde du roi, se réserva le soin de la vengeance.

Pierre Dunin faisait célébrer à Breslau, dont il était gouverneur, les noces de sa fille Iaxa avec un duc de Syrbie ou Servie (aujourd'hui Misnie). Dobiesz, l'amant de la reine, à la tête de quelques hommes déterminés, enleva Pierre du château même où se faisait la fête, et le mena devant le roi, qui, excité par la haine d'Agnès, fit arracher la langue et crever les yeux à son favori. Les anciennes chroniques disent que le comte recouvrit plus tard la parole et la lumière. Comme il était immensément riche, on croit qu'avec la promesse d'une forte somme le bourreau se laissa fléchir et n'accomplit qu'à demi la mutilation dont il était chargé. Dunin, notez bien, fut guéri, et, selon quelques traditions, la parole et la lumière lui revinrent miraculeusement, en récompense sans doute de ses exploits guerriers et de son dévoûment à la patrie, et mieux encore, dit un chroniqueur, parce qu'il avait fondé jusqu'à soixante-dix-sept églises et couvens dans différentes villes de la Pologne. L'historien Dlugosz cite quarante-deux principales églises et le nom des villes où elles furent élevées par Dunin. Quoi qu'il en soit, et en n'admettant que le second chiffre, le nombre en est encore prodigieux.

Le crime dont Wladislas venait de se souiller souleva la population, et tout homme en état de porter les armes prit part à cette juste et menaçante insurrection. Le palatin de Sandomir en donna le premier l'exemple. Il défit la garde de Wladislas et les Russiens ses alliés, sur les bords de la Piliça. Le clergé se déclara en faveur des jeunes frères du roi, et demanda au pape Eugène III de prévenir, ou plutôt d'arrêter la honte d'un scandale public. Leurs vœux ne furent point exaucés, parce que le pape avait besoin de l'empereur Conrad II, qu'il voulait mettre dans ses intérêts, étant lui-même persécuté à Rome. Il désirait ardemment qu'il se croisât contre les Musulmans qui, à cette époque, opprimaient les chrétiens en Palestine. Conrad partit pour la Terre-Sainte, après avoir recommandé sa nièce Agnès au cardinal Guidoni, chancelier de Rome. Le chancelier était chargé de la défendre contre les persécutions de ses beaux-frères.

Ce n'était point assez pour Agnès d'avoir chassé de leurs provinces les ducs Boleslas et Henri, elle voulait encore les exiler du royaume. Les princes s'étaient réfugiés à Posen, chez Miéczyslas : Wladislas allait les en éloigner ; mais les incursions des Poméraniens l'empêchèrent de couronner son usurpation par cet acte de barbarie.

Les troubles intérieurs de la Pologne entravèrent les revenus qu'on destinait à la guerre de la Palestine, et le pape lança son anathème contre Agnès, la cause unique de tous les maux qui accablaient le pays. L'archevêque de Gnèzne, fortifié dans sa volonté par la vigueur du pape, agit de même à l'égard de Wladislas et de ses partisans ; ces mesures affaiblirent le parti du roi, mais ne l'empêchèrent pas de tenter la fortune.

Après avoir réuni un certain nombre de Russiens, de Polovtzes ou Pétchenègues, qui étaient encore païens, Wladislas, au commencement de l'année 1148, assiégea la ville de Posen. Toute sa tactique consistait à éviter les risques de cette expédition. Il se borna donc à bloquer la ville, à détruire tous ses abords, et rien n'était plus conforme aux vues des troupes qu'il commandait. Pour ses troupes, soutien d'une cause ruinée par le parti national, faire la guerre, c'était piller et ravager. Répandues au loin dans la campagne elles n'avaient rien à redouter de la ville en état de blocus.

Les instantes prières des frères du roi, les larmes, les malheurs de tant de victimes de la brutalité soldatesque, ne purent fléchir Wladislas. On eut recours à un dernier moyen de salut : Jacques, archevêque de Gnèzne, vénérable par son âge et plus encore par ses vertus, vêtu pontificalement, et placé dans une voiture découverte, se rendit au camp de Wladislas. Il lui exposa les malheurs attachés à la guerre civile, et il supplia le roi d'arrêter la source de tant de calamités. Wladislas écouta l'archevêque sans témoigner la moindre émotion, et dédaigna ses remontrances au point de ne pas même s'engager par une promesse. L'archevêque lança alors son excommunication sur le roi et sur son armée, et, en faisant tourner les chevaux pour revenir à Posen, une des roues de sa voiture

s'embarrassa dans la tente du roi; celui-ci fut renversé par le choc, et ses jours furent en péril. L'armée prit cet accident pour un mauvais augure, et son courage s'affaiblit.

Sur ces entrefaites, le parti des ducs assiégés prenait plus d'extension; il s'accroissait en hommes et en ressources de tous genres. Un nombre considérable des volontaires de la Grande-Pologne, unis aux Sandomiriens, aux Mazoviens et aux Kuïaviens formaient des corps de partisans et harcelaient l'armée assiégeante par des combats partiels. Ces partisans vinrent à bout d'établir des intelligences avec la garnison, et, tandis que Wladislas s'oubliait dans les délices des fêtes et des voluptés, les assiégés, au moyen d'un signe convenu, se préparait à une attaque simultanée avec les partisans. Ce signe était de montrer à trois reprises un écusson rouge du haut de la tour de Saint-Nicolas. Au moment où on aperçut l'écusson pour la première fois, un des ducs russiens demanda au roi ce que cela pouvait signifier. Wladislas lui répondit, avec le dégagement d'un homme qui ne veut pas troubler ses plaisirs par de tristes suppositions, que c'était certainement ses frères qui demandaient la paix. Le duc russien conseilla au roi d'aller au-devant d'un accommodement, car les chances de la guerre étaient incertaines; Wladislas repoussa le conseil, sûr qu'il était de la victoire.

A midi précis, pour la troisième fois, l'écusson rouge parut au haut de la tour, et à l'instant même la garnison fit une sortie générale; ayant opéré sa jonction avec les partisans du dehors, ils tombèrent à l'improviste dans le camp des Russiens, et les surprenait, buvant, mangeant, fatigués de leurs excursions et hors d'état de se défendre; ils furent presque tous égorgés. Maîtres du camp, ils se dirigèrent aussitôt sur ceux qui fourrageaient la plaine, et, les trouvant dispersés, ils en firent un horrible carnage. Dans cette épouvantable mêlée, Wladislas craignait autant de rassembler ses soldats que de se rapprocher des habitans de la ville. Il ne pensa donc qu'à prendre le chemin le plus sûr pour se sauver; il se dirigea en toute hâte sur Krakovie, et ce fut lui qui apporta la nouvelle des désastres de son armée.

Wladislas, qui n'avait pas même l'énergie de la douleur, ne sentait pas les conséquences de sa défaite; mais Agnès vit à l'instant que le mal était sans remède. Tout-à-coup l'État changea de face; les provinces envahies par le roi furent reprises par ses frères. Les grands, qui ne les aimaient point, firent bientôt voir que la haine s'éteint ou s'amoindrit devant l'intérêt personnel. Toute la Pologne se déclara d'un commun accord contre le roi, et, le voyant prêt à périr, elle se hâta de précipiter sa ruine.

Le temps est précieux dans ces grandes commotions populaires, car l'enthousiasme est souvent sans volonté. Les ducs de Pologne pouvaient tout diriger à leur volonté; ils se voyaient à la tête d'une multitude qui avait pris les armes, et, sans hésiter, ils la menèrent à Krakovie pour s'en emparer. L'entreprise n'était pas difficile, car Wladislas ne pouvait se fier ni en la force de la garnison ni en l'affection des soldats; et, jugeant ses frères d'après son propre caractère, il pensait qu'il ne pouvait échapper à leur vengeance. Il leur abandonna sa femme et ses enfans, et il se sauva en Allemagne, où il alla implorer la protection de l'empereur Conrad.

Les troupes de la garnison n'eurent garde de se battre pour défendre les intérêts d'un roi qui ne partageait pas leurs périls, et, s'ils l'eussent voulu, les habitans s'y seraient opposés. Krakovie ouvrit ses portes, et le château capitula sans difficulté, car celui qui le commandait avait eu à souffrir des hauteurs de la reine.

Agnès inspira un sentiment d'horreur et de dégoût à ceux qu'elle voulait émouvoir. Cette femme, si fière naguère, était devenue humble jusqu'à la bassesse. Elle se prosterna aux pieds des ducs, ses beaux-frères, mais ils n'en furent ni touchés ni aigris. On les pressa vainement de la punir des crimes dont elle s'était rendue coupable envers Dunin, ils restèrent sourds aux cris du peuple qui demandait vengeance; leur longanimité alla plus loin encore, ils lui pardonnèrent les propres outrages qu'ils en avaient reçus, et leur conduite prouva à Agnès qu'ils la méprisaient trop pour la craindre. Ils lui laissèrent la vie, et une escorte l'accompagna jusqu'aux frontières. Elle alla rejoindre son mari, ce roi faible et complice de ses crimes; ce roi qu'elle avait perdu par son ambition. Elle allait essuyer ses reproches, et par un juste châtiment elle allait retrouver son orgueil en présence de celui qu'elle avait rapetissé par sa domination.

Agnès, cette nouvelle Rixa, quitta la Pologne, suivie de ses trois fils : Boleslas, Miéczyslas et Conrad.

On n'attendit point son départ pour disposer de l'État où elle avait commandé en souveraine,

Boleslas, en sa qualité d'aîné, prit possession du royaume, et ses frères n'en témoignèrent aucune jalousie.

BOLESLAS IV, LE FRISÉ (1149-1173).

Boleslas, le quatrième du nom, de ce nom illustre qui brilla sur les premiers siècles de la Pologne chrétienne, monta sur le trône à l'âge de vingt-deux ans. On le surnomma le Frisé ou le Crépu, parce que ses cheveux bouclaient naturellement.

Ce prince ne tarda pas à réunir tous les suffrages. Dans une assemblée solennelle réunie à Krakovie, et composée d'évêques et des principaux citoyens de l'Etat, en déclarant soumises à son sceptre les provinces du roi exilé, on lui conféra la suprême autorité sur ses frères, et la tutelle du plus jeune des princes, Kasimir.

Le nouveau roi chercha tout d'abord à s'attirer l'affection de ses frères, il leur rendit leurs provinces et leur en donna d'autres volontairement. Pour prévenir les intrigues de Wladislas, il forma des alliances avec les princes allemands pour les opposer à l'empereur Conrad II, oncle d'Agnès. Dans ce but, il convoqua un congrès, en l'année 1149, à Kruswiça, sur le lac Goplo, où se trouvèrent réunis, d'une part, Boleslas et son frère Miéczyslas; et de l'autre, Frédéric de Magdebourg et plusieurs princes saxons. On se promit des secours mutuels.

Quelques mois plus tard l'empereur Conrad vint à Ratisbonne, de retour de son expédition en Palestine. Vivement sollicité par Wladislas et Agnès, il demande au pape d'excommunier les évêques polonais et leurs partisans, s'ils refusaient de rendre justice au couple exilé. Le pape, appuyant du poids de son autorité cette prétendue justice, envoya en Pologne le cardinal Grégoire pour concilier les partis. Eprouvant des obstacles qu'il ne s'attendait pas à rencontrer, il lança son anathème sur toutes les provinces qui se refusaient à rappeler un roi si justement chassé. Le nonce du pape interdit aux prétendus rebelles l'entrée des églises, et il se rendit en Allemagne pour organiser quelques évêchés, sans avoir inspiré la moindre crainte dans Krakovie. Cette résistance nationale, cette imperturbable fermeté contre les intrigues étrangères, fait honneur au clergé polonais.

L'empereur Conrad ayant échoué avec les moyens spirituels, eut recours à l'autorité civile pour arriver à son but. En conséquence il convoque, pour le 15 août 1149, un congrès à Francfort-sur-le-Mein. On devait y discuter les affaires d'Italie et de Pologne. Il y fut arrêté qu'on enverrait une députation à Krakovie.

Wladislas se trouvait en ce moment à la cour de l'empereur, et il mettait le comble à ses crimes et à ses infamies, en promettant au monarque allemand de lui soumettre toute la Pologne, et de la rendre à jamais tributaire de l'empire, s'il remontait sur le trône.

A la députation impériale, les Polonais répondirent catégoriquement qu'ils n'avaient jamais été tributaires des empires, ni soumis aux empereurs, et qu'ils ne le seraient jamais; le cardinal Grégoire arriva donc une seconde fois, et tout prêt à lancer de nouvelles bulles d'excommunication; mais sa vigueur n'eut pas le pouvoir d'effrayer les Polonais. Il écrivit donc à Conrad que de toute nécessité il fallait avoir recours aux armes; à cet effet l'empereur convoqua un nouveau congrès pour les premiers jours du mois de mai de l'année 1150, à Mersebourg. Dans ce congrès on y décida une croisade contre la fierté polonaise.

Les deux armées belligérantes se rencontrèrent sur l'Oder; mais avant d'en venir aux mains, on essaya d'entrer en accommodement.

Le roi des Polonais alla trouver l'empereur à son quartier-général, il lui exposa avec force et chaleur les malheurs qui étaient le résultat de la tyrannique ambition d'Agnès et de l'orgueil de Wladislas, il lui retraça tous les maux qu'ils avaient causés à la Pologne; son éloquence était si vraie, ses paroles étaient si persuasives, et ses argumens des preuves si convaincantes, qu'il disposa toute l'assemblée en sa faveur. «C'est Wladislas lui-même qui m'a mis les armes à la main, disait-il, c'est pour défendre ma vie et celle de mes frères que j'ai combattu. L'empereur, ajouta-t-il, voudrait-il prêter sa force à l'injustice et opprimer l'innocence qui a mis en lui son espoir? Quels seraient ses regrets quand un jour il verra la nation replongée dans des malheurs incalculables...! Wladislas, sur le trône, le souillerait de vengeance et le perdrait peut-être encore par ses cruautés? Wladislas prendra la couronne teinte de sang... L'empire qui lui prêterait son appui ne peut pas compter sur sa reconnaissance! Quelle foi peut-on donner à un prince qui a trahi les droits sacrés de la nature? Lui, qui enfreint les volontés du roi son père, lui qui méconnaît

la tendresse de ses frères, peut-on croire à ses paroles! »

Ce discours porta la conviction dans tous les esprits; mais ce qui valut mieux pour la cause du prince que la force de sa logique, ce furent les magnifiques présens qu'il offrit à l'empereur d'Allemagne et à quelques-uns de ses conseillers intimes; outre ces présens, il promit des sommes d'argent, et il assura à Conrad qu'il assisterait au congrès de Mersebourg. L'empereur partit, au grand désappointement de Wladislas, et il partit, grâce aux promesses, dans de meilleures dispositions pour la cause nationale polonaise.

A vrai dire, l'empereur avait hâte de ramener son armée qui était décimée par la famine et les maladies.

Une fois délivré de la présence de Conrad et des troupes allemandes, Boleslas oublia le congrès de Mersebourg et les promesses d'argent. L'empereur s'en fâcha fort, mais sa santé délabrée, les intérêts assez compliqués de l'empire et les affaires d'Italie, portèrent son attention ailleurs.

Commençant à jouir de quelque tranquillité, Boleslas-le-Frisé voulut consolider la paix par un mariage. Il épousa en 1151 Anastasie, fille de Wlodomir, duc de Halicie. Miéczyslas, dit *le Vieux*, suivit son exemple; il fit choix de la princesse Eudoxie, sœur d'Anastasie, et cette double union resserra les nœuds d'une alliance que Boleslas trouvait favorable à ses intérêts.

Ses frères et lui croyaient que la tranquillité de leurs Etats était assurée lorsqu'ils apprirent que Wladislas, dont les terres n'étaient pas éloignées de la Silésie, venait de temps en temps y faire des dégâts partiels. Il s'empara même des deux châteaux de Grotkow et Niemrza (Nimptsch), qu'il fortifia à neuf. Boleslas ne put supporter impunément l'audace de son frère. Il rassembla ses troupes et celles de ses frères, et assiégea les deux places qu'il reprit sans difficulté, car l'empereur avait abandonné Wladislas à ses propres forces, malgré tout ce qu'il avait fait pour l'intéresser en sa faveur.

Au travers de ces événemens, l'empereur Conrad mourut le 15 février 1152, quand il se préparait à faire une expédition en Italie, contre Roger, qui avait forcé le pape à le reconnaître roi de Sicile.

Conrad eut pour successeur Frédéric Barberousse, son neveu. Wladislas reprit courage au changement de dynastie, il espérait beaucoup en Frédéric; les ennemis de la Pologne lui semblaient toujours la meilleure protection, car à la mort d'Agnès, arrivée en 1153, il épousa la fille d'Albert-l'Ours, marquis de Brandebourg, ennemi naturel de la Pologne.

L'empereur Frédéric convoqua une diète à Wurtzbourg. Wladislas, assisté de ses trois fils, se rendit à l'assemblée, et dans les termes les plus bas il implora la protection impériale. Frédéric lui promit assistance pour le replacer sur le trône; dans le vrai, il voulait en faire un instrument pour subjuguer la Pologne, car il savait bien que Wladislas était incapable de gouverner une grande nation.

A la suite des débats de la diète on envoya une députation à Boleslas IV pour lui demander, au nom de l'empereur, de rendre la couronne à Wladislas, et en outre de payer le tribut qu'il avait promis à Conrad son prédécesseur. On répondit à la députation que les Polonais ne se regardaient jamais comme tributaires de qui que ce soit, et qu'ils étaient prêts à tout perdre plutôt que d'accepter un roi esclave des Allemands, et par conséquent odieux à la nation. «Le monde, ajoutèrent-ils, saura nous tenir compte de notre résistance, et la servitude n'est faite que pour ceux qui sont incapables de lutter contre. »

Cette réponse, tout empreinte de dignité nationale, offensa Frédéric. Il résolut à l'instant de déclarer la guerre aux Polonais.

Les princes polonais, au bruit de cette nouvelle, firent leurs dispositions pour repousser l'ennemi. Frédéric-Barberousse tourna contre eux les nombreuses armées qu'il allait diriger sur l'Italie, en commandant à ses troupes le pillage et l'incendie, ordre que les Allemands exécutèrent.

Cette campagne ne tarda pas à devenir funeste à l'armée de l'empereur. Une dyssenterie maligne se déclara et ravagea ses rangs; l'empereur, pour échapper à la contagion, passa l'Oder le 15 août 1158, et, dirigeant ses masses sur Posen, força les Polonais à la retraite. Mais, dans cette circonstance solennelle, Boleslas IV prouva qu'il n'eut de commun que le nom avec ses belliqueux devanciers; il proposa la paix et l'obtint, mais à des conditions mille fois plus onéreuses que la guerre. Il se rendit à Krisgow ou Kargow (Unrhustadt), et s'engagea à payer des contributions exorbitantes à l'empereur, à sa cour et aux princes; de plus, on l'obligea de se rendre à Magdebourg, pour y faire sa réconciliation.

Quoique Boleslas acceptait les conditions en se réservant de ne les point remplir, la nation ne put jamais lui pardonner de s'être abaissé devant un empereur d'Allemagne.

Sur ces entrefaites, Wladislas II mourut (1159). On croit que ses restes furent déposés à Altenbourg en Saxe.

Frédéric, au retour de son expédition d'Italie, voulut reconnaître le zèle que Boleslas, fils du feu roi Wladislas, avait montré dans cette guerre; à cet effet, il l'envoya en Pologne, en 1162, avec une lettre pour Boleslas IV, dans laquelle il lui était demandé de donner au fils une partie des provinces qui appartenaient à son père, mort dans l'exil. Boleslas se laissa fléchir; il céda aux enfans de Wladislas la Silésie, qui fut depuis partagée en trois gouvernemens. Les nouveaux possesseurs de la Silésie renoncèrent alors à tous leurs droits de primogéniture sur la monarchie polonaise. Cette funeste cession sépara cette belle province de la mère-patrie; peu à peu elle se germanisa, comme on le verra par la suite.

Boleslas, rassuré du côté de l'Allemagne, tourna ses forces, en 1165, contre les Prussiens; il les subjugua de nouveau, et les força à lui prêter serment de fidélité : mais, dès qu'ils furent hors des attaques de l'armée polonaise, ils violèrent leur serment. Alors on se disposa à une autre expédition, et l'armée se dirigea sur la Prusse, en 1167. Les Prussiens, par conscience de leur incapacité, ne voulurent pas se battre en bataille rangée, et, par trahison, ils attirèrent les Polonais dans des marais profonds. Henri, duc de Lublin et de Sandomir, frère du roi, après s'être couvert de gloire dans la guerre des croisés en Palestine, commandait l'élite de l'armée dans l'expédition contre la Prusse; embourbé dans des marais qui, vus de loin, offraient l'aspect d'une vaste prairie, il se défendit avec un courage désespéré. Mais il ne put triompher de cette difficile position; la victoire resta à l'ennemi, et le duc fut tué sur place.

En vertu du testament que Henri avait fait avant de se mettre en campagne, Kasimir, le plus jeune des fils de Wladislas, hérita des provinces du duc. Kasimir avait alors une trentaine d'années, et ne possédait d'autre fortune que les libéralités de ses frères.

Les ducs de Silésie, profitant des désastres que les Polonais avaient essuyés en Prusse et du mécontentement que la nation témoigna à Boleslas, entrèrent en Pologne à main armée.

Boleslas leur rappela leur renonciation à tous leurs droits sur la monarchie; mais la [illegible] sans la force est chose vaine ici-bas... Enfin [illegible] restitution de quelques châteaux délivra la [illegible]logne de ses ennemis.

Le règne de Boleslas, qui a été marqué [illegible] des malheurs, comme ceux de ses prédéce[illegible] par la gloire, devint en haine à la Pologne. [illegible] et Swientoslaw, deux citoyens de Krakovie, [illegible] possédaient d'immenses richesses, résolurent [illegible] renverser Boleslas. En 1170, ils se mirent [illegible] tête d'un complot, et offrirent la couron[illegible] Kasimir; ce prince la refusa avec dédain, en [illegible] prochant aux conjurés d'accuser le souverain [illegible] malheurs dont il n'était pas coupable, et d'a[illegible] perdu la mémoire de ses bienfaits et de sa sollicitude pour le pays.

L'aristocratie, qui gagnait du pouvoir à chaque crise fatale à la Pologne, ne mit plus de frein à ses empiétemens. Elle présentait à cette époque le plus hideux tableau. En 1172, Bolesta, castellan de Wiz, voulut s'emparer du gros village de Karsko, qui appartenait à l'évêque de Plock; pour arriver à ses fins, il employa l'injure et les menaces, et ces menaces nécessitèrent un procès. L'évêque eut gain de cause; mais la justice qu'on lui rendit lui coûta la vie. Bolesta le fit assassiner par son frère Bieniasz, dans sa propre demeure; le meurtrier accomplit le crime qui lui était commandé pendant la nuit.

Bolesta fut condamné à être brûlé vif sur la place de Gnèzne. Son frère, en se sauvant, échappa au bûcher qui l'attendait. Une tradition populaire rapporte que la terre s'entr'ouvrit pour les engloutir tous deux.

Après un règne de vingt-huit ans, Boleslas IV, le Frisé, mourut à l'âge de quarante-six ans, le 23 octobre 1173, à la suite du chagrin que lui causa la mort de son fils aîné Boleslas (né en 1156, mort en 1172). Ses restes furent déposés à Krakovie.

La nation ne put regretter un roi qui fut la cause de tant de malheurs, et elle espéra un meilleur avenir sous ses successeurs.



Mort du Duc Henri en Prusse, 1166.



Krakovie – Le Château royal,
du côté de la Wistule.

Impr.e de Leclere.

LE CHATEAU ROYAL A KRAKOVIE.

Lecz jak Rzym święty, co niegdyś Cesarzy
Mieścił w swych murach, potém doznał ciosu;
Tak i ty Zamku, siedlisko mocarzy,
Runąłeś pastwą odmiennego losu.

O! jakiż smutek mą duszę przejmuje,
J cały strwożon stawam zadumiony,
Kiedy się w Twoje zabytki wpatruję,
J przypominam Piasty... Jagiellony!...

Na szczytach tylko i w ciebej ustroni,
Dają sie widzieć rysy dawnéj sławy..
Jeszcze gdzie-niegdzie znak Orła, Pogoni,
J napis zgładzon dobywa się prawy.

A. Zarzecki, *Duma o Zamku Krakow.*

« Comme Rome la sainte, jadis capitale des Césars, toi, ô palais, séjour des monarques, tu as succombé sous le sort inévitable. Une profonde tristesse remplit mon âme, je m'arrête interdit et tremblant, toutes les fois que mes regards se fixent sur toi..... le grand souvenir des Piasts et des Jagellons se présente à ma pensée!....

» Leur ombre semble m'apparaître dans des lieux écartés, dans ces lieux que la main de l'homme n'a point profanés, et leur gloire antique je crois la retrouver sur tes sommets.

» Ah! que mon cœur est ému quand je retrouve sur tes murs quelques traces de l'aigle blanc et du cavalier armé de Litvanie, et cette inscription nationale qui a survécu à sa destruction! »

Comme le Capitole à Rome, le château royal de Krakovie s'élève majestueusement sur le mont Wawel, dont la base est baignée par la Wistule. Nous avons déjà parlé de la première fondation de ce château (*voyez* pages 10 et 169), mais sa véritable importance date de 1265, époque où le roi Boleslas-le-Chaste, en lui donnant plus d'étendue, le fortifia pour en faire un point de défense contre les ennemis de la Pologne; depuis lors chaque règne lui apportait son tribut. En 1304, le roi Wenceslas l'entoura de hautes et fortes murailles, qu'il fit hérisser de bastions, ce qui lui donnait un aspect imposant; mais tous ces travaux utiles et précieux furent la proie des flammes, le 8 mai 1306. Wladislas-le-Bref, en arrivant au trône, s'occupa de faire réparer les ravages causés par l'incendie; mais cette œuvre d'intérêt national était réservée en son entier à Kasimir-le-Grand. Ce roi, qui avait créé des embellissemens, et fortifié une cinquantaine de villes de la Pologne, rendit au château un aspect imposant, et commença des travaux dans le but de le rendre un beau monument architectural: ces travaux furent terminés sous le règne de Wladislas-Jagellon et d'Hedwige.

Plus tard, en 1512, pour effacer les outrages du temps, le roi Sigismond le fit réparer, en apportant dans ces réparations le goût et les progrès de l'époque; mais un nouvel incendie ayant éclaté en 1536, força Sigismond III à le faire rebâtir sur des fondations plus solides.

En 1646, Le Laboureur, auteur d'un *Traité sur la Pologne*, visita Krakovie, et trouva encore le château royal dans toute sa splendeur. Nous allons reproduire ici le passage où il exprime son admiration dans tout le charme naïf du vieux langage.

« Le chasteau, dit-il, est une pièce d'architecture aussi accomplie que l'on puisse voir, et très-digne de la majesté d'un monarque puissant. Il a beaucoup de rapport au dessin du chasteau Saint-Ange de Rome, et me semble plus esgayé; mais il a moins d'estendue. C'est un grand corps de logis, de pierre de taille, avec deux aisles, autour d'une cour quarrée, décorée de trois galleries, où se desgagent tous les appartemens. La pre-

mière est de plain pied dans la cour; la seconde est au premier estage; la troisième au second, où finit le grand escalier qui est de pierre dure. Ces galleries sont, comme les chambres, parquetées de carreaux de marbre blanc et noir en rapport : elles sont décorées de peintures et de bustes des Césars, et rien ne se peut esgaler à la beauté des lambris des chambres du second étage, qui est le logement des roys et des reines. C'est véritablement la plus belle chose que j'aie veuë pour la délicatesse de la sculpture, et pour les ornemens d'or moulu, et de couleurs très-fines. Dans la chambre principale sont les trophées du roy Sigismond, avec mille patergues et mille enjolivemens au ciseau qui sont admirables; d'où pendent en l'air plusieurs aigles d'argent, qui sont les armes de la Pologne; que la moindre haleine de vent fait voltiger doucement, leur donnant une espèce de vie et de mouvement si naturel, que l'imagination en est aussitost persuadée que les yeux. Les chambres sont grandes, et en plus grand nombre que ne semble promettre le contenu du bastiment un peu contraint pour l'estendue de la montagne : mais cet espace est si bien pratiqué, qu'il y a des appartemens de reste : le roy, la reine, les princes, frères du roy, et les personnes nécessaires auprès d'eux, bien logés. »

Depuis lors, chaque guerre, chaque invasion étrangère y portèrent une main destructive. Auguste II et Stanislas-Auguste Poniatowski tentèrent de faire des réparations au château; mais en 1795, à l'époque de l'anéantissement de la république, le grand monument national succomba sous le malheur commun.

Krakovie échut dans le partage au gouvernement autrichien, qui la bouleversa en entier. De 1796 à 1809, il transforma le château en casernes, en hôpital militaire, et les restes, ces fragmens précieux d'une belle architecture, furent détruits par les reconstructions.

En 1809, les Autrichiens furent chassés de Krakovie; mais il aurait fallu des sommes immenses pour restaurer le château : on fit pourtant tout ce qu'il était possible de faire, et aujourd'hui une partie du château est occupée par l'Institut de bienfaisance.

Le comte Auguste de La Garde, qui assistait en 1818 aux obsèques de Kosciuszko, fit un poème sur cette cérémonie nationale; dans les notes de son ouvrage il rend compte en ces termes de ses impressions : « A travers les traces des guerres, des incendies, de la fureur des passions, on aperçoit quelques ruines éparses de ce palais, qui luttent encore contre la puissance du temps; de vastes galeries que soutiennent des colonnes élancées, des fragmens de sculpture en marbre, étonnés de survivre à ce qui les entourait; sur des vitraux gothiques, quelques peintures dont la pensée s'efforce de deviner le sujet; de riches débris qui attestent sa magnificence passée; mais en vain cherche-t-on la salle d'audience où Jagellon étonnait l'Europe par le faste de sa cour, cette chambre dont le plafond, sculpté par les ordres de Sigismond-Auguste, retraçait l'image des nobles interprètes de la patrie. Plein du souvenir des Tarnowski, des Kmita, des Trzecieski, et de tant d'autres hommes célèbres, on interroge ces murs devant lesquels des générations se sont écoulées; mais en vain s'efforce-t-on d'y recueillir l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges, on revient sur les marches de la cathédrale retrouver des noms et des armes qui attestent que cette illustre poussière fut jadis agitée quelques instans. »

Dans les guerres des révolutions de Pologne, le château de Krakovie fut témoin de faits, d'événemens mémorables, et les confédérés de Bar ont une part dans son illustration; à cette époque la France était l'alliée active de la Pologne, plusieurs officiers français s'unirent aux confédérés : c'est un de ces titres de confraternité des deux nations qui sont si chers à la génération actuelle... Nous croyons donc être agréables à nos lecteurs en reproduisant ici les relations du temps.

Le patriote Korytowski, habitant l'intérieur du château, s'était ménagé des intelligences avec les chefs français et polonais, qui défendaient alors le monastère de Tynieç (*Voy.* page 105). Korytowski, courageux et entreprenant, conçut le difficile projet de délivrer le château de la présence des Moskovites, et parvint à limer la grille de fer d'un des canaux qui se baignent dans la Wistule, et par ce moyen il ouvrit un passage aux confédérés. Pour compléter notre récit, nous donnerons deux pièces authentiques; la première est une lettre ou un rapport militaire de M. de Choisi, adressé au baron Charles de Vioménil; la seconde est un journal du siége du château de Krakovie, écrit par M. de Galibert, officier français au service de la confédération de Pologne.

Ce récit, écrit par un témoin oculaire, est non-seulement une page de l'histoire militaire de la

célèbre confédération, mais aussi c'est une peinture de l'état de la Pologne et de ses malheurs de cette époque-là.

—

Au Château de Krakovie.

Le 2 février 1772, à 4 heures du soir.

« Je suis maître du château de Krakovie; mais ne croyez pas, monsieur, que le mérite m'en soit dû : c'est à M. le chevalier Louis de Vioménil et à MM. de Saillans et Després à qui cet honneur appartient en entier; je n'en ai point d'autre que d'avoir chassé la garnison de la ville, du pont et du faubourg qu'elle avait occupés pour empêcher ma réunion à celui de mes détachemens que je croyais avoir perdu sans ressources, dans le moment même qu'il s'était emparé du château, sans que je pusse l'imaginer, et par une suite d'événemens incroyables, et dont vous ne pourrez être instruit qu'en me suivant dans le labyrinthe de toute cette journée, la plus cruelle de ma vie pendant neuf heures et la plus satisfaisante dans ce moment-ci. J'ai trouvé dans le château quatre-vingt-neuf prisonniers, un major et un commandant. Ce qu'ont fait en cette occasion MM. de Vioménil, de Saillans, Després et Charlot, qui est malheureusement blessé aux deux jambes, est inconcevable : il n'y a pas d'exemple d'une conduite et d'une valeur comme celle de ces quatre officiers; elle est au-dessus de tout éloge.

» L'attaque, qui m'a ramené ici, a commencé à trois heures après midi, et vient de finir dans le moment.

» Je vous ai tranquillisé sur ma position et sur celle des troupes qui me sont confiées : écoutez actuellement, je vous prie, le détail de mes malheurs, et jugez s'il y a jamais eu de situation plus cruelle que celle où je me suis trouvé jusqu'au moment où je vous écris.

» Des circonstances qui me sont survenues dans la journée du 1er m'ayant obligé à renoncer par prudence à l'attaque de la ville, je me suis décidé à attaquer le château seulement avec toutes mes forces divisées en deux détachemens, et je suis sorti en conséquence de Tynieç ce matin à une heure, ainsi que je vous l'avais fait annoncer par M. de Menouville, à la tête de 600 hommes, avec lesquels j'ai passé la Wistule en bateau au pied de ma forteresse : je les conduis dans le plus grand silence jusqu'au mur de Krakovie, qui sert de clôture au jardin des Carmes. Mon homme de confiance a distribué lui-même les différens guides que j'avais conservés à Tynieç depuis si long-temps, pour conduire les détachemens qui devaient agir séparément dans mes attaques. Les plus intelligens ont été placés avec les troupes qui devaient pénétrer dans le château par le trou où l'on m'avait assuré qu'il y passerait quatre hommes à la fois; je me suis placé moi-même à la tête des troupes avec lesquelles je devais aussi entrer dans ce château, par la porte souterraine qui avait dû être démasquée une heure avant que j'y arrivasse. Par une suite des intelligences que je m'étais ménagées, ces différens objets ayant été remplis, nous nous sommes séparés pour suivre nos différentes directions; après avoir suivi mon homme principal assez long-temps par des défilés dont il ne m'avait jamais parlé, je me suis trouvé au pied des murs du château; mais jugez, monsieur, de mon étonnement et de mon embarras en voyant que je n'avais été suivi que de quelques hommes, et on n'entendait pas le moindre effet du mouvement de mon second détachement. Je suis resté plus d'une heure dans cette cruelle situation, après laquelle les officiers et soldats qui auraient dû me suivre, et qu'on avait égarés, m'ont rejoint, ainsi que la plus grande partie de ceux qui devaient pénétrer par la petite ouverture du château : il était alors quatre heures et demie. J'ai ordonné sur-le-champ à mon homme de me conduire à la porte souterraine qu'il m'avait assuré qui serait ouverte : je l'ai trouvée murée, et lorsque je lui ai demandé de quel moyen il allait se servir pour l'ouvrir, il m'a répondu que cela lui paraissait impossible, puisqu'il n'avait ni outils ni maçons. Cette réponse m'a fait une si terrible sensation, que je suis tombé en faiblesse; il voulait faire passer mes 400 hommes dans le trou pratiqué pour aller au château, où je venais d'apprendre qu'il n'y pourrait passer qu'un homme très-difficilement; il était plus de cinq heures, il en aurait fallu trois pour entrer par ce débouché; j'ai cru alors qu'il ne me restait d'autre parti que la retraite, avec la douleur amère de perdre les six officiers et les 180 hommes qui ne m'avaient pas rejoint, quoique je les eusse fait chercher de tous les côtés. A peine avais-je fait une demi-lieue que j'ai entendu un feu général de mousqueterie et de canon; j'ai jugé qu'ils étaient tous tués ou au moins prisonniers; en conséquence j'ai suivi mon chemin pour ne pas compromettre Tynieç, que j'avais laissé fort dégarni. J'entendais toujours,

chemin faisant, tirer de la ville et du château; enfin, arrivé à Tynieç, plus mort que vif, j'ai détaché un officier polonais de bonne volonté, à toutes jambes, pour s'approcher le plus près qu'il le pourrait de Krakovie, et s'informer du sort de mes 150 hommes, parce qu'un détachement de trente m'avait rejoint. Il m'a rapporté que ces messieurs étaient maîtres du château, et qu'ils s'y défendaient encore; j'ai pris mon parti sur-le-champ; j'y suis revenu tout de suite avec 400 hommes, dans l'intention de me faire tuer ou d'y entrer. Dieu merci, j'y suis; vous devez être bien impatient de savoir comment ces messieurs s'y étaient introduits : c'est par vingt miracles, et par des actions d'un courage inouï. Ayant été égarés pendant trois heures, ils se sont tous rués sur le château à la pointe du jour, après avoir haché des palissades, des portes, des fenêtres, et fait le diable pour arriver au trou en question, par lequel ils ont passé un à un, s'en sont rendus maîtres, y ont été attaqués, et s'y sont défendus jusqu'au moment où j'y suis revenu de Tynieç. Voilà, monsieur, tout ce que ma fatigue et mes occupations me permettent de vous barbouiller. Dans mon attaque, MM. Duclos, Valcour, Dittwar, et à peu près tous les autres, se sont très-distingués. J'espère, monsieur, demain être maître de la ville.

» J'ai trouvé dans le château un magasin immense de toutes choses; je crois pouvoir, sans exagération, le porter à deux millions. On peut nourrir mille chevaux tout l'hiver, beaucoup de farines, de blés, de munitions. M. Després croit qu'il y a des draps verts pour habiller tous les chasseurs.

» J'ai examiné les différens points où ces messieurs ont été attaqués par toutes les forces de la ville : je ne comprends pas comment ils y ont résisté pendant neuf heures; il est vrai qu'il était temps que j'y arrivasse; ils ont tué 120 hommes aux Russes, et fait quatre-vingt-onze prisonniers; ils n'ont rien perdu, il n'y a que MM. Charlot, Wosowicz, major, et quatre soldats blessés. Je suis bien soulagé de me voir ici, et je le serai davantage si vous approuvez ma conduite. De Choisi. »

JOURNAL
DU SIEGE DU CHATEAU DE KRAKOVIE.

Du 2 au 9 février 1772. M. de Choisi, lieutenant-colonel au service de France, commandant de la forteresse de Tynieç, distante d'un mille de Krakovie, située sur la Wistule, où il y avait 800 hommes de garnison, avait l'ordre de M. le baron de Vioménil, commandant en chef les troupes confédérées, de se livrer à quelques habitans du pays pour s'introduire dans la ville et château de Krakovie par des portes et des trous pratiqués par les soins de quelques confédérés.

» En conséquence M. de Choisi se mit en marche avec 500 hommes, la nuit du 1er au 2 février. Arrivé avant le jour aux points indiqués, il les trouva tous fermés, et hors d'état d'être ouverts, sans canon ou pétards; n'ayant ni l'un ni l'autre, il prit le parti de se retirer à Tynieç, où il arriva à 8 heures du matin, sans avoir été nullement aperçu de l'ennemi. Pour faire le coup, et se rendre maître du tout ensemble, il avait fallu partager ses 500 hommes en cinq piquets, dont deux étaient pour surprendre : savoir, l'un commandé par M. L. de Vioménil, capitaine français, le château; l'autre, commandé par M. de Saillant, capitaine français, l'une des portes de la ville, la plus voisine du château. Le premier ayant trouvé le trou, qui n'était autre chose qu'un trou de latrine, n'ayant que 2 pieds de haut sur 1 de large, y fit passer son détachement qui, après avoir égorgé cinq sentinelles, se rendit maître de la place, quoique gardée par 120 hommes, dont quatre-vingts grenadiers russes. M. de Vioménil, pour remplir cet objet, ne perdit qu'un de ses officiers et deux soldats, qui furent tués par les trois seuls coups de fusil que tirèrent les ennemis. M. de Saillant n'ayant pu entrer dans la ville, par les mêmes obstacles qu'avait rencontrés M. de Choisi, désespéré de son infortune, parce qu'il croyait que tous ses camarades avaient chacun réussi dans leurs commissions, se décida, sur les trois coups de fusil qu'il avait entendu tirer dans le château, à s'y jeter à quelque prix que ce fût. Après avoir tourné et retourné les murs du château, il découvrit le trou par où les premiers étaient entrés; quoique incertain s'ils étaient vainqueurs ou vaincus, il entra, et trouva son camarade occupé à mettre dans les fers quatre-vingt-dix-huit Moskovites, avec quarante-cinq soldats qui lui restaient. A peine se furent-ils félicités sur leur bonne aventure, qu'ils entendirent deux coups de canon et le bruit des haches qui brisaient la porte d'entrée : ils s'y portèrent avec la plus grande diligence, et trouvèrent que les ennemis avaient déjà percé la porte. Le jour commençait à paraître : leurs soldats, qui jusque là

n'avaient essuyé que trois coups de fusil, furent si épouvantés de voir les Moskovites enfoncer et faire un feu si terrible, que, sans l'intrépidité de M. de Saillant, qui tint ferme avec une douzaine des siens, le château et les deux piquets tombaient entre les mains des ennemis qui, après avoir essuyé trois cents coups de fusil et autant de coups de baïonnettes, abandonnèrent leur entreprise, laissant 45 hommes sur la place; les confédérés en perdirent neuf, tant tués que blessés. Les ennemis revinrent deux fois à la charge, avec aussi peu de succès, et presque avec autant de perte. Nos champions ayant découvert un canon, le seul qui se soit trouvé dans la place, le tirèrent sans cesse, plutôt pour attirer du secours que pour en battre l'ennemi. Les coups réitérés le plus souvent possible, jusqu'à midi, se firent entendre à Tynieç, et persuadèrent M. de Choisi que les 100 hommes qu'il avait crus perdus avaient réussi dans leur mission. En conséquence, et sur le rapport des paysans qui vinrent lui dire qu'ils avaient vu sur les murs du château des hommes en surplis (ces hommes en surplis étaient en chemise, ainsi que tout le détachement lorsqu'il était parti de Tynieç, tant pour se reconnaître que pour tromper plus facilement les sentinelles ennemies, qui, accoutumées à voir journellement, dès l'aurore, les jeunes prêtres de la cathédrale se rendre au service divin, ont pris les confédérés en chemise pour les prêtres), M. de Choisi se remit en marche, prit avec lui une pièce de canon et cent chevaux pour soutenir, en cas d'événement, sa petite troupe. Il arrive au château, après avoir repoussé quelques troupes des ennemis qui voulaient s'opposer à son passage, sans néanmoins avoir perdu personne. Voilà donc le château pris et défendu par 500 hommes, cent hussards ou kosaks, et deux pièces de canon. On a trouvé dans les magasins 20 quintaux de poudre, beaucoup de plomb, pas une pierre à fusil, huit cents sacs de seigle, cent de froment, mille d'avoine, immensément de foin, vingt pièces de différens draps, deux cents tentes de soldats, cinquante voitures de campagne, et pas une once de farine, ni de viande d'aucune espèce.

» M. de Choisi écrivit, la nuit du 2 au 3, au général, baron de Vioménil, que, s'il lui était possible de lui envoyer un renfort de 300 hommes, il tâcherait de se rendre maître de la ville, de ses faubourgs et de Wiéliczka, à un mille de Krakovie; c'est là où sont les mines de sel, ou le trésor de la Pologne, qui rend 150,000 livres d'argent de France par mois. Sur cette lettre, M. de Vioménil me manda de me rendre avec 300 hommes de ma garnison, deux canons, et le plus de cavalerie que je pourrais ramasser, à Tynieç, où je trouverais de nouveaux ordres.

» Je partis conséquemment le 3 février, à trois heures du matin : j'arrivai au rendez-vous, à deux heures du même jour après midi, où je restai jusqu'à huit heures du soir, d'où je partis pour me rendre à Krakovie, où mes nouveaux ordres portaient que je devais me trouver à quatre heures du matin. Deux maréchaux de la confédération, à la tête de quatre cents chevaux, se joignirent à mon détachement, et me chargèrent de l'ordre de la marche, d'autant qu'ils avaient appris que les ennemis se disposaient à me disputer le passage au château de Krakovie. Je fis mon ordre de marche et de bataille, sur ce que ces messieurs purent me dire des forces des ennemis et de leur position. Après avoir passé la Wistule sous le canon de Tynieç, nous marchâmes sans aucun obstacle jusqu'à un quart de lieue de la ville, où je fis de nouvelles dispositions tendantes à forcer l'ennemi dans les différens points où, suivant les rapports, je devais le trouver. Comme mes ordres portaient de me jeter dans le château, j'ordonnai, à tout risque, de ne faire qu'une seule décharge, tant d'artillerie que de mousqueterie, et de tout enfoncer à coups de baïonnettes. Je partis à une heure après minuit, et la nuit était des plus obscures : suivant les avis, je devais trouver les ennemis à deux ponts, sur lesquels je devais de force passer. Je fus fort satisfait de passer le premier sans avoir rien vu ni entendu, ce qui fit que ma troupe marcha avec plus de sécurité sur le second, duquel les ennemis me laissèrent approcher à moins de vingt pas, sans dire mot; mais dans l'instant où je m'approche avec mon capitaine de grenadiers, pour voir ce qui en était, les ennemis nous firent une décharge de deux coups de canon à mitraille, et au moyen de deux cents coups de fusil, qui donnèrent à plein dans la tête de ma colonne, mes gens que cette alerte étonna plus que je n'avais compté, n'exécutèrent que la moitié de mes ordres; ils tirèrent leur coup de fusil, et firent demi-tour à droite : ce ne fut ni sans peine, ni sans crier que je les ramenai. Il en fut de même à la seconde tentative, mais comme mes officiers firent front, et marchèrent en avant, les ennemis crurent que tout marchait, et se repliè-

rent sous les murs de la ville, d'où ils me tirèrent vingt coups de canon. A ce nouveau feu, je m'écriai que c'étaient nos gens (et je le crus bonnement) qui venaient à notre secours : à cette bonne nouvelle, toute ma colonne marcha sur les ennemis, où je n'eusse pas été, si j'avais su me tromper si grossièrement; mais je croyais aller au château. Quelle fut ma surprise, lorsque la lueur du point du jour me laissa voir que je tournais le dos au château, et que je m'étais enfourné entre le feu de deux tours de la ville, d'où je fus chaudement accueilli! Revenu de mon erreur, et furieux contre mes guides qui m'avaient tous abandonné à la première décharge, et plus encore contre le commandant du château, qui naturellement aurait dû envoyer au-devant de moi, je m'y jetai à six heures du matin, avec 217 hommes et une pièce de canon. Je n'ai pu savoir au juste combien j'avais perdu de monde, d'autant que les circonstances ne me donnèrent que le temps d'enlever vingt blessés et sept morts, sur les 93 hommes, et un officier que je n'ai plus vu. Je fus forcé d'apporter à bras le canon que je sauvai; je fis jeter l'autre dans un fossé, d'où notre cavalerie, qui ne jugea pas à propos, non plus que les susdits deux maréchaux, de me seconder, ainsi que nous en étions convenus, vint le retirer une heure après l'affaire. Si je ne le fis pas moi-même, c'est que cette même cavalerie ayant plus entendu que senti notre bourrasque, jugea que, pour ne point tout perdre, il fallait du moins sauver les chevaux des canons; ce qui fit que je n'en trouvai aucun pour les emmener, et que je fus obligé de donner 10 ducats aux neuf canonniers qui en apportèrent un, qui est le troisième que nous avons dans le château pour notre défense.

» A peine fus-je dans la place, plus harassé et plus enroué que je ne l'ai été de ma vie, qu'il fallut me mettre à la tête d'une division de 420 hommes, pour pénétrer dans la ville, et de là à Wieliczka, s'il était possible. M. de Choisi, qui comptait sur mon arrivée, avait déjà tout préparé pour cette nouvelle expédition. Vingt grenadiers ouvraient la marche, après quoi venaient cent chevaux; je marchai avec ma division, soutenue par le reste des troupes, s'il eût été nécessaire ; mais notre cavalerie, peu accoutumée à ces coups de vigueur, après avoir essuyé une double décharge de trois pièces de canon et celle de 300 hommes embusqués dans les maisons, et tirant par les portes et les fenêtres, non-seulement s'arrêta tout court, mais voulut rentrer avec tant de précipitation qu'elle me renversa avec ma colonne cul par-dessus tête, et nous ramena malgré nous-mêmes dans le château, et tout fut dit. Cette malheureuse expédition nous a coûté dix-sept chevaux qui ont été tués et quinze qui ont été pris, le commandant de la cavalerie blessé, un capitaine pris, et quarante-trois fantassins tant tués que blessés. Le tout ne dura pas plus de six minutes.

» Nous voilà donc dans le château avec 140 hommes et quatre-vingt-dix-sept chevaux, tant ceux des cavaliers que ceux des équipages des officiers de cavalerie, qui sont les seuls qui en ont; car, depuis le commandant jusqu'au dernier lieutenant, nous n'avons pas un seul domestique ni d'autres hardes que celles que nous nous sommes trouvé avoir sur le corps. Pour toutes provisions de bouche, nous avons trouvé le blé ci-dessus, cinq vaches à lait, onze cochons et environ 10 quintaux de lard, avec soixante têtes de volaille, pas une once de drogues ni de remèdes pour les malades et les blessés : article terrible! Nous estimons les ennemis au nombre de dix-huit cents fantassins et quinze cents chevaux, dans la plus grande abondance.

» Après avoir réparé et fortifié les endroits les plus faibles, et réglé que la moitié de la garnison serait toujours de garde, et que la moitié ne se déshabillerait que pendant le jour, nous avons commencé par pourvoir à nous procurer des moulins à bras, et à mettre la règle dans nos vivres, d'autant qu'à commencer du 7 février nous n'avons pu avoir aucune communication quelconque avec âme qui vive. Par un hasard des plus heureux, les ennemis nous ont refusé de faire un échange des prisonniers; et je dis des plus heureux, parce que nous avons trouvé parmi les leurs des ouvriers de toutes les espèces, qui nous font généralement tout ce dont nous avons besoin, et sans lesquels nous nous serions déjà rendus, puisque nous aurions eu beaucoup de blé sans farine, du canon sans boulets, etc.

» Tous les soldats de la garnison ont été réduits, à commencer du 5 février, à une livre et demie de pain et à une livre de cacha (kasza). Le pain est fait avec du pur seigle et tout son son, et le cacha est de l'orge écrasée qu'on fait bouillir avec de l'eau et du sel; nous avons beaucoup de cette dernière denrée. L'officier a été taxé à une demi-livre de viande de vache et à un quart de lard pour ceux qui l'ont préféré. On garde les poules pour les malades. On leur donne le pain qu'ils peuvent manger. Les soldats blessés et ma-

lades sont à six onces de vache, et toute la garnison au foin pour tout coucher.

» Dans le château, qui est entouré d'un simple mur de 30 pieds de haut, est le palais des rois, où il n'y a que les murailles et les toits. C'est une belle antiquaille : on y voit une très-belle cathédrale, où se sacrent et s'ensevelissent les rois, et où il y a un riche trésor; il y a aussi un séminaire de Lazaristes, une petite paroisse et trois maisons de prêtres séculiers, dont l'emploi est de faire le service divin de la cathédrale pour les dignitaires et les chanoines qui, ainsi que l'évêque, logent en ville. Il y avait une trentaine de maisons de particuliers que nous avons détruites pour avoir du bois de chauffage. On y voit aussi différentes maisons en pierre, mais toutes ruinées, où se rendait la justice royale. Nous avons trouvé deux cents bourgeois et bourgeoises que nous employons avec les prisonniers à tourner les moulins à blé.

» Le château est situé sur une colline au pied de la Wistule, entre la ville et le faubourg de Kazimierz qui sont dans la basse plaine. La ville est de la grandeur de celle d'Agen, entourée d'un bon mur flanqué de tours; on y compte seize à vingt mille âmes. Le faubourg de Kazimierz a les mêmes défenses et contient environ quatre mille habitans. On compte dans l'un et dans l'autre un cinquième de Juifs qui y font la plus grande partie du commerce; on y voit un pont de bateaux très-ordinaire. Depuis quatre ans on y compte deux mille maisons brûlées de différens autres faubourgs, parmi lesquelles il y en avait de superbes. Il y a quantité de moines et de religieuses, beaucoup de dévotion extérieure et très-peu de bonne. Les prêtres et les moines s'enivrent de vins de Hongrie et de Bordeaux. Le principal commerce de Krakovie est en grain; il y a des Juifs et des catholiques; les femmes n'y sont pas aussi belles à proportion que les hommes y sont bien faits et robustes. Toute la noblesse habite la campagne, où elle fait une très-mince dépense, pour aller briller aux diètes et diétines, où elle étale le plus grand luxe. Tout le peuple y est esclave, extrêmement pauvre et malheureux; le terrain y est très-bon, et le climat très-beau, quoique froid; le poisson d'étang y est en abondance, la viande de boucherie exquise, ainsi que tout le gibier qui est commun. On n'y laboure les terres que pour les ensemencer, et cela tous les trois ans; les pâturages y sont fort gras, et les chevaux excellens. Comme il n'y a d'auberges que chez les Juifs, la noblesse voyageante loge chez ses amis sans façon; chacun porte son lit, ou bien l'on couche sur la paille.

» 8 *février*. Nous sommes absolument resserrés par l'ennemi, et la femme qui nous a donné des nouvelles de nos gens a couru tant de risques qu'elle ne veut pas se hasarder de nouveau. Réduit totalement à l'eau de citerne, je paie le tribut avec toute la garnison. L'ennemi tend à nous bloquer hermétiquement dans notre cage, et à nous empêcher de nous montrer aux fenêtres; heureusement qu'il n'a pas de gros canon, sans quoi nous risquerions d'avoir bientôt des brèches à nos murailles, qui n'ont que 7 à 8 pieds d'épaisseur sans terre-plein. L'état déplorable de quatre-vingt-cinq blessés, sans aucun remède, a déterminé notre commandant à en demander à M. de Souvaroff, du moins pour les officiers : il nous a refusé, et en place il nous a envoyé une douzaine de livres de tabac, en proposant de recevoir les officiers blessés, à condition de ne jamais servir contre la Russie et le roi de Pologne. L'état malheureux du fils unique de M. Charlot, qui avait eu une cuisse cassée, l'a décidé à profiter de cette offre, d'autant qu'il n'en aurait pas eu pour huit jours. Si j'en excepte cent coups de canon et deux mille coups de fusil qu'on s'est tirés réciproquement tous les jours sans beaucoup d'effet, il ne s'est rien passé d'intéressant jusqu'aujourd'hui.

» 9 *février*. Après avoir fait une recherche générale des vivres, nous avons trouvé quelques pièces de lard, du millet dans le caveau des morts de la cathédrale, et quelques bouteilles de vin de Hongrie dans les châsses des saints, qui n'en est pas moins bon. On a fait des arrangemens militaires pour la défense de la place.

» *Du* 10 *au* 20 *février*. Les ennemis établissent un pont de communication sur la Wistule; nous brûlons cent vingt maisons pour défendre les approches du château; nous y perdons une vingtaine d'hommes.

» Beaucoup de feu de part et d'autre; les ennemis font des lignes de circonvallation et de contrevallation, et nous ont donné trois alertes de nuit : inutilement on entreprend de faire de la bière, on réussit à faire de l'eau-de-vie de grain; nous avons eu treize déserteurs qui se sont sauvés avec des cordes par les fenêtres.

» Deux soldats des ennemis s'annoncent comme déserteurs et disent avoir quelque secret à communiquer à M. le commandant : un officier se présente et se dit le commandant, ces scélérats

lui lâchent leur coup de fusil et se sauvent.

» Les ennemis nous ont donné deux alertes de nuit; nous avons eu neuf déserteurs, les préparatifs de l'ennemi nous annoncent quelque assaut; nous faisons des coupures et nous ne négligeons rien de tout ce qui peut multiplier nos forces; nous n'avons absolument aucune nouvelle de nos gens.

» 29 *février*. Les ennemis nous donnent un assaut général; toute leur cavalerie est mise en pied, et postée dans les maisons que nous n'avons pu brûler; dans leurs lignes de circonvallation, ils font un feu d'enfer, tandis que 1800 hommes d'infanterie marchent sur trois points différens : leur attaque commence à deux heures du matin, pendant la plus grande obscurité. Une de leurs colonnes de 800 hommes, la plupart grenadiers, applique à la porte le pétard qui ne fait nul effet; ils la hachent jusqu'à pouvoir y passer quatre hommes de front; les retranchemens et coupures que nous y avions faits, ainsi qu'aux batteries où nous avions du canon à 12 pieds du rez-de-chaussée, nous donnent l'avantage de les cribler à coups de fusil et de baïonnette. La rage s'en mêle, les ennemis y perdent 300 hommes, et font leur retraite à six heures du matin. Pendant que ceci se passait, 1000 hommes, sur deux colonnes égales, attaquent et enfoncent deux fausses-portes. Les mêmes avantages qui nous ont sauvé la porte, nous donnent ici le même succès. Ils laissent plus de 100 hommes sur les lieux, en emportent autant, qu'ils jettent dans la rivière, et nous laissent tranquilles. Outre notre canon de la porte, notre feu et nos baïonnettes, nos cavaliers que nous avions postés sur le haut des murailles leur ont fait un mal incroyable à coups de pierres, au moment qu'ils appliquaient leurs échelles, dont ils ont laissé quarante-deux contre les murailles. Cette affaire doit leur avoir coûté plus de 600 hommes; nous avons perdu un major, un capitaine et 47 hommes; nous avons eu trois capitaines, deux lieutenans et soixante-huit soldats blessés. Il s'est trouvé que nous avions tiré trois cent quatre-vingt-huit coups de canon et trente mille coups de fusil. Les ennemis ont beaucoup plus tiré que nous, surtout du canon.

» *Du 2 au 8 mars*. Nous avons quinze déserteurs. Nous avons réparé tout le mal des brèches, et multiplié nos défenses, jusqu'à créneler la cathédrale et le clocher, où nous établissons des gardes; nous enlevons toute la bougie, le suif et l'huile pour éclairer les portes pendant la nuit, tant dans les églises que chez les particuliers. Nous entendons beaucoup de feu dans le dehors; les ennemis nous donnent deux alertes générales, qui nous tiennent sous les armes pendant toute la nuit. Nous faisons encore brûler une trentaine de maisons dans nos dehors; les ennemis en font autant de leur côté; on nous fait de Lançkorona des signaux que nous ne devinons point. On commence le 7 à donner une potée d'eau-de-vie à tous les officiers et soldats de service.

» *Du 8 au 15 mars*. Nous envoyons un janissaire pour porter de nos nouvelles, dans l'espoir qu'il nous en rapportera de nos gens : nous ignorons ce qu'ils sont devenus.

» Les ennemis nous donnent trois alertes, qui ne laissent pas de nous fatiguer; nous avons treize déserteurs et beaucoup de malades; nos blessés meurent presque tous : nous n'avons ni viandes, ni remèdes pour les soulager. Nos gens se sont présentés au nombre de 400 chevaux sur les hauteurs; les ennemis, au nombre de plusieurs mille, sont allés les accueillir avec du canon; nous avons entendu beaucoup de feu : voilà tout. Les ennemis travaillent plus que jamais à leurs lignes de contrevallation; ce qui nous fait juger qu'ils craignent notre secours, et nous donne beaucoup d'espoir et de joie. Les ennemis commencent à nous tirer du canon de 15 livres de balle.

» Nous envoyons un officier à nos gens : on nous fait un signal convenu, pour nous dire qu'il est passé et arrivé, mais nous n'en savons pas davantage. Les ennemis tirent des grenades et des obus à force, tant la nuit que le jour, et par là nous tiennent très-alertes, parce que nous n'avons ni canons, ni casemates, ni de quoi en faire. Nos gens se montrent de nouveau sur les deux rives de la rivière, et puis c'est tout. Les officiers blessés et malades achètent fort cher les corneilles des clochers et les moineaux pour faire leur soupe.

» *Du 15 au 22 mars*. Nous avons dix déserteurs; il meurt beaucoup de malades; on tue et donne du cheval, savoir, 3 onces à chaque soldat, et 5 à chaque officier; on le trouve excellent; il se déclare beaucoup de cours de ventre et de flux de sang; plus ou moins, tout le monde y passe.

» La généralité de la confédération a écrit au commandant du château, par la voie du commandant de la ville, et lui mande de ne point se servir des papiers des archives du château, ni de la chancellerie, où sont les titres et fortunes de la

plupart des Polonais. On lui répond sans cacheter, et par la même voie, que, dès que nous aurons consommé tous lesdits titres et papiers, nous aurons recours aux missels et aux chartres de la cathédrale, pour faire des cartouches et gargousses.

» Les ennemis nous donnent deux alertes; la vermine gagne toute la garnison; personne n'a une chemise de rechange : plus heureux que les autres, j'en ai deux, une de femme et une d'un rideau qui couvrait saint Kasimir, dont le grand-prêtre m'a donné l'absolution : aussi ai-je très-peu de pous, mais bon appétit et très-bonne santé, grâce à deux flacons de Tokai que j'ai enlevés aux diseurs de messes.

» On découvre un complot de quarante soldats, qui veulent déserter et vendre le château : plusieurs sont mis à mort, et les autres aux fers.

» *Du 22 mars au 1er avril.* Il s'est brûlé beaucoup de poudre de part et d'autre, tant la nuit que le jour. En place de *kacha* on donne du *barschtsch* (barszcz) : le barschtsch est fait avec de l'avoine écrasée, qu'on fait fermenter avec de l'eau; on peut faire dix barriques avec un carteau d'avoine : cela s'aigrit, et le soldat en fait de la soupe avec du pain et du cheval.

» Nous avons fait partir, pour aller donner de nos nouvelles, un soldat dont nous ignorons le sort. Les ennemis nous ont donné une vive alerte, où il s'est brûlé beaucoup de poudre; nous avons eu neuf déserteurs. Le commandant a donné un grand repas : après plusieurs plats de cheval, on nous a servi un pâté chaud, composé d'un râble de chat, de sept corneilles, et de quatre-vingts moineaux.

» Les ennemis elèvent plusieurs batteries et redoutes, et fraisent tous les ouvrages sur les deux rives de la Wistule. Un service rendu, en ma qualité de commandant de Lançkorona, m'a valu 2 livres de bon miel et trois têtes d'ail, avec quoi j'ai fait plusieurs repas succulens.

» *Du 1er au 8 avril.* Quatorze déserteurs... Les moineaux se vendent 20 sols pièce, les corneilles jusqu'à 4 livres. Il s'est brûlé beaucoup de poudre ; il est mort beaucoup d'habitans qui sont réduits à la portion congrue, et de plus travaillent sans cesse aux moulins à bras. On a vu quatorze fusées, lancées à minüit, à Tynieç, avec plusieurs coups de canon : nous ne pouvons deviner ce qu'elles signifient; nous avons entendu beaucoup de canon du côté de Lançkorona. Les ennemis travaillent plus que jamais à parachever leurs retranchemens : ils ont fait deux cents coupures dans la ville et crénelé toutes les maisons; beaucoup d'ennui, beaucoup de fatigues, mais bon cœur et bonne santé; bon appétit, mais maigre chère ; les soldats et les officiers fument du foin, et se fabriquent du tabac en poudre avec du seigle grillé : j'ai ce mal de moins.

» *Du 8 au 15 avril.* Nous sommes sans nouvelles de nos gens : voilà soixante-et-un jours passés que nous ignorons l'existence du monde entier, si j'en excepte les Russes qui nous prouvent la leur : ils démasquèrent hier matin, à six heures, une batterie de quatre canons de 13 livres de balle, qui nous surprit autant qu'elle faillit à nous jouer un mauvais tour ; mais comme, pour se mettre au niveau du pied de nos murailles, ils avaient élevé leur batterie sur les ruines d'une vieille masure ; après nous avoir tiré une centaine de volées, leur amphithéâtre s'écroula ; ce qui nous fit d'autant plus de plaisir, qu'outre le temps que cette réparation nous donne pour faire venir du secours, nous touchions au moment d'avoir la brèche faite, à laquelle nous n'aurions pu apporter pour remède que nos baïonnettes, au lieu que nous avons déjà commencé des coupures qui leur donneront une nouvelle besogne. De trois canons que nous avions, ils nous ont brisé le meilleur, ce qui nous fait une très-grande perte.

» Nous avons tâché en vain de faire sortir un capitaine pour aller donner des nouvelles de notre situation; les ennemis nous observent de si près, qu'il lui a été impossible de passer, même par la rivière, sur laquelle ils ont établi des corps-de-gardes. Les ennemis nous ont brûlé une meule de foin de 60,000 quintaux, et nous mettent le feu chaque jour dans quelque coin du château ; nous avons eu quatorze déserteurs : nous avons découvert et puni un parti des Russes prisonniers, qui avaient pris celui de s'échapper et d'égorger leur garde.

» La garnison de Lançkorona nous a fait un signal avec des fusées, au nombre de cinq, que nous avons vu sans pouvoir savoir à quoi nous en tenir.

» Le prieur du séminaire où je suis logé a un cheval pour faire l'agneau pascal de ses séminaristes, qui sont tous compris dans le nombre de nos travailleurs, et à la même portion : on leur a accordé cinq jours dans cette semaine, qui est la sainte, pour leurs offices qu'ils feront sans chandelles.

» *Du 15 au 22 avril.* Les ennemis ont mené

une batterie pour nous battre en brèche; ils ont tiré, depuis le 14 jusqu'au 17, au moins cinq cents coups de canon; la brèche de la tour s'avance. Le sieur de La Serre, colonel français au service de la confédération, a été dangereusement blessé; il y a eu aussi beaucoup de soldats tués et blessés; tous nos premiers blessés meurent faute de remèdes et de bouillon; la misère augmente beaucoup; toute la garnison va nu-pieds, faute de souliers. Je me suis fait, avec la peau d'un cheval, une paire d'espadrilles que je porte sans bas, par la meilleure raison possible; heureusement que jamais les mortels n'ont vu un aussi beau printemps: la saison est avancée de plus de six semaines qu'à l'ordinaire. Nous sommes sans aucune espèce de nouvelles de nos gens: cela nous paraît inconcevable; mais ils ne peuvent sans doute faire autrement. Nous avons, nous officiers, beaucoup de raisons de craindre l'impatience de nos soldats, que les plus grands maux ne mènent point au bâton de maréchal de France, pas même à un pain assuré pour vivre en cas de mutilation.

» Les ennemis ont fait une seconde brèche; nous passons toutes les nuits au bivouac; la misère et la désertion sont des plus grandes: deux officiers russes nous ont déserté, et nous avons tout lieu de craindre qu'ils n'aient été favorisés par nos officiers polonais... Ceux-ci ont fait leur seconde brèche dans les murs de la cathédrale, sur les cendres des rois de Pologne. Cette église, qui est une des plus superbes, touche à l'instant d'être détruite, et tous ses trésors, qui consistent en châsses des saints, en vases sacrés, et tous les attirails du couronnement des rois, sont menacés du pillage. Je me porte bien: d'ici à vingt-quatre heures, il doit y avoir du nouveau,

» *Le 23 avril à 3 heures après midi.* Les deux brèches praticables, le manquement général de pierres à fusil, et l'augmentation de la grosse artillerie qui arrive aux ennemis, nous forcent à capituler. Nous sommes faits prisonniers de guerre, gardons tous nos équipages, et devons être conduits à Léopol jusqu'à nouvel ordre.

» DE GALIBERT. »

Une résistance si héroïque fera toujours honneur à la garnison polono-française, et pour rendre hommage à la mémoire de son commandant, nous citerons encore les deux lettres échangées entre Souvaroff et de Choisi, à l'époque où ce dernier espérait sauver le château de Krakovie.

Au quartier général, dans la ville de Krakovie.

Le 20 mars 1772.

« Monsieur le commandant, je viens de recevoir un nouveau secours, et j'en attends d'autres qui doivent m'arriver de tous les côtés. Alors je me trouverai à la tête de 10,000 combattans. Conformément aux ordres précis de mon auguste souveraine, j'attaquerai vivement le château, et sans avoir égard aux plus grandes pertes de mes soldats, je dois le prendre. Si vous persistez dans l'intention de vous défendre, je vous assure, Monsieur le commandant, que je ne ferai quartier ni au rang ni aux conditions. Mais si vous vous rendez, mon auguste impératrice, pleine de magnificence, vous offre cent mille roubles (400,000 fr. de France), et le grade de général dans ses armées, avec une pension viagère de 30,000 roubles. J'attends votre réponse, et j'ai l'honneur d'être, avec une considération distinguée,

» Alexandre SOUVAROFF. »

Le commandant répondit à l'instant:

« Monsieur le général, je sais bien que grands sont les trésors de S. M. l'impératrice de Russie, mais je sais mieux encore qu'ils ne sont point suffisans pour corrompre ma vertu et ma fidélité. Je souhaiterais plutôt que les largesses et la pension qu'elle m'offre aujourd'hui, elle les distribuât à l'un de ses généraux qui, dans les événemens actuels, sacrifient leur santé et leur vie à ses services, ou qu'elle les offre aux malheureux de l'Archipel, et je présume que ces largesses seraient mieux employées entre ces hommes que les fruits du prétendu gouvernement des principautés qu'elle leur a offert, et qu'elle-même n'a pas encore en sa possession.

» Avant de m'enfermer dans le château, je me suis résigné au sort dont vous me menacez aujourd'hui, mais je vous assure que si j'étais à votre place, et vous à la mienne, je serais maître du château dans trois jours, tandis que vous, Monsieur le général, vous ne me prendrez que dans trois ans. Cependant si la fortune vous met à même d'affaiblir le château, j'ai en mon pouvoir six moyens de défense, pour éviter vos menaces et votre cruauté; et si ceux-là ne me réussissaient pas, j'ai en mon service le septième, mais alors les morts ressusciteront.

» Je vous félicite sur les nouveaux secours que vous venez de recevoir, et j'attends sans peur votre attaque. » DE CHOISI. »

Depuis quelques années le gouvernement de la république actuelle de Krakovie, au moyen des souscriptions provoquées dans toutes les parties de l'ancienne Pologne, s'occupe à restaurer ou plutôt à conserver le château royal d'une entière destruction.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

LA POLOGNE, NAPOLÉON ET BERNADOTTE.

A l'époque du traité de Tilsit, les plus brillantes espérances souriaient aux Polonais; depuis dix ans cette nation belliqueuse partageait dans les combats les périls et la gloire des armées françaises. Les guerriers polonais, au milieu des plus valeureuses troupes de l'univers, avaient mérité d'être qualifiés de braves par le premier capitaine du siècle; aucun effort n'était au-dessus de leur courage; animés par le sentiment de la patrie, ils s'étaient dévoués pour la reconquérir; ils voulaient voir les faisceaux de sa puissance surgir de la reconnaissance de la grande nation pour laquelle ils versaient généreusement leur sang.

Déjà leur redoutable protecteur avait tour à tour vaincu les spoliateurs des provinces polonaises, chaque campagne de guerre avait ajouté à sa puissance en les abaissant.

Depuis Vienne et Berlin jusqu'aux extrémités les plus méridionales du continent européen, toutes les capitales avaient vu flotter sur leurs tours les drapeaux victorieux de l'empereur Napoléon; le moment approchait où l'étendue de sa puissance allait lui permettre d'exécuter les promesses faites aux intrépides fils de la Pologne; l'intérêt de la civilisation sollicitait en même temps l'empereur Napoléon de relever la barrière qui devait la séparer de la barbarie, et elle ne pouvait être durable et assez forte contre les invasions du Nord qu'en réunissant les lambeaux divisés de la Pologne.

Les usurpations des trois gouvernemens qui s'étaient partagé la Pologne en avaient fait autant d'ennemis de son existence politique. La Suède qui l'avoisine également, étant restée étrangère aux différens partages, pouvait être soupçonnée de sympathie en faveur des Polonais, et ces derniers avaient long-temps tourné leurs regards vers les Suédois. Ce fut en vain; la main de fer qui tenait le sceptre à Stockholm les avait repoussés; un événement extraordinaire, survenu peu de temps après le traité de Tilsit, fit descendre du trône le roi Gustave IV; et presqu'en même temps une mort inopinée ayant frappé le prince royal, offrit à la diète l'occasion d'élire un successeur au vieux roi, qu'elle eut un instant dans la personne du duc de Sudermanie.

Sans brigues, sans intrigues et sans sollicitations, son choix tomba sur un général connu seulement par ses talens militaires, par ses vertus guerrières et des idées libérales, qui firent vivement désirer aux Polonais que cette élection ne fût pas entravée par les cabinets ennemis de la réhabilitation de la Pologne. Ce vœu fut exaucé. Mais elle fut traversée par un adversaire bien plus dangereux; l'empereur Napoléon, qui entassait les couronnes dans sa famille, employa toutes les ressources de son génie, fit jouer tous les ressorts secrets de sa politique pour en faire changer l'objet. La singularité de cette circonstance, l'honneur qu'elle fait au caractère suédois, l'influence qu'elle pouvait exercer en faveur de la cause polonaise, lui donnent une importance qui la rend digne d'être rapportée.

Pour connaître les causes de ce singulier événement, il faut se reporter aux suites de la bataille d'Iéna. L'armée prussienne, fière de la renommée acquise sous le règne de Frédéric II, était persuadée que ses vieilles manœuvres triompheraient aisément de l'armée française; elle s'aperçut bientôt du peu d'effet de sa mousqueterie contre l'artillerie qui lui fut opposée. Ses masses rompues devaient, en cas de revers, se porter vers la capitale et se ranger sous les ordres d'un chef unique. Plusieurs commandans de corps d'armée, voulant opérer partiellement et se soustraire à une obéissance passive, prirent d'autres directions; de ce nombre fut le général Blucher. Il traversa les deux Mecklembourgs; poursuivi par le corps d'armée du maréchal prince de Ponte-Corvo, il se jeta dans Lubeck, dont il fut immédiatement chassé, acculé à la mer Baltique, et enfin fait prisonnier de guerre avec toutes les troupes réunies sous ses ordres. Dans cette poursuite, deux mille Suédois, envoyés tardivement au secours des Prussiens, furent enveloppés et désarmés par les Français.

Le maréchal les renvoya dans leur pays, sur parole de ne pas servir contre la France. Plu-

sieurs officiers, appartenant aux familles les plus distinguées de la Suède, restèrent volontairement au quartier-général du prince, suivirent ses opérations, vécurent au milieu de son état-major; ils furent admis à sa table, quelques-uns même dans son intimité. Ils eurent ainsi l'occasion de l'apprécier. Son urbanité, la bonté de son caractère, l'attachement passionné de chaque soldat pour sa personne, produisirent une profonde sensation sur les officiers suédois.

Plusieurs d'entre eux étaient déjà membres de la diète, ou le devinrent peu de temps après. Le roi Gustave IV, descendu du trône, y avait été remplacé par un prince fort âgé qui ne laissait pas de postérité, et le prince royal désigné pour lui succéder à la couronne de Suède étant mort inopinément en 1809, ces officiers suédois saisirent l'occasion qui se présentait pour proposer à la diète d'élire à la place de ce dernier le maréchal prince de Ponte-Corvo. La diète lui accorda son suffrage, tint cette élection secrète, et chargea ceux de ses membres qui étaient le plus connus du maréchal de se rendre en France pour faire part de cette décision à celui qu'elle intéressait, et s'assurer de son acceptation ou de son refus. Il leur était prescrit de ne communiquer à nul autre le choix fait par la diète, etc.

A peine arrivés dans la capitale de France, les envoyés suédois s'empressèrent de se présenter à la demeure du prince de Ponte-Corvo; ils ne purent arriver jusqu'à lui; ils réitérèrent fréquemment leurs visites, sa porte leur restait fermée. Ils commençaient à désespérer de leur mission, lorsqu'un hasard heureux leur fit rencontrer un Français qui avait habité Stockholm pendant plusieurs années; il les connaissait, et il était de l'intimité du prince et du très-petit nombre de personnes auxquelles le maréchal avait cru devoir réduire sa société.

Cet ancien émigré ne voulut consentir à mettre les seigneurs suédois en rapport avec le prince de Ponte-Corvo qu'à la condition qu'ils lui feraient connaître préalablement l'objet de leur vive insistance; et ce ne fut qu'en raison de son importance qu'il prit sur lui d'en parler au maréchal, tant étaient sévères les dispositions qu'avait faites ce dernier pour vivre dans l'isolement, et ne pas justifier l'attention du gouvernement, par lequel il pensait être observé dans ses liaisons et dans ses démarches.

C'est le cas d'expliquer et de faire connaître le plus brièvement possible la situation singulière où se trouvait le maréchal à l'égard du chef de l'Etat.

Le général Bernadotte était du nombre des anciens militaires qui, ayant servi et acquis de la réputation dans les armées, et particulièrement à celle de Sambre-et-Meuse, ne purent se prêter sans quelque contrainte à fléchir devant un plus jeune, à qui les vieux généraux n'accordèrent dans le principe qu'une heureuse témérité. Plus tard, lorsqu'il arriva au pouvoir, et qu'enfin de premier consul il devint empereur, leurs mécontentemens éclatèrent; ils les justifiaient par des idées libérales, toujours bien accueillies par la multitude.

Napoléon s'en souvint long-temps, ou plutôt ne l'oublia jamais à l'égard du maréchal Bernadotte. Néanmoins il ne voulut pas se priver des talens militaires de ce général; ils lui furent constamment utiles. Un des grands moyens de succès du prince de Ponte-Corvo était de s'attacher homme par homme les troupes réunies sous son commandement, de les former à sa tactique particulière, de leur inspirer une confiance mutuelle, de les lancer ou de les retenir, de les faire mouvoir enfin comme un seul homme.

Au moment où la bataille de Wagram fut résolue, l'Empereur, passant en revue le corps d'armée du maréchal, remarqua sur son passage l'immobilité martiale et respectueuse de chaque soldat en sa présence; il vit aussi le sourire remplacer immédiatement sur ces figures basanées, à la vue du maréchal, le sérieux qu'il avait rencontré dans tous les rangs. Jaloux à l'excès de l'attachement des soldats français à sa personne, il ne put dissimuler sa pensée.

La revue finie, le maréchal lui demanda comment Sa Majesté trouvait son 4e corps d'armée. « Dites donc le vôtre, » lui répondit avec humeur l'Empereur; et il lui tourna le dos. Bientôt, par son ordre, le corps d'armée du maréchal fut décomposé; au lieu de vieilles troupes si agiles qu'il avait formées, l'Empereur lui donna des étrangers, des Saxons, des Wurtembergeois et d'autres Allemands, dont il ne connaissait même pas les chefs. Le changement de ces troupes et leurs divers mouvemens pour se rendre à leurs corps d'armée respectifs, pendant la nuit qui précéda la bataille, occasionèrent une méprise meurtrière; elles crurent avoir affaire à l'ennemi, plus de mille hommes furent mis hors de combat. Le maréchal, déjà irrité de perdre ses anciennes troupes et d'une mutation inopportune, reçut mal les reproches peu mérités du général en

chef. Il n'en contribua pas moins pour sa part au gain de la bataille. Après le succès, il témoigna son mécontentement à l'Empereur, en lui annonçant le désir de se retirer. Napoléon y consentit. Bernadotte, de retour à Paris, se confina dans la vie privée ; rempli de défiances, redoutant les délations et la police, il devint inaccessible pour tous autres que les anciens amis de sa famille. Il ne goûta pas long-temps les douceurs du repos; ses mécontentemens dûrent céder au danger de la patrie. L'Angleterre, voulant faire une diversion en faveur de l'Autriche, s'était emparée de l'île de Valkeren, et menaçait la place d'Anvers; ses vaisseaux occupaient les bouches de l'Escaut.

L'archichancelier de l'empire (Cambacérès) décida le maréchal à sortir de sa retraite et à prendre le commandement d'une armée, composée en majeure partie de gardes nationales, pour arrêter les progrès des Anglais.

Ceux-ci furent repoussés, battus et bientôt forcés de reprendre la mer.

Après ce nouveau succès, le maréchal prince de Ponte-Corvo s'empressa de rentrer dans la vie privée; il redoubla de soins et de précautions pour éviter les dangers ou les piéges dont il se croyait environné.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que le surprit l'officieux ami qui désirait le mettre en rapport avec les envoyés de la diète de Suède ; il reçut un accueil peu encourageant. Le maréchal, qui, même à la guerre, aimait à garder le lit un peu tard, était encore couché, prétendant avoir à réparer l'insomnie d'une mauvaise nuit; il chassa, c'est le mot, celui qui venait lui rendre un si bon office.

Il fallut à cet ami la patience, la persévérance d'un dévoûment à toute épreuve pour vaincre la résistance et braver les emportemens du maréchal, avant de parvenir à lui faire entendre que l'on venait lui offrir une couronne. Il prit d'abord ce qu'il venait d'entendre pour un badinage déplacé et parut s'en irriter; mais entendant la même phrase répétée avec calme et d'un ton presque solennel, il se mit vivement sur son séant et se la fit répéter une troisième fois; il se décida alors à recevoir immédiatement la visite des officiers suédois qui, remontés en voiture, attendaient, stationnaires dans la rue voisine (le maréchal demeurait rue d'Anjou-Saint-Honoré), la réponse que leur avait fait espérer l'ami du maréchal.

Bientôt introduits dans l'hôtel qu'habitait le prince, ils n'eurent pas à l'attendre long-temps, après s'être reconnus de part et d'autre et avoir échangé quelques mots de souvenirs relatifs à la campagne d'Iéna, et à l'espèce d'échauffourée du roi Gustave IV, qui avait jeté si malheureusement deux mille Suédois au milieu d'un corps d'armée triomphant, les envoyés de la diète exposèrent l'objet de leur mission. La modestie ou réelle ou simulée du maréchal prince de Ponte-Corvo servit de texte à sa réponse. « Je ne suis, leur dit-il, qu'un soldat parvenu; je vous avouerai qu'en considérant mon peu de mérite, je me sens effrayé de l'importance des devoirs que j'aurai à remplir pour répondre dignement et justifier le suffrage d'une nation aussi éclairée et aussi distinguée que la vôtre; je l'ai souvent répété, c'est à elle que je voudrais appartenir si je n'étais pas né Français. J'éprouve, Messieurs, une profonde reconnaissance pour l'offre dont je me vois honoré, mon esprit en est encore trop étonné pour me laisser la liberté de vous répondre comme la circonstance l'exigerait; je vous prie de m'accorder un délai de vingt-quatre heures, je vous attendrai demain à pareille heure. » Les commissaires suédois insistèrent vivement pour avoir immédiatement une réponse favorable; n'ayant pu l'obtenir, ils se retirèrent en annonçant qu'ils seraient exacts à revenir le jour suivant.

Le maréchal se disposa immédiatement à paraître devant l'empereur Napoléon, afin de lui faire part de cet événement inattendu; il voulait, disait-il, mettre les procédés de son côté, et que le chef de l'Etat, auquel il était suspect, ne pût lui reprocher aucune manœuvre clandestine.

En effet, il s'en fallait de beaucoup que le maréchal fût en faveur; malgré son grade élevé et le titre de prince, il attendit longuement; il eut le temps de méditer ses paroles; enfin, il fut admis, et exprima à l'Empereur son vif empressement à venir lui communiquer la très-étonnante proposition qui venait de lui être faite, prendre ses ordres ou ses conseils. L'empereur Napoléon s'attacha à dissimuler le mieux qu'il put la surprise désagréable que lui causait une affaire arrivée à ce degré de maturité sans sa participation. Habitué à influencer la majeure partie des cabinets de l'Europe, il ne désespéra pas, intérieurement, de faire changer le choix de la diète suédoise; il parut réfléchir long-temps, mesura cent fois à grands pas la longueur de son cabinet, prit du tabac coup sur coup, et finit par faire au

maréchal une réponse qui prouvait assez que ses idées étaient ailleurs : « *Il faut prendre garde ici, Monsieur le maréchal*, dit-il au prince, *c'est peut-être un piége*. — Je ne vois pas, lui répondit le maréchal, à quoi pourrait aboutir ce piége? En mettant les choses au pire, en supposant que les Suédois voulussent attirer un de vos généraux pour le faire périr, ce qui n'est ni dans leurs mœurs ni dans leur caractère, en quoi cela pourrait-il leur être utile? Et d'ailleurs n'avez-vous pas cent généraux qui valent mieux que moi? — *J'en conviens*, répliqua durement l'Empereur; mais je vous le dis, suivez comme vous l'entendrez cette chance, je n'y fais pas opposition; je vous préviens seulement que je ne veux pas m'en mêler, que je n'y serai pour rien. » Le maréchal conclut de là, en se retirant, que son élection allait être fortement traversée ; il savait d'ailleurs que son nom ne figurait pas sur la liste des surnuméraires destinés à la royauté ; il lui tardait de revoir les commissaires suédois pour leur faire connaître son acceptation, et lier ainsi plus étroitement la diète et ses envoyés ; il voulait en même temps tâcher de savoir d'eux si la résolution de la diète résisterait aux entraves, aux sollicitations, aux menaces peut-être, auxquelles il croyait qu'elle allait être en butte.

Le maréchal apprit le même soir, par quelques affidés qu'il avait à la cour, que dès qu'il eut quitté l'Empereur, celui-ci avait fait mander le ministre de la police (Fouché), lui avait vivement reproché son peu d'habileté pour avoir ignoré que quatre Suédois avaient traversé paisiblement la France, séjourné depuis plus de huit jours dans la capitale ; pour n'avoir pu, faute d'être instruit, faire suivre et observer ces étrangers de marque. Il ajouta qu'ils étaient venus avec une mission contraire à ses intérêts, qu'ils avaient pu la remplir secrètement et sans obstacle, etc., etc.; qu'il était fort inutile de solder à grands frais un ministre et une police pour ne devoir qu'au hasard la connaissance des événemens déjà accomplis, et des contrariétés presque irrémédiables que cette coûteuse et décevante surveillance était destinée à lui procurer en temps utile. Cette vive mercuriale fut suivie de l'ordre impératif de rendre compte heure par heure des actions et des démarches des Suédois.

Le ministre des relations extérieures (Champagny) fut encore plus mal reçu. « A quoi m'êtes-vous utile, monsieur? lui dit d'un ton menaçant l'Empereur; à quoi servent les ambassadeurs, si j'apprends tardivement et par un autre canal ce qui se trame contre mes intérêts et ceux de la France dans les cours étrangères? Que fait votre M. Alquier à Stockholm? Eh quoi! la diète de Suède s'assemble à la porte de cet ambassadeur, et il n'en voit rien? Elle décerne la couronne à un de mes généraux qui n'a pas mon suffrage, il n'en sait rien? On vient à Paris, et ce n'est pas un seul, ce sont quatre envoyés arrivés par ordre d'un corps délibérant qui est nombreux; ils sont dans ma capitale sans que j'en sois informé; ils accomplissent leur mission, dont vous êtes, vous monsieur le ministre des affaires étrangères, l'homme le moins instruit, et j'apprends toute cette trame quand son effet est produit ; tandis que rien de pareil ne fût arrivé si on eût saisi le moment favorable pour influencer de manière ou d'autre et faire prendre à cette affaire une direction convenable à nos intérêts ! — Que dois-je faire, Sire? répliqua le ministre terrifié. — Écrire à votre M. Alquier pour qu'il croise l'élection à tout prix, et si elle ne peut être faite en faveur d'un prince français dont je ferais choix, qu'elle tombe plutôt au profit du Danemark et même de la Russie, que de rester sur la tête de celui en faveur duquel votre ineptie, votre maladresse, l'ont laissé faire ; invitez ces Suédois, parlez-leur, faites-leur ouvrir les yeux. J'ai mieux que cela à leur offrir dans l'intérêt de leur pays. Agissez vivement et surtout avec discernement, il n'y a pas un instant à perdre pour réparer le mal que vous avez laissé faire sans aucune espèce de prévoyance.

— Sire, comment aurais-je pu prévoir un pareil choix? — Vous ne pouviez pas ignorer que le roi de Suède actuel est fort vieux et n'a pas de fils; vous ne pouviez pas ignorer non plus la mort subite du prince royal; vous deviez savoir que, d'après les usages et les statuts, la diète lui désignerait un successeur? Il est certain pour moi que vous n'avez rien fait pour influencer son choix. Mettez-vous en mesure d'obtenir sans délai d'autres résultats, c'est l'affaire qui presse le plus; je veux être instruit sans retard de ce que vous aurez fait à cet égard. »

Ce ministre s'empressa d'expédier un courrier à M. Alquier, ambassadeur français ; il ne manqua pas de lui faire à son tour une forte réprimande et de lui transmettre les reproches et les menaces qui venaient de lui être adressés (c'est ainsi que vont les choses); il exigea de meilleurs résultats et une très-prompte réponse par le retour de son courrier. L'ambassadeur de France,

M. Alquier, fut assez mal venu du gouvernement suédois, qui, sans avouer et sans nier ce qui avait pu être fait pour donner un successeur au prince royal, fit observer à l'ambassadeur français que cette affaire sortait du cercle dans lequel la diplomatie étrangère devait se renfermer; qu'il ne pouvait lui être fait d'autre réponse; qu'il serait complètement inutile de multiplier les notes à ce sujet, attendu que dans l'état actuel, le gouvernement étant étranger aux opérations de la diète, subissait ses décisions et ne pouvait en rien les modifier. Sur ces entrefaites, le ministre français des relations extérieures eut plusieurs conférences avec l'ambassadeur suédois près la cour de France. Celui-ci, n'ayant aucune instruction de son gouvernement sur ce point, ne put faire que des réponses insignifiantes; il promit seulement d'en écrire, et tint parole : il avait, à la vérité, vu les nobles suédois arrivés récemment à Paris, venus, disaient-ils, uniquement pour voir la capitale de la France : il ne lui convenait pas d'en demander davantage. M. le ministre des relations extérieures n'avait pas négligé en même temps de se rapprocher des commissaires suédois, de les inviter à des repas splendides; il avait déployé toute son adresse avec eux, les avait attaqués d'abord l'un après l'autre, et enfin collectivement. Ceux-ci, bien informés de toutes les menées du gouvernement français, et ayant reçu du président de la diète des ordres qui confirmaient l'objet absolu de leur première mission, avaient, pour en finir, obtenu l'autorisation d'avouer l'élection, etc.

Vingt jours s'étaient écoulés; le courrier de Stockholm, porteur de la réponse de l'ambassadeur français, était de retour; le ministre des relations extérieures ayant échoué partout, bien qu'il eût tenu l'Empereur régulièrement informé de la marche de cette affaire, crut devoir lui soumettre la note négative de l'ambassadeur de Suède avec la lettre de M. Alquier, et demander à discontinuer des démarches infructueuses. L'Empereur, pour toute réponse, lui donna l'ordre de lui amener les envoyés de la diète. Cette élection le mécontentait au dernier point, moins par la perte d'une couronne qu'il aurait pu mettre sur la tête d'un de ses frères, que par l'idée enracinée chez lui, que le maréchal auquel elle était offerte était foncièrement son ennemi, et porterait à la coalition du Nord les moyens de nuire que lui avait donnés la connaissance de sa tactique à la guerre et de sa politique.

L'Empereur déploya avec les nobles suédois les nombreux moyens de séduction que lui donnait la supériorité de son génie et sa vaste érudition; la nation suédoise, sa bravoure, son caractère de droiture, sa générosité furent l'objet d'une conversation étincelante d'esprit et de remarques ou ingénieuses ou profondes. Les rois suédois qui avaient jeté le plus de lustre sur leur patrie apparurent tour à tour : leur éloge, amené avec un art admirable, se plaçait si naturellement, si heureusement dans cet entretien rapide, que les nobles suédois, surpris et ravis tout à la fois, avaient tout-à-fait quitté leur flegme et abandonné le masque diplomatique dont ils comptaient se faire une égide. Le coup-d'œil d'aigle de l'Empereur l'avait averti que le moment était favorable pour risquer une dernière tentative contre la fatale élection; il sut le faire par une transition heureuse. Il leur dit qu'il y avait en réalité tant de ressemblance entre le caractère suédois et celui des Français, que c'était avec raison qu'on appelait les Suédois les *Français du nord;* que les souverains des deux pays mériteraient bien de la patrie en resserrant par tous les moyens praticables l'union des deux peuples; qu'en mettant sur les trônes des alliances de famille, ce serait des deux parts ajouter à leur puissance respective; que celle de la Suède augmenterait singulièrement dans le Nord par l'influence que pouvait lui donner le gouvernement français. Arrivé à ce point, il avait peu de choses à ajouter pour proposer, au lieu du choix fait par la diète, une personne de sa famille, dont il jugea néanmoins prudent de ne pas hasarder prématurément le nom. Les figures suédoises reprirent le sérieux : celui de ces commissaires qui devait porter la parole arriva par des circonlocutions pleines de déférence à déclarer à l'Empereur que la délibération de la diète était irrévocable; que l'ordre qui avait été envoyé à ses commissaires dans la capitale de France était circonscrit et absolu; que l'extraction, la nationalité et les considérations politiques n'étaient entrées pour rien dans les motifs qui avaient déterminé la diète; qu'elle avait choisi l'homme qu'elle préférait à l'exclusion de tout autre; que s'il eût été Turc ou Espagnol, sa détermination eût été la même. A ce mot décisif, l'empereur eut la présence d'esprit d'improviser une sorte d'éloge du maréchal Bernadotte : c'était, ajouta-t-il, dans l'intérêt de la Suède et par amitié pour cette nation qu'il avait eu la pensée de lui offrir une personne dont l'alliance eût rappro-

ché davantage les deux nations ; mais que cette considération écartée, il se plaisait à reconnaître qu'elle avait fait choix d'un général habile, rempli de capacité et doué d'excellentes qualités.

Après avoir ainsi épuisé toutes les chances de succès, il crut devoir s'empresser de revoir le maréchal, aigri sans doute par toutes les entraves qu'il lui avait suscitées sans relâche pendant un mois entier; il espérait encore faire cesser ses mécontentemens, et conjurer, autant que possible, les effets nuisibles qu'il en craignait dans l'avenir. Cette fois le maréchal fut admis dès qu'il se présenta ; l'Empereur eut un visage riant. « C'en est donc fait, lui dit-il, vous abandonnez la France, votre patrie, pour vous faire Suédois. — Sire, mon cœur restera français. — Mais savez-vous qu'il faut, avant de mettre le pied sur le sol suédois, faire une profession authentique et embrasser la religion de ce pays. — Je le savais, Sire ; je répondrai à cela comme ce grand roi qui est né dans la même ville que moi. — J'entends, j'entends, *Paris vaut bien une messe*. — On ne peut pas s'égarer, Sire, en imitant en toutes choses un roi dont la mémoire est si justement vénérée. — Je pense que vous en excepterez la dernière. — Pour cela, Sire, il est difficile de se soustraire à sa destinée. — Aussi ne m'en occupé-je guère. Je suis entouré de périls, je le sais ; je ne veux plus y penser. Vous êtes pressé de partir ; pour une position aussi éminente, cela se conçoit. Voulant faire une chose qui vous soit utile, et que vous n'arriviez pas en Suède sans culottes (allusion aux opinions du maréchal), j'ai donné des ordres pour vous faire compter trois millions sur mes fonds particuliers ; en échange, vous signerez les actes nécessaires pour me rendre propriétaire de la totalité de vos biens. — Je ne crois pas que Votre Majesté perde à ce marché. Les hommes d'affaires m'ont assuré que mes propriétés valaient un quart de plus ; mais je ne dérangerai rien aux dispositions que vous avez faites, et je vous en remercie. » L'Empereur saisit ce dernier instant pour engager le maréchal à faire entrer la Suède dans son système contre l'Angleterre. Celui-ci répondit par une phrase diplomatique : « Après les intérêts du pays qui m'accueille, ceux de la France me seront les plus chers. » L'Empereur l'interpréta défavorablement, et l'on se sépara froidement.

Le maréchal, étant bientôt monté sur le trône de Suède, ne démentit pas les prévisions de Napoléon. Il lui fut hostile. Il oublia en même temps les idées libérales qui avaient intéressé la Pologne à son élévation ; et comment aurait-il pu intervenir en faveur des Polonais, celui qui ne voulut pas même permettre aux Suédois de saisir aucune des nombreuses occasions qui se présentèrent pour reprendre la Finlande, dont ils avaient été tout récemment dépouillés par la Russie?

Par un ancien officier supérieur de la Grande-Armée, auteur des Lettres sur la campagne de 1812 en Russie, *etc.*

RUINES DU CHATEAU DE NOWOGRODEK EN LITVANIE.

(*Imité du Polonais de* Félix WROTNOWSKI.)

A mi-chemin entre Grodno et Minsk, à cinq lieues au sud du Niémen, on aperçoit une petite ville bâtie en bois, et quelques églises, qui semblent fières de dominer toutes les contrées voisines avec leurs hauts clochers. Non loin de là s'élève une montagne de forme presque ronde ; elle supporte les ruines d'un antique château. Ces ruines, de couleur rougeâtre, forment un admirable contraste avec la verdure qui les entoure. Monument affaissé, ombre de la grandeur, ces ruines sont muettes pour l'âme insensible ; mais, pour le patriote qui retrouve la vie dans le souvenir, elles parlent éloquemment, elles reflètent toutes les grandes époques de l'histoire nationale. La pensée de l'homme dispute tout à la mort.

La pierre angulaire du château fut posée par les envahisseurs des Slaves, par les Normands ou Varègues-Russiens. Plus tard, le chef des Litvaniens agrandit le château, et y fit élever un temple et un autel païen, que le christianisme transforma en église catholique. Des ruines attestent aujourd'hui ce passage de l'erreur à la foi ! Arrêtons-nous sur ce qui survit au travail





Le Château de Nowogrodek en Lithuanie.

de l'Impr.e de Leclerc

des hommes; arrêtons-nous à la pensée morale de l'histoire, à ces transformations politiques, à ces crises civiles et religieuses.....

Les peuples slaves avaient joui d'une longue paix; mais un jour les pirates skandinaves envahirent la partie septentrionale de leur territoire. Les flots écumeux du Dniéper entraînèrent les guerriers nomades, ils descendirent par la mer Noire jusqu'aux portes de Byzance; voguant sur le Dniéper, ils aperçurent une belle cité : c'était Kiiow, avec l'appât de ses trésors. Les nouveaux conquérans plantèrent leurs glaives au milieu de la cité: ils dirent que le glaive était leur sceptre, et commencèrent à gouverner ou à opprimer tout ce qui ne pouvait pas se soustraire à leur domination.

La Pologne et la Hongrie leur opposèrent une vive résistance, elles luttèrent vigoureusement contre une puissance qui avait subjugué les Slaves et leur avait imposé le nom de Russiens; mais le fer des Russiens ne devait pas rouiller dans le fourreau, il lui fallait d'autres conquêtes : il alla chercher des peuplades voisines; il pénétra dans les forêts vierges des Iadvingues, il atteignit la Litvanie.

Yaroslaf, le fils du premier chrétien des Kniaz russiens, le dernier chaînon de cette monarchie violente qui devait bientôt tomber en pièces; Yaroslaf, selon toute probabilité, en revenant d'une expédition contre les Iadvingues en 1038, conçut le projet d'élever une ville et un château en commémoration de Novogorod-la-Grande, subjuguée par ses prédécesseurs. Yaroslaf fut le plus entreprenant de sa race, et celui qui porta le plus loin ses conquêtes.

Ayant fait bâtir la ville, il la nomma Novogorodok ou Nowogrodek, c'est-à-dire la nouvelle cité. Si ce fait présente quelque obscurité, s'il est difficile de préciser sa date, il est constant que les souverains de la race skandinave posèrent les premières pierres d'un château-fort dans les environs du Niémen, et que sous sa protection le peuple slavon put s'y établir avec sécurité. Voilà tout ce qu'on sait de l'origine de Nowogrodek.

A la mort de Yaroslaf, ses vastes Etats furent partagés entre ses fils; mais chaque partie se subdivisait en petits Etats, à mesure que les branches ducales se multipliaient. Des meurtres, des crimes, surgirent de ce manque d'unité. L'ambition de régner sur la plus grande étendue de pays possible causa d'abord l'affaiblissement et ensuite une lâche soumission; le bonheur, la conquête, l'habileté d'un guerrier remplacèrent le droit et le devoir, et le pauvre Slave, nommé Russien, baptisé selon le rite grec, souffrait et de ses maîtres et de ses voisins. Ces maîtres ou plutôt ces tyrans vengeaient des haines personnelles sur un peuple infortuné; ils brûlaient ses habitations, ou, par un raffinement de cruauté, après avoir fait étendre par terre des paysans, on soulevait leurs chaumières avec des machines, et en retombant elles écrasaient la tête de ces malheureux. Les contrées païennes qui les entouraient n'étaient pas moins féroces que les païens convertis. Souvent des partis nombreux sortaient de leurs forêts, tombaient à l'improviste sur des villages, et enlevaient les habitans pour peupler leurs déserts.

Avant que Kniaz pût réunir ses soldats pour aller à la poursuite de l'ennemi, cet ennemi, adroit comme un animal sauvage, s'était déjà retiré, et s'il ne l'atteignait pas dans la plaine, il n'osait se hasarder dans les forêts ou dans les marais; ces marais sont encore inabordables aujourd'hui. Tels étaient les peuples qui entouraient Nowogrodek.

Les Kourons et les Prussiens, palpitans de crainte et de terreur, franchissaient la Dzwina et le Niémen, pour venir en Litvanie raconter à leurs voisins leurs maux, leurs douleurs, la cruauté de ces étrangers qui, couverts de fer, une croix rouge sur des manteaux blancs, venaient porter la désolation chez eux. « Ils détruisent nos générations, disent-ils, ils renversent nos idoles et nos temples; ils rendent esclaves des populations libres, et s'emparent de nos terres. » Ces plaintes sont écoutées et comprises: les chefs des bandes litvaniennes et samogitiennes se réunissent aux Kourons et aux Prussiens, et forment des masses régulières, capables de résister à l'ennemi. Ils livrent le combat en se fiant à leur bonheur, ils attaquent les chevaliers Teutoniques et les chevaliers Porte-Glaive, et, imitant le guerroiement et les évolutions de l'ennemi, et bientôt d'opprimés qu'ils étaient, ils deviennent vainqueurs, chefs, monarques, et imposant leur domination par leurs conquêtes. Deux puissances païennes, la Litvanie au nord, et la Tatarie au midi, s'élèvent comme un ouragan furieux contre l'édifice chancelant des Normands-Russiens établis dans la Slavonie.

Le vieux Ryngold était à la tête des Litvaniens et des Samogitiens, quand les hordes tatares de Bati opprimaient les duchés voisins des terres

russiennes, en franchissant le Dniéper. A peine Ryngold eut-il appris la défaite des ducs russiens, qu'il prépare une expédition. Des courriers sont expédiés, ils se présentent d'une chaumière à l'autre avec une torche allumée, pour annoncer que la guerre est déclarée; ensuite, la trompette se fait entendre pour réunir les combattans. Aussitôt les chefs des tribus se mirent à la tête de l'ardente jeunesse, et se rendirent sur les bords de la Wiliia; c'est là que les troupes devaient se réunir pour former une armée régulière. Les anciennes chroniques nous ont conservé la description de cette armée : l'habitant des chaumières, qui ne possédait pour toute fortune que le travail de ses bras, ne portait point d'uniforme et d'armes; son corps était revêtu de la peau d'un animal sauvage, et la tête vide d'un loup, d'un bison ou d'un ours lui servait de casque; des machines aratoires qu'il enlevait aux Russiens, il en faisait des piques, et du cuir écru, il en faisait des frondes. Mais son coup de pique était terrible, et la pierre qu'il lançait ne manquait jamais son but. Cette armée herculéenne était imposante. Le généralissime était le seul qui fût muni d'un sabre, encore ne l'obtenait-il qu'à grands frais. Mais en revanche chaque soldat avait un arc. Tout ce qui servait aux besoins de l'armée portait la même empreinte de simplicité; des chariots en bois et faisant un bruit effroyable, faute de graisser les roues, traînaient les vivres; des nacelles en peau servaient à franchir les rivières. Ces nacelles faites en peau de bison, et imprégnées de suif, étaient portées à l'eau par deux hommes; ils s'y mettaient ensuite, et leurs chevaux les suivaient à la nage. Le cheval de Samogitie, tout ramassé et petit qu'il est, supportait de longues fatigues; sa selle était toute en bois de chêne, et, malgré cela, ne le blessait pas.

Quand l'armée que nous venons de décrire se fut réunie sur les bords de la Wiliia, le duc la rangea en ordre de bataille; il donna ensuite à chaque régiment un drapeau et de longues trompettes en cornes, puis il plaça les chariots dans des carrés, et confia l'avant-garde aux deux principaux chefs; lui, avec le gros de sa troupe, se mit en devoir de franchir les frontières russiennes.

A cinq lieues au sud du Niémen, sur une haute montagne, s'élevait le château de Nowogrodek. Le duc de Litvanie en avait fait sa résidence, et, après avoir conquis les contrées environnantes, il avait pris le titre de grand-duc; c'est ainsi qu'il se signait dans le milieu du XIIIe siècle. Sur les fondations varègues, de Nowogrodek, s'élevèrent les murailles et les temples païens de la Litvanie. Grodno, Brzesc, Mielnik, Drohiczyn, Suraz, Bransk, Bielsk, etc., etc., vinrent se ranger sous la domination de leurs nouveaux maîtres, et le pays vit s'élever un grand nombre d'édifices. Les possessions des ducs de Litvanie s'appuyaient d'une part sur les marais de Pinsk et sur le Prypeç; à l'est et au nord elles étaient protégées par la Bérézina et la Dzwina, car les petits-fils de Ryngold régnaient déjà sur Poloçk et Witebsk.

Ryngold avait deux fils: Montwill et Mendog; Montwill était père d'Erdziwill, de Wikind et de Totwild, conquérans des Russiens du côté de l'est. A la mort de Montwill, son frère conçut le projet d'une domination autocratique; et, s'établissant dans la capitale de Nowogrodek, il éloigna ses neveux de leur héritage paternel et des contrées qu'ils avaient conquises par leur valeur. Bientôt Mendog, Mindowe ou Mendolphe, car les annalistes, écrivant en russien, latin et allemand, lui donnent ces trois noms, devint maître de toute la Litvanie, de la Samogitie et d'une partie des terres russiennes. Nowogrodek brillait alors de la puissance du grand-duc, il était le point culminant où se fixaient les yeux des monarques chrétiens, et du fond du Vatican, le successeur de saint Pierre le surveillait, car Nowogrodek était le séjour d'un chef païen; séjour sans repos et sans sécurité, car il était entouré par des chefs chrétiens. Les chevaliers Teutoniques et les chevaliers Porte-Glaive, qui croissaient en puissance et en influence, avaient à cœur de vaincre Mendog. Tout moyen était bon pour leur politique, ils voulaient le réduire par la force ou le prendre par la ruse. Le duc russien Daniel, nouvellement couronné roi, et depuis peu converti à l'Eglise romaine, ne visait qu'à prendre promptement aux Litvaniens les terres russiennes qu'ils avaient sous leur domination. Le pape Innocent IV, qui étendait son pouvoir sur la moitié du monde alors connu, voyait avec effroi les progrès des Mahométans et des païens; il désirait donc ardemment la conversion de la Litvanie, pour s'en faire un rempart contre les indomptables Tatars; mais Mendog repoussait le christianisme, et voulait gouverner avec la superstition et le despotisme païen. Menacé de toutes parts, il s'apprêta à la défense, et s'unit aux chefs de la religion grecque, comme indifférens aux intérêts

de l'Eglise romaine. Pour consolider cette alliance, il épousa Marte, fille du duc de Tver, sur le Volga, qui, déjà, payait le tribut aux Tatars.

Diverses furent les chances de guerre du vaillant Mendog; mais la victoire l'encourageait à de nouvelles conquêtes, et la défaite l'enflammait à la vengeance et à tenter de nouveaux efforts. En 1248, il perdit une bataille, et, après avoir concentré ses forces, il fit alliance avec les Semigalliens, qui habitaient le long de la rive gauche de la Dzwina, pour franchir ce fleuve et pénétrer dans les possessions occupées récemment par les chevaliers Porte-Glaive. Les légions païennes portaient le feu, le ravage, la dévastation dans les contrées Trans-Dzwiniennes, sans éprouver de résistance; mais la fortune leur fut tout-à-coup contraire, et des vengeurs prêts à combattre sortirent comme de dessous terre. Les neveux de Mendog, irrités depuis long-temps de l'orgueil de leur oncle, attendaient le moment de la représaille. En régnant sur Poloçk et sur Witebsk, ils avaient adopté la religion grecque; comme chrétiens et comme déshérités des possessions de leur père Montwill, ils avaient une double vengeance à exercer sur Mendog. Pour y parvenir, ils s'étaient alliés aux chevaliers Porte-Glaive, ennemis acharnés de Mendog. Le sentiment de la vengeance était si fort en leur âme, qu'il l'emportait sur leurs intérêts politiques; car, pour s'assurer l'appui des chevaliers, ils leur promirent de leur donner à tout jamais les terres litvaniennes et samogitiennes; en outre, ils leur offrirent leurs services, et s'engagèrent à leur donner toutes les armes qu'ils possédaient. Ils eussent promis leur âme, pour hâter leur vengeance!

Pendant qu'André von Stuckland, grand-maître des chevaliers de Livonie, coupait le chemin à Mendog, et retenait ses bandes qui se livraient au pillage, le duc de Poloçk, à la tête d'une force imposante, faisait une irruption soudaine en Litvanie. L'armée de Mendog, prise au dépourvue et disséminée sur tous les points, tâcha de fuir; l'ennemi alors changea son plan d'attaque, et, de la défensive passant à l'offensive, il poussa les Litvaniens jusque sous les murs de Nowogrodek. Arrivé là, il s'empara d'un grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, et revint sur ses pas avec ses prisonniers et son butin.

A peine cet orage était-il passé, qu'un autre s'amoncelait sur l'infortunée Litvanie. Tout-à-coup on annonça que Totwill ou Théophile, désigné ainsi par son nom de baptême, arrivait pour la seconde fois du côté de Poloçk, et ses alliés, les chevaliers de Livonie, avaient déjà envahie la Semigallie et une partie de la Samogitie; à l'ouest de la Prusse les chevaliers Teutoniques gagnaient du terrain, et s'approchaient des bords du Niémen. Pour compliquer ces événemens, Daniel, roi des Russiens, étendait une main ambitieuse sur le midi. Mendog se trouva donc encaissé par l'ennemi, comme un bison par les chasseurs. Pour comble de malheur, les forces matérielles de ses Etats ne répondaient ni à son courage ni à sa volonté. Une poignée d'hommes échappés par miracle aux derniers désastres étaient à peine capables de défendre les abords de la capitale. La population effrayée se sauvait dans les forêts pour échapper à de nouveaux malheurs. Mendog, privé de ses ressources, eut recours à la ruse.

Au milieu de la torpeur générale, on aperçut un mouvement extraordinaire au château de Nowogrodek: on allait, on venait, on s'agitait, mais rien dans tout cela ne ressemblait à des préparatifs de guerre; on eût dit plutôt les apprêts d'une brillante réception. La jeunesse, qui, par ordre du grand-duc, s'était rassemblée dans les tours crénelées pour veiller sur l'ennemi, quitta son poste pour courir la campagne ou pour se livrer au plaisir de la chasse; au lieu de préparer des vivres pour soutenir un siége, les gens du duc eurent l'ordre de donner à tous ceux qui en demanderaient, des vivres et des boissons; au lieu d'aiguiser les armes, on fourbissait l'argenterie, et on tirait de la cave les meilleurs vins; certes, Nowogrodek se préparait à recevoir des hôtes, et non à se défendre contre des ennemis

Le grand-duc avait tenu un conseil secret avec les anciens, à la suite duquel conseil, des courriers étaient partis du château ventre à terre. Les envoyés de Mendog se dirigeaient vers les chevaliers Porte-Glaive, pour les inviter à un banquet, en signe d'alliance et comme précurseur d'une paix éternelle. Le nom de Mendog était encore si puissant et si redouté, malgré sa dernière défaite, que le grand-maître accepta la courtoise invitation.

Pendant que cela se passait, les pauvres Litvaniens attendaient dans les angoisses le moment où les guerriers allemands viendraient détruire leurs habitations et enlever leurs enfans; car la faim ne tarderait pas à chasser des forêts ces innocentes victimes... Mais quel fut leur étonne-

ment, en voyant ces redoutables guerriers traverser en ordre le pays, et s'approcher avec respect de Nowogrodek, le glaive dans le fourreau !

Mendog reçut ses hôtes avec courtoisie. Mais quand il invita le grand-maître à s'approcher de la table, celui-ci lui dit : « Il ne convient pas à » un guerrier chrétien de manger en paix le pain » d'un païen, quand il avait juré de le combattre » jusqu'à la mort. Si tu veux, grand-duc, que je » consente à faire alliance avec toi, et que je » t'appelle frère, reconnais le vrai Dieu, accepte » le baptême, et remets en mon pouvoir les terres que tes neveux m'ont offertes en consé- » quence du droit qu'ils en avaient. »

Mendog lisait dans le cœur du moine allemand, il savait bien que les intérêts du Ciel l'occupaient beaucoup moins que les biens de ce monde ; il savait aussi qu'en rendant les terres que ses neveux avaient promises, il deviendrait un duc sans Etats, et tributaire plutôt qu'allié. Mais sa figure ne trahit pas son émotion secrète ; en entendant la proposition du vieux moine, il sourit d'un air doux et bienveillant, et lui dit : « Grand- » maître, sans le secours des armes tu m'as vaincu » par la conviction ; je crois en ce que tu crois, » deviens mon frère, et sois médiateur entre moi » et le prêtre suprême de Rome ; prends à l'in- » stant ce qui appartient à tes chevaliers. »

A la suite d'un banquet splendide, on dressa l'acte du traité, on écrivit des lettres au pape et on expédia une ambassade à Rome. Le grand-maître, tout chargé de magnifiques présens, quitta Nowogrodek en laissant auprès du grand-duc un moine, le pieux Christin, qui devait l'initier aux mystères de la nouvelle religion.

Le pape Innocent IV eut une joie indicible en apprenant le succès des chevaliers. Il reçut les ambassadeurs avec distinction et les renvoya comblés de présens.

Les lettres du pape à Mendog et à l'évêque de Chelm furent envoyées en Livonie au mois de juillet de l'année 1252. Le saint Père témoignait à Mendog sa joie, sa pieuse satisfaction de voir un prince puissant quitter le paganisme pour embrasser la vraie foi. Dans sa lettre à l'évêque, il lui recommandait d'aller à Nowogrodek couronner le roi de Litvanie.

Sur ces entrefaites, l'automne arriva. Pour vous, habitans du midi et de l'ouest de l'Europe, le passage d'une saison à l'autre est insensible, la transition s'opère doucement.... Sous le ciel de la Litvanie, on passe en un moment de la verdure à la neige ! Vers la fin du mois d'août, quand un soleil âpre et brûlant a ravi aux forêts et aux champs leur douce fraîcheur, le ciel se couvre de nuages, et pendant deux semaines une petite pluie froide et pénétrante se répand sur l'horizon comme un brouillard. Ce brouillard dérobe un nouveau spectacle : une nuit suffit et les brouillards se dissipent ; le lendemain matin on aperçoit la terre toute couverte d'une gelée argentine, et plus tard, quand le soleil s'élèvera, ses rayons feront disparaître la blancheur de la terre, comme un souffle qui fuit sous l'acier poli.... Toute la nature se développe de nouveau, et la terre reparaît plus fraîche et plus riante encore. Les voûtes du ciel sont alors d'un bleu foncé, l'air s'embaume d'un parfum indéfinissable, les eaux deviennent claires et pures comme le cristal ; elles reflètent comme un miroir fidèle les mille nuances des forêts, des prairies et des blés verdoyans. Tel est l'automme de la Litvanie à partir de la mi-septembre aux premiers jours de novembre. De temps immémorial la population agricole goûtait le charme de cette saison et l'honorait par des fêtes de familles et des réjouissances nationales. Aujourd'hui encore on retrouve la trace des cérémonies païennes, alors que la Litvanie rendait hommage à ses dieux et leur rendait grâces pour cette terre féconde qui la nourrissait. Aujourd'hui, dis-je, après chaque moisson, on se rassemble, on fête le succès de la récolte, et quand vient la Toussaint et le jour des Morts, on se réunit dans la prière et le recueillement. Ah ! qu'elles étaient tour-à-tour gaies et touchantes ces fêtes d'automne, quand la Litvanie était libre et indépendante !... Mais en 1252, il n'y avait pas de liberté, point d'abondance et partant point de joie ; la nation était dans l'état précaire qui précède les époques de transition ; le pays était dévasté par les guerres, et partout la domination étrangère se faisait sentir. Une petite partie de la Litvanie restait libre des troupes ennemies, et cependant les vainqueurs y exerçaient une funeste influence sur l'esprit du monarque. Les prêtres païens Kriwe kriwejto et les waïdélotes osaient à peine se livrer aux pratiques de leur religion dans des lieux écartés, tandis qu'à Nowogrodek on faisait ouvertement les préparatifs d'une grande cérémonie. De nouvelles compagnies de chevaliers-moines arrivaient de la Livonie et de la Prusse, et à leur tête le grand-maître et l'évêque de Riga, suivis des

maîtres d'arrondissement (Landmeister) Eberhard von Sayn et Ludwig von Queden. L'évêque de Chelm, Heidenrich, se rendait aussi à Nowogrodek, conformément aux ordres du pape.

Quand tout le monde fut réuni au château, il y eut un tel encombrement qu'on dut refluer dans les champs, dans une vaste plaine voisine de la résidence ducale; c'est là qu'on éleva un trône recouvert d'un baldaquin magnifiquement orné. Les guerriers litvaniens et allemands formaient un carré tout brillant d'acier, et dans le lointain une foule innombrable se pressait pour voir ce spectacle; mais cette foule était morne et silencieuse. Mendog et son épouse, conduits par les maîtres des chevaliers allemands, se placèrent sur le trône qu'on leur avait préparé; alors l'évêque de Chelm répandit l'huile sainte sur leur tête et ceignit d'une couronne d'or le front du couple royal. Ensuite eut lieu la cérémonie générale du baptême, et six cents principaux litvaniens revêtirent le manteau blanc des néophytes. Pour la première fois, les murs des anciens varègues normands virent briller le signe rédempteur de la croix au-dessus du temple païen du grand-duc de Litvanie! Mais hélas! ce n'était point encore le triomphe éternel de la religion du Christ! Les intérêts mondains étaient une base trop fragile pour implanter les vérités évangéliques!

Les chevaliers-moines, ambitieux des biens terrestres, se contentaient d'une vaine gloire et visaient au profit. D'une autre part, Mendog trouvait bons tous les moyens qui mènent au but, et s'était fait chrétien sans conviction; et sans chrétiens, il faisait la Litvanie chrétienne; ce qu'il lui importait, c'était la paix et son ancienne puissance. Des deux côtés, on s'accablait de témoignages de déférence et de politesse, et si celui qui opprimait était fin et rusé, l'opprimé l'était plus encore : Mendog, pour cacher ses intentions, comblait de bienfaits son directeur religieux, l'abbé Christin; il cultivait aussi des relations intimes avec Burhard von Hornhausen, le grand-maître de Livonie; il lui envoyait des présens, lui cédait même par-ci par-là quelques portions de terre, en ayant soin de lui en promettre plus encore.

Les choses durèrent ainsi pendant quelques années; mais les chevaliers opprimèrent tellement les populations qui se trouvaient au-delà de la Dzwina et du Niémen, qu'ils enflammèrent un volcan qui n'attendait que le moment de faire son éruption.... Mendog se sentit encouragé par la disposition des esprits, et résolut de tenter la fortune.

Après avoir pris les précautions indispensables, il pénétra en Pologne et en Mazovie à la tête de quelques troupes. Cette tentative eut un plein succès, et en revenant il entama la Prusse, où il dévasta et ravagea par représaille; les chevaliers Teutoniques n'osaient point le poursuivre, car partout il y avait des germes d'insurrection. La rage de Mendog n'éclatait encore qu'à demi, lorsqu'une circonstance vint lui rappeler tout ce qu'il avait à venger pour le passé et tout ce qu'il avait à conquérir pour l'avenir. Les chevaliers s'emparèrent, dans une de leurs excursions, des effets et des marchandises qu'un cousin de Mendog faisait transporter à Riga. Le roi des Litvaniens demanda une prompte réparation, elle lui fut refusée; alors il déclara la guerre, non pas comme monarque chrétien à des chefs chrétiens, mais comme un monarque païen aux ennemis de sa foi.

Précisément à cette époque, le grand-maître de Livonie élevait le château de Karszowin sur la montagne de Saint-Georges, en Kourlande. Les païens de la Samogitie et de la Kourlande s'y opposèrent, firent le siége du nouveau fort, et donnèrent ainsi le signal d'une guerre générale (en 1261).

Le grand-maître des chevaliers Teutoniques demanda des secours aux chrétiens environnans. Bientôt Henri Botel, maréchal des chevaliers, marcha à la tête des Prussiens et des Allemands, et du nord arrivèrent de Rewel les Danois, sous les ordres du prince Charles de Suède. A peine ces forces furent-elles réunies sous Karszowin, que le bruit courut que quatre mille Litvaniens étant tombés à l'improviste en Kourlande, avaient emporté femmes, enfans, trésor, et revenaient chez eux tout chargés de leur butin. Les chrétiens, sans perdre de temps, se mirent à leur poursuite et les atteignirent dans une halte sur les bords du Durom ou de la Durbe.

Dans un conseil de guerre tenu par les chevaliers, un Prussien de distinction, et fort attaché aux Teutoniques, proposa de renvoyer tous les chevaux pour combattre à pied, sans pouvoir se ménager la possibilité d'une retraite. Les Allemands et les Danois, qui portaient de lourdes cuirasses, rejetèrent ce projet; à travers ce débat, les Kourlandais vinrent supplier les chefs des chevaliers de leur rendre sans rançon

leurs femmes et leurs enfans dont les Litvaniens s'étaient emparés, dans le cas où la victoire les favoriserait. Le prince Charles et plusieurs chefs s'y opposèrent, disant que toute capture de guerre était, selon l'usage, le partage du soldat, et que celui qui voudrait ravoir sa femme ou son enfant serait tenu de payer rançon. Un murmure improbateur suivit cette réponse, et on regarda cela comme d'un mauvais augure pour les chevaliers.

L'infanterie litvano-samogitienne arrêta les premières tentatives des chevaliers en leur lançant des pierres pointues. La fortune fut incertaine pendant quelques momens; mais quand on en vint aux mains, les Kourlandais, que les chevaliers tenaient en réserve par méfiance, se jetèrent furieux sur leurs alliés et décidèrent ainsi la victoire. La bataille dura huit heures. Le grand-maître des chevaliers Porte-Glaive, le maréchal des chevaliers Teutoniques et le prince Charles de Suède mordirent la poussière; à côté d'eux tombèrent presque tous les lieutenans; le reste de l'armée se débanda. Ce succès ouvrit une source non interrompue de nouvelles victoires. Durant l'espace de cent ans, la Litvanie étendit ses conquêtes et conserva sa foi païenne. Nowogrodek était toujours la brillante capitale du royaume, et plus tard elle devint la résidence des ducs qui se succédèrent.

Un siècle et demi après, la Litvanie reçut le baptême de la civilisation, sans avoir recours à la force des armes. Elle vint s'unir à la Pologne par un chaînon indissoluble (1386). Le christianisme pénétra et s'implanta avec la force de la conviction; alors le temple de Mendog fut transformé en église chrétienne, et cinq autres églises vinrent se grouper au bas du château. Nowogrodek devint le chef-lieu du palatinat du même nom; il fit partie de la grande république polonaise. Que de fois cette ville a vu des réunions où se sont agitées les diétines polonaises!

En 1812 le prince Joseph Poniatowski, commandant le 5e corps de l'armée napoléonienne, à la tête des Polonais, passa par Nowogrodek, se dirigeant sur Moskou; il espérait alors rendre à la jeune génération ses chères et précieuses antiquités nationales. Aujourd'hui elles sont couvertes d'un crêpe funèbre, la Litvanie est une terre de douleur et de distraction... Nowogrodek est encore le chef-lieu du district dans le gouvernement de Grodno; mais son bel Hôtel-de-Ville est négligé et ses églises tombent en ruines; quelques-unes sont transformées en magasins militaires et en boutiques. Ainsi l'ont voulu ceux qui gouvernent; mais on ne peut arracher au peuple les traditions du passé, et quand un voyageur se présente, on lui montre avec orgueil *la montagne de Mendog*.

OLYMPE CHODZKO.

COSTUMES DES PAYSANS POLONAIS,

DANS L'ANCIEN PALATINAT DE KRAKOVIE.

Il n'est pas plus vrai que les paysans soient serfs en Pologne, qu'il n'est vrai qu'on soit en France sous le régime des *droits seigneuriaux* et des *lettres de cachet*. — Il y a à peu près cinquante ans que le *servage* a été aboli en Pologne, et il n'existe plus ni dans le royaume créé par le traité de Vienne, ni dans la Galicie, ni dans le duché de Posen; et si dans nos provinces incorporées à l'empire russe, comme la Litvanie, la Wolynie, la Podolie et l'Ukraine, les paysans sont encore esclaves, il faut s'en prendre non pas tant aux seigneurs polonais qu'au gouvernement de la Russie.

C'est de la bonne terre que les paysans polonais; ils ne savent ni lire ni écrire, mais ils ont l'esprit si éveillé et l'intelligence si grande, que, pour peu que l'instruction se répande davantage dans le pays, pour peu que le gouvernement et les propriétaires soulagent leur misère, ils se mettront bien vite au niveau des populations de l'Allemagne et de la France. Ils sauront tout faire, tout, excepté le commerce, car ils ont là-dessus des idées bien arrêtées. Bons catholiques avant tout, et très-scrupuleux en cas de conscience, ils croient que l'argent qu'on gagne par le commerce n'est pas un gain honorable, et que Dieu ne le bénit pas. C'est pourquoi, depuis les temps les plus reculés, le commerce en Pologne a été toujours entre les mains des Juifs et des Allemands. Je ne sais pas trop s'il faut nous en plaindre ou nous en féliciter. — Quant à moi, entiché peut-être de préjugés nationaux, je vous dirai que si le bien-être du pays y a perdu, le caractère national y a gagné; car les





Costumes des Paysans Polonais.
dans les environs de Krakovie.

richesses et l'appât du gain corrompent et avilissent les mœurs, et engendrent l'égoïsme. Or, l'égoïsme est inconnu en Pologne, à un tel point, que dans notre langue si riche nous n'avions pas un mot pour le rendre. Grâce à l'abandon du commerce, le paysan polonais est très-hospitalier, et quoiqu'il ne possède pas beaucoup, il partage de bon cœur ce qu'il a avec le premier venu qui frappe à la porte de sa chaumière.

Quant à la politique, il faut convenir que nos paysans *n'ont pas marché avec le siècle;* mais, ce qui mieux est, ils sont restés Polonais, et bons Polonais. Ainsi, ils ne comprennent point les mots de *liberté* et de *constitution,* mais ils savent fort bien ce que c'est qu'un Russe, un Prussien et un Autrichien (ou, comme ils disent en généralisant, un *Allemand*); ils ne connaissent pas les noms d'*aristocrate* ou de *démocrate,* mais ils comprennent ce que c'est qu'un espion russe, ou un Polonais qui se vend aux ennemis. Le crime est presque inconnu dans nos contrées ; il ne s'y fait pas dix assassinats par an.

Les paysans polonais sont pauvres, car, à quelques exceptions près, ils ne sont pas propriétaires du terrain qu'ils cultivent. On pourrait parler ici des causes qui ont empêché jusqu'à présent d'améliorer leur position, mais ceci est une question politique et sociale, et la discussion là-dessus nous mènerait trop loin; ainsi je dirai seulement que, malgré leur pauvreté, ils sont gais et contens de leur sort. Ils travaillent toute la semaine pour le seigneur ou pour eux-mêmes, vêtus bien économiquement, vivant avec une grande sobriété, mais comme *le Maçon* de M. Scribe, chantant toujours en travaillant. — Quand arrive le dimanche ou un jour de fête, le paysan oublie sa misère, lorsqu'il met ses bottes longues, attachées au-dessus du genou par des courroies dont les glands sont d'étain ou de cuivre; endosse sa capote de drap, chamarrée de cordons rouges; se serre d'une ceinture de laine aux couleurs brillantes, noue le col de sa chemise blanche avec un ruban de couleur, et met sur sa tête (selon la saison) ou un chapeau, ou un bonnet en peau de mouton gris, d'où flottent des rubans et des plumes de paon. Sa femme et sa fille mettent ce jour-là des bas et des souliers aux hauts talons, avec des rosettes rouges ou bleues, des jupes neuves, des corsets d'une étoffe brillante, lacés par-devant avec des rubans en fil doré; suspendent à leur cou des colliers de corail ou des perles en verre. La première se coiffe d'un bonnet (signe certain d'une femme mariée), et l'autre noue coquettement sur sa tête un fichu blanc, de dessous lequel s'échappent de longues tresses blondes entrelacées de rubans (car les paysannes polonaises aiment les rubans comme les petites-maîtresses de Paris aiment les cachemires). S'il n'y a pas d'église dans le village, ce qui arrive bien souvent, toute la famille monte dans une charrette attelée d'un ou de deux chevaux, et s'en va au village voisin entendre la messe; là tout le monde agenouillé chante des cantiques et des prières, non pas en latin, mais en polonais qui est compris par tous. Jusqu'à présent toutes pensées ont été pour Dieu ; mais au sortir de l'église, le paysan commence à songer à lui-même : il veut se réjouir et se payer largement en plaisirs ce qu'il a souffert en privations et en peines durant la semaine. Notre *Krasicki* a dit quelque part : « *Quand Dieu bâtit une église, le diable vis-à-vis jette les fondemens d'un cabaret,* » et il avait raison notre bon poète, car en Pologne le bâtiment le plus voisin de l'église est toujours le cabaret. Or, tout le monde, après avoir accompli ses devoirs de chrétien, entre, comme on dit en Pologne, dans une autre *église où on cloche avec des verres*, c'est-à-dire à l'auberge, où le Juif a préparé déjà quelques tonneaux d'eau-de-vie et de bière, lesquels seront vides avant que le coq chante pour la troisième fois. Un ménétrier, payé par la commune, s'assied derrière une longue table, et joue le *mazurek* ou le *krakowiak*, sur une *basse* grossière, qu'il a faite lui-même. Pendant ce temps les vieillards boivent, et les jeunes gens dansent et chantent. Ils chantent, mais non pas des chansons apprises dans un livre vendu au carrefour d'une ville, mais des chansons faites par je ne sais qui : le paysan les a entendu chanter par son père, lequel les a apprises aussi par tradition. Elles sont bien jolies et bien naïves ces chansons, elles ont quelque chose dans l'expression et dans la mélodie qui va au cœur, et plaît comme une fleur des champs, dont la corolle n'est pas brillante, mais qui exhale un parfum que vous n'avez senti que dans vos rêves. Mais tout en parlant de la poésie populaire, j'ai oublié nos paysans qui s'amusent. Oh! laissez-les se réjouir, car ils aiment tant la danse et ont si peu de temps à jouir! car bientôt le soleil va se lever, et leur plaisir va finir. Ils ôteront leurs beaux habits des dimanches, et iront

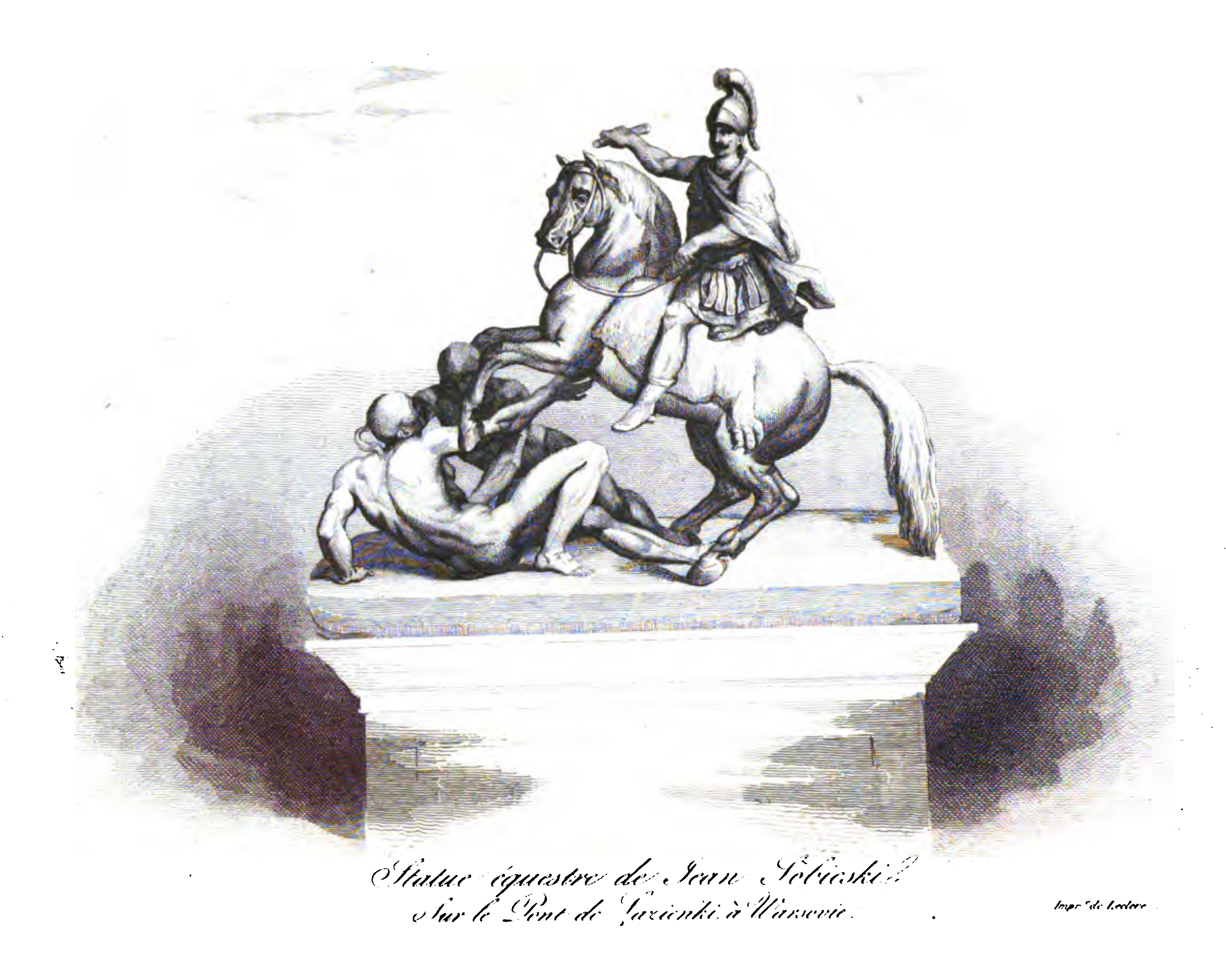
pieds nus au dur travail, le bruit de la musique dans les oreilles !

Nos paysans sont très-religieux, mais ils croient fort aux revenans, aux sorcières et surtout au diable : à tel point, qu'avant de prendre une boisson quelconque, ils signent le verre pour l'en faire sortir. Aussi, dans leurs veillées du soir, on n'entend que des histoires de paysans à qui le diable a joué de mauvais tours, ou des contes de vampires à qui on fut obligé de couper la tête pour les empêcher de sortir de leurs tombeaux et de sucer le sang des jeunes filles, ou enfin des histoires de reines et de princesses, changées par les sorcières en oiseaux ou en arbres ; et je vous assure qu'il y a beaucoup d'étoffe dans ces histoires-là, et que cette imagination du Nord prend quelquefois un coloris qui rappelle celui des contes orientaux. La plupart des paysans âgés vous assurent naïvement qu'ils ont vu le diable ; il est vrai que cela leur arrivait presque toujours quand ils revenaient la nuit de la foire d'une ville voisine, c'est-à-dire quand ils avaient eu la tête un peu échauffée par l'eau-de-vie ; mais ils vous jureront par les choses les plus saintes que Satan leur est apparu une fois sous la forme d'un cheval noir, une autre fois sous la figure d'une vieille femme, et le plus souvent sous l'accoutrement d'un Allemand, et qu'il leur fit perdre le chemin. Ce qui prouve, après tout, que les mêmes recherches ne produisent pas toujours les mêmes résultats, car *Rabelais* a fait trouver à Panurge la vérité au fond de la *dive bouteille*, et nos paysans n'en tirent que diables et revenans.

Le paysan polonais, si crédule pour les choses surnaturelles, ne croit pas aux positives, et entre autres, à la médecine : c'est un art qui, d'après lui, a été imaginé par les *Allemands*, et qui par conséquent ne peut pas être utile aux *chrétiens*. Lorsqu'il se sent affaibli, il jette quelques charbons éteints dans un verre rempli d'eau, place au-dessus deux pailles en forme de croix, pour *rompre le charme*, et boit. Mais un remède plus connu, et qui sert pour toutes les maladies (ce qui montre que, sans s'en douter, le paysan polonais est partisan du système *homœopathique*) est celui-ci : on met dans un petit pot de l'eau-de-vie, du miel et de la graisse, on fait bouillir le tout pendant une heure, et on le fait avaler au malade, qui souvent a plutôt besoin de rafraîchissans. Et cependant tous ces gens-là sont robustes et sains, bien portans ; ils arrivent souvent à l'âge de cent ans. Il est très-rare de trouver dans le pays un paysan estropié, et un bossu pourrait s'y faire voir pour de l'argent.

Il me reste à dire quelle opinion ils ont des étrangers. De vieux soldats de l'Empire rentrés dans leurs foyers, et qui, comme disent les troupiers, *ont traîné leur carcasse par toute l'Europe*, ont appris la géographie par pratique, et savent encore dire quelques phrases en français, en italien et en espagnol, ce qui leur donne une grande considération dans le village ; mais ceux qui n'ont pas été plus loin que leur ville départementale appliquent à tous les étrangers le nom de Français ou d'Allemand. Je n'ai pas besoin de dire que le nom français est aussi populaire parmi notre peuple que le nom polonais l'est en France, car on conçoit qu'entre les deux nations qui mêlèrent leur sang sous le même drapeau et sur les mêmes champs de bataille, c'est à la vie à la mort. Mais le titre d'Allemand n'est pas une bonne recommandation pour nos paysans, et ne vous en étonnez point : ils n'ont connu d'Allemands que les Prussiens et les Autrichiens, qui ont tendu leurs mains lors du partage de la Pologne, et qui plusieurs fois ont ravagé notre pays malheureux. Ainsi ce nom n'est pas en bonne odeur chez nous, et lorsque le paysan veut injurier quelqu'un, il lui dit : « Tu es un Allemand. » Et il arrive que souvent, en racontant quelque chose, il s'exprime en ces termes : « Il y avait deux hommes et un Allemand. » — A propos de cela, il faut que je dise une anecdote très-connue en Pologne. « Le fils d'un paysan rentrant de la ville : — Qu'y a-t-il de nouveau ? lui demande son père. — Rien, répond le fils, si ce n'est qu'on a pendu quelqu'un. — Et à cause de quoi ? demande le père. — Ah ! répond le fils, on s'est aperçu qu'il était Allemand, et on l'a pendu. » Le diable des paysans polonais s'habille à l'allemande, et parle dans la langue germanique. Tout ceci vous prouve que la haine est bien prononcée et bien enracinée, ce dont je suis très-fâché pour les bons Allemands de l'ouest et du midi, qui nous ont reçus en frères pendant notre dernier pélerinage en France, et que nos paysans confondent avec les Prussiens et les Autrichiens. Mais je parle de l'époque qui précéda le 29 novembre 1830, et ayons l'espoir que lorsque l'instruction se répandra en Pologne, les vieux préjugés nationaux s'effaceront, et qu'on saura alors distinguer les amis des ennemis.

CONSTANTIN GASZYNSKI.



Statue équestre de Jean Sobieski,
Sur le Pont de Łazienki à Varsovie.

Impr. de Leclere.

STATUE ÉQUESTRE DE JEAN SOBIESKI,

SUR LE PONT DE LAZIENKI A WARSOVIE.

Stanislas-Auguste Poniatowski, dernier roi de Pologne, après son entrevue avec Catherine II et Joseph II, en Ukraine, en 1787, où on s'occupa beaucoup des affaires de la Turquie, fit élever la statue équestre de Sobieski sur le pont de Lazienki. Nous en avons parlé à la page 104. Certes, il avait à cœur d'embellir cette résidence, en lui donnant la statue de l'illustre guerrier, mais il voulait encore être agréable à Catherine et à Joseph ; en élevant un monument au vainqueur des Turks, il voulait leur prouver que la Pologne ne manquerait pas d'appuyer la ligue de la Russie et de l'Autriche contre la Porte-Ottomane. Cette niaiserie diplomatique d'un roi le moins diplomate du monde fut appréciée à sa juste valeur. Le monument n'en fut pas moins exécuté, et comme il rappelle les hauts faits d'armes de Sobieski, nous jetterons un coup-d'œil sur ses campagnes contre les Turks, et sur le voyage de Stanislas-Auguste vers les bords du Dniéper.

C'est sous le règne de Jean-Kasimir, et au milieu des guerres incessantes de cette époque, que le jeune Sobieski faisait son apprentissage militaire.

Les Kosaks, les Tatars et les Turks ravageaient en tous sens les provinces méridionales de la république. Sobieski s'était déjà signalé dans les expéditions antérieures ; mais à l'époque de l'invasion de 1667, qui fut soudaine et effroyable, son génie militaire se révéla tout entier. Quatre-vingt mille Kosaks et Tatars ouvraient la campagne. Trois mille janissaires formaient l'avant-garde d'une armée de plus de deux cent mille hommes, qui s'assemblaient à grande hâte sur les bords du Danube. Akhmet Kiuperli ou Kouproli était impatient de tourner contre la chrétienté la puissance musulmane, depuis longtemps perdue dans les fureurs intestines.

Sobieski, à force de sacrifices personnels et malgré un trésor public délabré, parvint à rassembler vingt mille hommes. Il courut à Kamiénieç-Podolski, ravitailla cette place, unique boulevart de la Pologne ; puis se confia, pour tout sauver, à un coup d'audace, de désespoir, de génie.

Sobieski avait choisi la petite ville forte de Podhaycé (28 lieues à l'est-sud de Léopol, au nord du Dniester) pour théâtre d'un héroïque sacrifice. On vit alors ce qu'on a depuis admiré dans Bonaparte, au début des campagnes d'Italie : le chef d'une petite armée répondre aux sommations d'un ennemi, sous les pas duquel il semblait devoir être mis en poussière, en le déclarant perdu et menaçant sa tête. Toute la puissance des assaillans vint en effet se briser contre le camp de Podhaycé. Une bataille de seize jours en fut la suite. La dix-septième journée (15 ocbre 1667) du siége de Podhaycé s'était levée ; Sobieski sortit des fortifications avec sa faible armée, déjà décimée par ses succès, et la rangea en bataille au pied de ses retranchemens. Il fit à Dieu une prière, et engagea la bataille.

Déjà épuisées de leurs longs assauts, manquant de tout, ébranlées par la surprise et le respect, assaillies à la fois de toutes parts, les hordes ennemies plièrent bientôt, s'enfuirent, furent mises en pièces ; au lieu de la mort, l'habile capitaine trouva la victoire, une victoire complète et décisive. Le sultan Galga, pour réunir ses débris, demande la paix. La république était sauvée. Les populations fugitives purent rentrer dans leurs domaines. Elles trouvèrent, au lieu où étaient leurs villes et villages, des cadavres, des ruines, du sang. Le reste de la Pologne, sauvé miraculeusement de tels désastres, courait dans les temples rendre grâces à Dieu des succès de Sobieski. Jean-Kasimir s'y précipita. L'Europe retentit des merveilles de Podhaycé. L'héroïque armée fut reçue partout sous des arcs de triom-

phe. Quand Sobieski annonça qu'il allait venir, aux termes de la loi, rendre compte à la nation, rassemblée en comices, des actes de son commandement, la Diète se leva tout entière, en répondant que la république reconnaissante savait à qui elle devait son salut.

Après ces événemens, le roi Jean-Kasimir abdiqua la couronne, et le prince Michel-Korybut Wisniowiecki fut élevé au trône. Mais sous le règne de cet indolent monarque, une foule de complots opposés déchiraient le sein de la Pologne. Wisniowiecki était jaloux de la réputation de Sobieski, et il profita de la maladie de ce dernier, pour avancer une conspiration contre le héros de Podhaycé. L'armée de la couronne se sentait blessée dans tous les coups dirigés sur le chef, qui lui donnait depuis tant d'années et la victoire, et sa solde et du pain. Au milieu de cette anarchie, la nouvelle arriva (juillet 1672), que l'empereur Mahomet IV, le grand-visir, deux cent mille hommes et trois cent quarante bouches à feu battaient en brèche les murs ruinés de Kamieniéç. A ce danger la Pologne accourt à Sobieski. Mais le roi Michel ne s'occupait pas de l'armée, et Sobieski, en ralliant ses compagnons, et armant ses paysans, n'avait que six mille hommes à opposer aux lignes épaisses sous lesquelles tremblaient l'Europe et l'Asie. Déjà les Turks s'étaient emparés de Kamiéniéç; déjà ils étaient arrivés à la vue de la ville de Léopol : la moitié de la république était envahie. Mais Sobieski était là qui guerroyait sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belz et de la Russie-Rouge, les bandes musulmanes. Il faisait de sa petite armée une muraille mobile, qui couvrait partout la république.

Un jour, il surprend l'ennemi près de Kaluza, le poursuit et lui tue quinze mille hommes; il arrive devant un groupe immense de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les barbares emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient vingt mille. Leurs chaînes tombent, et ils bénissent leur libérateur. Mais Sobieski tente davantage. Le gros de l'armée turke était sous Léopol, et Mahomet IV campait à Buczaç. Sobieski dérobe sa marche, se glisse à travers les rivières, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisirs et de pillage, y sème la terreur et la mort, le disperse, pénètre jusqu'aux tentes impériales, s'empare du quartier même des femmes, et apprend la peur, le désespoir, la fuite au jeune et présomptueux potentat musulman.

Pendant que Sobieski espère que le roi Michel profitera de cet avantage pour donner un coup de grâce, ce monarque, au lieu de poursuivre l'ennemi, conclut avec lui une paix ignominieuse à Buczaç même (18 octobre 1672). Sobieski, fatigué de ce spectacle honteux, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs. Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses Etats, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France. Le prochain avenir lui réservait une dignité plus élevée...

Les désordres et l'envie régnant toujours, les esprits s'échauffèrent tellement, que tout-à-coup un pauvre gentilhomme prend la parole dans une diète de convocation *ad hoc* de Warsovie, et déclare qu'il a d'importantes révélations à faire, que la patrie a été vendue à l'Infidèle, qu'un homme a livré Kamieniéç, moyennant douze millions, et que cet homme est Sobieski. A ce nom, la convocation se lève indignée. Cent voix demandent que le calomniateur soit jeté dans les fers. Sobieski, frémissant, jura qu'il aurait vengeance ; il accourt à Warsovie. La convocation se change en une diète régulière. Le misérable calomniateur confessa son infamie, et dit qu'une somme de 1000 francs et la promesse de n'être pas abandonné l'avaient porté à cet attentat. Les seigneurs conspirateurs et envieux rampèrent aux pieds de Sobieski. On déclara la rupture du traité de Buczaç, et on se prépara à une nouvelle campagne.

Akhmet Kiuperli était donc de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube, et Mahomet IV s'avança aussitôt de sa personne vers ce fleuve. Sept ponts furent jetés sur le Dniester, et le sultan ne rêvait que vengeance et conquête.

Après maintes difficultés, trente mille Polonais et Litvaniens se trouvèrent réunis. Michel Paç commandait les Litvaniens, Kontski avait quarante pièces de canon, et le 11 octobre 1673 Sobieski put porter ses enseignes en avant.

Lorsqu'il arriva sur les bords du Dniester, et qu'il fallut franchir ce fleuve à la nage, chargé de glaçons, pour mettre cette barrière entre soi et la patrie, l'armée s'étonna. Les autres chefs, envieux de Sobieski, jetèrent l'épouvante. Plusieurs voix firent entendre : « Des vivres, des vivres! — Nous en trouverons dans les plaines de la Moldavie. — Du repos! — Je vous

en promets à tous, sous les tentes des barbares, si vous êtes vainqueurs; sinon nous en aurons dans le ciel. » L'armée répondait qu'elle voulait s'en retourner dans ses foyers. « Vous n'avez qu'une manière d'y revenir, c'est de me suivre, de combattre, de vaincre; car autrement ma résolution inébranlable est de m'enterrer ici, et maintenant il ne dépendrait plus de vous de n'y être pas enterrés avec moi. Voyez où vous êtes : qui vous sauverait? » Le Dniester fut franchi.

A cinq lieues au midi de Kamieniéç et sur les escarpemens de la rive droite du Dniester s'élève le château-fort de Chocim (Khotzime). Là reposait sous des tentes magnifiques le généralissime turk avec ses quatre-vingt mille vétérans, lorsque tout-à-coup, le 9 novembre, l'armée polonaise parut. Le lendemain Sobieski disposa tout pour l'attaque; mais comme les chances étaient pour les assiégés, le grand-général de Litvanie, Michel Paç, la haine et l'envie dans le cœur contre Sobieski, annonça la résolution d'une retraite. « Se retirer n'est plus possible, » s'écria Sobieski, grand-général de la couronne. » Nous ne pourrions qu'aller chercher honteu» sement la mort dans les marais, sous les coups » des barbares, à quelques lieues d'ici : mieux » vaudrait la trouver sur les murailles. Mais » pourquoi ces terreurs? Rien ici ne m'étonne... » hormis ce que j'entends. Vos menaces sont » notre unique danger; vous ne les exécuterez » pas. Si la Pologne doit être effacée du rang » des nations, et, à ce qui se passe, on pourrait » croire qu'un tel destin nous est réservé, vous » ne voudrez point que nos enfans puissent dire » que si un Paç n'avait pas fui, ils auraient une » patrie. »

Paç, vaincu par les cris des Sapiéha et de Radziwill, promit de combattre. Sobieski rangea ses bandes chancelantes en bataille, et les Turks se préparèrent à braver, derrière leurs retranchemens, l'attaque désespérée des chrétiens. Le temps était affreux : la neige tombait à flots. En parcourant les lignes, ses habits, sa moustache épaisse, ses armes étaient couverts de frimas. Sobieski encourageait ses compagnons à la persévérance. Il avait entendu trois messes depuis le lever de l'aurore. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours. Les chefs et les aumôniers des régimens parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre des Français, et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était Slave de naissance.

A pied et le sabre à la main, Sobieski guidait ses braves. Après la première attaque, il avait à peine eu le temps de remonter à cheval, que déjà, sur les hauteurs du camp escaladé, flottaient l'étendard de la croix, l'aigle blanc de la Pologne et le cavalier armé de Litvanie. Les Turks avaient été étourdis de cette attaque si brusque, à une heure où ils ne croyaient plus que les chrétiens persistassent dans la folie de vouloir tenter l'assaut. Ces charges, sous lesquelles tout est écrasé, ne laissent aux Turks ni le temps de se reconnaître, ni celui de se défendre. Ce n'est point un combat, c'est un carnage. Un pont de bateaux unissait les deux rives du Dniester et mettait Chocim en communication avec Kamieniéç. C'est là que les Turks affluent, se tuant entre eux pour arriver à l'étroit passage. Vain espoir! Sobieski a pensé à tout. Son beau-frère Radziwill s'est glissé dans le fond des ravines; il se trouve, comme par miracle, maître du pont et de la porte qui le maîtrise; l'unique ressource des fuyards est de se jeter du haut de la falaise dans le fleuve. Vingt mille hommes tombent : la moitié ont péri sur la grève, le reste trouve la mort dans les eaux rapides et à demi-glacées qu'ils essaient de franchir. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Hussein, présent de Mahomet IV, que le vainqueur envoya comme un hommage filial au chef de l'Eglise, et qui orne aujourd'hui encore les voûtes de Saint-Pierre à Rome. Sobieski, maître de la Valaquie et de la Moldavie, était en pleine marche pour aller planter sur le Danube les enseignes de la Pologne, lorsqu'arriva tout-à-coup la nouvelle que le roi Michel n'était plus. Il mourut à Léopol le 10 novembre 1673, la veille même de la bataille de Chocim.

Cet événement arrêta la marche de Sobieski. L'interrègne appelait les citoyens pour élire un nouveau chef de la république. Mille passions s'agitèrent; plusieurs candidats se présentèrent à la royauté, mais Sobieski fut définitivement élu. Les Turks profitèrent de l'absence de leur terrible écraseur et menacèrent de nouveau la Pologne. Pour prendre les rênes du gouvernement, il fallait encore que Sobieski reçût l'onction sacrée; mais il déclare que les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accorderaient mal avec les dangers d'une invasion. « En » de telles circonstances, le casque, disait-il au

» sénat, irait à son front mieux qu'un diadême.
» Je sais bien, répondait-il aux autres, pourquoi
» la nation m'a mis sur le trône. Ce n'est pas
» pour représenter, c'est pour combattre. Ma
» mission est de faire la guerre aux Turks :
» c'est ma consigne de roi. Je la remplirai d'a-
» bord. A plus tard les fêtes. »

Le 22 août 1674, Jean Sobieski s'ébranla. Dans une marche rapide, qui lui fit donner le nom d'ouragan, il enleva les postes ennemis et réduisit à merci la plupart des garnisons. Mais les intrigues de Paç contrecarraient tout, et les mesures ultérieures du roi se trouvaient renversées. Dans cette alternative, Sobieski fortifia Léopol et se tint sur la défensive. Au mois d'août de l'année 1675, un vaste incendie annonça la marche de l'armée musulmane. Bientôt on la voit, du haut des collines, s'avancer en bataille. La petite armée de Sobieski campait dans les vallées à un quart de lieue de la ville, appuyée aux montagnes que couvrait son artillerie. Le 24 août, une tempête de neige et de grêle, venant des Karpates, porta l'ouragan sur le camp des Infidèles. Cette miraculeuse apparition de la neige dans la canicule produisit un effet merveilleux sur les Polonais et effraya les Turks. Sobieski en profite, culbute tout sur son passage. Le lever du jour les trouva à huit lieues de Léopol. Les historiens contemporains ont dit que les Musulmans avaient cent cinquante mille hommes et que les Polonais n'en avaient pas cinq mille.

Sobieski, poussant toujours en avant, arrive à temps pour dégager Trembowla, illustrée par l'héroïsme d'une Polonaise, de madame Chrzanowska; et les Turks ne s'appuyèrent que sur le Danube.

La Pologne, délivrée une fois encore, se mit à pousser des cris de joie; le sénat et les palatinats envoyèrent de toutes parts des députations au libérateur de la république, suppliant ce héros, au pas de tortue, disait-on, de marcher au trône, avec le vol de l'aigle, pour courir au danger et à la victoire, et de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si souvent méritée. Le 2 février 1676, le primat et archevêque de Gnèzne, Olszowski, ceignit, dans la cathédrale de Krakovie, le front de Sobieski de la couronne des Boleslas et des Sigismond. Sa femme Marie-Kasimire d'Arquien fut également couronnée.

Malgré tant de désastres, les Turks revenaient toujours à la charge. Ils croyaient Sobieski trop occupé de sa royauté. L'armée musulmane remontait de nouveau à marches forcées les rives du Dniester. Sobieski reparaît avec sa rapidité ordinaire sur le champ de bataille. Il choisit Zarawno, à l'affluent de la Swiecza dans le Dniester. Durant vingt jours de septembre 1676, cent cinquante mille Musulmans assiégèrent Sobieski avec une poignée de soldats. Le 29 septembre et le 8 octobre eurent lieu des combats sanglans. Le 11 octobre, Michel Paç, après avoir combattu dans le conseil de guerre tous les plans proposés par le roi pour assurer le salut de l'armée, se porta près de lui, à la tête d'une troupe de mutins, l'interprète de la désolation des troupes, et de leur résolution de déserter en masse.
« Déserte qui voudra, répondit le roi; moi je
» reste, et du moins les Infidèles n'arriveront au
» cœur de la république qu'en passant sur mon
» cadavre. J'aurais pu vaincre, je mourrai, du
» reste, je sais bien qui souffle aux soldats cet
» esprit de découragement et de révolte: il est
» juste que ceux qui arrivent les derniers sous
» les drapeaux, parlent les premiers de fuir. »

Sobieski dit et monte à cheval. « Amis, criait-
» il, en courant dans les lignes, je vous ai tirés
» de pas plus mauvais que celui-ci. Quelqu'un
» croit-il par hasard que ma tête se soit affai-
» blie, parce que vous y avez mis une cou-
» ronne? » A sa voix, l'armée se ranime, et l'ennemi, troublé et épuisé, fléchit. Sans attendre la dernière bataille, il offre la paix (17 octobre 1676). Elle abolissait sans retour les humiliations du traité de Buczaç, et les peuples de l'Europe, dans leur reconnaissance, nommèrent la Pologne, avec raison, le boulevart, de la chrétienté.

Dans les années suivantes, les Turks restèrent tranquilles, ils se préparaient à de nouvelles expéditions, mais non pas contre la Pologne. Les armées turkes avaient horreur d'une guerre de Pologne. Kara-Mustapha craignait une révolte, s'il tentait de les ramener au combat contre Sobieski, leur terreur. Un envoyé turk arriva, au mois de juin 1681, portant des propositions nouvelles dans une bourse d'or; cet homme se jeta le visage contre terre, en s'écriant qu'il remerciait le grand Dieu de Mahomet de la grâce qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi. Les propositions qu'il apportait étaient tolérables; Jean Sobieski les accepta.

Sur ces entrefaites arriva la mémorable année 1683. L'Autriche se trouva sur le bord



de l'abîme. Une armée immense musulmane s'était ébranlée. La famille impériale, éperdue, envoie des ambassadeurs qui se jettent aux pieds de Sobieski. La nation polonaise, avec son bon sens, pressentit de longue main le machiavélisme du cabinet autrichien; elle voulait rester neutre, et ne combattre les Turks que s'ils venaient en Pologne. La généreuse loyauté de Sobieski se laissa fléchir; il courut à la tête des Polonais au secours de Vienne, et sauva l'empire. Nous ne redirons pas ici les merveilles de cette immortelle campagne, nous y reviendrons ailleurs. Le cabinet d'Autriche se montra ingrat et perfide le lendemain de son salut, grâce au fabuleux désintéressement des Polonais, et depuis, l'Autriche ne cessa de porter des coups mortels à la Pologne, toutes les fois que l'occasion s'en présenta.....

Détournons nos regards de ce tableau d'éternelle douleur, et racontons le voyage de Stanislas-Auguste Poniatowski en Ukraine.

Dès que Catherine II eut conçu, conjointement avec son favori Potemkine, le voyage de la Tauride, Stanislas-Auguste crut devoir se joindre à eux; à cet effet, il quitta Warsovie le 23 février 1787, et, faisant son voyage à la royale, il n'arriva à Kaniow, sur le Dniéper, à 25 lieues au-dessous de Kiiow, que le 24 mars. Catherine voyagea aussi sans trop se presser. Stanislas n'eut donc une entrevue avec Catherine que le 6 mai. Elle fut assez singulière, car elle eut lieu sur le Dnieper même. Les eaux de ce fleuve n'étaient plus enchaînées par les glaces, la nature, quittant son voile de deuil et se colorant des feux du printemps, donnait à Catherine le signal du départ On célébra sa fête à Kiiow, où elle avait habité près de trois mois. Elle s'embarqua le 1er mai sur sa galère, suivie de la flotte la plus pompeuse qu'un grand fleuve eût jamais portée. Elle était composée de plus de quatre-vingts bâtimens, avec trois mille hommes d'équipage et de garnison; à leur tête marchaient sept galères d'une forme élégante, d'une grandeur majestueuse, peintes avec art, garnies d'équipages nombreux, lestes, uniformément vêtus. L'or et la soie étincelaient dans les riches appartemens construits sur les tillacs. Chaque galère avait sa musique. Une foule de chaloupes et de canots voltigeaient sans cesse, à la tête et sur les flancs de cette escadre, en promenant la suite de la tzarine sur les rives du fleuve, ou dans les îles fraîches et verdoyantes dont son cours était parsemé.

Le 6 mai, toute cette flottille s'arrêta devant la ville de Kaniow, où Stanislas-Auguste, avec sa cour, l'attendait. Catherine et Stanislas, remarquables, vingt-cinq ans auparavant, par leur grâce, par leur beauté, avaient été unis autrefois par un amour réciproque, mais tous deux, depuis tant de lustres, se trouvaient non moins changés dans leurs formes que dans leurs sentimens. C'était alors une reconnaissance théâtrale, où la politique avait plus de part que l'amitié; les témoins de cette scène ne pouvaient s'empêcher de sourire, en voyant la tristesse et la jalousie que le jeune favori éprouvait, ou feignait d'éprouver, à l'approche d'un tête-à-tête devenu si étranger à l'amour; car il était évident que Stanislas, dont la couronne flottait incertaine sur sa tête, n'avait sollicité que par crainte et par intérêt, de son altière protectrice, la faveur d'une réunion passagère; et ce rendez-vous, plus diplomatique que sentimental, ne lui était accordé que par une froide bienséance.

La flotte toute pavoisée se rangea en ligne devant les murs de Kaniow, dont les hauteurs et les plaines resplendissaient de l'éclat des armes d'une multitude d'escadrons polonais magnifiquement vêtus. L'artillerie de la flotte et de la ville annonçait l'approche des deux monarques. Catherine envoya, sur une chaloupe élégante, plusieurs de ses grands officiers, qui vinrent saluer le roi de Pologne.

Stanislas, accompagné par eux, et croyant devoir, pour éviter toute étiquette embarrassante, garder un *incognito* peu compatible avec tant d'éclat, leur dit : « Messieurs, le roi de Pologne » m'a chargé de vous recommander le comte Poniatowski. »

Lorsqu'il fut monté sur la galère impériale, plusieurs notabilités se pressèrent en cercle autour de lui, curieuses de voir les premières émotions et d'entendre les premières paroles de ces personnages, dans une circonstance si différente de celle où ils s'étaient vus autrefois, unis par l'amour, séparés par la jalousie, et poursuivis par la haine. Mais l'attente des curieux fut presque totalement déçue; car, après un salut réciproque, grave, majestueux et froid, Catherine ayant présenté sa main à Stanislas, ils entrèrent dans un cabinet, et y restèrent enfermés une demi-heure.

Dès que ce tête-à-tête fut fini, le couple royal rejoignit la société. C'était, du côté de la tzarine, un nuage d'embarras et de contrainte inaccoutumés; et, dans les yeux du roi, une certaine

empreinte de tristesse, qu'un sourire affecté ne pouvait entièrement déguiser.

Tout avait été calculé pour ne point laisser de vide dans une journée que, de part et d'autre, on désirait peut-être également abréger. Bientôt on s'embarqua dans de belles chaloupes pour se rendre sur la galère du festin. Il était difficile d'en avoir un plus somptueux, plus délicat et plus recherché. Catherine avait à sa droite Stanislas, et à sa gauche l'ambassadeur d'Autriche, de Cobentzel; vis-à-vis étaient placés Potemkine, l'ambassadeur de France, de Ségur, et l'ambassadeur d'Angleterre, Fitz-Herbert. On parla peu, on mangea peu, on se regarda beaucoup; on écouta une belle musique, et on but à la santé du roi, au bruit d'une grande salve d'artillerie.

En sortant de table, le roi prit de la main d'un page les gants et l'éventail de Catherine, et les lui présenta. Stanislas ensuite cherchait et ne pouvait trouver son chapeau; la tzarine, qui l'avait aperçu, se le fit apporter, et le lui donna. « Ah! madame, lui dit Stanislas en le recevant, » vous m'en avez donné autrefois un bien plus » beau. »

On revint à la galère impériale; le cercle fut court, et n'offrit rien de remarquable. Le roi se rembarqua à huit heures, et retourna à Kaniow.

Dès que le soleil eut fait place à l'ombre, la montagne de Kaniow étincela de feux; ses flancs étaient sillonnés d'un fossé serpentant, rempli de matières combustibles. Lorsqu'elles furent enflammées, elles présentèrent l'image de la lave d'un volcan, image d'autant plus parfaite que dans le même moment, au sommet de la montagne, une éruption de cent mille fusées embrasait les airs, et multipliait ses clartés en se réfléchissant dans les eaux du Borysthène.

Stanislas, de son côté, donna un bal superbe à toute la suite de Catherine; mais elle-même n'y voulut point aller. Le roi l'avait inutilement conjurée de prolonger son séjour de vingt-quatre heures : le temps des faveurs était passé pour lui. Catherine lui dit qu'elle craindrait par ce retard de faire attendre l'empereur, qui devait la rejoindre à Kherson.

Dans cette entrevue, on cherchait aussi à déjouer des intrigues tramées entre Stanislas, les Potocki et Braneçky; mais ils se séparèrent plus brouillés que jamais. C'est ce qui a fait dire au prince de Ligne, qui assistait Catherine dans son voyage : « Ces nobles de la grande et petite » Pologne se trompent, on les trompe, et ils en » trompent d'autres. Leurs femmes flattent l'impératrice, et se persuadent qu'elle ne sait pas » qu'ils l'ont insultée dans les seances de la » dernière diète. Tous cherchent un regard du » prince Potemkine, et ce regard est difficile à » rencontrer, car le prince tient du borgne et » du louche. Ces belles Polonaises sollicitent le » ruban de Sainte-Catherine pour l'arranger » avec coquetterie, et pour exciter la jalousie » de leurs amies et de leurs parentes. »

Le 9 mai, Stanislas-Auguste quitta Kaniow, et rencontra l'empereur Joseph II à Korsun. Cette entrevue fut aussi banale que celle de Catherine; et Joseph et Catherine protestaient contre tout nouveau partage de la Pologne. Joseph surtout, pour calmer les inquiétudes de Stanislas, répétait qu'il s'opposerait à tous ceux que d'autres puissances voudraient effectuer; et huit ans plus tard la Pologne fut effacée de la carte politique de l'Europe!...

Stanislas-Auguste, en poursuivant toujours son voyage à la royale, revint par Krakovie à Warsovie, le 22 juillet 1787. C'est depuis qu'il s'occupa à faire modeler et sculpter la statue équestre de Sobieski. On fit venir par mer une énorme pierre dure d'Italie, qui depuis Dantzig remonta la Vistule. L'ouvrage fut poussé activement, et le monument fut inauguré avec une grande pompe. Il est debout aujourd'hui, et tel que notre gravure le représente. La statue est colossale et d'un beau travail. Dans la grande nuit du 29 novembre 1830, elle fut éclairée par les premiers feux de la liberté polonaise!

SUITE DU JOURNAL DE FRANCOISE KRASINSKA.

(*Voyez* pages 76, 106, 140, 148 et 221.)

A WARSOVIE.

Ce 29 janvier 1760, mercredi.

« Enfin, ma quarantaine est finie ; mais ce qu'il y a de triste, c'est qu'il y a eu quatre bals pendant ma réclusion. Je regrette surtout un bal masqué, où je devais faire partie d'un quadrille écossais, avec les trois célèbres beautés. Mademoiselle Malachowska, fille du palatin, m'a remplacée, et moi je suis restée solitaire, malgré les instantes prières du prince royal, et de je ne sais qui encore ; mais quand la princesse a dit non, il n'est pas possible de la fléchir. J'avoue que cela m'a fait du chagrin, mais j'aurais mauvaise grâce à le laisser voir : à mon âge on doit être raisonnable ; au reste, je ne dois rien regretter, car le prince royal est venu me voir souvent, et il a su apprécier ma résignation et la force de mon caractère, il me l'a dit.

» Depuis le baptême, la distance qui sépare le prince royal, le successeur au trône, de la starostine Françoise Krasinska, s'efface de plus en plus ; le prince royal veut que je le traite en égal : quelle précieuse et inconcevable bonté ! Les heures qu'il me donne passent le plus agréablement du monde ; il nous parle de ses voyages à Saint-Pétersbourg, à Vienne, en Kourlande, et même, au milieu de la société qui nous entoure, il trouve le moyen de me dire des mots qui ne sont compris que par moi. Le prince royal connaît et juge toutes les intrigues qui minent notre malheureuse république, mais par respect pour son père, il n'ose dire ce qu'il pense. Grand Dieu ! s'il pouvait devenir roi ! La princesse, qui cherche avec empressement un mauvais côté aux meilleures choses, dit que ses politesses ont pour but de se faire un parti, et qu'une fois maître de la couronne, il nous oubliera, ou nous dédaignera. Je ne le crois pas, je repousse ce soupçon comme une injustice. La princesse voudrait voir Lubomirski au trône, mais je doute fort que cela arrive jamais.

» Ce soir, il y aura une réunion chez les sœurs chanoinesses, j'y suis invitée. La supérieure, mademoiselle Komorowska, est une personne infiniment respectable. Madame Zamoyska, née Zaborowska, est la fondatrice de cette communauté ; elle l'a faite à l'instar de celle qui existe à Remiremont en Lorraine. Cela sert d'asile aux jeunes personnes qui ne veulent pas ou qui ne peuvent se marier ; là, elles vivent dans la retraite, mais cependant on peut les visiter. Madame Zamoyska avait acheté le *Marieville* dans la rue des Sénateurs, pour y établir la communauté des chanoinesses. On y reçoit douze demoiselles de la plus haute noblesse, mais on y admet aussi huit demoiselles appartenant à la petite noblesse.

» Enfin, nous touchons aux derniers jours du carnaval. »

Ce 16 février, mercredi des cendres.

« On se lasse des plaisirs, on sent le besoin du repos, après ces émotions vives et étourdissantes. Je suis presque heureuse en pensant que le carnaval est fini. Pendant trois semaines j'ai vécu en dehors de moi ; la parure, les bals, les visites m'absorbaient. Il faut avoir connu cette manière de vivre pour savoir tout ce qu'elle renferme de dégoût et de tristesse. On enviait mes succès, *mon bonheur*, et moi, j'aspirais à la solitude, j'aspirais à jouir de ma pensée et de ma réflexion.....

» Barbe semble avoir compris ce que je souffre ; je la vois souvent, et les paroles qui lui échappent m'expliquent ses craintes : elle me voit une destinée qui n'est point en harmonie avec mes goûts, mes besoins, mes facultés ; elle me voudrait un avenir comme celui que sa raison et son cœur lui ont fait ; elle comprend la vie, elle me fait rêver un autre bonheur... Je commence à réfléchir..... Qu'elle était donc belle l'écuyère-tranchante Potoçka, à ce bal masqué d'hier ! son costume de sultane lui allait à ravir ; sa beauté brillait comme un soleil au-dessus de toutes les femmes ; tout le monde l'admirait, c'était à qui danserait avec elle ; moi, je n'ai pu danser qu'une *polonaise*, j'ai été prise par un mal

de pied qui ne m'a pas permis de quitter ma place, et j'ai dû refuser les invitations du prince royal et de plusieurs seigneurs. Grâce au ciel, le carnaval est fini ! »

—

29 février, samedi.

« Je pars pour Sulgostow, au moment où j'y pensais le moins, et auparavant je vais tracer quelques mots à la hâte. M. le staroste et ma sœur sont venus hier pour nous faire leurs adieux. Ce matin, le prince palatin est entré dans ma chambre, et m'a dit que mon beau-frère et ma sœur me demandaient avec instance de les accompagner. « Il est probable, a-t-il ajouté, que votre père et votre mère vous y rejoindront bientôt. » Je m'abandonne toujours avec confiance à la volonté ou aux conseils du palatin, je n'ai donc pas résisté dans cette circonstance : je vais partir. La princesse palatine approuve fort ma résolution. Je vais partir, puisqu'on le veut, et le prince royal ne le sait pas, et je ne puis recommander à personne de lui apprendre mon départ : il le saura comme une de ces nouvelles du monde.... Si je l'osais, je chargerais la princesse de lui faire mes adieux, de lui parler de mes regrets... mais jamais je n'aurai la force de me confier à elle, et d'ailleurs s'affligera-t-il de mon départ? Une pensée, un souvenir viendra-t-il me chercher, quand il y a tant de belles femmes à Warsovie?... Madame Potoçka ne part pas... Mais on m'appelle, il faut hâter mes préparatifs. »

—

Ce 15 mars, dimanche.

« Depuis deux jours je suis de retour à Warsovie. Je ne sais comment il se fait que j'ai oublié mon journal, et je n'ai pas eu la consolation de pouvoir écrire durant le temps de mon absence.

» Je suis restée trois semaines à Sulgostow. Je le dis à ma honte, mais le temps m'a duré comme un supplice; il est vrai que je n'ai pas vu mes parens, ils ne doivent arriver que dans quatre jours, et le prince palatin est venu me chercher avec un tel empressement, que nous avons fait le trajet en un jour; les chevaux nous attendaient à chaque relais, nous n'avons pas perdu une seule minute.

» Le prince royal nous a fait sa visite, le lendemain de notre arrivée; il est changé, il paraît triste ou souffrant; il m'a laissé comprendre que mon départ lui avait causé de la peine, et il m'a dit avec une sorte d'amertume qu'on devait quelques égards à un ami..... Un ami ! ce mot du cœur lui est échappé. Oh ! que j'ai des remords de ce voyage! et pourtant je l'ai fait malgré moi. Le prince palatin dit et soutient que tout est pour le mieux. J'avoue que je ne comprends pas la nécessité de me faire souffrir, et d'affliger le prince royal; mais je me suis promis d'obéir aveuglement au palatin; je le crois destiné à jouer un grand rôle dans tous les événemens de ma vie. La princesse m'a revue avec bonté.

» J'ai brodé un coussin pour l'église cathédrale, avec le nom de Jésus-Christ. J'ai trouvé chez Barbe tout ce qui était nécessaire pour mon travail, et j'y ai mis tant de diligence et d'aptitude, que je l'ai achevé avant mon départ. J'ai travaillé avec ferveur, j'accomplissais un vœu secret; Dieu seul connaît mon intention, Dieu seul pourra exaucer mes prières !

» On a célébré en grande pompe, à Sulgostow, l'anniversaire du mariage de Barbe. Que de changemens dans l'espace d'une année! Avant le mariage de Barbe, j'étais toujours gaie, toujours heureuse, c'est-à-dire toujours calme; je jouissais de mon insignifiante liberté, ma vie était un ciel sans nuages; je n'éprouvais pas ces momens de bonheur qui sont une souffrance, et ces peines qui ont tant de charmes.... »

—

Ce 19 mars, jeudi.

« Le prince royal a été gai et aimable hier comme dans les premiers jours de notre rencontre. Il était venu le matin passer une heure avec nous, il ne pouvait rester davantage, devant accompagner le roi à une chasse dans la forêt de Kapinos; mais le soir il est revenu au moment où nous l'attendions le moins; il est revenu sans bruit, sans escorte, avec une sorte de mystère, une absence d'étiquette qui ajoutaient encore au charme de sa présence.

» La chasse a été heureuse, et il s'y est passé un assez singulier événement. La forêt de Kapinos touche aux forêts de Zaborow; le propriétaire de ce domaine est, dit-on, un gentilhomme de bonne maison; quand le roi passait sur ses terres il le recevait splendidement, et le roi, pour reconnaître le dévoûment du gentilhomme,



lui promettait une starostie, en y mettant pour condition de tuer auparavant un ours sur ses terres. Plusieurs ours furent tués, et la starostie ne venait pas; le pauvre gentilhomme, toujours espérant et toujours désespéré, se mit en devoir d'assommer un ours à la dernière chasse; cela fait, il le traîne aux pieds du roi, et lui dit : Sire, *ursus est, privilegium non est.* Le roi rit beaucoup de cette saillie, et lui promit solennellement une starostie. Le prince royal est resté deux heures avec nous : maintenant il est plus libre; il peut quitter les appartemens du roi, parce que ses deux frères, Albert et Clément, sont à Warsovie. Le prince royal Clément est, dit-on, très-bon et plein de piété; il a une vocation prononcée pour l'état ecclésiastique, et on croit qu'il recevra les ordres. C'est une preuve de grande sagesse de la part du roi, de consacrer à Dieu un de ses fils, mais il est heureux que le choix ne soit pas tombé sur le prince Charles. »

—

Ce 24 mars, mardi.

« En dépit du carême, mes jours se passent gaîment; le prince royal vient souvent nous visiter; il me dit sans cesse que l'étiquette de la cour lui pèse : il s'y soustrait avec joie; mais demain je serai séparée de lui. La princesse palatine a pour coutume de se retirer dans un couvent, huit jours avant Pâques, pour se préparer à la confession; toutes les dames pieuses en font autant; il est donc impossible que je n'accompagne pas la princesse au couvent du Saint-Sacrement. Pendant ces huit jours nous ne verrons que des prêtres, nous ne lirons que des livres de prières, nous ne travaillerons que pour l'église, ou pour les pauvres. »

—

Ce 2 avril, jeudi saint.

« Je me suis confessée, me voilà préparée à recevoir les sacremens. Je ne me rappelle pas d'avoir été si calme, et d'avoir eu tant de repos dans le cœur. C'est un bien inappréciable que d'être d'accord avec Dieu et avec soi-même. Qu'elles sont graves et douces les cérémonies de notre sainte religion ! Quel bonheur que d'être élevé dans ses mystères ! J'ai un excellent confesseur; il se nomme l'abbé Baudoin; il est fort à la mode parmi les femmes de la cour, parce qu'il est Français; mais à part la mode, il serait encore le confesseur de mon choix : c'est un saint et digne homme, il a toutes les vertus enseignées par le Christ; on suit ses conseils avec respect, sa religion console, et vous approche du ciel sans trop vous séparer de la terre; j'ai passé plusieurs heures avec lui, il a su arriver à mon cœur en combattant mes passions; il m'a humiliée de mes fautes, sans me flétrir et me désespérer; il m'a montré la futilité des choses humaines, la douleur et le vide des plaisirs qu'on doit à la vanité et à l'amour-propre..... En vérité, j'ai eu un moment la pensée de me consacrer à Dieu, et de me faire sœur grise dans le couvent dirigé par l'abbé Baudoin..... Je mesurais ma cellule, je comptais les pas de ce réduit où je voulais m'ensevelir; je croyais à la force de ma résolution, au moment où ma femme-de-chambre entra, et vint me raconter un rien sur le chasseur du prince royal !... La chaîne de mes saintes pensées fut aussitôt rompue, je cherchai vainement le point de départ; je n'eus plus souvenir que d'une chose, c'est que l'abbé Baudoin m'avait dit qu'on pouvait faire son salut en vivant dans le grand monde, et que cette lutte difficile, quand on en sortait victorieusement, était aussi agréable à Dieu que la vertu qui n'avait point combattu. Pourquoi m'élancerais-je dans ce monde de sacrifices inconnus, et peut-être au-dessus de mes forces ! Je suivrai ma destinée en gardant la pureté de ma conscience. Oui, je jure de ne faire aucune action indigne du nom des Krasinski. Si je pèche, c'est, hélas ! par trop d'orgueil, mes vœux vont bien haut; l'abbé Baudoin ne m'en blâme pas, il dit que l'ambition n'est un crime que quand elle éloigne de la vertu.... Ce que Dieu exige, c'est un cœur prêt à tous les sacrifices; c'est la volonté d'immoler tout à lui, et je me sens dans cette disposition; j'éprouve une quiétude indéfinissable, un bien-être de toute mon âme; cette semaine m'a semblé un avant-goût du ciel; je ne voyais personne que mon confesseur, le seul confident de mes pensées et de mes sentimens, et le temps s'écoulait sans lenteur et sans fatigue. Aujourd'hui je vais me retrouver au milieu du grand monde, j'assisterai à la cérémonie du jeudi saint au château. Je suis très-curieuse de voir cette solennité religieuse. »

—

Ce 10 avril, vendredi.

« La semaine de Pâques est passée, je la regrette; il y avait du bonheur dans ce repos, et déjà le trouble, les inquiétudes viennent assaillir mon cœur et mon esprit... Que de péchés j'ai commis! Pauvre humanité! pauvre nature, faible et débile ! Malgré mes promesses, malgré mes résolutions que je croyais fortes, à la moindre occasion je succombe. Par exemple, et c'est chose incroyable, le jeudi saint, le lendemain de ma confession et de la communion, j'ai péché et péché par orgueil : j'aurais dû m'habiller en noir pour assister à la cérémonie de la cour, et je n'ai pu résister à la séduction d'une parure. La princesse Lubomirska, au moment où j'allais faire ma toilette, est entrée dans ma chambre, suivie par ses demoiselles qui m'apportaient une charmante robe de velours blanc à longue queue, garnie de roses blanches; puis pour coiffure une couronne de roses blanches, et un voile de blonde blanche. On ne peut s'imaginer le goût et la richesse de cette parure! Comment résister au bonheur de se voir plus jolie! J'ai demandé à la princesse pourquoi elle exigeait que je misse un si brillant costume pour aller à l'église; elle m'a répondu que le jeudi saint, après la cérémonie, il était d'usage de se rendre dans la grande salle du château, et que là, le roi lavait les pieds aux douze vieillards, en commémoration de l'humilité du Sauveur, et qu'il les servait à table. Pendant cette pieuse et édifiante cérémonie, une demoiselle appartenant à une des grandes familles, fait la quête pour les pauvres; c'est le roi lui-même qui nomme la quêteuse, et cette année il voulut bien me faire cet honneur, en destinant d'avance le produit de ma quête à l'hôpital des pauvres dirigé par l'abbé Baudoin.

» J'étais heureuse en entendant chaque parole de la princesse; mais, dois-je l'avouer? je n'étais pas heureuse de ma bonne action; seulement je pensais à moi, à ma beauté, à cette charmante parure, à l'effet que je produirais au milieu de toutes ces femmes vêtues de noir, et je jouissais en pensant que je serais la plus belle. Quelle coupable vanité! et le jeudi saint encore! Mais au moins j'avoue mon péché, et je m'en humilie.

» Ma quête a surpassé mes espérances, j'ai eu près de 4,000 ducats (48,000 francs). Le prince Charles Radziwill, en portant la main à sa bourse, a dit : « Mon cher (*Panie Kochanku*, c'est sa locution favorite), il faut donner quelque chose à une aussi belle dame; » et il a jeté cinq cents pièces d'or sur mon plateau, qui serait tombé de mes mains, si on ne m'eût aidé à le soutenir. En commençant ma quête, j'étais extrêmement embarrassée, je tremblais, je rougissais chaque fois que je recevais une nouvelle offrande; mais peu à peu j'ai pris courage, et j'ai mis à profit les leçons de mon maître de danse. Le grand-maréchal de la cour me donnait la main, il me nommait chaque seigneur, et répétait la formule obligée en leur présentant le plateau; moi, il m'aurait été impossible de proférer une parole; c'était bien assez de faire à chacun une révérence digne et gracieuse. Quand le plateau devenait trop lourd, le maréchal le vidait dans un grand sac qu'on portait derrière nous.

» J'ai entendu des complimens, j'ai été regardée et admirée plus que je ne l'ai été de ma vie. Le prince royal m'a dit : « Si vous aviez demandé à chacun de vous donner son cœur, personne ne vous eût résisté. » Je lui répondis : « L'affection ne se demande pas, elle s'inspire. » Ma franchise a semblé lui plaire. Je ne comprends pas ces femmes qui sollicitent l'amour par leurs paroles, qui disent : Aimez-moi, admirez-moi... Pour un roi, je ne saurais m'abaisser ainsi. La tendresse est involontaire; on peut chercher à la conquérir, on l'accepte avec bonheur, si elle vous est accordée; mais la solliciter est encore plus ridicule que coupable....

» Le lavement des pieds est une belle, une des plus belles cérémonies de notre religion. Un roi courbé devant ces douze vieillards, et debout derrière eux pendant qu'ils sont à table, est le plus sublime et le plus touchant de tous les spectacles. Cette cérémonie ne s'effacera jamais de ma pensée.

» Auguste III, quoiqu'il ne soit plus jeune, est encore beau; ses gestes sont empreints de noblesse et de dignité : le prince royal Charles lui ressemble tout-à-fait.

» Le vendredi saint, nous avons visité le tombeau; toutes les dames de la cour étaient vêtues de noir; nous sommes allées faire nos stations dans sept églises, et dans chacune nous avons dit cinq prières. Je suis restée à genoux pendant une heure entière dans l'église cathédrale. Le samedi saint la cérémonie de la résurrection a été splendide, les orgues ont fait entendre une musique qui vous transportait au ciel.

» Le béni (*swiencone*) de la princesse palatine

a été superbe; jusqu'à hier, les tables ont été continuellement couvertes de viandes froides et de gâteaux.

» Il y a un an, jour pour jour, que j'assistais au béni très-modeste de madame *Strumle;* j'étais alors une petite pensionnaire; qui m'aurait dit que le lundi de Pâques suivant, je serais chez la princesse palatine, avec le prince royal, que nous assisterions ensemble au béni, et que nous mangerions dans la même assiette!

» Après ce carême si rigoureusement observé, on goûte la viande avec plaisir; car ici, on est aussi sévère qu'à Maleszow: pendant la semaine sainte on mange tout à l'huile, et le vendredi saint on jeûne, et on ne prend des alimens que ce qui est indispensable pour ne pas mourir de faim. Le prince royal a tellement jeûné, qu'il en est maigri; je faisais cette remarque hier, et mes yeux se fixaient sur lui avec attendrissement; comme il causait avec le prince palatin, je croyais qu'il ne faisait pas attention à moi, mais les pensées du cœur ne lui échappent pas, à lui, si bon et si comprenant; plus târd il m'a remerciée de mon inquiétude. Je suis devenue toute rouge, et me suis promis de surveiller l'expression de mes yeux. Le rôle des femmes, et surtout des jeunes demoiselles, est bien difficile; non-seulement il faut mesurer sa voix et ses paroles, mais il faut encore commander à sa physionomie. Je le demande, à quoi sont bonnes les gouvernantes et leurs leçons en pareils cas? La princesse palatine a bien raison de dire que dix gouvernantes, tant rébarbatives qu'elles fussent, ne sauraient garder une fille qui ne sait pas se garder elle-même. »

—

Ce 5 avril, mercredi.

« Demain nous quittons Warsovie; je vais, avec le prince et la princesse, dans leur terre d'Opolé. Mon père a écrit à la princesse, pour lui dire qu'il consentait à ce que je restasse près d'elle tant que ma présence lui serait agréable. J'espère que je ne la mécontenterai jamais, je m'applique à lui plaire par tous les moyens possibles. La princesse m'inspire une crainte et un respect infinis, elle me domine, et je suis toujours prête à me sacrifier à sa moindre volonté; quand elle me sourit, quand elle me regarde avec bonté, je crois voir le ciel s'entr'ouvrir. Si j'arrive jamais à un âge avancé, je voudrais inspirer le sentiment que j'éprouve pour elle. Le prince royal lui-même craint la princesse.

» Croirait-on que je suis heureuse, en pensant que je n'irai pas à Maleszow? je redoutais ce séjour de mon enfance, il me semblait que j'allais le profaner par les inquiétudes de mon cœur!

» Dois-je regretter le passé? une vie de tourmens sera-t-elle le prix d'un éclair de bonheur, qui m'a fait comprendre le plus haut degré de la félicité humaine! Si le vœu que je n'ose exprimer s'accomplit, je saurai être au niveau de ma position; mais je saurai aussi supporter en chrétienne la perte de mes plus chères espérances..... Mon Dieu, comment ai-je la force d'écrire, comment puis-je confier au papier ce que je crains de m'avouer à moi-même. Quand je pense à *lui*, j'ai peur qu'on me devine, et j'écris!... Si mon journal allait tomber dans les mains de quelqu'un, on me croirait folle ou présomptueuse; je vais le renfermer sous quatre cadenas. »

AU CHATEAU D'OPOLÉ.

Ce 24 avril, vendredi.

« Il y a près de huit jours que nous sommes ici; la position du château est assez agréable, mais je ne suis pas gaie, rien ne m'agrée. Les arbres devraient déjà reprendre leur verdure, et ils sont noirs; il devrait faire chaud, et l'air me glace. J'ai voulu commencer à broder, mais la soie qui m'est indispensable me manque; j'ai voulu jouer du piano, mais il n'est pas d'accord: on enverra à Lublin pour chercher l'organiste. Il y a ici une bibliothèque considérable, mais la princesse en a la clef, et je n'ose la lui demander. Le prince a plusieurs ouvrages nouveaux; il a payé devant moi 6 ducats d'or (84 francs) pour dix petits volumes des œuvres de M. de Voltaire: Voltaire est aujourd'hui le plus célèbre auteur de la France. La princesse me défend la lecture de ses ouvrages; je m'en console. Mais ce que je ne puis supporter, c'est qu'on ne veut pas me permettre de lire un roman qui vient de Paris, et qui fait fureur ici; il est intitulé: *La Nouvelle Héloïse.* L'auteur est un certain Rousseau. Je m'étais emparée d'un volume, j'avais lu les premières pages de la préface,.... mais qu'ai-je vu? Rousseau lui-même dit: « La mère en défendra la lecture à sa fille. » La princesse a eu bien raison, et moi j'ai laissé le livre avec un battement de cœur qui dure encore.

» Les médecins de Warsovie ont ordonné à la

princesse de monter à cheval quand elle serait à la campagne; ils disent que cet exercice est excellent pour sa santé. Elle se moquait de l'ordonnance et se promettait bien de ne pas la suivre; mais le prince palatin n'entend pas raillerie quand il s'agit des médecins. Il a acheté une jolie jument, bien douce, bien dressée, avec une selle bien commode; malgré cela, la princesse se refusait encore à la monter. A grand' peine on l'a fait consentir à monter sur un âne, et elle a fait ainsi le tour du jardin. Tous les jours on l'obligera à recommencer cette promenade. Moi, qui ne crains pas les chevaux, j'avais une envie démesurée d'essayer sa jument; j'en ai parlé hier au soir; mais la princesse m'a grondée, et m'a dit d'un air très-sévère que c'était la chose du monde la plus inconvenante pour une jeune demoiselle. Il faut bien renoncer à mon projet; mais c'est avec regret, car je me voyais déjà courant dans les bois, allant à la chasse, gravissant avec *lui* des chemins escarpés, admirant sa force et son adresse....

» Il y a plus de mouvement au château; un grand nombre de personnes viennent de la ville et des environs pour présenter leurs hommages au palatin. Cela pourrait m'amuser, et cela ne me distrait même pas. J'ai revu Michel Chronowski, l'ancien chambreur de mon père; qu'il est changé, ce pauvre garçon! Le prince palatin, par suite de la recommandation de mon père, l'a envoyé au barreau de Lublin. On dit qu'il y fait bien ses affaires; mais il est maigre, courbé, vieux avant le temps; son visage est singulièrement coloré, puis il a des cicatrices à faire peur. Il n'a pas dansé une seule fois depuis les noces de Barbe. Le temps des Mazureks et des Krakowiaks est loin; les procès, les plaidoiries, la chicane et son ennuyeux cortége les ont remplacés, et son langage est tellement savant qu'on n'y comprend plus rien. En compensation nous avons ici un visiteur très-aimable : c'est le prince Martin Lubomirski, le cousin germain du prince palatin; mais il est beaucoup plus jeune que lui. Je l'avais déjà rencontré dans le monde à Varsovie. La princesse, qui est sévère et qui ne fait jamais grâce du plus petit défaut, le critique un peu; mais, moi, je lui trouve des manières fort agréables. Il possède dans le voisinage le comté de Janowiéç, et nous invite fort à visiter son château. Il serait possible que nous y allassions; j'en serais charmée, car il n'y a pas un plus aimable causeur. Il est gai, il adore la plaisanterie, puis il est grand ami du prince royal; il en parle, il en parle bien et dignement; il l'apprécie, il sait le louer.... Le cœur se gonfle de plaisir quand on l'entend. »

AU CHATEAU DE JANOWIEÇ.

Ce 1er mai 1760, vendredi.

« Nous sommes ici depuis deux jours, et le prince Martin nous dit qu'il saura bien nous y retenir pour long-temps. Tout, à Janowiéç, est bien plus beau qu'à Opolé; personne au monde n'est plus généreux, plus hospitalier, plus aimable que le prince Martin. Il répand et sème l'or et l'argent, dit la princesse, comme s'il espérait que la terre en produirait un jour. Dans ce moment, il fait abattre une allée immense qui traverse sa forêt et qui se trouve voisine du château. Des fenêtres de mon appartement je vois des arbres de haute futaie tomber sous la hache de centaines d'ouvriers; à l'extrémité de cette allée, on élève un pavillon, et on y travaille si rapidement qu'il avance à vue d'œil. Le prince a fait venir de Warsovie, et de je ne sais où encore, des ouvriers; il leur paie leur journée double, et il parie avec le prince palatin que le pavillon sera entièrement construit dans quatre semaines. Je suis sûre qu'il gagnera. La forêt sera transformée en un parc clos. Toute cette contrée abonde en bêtes fauves; mais il a envoyé prendre des élans et des ours pour peupler son merveilleux parc. Dans tous ces préparatifs, il doit y avoir quelque mystère. Je le pressens plutôt que je ne le devine.

» Je me plais plus à Janowiéç que partout ailleurs; le site est charmant, et le château, d'une grande magnificence, s'élève sur une montagne qui domine la Wistule; son architecture remonte aux temps anciens; elle date de Firley. Du château on découvre toute la ville, les greniers de Kazimierz, et Pulawy, qui appartient aux princes Czartoryski. Les appartemens sont vastes, resplendissans de richesse et fort nombreux; mais je crois que mon cabinet de travail est la pièce la mieux située et la plus agréable du château, construite au haut d'une tour. Je me crois, depuis que je l'habite, une héroïne de roman. Ce cabinet a trois fenêtres donnant sur trois points de vue différens, et tous enchanteurs. Le plus souvent je m'assieds près de la fenêtre

qui donne sur la nouvelle allée et sur ce pavillon qui s'élève comme par la main des fées. Les panneaux de mon cabinet sont ornés de peintures qui représentent l'Olympe. « Il ne manquait que Vénus, m'a dit le prince, avec cette grâce qui le distingue ; mais vous êtes venue pour compléter le tableau. »

» J'éprouve ici un bien-être indéfinissable, je suis bercée par de bons et doux pressentimens, il me semble que je suis à la veille d'un heureux événement. » (*Voyez* la description du château et sa gravure, page 75.)

—

Ce 3 mars, dimanche.

« Je ne sais pas si dans toute ma vie je me suis jamais levée d'aussi bonne heure ; trois heures viennent de sonner à l'horloge du château, et je suis déjà à écrire. Avant le jour, j'ai fait une promenade dans les longs corridors du château : on m'aurait prise pour une ombre venant visiter le domaine de ses successeurs. Le prince Martin, qui a suivi le bel et instructif exemple de nos ancêtres, a une galerie qui renferme tous les portraits des personnages de sa famille qui se sont distingués par de belles actions; tous les souvenirs qui appartiennent aux Lubomirski se trouvent aussi dans cette galerie. Il a fait venir un peintre d'Italie pour faire les portraits, et il s'est fait aider par un savant qui connaissait à fond l'histoire de la famille Lubomirski et celle de notre patrie. Après des conseils et de longues discussions, ce projet fut exécuté en 1756, comme l'atteste l'inscription principale. Il est à regretter, dit la princesse palatine, que ces peintures soient à fresque, et non pas à l'huile, ce qui les eût rendues plus solides et plus transportables.

» Advienne que pourra dans l'avenir; mais, pour le présent, c'est une magnifique chose que cette galerie. Hier le prince Martin, avec le prince et la princesse palatine, m'ont fait un compte rendu historique de chaque tableau; aussitôt j'ai formé le projet de le consigner dans mon journal. Aujourd'hui donc je me suis levée avant le jour, et suis venue sur la pointe du pied dans la galerie pendant que tout le mondè dormait encore. Je vais écrire tout ce qu'on m'a dit et tout ce que je vois.

» Aux quatre coins de la salle sont les armes de la famille Lubomirski, *Srzéniawa*, reçues à l'occasion d'une bataille qu'un des ancêtres gagna sur les bords de la Srzéniawa, non loin de Krakovie. Le premier tableau représente le partage des biens entre trois frères Lubomirski ; partage qui fut fait juridiquement sous le règne de Wladislas Ier, et signé le 1er février 1088. Presque tous les autres tableaux sont des portraits de famille ; on y voit des femmes qui se sont illustrées par de belles actions, et des hommes qui se sont distingués dans les carrières politique, civile, militaire ou religieuse, particulièrement sous les règnes de Sigismond III, de Jean-Kasimir et de Jean III, Sobieski. Il y a plusieurs copies du portrait de *Barbe Tarlo,* qui apporta en dot le château de Janowiéç à un Lubomirski. La série se termine par un tableau qui vaut tout un poème ; il représente un ciel d'hiver et une forêt dépouillée ; un ours en fureur cherche à terrasser un grand et robuste heïdouk ; une jeune femme, qui porte un costume de chasse, arrive derrière l'ours et lui tire de chaque main un coup de pistolet dans les oreilles. Dans le lointain, on aperçoit un cheval qui a pris le mors aux dents et qui traîne derrière lui un traîneau renversé. J'ai demandé l'explication de ce tableau et la voici :

» Une princesse Lubomirska, qui aimait beaucoup la chasse, partit un jour d'hiver pour la chasse aux ours; revenant dans un petit traîneau attelé d'un cheval, et n'ayant avec elle qu'un heïdouk, un ours furieux, poursuivi par d'autres chasseurs, allait se jeter sur la princesse ; le cheval effrayé renverse le traîneau, et elle et l'heïdouk vont périr infailliblement ; mais le courageux serviteur veut se sacrifier pour sa maîtresse ; il s'élance au-devant de l'ours, en prononçant ces paroles : « Princesse, rappelez-» vous de ma femme et de mes enfans. » Cette femme, bonne jusqu'à l'héroïsme, ne pensant qu'au danger de celui qui veut mourir pour elle, tire deux petits pistolets de ses poches, met les canons dans les oreilles de l'ours et le tue sur la place.

» En vérité, je lui envie cette belle et généreuse action.... Il est superflu d'ajouter que l'heïdouk, sa femme et ses enfans devinrent à jamais les protégés de la princesse.

» Mais depuis quelques momens j'entends du bruit dans le château; il faut que je rentre chez moi. La voix du prince Martin retentit dans ces longs corridors. Il appelle ses chiens qu'il aime tant, et il est le seul dans la contrée qui ait

d'aussi beaux lévriers. Il est désolé des saisons qui interrompent la chasse ; mais dans ce moment les plus intrépides chasseurs doivent y renoncer. Il faut que je cesse d'écrire. Il est cinq heures, on pourrait venir dans la galerie. »

—

Ce 14 mai, jeudi.

« Nous avons été passer quelques jours à Opolé ; mais le prince Martin nous avait fait promettre de revenir ici, et nous y voilà installés de nouveau. Il voulait que nous vissions le pavillon complètement terminé. La bâtisse extérieure est finie et il ne manque plus que quelques embellissemens intérieurs. Le prince Martin a donc gagné son pari, et à cette occasion il me parle par énigme, c'est à en perdre la tête ; ce matin, par exemple, il me disait : « On trouve que je » fais des dépenses exorbitantes pour mon » parc et pour mon pavillon ; mais j'aurai une » récompense, et je vous la dois, qui sera bien » au-dessus de tout ce que je puis faire... » En vérité, je m'y perds ; ou moi je suis folle, ou tous ceux qui m'approchent ont perdu le sens. »

—

Ce 16 mai, samedi.

« Pouvais-je jamais espérer un tel bonheur ! Le prince royal est arrivé ; il est ici, près de moi ! Ce pavillon, ce parc, tout cela était pour lui ou plutôt pour moi ; car on sait qu'il m'aime, et pour lui complaire les princes ont trouvé ce prétexte pour l'attirer à Janowiéç. Grand Dieu ! quelle sera ma destinée ! Je bénis le hasard qui l'a fait arriver à la nuit, car sans cela tout le monde aurait aperçu ma rougeur, ce trouble, ces palpitations qui m'ôtaient la parole et la respiration, et lui aurait compris ma joie ! Jamais je ne l'ai vu aussi tendre ; mais l'avenir, que sera-t-il ?...

» Jusqu'à présent j'avais feint de ne pas comprendre ses paroles, et je tâchais de lui cacher tout ce qui se passait en moi ; mais pourrai-je me dominer toujours quand à chaque moment je vais le voir ? Ah ! que cet effort est pénible !... Comprimer les meilleurs sentimens de son âme, quel supplice ! Refuser l'expression à ma pensée, quand ma pensée s'est personnifiée en lui... Malgré moi, mon âme sera dans mes yeux, dans ma voix, dans une parole froide en apparence... Que Dieu me donne du courage, car quel sera mon avenir ? sur quoi m'est-il permis de compter ?... Quelquefois le sort m'apparaît brillant, je vois un bonheur surhumain ; puis il m'apparaît si menaçant, qu'un frisson parcourt tout mon corps.

» Je ne sais quelle détermination prendre avec moi-même ; je ne sais si je dois m'abandonner à mon cœur ou à ma raison. Hélas ! ma raison, ce sont des craintes, des éclairs douloureux qui me ramènent au vrai quand je me suis bercée de trop douces illusions... Si je pouvais me confier à quelqu'un ; si je pouvais trouver dans la princesse un guide et une amie ? Mais mon attachement pour elle est trop respectueux pour être tendre et confiant ; puis elle dit au hasard peut-être des paroles qui refoulent mon désir d'épanchement. Elle blâme le caractère du prince ; elle plaint la femme qui s'attacherait à lui.... Le prince ne vient pas à mon aide ; il croit sans doute que ma vertu est assez forte pour se passer de conseils et d'appui. J'accepterai le bonheur que le ciel m'envoie ; je le garderai comme un trésor, mais je ne commettrai aucune imprudence, aucune action indigne de mon nom. Dieu sera mon refuge ; il daignera m'éclairer : j'ai passé toute cette nuit en prière. Ah ! que je regrette que l'abbé Baudoin ne soit pas près de moi ! car chaque jour sera une nouvelle épreuve. Le prince restera au château pendant longtemps ; les princes ses frères vont venir l'y joindre, et on fait de grands projets de chasse. »

—

Ce 18 mai, le soir.

« Le ciel me comble ; ma destinée est la plus belle entre toutes ! Moi, Françoise Krasinska, moi, qui ne suis pas du sang des rois, je vais être la femme du prince royal, la duchesse de Kourlande, et peut-être un jour je posséderai une couronne...

» Il m'aime, il m'aime au-dessus de tout ; il me sacrifie son père et franchit l'inégalité de nos conditions ; il oublie tout, il m'aime !... Il me semble que je suis abusée par un rêve ! Est-il bien vrai que cette après-dînée je suis allée seule avec lui me promener dans le parc ? l'accident de la princesse en est cause. En montant les marches du pavillon elle a fait un faux pas, et elle a été obligée de rester au salon avec une demoiselle de compagnie. Ordinairement elle ne

nous quitte pas d'un seul instant; mais comme son pied la faisait souffrir, les princes, *lui* et moi nous fîmes la promenade sans elle. Le prince Martin s'arrêta en chemin pour montrer au prince palatin les préparatifs de la chasse. Le prince royal leur dit qu'il préférait marcher, et il passa mon bras sous le sien. Pendant longtemps il garda le silence; j'en étais surprise, car je l'avais toujours vu fécond en traits d'esprit et en sujets de conversation; enfin il me demanda si je persistais à ne pas comprendre le motif de sa venue à Janowiéç. Selon ma coutume, je lui répondis que le plaisir de la chasse l'avait sans doute déterminé à accepter l'invitation du prince Martin... « Non, m'a-t-il dit, c'est pour vous, pour moi, pour assurer le bonheur de ma vie entière. — Est-ce possible? m'écriai-je; prince, oubliez-vous votre rang et ce trône qui vous attend dans l'avenir! le prince royal doit s'allier à une fille de roi!...

— Vous, Françoise, vous êtes ma reine, vos charmes out d'abord séduit mes yeux, et plus tard votre candeur et votre vertu ont subjugué mon cœur. Avant de vous connaître, j'étais accoutumé à recevoir les avances des femmes; à peine avais-je dit une parole, qu'elles m'accablaient de coquetteries... Vous, qui m'avez peut-être aimé davantage, vous m'avez évité, il fallait deviner vos pensées secrètes pour vous adorer sans perdre espoir; vous mériteriez le premier trône de l'univers, et si je désire être roi des Polonais, c'est pour ceindre votre beau front d'une couronne. »

» Ma surprise, mon bonheur, m'ôtaient la puissance de lui répondre; sur ces entrefaites les princes s'approchèrent de nous. « Je vous » prends pour témoins de mon serment, leur dit » le prince royal: je jure de n'avoir point d'autre » épouse que Françoise Krasinska; les circon» stances exigent le secret jusqu'à un certain » temps, et vous seuls saurez mon amour et mon » bonheur: celui qui me trahirait deviendrait » mon ennemi. » Les princes firent d'humbles salutations, et se tinrent très-honorés de la confiance du prince royal; ils lui assurèrent qu'ils garderaient religieusement son secret, puis en passant près de moi, ils me dirent à l'oreille: « Vous êtes digne de ce qui vous arrive, » et ils s'éloignèrent.

» Je restais immobile et sans voix, mais le prince était si tendre, sa parole était si persuasive, si entraînante, que je finis par lui avouer que je l'aimais depuis long-temps: je crois que sans crime on peut faire cet aveu à son futur mari.... Minuit sonne à l'horloge du château, c'est l'heure des esprits et des revenans; après minuit leur puissance disparaît.... Si j'avais été le jouet d'une illusion... Mais non, tout est vrai, mon bonheur est réel, ma grandeur n'est point un songe... Cet anneau que j'ai au doigt me l'atteste. Barbe m'avait donné une bague en serpent, c'est le symbole de l'éternité; le prince royal fixait souvent ses yeux sur cette bague, il en a fait faire une toute pareille, avec cette inscription: *A jamais*, et nous avons fait un échange! Ces premières et saintes fiançailles n'avaient pour témoins que les rossignols et les arbres. Je ne dirai à personne cette circonstance, pas même à la princesse. Hélas! Barbe et mes parens l'ignorent, ils n'ont point béni ces anneaux; ce n'est point mon père qui m'a promise à mon fiancé, ma mère ne m'a point donné sa bénédiction!.. La douleur m'oppresse, les larmes inondent mon visage... Oui, tout est vrai, c'est bien la vie, puisque je commence à souffrir! »

Ce 25 mai, lundi.

« J'ai écrit, et il me semble que je n'ai rien dit; j'ai cessé d'écrire pendant huit jours, parce que je ne trouvais pas d'expressions pour rendre ma pensée... Je suis heureuse, et la langue si féconde pour exprimer la douleur, est stérile pour la joie et le bonheur...

» La semaine dernière, je pris la plume pour écrire, mais bientôt je quittai ce travail; mes sentimens se répétaient, se renouvelaient avec la rapidité des idées, et quand ma pauvre tête voulait présider à l'arrangement des mots, mon cœur se fondait en désirs et en espérances... Aujourd'hui je puis écrire, parce que la crainte du malheur, d'une funeste catastrophe, est venue me saisir.... S'il allait ne plus m'aimer!..

» Les princes royaux Clément et Albert sont arrivés ici jeudi dernier. On a fait des parties de chasse sans discontinuer. Le prince Martin avait fait venir des bêtes sauvages, on les a lancées dans le parc, et les princes ont eu de la besogne. Les princes Clément et Albert partent ce matin, à ce que vient de me dire ma femme-de-chambre; ma première pensée a été que *lui* peut-être partirait aussi.... Le bonheur m'absorbe depuis huit jours, une seule crainte n'était pas venue le ternir, et mes soins de maîtresse de

maison (car depuis l'accident de la princesse, c'est moi qui l'ai remplacée) ne me laissaient pas un moment de vide!... Me voilà bouleversée par cette parole de ma femme-de-chambre; mon Dieu, s'il allait partir! Pour qui me réveillerai-je le matin, pour qui m'habillerai-je avec soin, pour qui chercherai-je à être plus jolie? Ah! sans lui, après lui, je ne vois que mort et néant!.. Je me sens défaillir.... Il faut que j'ouvre la croisée. Je respire, je me sens mieux.... Il n'est que six heures, et déjà j'aperçois à la fenêtre de son pavillon un mouchoir blanc qui s'agite dans l'air. C'est le signe de tous les matins, pour son *bonjour*. Je ne lui avouerai jamais que chaque jour mon réveil a précédé le sien..... Mais quel est cet homme qui court vers le château; je le reconnais, c'est son chasseur favori; il m'apporte un bouquet de fleurs: je sais qu'il l'a envoyé chercher dans une orangerie, à quatre lieues d'ici.... Que j'étais folle et injuste de tant me tourmenter! Il est encore ici, personne ne m'a annoncé son départ, il restera sans doute encore long-temps.... Ah! il me sera accordé des jours de bonheur... peut-être des semaines. »

—

Ce 27 mai, mercredi.

« J'avais trop espéré! Il va partir, et le souvenir du passe rendra bien tristes les jours qui vont s'écouler. Je savais que le lundi était un jour de malheur: depuis que ma femme-de-chambre m'a causé cet effroi, en m'apprenant le départ des princes royaux, tout a été de mal en pis... Le chasseur qui m'apportait ce bouquet de la part du prince, m'a annoncé, en son nom, qu'il était forcé de s'éloigner; c'est à grand'peine, et en inventant mille prétextes, qu'il a pu rester trois jours après le départ de ses frères; ces trois jours n'expirent que demain, et il me quitte aujourd'hui: on le veut, on l'y contraint. Le roi lui a envoyé une estafette, avec un ordre de revenir le plus tôt possible. Dans une demi-heure il partira, et je ne sais même pas quand nous nous reverrons... Ah! que le bonheur s'écoule rapidement!... »

(La suite dans les prochaines livraisons.)

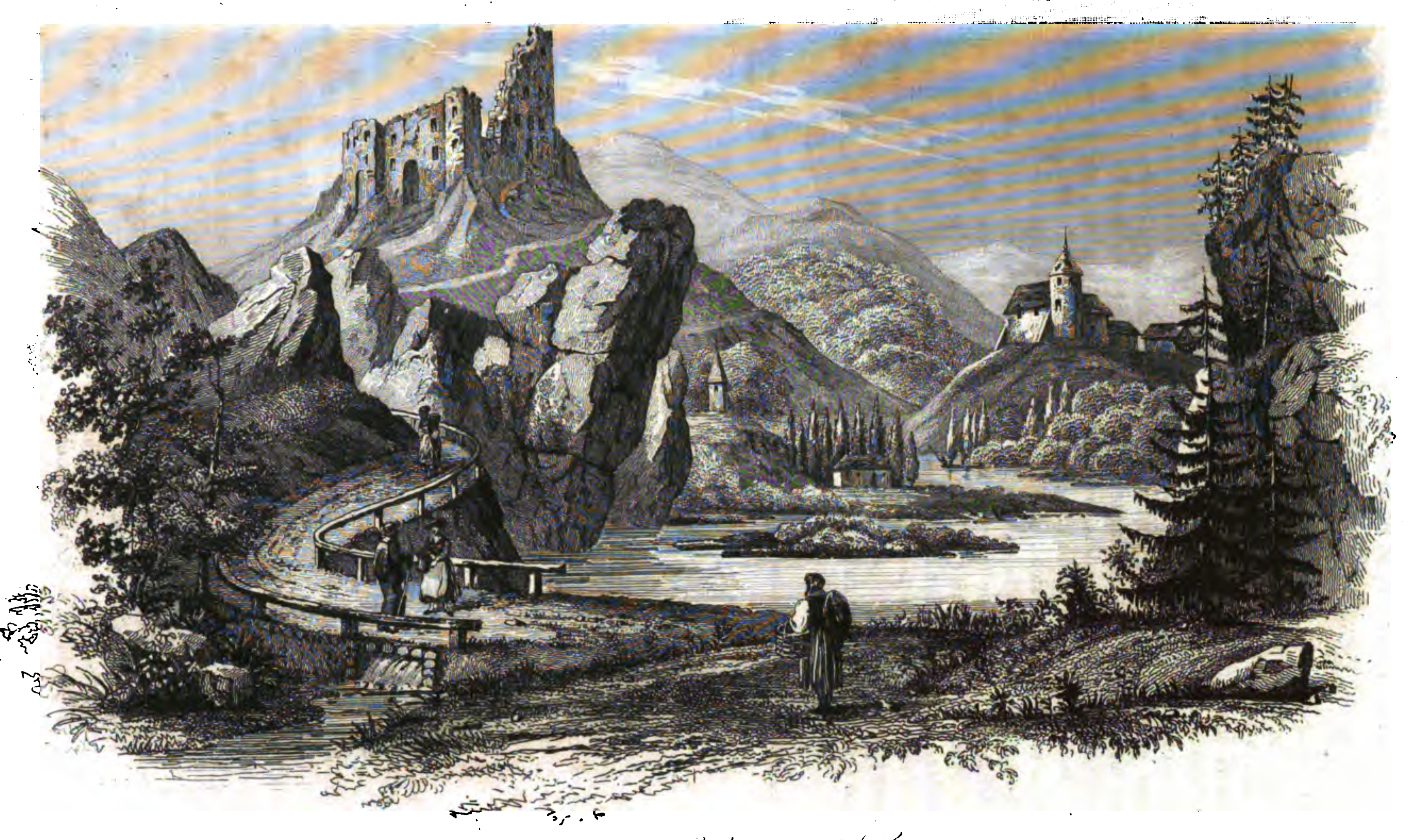
RUINES DU CHATEAU DE CZORSTYN.

Le château de Czorstyn, ou Czorsztyn, existant encore il y a environ soixante ans, quelques vieillards ont gardé mémoire de ses fêtes splendides quand la Pologne était indépendante! Aujourd'hui, la neige, le vent, la pluie, les élémens déchaînés se disputent les derniers vestiges de sa grandeur. Le voyageur qui arrive aux pieds des Karpates dans le cercle de Sandecz, sur les bords du Dunaïeç qui se jette dans la Wistule, et à douze milles de Pologne (vingt-et-une lieues) en ligne droite de Krakovie, aperçoit les ruines du château; on lui raconte, comme une belle légende, ces fêtes que les uns ont vues, et ces souvenirs qui restent pour tous. Czorstyn, dit-on, est un monument du temps de Kasimir-le-Grand, et il a été la résidence de Zawisza-le-Noir. En entendant ces noms, le cœur de chaque Polonais se gonfle d'orgueil!

Le château était bâti sur l'escarpement méridional des rochers appelés Piénin; sa position était enchanteresse; il dominait le grand château de Niédziçą et les bords toujours verts et toujours fleuris du Dunaleç. Niédziçą semble n'avoir pas lutté, et a survécu par miracle; mais Czorstyn n'est plus! Sa grandiose architecture est à peine indiquée par des portes qui tombent en ruine, par ses escaliers à pic, presque détruits; et cependant on admire cette conception hardie, et on comprend à peine comment les voitures et les chevaux pouvaient gravir la hauteur prodigieuse qui servait d'avenue au château, et c'est ce chemin que traversaient pourtant la milice et l'artillerie de Czorstyn. Le temps impitoyable efface tout; il entraîne le produit du génie ou de l'intelligence humaine! On se demande quels moyens employaient ces architectes pour élever de pareils monumens, pour les rendre accessibles, et pour y joindre le luxe et le goût d'une habitation commode.

Ailleurs nous parlerons du héros de la Pologne, de Zawisza-le-Noir, qui résidait à Czorstyn; nous ramènerons nos lecteurs dans ce lieu, où il y avait autant de beauté dans la nature que de grandeur dans les hommes.





Les Ruines du Château de Czorsztyn.

HISTOIRE.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE (1139-1333).

MIÉCZYSLAS III, LE VIEUX (1173-1177).

Jusqu'à présent les historiens polonais et étrangers, s'attachant plus à la forme qu'à la réalité des faits, ont donné le titre de *ducs* aux monarques polonais de la deuxième époque ; c'est surtout en partant du règne de Miéczyslas III que nous voyons ce titre remplacer celui de *roi*. Il est vrai que la division de la famille des Piasts, les richesses immenses des particuliers affaiblissaient le pouvoir royal; et les assemblées nationales, où les grands s'arrogeaient le droit d'élire les monarques, entraînaient peu à peu la nation vers le principe aristocratique ; par là, le titre de roi perdait de sa majesté et n'était plus, comme par le passé, la force vitale et motrice de l'unité de l'Etat ; cependant, il est vrai de dire que les *ducs* observaient, autant que les circonstances le permettaient, le mode de succession au trône; et en effet, le trône de Pologne est toujours échu en partage à la famille des Piasts, jusqu'à l'extinction des enfans mâles. Krakovie conserva son antique suprématie, et cette cité, forte et respectée, donnait à ces ducs des pouvoirs presque royaux. Loin de nous l'idée d'attacher quelque importance à ces titres vermoulus, qui n'ont ni poids ni valeur pour l'avenir de la Pologne ; mais les mots sont les choses, et nous conservons les titres à leur place et dans toute leur vérité, parce que ce titre est un fait national et indépendant de toutes les influences étrangères. Nous le revendiquons même, parce que les papes et les empereurs d'Allemagne ont voulu l'ôter à la Pologne pour y implanter leur arrogante protection.

Le souvenir de ces luttes est glorieux pour la nation, car, malgré ces déchiremens, ces calamités sans nombre, jamais elle ne succomba, et de son anarchie s'élancèrent des hommes, des héros, des rois patriotes dévoués, qui la firent refleurir; ainsi nous voyons Wladislas-le-Bref et Kasimir-le-Grand rappeler le règne des Boleslas, et ouvrir à la Pologne l'ère de gloire continuée par les Jagellons et les Sigismond.

En vertu du droit de succession accordé à l'aîné de la famille, Miéczyslas, troisième fils de Boleslas Bouche-de-Travers, et frère puîné de Boleslas-le-Frisé, monta sur le trône en 1173, avec l'assentiment de tous ses frères, de ses neveux et de la noblesse réunie à Krakovie.

Miéczyslas, né en 1131, n'avait que huit ans en 1139, à la mort de son père; mais, malgré sa jeunesse, il reçut en partage les provinces de Gnezne, de Posen et de Kalisz, et devint duc de la Grande-Pologne. Indépendamment de son droit d'aînesse et de ses talens militaires, ses vertus, sa gravité prématurée, sa haute sagesse lui méritèrent dans son enfance le surnom de *Vieux*. Maître de belles et populeuses provinces, uni par des liens de parenté aux princes voisins de ses Etats, il donnait à la nation de puissantes garanties et devait nécessairement obtenir de sa volonté l'autorité suprême.

De riches bénéfices et d'amples immunités qu'il distribua au clergé, lui captèrent ses suffrages, et ses qualités insinuantes le rendirent bientôt populaire. La Pologne augurait un brillant avenir, la jeunesse du prince promettait un beau règne; que ne devait-on pas espérer de cette rare intelligence, dirigée par l'expérience des années?

Miéczyslas trompa toutes les prévisions humaines, Miéczyslas démentit toutes les qualités qu'il avait annoncées, et fut indigne de la nation qui l'avait appelé au trône. Pendant un règne de vingt-neuf ans il fut quatre fois exilé, chassé par les Polonais, et quatre fois il chercha à ressaisir la couronne qu'il souillait par ses crimes et ses débordemens.

Arrivé au pouvoir, il s'adonna sans honte à ses penchans vicieux et se montra cruel, faux, jaloux ou envieux du mérite. On ne savait à quoi attribuer une révolution si complète dans la nature du prince. Un étranger, un ennemi de la Pologne, s'empara de l'esprit de Miéczyslas et dirigea toutes ses actions. Henri von Kettlitz ou Kietlicz, né en Luzace, du district de Budziszyn (Bautzen), devint, à force de flatteries et de lâches complaisances, le favori du roi, qui le nomma juge supérieur de la province et gouverneur de Krakovie. Miéczyslas, avide d'argent, ne s'oc-

cupait qu'à grossir ses trésors; pour arriver à son but tout moyen était bon, et il s'adjoignit dans son conseil des gens sanguinaires ou corrompus; leur perversité secondait parfaitement sa politique, qui voulait écraser sous un joug de fer une noblesse déjà puissante, plus que jamais fière de ses droits et marchant vers la souveraineté à l'aide d'immenses richesses. Dans le fait, depuis que la monarchie avait été partagée entre plusieurs chefs, l'aristocratie avait commencé à participer au pouvoir; elle agissait en cela à l'exemple des comtes, marquis, seigneurs allemands, qui, forts de la faiblesse des monarques, s'érigeaient en petits souverains, et le peuple infortuné devenait victime de l'ambition arrogante des deux partis rivaux.

Miéczyslas, non content de sacrifier la noblesse et le peuple dans la répartition des impôts extraordinaires, voulut mettre à profit les arrêts des tribunaux; à cette fin, il établit dans chaque province des investigateurs ou des espions qui perdirent par l'exaction et la calomnie, ces palatinats qui gémissaient déjà sous le poids des assignations et des exploits.

La Pologne, avec ses forêts peuplées de bêtes fauves, invitait ses habitans au plaisir de la chasse; mais quiconque tirait un ours, nuisible au produit des abeilles, ou toute autre bête sauvage, était traduit en justice par les agens du pouvoir, poursuivi comme coupable de lèse-majesté et condamné à une amende de 70 marcs d'argent, dont une moitié était affectée au fisc, et l'autre partagée entre les impôts réservés au monarque.

La noblesse, pour faire valoir ses terres, avait peuplé ses villages de colons; mais si un propriétaire employait un homme libre à la culture du sol, il était puni comme coupable d'avoir attenté à la liberté individuelle. Employait-il à ce service un serf, il était encore puni comme coupable de s'être arrogé le droit de propriété sur le paysan d'autrui. Les Juifs seuls jouissaient d'une protection exclusive dans ses tribunaux mercenaires, et si un enfant, en jouant, leur causait quelques dommages, on poursuivait ses parens avec rigueur, et ils étaient passibles d'une amende pour ce fait étranger à leur volonté. On employait à l'exploitation des mines celui qui n'était pas en état de payer l'amende en argent. Enfin on poussa la cruauté dans ses plus horribles raffinemens. Quand on voulait perdre un innocent, on se servait de ce moyen employé par les comtes allemands; on fabriquait à dessein de la fausse monnaie et on la glissait dans l'impôt de celui qui voulait s'exempter du travail des mines; alors on punissait comme faussaire la malheureuse victime.

Les habitans, ruinés, écrasés par les dîmes et les impôts, étaient encore forcés d'élever des châteaux et de donner leurs chevaux au roi, quand il voyageait avec sa cour; outre cela, ils devaient nourrir bêtes et gens de la suite. A certains jours de fêtes, la nation devait fournir au roi la viande, la volaille et le gibier. Quand un père mariait sa fille, il était obligé de donner une vache à la cour du prince. Si une veuve se remariait, elle devait donner un bahut plein de miel.

Les religieuses même ne furent pas à l'abri de ces odieuses déprédations, et plusieurs furent condamnées à mort, pour avoir le prétexte de confisquer leurs terres, leur argent et leurs meubles.

La province de Krakovie était en butte, plus encore que toutes les autres, à l'avidité du roi; sa fécondité la rendait précieuse pour son avarice; mais il avait contre elle de vieilles et royales rancunes, car la noblesse si puissante du Krakoviat et son clergé si riche avaient cherché à détrôner l'indolent Boleslas-le-Frisé, pour établir une forme de gouvernement purement républicaine. Miéczyslas, avec juste raison, redoutai le sort de son prédécesseur.

La Pologne, courbée sous un effroyable despotisme, ne pouvait voir son salut que dans une insurrection, mais elle semblait frappée de torpeur; la crainte retenait encore le peuple et enchaînait jusqu'à la voix des grands. Aucun d'eux n'osait faire des remontrances au tyran.

Gédéon ou Getko, évêque de Krakovie, résolut enfin de convertir le roi à de meilleurs sentimens, ou du moins à le tenter. Il s'inspira de l'Ecriture sainte, de cette parabole où le prophète Natan ramène au bien un roi coupable, par des paroles de douceur; et tout pénétré de sa mission évangélique, il fit entendre la vérité à Miéczyslas, sous une forme allégorique. Une femme, vêtue de deuil, mit sous les yeux du roi une plainte contre son fils, qui avait abandonné à des gens vils et mercenaires le troupeau confié à ses soins. Par cette mère désolée, on entendait la terre de Krakovie; par le fils, le prince; par le troupeau, les citoyens; par les mercenaires, le conseil du prince.

La remontrance allégorique ne produisit aucun

effet, Miéczyslas fit bien rendre justice à la plaignante, mais il continua à vexer les citoyens de Krakovie; il avait pénétré facilement l'intention de l'évêque, il avait vu la vérité, et elle lui était odieuse; toute sa colère tomba sur le courageux apôtre, et, animé par la haine, il hâta lui-même le moment de l'insurrection : la haine est le plus mauvais conseiller des rois!

Gédéon forma un complot dans lequel entrèrent tous les grands du royaume dévoués à leur pays. La perte de Miéczyslas fut résolue; mais quand vint le moment de désigner un successeur, les avis furent partagés: l'hésitation était funeste dans cette crise; Étienne, palatin de Krakovie, représenta aux conjurés qu'ils pouvaient se perdre par leurs lenteurs; toutes les voix se réunirent donc en faveur de Kasimir, du prince oublié, frustré de son héritage, par le partage de Boleslas Bouche-de-Travers. (*Voyez* page168.) Gédéon et quelques seigneurs partirent pour aller lui offrir la couronne.

Kasimir gouvernait alors les duchés de Sandomir et de Lublin, dont il avait hérité de son frère Henri, mort en Prusse dans l'année 1167. L'évêque essuya d'abord un refus formel de la part de ce prince, éloigné de toute ambition; appréciant le repos dont il jouissait dans ses Etats, il avait déjà refusé la couronne en 1170, lorsque les seigneurs Jaxa et Swientoslaw étaient venus lui proposer de remplacer Boleslas-le-Frisé; on pouvait donc croire à la sincérité du refus de Kasimir : les envoyés le prièrent à genoux d'accéder à leurs vœux, le supplièrent au nom de la patrie. Enfin, le prince céda, et le hasard servait les conjurés, car Miéczyslas était au moment de quitter la Grande-Pologne pour se rendre en Poméranie.

La Pologne s'électrisa au bruit de la révolution; elle salua le nouveau roi du nom de libérateur, et la garde de Miéczyslas lui ouvrit les portes du château de Krakovie.

KASIMIR II, LE JUSTE (1177-1189).

Bon par nature, juste par réflexion et par instinct, Kasimir donna quelques momens de bonheur à la Pologne. Miéczyslas fit des tentatives pour ressaisir le trône; mais le souvenir de sa tyrannie et la sagesse de son successeur les firent échouer malgré tout ce qu'il fit pour soulever la Grande-Pologne et la Poméranie. Il convoqua les seigneurs principaux de ces provinces; mais ceux-ci furent sourds à sa voix, car ils n'attendaient que le moment d'échapper à sa domination. Miéczyslas ne les convoquait pas pour délibérer sur les mesures à prendre, il voulait des secours, les demandait impérieusement et les convoquait pour les obtenir. Les seigneurs lui représentèrent qu'ayant des filles mariées à des princes puissans, c'était à eux qu'il devait demander des troupes pour reconquérir ses possessions. En conséquence, Miéczyslas fit des tentatives auprès de ses gendres Sobieslas, duc de Bohème, Frédéric de Lorraine et Bernard de Saxe, qui eux-mêmes avaient à calmer des querelles intérieures. Un nouvel événement vint encore compliquer la position du roi déchu. Othon, son fils, chercha à s'emparer de la Grande-Pologne. Les habitans indignés, révoltés par les crimes héréditaires de cette famille si funeste au pays, se soumirent à Kasimir; mais Kasimir, doué d'un esprit conciliant, ne garda pour lui que Gnezne à titre d'ancienne métropole, et abandonna à Othon la possession de la Grande-Pologne (1179). En outre, il donna à Boguslas, cousin de Miéczyslas III, la Poméranie de Stettin à titre de fief, et la Poméranie de Dantzig à Sambor, cousin de Zyroslaw ou Zyra, tuteur de Liszek, fils de Boleslas-le-Frisé, et possesseur de la Mazovie et de la Kuïawie. Ainsi, Miéczyslas-le-Vieux, dépouillé de ses provinces et abandonné de tous, se vit contraint de fuir la Pologne, et d'aller, avec sa femme et ses enfans, chercher un asile à Ratibor dans la Haute-Silésie.

Kasimir, n'ayant plus rien à redouter pour ses possessions du nord, dirigea ses armées sur l'est en 1179, où les ducs de Kiiovie et de Czerniéchovie se disputaient le pouvoir. Il parvint à reconquérir Bzesc sur le Bug, Wlodzimierz et Przemysl; et pour se livrer tout entier au rétablissement de l'ordre dans le pays, il réconcilia les ducs de Silésie, en leur conférant les terres de Bytom et d'Oswiécim.

Ces mesures mirent Kasimir à même de cicatriser les plaies saignantes de la monarchie. Il travailla avec toute l'ardeur et tout le zèle possibles à réparer les malheurs nés des abus, du désordre et de l'anarchie. Sous le règne précédent, les habitans des campagnes étaient forcés de fournir le logement et la nourriture aux nobles qui voyageaient. Les gentilshommes abusaient de ce privilége par leurs dissolutions et par leurs rapines; les paysans furent réduits à la plus grande misère; Kasimir alla au secours

de cette classe opprimée; comme roi, il le devait, et comme citoyen il en sentait le besoin.

Pour arriver à son but, il chercha à se capter tous les esprits et à se concilier les hommes qu'il savait lui être le plus opposés. Il commença par abolir les dîmes, les impôts, les tailles et les charges qui écrasaient la nation; il supprima les instigateurs ou espions dont Miéczyslas avait inondé le royaume, sous le prétexte de surveiller l'ordre Équestre. Ayant ainsi rétabli l'exercice des lois et de la justice, il ramena l'ordre Équestre à son devoir, et enfin il procéda à la réforme publique.

En 1180, il convoqua à Lenczyça une assemblée, ou plutôt un synode, et c'est à cette époque que remonte la fondation du sénat polonais. Le clergé, qui était alors le seul corps lettré de l'Etat, présidait ce synode, où se trouvaient réunis les ducs Boleslas de Silésie, Leszek de Mazovie, Othon de Poznanie, et d'autres grands seigneurs polonais. Ces derniers étaient invités à agréer et ratifier les lois établies dans le synode. Ces lois garantissaient de l'usurpation la propriété posthume du clergé, et assuraient la propriété des paysans contre la violence des aristocrates. Les évêques firent publier quelques-unes des institutions nouvelles, et lancèrent des anathèmes contre ceux qui ne voulaient pas s'y soumettre; ces lois reçurent la sanction publique. Des ambassadeurs religieux et civils furent envoyés à Rome, et de Rome à Tusculum, où se trouvait alors le pape Alexandre III. Ils obtinrent de Sa Sainteté la sanction des décisions prises à Lenczyça, revêtues des sceaux du monarque, des évêques et de l'ordre Équestre. Alexandre III écrivit à Kasimir une lettre approbative, et par ces actes, il donna au Code polonais le poids de son autorité religieuse (le 5 des calendes d'avril 1180).

Un autre motif non moins grave avait déterminé Kasimir-le-Juste dans ses démarches auprès de la cour de Rome : il voulait assurer à sa famille la succession au trône et la défendre contre les prétentions des ducs de Silésie, qui, malgré la renonciation de leurs droits, faisaient de temps en temps des tentatives d'usurpation. Dans le vrai, leur renonciation touchait plutôt à la ligne de la Grande-Pologne qu'à la Petite-Pologne, dont Krakovie faisait partie.

Le pape Alexandre III accéda aux vœux de Kasimir; et voulant reconnaître le service que ce roi lui avait rendu en gardant la neutralité lors du schisme arrivé à l'époque où Frédéric II imposait des anti-papes à Rome, il abolit la clause principale du testament de Boleslas-Bouche-de-Travers, clause qui affectait l'autorité suprême à l'aîné des fils. Kasimir et sa postérité rentrèrent donc dans tous leurs droits présens et à venir.

L'ordre intérieur semblait assuré par ces mesures; néanmoins l'aristocratie, toujours remuante, toujours ambitieuse, élevait de nouvelles prétentions, et les ducs de la Grande-Pologne faisaient valoir ouvertement leurs droits au trône. D'une autre part, les ducs de Silésie s'enhardissaient en voyant l'audace des autres, et Miéczyslas III mettait tout en œuvre pour ressaisir son héritage.

En 1181, il vint supplier Kasimir de lui céder quelques provinces, et Kasimir lui eût accordé sa demande sans une énergique protestation du sénat.

Rusé, fourbe et actif, épiant toutes les démarches de Kasimir, Miéczyslas eut bientôt occasion d'assouvir son ambition. Le roi des Polonais, en rendant à Vlodimir le duché de Halicz ou Galicie, s'était aliéné les grands du royaume : ceux-ci blâmaient une bonté qui dégénérait en faiblesse, et une générosité coupable, car il portait secours à Vlodimir, soupçonné d'avoir empoisonné son frère Mstislaf; ils s'indignaient surtout en voyant que le roi avait agi par sa propre volonté et sans la participation du sénat, qui se composait déjà de soixante-dix membres. De son côté le sénat pensait à profiter des fautes, des excès, des crimes de l'aristocratie pour miner et partager ensuite le pouvoir suprême. Tels furent les résultats du synode de Lenczyça. Depuis cette époque, les monarques ne purent rien entreprendre sans le consentement du sénat, et l'aristocratie gagna en force et en puissance. C'est encore de cette époque que date la première ébauche de cette indépendance nobiliaire qui avait pour système de se faire des lois et de n'en point suivre, de se donner des maîtres et de ne point leur obéir. Kasimir s'étonna en voyant que les Polonais voulaient avoir le monopole de ses vertus, et voulaient en quelque sorte lui ôter le droit de faire le bien sans leur permission : mais tels ont toujours été l'esprit et les habitudes de la nation.

En 1185, Béla III, roi de Hongrie, envoya son fils André pour qu'il s'emparât du duché de Halicz; mais il ne tarda pas à être chassé. En 1189, de nouveaux troubles éclatèrent dans les terres russiennes. Kasimir s'y rendit aussitôt pour les



Kasimir le Juste.

apaiser, et Miéczyslas répandit le bruit que le roi avait été empoisonné. Cette fausse nouvelle lui ouvrit pour la seconde fois le chemin du trône.

MIÉCZYSLAS III, LE VIEUX. (1190.)

Prodigue de promesses et sachant montrer une générosité loin de son cœur, Miéczyslas trouva force et appui dans les Krakoviens. Il entra à Krakovie, et se saisit de la couronne; mais une vive opposition allait se manifester de la part des hommes sages et prévoyans. Les deux frères Pelka, évêque de Krakovie, et Nicolas, palatin de la même ville, se barricadèrent dans le château royal, et attendirent ainsi les événemens: tout dévoués à Kasimir, ils voulaient résister autant qu'ils le pourraient à l'usurpateur. Le roi, instruit de cette révolution subite, revint à la tête de ses partisans, et Miéczyslas, aussi lâche que traître, s'enfuit à l'approche de Kasimir, en laissant dans un fort élevé à la hâte son fils Boleslas et le fameux Henri Kietlicz, son favori.

Kasimir fut reçu avec enthousiasme, et rien ne vint troubler la joie du peuple, car il pardonna aux citoyens momentanément égarés. Le fort, élevé sur des bases aussi fragiles que la révolution opérée par Miéczyslas, ne tarda pas à être pris. L'infâme Kietlicz se sauva dans les caves de l'église cathédrale; on vint l'y prendre pour le fustiger, ensuite on le fit conduire dans les terres russiennes, et on le mit dans un cachot où il termina ses jours.

Kasimir, toujours clément et plein de miséricorde, se réconcilia avec Miéczyslas, qui lui jura obéissance et soumission, et, en effet, il tint parole tant que ce roi vécut.

KASIMIR II, LE JUSTE. (1191-1194.)

N'ayant plus à redouter les entreprises de ce frère ambitieux, Kasimir se livra tout entier aux soins de son gouvernement. En 1192, il réprima les invasions des Prussiens et des Iadvings; en 1193, il renouvela son traité avec les Hongrois, à Starawies, dans la starostie de Spiz (Zips), traité par lequel les Karpates devaient à jamais former les limites des deux nations.

La mort inexorable frappa le roi au moment où il allait recueillir le fruit de ses efforts. Le pays était dans un état prospère, le trône était respecté; Kasimir allait jouir du bonheur qu'il avait procuré à sa nation, et déjà il en trouvait la récompense dans l'affection du peuple. Comme roi, il était digne d'admiration, et comme citoyen, il était digne d'estime. Kasimir mourut à Krakovie, à l'âge de 56 ans, le 5 mai 1194. Il mourut frappé d'apoplexie à la suite d'un festin, et, selon une autre version, une femme qui voulait le subjuguer lui fit boire un philtre qui l'empoisonna. Cette version peut être vraie; car, malgré une piété austère et une observance rigoureuse des pratiques de la religion, Kasimir était doué d'une nature passionnée, et l'amour occupa une grande place dans sa vie. Malgré quelques faiblesses, son histoire renferme de belles pages, et il fut universellement regretté pour ses vertus et pour sa justice.

On l'inhuma dans l'église cathédrale de Krakovie.

LESZEK-LE-BLANC. (1194-1200.)

LA RÉGENCE.

Kasimir-le-Juste laissa deux fils mineurs, Leszek, surnommé *le Blanc* à cause de ses cheveux qui étaient d'un blond presque blanc, et Konrad. Leszek, né en 1188, avait à peine six ans à la mort de son père, mais ses droits au trône étaient incontestables; cependant les grands du royaume le lui disputèrent. Ils convoquèrent une assemblée à Krakovie, et décidèrent qu'aucun droit papal ou impérial n'était valable en Pologne, et que la succession de la ligne de Kasimir, légitimée par le pape Alexandre III, n'était pas obligatoire. Toutefois ils déclarèrent que le trône ne cessait pas d'être héréditaire, mais ils cherchèrent à restreindre les pouvoirs du monarque, et, par leurs dispositions, le roi n'était que le lieutenant de la république.

Après de longs débats, ils élurent Leszek-le-Blanc, sous la tutelle de sa mère Hélène, à laquelle furent adjoints deux régens, Nicolas, palatin de Krakovie, et Pelka, évêque de la même ville.

L'ambition de Miéczyslas III s'était réveillée à la mort de son frère. Il avait espéré un moment qu'on lui offrirait la couronne. Irrité de voir que la nation lui préférait un enfant, il alluma la guerre civile. En 1196, il se mit à la tête de ses troupes et marcha sur Krakovie. En approchant des bords de la Mozgawa, ou plutôt Mierzawa, qui va se jeter dans la Nida à dix milles de Krakovie (17 lieues et demie de France), il rencontra l'armée nationale; il fut contraint d'accepter le

combat, et jamais bataille plus sanglante ne rougit les annales de la Pologne. Cet épouvantable carnage poussa les haines au dernier point, enflamma l'esprit de discorde et ranima les projets d'invasion des puissances environnantes.

Miéczyslas fut grièvement blessé dans le combat; mais il n'abandonna le champ de bataille qu'en se promettant d'accomplir un jour ses desseins. Son fils Boleslas fut tué. Goworek, palatin de Sandomir et partisan de Leszek, fut fait prisonnier de guerre.

Miéczyslas, voyant qu'il ne pouvait pas arriver à son but par la force, résolut d'employer tous les moyens de la ruse et de l'hypocrisie. Il chercha à mettre dans ses intérêts Nicolas et Pelka; mais ces deux hommes étaient trop supérieurs pour se laisser prendre à ses cajoleries. Il n'eut donc plus d'espérance que dans Hélène, et il mit en œuvre tout ce que la perfidie, l'astuce et la fausseté peuvent inventer. Il commença à lui montrer les malheurs inséparables du trône, et ensuite il lui promit d'adopter ses deux fils, Leszek et Konrad, si elle voulait renoncer à cette couronne si pesante de larmes et de douleurs! Il jura de protéger les princes au détriment de ses propres enfans, et de leur conserver leurs droits d'héritiers présomptifs. Voyant qu'Hélène fléchissait devant ses trompeuses paroles, il lui promit un brillant apanage pour prix de son abdication..... La reine abdiqua, et força son fils à suivre son exemple. Elle se retira à Sandomir, n'ayant pour tout apanage que Kuïawic, et attendant le moment où Miéczyslas, en exécution de ses promesses, rendrait la couronne à Leszek.

MIÉCZYSLAS III, LE VIEUX. (1200-1201.)

Une fois en possession du trône, Miéczyslas n'eut garde d'accomplir ses promesses; il inventait des prétextes ou se servait de ceux qui existaient pour tenir éloigné le jeune prince. Nicolas, palatin de Krakovie, qui avait désapprouvé la détermination de la reine-mère, usa de tout son pouvoir pour replacer Leszek sur le trône, et Miéczyslas fut à la veille d'être déposé pour la quatrième fois; mais les événemens se compliquèrent à un tel point, que Nicolas lui-même, ennemi prononcé de l'usurpateur, finit par lui ouvrir les portes de la ville. Miéczyslas ne jouit pas long-temps de ce trône acheté par tant d'intrigues; il mourut à Kalisz, en 1201, à l'âge de soixante-et-onze ans. On l'inhuma dans l'église de Saint-Paul. Ainsi finit ce prince, qui regardait la probité comme un luxe inutile, et qui se déshonora autant par le bonheur d'avoir réussi dans ses entreprises, que par la honte d'avoir si souvent échoué dans ses projets.

INTERRÈGNE. (1202.)

Les troubles et tous les désordres de l'anarchie suivirent la mort de Miéczyslas. La Petite-Pologne se prononça énergiquement pour Leszek. On se rassembla à Krakovie, et on envoya une députation à Sandomir. Le palatin Nicolas, qui avait autant de haine et de jalousie contre Goworek, gouverneur de Leszek, qu'il avait d'inimitié contre Hélène, s'opposa à la restauration jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'exil du vertueux Goworek. Ce dernier était en grande estime à la cour; mais, plus patriote qu'ambitieux, il était prêt à tous les sacrifices pour le bien du pays. Leszek, indigné des conditions que lui imposaient les grands, renonça à la couronne, et il répondit à la députation: « Allez chercher un autre maître;
» je ne saurais me plier aux volontés vacillantes
» de l'aristocratie, et, en m'imposant le renvoi
» de mon gouverneur, homme de conscience et
» de morale sévère, vous m'expliquez suffisamment vos vœux secrets. »

Les députés rapportèrent au sénat la réponse du prince, et aussitôt l'assemblée se partagea en deux partis. Le palatin Nicolas et l'évêque Pelka emportèrent la majorité, et proclamèrent roi Wladislas, duc de Posen, fils de Miéczyslas-le-Vieux.

WLADISLAS III, JAMBES-DÉLIÉES. (1203-1206.)

Wladislas fut surnommé Jambes-déliées (Laskonogi), parce qu'il était haut de taille avec des jambes très-minces. Né en 1168, il avait trente-cinq ans quand on lui offrit la couronne. Craignant de rallumer la guerre civile, il refusa d'abord; mais, rassuré par une lettre de Leszek, où ce prince lui donnait son consentement, il se décida, malgré son peu d'ambition, à accepter le fardeau de la couronne, et il ne tarda pas à faire son entrée à Krakovie.

Ce règne donna trois ans de tranquillité à la Pologne. Le roi, croyant le moment favorable



pour corriger les abus du clergé, procéda à la réforme. Aussitôt le pouvoir clérical se déclara en ligue ouverte contre son souverain. Sur ces entrefaites, la guerre vint à éclater dans la Russie-Rouge. Roman, duc de Wlodzimierz, créé duc de Halicz en 1196, par les tuteurs de Leszek le Blanc, forma le projet de se soustraire à la suprématie de la Pologne; il porta la dévastation dans les duchés de Lublin et de Sandomir. Leszek tenta d'abord les moyens de conciliation; mais Roman les repoussa : on en vint donc aux mains. Dans une bataille meurtrière, livrée en 1205 à Zawichost, Roman fut complètement battu. Leszek montra, dans cette bataille, les talens d'un capitaine et la bravoure d'un soldat. Alors la nation tourna ses regards vers lui. Le palatin Nicolas, qui avait la vocation de faire et de défaire les rois, offrit encore une fois le trône à Leszek. Ce prince, qui n'avait que dix-sept ans, donnait, il est vrai, de belles espérances. Wladislas III abdiqua sans difficulté, et se retira aussitôt à Posen, où il finit ses jours en 1231, laissant l'exemple d'un désintéressement estimable dans un citoyen, mais admirable dans un roi.

LESZEK-LE-BLANC. (1206-1227.)

Voulant gouverner par la paix sur des élémens inflammables, usant de clémence quand il fallait user de force et d'énergie, Leszek marcha de faute en faute. Il céda à son frère Conrad la Mazowie et la Kuïavie; il donna le gouvernement de la Poméranie à Swientopelk, qui le paya d'ingratitude; il accorda enfin la main de sa fille Salomée à Koloman, fils d'André II, roi de Hongrie, ce qui fit passer le duché de Halicz au pouvoir des Hongrois, et ce qui donna lieu à une guerre avec les Russiens, guerre aussi fatale à Leszek qu'à Koloman. La nation commençait à murmurer, le malaise intérieur prenait un caractère alarmant, lorsqu'une incursion de Litvaniens vint compliquer encore la position si critique du pays. Pour la première fois (en 1200), les Litvaniens pénétraient en Pologne, et partout ils marquaient leur passage par l'incendie et la dévastation. La Pologne eut à combattre les ennemis extérieurs et les troubles intérieurs. Conrad, duc de Mazowie, était d'un caractère diamétralement opposé à celui du roi, son frère; autant l'un était doux, pacifique et conciliant, autant l'autre était inquiet, faible et porté à la dissipation. La vie déréglée de Conrad lui attira l'animadversion de Chrétien Gozdawa, palatin de Plock, le célèbre vainqueur de Zawichost, et la terreur des Prussiens, des Poméraniens et des Iadvings. Conrad, transporté de colère, fit crever les yeux à Gozdawa, et ensuite le condamna à mort. Les Prussiens, délivrés de ce foudre de guerre, qu'ils avaient appelé l'homme prédestiné de la Pologne, prirent les armes en 1217, dévastèrent la terre de Chelmno (Culm), réduisirent en cendres plus de deux cent cinquante églises et chapelles, et pénétrèrent jusqu'à Plock, capitale de la Mazowie. Leur audace ne connaissant plus de bornes, ils demandèrent à Conrad des chevaux et des habits. Le duc, hors d'état de satisfaire, avec son propre trésor, aux réquisitions qu'on lui imposait, invitait les seigneurs à des festins d'apparat, et, après le repas, il s'emparait de leurs chevaux et de leurs vêtemens. Ainsi il parvenait à assouvir l'avidité des Prussiens.

Les païens étant indomptables par la force, ou plutôt les troupes du pays n'étant pas suffisantes pour les repousser, Conrad résolut d'organiser une milice religieuse, d'après le conseil de Chrétien, évêque de Prusse; cette milice fut organisée à l'instar des chevaliers Porte-Glaive en Livonie.

Vers l'an 1158, des marchands de Lubeck, qui trafiquaient en Livonie, y répandirent la religion du Christ. Plusieurs Allemands qui s'étaient croisés pour la Terre-Sainte et qui n'avaient pu entreprendre encore ce voyage, suivirent en Livonie l'abbé Berthold, qui fonda vers l'an 1200 la ville de Riga. Le pape Célestin III accorda à cette expédition les indulgences qui étaient réservées au pélerinage d'Orient. Les compagnons de l'abbé Berthold étaient revêtus d'une longue robe blanche, avec une croix rouge sur la poitrine et deux épées passées en sautoir. Conrad fit venir un certain nombre de ces chrétiens; il leur donna la terre de Dobrzyn et le village de Cédélicé, à la charge de partager avec lui les terres qu'ils viendraient à conquérir sur les Infidèles. Cette milice, appelée les *Frères de Dobrzyn*, ne purent tenir contre la fureur des Prussiens. Ils la massacrèrent presque toute et poursuivirent leurs excursions avec plus de férocité encore.

L'essai des milices religieuses n'avait point, comme on le voit, réussi à Conrad; cependant il ne se rebuta pas et voulut à toute force utiliser

à son profit les chevaliers religieux. Nous voulons parler des chevaliers Teutoniques.

Baudouin, roi de Jérusalem, se trouvant inquiété, en 1188, par les Sarrasins qui s'étaient emparés d'Acre, demanda des secours aux princes d'Occident. Les Lombards lui envoyèrent cinquante mille hommes; d'autres nations se joignirent à eux. L'armée chrétienne assiégea la ville d'Acre; le siége dura plus d'un an et causa beaucoup de maladies aux croisés, qui étaient dénués de tout. Huit Allemands, dont cinq de Brême et trois de Lubeck, se proposèrent pour donner des soins aux malades; leur zèle fut approuvé par les généraux, qui leur firent bâtir dans la ville et ensuite dans Jérusalem un hôpital et une église sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Ces chevaliers se partageaient entre le service militaire et le soin des malades. En 1191, le pape Célestin III approuva leur institut sous le titre *des Frères hospitaliers de la Sainte-Vierge*, et les mit sous la règle de saint Augustin; alors ils se revêtirent d'une robe blanche avec une croix noire; leur nombre s'élevait à trente-et-un, dont vingt-quatre laïques et sept prêtres; ces derniers avaient permission de célébrer la messe avec la cuirasse sur le corps et l'épée au côté. Ils devaient tous laisser croître leur barbe et coucher sur la dure.

Sous leur quatrième grand-maître, Herman de Salza, qui fut élu en 1210, ils se relâchèrent beaucoup de leur austérité. Salza s'était retiré à Venise, et de là il envoyait les sujets de son ordre dans les lieux où les intérêts de la religion les appelaient. Sept d'entre eux se rendirent en Pologne (en 1225) pour apprendre les intentions du duc Conrad, qui les y avait mandés. A peine les eurent-ils connues, qu'ils s'engagèrent à les remplir. Le duc leur offrit d'abord le château de Dobrzyn, avec un territoire considérable; ensuite il leur donna les terres de Culm et de Michalow, à la condition qu'ils n'entreprendraient jamais rien contre la Pologne, soit en l'attaquant directement, soit en favorisant ceux qui voudraient l'attaquer. Pour dernière condition, il leur demandait d'être toujours prêts à la secourir contre les ennemis de la religion chrétienne.

Frédéric III, empereur d'Allemagne, et le pape Honoré III, confirmèrent ce projet, l'un pour étendre son autorité spirituelle et l'autre pour intervenir dans les affaires de la Pologne. Par la suite, s'imaginant qu'il était le successeur des empereurs romains, et par là le maître du monde, il confirma aux chevaliers Teutoniques la donation de la terre de Culm; généreux pour un bien qui n'était pas le sien, le prétendu successeur des empereurs romains leur donna en outre toutes les terres qu'ils pourraient conquérir à l'avenir. Cette manie, qui n'était que folle et ridicule à son principe, devint la source des guerres atroces qui désolèrent la Pologne et la Litvanie pendant trois siècles consécutifs. Conrad réchauffa le serpent qui rongea le pays... Les chevaliers Teutoniques, appelés et favorisés par lui, se rendirent coupables du plus grand des crimes: ils amenèrent les étrangers sur la terre nationale.

Telle était la situation de la Pologne sous Leszek-le-Blanc et Conrad, lorsque Swientopelk, gouverneur de la Poméranie, lui porta un coup funeste.

Quand Swientopelk fut nommé gouverneur de la Poméranie, il convoita cette province en toute propriété; il chercha à l'obtenir à titre de fief et à s'ériger en souverain. Leszek, avec des intentions conciliantes et toutes à l'avantage de Swientopelk, convoqua un congrès à Gonzawa (neuf lieues au nord de Gnezne), le 14 novembre 1227, pour arranger cette affaire.

Ce jour là Leszek se rendit au bain avec le duc de Breslau, Henri-le-Barbu; dans ce moment Swientopelk, qui avait retardé à dessein son arrivée à Gonzawa, entra à l'improviste à la tête d'une troupe de gens armés. Après avoir massacré un grand nombre de personnes sans défense, il fit chercher le roi dans toute la ville. Au bruit des cris et du tumulte, le prince sortit de son bain et se jeta tout nu à cheval; Swientopelk se mit à le poursuivre et l'atteignit dans le village de Marcinkowo, et là, il assassina son maître et son bienfaiteur.

Swientopelk, après son crime, forma une souveraineté à côté de celle qui s'élevait sous l'influence des chevaliers Teutoniques.

Le corps de Leszek-le-Blanc fut enterré à Krakovie. Il fut roi trente-neuf ans, mais il ne régna que vingt-et-un ans. L'historien Naruszewicz a dit de lui qu'il eût été l'homme le plus digne du trône s'il n'avait jamais régné.



Amphithéâtre de Lazienki à Varsovie.

Impᵉʳ de Lefèvre.

WARSOVIE ET SES ENVIRONS.

LAZIENKI.

Nous avons jeté un coup-d'œil général sur Warsovie et sur la villa royale de Lazienki (pages 25 et 104). Aujourd'hui nous donnons place à une description développée des beautés de notre capitale actuelle.

Pour avoir une idée exacte de *Lazienki*, on ne doit pas le séparer de tout ce qui l'avoisine : l'Allée, le Café champêtre, Uiazdow, Bagatelle, le Jardin botanique, le Belvédère, les casernes militaires, font pour ainsi dire partie du château royal de Lazienki, de ses dépendances et de son parc. Ce vaste ensemble est compris entre la place des Trois-Croix-d'Or, et les barrières méridionales de la ville de Warsovie.

Le chemin qui part des Trois-Croix-d'Or, et qui vient aboutir en ligne directe d'un côté à la barrière du Belvédère, de l'autre à la barrière de Mokotow (Moncoteau), et par embranchement en se prolongeant jusqu'aux bords de la Wistule, offre le plus bel aspect. *L'Avenue de Lazienki*, ou *l'Allée*, longue de 870 toises, est bordée dans toute sa longueur de trois rangs de marronniers, dont les branches se terminent en voûte. Les deux premiers rangs servent de promenades aux piétons, une autre ligne est destinée aux charrettes, et l'autre aux voitures légères. Des réverbères, placés à deux cents pas de distance, éclairent le milieu de l'allée. A droite, on voit des prairies animées par des habitations élégantes, dont les frontons, ornés de bas-reliefs et de colonnes, donnent sur l'avenue.

Sans prévention aucune, nous croyons pouvoir dire que l'avenue est infiniment plus belle que celle des Champs-Elysées de Paris. Dans les temps humides on peut y marcher à pied sec, et dans l'été on n'est point incommodé par la poussière. La chaussée est en gravier de granit, fixé au sol par un mastic, ce qui rend le chemin praticable en tout temps. A l'extrémité de l'avenue, se trouve une place de gazon, longue de 220 toises et large de 120, et au bout de cette place est un grand bassin où l'on baigne les chevaux.

La route latérale de Mokotow, toute parsemée de gazons et d'arbres, offre un aspect pittoresque et sombre, tandis que le chemin du bas, qui conduit au bosquet et aux casernes, est rapide, tortueux et entièrement découvert. D'un côté du chemin s'élève le palais d'Uiazdow, et de l'autre le Jardin botanique. Les sentiers, artistement dessinés et bordés d'arbrisseaux, rendent toute cette promenade délicieuse et toujours variée. Sur le penchant de la colline on trouve une source d'eau pure et limpide : plus loin le chemin devient égal et droit, et il est exposé à l'ardeur du soleil, malgré le voisinage du bois.

On a fait une nouvelle route à côté du *Café champêtre ;* elle aboutit à la grande route basse et à des sentiers qui se dirigent dans le bois ; son extrémité arrive à l'entrée du café. C'est par cette route qu'on approvisionne les casernes. En partant de ce même point on trouve encore une route belle et commode qui mène au Belvédère ; au milieu de cet ensemble, le Jardin botanique présente un ravissant tableau.

Après cette description topographique des lieux, nous allons décrire les édifices qui s'élèvent sur le sol.

LE CAFE CHAMPÊTRE.

C'est en général le rendez-vous de la société bourgeoise du bon ton ; on y voit bien par-ci par-là quelques femmes du grand monde, mais elles s'y trouvent déplacées. Le pavillon du café est situé hors de la grande allée, et on y arrive par un chemin particulier ; il donne sur les casernes d'Uiazdow ; le service s'y fait parfaitement ; les meubles sont d'une propreté élégante ; les rafraîchissemens y sont bons et à bas prix, ainsi que tout ce qu'on y sert ; le jardin, l'orangerie qui l'entourent en font une charmante promenade d'été. Les Warsoviens aiment beaucoup le *Café champêtre.* En hiver on y arrive en traîneaux.

L'extérieur du pavillon est de peu d'apparence, construit en bois, orné de deux simples piliers en bois ; toute l'élégance et le goût se trouvent à l'intérieur.

A l'entrée de *l'allée*, il y a de petits bosquets ; c'est là où les ouvriers viennent boire de la bière avec leur famille, et manger des petits gâteaux et du fromage. On ne donne point de vin dans ces jardins, le portèr même est assez rare, et le café est réservé pour les bourgeoises qui veu-

lent rivaliser avec les dames élégantes du *Café champêtre.*

UIAZDOW.

Le château est éloigné de l'Allée de 130 toises; sa position est élevée relativement au parc de Lazienki. Sa vue est pittoresque, elle s'étend sur les deux bords de la Wistule. L'architecture de ce palais a beaucoup de rapport avec celle du château de Versailles; les ailes latérales sont unies par des grilles de fer au principal corps de bâtiment. Sur la façade latérale est une autre grille en fer qui entoure un enclos; c'est là où se promènent les convalescens. (Aujourd'hui le château d'Uiazdow est un lazaret.) A une certaine distance du parc, est une longue galerie voûtée, qu'on a entourée d'une haute muraille.

L'intérieur du château est encore empreint de sa grandeur passée, mais il est difficile de préciser l'époque de sa fondation; on peut présumer qu'une maison bâtie en bois se trouvait sur cet emplacement. Dans les annales de la Pologne, on dit qu'un prince y termina ses jours à la suite d'une blessure reçue dans une bataille livrée à l'endroit même. L'origine d'Uiazdow ou plutôt de Wjazdow (od wjazdu do Warszawy) remonte au temps de Sigismond Ier et de la reine Bona, sa femme; cette princesse se plaisait à orner la Pologne d'habitations belles et élégantes. Warsovie était son séjour de prédilection, et après elle, son fils et les rois électifs en faisaient leur résidence. Le 12 janvier 1578, Jean Zamoyski, grand-chancelier et grand-général de la couronne, reçut en grande pompe à Uiazdow le roi Etienne Batory et la reine Anna Jagellonne. Le même jour on représenta sur le théâtre du palais la fameuse comédie de Jean Kochanowski, intitulée *le Départ des Ambassadeurs grecs.*

A l'époque du règne de Wladislas IV (1633-1648), Uiazdow était dans toute sa beauté; on en trouve le témoignage dans une description du temps : « La partie basse, y est-il dit, est » entourée d'une muraille du côté de Soleç, » avec deux portes qui servent d'entrée au château. Les appartemens sont décorés par de » magnifiques tableaux et des portraits des rois » de Pologne. La Sainte-Foi défendant la Pologne et le couronnement de la reine actuelle » (Marie-Louise de Gonzague) sont deux tableaux infiniment remarquables : sur le dernier on voit les personnages de la cour en grandeur naturelle, et une foule de seigneurs polonais, » italiens, allemands et français. Un autre tableau représente le baptême de l'enfant royal. » Le reste des appartemens est drapé en étoffe » d'or de Hollande. Au pied du château est un » parc giboyeux, et les eaux des étangs sont » très-poissonneuses. En un mot, les prairies, » les bosquets, tout dans ce séjour est tellement » enchanteur, que l'œil du peintre n'a jamais » rien rencontré qui lui fût comparable. Derrière le château royal, on voit l'ancien château » d'Uiazdow, avec ses dépendances, ses écuries, » ses étables, ses bains et ses réservoirs. Il y a » deux jardins. Le plus grand est destiné à la » culture des arbres fruitiers et des légumes. » Les haies qui l'entourent sont vives. Le sol est » favorable aux figuiers, qui y croissent en abondance. A quelque distance des jardins, on » aperçoit un fort antique avec des remparts » de terre; plus loin encore, une tuilerie et » une maison en bois avec deux réservoirs et » un bosquet (c'est là où se trouve aujourd'hui » Lazienki). Sur la montagne (où on a fait depuis le Jardin botanique) est une église qui » possède une image miraculeuse de la Sainte » Vierge. C'est la reine Anna qui l'avait fait » transporter de Soleç. Le presbytère est à côté » de l'église, où se trouve aussi l'habitation des » gardiens de troupeaux. »

Uiazdow, dans son état actuel, n'a pas plus d'étendue que le château; mais il a conservé sa beauté extérieure. Les Suédois pillèrent ses richesses; mais ce bâtiment, transformé en hôpital militaire pour les officiers, peut être regardé comme un établissement modèle.

Depuis les guerres de Jean-Kasimir, Uiazdow fut le témoin muet des événemens de la patrie. Il devint la propriété de la famille Lubomirski; plus tard, il fut acheté par le roi Auguste II; enfin, Stanislas-Auguste IV, Poniatowski, fit acquisition du reste des terres. Ainsi le château se trouva isolé et fit partie des domaines de la couronne.

Sous le roi Alexandre Ier de Russie, il fut entièrement restauré. Le roi Nicolas Ier, frère du précédent, à l'occasion de son couronnement à Warsovie, en 1829, donna un grand bal au peuple de Warsovie dans les prés de Lazienki. On avait fait dresser des tables, où on y distribuait le vin à profusion. Nicolas assistait à cette fête.... Mais tout-à-coup le tonnerre gronda, la pluie tomba par torrens, et les curieux, en se sauvant, voyaient le présage de prochains évé-

nemens.... Un an après, plusieurs de ces convives mouraient glorieusement sur le champ de bataille.

Non loin d'Uiazdow, entre le Belvédère et la barrière de Mokotow, se trouve le jardin de Bagatelle.

BAGATELLE.

M. Chovot, restaurateur français, fit, en 1820, un établissement dans le genre du Tivoli de Paris, et l'appela *Bagatelle*. Le luxe et l'élégance y attiraient la société fashionable; mais, quand le tzarévitsch Constantin transporta sa demeure dans le voisinage, on abandonna le jardin.... Bagatelle tomba en ruines.

LE BELVÉDÈRE.

Ce palais est moderne et son architecture est toute particulière; il n'a que deux ailes et un seul étage. Les écuries, les offices, les cuisines étaient attenantes à l'habitation du tzarévitsch. Ce palais, situé au bout de la grande allée, ressemble à celui de Saint-Cloud. Il était richement meublé et orné d'une belle collection de tableaux. Le jardin possédait les plantes les plus rares. Les serres chaudes étaient construites en forme de mosquées hérissées de minarets. Près des serres se trouvait un bâtiment destiné aux oiseaux, et les espèces les plus diverses y étaient réunies. A l'extrémité du jardin, il y a un grand étang, et les bassins du parc étaient peuplés de cygnes.

Le tzarévitsch employait aux travaux du jardin les jeunes patriotes polonais qu'il voulait punir. Le 29 novembre 1830, ils mirent à profit leur connaissance des localités.

L'OBSERVATOIRE.

Entre le Belvédère et Uiazdow, sur une élévation qui domine tous les lieux que nous avons décrits précédemment, se voit un superbe édifice consacré aux observations astronomiques. Par son étendue, son dessin architectural et sa position, il est regardé comme un des beaux monumens de la Pologne. La salle destinée aux observations est surmontée d'une coupole; elle possède d'excellens instrumens astronomiques. Cet édifice fut construit de l'année 1825 à l'année 1830.

LE JARDIN BOTANIQUE.

Ce jardin s'étend au bas de l'Observatoire. Ses divisions particulières contiennent les plantes, les arbrisseaux, les fleurs, les arbres fruitiers, la vigne et les arbres exotiques. La première division occupe un terrain élevé, dans lequel on a creusé comme une espèce de bassin pour arriver à la meilleure terre. Chaque plante porte une étiquette avec une inscription latine et un numéro. Une partie de ces plantes rares fut transportée en 1833 à Saint-Pétersbourg. C'est dans la partie inférieure du Jardin botanique qu'on posa les fondemens du *Temple de la Providence*, le 3 mai 1792, jour de l'anniversaire de la Constitution du 3 mai 1791. Pour honorer l'esprit de tolérance qui animait la Pologne, le temple devait avoir autant d'autels qu'il y a de nuances ou de cultes dans la religion chrétienne. Grande pensée! digne de la mémorable constitution qui l'inspirait. Les événemens furent, hélas! plus soudains que le travail des hommes; les murailles ne purent être élevées qu'à quelques pieds au-dessus du sol, et aujourd'hui des ceps de vignes couvrent ces respectables débris, que le temps n'entraîne pas et que la foi édifie!

Les serres chaudes du Jardin botanique sont situées au midi et forment une ligne longue et droite à la façade opposée de l'Observatoire. Auprès des serres se trouvent les arbres fruitiers: ils y croissent en abondance et produisent d'excellens fruits, des pommes, des poires, des pêches, des abricots. Les vignes sont plantées sur le penchant méridional du jardin; elles étaient cultivées par un agriculteur français. Les raisins sont gros; mais le climat ne les rend pas très-savoureux. En quittant les vignes, on arrive à l'orangerie: avant ce bâtiment est la maison du gardien de jardin, bâtie sur le modèle des anciens temples de la Grèce. L'orangerie contient près de trois cents citronniers, orangers et grenadiers. En été, on les transporte dans un enclos entouré d'une grille de fer; la porte d'entrée a, de chaque côté, deux lions de grandeur colossale, taillés en pierre: au milieu de l'enclos, on aperçoit quelques statues mythologiques. On arrive à l'orangerie d'hiver par de beaux escaliers en marbre, et la terrasse est ornée de citronniers; c'est une longue galerie dont la partie exposée au midi est vitrée. En été, on s'y promène les jours de pluie. L'orangerie d'hiver fait suite à la salle de spectacle. Cette salle, bâtie en voûte, peut contenir six cents spectateurs. Elle est distribuée en un parterre, des stalles et un rang de loges: le parterre peut contenir cent personnes; les stalles s'élèvent en amphithéâtre; les loges entourent le pourtour. Quand on ouvre la porte de la salle, on aperçoit l'orangerie et le

bois de Lazienki. Le théâtre n'est jamais chauffé, aussi ne donnait-il ses représentations qu'en été. La salle est tout ornée de belles peintures qu'on doit au pinceau de Bacciarelli; la voûte, qui représente Apollon dans son char lumineux, est un morceau remarquable. Cet édifice, ainsi que Lazienki, appartiennent au règne de Stanislas-Auguste.

CASERNES DE LAZIENKI.

Elles ont été bâties de l'année 1818 à 1830, et furent occupées par les régimens de la garde à cheval, qui tenaient garnison à Warsovie. Les bâtimens s'étendent le long du chemin bas qui mène du bois de Lazienki à la Wistule, et les fossés qui entourent cet emplacement sont baignés par les eaux qui arrivent de cette rivière. Ils sont traversés par des petits ponts toujours gardés par des sentinelles.

En 1830, les casernes de Lazienki étaient occupées par les cuirassiers de Podolie, les hussards de Grodno et les chevau-légers de l'Ukraine. C'est là où retentirent les premiers coups de la nuit du 29 novembre; c'est contre ces régimens que s'élança une intrépide jeunesse!...

AZIENKI.

Le bois de Lazienki est planté d'arbres de haute futaie; il n'a point d'arbustes, et n'a d'autres fleurs que celles que produit la nature. Coupé en tous sens par des sentiers, les piétons et les cavaliers peuvent s'y promener. Plusieurs maisonnettes en briques sont dispersées dans ce bois; elles dépendent du château : jadis les officiers et les employés de la cour de Stanislas-Auguste en faisaient leur demeure. Du temps du tzarévitsch Constantin, elles étaient occupées par les généraux de service.

A l'entrée du bois est un bassin long de 250 toises et large de 30 à 40. Il est entretenu par les eaux d'un réservoir du Belvédère, qui s'élève à près de 12 pieds. L'eau arrive à ce réservoir par les montagnes de Mokotow et de Krolikarnia. Au milieu de l'étang de Lazienki, se dessine le beau château (*voyez* page 104) : deux ponts lui servent d'avenue; l'un donne sur la façade et sur deux galeries latérales vitrées qui terminent les deux ailes du château. A l'est, un long corridor conduit aux bas offices; immédiatement après, est un bâtiment destiné aux élèves de l'Ecole militaire dite des Porte-Enseignes. C'est de là que sortit la révolution du 29 novembre!

Au midi, et à une distance de cent pas du château, s'élève un amphithéâtre dans le genre antique : le demi-cercle, destiné au public, est divisé en quatre parties; le faîte de l'édifice est surmonté de vingt statues dans le goût antique; de hauts arbres couronnent le fond de l'amphithéâtre; la scène est séparée du spectateur par un espace de dix pas; deux lions en pierre sont posés de chaque côté de l'avant-scène. A droite, on voit des ruines d'où s'élève un arc antique tout garni de verdure. Un escalier en marbre arrive au niveau de l'eau pour recevoir l'acteur qui aborde dans la flotte théâtrale. Des statues ornent les loges de l'avant-scène. Le reste de l'île est planté d'arbres : quelques petits bâtimens se dessinent dans ces touffes de verdure; c'est là que sont les costumes des acteurs, les machines et les décors.

Le côté gauche de l'étang communique à la terre par un pont suspendu qui est long de 20 toises, et fut construit en 1825.

Le château primitif de Lazienki remonte à 1640-1702. On doit cet édifice à Stanislas Lubomirski, grand-maréchal de la couronne. Auguste II continua l'œuvre de son devancier et se plut à l'embellir; mais c'est Stanislas-Auguste qui lui apporta cette grandeur, cette magnificence qui le distingue encore aujourd'hui; c'est lui qui fit construire l'amphithéâtre, et c'est à lui qu'on doit la belle statue de Sobieski.

Les allées de Lazienki jusqu'aux casernes sont la promenade favorite des Warsoviens. En hiver, on patine sur l'étang et on se promène en traîneau dans la partie haute du parc. Mais c'est surtout dans la belle saison que ce lieu devient enchanteur; rien ne vaut les représentations qu'on donne dans l'amphithéâtre : cette réunion des beautés de la nature et des beautés de l'art forment un ensemble qu'il est presque impossible de décrire. Les pièces nautiques conviennent particulièrement à ce théâtre, et les ballets sont d'un effet ravissant. On jouait aussi l'opéra. *L'Enlèvement d'Aspasie*, tiré de Tarare de Salieri, est un de ceux qui ont été le plus goûtés.

Par la manière dont est construit l'amphithéâtre, le public du dehors, les promeneurs, les gens qui ne paient pas, jouissent autant du spectacle et des magnifiques feux d'artifices, que ceux qui ont payé pour entrer. Le son de la musique se répand au loin et se perd en échos dans le bois : cette délicieuse mélodie, ce charme de la musique au milieu d'une belle nature, est pour tous...

ANDRÉ SLOWACZYNSKI.



SUITE DU JOURNAL DE FRANCOISE KRASINSKA

(*Voyez* pages 76, 106, 140, 148, 221 et 279.)

AU CHATEAU DE JANOVIEÇ.

Ce 7 juin 1760, dimanche.

« Il y a quinze jours que le prince royal m'a quittée ; il a envoyé deux exprès, et sous l'enveloppe du prince palatin, il a glissé deux billets pour moi. Mais qu'est-ce qu'une lettre ?.. une pensée incomplète ? Pour un moment elle ranime, mais elle ne calme pas. Une lettre ne peut remplacer quelques minutes d'épanchement ; il m'a bien laissé son portrait, tout le monde trouverait qu'il lui ressemble ; mais, pour moi, c'est une toile inanimée ; ce sont ses traits, mais ce n'est pas lui, mais ce n'est pas son regard... Je l'ai bien mieux dans mon souvenir.

» Toute consolation m'est refusée, car je ne répondrai même pas à ses lettres, je me suis imposé cette dure contrainte ; il me semble que ma main deviendrait immobile comme le marbre, si à l'insu de ma tante, de ma sœur aînée, de mes parens, j'écrivais à l'homme que j'aime. Je l'ai dit au prince royal, il n'aura de mes lettres que quand je serai sa femme... C'est un sacrifice immense, mais j'ai promis à Dieu de l'accomplir.

» Le temps me dure comme un supplice depuis son départ ; dans les premiers jours, je marchais au hasard comme une folle ; je ne pouvais me fixer nulle part, je ne pouvais me livrer à aucune occupation. La maladie de la princesse palatine a rendu quelque énergie à mon âme. Son accident au pied, qu'elle avait négligé, est devenu très-grave ; pendant trois jours elle a eu une fièvre ardente qui a mis sa vie en danger ; rien n'est comparable à mes angoisses, je n'aurais pas eu plus d'inquiétudes pour mes parens ou pour ma sœur. Durant ces trois jours, à peine si j'ai pensé au prince royal ; et ce qu'on ne pourra jamais comprendre, c'est que je ne regrettais plus son absence ; car s'il eût été ici, je n'aurais pas pu me dévouer aussi complètement à la princesse : l'idée de sa mort me mettait au désespoir ; car malgré les raisonnemens du prince royal et des princes Lubomirski, je me sens grandement coupable, en lui refusant ma confiance ; si elle soupçonne la vérité, elle doit m'accuser de perfidie... Il n'y a qu'une peine inconsolable dans ce monde, c'est le tourment d'une mauvaise conscience, c'est le remords...

» J'éspérais réparer un jour mes torts envers la princesse, tomber à ses pieds, lui faire l'aveu de ma faute ; mais quand je l'ai vue en péril, j'ai cru que l'enfer me menaçait et que je serais sous le poids d'un remords éternel... Une autre pensée est venue me bouleverser jusqu'au fond de l'âme ! Mes parens sont dans un âge avancé, si je les perdais avant de leur avoir avoué mon secret ! Il est écrit là-haut que je connaîtrai toutes les douleurs ! Le Ciel m'a cruellement éprouvée, mais il daigne aujourd'hui me jeter un regard de pitié. La princesse va de mieux en mieux, et j'ai reçu de bonnes nouvelles de Maleszow : je respire.

» Le roi accorderait son consentement à notre mariage que je ne serais pas plus heureuse qu'en apprenant de la bouche du médecin que la princesse est hors de danger.... Je pourrai donc lui ouvrir mon cœur ! Ah ! mon Dieu ! si cette cruelle dissimulation me pèse à ce point, quel doit être l'état du prince royal, lui qui trompe son père, son roi, et qui l'offense par un amour coupable ! Pourquoi ces réflexions ne se sont-elles pas plus tôt présentées à moi ? pourquoi ne lui ai-je pas montré l'abîme où nous allions nous précipiter ?... Le bonheur m'a enivrée, et aujourd'hui je ne vois pas de conditions que je ne préférasse à la mienne..... L'imprévoyance humaine m'humilie. N'ai-je pas appelé de tous mes vœux et par tous mes désirs cet amour si cher et si funeste à mon repos ? L'orgueil m'a perdue ; cet orgueil est un ennemi implacable que je n'ai plus la puissance de combattre. Oh ! que j'en veux au petit Mathias ! c'est lui qui m'a inspiré des rêves ambitieux. Heureuse Barbe ! si, comme elle, j'aimais un homme d'une condition égale à la mienne ! Mais non, je ne suis pas de bonne foi avec moi-même : le rang du prince royal m'a éblouie. Ah ! que Dieu nous a fait de grâces en couvrant nos pensées d'un voile impénétrable ! Hélas ! il pardonne mieux que nous-mêmes à notre imparfaite nature !

» Depuis une demi-heure, j'ai quitté la princesse : il faut que j'y retourne; elle aime tant m'avoir auprès d'elle! Et, en effet, personne ne sait la servir aussi bien que moi. Je me sens heureuse au chevet de son lit; je reprends courage en pensant que je lui suis utile, et j'éprouve une sorte de joie en voyant que mon cœur n'est point envahi par un sentiment exclusif. »

AU CHATEAU D'OPOLÉ.

Ce 18 juin, jeudi.

« La princesse est entièrement rétablie, et depuis trois jours nous sommes à Opolé. J'ai quitté Janowiéç avec douleur : tout ce qui m'entourait était vivant de son souvenir. Dans sa dernière lettre, il m'annonce une triste nouvelle : il est forcé d'aller passer deux mois dans son duché de Kourlande. Il tâche de trouver le moyen de me voir avant son départ; mais y parviendra-t-il? Deux mois! quels siècles quand on attend!...

» Quelques visites nous sont venues de Warsovie : nous avons, entre autres, l'évêque de Kamiénieç, Adam Krasinski, si respectable et si respecté. Chacun nous parle du changement qui s'est opéré dans le prince royal : il est pâle, triste, il fuit le monde. Le roi lui-même s'inquiète de l'état de son fils, et tout ce mal, c'est moi qui en suis cause. L'amour est donc une source infinie de chagrins? Il souffre pour moi, et sa douleur est mon plus cruel tourment... On dit aussi que je suis changée, on me croit malade, et la bonne princesse attribue ma pâleur aux nuits que j'ai passées près d'elle. Ses témoignages d'intérêt me percent le cœur! Quand serai-je en paix avec ma conscience? »

11 juillet, samedi.

« Un rayon de bonheur a lui et a disparu comme l'éclair. Il est venu ici, mais pour deux heures seulement. Mercredi dernier, il a quitté Warsovie, comme s'il partait pour la Kourlande; et après avoir envoyé ses équipages en avant, sur la route du nord, il a pris celle du midi, et il est accouru ici. Sa cour l'attendait à Bialystok, et il devait voyager nuit et jour pour ne donner aucun soupçon. Je l'ai vu si peu, que ce moment de bonheur me semble un songe. Pour s'introduire dans le château, il avait pris l'habit de son chasseur. Sous ce déguisement, personne ne l'a reconnu, et personne, sauf le prince palatin, n'a connaissance de notre entrevue. Il m'a parlé, il m'a répété son amour, il m'a rendu mes chères espérances; sans cela, je serais morte avant la fin des trois mois. Trois mois, c'est le moins qu'il puisse rester à Mittau. Que de jours, que d'heures, que de minutes dans ces trois mois! Je me résignerais si pour moi seule était toute la souffrance; mais il est si malheureux de notre séparation!...

Ce 3 septembre, jeudi.

« Il y a près de deux mois que je néglige mon journal. Le bien, le mal, tout passe dans ce monde. Mes jours ont été tristes et monotones, mais ils se sont écoulés, et ils me rapprochent de mon bonheur. Le prince royal m'assure dans toutes ses lettres qu'il sera de retour au mois d'octobre. Aujourd'hui, j'étais folle de joie en voyant que les arbres se dépouillaient de leurs feuilles : cet avant-goût d'automne me ravit. Dans peu de jours nous partirons pour Warsovie.

» Un nouvel incident est encore venu à la traverse dernièrement : un très-brillant parti s'est présenté pour moi, et la princesse, qui m'aime deux fois plus depuis que je l'ai soignée dans sa maladie, après s'être concertée avec mes parens et l'évêque de Kamiénieç, espérait me faire consentir à ce mariage. Il m'a fallu supporter sa colère, ses réprimandes, et, pis que tout cela, des allusions pleines de fiel qu'elle lançait sur le compte du prince royal... Pour calmer mes parens, j'ai dû m'humilier, leur écrire une lettre d'excuse : ma mère a daigné me répondre avec douleur, mais sans colère. Elle termine sa lettre en me disant : « Les parens qui éloignent d'eux leur enfant doivent s'attendre à le voir rebelle à leur volonté. » Pauvre mère! elle me donne encore sa sainte bénédiction, et elle m'assure que mon père me pardonne! Ah! j'achète bien cher mon bonheur et ma grandeur future! »

A WARSOVIE.

Ce 22 septembre, mardi.

« Nous sommes à Warsovie depuis quelques jours; ah! avec quelle joie j'y suis revenue; que cette ville est belle! Ici je verrai souvent le

prince royal. Dans sa dernière lettre, il m'assure qu'il sera de retour au 1er octobre; je n'ai donc plus que huit jours à attendre : sans cette espérance, je ne saurais plus vivre. Il est dit que plus rien au monde ne m'agrée. La toilette, qui autrefois était pour moi un plaisir, m'ennuie et me déplaît; les visites, les assemblées, tout me fatigue; chaque personne que je vois me semble un juge scrutateur; il me semble qu'on me prend en pitié ou qu'on me blâme. Les femmes surtout me font peur; elles ne sont point indulgentes, parce qu'elles ne sont jamais désintéressées; elles n'aiment pas plus le bonheur d'une autre femme qu'elles n'aiment sa beauté et ses agrémens.... Hier, avec quelle cruauté madame...., mais, je tairai son nom, ne m'a-t-elle pas questionnée! elle jouissait de mon trouble; j'étais près de pleurer, et elle était radieuse. Devant cinquante personnes elle se vengeait de ce qu'on appelle mon triomphe et de ce que moi j'appelle le plus saint des bonheurs. Ah! quel mal elle m'a fait! je la hais presque.... Il me manquait ce sentiment pour torturer mon âme. Le prince palatin a eu compassion de moi; il m'est venu en aide; que Dieu le récompense! Il est toujours là, avec son active et bonne amitié, dans toutes les crises difficiles. Il serait parfait s'il me comprenait mieux; mais quand je pleure, quand je me chagrine, il m'appelle enfant et il rit... Je ne peux pas tout lui dire. »

—

Ce 1er octobre, jeudi.

« Il est arrivé, je l'ai vu; il se porte bien, et je ne suis pas encore heureuse. Je l'ai vu au milieu d'une foule d'importuns; et quand j'aurais voulu courir au-devant de lui jusque dans la cour de l'hôtel, il m'eût fallu rester auprès de ma table de travail et attendre qu'il vînt dans le salon, le voir saluer la princesse d'abord, et enfin, pour toute consolation, lui faire une révérence bien glaciale. Enfin il est arrivé, et tout ira bien. »

—

Ce 2 octobre, mardi.

« Grand Dieu! qu'elles sont douces les paroles que je viens de prononcer! Heureuse, mille fois heureuse la femme qui promet avec son cœur de donner sa main toute sa vie à celui qu'elle aime! Le 4 novembre, c'est le jour de la fête du prince royal. Il veut, *il exige* que ce soit le jour de notre sainte union! il m'a fait jurer sur Dieu, sur mes parens, que je ne résisterais plus à ses vœux; il dit qu'il doutera de mon attachement si j'hésite encore. Ses larmes, ses prières m'ont fléchie; et, encouragée par les recommandations du prince palatin, j'ai promis tout ce qu'il a voulu, et déjà je me repens de mes promesses. Mais lui, il était si heureux en me quittant....; il voulait que notre mariage fût un secret pour mes parens, comme il doit l'être pour tout le monde pendant quelque temps; il voulait que les princes Lubomirski fussent nos seuls témoins et nos seuls confidens; mais je m'y suis opposée de toutes mes forces; je l'ai menacé de me faire religieuse, plutôt que d'être coupable envers mes parens. Il m'a cédé : il est si bon pour moi! Il est donc convenu que j'écrirai à mes parens et qu'il ajoutera à ma lettre un *post-scriptum*.

» Dans le premier moment, je lui ai su gré de sa soumission; mais avec la réflexion, je me suis offensée. Ne serait-ce pas à lui d'écrire à mes parens? n'agit-on pas toujours ainsi en pareilles circonstances? Hélas! c'est vrai; mais quand on épouse son égal! C'est un prince, un prince du sang, qui *daigne* s'unir à moi! il me fait une grâce en m'épousant... Cette pensée est devenue tellement amère, que j'ai été sur le point de me rétracter; mais il est trop tard, j'ai donné ma parole.

» A présent il faut que j'écrive à mes parens; il faut leur avouer cet amour dont je leur ai fait mystère depuis si long-temps. Ah! qu'ils me trouveront coupable! J'ai manqué de confiance envers la meilleure des mères.... Mon Dieu! inspirez-moi; donnez-moi du courage! Le coupable qu'on traîne devant ses juges n'est pas plus tremblant que moi! »

—

22 octobre, jeudi.

« Le chambreur de confiance du prince palatin est déjà parti pour Maleszow. Je suis assez contente de ma lettre; mais le prince royal la blâme, il dit qu'elle est trop humble; et moi, à mon tour, je trouve que son *post-scriptum* est trop royal. J'étais prête à le lui dire; mais le prince palatin m'a arrêtée.

» Quelle sera la réponse de mes parens? Peut-être ne voudront-ils pas donner leur consentement, et chose étonnante, depuis quelques

ours ma dignité l'emporte sur l'orgueil et la vanité ; cet événement me semble ordinaire : il est prince royal, duc de Kourlande, il sera peut-être roi de Pologne, mais s'il n'a pas le consentement de mon père, c'est lui qui n'est pas mon égal.

» Si rien ne s'oppose à mon mariage, je désire ardemment que ce soit le curé de Maleszow qui nous donne la bénédiction nuptiale; le prince palatin me promet de faire tout ce qu'il pourra, au moins ce sera le représentant de mes parens ; au moins il y aura une ombre de convenance. Le sort de Barbe me revient sans cesse à la pensée ! Je croyais que son souhait était mince, quand elle me disait : Tâche d'être aussi heureuse que moi ! Hélas ! son bonheur est immense quand je le compare !.... »

—

Ce 28 octobre, mercredi.

« La réponse de mes parens est arrivée ; ils nous donnent leur bénédiction, ils font des vœux pour moi ; mais la tendresse qu'ils me témoignent ne ressemble pas à celle que Barbe avait obtenue et méritée ! C'est juste ; je souffre, mais je n'ai pas le droit de me plaindre. Le prince royal s'attendait à recevoir une lettre particulière, mais mes parens ne lui ont point écrit ; il en est piqué, et il a parlé pendant long-temps avec le prince palatin, sur l'orgueil de certains seigneurs polonais.

» Je suis plus tranquille depuis que mes parens savent notre secret, mon cœur est délivré d'un affreux tourment. Mes parens nous promettent de ne déclarer notre mariage qu'avec l'agrément du prince royal ; dans leur lettre, on voit de la joie et de l'étonnement ; mais dans les expressions de ma mère, il y a une teinte de douleur qui m'a profondément touchée. « Si tu es malheureuse, me dit-elle, je n'en serai pas responsable ; si tu es heureuse (et je ne cesse de le demander à Dieu dans mes prières), je m'en réjouirai, mais en regrettant de n'y avoir pas contribué... Ces paroles sont presque illisibles, je les ai effacées de mes larmes.

» Le curé de Maleszow arrivera ici d'aujourd'hui en huit, et aussitôt nous nous marierons. Le prince palatin fait dresser les actes indispensables, et jusqu'à présent on n'a aucun soupçon. J'ai peine à croire que mon mariage soit si prochain... Pour moi on ne fait aucun apprêt, tout doit se passer dans le plus grand mystère. Barbe, quand elle s'est mariée, ne se cachait pas, on la fêtait, tout Maleszow était en mouvement !.. Si au moins je pouvais voir le prince royal, je serais consolée. Mais quelquefois deux jours se passent sans que je l'aie aperçu. Il craint d'éveiller les soupçons du roi, et il redoute Bruhl plus encore ; il m'évite dans les réunions publiques, et il vient moins souvent chez le prince palatin ; il faut bien se soumettre à ces cruelles nécessités de position.

» Hier, à la soirée de madame Moszynska, le hasard m'a fait entendre une conversation qui m'a été bien pénible. Un monsieur que je ne connais pas, disait à son voisin : « Mais la starostine Krasinska est terriblement changée...— Ce n'est pas étonnant, cette pauvre jeune personne est amoureuse folle du prince royal, et lui, il est un peu volage ; quand il voit une belle femme, il l'aime à l'instant, et aujourd'hui il fait la cour à l'écuyère tranchante Potocka, il n'a des yeux que pour elle ! » Je suis persuadé que le prince royal affecte de s'occuper des autres femmes, pour cacher ses véritables sentimens ; cependant je frémissais de tout mon corps, en entendant cette conversation, et n'est-il pas affreux d'être le but de plaisanteries si inconvenantes !.. Si du moins j'avais une amie à qui je pusse me confier, à qui je pusse demander un conseil. Ma femme-de-chambre est bête comme une oie, elle ne se doute de rien ; malgré cela, le prince palatin l'envoie au fond de la Litvanie, et dans quelques jours j'aurai auprès de moi une personne mariée, d'une très-bonne naissance et d'un certain âge ; je ne l'ai pas encore vue, je n'ai donc personne pour demander conseil sur ma toilette de noce. J'ai consulté le prince palatin faute de mieux, et il m'a répondu : « Comme tous les jours. »

» Quelle étrange destinée ! je fais le plus brillant mariage de toute la Litvanie et de toute la couronne, et la fille de mon cordonnier aura un trousseau et des noces qui me font envie. »

(La fin dans les prochaines livraisons.)



Ch. Hoffmann del.t Rouargue sculp.t

Les Greniers de Kazimierz sur la Vistule.

Impr. de Leclere

LES GRENIERS DE KAZIMIERZ SUR LA WISTULE.

COUP-D'OEIL SUR L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DE LA POLOGNE.

A deux lieues au-dessus de Pulawy, sur la rive droite de la majestueuse Wistule, on aperçoit les ruines d'un vieux château. Une suite de décombres des anciennes murailles longent le cours du fleuve, et, à côté de ces grandes ruines, un chétif et humble bourg accroché à ces débris imposans. Ce bourg était autrefois une ville florissante; ce château était une royale demeure; ces murailles étaient des greniers que les moissons du pays remplissaient chaque année. La ville fut fondée par Kasimir-le-Grand, et porte le nom du grand roi.

Kasimir fit ici un entrepôt de commerce de blé, et bâtit cette longue suite de greniers, dont les ruines ont résisté à la main destructive du temps. On s'arrête à la vue de ces souvenirs de l'opulence nationale, et on s'adresse involontairement ces questions : « Que sont devenues ces » villes populeuses qui florissaient autrefois en » Pologne? Qu'est devenue l'industrie qui vivi» fiait et enrichissait tout le pays? Qu'advint-il » avec cette civilisation, cette haute instruction » dont brillaient les Polonais dans les siècles » passés? Où est la puissance devant laquelle » tremblèrent les plus terribles peuples du » monde? Hélas! tout est perdu! L'histoire et » quelques tristes vestiges d'une grandeur dé» chue font conjecturer la puissance de leurs ancêtres (1)! »

Les greniers de Kazimiérz sont une des preuves matérielles de l'état prospère de l'agriculture en Pologne, sous le règne de Kasimir-le-Grand et de ses successeurs, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle; de même que les anciennes lois, les priviléges, les recensemens, les comptes-rendus, etc., en sont la preuve morale.

La nation polonaise a été de temps immémorial agricole et guerrière. La culture des champs était le travail favori des Polonais; sans parler des paysans, les nobles comme les bourgeois y consacraient leurs loisirs, les premiers dans les momens de liberté que leur laissait la guerre, les autres dans les intervalles de leurs travaux industriels.

Tout en Pologne concourait à l'agrandissement de l'industrie agricole. Une terre des plus fertiles produisait toute espèce de grains, du chanvre, du lin, et du bois de construction. Les mines de sel gemme à Bochnia et Wieliczka, qui n'ont point d'égales en Europe, les soufrières de Swoszowice, les salpêtrières de Podolie, les carrières de marbre dans les environs de Krakovie, les mines de zinc, de cuivre et même d'argent à Olkusz, à Bendzin, à Kielce, à Chenciny, les usines de fer dans tout le pays, mais principalement dans le palatinat de Sandomir, fournissaient des minéraux au-delà des besoins de la consommation intérieure. Les vastes pâturages de la Podolie et de l'Ukraine nourrissaient de nombreux troupeaux de bétail et des moutons. De nombreux haras y fournissaient d'excellens chevaux pour la cavalerie légère.

Les immenses forêts de Litvanie abondaient en animaux, dont la peau donnait des fourrures précieuses, comme les martres, les panthères, les renards, les ours, et des cuirs d'une espèce recherchée, comme la peau d'élan, de castor, etc.

(1) Laurent Surowiecki, *de la Décadence de l'industrie et des villes en Pologne.*

La chasse, dans ce pays de l'Europe le plus riche en gibier, devint l'amusement favori d'une nation guerrière par caractère.

Les lacs, les rivières et les étangs, si nombreux dans toutes les parties du pays, donnaient des qualités exquises de poissons d'eau douce. La pêche, en Pologne, était une des branches considérables de l'exploitation agricole.

L'éducation très-répandue des abeilles donnait des qualités rares de miel; on en fabriquait beaucoup d'hydromel, cette boisson étant très-appréciée des Polonais. La cire, dont on faisait une grande consommation dans les églises et les maisons des nobles, était aussi exportée à l'étranger.

Un genre d'insecte, connu seulement en Pologne, constituait pour le pays une espèce de monopole. C'est le *kermès* (czerwiec), qui produit une couleur qu'on emploie en teinture, et qui est pareille à celle de la cochenille américaine. Il existe des documens qui prouvent que le droit d'exportation de cet article se montait annuellement à 6,000 ducats de Hollande.

L'horticulture n'était pas négligée, surtout depuis le temps où la reine Bona de la maison de Sforce, épouse de Sigismond Ier (XVIe siècle), apporta de l'Italie un grand nombre de légumes inconnus jusque là en Pologne. Les arbres fruitiers abondaient partout, et dans quelques localités on cultivait même la vigne.

Ces immenses avantages du sol se trouvaient favorisés par une sage législation. Celle-ci, à l'inverse de ce qui se pratiquait à cette époque dans le reste de l'Europe, protégeait un simple cultivateur à l'égal du seigneur foncier. Kazimir-le-Grand, ce roi à qui la postérité a conservé le surnom de *roi des paysans*, que les seigneurs de son temps lui avaient décerné par dérision; ce roi, dis-je, s'occupait avec une sollicitude toute paternelle du sort de la plus nombreuse et toujours la plus malheureuse classe de la population. Sous les successeurs de Kazimir, depuis Louis, roi de Hongrie, jusqu'à Sigismond-Auguste (1370-1572), les seigneurs fonciers, dans les transactions qu'ils imposaient aux rois, dégrevaient le peuple des campagnes des impôts et charges publics, pour s'en approprier les avantages petit à petit. C'est toujours ainsi que procède l'usurpation; elle prend hypocritement la défense des intérêts prétendus lésés, pour les exploiter ensuite à son profit. Pourtant, jusqu'à la fin du XVIe siècle, le paysan était libre, et quoique la faculté qu'il avait de se déplacer fût circonscrite, d'abord à certaines époques de l'année, ensuite à plusieurs membres de sa famille, c'était plutôt par mesure *d'ordre*, et la loi le protégeait encore contre les vexations du seigneur. Ses devoirs envers celui-ci étaient limités par la loi, et le mettaient à l'abri de l'arbitraire. D'ailleurs, le reste de l'Europe féodale, à cette époque, n'avait rien à apprendre à la Pologne sous ce rapport, et on peut soutenir, sans exagération, que les paysans polonais (cmethones), sous les derniers rois Piasts et les Jagellons (XIVe, XVe et XVIe siècles), étaient plus libres que leurs semblables, à la même époque, en Allemagne (leibeigen) et en France (vilains). La protection accordée au cultivateur, jointe à la grande fertilité du sol, et le goût prononcé de la population pour la culture des champs, firent de la Pologne un des pays les plus riches en grains et autres produits agricoles. Aussi, jusqu'au XVIIe siècle, la regardait-on comme le *grenier de l'Europe*, et on la comparait à l'abondance de l'ancienne Égypte.

Nous n'avons pas de données exactes sur l'état de l'industrie manufacturière en Pologne jusqu'à la fin du XVIe siècle. L'historien Kromer, qui vivait (1512-1589) sous le règne de Sigismond Ier, après avoir fait l'énumération des marchandises importées en Pologne, observe que «les fabriques de produits semblables n'ont pas dans ce pays le même degré de perfection que celles de l'étranger, quoiqu'il en fournisse les matières premières.» C'était à l'époque où les manufactures des Pays-Bas l'emportaient sur celles de toutes les autres contrées. L'Orient fournissait aussi des objets de luxe, dont la Pologne faisait une grande consommation. Si les manufactures polonaises cédaient le pas à ces dernières, elles n'étaient pas inférieures à toutes les autres en Europe. Nous avons quelques traces de l'état prospère des fabriques de drap à Wiélun et à Kosciany sous le règne de Sigismond-Auguste. Une loi de ce temps (1565) prescrivait aux manufacturiers, sous peine de confiscation, de ne fabriquer que des pièces de drap ayant deux aunes de large sur trente de long (1). Or, les hommes du métier savent qu'une pareille dimension exige une certaine perfection manufacturière et prouve la qualité peu commune de ces tissus. Les anciens recensemens des villes en Pologne présentent à

(1) Une aune de Warsovie a 12|25e d'une aune de France c'est-à-dire elle en a un peu moins que la moitié.

l'inspection des chiffres un nombre considérable d'artisans. Enfin, ces anciennes cathédrales, ces anciens châteaux et couvens de Pologne, dont les vues et la description occupent les pages de cet ouvrage, sont en majeure partie de cette époque. Les bas-reliefs, les peintures, les dorures et autres ornemens somptueux qui les décorent, témoignent non-seulement d'un goût raffiné dans l'art de bâtir, mais encore d'une grande habileté manufacturière.

Tout ceci prouve que l'industrie agricole et manufacturière de la Pologne, jusqu'au xviie siècle, était au niveau de celle des autres pays, si même elle ne la surpassait. On peut en conclure tout d'abord que le commerce, favorisé d'ailleurs par l'admirable position géographique du pays et par la sagesse de ses dispositions administratives, était dans un état non moins florissant.

Le commerce le plus considérable de la Pologne fut celui des céréales. Les denrées de ce genre sont difficilement transportées par terre, à cause de leur grand volume et de leur poids énorme. Des rivières navigables, ces communications naturelles, sont surtout un bienfait dans un pays agricole. Sous ce rapport, la Pologne et la Litvanie ont été largement dotées par la nature : 4,819 fleuves, rivières grandes et petites, coupent le pays dans différens sens, et déversent leurs eaux dans la Baltique et l'Euxin.

Il y a quatre grands bassins à considérer dans l'aspect hydrographique de la Pologne : le bassin de la Wistule, celui du Niémen, du Dniéper et du Dniester. Les deux plus grandes artères de la Pologne et de la Litvanie sont la Wistule et le Niémen. Ces larges et beaux fleuves, comme on n'en voit que dans le Nord, sont les deux plus grandes voies que la nature ait ouvertes à l'écoulement de ses produits.

La Wistule (Istula, Vandalus, Vistula), qui prend ses sources dans les monts Karpates, parcourt une étendue de 130 milles de Pologne (227 lieues de France), baigne les murailles des deux capitales de la Pologne, et après avoir absorbé le Dunaieç, la Wisloka, le San, le Wieprz, le Bug, la Narew, la Piliça, la Bzura, la Drwença et quelques autres rivières navigables, va se jeter dans la Baltique non loin de Dantzig. Au centre de son bassin est située Warsovie, dont la position offrirait de plus grands avantages commerciaux si elle était de quelques lieues plus au nord, c'est-à-dire vis-à-vis de la jonction de la Narew à la Wistule près de Modlin. Par les nombreuses rivières que nous avons énumérées ci-dessus, les produits des provinces de Krakovie, de Sandomir, de la Russie-Rouge, de la fertile Wolhynie et de la Podlaquie, atteignent sans grande peine la capitale de la république pour y être consommés, ou poursuivent leur chemin vers Thorn et Dantzig s'ils sont destinés à l'exportation.

Le Niémen (Chronus) est pour la Litvanie ce que la Wistule est pour la Grande et la Petite Pologne. Ce fleuve, après avoir parcouru toute la Litvanie, et emporté dans son cours rapide la Szczara, la Swislocz, la Wilia, la Niewiaza, la Swienta, la Dubissa, etc., se jette par le Kurischhaff dans la mer Baltique, à dix lieues au sud de l'ancienne ville litvanienne de Klaypeda, appelée Memel par les Prussiens. Le centre du bassin du Niémen est la ville de Kowno, située au confluent de ce dernier et de la Wilia. Sous la Pologne indépendante la ville de Kowno avait une grande importance commerciale ; les Anglais y avaient leurs comptoirs : le système prohibitif, qui prévalut après l'envahissement du pays, vint les en déloger.

Le Dniéper (Borysthène) est le plus considérable des trois fleuves polonais qui se jettent dans la mer Noire. Le commerce le plus ancien des Slaves se faisait par lui. Entre les confluens du Dniéper et du Boh (Hypanis), florissait dans l'antiquité la ville d'Olbia, colonie grecque, et entrepôt du commerce de l'Orient ; mais ruinée par les Gèthes, elle ne se releva que difficilement, pour retomber à jamais. Kiiow est le centre du bassin du Dniéper ; déjà, dans le viiie et ixe siècle, cette ville était florissante par le commerce. D'après les témoignages des chroniqueurs contemporains, elle renfermait huit marchés et trois cents églises. On peut se former l'idée de l'importance commerciale de cette ville dans ces temps reculés, par le projet attribué à Charlemagne, d'opérer une jonction du Rhin au Danube, et d'ouvrir la navigation sur ce dernier fleuve, uniquement pour détourner le commerce du Levant de Kiiow. — Kiiow aujourd'hui regagne son importance, et les plans de Charlemagne n'ont pas encore reçu leur accomplissement..... Le seul obstacle qui empêchât une navigation ininterrompue sur le Dniéper, obstacle qui d'ailleurs n'a en rien diminué aujourd'hui, sont les *porogues* ou cataractes que des bancs de rochers ont formées, et qui brisent la viabilité de ce beau fleuve. Le colonel fran-

çais de Beauplan, qui se trouvait au service de la Pologne sous Wladislas IV (xviie siècle), proposa les moyens d'y remédier, mais le succès ne vint point couronner ses vœux.

Le Dniester (Tyras) est un autre fleuve du système de la mer Noire, parallèle au premier, et plus facile à devenir navigable; il l'est même, au printemps et en automne, depuis Uszyça jusqu'à Jampol, et presque toujours depuis ce dernier endroit jusqu'à la mer. Le centre de son bassin est la ville de Mohilew, la plus commerçante sur ce fleuve. Des documens attestent qu'on transportait par le Dniester des marchandises pour Constantinople et l'Archipel, surtout pour l'île de Chypre. Le cardinal Comendoni, légat du pape, visitant la Pologne sous Sigismond-Auguste (xvie siècle), avait même proposé à ce roi un traité de commerce avec Venise. Des nombreux traités avec la Porte-Ottomane assuraient la libre navigation sur le Dniester. Par ce dernier fleuve, ainsi que par le Dniéper, les céréales de la Pologne arrivaient à la mer Noire, où elles étaient embarquées à Bialygrod (Akkerman) et Katschibey. Jusqu'à Kasimir-Jagellon (xve siècle) les limites de la Pologne s'étendaient jusqu'à Oczakof. C'est par ce port de mer que Wladislas-Jagellon pourvoyait de blés les Césars du Bas-Empire.

On pourrait compter encore dans les grandes voies commerciales de la Pologne l'Oder et la Dzwina. Mais depuis que la Silésie fut séparée de la Pologne (xiiie siècle), le premier de ces deux fleuves se trouva tout-à-fait en dehors de ses limites. Quant à la Dzwina, son importance pour le commerce polonais décrut sensiblement depuis la perte de *Riga* (capitale de la Livonie), port de mer situé vers son embouchure, et conquis par les Suédois.

Un grand nombre de rivières qui se jettent dans les différens fleuves dont nous venons de parler, offrent par leur rapprochement d'immenses avantages pour la canalisation. — Non loin de Léopol, chef-lieu de la Russie-Rouge (Galicie d'aujourd'hui), le Dniester pourrait être joint au Bug, et devenir ainsi la première jonction de la Baltique à la mer Noire. M. Defilles présenta à ce sujet un plan au dernier roi Stanislas-Auguste, les désastres du pays et ses partages successifs firent obstacle à l'exécution de cette mesure, comme à beaucoup d'autres entreprises utiles. La nécessité d'une jonction entre les deux mers qui baignent les rivages de la Pologne fut tellement sentie dans ce pays, elle y dominait tellement les esprits, qu'un riche seigneur litvanien, le grand-général des armées de Litvanie Michel-Kasimir Oginski, fit, entre les années 1764 et 1768, creuser à ses frais un canal qui joint le Dniéper au Niémen, par l'intermédiaire des rivières le Prypeç, la Jasiolda et Szczara. Ce canal, qui par sa longueur et son exécution est des plus remarquables, porte le nom d'Oginski. Honneur au citoyen qui dépense sa fortune d'une manière si utile à son pays; honneur au pays qui produit de tels citoyens!

Un autre canal, entrepris aux frais du gouvernement de la Pologne indépendante, joint la Prypeç, qui se jette dans le Dniéper, au Bug, rivière du système de la Wistule. On l'appelle canal de la République ou de Muchawieç, du nom d'une petite rivière qui se jette dans le Bug, et qui de même que Pina, autre rivière affluant à la Prypeç, sert d'intermédiaire à cette jonction.

Après l'anéantissement politique de la Pologne, le gouvernement russe joignit la Bérézina, de désastreuse mémoire, avec la Dzwina, par un canal qui porte le nom de la première. Ce canal fait partie du système du Dniéper, ainsi que la Bérézina elle-même. Enfin, dans les derniers temps, avant la révolution de 1830, le même gouvernement eut l'idée de joindre la Wistule au Niémen, et ce dernier à la rivière de Windawa en Courlande, pour éviter à la navigation par la Wistule les douanes prussiennes, et forcer les produits de la Pologne à s'ouvrir un débouché dans l'intérieur des limites de son empire. Mais cette entreprise, trop coûteuse pour le pays, quoique en partie accomplie par le presque achèvement du canal d'Augustowo, ne saura jamais complètement remplacer la voie naturelle par la Wistule à Dantzig. On a beau faire, le maître de la Pologne, quel qu'il soit, ne pourra pas se passer long-temps de la possession de l'embouchure du grand fleuve polonais. Il est vrai pourtant de dire que le beau canal d'Augustowo, dont les travaux ont été dirigés par le corps du génie polonais, pourra rendre de grands services au commerce, en facilitant l'écoulement et le transport à Warsovie des denrées de la Litvanie, comme son bois de construction, ses potasses, etc.

On voit, par ce tableau succinct des voies de communication en Pologne, que la nature a disposé admirablement ce pays pour un commerce étendu. Il est même difficile de prévoir les li-

mites que son extension aurait prises si l'industrie nationale avait suivi la marche progressive que Kasimir-le-Grand et les Jagellons (xive à xviie siècle) lui avaient imprimée. Kasimir-le-Grand, surtout, fut un vrai bienfaiteur du pays; d'un côté protégeant la classe des cultivateurs, d'un autre il élevait des villes, les fortifiait, et y attirait des artisans et des marchands. Il est certes difficile de trouver en Europe un édifice contemporain de ce roi, et destiné au commerce, qui puisse surpasser la halle aux draps (sukiennice) élevée, par Kasimir, sur la place de Krakovie. Les greniers de Kazimiérz sur la Wistule, dont nous avons parlé plus haut, sont encore une preuve de ce qu'était le commerce de grains à cette époque. Cette longue suite de magasins qui bordent la Wistule témoigne de la fertilité du sol qui les comblait avec ses produits, et de l'étendue du commerce dont ils étaient l'entrepôt. L'embouchure de la Wistule appartenant alors aux chevaliers Teutons, les marchands de grains venant de l'étranger étaient forcés de remonter le fleuve jusqu'à Kazimiérz pour s'y approvisionner. Kasimir-Jagellon (xve siècle), qui se rendit maître du littoral de la Baltique, abolit les droits d'entrée et le péage que les seigneurs fonciers riverains percevaient sur les marchands, et assura au commerce une liberté illimitée. Les deux Sigismond, marchant sur ses traces, firent des lois par lesquelles ils fixèrent des poids et mesures uniformes, arrêtèrent les vexations qui pouvaient encore peser sur le commerce, et désignèrent plusieurs villes pour dépôts commerciaux, en leur accordant droit d'étape (*emporia*). Sigismond-Auguste, dont la protection fut invoquée par les villes Anséatiques, institua des foires dans quelques villes choisies avec discernement, où les marchands indigènes et étrangers affluaient en grand nombre.

En reportant son attention sur d'autres pays avoisinant la Pologne à cette époque, on est loin d'y apercevoir la même sagesse gouvernementale. Plus on compare l'état de la législation commerciale aux xve et xvie siècles dans différens pays, plus on est frappé de la supériorité marquée de la Pologne sous le rapport des idées administratives à cet égard. Je remarque, par exemple, qu'en 1550 le roi Sigismond-Auguste abolit les jurandes et maîtrises, et assura à tous les indigènes et étrangers la liberté illimitée d'exercer leur industrie. Le même monarque se désista, pour lui et ses successeurs, du droit d'accorder des monopoles commerciaux. Il a fallu plus de deux siècles pour que l'Assemblée constituante en France prononçât l'abolition de tous ces priviléges!

Il était impossible que le commerce, dégagé de toute entrave, ne prît pas un accroissement rapide. En effet, de nombreux témoignages nous prouvent son état florissant dans ces siècles de prospérité nationale. Le principal débouché, pour les produits de la Pologne, fut la ville de Dantzig. C'est par cette ville, faisant partie de la ligue anséatique, que le nord et l'occident de l'Europe se pourvoyaient en grains et autres matières premières. Au xive siècle, outre un grand nombre de vaisseaux polonais, 300 bâtimens étrangers faisaient le service d'exportation. Cellarius, décrivant la Pologne en 1660, porte ce nombre à 600, et à 100,000 lastes (1) la quantité de blé exporté annuellement à l'étranger. Dans une seule année, l'exportation atteignit, d'après cet écrivain, le chiffre de 365,000 lastes (10,950,000 korzec, ou 14,016,000 hectolitres). Luc Opalinski, écrivain du xviie siècle, dans sa *Défense de la Pologne* contre Barcleius, assure que 5,000 bateaux et barques arrivaient annuellement du fond du pays à Dantzig, apportant 6,000,000 de korzec de différens blés, ce qui faisait gagner au pays un capital de 3,000,000 de rixdalers par an (plus de 15,000,000 de francs). Guichardin rapporte que le commerce des Provinces-Unies (*Pays-Bas*) avec la Pologne était considérable au xvie siècle, que deux fois par an il arrivait à Amsterdam 300 bâtimens de Dantzig et de la Livonie. Ils y chargeaient du blé, du bois de construction, du fer, du chanvre, et d'autres articles dont la Hollande avait besoin pour la construction de ses vaisseaux, de ses maisons, ainsi que pour ses fabriques.

Si le défaut d'espace ne nous forçait pas de restreindre les investigations auxquelles nous nous sommes livrés, nous pourrions donner un tableau approximatif de la balance du commerce polonais à cette époque. On verrait que la Pologne, qui occupait à tant de titres un rang distingué parmi les nations de l'Europe, le méritait aussi par son industrie et par son commerce. On verrait que ce pays, capable d'un grand déploiement industriel, rendu à l'indépendance et à la liberté commerciale, offrirait encore un vaste marché aux produits manufacturés dont regor-

(1) Un Laste contenait 30 korzec; un korzec vaut 1,28 hectolitres.

gent les pays de l'Occident. C'est encore un des titres qui nous recommandent à la sympathie des peuples mercantiles de l'Europe, à ces peuples qui paraissaient attacher peu de prix à notre régénération. Nous pourrions rappeler à ceux qui faisaient cause commune avec nos oppresseurs pendant notre lutte sanglante, qu'autrefois nous les nourrissions quand ils mouraient de faim....

Après tout ce qui a été dit, il est facile de s'expliquer ces richesses que les Polonais au XVIe siècle étalaient aux yeux des étrangers étonnés. De Thou, historien français vivant sous Charles IX, nous a laissé une description du faste que déployaient les délégués de la Pologne arrivés à Paris, en 1573, pour offrir la couronne à Henri de Valois. Il ne tarit pas dans l'énumération des costumes somptueux, de la tenue superbe, du luxe vraiment asiatique qu'ils promenaient dans les rues de la capitale de la France, déjà alliée de la Pologne à cette époque. L'opulence de plusieurs villes principales en Pologne se laisse facilement deviner, rien que par les richesses dont brillaient ses fortunés habitans encore au XIVe siècle. Krakovie surtout, qui était alors une des quarante-quatre villes anséatiques, renfermait dans son sein des négocians qui armaient leurs vaisseaux et les chargeaient de marchandises pour l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne. Quelques bourgeois de cette ville avaient amassé des fortunes colossales, eu égard au temps où ils vivaient. Au dire des chroniqueurs, Wierzynek, bourgeois de Krakovie, dépensa 100,000 ducats (plus d'un million de francs) en dons aux quatre monarques qui étaient venus visiter Kazimir-le-Grand dans sa capitale. Un autre bourgeois de la même ville, Hanko Kempnicz, prêta à l'empereur Charles IV 6,000 marcs d'argent. (La valeur d'un marc était alors, d'après mon calcul, de 33 fr. 4 c. $\frac{3}{7}$ — 6,000 marcs feraient donc 198,257 fr. 14 c. $\frac{2}{7}$.) Sous Sigismond Ier, Czarny, citadin de Krakovie, tint en gage les biens de la couronne et les salines pour 26,000 ducats. Morsztyn, négociant, transportait sur ses propres vaisseaux les denrées du pays par toutes les mers. Il entra le premier en relation commerciale avec l'Angleterre, et importait en Pologne les richesses de l'Inde. D'autres.... Mais voyons le revers de la médaille.

Au XVIIe siècle l'industrie et le commerce, et avec lui le bien-être national, commencèrent à décroître. Pendant une période de près de deux cents ans la décadence alla en progression dans le gouvernement, les lumières et les richesses du pays. Au lieu d'en dérouler le triste tableau à nos lecteurs, nous repasserons brièvement les causes principales qui produisirent ce fatal changement. Elles peuvent se classer sous les chefs suivans : l'oppression des classes moyennes et du peuple des campagnes par une noblesse devenue licencieuse ; l'intolérance religieuse et avec elle l'obscurantisme et les sots réglemens d'administration publique qui en furent la conséquence, et enfin les guerres continuelles que la Pologne eut à soutenir pendant cette dernière et malheureuse période de son existence indépendante.

Nous avons déjà dit, dans le cours de cet article, que l'état du paysan en Pologne aux XIVe, XVe et XVIe siècles était, sinon préférable, du moins égal à celui dont il jouissait dans l'Europe occidentale ; mais à mesure que sa condition s'améliorait dans l'Occident, en Pologne une noblesse oppressive et anarchique le réduisait par degrés à l'état de bête de somme. Ceci est une dure vérité, mais ce n'en est pas moins une ! En général, l'histoire de l'état social en Pologne va tout-à-fait au rebours de celle des peuples de l'Occident. Cette observation n'ayant pas été assez développée ni assez sentie par beaucoup d'écrivains étrangers s'occupant de la Pologne, a été une source de fausses appréciations de son histoire dont leurs récits fourmillent. Les monarchies latines et germaniques ayant commencé par le féodalisme s'en débarrassaient petit à petit, la noblesse de l'épée y devint celle des cours, le vilain devint libre et ensuite propriétaire ; les villes, exposées d'abord aux mille rapines des seigneurs féodaux, se constituèrent en communes libres avec des municipalités indépendantes. La religion catholique, d'abord absolue, perdit de son exclusivisme, en admettant dans son sein le protestantisme, et finit par subir la tolérance religieuse. L'industrie et le commerce prirent un développement immense et se constituèrent à côté de la propriété immeuble, bases de la nouvelle société. Tel n'est pas l'aspect historique du développement social en Pologne. Ici la société, construite sur les bases de la démocratie slave, vit surgir de son sein une noblesse de plus en plus envahissante ; tous les priviléges de la couronne et les libertés du peuple passèrent tour à tour entre ses mains. Admettant dans ses rangs d'abord une

égalité parfaite, elle permit ensuite à quelques symptômes du système féodal de faire irruption sans jamais admettre complètement son organisation graduée, son principe d'ordre; aussi elle devint abusive et anarchique en masse. Le moment où Richelieu abat les restes de la puissance des nobles en France est le point culminant de leur usurpation en Pologne. Dans l'Occident, la loi protége de plus en plus le cultivateur contre le seigneur foncier; en Pologne, le paysan (*cmetho*) de Kasimir-le-Grand, homme libre et propriétaire, devient serf (*glebæ adscriptus*), dont la tête se rachetait avec 70 marcs d'argent. L'édit de Nantes est presque contemporain de l'introduction des Jésuites en Pologne et des persécutions dirigées contre les sectaires du rite grec et les Juifs. Enfin, au moment où Colbert développait l'industrie et le commerce des villes en France, en Pologne les starostes achevaient leur ruine que l'ennemi avait commencée.

L'oppression du cultivateur fut donc le motif de la décadence de l'industrie agricole. Les mains esclaves, forcées de travailler pour le compte de leurs maîtres, n'y portèrent point l'énergie de l'homme libre et du propriétaire. La misère, chez eux, prit la place d'une honnête aisance; l'ivrognerie, celle des joies innocentes d'un être moral et cultivé. Les produits de l'agriculture n'étant plus partagés entre le seigneur et le cultivateur, le premier se vautrait dans le luxe oriental, tandis que le second était en proie à la misère. L'argent, concentré dans les mains des nobles, était dépensé en produits manufacturés de l'étranger, la misère du paysan n'alimentait aucune industrie nationale.

L'état fâcheux du cultivateur influe nécessairement sur celui du manufacturier; la ville et la campagne se soutiennent par plus d'un lien. Aussi la plus grande partie des villes de province en Pologne suivit le sort des campagnes : celles-ci furent opprimées par les propriétaires, celles-là par les starostes. Il nous faut dire quelques mots de ces derniers.

Le staroste était d'abord une espèce de fonctionnaire noble, institué par le roi pour veiller à l'ordre et à la défense de la ville, ayant une juridiction criminelle distincte, et jouissant de certains revenus prélevés sur les villes mêmes. Cette institution, conçue dans un but d'ordre public, ne tarda pas à dégénérer en une source de vexations et de rapines de tout genre dès que la noblesse eut brisé tous les liens qui la maintenaient dans de justes limites. Les *starosties*, c'est-à-dire les villes et biens nationaux que la noblesse se faisait distribuer comme *panis bene merentium*, devinrent pour elles de vastes champs à exploiter à leur profit, et les malheureux habitans de ces domaines une vraie *gent taillable et corvéable* à leur gré et merci. Ces prétendus protecteurs et administrateurs des villes ravirent à celles-ci leurs derniers droits et immunités. Les bourgeois, en proie à mille vexations, leur intentaient des procès ruineux, qui finissaient presque toujours par l'appauvrissement complet des malheureux citadins, les juges nobles donnant presque toujours gain de cause à leurs nobles confrères. D'un côté, opprimant les habitans, d'un autre, ils négligeaient la réparation des édifices publics, la police des rues, enfin tout ce qui a rapport à la sécurité et au développement du bien-être matériel. Aussi les malheureuses villes et avec elles l'industrie et le commerce dépérissaient à vue d'œil. Funestes conséquences de la domination exclusive d'une classe de citoyens privilégiés.

Une autre cause de la décadence de l'industrie et du commerce en Pologne, mais qui, comme les autres énumérées, prend sa source dans l'envahissement de tout pouvoir par la noblesse et dans l'intolérance religieuse, c'est l'oppression exercée sur les Juifs. Dès le XIe siècle les Juifs affluèrent en grand nombre en Pologne. Les ducs Miéczyslas-le-Vieux et Boleslas-le-Pieux (XIIe et XIIIe siècles), ainsi que les rois Kasimir-le-Grand et Sigismond Ier (XVe et XVIe siècles), dotèrent les Juifs de priviléges dont ils étaient loin de jouir dans les autres pays à la même époque. Aussi leur nombre augmenta tous les jours. Torturés et rôtis en Espagne, ils passaient sur le Rhin; chassés des bords du Rhin par les croisés, ils passèrent en Bohême; persécutés en Bohême, ils se portaient en foule en Pologne, où finissait leur migration. Ils apportaient avec eux des capitaux et une certaine habileté dans les manufactures et le commerce. Aussi les voyait-on arriver avec satisfaction, et la protection des princes leur fut assurée. Mais dès que la noblesse parvint à s'emparer du pouvoir qu'elle se retrancha dans ses priviléges, lorsque le paysan fut compris parmi ses propriétés, alors toutes les charges publiques, les impôts, les logemens militaires, les exactions et les rapines du soldat retombèrent sur la malheureuse population des villes, dont la

plus grande partie était déjà juive. Au XVIIe siècle l'intolérance religieuse et la décroissance des lumières devint une source de vexations et de réglemens plus absurdes les uns que les autres. Ainsi, après avoir défendu aux nobles d'exercer le commerce sous peine de devenir roturiers, on tomba sur les Juifs qui s'en occupaient spécialement. On leur fit prêter serment qu'ils se contenteraient de 3 pour % de bénéfice sur le prix des marchandises, tandis qu'on accordait 7 pour % aux chrétiens indigènes, et 5 pour % aux étrangers. (Ce qui, par parenthèse, ne fit que nuire davantage aux marchands chrétiens; et ce qui valut aux Juifs l'opinion de vendre à meilleur marché. Cela nuisait aussi aux Juifs, en ce sens qu'on les forçait à violer la loi d'une manière ou d'autre, et qu'on les exposait à subir les conséquences de cette violation; enfin cette loi fut préjudiciable aux acheteurs eux-mêmes, en facilitant la mauvaise foi.) On prescrivit aux Juifs de porter des bonnets jaunes pour signes distinctifs. On leur intentait des procès en leur imputant le crime d'égorger les enfans chrétiens pour avoir leur sang, avec lequel, disait-on, ils pétrissaient leur pain de Pâques (ces affreuses imputations leur ont été faites d'ailleurs dans d'autres pays), et mille autres vexations du même genre, qui les firent vivre dans des alarmes continuelles. D'un autre côté on leur permit d'avoir leurs préposés qui géraient leurs affaires auprès des rois; de cette manière on rendit leurs intérêts exclusifs; on fit pour ainsi dire une nation dans la nation, différente de droits, de costume, de langue, d'origine et de religion; en les réduisant avec cela à la misère, ils devinrent la lèpre du pays. Que d'efforts, que d'intelligence ne faudra-t-il pas pour amalgamer petit à petit cette population fanatique, ignorante, étrangère au pays, avec le reste de la population dont elle forme près d'un dixième!

Enfin, une des causes capitales de la décadence de l'industrie et du commerce en Pologne, fut ses guerres continuelles avec ses voisins envahisseurs. Ici la Pologne remplit, il est vrai, une mission humanitaire, européenne et civilisatrice; mais elle s'immole pour le bien des autres peuples. Ainsi, les Tatars, les Kosaks, les Turks, les Moskovites, les Suédois, les Prussiens ravagent tour à tour les belles plaines de cette Pologne qui, pendant dix siècles, servait de rempart à l'Europe occidentale, et lui permettait de développer son industrie, son commerce, ses richesses intellectuelles et matérielles. Les temps de Jean-Kasimir (1648-1668) furent les plus déplorables sous ce rapport; c'est sous le règne de ce malheureux prince que la Pologne, envahie de tous côtés, reçut le coup le plus sensible dans sa richesse industrielle et commerciale. Dans beaucoup d'endroits, des savanes désertes remplacèrent les champs fertiles; à la place des villes florissantes, une malheureuse population se traîna dans la fange de quelques bourgs-pourris; le corps social se décomposa et devint la proie d'avides envahisseurs.

Vers la fin du XVIIIe siècle, la Pologne reprit le chemin glorieux que le XVIe siècle lui avait légué, et se mit avec ardeur à remonter la pente des événemens; l'industrie nationale reprit quelque vie, stimulée par le trésorier de Litvanie, Antoine Tyzenhaus, et plusieurs citoyens éclairés, qui fondèrent des fabriques dans leurs biens. Mais les circonstances politiques dont elle fut victime rompirent le fil de l'histoire entre ses mains, et la marche de sa prospérité nationale se vit encore arrêtée.

Après le partage de la Pologne, le premier soin des puissances copartageantes fut de fermer hermétiquement toutes les frontières, pour appliquer, dans toute son étendue, le système prohibitif. Les provinces de l'infortunée Pologne sont aujourd'hui condamnées à alimenter les misérables fabriques des États héréditaires des coenvahisseurs, que les gouvernemens respectifs protégent au détriment de celles qui ont pu s'établir dans le pays conquis.

La Pologne rendue à l'indépendance, trouvant un débouché libre pour ses grains et ses matières premières, offrirait un marché des plus avantageux pour les denrées coloniales, les produits métalliques et les cotonnades d'Angleterre, ainsi que pour les soieries, les articles de mode et de librairie, et les vins de France.

HENRI EDOUARD CHONSKI,
Éditeur-associé de la Pologne.

HISTOIRE.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE (1139-1333).

BOLESLAS V, LE CHASTE (1227-1279).

LA REGENCE (1227-1238).

Après la mort tragique de Leszek-le-Blanc, arrivée le 14 novembre 1227, le trône appartenait à son fils Boleslas; mais l'âge de ce prince (né en 1221) ne lui permettant pas de gouverner, on dût, dans cette nécessité, recourir à une régence. La minorité de Boleslas V mit le comble aux maux qui désolaient la Pologne; les troubles qui éclatèrent avec tant de violence sous le règne de Leszek allèrent toujours en croissant; mais avant de suivre pas à pas la marche et les perturbations de la régence, nous parlerons des ducs russiens, des Tatars, des Litvaniens, qui se lient intimement au règne et à l'époque qui nous occupent.

C'est sous Leszek-le-Blanc que les terres russiennes commencèrent à s'unir aux destinées de la Pologne, pour former ensuite cette intime fusion que les siècles ont ratifiée et rendue indissoluble; mais la politique des tzars, dirigée par un esprit d'envahissement et tout imprégnée de despotisme autocratique, chercha à briser dans l'avenir les liens sympathiques qui existaient entre les habitans regnicoles des terres russiennes et la république polonaise. Résumons-nous.

Depuis la mort de Yaroslaf, les terres russiennes furent successivement partagées. Ce pays, qui avait plus de trois cents lieues de longueur et autant de largeur, formait un tout, en ce sens qu'il n'y avait qu'un seul peuple, qu'un seul dialecte, le slavo-russien, qu'une seule religion, et qu'une seule hiérarchie. Le pouvoir était exclusivement occupé par une famille, celle des Ruriks, et un grand nombre de petits vassaux étaient tous membres de cette famille. Les populations des villes et des campagnes étaient nombreuses; un esprit de paix et d'union animait tous ces habitans, la discorde s'était réfugiée dans les familles princières.

La succession des kniazs ou ducs présenta un chaos d'incertitudes et de doutes difficiles à résoudre, car les droits de succession n'étaient pas déterminés. Les kniazs de Poloçk, qui descendaient d'Isaslaf-Wlodimirovitsch, frère de Yaroslaf, avaient une loi de succession à part, et les grands-ducs de Kiiow avaient aussi des droits à l'hérédité. Ajoutons à ces prétentions plus ou moins fondées, celles des ducs de Czerniechow et de Halicz, qui se regardaient aussi comme héréditaires. La loi portait que le mineur ne peut point succéder, sans préciser si le trône appartenait au fils ou au frère aîné de la famille. Cette loi incomplète fut la source des plus graves désordres : les droits de succession furent appuyés par la force des armes, ou devinrent le prix de l'usurpation. Les Etats russiens, subdivisés, furent gouvernés par les kniazs que le grand-duc avait choisis, ou par ceux à qui il avait confirmé leurs possessions; dans l'un ou l'autre cas, le droit du sang ou de la naissance n'était compté pour rien. Enfin, les villes elles-mêmes choisissaient les successeurs au trône ou ratifiaient le choix des souverains.

Les Ruriks profitèrent de ces élémens de discorde pour persécuter les ducs de Poloçk, jusqu'à ce que ceux-ci les eussent évincés de leurs posses-

sions ; mais bientôt après il advint un événement dans le grand-duché de Kiiow, qui bouleversa tout ce qui était, et réveilla d'autres ambitions : la ligne aînée des successeurs de Yaroslaf-le-Grand renonça à ses droits de succession ; la branche cadette, qui possédait le duché de Czerniechow, réclama comme propriété, à elle appartenante, les droits abandonnés par l'autre branche : mais elle ne réussit que momentanément, car une troisième branche s'empara du gouvernement avec l'assentiment d'une partie des villes et le consentement des ducs Ruriks. Les successeurs de Wladimir-Monomaque, qui formaient la majorité de cette branche, se déchirèrent entre eux avec une effroyable rage. Cette sanglante collision dans la famille régnante affaiblit l'autorité et resserra par la suite la puissance des grands-ducs, et fixa enfin les limites de leurs États à la ville de Kiiow ; à partir de l'année 1169, ils étaient à la merci des nouveaux grands-ducs, ou, pour mieux dire, de ceux qui prenaient ce titre en jetant les bases d'un État improvisé sur les bords de la Kliazma et qui allait aboutir au tzarat de Moskovie.

Mais le pays avait des ressources infinies, car, malgré ces troubles constans entre les ducs, les villes et les villages florissaient, et plusieurs de ceux-ci, par le nombre de leur population, s'élevaient au rang des cités.

Au nord-est, par-delà les grandes forêts, sur les bords de la Kliazma s'établirent de nouvelles colonies slavonnes. Yaroslaf-le-Grand, Wladimir-Monomaque, et d'autres ducs, avaient le bon esprit d'observer, non-seulement les lois du pays, mais encore d'accorder des priviléges aux habitans, et par là les villes devinrent autant de républiques. Dans ces républiques, les classes n'étaient point tranchées ; les évêques, le clergé, les boïars, les magistrats et le peuple composaient sans distinction les assemblées nationales ou *Wieça*. Dans ces assemblées, on choisissait les magistrats, on jugeait les procès, on décidait des intérêts particuliers de chaque ville. Mais malgré cette apparence de souveraineté populaire, les ducs s'étaient réservé les moyens d'influencer les assemblées, et ils obtenaient toujours des villes une certaine quantité de marcs d'argent.

Les particuliers s'adonnaient exclusivement au commerce ou à l'agriculture, et les ducs veillaient à la sûreté extérieure de leurs États, quand leurs dissensions de famille leur laissaient la possibilité de penser à des intérêts plus graves.

Dans quelques villes, l'insurrection était permanente ; tantôt elles chassaient leurs maîtres, ou les élevaient sur le pavois : le plus simple prétexte amenait à ces extrémités. C'est ainsi qu'en agissaient les villes de Smolensk, Kiiow, Poloçk, et la nouvelle colonie de Wladimir, sur la Kliasma ; mais Novogorod-la-Grande se montrait plus ardente encore, et l'esprit républicain y dominait avec plus de vigueur. Les ducs russiens étaient en respect devant ces villes menaçantes, car c'était d'elles qu'ils attendaient toutes leurs ressources pour soutenir la guerre ; leur salut, leur prospérité dépendaient d'elles ; aussi, à cette époque, ne mouraient-ils pas de mort violente, le peuple n'avait point de vengeance à exercer, puisque ses droits étaient respectés

Mais, parmi ces ducs, il s'en trouva qui insultèrent à la liberté de ces villes. Georges Dolgorouky, et plus encore son fils André Bogolubski déployèrent un système politique tout opposé à celui de leurs devanciers ; l'oppression remplaça la liberté. André, en s'emparant du titre de grand-duc, dédaigna Kiiow, qui était depuis long-temps l'apanage des souverains. Il chercha à faire des établissemens dans les colonies septentrionales, notamment à Souzdal, à Wladimir sur la Kliazma, etc. Il scinda en deux parties distinctes les vastes États russiens, et désormais elles devinrent étrangères l'une à l'autre. Par suite de ce partage, la Kiiowie s'unit à l'occident ; son étendue méridionale revint et se confondit avec la Pologne, et la partie septentrionale chercha des relations avec les Allemands des bords de la Baltique. André Bogolubski et ses descendans développèrent de plus en plus le système oppressif. André, pour ajouter à l'horreur de son despotisme, détruisit et pilla la ville de Kiiow en 1169 ; cet homme, d'une cruauté barbare, menaça Novogorod, qui se défendit par tous les moyens qui étaient en sa puissance.

Sur ces entrefaites, les membres des familles ducales se multipliaient à l'infini. Plusieurs d'entre eux possédaient des terres héréditaires, et s'y fixèrent. Le autres, en suivant d'antiques traditions, changeaient souvent de demeure et tenaient à honneur de se signaler par un esprit chevaleresque. Toujours prêts à défendre le faible et l'opprimé, ils allaient chercher des périls en portant des secours aux républiques slavo-russiennes. Ils parcouraient, avec leurs soldats et ceux que leur fournissaient les villes, les contrées qui s'étendent de Novogorod à Kiiow. Mstislaf-Mstislavitsch se distingua parmi eux, il se con-

vrit de gloire en secourant ces républiques, et dans une grande bataille livrée en 1216, il décida du sort des grands-ducs. Ses domaines et ceux de ses fils comprenaient tous les environs de Smolensk. Mstislaf, renommé par son courage et ses sentimens chevaleresques, prit la défense de Halicz, ayant égard aux supplications de ses habitans.

Le duché de Halicz et la Russie-Rouge reçurent, avant les autres peuples slaves, l'influence civilisatrice de l'Occident; mais les boïars ou seigneurs, jaloux de leurs priviléges aristocratiques, se constituaient les chefs des factions, tout en défendant les libertés locales. La famille de Wolodar, qui gouvernait la Russie-Rouge, rompit avec empressement les relations qu'elle avait avec le duché de Kiiow, et après l'extinction de cette famille, les boïars ne cherchèrent pas à renouer d'anciennes relations, car ils méprisaient profondément tout ce qui se rattachait aux Ruriks; ils se rapprochaient plus volontiers de la Pologne et de la Hongrie. Les rois Kasimir-le-Juste et Leszek-le-Blanc servirent d'intermédiaires entre les ducs, et parvinrent à mettre Halicz en possession de ses ducs. Le duc Roman profita des résultats amenés par l'influence polonaise; mais quand il devint parjure, quand il se déclara l'ennemi de Leszek, son bienfaiteur, sa puissance s'écroula, et il mourut en 1205 à la mémorable bataille de Zawichost. Les enfans encore mineurs de Roman, leur mère et Daniel furent contraints de quitter le pays pour échapper à la haine des boïars, et Leszek leur accorda en Pologne une généreuse hospitalité. Leszek se conduisit avec tant de magnanimité dans cette circonstance, qu'il envoya Daniel auprès d'André, roi de Hongrie, en lui adressant la lettre suivante : « Tu » as été l'ami de son père, et moi j'oublie ses » torts; unissons-nous pour lui rendre la cou» ronne. » André, ne se trouvant pas dans le cas de prêter des forces à Daniel, le garda à sa cour en attendant une chance favorable.

Pendant ce temps, les ducs, chassés ou appuyés par les Polonais et les Hongrois, se succédaient dans les villes principales de la Wolhynie et de la Russie-Rouge.

En 1211, Daniel revint à Halicz, mais les boïars ne tardèrent pas à l'en chasser avec les Hongrois qui lui servaient d'appui, et ce fut un des boïars, nommé Wladislas, qui s'arrogea et le titre de duc et le pouvoir ducal.

Daniel et sa mère se réfugièrent encore auprès de Leszek. On entra en négociations, et un traité fut conclu en 1213 par l'entremise de Pakoslas, palatin de Sandomir. En vertu de ce traité, le négociateur obtint pour lui-même la ville de Lubaczew et celle de Przemysl pour son roi Leszek. Daniel retrouva le duché de Wlodzimiérz et Halicz ; ses boïars et ses habitans consentirent à accepter pour roi un Hongrois et pour reine une Polonaise ; c'était Koloman, fils d'André de Hongrie, et Salomée, fille de Leszek. On les couronna à Halicz, en leur faisant promettre de conserver les libertés du culte grec; mais à peine Koloman fut-il au pouvoir qu'André, roi de Hongrie, fit chasser de Halicz l'évêque russien. Leszek, révolté de cette mauvaise foi, écrivit à Mstislaf-le-Brave ou Mstislavitsch, en faisant un appel à son épée vengeresse. Celui-ci quitte à l'instant Novogorod-la-Grande, arrive sur les lieux, rétablit l'ordre, garantit à Daniel ses possessions, rend à la religion grecque son culte, et revient pour défendre les terres russiennes, menacées du côté de l'est par l'invasion des terribles Tatars. Ces hordes, qui étaient alors inconnues aux peuples slavo-russiens, bientôt ravageront la Pologne. Nous reviendrons à Mstislaf et aux Tatars; mais avant nous allons jeter un coup-d'œil sur la régence qui gouverna la Pologne au nom de Boleslas V.

Conrad, duc de Mazovie et oncle du jeune Boleslas, et Henri-le-Barbu, duc de Silésie et cousin issu de germain de Boleslas, aspiraient tous deux à la régence. Conrad était cruel, emporté et intrigant ; Henri était plein d'affabilité dans les manières et d'un caractère généreux. Les dangers qu'il avait courus au congrès de Gonzawa devaient ajouter encore à l'intérêt qu'il inspirait. Lorsque les soldats de Swientopelk surprirent Leszek-le-Blanc au bain, et qu'ils l'assassinèrent au moment où il cherchait à leur échapper, un de ses officiers, nommé Pérégrin, de Wissembourg, reçut plusieurs blessures en défendant le roi, et mourut en combattant dans une lutte inégale. Les soldats, qui avaient l'ordre de ne point épargner Henri, se méprirent dans la mêlée, et leurs coups tombèrent sur Pérégrin; ainsi le duc fut sauvé par miracle, et la haine du duc de Poméranie ne put se repaître d'une vengeance.

Henri fut surnommé le Barbu, à la suite d'un vœu où il avait laissé croître sa barbe et ses cheveux. Marié à Hedwige, il eut six enfans, après

quoi ils résolurent d'observer la plus rigoureuse continence; ce vœu, qui par bonheur vint à la suite d'une nombreuse famille, dura pendant plusieurs années. Hedwige mourut en 1242 ou 1243, et le pape Clément IV la fit canoniser en 1266 : il est à croire que le vœu en question ne fut pas étranger aux honneurs que le pape lui rendit.

Henri et Conrad mirent en œuvre tous les moyens de l'intrigue et de la conviction pour obtenir la régence du royaume. Le choc de ces deux ambitions, la ligne bien tranchée de ces deux caractères, amena deux factions. Celle de Henri était la plus forte; elle était soutenue par Grzymislawa, mère du prince mineur, et par les palatins de Krakovie et de Sandomir, qui redoutaient le caractère cruel de Conrad.

Tous les partis se réunissaient pour demander une assemblée qui délibérât sur ce grave sujet, mais Conrad pensa que la guerre favoriserait mieux ses projets. En conséquence il réunit des troupes et les dirigea sur Krakovie, pour s'emparer de cette ville. Krakovie était au pouvoir de la reine Grzymislawa, qui, pour la rendre plus sûre, avait permis à Henri de faire élever deux forts dans le voisinage, l'un à Miedzyborz, et l'autre à Skala, sur une colline arrosée par le Prondnik. Ces forts, dans le cas même où la capitale serait au pouvoir de l'ennemi, avaient l'immense avantage de protéger le pays.

La première idée du duc Conrad fut d'attaquer le château de Skala. Henri marcha en avant pour le défendre; les deux partis se rencontrèrent et commencèrent les hostilités (1228). Le combat fut terrible et sanglant; il eût été décisif, si Conrad, en voyant périr son fils sous ses yeux, et ne pouvant surmonter sa douleur, n'eût fait retirer ses troupes; la victoire, encore douteuse, devint certaine pour son adversaire. Conrad, pour réparer sa défaite, marcha sur Miedzyborz, mais Henri l'atteignit près du village de Wrocirysz, et le mit dans une déroute complète; il fut contraint de fuir sans avoir pu rallier son armée.

Après ces événemens, Conrad s'occupa des affaires des Teutoniques qui commençaient à organiser leur ordre. Henri, le croyant absorbé de ce côté, licencia ses troupes, et plein de sécurité pour le duché de Krakovie, il permit à ses soldats d'aller ensemencer les terres. Mais le perfide duc de Mazovie avait toujours l'œil ouvert sur sa proie, et au moment où Henri y pense le moins, il s'approche secrètement de Spytkowicé, il entre dans la ville, et ses soldats s'emparent de Henri pendant la messe. On l'emmena prisonnier, selon quelques chroniqueurs, à Płock, et, selon les autres, à Czersk (1228).

Après le succès de sa trahison, Conrad s'empara en 1229 des Etats de Boleslas, en laissant partout des témoignages de sa cruauté. Enfin les partisans de Henri reprirent les armes, ayant à leur tête le fils du duc de Silésie, Henri-le-Pieux, et ce prince menaça de ravager toute la Mazovie, si son père n'était pas remis en liberté.

Hedwige, femme de Henri Ier et fille de Berthold, duc de Meran, de Carinthie et d'Istrie, dont le père était de la race de Charlemagne, et descendant de l'empereur Arnolphe, et sa mère de la maison des ducs d'Autriche; Hedwige, disons-nous, était pieuse et douée de toutes les vertus; les malheurs qu'entraîne la guerre lui causaient une mortelle douleur, elle regrettait en chrétienne que son fils en fût venu à cette extrémité; elle alla donc en Mazovie, pour proposer à Conrad des arrangemens : ses paroles conciliantes ne furent pas sans résultats, on se réunit sur les bords de la Radomka, non loin de Ryczywol, et la paix fut conclue entre Henri-le-Barbu et Conrad, au mois de novembre de l'année 1230. Par suite du traité, Henri renonça sous serment à la tutelle, et retourna en Silésie. Un double mariage vint cimenter la paix. Les deux filles du duc de Silésie furent promises aux fils de Conrad, Kasimir et Boleslas, et Conrad, malgré l'opposition de Grzymislawa, se mit à la tête de la régence.

La diplomatie ne fut pas assez puissante pour apaiser le foyer de discorde, et les seigneurs, qui voulaient gouverner à l'ombre de Boleslas V, proposèrent d'émanciper ce prince, qui n'avait alors que douze ans, attribuant à la régence tous les malheurs du pays. Conrad pénétra leurs desseins, et feignit de consentir à tout ce qu'ils voulaient; en conséquence, il invita Grzymislawa et son pupille à se rendre chez lui, pour qu'il se démît solennellement de ses pouvoirs. Des soldats placés en embuscade les attendaient sur la route qu'ils devaient parcourir, on s'empara de leurs personnes; on les emprisonna d'abord à Czersk, et ensuite à Sieciechow (1233). Conrad ne bornait pas là sa vengeance, il voulait les faire assassiner; mais les circonstances empêchèrent l'exécution de son projet.

Le duc, tenu en échec par la Prusse, ne pouvait surveiller ses prisonniers; il les abandonna à ses satellites, et ceux-ci profitèrent de son ab-



sence pour s'évader. L'abbé Nicolas, Français de naissance, facilita leur évasion, en enivrant la garde du château (1234). Boleslas se rendit avec sa mère en Silésie, et se placèrent tous deux sous la protection de Henri-le-Barbu. Ce prince fit le meilleur accueil aux fugitifs, et leur donna des secours en argent et en hommes. Conrad, exaspéré, furieux, réunissait en force, Jadvings, Prussiens, Litvaniens, Samogitiens, et se vengeait, sur Krakovie et les pays avoisinans, de la fuite de Boleslas V (1235).

Henri ne perdait pas de vue la régence, qu'il n'avait cédée qu'aux sollicitations d'Hedwige, sa femme, et quand il fut dégagé de ses sermens par le pape Grégoire IX, il se mit à la tête des troupes, et guerroya chez les Mazoviens. Krakovie ouvrit ses portes à Henri, qui lui ramenait le jeune roi Boleslas, et Henri fut encore une fois déclaré régent; et Boleslas, autant pour reconnaître ses services que pour l'indemniser des frais de la guerre, lui donna le duché de Krakovie et les salines de Wieliczka, ne réservant pour lui que les duchés de Sandomir et de Lublin. Par la suite le pouvoir de Henri s'accrut encore, car le roi lui abandonna ces deux palatinats, ne voulant pour tout domaine, jusqu'à la mort de son bienfaiteur, que les biens qui dépendaient du fort de Skala, sur le Prondnik.

Conrad essaya en vain de reprendre ses avantages, il assembla ses troupes, et tout ce qu'il put faire, fut de s'emparer de l'église de Saint-André près de Krakovie; de cette église il en fit un fort tout le temps que dura le siége de la ville, et il ne put ni réduire Krakovie ni l'emporter d'assaut. Deux ans entiers se passèrent en efforts infructueux, lorsque l'intervention d'Hedwige amena une nouvelle pacification. Le traité fut conclu à Ploçk en 1237. Les princesses Constance et Gertrude épousèrent les fils de Conrad, et la régence fut définitivement confiée à Henri. Ce prince apporta dans son gouvernement ses vertus conciliantes et son amour du bien; les emplois furent occupés par des gens probes et habiles; les impôts onéreux furent supprimés, et on promulgua des lois pleines de sagesse sur les calomniateurs: tels ont été les bienfaits de la régence de Henri, exemple presque unique dans l'histoire sous cette forme de gouvernement.

Mais la mort vint trancher trop tôt une vie si utile au pays. Henri mourut au mois de mars 1238, à Krosno (Crossen).

Conrad, dont l'ambition était un foyer intarissable, dut mettre à profit cet événement; aussitôt il fit une levée de troupes, et ouvrit la campagne; il attaqua les Etats de son neveu Boleslas V, et il serait parvenu à les envahir, s'il n'avait redouté les Hongrois; mais comme le jeune roi avait atteint sa majorité, et qu'il était sur le point d'épouser Kunégonde, fille du roi de Hongrie Bela IV, Conrad craignait à juste raison la force des deux puissances réunies.

BOLESLAS, ROI (1239-1279).

Kunégonde, femme de Boleslas V, était pudique, froide, sérieuse et presque sévère; son austérité s'effrayait à l'idée des plaisirs les plus innocens et les plus permis; Boleslas, de son côté, était sans passion, timide, réservé et ne se sentant aucun penchant pour le mariage. S'il avait consenti à s'unir à Kunégonde, c'était absolument et uniquement pour s'assurer la possession de la couronne.

L'arrivée de la princesse à Krakovie avait l'air d'une visite de civilité et de bienséance, et Boleslas parut devant sa fiancée avec un maintien grave et contraint. Cependant il avait une grande estime pour elle, et un attachement tel que sa nature pouvait le comporter. Avant que le mariage fût conclu, Kunégonde exigea du roi une année entière d'abstinence; le roi consentit à cette épreuve, et, les années suivantes, le pacte se renouvela, et ainsi de suite, jusqu'à la fin de leur vie. On pense que leur étrange résolution, que ce parti pris de vivre au rebours de l'humanité, venait d'un excès de piété; ainsi Boleslas fut surnommé le *Chaste* ou le *Pudique*. Boleslas était le cinquième du nom, mais du reste il n'avait aucune similitude avec ses devanciers. A l'époque où il monta sur le trône, la Pologne avait besoin d'un chef énergique et actif; il lui eût fallu une de ces intelligences qui devinent tout, et un de ces courages qui surmontent tout, un chef enfin capable de commander et de vaincre; mais Boleslas n'avait ni le talent de gouverner l'État, ni le courage de défendre le royaume.

La Pologne, après les horreurs d'une guerre civile; la Pologne, qui subissait un roi médiocre, incapable, allait avoir à lutter contre de nouveaux malheurs. Un ennemi plus terrible que tous les autres viendra du fond de l'Asie, le cimeterre, la flèche, le knout, la torche à la main; à son approche, la Russie entière va tomber dans

l'esclavage, et la Pologne sera forcée de fléchir après avoir éprouvé d'épouvantables douleurs. Depuis Boleslas-le-Chaste jusqu'à Stanislas-Auguste Poniatowski, elle fut envahie *quatre-vingt-onze* fois par ces hordes vomies par l'enfer, les Tatars, nous l'avons dit!...

Sortis du centre de l'Asie, et tirant leur origine, selon les uns, des Scythes, et selon les autres, de la grande souche turke, ils prirent le nom de *Tatars*, qu'une de leurs tribus avait pris d'un de ses chefs *Tatars-Khan*. Les Tatars ne commencèrent à jouer un rôle important qu'à l'époque où ils furent subjugués par les Mogols ou Mongouls; dès-lors, l'histoire des Tatars cesse d'être celle d'une nation à part. Les tribus, les peuplades s'entremêlent; il en surgit un nombre infini de Tatars aux différentes dénominations; mais leur nom primitif survécut au travers de ce chaos, et, en parlant d'eux dans cette histoire, nous ne les envisageons que sous un point de vue général.

Les Scythes immolaient à leurs dieux les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre; les Tatars ne leur ôtaient pas la vie, mais ils la leur rendaient plus horrible que la mort même, car, cupides autant que cruels, ils les vendaient à des maîtres qui ne leur cédaient point en barbarie. Les Scythes vivaient du lait de leurs cavales et négligeaient le labourage pour ne s'occuper que de leurs troupeaux; leur demeure consistait en des charrettes couvertes, qu'ils traînaient d'un lieu à un autre, à mesure que les pâturages leur manquaient; ils se vêtissaient avec des peaux de bêtes qu'ils tannaient eux-mêmes; ils se servaient contre leurs ennemis de flèches empoisonnées; ils passaient leurs rivières sur des sacs remplis de liége, et naviguant avec armes et bagages dans cette espèce de barque, ils la faisaient tirer par des chevaux qu'ils tenaient par la queue; ils n'avaient ni code ni lois, et leur justice était dirigée par les lumières naturelles de la raison. Lorsque deux amis voulaient se jurer une amitié vraie et durable, ils se faisaient des incisions aux doigts et recevaient le sang dans une coupe; l'un et l'autre y trempaient la pointe de leurs sabres, et, la portant à leur bouche, ils la suçaient avec plaisir. Les Tatars, quand ils font un serment, trempent leurs sabres dans l'eau qu'ils boivent ensuite. Jérémie disait des Scythes, lorsqu'il annonçait leur irruption dans la Judée : « Leurs chariots » sont plus redoutables que les orages, leurs che- » vaux plus vites que les aigles, et leurs carquois » ressemblent à un sépulcre toujours ouvert, du- » quel sort une mort inévitable. » L'Asie a souvent éprouvé que les Tatars n'avaient rien perdu de l'impétueuse brutalité de leurs ancêtres. Ils sont trapus, larges des épaules, forts et vigoureux. Ils ont le cou court et la tête grosse, la face plate et presque ronde, le front large, les yeux assez bien coupés et très-vifs, le nez court, la bouche petite, les dents blanches, le teint olivâtre, les cheveux rudes et noirs. Ils n'ont presque point de barbe, et leurs cheveux, dont ils conservent seulement un toupet sur le sommet de la tête, sont aussi rudes que des crins. Ils portent un bonnet rond, bordé de fourrures, et une espèce de surtout de peau de mouton, qui leur descend jusqu'à mi-jambe. Dans la guerre, ils sont toujours à cheval, et leurs armes sont un arc très-grand et des flèches très-longues; leur pointe est si acérée, et ils les lancent avec tant de force, qu'ils peuvent percer un homme de part en part; ils ont en outre une lance et un sabre. Leurs chevaux sont vifs, légers, malgré leur apparence chétive; les Tatars leur font faire vingt ou trente lieues sans débrider; ils leur coupent le cartilage qui sépare les naseaux, pour qu'ils respirent plus librement et qu'ils puissent résister au galop continu. Ils aiment par-dessus tout la chair du cheval. Ils dépeçaient les quartiers en tranches, et les mettaient successivement l'une après l'autre sur le dos d'un cheval, la selle par-dessus, extrêmement serrée; ils couraient ensuite trois ou quatre heures à bride abattue, tournaient et retournaient cette viande afin qu'elle s'échauffât de tous côtés, et ils revenaient chez eux pour la manger. Ils ne buvaient ordinairement que de l'eau, mais en cachette ils ne s'épargnaient pas le vin et les liqueurs. Dès qu'ils se sentaient malades, ils ouvraient la veine à un cheval, en buvaient le sang et se fatiguaient à galoper ensuite tant qu'ils pouvaient; s'il y en avait un qui ne pût faire cet exercice, deux autres montaient sur leurs chevaux, le prenaient chacun par un bras, et l'entraînaient en courant de toute leur force.

Quand ils avaient à franchir les rivières, chaque Tatar ramassait des joncs ou des roseaux qu'il attachait à deux longues perches dont il faisait une espèce de radeau, sur lequel il mettait ses habits et ses armes. Il liait ces perches à la queue d'un de ses chevaux, dont il tenait le crin d'une main, ayant un fouet dans l'autre pour le conduire; il nageait des pieds à côté, et passait ainsi la rivière tout nu. Ces petits ponts de fagots

étaient si fermes, qu'ils pouvaient porter sans danger ceux de leurs esclaves faits prisonniers de guerre qui ne savaient point nager. S'ils avaient des effets que l'eau pouvait endommager, ils tuaient quatre de leurs chevaux de grandeur égale, mais de manière à ce que leur peau restât entière après en avoir ôté la chair et les os. Ils soufflaient dans cette peau, ils en faisaient des outres sur lesquelles ils mettaient des chariots dont ils défaisaient les roues. Plusieurs nageaient à côté pour soutenir cette machine flottante, qui était tirée par deux chevaux dont chacun avait un conducteur qui le menait au rivage.

Les Tatars, dans leurs expéditions, ne suivaient jamais les routes battues et ordinaires. Ils allaient toujours par les chemins les plus difficiles et les moins connus, et, pour cacher encore mieux leur marche, ils ne faisaient jamais de feu dans leur camp. C'est ainsi qu'ils surprenaient inopinément les peuples même qui étaient le plus en garde contre leurs rapines. Dès qu'ils arrivaient vers les frontières des pays qu'ils devaient envahir, ils faisaient une halte de quelques jours pour se remettre en haleine. Ils se partageaient alors en trois corps, dont deux faisaient le gros de l'armée ; le troisième, que l'on partageait encore, formait deux gros détachemens sur chaque côté. Le centre avançait en ligne parallèle avec la droite et la gauche; mais tout marchait jour et nuit, et ne se reposant tout au plus qu'une heure. Dès qu'ils avaient fait soixante ou quatre-vingts lieues dans le pays qu'ils épargnaient encore, les deux ailes avaient ordre de se répandre jusqu'à six lieues en avant, et autant aux environs. Divisées de nouveau en dix ou douze brigades qui pouvaient être chacune de cinq ou six cents hommes, et celles-ci partagées encore en plusieurs autres à mesure qu'elles pénétraient plus avant, elles se hâtaient de fourrager les campagnes, et se rejoignant peu à peu, et dans le même ordre où elles s'étaient séparées, elles rapportaient leur butin au gros de l'armée, qui, durant ce temps, n'avait été qu'au pas, pour être plus disposé à repousser les efforts des habitans qui pourraient se rassembler pour les combattre. Deux nouveaux corps se détachaient encore pour courir sur les traces des premiers, et ils étaient à peine de retour, qu'il se faisait jusqu'à un troisième détachement qui allait rechercher tout ce qui échappait à l'avidité des deux autres.

Rien n'était épargné par ces sauvages. Ils égorgeaient les vieillards et les enfans en bas âge, mais ils forçaient les hommes, les femmes, les garçons et les filles à les suivre. Le nombre de leurs captifs est allé quelquefois au-delà de cinquante mille. Ils brûlaient pour l'ordinaire les maisons qu'ils avaient pillées, et ils ne laissaient qu'un désert affreux dans les contrées auparavant les plus riantes et les plus riches.

Quand ils revenaient sur leurs pas et qu'ils se trouvaient dans un lieu sûr, ils se partageaient leur butin et leur proie, dont la dixième partie était toujours mise en réserve pour le khan. Ils séparaient cruellement tous les sujets d'une même famille ou d'un même canton, le mari d'avec sa femme, les enfans d'avec leurs pères, et ils les faisaient tous passer en d'autres mains et en d'autres pays; mais ils gardaient pour eux les jeunes filles, qu'ils rendaient victimes de leurs brutalités.

C'est ainsi que ces hordes, passant la mer Caspienne et franchissant le Volga, vinrent s'établir le long de ce fleuve; les autres s'avancèrent sur les bords du Don; d'autres pénétrèrent plus avant, jusqu'aux Palus Mæotides; le plus grand nombre vint occuper la péninsule appelée alors la Khersonèse Taurique, aujourd'hui la Krimée, et ainsi de suite. Mais revenons à l'époque des premières invasions.

Fils d'Ezoukaï-Bayadour (khan des hordes mogoles), Témoutschine lui succéda à l'âge de treize ans. Sa jeunesse encourage des tributaires à se révolter. Il marche contre eux avec trente mille hommes, les remet sous le joug, et fait bouillir leurs chefs dans soixante-dix chaudières. Tel est le début de Témoutschine, qui, sous le nom de Gengis-Khan ou Tschinguis-Khan, va marcher de victoire en victoire, à travers les cadavres et les ruines, à la conquête du monde.

Ce n'était encore qu'un enfant, mais déjà cet enfant, dévoré d'ambition, a fixé pour jamais les règles de sa politique. Il sera terrible à ses ennemis, généreux envers ses amis, et se fera passer devant les nations pour un être surnaturel. Bientôt la terreur lui soumet les khans particuliers de toutes les hordes voisines : le seul Kéraït ose le braver, et le crâne de Kéraït vaincu devient la coupe de Témoutschine. Au sortir de cette victoire, l'innombrable armée des Mogols attendait ses ordres, quand un ermite prophète vint annoncer que Dieu donnait toute la terre à Témoutschine, qui dorénavant devait s'appeler *Tschinguis-Khan* (grand khan). L'armée applaudit

avec transport; les [illegible]gais de la Sibérie méridionale et les Yuours, ou Ongres, voulurent être ses sujets; le monarque du Thibet le reconnut pour souverain. Jusque là les Mogols avaient dépendu des Tatars Niutsché, régnant sur la Chine septentrionale; Tschinguis avait lui-même servi utilement ces princes. Alors il leur refuse avec insulte le tribut accoutumé; il franchit la grande muraille, se gorge de sang et de butin, et se retire avec de riches présens; puis il revient plus implacable et s'empare de Pékin, où, par un bonheur inattendu, un philosophe charme sa fureur, et sauve ainsi des millions de victimes. Ensuite, laissant à un de ses lieutenans le soin de réduire le reste des Tatars, il s'achemine vers l'Occident avec le gros de son armée. C'était Mahomet II qu'il voulait châtier. Il estimait Mahomet II; il lui avait même offert son amitié; mais, pour toute réponse, Mahomet avait égorgé ses ambassadeurs. Avant d'ouvrir les hostilités contre un si redoutable adversaire, Tschinguis-Khan voulut exalter le courage de ses troupes. Durant trois nuits il pria sur une montagne, et fit proclamer qu'il avait vu en songe un évêque chrétien vivant au pays des Ygours, qui, de la part de Dieu, lui avait promis la victoire; et, pour confirmer ce conte, il traita dès-lors les chrétiens avec bienveillance. La guerre entre les Mogols de Tschinguis et les Turks de Mahomet fut atroce et opiniâtre. Le Mogol triompha, et, pendant qu'il achevait et reconnaissait sa nouvelle conquête, il envoya deux de ses capitaines, Soudaï-Bayadour et Tschepnovian, s'emparer de Schamaka et de Derbent. Maîtres de la première, les Mogols, marchant vers la seconde, furent conduits par leurs guides dans des défilés où les enfermèrent les Alains, les Yasses et les Polovtzis. Gagnés par des présens, les derniers se retirèrent. Alors les Mogols battirent les autres, et ensuite les Polovtzis, qu'ils poursuivirent jusqu'à la mer d'Azof et aux frontières russiennes. Une foule de fuyards, poussant devant eux leurs troupeaux et traînant leurs familles éplorées, arriva bientôt à Kiiow, et c'est par eux, et de cette manière, que les Russiens apprirent l'existence et la venue des Tatars. Parmi ces réfugiés était le fameux Khotian, beau-père de Mstislaf-le-Brave, alors duc de Halicz. « Ils ont » pris notre pays, disait-il aux ducs russiens, de» main ils prendront le vôtre. »

Dès que la terrible nouvelle fut parvenue à Mstislaf, il courut à Kiiow, pour proposer une coalition générale contre des ennemis si formidables. Le conseil des ducs décida qu'on marcherait au-devant de l'ennemi. C'était Mstislaf qui avait surtout contribué à faire prendre ce parti, pour que le théâtre de la guerre fût porté hors des terres russiennes.

Au moment où les premiers corps de l'armée se dirigeaient sur Zaroub et sur l'île d'Arègues, sur le Dniéper, on vit arriver dix députés tatars. « Nous apprenons, dirent-ils, que, trompés par » les Polovtzis, vous venez nous combattre. Nous » ne vous avons fait aucun mal; nous voulons » seulement punir les Polovtzis qui sont nos es» claves. Nous savons que depuis long-temps ils » sont vos ennemis: soyez donc nos amis; écra» sez ces barbares et prenez leurs richesses. » On vit le piége, et on égorgea les députés. Les Mogols en envoyèrent d'autres qui rencontrèrent l'armée à Oleschié. Ceux-ci venaient reprocher aux Russiens le massacre des premiers, et déclarer la guerre: « Vous voulez la guerre, dirent» ils, eh bien, vous l'aurez! » Etonnés de cette audace, les ducs les renvoyèrent et attendirent les milices des différens duchés.

Des bandes de Polovtzis grossissaient encore l'armée campée sur les deux rives du Dniéper, lorsqu'on apprit que les Tatars approchaient. Le fougueux Daniel, fils de Roman, duc de Halicz, et quelques jeunes gens comme lui, coururent au-devant de cette troupe pour la reconnaître, et n'en parlèrent qu'avec mépris. Mais les hommes mûris par l'âge voyaient en tout ceci le commencement de graves événemens.

La renommée, en publiant les exploits des Tatars, excitait l'aventureuse bravoure de Mstislaf. Comme son père, il n'avait jamais été battu. Sans attendre que le gros de l'armée eût passé le Dniéper, il tomba sur un détachement tatar, l'extermina et fit un riche butin. Animés par ce premier succès, les Russiens s'avancent jusqu'à la Kalka (aujourd'hui Kaletz, près de Marioupol, gouvernement d'Ekaterinoslaw, non loin d'Azof). Là, le 31 mai 1223, l'avant-garde ennemie engage une escarmouche; bientôt le carnage fut horrible, et les Tatars remportent une victoire complète. Mstislaf, lui-même, vaincu et fuyant pour la première fois, fut poursuivi jusqu'au Dniéper, et regagna tristement Halicz. Le duc de Kiiow et ses deux gendres occupaient encore son camp retranché sur une colline, au bord de la Kalka. Après trois jours entiers d'inutiles assauts, les Tatars lui offrirent une capitulation honorable qu'il accepta, qu'ils jurèrent et qu'ils



Couronnement de Mendog Roi des Lithuaniens. 1252.

violèrent à l'instant même, en passant tous les Russiens au fil de l'épée. Un autre supplice attendait les trois princes, on les étouffa entre des planches, et ces planches, écrasant ces cadavres palpitans, servirent encore de table pour le festin triomphal des généraux tataro-mogols !...

Puis ces barbares s'avancèrent jusqu'au Dniéper, massacrant tout ce qu'ils rencontraient ; la soumission était inutile, ils méprisaient les processions qui allaient au-devant d'eux avec des prêtres en habits sacerdotaux et portant croix : « Les vaincus, disaient-ils, ne sont jamais les » amis des vainqueurs ; le salut des uns veut la » mort des autres. » Mais au milieu de cette épouvante générale, tout-à-coup ils se retirèrent. « Qui sont donc ces terribles étrangers ? disait- » on ; d'où venaient-ils ? où sont-ils allés ? Dieu » seul le sait, Dieu et les gens qui lisent dans les » livres ! » Irrité maintenant contre le roi de Tangut, Tchinguis avait rappelé ses bandes.

Déjà six années s'étaient écoulées depuis la funeste bataille de la Kalka, et les Tatars ne revenaient point, et les Russiens ne songeaient pas qu'ils dussent jamais revenir. Mais en 1229 des hordes, fuyant devant les Tatars, refluent dans la Boulgarie, et en 1237 les Tatars prennent et passent au fil de l'épée *la grande ville* des Boulgars orientaux, et, suivant de près la renommée qui les annonce, ils viennent à travers d'épaisses forêts envahir le duché de Rézan.

Tchinguis, toujours victorieux, était mort, laissant à son fils aîné Oktaï un empire immense, et le conseil de ne jamais traiter qu'avec les peuples vaincus. Oktaï avait envoyé son neveu Bati avec trois cent mille hommes pour conquérir les rives orientales de la Caspienne et les contrées adjacentes. Fidèle à cet ordre de son maître, Bati, arrivé aux frontières russiennes, députa aux ducs une sorcière et deux officiers. Cette étrange ambassade ayant rencontré cinq des ducs de Rézan, qui venaient reconnaître l'ennemi, leur demanda la dîme de tous leurs biens. « Vous aurez tout » quand nous serons morts, » répondirent les ducs ; et les députés allèrent faire la même demande à George II, qui ne les accueillit guère mieux, mais qui, sourd aux remontrances des ducs de Rézan, et s'estimant assez fort pour se défendre seul, refusa de les soutenir. Ceux-ci furent écrasés, leur capitale bloquée, prise de l'épée et réduite en cendres, et toute la province mise à feu et à sang. Moskou subit ensuite le sort de Rézan. George comprit alors sa faute, il alla camper au bord de la Sita, attendant des renforts. Cependant les Tatars investissaient Vladimir sur la Kliazma, qui fut prise et détruite le 7 février 1238. Quelques jours plus tard, un grand nombre de villages et de bourgs et quatorze villes subirent le même sort. George II et ses neveux allèrent donc contre les Tatars, mais ils furent vaincus et périrent sur le champ de bataille. Les Tatars se dirigèrent sur Novogorod-la-Grande ; mais informé positivement que sa défense serait nationale, c'est-à-dire énergique et populaire, Bati porta son armée sur Kozielsk ; il fut encore victorieux, et ramena ses troupes au bord du Don, chez les Polovtzis.

Lorsque les Mogols eurent suffisamment assuré leur domination jusqu'aux frontières, ils revinrent sur les Russiens. Fidèles à leur héroïque résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, les Kiioviens opposent une valeur opiniâtre à la rage des assaillans. Les vainqueurs massacrèrent tout sans pitié pour le sexe et pour l'âge ; la ville fut détruite.

A la suite de ce carnage, et après la conquête de Kamiéniec-Podolski, de Halicz et de Włodzimierz, les Tatars se partagèrent en deux armées : l'une, aux ordres de Bati, marche en Transylvanie et en Hongrie ; l'autre, commandée par Baïdar ou Péta et Kaïdan, prend la route de Pologne.

On comptait alors cinq cent mille hommes de troupes envahissantes, mais dans ce nombre il n'y avait que cent cinquante mille Tatars ; car, dans toutes ses conquêtes, Bati avait réparé ses pertes et même augmenté ses forces en enrôlant sous ses bannières une multitude d'hommes sans aveu, de différentes nations ; il les avait gagnés en leur promettant le pillage des pays qu'il se proposait de subjuguer. La vie aventureuse des Tatars était attrayante pour de pareilles gens : la victoire leur était fidèle, et la perspective du pillage et du viol, du meurtre et de l'incendie contribuait au plaisir et à la fortune de ces bandes demi-sauvages.

Quand vint le tour de la Pologne, ces hordes maintinrent leur réputation infernale. En 1240, elles traversèrent sans obstacles jusqu'à Lublin, et à Zawichost sur la Wistule. Leur butin fut considérable ; il sauva pour le moment le reste de l'État. Chargés de plus de dépouilles qu'ils n'en pouvaient traîner à leur suite, les Tatars se hâtèrent de les transporter dans les terres russiennes ; mais encouragés à de nouvelles rapines, ils revinrent sur leurs pas jusqu'à Sandomir, qu'ils prirent

d'assaut. Ils ravagèrent Wisliça et Skarbimiérz et se répandirent jusqu'aux portes de Krakovie. Ils emmenaient devant eux une foule d'hommes et de femmes enchaînés, tandis que Boleslas-le-Chaste, n'osant sortir de sa capitale, se contentait de prier le Ciel, pour qu'il prît la défense du pays que, lui, rendait si malheureux par son indolence.

Wlodimir, palatin de Krakovie, entreprit donc de combattre les Tatars. Il réunit près de Kalin tout ce qu'il put trouver de soldats. Il atteignit l'ennemi à Tursko, non loin de Polaniec, sur la Czarna. Il l'attaqua d'abord avec assez de bonheur; les Tatars se retirèrent, mais le nombre inférieur des Polonais n'était pas suffisant pour les poursuivre. Ils allèrent auprès de Siéciechow, se retrancher dans la forêt de Strzemeck; mais bientôt ils eurent honte d'avoir redouté les Polonais. Ils retournèrent donc à Sandomir, où ils se partagèrent en deux corps, dont l'un eut ordre de marcher vers Lenczyça et Sieradz, et l'autre vers Krakovie.

Ce fut en vain que quelques palatins, les croyant plus aisés à vaincre, levèrent des troupes et résolurent d'attaquer le détachement qui était entré dans le Krakoviat. Ils apprirent qu'Ilza, Prandocin, Rzeszow et tous les bords de la Kamionna étaient déjà ravagés. Ils se portèrent précipitamment à Chmielnik, près de Szydlow, et attendirent l'ennemi avec confiance dans la victoire.

Au lever du soleil, le 18 mars 1241, les Polonais, ayant aperçu les Tatars, s'avancèrent sur eux avec impétuosité; ils enfoncèrent les premiers rangs avant que les autres se doutassent de l'attaque; mais ceux-ci s'étant dépliés, renversèrent les Polonais, qui, se ralliant dans leur fuite même, revinrent à la charge et les rompirent à leur tour. L'opiniâtreté devint égale dans les deux partis, lorsque les Tatars fixèrent la victoire par le poids immense de leurs colonnes.

La terreur devint alors générale, et Boleslas osait se réfugier chez son beau-père, le roi de Hongrie, qui fuyait de son côté les Tatars. Ces deux princes se rencontrèrent dans les Karpates, ils prirent le chemin de la Moravie. Boleslas chercha un asile plus sûr dans un monastère de l'ordre de Cîteaux. Les Tatars, arrivés à Krakovie, échouèrent devant l'attaque de l'église de Saint-André, défendue avec un courage désespéré, mais ils mirent en cendres le reste de la ville. Ils attendaient avec impatience le détachement de Lenczyça, qui avait pénétré jusque dans la Kuïavie. Dès qu'il eut rejoint, ils prirent la route de Breslau.

L'alarme fut répandue dans toute la Silésie. Les chevaliers Teutoniques, les Moraviens, et tout homme armé se trouvèrent au rendez-vous, sous le commandement en chef du duc de Breslau Henri II le Pieux, de la vaillante race des Piasts, lorsqu'un jour on vit un nuage de poussière au levant, et bientôt après on aperçut les escadrons des Polonais fugitifs, qui accouraient à bride abattue. Leur chef, Sulislaw, s'élança vers Henri, en baissant respectueusement son sabre : « Noble seigneur, nous venons vous supplier de » nous permettre de combattre dans vos rangs. » Péta-Khan, qui semblait vouloir demeurer quelque temps en Pologne, après la malheureuse » bataille de Chmielnik, a tout-à-coup fait serment devant son idole de mettre à feu et à sang » toute la Silésie : si Dieu ne sauve pas la Silésie » par un miracle, il vaudrait mieux pour elle que » les flots de l'Oder, sortant de leur lit, la couvrissent tout entière. » Henri écouta ce messager de malheur avec le calme d'un héros, et se prépara à marcher; mais auparavant il voulut voir sa famille. Ce fut le 9 avril 1241, que Henri, déjà complètement armé, s'arracha des bras de sa femme en pleurs, de ses cinq enfans, qui embrassaient ses genoux. Il s'inclina devant sa noble mère, pour recevoir sa bénédiction. Tout-à-coup Hedwige se leva, comme frappée d'une inspiration subite : « Pourquoi demander une faible bénédiction à ta mère, mon Henri? s'écria-t-elle. » Le Père céleste t'a déjà béni, il t'a accordé les » grâces que sa main toute puissante peut répandre sur un mortel!... Oui, je vois déjà la » couronne du martyre rayonner au-dessus de ta » tête! Va donc, combats, souffre et meurs pour » ton Dieu et ta chère Pologne. Bientôt ta mère » te suivra, pour jouir avec toi des douceurs éternelles du paradis céleste. »

Le chemin que le duc avait à suivre passait devant l'église de Sainte-Marie, à Liegnitz; tout-à-coup un des saints de pierre, qui ornait extérieurement le dôme, se détacha et vint tomber en morceaux devant les pieds du cheval du prince. Henri leva les yeux avec calme vers l'édifice; mais Sulislaw, piquant vers lui, s'écria plein de trouble : « O » mon maître! défions-nous de ce présage, retardons autant que possible le jour du combat. » Henri répondit en souriant : « Si la chute » d'un toit ruiné pouvait signifier quelque » chose, il serait plutôt à croire que cette pro-

» phétie regardât les Tatars, dont l'empire touche à sa fin. Partez donc en avant, seigneur Sulislaw, et portez à l'armée l'ordre de se mettre aussitôt en bataille. »

Sur ces entrefaites, les Tatars avançaient et ravageaient partout; quand ils arrivèrent à Breslau, ils n'y trouvèrent que les restes malheureux d'une ville que ses propres habitans avaient incendiée plutôt que de la rendre à l'ennemi. Les femmes, les enfans, les vieillards, et la garnison de la ville s'enfermèrent dans une citadelle avec toutes les richesses du pays. Les attaques des Tatars furent vigoureusement repoussées, mais peut-être seraient-ils parvenus à se rendre maîtres de la place, si, une nuit, ils n'avaient pas vu l'air embrasé et des arcs de lumière qui, tombant sur l'horizon avec la rapidité d'un éclair, semblaient près de consumer toute leur armée. Ils crurent que le Ciel irrité voulait les punir de leur opiniâtreté à s'emparer de la citadelle de Breslau, et ils l'abandonnèrent avec précipitation. Ce phénomène, c'était une aurore boréale, que les barbares ne savaient point expliquer. Les Silésiens, étonnés, attribuèrent, comme de raison, cette soudaine évasion à un miracle.

Mais si la citadelle de Breslau échappait à la fureur des Tatars, la bataille de Liegnitz, livrée à 2 lieues de cette dernière ville, à Wahlstadt, près de la rivière de la Neisse, fut pour eux l'occasion d'une nouvelle victoire. Les Tatars étaient au nombre de cent mille, et l'armée de Henri ne comptait que trente mille hommes. Le 15 avril 1241, la bataille fut engagée. Tous ces guerriers couverts de fer se serrèrent comme une muraille, les lances se baissèrent d'un seul mouvement, et les chevaux eux-mêmes, présentant la pointe d'acier placée sur leur poitrail, semblaient s'apprêter à recevoir les Tatars, qui, comme le vent précurseur de l'orage, arrivèrent avec impétuosité, enveloppés dans un tourbillon de poussière, d'où s'échappaient des milliers de flèches.

Au fort de l'action, un homme inconnu courait d'un rang à un autre, et criait à haute voix, en polonais : *Fuyez; sauve qui peut!* Ces cris étranges jetèrent l'épouvante parmi les chrétiens. Henri, voyant que le moment suprême arrivait, et que la victoire lui échappait, s'ébranla à la tête de ses lourds escadrons, et se précipita sur le gros des Tatars. Leur khan trembla à son tour; le champ était jonché des cadavres de l'ennemi, lorsque tout-à-coup, avec son sabre, le khan donna le signal à son monde. En un clin d'œil, on vit derrière lui, sur une perche, une tête énorme et monstrueuse, qui vomissait des flots de flamme et de fumée par la bouche. Le vent, qui soufflait sur les chrétiens, apportait une odeur tellement infecte, exhalée par le monstre, que les chevaux et les hommes plièrent; alors les rangs des Tatars s'ouvrirent, et les projectiles destructeurs frappaient partout l'armée de Henri. Henri était là où le danger était imminent; tous ceux qui l'entouraient étaient tués, et parmi eux le brave Sulislaw. Déjà un païen saisissait la bride du cheval de Henri, pour le faire prisonnier, mais le sabre de Henri retomba avec force sur sa tête, et l'étendit sur le sable. Un autre s'attacha au bras gauche du duc, et, tandis que Henri levait son bras droit, couvert d'acier, comme le reste de son corps, le troisième lui enfonça sa lance sous l'aisselle, là où la cuirasse offre une ouverture. Le héros chancela sur sa selle, et tomba sous des milliers de coups.

La mort de Henri fut le signal d'une retraite désastreuse, et, comme Annibal à Cannes, qui mesurait par boisseaux les bagues des chevaliers romains morts sur le champ de bataille, les Tatars, pour savoir à combien se montait la perte des chrétiens qu'ils avaient tués, leur coupèrent à chacun une oreille et en remplirent, dit-on, neuf grands sacs.

Après la dévastation de la Silésie, les Tatars passèrent en Moravie, mettant tout à feu et à sang. De là ils allèrent en Hongrie, faire leur jonction avec Bati-Khan.

Pendant que l'indolent Boleslas V vivait caché dans l'étranger, Boleslas-le-Chauve, fils de Henri-le-Pieux, mort à Liegnitz, et le duc de Mazovie Conrad cherchaient à s'emparer de la royauté polonaise; mais Boleslas-le-Chauve ne séjourna que fort peu de temps à Krakovie, et se retira en Silésie, tandis que Conrad intriguait et opprimait le peuple. La nouvelle de cette révolution rappela enfin à Boleslas-le-Chaste ses devoirs de roi, il revint, en 1242, à Krakovie, et, après avoir ramassé quelques troupes, il défit Conrad, le 1er juin 1243, à Suchodol; mais ce dernier, ayant réuni de nouvelles forces, attaqua Boleslas et le défit à Jaroszyn ou Zaryszew, en 1246. Ce revers aurait eu probablement des suites funestes pour Boleslas, mais Conrad mourut l'année suivante (1247), et Boleslas s'affermit sur le trône. Avant de terminer le règne de Boleslas, avant de décrire les derniers événemens de ce règne si pâle et de cette époque si malheureuse,

nous citerons encore un fait relatif à Conrad.

Le moment était venu où Kasimir, fils de Conrad, devait conclure son mariage avec Constance, fille de Henri, duc de Breslau; en conséquence, Kasimir, accompagné de Jean Czapla, scolastique de Kuïawie et chancelier du duc, se rendit à Breslau. Kasimir, en revoyant sa future épouse, en devint tellement épris qu'il prolongea son séjour bien au-delà de la permission que son père lui avait donnée. Conrad irrité rappela Czapla dans ses Etats, sous le prétexte d'une affaire importante; c'était à Czapla qu'il avait imputé ce retard, et c'était lui qu'il accusait de quelques trames secrètes. Dès que le chancelier fut de retour en Mazovie, on lui fit subir la question pour lui faire avouer la prétendue conspiration, et ensuite on le pendit publiquement à Ploçk (1239). Agassie, femme de Conrad, qui conservait depuis longtemps un levain de haine contre le prélat, poussa son mari à ce crime, et c'est elle, c'est par ses ordres qu'on ajouta la torture à la mort.

Le clergé frémit d'horreur et d'indignation en apprenant le meurtre de Czapla, et il frappa le duc d'excommunication. Celui-ci, repoussé du sein de l'Eglise et voyant que ses crimes avaient un résultat tout contraire à celui qu'il attendait, chercha à se réconcilier avec les prêtres; en expiation et pour gage de son bon-vouloir, il donna la principauté de Lowicz à l'archevêque de Gnèzne, et l'archevêque s'engagea à payer annuellement un marc d'argent au trésor des ducs de Mazovie, pour reconnaître leur suprême autorité. Outre cela, Conrad octroya des immunités aux Eglises de Kuïawie et de Ploçk. Ces *générosités* aux dépens de l'Etat, ces impôts dont il accablait la Petite Pologne déjà si maltraitée par les Tatars, indignèrent le clergé et la noblesse. Conrad, pour se venger de ce qu'il appelait les malveillans, réunit une assemblée à Skalmiérz, sous le prétexte de garantir cette ville contre l'invasion des Tatars. Les seigneurs, en arrivant à l'assemblée, furent saisis, chargés de fer et transportés en Mazovie. Après deux mois de détention, ils parvinrent à s'évader.

Tandis que Boleslas traînait ainsi sa royauté, les États professant la religion grecque étaient sous la férule d'une affreuse oppression. En Asie, c'étaient les Mahométans ou les Latins. L'empire grec, brisé par les Croisés de la France et de Venise, n'avait pu conserver qu'une faible partie de son indépendance; les terres russiennes, subjuguées par les Mogols, obéissaient aux ordres des vainqueurs. Novogorod-la-Grande même s'y soumettait par l'intervention du grand-duc Alexandre-Nevsky (1258), qui les invitait à supporter l'influence tatare. Daniel Romanovitsch, duc de Halicz et d'autres terres russiennes, n'y échappa point (1245), et il se croyait heureux quand il ne voyait pas chez lui les baskaks, espèce de proconsuls tatars. Les peuples du rit latin, au contraire, se faisaient connaître par leur bravoure et leur prépondérance dans les croisades; et quoiqu'ils eussent combattu les ennemis du christianisme, ils ne comptaient pour rien leur triomphe, s'ils n'avaient converti les chrétiens grecs au culte catholique; mais l'intolérance ne convertit qu'à la superficie. La cour de Rome, se mêlant constamment dans la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, prouvait son immense suprématie et était toute fière de l'obéissance qu'on lui montrait. Innocent III paraissait régner seul sur toute l'Europe professant le catholicisme. Quand les invasions mogoles effrayèrent l'Europe, les successeurs d'Innocent cherchaient à organiser de nouvelles croisades; ils donnaient et distribuaient à volonté les pays et les peuples qui ne reconnaissaient pas leur pouvoir; ils menaçaient la horde d'or, et traitaient avec elle au nom des chrétiens. Le monde semblait être partagé en deux : tout s'effaçait devant les Mogols et les Latins. Ceux qui étaient opprimés ou menacés par les Mogols crurent que la milice latine et les papes seraient capables de les secourir efficacement; mais avec les secours, on imposait le catholicisme pour condition, et l'obligation de reconnaître l'autorité des papes, dans les deux pouvoirs spirituel et temporel. Toute l'attention du cabinet du Vatican était alors tournée vers les terres russiennes, et il ne doutait point de sa réussite.

Exposé à bien des tribulations pendant sa jeunesse, Daniel Romanovitsch finit enfin par gouverner paisiblement le duché de Halicz. Son inépuisable faculté de pardon satisfit les turbulans boïars. Il conclut tant d'alliances avec les nombreux ducs russiens, que Kiiow, qui avait passé par des malheurs inouis, finit par tomber sous sa domination. Dans ses démêlés avec la Pologne, il s'empara de Lublin, ce qui offusquait la cour de Rome. Cependant, malgré cette puissance, Daniel ne pouvait pas supporter sa soumission aux Tatars.

Toutefois, pour arriver à son but, il promit au pape de consommer son union avec l'Eglise

romaine. En conséquence Innocent IV expédia son légat, qui se rendit à Drohicryn, près Chelm, où il couronna Daniel : ainsi fut créé le royaume russien (1246). Le catholicisme n'était qu'un moyen pour Daniel ; il voulait des secours efficaces du pape ; il eût voulu non-seulement le titre de roi, mais un royaume fort et prépondérant, et le pape n'avait satisfait qu'à demi son ambition, car la puissance russienne jouait un rôle très-secondaire dans les destinées de l'Europe. Cependant Daniel ne négligea pas les alliances avec les croisés de la Pologne et de la Hongrie.

Quelques années après, la Litvanie se forma en royaume, par suite des événemens que nous allons formuler. Les croisés allemands, renforcés d'une foule d'aventuriers, en secourant les chevaliers Teutoniques et ceux du Porte-Glaive, opprimaient les peuplades païennes qui occupaient les contrées qui s'étendent de la Wistule au golfe de Finlande. Les deux confréries monacales, animées du même but et du même esprit de conquête et de rapine, se mirent, en 1237, sous les ordres du même chef ; ce chef était un de leurs grands-maîtres. Les Lotisches (Lotysze), les Kourons et les Prussiens étaient presque complètement subjugués. Une affreuse servitude, des bûchers toujours dressés sur plusieurs points, moissonnaient les Prussiens, victimes de la brutalité monacale.

Swientopelk, l'assassin de Leszek-le-Blanc, et son fils Mestwin, s'inquiétaient pour eux-mêmes en voyant la violence des moines armés ; ils prévoyaient un avenir de désolation si on ne les arrêtait dans leurs excès. A cette fin, le duc de Poméranie engagea les Prussiens à former avec lui une ligue défensive (1241), qui combattit pendant douze ans les Teutoniques et les Porte-Glaives, et si elle ne parvint pas à assurer l'indépendance des Prussiens, elle comprima la puissance de l'ennemi.

Entre la Prusse et la Kourlande, se trouve la Samogitie, qui du côté de l'est touche à la Litvanie. Ces deux peuples avaient la même origine ; ils formaient un même peuple, et si quelques mésintelligences s'élevaient entre eux, ils s'unissaient quand leurs intérêts communs étaient menacés au dehors. La Litvanie, plus éloignée de la mer, vivait tranquille et inconnue dans ses forêts impénétrables ; mais quand l'oppression étrangère vint à la menacer, elle se présenta fière et valeureuse sur la scène politique de l'Europe. Alors il n'y avait point de distinction ; les hommes étaient égaux ; libres et pauvres, ils se suffisaient à eux-mêmes ; selon l'usage païen, leurs femmes étaient esclaves ; cependant dans leur langue et même dans leurs idées religieuses, on voyait que l'influence du christianisme commençait à se faire sentir. Le dieu de la foudre, *Perkounas*, était leur principale divinité ; *Patrimpas* et *Poklus* (l'Enfer) avaient des autels à Romowe, en Prusse, et sur les bords de la Niéwiaza ; plusieurs autres divinités étaient les emblèmes du bien et du mal. Les waïdelotes, ou prêtres, chantaient des hymnes à la louange d'une gloire naissante, et le pontife des prêtres, kriwe-kriweyto, était l'oracle et le père du peuple.

Quand les Litvaniens quittèrent leurs forêts, ils se donnèrent des chefs et les appelèrent kniaz ou duc en langue russienne. Le titre et la dignité de duc étaient temporaires, et ce ne fut que dans les événemens postérieurs à ceux-ci que la Litvanie devint *grand-duché*.

La Litvanie se leva comme un seul homme quand il fallut repousser les Russiens en 1183. Une fois la lutte engagée, elle s'étendit du Dniéper à Novogorod-la-Grande ; mais quand arrivèrent les invasions des Tatars, elle repoussa avec plus de force les attaques des Russiens. Ryngold était un des chefs des Litvaniens, et résidait à Kiernow, sur la Wilia, et soutenait son autorité avec une vigoureuse énergie (1240).

Mendog ou Mindowe, fils de Ryngold, fut digne de son père, et peut-être le surpassa. Les neveux de Mendog, Towciwill, Wikind, Erdziwill, fils de Montwillo, firent la conquête de Poloçk, de Witebsk et de Smolensk. Ils adoptèrent la religion chrétienne et devinrent alliés des Russiens. Mendog, après s'être emparé à son tour de Slonim et de Nowogrodek, voulut gouverner seul toute la Litvanie et la Samogitie. Son ambition lui aliéna les esprits et causa une jalousie à ses neveux, qui grossit encore le nombre des mécontens. La position de Mendog se compliqua de plus en plus ; outre les ennemis dont nous avons parlé, il avait contre lui les chevaliers Teutoniques, ceux du Porte-Glaive et le roi russien Daniel.

Daniel, en formant une ligue avec les chevaliers, entraîna dans son parti les ducs litvano-russiens, les Jadvings, les Samogitiens, les Kourons et les neveux de Mendog. Avec de telles forces, il lui prit Slonim, Wolkowyski et d'autres

villes. Pressé et menacé sur tous les points, Mendog sentit qu'il ne pouvait plus résister; il eut donc recours à la puissance spirituelle, et le voilà promettant au pape qu'il se ferait chrétien. Le pape, qui trouvait Mendog de bonne prise, ne se le fit pas dire deux fois; il envoya son légat, qui couronna Mendog et sa femme Marte (en 1252). Cette cérémonie eut lieu près de Nowogrodek. Les principaux Litvaniens reçurent le baptême, et Mendog fut proclamé roi des Litvaniens.

Mendog serait resté fidèle à ses sermens, sans l'arrogance, l'avidité, l'ambition des chevaliers, qui lui suscitaient des embarras, ou lui faisaient subir des humiliations. La foi naissante de Mendog repoussa alors une religion qui avait de si infâmes interprètes, et ce fut aux païens qu'il redemanda des forces. Sa voix trouva de l'écho, toute la Litvanie et la Samogitie se serrèrent autour de lui, et les Prussiens, les Kourons, les Lotisches, les Soudaves ou Jadvings, vinrent grossir ses rangs. Dans ce combat acharné, la Mazowie, la Livonie, Nowogorod-la-Grande, Smolensk et Czerniéchow, furent tour à tour conquises ou pillées.

Tandis que ces contrées, mi-partie païenne et chrétienne, étaient le théâtre de guerres incessantes; tandis que les deux royaumes latins de Russie et de Litvanie s'élevaient et tombaient comme par enchantement, Daniel provoquait une nouvelle invasion des Mogols, et, victime lui-même de son imprévoyance, était contraint de se réfugier en Hongrie; alors les Tatars, avec leurs crimes, se répandirent sur toute la surface du pays.

Conduits par Telebog et Nogaï, ils se portèrent à la fois sur Zawichost et Sandomir. Le 2 février 1260, cette dernière ville devint victime de leur barbarie.

La destruction de la ville de Sandomir et le massacre de ses habitans appartiennent aux annales de la barbarie tatare. Quand les envahisseurs virent que la Wistule était entièrement prise par les glaces, ils attaquèrent cette ville, et comme elle était dénuée de protection, ils ne tardèrent pas à s'en emparer; mais le château fort, où s'étaient renfermés tous les habitans avec leurs richesses, et toute la garnison avec son matériel, présenta plus d'obstacle; la défense fut vigoureuse. Les Tatars, après plusieurs attaques, invitèrent la garnison à capituler, et promirent solennellement de respecter les biens et les personnes si on leur livrait l'or, l'argent et tous les trésors. Krempa, staroste de Sandomir, après avoir pris l'avis de ceux qui l'entouraient, accepta la proposition des Tatars, il ne pouvait penser qu'une ruse d'enfer se cachait sous ces paroles de paix. Et pour terminer cette affaire, il se rendit lui-même, accompagné de son frère Zbigniew et de quelques braves, au camp des Tatars. A peine ont-ils pénétré dans cette enceinte maudite, que les barbares se jettent sur eux et les massacrent avec tous les raffinemens d'une monstrueuse cruauté; mais ce n'était point assez pour leur soif de crimes, ils coupent la tête aux malheureux qu'ils ont assassinés, les mettent au bout de leurs piques et les présentent à la vue des assiégés. L'effroi, la douleur des Polonais furent au comble; accablés par ce coup imprévu, ils oublièrent leur propre sûreté : les soldats quittèrent leurs postes et vinrent se joindre aux groupes qui se formaient sur la plate-forme. Les portes extérieures restèrent sans défense, et les Tatars profitèrent de ce moment pour pénétrer dans le château; tout fut passé au fil de l'épée, hommes, femmes, enfans, vieillards, tout fut impitoyablement massacré. Insatiables de carnage, ils se portèrent ensuite dans la ville, ils égorgèrent quarante-neuf Dominicains du couvent de l'église Saint-Jacques. Toute la chrétienté tressaillit d'horreur à cette nouvelle, et le pape Boniface VIII, en commémoration des victimes, fit célébrer le 2 juin une messe expiatoire; le pape consacra cet événement, dont le souvenir est encore vivant dans le pays. Ils se partagèrent ensuite en plusieurs bandes, traversèrent la Petite-Pologne, et brûlèrent impitoyablement la ville de Krakovie. Le roi Boleslas n'eut que le temps de se sauver; mais quand les Tatars se furent retirés, il rentra dans Krakovie.

Les invasions tatares se renouvelèrent dans les années suivantes, mais avec moins de cruautés, car l'unité de la grande horde commençait à s'ébranler, et bientôt elle se divisa en plusieurs chefs. La horde de Kaptschak s'établit définitivement près de la mer Caspienne, du Volga et du Don, et elle se montra la plus hostile et la plus menaçante à la Slavonie. La Russie-Rouge était plus à l'abri de leurs invasions, et elle resta donc aussi indépendante que la Pologne. Après la retraite de Telebog et de Nogaï, Daniel et Mendog touchaient au terme de leur carrière, et avec eux ils entraînaient les Jadwings (1263—1266).

L'infortunée nation des Jadwings ou Soudaves (aujourd'hui Podlaquie), agitée par les intrigues

des chevaliers Teutoniques, abandonnée des Polonais, envahie par les Russiens, et repoussée par les Litvaniens, devint en butte à la haine de tous ses voisins; les Polonais l'accablaient de leur supériorité, et pour détruire enfin les prétentions que ce peuple pouvait encore garder, Boleslas-le-Chaste se mit à la tête d'une armée, et lui livra bataille le 23 juin 1264, dans les environs de Lukow et de Siedlcé; cette bataille fut décisive, et les Jadwings furent exterminés. La Podlaquie se dépeupla; quelques débris des Jadwings se retirèrent en Litvanie, et chez les chevaliers Teutoniques; depuis, ils tâchèrent de s'incorporer à l'armée litvanienne, mais c'en était fait de ce peuple turbulent et envahisseur, les Polonais en avaient fait justice. La Podlaquie, dépeuplée comme nous l'avons dit, devint une colonie mi-partie polonaise et litvanienne.

Après la mort de Daniel (1266), ses Etats furent partagés. Halicz tomba entre les mains de Swarno, cousin de Daniel; cependant Wasilko, frère du feu roi, exerçait une sorte de suprématie sur Swarno, en régnant sur Wlodzimierz. Swarno, avide et ambitieux, s'unit à la Litvanie, et déclara la guerre à la Pologne. Les armées belligérantes se rencontrèrent sur les bords de la Piéta. Le 19 juin 1266, les Polonais remportèrent la victoire après une sanglante bataille. La Pologne, avec un triomphe de plus, pouvait espérer quelques momens de tranquillité du côté des terres russiennes.

Revenons à la Litvanie. Mendog, ce premier roi de la Litvanie, lui qui porta si haut la gloire militaire de sa patrie, se laissa éblouir par ses succès; il crut que rien ne pourrait ébranler sa puissance, et une femme trancha le fil de cette grande destinée. Voici le fait : Mendog n'était point insensible aux charmes du beau sexe, il vit la femme de Doumont, duc de Zanalszow, il la vit, en fut épris et l'enleva; Doumont, pour venger cet outrage, assassina Mendog (1263). Stroynat, duc de Samogitie, avait été le complice de ce crime. La Litvanie perdit de sa force par la mort de Mendog, et cependant elle était encore la terreur de ses voisins.

Tschoukhons (Czuchoncy), Finlandais, Lapons pliaient les genoux devant la puissance monacale, et les Prussiens et les Soudaves avaient succombé dans la lutte; mais la Litvanie demeura victorieuse, et repoussa loin d'elle toutes les humiliations, et dans elle se réfugiait l'indépendance du paganisme. Plus la position de la Litvanie était désespérée, plus sa résistance était ferme et glorieuse. Les Russiens étaient le seul peuple qui exerçât sur elle une sorte d'influence, influence salutaire et non oppressive; car leur culture civilisait les Litvaniens, et répandait le christianisme par la fraternité.

La mort tragique de Mendog ne devait pas rester sans vengeance; la Litvanie se souleva contre Doumont, et celui-ci se réfugia à Pskow; là il soutint plusieurs siéges et se défendit vaillamment (1266—1299).

Woysielko, le fils de Mendog, malgré sa vocation chrétienne et l'état de moine qu'il avait embrassé, se présenta pour venger son père. Son nom, ses droits, la cause qu'il défendait, allumèrent la guerre civile, et la Litvanie fut ravagée en tout sens. Woysielko fut tué à Wlodzimierz, et Troïden et quelques autres ducs se partagèrent le pays en 1283. Kiernow, Krewo, Troki, Nowogrodek, Slonim devinrent la proie de ces ducs. Et les choses ne commencèrent à prendre un autre aspect que quand Lutawer, et surtout son fils Witenès, saisit de sa main puissante le glaive de Mendog; alors la Litvanie releva fièrement la tête.

Pendant que ces événemens se passaient, Wasilko et Swarno étaient morts en Russie-Rouge, et Léon Danielovitsh gouvernait le vaste territoire qui s'étend de l'embouchure du Dniester au San; mais ce prince était bien inférieur à son père qui avait fondé la ville de Léopol (Lemberg Lwow). La culture latine répandait ses bienfaits dans ce pays; par la suite les ducs de Mazowie devinrent par des mariages les alliés des ducs russiens, et la Russie-Rouge passa sous la domination de la Mazowie, et demeura toujours, et par succession, possession de la Pologne, comme nous le prouverons en son lieu.

Au travers de ces complications, au travers de ces intérêts communs et pourtant divisés, la Pologne, avec sa force vitale, succombait, faute d'un homme qui sût s'emparer de ses destinées. Le pouvoir germanique cherchait à saper dans leurs fondemens ses institutions nationales, et à lui enlever ses belles provinces. La fertile Pologne, son commerce, son industrie nourrissaient les migrations allemandes; les villes étaient encombrées par ces étrangers, qui abusaient d'une loyale hospitalité, et les deux capitales de la Grande et de la Petite-Pologne, Posen et Krakovie, étaient plus allemandes que polonaises.

Les membres de la nombreuse famille des

Piasts, pour maintenir la nationalité léchite, empruntaient des fonds aux Allemands, et leur donnaient en échange, pour garantie, des districts entiers et des villes, de sorte que toute la rive gauche de l'Oder, nommément Lubus, Crossen, la Luzace et Zantok sur la Netze, se trouvèrent gérées par les Allemands. Dans le vrai, l'empire d'Allemagne n'était pas à redouter pour la Pologne, mais elle avait des ennemis mortels dans le Brandebourg et dans la Bohème.

Les colons étrangers qui encombraient les villes y exploitaient leur industrie, et prétendaient acquérir le droit de former un gouvernement à part. Ils obtinrent d'être régis par les lois teutoniques, c'est-à-dire par les lois de la Saxe et de Magdebourg (1250-1257). Magdebourg donna son nom aux lois qui eurent force d'exécution dans les villes de la Grande et la Petite-Pologne, mais la Poméranie resta sous l'obligation des lois de Lubeck et de Srzedz. Dans cette confusion législative, des lois spéciales régissaient les chevaliers Teutoniques. Les empereurs d'Allemagne avaient la haute main sur les Teutoniques; leur achat, leur garantie, n'étaient valables que s'ils étaient confirmés par les empereurs; cette influence devint telle, que le duc de Stettin finit par s'y soumettre. La Pologne n'a jamais été soumise aux Romains, qui, parmi tout le mal qu'ils ont fait au monde, ont du moins établi, dans les villes qu'ils avaient conquises, le gouvernement municipal. Ce sont les restes de ces municipalités, qui au milieu de l'esclavage universel, dont la féodalité menaçait l'Europe, ont laissé subsister la liberté des personnes dans les villes. Ce sont eux qui ont préparé la fondation des républiques d'Italie, et qui, portés en Allemagne par les empereurs saxons, y ont fait prospérer des villes libres. C'est à leur exemple que, dans les principales villes de Pologne, formées par l'industrie des Allemands, quelques municipalités se sont introduites avec le droit de Magdebourg.

Quand on médite et approfondit l'histoire de la Pologne, on voit que son patriotisme, son esprit national a survécu à tous les revers, a résisté à tous les piéges de l'étranger; rien n'a diminué, rien n'a terni cet ardent amour de la patrie, et si le pays succombe, il lui survit plus dévoué et plus fervent. Cette lutte entre les usages étrangers et le maintien des coutumes nationales pourrait expliquer comment la Pologne, avec tous les élémens qu'elle possédait pour former une grande nation, flottait si long-temps entre une administration irrégulière et un gouvernement mal organisé. Quoique la terre en Pologne n'a eu pour propriétaire que le noble, livré à des préjugés politiques et aux impulsions d'un caractère guerrier, et pour cultivateur que l'esclave qui ne pourrait avoir l'intelligence productive, toutefois, il faut observer que ce qui conserve de la dignité et de la moralité à l'esclave polonais, c'est qu'il fut toujours attaché à la terre et non à la personne du noble. Aussi conserva-t-il toujours dans son esclavage l'énergie de l'âme et la noblesse de la race humaine. Dans les luttes que la Pologne eut à soutenir jusqu'à nos jours, sa nationalité demeure impérissable; elle franchit les siècles; sa nationalité et le sentiment républicain sont presque une seule et même pensée. Toutes les combinaisons qui tendraient à désunir ce qui est uni dans le cœur de chaque Polonais, ne pourraient être que transitoires. Dix siècles de gloire sont un sublime exemple que la Pologne ne peut oublier, on ne change point la nature des choses; de tout temps, au travers de tous les événemens, le caractère national polonais a été le même; la Pologne se résigne, parce qu'elle est forte d'espérance et de volonté.

Le règne de Boleslas-le-Chaste fut une suite de malheurs, et ces malheurs réagissaient sur tout le Nord et l'Orient. Cependant quelques améliorations industrielles sont dues à ce règne; c'est en 1251 qu'on organisa l'exploitation des salines de Bachnia, et en 1252 celle de Wieliczka. Ces salines étaient découvertes au XIe siècle, mais on n'avait pas su profiter de cette richesse nationale avant Boleslas. Ce roi fonda l'évêché de Luçk, et obtint du pape Innocent IV la canonisation de Stanislas, évêque de Krakovie, assassiné en 1079 par Boleslas-le-Hardi. Deux siècles après cet événement, on fit une narration pompeuse des miracles du saint, mais l'impitoyable histoire en fit justice.

Kunégonde, femme de Boleslas-le-Chaste, fixa sa résidence à Sandecz ou Soncz, au pied des Karpates. Elle mourut le 24 juillet 1292, après avoir donné trente villages au couvent des religieuses de Saint-François. Boleslas régna cinquante-deux ans, en comptant les quinze années où la régence gouvernait en son nom. Homme nul et médiocre, roi incapable, ce demi-siècle ne laissa à la Pologne qu'un roi de plus; Boleslas ne sut rien faire ni pour le bien, ni pour la gloire de son pays. Il mourut le 7 décembre 1279, et fut inhumé à Krakovie.

MUSIQUE.

COUP-D'OEIL HISTORIQUE

SUR LA MUSIQUE RELIGIEUSE ET POPULAIRE EN POLOGNE.

Les Chrétiens ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme ; les autres la dirigent vers telle ou telle idée, celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence et change en entier la disposition intérieure. *Corinne*, **par Mme DE STAEL.**

By Music, minds an equal temper know,
Nor swell too high, nor sink too low.
If in the breast tumultuous joys arise,
Music her soft, assuasive voice applies ;
Or, when the soul is press'd with cares,
Exalts her in enliv'ning airs.
Warriors she fires with animated sounds;
Pours balm into the bleeding lover's wounds :
Melancholy lifts her head,
Morpheus rouzes from his bed,
Sloth unfolds her arms and wakes ;
List'ning Envy drops her snakes;
Intestine war no more our Passions wage,
And giddy Factions hear away their rage.

But when our Country's cause provokes to Arms,
How martial music ev'ry bosom warms !
So when the first bold vessel dar'd the seas,
High on the stern the Thracian rais'd his strain,
While Argo saw her kindred trees
Descend from Pelion to the main.
Transportet demi-gods stood round,
And men grew heroes at the sound,
Enflam'd wiht glory's charms :
Each chief his sev'nfold shield display'd,
And half unsheath'd the shining blade :
And seas, and rocks, and skies rebound
To arms, to arms, to arms !

AL. POPE, *Ode for Music on S. Cecilia's Day.*

Z daru Muzyki umysł równowagę trzyma,
I ani się zbyt płaszczy, ani zbyt nadyma.
Jeśli się w sercu radość odezwie burzliwa,
Łagodny dźwięk muzyki na ulgę przybywa ;
Gdy zaś dusza trętwieje pod nieszczęścia ciosem,
Muzyka cudotworczym orzeźwia ja głosem.
Ona piersi rycerza do boju zagrzewa,
I na dręczonych ranę swój balsam rozlewa.
Dla niéj to smutek wypogadza skronie,
Dla niéj się Morféj rad ze snu ocuca,
Lenistwo wyciąga dłonie,
A zazdrość węże porzuca.
Zażarte braci zbliżają się serca,
I miecz swój ostry upuszcza morderca.

Lecz gdy wezwie do boju narodowa chwała,
O jak na dźwięk marsowy każde serce pała !
Tak piérwszy korab kiedy krajał morskie tonie,
Boski Orféj na sztabie śpiéwał rym wspaniały,
Wzruszone jodły na Pelionie,
Zewsząd do morza zbiegały.
Zachwyceni do koła słuchali rycerze,
A zapalając dusze ku sławie dźwięk błogi
Ludzi zamieniał w pół-bogi.
Podnieśli siedmioskórne na barkach puklerze,
Na pół dobyte miecze błyskały w ich dłoni :
A nieba, morza i skały,
Radośnym okrzykiem brzmiały
Do broni, bracia, do broni !

J. KRUSZYNSKI.

La Pologne fut le premier peuple qui fit briller le flambeau de la science sur la vaste étendue du territoire slave. Ses habitans guerriers, laboureurs d'abord, s'adonnaient peu à la culture des arts ; mais quand le christianisme commença à se répandre, l'harmonie de la pensée, le génie poétique se révéla, et la musique prit naissance. Dès le xe siècle, nous voyons saint Adalbert, archevêque de Gnèzne, composer des chants sacrés pour les troupes polonaises qui

combattaient les Poméraniens et les Prussiens païens. Un hymne de saint Adalbert : *Boga Rodziça, mère de Dieu*, a été pendant long-temps le chant du combat des Polonais.

Saint Adalbert ou Albert (Sw. Woyciech), évêque de Prague, et ensuite archevêque de Gnèzne, première capitale des Léchites, naquit en 939. Il prêcha la religion chrétienne en Bohême et ensuite en Pologne. L'église de Gnèzne possède le tombeau d'Adalbert, et chante encore l'hymne qu'il composa. Comme sur plusieurs questions qui appartiennent aux époques reculées, les historiens polonais ne sont pas d'accord sur l'origine du chant *Boga Rodziça;* il paraît certain cependant qu'il fut composé vers le milieu du xe siècle, car on le retrouve dans les traditions populaires et dans les cérémonies religieuses de Gnèzne et de Dombrowa ; mais ce n'est qu'au xve siècle qu'il fut noté tel qu'il est conservé dans l'ancienne bibliothèque des Zaluski. Les paroles qui accompagnent le chant sont écrites en l'ancienne langue slave, qui a plus de rapport au bohème qu'au polonais de nos jours. Le rhythme de la musique est irrégulier; c'est une espèce de plain-chant altéré sans doute par l'usage. Quoi qu'il en soit, cette première période de l'art musical est du plus haut intérêt.

Le savant Gerber attribue également à l'archevêque compositeur un autre psaume dont la notation paraît dater du xIIe siècle. Plus tard, les époques les plus remarquables de l'histoire de Pologne ont été consacrées par des chants religieux, nationaux, gais ou mélancoliques : ainsi le retour du roi Kasimir Ier en 1041, *chant d'allégresse;* la mort de la reine Ludgarde en 1283, mélodie triste et touchante. A cette époque, où le peuple faisait lui-même sa musique, ses sentimens étaient le foyer de ses inspirations.

Avec les progrès de l'art vinrent les poètes sacrés et lyriques, qui vouèrent leur muse aux grands événemens nationaux : les uns chantaient la gloire des guerriers; les autres invoquaient la Vierge, patrone des destinées futures de la Pologne. Les chants sacrés, les légendes du temps étaient la source toujours vive et toujours féconde où s'inspirait leur génie. Le christianisme tempéra le caractère fier et belliqueux de nos ancêtres; et la poésie et la musique, son inséparable sœur, répandirent leur douce influence dans les mœurs, et hâtèrent le moment de la civilisation.

Ces chants primitifs, qu'on retrouve épars dans les annales du pays, sont un indice du caractère particulier de chaque époque. On voit l'influence immense du christianisme : la tendance, la direction des esprits est toute pieuse ; le ciel l'emporte sur la patrie. Peu de chants populaires appartiennent à cette époque, et encore ils ne nous sont venus que par tradition; mais, en revanche, la fécondité est grande en psaumes, en cantiques, litanies, kolenda (*chant de Noël*). Le psautier de Valentin Passerinus ou Wrobel, publié, en 1583, avec un texte latin et polonais, forme la première époque de la musique religieuse en Pologne. L'Église catholique était alors toute puissante : les fidèles s'assemblaient en grand nombre dans les églises pour louer le Seigneur ; la voix du prêtre faisait entendre les litanies, et le peuple répondait à l'unisson par cette parole grave et touchante qui renferme le mystère et la source de nos consolations :

MISERERE NOBIS.

Je ne connais rien de plus imposant que les effets de l'unisson dans la musique d'église ; l'harmonie, avec sa puissance pénétrante, ne produit souvent pas cette impression profonde, ce recueillement soudain qui transporte l'âme vers l'Être Suprême. La religion catholique a donc rendu un grand service à la musique, en consacrant l'usage des messes chantées. Le son de l'orgue, *organum*, semble le divin écho de la prière ; cet instrument majestueux semble avoir été créé par Dieu lui-même pour être l'organe de sa parole divine sur la terre.

> Seigneur ! dans ta gloire adorable,
> Quel mortel est digne d'entrer?
> Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
> Ce sanctuaire impénétrable
> Où les saints inclinés, d'un œil respectueux,
> Contemplent de ton front l'éclat majestueux?
>
> J.-B. ROUSSEAU.

Le xvIe siècle était, pour la Pologne, l'âge d'or des sciences, de la littérature et des arts. Un grand nombre d'hommes célèbres l'ont illustrée. Philosophes, mathématiciens, orateurs, poètes, musiciens, tous rivalisèrent de talent et de zèle. Parmi les musiciens, je citerai en première ligne : Jacques Lubelczyk, ou de Lublin, traducteur du psautier de David, poète et musicien; Valentin Brzozowski, ou de Brzozow, mort en 1570, qui publia des chants religieux à Thorn en 1551-1553.

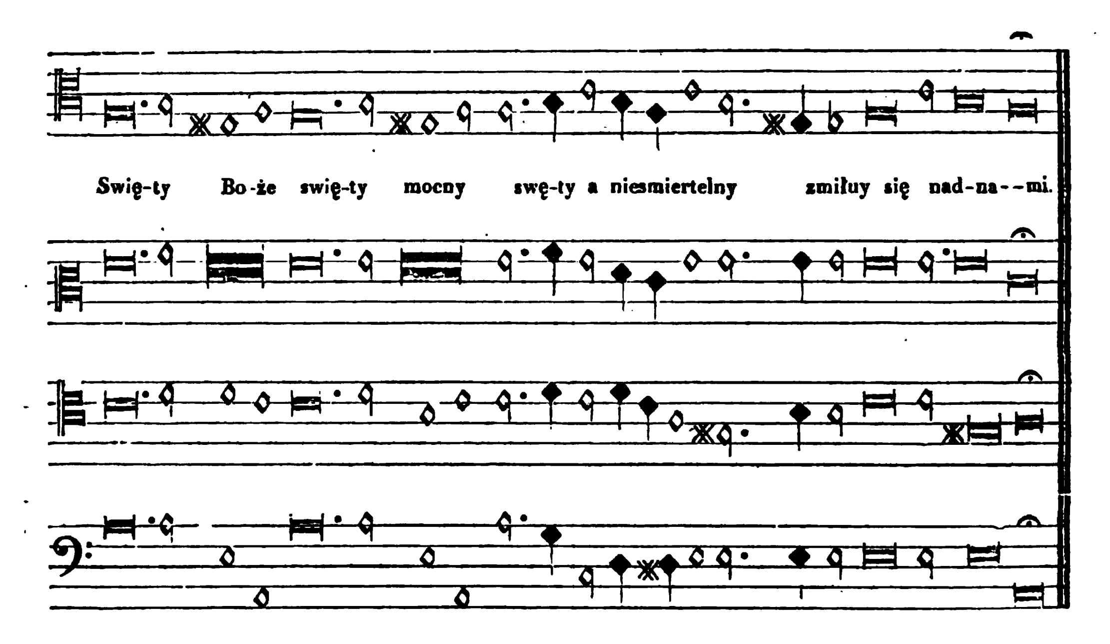
Wenceslas Szamotulski, directeur de l'orchestre de la cour du roi Sigismond-Auguste, était non-seulement grand musicien, mais il était versé dans la philosophie et dans les mathématiques. Il composa des chants sacrés et les Lamentations de Jérémie, qu'il mit en musique; ces deux productions lui acquirent la réputation d'un savant compositeur. Orzechowski, un des écrivains du grand siècle de la Pologne, dans son panégyrique de Sigismond-Auguste, parle en ces termes de Szamotulski :

Et cum illi (Catharinæ) *sacramentum Christi Dei nostri archiepiscopus communicasset, illud sacrum nuptiale fuit peractum quod Joan. Virbkovio, chori regii magistro, tanto vocum concentu a symphoniacis modulatum fuit, ut non Josquini modo Belgici, neque Adriani cantores Gallici, sed Musæ ipsæ novem suo cum Apolline ad cantum illorum siluissent oblitæ cytharæ plectrique. Fecerat autem modos Venceslaus Samotulinus regius musicus, cui ad summam artis præstantiam nihil præter vocem defuit.* »

« Et au moment où l'archevêque administra à Catherine le Saint-Sacrement, on commença la cérémonie nuptiale; on entendit alors un chant d'une harmonie tellement admirable, que non-seulement les Josquin de la Belgique et les Adrien de la France, mais les neuf Muses et Apollon se seraient tus et auraient oublié leurs harpes et leurs cythares. Cette musique était sous la direction de Jean Wirbkowski, maître de chapelle du roi, et le chant était composé par Wenceslas Szamotulski, à qui il ne manquait que la voix pour atteindre toutes les perfections de l'art musical. »

Nicolas Gomolka, qui vivait sous le règne d'Etienne Batory, est auteur de mélodies très-remarquables du psautier polonais. J'y reviendrai dans le courant de cet article. Martin Léopolita, ou de Léopol, organiste du roi Sigismond-Auguste, composa pour l'église les chants intitulés : *Une année entière*. Le jésuite Jean Brandt est auteur de chants polonais et latins. Christophe Klabon, musicien attaché à la cour du roi Etienne Batory, fit la musique d'une cantate en l'honneur de la campagne de Moskovie; les paroles sont du célèbre poète Jean Kochanowski. Le jésuite Sigismond Lauxmin, savant historien, fit un ouvrage en latin, *Ars et praxis musica*. Brocki, ou Broscius, philosophe, mathématicien, docteur en médecine, astronome, poète et musicien, enrichit la littérature de plusieurs ouvrages fort importans; divers dans les sciences et dans les arts, il fut toujours supérieur; sa théorie sur la musique et son ouvrage : *An diapason salvo harmonico concentu per æqualia septem intervalla dividi possit vel non*, *Dissertatio*, sont très-remarquables. Martin Kromer, évêque de Warmie, historien, mathématicien, homme d'Etat, a produit plusieurs ouvrages théoriques sur la musique, entre autres : *De concentibus musices quos chorales appellamus*, et *Musica figurata*, qu'on imprima avec un petit ouvrage de Sébastien de Fulsztyn, intitulé : *Opusculum musices noviter congestum*, et publié à Krakovie en 1534. Enfin, Grégoire Libon de Liegnitz est auteur de *Musicæ laudibus oratio*, publié aussi à Krakovie en 1540. Après tous ces savans théoriciens et compositeurs, nous devons citer leur contemporain Jean Kochanowski, le prince des littérateurs polonais; nous le regardons, à juste titre, comme un de nos meilleurs poètes lyriques, et il a surtout excellé dans la poésie sacrée. Kochanowski était doué d'une imagination vive et ardente; mais la simplicité de ses goûts lui faisait préférer le charme de la vie intérieure, la douceur du repos aux honneurs de la cour. Ce poète nous a laissé une traduction des Psaumes de David et une des Lamentations de Jérémie; elles sont supérieures à toutes les autres. La traduction des Lamentations devint populaire en Pologne ; Tobias de Sandomir, qui possédait une très-belle voix, chantait les Lamentations à l'église les jours de cérémonies. Jamais poète ne fut si bien secondé; on disait de Tobias que ses chants étaient si suaves, qu'il surpassait les sirènes dans l'art d'enchanter l'esprit de l'homme.

Le génie de Jean Kochanowski se plie particulièrement à la poésie lyrique, il coupe ses vers avec une grâce et un naturel qui n'appartient qu'à lui. *Les Regrets* (Treny) sur la mort de sa fille Ursule sont écrits avec un sentiment de douleur pénétrante; chaque parole est une larme qui vient du cœur, et qui va au cœur. Kochanowski composa un grand nombre de chants religieux, cantates, psaumes, etc., etc., qui ont été adoptés par l'Église, et sont devenus populaires. Le beau psaume, *Quiconque se soumettra à la Providence du Seigneur* (Kto sie w opieke podda panu Swemu), est une admirable prière; tous les Polonais la savent de mémoire, et plusieurs fois elle a été mise en musique. Le psaume des supplications, dont nous donnons ici le premier verset à quatre parties, est un de ceux que les fidèles chantent à l'église, pour implorer l'assistance du Tout-Puissant dans les grandes calamités. Ce fragment du psaume des supplications est extrait des cantiques du XVI[e] siècle, dont la musique est attribué à Martin de Léopol.



L'ouvrage de Nicolas Gomolka, composition du XVIe siècle, est d'un extrême intérêt. L'auteur a mis en tête une épître dédicatoire à l'évêque de Krakovie, Myszkowski, puis une épigramme en vers latins sur ses Mélodies, dont plusieurs sont à quatre parties. Il dit, dans sa dédicace, qu'il a tâché d'être simple et facile, et qu'il a composé sa musique pour que tout le monde pût la chanter; et si l'évêque, ajoute-t-il, daigne la recevoir avec bonté, ce sera un encouragement pour en faire à l'avenir de meilleure, et plus digne de son illustre protecteur.

Zielinski, musicien de l'archevêque de Gnèzne, Baranowski, a beaucoup composé pour l'Eglise (1620); il est auteur de deux volumes de chants sacrés à quatre parties.

Lorsque la réforme pénétra en Pologne, les Calvinistes adoptèrent la musique française pour leurs psaumes. L'abbé Mathieu Rybinski publia alors une traduction des Psaumes de David, sur les mélodies de Marot; l'Eglise réformée prit aussi à la Bohème beaucoup de ses hymnes et de ses chants sacrés. Les frères Bohèmes Hussites firent une édition magnifique de tous ses psaumes en 1535, à Szamotuly.

Sous le règne de Sigismond Ier, l'abbé Zaïonç, supérieur de la chapelle royale de Krakovie, établit, avec l'autorisation de Gamrat, évêque de Krakovie, des chœurs pour chanter tous les jours des messes en musique. Son collége était composé d'un curé, neuf vicaires et un élève, tous musiciens. L'abbé Zaionç organisa ses chœurs d'après la manière italienne, et son talent musical était tel, qu'il parvint à faire exécuter sans accompagnement les morceaux les plus difficiles de Palestrina.

Après avoir donné cet aperçu sur la musique d'Eglise, je vais montrer quelle a été son influence sur la vie intérieure et sur la musique populaire.

Nous voyons d'abord un certain genre conventionnel se glisser dans la musique de salon; les madrigaux, les pièces fugitives, les dialogues panégyriques, les félicitations de noces, de naissance, prirent la place de la véritable et bonne musique, et arrêtèrent les progrès de l'art dans les siècles suivans. Ce genre bâtard, qu'on appelle de nos jours air varié, empiéta d'abord et fut à la veille de tout envahir; car les poètes lyriques, toujours en majorité en Pologne, se mirent à chanter, à célébrer pompeusement les vertus de leurs patrons et de leurs protecteurs, et s'associèrent les musiciens à qui ils avaient donné la rude tâche de réchauffer de leur génie ces productions éphémères. Cependant l'usage de chanter la Noël maintint les petits airs populaires appelés *Kolenda* (chants de Noël) que le peuple exécutait sous les fenêtres des châteaux, fort avant dans la nuit, la veille de la fête. Les airs de Kolenda ont le parfum du pays, c'est-à-dire un caractère tout national, et conservent une légère teinte religieuse; leurs

mélodies sont presque toujours suaves, régulièrement coupées, cadencées et faciles à mettre en harmonie. Rien n'égale le charme et la beauté de ces sérénades. Par la neige, et souvent par un froid de vingt degrés, des bandes nombreuses parcourent les campagnes, sous un ciel étincelant d'étoiles, à la lueur pourpre de l'aurore boréale, et chantent avec un enthousiasme qui ferait fondre les glaces du nord. Parmi les anciens Kolenda que les siècles nous ont conservés, nous citerons principalement *l'Ange dit aux apôtres* (Aniol pasterzom mowil). *Il gît dans la crèche* (w zlobie lezy). *Les pasteurs arrivent à Bethléem* (Przybiezeli do Betleem).

Dans les deux siècles qui suivirent la grande époque du XVIe siècle, l'abus du latin fit perdre à la poésie son caractère national, et la musique se ressentit de cette manie d'érudition; son style devint guindé, ampoulé et sans originalité. Il faut en excepter pourtant les compositions de l'abbé Grégoire Gorczycki, pénitentiaire de la chapelle du château royal de Krakovie (mort en 1734); ses belles compositions, écrites en style d'Eglise, n'ont jamais été publiées, mais on les exécute encore à l'église cathédrale de Krakovie. Ainsi le goût du beau ne se perdait pas tout-à-fait, les couvens, les congrégations religieuses étaient le sanctuaire des productions des grands maîtres de l'Italie; et les Bénédictins, avant l'abolition de leur ordre, avaient des maîtrises et des chœurs qui exécutaient les chefs-d'œuvre de Palestrina, de Jomelli et de Pergolèse. Les Jésuites et les Dominicains firent représenter à Krakovie des pièces à grand spectacle au XVIe siècle, mais la musique n'y occupait qu'un rôle secondaire.

Vers la fin du XVIe siècle, le goût de la musique instrumentale fit des progrès, et les grands seigneurs polonais, qui étaient appréciateurs des arts, entretenaient à leurs frais des orchestres nombreux. Les artistes et les compositeurs étrangers, trouvant appui et bonne réception en Pologne, venaient s'y établir. La reine Bona, Italienne de naissance, et femme du roi Sigismond Ier, attira à sa cour des artistes et des chanteurs italiens, qui mirent en vogue l'école classique italienne; c'est vers ce temps qu'on eut en Pologne la première idée du drame en musique, espèce de scènes dialoguées, tirées des sujets de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Sous les règnes de Sigismond-Auguste, d'Etienne Batory, et particulièrement sous celui de Sigismond III, l'affluence des artistes étrangers fut telle, que la musique perdit sa couleur nationale; on voulut être tout, et on ne fut rien. On imita l'école italienne, l'école allemande, et la mode, ce tyran, despote sans goût quelquefois, imposa dans les arts tout ce qui venait de l'étranger. L'émulation est chose excellente; l'enthousiasme pour ce qui est beau et bien, partout où il se rencontre, est la source du talent; mais l'imitation ne produit que médiocrité, c'est le terre-à-terre des arts.

A l'époque dont nous parlons, pour obtenir le brevet d'homme de génie, il fallait venir des bords de l'Arno, du Tage ou de l'Elbe, et nous voyons sous le règne d'Alexandre (XVe siècle) Henri Fink, Allemand, nommé directeur de la chapelle de la cour. Diomède Caton, de Venise, très-célèbre en son temps pour les compositions des airs de danse et des chansons, qu'il accompagnait avec le luth, est aussi appelé en Pologne. L'Italien Ades est membre de la chapelle de Sigismond III; Fulvio est chanteur de la même chapelle; Marco Scacchi, Romain, est maître de chapelle de Wladislas VI; Heinecius, Risendel, Quantz, Bach et tant d'autres, firent beaucoup sans doute pour la gloire musicale de la nation, mais leurs compositions ne purent prendre racine en Pologne, car la réforme et les disputes religieuses, qui en furent la suite, éloignèrent les ecclésiastiques polonais des compositeurs allemands.

La musique devint l'auxiliaire de l'art dramatique dans les pièces à spectacle jouées chez les Dominicains et chez les Jésuites à Krakovie; ces pièces étaient une espèce de dialogue en vers ou en prose, sur des sujets tirés de l'Ecriture sainte, avec des intermèdes de musique instrumentale; on y intercalait des airs en l'honneur de saint Grégoire (Gregoryanki), mélodies populaires pleines de simplicité. Ces dialogues étaient quelquefois très-longs, et le nombre des personnages variait à l'infini. Le plus ancien dialogue est de 1533, sans nom d'auteur; il commence au dimanche des Rameaux, et finit au mercredi saint. Les chantres des paroisses, qui jouaient ces pièces dans les couvens, allaient aussi dans les châteaux pour donner des représentations pendant le carnaval.

Avant l'introduction des Jésuites en Pologne (avant 1565), l'art théâtral se composait de trois genres, savoir : 1° dialogues représentés dans les écoles; 2° drame avec musique; 3° bacchanales (Maszkary Miesopustne). Les bacchanales furent défendues en 1603 par l'évêque de

Krakovie, à cause des protestans qui saisissaient avec empressement cette occasion de tourner en ridicule le catholicisme. Dans une de ces pièces, les acteurs se promènent en chantant dans une barque flamboyante; on voit le chœur des diables, la mer se change en enfer, et en même temps la musique se fait entendre derrière la scène Dans une autre pièce, la scène représente l'enfer: on aperçoit Judas au milieu des flammes, la musique se fait entendre, et Judas avance en chantant: *Ave rabbi, ia i drabbi*. Certes, les protestans avaient beau jeu en tout ceci, et l'évêque fut sage en leur ôtant cette joie.

Sous le règne des premiers Sigismonds, on représentait des tragédies à la cour. Jean Kochanowski écrivit sa comédie, *Odprawa poslow Greckich: Le départ des ambassadeurs grecs*, en vers et avec musique. Plus tard, un drame latin: *Ulyssis prudentia in adversis*, fut joué à Krakovie en présence du roi et de la reine. Wladislas IV fit venir de Paris l'opéra et les ballets, à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise de Gonzague, duchesse de Mantoue. M. de Guébriant, qui accompagnait cette princesse, dit, dans ses Mémoires, que l'orchestre, sous la direction de Marco Scacchi, exécuta des danses polonaises. Avant cette époque on ne parlait point encore de *la Polonaise* (Taniec Polski), dont la musique est tout-à-fait nationale.

Mais comme je l'ai dit précédemment, toutes les productions lyriques qui ont suivi le siècle des Sigismonds sont restées en dehors du caractère national de la musique, et la musique devint sans influence sur l'art dramatique. Les airs de saint Grégoire (Grégoryanki) sont les seuls qui réunissent toutes les conditions du chant populaire; mais la musique de ces airs nous manque, et je ne puis donner un exemple à l'appui de mon observation. Selon le savant Jérôme Iuszynski, les Grégoriennes étaient chantées le jeudi gras par les femmes krakoviennes, lorsqu'elles célébraient la fête nommée *Czomber babski*. Cette fête offrait un spectacle plein d'étrangeté. On se réunissait d'abord sur la place du marché de Krakovie, en face de l'Aigle-Blanc. Les femmes arrivaient en foule de tous côtés, divisées en compagnies et ayant à leur tête un chef qu'elles avaient nommé elles-mêmes. On parle d'une certaine Marina qui fut élue cinq fois *maréchale* ou présidente du *Czomber*. Son talent pour la poésie lui valut cet honneur. Elle composait les chansons qu'elle chantait. A un signal donné, la danse commençait: elle était toujours entremêlée de chants. Le sujet des Grégoriennes était souvent une satire contre les évêques ou contre les hauts fonctionnaires.

On peut conclure de ces données: 1° que la musique du moyen âge, celle qui appartenait aux masses, ainsi que celle du XVI[e] siècle, eurent une grande influence sur les airs populaires; 2° que l'Eglise catholique a popularisé plusieurs chants, notamment l'hymne de saint Adalbert, les chants sur la mort tragique de saint Stanislas, évêque de Krakovie, ceux en l'honneur du même saint, que publia, en 1607, Diomède Caton, et ceux enfin composés sur différens sujets sacrés au XVI[e] siècle, par Jean Żabczyç, et que ces productions en ont fait oublier beaucoup d'autres qui appartiennent à une époque plus reculée, par exemple le chant païen sur la divinité *Lelum polelum;* l'élégie sur le roi Popiel mangé par les rats, *lamentabiles modulationes;* la chanson sur *Walgier Wdaly;* les aventures de Wisliça, chants cités par les historiens Martin Gallus et Boguphal; enfin la chanson sur la bière de Koszyce (O piwie Koszyczkowénn); 3° que deux genres d'airs religieux sont devenus ensuite populaires: les *Grégoriennes* et les *Kolendas*.

Les guerres fréquentes que la Pologne eut à soutenir, les invasions des Suédois, des Moskowites, des Tatars, des Turks, ont souvent fait perdre la trace des traditions populaires. L'église de Sainte-Croix, sur le mont Chauve (Lysa gora), est renommée par ses histoires fabuleuses, et on retrouve avec douleur, mais sans surprise, dans les chroniques du moyen âge, que les efforts des envahisseurs tendaient toujours à détruire la trace de ces merveilles que le peuple aime à conserver et à raconter. Le couvent de Czenstochowa, célèbre par une image miraculeuse de la sainte Vierge, fut pendant long-temps le musée des trésors littéraires de la patrie; il renfermait des objets d'art et de vieux manuscrits dont les moines étaient les seuls dépositaires; fortifié, il devint à plusieurs reprises le sanctuaire de l'indépendance nationale. Désormais il sera le livre du destin; on lui demandera la révélation de tel ou tel événement qui donnera au peuple l'espérance ou la résignation; les plus nobles sentimens de l'âme seront excités, développés par une simple mélodie, si cette mélodie se rattache à un souvenir historique. La musique est prodigieuse, soudaine dans ses effets, parce qu'elle est la langue divine; elle fait tressaillir

les fibres de notre organisation morale; elle seule peut traduire les sublimes rêveries de la pensée, et il existe une connexion intime entre l'air national et le souvenir du passé, comme entre la cause et l'effet. On se blase sur la parole, l'éloquence des mots agit un jour, elle laisse un grand souvenir, le passé le retient; mais de sa force ne jaillit plus l'étincelle électrique : la mélodie trouve dans le cœur un foyer toujours fécond et toujours enthousiaste.

Polonaise. (*Taniec Polski.*)

Notre musique populaire est le miroir fidèle de l'existence morale de la nation polonaise. Les airs nationaux qui consacrent les époques glorieuses de l'histoire portent tous l'empreinte du passé, tempéré par les exigences du temps. Ainsi, pour commencer par *les Polonaises*, nous trouvons dans les motifs de ces danses, ou marches dansantes, beaucoup de gravité, et une certaine étiquette de cour auxquelles le mouvement à trois temps 3/4 ajoute beaucoup de noblesse. Francon de Cologne, dans son ouvrage *Franconis musica et cantus mensurabilis*, soutient que le mouvement à trois temps est le plus parfait, parce que, dit ce pieux docteur, il est l'emblème de la Sainte-Trinité.

L'histoire de l'art musical ne nous apprend pas si les premières polonaises étaient écrites avec les paroles, ou si elles ont été ajoutées depuis, comme cela est arrivé avec la *polonaise Kosciuszko*. Je donne ici trois genres de polonaises qui se rattachent aux époques mémorables de la Pologne contemporaine.

1° *Polonaise du 3 mai*, adaptée aux paroles relatives à la promulgation de la constitution nationale du 3 mai 1791 est une des plus anciennes que nous connaissions; les paroles ont été faites postérieurement (1791). La mélodie que nous donnons a été altérée par le temps; son début a un caractère d'originalité remarquable; son mouvement doit être accentué.

2° *Polonaise Kosciuszko*, ou *des Adieux*. Elle fut dédiée à ce grand citoyen, lorsque, en 1792, la nation prit les armes pour défendre l'œuvre de la constitution du 3 mai. *La polonaise de Kosciuszko* est d'un rhythme différent; mais sa mélodie est très-populaire aussi. Il est probable que sa musique est beaucoup plus ancienne que les paroles qui lui ont été appliquées en 1792, à l'époque de l'émigration de Kosciuszko. Depuis, plusieurs poètes ont fait de nouvelles polonaises; mais on préfère toujours le charme plein de simplicité des anciens. Cependant elles ont le mérite de l'à-propos.

3° *Polonaise d'Oginski*. Elle porte aussi le titre de *Chant du cygne*, ou *le Partage de la Pologne*. Elle fut composée, mais sans paroles, par Michel-Cléophas Oginski, en 1793, à l'époque du second partage de la Pologne. Dans cette composition, les regrets sont unis à l'espoir d'un nouveau combat pour la liberté et l'indépendance. Cette polonaise, si admirable d'expression, devint bientôt populaire dans toute l'Europe. Son chant est si mélancolique ou si empreint de désespoir, qu'il inspira sur l'auteur même une fable lamentable. On disait qu'Oginski l'avait composée avant de se brûler la cervelle. Oginski vécut quarante ans après et mourut à l'âge de soixante-huit ans.

Les airs populaires modernes sont un trésor d'inspirations pour les poètes et les musiciens, et depuis quelques années les chants nationaux polonais ont trouvé de l'écho en Europe. Tout le monde connaît ces *polonaises* tendres et mélancoliques, ces *mazureks* vifs et accentués, ces *krakoviaks* si gais, si animés, et ces délicieuses rêveries méridionales, appelées *dumka*, dont les mélodies simples et suaves font couler de douces larmes. Espérons que cette mine féconde sera exploitée un jour, et que notre Opéra national aura son cachet particulier, une physionomie empreinte d'idées neuves, qui sera comme un reflet harmonieux de tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans le caractère polonais.

La polonaise, par sa coupe, son mouvement et sa période finale, mérite l'attention des connaisseurs. Les anciennes polonaises, du temps de Sobieski, n'étaient pas chantées; ce n'est que depuis les rois de la maison de Saxe que cet usage s'est introduit. On ne peut préciser l'époque où on a commencé à les danser, du moins à figurer cette sorte de danse grave, qui consiste à se promener en rond en changeant de main avec sa dame. A tout âge on est obligé de prendre part à cette danse; le couple le plus respectable de la société ouvre la marche, et les autres suivent. Le costume des anciens Polonais ajoutait beaucoup à la beauté du coup-d'œil : ce costume, dont le seul défaut est d'être trop coûteux, réunissait toute la magnificence de l'Orient au luxe du moyen âge; il convenait parfaitement aux seigneurs riches, bien faits et d'un

embonpoint convenable. Le cavalier, ayant son sabre au côté et après avoir drapé les manches flottantes des kontusz, offre la main à sa dame avec une certaine dignité et se tient toujours d'elle à une distance respectueuse, tout en faisant les figures. A chaque temps fort de la mesure, le cavalier frappe du pied légèrement, tourne sa moustache de la main gauche et marche sur la pointe du pied. Dans plusieurs cours de l'Europe, l'usage d'ouvrir le bal par la polonaise s'est conservé jusqu'à nos jours.
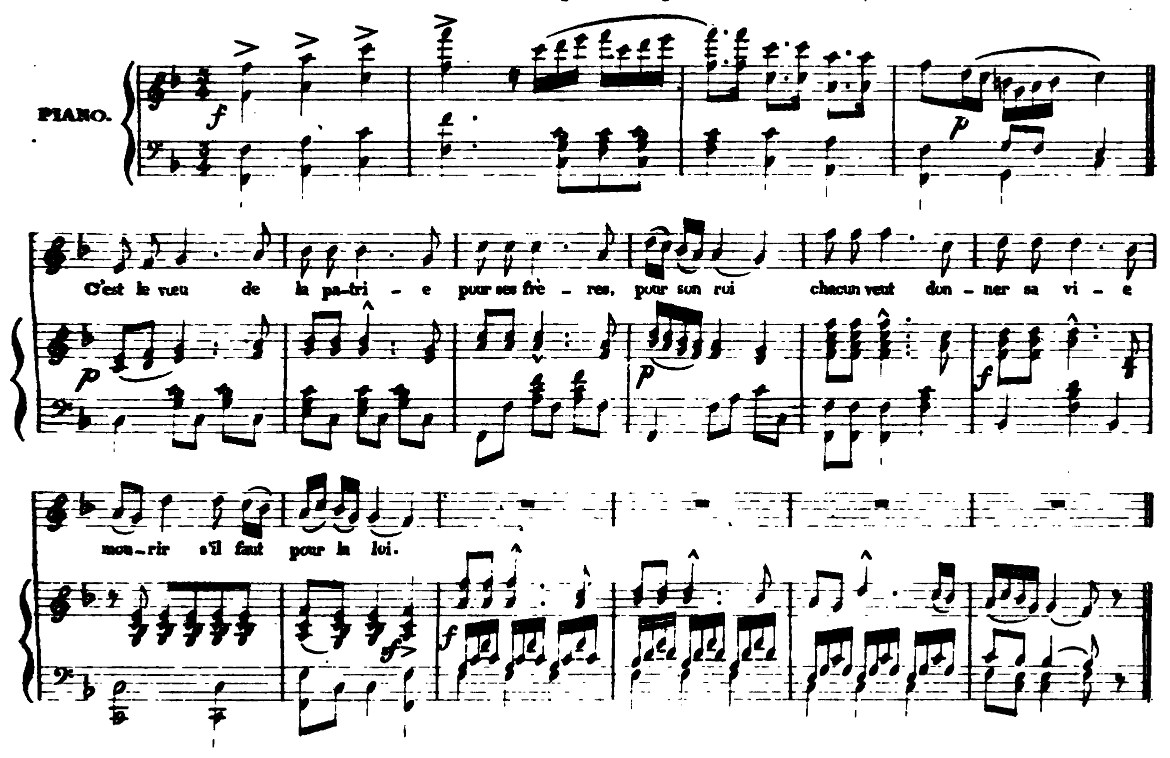
Les polonaises avec paroles ont une coupe différente de celles qu'on joue sur le piano à grand orchestre ; elles varient selon la longueur des paroles. Le mouvement ternaire ajoute beaucoup à la majesté de leur début, lequel doit être de quatre en huit mesures ; très-souvent même on finit avec la fin de la mesure en appuyant sur la note faible. Cette manière paraît bizarre tout d'abord ; cependant la phrase mélodieuse a tant de charme que l'oreille est satisfaite : c'est là le vrai cachet de la polonaise ; il sent tant soit peu le moyen âge ; mais les compositeurs modernes ne l'ont point dédaigné. La forme de la polonaise sans paroles est toute poétique. C'est un petit cadre charmant où le compositeur peut traiter une pensée profonde et la rendre tour-à-tour tendre ou passionnée, suave ou mélancolique, selon que son génie l'inspire. Après un exorde brillant et noble, vient un *cantabile* dont le chant doit être gracieux et facile ; il ne peut durer que huit mesures ; on l'enchaîne à un premier *forte*, qui finit dans le ton ou selon le caprice de l'auteur, passe à la dominante ou à un ton relatif. L'artiste fera des modulations de manière à laisser désirer la seconde reprise qui suivra immédiatement la première, laquelle finira par la terminaison d'usage. Le motif de cette première partie deviendra l'idée fondamentale du morceau entier ; la seconde partie sera d'un effet tout opposé. Le compositeur peut donner un libre cours à son imagination ; il fera plusieurs sorties dans les tons de la gamme, et commencera par des transitions habiles le retour du premier *cantabile*, par lequel la polonaise finit à moitié dans le ton primitif. Le compositeur doit résumer ses inspirations pour trouver un autre chant, espèce de cabaletta qui commencera la troisième reprise appelée *trio*. Ici, d'après l'usage et en suivant les traditions, le mode mineur doit être employé de préférence, à moins que la polonaise ne commence en mineur. Le chant du trio doit exprimer le calme, la douceur, la résignation : c'est le dernier beau jour de la vie. L'âme de l'artiste s'agite dans tous ses replis, mille pensées tristes le tourmentent ; il suit une même idée, il la développe et arrive enfin dans le ton religieux de la médiante à la quatrième reprise, c'est-à-dire à la *stretta* du morceau ; elle doit faire opposition avec la précédente par une transition brusque. Des marches vigoureuses dans la basse indiquent que le génie du mal s'agite à son tour, mais qu'il sera vaincu encore une fois par le retour de la mélodie. Le chant mélancolique du trio ramène le calme ; la phrase finale apparaît comme un dernier rayon, et la polonaise finit par un dacapo général.

Tous les compositeurs célèbres ont intercalé des polonaises dans leurs opéras, en gardant plus ou moins sa forme primitive. Gluck, Paësiello, Chérubini, Cimarosa, Weber, Rossini ont employé cette forme avec leurs belles inspirations. Les compositeurs instrumentistes, comme Weber, Moscheles, Hummel, ont adopté le mouvement pour les morceaux de piano, avec le développement du concerto, en conservant le titre *alla Polacca;* ce genre de musique est maintenant popularisé dans toute l'Europe. En Pologne, on l'aime plus dans sa simplicité, et les amateurs puristes donneraient les plus belles modulations de l'école allemande pour une mélodie facile basée sur l'accord parfait et celui de la dominante, pourvu qu'on leur conservât le fion (zaciencie), que les compositeurs polonais savent si bien rendre. Le succès prodigieux des polonaises d'Oginski s'explique par cette raison ; il a su être peintre et poète d'après les idées du pays ; il parle à l'âme par des mélodies délicieuses, à la pensée par l'expression vraie de sa musique, à l'esprit par une forme élégante et gracieuse, au patriotisme en saisissant le vrai caractère national. La polonaise en *fa* que nous reproduisons ici est le modèle du genre.

ALBERT SOWINSKI.

POLONAISE DU 3 MAI.

ARRANGÉE avec Accompt de Piano par Albert SOWINSKI.



POLONAISE KOSCIUSZKO.

ARRANGÉE avec Accompt de Piano par Albert SOWINSKI.

Quasi Allegretto.
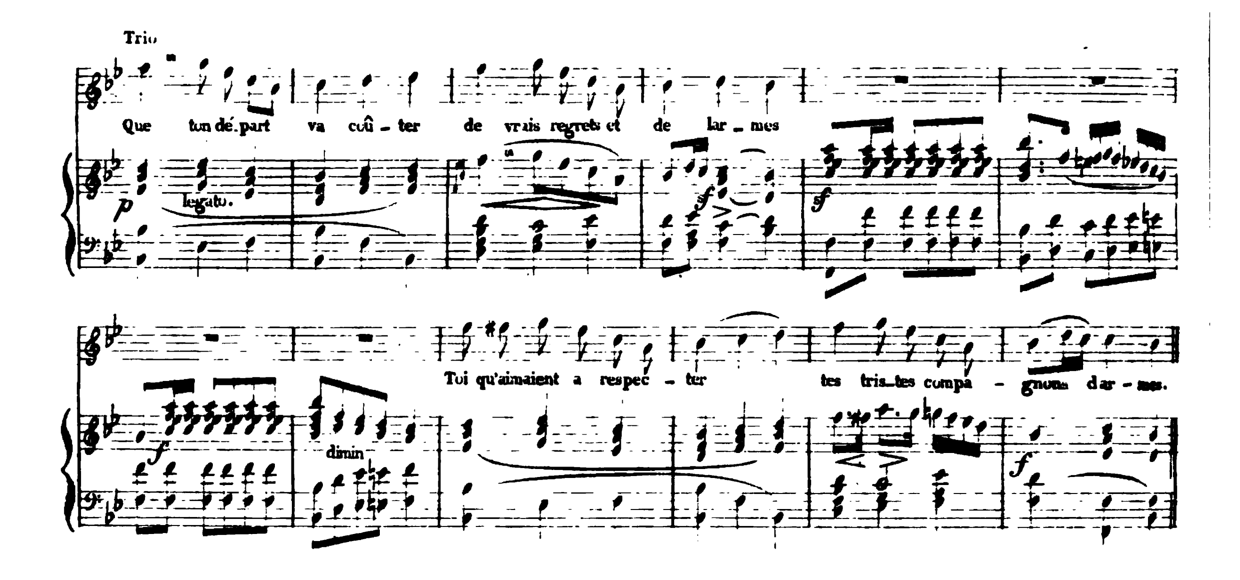
Chant.

PIANO.

Tu pars, nos vœux sin-cè-res sui-vent tes pas glori-eux souviens tri de tes frè-res qui pleureront à tes a-dieux Toi qu'aimaient à respec-ter tes tris-tes compa-gnons d'ar-mes qui ton dé-part va coû-ter de vrais regrets et de lar-mes.

dimin.

fin.



POLONAISE

COMPOSÉE par le Comte OGINSKI.

Moderato.

PIANO.

dolce e amoroso.

fin.

p

cres

ritard

Trio

p

dimin e smorz.

p

Polonaise D.C.

HISTOIRE.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE (1139 - 1333).

LESZEK-LE-NOIR (1280-1289).

Boleslas-le-Chaste et la reine Kunégonde, ne voulant pas rompre leur vœu de chasteté, résolurent d'adopter leur neveu Leszek-le-Noir pour donner un héritier au trône. L'adoption eut lieu en 1265, plusieurs années avant la mort de Boleslas.

Leszek, surnommé le Noir, à cause de sa chevelure, était fils de Kasimir et de Constance, mariés à Breslau, comme on l'a vu dans les pages précédentes. Ce prince avait quatre frères : Wladislas-Lokiétek ou le Bref, duc de Brzesc-Kuiawski ; Kasimir, duc de Lenczyça ; Ziémowit, duc de Dobrzyn, et Ziemomysl, duc de Jnowroçlaw. Leszek-le-Noir, duc de Siéradie et de Kuiawie, était l'aîné de tous ; il était né vers l'année 1250. Quand Boleslas le désigna pour successeur, il eut l'assentiment de la nation, et il occupa le trône en 1280.

A peine arrivé au pouvoir, le nouveau roi eut à lutter contre les ducs russiens. Les Romanovitsch, déjà si forts et si puissans par eux-mêmes, s'adjoignirent les Tatars et Trabus, duc de Litvanie, pour attaquer Leszek-le-Noir. Cette formidable armée entra dans le duché de Lublin, elle pénétra jusque dans le duché de Sandomir, pillant, brûlant, ravageant, marquant son passage par des actes de férocité, et imposant d'énormes contributions aux malheureux habitans.

Pour mettre fin aux désolations du pays, l'ordre fut donné à Warsz, castellan de Krakovie, à Pierre, palatin de la même ville, et à Janus, palatin de Sandomir, de réunir leurs forces et de marcher contre l'ennemi. L'armée polonaise se porta en toute hâte sur Goslicé (entre Klimontow et Opatow). L'ennemi y avait établi son quartier-général, et de là il envoyait ses troupes dans les campagnes voisines, où elles mettaient tout à feu et à sang. Les Polonais, bouillant de courage et animés pour la cause commune, ne se comptèrent pas avant de se mesurer avec leurs adversaires : leur volonté suppléait chez eux à la force numérique. Le 3 février 1280, ils se jetèrent avec impétuosité au-devant des rangs ennemis, et l'armée russo-litvano-tatare, si supérieure en nombre, dut reculer devant les phalanges polonaises. L'ennemi fut mis en pleine déroute ; le carnage fut horrible : huit mille Russiens restèrent sur le champ de bataille, sept drapeaux et deux mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Polonais. Leszek, en apprenant cette belle victoire, voulut en profiter et se montrer digne de la nation. Quinze jours après la mémorable bataille de Goslicé, il entra dans la Russie-Rouge, vint à Léopol (ville bâtie en 1268 par Léon), et de triomphe en triomphe il regagna sa capitale, chargé d'un immense butin, et suivi par quatre mille prisonniers de guerre.

Mais tandis qu'il s'occupait des affaires de l'Est, la guerre s'allumait à l'Ouest. Henri IV, Probe ou *Probus*, duc de Breslau, au moyen d'une trahison, s'était emparé de ses cousins Przemyslas, duc de la Grande-Pologne, Henri, duc de Liegnitz, Henri, duc de Glogau, et les avait fait jeter dans un cachot, pour les dépouiller ensuite de leur héritage. Leszek, à la tête de son armée, livra bataille à Henri IV, et fut encore victorieux (1281) ; mais voulant se montrer généreux envers son ennemi, il lui céda la terre de Ruda, nommée depuis Wielun.

La guerre succédait à la guerre, et Leszek, après avoir conquis ou pacifié, allait encore lutter contre les Litvaniens qui lui disputaient son territoire. Nous remonterons à la source de ces événemens.

Trabus, vaincu à Goslicé par les troupes de Leszek, mourut dans la même année (1280). Il laissa cinq fils : Narymund, Holsza, Doumund, Giédrus et Troyden. Narymund était l'aîné, et ce fut à lui que les Litvaniens dévolurent l'autorité suprême ; mais chacun des frères avait un duché à gouverner ; la Podlaquie échut à Troyden, et cette province étant au pouvoir des Polonais, il fallut d'abord en faire la conquête (1282). Troyden, à la tête des troupes litvaniennes, vint disputer son duché : les Polonais et les Mazoviens eurent le dessous. Troyden, après sa victoire

éleva le château de Raygrod sur la Biebrza, et il aurait poussé plus loin son invasion, sans la mort de son frère Narymund; mais appelé à lui succéder, il revint en Litvanie.

Le roi Leszek ne pouvait laisser impunis l'audace de Troyden et son esprit d'envahissement, qui avaient été encouragés et secondés par l'évêque de Krakovie, Paul de Przemankow. Ce prélat, dont les goûts et les penchans étaient en désaccord avec les devoirs de son état, s'abandonnait à une vie déréglée. Le roi Leszek le fit arrêter, et on l'enferma dans le château de Siéradz. Paul avait cru à l'impunité, et il réservait une vengeance de moine au roi qui osait le punir: dès-lors il trouva moyen d'entretenir des relations avec les Litvaniens, et les seconda dans leurs tentatives d'invasion. Les Litvaniens occupaient tout le palatinat de Lublin, avant que Leszek eût eu le temps de réunir ses troupes pour les repousser; mais à force de zèle, les troupes disponibles furent bientôt sur pied, et le roi à leur tête marcha contre les Litvaniens. L'armée, par malheur, ne partageait pas l'ardeur de son chef; excédée par des marches forcées, elle mollissait à l'approche du danger. Leszek, pour la ranimer, eut recours à un stratagème. Dans ces temps reculés, la superstition était un puissant auxiliaire; il s'en servit, et certes il fut bien inspiré. Le roi dit à ses troupes que l'archange Michel lui avait apparu, et l'avait exhorté à poursuivre l'ennemi, à l'attaquer sans délai, et à ne redouter ni les dangers ni le nombre. « Il m'a promis la victoire, ajouta-t-il, et il répond de tous ceux qui auront le courage de me suivre. » Il paraît que Leszek avait su profiter des entretiens de la nymphe Egérie et de Numa. L'armée crut aux paroles du roi, et se mit en marche avec la volonté de vaincre.

L'ennemi avait déjà passé le Bug et la Narew, les Polonais l'atteignirent entre ce dernier fleuve et le Niémen (1282). L'armée litvanienne était forte de quatorze mille cavaliers et mille fantassins, et l'armée polonaise comptait en tout six mille hommes. L'infériorité du nombre ne l'intimida pas; elle croyait au miracle, et ce miracle était son courage, plus ardent, plus déterminé. Après ce moment d'hésitation, elle tomba sur les Litvaniens, ébranla leurs masses imposantes, et reprit les prisonniers et les esclaves que l'ennemi traînait à sa suite; ceux-ci devinrent autant de combattans. Les Litvaniens furent complètement battus; et les Jadvings, leurs alliés, cette fraction de nation, furent à jamais détruits.

Les chroniqueurs rapportent que pas un Polonais ne périt dans la bataille. « Aussi, disent-ils, Leszek, au retour de cette expédition, fonda à Lublin une église en l'honneur de l'archange. » Cette église est encore debout aujourd'hui.

Malgré ces victoires, malgré la répression immédiate de toutes les tentatives d'invasion, l'ennemi se montrait toujours menaçant à l'extérieur, et une révolte à l'intérieur allait compliquer la situation du pays. Janus, palatin de Krakovie, et Christian, castellan de Sandomir, attirèrent Conrad II, duc de Mazovie, dans le duché de Sandomir. Conrad, cousin-germain du roi, avait, disaient-ils, plus de droits au trône que Leszek. L'évêque Paul secondait cette intrigue, et Conrad était le prétexte de leur ambition à tous. Le roi, en apprenant cette rebellion qui pouvait avoir pour lui des suites funestes, se mit à l'instant en campagne (1282); et, toujours heureux parce que ses décisions étaient promptes et sa volonté énergique, il mit en fuite les partisans de Conrad, et par cela même il s'affermit au pouvoir.

Après avoir pacifié ses Etats, et, pour ainsi dire, reconquis son trône, toute l'attention du roi se tourna sur l'ennemi du dehors. Il savait que les Litvaniens ne lui avaient pas pardonné leur défaite; il savait aussi que l'évêque Paul lui gardait rancune pour la détention qu'il venait de subir, détention que sa traîtrise avait mille fois méritée. Toutes ces causes de perturbation intérieure et extérieure éveillaient incessamment la surveillance de Leszek.

La Litvanie gémissait sous un joug de fer; Troyden, son chef, traitait le peuple avec une barbare cruauté. Un fratricide délivrera le pays de son tyran! Doumund, frère de Troyden, le fit assassiner. Six hommes, déguisés en paysans, s'introduisirent auprès du duc, sous le prétexte de lui présenter une supplique. Au moment où celui-ci s'avançait pour la prendre, les assassins se jettent sur lui et le tuent en le frappant avec des bâtons ferrés.

Dès que la nouvelle du meurtre se fut répandue, Rymund, fils de Troyden, jura de le venger; sa vocation de prêtre ne l'arrêta pas. Ce prince s'était fait moine sous le nom de frère Laurent; il jette son froc, et il revêt l'habit de guerrier. La rage dans le cœur, déterminé à poursuivre jusqu'à la mort l'assassin de son père, il se met à la tête des Litvaniens et des Samogi

tions; il livre bataille à Doumund et le tue de sa propre main. Mais sa tâche n'était pas accomplie; il avait vengé son sang, mais il lui restait à assurer la tranquillité du pays. En conséquence, il remit à Witenes, homme brave et capable, le pouvoir souverain de tous les duchés. Witenes avait été maître-d'hôtel de Troyden. Prenant le mérite où il se trouvait, dédaignant les sots préjugés du rang et de la naissance, Rymund donna la couronne ducale à un humble sujet de son père, et lui-même, sans ambition, oublieux des biens de ce monde, il reprit le froc et s'enferma de nouveau dans un monastère.

Le grand-duc Witenes, voulant signaler son entrée au pouvoir par une action d'éclat, déclara aux Litvaniens qu'il était prêt à venger leur défaite. En 1283 il se met en campagne, résolu à envahir la Pologne. Son armée pénétra dans les vastes forêts de Lukow, dans le duché de Lublin, avant de se répandre dans les contrées avoisinantes. Ces forêts les défendaient contre une attaque inopinée. Leszek-le-Noir, à la tête de ses troupes, se mit à la recherche de l'ennemi, le découvrit dans sa retraite et le cerna de toutes parts. La position des Litvaniens n'était pas tenable : les Polonais chargèrent, enfoncèrent les rangs ennemis et leur ôtèrent tout moyen de se remettre en bataille. L'action se passa à Rowne, et, selon les autres écrivains, à Poganow, sur les bords du Wiéprz qui se jette dans la Wistule.

La Pologne était fière et heureuse de son triomphe, lorsqu'un événement tragique vint la replonger dans le deuil. Przémyslas, duc de la Grande-Pologne, avait épousé, en 1273, Ludgarde, nièce de Barnim, duc de Stettin. Le duc désirait ardemment un héritier; mais le Ciel refusa à Ludgarde le bonheur d'être mère; son époux la prit en haine et lui fit un crime de sa stérilité; enfin il la fit étouffer entre deux matelas dans le château de Posen (14 décembre 1283). L'infortunée Ludgarde a obtenu les honneurs d'un chant populaire; sa mort tragique est restée dans la mémoire du peuple. Przémyslas, dit-on, s'efforça au repentir; il fonda des couvens, il éleva des églises pour obtenir de Dieu un pardon qui lui était refusé par les hommes.

Le roi des Polonais apportait de grandes améliorations dans le gouvernement : la tranquillité intérieure paraissait assurée, quand l'infernale ambition de l'évêque Paul amena encore une fois la guerre civile (1285). Cet homme, animé par le génie du mal, parvint à soulever plusieurs des chefs du royaume : à leur tête étaient Janus, palatin, et Christian, castellan de Sandomir; Warsz, castellan, et Zegota, palatin de Krakovie. Les conjurés rappelèrent Conrad, duc de Mazovie : c'était toujours lui qui levait l'étendard de la révolte. Conrad commandait une armée considérable qui se grossit encore des troupes polonaises. L'intrigue avait perverti le soldat et l'entraînait dans le parti du duc. La ligue ennemie marcha sur Krakovie, où Leszek et sa femme s'étaient enfermés avec un petit nombre d'habitans qui leur étaient restés fidèles; pour la plupart ils se composaient d'Allemands que le commerce avait attirés à Krakovie. Après avoir organisé les moyens de défense, Leszek se rendit en Hongrie pour demander des secours au roi Wladislas.

Krakovie, malgré tout ce qu'on avait fait, n'était point en état de soutenir un long siége; les habitans, après avoir repoussé les premiers assauts, furent contraints de se retirer dans le château; leur courage suppléa au nombre; leur volonté de résister, aux moyens matériels; et enfin leur défense opiniâtre donna le temps au roi de revenir; il était suivi par une armée forte et nombreuse.

Le duc de Mazovie, en apprenant le retour de Leszek, fit brûler presque toute la ville de Krakovie. Après cet acte d'une atroce et stupide vengeance, il marcha au-devant de Leszek : les armées belligérantes se rencontrèrent à Bogucice, près de la rivière de la Raba, non loin de Bochnia (1285), et les rebelles prirent la fuite.

Le duc de Mazovie, sans attendre l'issue du combat, avait abandonné ses troupes pour regagner son duché, en se promettant de renoncer à jamais à ses tentatives d'usurpation. Leszek récompensa les citoyens de Krakovie et les Hongrois qui s'étaient dévoués à sa cause; à ceux-ci il accorda divers priviléges et emplois, entre autres l'intendance des fortifications qu'il venait de faire élever; mais ce qui les toucha peut-être davantage, c'est que le roi adopta le costume allemand et laissa croître ses cheveux selon la mode allemande de l'époque.

Ces événemens, dont Leszek savait triompher, ces luttes dans lesquelles il savait vaincre, l'affermissaient sur le trône et donnaient de l'avenir à son règne. Ses victoires passées n'assoupissaient point sa surveillance; il ménageait des ressources, il grossissait ses forces pour être en état de repousser les agressions.

En 1287, le grand-duc de Litvanie, Witenes, organisa deux armées; l'une destinée à venger les outrages, les sanglantes incursions des chevaliers Teutoniques et Porte-Glaive; l'autre fut dirigée contre la Pologne. Les Litvaniens eurent l'avantage sur les Polonais, et la ville de Dobrzyn, après un combat, fut saccagée et brûlée. Le roi Leszek, redoutant les résultats que pouvait avoir la victoire de Witenes, eut recours à l'intervention du pape; il pria Sa Sainteté d'autoriser une croisade en faveur de la Pologne; le pape y consentit, et les amateurs-guerriers de tous les pays du monde vinrent se ranger sous les drapaux polonais; mais Leszek, au lieu de tourner cette formidable armée contre Witenes, la dirigea en Mazovie, déterminé qu'il était à punir Conrad et à le dégoûter pour toujours de ses entreprises contre lui. Leszek abusa de ses forces; il ravagea le pays, il autorisa de révoltantes cruautés; mais, comme si le Ciel voulait le châtier, il ne profita pas des fruits de son expédition. Les Tatars, cette race maudite, ce fléau des nations, vinrent encore une fois envahir la Pologne; rien ne put arrêter leur marche : les troupes organisées, une armée régulière, tant nombreuse fut-elle, n'était pas capable de résister à ces infernales phalanges; les Tatars massacraient tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Plus touché de sa propre sûreté que des malheurs de son pays, Leszek se réfugia en Hongrie avec la reine, sa femme.

La fuite du chef donna plus d'audace à l'ennemi, les Tatars se surpassèrent en cruauté. Le 24 décembre 1287, ils investirent Krakovie. La défense des Krakoviens fut vigoureuse; plusieurs chefs tatars tombèrent sous leurs coups, et les barbares, démoralisés par cet échec, se retirèrent; mais des ruisseaux de sang et des sillons de feu marquèrent leur passage depuis Krakovie jusqu'aux Karpates. Les Tatars firent une prise immense en hommes, en troupeaux, en meubles, etc., etc. Ils emmenèrent à leur suite jusqu'à *vingt et un mille* jeunes filles polonaises, qui devinrent la proie de leur sauvage brutalité.....

Nous sommes arrivés à la troisième invasion des Tatars; en fouillant les siècles, en interrogeant notre histoire, nous en compterons *quatre-vingt-onze!* sans comprendre les invasions allemandes, moskovites, suédoises, turkes, etc., etc. Nous allons rapporter à ce sujet les paroles du célèbre écrivain polonais Kasimir Brodzinski: « L'Europe tranquille entendait à peine le bruit causé par cet océan de barbares qui venait se briser contre la poitrine des Polonais. Jadis on négligeait même de glorifier leurs exploits, et à une époque plus rapprochée il fut défendu de le faire. Les Polonais détestaient les forteresses comme des prisons, confians qu'ils étaient dans leur courage personnel, et cette confiance laissait leurs biens exposés à la dévastation des Tatars; toujours prêts à combattre, ils attachaient peu de prix aux jouissances domestiques; leur pays était la barrière de l'Europe, et leur armée sa sauve-garde. Quand plus tard les Polonais remirent au pape Paul V (1605—1621) les étendards qu'ils avaient pris sur les païens, ils lui demandèrent avec une touchante simplicité le don de quelques reliques; le pape leur répondit: « *Pourquoi me demandez-vous des reliques? Ramassez un peu de votre terre, il n'y en a pas une parcelle qui ne soit la relique d'un martyr.* »

Quand la Pologne fut délivrée de son cruel ennemi, Leszek revint à Krakovie; tout-à-coup son ancienne valeur reparut, le sentiment de vengeance qu'il conservait contre Conrad II le poussa à la guerre. Il ordonna une levée de troupes: mais les duchés de Krakovie, de Sandomir et de Lublin, ravagés par les Tatars, ne purent répondre à l'appel du roi; il eut donc recours au duché de Siéradie, qui lui appartenait déjà avant son avénement au trône. Une levée de troupes s'effectua dans ce duché, et Leszek en confia le commandement au palatin Mathieu de Kalinow ou Kalinowski. L'armée entra en Mazovie et la ravagea en ennemi impitoyable; mais au moment où Kalinowski faisait retirer ses troupes, il fut rejoint par les Mazoviens. Kalinowski trouva la mort dans ce combat, et son armée fut presque entièrement défaite (1288).

Ce revers, plus cruel au roi que tous les malheurs qui l'avaient accablé jusqu'à ce jour, fut au-dessus de ses forces; sa santé s'altéra, son âme avait reçu un coup mortel; rien ne pouvait calmer ni adoucir sa douleur, et il rejetait les consolations comme impuissantes ou indignes de lui. « Cet événement, disait-il, me flétrira aux yeux de la postérité! » Car la guerre n'est excusable que quand elle est ordonnée par l'intérêt du pays.

Leszek-le-Noir, après un règne de dix ans, mourut le 31 août 1289; on l'inhuma dans l'église des Dominicains, à Krakovie.



Le Plan, les eaux et les écritures par Alès.

INTERRÈGNE. (1289).

Leszek-le-Noir, qui mourait sans postérité, livra le trône aux factions ambitieuses. Des degrés de parenté plus ou moins éloignés avec le feu roi donnaient une foule de prétendans à la couronne. Tous les ducs des provinces polonaises voulaient être roi; les uns en appelaient aux droits du sang; les autres avaient recours aux armes; d'autres, enfin, demandaient la libre élection du peuple. Paul, évêque de Krakovie, qui possédait au suprême degré le génie de l'intrigue, reparut sur la scène politique avec un nouveau candidat au trône; ce candidat, c'était Boleslas, duc de Ploçk en Mazovie, et frère de Conrad II. Grâce aux menées de Paul, il aura plus de bonheur que Conrad, car ce prince, ballotté par ses partisans, ne put jamais parvenir à s'installer dans le palais des rois à Krakovie.

BOLESLAS VI (1289).

Les principaux citoyens de la Petite-Pologne, c'est-à-dire des duchés de Krakovie, de Sandomir et de Lublin, s'assemblèrent à Sandomir et proclamèrent Boleslas roi. Les intrigues de l'évêque Paul avaient eu de l'influence sur leurs votes, mais les alliances de Boleslas entraient pour beaucoup dans leur détermination; ce prince était marié à une des duchesses de la Litvanie; cette communauté d'intérêt présentait une sorte de garantie contre les invasions litvaniennes.

Le nouveau souverain, entouré de ses partisans, fit une entrée solennelle à Krakovie, et fixa sa résidence au château royal; mais les Allemands, qui étaient restés étrangers à son élection, réunirent leurs efforts pour le chasser du trône; ils pensaient que Boleslas n'oublierait pas que deux fois ils avaient repoussé son frère Conrad; ils pensaient, disons-nous, que tôt ou tard Boleslas voudrait se venger des outrages faits à sa famille. Les Allemands entraînèrent les Krakoviens dans leur parti, et dépossédèrent Boleslas pour donner la couronne à Henri IV, duc de Breslau; mais comme chef des Polonais, il était Ier du nom.

HENRI Ier, LE PROBE (1290).

Les bourgeois de Krakovie, presque tous d'origine allemande, et particulièrement la corporation des bouchers, facilitèrent à Henri l'entrée de la capitale. Le roi improvisé occupa le château royal, et Boleslas fut contraint de fuir à Sandomir. Là, ses partisans l'engagèrent à tenir ferme et à réunir des troupes pour conquérir le trône de vive force. Boleslas ne voulut pas entrer dans les voies de violence qui lui étaient proposées. « Je ne veux pas d'une couronne, dit-il, qu'il faut acheter par le combat, je ne veux rien, ou je veux la libre possession de l'Etat. » Il refusa de se soumettre aux chances de la guerre, et se retira en Mazovie.

Henri IV fut donc en possession du trône. On lui demanda, à son avénement, d'octroyer divers priviléges au pays, et il consentit à tout. Son règne se présenta sous des auspices favorables, mais il ne devait pas jouir du bien qu'il avait fait. Ce prince, appelé à Breslau pour arranger les affaires de son ancien gouvernement ducal, y fut retenu par le délabrement de sa santé; ses ennemis profitèrent de ce moment pour offrir à la Pologne un nouveau compétiteur.

WLADISLAS IV, LE BREF (1290).

Wladislas, né en 1260, était frère de Leszek-le-Noir. On le surnomma le Bref, ou *Lokiétek*, à cause de sa petite taille; il portait à peine une aune de haut; mais si la nature s'était montrée avare dans ses dons extérieurs, en revanche elle l'avait doué des plus rares qualités. Ce prince était brave et plein de présence d'esprit dans le danger; éloquent et d'un sens exquis, son imagination le servait sans jamais l'entraîner. Avant d'occuper le trône de Pologne, il était duc de Brzesc et d'une partie de la Kuïawie, que son père lui avait donnée; à la mort de son frère Ziemowit, il hérita de la terre d'Inowroçlaw, et après Leszek il devint duc de Siéradie. Outre cela, il avait conquis la terre de Gostyn; sa puissance était encore augmentée par la protection des ducs de Mazovie, de Kasimir, duc de Lenczyça, de Mestwin ou Mszczug, duc de Poméranie, et de Przémyslas, duc de la Grande-Pologne; tous ces princes étaient animés d'une haine commune contre la branche des Piasts de Silésie, qui reniaient la nationalité polonaise pour protéger les Allemands.

Wladislas, fort par sa volonté, fort par les alliances que nous venons d'énumérer, avait à cœur de rétablir la Pologne telle que l'avait laissée le règne des Boleslas, c'est-à-dire il voulait une Po-

logne grande, glorieuse et dans toute son intégrité.

Wladislas, à la tête de ses troupes, rencontra les Silésiens sur la route de Krakovie ; ceux-ci, commandés par Henri, duc de Liegnitz, Przémyslas, duc de Sprotau, et Boleslas, duc d'Opol (Oppeln), attendaient avec ardeur le moment du combat. Henri-le-Probe, comme nous l'avons dit précédemment, retenu à Breslau par ses souffrances, ne put assister à la bataille. Les armées belligérantes engagèrent le combat à Siewiérz (entre Czenstochowa et Olkusz). Przémyslas est tué dans la mêlée, Boleslas est blessé et fait prisonnier, et Wladislas marche victorieux sur Krakovie, qui lui ouvre ses portes et le reconnaît pour roi.

Wladislas, en montant sur le trône, se promit de convertir à son parti ceux qui ne se soumettaient que par politique, mais il lui fut impossible de triompher de ses ennemis : les conspirations étaient flagrantes, et bientôt elles éclatèrent. Henri IV ne laissa point le temps à Wladislas de s'affermir au pouvoir ; en toute hâte il recruta une armée, la partagea en plusieurs corps qui tous avaient ordre de cacher leurs mouvemens. Pendant une nuit il fit rassembler toutes ses troupes, et les porta sous les murs de Krakovie. Wladislas, attaqué inopinément, n'eut que le temps de s'enfuir dans le couvent des Franciscains ; abandonné des siens, il quitta la ville, revêtu d'un froc de moine : c'est à la faveur de cet habit qu'il parvint à s'échapper. Tous ses partisans furent massacrés, et leurs maisons livrées au pillage. Henri-le-Probe, roi un moment, et près, peut-être, de regagner le trône, mourut subitement à Breslau, le 23 juin 1290. On croit qu'il fut empoisonné par les Silésiens, qui lui en voulaient d'avoir désigné Przémyslas Ottocar pour son successeur au duché de Breslau.

PRZÉMYSLAS I[er] (1290-1291).

Pendant que Henri-le-Probe expirait à Breslau, l'empereur Rodolphe tenait une diète à Erfurt, où Wenceslas II, roi de Bohême, sollicitait la confirmation du diplôme par lequel le roi son père l'avait institué, lui et tous ses successeurs, héritier des duchés que Henri possédait en Silésie. Les Allemands s'accommodaient fort des biens qui ne leur appartenaient pas ; mais au moment où ces questions s'agitaient, on apprit que Henri-le-Probe avait légué une partie de ses vastes domaines à son oncle Conrad, duc de Glogau. Quant au duché de Krakovie, le plus important, puisqu'à sa possession était attaché le titre de roi, il le légua à Przémyslas II, duc de la Grande-Pologne. Przémyslas I[er], duc de la Grande Pologne, était mort en 1247, et son fils Przémyslas II naquit dans la même année ; mais comme roi de Pologne, il est le premier de ce nom.

Wladislas-le-Bref lui disputa la couronne, mais Przémyslas la défendit ; les troubles qui le menaçaient n'ôtèrent rien pour lui au prestige de la royauté ; il voulait régner, régner un jour, et perdre la couronne lui semblait moins pénible que de ne jamais la porter.

Przémyslas prit donc possession du château royal de Krakovie ; mais Wladislas ne lui laissait pas un moment de repos. Ce prince, dont l'ambition égalait le courage, avait su profiter de tout ; ses défaites l'avaient rendu plus circonspect, et ses succès l'avaient rendu plus hardi, mais la prospérité ne l'éblouissait pas et les revers ne savaient l'abattre.

Un homme de ce caractère était un ennemi redoutable. La guerre que Wladislas se préparait à faire à Przémyslas eût été terrible, mais un nouvel incident donna une autre direction aux événemens.

Griffine, femme de Leszek-le-Noir, était aussi contraire à Wladislas qu'à Przémyslas. Par la haine qu'elle leur portait, ou par la crainte de perdre les avantages de sa position, elle voulut donner au pays un nouveau compétiteur : c'était Wenceslas, son neveu, roi de Bohême. Griffine pensait que ni l'un ni l'autre des rois rivaux ne lui conserverait les biens qui lui étaient assignés par son douaire ; un roi de sa main satisfaisait son orgueil et servait en même temps ses intérêts. En conséquence, elle communiqua ses vues ambitieuses à Wenceslas ; et avec cette adresse qui n'appartient qu'aux femmes, elle lui montra la gloire qu'il y aurait à triompher des deux princes rivaux. Mais Wenceslas n'avait aucun droit à la couronne, et le sentait. L'astucieuse Griffine sut lui en créer : elle fit un faux testament par lequel le feu roi, son époux, l'instituait légataire universelle de ses biens et duchés ; après quoi elle fit une donation à Wenceslas et se retira à Prague, heureuse de son chef-d'œuvre de diplomatie et de politique ; mais peu d'années après elle mourut, méprisée de ceux mêmes qu'elle avait protégés.

Wenceslas accepta la donation et ne put résister aux séductions de la couronne de Pologne. Sa conscience réprouvait les moyens que Griffine avait employés; mais l'ambition l'emporta sur la probité : il réunit une armée formidable et la dirigea en Pologne, sous le commandement de Tobie, évêque de Prague.

Przémyslas ne s'opposa pas à la marche de l'armée; sa haine pour Wladislas-le-Bref l'égarait sur ses propres intérêts. « Quand les Bohémiens, disait-il, auront écrasé les troupes de Wladislas, et détruit à jamais ses prétentions au trône, il me sera facile de les combattre, puisque je n'aurai plus qu'un ennemi! » La haine est un mauvais conseiller. Przémyslas céda toutes les places à Tobie, et renonça au pouvoir, se réservant de le conquérir plus tard; mais Wenceslas, comme on le pense, ne lui en laissa pas le temps; aussitôt maître des places fortes, il vint occuper le palais de Krakovie.

WENCESLAS DE BOHÈME (1291-1295).

Wenceslas avait dix-huit ans quand il monta sur le trône de Pologne; en Bohème, on l'avait surnommé *le Bon*. Ce prince, roi intrus, roi par la grâce de l'intrigue, savait bien tous les embarras qui l'attendaient au pouvoir. Wladislas-le-Bref était un redoutable antagoniste; pendant que Przémyslas régnait, lui s'était emparé du duché de Sandomir, et si cela ne valait point une couronne de roi, au moins c'était un dédommagement. Les Bohémiens, dirigés par Tobie, résolurent de l'expulser de sa nouvelle possession. Wenceslas redoutait Wladislas-le-Bref; tous ses efforts furent donc dirigés contre cet ennemi. Ses troupes attaquèrent Wisliça et s'en emparèrent : de là elles marchèrent sur Oblekom, place forte située sur la Wistule, et bientôt cette place dut capituler; mais Sandomir, défendu par Wladislas en personne, résista avec une opiniâtreté sans égale. Après plusieurs assauts, Tobie fut contraint de lever le siége, et Wladislas le poursuivit jusque sous les murs de Krakovie, pour l'empêcher de se retrancher dans cette ville.

Les succès de Wladislas furent interrompus par l'invasion des Litvaniens; les ducs de Pologne, tous ennemis de Wladislas, soulevèrent contre lui la Litvanie; dans cette conjoncture, il laissa une partie de ses troupes en vue de Krakovie, et avec l'autre, il marcha contre ses nouveaux ennemis, secondé par son frère Kasimir. Les troupes litvaniennes, supérieures en nombre à celles de Wladislas, remportèrent l'avantage; il fallut plier sous la nécessité. Boleslas, duc de Mazovie, vint au plus chaud de l'action pour renforcer encore l'armée litvanienne. Lui, plus que le nombre, décida la victoire : c'est lui qui fut cause des désastres de Wladislas. Ce prince, voyant ses efforts impuissans, tourna ses armes contre les Bohémiens.

La ville de Krakovie ne pouvait plus suffire aux réquisitions. L'armée, toujours sur le pied de guerre, épuisait ses ressources, et cependant elle était indispensable, puisque les troupes de Wladislas étaient répandues dans les campagnes environnantes. Tobie, ce prêtre-guerrier, avait toujours l'œil sur l'ennemi; mais Wladislas n'engageait le combat qu'autant qu'il était sûr de remporter l'avantage. Les Bohémiens, lassés d'être tenus en échec, quittèrent la Pologne en laissant quelques places fortes occupées par leurs troupes.

Wenceslas blâma leur retour et se détermina à aller lui-même réclamer les droits du faux testament. Othon-le-Long, marquis de Brandebourg, ennemi de tout temps de la puissance polonaise, lui fournit des troupes. Le 15 août 1292, l'armée envahissante, réunie à Krakovie, se divisa en deux corps; l'un eut l'ordre de marcher sur Sandomir, et l'autre sur Siéradz. Il était presque impossible que les Polonais tinssent tête aux Bohémiens, Morawes, Brandebourgeois réunis sous un même chef.

Wenceslas et Othon se rendirent maîtres de Siéradz, le 30 septembre 1292. Les habitans avaient mis leur citadelle en état de défense, et malgré la prise de la ville, ils refusaient de se soumettre au roi frauduleux. Wenceslas tenta de forcer la place, mais ses efforts furent vigoureusement repoussés; il se vit assiégé dans la ville, et sa position devint telle, qu'il fut près de demander quartier; d'une part il était exposé aux sorties de la garnison, de l'autre aux escarmouches de Wladislas, qui, retranché dans les environs, l'inquiétait par ses attaques imprévues

Cette complication força Wenceslas d'abandonner le siége du château de Siéradz, et il s'en retourna piteusement en Bohème. Peu de temps après il fut rejoint par les troupes à qui il avait donné ordre de marcher sur Sandomir; elles avaient bien pénétré dans ce duché, mais l'occupation était impossible; elles revinrent donc, en

désespoir de cause, grossir l'armée de Wenceslas. Ce prince se décida encore une fois à reprendre le chemin de Krakovie, mais il n'y séjourna que le temps nécessaire pour organiser les troupes qui devaient tenir garnison dans cette ville et dans les places qu'il avait encore le dessein de conserver.

Le 29 novembre de la même année (1292), Paul Przemankowski, évêque, intrigant, conspirateur, tout enfin, excepté ministre de l'Evangile, mourut à Krakovie, après avoir porté la crosse pendant trente-deux ans.

Le génie de Wladislas Lokiétek était incessamment combattu par la fatalité; une invasion des Tatars (1293) le força à tourner toutes ses troupes contre eux. Ces hordes emportèrent encore au-delà du Dniéper un immense butin.

Après l'invasion des Tatars, un nouveau danger le menaça; les Litvaniens entrèrent en Pologne (1294) et causèrent d'effroyables ravages dans le pays. Wladislas, malgré ses efforts et son infatigable activité, ne put amener une crise décisive. Son frère Kasimir mourut en brave, dans un combat contre les Litvaniens.

Les destinées de la Pologne s'assombrissaient de plus en plus; la possession de son trône éveillait toutes les ambitions, et son sol, cette terre riche et productive, faisait envie à toutes les puissances environnantes. En 1270 et 1290 les Brandebourgeois et les Bohémiens s'emparèrent d'une partie de la Luzace; Swientopelk s'empara de la Poméranie, et les Prussiens d'une partie de la Mazovie. Les chevaliers Teutoniques, ces enfans ingrats de la Pologne, s'enrichirent aux dépens du pays.

Toutefois il est important d'observer que la Pologne, au travers de ses calamités, s'initiait au mouvement intellectuel et le développait à l'aide du christianisme; mais le caractère national, tout en adoptant la progression des idées, gardait pieusement sa nationalité. Les intrigues ou l'exemple des ducs purent pervertir la haute classe, cette classe qui est la même dans tous les pays, mais les masses restèrent pures, vertueuses et toutes polonaises.

Dans ces ducs, qui ont pullulé en Pologne, dans ces ducs que l'histoire a jugés et châtiés par son jugement; dans ces ducs, il y eut des exceptions heureuses, et l'histoire, dans son impartialité, leur a décerné une autre part; il en est quelques-uns qui se sont dévoués aux intérêts du peuple, qui ont protégé et encouragé le commerce et l'industrie; alors les villes, sous leur domination, formaient une espèce de république, et devenaient plus propres à fournir aux pays des moyens de défense.

Le clergé en général était honorable, si j'en excepte quelques évêques, et les sommités; il répandait l'instruction, et il repoussait l'influence étrangère en matière d'éducation. Les colléges dirigés par les prêtres étaient animés d'un esprit tout national; on enseignait aux élèves, dans la langue maternelle, l'histoire du pays; on les attachait à la Pologne, en leur apprenant ses malheurs et sa gloire. Une impulsion invisible unissait les parties les plus hétérogènes; toutes les têtes pensantes, tous les esprits avancés rêvaient l'unité polonaise, ce vaste projet de Boleslas, l'unité slavonne républicaine, et dont Krakovie était le cœur.

Ces siècles reculés produisirent en Pologne des hommes de génie; dans le nombre nous distinguons Ciolek, appelé en latin *Vitellio*. Ce célèbre physicien et mathématicien, natif de Krakovie, eut la gloire de découvrir les premiers élémens de l'optique; on lui doit aussi des traités sur la philosophie, sur le mouvement céleste, et des leçons élémentaires.

Après cet aperçu sur l'état moral du pays, nous allons reprendre la suite des événemens politiques.

Wenceslas, ayant épuisé ses ressources en argent et en hommes, se trouva abandonné de ses partisans, et se retira en Bohême. Ne pouvant plus aspirer à la couronne de Pologne, il la laissa à Przémyslas; il sentait que ce prince était digne de la porter.

PRZÉMYSLAS Ier (1295-1296).

Przémyslas, duc de la Grande-Pologne et de la Poméranie, favorisait les intérêts de la Pologne. Ses possessions, unies à celles qui appartenaient au trône, formaient cet état compacte ambitionné par les Polonais. Le pays accepta donc pour roi Przémyslas. Au début de son règne, il convoqua à Gnèzne une assemblée.

Le dimanche 26 juin 1295, Przémyslas fut couronné avec sa femme Rixa par Jacques Swinka, archevêque de Gnèzne.

Des hymnes de reconnaissance retentirent sous les voûtes de la basilique polonaise : l'espoir était dans tous les cœurs; une nouvelle ère s'ouvrait pour la Pologne. Ses destinées, sa gloire, ses

malheurs, ses luttes courageuses, étonneront le monde, et dix siècles d'existence viendront échouer devant un roi traître et parjure! Cinq siècles, jour pour jour, après l'avénement de Przémyslas, Stanislas-Auguste Poniatowski abdiquait (à Grodno, 1795) la couronne de Pologne!

Après avoir assuré la tranquillité au dehors, Przémyslas avisa aux moyens de reprendre la Poméranie aux chevaliers Teutoniques, qui, non contens de Culm et de la Prusse, s'en étaient emparés. La Poméranie semblait de bonne prise aux avides Teutons, mais Dantzig, par son commerce et ses ressources lucratives, était l'objet de leur convoitise. Pour déjouer les plans des moines-soldats, Przémyslas se rendit à Dantzig et fortifia cette ville.

Malgré les précautions conciliantes employées par Przémyslas, ses voisins lui portèrent envie, ou plutôt ils redoutaient un roi qui promettait à la Pologne un surcroît de puissance et de gloire. Les marquis de Brandebourg, qui avaient juré haine et vengeance à la Pologne, et aux dépens de laquelle ils s'élevèrent dans ce monde, les marquis de Brandebourg et leurs successeurs, qui portaient en eux le germe de ce crime immense, dont les nations furent coupables : *le partage de la Pologne*, prirent la résolution de frapper l'homme pour arriver à la mort du pays. L'assassinat de Przémyslas fut décidé, et quelques aristocrates polonais, qui, par un stupide orgueil, ne voulaient pas servir l'Etat, ni souffrir qu'on lui fût utile, trempèrent dans le complot régicide. L'histoire, pour punition de leur forfait, a conservé leur nom : Nalencz, Zaremba, complices de l'assassinat de Przémyslas!...

Le roi, après ces travaux, allait se délasser à Rogozno (8 lieues au nord de Posen). Le peu de jours qu'il y passait étaient consacrés au plaisir; entouré d'une brillante jeunesse, il s'égayait à leur joyeuse humeur; les jeux, les festins, les tournois, ne discontinuaient pas. Après un bal, qui s'était prolongé fort avant dans la nuit, tout le monde se livrait au sommeil, mais le crime veillait et épiait le moment de frapper l'auguste victime. Les assassins, au nombre de cinq, pénétrèrent dans les appartemens du roi; au bruit qu'ils firent en entrant, le roi se réveilla, et s'élança hors de son lit. Quoique seul contre cinq, il espère pouvoir se défendre; il lutte, il repousse les premiers coups; mais bientôt affaibli par ses blessures, il tombe baigné dans son sang..... Cette noble figure, qui respirait encore la grandeur et la majesté, ne put désarmer les bourreaux; ces âmes sans pitié se jetèrent sur lui et le criblèrent de coups; croyant surprendre un reste de vie sur ce cadavre, ils plongèrent à plusieurs reprises leurs poignards dans son cœur! Le crime fut commis le mercredi des cendres, dans la nuit du 6 février 1296. Les assassins du roi étaient Jean de Brandebourg, margrave d'Anhalt, Othon-le-Long, Othon, électeur, et Jean, fils de Conrad; ces monstres étaient les neveux de Przémyslas!

Przémyslas avait alors près de trente-neuf ans. Il ne régna que sept mois. Ses restes furent transportés à Posen, dans le caveau de ses ancêtres. Cet infortuné roi repose auprès de Miéczyslas Ier et de Boleslas-le-Grand.

Le crime sanglant des Brandebourgeois ne resta pas impuni, et si la justice humaine demeura impassible, la vindicte divine s'appesantit sur les assassins. Vingt ans après l'attentat, la maison d'Anhalt, issue d'Albert-l'Ours, et composée de douze chefs, n'existait plus!.. Aujourd'hui la famille de Hohenzollern, héritière des ducs, règne sur le Brandebourg. Quant aux Nalencz et Zaremba, ils furent frappés de mort civile, au dire des chroniqueurs; défense leur fut faite de servir dans l'armée, et de porter les couleurs écarlates. A l'avénement de Kasimir-le-Grand, leurs descendans rentrèrent en grâce.

Wladislas-le-Bref, qui avait abandonné ses projets pendant le règne de Przémyslas, ne resta pas inactif quand les dangers de la Pologne réclamèrent un défenseur; il fallut des mesures promptes et vigoureuses pour repousser les intrigues du Brandebourgeois, et le pays honora Wladislas de son choix et de sa confiance; il fut de nouveau élu roi, à une immense majorité.

WLADISLAS IV, LE BREF (1296-1300).

Przémyslas laissa une fille âgée de huit ans; mais on ne voulut pas confier les destinées du pays aux chances toujours douteuses d'une régence. En conséquence, les principaux citoyens de la Grande-Pologne se réunirent à Posen, le 23 avril 1296, et proclamèrent roi Wladislas-le-Bref.

Les Silésiens, qui entretenaient la division chez les Polonais, étaient loin d'être tranquilles

chez eux; Wladislas en profita; ses troupes eurent ordre de marcher en Silésie en 1297; des troupes, commandées par le roi en personne, se répandirent dans tout le pays, le dévastèrent par une juste représaille et rentrèrent en Pologne avec de riches dépouilles.

L'année suivante, 1298, Wladislas dirigea son armée en Poméranie. Le début de cette nouvelle campagne fut heureux; mais, enivré de ses succès, orgueilleux de la gloire qu'il avait acquise en Silésie, il crut un moment avoir assez fait pour la postérité, et il perdit la bataille qu'il livra aux Poméraniens, entre Butom et Regenswalde. Après ce revers, il tomba dans la mollesse, l'apathie, et s'adonna à tous les excès d'une vie débauchée. Ses devoirs de roi lui devinrent pesans, et, à l'exemple du souverain, l'armée s'abandonna aux vices. Cette armée, après de si belles victoires, n'était plus qu'une troupe oisive et licencieuse. Tous ces désastres eurent lieu dans les années 1298 et 1299.

Les paysans et le clergé gémissaient sous un gouvernement corrompu. André, évêque de Posen, irrité par les dilapidations d'une mauvaise administration, irrité de se voir victime lui-même, et poussé à la vengeance par les Silésiens et les Bohémiens, excommunia Wladislas. Plus tard, le roi prendra sa revanche, car il est avéré que l'archevêque de Gnèzne et les évêques André de Posen et Wislaw de Kuiawie avaient obtenu des immunités de Henri de Glogau pour excommunier le roi.

Mais ces différends entre l'Eglise et la couronne ne furent que passagers; le roi finit par se réconcilier avec l'évêque André, mais il ne put jamais parvenir à éteindre la haine que lui portait la Grande-Pologne. Ces provinces haïssaient et méprisaient un roi brave, glorieux et grand *un jour!*

Les notables de la Grande-Pologne, profitant du séjour du roi dans la Petite-Pologne, se réunirent en assemblée à Posen (1300). Là, on trancha la question dans le vif, et on résolut de secouer le joug, au lieu de chercher à l'adoucir. Wladislas fut dépossédé, et le roi de Bohème, Wenceslas, fut encore une fois proclamé roi des Polonais.

WENCESLAS DE BOHÈME (1300-1305).

Ceux qui avaient appelé Wenceslas au trône lui envoyèrent une ambassade pour l'inviter à accepter la couronne. Certes ce présent ne se refuse pas, et pour resserrer les liens du nouveau monarque avec la Pologne, ils lui demandèrent d'accepter pour épouse Rixa, fille unique de Przémyslas. Ce prince y consentit, et après avoir été sacré et couronné à Gnèzne par l'archevêque Swinka, il épousa à Posen la princesse polonaise.

Ce fut pendant la cérémonie du couronnement et en voyant le roi entouré d'une foule d'étrangers, que la nation commença à se repentir de son choix. Une triste lumière éclaira l'esprit des Polonais momentanément égarés par une fausse politique; ils se repentirent d'avoir mis sur le trône des Piasts un ennemi du pays, un des princes qui naguère avaient envahi la Misnie, la Luzace, la Silésie, etc., etc.

Wenceslas, maître de la Pologne, fit garder tous les châteaux-forts par des Bohémiens; puis il dirigea des troupes sur les provinces qui restaient fidèles à Wladislas. Ce prince s'épuisa en efforts, appela en aide tous ses amis, sans pouvoir repousser victorieusement les attaques de son ennemi : les esprits étaient frappés de torpeur. Avant la lutte, les troupes de Wladislas étaient découragées; sa défection fut complète. Ce prince n'eut que le temps de se retirer en Hongrie. Ainsi le héros qui avait surmonté tant de malheurs, et qui, tout dévoué à la cause nationale, lui avait tout sacrifié, rêvant toujours l'intégrité du pays, et voulant de toute son âme, de tout son pouvoir, de tous ses vœux, la Pologne entière et sans partage, ce héros, dis-je, fut rejeté, et un parti lui préféra un roi étranger.

Les divisions intérieures de la Pologne enflammèrent l'avidité de ses voisins. Wislas, duc de Rugen, s'empara d'une partie de la Poméranie, et Léon, duc Russien, envoya une armée formidable dans le duché de Sandomir, et après avoir livré ce pays aux ravages et aux flammes, il revint dans ses foyers chargé de butin. Ce n'était point assez de désastres : les Litvaniens, encouragés par l'exemple, dévastèrent encore toute la terre de Dobrzyn.

Le roi était si occupé de lui-même, si envieux de conserver son trône, qu'il ne fit pas le moindre effort pour repousser les ennemis du dehors.

La peste vint à cette époque combler les malheurs de la Pologne, et le roi Wenceslas, autant pour échapper à ce fléau que pour surveiller ses intérêts en Bohème et en Moravie, partit pour

Prague avec la reine Rixa. Avant son départ, il nomma trois gouverneurs qui devaient se partager l'administration du royaume. Nicolas, duc d'Oppeln et frère naturel du roi, eut le gouvernement de la Petite-Pologne; Frycz, Silésien de naissance, eut celui de la Grande-Pologne; et enfin Tasse-Wissenbourg eut la Kuiavie. Ainsi les Polonais, qui gémissaient d'avoir donné la couronne à un roi anti-national, passèrent sous la férule des proconsuls étrangers, hommes orgueilleux, avides et rapaces (1300-1301).

Wladislas-Lokiétek s'était retiré en Hongrie, comme nous l'avons dit, chez le palatin Amédée (Omodé), son ancien ami. Sa pensée, toujours active, et sa volonté toujours inébranlable, suivaient les événemens de la Pologne, et ce prince attendait le moment de ressaisir la couronne que deux fois il avait été si près d'obtenir.

Un jubilé fut ordonné; c'est ainsi que le pape voulait consacrer le commencement du siècle. Wladislas, qui avait des fautes à se reprocher comme roi et comme chrétien, entreprit en expiation le voyage de Rome, mais il cacha à tout le monde son but et son départ. Wladislas se soumit dévotement aux pénitences imposées par l'Eglise, mais peu après, se croyant suffisamment purifié, il quitta les allures du pélerin pour reprendre son caractère de prince, ce caractère fier, hardi, qui distinguait la plus noble branche des peuples slaves; et il entama des négociations avec le pape Boniface VIII. Le Saint-Père gardait rancune au roi de Bohème, il ne lui avait pas pardonné leur dissidence au sujet du royaume de Hongrie, et son courroux s'était accru, en voyant ce prince possesseur de trois couronnes (la Bohème, la Pologne et la Hongrie). Les Hongrois avaient donné le trône à Wenceslas, en vertu des droits qu'il tenait de sa mère Kunégonde, nièce de Béla IV. Quant au trône de Pologne, on sait comment il l'obtint. Le pape, très-opposé à un prince roi trois fois, envoya son légat, Nicolas, cardinal d'Ostie, pour détourner Wenceslas de ses ambitieux projets; celui-ci ne fit aucun cas des remontrances du pape, et le pape, plus courroucé que jamais, lui suscita l'inimitié de l'empereur d'Allemagne, et se déclara en faveur de Wladislas Lokiétek. Menaces et déclarations furent accompagnées d'une lettre, par laquelle le Saint-Père reprochait à Wenceslas d'avoir pris frauduleusement le trône de Pologne; sur quoi, il lui défendait de prendre le titre de roi des Polonais, et dans le cas, ajoutait-il, où il aurait quelques droits, il devait avant tout les faire valoir à la cour de Rome. On voit que Wladislas avait été bien avisé, en faisant son pélerinage.

La Pologne, gouvernée au nom de Wenceslas par le redoutable triumvirat, s'apprêtait à reconquérir les provinces que les Russiens lui avaient enlevées. La noblesse se leva en masse pour seconder cette expédition; mais l'armée polonaise avait deux ennemis à combattre: les Tatars et les Litvaniens. Le combat s'engagea près de Lublin (1302), et les Polonais comptèrent une victoire de plus après cette lutte acharnée.

Les troubles qui avaient éclaté en Hongrie se renouvelèrent avec plus de force à cette époque, Wenceslas fut donc forcé de négliger ses intérêts en Pologne pour calmer les perturbations de son autre royaume; mais avant de partir, il supprima deux gouverneurs: Nicolas et Wissembourg, accusés de déprédations par l'opinion publique. Frycz fut investi du pouvoir de lieutenant du roi.

Wladislas, voyant la marche des événemens, quitta l'Italie, revint dans sa patrie, tout prêt à entreprendre une nouvelle lutte pour elle; mais instruit d'un complot tramé contre sa vie, il quitta la Pologne; il se rendit en Hongrie chez Amédée (1303). Les Bohémiens avaient chargé un nommé Ulric Boskowich d'assassiner Wladislas.

La Pologne, déchirée par ses perturbations intérieures, était près de tomber dans l'anarchie. Wladislas résolut de frapper un coup décisif; avec les secours que lui fournit le palatin Amédée, il franchit les Karpates, et confia à son sabre les destinées de son avenir. Il s'empara d'abord du château de Pelczyska, qui appartenait à l'évêque de Krakovie. Les Polonais vinrent grossir ses rangs, et l'aidèrent à prendre Wisliça et Lelow; dans ces deux affaires, les Bohémiens furent complètement battus, et le parti de Wladislas gagnait en force numérique et en puissance. Les Polonais se rangèrent sous ses drapeaux, en disant que mieux valait obéir à un Polonais qu'à un roi étranger.

Wenceslas ne pouvant arrêter la marche de son ennemi, mourut le 24 juin 1305. On dit aussi que les partisans de la maison impériale, qui voulaient s'emparer de la Bohème, le firent empoisonner.

Son fils, qui avait dix-sept ans alors, prit le titre de roi de Pologne; mais Wladislas ne lui permit pas de le conserver. Krakovie s'empressa

de rendre hommage au chef polonais. Les fautes de Wladislas lui furent pardonnées; ses fautes, expiées par une longue infortune, étaient peut-être une garantie pour l'avenir.

Wenceslas s'était occupé du bien-être matériel de la ville de Krakovie; sous son règne, l'opulence, la richesse s'étaient accrues par le commerce; mais il introduisit l'usage de compter en gros de Bohème, ce qui diminua la valeur de l'ancienne monnaie polonaise.

WLADISLAS I, LE BREF, LOKIÉTEK (1305-1333).

Wenceslas V, roi de Bohème, ne sachant pas apprécier les événemens et la tendance des esprits, voulut soutenir par la force ses prétendus droits au trône de Pologne. Il rassembla son armée et la dirigea sur Krakovie; mais les ennemis de son père, qui le suivaient pas à pas, l'assassinèrent à Olomunieç (Olmutz), le 3 août 1306. Ce prince était peu regrettable. Albert, empereur d'Allemagne, fut accusé d'avoir fait assassiner le jeune prince; cette opinion s'accrédita par l'empressement avec lequel les Bohémiens donnèrent un roi à la Bohème; ce roi, c'était Rodolphe, fils d'Albert d'Autriche. Wenceslas V était le dernier des princes d'origine slave, de ces princes qui gouvernèrent pendant six siècles sans interruption, comme ducs ou comme rois, les provinces bohèmes.

Le 1er septembre 1306, Wladislas prit possession de la royauté. La Petite-Pologne s'empressa de le reconnaître, mais la Grande-Pologne, animée d'un vif ressentiment contre les fautes passées du roi, lui refusa son adhésion; sa haine pour le souverain la détacha du parti national, et elle préféra se soumettre à Henri, duc de Glogau, issu de Salomée, sœur de Przémyslas.

Durant trois ans, Wladislas tenta de vains efforts pour ramener les provinces rebelles; leur séparation avec le grand corps de l'Etat fut une source de malheurs : le roi fut entravé dans ses vues bienfaisantes et pacifiques, et le pays fut exposé à la rapacité des Litvaniens, des Teutoniques et des Bohémiens.

Wladislas, désespérant de la Grande-Pologne, se rendit en Poméranie (1306). Aussitôt il fut proclamé duc de cette province; il en confia l'administration à ses neveux Przémyslas et Kasimir. La garde du château de Dantzig fut confiée à Bogusz, juge de Poméranie. Cette dernière nomination désappointa cruellement l'ambition de Pierre Szwença ou Swença, chancelier de la province; son père, palatin de Dantzig, prit parti pour lui, et tous deux, irrités, jurèrent de se venger. Leur famille, l'une des plus riches et des plus considérées de la Poméranie, leva l'étendard de la rebellion, prétextant que le roi refusait le remboursement des sommes qu'elle lui avait avancées lors des troubles qui suivirent la mort de Wenceslas de Bohème (1307), et, à l'exemple de Swientopelk, Swença et son père cherchèrent à s'emparer du gouvernement de la Poméranie; ennemis du roi, ils devinrent ennemis de la Pologne, et firent cause commune avec Jean Waldemar, marquis de Brandebourg.

Waldemar prit les châteaux de Rugenwalde, de Slawa, de Palnow, de Tuchol et de Nowenbourg, et les donna aux Swença en récompense de leur trahison; les autres châteaux dont il parvint à s'emparer devinrent la proie du pillage et de l'incendie; après ce début, il mit le siége devant Dantzig (1307.)

La position de Wladislas se compliquait de plus en plus, et les hommes dévoués à son parti voyaient l'Etat en péril. Pour prévenir une crise inévitable, Bogusz et Niémira, confident du roi, vinrent trouver le roi à Sandomir et l'invitèrent, par leurs conseils, à employer le seul moyen qui lui restait : ce moyen était aussi hardi que chanceux; ils proposèrent au roi de se servir des chevaliers Teutoniques pour repousser les rebelles; le roi y consentit, et Henri de Ploetzke, vice-grand-maître des chevaliers, s'obligea, par un acte authentique, à seconder les opérations du roi des Polonais; il se garda bien de tenir parole, et au lieu de repousser les Poméraniens, il favorisa leur rebellion. Wladislas, trahi par les uns, abandonné par les autres, sut encore triompher de ses ennemis par ses propres forces. Waldemar fut battu complètement par l'armée nationale. Forcé de fuir, il laissa ses troupes à la merci du vainqueur. Les Dantziquois auteurs ou partisans de l'usurpateur eurent la tête tranchée. Les Swença furent condamnés à la confiscation : leurs domaines comprenaient Zbonszyn (Bentschen), Trzciel (Tirschtiegel) et Babimost (Bomst).





Entrée de Gédymin à Kiow (1321)

Les Litvaniens, qui savaient profiter à propos de toutes les divisions de la Pologne, pénétrèrent en Mazovie, allèrent jusqu'à Kalisz en brûlant les villages et en exterminant tout ce qui faisait résistance. Les chevaliers Teutoniques, ennemis acharnés des Litvaniens, arrêtèrent leur marche sanglante et se portèrent en Litvanie pour l'envahir encore une fois.

La Pologne, cause et victime de ces événemens, était déchirée par la guerre intestine. Les Teutoniques, après avoir trahi Wladislas, comme on l'a vu précédemment, résolurent de s'emparer de Dantzig. Ils grossirent leurs rangs avec une foule d'aventuriers qu'ils ramassèrent dans toute l'Allemagne, et particulièrement sur les bords du Rhin. La ville de Dantzig n'était pas en état de soutenir un long siége; mais la trahison des Allemands la livra encore plus tôt à l'ennemi. Les Teutoniques entrèrent dans la ville en août 1308 : c'était précisément l'époque d'une grande foire; la population était dans les rues et sur les places; les troupes étaient désarmées, et tout fut passé au fil de l'épée : dix mille hommes furent immolés à leur rage.... les enfans à la mamelle furent égorgés sans pitié.

L'année suivante, 1309, Henri, maître des Teutoniques, non content de ses *glorieux* exploits en Poméranie, voulut augmenter ses biens aux dépens de Przémyslas, neveu du roi; en conséquence, il engagea ce prince à lui céder une partie de ses domaines sur le Nogat pour la somme de 4,000 marcs d'argent (320,000 florins de Pologne), et Przémyslas livra à l'ambitieux Teuton les terres qu'il avait reçues en héritage par le chef de sa mère. Ainsi se détacha du royaume une de ses plus belles provinces.

Wladislas comprit alors l'énormité de sa faute; il déplora amèrement la confiance qu'il avait donnée au maître Henri. Le passé était irréparable; mais pour prévenir de nouveaux malheurs, il tâcha d'arranger à l'amiable les affaires poméraniennes. Il s'aboucha avec le grand-maître dans le village de Kraiewicé ou Krotoczyn, entre Radzieiow et la Wistule. Le roi fit des offres d'argent au moine-soldat; mais celui-ci déclara des prétentions exorbitantes; il exigeait cent mille marcs d'argent de gros larges de Prague (8,000,000 florins de Pologne). L'avidité de Henri indigna tellement le roi, qu'il porta plainte au pape Clément V. Le pape nomma une commission pour juger cette affaire, et en attendant le résultat, on suspendit Henri de ses fonctions, et il fut remplacé par Siegfroi.

La face des événemens changea tout-à-coup par la mort de Henri III, duc de Glogau. La Poméranie, qui appartenait au roi par droit et par héritage, demeurait rebelle depuis trois ans, sous le gouvernement de Henri; les fils de ce prince furent écartés de la succession, et les principaux seigneurs s'étant réunis en assemblée à Gnèzne, proclamèrent Wladislas roi de Pologne (1310.) De ce moment, la monarchie démembrée forma un Etat compacte; il comprenait la Petite-Pologne, la Grande-Pologne, la Kuiawie, la Siéradie et Lenczyça.

Un bourgeois de Posen, Przemko ou Przémyslas, osa se déclarer en opposition avec la volonté nationale. Przemko et les siens rassemblèrent quelques mécontens, et ils ouvrirent les portes de la ville aux ducs de Glogau, fils de Henri. L'émeute prit un caractère grave; il y eut des morts, entre autres l'archidiacre de Gnèzne, Nicolas Szamotulski. Wladislas, à la tête d'un faible détachement, parvint à chasser les ducs de Glogau et à s'emparer des rebelles. Une fois maître des principaux coupables, il rendit une ordonnance par laquelle il était défendu aux enfans des bourgeois de Posen de participer à l'éducation publique; ils ne pouvaient être admis ni aux chapitres ni aux prébendes ecclésiastiques dans le royaume de Pologne.

Sur ces entrefaites, Siegfroi, grand-maître des Teutoniques, qui succéda à Henri de Ploetzke, le surpassa en cruautés à l'égard des Polonais; son armée, dévote, cruelle et avide, s'empara de Tczewo (Dirschau), de Nowe, de Choynicé (Konitz). Voulant s'emparer aussi du château de Swiéça (Schwetz), il fit construire des potences vis-à-vis de ce fort, en menaçant les assiégés de les y attacher s'ils ne se rendaient à l'instant. Tous les paysans qui tombaient entre ses mains étaient pendus, et quand il s'éloignait du camp, il attachait des cordes à la selle de son cheval pour pendre les Polonais qu'il rencontrerait, disant qu'il ne pourrait pas faire un bon repas sans avoir fait mourir auparavant un ennemi. Le château se défendit vaillamment, mais la trahison d'un des officiers supérieurs de la garnison le livra à l'ennemi; cet homme se nommait André Cedrowicz.

Wladislas eut encore recours aux négociations. Il réunit une assemblée à Brzesc-Kuiawski (1311), dans laquelle furent appelés les Teutoniques. Le grand-maître traita le roi d'égal à

égal, et d'un ton ironique il dit : « Moi, et mes frères, ce troupeau qui vit sous ma sainte autorité, sommes disposés à rendre le fort de Nieszawa, les villages d'Orlow et de Murzynow que nous avons enlevés à la Pologne, et nous nous engageons à entretenir en tout temps à nos frais quarante cavaliers armés et toujours prêts à défendre le royaume. Quant au duché de Poméranie, ajouta-t-il, nous le paierons en argent, c'est-à-dire nous donnerons une certaine somme; en outre, nous nous engageons à fonder un couvent de quarante moines, qui prieront jour et nuit, et à perpétuité, pour le salut de l'âme de Votre Majesté, et pour le *bonheur* et *la prospérité* de la Pologne. » A cette proposition dérisoire, l'assemblée se sépara, et les chevaliers, craignant la guerre, employèrent une nouvelle ruse.

Jusqu'alors occupés à s'établir dans cette partie de la Poméranie qu'ils avaient prise à la Pologne, ils avaient négligé l'autre partie envahie par les Brandebourgeois. Jean, marquis de Brandebourg, n'avait pas encore atteint sa majorité, et son oncle, Waldemar, marquis de Luzace, gouvernait en son nom à titre de régent. Les Teutoniques lui offrirent dix mille marcs en gros de Brandebourg, s'il voulait leur céder les provinces poméraniennes. Le marquis accepta la proposition; le contrat de vente fut dressé et signé comme s'il s'agissait de l'acte le mieux fondé. Tout cela se fit sous les auspices de l'empereur d'Allemagne Henri VIII, intrus officieux dans les affaires polonaises.

Wladislas se serait jeté au travers du prétendu traité diplomatique, mais une révolution sérieuse dirigea son attention sur un autre point. La guerre civile avait éclaté en Bohême, après l'assassinat du jeune Wenceslas. Jean de Luxembourg monta sur le trône de Bohême. Ce monarque imberbe, qui comptait à peine quinze ans, sans aucun droit sur la Pologne, osa se qualifier du titre de roi des Polonais; mais comme le titre ne suffisait pas pour régner, il ourdit un complot contre Wladislas.

Le roi, préoccupé des affaires de la Bohême, entretenait ses troupes sur le pied de guerre, pour repousser les agressions du nord; des sommes immenses se dépensaient, et toujours il avait besoin d'argent. La ville de Krakovie, peuplée d'étrangers et si riche par son commerce, fut imposée plus que toutes les autres; on cria à l'exaction, à l'oppression; les bourgeois de Krakovie, composés pour la plupart d'Allemands, de Bohémiens et de Silésiens, se liguèrent contre Wladislas-le-Bref, poussés à la révolte par les princes étrangers.

Jean Muskata, évêque de la ville et Silésien d'origine, Albert, maire de Krakovie et Allemand de naissance, et d'autres personnes de marque, envoyèrent une députation à Boleslas, duc d'Oppeln (battu et fait prisonnier à Siewierz, par Wladislas, en 1290), pour l'inviter à se mettre à la tête de la conjuration. Boleslas ne se fit pas prier; il accourut à Krakovie, et Albert lui ouvrit les portes de la ville; mais le château royal resta fidèle à Wladislas, et l'usurpation fut contrainte de demander asile à Albert. Le roi, avant d'en venir à la violence, reprocha à Boleslas sa coupable conduite, et le menaça de le traiter en ennemi, s'il ne sortait de la ville. Boleslas, effrayé par les paroles du roi, et plus encore de l'approche des troupes, rejeta sur Albert et les conjurés tout l'odieux de sa faute; après cette lâche justification, il évacua Krakovie, en amenant Albert. Le roi, une fois maître de la ville, fit sévir contre les coupables. Sa justice fut prompte et terrible; on les condamna à être traînés par des chevaux, roués et pendus! Ceux qui suivirent Boleslas eurent leurs biens confisqués. L'évêque Muskata fut mis en prison, et son beau domaine de Biécz fut affecté à l'entretien de la table du roi. Et pour punir la ville de sa rébellion, ou pour la forcer à être plus sage ou plus fidèle à l'avenir, Wladislas lui ôta le privilége d'élire ses conseillers, privilége dont elle jouissait en vertu des lois teutonnes; le palatin de Krakovie fut investi du droit d'élire les conseillers, à la condition que les regnicoles ou les colons établis depuis long-temps seraient seuls et sans exception appelés à cette fonction (1311).

Le marquis de Brandebourg profita des troubles de Krakovie, pour s'emparer des pays situés le long de la Drawa, et les Teutoniques prirent les châteaux limitrophes (1312). Le roi des Polonais adressa de nouvelles plaintes à Clément V, qui nomma une commission pour juger les délits des Teutoniques et du marquis de Brandebourg; mais l'intrigue, la protection et l'argent leur firent délivrer un brevet d'innocence!...

Les années 1315 et 1316 vinrent combler les malheurs de la Pologne. La fonte des neiges détruisit les semences, et la population fut décimée par la famine et toutes les horreurs qui en sont la suite. On frémit en lisant ce que les chroniques rapportent à ce sujet.

La Pologne, courbée sous le poids de ses douleurs, était toujours le point de mire des envahissemens. En 1317 les chevaliers Teutoniques firent une invasion dans la terre de Michalow, qu'ils prirent par fraude comme ils avaient pris la Poméranie. Ils devinrent donc possesseurs des pays maritimes qui s'étendent de la rivière de la Leba au Niémen.

Tous ces événemens hâtèrent le couronnement du roi. Il était temps de mettre un terme à des ambitions funestes. L'évêque de Kuiawie, Gervard, fut envoyé à Avignon, au pape Jean XXII, successeur de Clément V, pour fixer l'époque de la cérémonie du sacre et du couronnement; elle fut fixée au 20 janvier 1319. Le roi Wladislas fut sacré à Krakovie par Janislas, archevêque de Gnèzne, et prit le nom de Wladislas I[er], quoiqu'il fût le quatrième du nom; mais comme il était pour ainsi dire le régénérateur de la Pologne, il voulut un titre spécial, et qui ouvrît le commencement de sa dynastie. L'aigle blanc devint irrévocablement l'écusson de l'Etat; Krakovie fut créée résidence royale, et sa basilique obtint le privilége de couronner les rois.

Le roi, reconnu par la nation et par l'Eglise, chercha à ramener la tranquillité dans le royaume; les causes de troubles, de perturbations étaient renfermées dans l'ordre des Teutoniques; c'est là où devait frapper la main qui voulait venger la Pologne! Wladislas réunit une assemblée à Brzesc-Kuiawski (1320), qui rendit une sentence par laquelle les chevaliers Teutoniques étaient condamnés à restituer à la Pologne la Poméranie; mais, loin de se soumettre à la condamnation, ils en appelèrent à l'autorité du saint Siége.

Dans la même année, Wladislas maria la princesse Élisabeth, sa fille, au roi de Hongrie.

Pendant que la Pologne luttait contre ses malheurs, la Litvanie gagnait en force et en puissance. Gédymin, qui succéda à Witenes, rendit sa nation redoutable aux Teutoniques, et bientôt il triompha des ducs russiens. Son sceptre commandait aux républiques de Novogorod, de Pskow, et aux duchés de Poloçk, de Minsk, et, après une campagne victorieuse, il soumit les ducs qui gouvernaient entre le Bug et le Dniéper. En 1321, il défit le duc Stanislas sur la Pierna, près de Kiiow, et Kiiow, la somptueuse ville, lui ouvrit ses portes. Après ces expéditions heureuses et triomphantes, Gédymin prit Bransk et Pereaslaw, et marqua les limites de ses États à la rivière du Putywel. Ainsi finit à jamais la puissance envahissante des Varegues-Russiens; la Litvanie, n'ayant plus à la redouter, la vit d'un œil paisible renfermée dans sa possession de Wladimir, sur la Kliazma, et ensuite s'étendre jusqu'à Moskou, mais en laissant aux duchés environnant Kiiow le nom de Terres-Russiennes, nom que les Polonais ne lui ôtèrent pas; aussi ce pays, par l'esprit qui le domine, par sa langue, par la source de sa civilisation, est toujours resté attaché à la Pologne, à la mère-patrie, jusqu'à l'époque où l'envahissement des tzars de Moskovie vint l'arracher à notre république. C'est cet *envahissement* que les auteurs officiels ou officieux, écrivant pour le compte du cabinet de Moskou ou de Saint-Pétersbourg, décorent du nom de *reprise!!* Gédymin, quoique païen, protégea le christianisme et initia la Litvanie au mouvement civilisateur et politique de l'Occident. Wladislas le secondait de fait et d'intention; tous deux ayant compris leur époque, et peut-être l'ayant devancée, tous deux étant animés d'une même et généreuse pensée, ils cherchèrent à s'unir par un lien de famille; Wladislas demanda à Gédymin la main d'Anna-Aldona sa fille, pour son fils Kasimir.

Le 28 juin 1325, le mariage fut célébré dans l'église cathédrale de Krakovie. Kasimir était âgé de seize ans. La princesse litvanienne fit son entrée en Pologne suivie par vingt-quatre mille captifs; elle rendait à la patrie ses nobles fils, ces prisonniers que la guerre lui avait ravis; dès ce moment cette princesse fut digne de la nation qui l'adoptait.

Wladislas et Gédymin se liguèrent contre l'ennemi commun : les chevaliers Teutoniques, les Mazoviens, les Brandebourgeois, les Bohémiens et les Silésiens, car les ducs de Silésie s'étaient soumis à la Bohême depuis le couronnement de Wladislas (1323-1327), et les Mazoviens avaient été entraînés par leur exemple. Les Polonais et les Litvaniens combattaient ensemble et servaient les intérêts des deux nations.

Wladislas Lokiétek, affaibli par l'âge, avait fait un effort presque surhumain en commandant la campagne; il avait surmonté les fatigues avec un admirable courage; mais cependant le besoin du repos se fit sentir, et le délabrement de sa santé ne lui permit pas de tenter un nouveau combat contre les Teutoniques; il résolut donc de se démettre d'une partie du pouvoir, pour ne pas arrêter la marche victorieuse des armées; mais une résolution d'une si haute importance devait être sanctionnée par la nation; à cette fin, le roi con-

voqua une assemblée générale à Chenciny (14 juin 1331). Ce fut la première diète législative, la première représentation nationale. En 1180, le synode de Lenczyça avait établi le sénat; mais la diète de 1331 fut envahie par la noblesse et partagea le pouvoir avec le sénat. Par malheur pour l'avenir de la Pologne, le peuple, les cultivateurs n'avaient pas leurs représentans dans les assemblées!...

Le roi Wladislas présida en personne la diète de Chenciny, et cette mémorable assemblée posa pour jamais les bases de la république polonaise et de la démocratie nobiliaire. La Pologne devint république et par la forme et par le fond, en dépit des rois héréditaires et électifs, ou plutôt elle eut la conscience de ses institutions; car le gouvernement républicain datait de son existence.

Wladislas, dans ses vues de réformes et d'améliorations, ôta au staroste-général Vincent Szamotulski le gouvernement de la Grande-Pologne, et le donna à son fils Kasimir : ce prince possédait toutes les vertus d'un honnête homme et le courage d'un guerrier.

Szamotulski, frappé dans son ambition et dans son orgueil, conçut le projet de se venger, et l'exécuta ; il se rendit chez les chevaliers Teutoniques et leur proposa de leur livrer la Grande-Pologne et le fils du roi ; les moines acceptèrent l'offre du traître, comme on le pense ; ils entrèrent dans le gouvernement de Kasimir et ravagèrent tout le pays.

Désespérant de pouvoir se mesurer en rase campagne avec un ennemi numériquement plus fort, Wladislas entra en négociations avec Szamotulski, et tout en lui reprochant ses crimes envers sa patrie, il lui promit le pardon et même des dignités, s'il voulait réparer le mal qu'il avait fait. Szamotulski, lâche comme tous les traîtres, ou peut-être regrettant sa conduite passée, exposa au roi les forces et les moyens de défense des Teutoniques, en lui promettant de prendre l'ennemi par le flanc le jour de la bataille.

Wladislas, vieillard septuagénaire, sentit renaître ses forces au moment du danger : son épuisement, sa santé usée par les fatigues de la guerre, lui avaient fait prendre une résolution que son amour de la gloire ne lui permettait pas de tenir ; encore une fois il revêtit l'armure martiale, et après avoir clos la diète, il monta à cheval pour guider son armée. Les troupes polonaises rencontrèrent les troupes teutonnes le 27 septembre 1331, à Plowcé, entre Radzieiow et Brzesc-Kuiawski.

La présence du roi, son ardeur, redoublèrent, s'il est possible, le courage des Polonais ; les chevaliers furent battus et la victoire resta à l'armée polonaise.

Szamotulski avait tenu sa parole et le roi tint aussi toutes les promesses qu'il lui avait faites ; mais la noblesse de la Grande-Pologne, ne pouvant lui pardonner son ancienne trahison, se révolta contre lui et le massacra.

Malgré leur défaite, les chevaliers Teutoniques osèrent encore lever leurs bras contre la Pologne ; Wladislas, pour en finir avec ces antagonistes, demanda des secours aux Hongrois, et lui-même, assisté de son fils Kasimir, se mit à la tête des troupes et commanda la campagne. Luder, grand-maître des chevaliers, se décida enfin à demander la paix ; mais le roi, qui était à la tête d'une armée qui aimait mieux vaincre que négocier, tourna ses troupes contre les Silésiens et les Bohémiens ; ce fut sa dernière expédition et sa dernière victoire (1332).

Affaibli par l'âge et par une activité inconcevable, le roi, après la campagne, passa cinq mois au lit. Avant sa mort, il dit à son fils Kasimir : « Si vous attachez quelque importance à votre honneur et à votre renommée, ne faites jamais de concessions aux chevaliers Teutoniques et aux marquis de Brandebourg. Prenez la résolution de vous ensevelir sous les ruines de votre trône plutôt que de leur abandonner la portion de votre héritage qu'ils possèdent encore, et dont vous êtes responsable envers le peuple et envers vos descendans. Ne laissez pas à votre successeur l'exemple d'une telle lâcheté, qui suffirait pour ternir vos vertus et l'éclat du plus beau règne. Punissez les perfides, et, plus heureux que votre père, chassez-les du royaume où la pitié leur avait ouvert un asile; rappelez-vous qu'ils se sont souillés par la plus noire ingratitude. »

Wladislas I[er] le Bref ou Lokiétek, ce grand roi, cet homme si national, si supérieur, mourut le 2 mars 1333, à l'âge de 73 ans : il fut inhumé dans l'église cathédrale de Krakovie.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

(1139-1333.)



Wladislas le Bref à la bataille de Plowce 1331.

Palais des Lieutenans des Rois à Warsovie.

PALAIS DES LIEUTENANS DU ROI A WARSOVIE.

La rue du faubourg de Krakovie est le quartier le plus animé de la ville ; c'est là que s'élève le beau et vaste palais du lieutenant du roi. Il appartenait autrefois à la famille des Radziwill, leur cour nombreuse était à peine contenue dans cet immense bâtiment et ses dépendances ; rien n'égalait le train et l'opulence de ces seigneurs, qui avaient aussi une grande influence dans les affaires de la Pologne.

A l'époque des guerres de Charles XII, quand le tzar Pierre Ier passa par Warsovie, il habita le palais des Radziwill. Auguste II, son allié, lui avait offert cette demeure comme la plus riche et la plus somptueuse. Depuis lors, ce palais devint la propriété du gouvernement.

Après la formation du nouveau royaume de Pologne, par le congrès de Vienne, en 1815, et lorsque Alexandre Ier de Russie prit le titre de roi, il créa la charge des lieutenans du roi (namiestnik krolewski). On restaura l'ancien palais des Radzivill, et il devint l'habitation des possesseurs de la nouvelle dignité ; notre gravure le représente tel qu'il est encore aujourd'hui.

Les événemens de 1815 et les promesses libérales des monarques composant la sainte-alliance rendirent quelques illusions aux Polonais ; ils crurent à la possibilité d'une existence nationale ; ils crurent un moment aux paroles flatteuses d'Alexandre. Kosciuszko, Dombrowski et quelques Polonais qui avaient tant donné à la patrie et qui lui promettaient tant encore, vivaient à cette époque, et toute la Pologne tournait ses regards sur celui qui pourrait réaliser ses vœux et ses espérances. Le général Joseph Zaionczek fut investi du pouvoir, et le gouvernement russe lui donna en outre le titre de prince. Il sut être agréable à Alexandre et il lui promit de seconder en toutes choses les vues du cabinet de Saint-Pétersbourg ; il s'accommoda même des ordres du tzarevitsch Constantin, et il occupa le palais des lieutenans du roi, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1826.

Après la nuit du 29 novembre 1830, le gouvernement de la révolution y tint ses séances. La vue qu'on découvre des appartemens du palais est magnifique ; elle donne sur les jardins et sur la Wistule.

FIN DU JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA.

(*Voyez, pages* 76, 106, 140, 148, 221, 279 et 301.)

A WARSOVIE.

Ce 4 novembre 1760, mercredi.

« Ma destinée est accomplie, je suis la femme du prince royal, nous nous sommes juré devant Dieu amour et fidélité éternelle ; il est à moi, à moi pour la vie ! Ah ! que ce moment a été doux et cruel ! il a fallu hâter la cérémonie, nous tremblions d'être découverts.

» Pendant les huit jours qui ont précédé mon mariage, je n'ai pas vu le prince royal, il feignait d'être malade et ne quittait pas son appartement ; aujourd'hui il a refusé les dîners du prince primat du royaume et de l'ambassadeur, et même le bal donné par le grand-général de la couronne : la maladie supposée était un prétexte pour se soustraire à ces obligations.

» Mon ancienne femme-de-chambre a été renvoyée avant-hier, et hier on a fait venir l'autre

qui a juré sur le crucifix de garder le secret sur tout ce qu'elle verrait et entendrait.

» Ce matin à cinq heures, le prince palatin a frappé à ma porte : j'étais habillée depuis deux heures ; nous sommes partis sans faire de bruit ; le prince royal et le prince Martin Lubomirski nous attendaient à la porte de l'hôtel... La nuit était sombre, le vent soufflait, il faisait un froid affreux; nous nous rendîmes à pied à l'église des Carmes, parce qu'elle est la plus voisine : le bon curé était déjà aux pieds de l'autel. Si le prince royal ne m'eût soutenue, je serais tombée plusieurs fois pendant le trajet. Dans l'église, quelle tristesse ! partout le silence et les ténèbres des tombeaux... De chaque côté de l'autel deux cierges jetaient une lumière pâle et douteuse ; le bruit de nos pas se faisait seul entendre sous les sombres voûtes du temple. La cérémonie n'a pas duré dix minutes, le curé s'est hâté, et nous avons fui l'église, comme si nous venions de commettre un crime. Le prince royal nous a ramenés; le prince Martin voulait qu'il allât directement au palais, mais il ne pouvait pas me quitter, et c'est avec grand'peine qu'il s'est séparé de moi.

» Ma toilette était celle que je porte tous les jours, je n'avais osé mettre qu'une branche de romarin dans mes cheveux... En m'habillant je me suis rappelé les noces de Barbe, et je me suis mise à pleurer... Ce n'est pas ma mère qui avait préparé le ducat, le morceau de pain, le sel et le sucre que la fiancée doit porter sur elle le jour des noces ; aussi, au moment de partir, les ai-je oubliés.

» A présent me voilà seule dans ma chambre, pas un regard ami ne viendra me dire : Sois heureuse ! Mes parens ne m'auront pas bénie... Un profond silence règne autour de moi, tout le monde dort encore, et cette lumière brûle comme auprès d'un mort... Ah ! mon Dieu ! quelle lugubre fête ! sans cette agitation fébrile, sans cet anneau nuptial, qu'il faudra ôter bientôt et cacher à tous les yeux, je croirais que ces événemens sont un rêve... Mais non, je suis à lui, Dieu a reçu nos sermens. »

A SULGOSTOW.

Ce 24 décembre, lundi.

« Je croyais que je cesserais mon journal en me mariant, je croyais qu'un ami, un autre moi, serait le dépositaire de mes pensées ! Pourquoi écrirais-je, me disais-je, puisque je dirai tout au prince royal (il paraît que je l'appellerai ainsi toute ma vie) ? lui ne sait pas assez le polonais pour le lire, mon journal devient donc inutile. Mais tout me sépare de mon mari bien-aimé; j'écrirai encore pour me rapprocher de lui, pour recueillir tous les souvenirs qui me viennent de lui... Le sort impitoyable me poursuit, ah ! quelle désespérance j'ai au cœur !... Quand le reverrai-je?

» Ces derniers jours ont été affreux ! je remercie le Ciel de n'être pas devenue folle. La princesse palatine m'a chassée de sa maison, elle m'a repoussée comme indigne... Je me suis réfugiée à Sulgostow, chez ma sœur; arrivée là, j'ai fait appeler Barbe et son mari; je leur ai dit : « Pitié, pitié pour moi, je suis innocente, je suis la femme du prince royal ! » Ma pauvre sœur, pour qui cet événement était un mystère, pensa que j'avais perdu la raison, et déjà elle appelait ses femmes pour qu'on vînt à mon secours. J'ai cherché à calmer ses craintes, et aujourd'hui je leur ai confié mes douleurs.

» Je vais tâcher d'ecrire tous ces événemens. Si Dieu permet que je sois un jour heureuse et tranquille, je relirai ces pages, et je sentirai mieux le prix du bonheur.

» Six semaines s'étaient écoulées depuis notre mariage, et personne n'en avait le moindre soupçon : le roi, la cour, cette société qui m'entoure et qui m'épie, n'avaient pu pénétrer notre secret; on m'appelait comme par le passé la starostine Krasinska ; le prince royal, sous le prétexte de sa santé, n'allait nulle part, et le prince palatin ménageait nos entrevues. Mais il y a huit jours de cela : le prince royal commença à sortir, et vint rendre visite à la princesse ma tante. J'étais au salon quand on l'annonça; c'était la première fois depuis notre mariage que je le voyais en présence d'un tiers, il me fut impossible de cacher mon trouble ; je ne pouvais le voir, l'entendre, le regarder, sans lui dire avec mes yeux : Je t'aime. La princesse m'observait. Quand il fut parti, elle me gronda et me reprocha ce qu'elle appelait ma coquetterie et mes inconséquences; je ne pus supporter cette injustice, et je lui répondis imprudemment que personne n'avait le droit de me blâmer quand ma conscience m'absolvait. Le lendemain le prince royal revint; la princesse était préoccupée, et dans ses manières perçait un mécontentement qu'elle avait peine à déguiser; lui, tout occupé de moi, ne voyait pas

l'orage qui se préparait; ne pouvant me parler sans témoin ce jour-là, il m'avait écrit; en s'amusant avec mon panier à ouvrage, il y glissa son billet. La princesse s'en aperçut: dès qu'il fut parti, elle s'empara du panier, et y prit le fatal billet qui portait pour toute suscription: *A ma bien-aimée.*

» Jamais je ne pourrai décrire son indignation et sa colère. Comment ai-je survécu à cette horrible scène !... « Vos *intrigues*, m'a-t-elle dit, ne » réussiront pas chez moi; vous, l'horreur, la » honte, l'ignominie de votre famille, vous ne » prostituerez pas ma maison; déjà j'ai pris des » mesures pour mettre fin à vos infamies, voici » la copie de la lettre que j'ai envoyée ce matin » au premier ministre Bruhl; je lui dis que l'hon» neur m'est plus cher et plus sacré que tous les » liens de famille, et qu'un espoir ambitieux ne » me fera jamais renoncer aux devoirs qu'il me » commande; et mon devoir en cette circon» stance est de le prévenir que le prince royal » aime Françoise Krasinska. Je conjure le mi» nistre de faire tout ce qui sera nécessaire pour » couper court à cette intrigue quand il en est » temps encore. Je veux prouver que je ne suis » pour rien dans cette abomination, et que si j'ai » péché, c'est que j'étais toute confiante dans la » vertu de ma nièce. Oui, le roi lui-même sait » peut-être à l'heure qu'il est ta honte et ton or» gueil insensé. — Le roi ! m'écriai-je hors de » moi, le roi, ah ! grand Dieu ! qu'on ne lui dise » pas que je suis la femme du prince royal, qu'on » ne le lui dise pas, où je meurs à vos pieds. » Éperdue, voyant devant moi un effroyable abîme, j'avouai ce secret que la princesse n'avait pu m'arracher en m'invectivant, en m'humiliant que moi! « Comment, reprit-elle? la femme du prince » royal! Vous, sa femme ! » Ce mot me rappela à moi, en me faisant comprendre l'énormité de ma faute; je frémis en pensant à la colère du prince, et je ne vis plus qu'une chance de salut, c'était de tout avouer à la princesse.

» Toujours à ses pieds, je la suppliai de me donner le passé, et de garder notre secret. Soit qu'elle fût offensée de mes tardifs aveux, soit qu'elle crût avoir été trop loin pour revenir sur ses pas, elle resta impassible, et avec une froide et repoussante dignité, elle m'ordonna de me lever. « Une si grande dame, me dit-elle, ne doit » se mettre aux pieds de personne, et je vous » fais mille excuses de ma conduite envers » vous... » Je voulus baiser sa main, mais elle la retira, et finit par dire que sa maison n'était pas digne d'une femme de ma qualité, d'une princesse royale, d'une duchesse indépendante, de la reine future de la Pologne; sur quoi elle fit faire les apprêts de mon voyage.

» J'ai eu la force de me contenir, et j'en remercie Dieu: un mouvement de colère ne m'a pas fait oublier tant de preuves de bonté et d'attachement, et avec l'obéissance d'une fille de seize ans, je me suis mise en devoir de partir, quoique j'ignorasse absolument où j'irais, et qui me donnerait asile et protection... Il m'a semblé que le mot de *Sulgostow* avait été prononcé par moi ou par la princesse. Le valet-de-chambre vint prendre les ordres de la princesse, et, entendant la fin de notre conversation, il dit dans tout l'hôtel que j'allais partir pour Sulgostow, où je passerais les fêtes de Noël. Le hasard, comme on le voit, décida mon sort; incapable de prendre une résolution, je fus heureuse de me laisser entraîner. Avant de partir, j'écrivis une longue lettre au prince royal, et la confiai à la princesse. En moins de deux heures tous mes apprêts de voyage furent terminés; j'allais, je venais, j'agissais sans penser; on me mit dans un carrosse avec ma femme de compagnie, et les chevaux nous emportèrent ventre à terre.

» Quand j'aperçus les murs de Sulgostow, je commençai à réfléchir sur la manière dont j'apprendrais à ma sœur ces incroyables événemens; mais une fois en sa présence, mon trouble fut tel que je perdis la faculté de mesurer mes paroles: c'est ce qui lui fit croire que j'étais devenue folle.... A présent que tout est expliqué, nous rions de cette singulière méprise: mais ces rires sont un oubli passager de ma position, une trêve d'un moment. Les deux premiers jours ont été cruels, car pendant ce temps je suis restée sans nouvelles du prince royal. Je ne puis dire ma douleur, mes angoisses; il faut que ma santé soit bien forte pour que j'aie résisté à de tels tourmens... Au moins mes espérances se réaliseront-elles un jour ? »

—

Ce 30 décembre, dimanche.

« Je me décide à partir pour Maleszow; peut-être y serai-je mieux qu'ici. Barbe voulait m'y accompagner, mais sa grossesse très-avancée

l'en empêcha; son mari dit que ce serait une imprudence.

» J'ai enfin reçu une lettre du prince royal, il est au désespoir de mon départ; il est irrité au dernier point contre la princesse, il craint que Bruhl ne dise tout au roi.

» Je veux partir d'ici le plus tôt possible. Le bonheur qui m'entoure est un supplice. Cette joie douce et paisible de deux époux qui s'aiment me fait mal, me perce le cœur. Cette maison si bien organisée, cette union de famille, ces attentions délicates du staroste Swidzinski, qui adore ma sœur, tous ces biens que j'envie et dont je ne suis pas jalouse pourtant, donnent plus d'amertume à ma souffrance. Ma sœur est prédestinée, sa fille est le plus charmant enfant que l'on puisse voir; son père la caresse, la choye, et mes parens écrivent sans cesse à ma sœur parce qu'ils sont pleins de sollicitude pour elle et pour son enfant. Heureuse Barbe! la vie est une fête pour elle. Ah! que Dieu lui conserve son bonheur; que cette pensée vienne me consoler dans mes chagrins.

» Peut-être serai-je plus tranquille quand j'aurai vu mes chers parens; leur pardon sera l'absolution chrétienne. Je vivrai, j'espérerai quand leur tendresse viendra me protéger. Je commencerai la nouvelle année avec eux; elle sera peut-être l'aurore de mon bonheur! Maleszow m'a vue si heureuse autrefois.... »

AU CHATEAU DE MALESZOW.[1]

Ce 5 janvier 1761.

« Je suis ici depuis quelques jours, mais je crois que je repartirai bientôt pour Sulgostow. Je souffre partout, et il me semble que je serai mieux là où je ne suis pas. Mon sort est brillant en imagination, mais bien misérable en réalité. Mes parens m'ont bien reçue pourtant; ils m'ont traitée avec bonté; mais une chose de peu d'importance en apparence est une des causes de mon malaise ici : je n'ai point d'argent; je ne puis faire le moindre cadeau à mes sœurs, je ne puis rien donner aux gens du château. Quand j'étais chez la princesse palatine, je n'avais pas besoin d'argent, elle pourvoyait à toutes mes dépenses, et en outre elle me donnait douze ynfes par mois; je ne pouvais faire aucune économie, et d'ailleurs qu'en avais-je besoin? Aujourd'hui je me trouve donc dans le plus complet dénûment, et j'aimerais mieux mourir que de demander de l'argent à mon mari ou à mes parens, et eux doivent penser que je suis abondamment pourvue. Quand Barbe revint de la pension du *Saint-Sacrement*, elle avait sans doute moins d'argent que je n'en avais tout le temps de mon séjour à Warsovie, mais elle fit pourtant un petit cadeau à chacun. Elle n'était pas comme moi abîmée sous le poids de pensées chagrines; son esprit était libre, son cœur était joyeux. Elle avait pu s'occuper des autres et offrir le travail de ses mains à défaut de plus riches présens... Mais moi, inquiète, agitée, passant tour à tour de la douleur positive à la crainte plus terrible encore, puis-je m'appliquer un seul moment?... Autrefois, quand j'étais heureuse d'espérance, quand la vie m'apparaissait comme une brillante illusion, je pensais qu'en venant au château de Maleszow, après mon mariage, j'y mènerais un train de reine; je n'oubliais personne dans mes rêves; tous avaient leur part dans mes royales faveurs... Ah! quel affreux contraste entre mes souhaits et la réalité!...

» Depuis que je suis ici, je n'ai pas été un seul jour sans répandre des larmes. En revoyant mes parens, je voulais me jeter à leurs pieds; mais mon père m'a retenue, et, me traitant comme une étrangère, il m'a fait un profond salut. Toutes les fois que j'entre au salon, il se lève et il ne s'assied jamais près de moi; les hommages qu'il croit devoir rendre à ma dignité de princesse royale l'emportent sur sa tendresse paternelle. Cette froideur d'étiquette me cause une incroyable douleur! Ah! si les honneurs doivent coûter autant, j'aimerais mille fois mieux n'être qu'une simple noble.

» Le premier dîner que je fis en famille fut cérémonieux et froid. Ma mère s'inquiétait, était prête à me faire des excuses parce qu'elle me donnait l'ordinaire du château, et mon père me dit tout bas : « J'aurais pu faire tirer une bouteille de vin du tonneau de mademoiselle Françoise; il m'eût été agréable de le goûter au *premier dîner*, mais l'usage exige que le père boive le premier verre et que le marié boive le second; autrement ce serait de mauvais augure... Viendra-t-il jamais ce jour-là! ajouta-t-il en soupirant. » Je n'ai pu retenir mes larmes et je ne pouvais plus ni parler ni manger; ma mère me regardait avec la plus tendre compassion.



Chaque circonstance m'est ici une source de nouveaux chagrins, et les bons mots du petit Mathias n'ont plus le pouvoir de m'égayer. Mon père lui fait signe des yeux pour qu'il invente quelque chose de spirituel, mais c'est en pure perte. La musique, pour un corps souffrant et fatigué, est un bruit importun, et les saillies de l'esprit, pour un cœur désespéré, sont sans saveur.

» Ce petit Mathias est d'une finesse inconcevable; il devine tout. Il connaît ma position, j'en suis sûre. Hier il a profité, pour venir dans ma chambre, d'un moment où j'étais seule, et d'un air moitié triste et moitié bouffon, il s'est mis à genoux devant moi en tirant de sa poche un petit bouquet de fleurs desséchées, nouées avec un ruban blanc et fixées par une épingle en or... Je ne savais d'abord ce que cela voulait dire, mais bientôt je me suis rappelé le bouquet des noces de Barbe. *Je suis quelquefois prophète,* m'a-t-il dit en me donnant le bouquet, et toujours à genoux il a regagné la porte... J'ai couru après lui; la mémoire m'était revenue, et avec elle une impression douce et cruelle. Ce bouquet c'est le même que je donnai à Mathias le jour des noces de Barbe.... Je détachai une riche épingle en diamant et je la mis à la boutonnière de Mathias. Ni lui ni moi nous ne proférâmes une seule parole, et chacun de nous se disait que s'il est étonnant que la prophétie se soit accomplie, il est plus étonnant qu'elle n'ait réalisé aucune de nos espérances.

» Au moment où j'écrivais ces lignes, ma mère est entrée dans ma chambre. Sa bonté est incomparable; elle m'a apporté une telle quantité d'étoffes, de bijoux, de blondes, qu'elle pouvait à peine les porter. Après les avoir déposés sur mon lit : « Je te donne une partie du trousseau » que je destine à mes filles, m'a-t-elle dit; j'y » aurais ajouté encore beaucoup d'autres choses, » mais j'ai craint que ce ne soit pas assez beau, » et cependant je t'ai donné tout ce que j'avais » de mieux. J'ai parlé à mon mari, et il est dé- » cidé à vendre deux villages pour faire un trous- » seau digne d'une si illustre union. Cela viendra » quand le secret sera dévoilé. » Tout éplorée, j'ai voulu me jeter à ses pieds, mais elle m'a retenue et m'a demandé mille pardons pour ces présens de si peu de valeur...

» Oh! bien sûr, je partirai d'ici après-demain. Je souffre outre mesure. Mes sœurs cadettes, *Madame,* les courtisans et jusqu'aux vieux serviteurs, tout le monde se récrie sur le changement qui s'est opéré en moi, et on se demande comment il se fait que je ne sois pas encore mariée et pourquoi on ne pense pas à me marier. Les trois filles que je devais prendre à mon service étaient venues sans doute pour me rappeler ma promesse. Le vieux Hyacinthe m'a amené lui-même sa fille. Chaque personne que je revois me cause du malaise ou m'importune. Ah! qu'on serait étonné si on savait mon mariage! Et ces pauvres gens qui comptaient sur ma protection, je ne puis les prendre à mon service, parce que j'ai épousé un prince, le fils d'un roi! »

A SULGOSTOW.

Ce 9 janvier, mercredi.

« Me voilà auprès de ma sœur. Je n'ai point trouvé en arrivant de lettre du prince royal. Peut-être est-il malade? Peut-être le roi a-t-il appris notre mariage et le fait-il surveiller? Si le prince palatin était à Warsovie, il m'aurait bien sûr écrit; on peut compter sur son dévoûment. Quant au prince Martin, je rends grâces à son étourderie et suis très-charmée qu'il m'oublie.

» Les adieux de mes parens ont été bien meilleurs que leur réception d'arrivée; j'ai retrouvé à ce moment leur tendresse d'autrefois.

» Avant de partir, j'ai voulu aller à Lissow, et j'ai été visiter le curé dans son presbytère. Quand je suis arrivé, il plantait des cyprès dans son jardin, et il m'a promis d'en planter un à mon intention dans le cimetière. Je laisserai après moi ce triste souvenir. Le curé m'a dit de bonnes et consolantes paroles. En le quittant, j'éprouvai un moment de calme et de résignation. »

Ce 15 janvier, mardi

« Pendant ces trois derniers jours j'ai eu à lutter contre de nouvelles persécutions. Au moment où nous allions nous mettre à table, le son de la trompette est venu nous avertir qu'un étranger arrivait au château; peu après, la porte de la salle à manger s'est ouverte à deux battans, et on nous a annoncé M. Borch, ministre du roi. Je

devinai aussitôt le motif de cette visite, et j'en eus des palpitations à me briser la poitrine. M. Borch, en vrai diplomate, donna à sa démarche l'air d'une simple politesse. En souvenir du gracieux accueil qu'on lui avait fait aux noces de Barbe, il venait, disait-il, offrir ses hommages à madame la starostine Swidzinska, et renouveler connaissance avec le staroste. Pendant le dîner, on échangea des complimens; mais quand après le dessert la cour se fût retirée, il m'invita à passer dans le cabinet de M. le staroste, et me dit : « Bruhl et moi nous savons votre secret, » madame, et je vous assure que tout cela nous » a fort divertis; car vous pensez bien que nous » regardons ce mariage comme une plaisanterie, » un véritable jeu d'enfant : la bénédiction don- » née par un prêtre étranger à la paroisse et à » l'insu des parens ne peut être valable. Aussi » ce mariage ne tardera pas à être cassé, et cela » sans beaucoup de peine, je vous assure. » Ces paroles furent comme un coup de foudre, et sans un courage surhumain, un aide du Ciel, je serais restée atterée; mais je sentis bien que de ce moment dépendait le sort de toute ma vie. Le caractère de Borch m'était connu; je savais qu'il y avait en lui autant de bassesse que de lâcheté, je savais que la force est toute puissante devant ces hommes qui ne sont forts qu'avec les faibles. « Monsieur, lui dis-je, il manque l'adresse » à votre ruse; votre diplomatie et celle du mi- » nistre Bruhl échoueront devant le simple bon » sens d'une femme. Ce monde qui me juge me » fait pitié, quand il me croit sans courage et sans » raison; je lutterai avec vous, avec Bruhl. Mon » mariage est valable; le consentement de mes » parens l'a béni; je tiens mes pouvoirs de Dieu, » et je saurai les défendre. L'évêque a eu con- » naissance de ce mariage, sur lequel vous osez » jeter l'anathème de votre ironie; le curé de ma » paroisse nous a donné sa bénédiction, et deux » témoins nous ont assistés dans cette pieuse cé- » rémonie. Je sais que le divorce est possible; » mais il n'est possible que par un commun ac- » cord : le prince royal mon époux et moi jamais » nous n'y consentirons. » On peut s'imaginer facilement la stupéfaction de Borch, et moi-même je ne me croyais pas capable d'une telle énergie. Borch avait cru trouver un enfant qu'il éblouirait avec quelques promesses; il croyait avec cela me déterminer à une renonciation; il croyait que je consentirais à signer ma honte et mon malheur: il m'a trouvée inébranlable. Il est resté ici deux jours; il a fait encore quelques tentatives, et, voyant que je persistais dans mon refus, il est parti; mais auparavant il m'a demandé si je consentirais au divorce dans le cas où le prince royal le croirait nécessaire. « Oui, lui dis-je, mais » quand vous me montrerez un écrit signé de » la main du prince. »

» Je craignais que cet événement ne fût la source d'un nouveau chagrin : l'état de Barbe demande tant de ménagement, et elle a si vivement senti mon malheur! je craignais, dis-je, que sa santé ne s'en ressentît, mais, grâce à Dieu, elle va bien. Cette chère Barbe est une autre moi; hélas! en m'aimant on accepte un calice de douleur! Le staroste était inquiet de sa femme; ils sont si bien ensemble! si tendrement unis!... Et moi, quelle triste destinée! je n'ai obtenu ni le repos, ni le bonheur, ni ces biens de l'ambition que je voulais devoir à l'amour. »

Ici finit le *Journal de Françoise Krasinska*. Ses pensées étaient trop douloureuses, ses souvenirs étaient trop cruels pour qu'elle voulût les retracer sur le papier: quand la douleur, dans toute son âpreté, s'est emparée de l'âme, on n'entend plus, on ne voit plus, sans tressaillir, certains mots qui excitaient jadis en nous des rêveries plus ou moins douces. Françoise perdit une à une toutes ses illusions; elle eut du courage pour supporter l'injustice, mais elle fut sans force contre l'indifférence de son mari. Mes lectrices ont pu l'accuser d'ambition; cependant elle l'aimait; mais l'amour n'est pas toujours le dévoûment et l'abnégation absolu, l'amour n'est pas toujours une vertu; il se compose souvent d'égoïsme; il est, comme l'a dit madame de Staël, une personnalité à deux. Françoise aimait le prince royal, mais son rang l'avait éblouie.

Elle demeura long-temps à Sulgostow après le départ de Borch. Barbe Swidzinska, déjà mère d'une fille, eut encore un fils et une fille à laquelle on donna le nom de Françoise. La tendresse, les soins, les attentions qu'elle trouvait dans sa famille ne pouvaient la consoler de l'abandon du prince royal. Sa sœur était le seul être au monde à qui elle confiait sa douleur; les femmes ont une sensibilité de détail qui leur fait tout comprendre, rien ne leur échappe, avec des

instrumens plus fins elles manient plus aisément un cœur malade. Si l'amour eût laissé à Françoise une seule espérance, elle eût été heureuse de l'amitié.

Souffrant partout, elle quittait quelquefois Sulgostow pour le couvent du Saint-Sacrement à Warsovie ; mais la solitude ne pouvait lui rendre le calme, et ses prières étaient un cri de désespoir qui s'élevait vers Dieu pour implorer la mort.

Le génie de la douleur est le plus fécond de tous, il semble que la nature humaine ne soit infinie que pour souffrir. Françoise pouvait ressentir un autre chagrin, son âme déchirée allait recevoir une autre blessure ; elle perdit ses parens, elle les perdit sans qu'ils aient donné le nom de fils au mari de leur fille. A cette époque, elle se rendit à Krakovie, au couvent des Franciscaines, et là, Barbe lui envoya sa fille Angélique pour essayer de la rattacher à ce monde par cette jeune affection.

Elle habita aussi Cznestochowa ou Opolé, et partout elle reçut l'ordre de ne point déclarer son mariage. A des distances éloignées, le prince royal venait à elle, et accomplissait un devoir de conscience : l'abandon, l'oubli sont préférables.

Enfin la prophétie du petit Mathias se vérifia : la couronne ducale et le trône de Pologne échappèrent au prince Charles ; Biren fut nommé duc de Kourlande, et quand Auguste III mourut (à Dresde, 5 octobre 1763), ce fut Stanislas-Auguste Poniatowski qui lui succéda.

Pour calmer les inquiétudes, les soupçons douloureux de Françoise, le prince royal lui disait que, par égard pour l'âge de son père, il ne pouvait déclarer son mariage ; mais après la mort d'Auguste, plusieurs années se passèrent sans apporter de changement dans la position de Françoise ; la famille royale et le prince vivaient à Dresde, et la femme du prince cachait son nom. La famille Lubomirski mit tout en œuvre pour faire valoir les droits de Françoise ; ils en appelèrent même à l'impératrice Marie-Thérèse. Le prince Charles se laissa enfin fléchir ; il écrivit à sa femme une lettre pleine de tendresse, en l'engageant à venir à Dresde auprès de lui ; cette lettre la trouva à Opolé, et les Lubomirski lui conseillèrent d'attendre une autre démarche pour se rendre à Dresde, ce qu'elle fit. Le prince Charles, comme tous les hommes qui sont passionnés par la tête et froid de cœur, s'irrita de la résistance de Françoise, et il lui écrivit une autre lettre plus pressante et plus amoureuse ; elle ne résista pas, comme bien on le pense ; mais elle ne trouva ni le bonheur, ni le rang qu'elle était en droit d'occuper, ou plutôt les honneurs qu'on devait à son rang. Privée d'un revenu à la hauteur de sa position, elle vivait de privations et presque mesquinement. L'impératrice Marie-Thérèse, touchée de son sort, lui donna le comté de Lançkorona, près de Krakovie. Ces biens, qui venaient d'une main étrangère, ne pouvaient satisfaire son ambition, et son cœur, depuis long-temps, avait dû renoncer à tout espoir de bonheur.

Elle soutint une correspondance très-active avec sa sœur et les personnes de sa famille qu'elle avait laissées en Pologne.

Nous allons donner la lettre qu'elle écrivit à sa sœur avant son départ pour Dresde, en la traduisant scrupuleusement du polonais, et en laissant les phrases françaises soulignées telles qu'elles ont été écrites par Françoise.

« Je ne te reverrai pas, je ne peux plus différer, car mon mari m'a fixé le jour où je dois arriver à Dresde. Dans sa seconde lettre il me recommande fort de ne pas manquer d'être près de lui le 5 janvier prochain. Je te dis adieu et je te rends de toute mon âme l'affection que tu as pour moi ; sois sûre que toujours, et dans quelques lieux que je sois, *tu me seras la plus chère et les marques de ton souvenir les plus satisfaisans.*

» Ecris-moi souvent, je t'en supplie, et compte sur mon exactitude à te répondre. Je vais là où je crois trouver un peu de repos... Hélas ! je n'ai plus la prétention d'être heureuse, car l'électeur ne veut pas m'accorder le titre de princesse royale, ni me reconnaître pour la femme du prince. Il désire, c'est-à-dire il m'ordonne de garder toute ma vie l'*incognito* dans ses Etats. Le prince royal en a un véritable chagrin, et de toutes mes douleurs, la plus amère c'est celle de mon mari ; sa santé s'altère visiblement. Je t'écrirai fidèlement tout ce qui m'arrivera ; tu sauras comment j'ai été reçue et ce que tout cela deviendra par la suite. Dans le cas où on voudrait nous donner une augmentation de pension, je supplierai mon mari de quitter Dresde et de m'établir dans un pays étranger, toujours voisin de la Saxe, pour que je puisse communiquer facilement avec lui. Ne parle à personne de mon projet, car s'il était connu en Saxe, *toute mon entreprise serait gâtée.*

Adieu, tendrement aimée sœur, ne m'oublie pas. Adieu, la multiplicité de mes occupations ne me permet pas de t'écrire davantage. *A propos, je te conjure* d'aller à présent chez la princesse palatine, tu la trouveras avec l'évêque de Kamieniéç et Kulagowski; *elle sera sensible à cette attention de ta part; elle ne pourra en effet que lui être agréable;* tu égaieras un peu la gravité de ce trio. *Adieu,* je vous *embrasse de tout mon cœur et suis à jamais, ma chère sœur, votre plus affectionnée et attachée sœur,*

» Françoise.

» *Mille tendres amitiés à ton mari; je le conjure de me conserver toujours une part dans son souvenir.* »

En 1776, la diète polonaise assigna de fortes pensions aux héritiers d'Auguste III; la moitié de celle du prince Charles fut reversible en viager sur la tête de sa femme, la princesse royale Françoise Krasinska.

Pendant son séjour à Dresde, elle eut une fille, la princesse Marie; elle l'éleva avec le plus grand soin; mais bientôt elle devait l'abandonner; ses chagrins développèrent la maladie qui mit fin à ses jours. Elle mourut le 30 avril 1796, à l'âge de 53 ans.

Madame Moszynska, qui s'était montrée l'amie de Françoise dans sa prospérité, et, chose plus rare, dans le malheur, fut douloureusement affectée de sa mort; c'est elle qui se chargea de l'annoncer à madame Angélique Szymanowska, née Swidzinska, que Françoise avait tenue sur les fonts de baptême avec le prince royal, dans l'église cathédrale de Warsovie, en 1760.

Dresde, ce 8 juin 1796.

« Je me rends à vos prières, madame, mais avec une extrême douleur; la perte que vous faites en est une bien cruelle pour moi; c'est le coup le plus sensible que j'aie jamais éprouvé. La maladie de la princesse royale date de plus de deux ans; elle commença alors à souffrir du sein; quelques médecins disaient que son mal était un cancer, mais d'autres assuraient que c'était seulement une glande. A cette époque on lui fit une incision, et elle alla mieux pendant quelque temps. Mais la maladie ne tarda pas à faire d'effrayans progrès. L'enflure devint extérieure, et elle éprouva des douleurs aiguës dans le sein et dans toute l'étendue du bras. Elle souffrait avec patience les plus intolérables douleurs. Essayant tous les traitemens sans éprouver de soulagement, elle consentit à subir une nouvelle cure. Pendant douze semaines elle n'a vu personne, sauf les gens de sa maison et les médecins, qui tantôt disaient qu'elle allait mieux et tantôt disaient qu'elle allait plus mal; enfin la fièvre est survenue sans la quitter, et, à la suite, des symptômes de consomption.

» Connaissant bien son état, elle s'est préparée à la mort avec résignation et sainteté; elle expira dans la nuit du 30 avril. Son sein s'était ouvert depuis quelques semaines. On a fait l'autopsie et on a trouvé mille causes de mort; mais je ne puis m'appesantir sur ces détails.... Selon moi, qui l'ai suivie dans les progrès de la maladie, je pense qu'outre son cancer elle avait la poitrine gravement affectée.

» Nous avons fait une perte irréparable, j'existe à peine depuis ce malheur, et je ne penserai jamais à la princesse royale sans éprouver des regrets déchirans. Je n'ai pas encore vu son mari; on dit qu'il est malade, on craint même qu'il ne survive pas de beaucoup à sa femme; mais d'autres personnes disent aussi qu'il va bien: je ne sais que croire.

» Je vois leur fille la princesse Marie, je l'aime de tout mon cœur et j'ai le chagrin de ne pouvoir la visiter qu'une fois par semaine. Elle est charmante et annonce un grand caractère. La princesse royale l'a confiée en mourant à la protection d'Élisabeth, fille du roi et sœur du prince royal. Élisabeth s'intéresse beaucoup à la jeune princesse, et elle est sincèrement attachée à son frère; c'est une personne d'un haut mérite.

» Je vous prie, madame, de me conserver vos bontés et d'agréer l'expression de ma parfaite estime.

» L. Moszynska. »

Le prince royal Charles survécut à sa femme quelques mois, et leur fille, bien jeune encore, fut confiée à la tutelle de la sœur du prince Charles. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle épousa le prince Carignan de Savoie, et leurs descendans sont liés aujourd'hui à la famille régnante de Lombardie et de Sardaigne.

Olympe Chodzko.



GASTOLD,

LÉGENDE LITVANIENNE DU XIVe SIÈCLE.

(Imité du polonais.)

Śpiéwaj mi Wajdeloto!
Litewskie, nasze pieśni,
Niech kilka chwil s pieszczotą
Po litewsku się prześni!
Różne, różne piosenki,
O naszych Bogach dawnych
O naszych kniaziach sławnych,
I o cnotach żon naszych,
I dziewic naszych wdzięki,
I chłopców naszych zwinność
I żyżną rolę stron naszych,
Nasz miód, naszą gościnność,
I broń ową Olgierdową
Śpiéwaj mi ojczystą mową!

ALEXANDER CHODZKO.

Chante-moi, ô Waïdelote, chante-moi nos chansons litvaniennes. Que tes doux souvenirs bercent mes nuits! Chante toujours, chante nos divinités païennes, nos illustres Princes. Chante-nous les vertus de nos femmes, les charmes de nos filles, l'agilité de nos garçons, et la terre fertile de nos contrées. Chante, dans notre langue maternelle, notre hospitalité, la gloire des armes d'Olgerd et même la saveur de notre hydromel.

J.-B.-M. DE VIENNE.

Le Ciel promet le pardon à ceux qui se repentent, imitons son exemple. Les anges se réjouissent plus pour un pécheur qui revient au bien que pour un grand nombre de justes qui n'ont jamais quitté le sentier de la vertu. La bonté de Dieu est tout intelligente, car le seul effort par lequel nous nous arrêtons court dans la descente glissante qui conduit à la perdition, est en soi un acte qui exige qu'on déploie plus de force qu'une marche tranquille dans un chemin égal et uni.

GOLDSMITH.

I

Pour Gastold, l'amour était le dévouement absolu de son être aux sentimens, au bonheur, à la destinée d'un autre; cet amour l'avait affranchi du reste de la terre, et dans une profonde solitude, sa vie était plus active qu'elle ne l'eût été sur le trône des Césars. L'amour multiplie

l'âme, l'étend, l'élève comme le génie; l'amour, tel qu'il est chanté par les poëtes, tel qu'il est rêvé par quelques esprits tendres et contemplatifs, l'amour enfin que si peu de cœurs ont senti ou compris, était celui de Gastold. « Femmes ne sont toutes reconnaissantes, » a dit La Fontaine; triste vérité, et qu'il est plus facile de sentir que d'expliquer. Peut-être les femmes ont-elles une vocation pour souffrir, peut-être aussi aiment-elles mieux conquérir qu'inspirer. L'amour, hélas! ne se donne pas par un acte de volonté; il est enthousiaste parce qu'il est involontaire... Gastold n'était point aimé, et moi, qui vais raconter ses souffrances, je ne le plains pas, car il avait lu dans le grand livre des intelligences, il avait divinisé la vie par le sacrifice; il aimait, et ces sublimes douleurs m'ont toujours semblé préférables au repos qui n'apprend ni la vie ni la mort.

La chasse était l'exercice favori de Gastold; la fatigue, le mouvement, les émotions du danger le dérobaient à lui-même, l'arrachaient pour quelques momens à sa vie, à cet amour qui était son âme et sa pensée. Par une belle matinée d'automne, après avoir chassé dans la forêt les animaux sauvages, il dit à son page: « Prends ces têtes de loup et de sanglier, et va les porter à Hélène; raconte-lui mes combats; dis-lui que ma vie a été mille fois menacée dans cette lutte; ce loup, tout écumant de rage, allait fondre sur moi quand mon fer victorieux lui a donné la mort; ce loup était le maître absolu de ces forêts: son cœur était courageux comme celui d'un noble de vieille race. Va, reprit-il, porte à Hélène mon hommage, dépose à ses pieds ce trophée qui n'est pas indigne d'elle, et dis-lui que je suis toujours prêt à la servir. »

Autour de Gastold palpitaient encore les chairs des bêtes sauvages, le sang ruisselait, et lui, meurtri, déchiré et indifférent à ses blessures, rajustait son costume en désordre et se disposait à partir; il monte sur son cheval; ses chiens le suivent en poussant de longs aboiemens: ils semblent regretter la victoire. « Qu'avez-vous? leur dit le chasseur, pourquoi hurlez-vous tristement après une si belle victoire? Allons, suivez-moi, et réjouissez-vous en passant sur le corps de votre ennemi. »

Gastold cheminait à travers la forêt; c'était l'heure de midi, mais la nature était sombre et silencieuse: elle s'harmoniait avec ses pensées. Rien n'égale la mélancolique beauté des forêts de la Samogitie. Tout-à-coup il est tiré de sa rêverie en apercevant les débris des autels païens; il fait un signe de croix, et Dieu vient disputer à Hélène une des pulsations de son cœur; il jette un regard dédaigneux sur ces restes d'un culte passé, et continue son chemin; mais plus il avance, plus la forêt devient épaisse; il suit au hasard les sentiers qui se présentent; enfin les rayons du soleil couchant percent les touffes d'arbres; il marche encore longtemps, et il découvre le champ planté de pins et de chênes qui est près de sa demeure; il arrive, il mène son cheval à l'écurie, et vient ensuite se reposer. Il quitte son armure; autour de lui étincèlent des dards et des piques; il se jette sur une peau de tigre: il voudrait au moins quelques moments d'un sommeil réparateur, mais il pense, il pense à Hélène. «Comment recevra-t-elle mon message?» se dit-il; et il fait une prière à saint Hubert pour implorer une bonne réception. « Depuis deux ans, je dépose à ses pieds les trophées de ma chasse, elle les reçoit, mais sans témoigner ni plaisir ni reconnaissance. Si je souffre, elle sourit, et si je me résigne, elle semble dire: «Pourquoi ne souffrez-vous plus?...» Oh! non, elle ne m'aime pas, mon visage laid, balafré, la repousse. Je me surprends à blasphémer, j'accuse le ciel; pourquoi m'a-t-il refusé ses dons, pourquoi suis-je dans ce monde, puisque je ne puis pas lui plaire?... Elle est si belle, belle de perfection, et plus belle de charmes et d'attraits. Je m'humilie, je me décourage quand mes yeux se fixent sur elle; cependant je suis brave et je l'aime, n'est-ce point assez pour un cœur de femme? Quelle nouvelle mon page va-t-il m'apporter? » et chaque bruit le fait tressaillir; il s'agite, il se promène dans sa chambre; son impatience, si inquiète d'abord, devient un délire. Enfin, il entend le son du cor, il prête une oreille attentive; c'est son page. « As-tu vu Hélène, où était-elle, était-elle gaie, triste, heureuse? mais parle-moi, dis-moi tout: de quel air t'a-t-elle reçu? — Seigneur, j'ai rempli vos ordres, je lui ai offert ces présens du plus intrépide des chasseurs, elle m'a remercié en souriant, et m'a ensuite renvoyé sans me donner ni à boire ni à manger, mais elle m'a chargé de vous dire de venir demain chez elle. — Y avait-il quelqu'un avec elle, dis-moi, mon Dowrillo? — Seigneur, elle était sur son balcon, elle contemplait le ciel, et Swidrigellon, fils de Raymond, était près d'elle comme en extase. » Gastold fronça le sourcil.

« Il n'y a qu'une voix sur le compte de Swidrigellon dans toute la Samogitie; les vieux et les

jeunes, les femmes et même les hommes disent qu'il est le plus beau de ces contrées, mais on ajoute... je n'ose achever. — Qu'est-ce donc, mon page? signe-toi trois fois, et parle sans crainte. — Eh bien! seigneur, on dit qu'il est plus païen que chrétien, et que, quand il se promène dans la forêt, il s'entretient avec les loups et les ours: vous savez que les divinités renversées par notre Dieu ont pris la forme de ces animaux sauvages. » Gastold mit la main sur son glaive en entendant ces paroles, puis il dit à son page: « Allons, enfant, ne nous occupons plus de ces choses, nous sommes près de la forêt, et Satan ne dort ni jour ni nuit. Mais encore un mot: Hélène a-t-elle tourné ses regards du côté de ma demeure? — Je n'ai pas eu le temps d'y faire attention, car, aussitôt arrivé, on m'a fait repartir: je crois que ma présence était importune. — Demain, avant le jour, tu mettras l'armure d'acier à mon cheval, et moi j'aurai mon armure d'écaille. Tu ne m'accompagneras pas. »

II

Le château de Citowiany est bâti sur une montagne, son site est enchanteur; jamais la nature ne se montra plus grande, plus diverse, plus variée dans son aspect; elle semble rivaliser avec la divinité coquette qui habite ces lieux. Le château domine des précipices sans fond, mais son abord est entouré d'arbres, de bosquets que l'art eût gâtés et qui ont tout le charme du hasard et de l'imprévu. Des cascades mugissantes descendent de la montagne et vont se perdre en ruisseaux limpides au milieu des arbres et de ces délicieux bosquets. Citowiany est le site privilégié de la Samogitie; il appartient à Hélène, fille unique de parens qui ne sont plus. Hélène est belle et jolie, c'est-à-dire elle est mieux que belle, elle a ce charme des femmes polonaises, ce charme qu'aucune parole ne peut rendre, et que la peinture ne peut pas reproduire, et elle joint à ces grâces toutes naïves, à cette coquetterie d'instinct, qui est si séduisante, parce qu'elle n'a rien d'étudié, le piquant des femmes du midi; ses cheveux sont d'un noir d'ébène, ses yeux sont noirs aussi, et leurs longues paupières s'abaissent pour tempérer leur éclat; on la contemplerait à genoux, si un fin sourire, un sourire plein de maliçe ne vous révélait son origine terrestre... Ah! oui, Hélène est bien femme!... Venez avec moi la voir sur cette montagne; ses traits, son attitude, chacun de ses mouvemens exprime l'impatience; elle regarde, elle écoute; tout à coup elle aperçoit un guerrier à cheval; dans ses mains il porte une pique, et son armure est tout éblouissante! la jeune fille le reconnaît, c'est Gastold, Gastold qu'elle attend, que son ordre a appelé, et que pourtant elle redoute. Elle appelle ses gens qui viennent au-devant de Gastold; celui-ci leur confie son cheval, et il se présente devant Hélène en relevant la visière de son casque; mais sa contenance est humble comme celle d'un accusé qui paraît devant son juge.

« Approchez-vous, seigneur, lui dit Hélène, venez entendre, non des reproches, mais des plaintes: vous avez chassé un jour dans lequel notre sainte religion enseigne et commande le repos...; l'esprit de Satan est en vous.... Mais je n'ai pas la force de continuer, un autre vous dira que je suis victime de la malédiction qui pèse sur vous.» A ces mots, un jeune homme se présente; ses traits sont réguliers et beaux; sa fraîcheur est celle d'une jeune fille; ses cheveux d'un blond doré tombent sur son cou en boucles ondoyantes; son regard est tendre, mélancolique et amoureux; son costume, plein d'art et de goût, rehausse encore l'éclat de son teint; de larges agrafes d'argent retiennent la peau d'ours qui flotte sur ses épaules, et la poignée de son épée est tout éblouissante d'or et de pierreries. « Swidrigellon, lui dit Hélène, parlez pour moi, car vous avez été témoin des événemens de cette nuit. »

Gastold porta la main à sa visière pour la baisser: il semblait se préparer au combat; mais tout-à-coup sa main retombe, et il écoute en silence son interlocuteur:

« Guerrier, dit Swidrigellon d'une voix douce mais moqueuse, votre page a apporté hier, à cette illustre dame, une tête de sanglier et une tête de loup; elle fit suspendre dans son vestibule ce don de votre courage; mais, à la nuit tombante, la tête de loup poussa un hurlement lugubre, et, de ses yeux morts, sortirent des étincelles rougeâtres; la tête continua ses hurlemens jusqu'au jour: alors on l'a jetée au fond d'un précipice... Guerrier, Satan a guidé ton bras, tous ces événemens sont surnaturels.

—Par Perkounas! » s'écria Gastold; mais il s'arrêta tout court, et se signa pour expier son blasphème... Cherchant à se remettre de son trouble, il allait parler, lorsque Hélène lui dit: « Jamais je

ne vous épouserai, je dois vous fuir comme un réprouvé ; car vous êtes en commerce avec le mauvais esprit... Je vous aimais, Gastold, mais mon cœur est fermé pour vous. » En disant ces mots, elle lança un regard plein d'amour à Swidrigellon.

Gastold sentit son courage se ranimer, la force lui revint par l'excès de la douleur ; l'injustice d'Hélène lui rendit la puissance d'exhaler sa plainte : « Hélène, dit-il, je connais les détours des femmes ; leur instinct est trompeur, et leur éducation les instruit dans l'art de feindre. Vous ne m'aimez pas, Hélène, non, ce n'est pas moi que vous aimez ; cet amour, cette fleur suave de votre âme, c'est un autre qui l'a eu sans l'avoir mérité ; mon dévouement pour vous a effleuré votre amour-propre, et, quand vous m'avez vu me prosterner à vos pieds avec idolâtrie, vous vous êtes dit, sans plaisir, mais avec orgueil : J'ai fait un esclave de plus ! Oui, je le sens, vous n'exaucerez jamais mes brûlans et ambitieux désirs ; mais ceux qui, comme moi, ont beaucoup perdu savent combien l'homme a besoin d'espérance. Je vous implore, dites-moi qu'un jour ma tendresse vous touchera, ne rejetez pas un dévouement que Dieu exige de ses créatures privilégiées !...Je m'abaisse jusqu'à la prière, parce que je vous aime... Hélène, ne soyez pas impie envers mon amour, comptez-le pour quelque chose en ce monde : ne suis-je pas votre amant, mieux encore, votre ami, votre soutien ? à chaque moment ne suis-je pas prêt à vous servir, à vous défendre ? Quand un chevalier teutonique a osé calomnier votre honneur de jeune et innocente fille, vous m'avez permis de vous venger : mon glaive a fait justice de l'infâme !... Et vos caprices de femmes, ces caprices, ces grâces que votre ingénieuse coquetterie rendait de rudes épreuves, ne m'y suis-je pas soumis ? Un jour, vous le rappelez-vous, vous m'avez dit : Je veux qu'une des chambres de mon château soit tendue avec des peaux d'ours... Jamais souverain ne fut aussitôt obéi... Un autre jour, vous m'avez dit : Je veux que la voûte de ma chapelle soit hérissée de dents de sangliers; et, au péril de ma vie, j'ai exécuté vos ordres... Ma docilité vous rendit insatiable ; après ces premières épreuves vous me dites, avec une petite mine boudeuse : Plus rien ne m'agrée, plus rien ne me distrait ; ne pourriez-vous pas m'amener quelques prisonniers tatars, je n'en ai pas vu ; cela pique ma curiosité... Je me jetai au-devant de ces phalanges maudites, et je vins vous offrir cinq prisonniers que je leur avais enlevés. Hélène, si vous avez la moindre reconnaissance pour moi, si je vous inspire quelque pitié, j'ai trouvé la récompense de tous mes sacrifices ; mais si vous m'abandonnez, malheur à vous ! la jalousie rendra mon âme frénétique : la jalousie, pour moi, c'est la vengeance. Imposez-moi de nouveaux sacrifices, et je les accomplirai avec bonheur ; mais dites que votre amitié me consolera des tourmens de l'amour ; dites qu'un jour vous serez à moi, et que Dieu recevra nos sermens !...

—J'ai à peine dix-neuf ans, répondit Hélène, je ne pense point encore à me marier. » En entendant cette réponse, la colère bouleversa les traits de Gastold , et Swidrigellon, présent à cette scène, se promenait de long en large en jetant des regards malicieux autour de lui ; puis il s'approcha du balcon, regarda le précipice, et fit un signe à Hélène ; sur quoi elle dit à Gastold : « Seigneur, je veux encore vous demander une preuve d'obéissance ; le passé ne me suffit pas, il me faut des témoignages incessans de votre dévouement. Je fais peu de cas de la tendresse qui se manifeste en paroles, l'esprit sait prendre le langage du cœur ; mais les faits sont d'une éloquence irrécusable : si vous m'aimez, soumettez-vous à mes ordres, ou plutôt exaucez mes prières ; à l'instant, montez à cheval, lancez-vous au galop du haut de ce précipice, et, sans vous arrêter, franchissez la planche fragile qui sert de pont à la rivière. Si ce danger ne vous effraie pas, vous êtes digne de moi, je vous donne ma main ; allez, Gastold, et que Dieu vous protége. »

Gastold regarda Hélène, sans essayer de lui rendre son émotion par une parole trop faible. Que pouvait-il dire en présence de la mort et de la félicité humaine !... Il partit, et, monté sur son cheval, il gagna d'un pas lent le bord du précipice. Quand il fut arrivé là, il mesura de l'œil sa profondeur, puis, levant les mains au ciel, il pria avec ferveur ; ensuite il arrangea sa lance comme s'il se préparait au combat, et, piquant des deux, il revint sur ses pas, et fit deux tours sous le balcon d'Hélène. « Adieu, Hélène, » dit-il ; et au même moment il s'élance dans le précipice. Tous les gens du château étaient accourus pour voir ce spectacle. Gastold disparaît, puis tout à coup on l'aperçoit sur la pointe d'un rocher ; mais son cheval trébuche, et ils sont tous deux renversés ; alors on entend le bruit de son armure qui heurte la pierre. « Il est mort, il est mort, » crie la foule ébahie ; et Gastold reparaît, et

on le voit franchissant l'autre rive : il a vaincu la mort, il a surmonté tous les dangers. Plus heureux que fier de son triomphe, il revient au château ; il trouve Hélène assise auprès de Swidrigellon ; mais dédaignant la présence de son rival, il lui dit : « Hélène, vous êtes à moi, à moi pour toujours et sans partage ; » mais un sourire moqueur, cruel, coquet, un sourire que l'enfer eût envié, arrête l'élan de sa tendresse. « Gastold, dit Hélène, l'homme qui expose sa vie pour satisfaire un caprice de femme n'est pas digne de moi ; » puis, de la main, elle lui fit signe de sortir... Ces paroles, ce geste hautain, rappelèrent la fierté de Gastold ; tout son sang reflua du cœur à la tête ; la rage, l'indignation, la colère agitaient ses traits ; sans voix, sans expression, il ne put articuler un reproche, il ne put dire à cette femme cruelle : « Je hais, je me venge quand je méprise... » Un seul cri s'échappa de sa poitrine, et ce cri sembla briser son armure... Tout à coup il s'élance, il prend d'une main Swidrigellon, le terrasse, et de l'autre il tire un poignard à deux tranchans et coupe d'un trait la figure d'Hélène... « C'en est fait de ta beauté, dit-il, garde ce souvenir de moi, garde-le dans les embrassemens de ton amant. » Après avoir prononcé ces mots, il quitta le château de Citowiany.

III

Sur la frontière de la Litvanie et de la Prusse, un tertre inconnu se cachait dans les ombres d'un bois épais ; à l'horizon une forêt immense formait une ligne noire : on eût dit une tenture de deuil ; et sur le devant de ce paysage, quelques habitations éparses s'apercevaient çà et là dans une vaste plaine.

Un guerrier, armé de pied en cap, sortit à cheval du bois ; quand il fut arrivé près du tertre, son cheval s'arrêta. « Seigneur, lui cria son page qui le suivait depuis deux jours, vous courez par monts et par vaux, vous courez, et Dieu sait où nous irons ; vous oubliez que nous sommes à la frontière de la Litvanie, et que nous allons toucher bientôt aux possessions allemandes et teutones. Par pitié, seigneur, rebroussez chemin. » Mais Gastold, car c'était lui, sans faire attention, continue à haute voix ses réflexions. Son âme surexcitée donnait à ses pensées l'apparence d'un songe. « Tiens, dit-il à son page, entends-tu la tête de loup qui hurle ? vois-tu ces gouttes de sang ?... Elle me maudit, sa robe nuptiale est un linceul... » Le guerrier verse quelques larmes, et la raison lui revient. « Allons, mon page, quittons ces lieux ; » et il pique son cheval : mais le cheval reste sourd à la voix du maître, et insensible à l'éperon. « Je le vois, dit Gastold, il ne veut pas quitter nos belles prairies, notre chère Litvanie.

— Seigneur, suivez l'instinct de votre coursier, dit le page, vous êtes menacé de quelques malheurs. — Enfant, tu veux rester dans ta patrie parce que là sont tes affections, mais moi je suis seul, je pars. Adieu pour jamais. »

Le page se tut, et n'osa plus combattre la résolution de son maître.

Gastold monta sur le tertre, regarda autour de lui, et dit : « Litvanie, je te fais mes derniers adieux ; je vais fuir ce monde qui ne m'a laissé que la mort pour espérance... Mon stylet a déchiré sa peau délicate, je me suis vengé, je me suis vengé parce que la passion tue ou possède. Elle a cru qu'on se jouait ainsi de l'amour ; folle créature, elle n'avait pas compris ce qu'il y a de sublime dans ce sentiment... Je l'aimais et je la hais, et ma haine la poursuit encore ; oui, Swidrigellon complétera ma vengeance : les hommes médiocres comme lui n'aiment que la femme dans les femmes, Hélène sans beauté sera pour lui un objet de dégoût... elle me regrettera... Adieu, ma patrie, adieu, je vais chercher la mort dans un pays étranger. » Ses yeux se mouillèrent de larmes en regardant les plaines de la Litvanie. « J'ai une recommandation à te faire avant de partir, dit-il à son page. Tâche d'assister aux noces d'Hélène, et dis-lui... » mais il s'arrêta, la parole expira sur ses lèvres... « Adieu, Dowrillo, sois heureux, pense quelquefois à ton maître, et visite sa demeure comme on va prier sur le tombeau d'un ami ! » Il traversa le tertre, il rasa la terre prussienne, et tout à coup il disparut derrière les collines.

IV

Quinze années s'étaient écoulées depuis cette époque, et on n'avait plus entendu parler de Gastold en Litvanie.

Le temps ne respecte rien ; les hommes, les choses, tout s'efface, se perd, se détruit : grandeur humaine, production des hommes, tout vient échouer devant l'imposante nécessité des siècles. Il n'y a qu'une puissance égale à celle du temps, c'est la puissance des idées ; les idées sont pour l'homme l'immortalité terrestre.

Le château de Citowiany n'existait plus; une chapelle avait remplacé cette merveilleuse architecture ; mais le précipice qui l'avoisinait, les arbres qui s'échappaient en touffes de ses profondes cavités, indiquaient encore l'abord de l'ancien château. La planche qui traversait la rivière était détruite: qui eût osé la franchir après Gastold !...

La prière, c'est le culte intime, c'est un soupir sans douleur, c'est un regret sans amertume : les hommes ne l'eussent point inventée, c'est Dieu qui l'a mise en notre âme, c'est Dieu qui a établi ce divin chaînon entre la terre et le ciel. Une femme, vêtue de deuil, était agenouillée dans la chapelle devant l'image de la sainte Vierge, ses mains étaient jointes. « Mon Dieu, disait-elle, pardonnez-moi... pardonnez-moi !... » et des larmes inondaient ses yeux; mais dans sa voix, dans son attitude reposait une miséricordieuse confiance.

Tout était simple dans ce sanctuaire de la foi : un autel en bois, une lampe en cuivre, suspendue au milieu de la voûte, étaient les seuls ornemens de la chapelle.

« Je ne veux pas passer sans faire une prière à la Vierge, » dit un guerrier qui côtoyait la chapelle. Il descend de cheval, fixe la bride à un clou et se dispose à entrer. Tout dans ce lieu agissait sur lui comme un souvenir... Le guerrier, armé de pied en cap, ne paraissait point appartenir à la Litvanie ; son armure était de forme italienne, la plume de son casque était posée à la manière allemande, le stylet qu'il portait à sa ceinture était de fabrique germanique, et la chaîne d'or qu'il portait au cou était espagnole. Le guerrier paraissait avoir cet âge que les femmes ont qualifié de certain âge, c'est-à-dire il n'était plus jeune et il n'était pas encore vieux; ses cheveux étaient roux et commençaient à grisonner; cet ensemble peu séduisant n'était pas exempt pourtant d'une apparence de force et de verdeur.

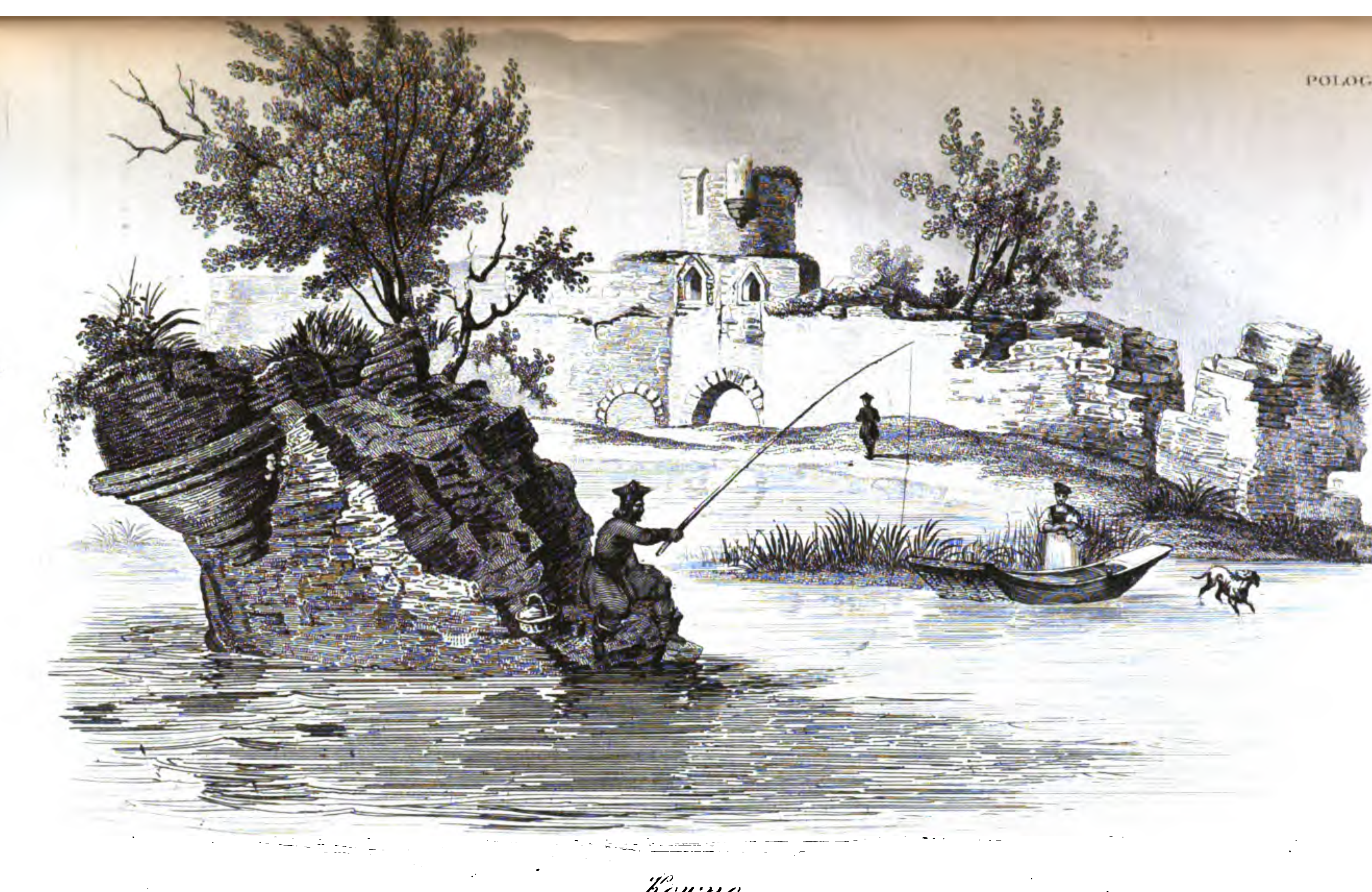
Quand il aperçut cette femme agenouillée, il n'osa pas avancer; son attitude fervente, ses larmes lui inspirèrent le respect, et lui causèrent une sorte d'attendrissement. Elle priait à haute voix. « Mon Dieu, disait-elle, mes péchés sont grands, mais votre miséricorde est infinie! Par orgueil j'ai sacrifié celui qui m'aimait; hélas! je l'aimais aussi, et je lui faisais braver la mort pour éprouver son amour; il était docile à tous mes caprices, j'ai voulu voir jusqu'où pouvait aller la puissance d'une femme : ses sacrifices me donnaient la conscience de ma beauté et de mes charmes. Sainte Vierge, j'ai été bien coupable, mais vous avez revêtu notre enveloppe terrestre pour nous plaindre et pour prier pour nous; intercédez pour moi, offrez à Dieu mon âme repentante. Mon expiation a commencé en ce monde, car cet homme frivole qui avait séduit mon esprit me rendit cruelle pour celui qui m'aimait véritablement; il est complice de tous mes crimes, c'est lui qui a voulu la mort de mon bien-aimé pour se rendre maître de moi... J'eus la faiblesse de lui donner ma main, et les peines de l'enfer se sont appesanties sur moi... Il est mort, et que Dieu lui pardonne mes douleurs... Depuis ce moment, j'ai fait raser mon château, cette chapelle l'a remplacé... Mon Dieu, je veux passer ma vie dans la prière, pardonnez-moi, ayez pitié de moi. »

Le guerrier a tressailli en entendant ces paroles ; il croit reconnaître les accens de cette voix douce et plaintive, une émotion soudaine fait battre son cœur, il tombe à genoux en reconnaissance de ce souvenir et de la vision céleste que Dieu lui envoie... Il prie, il se repent, il oublie les crimes d'Hélène, et lui seul se reconnaît coupable... Plus calme après la prière, il se lève pour sortir, et ses yeux étonnés rencontrent un regard d'amour et de douleur. Cette femme, qui l'avait tant ému par sa ferveur, est devant lui immobile ; sur son visage, d'un blanc transparent, il aperçoit une légère cicatrice. Le guerrier tombe à genoux. « C'est toi, mon Hélène, pardonne-moi, je suis encore ton esclave. — Gastold, viens sur mon cœur. » Ces mots furent les seuls que leur bouche put articuler... Les grandes émotions n'ont pas de paroles ; impie celui qui croit les rendre, impie celui qui veut les exprimer!

Gastold et Hélène se marièrent peu de jours après cet événement. La fiancée n'était plus jeune, mais sa tendresse était plus douce et meilleure que ne l'eût été l'amour, et, sans crainte d'un parjure, elle jura devant Dieu d'aimer toujours.

En revenant de la chapelle, Hélène dit à Gastold : « Que ne suis-je encore belle ! » et lui, d'un regard caressant, lui donna la confiance qui sait rendre belle et bonne.

OLYMPE CHODZKO.



Kowno
en Lithuanie

Impr. de Leclere

KOWNO,

EN LITVANIE, AU CONFLUENT DE LA WILIA, DANS LE NIÊMEN.

(*Imité du polonais de* Félix Wrotnowski.)

Wilija naszych strumieni rodzica,
Dno ma złociste i niebieskie lica,
Piękna Litwinka co jéj czerpa wody,
Czystsze ma serce, śliczniejsze jagody.

Wilija w miłéj Kowieńskiéj dolinie,
Śród tulipanów i narcysów płynie;
U nóg Litwinki kwiat naszych młodzianów,
Od róż kraśniejszy i od tulipanów.

Wilija gardzi doliny kwiatami,
Bo szuka Niemna swego oblubieńca;
Litwince nudno między Litwinami,
Bo ukochała cudzego młodzieńca.

Niemen w gwałtowne pochwyci ramiona,
Niesie na skały i dzikie przestworza,
Tuli kochankę do zimnego łona,
I giną razem w głębokości morza.

I ciebie równie przychodzień oddali
Z ojczystych dolin, o Litwinko biédna!
I ty utoniesz w zapomnienia fali,
Ale smutniejsza, ale sama jedna.

Serce i potok ostrzegać daremnie,
Dziewica kocha, i Wilija bieży;
Wilija znikła w ukochanym Niemnie,
Dziewica płacze w pustelniczéj wieży.

Adam Mickiewicz.

La Wilia, mère de nos torrens, a un lit d'or et une surface d'azur. Une belle Litvanienne y puise de l'eau : elle a un cœur plus pur, une figure plus ravissante.

La Wilia coule dans les vallées riantes de Kowno, entre les tulipes et les narcisses : aux pieds de la litvanienne est la fleur de nos jeunes gens, plus ravissante que les roses et les tulipes.

La Wilia dédaigne les fleurs de la vallée, car elle cherche le Niémen, son fiancé; la Litvanienne est triste au milieu des Litvaniens, car elle adore un jeune étranger.

Le Niémen saisit impétueusement son amante dans ses bras, l'entraîne à travers les écueils et les sauvages déserts, la presse sur son sein glacé, et ils se perdent ensemble dans les abîmes des mers.

Et toi aussi, un étranger t'aura ravie aux vallées de ta patrie, ô infortunée Litvanienne! et toi aussi, tu te seras plongée dans les flots de l'oubli, mais plus attristée, mais seule.

En vain on avertirait le cœur et le torrent : la jeune fille aime, la Wilia coule : la Wilia a disparu dans les bras du Niémen qu'elle adore.... La jeune fille verse des larmes dans une tour solitaire.

Burgaud des Marets.

Cette contrée, où viennent s'unir les deux principaux fleuves de la Litvanie, est riante et pittoresque; le poëte la contemple d'un œil méditatif, l'invisible s'émeut : un monde d'émotions se déroule pour le poëte. On n'y trouve point la majesté sauvage des pays boisés, ou la variété piquante de certaines parties de la Litvanie, ces lacs immenses qui coupent le terrain, ces grands arbres chevelus qui ombragent le sol; mais rien n'est comparable aux charmes de la vallée de Kowno, c'est une nature belle et caressante. La Wilia s'échappe des forêts de pins, de sapins et de chênes pour se jeter dans les bras du Niémen, qui, après avoir parcouru les plaines sablonneuses de Merecz, semble heureux de son étreinte; les poëtes ont raison de comparer ces fleuves à l'embrassement de deux amans.

Le printemps se hâte de saluer Kowno; dans aucune partie de la Litvanie du nord, il n'est aussi précoce, et avec lui la verdure éclate et les fleurs s'épanouissent plus tôt; nulle part aussi le rossignol ne chante avec tant de volupté, il met à profit ces nuits si rapides et si belles du mois de mai. Il arrive souvent que dans cette saison le Niémen déborde et la Wilia l'accompagne dans ses bondissans caprices; leurs eaux alors se répandent rapidement dans les prés et dans les champs de la contrée, elles menacent les chaumières et les fermes, qui s'élèvent çà et là sur des éminences couvertes de broussailles; la Wilia devient aussi large que la Loire en Touraine, et le Niémen semble n'être plus borné que par l'horizon. La ville de Tours, ses plaines riantes, ses rivières de Loire et du Cher, peuvent donner l'idée exacte de la contrée que nous décrivons.

L'été apporte le calme et l'abondance, quand la crue des eaux a cessé; les blés mûris se balancent comme la vague sous le souffle du vent, les monticules voisins se hérissent d'une verdure foncée, et des herbes desséchées sont suspendues en festons aux pieds des coteaux, comme le dernier vestige des ravages causés par les deux fleuves.

En automne, quand les blés sont moissonnés, l'épine-vinette croît en abondance et donne une teinte toute particulière au pays; l'azur de l'onde qui reflète un fond doré se confond avec ce fruit d'un rouge de pourpre.

La ville de Kowno est située sur cette terre que baigne la Wilia et le Niémen, elle retrace des souvenirs de sang et de destruction.... En 1812, Napoléon avait dit : « Ce point est d'une » telle importance que quiconque veut faire la » conquête des pays voisins doit d'abord s'assu» rer de sa possession. » La parole du grand homme est consacrée par l'expérience des siècles, jamais un envahisseur ne négligea la prise de Kowno; mais ce point de stratégie militaire est orné par la nature de mille charmes qui parlent au cœur.

Il est difficile de trouver l'origine de la fondation de Kowno. Les chroniqueurs disent qu'un fils de Palémon, nommé Kunas ou Kunosa, bâtit une ville en lui donnant son nom ; cette version remonterait aux premiers siècles de notre ère ; mais à l'époque où l'histoire de la Litvanie devient claire et certaine, nous voyons que Kowno était déjà un château fortifié, défendu à plusieurs reprises par le grand-duc Gedymin contre les attaques des chevaliers Teutoniques. Gedymin fut atteint d'une balle meurtrière près du château de Wiélona en 1340. La mort du chef apprit aux Litvaniens l'usage des armes à feu : c'était la première guerre où les Allemands s'en servaient contre eux.

Après Gedymin, ses deux fils, Olgerd et Kieystut, se présentèrent sur la scène politique ; le premier posséda le pouvoir suprême, et le second commanda à Troki et en Samogitie; la plus tendre amitié unissait les deux princes, ils jurèrent de venger la mort de leur père, et l'autel de Perkounas, élevé à Wilna, reçut leur serment. Au signal de la guerre, les ducs de la famille de Gedymin, les boyards et leur suite vinrent se ranger au nombre des combattans, et les villes de Nowogrodek, de Braslaw, de Wilkomierz, de Witebsk, de Poloçk, de Troki, envoyèrent leurs troupes; l'armée, forte de quarante mille guerriers, établit son quartier-général à Kowno. Les ducs Olgerd et Kieystut se mirent à la tête des troupes et marchèrent sur la Prusse ; de nombreux détachemens se répandirent sur toute la surface du pays, le glaive et la torche en main; ils eurent bientôt dépassé Elbing, et l'armée litvanienne rentra dans ses foyers en poussant devant elle un grand nombre d'esclaves, trois cents hommes de grosse cavalerie teutonique et un de leurs chefs qu'elle avait fait prisonnier à Insterbourg. Les Teutoniques, battus, défaits sur tous les points, demandèrent la paix aux vainqueurs; mais ils ne l'obtinrent qu'à la condition qu'ils rendraient les châteaux forts de Baiera et de Fribourg, et que leurs troupes évacueraient toute la partie de la Samogitie qu'elles occupaient.[1]

Mais, comme on le pense, la paix n'était qu'une trêve à de nouvelles hostilités, car l'existence de l'ordre Teutonique était attachée à la conquête de tous les peuples païens; aussi, peu après le traité, la Litvanie fut en butte aux incursions des Teutons, et ceux-ci obtinrent même une croisade pour s'emparer définitivement de ce pays ; Henri, roi de Hongrie, Jean, roi de Bohême, son fils Charles, margrave de Moravie, et plusieurs autres princes vinrent grossir l'armée des croisés, déjà renforcée par le secours des rois d'Angleterre et de Danemark. L'orage, un orage épouvantable grondait sur la tête d'Olgerd ; mais ce grand guerrier, secondé par son frère, sut le conjurer. La Litvanie, menacée par de nouveaux dangers, cria d'une voix unanime : « Guerre à mort aux envahisseurs! » Tous les hommes capables de porter les armes marchèrent au-devant de l'ennemi, et les vieillards, les femmes, les enfans se retirèrent dans les profondeurs d'impénétrables forêts ou dans les îles des grands lacs qui traversent le pays. Cette guerre était un devoir sacré pour l'indépendance nationale. Aussi vit-on le peuple brûler ses habitations en ne laissant debout que les places fortes où s'enfermaient les garnisons pour la défense du pays.

L'ennemi eut à lutter contre les privations, la misère et les maladies ; les légions succombaient sous la résistance des places fortes ; la division se mit dans le camp chrétien ; les alliés se lassèrent d'une guerre qu'ils faisaient pour le compte des moines-soldats, et ils demandèrent à retourner chez eux. Sur ces entrefaites, Olgerd et Kieystut quittèrent la Litvanie, que le peuple défendait, et eux, ils se disposèrent à envahir les terres des chevaliers Teutoniques. Olgerd s'empara de la partie qui appartenait aux chevaliers Porte-Glaive, et Kieystut alla en Prusse pour s'emparer de celle qui appartenait aux Teutoniques. Le pays, dégarni de troupes, ne put leur opposer aucune résistance, et les chefs litvaniens se vengèrent avec usure des ravages que l'ennemi causait chez eux. « Quand Kieystut, dit le chroniqueur Stryikowski, s'emparait des villes de Konigsberg, de Fischau, de Lochstadt, quand il s'emparait aussi de leurs trésors, les Alle-

mands, les Anglais, les Hollandais, les Français, ces peuples habitués chez eux au bien-être, à tous les plaisirs du luxe, à coucher sur le duvet, à boire du bon vin; ces peuples, dis-je, ne trouvaient en Litvanie que des herbes sauvages et une terre dépouillée d'habitations, tant il y a qu'ils furent atteints d'une affreuse dyssenterie et qu'ils crevèrent comme des bêtes. »

Les richesses que les ducs avaient conquises en Livonie et en Prusse se répandirent dans la Litvanie, et une moisson abondante, favorisée par un temps superbe, rendit le bonheur au pays. Toutefois la guerre ne discontinuait pas; les Teutoniques, commandés par leur grand-maître Winrich von Kniprode, remportaient des avantages partiels sur les Litvaniens. Kieystut payait de sa personne dans toutes les occasions périlleuses; un jour, il fut fait prisonnier sur le champ de bataille, mais il acheta sa délivrance en rendant à l'ennemi un grand nombre de prisonniers chrétiens: dès qu'il fut libre, il reprit avec une nouvelle ardeur le commandement de ses troupes.

Au mois de mars de l'année 1361, Heinrich von Kranichfeld, commandeur de Rastenbourg, suivi de deux autres chefs, parcouraient, les armes à la main, toutes les parties du sud-ouest de la Litvanie, certain qu'il était d'y trouver un riche butin; mais comme la Narew, grossie par la fonte des neiges, rendait le passage difficile, il se retira avec son armée à Loetzenbourg, près du lac de Lowentin. Dans cette contre-marche les Teutoniques trouvèrent la trace des troupes litvaniennes et apprirent en même temps qu'Olgerd, Kieystut et son fils Patryk se livraient au plaisir de la chasse, au nord de Raygrod, en attendant des renforts pour s'emparer de la Prusse sans coup férir. Les Teutoniques se portèrent sur le point occupé par les princes, et les attaquèrent à l'improviste près du lac de Wobel; l'ennemi eut le dessus, car les Litvaniens étaient inférieurs en nombre. Patryk, entouré par les troupes teutoniques, parvint à s'échapper; mais Kieystut, blessé d'un coup de lance par Hanka d'Eckersberg, fut fait prisonnier. Le commandeur Kranichfeld, fier d'une telle capture, fit enchaîner le duc et l'envoya à Marienbourg, où cependant il le fit traiter avec distinction, mais ce qui n'empêchait pas la plus rigoureuse surveillance; pendant le jour, le duc était gardé par deux factionnaires, et pendant la nuit on l'enfermait sous les verroux. Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Les Litvaniens envoyaient message sur message sans pouvoir obtenir l'élargissement du duc, et celui-ci vit bien qu'il ne devait plus compter que sur l'énergie de sa résolution. Une circonstance lui vint en aide et facilita son projet; on mit auprès de lui un jeune serviteur, nommé Alf, Litvanien de naissance; Alf avait été enlevé à ses parens dans l'âge le plus tendre; on l'avait fait baptiser et élever à Marienbourg. Alf, en voyant le souverain de son pays, sentit une vive émotion, et en entendant parler sa langue natale, les souvenirs de la patrie lui revinrent au cœur. Le duc s'aperçut de l'émotion du jeune homme et jugea qu'il pouvait compter sur lui. Un côté de la prison donnait sur un fossé sans eau; dans le fossé se trouvait une excavation qui venait aboutir au mur, le mur était donc fort mince en cet endroit. Kieystut, ayant tout observé et tout combiné pour faciliter sa fuite, se procura des outils par l'entremise d'Alf. Le duc travaillait la nuit à pratiquer un trou dans le mur, et quand le jour venait, son fidèle serviteur cachait les débris de plâtre et de briques. L'ouvrage fut bientôt terminé, il ne restait plus que la difficulté de se procurer des chevaux; mais l'ingénieux dévouement d'Alf sut surmonter cet obstacle, comme il avait surmonté les autres; il prit à l'insu du maître deux excellens chevaux dans l'écurie du principal komtur; puis il procura au duc un manteau blanc comme celui que portaient les Teutoniques. Quand tout fut ainsi préparé, le duc s'échappa de sa prison par le trou qu'il avait pratiqué dans le mur; il franchit le fossé, gagna le rempart, et là un cheval l'attendait: bientôt il fut hors des portes de la ville, et quand il rencontrait les moines-soldats sur son chemin, ceux-ci le saluaient, le prenant pour leur supérieur. Alf suivait le duc, comme on le pense. Quand ils furent loin de la ville, ils piquèrent des deux et gagnèrent la forêt; n'ayant plus de dangers à courir, ils remirent leurs chevaux à un paysan en lui disant de les ramener à l'écurie du grand-maître. Ils errèrent long-temps avant de trouver les frontières de la Litvanie; quelquefois ils se perdaient et étaient forcés de revenir sur leurs pas; enfin, ils prirent au hasard une route qui les conduisit en Mazovie; mais cet incident n'eut pas de suites fâcheuses pour eux, comme on va le voir.

Janus, duc de Mazovie, était marié à Dunata, fille de Kieystut: cette princesse avait pris le nom d'Anna après son mariage. Janus reçut son

beau-père à bras ouverts et lui rendit tous les honneurs dus à son rang; mais l'important pour Kieystut était d'arriver au but de son voyage, et le duc lui en facilita les moyens. Il revit enfin Troki, chef-lieu de ses Etats, et aussitôt en possession de son pouvoir, il écrivit aux Teutoniques la lettre suivante : « Je m'empresse de vous annoncer l'issue de mon voyage, et de vous dire que si le sort me permet de faire prisonnier votre grand-maître ou quelques-uns de vos komturs, je les garderai assez soigneusement pour qu'ils ne puissent pas m'échapper. » Après les mots, vinrent les faits. Kieystut rassembla une armée imposante et entra en Prusse; il assiégea le château de Johanisberg, s'en rendit maître, passa la garnison par les armes, brûla la ville et fit prisonnier le commandeur Jean Kalin et un komtur. Après ce succès, il marcha sur Eckersberg, il assiégea le château où se trouvait le fameux Hanka, qui, dans le combat de Wobel, s'était emparé de la personne de Kieystut. La première attaque des Litvaniens fut tellement vigoureuse qu'une partie des murs de la citadelle croula; mais il n'était pas encore possible d'arriver jusqu'à Hanka, car il s'était placé dans un retranchement imprenable ; de là il se défendit et put ménager sa fuite et celle de ses amis.

Le bruit des victoires de Kieystut se répandit au loin, chacun se tint sur ses gardes ; les gouverneurs de Rastenbourg et de Bartenstein réunirent leurs forces et se placèrent dans une embuscade sur le chemin de Kieystut : leur intention était de s'emparer de lui et du butin qu'il rapportait. Le combat s'engagea. Kieystut était partout où le danger devenait imminent; la lutte fut épouvantable, mais les Litvaniens, malgré les efforts d'un courage désespéré, durent plier sous le nombre qui les attaquait ; le duc fut renversé de son cheval par le guerrier Werner von Windheim; mais se relevant aussitôt, il blessa du même coup Werner et son cheval. Au moment où celui-ci tombait sous le coup de cette main vigoureuse, un Allemand frappa Kieystut avec son sabre : cette fois son armure le sauva; mais peu après, enveloppé par les troupes ennemies, il fut fait prisonnier et gardé avec la plus grande sévérité ; cependant il parvint encore à s'échapper de son cachot. Les chroniqueurs racontent longuement les interminables querelles et les mutuelles accusations que fit naître la fuite de Kieystut parmi les chevaliers Teutoniques.

Le grand-maître Winrich von Kniprode pensa que le duc de Litvanie vengerait sa défaite et son emprisonnement; en conséquence, il prit l'offensive, et, voulant en finir avec les Litvaniens, il tourna toutes ses forces sur Kowno.

Le komtur de Ragnit sur le Niémen occupait le poste le plus voisin de la Litvanie; il reçut l'ordre de prendre des renseignemens sur les dispositions intérieures du château de Kowno, et de faire les préparatifs nécessaires pour le siége ; mais les Teutoniques, qui voulaient que toutes leurs forces fussent réunies avant l'attaque, attendirent encore quelques mois avant d'ouvrir la campagne. Pendant ce temps des secours leur arrivèrent de tous côtés : on voyait venir des pèlerins armés; quelques-uns étaient animés d'une ferveur religieuse et d'une haine dévote contre les païens; d'autres, et certes c'était le plus grand nombre, ne voyaient dans la sainte guerre qu'une occasion de vol et de pillage. La Bohême, la Silésie, le Danemark, l'Angleterre, la France, les bords du Rhin, la pieuse Italie, dirigeaient ces croisés sur la Litvanie païenne; parmi les volontaires on remarquait les comtes Gothard, de Wirnebourg, de Sponheim, et les ducs de Hohenlohe, et la Prusse grossissait le cortége de ces noms illustres, par la fleur de sa noblesse; c'étaient le grand komtur Wolfram von Baldersheim, le maréchal Henninga, Schindekopf et autres kyrielles de dignitaires. La ville de Krolewiec (Kœnigsberg) était le point fixé pour la réunion générale des troupes; le grand-maître et l'évêque de Sambie prirent le commandement; l'armée était précédée par deux immenses étendarts, l'un portait l'image de la sainte Vierge, l'autre celle de saint Georges.

L'expédition arriva en vue de Wiélona, à sept lieues de Kowno ; là, une partie des troupes remonta le Niémen sur des bateaux, et l'autre longea le fleuve. Quand les troupes furent réunies près de Kowno, elles jetèrent un pont et entourèrent la ville. Durant trois jours elles battirent la campagne, et le quatrième jour elles commencèrent le siége.

Une haute et large muraille ceignait la ville de Kowno, et dans son centre s'élevait un château fort entouré d'un double mur, de bastions et d'un fossé très-profond. La garnison litvanienne, commandée par Woydat, fils de Kieystut, ne comptait que trois mille hommes.

Les Teutoniques attaquèrent les remparts de Kowno à coup de béliers ; aussitôt on vit, sur

les côtes voisines et sur le chemin de Wilna, les troupes litvaniennes commandées par Olgerd et Kieystut. Les armées ne tardèrent pas à se rencontrer, le combat fut terrible, mais il ne dura pas long-temps; les Litvaniens furent forcés de se retirer, et les Teutoniques en profitèrent pour creuser un fossé qui s'étendait de la Wilia au Niémen. Par ce moyen le camp des assiégeans se trouva entre les remparts de la ville, le Niémen, la Wilia et le fossé : serré dans cette enceinte, il fallait ou prendre la ville ou mourir jusqu'au dernier. Les ducs de Litvanie attendaient le moment de faire leur jonction avec la garnison; sans cela il leur était impossible de vaincre l'ennemi. Enfin, le combat s'engagea, et si les assiégés se défendirent vaillamment, les assiégeans ne furent pas moins braves. Les troupes de Brodnica (Strasbourg) parvinrent à faire une brèche; mais un déluge de pierres, lancées du haut du rempart par les Litvaniens, les obligea à reculer. La Litvanie fit dans cette circonstance une belle et énergique défense, elle répondit à toutes les attaques par de nouvelles preuves de courage et d'intrépidité; mais les Teutoniques ripostaient avec avantage, car eux ils avaient déjà entre leurs mains le puissant moyen des armes à feu.

Les Teutoniques mettaient à profit toutes les ressources de l'art militaire. Un jour, après plusieurs attaques réitérées, ils se servirent des béliers inventés par Marquard de Marienbourg, officier de génie d'un grand mérite. Ce nouvel essai leur réussit merveilleusement, ils renversèrent les murs en regard de la Wilia; les troupes, pouvant alors pénétrer dans la ville, firent un épouvantable carnage, et poussèrent leurs machines de guerre jusque sous les murs intérieurs du château. Dans cette extrémité, la garnison fit une sortie, et après des actes de bravoure, qui donneraient à l'histoire l'apparence d'un récit fabuleux, elle se retira dans le fort; mais quatre cents hommes étaient restés sur le champ de bataille; cette perte n'était rien en comparaison des malheurs qui la suivirent de près : la ville fut incendiée, et l'action du feu fut si violente qu'elle gagna jusqu'au toit du fort. Des guerriers allemands d'une grande distinction moururent dans cette bagarre : l'un était Vogt von Morungen, l'autre Johann von Zeno, et l'autre enfin le porte-étendart d'Elbing.

Sur ces entrefaites, le grand-maître en personne arriva au pied de la citadelle. Les légions des comtes de Sponheim, de Virnebourg, de Hohenlohe rivalisèrent d'ardeur. L'étendart de saint Georges flottait au milieu d'eux; la fureur des assaillans fut telle, le nombre de leurs projectiles, de leurs machines de guerre fut tellement multiplié qu'ils parvinrent à ébranler les murs. Les Teutoniques, craignant le découragement après tant de combats meurtriers, se hâtaient de réduire le fort, et les Litvaniens cherchaient à prolonger le siége, car le temps augmentait leur courage par l'espoir de vaincre.

Au plus chaud de l'attaque, Kieystut envoya un parlementaire au grand-maître Winrich von Kniprode pour lui proposer une entrevue; le grand-maître accepta, et ils se rencontrèrent dans la plaine de Kowno. Kieystut aborda son ennemi en lui disant : « Grand-maître, si j'étais avec mes hommes de guerre dans l'intérieur du fort, je vous proteste que vos troupes n'auraient pas la force de m'en faire déloger.—Sire, répondit celui-ci (en donnant le titre de roi au grand-duc de Litvanie, titre que les ducs conservaient depuis le couronnement de Mendog), pourquoi Votre Majesté s'en est-elle éloignée à mesure que nos troupes s'en approchaient?—Je m'en suis éloigné parce que le reste de mon armée était sans chef, et que ma présence lui était indispensable. — Si vous croyez le salut de Kowno attaché à votre personne, prenez autant de troupes que vous le voudrez, entrez dans la ville, et si Dieu le permet nous serons encore assez forts pour vous vaincre. — Mais comment pourrais-je pénétrer dans la ville dont toutes les issues sont fermées par les Teutoniques? — Sire, donnez-moi votre parole que vous nous livrerez bataille, et ensuite par mes ordres on vous ouvrira le passage. » Kieystut chercha encore à prolonger l'entretien; mais le rusé grand-maître, s'apercevant qu'il voulait gagner du temps, lui dit : « Sire, si vous n'avez rien de plus à m'apprendre, rejoignez en paix votre camp. »

La démarche, plus diplomatique que parlementaire, n'eut pas le résultat qu'on en espérait. Le grand-maître ordonna qu'on fît une attaque en masse; deux fois elle fut tentée, et deux fois elle échoua devant le courage désespéré de la garnison. Les fossés se remplirent de cadavres; l'ennemi, se voyant décimé, dirigea tous ses projectiles sur un seul point. L'intérieur du fort reçut des matières enflammées; les murs s'ébranlèrent et écroulèrent avec violence, mais la tête de colonne ennemie périt dans cet épouvantable choc... Des tourbillons de fumée s'échappaient

de la citadelle, et allaient se perdre dans les cieux... Un long cri de victoire retentit et se répandit en écho dans le camp des croisés, et arriva jusque sur les côtes de Kowno où se tenait le camp de Kieystut. Ce prince, désolé de la défaite de ses troupes, regrettait amèrement de ne pouvoir leur porter secours, mais il devait tout attendre de cette brave et généreuse armée; elle tenta un dernier effort... Woydat, à la tête de la garnison, courut devant la brèche et chercha à empêcher le passage des Teutoniques; mais la violence de l'incendie était telle, qu'en un moment des tourbillons de flammes enveloppèrent tous les bâtimens du fort; le feu, des flots de fumée obscurcissaient l'air; amis, ennemis, on se frappait sans se voir, on s'égorgeait sans se reconnaître. Le dernier détachement de la garnison se dirigea, au travers des décombres et des poutres embrasées, vers la porte qui donnait sur la Wilia; là, ils trouvèrent le komtur de Ragnit à la tête d'une force qui leur était supérieure en nombre, mais le nombre ne sut les arrêter; la lutte s'engagea, lutte terrible, où les Teutoniques n'épargnèrent que trente-sept Litvaniens qu'ils firent prisonniers de guerre; ils les épargnèrent parce que leurs noms, leur position élevée les rendaient une glorieuse capture. Parmi eux se trouvait Woydat Kieystutowicz.

Olgerd et Kieystut, qui partageaient le malheur des Litvaniens sans avoir pu partager leurs dangers, envoyèrent demander au grand-maître, après le combat, le nombre de ceux qui avaient survécu. On leur fit une réponse qui leur montra l'énormité de leur désastre.

La Litvanie désolée pleurait ses braves enfans, et le camp des Teutoniques poussait des cris d'allégresse. Le château fort avait été pris le samedi-saint, et le lendemain, le jour de Pâques, les autels du Christ s'élevaient sur les débris fumans des divinités païennes. Pour bénir et consacrer la victoire, l'évêque de Sambie célébra la messe en présence de toute l'armée des croisés. Après la messe, les troupes passèrent en réjouissances le reste de la journée. Le lundi de Pâques la trompette sonna, et l'armée vint se ranger en bataille; les chefs alors donnèrent l'ordre de détruire jusqu'au dernier vestige des murs du fort, et de combler les fossés que les Teutoniques avaient creusés; les troupes exécutèrent ce commandement, après quoi elles se mirent en marche, et les châteaux de Wiélona et de Bisten, qui se trouvaient sur le chemin, tombèrent sous leur hache destructive. Kieystut et Olgerd poursuivirent l'ennemi, mais il enleva les ponts, et son avant-garde repoussa, sans trop de perte, quelques escarmouches des Litvaniens.

Telle fut la fin de l'expédition de Kowno. Peu de temps après, le grand-maître Von Kniprode, ayant augmenté son armée de nouvelles recrues, envahit la Samogitie, et profita sans pitié de sa victoire. C'était une cruelle époque pour la Litvanie: la famine, la peste comblaient les désolations de la guerre. Au midi, il fallait repousser les Polonais qui cherchaient à s'emparer des terres russiennes, repousser en même temps les invasions des Tatars, tenir tête aux Teutoniques du côté du Niémen, et aux Porte-Glaives du côté de la Dzwina. Kieystut et Olgerd se multipliaient, se portaient sur tous les points, dans toutes les directions; ils combattaient valeureusement, mais sans espoir et sans possibilité de vaincre. Toujours harcelant l'ennemi, ils évitaient les batailles rangées, et ne lui livraient que des combats partiels; en un mot, ils faisaient une guerre de partisans; c'est ainsi que la Pologne et la Litvanie furent sauvées à diverses époques.

Les ducs de Litvanie, qui comprenaient l'importance stratégique de Kowno, firent, en 1364, élever de nouveaux remparts; mais le komtur de Ragnit, en détruisant le pont du Niémen, empêcha d'achever les constructions. Kniprode continuait à inquiéter la Litvanie et la Samogitie; de temps en temps ses troupes y faisaient des excursions, et Kieystut, par représailles, envahissait les possessions des Teutoniques; le grand-maître fit élever le fort de Christmemel, entre Jurbourg et Kowno, pour tenir son ennemi en respect, et trois ans plus tard il fit élever le fort de Gottiswerder (Ile de Dieu). Olgerd et Kieystut parvinrent à le détruire.

Quatorze ans après sa destruction, la ville de Kowno fut reconstruite, et devint plus formidable qu'elle ne l'avait jamais été; mais Kniprode, cet ennemi implacable, jura encore une fois sa perte; il profita du moment où les Litvaniens parcouraient la Pologne, sous l'indolent gouvernement d'Elisabeth, mère d'Hedwige, pour attaquer Kowno; il envahit d'abord quelques districts de la Samogitie, et vint ensuite faire le siége de la ville; mais cette fois les Litvaniens étaient en mesure de lui résister, et après avoir perdu beaucoup d'hommes, il se sauva le plus vite qu'il put.

Depuis cette époque la puissance litvanienne

s'accrut en force et en grandeur; Wilna, sa ville capitale, acquit un haut degré de prospérité, et devint le point central de la vie politique et commerciale du pays. Aussi, elle était le but où tendaient les efforts de l'ennemi; Wilna, le plus beau fleuron de la couronne litvanienne, mit au second rang les villes autrefois de premier ordre, comme Kiernow, Troki et Kowno.

Olgerd et Kniprode moururent en 1381, et Wladislas Jagellon, fils et successeur d'Olgerd, épousa en 1386 Hedwige, fille d'Elisabeth, reine des Polonais. Le grand roi introduisit le christianisme en Litvanie, et porta un coup mortel à la puissance teutonique; le combat qu'il lui livra à Grunefeld, en 1410, vengea glorieusement les siècles passés.

La mésintelligence qui survint, dans les années suivantes, entre Jagellon et son cousin Witold, grand-duc de Litvanie, fut la source de nouveaux combats, dans lesquels les chevaliers Teutoniques s'empressaient toujours d'intervenir. Kowno fut encore le théâtre de la guerre; Kowno, la ville historique, livrait des batailles, soutenait des siéges et signait des traités de paix; mais lorsque, sous la dynastie jagellonne, la Pologne et la Litvanie arrivèrent à l'époque de leur puissance, Kowno changea de rôle, et devint un centre commercial et industriel. La Wilia et le Niémen lui apportaient par la Baltique ses abondans produits, elle devint enfin l'entrepôt général de la Litvanie. L'industrie se développa avec la richesse, et son bien-être moral rendait son aspect plus attrayant encore. Cette ville si active par son commerce, si animée par ses corporations d'ouvriers, ne manquait pas d'une sorte d'élégance architecturale; ses maisons étaient construites en pierres et en briques, et ses églises pouvaient rivaliser avec celles des autres villes de la Litvanie. Le roi Kasimir Jagellon, à l'époque où la peste ravageait la Pologne, vint passer l'hiver à Kowno, et les rois qui lui succédèrent favorisèrent cette ville : c'était comme la récompense de ses souffrances passées. Witold en 1408 lui rendit les priviléges qui lui avaient été enlevés par la force des événemens, et la population croissait en proportion de la prospérité du pays. A ce sujet nous citerons un fait qui se rattache en quelque sorte à ce que nous avons dit précédemment.

Il est difficile de comprendre la situation de la Pologne à cette époque reculée : toujours prête à tirer le sabre, toujours prête à combattre, mais plus ardente que prévoyante, elle se laissait surprendre par ces hordes cruelles qui la menaçaient incessamment. Rarement une année se passait sans que les Tatars fissent des invasions dans le midi. Les rois de Pologne, guerriers avant tout, ne négligeaient pourtant pas les ruses inventées par la politique; ils fomentaient des haines, des discordes entre les schahs tatars pour les vaincre plus facilement. C'est ainsi qu'ils parvinrent à indisposer les tzars, dont les possessions s'étendaient au-delà du Wolga, contre les Tatars de Pérékop (Krimée). Un traité d'alliance fut conclu entre la Pologne et les peuplades de Pérékop; ceux-ci firent serment de le respecter, et suivant la coutume qu'ils observaient en pareil cas, ils avalèrent une gorgée d'eau, qu'ils rejetèrent sur leurs sabres, en jurant que celui qui trahirait ses sermens périrait d'une mort ignominieuse. Schah-Akhmet, ce chef ou tzar des peuplades tatares qui habitaient les steppes orientales, établit son camp près de Kiow, en attendant sa réunion avec les armées de Pologne et de Litvanie, pour agir simultanément; mais voulant hâter le moment décisif, il envoya des ambassadeurs au roi Alexandre; celui-ci, occupé de la cérémonie de son couronnement (qui eut lieu à Krakovie en 1501), répondit aux ambassadeurs de Schah-Akhmet qu'aussitôt libre de ce devoir important il se mettrait en campagne. Les Tatars, qui campaient à la belle étoile, souffraient des rigueurs de l'hiver; le retard apporté par le roi des Polonais les fit murmurer, et pour comble de malheur, la femme du schah vint à se laisser séduire par le fils du tzar de Pérékop, Mengli-Gierey; je dis pour comble de malheur, car elle s'enfuit chez son amant, avec une grande partie des troupes de son infortuné mari. Mengli-Gierey mit à profit la bonne fortune de son fils, il tomba à l'improviste dans le camp du schah, le défit, lui et son frère Khazakh sultan, qui, à grand'peine, parvinrent à gagner Kiiow, où le palatin leur donna une généreuse hospitalité. Le chef tatar, malgré l'accueil de l'autorité polonaise, n'oubliait pas qu'il devait ses malheurs à la lenteur du roi Alexandre, et il conçut le projet de se venger à la fois et de la Pologne et de Pérékop. Son plan bien arrêté, il quitta secrètement Kiiew et se rendit à Bialygrod (Ackerman). Là il promit soumission à l'empereur des Turks, et le détermina à entreprendre une guerre contre les deux Etats. Mengli-Gierey, qui eut vent du projet, le fit connaître au sandjak de Bialygrod, qui, à

son tour, obtint de Constantinople l'ordre de se saisir du schah, et de le livrer à Mengli. Le schah, dans sa déconvenue, fut encore heureux qu'on lui permît de retourner à Kiiow; il y revint d'un air humble et soumis; mais le palatin mit autant de rigueur dans sa conduite, qu'il avait montré de bonté d'abord; il fit prendre le schah, et l'envoya sous escorte à Wilna, où il fut mis en prison, en attendant que la prochaine diète prononçât sur cette affaire.

En 1505, la diète s'assembla à Brzesc-Litewski, et le roi Alexandre déclara ses intentions favorables à l'égard du schah : il voulait par-là réparer ses torts. L'ordre fut donné pour qu'on transportât le prisonnier à Wilna, et le roi en personne vint à sa rencontre, à huit lieues de Brzesc. On avait dressé une tente magnifique pour le recevoir; le roi le fit placer et se mit à sa droite. A cet honneur il lui adjoignit la grâce de créer chevaliers plusieurs notables polonais, litvaniens et tatars; après cette cérémonie on quitta Brzesc, pour se rendre à la nouvelle diète à Radom. Schah-Akhmet avait toujours sa rancune au cœur; il se plaignit du roi aux sénateurs et aux nonces, et leur exposa en ces termes sa triste position : « Sur la promesse du roi des » Polonais, je traverse une immense étendue de » pays, je surmonte tous les dangers, toutes les » fatigues d'un long voyage, et pour prix de mes » peines, on m'abandonne, et on laisse à mes en» nemis le temps de m'enlever ma femme, mes » troupes et mes trésors... » Puis, levant les mains au ciel, il s'écria : « Dieu est juste, et se » vengera sur vous de mes malheurs! »

Les sénateurs lui répondirent que le roi ni la nation n'étaient point coupables de ce qui lui était arrivé. « Pourquoi, quand vous étiez en vue de » Kiiow, vous êtes-vous arrêté en pillant les con» trées voisines? Au lieu d'attaquer vigoureuse» ment l'ennemi, pourquoi avez-vous trahi la Po» logne, quand elle vous recevait dans son sein » comme allié? Quant à votre femme, ajoutèrent» ils, est-ce notre faute si vous n'avez pas su la » garder? » A ces derniers mots, Schah baissa humblement les yeux, n'insista plus, et demanda pour toute grâce qu'on le laissât rejoindre sa horde. Voyant que l'assemblée hésitait, il dit : « Au moins, laissez partir mon frère, il rejoindra » mes compatriotes de Nogaï; je suis sûr qu'ils » n'apercevraient que mon bonnet, qu'ils seraient » encore tous pour moi, et si vous accordez des » secours à mon frère, il vengera d'une manière » éclatante son ancienne défaite sur le tzar de » Pérékop. » L'assemblée, au nom du roi, consentit à ce qu'il demandait, mais à la condition qu'il réunirait auparavant des troupes armées. Le schah ne fut pas satisfait de la décision conditionnelle; il promena ses regards sur la suite du roi, sur les sénateurs, sur les nonces, et dit avec véhémence : « Ces hommes ont tous le sabre au » côté, ne seraient-ils donc pas capables de se » battre en cas de besoin? Pourquoi se ménagent» ils? » On lui expliqua que la Pologne et la Tatarie étaient choses différentes; qu'ici, les uns vont à la guerre, et les autres délibèrent; que d'autres cultivent la terre, et enfin se livrent au commerce. Le pauvre Schah-Akhmet, n'ayant aucun argument à opposer, se rendit à Troki, où il attendit les résultats de l'ambassade dont son frère était chargé auprès des Nogaïs.

Les seigneurs litvaniens, confians dans la parole du schah, lui laissèrent une entière liberté, et lui donnèrent avec largesse tout ce qui lui était nécessaire. Enfin, quatre-vingts murzas, c'est-à-dire nobles tatars, vinrent de la Nogaï pour rendre hommage à leur tzar; la Litvanie les admit encore et les reçut avec distinction; ils passaient leur temps à chasser ou à profiter du luxe et des plaisirs qu'on mettait à leur disposition. La bonté leur donna de l'audace; ils conçurent le projet de tenter un coup de main, et une belle nuit ils disparurent. Le gouverneur de Troki, en apprenant leur fuite, réunit quelques troupes et courut après les fuyards; il les atteignit près de Kiiow; aussitôt il les fit garrotter, et on les ramena à Troki. Le tzar de Pérékop, qui était aussi rusé que l'autre était fourbe, offrit temporairement son alliance au roi des Polonais, c'est-à-dire tout le temps que le schah serait prisonnier. Le schah, de son côté, conseilla aux Polonais de se défier du perfide Mengli; mais on ne tint compte ni de la proposition de l'un, ni des conseils de l'autre, et le schah et ses Tatars terminèrent leurs jours dans le château fort de Kowno.

Comme Schah-Akhmet l'avait prédit, les Tatars de la Krimée violèrent les sermens qu'ils avaient faits, et ils causèrent de nouveaux désastres à la Litvanie. Cet épisode, comme on le voit, se lie entièrement à notre sujet.

Vers le milieu du XVIIe siècle, Kowno acquit un degré de prospérité qui dura jusqu'à la chute de la république polonaise. Les banques de Hollande, d'Angleterre et de Suède lui apportaient

des sommes considérables; car la richesse appelle la richesse. Ses vastes greniers étaient abondamment pourvus de grain; ses magasins, remplis de diverses marchandises, témoignaient de l'activité et de l'industrie commerciale. L'hydromel, *lipieç maliniec*, était une des branches de commerce les plus productives pour la ville. Le miel qui compose cette boisson est d'un goût exquis. Les abeilles se nourrissent des fleurs de tilleul, ce qui donne une saveur toute particulière à leur miel. L'hydromel, quand on le laisse long-temps en bouteille, devient aussi bon que les vins les plus recherchés. Cette boisson, fort appréciée des connaisseurs, coûte quelquefois de 60 à 100 fr. la bouteille.

Kowno, si riche par son travail, si intelligente et si laborieuse, voyait croître et s'animer une forte et nombreuse population. Ses habitations étaient vastes, commodes, annonçaient l'aisance et presque le luxe.

Sous le règne de Jean-Kasimir, quand la guerre, les invasions désolaient la Pologne, Kowno eut beaucoup à souffrir; aidée de sa force vitale, les soins du gouvernement auraient pu la remettre dans un état prospère; mais, en 1731, un effroyable incendie la consuma; l'église luthérienne et quelques maisons échappèrent seules et comme par miracle à ce grand désastre. Depuis cette époque on chercha, mais vainement, à la rendre ce qu'elle avait été autrefois: Kowno était frappée au cœur, et l'ennemi du dehors convoitait encore le dernier souffle de sa belle existence: la naissante monarchie prussienne lui arrachait tous ses profits commerciaux. Les invasions étrangères, l'anarchie à l'intérieur, un pouvoir faible et débile, les abus, les malversations enlevèrent au pays ses priviléges, les derniers bienfaits du règne de Sigismond III. Mais ce qui compléta la ruine de Kowno, ce fut le canal qui unit le Niémen au Prégel; cette nouvelle voie, en favorisant le commerce de la Prusse, anéantit celui de la ville polonaise.

En 1750 les armées moskovites passèrent par Kowno pour aller combattre Frédéric-le-Grand, et elles abattirent les maisons pour prendre les matériaux dont elles avaient besoin pour la campagne; la hache moskovite ne laissa que des ruines après elle. Malgré cet événement, quelques marchands exploitaient encore le bois de construction, et Kowno, comme si elle eût voulu braver la rage de ses destructeurs, possédait encore trois cent cinquante-sept maisons de chrétiens, un nombre à peu près égal de maisons de Juifs, sans y compter les faubourgs d'Alexota, de Slobodka ou Wiliampol.

En 1795, quand trois puissances s'unirent pour anéantir politiquement la Pologne, Kowno ne compta plus au rang des villes commerciales, et en 1800 un horrible incendie consuma le tiers de cette ville.

Napoléon, en franchissant le Niémen à Kowno, apprécia, comme nous l'avons dit précédemment, l'importance stratégique de ce point; mais pourquoi, à toute les époques de sa vie, éloigna-t-il la Pologne de ses combinaisons européennes? Napoléon, attendu des Polonais comme un libérateur, Napoléon, en mettant le pied sur notre sol, adresse à son armée un ordre du jour dans lequel il dit: *Nous entrons sur le territoire ennemi!* Paroles que les siècles passés démentent, et que les siècles à venir repousseront comme un sacrilége. Quand les victoires de Napoléon lassèrent la fortune, quand tout l'abandonna en ce monde, qui lui resta fidèle? la Pologne! qui se dévoua pour lui? les Polonais!...

Pendant la marche ascendante du grand homme, et pendant la retraite de 1812, Kowno fut continuellement exposée au feu et au pillage; sa destruction fut complète, et ses ruines vinrent témoigner qu'elle avait été! Aujourd'hui quelques églises en pierres et quelques maisons éparses... Kowno ne vit plus que dans l'histoire.

Albert Wiiuk Koïalowicz naquit dans cette ville en 1609. Son nom est célèbre dans la littérature polonaise; Koïalowicz est auteur d'une histoire de la Litvanie, la meilleure jusqu'ici; elle forme deux volumes écrits en excellent latin. Cet historien mourut à Wilna en 1677.

Lors des mémorables événemens de 1831, Kowno retrouva son importance stratégique, et de glorieux souvenirs viennent se joindre aux belles pages que cette ville a laissées à l'histoire de notre patrie. L'armée polonaise traversa cette ville pour venir au secours des insurgés litvaniens; mais la trahison, ou, comme on veut le dire, l'indolence du chef arrêta les efforts du patriotisme. La ville, qui devait et pouvait être un point militaire d'une haute importance, fut confiée à une faible garnison; on lui donna, pour couvrir les apparences, un régiment d'infanterie sans armes, quelques chevaux et deux pièces, longues chacune d'un pied! ces deux pièces étaient montées sur le devant d'une voiture, et traînées par un seul cheval; voilà quels étaient les moyens de

défense de Kowno, et encore on les devait au patriotisme des habitans.

Après la malheureuse affaire de Wilna, quand les patriotes se portèrent en Samogitie, Kowno se forma en ligne défensive.

Peu avant la catastrophe qui devait terminer ses jours, Gielgud envoya un colonel à Kowno pour prendre le commandement de ce qu'il appelait la garnison; mais son arrivée ne put le sauver. Les Russes, trouvant le pont de la Wilia intact, se jetèrent en avant. Six pièces de canon soutenaient leur attaque; la mitraille pleuvait sur les Litvaniens, et ils résistaient par un miracle de courage et de patriotisme. Alexandre Zabiello, capitaine au 26e d'infanterie, voyant que la destruction du pont est le seul moyen pour arrêter l'ennemi, s'arme d'une hache, court en avant, et rompt les arches, sous le feu de la mitraille; son bras droit est atteint par un boulet, mais rien ne l'arrête; il saisit sa hache de la main gauche, et redouble d'efforts; sa troupe, animée par son courage, se met à l'œuvre, et le pont est ébranlé dans ses bases. Mais hélas! le héros devait périr. Cet Horace Coclès des temps modernes fut frappé d'une balle dans la poitrine.

L'artillerie, placée sur la rive opposée, n'avait, comme nous l'avons dit, que deux pièces mignonnes, et cette faible défense sut tenir encore quelque temps contre les formidables batteries de l'ennemi; mais, quand les Kosaks eurent franchi le pont, l'artilleur polonais jeta dans la rivière une de ses pièces, cacha l'autre dans sa poche, et sur leur affût il transporta un officier blessé...

La Pologne, toujours sanglante, toujours accablée de guerre et de malheurs, depuis les Teutoniques jusqu'à nos jours, peut-elle encore inspirer l'âme du poëte? Oui, la nature semble insensible aux douleurs humaines; elle prodigue ses fleurs, sa verdure, sur cette terre arrosée de larmes; elle nous défie ou nous console: mais sur les débris de notre grandeur passée, nous lisons les prophétiques paroles de Virgile: *Exoriari aliquis ex ossibus nostris ultor!*

RUINES DU CHATEAU D'ILZA.

La petite ville d'Ilza est située au midi à six lieues de Radom, dans le palatinat de Sandomir, et sur la rivière d'Ulza qui se jette ensuite dans la Wistule, non loin de Chodcza.

On ignore l'époque précise de sa fondation, mais elle existait déjà en 1240; car en cette année les Tatars ravagèrent la ville, et un chemin voisin a conservé le nom de *Baty*.

En 1347, Jean Grot, évêque de Krakovie, fit élever dans la ville un immense château, et les successeurs de Grot se plurent à embellir ce monument. En 1480, le curé Stanislas de Woyszycé fit élever une église,

En 1603, Martin Szyszkowski, évêque de Krakovie, fit élever une seconde église en pierres et restaurer complétement le château; en outre il dota Ilza d'un bel hôtel-de-ville: ce dernier monument a été détruit.

Quand les Suédois envahirent la Pologne, le roi Charles-Gustave s'empara du château d'Ilza (17 septembre 1655); il le fit occuper par ses troupes et il incendia une grande partie de la ville. Toute la droite du château est garnie de retranchemens; cet ouvrage des Suédois a survécu aux siècles. En 1656, les partisans polonais, aux ordres de Wonsowicz, et après eux les Kosaks et Rakoczy leur chef, détruisirent la ville de fond en comble, et l'incendie de 1744 vint achever la ruine et la désolation de la ville. Plus tard (1767), la confédération de Radom fut organisée. Gaetan Soltyk, évêque de Krakovie et tout dévoué à la confédération, fit armer le château; il y placa la milice nationale; mais plus tard, les Moskovites, *protecteurs* de Stanislas-Auguste, prirent le château et le désarmèrent; alors cet antique monument devint désert, ses bases furent ébranlées sous le souffle pestilentiel de l'ennemi, et lorsqu'en 1796 les Autrichiens envahirent ces contrées, ils disputèrent à leurs prédécesseurs les dernières ruines du château, ils arrachèrent le fer, le cuivre, tout ce qui avait quelque valeur, et ensuite ils mirent le feu au bâtiment. Ainsi périrent les trésors de la Pologne; des objets d'art, une galerie de portraits des rois, et des grands hommes Polonais peints par d'habiles artistes, des statues en marbre, des meubles précieux, tout fut détruit par la rage des envahisseurs... Aujourd'hui, on aperçoit des ruines, des débris... La grandeur de la Pologne est ensevelie, mais sa gloire et son avenir restent intacts!...





Aley del et sculp.

Ruines du Château d'Ilza.



Vue générale de Krakovie.

KRAKOVIE ET SES ENVIRONS.

Nous avons donné, à la page 169, un coup d'œil historique et la description générale de la ville de Krakovie depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Notre gravure, représentant *la porte de Saint-Florian*, montre le dernier, le seul monument intact qui ait survécu aux crises politiques de la métropole polonaise. Aujourd'hui notre gravure représente avec fidélité l'ensemble de la ville dans son état actuel. Le goût des siècles passés se mêle à la modernéité ; la ville, autrefois fortifiée et hérissée de vieux bastions, est aujourd'hui entourée de boulevarts. En visitant une ville si riche de souvenirs historiques, on cherche ce qui n'est plus, mais il reste encore beaucoup à voir, beaucoup à admirer. Krakovie est une des spécialités européennes; elle mérite un examen approfondi. Nous donnons une description générale, faite en 1834, par un témoin oculaire.

«La république de Krakovie, ainsi nommée au congrès de Vienne, a une surface de vingt-deux milles de Pologne ; du nord à l'est, elle touche au royaume de Pologne, à l'ouest à la Silésie prussienne, et au midi à la Gallicie. Son territoire est inégal, mais le climat est sain et généralement tempéré. Le froid, apporté par le vent des Karpates, est sans doute rigoureux, mais il n'est pas de longue durée.

» La Wistule aide puissamment à faciliter le commerce extérieur. Le pays abonde en blé, en grain, en gibier, en poisson de toute espèce, en charbons de terre ; il possède aussi des carrières de marbres de diverses couleurs, des pierres de taille, du zinc, etc., etc. L'alun est un des produits de la contrée ; les fruits, les légumes sont excellens, les artichauts et les ananas sont supérieurs à ceux des autres climats de l'Europe. Le bois de chauffage est en assez grande abondance. La ville est peuplée d'industriels et d'artisans de tout genre.

» La civilisation moderne a enlevé la trace des ruines, des dévastations du temps et des guerres étrangères. Plusieurs hôtels et grands édifices ont été entièrement restaurés ; les rues ont été pavées, et plusieurs ont reçu l'amélioration des trottoirs ; les auberges sont bien tenues, et, en général, on peut se procurer à un prix modéré toutes les aises de la vie.

» En entrant à Krakovie par l'avenue du nord, on trouve la *porte de Saint-Florian* entourée de peupliers et d'autres arbres plantés circulairement. Si l'on veut faire le tour des boulevarts extérieurs, il faut prendre à gauche vers le jardin Krzyzanowski. La distance qui s'étend de la porte de Saint-Florian à Grodek est une des plus délicieuses promenades. La belle *Gloriette*, cet élégant pavillon, d'un style italien, montre sa façade au milieu de trois rangées de peupliers, de marronniers, de tilleuls et d'acacias : ce lieu est le rendez-vous des promeneurs. Après Grodek, qui était jadis une espèce de château-fort, on voit le couvent des religieuses, édifice restauré du temps actuel ; puis viennent des maisons de campagne, qui toutes varient de goût et d'aspect. Plus loin, on voit une vaste boucherie qui approvisionne la ville ; sur la façade de cet établissement on lit l'inscription suivante : *Senatus populusque Cracoviensis*. La nouvelle *rue Large*, autrefois le cimetière, est devenue une voie publique toute hérissée d'habitations.

» En quittant la *rue Large*, on arrive dans une allée plantée de marronniers, qui aboutit à Stradom. Cette allée domine un chemin en pente tout garni de peupliers. Au centre de l'allée de marronniers se dessine une place circulaire, également entourée de marronniers : c'est sur cette place que s'élève la majestueuse basilique de Saint-Pierre, bâtie, pour les Jésuites, par le roi Sigismond III (1587—1632). Saint-Pierre de Rome servit de modèle à la basilique polonaise, sauf la grandeur des proportions. Les bâtimens attenans sont destinés à la chancellerie du sénat de Krakovie et aux autres pouvoirs judiciaires. Les couvens de Saint-Joseph et de Saint-André avoisinent ces édifices ; leurs murs se prolongent jusqu'à la caserne des gendarmes, leurs abords sont plantés d'arbres et garnis de fleurs.

» En arrivant à Stradom un nouveau paysage émerveille le regard du voyageur. Toute la partie orientale de l'historique Wawel, toute l'architecture imposante du château royal, se dessine avec orgueil ; aux ruines et aux avenues abandonnées succèdent, comme par enchantement, les soins et les réparations ; les antiques bastions et les sen-

tiers qui forment trois étages vous conduisent en haut du monument si cher à tout Polonais.

» Le pont, qui joint le faubourg de Stradom au faubourg de Kazimierz, a deux arches en pierres et des parapets en fer battu, dont le travail a été fait à Krakovie : c'est une des curiosités de la ville, et on doit la visiter en détail.

» Le faubourg de Wésola, qui se partage en deux, c'est-à-dire le quartier neuf et quartier vieux, est un lieu de prédilection pour les Krakoviens. C'est là où se trouve le jardin botanique, et le bel hôtel de la clinique, situé près de l'Université de Krakovie : l'ordre et la propreté du vaste bâtiment réservé à la clinique sont au-dessus de tout ce qu'on peut dire. L'observatoire astronomique est un magnifique édifice; il tient à l'emplacement du jardin botanique.

» En quittant le jardin et l'habitation élégante de M. Brodowicz, professeur de clinique, on arrive à *Kleparz :* c'est le point spécialement commercial; c'est là où l'on échange les différentes denrées nationales. Les faubourgs de Lobzow, Smolensk, Piasek, etc., reçoivent chaque jour de nouveaux embellissemens, et si l'impulsion donnée à la ville ne s'arrête pas dans sa course, elle deviendra l'une des plus belles de l'Europe. »

OLYMPE BONER.

LÉGENDE HISTORIQUE DU XVI[e] SIÈCLE,

(*Imité du polonais.*)

Na śniegów pościeli śpi promień xiężyca,
Choć chłodno i wietrzno, do grobu kochanka
Codzieńnie wieczorem przychodzi dziewica,
Modli się, i wzdycha, i płacze do ranka.

Choć chłodno i wietrzno, ni śnieżne zawieje,
Ni wicher, kochanki niestraszy zimowy,
Na grobie miłego dziewica łzy leje,
I łza jéj raz padła na kamień grobowy.

Łza była gorąca, lecz wiatrem zmrożona,
Przystygła do głazu śród nocnéj zamieci;
Jak szronu perełka na drzewie zwieszona,
Noc całą, dzień cały, na mogile świeci.

W tém postrzegł to Anioł, i łezkę na grobie
Przeziębłą w promienne pochwycił wnet dłonie;
Z tąd Litość ją w niebie podobała sobie,
I perłę tę na swéj zwiesiła koronie.

JULIAN KORSAK.

Sur des plaines de neige se reflètent les rayons argentés de la lune; le vent souffle, l'air apporte des émanations glaciales; mais la jeune vierge ne sent point la douleur extérieure; tous les soirs elle vient près du tombeau de son amant adoré, elle prie, elle soupire, et le jour la retrouve agenouillée.

La neige obscurcit le ciel, les fureurs du vent agitent toute la nature; mais la jeune vierge ne redoute rien pour elle, la vie de son âme est sur le tombeau de son amant adoré... Un jour, une larme tomba sur la pierre tumulaire.

Cette larme brûlante se glaça et resta figée sur la pierre. au milieu d'une sombre nuit; elle semblait une perle étincelante; elle resta sur la pierre, comme si le ciel respectait ce témoignage d'un amour sincère.

L'ange des bienheureux prit cette larme avec ses doigts célestes. La Pitié s'en émut, et assise aux pieds du divin trône, elle attacha cette perle à sa couronne. C'est dans le ciel que l'amour vrai trouve sa récompense.

ÉLISA SCOTT.

I

Le torrent de la Rudawa, après avoir parcouru des plaines verdoyantes, va se jeter dans la Wistule, à l'endroit où s'élève le mont Wawel; le mont historique semble fier de porter sur ses flancs le château royal de Krakovie et sa basilique monumentale. C'est un beau spectacle que



cette réunion des étranges caprices de la nature joints à la magnificeuce de l'art; mais combien je préfère encore les champs qui avoisinent ce site! la tranchée de Szczyglicé, la fraîche vallée de la Rudawa, ses côtes ombragées de saules pleureurs; oui, tout ce luxe d'une belle nature rend indifférent aux merveilles de l'art.

Pour embrasser d'un seul coup d'œil le ravissant spectacle que présente cette contrée, il faut franchir le rocher de Zabiézow; sa ligne perpendiculaire arrive au niveau de la Rudawa; on voit alors le torrent qui se rétrécit de l'est à l'ouest, au fond de la vallée. A l'est de Zabiézow, se dessine une prairie entourée de coteaux; ici la terre a une couleur blanchâtre, et de son sein s'échappent des touffes d'aulnes; à l'ouest on découvre le sommet des maisons de Szczyglicé, mais le rocher de Zabiézow domine tellement la contrée, que les pics qui sont jetés sur les deux rives du torrent ne semblent plus que des petites tourelles d'un fort dont Zabiézow est la citadelle.

Au pied du rocher était debout un écuyer, il tenait en bride deux chevaux sellés, et causait avec le chef du haras de Balicé, campagne voisine de Krakovie; c'était l'heure du coucher du soleil, le 3 juillet 1515.

La journée avait été horriblement chaude, une vapeur enflammée et jaunâtre s'élevait sur les montagnes, mais la rosée du soir commençait à rafraîchir les herbes desséchées. Le chef du haras, étendu par terre tout de son long, laissait paître ses chevaux dans les prés de la Bukowina. « Pourquoi, dit-il à l'écuyer Bazile, ne débridez-vous pas vos chevaux? — Je ne le peux pas, lui répondit celui-ci, car mon maître peut en avoir besoin d'un moment à l'autre. — Ah! soyez tranquille, votre maître n'est pas prêt à partir: le temps passe vite quand on est auprès de sa belle; croyez-moi, il ne retournera pas encore au château de Balicé : les amans ne savent pas se dire adieu. — Vous avez raison, nos jeunes gens mettront à profit la liberté qu'on leur laisse. Le vieux Boner, en l'absence du roi, fait le maître au château royal de Krakovie; il préside les fêtes qui ont lieu à l'occasion de la naissance de la fille de la reine, et il oublie la sienne pendant ce temps-là; quant à mon maître, il lui importe peu de voyager la nuit ou le jour. Depuis la campagne qu'il a faite, sous les ordres du prince Constantin d'Ostrog, contre les Moskovites, nous ne redoutons plus rien; nous avons passé des nuits entières à franchir les marais transboristhéniens. — Tout cela est bel et bon, mais dites-moi si votre maître sera bientôt seigneur de Balicé? — Je ne sais quand il le sera, reprit l'écuyer, mais ce que je sais, c'est que votre maître, le staroste, ne peut aspirer à un plus beau parti pour sa fille; la demoiselle le sent, elle ne repousse pas les avances du seigneur Stanislas Kmita, et lui en est éperdument amoureux. — Tant mieux, mais... » Il ne put achever sa phrase, car il entendit le cor de chasse qui le rappelait auprès de son maître; aussitôt l'écuyer sauta sur son cheval et se mit à courir ventre à terre. « Dieu vous soit en aide! » lui cria le chef du haras.

Le zélé serviteur rejoignit Stanislas Kmita au moment où celui-ci offrait son bras à Olympe Boner et à madame Ormund, sa gouvernante; ils revenaient tous trois d'un goûter qu'ils avaient fait à la ferme de Szczyglicé. Une calèche à deux chevaux les attendait au pont de la Rudawa. Kmita donna la main à madame Ormund pour la faire monter en voiture, et avant qu'il eût eu le temps de s'approcher d'Olympe, elle avait déjà sauté dans la calèche. Olympe était vêtue d'une robe de soie couleur paille à manches justes, et dont le corsage laissait voir le col et la naissance de la gorge; elle portait un manteau vert foncé, qui, par sa coupe et par la façon dont il était attaché, ne cachait ni ses belles épaules, ni sa taille svelte et gracieuse. Sa chevelure épaisse, d'un blond chatain, retombait négligemment sur son col. Olympe était charmante, sans avoir ce qu'on appelle si improprement une beauté parfaite, car la perfection, c'est ce qui plaît, c'est ce qui charme, ce sont ces grâces qui varient et qui se reproduisent comme la pensée et l'impression. Sa bouche souriait toujours, et ce sourire faisait dire aux femmes qu'Olympe était déjà coquette. Ses yeux vifs, brillans, exprimaient la joie, le repos animé; elle n'avait pas encore vingt ans; elle n'avait point souffert; ses facultés n'avaient point acquis le développement, l'extension que donne la douleur, et ses traits ne reflétaient pas cette mélancolie qui vient de l'âme qui désire, qui craint et qui espère. Cet ensemble naïf sans fadeur, gai sans insouciance, avait inspiré le plus tendre amour à Stanislas Kmita; mais il ne savait pas si ces sentimens étaient partagés. Olympe souriait à ses soupirs, souriait à ses regards passionnés; il ignorait encore si c'était un encouragement ou de l'indifférence; cependant, en lui disant adieu, il lui pressa la main, et des yeux

bienveillans répondirent à cette pression. Stanislas crut avoir reçu un aveu, et le bonheur ou les ravissantes illusions qui le précèdent inondèrent son cœur... Qu'il est doux, le moment où l'amour devient la meilleure espérance, où sans paroles, sans promesse, on se dit : Je suis aimé ; ou une croyance mystérieuse vous pénètre comme la foi, et qui, comme elle, est sublime et inexplicable ! Stanislas était resté en extase à l'endroit où il avait fait ses adieux à Olympe ; ses yeux regardaient la voiture qui l'entraînait avec rapidité ; puis, tout à coup, elle disparut dans les sinuosités du ravin. Alors il s'élança sur son cheval, et, suivi de son fidèle serviteur, il se mit en marche ; pas un mot ne fut échangé. Stanislas, absorbé dans de délicieuses rêveries, ne pouvait se prodiguer aux choses communes de la vie : toute parole oiseuse semble une profanation à un cœur amoureux. Bazile, chez qui l'instinct remplaçait l'intelligence, se garda bien d'interrompre le silence de son maître ; il se tenait à une distance respectueuse, et ils traversèrent ainsi les rues de Rzonsko, propriété des Kiezling, puis ils gagnèrent le village, les champs, et enfin la forêt de Rzonsko, forêt sombre, épaisse, alors épargnée par la main des hommes. A la nuit tombante ils hâtèrent leur course, et, après avoir laissé derrière eux Bronowicé, Krowodrza et Piasek, ils arrivèrent sous les murs de Krakovie. Stanislas remit son cheval à son écuyer, en lui recommandant de passer la nuit dans le jardin des Kmita, qui se trouve dans le faubourg, pour être prêt à une nouvelle excursion le lendemain à la pointe du jour. L'écuyer n'avait pas besoin de cette recommandation ; depuis six mois il était habitué à seller et desseller les chevaux pour parcourir tous les jours la même route.

Sur les remparts de la ville se promenait à pas mesurés le factionnaire de la milice, le mousquet au bras, le sabre au côté, la poitrine recouverte d'une brillante armure et des gants d'acier aux mains; en apercevant un étranger, il cria : « Qui vive ! — Ami ! » répondit Stanislas Kmita. Alors la petite porte s'ouvrit, et le jeune homme disparut au milieu d'un flot de promeneurs.

II

Le 18 août, Pierre Kmita, dans une voiture verte et or, doublée de maroquin rouge brodé d'or, longeait la Wistule du côté de Kazimierz, et derrière lui marchait une brillante cavalcade. Pierre Kmita, le frère de notre héros, devançait le roi Sigismond I[er], qui revenait du congrès de Vienne, où on avait traité des affaires de l'Etat et des alliances royales.

En arrivant à Podgorze, qui ne possédait alors qu'un petit cabaret de très-chétive apparence, il descendit de voiture, donna ordre à ses gens de l'attendre là, et lui, suivi d'un écuyer, monta à cheval et se rendit à Krakovie. Il franchit la porte de Wiéliczka, traversa les rues désertes de Kazimierz ; le 18 août était le jour de la fête des Israélites : vingt ans avant l'époque qui nous occupe, ils étaient répandus dans toute la ville ; mais à la suite d'une émeute dans la rue Sainte-Anne, émeute où ils furent horriblement maltraités, ils furent parqués dans un espace plus étroit.

Quand Kmita arriva à la porte Grodzka, il vit un mouvement extraordinaire dans la population ; il baissa la visière de son casque et gagna au galop la rue Canonicale : là, il s'arrêta devant une vaste maison ; sept croisées, surmontées des armoiries de Sulima, décoraient sa façade, et le fronton portait une inscription latine qui indiquait que la maison avait été bâtie par Erazme, évêque de Ploçk, l'an de grâce 1505. Kmita, malgré la pesanteur de son armure, descendit lestement de son cheval et se mit à frapper vigoureusement à la porte, en criant : « L'évêque de Krakovie est-il chez lui ? — Il n'est pas encore de retour de Vienne, répondit un domestique de l'intérieur. — Est-ce bien sûr? A qui appartiennent donc les équipages que je vois dans la cour? — Ils appartiennent au doyen de Warsovie, à l'abbé Gamrat. — Et le doyen est-il chez lui? — Oui, il rentre à l'instant du château. — Introduis-moi auprès de lui, » dit Kmita. Après avoir monté un étage, le domestique salua le visiteur très-respectueusement, et se retira.

Gamrat, dans une grande salle, reposait mollement sur un fauteuil de duvet ; la pièce, éclairée par de hautes croisées ornées de vitraux peints, recevait un jour doux et reposant pour les yeux. Les armes de Sulima resplendissaient dans cet asile dévot et voluptueux : partout on voyait leurs trois pierres rouges sur un fond jaune, et l'écusson, surmonté de l'aigle noir, et, par un fait assez singulier, les armes de Ciolek, évêque de Krakovie, étaient les mêmes que celles de Gamrat, doyen de Warsovie. Le jeune doyen, car il

avait à peine vingt-huit ans, en voyant entrer Kmita, se leva avec empressement et courut à sa rencontre; mais Kmita, voulant abréger le cérémonial, dit d'un ton gai et dégagé : « Je cherchais l'évêque, et je trouve le doyen; mais les armoiries sont les mêmes : ainsi je salue avec un même plaisir ou l'évêque ou le doyen. — Votre seigneurie a trop de bontés. — Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau, monsieur le doyen? — Le grand-général de la couronne est mort il y a quatre mois; aujourd'hui, en l'absence de Sa Majesté, il avait la haute main dans les affaires militaires. — La République est-elle encore debout après la perte de son connétable? Et le château royal, agité par le vent des intrigues aristocratiques, n'a-t-il pas encore croulé? — Votre illustrissime seigneurie peut s'égayer et nous charmer par les saillies de son esprit; mais partout la République est forte, imposante et prête à conjurer les intrigues et la malveillance. Nous n'avons plus, il est vrai, notre grand Kamiéniéçki; mais Konarski est à la tête de l'administration civile, et le pays est toujours florissant. Quant au bâton de grand-général, il est encore à donner. — Le bâton, c'est beaucoup; mais c'est peu comparé aux belles starosties que le grand-général possédait en Pologne : je suis très-curieux de savoir dans quelles mains elles passeront désormais. — La royale sagesse les accordera sans doute au plus méritant. — S'il en était ainsi, je dormirais tranquille; mais la grâce du maître est souvent capricieuse. Eh bien! doyen, ne me direz-vous pas quelque autre nouvelle? Comment se portent la reine et sa fille? — La princesse qui vient de naître est dans un état très-satisfaisant; mais la reine s'affaiblit de jour en jour. — Je le sais, c'est ce qui hâte le retour du roi, et même il me semble qu'il tarde beaucoup. Quand nous quittions Krakovie le 5 mars, qui pouvait croire alors aux prédictions du docteur Mathias de Miéchow? Il nous disait que le congrès ne se réunirait pas avant la mi-juillet. On riait de ces prédictions, et aujourd'hui on doit s'abaisser devant l'omnipotence astrologique. Ah! la belle science que la divination! Médecins, savans, que sont-ils quand on les compare au génie inspiré d'un astrologue? Eux, pauvres hommes, ils voient à peine ce qui est, et l'astrologue voit ou pressent ce qui n'est pas.... Mais je m'oublie en jasant avec vous, et je ne suis pas encore allé dans la maison de mon frère. »

Jusque là Gamrat n'avait pas deviné le véritable but de la visite de Kmita; mais cette dernière phrase fut pour lui un trait de lumière. Sachant donc à quoi s'en tenir, il s'installa avec aplomb dans son fauteuil; d'une main il se caressa le menton, et de l'autre il joua avec la croix qu'il portait au cou, suspendue à une chaîne d'or. « Comment, votre seigneurie n'est pas encore allée chez son frère Stanislas? On dit, ajouta-t-il, qu'il va épouser sous peu Olympe Boner, fille de Jean de Balicé, trésorier du roi, maître d'Ogrodzienieç, staroste de Rabsztyn et d'Oswiécim. — Quoi! s'écria Pierre Kmita, cette nouvelle est donc certaine? on en parlait sourdement dans Vienne, mais personne n'y ajoutait foi! Olympe Boner, la fille d'un parvenu, l'épouse de Stanislas Kmita! Ce soupçon ou cette fable est une tache pour l'honneur de ma famille. » Et se levant précipitamment, il se promena de long en large dans la salle; Gamrat se leva aussi et prit l'attitude d'un homme qui attend une explication; mais Pierre Kmita n'était en état ni d'écouter, ni de questionner : la colère bouleversait ses traits, un torrent d'imprécations s'échappait de sa bouche.... La crise dura quelques momens, puis il dit, en s'efforçant de paraître calme : « Tout mensonge renferme en lui un peu de vérité. Oui, on ne m'avait pas trompé, cette femme l'a séduit : de quoi ne sont-elles pas capables ces créatures artificieuses! elles empruntent la beauté et la voix des anges pour aller à nos cœurs, elles sont tenaces à défaut de persévérance, elles dominent en nous flattant, elles nous gouvernent en nous prouvant que nous sommes les maîtres; et plus l'homme est spirituel, plus il se prend à leur ruse, parce qu'elles lui persuadent qu'elles seules savent comprendre la finesse et la profondeur de son intelligence. O femmes! je vous maudis! je vous détesterais, si quelques exceptions ne prenaient la défense de votre sexe. » Après cette diatribe, il y eut un moment de silence, et Gamrat en profita pour dire : « Mais, seigneur, qu'y a-t-il de si criminel dans l'amour de votre frère? qu'y a-t-il de si offensant pour vous dans les vœux qu'il adresse à Olympe Boner? — Oui, il y a crime et offense dans cette union : un Kmita épouser une Boner! Cette noble et sainte race irait se vautrer dans la fange plébéienne! Un Kmita, digne soutien de l'Eglise catholique, donnerait sa main à une misérable schismatique helvétique; non, par le Christ, c'est impossible. — Votre seigneurie a raison de veiller aux intérêts de notre sainte foi, et de mettre

dans leur défense toute l'ardeur de son caractère; l'Eglise appréciera ce dévouement chrétien. » Sur quoi Gamrat s'inclina profondément, sans oser combattre les répugnances de Kmita contre la roture.

« Qui aurait jamais pensé, ajouta Kmita, que mon frère trahirait sa première vocation? d'abord, il voulait se faire moine, ensuite il rêvait l'union du froc et de l'armure, du capuchon et du casque, de la croix et de l'épée, et, s'il n'aspirait pas à devenir grand-maître dans un ordre monaco-militaire, il voulait au moins être fondateur d'une secte sainte et armée pour protéger la religion et défendre les frontières de la République, et cet homme inspiré s'abaisse aujourd'hui à des vœux terrestres! d'un même coup il se rend indigne de sa race, de sa race noble et illustre, et indigne de moi qui avais d'autres vues sur lui... Stanislas est mon aîné, je n'ai pas le droit de lui imposer ma volonté, mais je jure sur mon nom que ce mariage ne se fera jamais! » Après ces mots, dits d'un ton moitié capable, moitié énergique, il prit le doyen par le bras et le mena dans l'embrasure d'une croisée; là, ils causèrent à voix basse, comme s'ils craignaient qu'on ne les entendît; bientôt ils parurent d'accord: le prêtre avait offert les ressources de son état, de son caractère, de sa conscience élastique à l'homme du monde. Leur pacte cimenté par une affectueuse poignée de main, Kmita se disposa à sortir; mais, dans sa préoccupation, il ouvrit une porte latérale, au lieu de prendre la porte principale, et un horrible spectacle s'offrit à sa vue: un moribond était étendu sur un lit; ses traits décomposés, sa teinte verdâtre attestaient les tortures de son corps. « Qu'est-ce que cela? s'écria Kmita. — Rien, répondit le doyen d'un air dégagé, c'est mon domestique qui est à l'agonie. Ce pauvre Kurosz! il a bien souffert... » Mais il se garda bien d'ajouter que Kurosz était le compagnon de ses débauches... L'histoire, dans sa justice, en cite les faits étranges...

III

Le 8 septembre, le jour de la Nativité de la Vierge, rappelait de glorieux événemens à la Pologne: c'était le premier anniversaire de la bataille d'Orsza, bataille à jamais célèbre, combat inégal, combat où le courage écrasa le nombre, où une poignée de Polonais mit en déroute une formidable armée moskovite, et fit prisonnier de guerre leur généralissime Yvan Tschélédine (8 septembre 1514)!

Au lever du soleil, des salves d'artillerie annoncèrent la solennité du jour, et toutes les cloches en branle appelèrent les fidèles dans les églises; partout on célébrait des messes en actions de grâces, mais le *Te Deum* devait se chanter dans la cathédrale, près du château royal. Au pied du mausolée de saint Stanislas, on éleva un trophée, fait avec cent cinq drapeaux et étendards conquis par les Polonais, à la bataille d'Orsza. L'archevêque de Gnèzne, primat du royaume, officiait, et Jean Laski, illustre auteur du *Statut polonais*, et quinze évêques assistaient le prélat pendant l'office divin. Le roi Sigismond, rentré, dès le 19 août, dans sa capitale, se plaça sur un trône élevé dans la nef. Jean Rawita, grand-maréchal de la couronne, lui donna le sceptre, et les deux grands-chanceliers, Christophe Szydlowiéçki et Nicolas Radziwill, se tenaient l'un à la droite et l'autre à la gauche du monarque; sur les degrés du trône, était Pierre Tomiçki, vice-chancelier, portant à son cou les sceaux mineurs suspendus à une chaîne d'or; à côté du vice-chancelier on voyait les guerriers Jean Swierczowski et Albert Sampolinski, qui tous deux s'étaient couverts de gloire à la bataille d'Orsza. Dans divers groupes on remarquait les Betman, les Boner, les Kosciéleçki; le reste de la basilique était occupé par l'armée.

Tout ce que la Pologne et la Litvanie avaient d'illustre ou de célèbre se trouvait réuni ce jour-là; la foule était telle, que la cathédrale ne pouvait contenir tous ceux qui méritaient honneur ou distinction; on fut donc obligé d'élever un autel au milieu de la grande cour du château; cet autel, construit en bois, imitait à s'y méprendre le mausolée de saint Stanislas; c'est là où l'archevêque de Léopol, Bernard Wilczek, célébra la messe. Les parvis du château étaient réservés aux guerriers, et trois étages, superposés en forme d'arcades, étaient occupés par les courtisans et par le peuple; des femmes élégamment parées complétaient la beauté de ce coup d'œil. La cour du château royal ressemblait en ce moment à un cirque de l'antique Rome; mais dans la ville éternelle on célébrait les fêtes et les jeux avec le sang: là, profanation pompeuse; ici, grandeur et sainteté; des légions de guerriers, le casque en main, inclinaient leur front devant le Seigneur des seigneurs.

Ces deux emplacemens si vastes n'avaient pu contenir encore toute la foule: on entourait le

château, on se pressait autour de l'historique Wawel; l'empressement de la population se comprend; car pour les paysans, c'était la fête du plus humain, du plus populaire des rois, et pour les guerriers, c'était la fête d'un roi qui rendait à la Pologne la gloire des Piasts, des Boleslas et des Kasimirs.

La reine Barbe, femme du roi, fille de Jean Zapoli, staroste de Zips, était placée sur un balcon drapé en velours cramoisi, brodé d'or et garni de franges d'or. Pour qu'elle pût assister à la cérémonie, on avait été forcé de la transporter sur un fauteuil à roulettes. Pauvre femme mourante! on avait donné à ce fauteuil l'apparence d'un trône; mais l'art, toutes les ressources de la toilette, ne pouvaient cacher l'altération de ses traits. Cette reine si pieuse, cette reine que la nation aimait avec idolâtrie et superstition, elle mourait en regrettant la vie pour le bien qu'elle faisait, et en espérant le ciel. La Pologne croyait devoir à ses prières sa gloire et sa prospérité! Quel beau panégyrique que cette touchante superstition! La reine, aimée du peuple parce qu'elle aimait le peuple, voulut faire ses derniers adieux à ce monde en assistant à la fête nationale; affaiblie par la maladie, éteinte par la souffrance, elle trouva cette force factice, cette force d'à-propos qui semble n'appartenir qu'aux femmes; elle se fit habiller pour se rendre à la cérémonie : un vaste manteau de velours noir garni de fourrure enveloppait sa taille, et sur sa tête elle avait un bonnet garni de dentelles de Brabant; l'impression de l'air était mortelle pour ce corps frêle, et, malgré ce vêtement si chaud pour la saison, ses membres frissonnaient convulsivement.

Les courtisans et les femmes de la cour se tenaient autour de la reine; on remarquait dans cette suite brillante le duc Constantin Ostrogski, le héros de la bataille d'Orsza : comme il professait la religion grecque, il avait préféré le balcon de la reine à la basilique. Le fou du roi, que les rois Albert et Alexandre avaient laissé en héritage à leur frère, s'était placé derrière les seigneurs et les dignitaires qui entouraient la reine; il portait un habit jaune taillé à l'allemande avec de grandes manches, et, sur sa tête étroite et pointue, il avait un capuchon; puis sur le dos un fichu bleu fendu au milieu, pour y passer la tête au besoin; ses jambes étaient nues jusqu'aux genoux; sa taille était attachée par une ceinture en cuir, et, sous son bras gauche, il portait une cornemuse d'un joli travail; quant à sa main droite, elle était libre : c'était là que gisait sa physionomie; c'est avec elle qu'il faisait ses gestes burlesques, ces signes qui secondaient si bien sa parole.

Olympe Boner figurait parmi les dames d'honneur de la reine; elle était vêtue à l'espagnole; sa robe était bleu-azur, garnie de dentelle noire. Ce costume était sans doute celui qui lui seyait le mieux, car jamais on ne l'avait vue plus jolie, plus gracieuse, plus attrayante : rien n'ajoute à la beauté comme la certitude de plaire. Les femmes aux traits réguliers s'effaçaient devant le piquant d'Olympe; elles s'effaçaient comme leur or et leurs pierreries devant la simple parure d'Olympe; mais Olympe était jolie de mille manières; ses yeux doux, brillans, animés, sérieux, reproduisaient tous les caprices de son imagination, et ses traits, son teint, tout son ensemble s'embellissaient de chacune de ses impressions. A côté d'Olympe, la foule curieuse cherchait Stanislas Kmita; les femmes surtout l'attendaient impatiemment : elles aiment tant à faire et à raconter le roman des autres... Stanislas n'était pas là! mais le seigneur Jean, fils naturel du roi, se chargeait de consoler ou d'importuner Olympe par ses soins et ses galanteries; il la regardait ou il lui parlait... La figure du jeune homme n'avait ni la bonté, ni la noblesse de celle du roi son père, et, sans être laid, sa vue causait une sorte de répulsion; cependant Olympe l'écoutait complaisamment, et son fin sourire répondait à ce sourire satanique.

Pendant la cérémonie, qu'Olympe ne suivit pas très-attentivement, un guerrrier de service vint, en courant de la porte d'entrée à la petite porte du midi, pour donner l'ordre aux artilleurs de faire feu. Le casque du guerrier était surmonté d'un panache tricolore. Olympe éprouva une sensation indéfinissable : ce panache aux trois couleurs fit passer devant ses yeux des reflets de sang, mêlés à l'azur du ciel et au blanc de la neige... Quelque chose de vague et de douloureux saisit son âme! ce songe, car quel nom donner à ces pensées qui ne viennent ni du cœur, ni de la tête, et qui sont jetées en nous pour nous faire comprendre que nous ne pouvons ni tout savoir, ni tout deviner;... ce songe la glaça de terreur. Le guerrier au panache tricolore baissa la visière de son casque en approchant d'Olympe, mais leurs yeux se rencontrèrent, et Olympe purifia, par un tendre souvenir et plus

encore par un regret, ces instans où la coquetterie l'avait distraite et presque absorbée. Le lecteur a deviné que le guerrier était Stanislas; il quitta le lieu de la cérémonie sans avoir vu son rival, ne pensant qu'à Olympe; son âme et ses yeux ne virent qu'elle! Les femmes souriront de son imprévoyance, et moi, j'y vois plus d'amour que dans une jalousie qui soupçonne tout et qui prévoit tout.

A un signe du guerrier, les canons se firent entendre, et au même moment on entonna le *Te Deum*. Après l'office divin, le roi, suivi de sa cour, rentra au château; il avait hâte de rejoindre la reine, et en l'abordant, il l'embrassa tendrement, puis, voyant Ostrogski à ses côtés, il se jeta dans ses bras en lui disant : « C'est à Dieu et à vous, à votre courage, duc d'Ostrog, que nous devons nos libertés! »

La foule s'écoulait lentement; midi était sonné, chacun cherchait à regagner sa demeure. Le seigneur Jean descendit précipitamment l'escalier, et, se plaçant de façon à être vu d'Olympe, il cria : « François! Lassota! » et aussitôt ses gens accoururent et lui amenèrent un cheval richement harnaché; il passa en caracolant sous les croisées de la reine, et, avec cette fatuité que les hommes médiocres et nuls prennent pour des moyens de séduction, il envoya de la main un baiser à Olympe.

IV

e mardi, 1er octobre, à deux heures après midi, Stanislas Kmita et son écuyer, le fidèle Bazile, parcouraient cette route que tant de fois ils avaient faite ensemble; les nuages obscurcissaient le ciel; le soleil se montrait par intervalles; la nature était triste, mélancolique, pleine d'émotions et de pensées pour le poëte, mais pleine de désespoir pour un cœur souffrant.

Kmita était sorti de Krakovie par la porte de Slawkow, et gagna Lobzow; quand il fut près de Mydlniki, il feignit d'avoir oublié une lettre qui se trouvait sur lui. Alors, se retournant vers son écuyer, il dit : « Mon bon Bazile, je vais te charger d'une chose importante; j'ai là une lettre que je devais faire remettre à M. le staroste Boner, et je ne sais comment cela m'est passé de la mémoire. Tiens, retourne bien vite, et donne-la-lui en mains propres, mais surtout prends bien garde de t'égarer. Tu ne connais pas la maison du staroste, il faut que je te la désigne : elle a trois étages, et à chaque étage trois croisées de face; elle est située vis-à-vis de Saint-Adalbert. Va, cher Bazile, va bien vite, et reviens à Szczyglicé, où je t'attendrai. Mais je crains que mes indications ne soient pas suffisantes : remarque bien une maison dont les corniches supérieures supportent des figures sculptées en pierre. Les fleurs de lis, l'écusson des Boner décorent cette maison; sur le grand escalier tu verras ces trois lettres IHS. Le staroste se tient habituellement au premier étage. Tu demanderas à lui parler, et c'est à lui-même que tu remettras mon message. Va, au nom du Ciel, et suis bien mes recommandations! »

Pendant que Bazile voyage, nous allons décrire l'intérieur de l'hôtel de Boner. Le staroste était assis près d'une table recouverte d'un tapis de Perse, chargée de livres, de papiers, de parchemins, de globes, de sphères et de pièces de monnaie; un sablier se trouvait au milieu de ces choses de science pour rappeler les heures au staroste. Le docteur Mathias de Miéchow était assis en face de Boner; ils s'occupaient tous deux à expliquer le cours des constellations; ils s'aidaient pour ce travail des connaissances du fameux Jacques d'Ilza, qui avait publié à Krakovie deux calendriers. Le docteur Mathias résolvait les effets mystérieux des constellations, et, arrivant ainsi aux ravages causés par la peste qui désolait alors le pays, il s'arrêta tout à coup et dit : « Mon Dieu, il est déjà six heures, j'oublie que mon devoir m'appelle auprès de la reine; je suis de service, recevez mes salutations, staroste, je me rends chez Sa Majesté. » Le vieux Boner se leva pour reconduire le docteur et se rendit dans l'appartement de sa fille; il trouva Olympe agenouillée devant son prie-dieu : elle récitait la prière à la Vierge, *Boga rodziça*. Olympe était dans un de ces momens de ferveur qui séparent entièrement de la terre; elle n'entendit pas son père, et lui, ne voulant pas l'interrompre dans ses pieux devoirs, se disposait à se retirer, quand un domestique ouvrit précipitamment la porte en disant : « L'écuyer du seigneur Stanislas Kmita apporte cette lettre à M. le staroste, et il attend ses ordres. — Des lumières, » dit le staroste. Les domestiques vinrent aussitôt avec des candelabres et les placèrent sur une table; le staroste s'approcha, lut lentement et à demi-voix la suscription : *Au seigneur Jean Boner, maître de Balicé, trésorier, staroste, etc., etc.;* puis, avant de rompre le cachet, il regarda les

armes de Sreniawa ; enfin, il ouvrit la lettre et lut ces mots :

« Seigneur staroste, veuillez remettre à votre » fille la lettre ci-jointe, et agréer mes plus hum» bles salutations.

» Votre très-obligé,

» Stanislas Kmita de Wisnicz.

» Krakovie, ce 30 septembre 1515. »

Boner renvoya ses gens, fit approcher sa fille et lui dit : « Olympe, le seigneur Stanislas Kmita t'écrit par mon entremise ; lis cette lettre à haute voix : il est convenable que j'aie connaissance de son message. »

Olympe fut saisie d'un trouble que son habitude des cours et du grand monde ne lui permit pas de cacher; ses étouffemens intérieurs enchaînaient sa voix, un tremblement nerveux agitait ses mains; enfin, cherchant à rappeler ses forces, elle lut avec une parole brève et entrecoupée la lettre suivante :

« Olympe, vous êtes la première et la seule femme que j'aie jamais aimée; la pureté de votre âme, la candeur de votre jeunesse, pouvaient seules satisfaire aux exigences d'un cœur qui n'avait point encore expérimenté la vie. J'ai obéi à la volonté de mon âme en me dévouant à vous, en oubliant tout pour vous ; m'unir à vous, partager votre destinée, accepter celle que vous me feriez, me semblait la réalité du bonheur idéal. L'amour que vous aviez mis en mon âme me créait un passé, un avenir, un monde de félicités qui m'avaient fait oublier la vie positive, la vie de devoirs, de rudes épreuves, de sacrifices et de douleurs. Olympe, je vous profanais par mon amour. En me liant par d'autres sermens, je devenais parjure, car je m'étais voué à Dieu et à ma patrie. Je suis sectaire d'un ordre saint. J'avais promis de me consacrer au bien de l'humanité et à la défense de mon pays. Tels sont les devoirs de mon ordre. Je vous ai vue, Olympe, et j'ai tout oublié ; votre sourire, votre regard, c'était la vie ou la mort ; vous étiez le ciel où j'aspirais, vous étiez le pôle où je gravitais pour mon bonheur, la passion dominait tout mon être, toutes mes facultés, et me créait des facultés nouvelles. Ceux qui nient l'amour et sa domination n'ont pas vu Olympe, ou n'ont pas compris le charme pénétrant qui est en vous. Je vous dois la vie du cœur, la vie complète, la vie, chère, douloureuse, ardente, infinie ! je vous dois tout; mais le ciel me défend l'espérance comme un sacrilége.

» Je vous aimais, mais je doutais de vous, et ma passion survivait à toutes les entraves de la terre; on m'avait dit que vous rejetiez mes vœux, parce que l'ambition dominait en vous les autres sentimens..... Mais non, Olympe est toute pureté comme elle est toute grâce et toute perfection. Mon cœur, que vous enleviez à Dieu, était le seul hommage digne de vous.....

» Mais pourquoi revenir sur le passé, je touche au moment suprême ! Pouvais-je acheter le bonheur au prix de mes sermens? pouvais-je être digne de vous en trahissant ma première vocation ? Non, Olympe, il fallait mourir ! Un seul sentiment est en moi, aussi fort, aussi puissant que l'amour, c'est l'honneur, et il me dicte mon devoir.

» Ce rival qui a osé vous dire qu'il vous aimait, vous aimera-t-il comme moi ?... Je vais mourir et je suis encore torturé par un mal qui avilit l'âme. Je rappelle devant mes yeux l'expression de vos traits, pour ne pas conserver un soupçon injurieux.

» Adieu, Olympe, quand vous recevrez cette lettre je ne serai plus, je m'élancerai au-devant d'un monde meilleur; je prierai pour vous, et si Dieu veut venger ma mort volontaire, il m'ôtera votre souvenir ! Adieu, Olympe, à vous ma dernière pensée, à vous la dernière pulsation de mon cœur.

» Stanislas. »

Olympe ne put achever la lecture de la lettre. Quand elle arriva à ces mots : *Je ne serai plus,* elle tomba évanouie. Mme Ormund et ses femmes de chambre la portèrent sur son lit ; on chercha à la faire revenir par tous les moyens connus alors : une respiration faible, entrecoupée, annonçait qu'elle vivait encore; mais la pâleur de la mort couvrait son front ! Pauvre chère créature, c'est le retour à la vie qu'il fallait redouter pour elle !

Son père, après lui avoir donné les premiers soins, continua la lettre; voyant la date 29 septembre 1515, il fit appeler Bazile et lui dit : « Ne perds pas un instant, cours sur les traces de ton maître, tu préviendras un affreux malheur ; cours, et que Dieu te soit en aide. » Bazile ne fit aucune question : son attachement lui fit pressentir le danger; il monta aussitôt à cheval et disparut comme un éclair.

Le staroste Boner, dans une attitude pensive

et méditative, attendait le retour de Bazile. Ces événemens, ces révélations d'un amour qu'il n'avait pas soupçonné, passaient la portée de son esprit : il y a des hommes qui ne voient que le jour et la veille, qui ne comprennent la vie que par fraction. Ces hommes, dis-je, assistent au drame de la vie humaine sans y participer; les passions, les orages du cœur, les étonnent comme le crime; cette existence végétative, ce monde sans douleurs, les attache ici-bas. Le staroste était peut-être plus effrayé qu'affligé de la crise qui se passait dans son intérieur. « C'est inconcevable, disait-il, je ne comprends rien à cet imbroglio. Si Stanislas voulait sincèrement épouser ma fille, pourquoi ce désespoir? Je vois maintenant où tendaient les insinuations de Gamrat, quand il m'engageait à faire embrasser le catholicisme à ma fille. Je ne me suis pas expatrié, certes, je ne suis pas venu en Pologne pour les beaux yeux du pape; quand j'ai quitté Weissembourg, c'est que je voulais pour moi et pour ma famille les libertés du culte luthérien en toute sécurité. D'ailleurs, pourquoi cette exigence? pourquoi vouloir s'imposer dans nos croyances, quand le frère de Stanislas Kmita vit intimement avec les Picards et les autres sectaires hussites? Ah! le docteur Mathias de Miéchow avait raison quand il a dit : « Les constellations m'annoncent de grands malheurs; la mort arrive à tire d'aile; la fatalité vous menace de mauvais jours : *Dies iræ, dies illæ!* »

V

Le lendemain de la visite de Pierre Kmita chez Gamrat, on remarquait une agitation extraordinaire dans l'hôtel. Le doyen avait perdu, momentanément sans doute, son indifférente sérénité, son rire joyeux, sa bonne envie de mettre le temps à profit. Kurosz, son confident, était mort, il était mort en prononçant d'effrayantes paroles. « Six mois avant votre mort, avait-il dit à Gamrat, je reviendrai pour vous annoncer votre fin; je reviendrai pour que vous ayez le temps de vous repentir et de réparer vos fautes; je reviendrai pour vous exhorter à mériter le pardon éternel. »

Gamrat, jeune, bien fait, aux larges épaules, était passionné pour toutes les viles passions. Kurosz l'avait fait réfléchir; mais la nature était rebelle chez lui et l'entraînait sans qu'il pût résister. Cependant les paroles du moribond retentissaient encore; la peur, plus que le remords, l'agitait convulsivement, pour la première fois il pensait à l'avenir, quand on entra pour lui dire que le seigneur Pierre Kmita le faisait prier de se rendre à l'instant chez lui. Le doyen ne fut pas fâché d'interrompre le cours de ses pensées, et il se hâta de sortir.

La maison de Kmita était située sur la place carrée, au coin de la rue Saint-Jean. En arrivant, le doyen aperçut une grande foule à la porte; on parlait, on s'interrogeait avec un air de trouble et d'anxiété. Le vestibule était plein de monde, et entre autres Gamrat reconnut Stanczyk, le fou du roi; l'esprit toujours présent, redoutant la malice du fou, il s'inclina en passant devant le buste du roi Sigismond qui décorait l'entrée de la maison, puis il monta lestement au premier étage.

Kmita était dans un salon, dont deux fenêtres donnaient sur la rue, et deux autres sur la cour. Quoiqu'il ne fît pas encore nuit, l'appartement était éclairé par des bougies, et les rideaux étaient fermés pour qu'on ne vît pas du dehors ce qui se passait dans l'intérieur. Dès que Kmita aperçut le doyen, il courut au-devant de lui en s'écriant : « Ah! monsieur l'abbé, nous avons été trop loin, la mesure était trop décisive, les ressorts trop tendus, mon frère n'a pu survivre à sa fougue amoureuse! — Comment, le seigneur Stanislas a résolu le problème de la bonne foi dans l'amour!.. comment, c'était donc tout de bon qu'il aimait?.. Qui aurait pu croire à un tel miracle dans notre siècle?... — Je crois vraiment qu'il était en démence; certes on peut séduire une parvenue; à la rigueur elle peut vous plaire, mais on ne se tue pas pour elle. Imaginez-vous, cher abbé, que mon frère s'est précipité du haut du rocher de Zabiezow dans la Rudawa; il était mort avant que son corps tombât dans la rivière; jeté de rocher en rocher, d'horribles blessures attestent tout ce qu'il a dû souffrir... — Mais, seigneur, êtes-vous certain de cette nouvelle?... — Hélas! elle n'est que trop vraie, j'ai eu des détails circonstanciés par le chef du haras de Balicé, qui a été le témoin de ce triste événement. Il était sur la rive opposée, près de Bukowina, quand il a vu mon pauvre frère gravir le sommet du rocher; il le suivait des yeux, et l'a vu au moment où il se précipitait dans la Rudawa... Aussitôt il s'est jeté dans la rivière pour essayer de le sauver, mais, comme je vous l'ai dit, mon frère était mort dans la chute, et les flots, rougis par son sang, n'ont plus rapporté qu'un cadavre.

» Le chef du haras s'est rendu à Balicé pour apporter la fatale nouvelle, et aujourd'hui, par les ordres de Boner, on a déposé le corps de mon frère dans la chapelle de Balicé; il est là gisant, là, où il aspirait à vivre heureux. Il recevra une sépulture digne de la race des Kmita. A ma douleur, que vous devez croire sincère, il se joint des inquiétudes; vous connaissez le monde, doyen, vous connaissez sa malveillance : je crains le blâme, je redoute l'oisiveté si méchante des gens de la cour, je voudrais me soustraire à ces désagrémens : un Kmita ne doit pas exposer sa vie pour punir des calomniateurs... j'aurais envie de quitter Krakovie, mais quel motif donner à ce départ? »

La conversation fut interrompue par un valet qui vint annoncer à Kmita que quelqu'un voulait lui parler dans la pièce voisine. Kmita s'étendit sur son canapé, puis il se leva nonchalamment, et sortit en jetant un regard affectueux au doyen.

Son absence dura à peine quelques minutes, il revint d'un air radieux, et dit, d'une voix palpitante de joie : «Doyen, la reine est morte, on me l'apprend à l'instant; on me dit aussi que le roi a quitté le château pour se rendre à Lobzow, et qu'il ira ensuite à Wilna, en passant par Sandomir. Voilà un heureux hasard, et je vais le mettre à profit; nous irons rejoindre le roi quand il sera à Wilna; nous partirons samedi, et ce dévouement apparent servira merveilleusement mes intérêts. Sans cela, quel prétexte aurais-je inventé pour m'éloigner de Krakovie? Pour rien au monde, je ne voudrais passer une nuit comme la dernière: le sommeil n'est point un repos pour une conscience... non, je me trompe, pour une imagination malade; le sommeil, dis-je, est un supplice inventé par l'enfer. Vous n'imaginez pas, cher abbé, les tourmens que j'ai endurés, j'avais des rêves, des visions. Un squelette, enveloppé d'un linceul, s'est approché de mon lit; sa main décharnée a pris ma main, et il m'a dit : Pierre Kmita, tu mourras sans postérité; ton ambition a creusé la tombe de ton frère; ta race *illustre* est maudite; tu seras le dernier des Kmita!... J'ai entendu cette voix, et j'en frissonne encore; je ne resterai pas un moment de plus à Krakovie. »

Gamrat garda le silence; il semblait absorbé dans de profondes réflexions. Tout à coup il s'écria : « Ah! la bonne chose que l'esprit... ah! quel génie secourable quand nous ne sommes pas assez niais pour nous laisser envahir par les autres facultés! Seigneur Kmita, j'ai trouvé le moyen de tout arranger; nous allons partir; nous joindrons le roi à Sandormir, et nous l'accompagnerons à Wilna. Pourquoi tarder? pourquoi nous rendre directement à Wilna, quand nous avons un si beau prétexte? pourquoi attendre jusqu'à samedi? Le roi nous saura gré de notre empressement; il ne peut soupçonner nos véritables motifs. Partons, seigneur, éloignons-nous des clameurs de la populace. »

Kmita approuva fort la résolution du doyen, et il donna ses ordres pour qu'on fît les préparatifs du départ.

Kmita et Gamrat montèrent en voiture; ils traversèrent la ville au galop; ils franchirent la porte de Saint-Nicolas, et s'arrêtèrent à Pleszow pour y passer la nuit. En vérité on aurait pu les croire heureux; ils riaient, ils jasaient, ils voulaient se tromper eux-mêmes, mais cette gaieté à la surface ne pouvait chasser de leur âme ni le remords ni la terreur!

Il me reste à parler d'Olympe, et j'ai interrogé les traditions populaires pour connaître les derniers événemens de sa vie. La mort tragique de Stanislas lui causa un profond désespoir. Par la douleur elle connut l'amour, et son cœur fut fermé pour jamais à l'espérance; elle quitta le monde; elle alla s'ensevelir dans un couvent qu'elle fit élever à ses frais. Quelques traditions disent qu'elle habita le château d'Ogrodzienieç, mais tout porte à croire que la vie pieuse, les consolations de la prière étaient les seuls besoins de cette âme désolée.

Quant à Stanislas, on ne retrouve aucun monument qui constate sa mort. La mémoire du peuple, ces dictons qui passent d'âge en âge, rapportent seulement qu'un jeune seigneur passionnément amoureux se précipita du haut du rocher de Zabiézow dans la Rudawa.

La Rudawa, rougie de sang, recula épouvantée, et ses flots suivirent un autre cours. On voit encore dans le rocher quelques incriptions, ou plutôt quelques fragmens, quelques mots sans suite. Le temps n'a respecté en entier que cette incription: *La force irrésistible de l'amour tourmente mon âme*... Plus loin on lit à peine ces mots : *La foi, Dieu, amour, Olympe.* Le nom de madame Ormund se trouve écrit sur le rocher avec la date 1515.

Si vous voulez savoir où sont déposés les restes de l'infortuné Stanislas, interrogez les tombeaux de Wisnicz; là, sur les murs et sur le marbre, vous trouverez tout, hors la vie et la vérité.

OLYMPE CHODZKO.

RUINES DU CHATEAU FORT DE TREMBOWLA.

(Dans l'ancien palatinat de Russie-Rouge, aujourd'hui dans le cercle de Tarnopol en Gallicie.)

Nous voyagions pendant une belle matinée de printemps, le jour commençait à éclairer l'horizon. Déjà nous avions parcouru la chaîne de collines qui se trouvent dans la direction de Grzymalow, quand s'offrirent à notre vue les bastions de l'ancien château fort de Trembowla.

Le château semblait isolé dans l'espace et planer sur nous. La rivière qui l'entoure s'écoule au milieu d'îlots tapissés de verdure, et les flots réfléchissent comme un miroir les murs blanchis du couvent des Carmes de Trembowla : au-dessus des jardins, situés sur le sommet d'une montagne, se dessinent en demi-cercle les maisons de la ville ; ce paysage si pittoresque est couronné par les ruines du château.

Nos chevaux ayant besoin de se reposer, nous profitâmes de ce moment pour visiter l'intérieur du couvent et du château : un homme, qui se trouvait dans l'auberge où nous étions descendus, s'offrit de nous servir de guide. Cet homme avait environ soixante ans, mais il était robuste et vigoureux ; de grosses moustaches couvraient sa lèvre supérieure ; sa tête était presque rasée ; il était vêtu d'un *zupan* (robe longue) bleu, garni de ganses rouges, et à sa main il portait un chapeau de paille.

Avant de nous mettre en route, nous demandâmes à notre guide ce qu'il voulait pour le service qu'il allait nous rendre. « On ne doit jamais payer d'avance, nous dit-il ; et ce que je fais, d'ailleurs, est peu de chose; vous me donnerez ce qu'il vous plaira ; mais en attendant allons visiter ce vieux château. » Tout en cheminant, il nous fit la narration suivante : « Le château est fort ancien : on croit qu'il fut bâti sous le règne de la reine Bona; mais, d'après ce que m'a dit le garde des archives, qui habitait un des bastions, c'est aux ducs de Halicz qu'on doit attribuer sa construction primitive. Les Walaques, les Tatars et les Turks l'assiégèrent à plusieurs reprises, sans pouvoir s'en rendre maîtres; mais ce qui immortalise Trembowla, c'est le siége qu'il eut à soutenir sous le roi Jean Sobieski. Toute la gloire de cette action appartient à madame Chrzanowska, femme du staroste de Trembowla. Je tiens tous les détails que je vais vous transmettre de mon aïeul, qui était alors caporal dans un régiment de la garnison de Trembowla, et nous gardons comme une relique la hallebarde avec laquelle il tua dix Turks. Oui, il tua dix Turks de sa propre main. C'est pourquoi le roi Jean lui donna une ferme, et, qui plus est, des lettres de noblesse et des armoiries.

» Le staroste Samuel Chrzanowski habitait avec sa femme une maison du côté de la route de Buczaç; maintenant cette maison est un amas de ruines. Ayant appris que les Turks allaient faire une incursion en Pologne par la Walaquie, il répandit cette nouvelle dans le pays, pour que les habitans pussent mettre en lieu de sûreté leur famille et leur fortune. Le staroste et sa femme s'enfermèrent dans le château, qui était pourvu de vivres et de munitions (1674).

» Les Turks, après avoir passé le Dniester et s'être avancés jusqu'à la rivière de la Strypa, prirent plusieurs châteaux et brûlèrent plusieurs villages, et arrivèrent enfin près de Trembowla ; leur armée occupa toutes les collines qui dominent la ville ; ils assiégèrent aussitôt le château et la ville. Mais redoutant sans doute la bravoure polonaise, le séraskier envoya un parlementaire pour engager le staroste à se rendre ; mais celui-ci rejeta fièrement sa proposition. Le séraskier, exaspéré par ce refus, irrité des obstacles, fit construire des bastions et bombarda la ville : en un instant elle fut en flammes; les murs du couvent et ses tours furent endommagés. Après cette attaque, il mit le siége devant le château et devant le couvent ; mais le feu des assiégés empêcha les Turks de se porter dans les abords du couvent. La garnison, profitant de son avantage, les repoussa vigoureusement ; mais trois jours après, l'ennemi tenta une autre attaque : celle-ci ne fut pas plus heureuse que la



Ruines du Château de Trembowla

de l'Impr.ie de Leclerc

première. Le séraskier, redoublant de rage et de fureur, donna ordre à ses troupes de bombarder le château. Une bombe perça une des voûtes du magasin à poudre et le fit sauter; mais, grâce à la protection divine, les murs et les bastions résistèrent! Le même jour un parlementaire fut encore envoyé au staroste pour lui proposer de capituler. Celui-ci reçut l'envoyé avec courtoisie et lui dit qu'il ferait connaître sa résolution le lendemain avant le lever du soleil. En conséquence, il convoqua un conseil de guerre; mais cette assemblée, ainsi que toutes celles du même genre, ne trouva que des avis divers; les plus timides, et ils étaient en majorité, voulaient une capitulation, ou plutôt voulaient que la garnison se rendît. Le staroste Chrzanowski, malgré sa bravoure, commençait à douter du succès de la défense. Entraîné par les autres, il était sur le point d'accepter la capitulation. Cependant il demanda le temps de réfléchir; car la responsabilité qui pesait sur lui l'effrayait.

» Après le conseil, il rentra chez lui. Madame Chrzanowska, ayant appris le résultat des délibérations, s'arme de deux pistolets, se présente devant son mari et lui dit avec véhémence : « Tu sais si je t'aime, et mon amour pour toi est tel, que je préfère ta mort à ta honte. Si tu rends à l'ennemi ce château que la patrie t'a confié, si tu veux trahir ton devoir, je jure de t'en empêcher en mettant fin à tes jours et aux miens..... Non, promets-moi de t'ensevelir sous les ruines du château; promets-le-moi, plutôt que de consommer un acte honteux. »

» Le staroste, ému, pénétré de la grandeur d'âme de cette femme sublime, lui prit la main en lui jurant de se défendre jusqu'à la mort. Aussitôt il se présente devant les officiers; sa femme, revêtue d'une cuirasse, est à ses côtés. D'une voix forte, il leur adresse les paroles suivantes : « Braves camarades, ma détermination est prise, et
» cet ange de courage et de patriotisme, dit-il
» en montrant sa femme, partage le sentiment
» qui m'anime. Défendons-nous jusqu'à la mort!
» — Oui, répétèrent unanimement les officiers,
» défendons-nous jusqu'à la mort! »

» Peu après le lever du soleil, les Turks marchèrent en ordre de bataille pour attaquer la ville. Le combat fut livré en même temps sur tous les points. La canonnade du fort riposta aux canons de l'ennemi : en un instant les fossés furent remplis de cadavres; mais les Turks s'avancèrent, malgré leur perte, et attachèrent leurs échelles aux murailles du fort. On lutta corps à corps : trois fois le croissant brilla sur le haut des murailles, et trois fois il fut arraché par les Polonais. Pendant la chaleur du combat, on aperçut sur la rive gauche de la Strypa une armée aux étendards de Pologne et de Litvanie. La vue de ces troupes mit l'ennemi en pleine déroute. Le staroste Chrzanowski ordonna une sortie et renversa tout ce qui se trouva sur son passage. Les troupes polonaises, avec le roi à leur tête, arrivèrent, et le régiment de Pancerny parvint a rompre la ligne des janissaires, et à s'emparer du camp et de toute l'artillerie de l'ennemi. Les Turks, ne voyant aucun moyen de salut, se précipitèrent sur Ziélencé, en passant la rivière à la nage ou en traversant les ponts, qui, ne pouvant résister à un tel poids, se rompirent, et toute cette multitude fut engloutie. Les vainqueurs firent un grand nombre de prisonniers, s'emparèrent des drapeaux et des bagages de l'ennemi.

» Le roi, après la victoire, fit son entrée dans la ville et distribua des récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingnés, et offrit à madame Chrzanowska des cadeaux précieux, et lui donna deux starosties au nom des notables de Trembowla. Mon aïeul ne fut point oublié dans les munificences royales, comme vous savez; mais j'avais omis de vous dire que le roi daigna le faire chevalier. » Ici notre guide essuya quelques larmes : ces souvenirs nationaux l'avaient ému, et nous partagions son émotion. Après son récit, il nous conduisit dans l'intérieur du château. Le bâtiment forme un carré régulier : quatre bastions ronds entourent les quatre angles; il est protégé par de larges fossés et des casemates. Les murs et les bastions, qui étaient garnis d'un double rang de meurtrières, portaient encore des traces de poudre. Tous les bâtimens extérieurs sont démolis : un amas de pierres indique seulement qu'ils ont existé. En passant auprès d'un bastion de droite, notre guide nous dit que là était l'ancienne demeure du staroste Chrzanowski et de sa vaillante épouse.

« Mon aïeul m'a raconté que, pendant la guerre, les troupes, désignées sous le nom de *Kwarciané* et de *Lanowe*, avaient à leur tête un capucin qui était en même temps leur aumônier; il portait la croix en mains, et les exhortait toujours à ne pas reculer devant l'ennemi, car, disait-il, celui qui mourra dans la bataille ira tout droit en paradis, et soupera avec notre Seigneur Jé-

sus-Christ et sa sainte mère. Bientôt quelques balles passèrent par-dessus la tête du capucin qui, aimant mieux prêcher en paroles qu'en action, se retira sur l'arrière-garde. Nos soldats, riant de sa peur, lui crièrent : « Monsieur l'abbé, venez au moins souper avec nous. — J'observe le jeûne aujourd'hui, répondit le capucin, c'est ce qui m'empêche de prendre part à votre repas. »

» Je me rappelle encore une autre anecdote. Le roi s'étant approché avec ses troupes du village de Murylow (lors de la défense de Trembowla), s'y arrêta pour y passer la nuit. Au point du jour une de nos patrouilles rencontre une patrouille turke ; comme on le pense, un combat s'engage, et nos troupes, entendant les coups de feu, arrivent au secours de notre patrouille. Un cavalier faisait cuire du gruau de blé noir dans une marmite; ne voulant pas l'abandonner, il le mit tout bouillant dans son havre-sac; mais le cheval, qui s'accommodait mal de ce bagage brûlant, se mit à faire des ruades, à courir de toutes ses forces, et il emporte son cavalier vers l'ennemi. Les soldats, en voyant *l'intrépidité* de leur camarade, veulent imiter son exemple; ils se jettent, sans calculer le nombre, au-devant de l'ennemi, et ils rompent sa première ligne. Le roi, profitant de cet avantage, s'avance avec toute son armée, et remporte une victoire, dont la conséquence est la levée du siége de Podhayce. Après la bataille, le roi, en passant devant l'escadron du cavalier au gruau, demande qu'on lui présente le soldat courageux qui a été cause de la victoire. On l'amène, le roi lui dit : « Vous avez été le premier au combat et vous serez le premier pour la récompense. — Sire, répondit le soldat, ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer la victoire, c'est au gruau bouillant. »

Après avoir visité le château, nous visitâmes le couvent des Carmes. On nous montra des tableaux d'histoire et le mausolée des époux Chzanowski, qui ont si bien mérité de la patrie.

Ferdinand Dienheim CHOTOMSKI.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

LA POLOGNE ET NAPOLÉON EN 1812.

Depuis l'année 1796 les légions polonaises combattaient volontairement dans les rangs des armées françaises et en partageaient la gloire.

Si, par leur héroïsme, les guerriers polonais avaient conquis l'estime des guerriers français; leur intrépidité à toute épreuve, justement redoutée de l'ennemi, excitait l'admiration de toutes les armées étrangères.

Le nom de la patrie, si cher aux cœurs polonais, depuis long-temps effacé de la carte d'Europe, était relégué sur leurs glorieux étendards, autour desquels se groupait la patrie; tous auraient fait le sacrifice de leur vie pour apprendre que la Pologne allait revivre. Tant de magnanimité et d'esprit national avait touché l'âme du vainqueur de l'Europe; il était désormais permis aux descendans des Slaves d'espérer de voir leurs anciennes provinces affranchies des dominations étrangères, et la flétrissure de l'usurpation ou des partages effacée par la victoire et la réhabilitation de la Pologne.

Les entreprises récentes du cabinet de Saint-Pétersbourg, réprimées par les victoires d'Austerlitz, d'Eylau et de Friedland, avaient de plus en plus mis en évidence les dangers auxquels sont exposées les nations établies au centre et au midi de l'Europe depuis la destruction de la Pologne : ce rempart, protecteur de la civilisation, n'avait pas été abattu par la victoire; il n'avait pas succombé sous les forces égales d'une nation ou rivale ou ennemie; un double pacte entre trois grandes puissances voisines de la Pologne leur avait livré successivement les provinces polonaises; elles se les étaient partagées comme un terrain vague, comme une lande inculte et inhabitée.

Quel peuple pourrait espérer de conserver le sol qu'il tient de ses ancêtres, qu'il cultive et arrose de ses sueurs, son gouvernement, ses lois, sa religion et ses tombeaux, en un mot de rester en corps de nation, si un pareil acte de violence pouvait être toléré, sans appel, par la famille



européenne? mais il n'en est pas ainsi, un siècle de possession, sans autre titre que l'abus de la force, n'offre aucune garantie en faveur d'une spoliation qui blesse aussi profondément le droit des gens! Le droit sacré des sociétés civilisées n'admet aucune prescription; il pourra longtemps se taire devant l'appareil de la force, mais les idées sur le juste et l'injuste agissant sans interruption sur les peuples, par cela même qu'elles sont éternelles, ce titre légitime rencontre, dans l'agitation ou le mouvement des nations, une occasion favorable pour échapper enfin à l'iniquité dont il a été victime. Dès lors le pouvoir de la force mieux emplóyé fera justice de la spoliation.

La cause de la Pologne était donc juste! L'intérêt de la civilisation européenne, la répression de l'iniquité et de l'abus de la force ennoblissaient l'entreprise formée par le plus grand capitaine des temps modernes.

A la même époque l'agression de la Russie contre la Turquie, l'invasion toute récente des provinces suédoises par les Moskovites devaient faire présumer à l'empereur Napoléon que les deux puissances saisiraient la circonstance qui s'offrait à elles pour venger leurs injures; qu'elles viendraient au-devant de son alliance, et contribueraient au succès de ses généreux desseins; ainsi la politique encourageait son entreprise.

Les souverains du second ordre, qui n'avaient pas eu part aux partages de la Pologne, redoutaient, pour les peuples dont ils avaient la tutelle, l'invasion des barbares; ils approuvèrent la guerre entreprise contre la Russie; ils en donnèrent la preuve en fournissant de nombreux auxiliaires à l'empereur français; les puissances du premier rang purent voir, peut-être avec une secrète joie, la lutte qui devait infailliblement atténuer la force colossale des deux empires dominateurs qui allaient se disputer la suprématie, mais elles n'en fournirent pas moins des troupes auxiliaires à la grande armée française.

Le 24 février 1812, un traité d'alliance fut conclu entre la France et l'Autriche; la principale clause portait que chacune des puissances contractantes fournirait à celle qui serait en guerre un corps auxiliaire de trente mille hommes.

A la même époque la Prusse se décida à fournir à la France un nombre pareil d'auxiliaires.

Cette double accession aux projets de Napoléon trompa l'attente de ses ennemis; le génie de la Pologne y trouva de nouvelles espérances (1). Néanmoins la surprise fut générale et grande lorsqu'il fut connu que le gouvernement suédois, auquel présidait un Français, sorti des rangs de la grande armée, avait rejeté l'alliance de sa première patrie, et, au mépris des intérêts de la nouvelle, refusé une occasion certaine de venger Charles XII, et de reprendre les provinces nouvellement arrachées à la Suède par la Russie. Dans le même temps, voulant réunir toutes les chances de succès qui pouvaient servir son dessein, Napoléon faisait faire des démarches instantes pour obtenir la coopération de la Turquie, dont les armées étaient aux prises en Moldavie avec celles de Russie. Le divan, toujours lent à se décider, traînait en longueur les négociations; malgré ces diverses contrariétés, l'empereur français persiste dans l'exécution de sa vaste entreprise, et, comme s'il voulait suppléer aux auxiliaires sur lesquels il ne compte pas encore et à ceux sur lesquels il ne compte plus, il recrute des levées partout où sa puissance ou son influence peut lui procurer des combattans; on voit arriver, dans les rangs de son armée, des Kroates, des Illyriens, une armée entière composée d'Italiens, une autre de Napolitains, des Piémontais, des Espagnols, des Portugais, des Strélits, des Hessois, des Badois, des Wurtembourgeois, des Bavarois, des Saxons, des Danois, des Polonais en grand nombre, une division dite princière (parce qu'elle est composée de troupes appartenant aux princes de la confédération), forte de sept mille trois cents hommes: elle est commandée par le général Carra Saint-Cyr; et enfin deux armées, dont l'une d'Autrichiens, et l'autre de Prussiens. Ce mouvement de troupes, qui s'étend sur toute la partie méridionale de l'Europe, est évalué à six cent soixante mille hommes et à cent soixante-quinze mille chevaux. Napoléon, dans sa prévoyance, provoque, en outre, et obtient un sénatus-consulte (du 10 mars 1812), qui organise l'intégralité de l'empire français en cohortes, bans et arrière-bans.

Ainsi donc de nombreuses troupes mises sur pied de guerre, parties de tous les points de l'Europe, se portent vers le nord; elles doivent servir à la composition de vingt corps d'armée qui vont joindre leurs forces et concourir simultanément à l'exécution des desseins arrêtés par

(1) L'observateur désintéressé répéta à ce sujet le vers de Virgile : *Quidquid est timeo Danaos et dona ferentes.*

l'empereur Napoléon. Les célébrités militaires de la France, celles des armées appartenant aux puissances alliées, sont appelées à des commandemens supérieurs dans la grande armée, sous les ordres de Napoléon.

Sur ces entrefaites, l'empereur Napoléon fait sonder secrètement les dispositions des habitans des anciennes provinces polonaises qui ont passé sous le sceptre russe ; la négociation est assez habilement conduite pour déterminer toute cette noblesse mécontente à envoyer une députation également secrète au futur libérateur de la Pologne, entendre ses propositions, etc., etc.; elle était composée d'hommes habiles et prudens, qui, résidant loin des villes et hors de la surveillance, pouvaient remplir cette délicate mission sans que leur absence fût remarquée par les agens du gouvernement le plus soupçonneux de l'Europe ; elle eut d'autant plus de facilité à le joindre, qu'au lieu de suivre lui-même la route la plus commode, le véritable chemin qui passe par Warsovie, où il était attendu, il se dirigea tout à coup sur la Litvanie, Kowno, et fut ainsi réduit à ne rencontrer pour les stations que de mauvais villages, ou des bourgs occupés par des populations presque entièrement composées de Juifs, au milieu desquelles les états-majors ne trouvaient ni les ressources nécessaires à la vie, et presque point d'abri pour les personnes et les chevaux.

Ce fut à Wilkowiszki, petite ville du département de Lomza, et, depuis 1815, dans le palatinat d'Augustow, qu'eut lieu l'entrevue des quatre députés envoyés par les anciennes provinces, à la tête desquels était le *comte* Pawlowski. Cet ancien diplomate, fort exercé, et heureusement fort circonspect, connaissait, parmi les riches Israélites qui commercent en grand et voyagent toute l'année, ceux qui, plus habiles qu'on ne le pense communément, étaient en état de lui fournir d'utiles renseignemens; il ne voyait pas le rétablissement de l'Etat polonais possible et solidement établi sans la restitution des duchés de Pozen, et surtout de la Gallicie. Ayant appris que les souverains possesseurs de ces provinces fournissaient réellement des troupes auxiliaires à la grande armée, il était rationnel de supposer qu'elles avaient acquis la certitude que le rétablissement de la Pologne ne serait pas intégral; qu'il n'aurait pas lieu à leurs dépens, et enfin qu'on leur avait garanti leurs possessions respectives en Pologne. Dans le cas contraire, la défection de ces puissances alliées, placées sur les derrières de l'armée commandée par l'empereur Napoléon, était fortement à craindre; d'un autre côté, il se pouvait que le chef de la grande armée, voulant seulement abaisser la Russie et lui arracher quelque concession, quelque grand trophée, à la suite de quoi se ferait une prompte paix, n'eût pris le prétexte du rétablissement de la Pologne que pour avoir un titre légitime par l'équité et la sympathie des peuples, afin de colorer l'entreprise. Alors la coopération des provinces russes, démembrées de la Pologne, pouvait grandement servir ses projets ; elle lui offrait une chance précieuse de succès; mais à quels dangers ne s'exposaient pas ces vieux Polonais, si Napoléon éprouvait un revers, ou s'il obtenait un succès assez décisif pour amener une prompte paix qui lui permettrait de quitter aussitôt un pays trop éloigné de sa base d'opérations, et de mettre fin à une entreprise aventureuse? Dans l'une et l'autre hypothèse, les risques étaient les mêmes pour les habitans des anciennes provinces : s'étant levés contre le gouvernement russe, ils restaient abandonnés à ses implacables ressentimens. Un magnifique corps de cavalerie, nouvellement et richement équipé, était destiné à augmenter l'éclat du cortége de l'empereur à son entrée à Warsovie, où, par ses ordres, tout était préparé dans cette ville pour faire la plus brillante réception au futur régénérateur de la Pologne. L'empereur Napoléon quitte tout à coup le chemin commode qui mène à cette capitale, et prend de sa personne la plus mauvaise des routes qui conduisent en Litvanie ; et, tandis que son escorte triomphale s'avance dans la direction qui lui a été primitivement donnée, il suit des chemins fangeux dans des districts mal peuplés, au milieu desquels ses troupes éprouvent toutes sortes de privations et d'incommodités.

En cherchant à connaître les causes de cet étonnant changement de direction, le *comte* Pawlowski apprit que les souverains possessionnés en Pologne avaient témoigné récemment des inquiétudes et fait des représentations; que, pour mieux les rassurer, l'empereur avait subitement, mais tardivement, renoncé à faire l'entrée triomphante qui devait avoir lieu à Warsovie. Le *comte* Pawlowski trouva encore dans cette découverte un puissant motif de méfiance, sa circonspection en fut augmentée ; d'ailleurs le prince Poniatowski ne lui laissa pas ignorer que la sollicitude de l'empereur Napoléon avait déterminé ce souverain à faire occuper Berlin et plusieurs places



fortes de cet Etat, dont il craignait les indécisions; il ajouta qu'il avait cru prudent d'envoyer des agens affidés à Krakovie, lieu désigné pour le rassemblement des trente mille hommes de troupes auxiliaires que devait commander Schwartzenberg, afin de connaître les véritables dispositions de ces auxiliaires si longtemps ennemis de la France, et d'en savoir le nombre; il apprit en même temps que jusqu'alors le gouvernement turk n'était pas entré dans l'alliance française; que l'Angleterre, par ses intrigues, et la Russie, par de brillantes promesses, tenaient le divan dans l'indécision; que la Suède avait positivement rejeté l'alliance française; que c'était, sans contredit, une chance bien importante de moins en faveur de la cause polonaise, en raison de la position territoriale de la Suède à l'égard de la Russie, et de la bravoure des armées suédoises: aucune coopération n'était plus à regretter que celle de cette nation pleine de sympathie pour les Polonais.

Ce fut sous l'influence de tant de fâcheuses découvertes et des préoccupations qui devaient en être la conséquence dans l'esprit du *comte* Pawlowski, qu'il parut devant l'Empereur à la tête de la députation chargée de traiter de l'importante question de la coopération, ou plutôt de l'insurrection armée des anciennes provinces polonaises soumises depuis l'année 1772 à la domination de la Russie.

Un de ses ministres l'avait reçue quelques heures auparavant. Le *comte* P. avait imité la réserve observée par ce haut fonctionnaire, qu'il retrouva près de l'Empereur au moment où la députation fut introduite devant ce souverain. « Son regard scrutateur, dit le *comte*, s'attacha sur chacun de nous, tandis qu'il s'informait de notre nom, de nos possessions et du pays où elles étaient situées. Je fus le dernier qu'il honora des mêmes questions; puis, entrant brusquement en matière, et m'adressant la parole: « C'est un » honorable et fort patriotique projet, me dit-il, » que celui dont vous parliez ce matin au ministre » ici présent et qui vous a conduit devant moi. » — Sire, nous n'avons pas formé de projet. » Votre commission a vu les personnes les plus » influentes de notre noblesse, et les a détermi» nées à vous adresser une députation dont je fais » partie. Je n'ai parlé à M. le ministre que d'é» ventualités, d'hypothèses; c'est tout ce que je » pouvais me permettre avant de connaître positi» vement vos intentions à notre égard. — Fort » bien, reprit-il, peu importe le mot; venons au » fait. Quelles sont les provinces dont vous vou» driez que fût composé l'Etat polonais pour en » faire une puissance? » Je les nommai avec un flegme que ne put troubler son geste d'impatience, lorsqu'en dernier lieu je réclamai la Prusse-Polonaise avec Dantzig et la Gallicie.

« Vous faites, reprit-il vivement, entrer trop de » sujets de difficultés dans vos larges calculs. Je » ne crois pas que ce soit une nécessité; j'y vois » de puissans obstacles. — Sans doute, sire, et » j'en conviens, ils sont d'autant plus grands que » l'on compte parmi vos alliés l'Autriche et la » Prusse, et que la Pologne, privée des provinces » que lui ont prises ces puissances, ne serait » qu'un Etat sans consistance et malheureusement » sans commerce, si Dantzig lui manquait pour » l'écoulement des produits du sol et de l'in» dustrie.

» — Cependant, reprit l'Empereur, si, pour le » présent, on joignait au duché de Warsovie la » Litvanie et les anciennes provinces polonaises » dont s'est emparée la Russie, cela formerait » déjà un Etat qui aurait de la consistance? Avec » le temps et le secours de la France, étant sage» ment administré, il pourrait, en peu d'années, » récupérer pièce à pièce son ancien territoire, » surtout s'il parvenait à s'allier avec la Suède, » qui a aussi ses injures à venger.

» — Sire, si tandis que le plus habile général » des temps modernes est sur le sol polonais à la » tête d'une nombreuse et redoutable armée, sa » puissance n'arrache pas la Gallicie à la domina» tion autrichienne, jamais autre pouvoir n'y par» viendra. Cette importante province est d'autant » plus nécessaire à notre sûreté, à notre existence » politique, qu'elle recule de plus de cinquante » lieues la frontière; elle renferme une popula» tion nombreuse, belliqueuse, et son sol est un » des plus fertiles de la Pologne.

» La réunion de la Prusse-Polonaise au duché » de Warsovie pourrait être par la suite une » conséquence de la cession de la Gallicie. Une » alliance avec la Suède présente, quant à pré» sent, peu de probabilités; la Norwége paraît » suffire à son ambition; elle s'occupe de sa ma» rine, parce qu'elle favorise l'écoulement de ses » produits; elle semble vouloir se jeter hors du » cercle par lequel nous pourrions nous trouver » en contact avec elle.

» — Cependant, objecta l'Empereur, la Fin» lande la remettrait aux portes de Saint-Péters» bourg? — Sire, c'est par ce motif que ce pays

» serait l'objet d'une lutte prolongée et probablement malheureusee contre un souverain d'autant plus puissant qu'il peut disposer à son gré de la personne et de la fortune de chacun de ses sujets.—Il y a dans tout cela, dit avec vivacité l'Empereur, des choses fortes; il y a aussi du spécieux et de l'ambition mal placée. Dites-moi seulement, monsieur le *comte* Pawlowski, quelle est au vrai la disposition des esprits dans vos provinces? — Tous les cœurs, sire, y sont restés polonais : les habitudes, les mœurs, les usages y ont encore leur couleur native. S'il était question du rétablissement intégral de la Pologne avec des certitudes, des chances palpables de succès, vous y trouveriez autant de soldats dévoués qu'il y a d'individus en état de porter les armes, et pas un noble qui ne soit prêt à y sacrifier sa vie et sa fortune.

» Mais s'il ne s'agissait que d'une expédition ayant tout autre but que celui-là, les anciennes provinces, malgré leurs sympathies pour la France, ne prendraient qu'un rôle passif. — Messieurs les Polonais, reprit Napoléon, je vous veux du bien. J'espère que les événemens me fourniront les moyens de vous le prouver bientôt. Votre démarche m'assure de vos bonnes dispositions. Si j'avais été à la place de Louis XV, je n'aurais pas consenti aussi facilement que lui au partage de vos provinces. J'aurais peut-être mal fait : car un trône électif, une représentation difficultueuse, soupçonneuse, qui ne laisse aucun pouvoir au monarque qu'elle charge de la défense du pays, ne peut amener que des divisions intestines, l'énervement de la puissance nationale, et enfin des résultats tels que ceux que vous avez éprouvés. J'aime à croire que cette forme de gouvernement, le cas échéant, serait moins en honneur chez vous?

» — Oui, sire, une rude et trop malheureuse expérience nous y a fait renoncer.

» — Cela étant, reprit Napoléon, on peut tenter quelque chose d'utile à la Pologne : c'est ce que nous verrons à Wilna. J'ai encore bien des renseignemens à recueillir. C'est dans cette ville que je prendrai une détermination. Venez-y seul, monsieur le *comte* P., pour ne pas éveiller l'attention de l'espionnage ennemi. J'aurai besoin de vous : sur votre nom, mes aides-de-camp vous introduiront. » Un signe de la main de Napoléon annonça que l'audience était finie. »

La députation quitta immédiatement Wilkowiszki, et prit un chemin écarté pour se dégager des embarras sans nombre causés par les fondrières qui arrêtaient les convois de toute espèce, dont les corps en marche étaient ou précédés ou suivis. La beauté des troupes avait excité l'admiration de ces députés, autour desquels tout retentissait du prochain rétablissement du royaume de Pologne. Suivant les uns, cette couronne était destinée à un frère de l'Empereur ; suivant d'autres, à un maréchal d'empire commandant le premier corps, et, au dire des officiers polonais, à leur chef le prince Poniatowski. Le *comte* P., bien différent de ceux de ses compatriotes qui lui avaient été associés dans cette mission, ne se laissa pas éblouir : il avait apprécié les paroles de l'empereur Napoléon. Sa prudence fut écoutée ; les bons Polonais des anciennes provinces restèrent passifs ; mais ils ne manquèrent pas d'offrir, en toute occasion, les secours de l'hospitalité la plus généreuse aux militaires français et alliés qui en éprouvèrent le besoin. Le *comte* P. reparut en temps utile à Wilna, ayant en main la proclamation de Wilkowiszki, dont il désirait connaître le sens fort équivoque à ses yeux quant à la Pologne; il y vit une seule fois l'Empereur, et rentra dans ses foyers plus attaché que jamais aux idées et aux résolutions que lui avaient fait prendre les premières explications données verbalement par l'Empereur à Wilkowiszki.

La Russie, restée seule devant une pareille levée de boucliers, ne pouvait se méprendre sur son objet. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait commencé depuis longtemps les préparatifs nécessaires pour faire la guerre, et par conséquent pour résister, au besoin, aux attaques de la France. Il avait formé deux armées, la première aux ordres du général Barclay de Tolli, la seconde sous le commandement du prince Bagration ; le nombre des divisions s'élevait à quarante-sept, dont huit de cavalerie. L'empereur Alexandre se rendit à Wilna avec son état-major ; il y était arrivé dès le 26 avril. Tandis que les troupes s'avançaient des deux côtés sur la ligne des frontières de la Russie, du côté de la Pologne, les négociations continuaient entre la France et la Russie. Le 22 juin, l'empereur Napoléon, de son quartier-général de Wilkowiszki, fit mettre à l'ordre du jour une proclamation qui annonçait l'ouverture de la campagne.

Le 23, Napoléon reconnaît la ligne du Niémen, il s'arrête sur les hauteurs qui dominent Kowno, et de cette position, marque le point le plus avantageux pour effectuer le passage. L'ordre est donné :

un pont s'élève comme par enchantement. A huit heures du soir les troupes sont mises en marche. Le 24, à une heure du matin, elles étaient dans Kowno, et déjà le général Pajol, commandant une avant-garde, chassait devant lui la cavalerie russe, qui avait été chargée de défendre ce point important. Dans la même nuit, deux autres ponts furent construits; l'armée entière put aborder sur l'autre rive. Les journées du 24 et du 25 furent employées à ce passage. Les Moskovites se replièrent derrière la Wilia, détruisant partout les ponts et brûlant les magasins. Le 28, Napoléon entra à Wilna et concentra bientôt son armée autour de cette ville.

Dès le 25, l'empereur Alexandre avait fait paraître une proclamation, pour apprendre à son armée l'attaque exécutée par l'armée française à Kowno et faire un appel à sa valeur, etc. Il règne dans cette pièce un ton de modération remarquable. Par sa nouveauté, elle ne fait aucune mention de la Pologne. Elle est terminée par une phrase tout au moins singulière dans la bouche du souverain absolu de la Russie. « Vous défendez la religion et la *liberté;* je suis avec vous, Dieu est contre l'agresseur. »

Dieu seul pouvait, d'après le style des deux manifestes, savoir auquel des deux adversaires les peuples de l'Europe allaient devoir cette guerre d'extermination. Longtemps encore l'obéissance passive leur désignera des ennemis qu'ils devront combattre en étouffant leurs sympathies; mais ils ignoreront à qui sera due l'agression.

Au milieu des inquiétudes qui agitent sans relâche les Polonais, les plus éclairés d'entre eux remarquent que les Russes, en se repliant, défendent à peine les positions les plus favorables pour arrêter leurs adversaires; que cette faible résistance semble calculée pour attirer l'ennemi dans des contrées dénuées des ressources qui sont nécessaires à une pareille multitude, etc.

Et, en effet, on voit le général russe Bagawohout se retirer sur la Dzwina; Wittgenstein évacuer la Samogitie, simuler quelque résistance près de Dziewialtow, et repasser tout à coup la Wilia devant les troupes moins nombreuses que commande le duc de Reggio, sans détruire le pont qu'il laisse à l'ennemi qui doit le suivre.

D'un autre côté, Bagration se retire également devant le jeune roi de Westphalie; il lui échappe d'abord, et bientôt passe le Dniéper, n'engageant qu'une faible partie de ses troupes, tandis qu'il pouvait écraser par le nombre le corps du maréchal Davout, qui entreprit inutilement d'empêcher le passage du fleuve auprès de Mohilew. A Witebsk, le général russe Barclay de Tolli parut pendant quelques jours vouloir disputer pied à pied les approches de cette place à l'armée française. Le 27 juillet, sur le soir, il y avait réuni toutes ses forces, qu'il déploya sur un grand plateau qui domine la ville ainsi que les routes par lesquelles on y arrive; l'armée ennemie distinguait les lignes des Russes et leur nombreuse cavalerie rangée en bataille à l'extrémité de la plaine; elle s'attendait à une grande bataille pour le lendemain. Les troupes bivaquèrent sur le terrain même où elles avaient pris position. Le 28, à la pointe du jour, les Français reconnurent, non sans une extrême surprise, que l'armée russe avait disparu, laissant la ville de Witebsk à découvert. Il est à observer que, outre les avantages de la position, il était facile au général Barclay, qui commandait en chef les deux armées russes, d'augmenter ses forces, et, en quarante-huit heures, d'appeler à lui cinquante mille hommes de plus.

Cette marche constamment rétrograde des Russes commençait à devenir également suspecte à la grande armée; quelques jeunes militaires l'attribuaient à l'effroi qu'ils inspiraient à l'ennemi; les anciens officiers, plus expérimentés, la considéraient comme l'effet d'un plan combiné pour attirer les Français loin de leur base d'opérations, dans des pays pauvres, où la disette et la rigueur du climat pouvaient donner bientôt de puissans auxiliaires à l'armée moskovite.

Quelles que fussent à cet égard les idées de l'empereur Napoléon, il n'en suivit pas moins l'ennemi; il mit des troupes à sa poursuite dans toutes les directions, et, pour ainsi dire, sans coup férir; elles parcoururent la distance de Witebsk à Smolensk comme elles auraient traversé une province saxonne ou wurtembourgeoise, sur une étendue de plus de vingt-cinq lieues.

La vue des étendards polonais, arborés sur les murs des édifices de Wilna, excita l'enthousiasme de tous les habitans, auxquels elle rappelait des souvenirs glorieux pour la patrie. Les mêmes guerriers qui venaient d'illustrer le nom polonais en Egypte, en Espagne, en Italie et dans toute les parties de l'Europe où ils avaient été appelés à partager la gloire des armées françaises, étaient l'objet d'une sorte d'ovation passionnée qui se manifestait par des acclamations continuelles; le peuple se portait en foule sur leurs

pas; tous voulaient jouir de leur vue; tous étaient animés du désir de marcher sous les mêmes drapeaux. L'Empereur favorisait cet élan en fournissant des armes aux uns, des équipemens, des uniformes aux autres; le prestige attaché à sa personne, et son activité, en rendaient, pour ainsi dire, l'effet incessant et général. Il ébauchait des plans d'institutions nouvelles, nommait des commissions pour les achever et les mettre en pratique, traçait des édifices, des monumens, faisait construire des ponts, élever des ouvrages de défense, passait des revues. Néanmoins cette puissante influence se faisait peu remarquer à une portée plus étendue que celle où s'arrêtaient les dépendances de la ville capitale de la Litvanie; il donna malheureusement, à ceux qui l'approchaient de plus près, lieu de soupçonner qu'il ambitionnait pour lui-même la couronne de Pologne; dès lors le prosélytisme fut stationnaire; cette idée opéra un désenchantement subit chez les patriotes encore indécis; l'impulsion des hommes d'action les plus dévoués devint presque stérile jusqu'au moment où de nouveaux triomphes vinrent raviver les premières sympathies en faveur du futur libérateur, et surtout l'espérance de voir enfin surgir la patrie des anciens décombres et des nouveaux ravages auxquels la livraient les nombreuses armées qui foulaient son territoire.

Cependant l'armée polonaise, qui était de quarante mille hommes, fut augmentée d'un cinquième. Tous les anciens corps furent complétés; mais ceux qui présidèrent à ces opérations ne prirent pas en assez grande considération les habitudes, le goût et le caractère du peuple polonais; ces nouvelles levées, équipées et montées à l'instar des Kosaks, et plus braves que ceux-ci, auraient immédiatement rendu de grands services à l'armée française, tandis qu'elle en avait fort peu à attendre de quelques nouveaux corps d'infanterie inhabiles encore aux manœuvres qui font la force de cette arme.

Le général en chef russe parvint, le 15 août, à réunir la majeure partie de son armée autour de Smolensk, où celle du prince Bagration l'avait rejoint; il occupait également la rive droite du Boristhène, et communiquait par un large pont avec la ville.

Le tzar Alexandre, en quittant l'armée, avait recommandé de livrer bataille s'il le fallait pour conserver Smolensk; le général Doctorof l'occupa avec trente mille hommes. Depuis le 16, l'armée française attaquait sur tous les points vulnérables, et serrait de près cette ville; l'artillerie tonnait sans interruption; le 17, Barclay de Tolli, craignant un assaut, renforça la garnison de deux division; le combat dura jusqu'à la fin du jour. Tandis que l'armée française manœuvrait pour tourner celle des Russes, tout-à-coup, à sa grande surprise, elle vit pendant la nuit un océan de flammes s'élever du milieu de la ville que les Russes abandonnent bientôt.

Le 18 août, à deux heures du matin, les grenadiers français, qui se disposaient à monter à l'assaut, ne rencontrant aucune résistance, pénètrent dans Smolensk, encore en feu et déjà veuve de sa population. L'arrière-garde russe entreprend d'arrêter l'impétuosité du maréchal Ney; encouragée par les vieilles traditions et la confiance que lui inspire l'inexpugnable position décorée du nom de *champ sacré*, elle n'y trouve qu'une défaite; elle y eût succombé tout entière, et cent pièces de canon eussent encore été ajoutées aux trophées de Valoutina, si le duc d'Abrantès, commandant le 8e corps, eût exécuté les ordres qui lui avaient été donnés pour couper la route de Moskou. Au demeurant, le général Barclay de Tolli, malgré les ordres de son maître et la forte position de Smolensk, abandonne encore cette place pour suivre son système d'attraction. Jusqu'à cette époque on avait pu croire, en Pologne et dans l'armée française, que Napoléon, ne voulant que rétablir le royaume de Pologne, bornerait ses conquêtes aux deux villes de Witebsk et de Smolensk, qui, par leur position, ferment le passage resserré entre la Dzwina et le Boristhène. Chacun considérait ces deux villes comme devant servir de ligne aux approches de l'hiver; mais l'empereur Napoléon, enivré par ses victoires, et bien qu'il se trouvât jeté à six cents lieues de la France, donna, à son armée déjà fatiguée et mal pourvue, l'ordre de se porter sur la route de Moskou. Les patriotes polonais apprirent avec découragement cette aventureuse résolution...

Par un officier supérieur de la grande armée, auteur des Lettres sur la campagne de 1812 en Russie, *etc.*



Le Château d'Olesko, où naquit Jean Sobieski.

LE CHATEAU D'OLESKO,

OU NAQUIT JEAN SOBIESKI.

Avec la description du *château de Wilanow* (page 65), nous avons donné les dernières années du règne de Sobieski; c'est dans ce château, qu'il avait fait bâtir et qu'il aimait tant, que la mort le surprit. Tous les faits, tous les événemens qui se rattachent à la vie du héros, tous les reflets qui jaillissent de cette grande figure historique, seront décrits par notre plume.

A l'article *Statue équestre de Sobieski* (page 272), nous avons raconté les victoires du grand capitaine, à cette époque où le génie militaire de Sobieski se révéla avec toute sa force et toute son immensité (1667).

Aujourd'hui nous revenons sur nos pas; nous parlerons de la naissance et de la jeunesse, de l'apprentissage militaire du héros; ainsi on aura l'ensemble de cette belle et glorieuse carrière; ainsi nous donnerons l'histoire d'un des noms les plus populaires du monde et le tableau d'une vie illustre. Les écrits de Zaluski, de Connor, de Dalerac, contemporains de Sobieski, et les travaux historiques de Coyer, de Bandtkie, de Salvandy qui appartiennent à notre époque, nous ont guidé dans nos recherches et nous guideront dans notre travail.

Sous le règne de Sigismond III, un jour de l'été de l'année 1629, un orage avait éclaté sur le canton d'Olesko, petite place du palatinat de Russie-Rouge, dans le prolongement des monts Karpates, sur les confins de la Volhynie, au centre du plâteau le plus élevé de ces contrées, là où les deux fleuves prennent leur source : le Bug pour se marier à la Wistule et se perdre avec elle dans la Baltique; le Styr pour aller, à travers la Polésie, grossir le Prypeç, et par le Dniéper se jeter dans le Pont-Euxin. Le château, manoir seigneurial, situé entre Zloczow et Brody, est bâti dans une situation magnifique sur le sommet d'une montagne. Durant la tempête, dans ce lieu, qui se lie aux souvenirs de l'antique histoire des Polonais, un enfant naquit : la petite fille de l'illustre Stanislas Zolkiewski lui donna le jour. Les flatteurs, qui affluent sous le toit des grands, voyaient dans cet ébranlement du ciel et de la terre de glorieux présages. Les astrologues, interrogés sur l'horoscope du nouveau-né, lui prédirent une éclatante fortune et des destinées extraordinaires. Ce fut Jean Sobieski. Alors Louis XIII régnait en France, le malheureux Charles Ier en Angleterre, le victorieux Gustave-Adolphe en Suède.

Le grand Zolkiewski, aïeul maternel de Sobieski, avait battu les Moskovites, en 1610, près de Moskou, et les tzars Schouïsky, qu'il amena au roi Sigismond III. Les monumens de cette victoire se virent longtemps au plafond du château royal de Warsovie; peintures glorieuses que Charles XII admira, que le tzar-Pierre Ier fit enlever, quand il disposait, en faveur d'Auguste II de Saxe, du trône de Pologne : mais l'histoire reste. En 1620, Zolkiewski s'était ouvert un passage à travers cent mille combattans turks et tatars qui l'investissaient en Moldavie. Il vit expirer son fils, et lui-même, percé de coups, ne lui survécut que quelques heures pour mourir avec désespoir! Le généralissime turk lui fit couper la tête et l'envoya au sérail pour rassurer l'empire ottoman.

L'histoire de Zolkiewski abonde en traits d'héroïsme; mais ce n'est pas seulement dans la maison de sa mère que Jean Sobieski trouvait des héros à imiter : son aïeul paternel, Marc Sobieski, palatin de Lublin, lui avait laissé de grands exemples. Le roi Etienne Batory disait plus d'une fois que, s'il fallait remettre la fortune de la Pologne à un combat singulier, comme autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'hésiterait pas à nommer le palatin de Lublin. L'intrépide palatin périt à l'attaque de Sokal, fort moskovite que les Polonais prirent d'assaut. Tel fut l'aïeul de Jean Sobieski; et son père, Jacques Sobieski, ne dégénéra pas. Avant d'arriver à de

plus hautes dignités, il fut élu quatre fois maréchal de la diète. On le regardait comme le bouclier de la liberté, et il entra dans le sénat pour y occuper la première place après celle du prince primat du royaume. Il fut castellan de Krakovie. Jacques Sobieski était propre à servir la république, parce que les sénateurs polonais connaissaient également les armes et les lois. A la bataille de Chocim, en 1621, il se couvrit de gloire, et fut envoyé à Constantinople pour signer la paix que la Porte vaincue demandait. Toutes les fois que la république eut besoin d'un homme de tête dans les cours étrangères, en Suède, en France, en Italie, elle jeta les yeux sur Jacques Sobieski, et s'en trouva bien. Il avait épousé Théophile Danilowicz, petite-fille de Zolkiewski, et héritière de tous les biens que cette puissante maison possédait dans le palatinat de Russie-Rouge. Il en eut deux fils, Marc et Jean. Voulant les doter d'une éducation qui les rendît utiles à la république, dans la paix comme dans la guerre, il ne fut pas obligé de confier à des maîtres étrangers la tâche d'éclairer leurs jeunes âmes : il eut le bonheur de pouvoir allier les devoirs du précepteur aux jouissances du père.

Alors palatin de Belz, la proximité de son gouvernement et les loisirs de la paix lui permirent de vivre constamment à Zolkiew, chef-lieu de l'héritage immense des Zolkiewski. C'est là où Marc, Jean et leurs jeunes sœurs passèrent leur enfance. Aux garçons on apprenait la danse, l'escrime, la musique; dès le bas âge, Marc et Jean y excellèrent. Jean surtout maniait avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare, brillait à cheval et annonçait autant d'adresse que d'intrépidité dans l'exercice du sabre, de la hache, du javelot et de l'épée. Les sciences et les lettres marchaient de front avec les arts. Le père initia lui-même ses fils à l'étude des littératures étrangères, des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues; leur rendit familière la connaissance des principes de l'art de la guerre et des secrets de la politique; s'appliqua enfin à développer en eux le génie de l'éloquence parlementaire, à laquelle il devait lui-même une partie de ses succès et de sa renommée.

L'aîné, Marc, était doué d'un caractère doux, d'une grande docilité, fait pour être chéri d'une mère; et s'il eût vieilli il aurait partagé le sort d'Esaü qui fut soumis à son cadet. Jean était d'un tempérament vif, ardent, impétueux, voulant fortement ce qu'il désirait, avide de louanges, plus sensible à l'humiliation qu'au châtiment. Son intrépidité, son air martial surprenaient, et quelquefois effrayaient jusqu'à son père, quand, aux jours marqués pour se délasser de l'étude, il lui fallait, armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, la chèvre sauvage, l'élan ou le bison terrible.

Théophile Sobieska s'associait à cette éducation qui préparait ces hommes à devenir des héros. Les pieuses mains de la palatine avaient réuni dans l'église de Żolkiew les cendres de sa famille aux restes de son aïeul le grand général de la couronne. Jacques Sobieski était même parvenu à obtenir d'Osman, moyennant une forte rançon, la restitution de la tête de Stanislas Zolkiewski, longtemps attachée aux portes du sérail. Le marbre, l'or, les tableaux, les statues décoraient l'asile de ces dépouilles révérées. Chaque jour madame Sobieska conduisait sa jeune famille au milieu de cette autre famille tombée sous le fer des ennemis de la patrie; elle remplissait le cœur et la tête de ses fils de tous les exemples, de tous les devoirs laissés par leurs devanciers. Jean reçut, du récit de la mort de Zolkiewski, recommencé sans cesse sur la pierre du temple, entre l'autel et ses tombeaux, une impression extraordinaire que les années ne purent effacer. Quand ses parens le voyaient ainsi ému, ils lui lisaient un Mémoire adressé, du champ de mort, par Zolkiewski, au roi Sigismond III, pour dire à ce prince un dernier adieu, et frapper son esprit de cette pensée que tous les efforts de la Pologne devaient être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane. Ces idées se gravèrent ainsi pour jamais dans la jeune imagination de Jean Sobieski : c'était Annibal au même âge, faisant à son père, à sa patrie, aux dieux, le serment de haïr les Romains.

Le palatin comprit la nécessité de donner désormais à ses fils des maîtres : l'expérience, les voyages, le spectacle du monde; et il résolut de les envoyer visiter, en 1644, l'Angleterre dans sa révolution, la France au milieu des désordres de la minorité, l'Italie, l'Allemagne, la Porte-Ottomane. C'était surtout à Paris et chez les Turks qu'ils devaient séjourner : à Paris, pour achever le cours de leur éducation; chez les Turks, pour commencer leur vie d'hommes, en

mesurant de près le colosse qu'ils devaient combattre le reste de leurs jours.

Grands, beaux, bien faits, pleins d'esprit et d'élégance, recommandés par un nom illustre, Marc et Jean comptèrent aisément des succès précoces dans un monde enthousiaste, changeant, rempli d'intrigues et d'orages. Cependant, jeune et livré à lui-même, la séduction qui environnait Jean ne lui fit pas perdre de vue la patrie et la gloire. Pressé de faire son apprentissage dans le métier des armes, il obtint de son père la permission de s'enrôler dans la belle compagnie rouge que Richelieu avait léguée à la couronne. Louis XIV enfant compta donc parmi ses mousquetaires le roi futur de la Pologne.

Paris fut alors frappé du spectacle d'une brillante ambassade polonaise qui venait, en 1645, chercher Marie-Louise de Gonzague pour épouser le roi Wladislas IV, fils de Sigismond III. Sobieski lui fut présenté, et quand, plus tard, la reine fut en Pologne, elle alla, après son couronnement à Krakovie, à Zolkiew, chez les parens de Sobieski, pour leur parler de leur fils qui donnait de si belles espérances.

Marie-Louise, pour s'accoutumer à sa patrie adoptive, eut besoin de s'entourer des souvenirs de la France; sa maison était toute française, et ses jeunes filles d'honneur continuaient à l'entourer; elles se marièrent à des seigneurs polonais, et elles formèrent une sorte de lien, une chaîne d'affection durable entre les deux nations. Parmi toutes les filles d'honneur, il en était une qui possédait plus particulièrement la faveur de Louise de Gonzague; la reine aimait en elle sa précoce intelligence, et toute sa cour admirait sa beauté : c'était Marie-Kasimire de La Grange d'Arquien. Tandis que cette enfant grandissait à Warsovie, trois hommes, sur lesquels elle eut une si puissante influence, contractaient à Paris l'habitude d'aimer la France et tout ce qui en retraçait le souvenir : c'étaient Jean Zamoyski, Stanislas Iablonowski et Jean Sobieski.

Les deux frères Sobieski quittèrent la France et partirent pour Constantinople. Leur séjour s'y prolongea parce qu'ils voulaient connaître à fond la Turquie; ils projetaient même de s'enfoncer dans l'Asie, et de visiter la Terre-Sainte, illustrée pendant les croisades par Boleslas Bouche-de-Travers, par Henri, duc de Lublin et Sandomir, par Iaxa de Miechow et tant d'autres Polonais qui prirent part à ces fameuses expéditions, lorsqu'ils reçurent la nouvelle que le feu de la guerre s'allumait sur les frontières de Pologne; et ils crurent que leur premier devoir était de défendre leur patrie : c'est la grande vertu des républiques. Ils y revinrent. Ils n'eurent pas le bonheur d'embrasser un père qui les avait instruits par la parole et par l'exemple : il avait vécu!

Le roi Wladislas IV étant mort en 1648, ce fut Jean Kasimir, son frère, qui lui succéda. Kasimir, à peine couronné, vit la Pologne en proie aux Kosaks. Les Kosaks habitaient les deux rives du Dnieper. Le roi Etienne Batory les avait attachés à sa couronne; il en avait fait un corps militaire de quarante mille hommes : il assurait les frontières de la Pologne; il doublait ses forces militaires, et la vaste et fertile Ukraine était l'une des plus belles provinces de la république polonaise. Mais la violence et les rapines de l'aristocratie, jointes aux intrigues des Jésuites, portèrent un coup fatal à la sage politique de Batory. Les seigneurs polonais des palatinats qui touchaient à l'Ukraine voulurent traiter les Kosaks comme leurs serfs; ils méconnurent leurs priviléges, ils envahirent leurs possessions, ils imposèrent la religion romaine, et d'un peuple libre et fidèle, on en fit des sujets révoltés. Les Kosaks assemblés portèrent d'abord au pied du trône leurs plaintes et leurs misères. Le monarque, ulcéré contre l'arrogante aristocratie, leur répondit simplement : « N'avez-vous point de sabres? » Les sabres brillèrent; mais les infortunés Kosaks furent battus, et leur chef Pauluk eut la tête tranchée, malgré la parole donnée de lui sauver la vie. De nouveaux crimes de l'aristocratie formèrent un autre chef : Bogdan Chmielnicki était son nom. La race entière des Kosaks s'est levée ivre de liberté et de vengeance.

Au premier bruit de sa marche, le jeune Etienne Potocki a résolu de s'élancer à sa rencontre. Il est écrasé (15 avril 1648). Son père, Nicolas Potocki, grand-général de la couronne, accourt avec ce qui reste d'armée en Pologne, et il succombe à son tour (28 mai). Potocki et Etienne Czarniecki, l'un des plus célèbres guerriers, tombent dans les mains de Bogdan qui les épargne. Chmielnicki mène ensuite ses Kosaks dans le cœur de la Pologne, fait main-basse sur la noblesse, en épargnant les paysans. Tout ce qu'on put réunir de gentilshommes et de troupes mercenaires formaient quarante mille combat-

tans ; ils joignirent les Kosaks, non loin d'Olęsko, dans les champs de Pilawcé, et, frappée on ne sait de quelle terreur panique, cette noblesse altière se mit tout-à-coup à fuir, et Bogdan porte le coup de grâce (23 septembre). De là, il marche à Léopol, qui se rend pour éviter les derniers malheurs, et porte l'épouvante jusqu'à Krakovie.

Ne pouvant plus résister en champ ouvert, la noblesse chercha son salut dans la forteresse de Zamosc, emportant tout ce qu'elle avait de cher et de précieux : femmes, enfans, joyaux, or, etc. Là aussi vint, avec ses deux filles, Théophile Sobieska. L'espérance d'avoir intacte la forteresse et ses richesses tint les Kosaks et les Tatars en quelque sorte enchaînés au pied des remparts.

En ce moment, accoururent de Constantinople, où leur était arrivé le bruit des malheurs publics, les deux Sobieski. Ils surent franchir heureusement les lignes de l'ennemi; les ponts-levis de Zamosc s'abaissèrent devant eux, et ils tombèrent en pleurant aux genoux de leur mère qui s'écria : « Mes fils, venez-vous pour nous venger? Hélas! » je ne vous reconnaîtrais pas pour mes enfans, » s'il se pouvait que vous ressemblassiez aux com» battans de Pilawcé! »

La noblesse sollicitait Kasimir de se mettre à la tête d'une puissante armée; ce roi, qui voulait ramener les Kosaks par des négociations, répondit que la douceur était le seul moyen de pacification pour la Pologne, et qu'il fallait d'abord rendre justice aux Kosaks. Cette réponse déplut, et la noblesse, s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla se faire battre dans la Basse-Wolhynie, où s'était retiré Bogdan après avoir levé son camp de siége de Zamosc. S'étant remis de cette défaite, les Polonais s'approchèrent du Boh, qui se jette dans la mer Noire. Les bords du Boh ne furent pas plus favorables aux Polonais que le premier champ de bataille : leur déroute fut complète.

On avait toujours les mêmes ennemis à combattre : il était temps que Kasimir s'emparât du commandement des troupes, pour mettre plus d'ordre dans les opérations, et pour ne pas s'avilir aux yeux d'une république qui veut des rois guerriers. Il fit son devoir!

Jean Sobieski n'avait encore que préludé dans la guerre. Tout ce qu'on avait pu remarquer en lui, c'était une ardeur bouillante qui l'étourdissait sur les dangers, et une avidité de s'instruire qui le portait souvent où le devoir ne le demandait pas. Il avait une riche starostie de Jaworow; il parut à la tête d'une troupe d'élite ; il y eut vingt combats contre des ennemis qui ne fuyaient que pour revenir à la charge, et partout il fit voir que la nature lui avait donné la valeur du soldat, et, ce qui est bien plus rare, ce coup d'œil heureux qui annonce le général. Un événement montra le respect et la confiance qu'il s'était acquis en si peu de temps. L'armée polonaise se révolta dans le camp de Zborow (entre Zloczow et Tarnopol): tout fut employé par Czarniecki pour la faire rentrer dans le devoir; on en désespérait, lorsque Sobieski demanda cette négociation. Les âmes extraordinaires justifient leur témérité par le succès. Il est aisé d'imaginer de quelle adresse, de quelle éloquence il eut besoin pour persuader des hommes qui avaient les armes à la main; il y réussit. On marcha à l'ennemi avec ce concert de volontés qui annonce la victoire. Bogdan, malgré la justice de ses armes, cessa d'être heureux; soutenu des Tatars, il entreprit de forcer le roi des Polonais dans le camp de Zborow: on se battit plusieurs jours (août 1649); mais les Kosaks acceptèrent la paix, et, avant de la signer, le roi récompensa Sobieski de la charge de grand-enseigne de la couronne, officier de cour et d'armée, qui porte la bannière de la république à la *pospolité ruszenié*, au couronnement et aux funérailles des rois.

La paix de Zborow fit murmurer la noblesse. Le roi, qui n'avait point abandonné son dessein de ramener les Kosaks par la douceur, leur accorda des conditions dictées par la justice. Bogdan crut enfin à la vérité de ces propositions. Tout cela était sage; mais l'aristocratie polonaise ne l'était pas. On cria de toutes parts que Jean-Kasimir trahissait la république. On pensait à rompre un traité dont on ne voulait pas voir les avantages.

Les Kosaks sentirent que le parti des grands et des Jésuites l'emporterait sur celui du roi, et que la paix qu'ils venaient de faire était fragile. Les armées belligérantes se rencontrèrent à Beresteczko sur le Styr, petite ville du palatinat de Wolhynie (entre Olesko et Luck); on se battit pendant trois jours (28, 29, 30 juin 1651). Les Tatars, après une perte considérable, prirent la fuite; les Kosaks se retranchèrent dans leur camp, où ils ne furent forcés qu'en vendant chèrement la victoire aux Polonais. Sobieski fut blessé à la tête dans cette sanglante bataille.

Les débris des vaincus se réfugièrent derrière le Dniéper; mais le vieux Bogdan, toujours in-

ébranlable, représentant aux paysans que leur désastre n'était pas l'ouvrage des Polonais, mais des Tatars; qu'au reste, s'ils pliaient, la mort punirait inévitablement leur rébellion, aux uns il rendit le courage par la terreur, aux autres par la confiance. Sur ces entrefaites, de nouvelles négociations s'ouvrirent, mais elles ne pouvaient pas durer longtemps : un pacte n'était pas possible entre les oppresseurs qui avaient appris en frémissant le secret de leur faiblesse, et les opprimés qui avaient trouvé dans leurs revers même la preuve de leur force. L'hiver se passa dans les discordes intérieures, en Ukraine comme en Pologne. Enfin le fils de Bogdan, Timothée Chmielnicki, résolu d'épouser la princesse de Moldavie, prit le parti d'aller la chercher à la tête d'une forte armée de Kosaks et de Tatars. Les Polonais voulurent le surprendre dans sa marche sur la principauté; ils l'assaillirent à Batog ou Batoh sur le Boh, en Ukraine, dans le palatinat de Braclaw (à six lieues au midi de Haysin); ils furent cernés; on se battit deux jours (1er et 2 juin 1652), mais les Polonais furent ou pris ou exterminés. Ce fut dans cette fatale bataille que Marc Sobieski, moins heureux que son cadet, perdit la vie à la fleur de l'âge et au début d'une carrière de gloire. On amena au khan des Tatars trois cents gentilshommes polonais chargés de chaînes et couverts de blessures. Le cruel Tatar fit couper la tête à Marc et à tous ses compagnons; l'infortunée mère n'eut pas même l'affreuse consolation de mettre son fils dans le tombeau de ses pères; elle porta sa douleur en Italie, où elle finit ses jours. Le fils qui lui restait n'en était pas aimé si tendrement, à cause de quelques vivacités de jeunesse et de deux combats singuliers où il avait prodigué un sang qu'il ne devait qu'à la patrie. Jean Sobieski était puni par le duel même; car, tandis que son aîné servait la patrie, une blessure l'avait retenu à Léopol; dès qu'il eut recouvré ses forces, la vengeance et l'amour de la gloire s'emparèrent de son âme.

La défaite de Batog demandait une réparation, et le roi des Polonais entreprit une nouvelle campagne; Jean Sobieski palpita à l'idée du combat et des dangers; mais toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches perdues, dans des escarmouches inutiles. Cependant on n'eut à déplorer que la perte de Timothée Chmielnicki; assiégé dans Soczawa, il fut blessé à mort (9 octobre 1653). Jean-Kasimir avait prolongé la campagne pendant les neiges et les glaces de l'hiver. Il était facile de prévoir que Bogdan voudrait des vengeances et saurait en trouver. Père outragé, le vieillard sollicita imprudemment le tzar de la Moskovie, Alexis Mikhaïlovitsch, de lancer sur la république ses armées. Heureux d'une perpective d'envahissement, il voulait en même temps toucher la corde de la superstition. Deux taureaux furent baptisés des noms de Pologne et de Moskovie, puis on les lâcha l'un sur l'autre. Si le polonais était écrasé, Alexis permettait d'obéir à l'ordre d'en haut; ce fut le moskovite qui resta vaincu. Toutefois, le patriarche sut faire parler l'ambition et la foi plus haut que de vaines terreurs, et l'ennemi éternel de la Pologne se mit en mesure de l'envahir.

Au lieu d'amasser en toute hâte des moyens de défense, au lieu de rendre justice aux infortunés Kosaks, la noblesse polonaise ne songeait qu'à imputer au trône les malheurs publics; les diétines et les diètes s'assemblaient sans résultats. Cependant Bogdan et ses alliés ne s'endormaient pas. Les Moskovites prenaient en Europe la place de la Pologne; Smolensk, Witebsk, Polock, Mohilew, la Sévérie et toute l'Ukraine tombaient au pouvoir des envahisseurs. Une grande bataille livrée sous les murs d'Human (janvier (1655) illustra le courage de Sobieski, mais elle ne changea rien aux destinées de la Pologne.

Comme si ce n'était pas assez de ces malheurs, un nouvel orage se préparait du côté du nord. Charles-Gustave devenait roi de Suède, par l'abdication de Christine, qui, à l'âge de vingt-sept ans, échangeait l'empire et la gloire contre la liberté de la vie privée, la profession de la foi catholique, les jouissances des arts et le ciel de l'Italie.

L'élévation de Charles-Gustave bannissait du trône le sang des Wasa, et Jean-Kasimir, le chef, bientôt même l'unique rejeton de cette race, se hâta de protester contre l'exclusion qui lui était donnée. Ceci déplut à Gustave, et comme il venait de recevoir la couronne, il voulut faire la guerre pour entretenir la bravoure suédoise. Indécis d'abord entre trois puissances, il dédaigna le Danemark, respecta la Moskovie et choisit la Pologne. Cette ennemie, accablée par tant de malheurs, était cependant une belle proie.

Dès que Charles-Gustave apparut sur les rivages de la Poméranie, Jean Sobieski fut choisi pour remplir près de ce prince une nouvelle mission de paix; mais le Suédois était trop fier, le Polonais aima mieux combattre un tel ennemi

que d'essayer de le fléchir. En peu de temps les Suédois parcoururent toute la Pologne, portant partout le fer et la flamme. Sobieski, dans les rangs d'une armée battue, apprenait à vaincre plus tard. Jean-Kasimir, ne sachant plus qu'opposer à l'ennemi, chercha un refuge; la Silésie lui servit de retraite, et cette fuite acheva de tout perdre. La Litvanie, exposée aux ravages des Moskovites, préféra les Suédois et se jeta dans les bras de Charles-Gustave. Mais enfin l'orage passa en se dispersant sur une immense étendue de pays. On reprit ses sens; on crut que Charles-Gustave n'était pas invincible, et qu'il n'était pas fait pour de longues prospérités. Il les perdit par la violence et la déloyauté qui l'avaient d'abord servi. Toutes ses promesses enfreintes, l'esprit national des Polonais sans cesse blessé, ses prétentions à une domination héréditaire hautement proclamées, la levée de contributions énormes, l'étalage de fréquens supplices, le gibet infligé à des nobles et à des prêtres, l'enlèvement de toutes les magnificences et des bibliothèques des palais royaux et de ceux des particuliers, arrachées en hâte afin de décorer Stockholm de ces trophées, il en fallait moins pour exaspérer la Pologne.

Jean-Kasimir profita de ces circonstances; il quitta la Silésie, s'avança le long des Karpates, et bientôt il eut une cour, un gouvernement, une armée. La confédération de Tyszowce dans le palatinat de Belz, non loin de Zamosc, ouvrit cette carrière pour venger la patrie; elle fut organisée le 29 décembre 1655. Étienne Czarniecki en fut l'âme; Czarniecki, général intrépide qui était partout à la fois, que rien ne pouvait fatiguer ni abattre, plus terrible que jamais lorsqu'il était vaincu. Ce fut sous lui que Sobieski, digne disciple d'un tel maître, acheva de se former dans l'art de la guerre. Promu à un commandement supérieur malgré sa jeunesse, Sobieski se rendait redoutable par sa résolution prompte et habile.

Cependant Charles-Gustave ramenait son armée du fond de la Prusse, et avec elle un secours de l'électeur de Brandebourg. Sobieski l'assiége entre la Wistule et le San, il le fatigue par des escarmouches continuelles, et comme il apprend que Douglas, général suédois, s'approche avec un corps de six mille hommes pour dégager son roi, il laisse de l'infanterie pour continuer à le tenir enfermé, il marche à Douglas avec sa cavalerie, il passe à la nage la Piliça que la fonte des neiges avait beaucoup enflée (mars 1656), et avec cette célérité que César regardait comme la première qualité du général, il surprend Douglas, le bat et le poursuit pendant huit milles du côté de Warsovie. Jean-Kasimir rentra donc dans Warsovie; mais le roi de Suède réunit ses forces, il l'attaqua du côté de Praga, la capitale de la Pologne, et après trois jours de combat (20, 21, 22 juillet 1656), Warsovie retomba au pouvoir de l'étranger, malgré la valeur de Czarniecki et de Sobieski. Sobieski se distinguait déjà comme une des brillantes exceptions de ce monde.

Tout semblait perdu, lorsque les troupes moskovites envahirent la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, la Finlande. Charles-Gustave put comprendre alors le tort immense qu'il avait eu de respecter le tzar et d'envahir la Pologne. Depuis, tout changea de face; la Pologne était sauvée de ce côté, elle reprenait l'offensive, grâce à Czarniecki, à Sobieski et tant d'autres braves guerriers polonais.

Au milieu de ces événemens disparut de la scène du monde le plus glorieux défenseur de la liberté et de l'indépendance des Kosaks. Un coup d'apoplexie foudroyante enleva à Czehryn sur la Tasmina, dans le palatinat de Kiiovie, le vieux Bogdan Chmielnicki (15 août 1657). Cet homme appartient tout entier à l'histoire, mais il fit une faute capitale comme politique. En se soumettant aux tzars de la Moskovie, il crut menacer les Polonais. Après lui, ce fut une réalité, et si la république polonaise, cruellement démembrée, périt plus tard des suites de cette grande mutilation, la nation kosake fut la première asservie. Elle tomba sans retour sous le joug des tzars.

A peine débarrassée des Suédois, la Pologne dut se préparer à une nouvelle guerre contre les Moskovites et les Kosaks. Les Moskovites débordèrent aussitôt sur la Litvanie et les provinces méridionales, empressés de soutenir par les armes la résolution de Georges Chmielnicki, fils de Boglan, et à river les fers qu'il venait de se donner. Presque tout le grand-duché de Litvanie passa sous les lois des Moskovites; les Kosaks ralliés à ses drapeaux portèrent la terreur jusque dans le palatinat de Russie-Rouge et sous Léopol sa capitale. Jean Sobieski, libre à peine un moment de visiter son manoir de Zolkiew, fut assailli par l'invasion. Il s'élança, comme toute l'armée polonaise, au-devant de ces nouveaux dangers.

La république poussa la guerre avec ardeur

dans la première campagne. Le prince Khovanskoï, qui commandait en Litvanie, fut écrasé par Sapiéha et Paç. Il ne se releva que pour être entièrement abattu par Czarniecki à Lachowicze entre Nieswiez et Slonim (26 juin 1660). Le prince Dolgoroukoff eut sur la Bérézina le même destin. Le prince Troubetzkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Schérémétieff vint aussi, avec des forces imposantes, se briser à Lubar en Wolhynie. Assiégé dès le 17 septembre 1660, et poursuivi ensuite jusqu'à Cudonwo par Stanislas Potocki et Georges Lubomirski, il fut obligé de capituler le 1er octobre, tandis que l'allié des Moskovites, Georges Chmielnicki, dès le 18 septembre, était déjà battu par Georges Lubomirski et Jean Sobieski à Slobodyszcze entre Zytomir et Machnowka. A la suite de ces victoires, Schérémétieff mit bas les armes, et Chmielnicki, épouvanté, vint, à la tête de quelques mille hommes, faire sa soumission à la république.

L'Europe, désœuvrée alors, prêtait plus d'attention encore que les années précédentes aux événemens du Nord. La victoire de Slobodyszcze jeta au loin un éclat merveilleux. Jean Sobieski prit place, dans l'estime du monde, parmi les grands capitaines de son temps. On ne se lassait pas d'admirer ce qu'il avait fait, tandis que lui-même gémissait de n'avoir pas assez fait. En effet, au lieu de profiter des résultats de cette campagne, le roi Jean-Kasimir se laissa distraire par un projet qui tourna les armes de la république contre elle-même. Les vices de la constitution polonaise et l'arrogance effrénée de l'aristocratie gâtaient tout; le fatal *liberum veto* était à son apogée, et le roi en vieillissant s'abandonnait davantage aux Jésuites et aux femmes. Il voulait donner un successeur à la Pologne, et cela déplut à la noblesse qui voulait faire tout par elle-même. Les partis se formèrent, les confédérations se nouèrent, et la guerre civile éclata. Lubomirski remua le plus, et il fut proscrit et banni. Le roi disposa des charges du proscrit. Crarniecki eut celle de vice-grand-général, et Sobieski fut fait grand-maréchal. Lubomirski, désespérant du succès par les négociations, rentre en Pologne à la tête d'une armée. Sur ces entrefaites, mourut Czarniecki (1665); son vice-généralat fut donné à Sobieski, et Lubomirski montra un extrême mécontentement.

A cette époque Sobieski se trouvait en Ukraine, dont il était presque seul et depuis longtemps le fidèle gardien. Il fut appelé à Warsovie pour recevoir les deux bâtons (bulawa) de ses charges, et disposer ses moyens de défense contre Lubomirski et les troupes autrichiennes qui l'appuyaient. Dans ce voyage il revit madame Zamoyska, veuve du palatin de Sandomir; c'était Marie-Kasimire d'Arquien. La reine Marie-Louise intervint dans les amours de Sobieski et de Marie-Kasimire, et elle mena les deux époux dans sa chapelle (5 juillet 1665). Elle fit célébrer sou ses yeux, par le nonce du saint Siége, Odescalchi, cette union que d'étranges événemens suivirent. Peu après, Marie-Louise, qui l'avait formée, ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XII; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

En attendant, Lubomirski, en haine de son successeur, saccageait le château, le musée, les haras de Zolkiew. Le 7 novembre 1665, les deux armées, royale et insurgée, se trouvèrent en présence sous les murs de Thorn; mais Lubomirski, d'un côté, Sobieski et le roi, de l'autre, s'éloignèrent sans coup férir. Mais cette trêve ne devait pas durer, et, le 19 juillet 1666, les deux camps se joignirent à Montwy, non loin d'Inowroçlaw en Kuïavie. Ce fut la première occasion où Sobieski exerça son vice-grand-généralat. Les armées étaient séparées par un marais. Le roi lui ordonna de le passer. Sobieski représenta tout le danger d'une pareille manœuvre. Il était aisé de prévoir que l'ennemi ne laisserait passer qu'autant de troupes qu'il en pourrait battre. Mais la passion voit mal. On entra donc dans le marais; on s'embarrassa dans la fange, on arriva avec beaucoup de peine. Outre l'intérêt de la patrie, que les deux partis croyaient aimer en la déchirant, il y avait un intérêt personnel dans les deux généraux, tous deux savans dans la guerre et intrépides dans l'action. On voyait un général nouvellement promu en attaquer un autre qu'on avait dépouillé pour le revêtir. Celui-ci, combattant pour lui-même autant que pour la confédération, tomba avec impétuosité sur Sobieski, sans lui donner le temps de se former au sortir du marais. L'armée royale fut accablée avant le combat. Le roi vit la défaite de l'autre bord, et il eut à se reprocher le sang de quatre mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille. C'était une armée perdue, sans l'habileté de Sobieski qui sauva les débris par une savante et difficile retraite. Le roi, se reprochant ce

malheur national, alla sur la Piliça et il se montra moins éloigné d'un accommodement. Un traité fut signé à Lengoniça, tout près de Nowemiasto (31 juillet 1666). Jean-Kasimir s'engagea à ne se mêler en aucune façon de son successeur, dont il promettait de laisser l'élection à la liberté des suffrages lorsque le trône serait vacant. Lubomirski se contenta de la révocation du décret qui l'avait proscrit; il repartit pour Breslau en Silésie, où il mourut le 7 février 1667.

La mort de Lubomirski semblait devoir tout pacifier; mais les haines de Lubomirski revivaient dans le corps entier de la noblesse grande et petite. Au bruit de ces discordes, quatre-vingt mille Tatars s'élancèrent à travers la Wolhynie. Dans ces périls, Jean-Kasimir se hâta de mettre un terme à la guerre prolongée de Moskovie, et une trêve de treize ans fut conclue à Andruszow (14 janvier 1667).

Le roi, pour donner à la république un appui robuste, réunit au bâton de grand-maréchal, que Sobieski avait déjà, celui de grand-général de la couronne, charge vacante après le décès de Stanislas Potocki. Il avait donc sous sa main le palais, l'administration, l'armée; mais les Polonais ne murmurèrent pas de voir ce héros élevé à de si hautes dignités. Sobieski, pour sauver la Pologne, fut arraché aux douceurs du repos qu'il goûtait, hélas! pour la première fois; il quitta sa jeune épouse, il renonça au bonheur domestique. Les deux époux se séparèrent, Marie-Kasimire pour fuir l'invasion et revoir la France, Jean Sobieski pour courir à l'ennemi.

Nos lecteurs trouveront la solution de ces événemens dans leur mémoire, ou en relisant la page 273, qui retrace une autre partie de la vie de Sobieski.

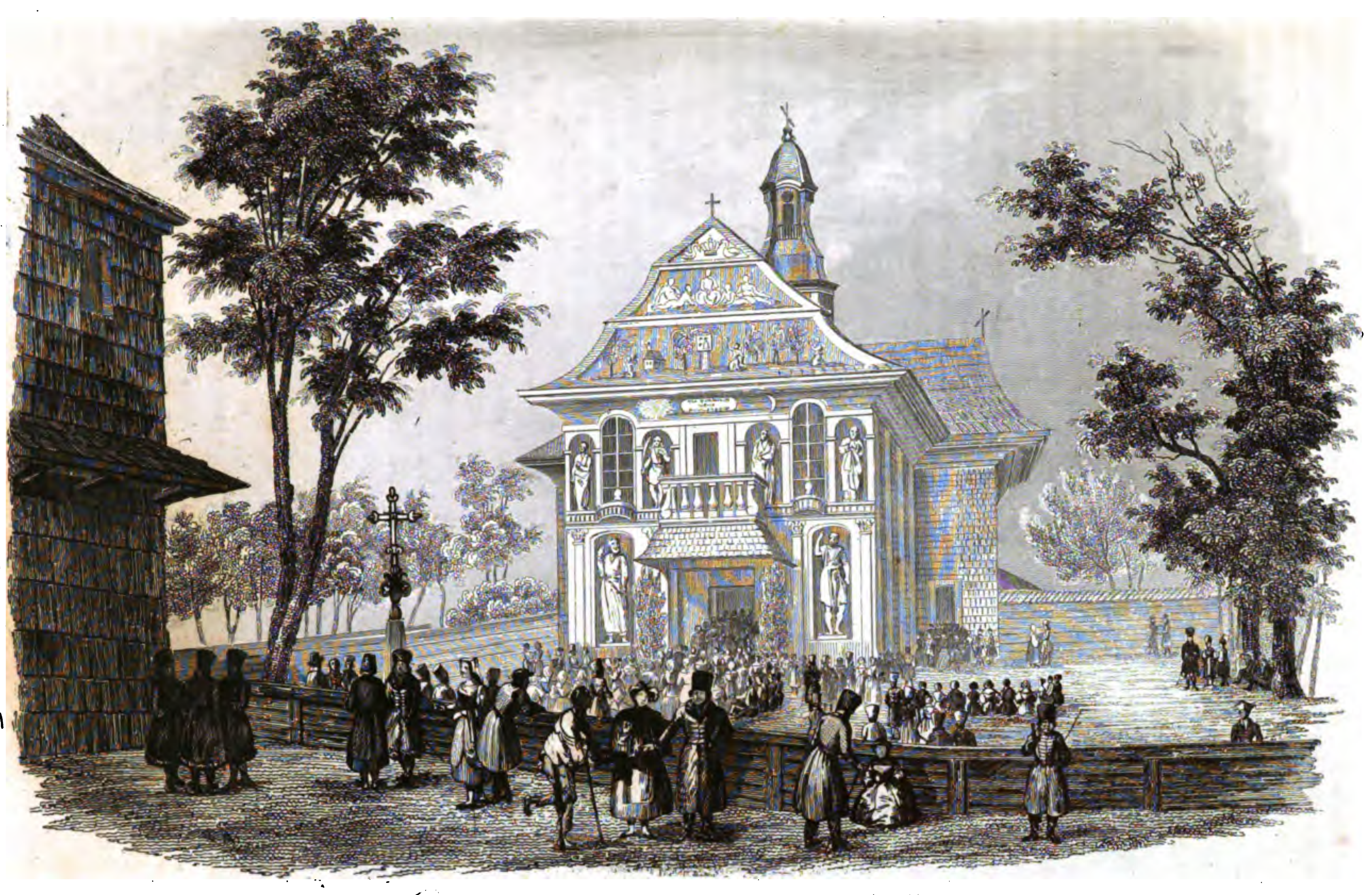
CULTES RELIGIEUX.

DE L'INFLUENCE DE L'ÉGLISE ROMAINE ET DE LA SAINTE INQUISITION EN POLOGNE.

Le pouvoir spirituel et le pouvoir politique luttaient en Pologne comme dans les autres parties de l'Occident; pourtant il est à remarquer que la lutte était ici moins terrible qu'ailleurs. La Pologne, devenue chrétienne, chercha aussitôt à mettre des bornes au pouvoir hiérarchique de l'Eglise romaine; ayant conscience de l'indépendance nationale, elle neutralisait les idées germaniques ou romaines, et rejetait la domination extérieure.

L'Eglise, sous l'égide de l'Evangile qui avait pénétré dans la Slavonie, dès l'année 868, par Méthode et Cyrille, l'Eglise, disons-nous, avait imposé son gouvernement et ses tendances dans la direction et le développement de la société politique. Les rois Miéczyslas Ier et Boleslas-le-Grand commandaient, par la force et la violence, l'obéissance à la cour de Rome, et en 1021 la Pologne fut menacée d'une excommunication comme *rebelle* aux commandemens de l'Eglise. L'archevêque de Gnèzne fut l'organe du pape en cette circonstance, mais, en dépit des foudres de Rome, la *rébellion* devint encore plus menaçante en 1035. Peu à peu elle se calma, et cessa ostensiblement. La détronisation de Boleslas-le-Hardi en 1080, l'expulsion de Wladislas II en 1140, l'avénement de Kasimir-le-Juste, tous ces changemens affaiblissaient l'unité entre le pouvoir royal et la nation, ce qui donnait de l'accroissement aux priviléges de l'aristocratie politique et religieuse.

Au milieu de ces troubles, l'Eglise introduisait lentement son pouvoir, et usurpait les immunités; mais comme ni son pouvoir ni ses usurpations n'étaient consacrés par la volonté nationale, elle n'exerçait qu'une influence vacillante, partielle et jamais générale. Cependant le clergé polonais parvint à se rendre indépendant; Henri, archevêque de Gnèzne, réalisa ce que ses prédécesseurs avaient tenté; par lui, l'état ecclésiastique se sépara des autres états, s'émancipa et se mit en possession de riches immunités. Ces faits se passaient en l'année 1222, sous la restauration de Leszek-le-Blanc. Henri fonda l'État dans l'État et Wladislas Odonicz, instrument de l'aristocratie spirituelle et politique, déposa la suprématie royale pour l'abandonner au clergé. La loi ne pouvait reconnaître les priviléges de l'E-



Église de Kotnawny (en Galicie)

glise, mais elle ne pouvait non plus les limiter; l'Eglise donc, fière de sa force et de son impunité, accapara le droit royal (*jus ducale*), ce qui établit, en quelque sorte, son entière indépendance.

Au commencement du XIIIe siècle, l'Eglise arriva à l'apogée de son autorité, et, comme association religieuse, elle exerçait une grande influence sur l'esprit de la nation; comme société, elle pouvait obéir ou recevoir une direction de l'étranger, mais comme hiérarchie elle se gouvernait par ses propres lois, et elle changeait arbitrairement les relations du pays. Miéczyslas III le Vieux, Leszek-le-Noir, Wladislas-le-Bref et même Kasimir-le-Grand furent accusés d'avoir voulu affaiblir les immunités de l'Eglise, et menacés ou punis par des bulles d'excommunication.

Le clergé, malgré sa prépondérance, malgré les garanties qui le rendaient inviolable, avait encore à lutter contre l'esprit de la nation, qui élaborait par elle-même ou par ses rois son émancipation politique, et qui brisait des usurpations si fatales à l'unité du pays. Boleslas II le Hardi (1058-1080) est la première personnification d'un violent courroux contre la prépondérance papale, prépondérance qui s'étendait alors sur toute l'Europe. De là vint une lutte du pouvoir contre un autre pouvoir, amenée par un demi-siècle d'abus; nous voulons parler de cette époque où on voyait des étrangers, envoyés par la cour de Rome, occuper toutes les dignités supérieures de l'Eglise. Boleslas abolit cette coutume qui, en diminuant l'autorité royale, portait atteinte à la dignité de la nation. En conséquence, il décida qu'aucun étranger n'occuperait à l'avenir le siége épiscopal; et du même coup il offensait l'autocratie du chef de la hiérarchie catholique, et il implantait ses droits dans le gouvernement spirituel, crime hardi, crime impardonnable pour le XIe siècle. L'état ecclésiastique, qui s'était exempté de toutes les charges, fut remis par Boleslas II dans la catégorie commune, les terres de l'Eglise partagèrent, comme les autres, les charges de l'Etat. On cria au sacrilége!

Le martyre de Stanislas Szczepanowski n'est prouvé par aucune assertion positive; l'histoire au contraire accuse le prêtre, et parle du châtiment que lui attirèrent ses abus; quant à la bulle d'excommunication lancée par Grégoire VII, et la haine de la nation contre Boleslas-le-Hardi, on doit les regarder comme des faits inventés par les écrivains ecclésiastiques qui, venant deux siècles plus tard, mettaient dans leurs relations toute la partialité contemporaine. Boleslas régnait dans le même temps que Henri IV, et le roi de Pologne fut victime de la conjuration des aristocraties politique et spirituelle; le clergé alors sauva ses immunités, et étendit son influence. En 1180, au synode de Lenczyça, on le voit prendre l'initiative, et sanctionner à son gré, et par sa propre autorité, les décisions nationales.

Un pareil état de choses ne pouvait durer. Le roi Wladislas Jambes-Déliées, en butte à des excommunications ou à des menaces, comprima le pouvoir ecclésiastique (1219) en abolissant les jugemens spirituels, en rendant à la royauté le droit des dispenses et des nominations de l'Eglise, et en réprimant enfin le désordre du clergé.

Il était impossible de porter un coup plus rude et plus décisif; plus tard, cependant, Wladislas sembla ménager le clergé; mais ces ménagemens, qui étaient certainement condamnables, ne pouvaient atteindre toute la Pologne, car elle était alors partagée entre les membres de la famille des Piasts, et le duc de Mazovie en 1240, la réunion des Etats de la Grande-Pologne en 1245, Boleslas-le-Chauve, duc de Silésie, en 1258, et Kasimir-le-Grand en 1350, se déclarèrent avec force, et s'unirent à l'opposition nationale contre l'absolutisme hiérarchique de la cour de Rome. Enfin, l'ordre dominant, c'est-à-dire la noblesse, abolit en 1374 les donations qui avaient été faites au clergé dans les années 1222 et 1279. Par ces donations, le clergé possédait un pouvoir à part, et devenait inviolable dans sa personne, et ses propriétés étaient inaliénables. Ces prorogatives renversées amenèrent un nouvel ordre de choses, comme l'observe judicieusement l'historien Sarnicki. En effet, vers la fin du XIVe siècle, la Pologne, en fixant ses libertés politiques, détruisit la suprématie cléricale; l'Eglise fut envisagée selon sa véritable mission; mission grande, mission de conservation, de propagation; mission civilisatrice, mais nulle comme pouvoir absolu et dominant. C'est à cette époque que le clergé devint tout national en Pologne, et que l'Eglise s'implanta dans la patrie.

Pour rendre plus palpables les faits qui tendaient à paralyser la suprématie de Rome, nous nous appuierons de l'histoire et de son imposante authenticité; loin de nous les allusions, nous disons ce qui était.

Les rois de Pologne, en accordant par leur pouvoir les hautes dignités ecclésiastiques, affai-

blissaient l'influence papale ; en un mot, ils considéraient les papes, non comme un pouvoir absolu, mais bien comme les représentans de l'unité chrétienne.

Boleslas-le-Grand organisa en Pologne l'Eglise catholique, sans en référer à la puissance qui se croyait au-dessus de toutes les puissances. Au synode de l'année 1104, Gualdus, nonce du pape, déposa deux évêques que le roi Boleslas III Bouche-de-Travers avait nommés de sa propre et unique autorité ; à propos de quoi le pape Paschalis II écrivit : « Les rois de Pologne transportent et changent arbitrairement les évêchés. » *Apud vos non auctoritate apostolica sed nutu regis.*

En 1170 Boleslas IV le Frisé nomma, par sa volonté de roi, Lupus, évêque de Ploçk. Boleslas V le Chaste, malgré son esprit très-catholique et ses tendances pour l'Eglise, s'en rapporta au seul pouvoir royal pour distribuer les dignités ecclésiastiques. Dès l'année 1265, le clergé perdit le droit d'élire ses membres, et dut renoncer à toute indépendance. L'évêque Martin Kromer et l'abbé Théodore Ostrowski remarquent que c'est au milieu du XIVe siècle que s'affaiblit et s'éteignit l'absolutisme spirituel en Pologne ; les évêques possédaient à peine un simulacre d'autorité dans leur juridiction. Mais nous n'anticiperons pas sur les événemens des XVe et XVIe siècles, où l'histoire politique et religieuse de la nation apparait dans toute sa grandeur. Toutefois, nous devons dire que Wladislas Jagellon, Kasimir Jagellon et Sigismond Ier, quoique dévoués à l'Eglise catholique, firent une belle et courageuse défense contre les prétentions arbitraires du Siége apostolique.

Cependant, on peut attribuer à d'autres causes l'influence vague, incertaine, des papes. La cour de Rome n'a jamais pu vaincre ou surmonter l'esprit d'indépendance des peuples slaves ; cet esprit d'indépendance se communiquait de la nation au clergé ; aussi Rome ne pouvait subjuguer l'Eglise en Pologne, comme elle le faisait en France, en Angleterre, en Allemagne ; par suite de cette rébellion du clergé, les relations avec le saint Siége s'affaiblissaient, ou quelquefois se rompaient. La vie locale, les traditions anté-chrétiennes, la civilisation indépendante des Slaves, et particulièrement les Polonais et les Bohémiens repoussaient l'influence du Vatican.

L'année 1100 nous offre une preuve de l'indépendance toute nationale du clergé polonais ; à cette époque il refusa au pape la prestation du serment d'obéissance, ne le regardant pas comme une nécessité indispensable. L'Eglise romaine défendait le mariage aux prêtres, afin de les séparer des autres classes, et de s'en servir comme les instrumens de sa domination politique ; le clergé polonais se révolta encore contre cette défense, et lutta hardiment contre le pape. Les synodes de 1104 et 1189 se déclarèrent aussi contre le mariage des prêtres ; et cependant Sarniçki dit qu'en l'année 1148 les chanoines et autres membres du clergé se mariaient, ce qui maintenait la bonne harmonie entre la noblesse et l'Eglise, et confondait la société spirituelle et politique. En 1197 le mariage des prêtres fut reçu et approuvé dans toute la Pologne. Le synode de Gnèzne (1219) déplore seulement l'abolition des anciennes coutumes qui défendaient le mariage aux prêtres. Le célibat forcé ne s'introduisit que lentement, car en 1390, Henri Ier, évêque de Ploçk, se maria en grande pompe avec Rymgalla.

Le sentiment de la dignité nationale, le développement précoce des libertés politiques, le clergé restreint dans son pouvoir, expliquent pourquoi Rome et son influence pernicieuse à l'unité et aux droits nationaux disparurent de la Pologne ; sans ces secousses, qui se firent sentir dans l'Europe occidentale, et si l'histoire de Pologne donne des exemples du pouvoir arbitraire exercé par la hiérarchie catholique, ces exemples ne sont ni si terribles ni si répétés qu'en France sous Louis-le-Bon, en Angleterre sous Jean-sans-Terre, et en Allemagne sous Henri IV.

Passons maintenant à la sainte inquisition.

L'établissement définitif de la religion chrétienne en Pologne (965), amenée par des prédications antérieures, comme nous l'avons dit, ne produisit pas dans la nation de mécontentement violent. On acceptait le mode du pouvoir et de la hiérarchie catholique, et de là venait de l'Occident et du Midi une influence civilisatrice. La conjuration de 1021, étouffée dans le sang, et la grande *rébellion* de 1035, qu'on doit envisager moins comme une hérésie que comme une réaction du passé païen ; ces deux causes, disons-nous, n'affaiblirent pas le règne de l'Evangile. Les luttes qui eurent lieu sous Boleslas-le-Hardi (1069-1073), et sous Wladislas Jambes-Déliées (1212-1219), tendaient à détruire l'autocratie de la hiérarchie romaine, mais ne s'attaquaient point à la parole divine.

L'hérésie ne se déclara qu'en l'année 1176



Les disciples de Pierre Valdo, chassés de l'Occident, avaient transporté en Bohême leur religion, et comme à cette époque la langue slave était commune aux Silésiens, aux Moraves et aux Polonais, la propagande religieuse coûtait peu de peine et peu d'efforts aux disciples de Valdo. Aucune preuve historique n'atteste qu'ils furent persécutés par le clergé polonais; leur doctrine tendait au rétablissement de l'Evangile, de l'Evangile pur, dépouillé de ses fausses interprétations, et au renversement des abus de l'Eglise romaine. L'union des cultes hérétiques dura longtemps dans l'orient et dans l'occident de l'Europe; mais arriva, en 1330, la sainte inquisition qui découvrit que les Polonais et les Bohémiens encourageaient, par leurs offrandes, les églises vaudoises de la Lombardie, crime impardonnable; car là, la doctrine évangélique devait être renouvelée.

Mais si les Vaudois étaient coupables, les Flagellans, continuateurs de leur doctrine d'hérésie, l'étaient aussi. Il y avait action interrompue, mais non étouffée, contre l'Eglise dominante; il y avait lutte et combat, pour conserver ou conquérir l'indépendance de la pensée. La première apparition des Flagellans eut lieu à Krakovie en 1260; ils y firent une profonde impression, et trouvèrent un grand nombre de prosélytes; leur rigidité pour eux-mêmes, leur pauvreté qui rappelait les chrétiens primitifs, étaient un éloquent plaidoyer contre le luxe profane de la hiérarchie romaine. D'abord on n'osa pas les persécuter; mais le clergé, se voyant en péril, s'unit au synode pour obtenir des chefs de la Pologne la dissolution de la société des Flagellans. Les apôtres de l'Evangile soutinrent la lutte avec courage; eux aussi, ils convoquèrent un synode à Kalisz (1372) pour défendre leur doctrine et prouver leur innocence; soutenus, dans leur œuvre réformatrice (1372), par les disciples de Wicklef et les chefs réformistes de la Bohême, ils mirent aux grand jour les abus de l'Eglise romaine.

Tout point d'hérésie venant de l'Occident trouva de l'écho, du retentissement en Pologne et en Bohême. Les Frères mendians (*Fratres de paupere vita*), les Dulciniens, les Bizoches, les Béguins, différens de noms, ne formaient qu'une seule association. Duplessis les considère, avec raison, comme les successeurs de la doctrine des Vaudois, tant persécutés par le Vatican. La sainte inquisition a marqué l'existence de cette doctrine par des torrens de sang.

Les Frères mendians arrivèrent en Pologne par la Bohême, dans l'année 1318, peut-être même avant cette époque. La cour de Rome chercha à communiquer son courroux à Muskata, évêque de Krakovie; mais celui-ci n'osait employer les moyens de rigueur contre les adeptes de la nouvelle doctrine; car, disait-il, cette doctrine est empreinte de l'esprit évangélique, et elle se montre éclairée et tolérante. Grâce à la justice de l'évêque, les Frères mendians propageaient librement leur religion.

Le Vatican ne pouvait souffrir longtemps l'esprit d'indépendance qui guidait la Pologne. Une bulle fut lancée en 1327; elle était la contre-partie de celle de 1318. Le pape ordonna au roi Wladislas-le-Bref et à l'archevêque de Gnèzne de détruire l'ordre des Frères mendians. Cette mesure violente précéda la sainte inquisition. Pierre de Colomeis fut enjoint d'organiser le tribunal, et d'exercer son pouvoir dans toute l'étendue du palatinat de Krakovie et dans le diocèse de Breslau, pays *pestiféré* par la doctrine proscrite. Malgré la condescendance du roi aux ordres de Rome, on ne trouve pas dans les historiens de l'Eglise polonaise une preuve authentique d'auto-da-fé. Si un seul Frère mendiant eût été brûlé, les écrivains dévots auraient montré le triomphe de la *vérité* sur *l'erreur*. On doit en conclure que la sainte inquisition n'avait pouvoir que sur un cas d'hérésie, et que son tribunal n'était ni permanent ni admissible dans toutes les causes. L'ordre de la noblesse, jaloux de son autorité et de son indépendance, n'obéissait pas sans examen aux institutions qui lui venaient de l'étranger; en conséquence l'inquisition ne prit pas racine en Pologne, et ne s'étendit pas comme en Occident. D'ailleurs le clergé polonais s'est toujours montré plus évangélique que romain. Notre Eglise est pure de sang; elle s'est propagée par la voix de la persuasion, et non par la crainte du châtiment et la terreur des supplices.

La sainte inquisition, repoussée et sapée par l'opposition nationale, n'osait persécuter les doctrines de Wicklef, de Huss, très-répandues en Pologne, et plus redoutables pour Rome que celle des Frères mendians.

Il appartient à un travail plus complet et plus étendu de développer l'influence politique et religieuse des doctrines de Wicklef et de Huss; ce

dernier, à titre de Slave, appartient tout entier à l'histoire de Pologne.

L'hérésie qui prit naissance en Bohême fut adoptée par la Pologne et transforma sa société. Le roi Wladislas Jagellon accordait des audiences aux prêtres hérétiques. Le grand-duc de Litvanie Witold, en dépit des menaces du saint Siége, accepta la couronne de Bohême, et Rome lançait, contre cette puissance, ces troupes, ce rebut de toutes les nations, ces hommes qui portaient la croix sur la poitrine et le crime dans le cœur.

Korybut, neveu du roi Jagellon, secondé par les troupes et aidé par l'argent de la Pologne, donna appui aux Taborites, aux Calixtiens, et embrassa la religion bohémienne; mais une humiliation plus grande encore était réservée à l'orgueil de Rome : Wladislas Jagellon, en présence du peuple et du sénat, ordonna aux professeurs de l'Université de Krakovie de défendre les envoyés taborites de Bohême contre le pouvoir catholique; et le haut clergé, secondant le roi, donnait asile aux Bohémiens excommuniés, et même les admettait à la sainte communion.

Malheureusement Wladislas Jagellon céda à l'influence de Rome, et, en 1424, il rendit une ordonnance, à Wiélun, par laquelle les prosélytes de la doctrine étaient menacés d'atroces punitions. Par miracle, la sainte inquisition opposa la tolérance et l'humanité aux volontés du roi; mais les crimes d'hérésie étaient réservés à l'omnipotence des évêques unis à la nation; c'étaient eux qui devaient juger du degré de culpabilité. Un individu accusé d'hérésie était condamné à l'exil, à la confiscation, et son *infamie* civile et politique se transmettait à ses enfans et à sa famille; mais point d'auto-da-fé, et on retrouve peu de décrets rendus par la sainte inquisition. En 1437, Martin de Brzesc est autorisé à poursuivre les hérétiques; c'est lui qui doit prononcer le jugement des coupables. En 1438, la régence de l'Etat lui donne le pouvoir de juger dans toute l'étendue du royaume, et les autorités de chaque palatinat ont ordre de se saisir des hérétiques et de les amener devant le juge suprême de l'inquisition. Les statuts de l'empereur Frédéric avaient servi de base à cette espèce de code pénal. A la suite de ces rigueurs on abolit les priviléges et les libertés accordés précédemment aux Juifs et aux schismatiques, dans la crainte que cette tolérance n'affaiblît l'autorité de l'inquisition.

En 1464, Martin de Kace fut nommé chef du tribunal inquisitorial; c'est le dernier témoignage de l'autorité ou plutôt de la faiblesse de l'inquisition polonaise, qui fut entièrement détruite en 1550. La Pologne a fourni peu de victimes à cette barbare institution. Le synode de 1542, présidé par Gamrat, évêque de Krakovie, déclara que le droit de nommer les chefs de l'inquisition était exclusivement réservé aux évêques assistés de leurs chapitres. C'est donc le synode lui-même qui repoussa l'influence de Rome, en se réservant la haute main sur l'inquisition.

On compte quarante-quatre maîtres ou chefs de la sainte inquisition; le dernier fut Melchior Moscięki, prédicateur en grand renom, de l'ordre des Dominicains. Il signait ainsi : *Magister inquisitor Leopolensis*. L'église de la Sainte-Trinité à Krakovie, desservie par les Dominicains, possède ou possédait jadis des monumens qui appartenaient à la sainte inquisition.

L'inquisition, introduite en Pologne en 1318, tentée de nouveau en 1424 et 1438, abolie à tout jamais par la diète de 1552, qui détruisait tous les jugemens ecclésiastiques, l'inquisition, disons-nous, disparut de la Pologne au XVIe siècle, à l'époque où l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Espagne acceptaient cette horrible et révoltante domination.

L'hérésie, considérée historiquement, était la défense des droits de l'homme et de la liberté de la pensée. L'inquisition fut inventée, soufferte, autorisée pour réprimer tout élan progressif.

Il résulte de ces faits que la Pologne sut empreindre ses décrets d'un esprit de sagesse, et la première, c'est-à-dire avant les autres nations de l'Europe, elle reconnut solennellement la liberté des croyances civiles et politiques. C'est donc aux garanties posées par la nation au XIVe et au XVe siècle, qu'il faut attribuer la marche que suivirent les rois et le clergé polonais, et disons-le à leur gloire, jamais ils ne servirent d'instrument à la politique de Rome.

Un fait est venu, de nos jours, prouver encore l'attachement des Polonais au culte de leur église nationale, à ce culte où la patrie, la liberté et la tolérance se confondent. Au mois de juillet 1832 l'autocratie du Vatican donna la main à l'autocratie de Saint-Pétersbourg pour condamner la révolution du 29 novembre 1830. Les lettres encycliques du pape, ordonnant aux Polonais soumission à la *légitimité moskovite*, ne produisirent aucun effet sur la nation et le clergé, qui ne cessent de défendre avec foi et énergie la religion de leurs pères.



Stanislas Leszczynski

STANISLAS LESZCZYNSKI

(*Prononcez* : LECHTCHIGNSKI),

ROI DE POLOGNE, ET ENSUITE DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

En écrivant la biographie du roi philosophe, nous nous sommes surtout attachés à cette partie de la vie que cet illustre prince passa en France : son existence politique en Pologne, devant se rattacher à l'histoire générale de ce pays, trouvera son récit à sa place. D'ailleurs, on ne saurait trop longuement s'entretenir d'un prince dont le souvenir est si vivant encore dans le cœur des peuples qu'il a gouvernés, et que toute l'Europe a salué de ce beau nom de Titus moderne. Si dans une notice comme celle à laquelle nous nous livrons, il était permis de rapprocher les temps, de confronter les événemens politiques, on serait encore préoccupé d'un nouvel intérêt historique ; on verrait les descendans de Leszczynski par Marie Leszczynska, reine de France, exilés en 1831 pour n'avoir pas suivi cette devise courageuse de leur ancêtre : *Malo periculosam libertatem quàm quietum servitium*. Ces indications suffiraient déjà pour saisir l'attention de tous les hommes, si la vie de notre héros n'était pas aussi la vie privée la plus noble et la plus exemplaire.

Stanislas naquit le 20 octobre 1677, à Léopol, capitale du palatinat de Russie-Rouge. Ses ancêtres avaient fondé la ville de Leszno, d'où ils avaient pris le nom de Leszczynski. Son père fut Raphaël Leszczynski, troisième de ce nom, seigneur de Leszno, d'abord staroste de Wschowa, ensuite grand-enseigne de la couronne. Il avait occupé successivement les charges de palatin de Kalisz, de Posnanie et de Lenczyça, et enfin celle de grand-trésorier de la couronne. Sa mère était la fille de Stanislas Jablonowski, palatin de Russie, et grand-général de l'armée de la couronne.

Stanislas apporta en naissant une complexion faible et languissante, que sa mère parvint à affermir en élevant elle-même son fils. A l'âge de six ans, l'enfant passa des mains de sa mère entre celles de son père, qui se fit son gouverneur ; né avec d'heureuses dispositions, il reçut les leçons les plus propres à les développer, et donna bientôt lieu d'augurer qu'il ne dégénérerait pas de la vertu de ses ancêtres.

A une physionomie ouverte, qui respirait la candeur et l'ingénuité, Stanislas joignait des manières aisées et la plus noble franchise. Jamais, dans son enfance, on n'eut à lui reprocher le mensonge ni les moindres déguisemens de la dissimulation. Il était d'un caractère liant et enjoué, il avait l'esprit juste et pénétrant, le jugement droit et sûr, une âme forte et courageuse, et surtout un cœur sensible et bon.

Il était bien jeune encore, lorsque, voyant conduire en prison, par ordre de son père, un domestique infidèle, il courut les larmes aux yeux solliciter sa grâce. Désolé du refus qu'il essuya, le lendemain il s'échappe seul, court demander comment se trouve le prisonnier, essaie, par prières et par promesses, de corrompre le geôlier, et réussit en partie, en obtenant de lui qu'il avertira son prisonnier de paraître à sa fenêtre à une heure marquée. Stanislas retourne au château, met un domestique dans sa confidence, et concerte avec lui les moyens d'exécuter le projet qu'il a formé, d'apporter au moins quelques adoucissemens au captif. Il se procure des provisions de bouche, fait apporter une longue perche... Mais nouvel embarras : la perche est trop courte; comment faire? Le domestique ne voit point d'autre parti à prendre que de s'en retourner. » Attendez, lui dit l'enfant. Il me vient une idée ; élevez-moi sur vos bras, peut-être alors pourrai-je porter la perche jusqu'à la fenêtre. Sa réussite le rendit d'une joie inexprimable. C'est ainsi qu'à huit ans Stanislas manifestait déjà cette vertueuse bonté qui devait lui mériter sur le trône le surnom de *bienfaisant*.

La plupart des pères ne se contentaient pas seulement de donner de vive voix leurs instructions à leurs enfans, ils leur en laissaient aussi par écrit, et ces pièces, conservées avec respect dans les familles, y étaient un continuel encouragement à la vertu. Parmi celles de son aïeul maternel Jablonowski, nous remarquons le passage suivant : « Mon fils, j'ai été associé aux travaux du roi Sobieski, et j'ai eu l'avantage de

partager ses triomphes. Lorsqu en 1674, après la mort du roi Michel, les puissances voisines, semant l'argent à l'envi, formèrent divers partis en faveur de princes étrangers, je connaissais un homme en Pologne, supérieur en mérite à tous ces prétendans empressés; c'était Sobieski. Il était mon égal; je formai le projet de le faire mon roi, et malgré mille obstacles, j'eus le bonheur d'y réussir, J'eusse pu songer à mes intérêts, tout m'y sollicitait; mais je pensai qu'il n'était rien qu'un vrai Polonais ne dût sacrifier au bien de sa patrie, et qu'il était plus beau de faire donner une couronne au vrai mérite que de la briguer pour soi-même.

Ce n'est point par les beaux discours qu'on débite dans nos diètes, c'est par un noble désintéressement qu'on sert utilement la patrie; dans des temps où le trésor public ne put me fournir de quoi faire subsister l'armée de la couronne, je partageai mes revenus avec mes soldats; j'empruntai de mes amis, et plus d'une fois j'engageai mes terres pour fournir à leur subsistance. Je les traitais comme mes enfans, ils me chérissaient comme leur père.

» Dans des temps plus heureux, où mes revenus ont surpassé mon nécessaire, au lieu de songer à m'agrandir, j'ai cru devoir m'occuper des besoins de la patrie; j'ai fait construire à mes dépens le fort de la Trinité, pour réprimer les excursions des Turks, maîtres de Kamienieç en Podolie. Et croyez-vous, mon fils, que si tous les seigneurs qui partagent les terres de la république aimaient d'un amour désintéressé cette tendre mère, à laquelle ils doivent tout ce qu'ils sont; croyez-vous, dis-je, que nous ne verrions pas bientôt s'élever sur nos frontières des places fortes, qui mettraient nos provinces à couvert des incursions et des brigandages des peuples qui nous avoisinent? »

Ces instructions dictées par la tendresse, et soutenues par les exemples, firent la plus heureuse impression sur Stanislas. Aussi le vit-on bientôt se passionner pour le bien, et s'attacher à la vertu. Le goût qu'il avait pris, dès l'enfance, pour les sciences et pour les arts, étonnait ses maîtres. A l'âge de dix-sept ans, Stanislas, intruit des arts agréables, savait parfaitement bien écrire et parler la langue latine. Il avait appris le français et beaucoup mieux l'italien. Versé dans les connaissances mathématiques, il avait, par un goût particulier, approfondi la mécanique, au point qu'au jugement des connaisseurs, il eût pu, simple particulier, se faire un nom par cette science. Il parlait sa langue avec grâce, et l'écrivait élégamment en prose et en vers.

Dans une république, où tout dépend de la multitude, l'art de persuader est un des plus utiles à ceux à qui leur position permet d'aspirer aux grandes dignités de l'Etat; aussi Stanislas songea-t-il à étudier les orateurs de l'ancienne Rome, et le verrons-nous bientôt se distinguer dans la carrière de l'éloquence.

Stanislas voyagea dans les principaux Etats de l'Europe; de tous les pays qu'il parcourut, aucun ne l'intéressa comme la France; il s'y trouva peu de temps avant la guerre d'Espagne, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante du règne de Louis-le-Grand; qui eût alors imaginé que ce jeune et modeste étranger eût pu aborder le duc de Bourgogne, et lui dire: « Grand prince, qui êtes né pour le trône, vous ne serez jamais roi, et moi particulier je le serai dans peu. Vingt années ne se seront pas écoulées, que le roi, votre aïeul, sera descendu dans le tombeau; le dauphin, votre père, l'y aura précédé; votre jeune épouse l'y aura suivi; vous-même les y aurez accompagnés; les princes vos enfans y seront aussi descendus, à l'exception d'un seul; et cet unique rejeton, assis sur le trône de Louis-le-Grand, épousera la fille unique du jeune inconnu qui vous parle. » Que ce discours eût choqué les vraisemblances! et il eût été vrai!

Les voyages que fit le jeune Leszczynski ajoutèrent aux connaissances qu'il avait puisées dans son éducation, l'expérience la plus propre à en diriger l'usage pour l'utilité de la patrie. Des événemens extraordinaires allaient surgir, au milieu desquels il se trouverait porté aux affaires. Il n'était âgé que de dix-neuf ans, lorsque la Pologne perdit son roi Jean Sobieski. Stanislas, alors staroste d'Odolanow, fut député par son district pour la diète, dans laquelle on devait statuer sur les moyens que l'on prendrait pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. Le jeune nonce, en paraissant pour la première fois dans l'assemblée générale de la nation, ne songeait qu'à étudier les grands intérêts de sa patrie; mais les circonstances voulurent qu'il fît dès lors le premier essai de ses talens. Il fut choisi unanimement pour aller complimenter la reine sur la mort du roi son époux, et le discours qu'il fit surpassa l'attente générale.

Mais ce n'était point seulement par son éloquence et son érudition qu'il allait se montrer

digne de l'emploi de nonce à la diète ; il se distingua aussi par son courage dans une circonstance difficile, où des rivaux et des malintentionnés cherchaient à susciter contre lui et sa famille une irritation populaire, et par sa modération lors de la nomination du maréchal de la diète, charge que l'on voulait lui conférer, et qu'il refusa en faveur du nonce Bielinski.

Ces différentes épreuves, parmi les désagrémens qu'elles causèrent à Stanislas, eurent cela d'avantageux pour lui, qu'elles contribuèrent beaucoup à étendre sa réputation.

Sa conduite sage et mesurée au milieu du conflit qu'élevèrent ensuite les prétentions d'Auguste, électeur de Saxe, et du prince de Conti au trône de Sobieski, plaça haut le jeune staroste d'Odolanow dans l'opinion de tous et le fit nommer palatin de Poznanie; et lorsqu'il s'agit d'envoyer un ambassadeur à Charles XII pour lui demander la paix, tous les yeux se tournèrent sur Leszczynski. Ce fut à Heilsberg qu'il alla trouver le roi de Suède. Admis à son audience, il vit avec la plus grande surprise un jeune homme en bottes fortes qui portait les cheveux courts et négligés. Il était vêtu d'une grosse casaque et sans plis, dont les boutons étaient de cuivre. Un large ceinturon de buffle lui ceignait les reins, et de gros gants de peau lui couvraient la moitié des bras. Il avait pour cravate un crépon noir. Il portait une épée d'une longueur démesurée, sur laquelle il avait coutume de s'appuyer lorsqu'il était debout. Leszczynski, jugeant qu'un prince si ennemi du faste ne le serait pas moins de la flatterie, ne s'étendit pas sur ses louanges, et en vint aussitôt à l'affaire qui faisait le sujet de son ambassade. Il parla de la situation actuelle des affaires du Nord avec tant de sagesse, et surtout avec tant de modération de la personne d'Auguste, que le roi de Suède parut prendre le plus grand plaisir à l'écouter. Charles lui demanda s'il lui apportait, comme il l'avait demandé à la république, les noms de ceux qui s'étaient déclarés ouvertement ses ennemis. « Sire, répondit le jeune palatin, si c'est un crime à vos yeux d'avoir cherché à être utile à Auguste pendant ces troubles, j'ose vous avouer que vous trouveriez bien peu d'innocens parmi nos concitoyens, et peut-être que le nom de celui qui a l'honneur de parler à Votre Majesté grossirait la liste des coupables. Mais les Polonais pouvaient-ils consentir à la déposition de leur roi, sans laisser à l'univers un exemple de leur inconstance ou de leur peu de discernement dans le choix de leur chef ?—Il me semble, monsieur l'ambassadeur, lui répliqua Charles, que vous voudriez encore me conseiller de laisser sur le trône le prince le plus injuste de la terre?... — Il est vrai, reprit Leszczynski, qu'Auguste fut injuste envers Votre Majesté, injuste envers la république, et plus injuste encore envers le fils du roi son prédécesseur. Mais Auguste cependant possède des qualités vraiment royales; et peut-être ne serait-il pas indigne de la générosité du vainqueur qui lui a déjà fait expier ses torts par tant de revers fâcheux, d'user aujourd'hui d'une sage clémence à son égard, en se joignant à la république pour le forcer à cacher ses défauts et à ne montrer que ses vertus. »

Charles, tout en ne se rendant pas à cet avis, ne put s'empêcher de concevoir plus que de l'estime pour celui qui le lui donnait avec tant de grâces et de franchise, et dit à ses courtisans en le quittant : « Je viens d'entretenir un Polonais qui sera toujours de mes amis. »

Cependant Charles XII demanda une nouvelle entrevue à l'ambassadeur polonais, qui, dans cette entrevue, traça en peu de mots le portrait d'un roi tel qu'il serait urgent d'en donner un à la Pologne, puisque le monarque suédois persistait à combattre Auguste. C'est alors que Charles, comme il le raconta depuis à Stanislas, pensa à élever sur le trône celui qui lui avait parlé avec tant de sagesse du devoir de la royauté. Mais sans s'ouvrir à personne de son dessein, il fit faire des informations secrètes sur le jeune palatin. Tout ce qu'il en apprit se trouva conforme à l'opinion qu'il avait conçue de son mérite. On l'assura surtout qu'aucun seigneur en Pologne n'avait autant d'amis que lui, et ne méritait mieux d'en avoir par les qualités de son cœur. Flatté d'avoir si bien jugé, le monarque suédois n'attendit plus que le moment favorable pour rendre publiques ses intentions.

Leszczynski ayant pris congé de lui, sans les soupçonner, satisfait d'avoir réussi dans son ambassade pour tout ce qui avait rapport aux intérêts de la Pologne, reçut les remercîmens de l'assemblée de Warsovie; mais comme il marquait le regret de n'avoir pu réussir à concilier les intérêts d'Auguste avec ceux de la nation, on allégua contre ce prince de nouveaux griefs, qui portèrent l'assemblée à confirmer sur-le-champ la résolution déjà prise, de déclarer le trône vacant.

Après la publication de l'interrègne, qui se fit à Warsovie, au mois de mai 1704, on nomma plusieurs prétendans à la couronne. Le prince de Conti parut de nouveau sur les rangs : on y mettait plusieurs autres princes étrangers, et parmi les Polonais, le grand-maréchal Lubomirski et le palatin de Poznanie. Mais bientôt on ne parla plus des autres candidats, et les suffrages parurent se réunir en faveur de Leszczynski. Charles XII, qui jusqu'alors n'avait rien manifesté de ses dispositions en faveur de ce jeune seigneur, n'eut pas plutôt appris que la nation le mettait elle-même au rang des candidats, qu'il lui fit donner avis par le général Hoorn qu'il avait résolu d'employer tout son crédit pour lui assurer la couronne. Leszczynski s'attendait si peu à cette proposition, qu'il se récria d'abord : « Il n'y a que les suffrages libres de la nation qui puissent me porter sur le trône; et que deviendra donc notre liberté, si c'est Charles XII qui me fait roi ? »

Un si noble désintéressement était bien propre à confirmer le monarque suédois dans sa résolution. Il ordonna à son ministre de ne point laisser de repos au palatin qu'il n'eût obtenu son consentement. En effet, le général Hoorn alla lui représenter que le roi son maître faisait profession de ne combattre que pour la gloire et la justice ; que ce prince était bien éloigné de vouloir rien entreprendre sur la liberté polonaise ; et que lorsqu'il se proposait de concourir à son élection, il n'avait d'autre but que de mettre fin à tous les maux qui depuis trop longtemps affligeaient la Pologne. Cette idée du soulagement de sa malheureuse patrie, jointe à l'espérance de pouvoir la réaliser avec le secours de la Suède, séduisit Leszczynski : il consentit à devenir roi. L'on vit alors, dit le chevalier de Solignac, se renouveler l'héroïque soumission de Trajan, adopté par Nerva, et appelé au trône des Césars.

Il n'avait fait, pour y parvenir, d'autre démarche que de la mériter; il ne sut en faire d'autre que d'obéir en le recevant. Telle fut la conduite du palatin de Poznanie; et peut-être ne fut-il jamais plus grand que par cet acquiescement au désir d'un prince qui, comme Nerva, connaissant le mérite, se plaisait à le rendre utile.

Quand le primat, qui n'avait pas renoncé à faire nommer le prince de Conti, alla représenter au roi de Suède que Stanislas était trop jeune, Charles répondit : « Moins jeune que moi, et j'espère que vous concourrez à le faire roi. » Il ne s'en tint pas à ces paroles, et il se rendit lui-même incognito chez son ambassadeur.

Il était arrivé le 11, et le 12 l'assemblée nomma Stanislas Leszczynski roi de Pologne et grand-duc de Litvanie.

Mais les commencemens du règne de Stanislas avaient dû être troublés par le parti d'Auguste ; plusieurs batailles avaient été livrées; une agitation nuisible aux intérêts de la patrie se faisait toujours sentir; le pape soutenait encore, autant qu'il était en lui, la cause d'Auguste; néanmoins Stanislas fut sacré dans le plus pompeux appareil, en présence de la haute noblesse, des députés de tous les palatinats du royaume, et au milieu des acclamations publiques. Charles XII, qui s'était trouvé incognito à l'élection de Stanislas, assista de même à son sacre.

Le roi de Pologne et la république pensèrent alors à resserrer encore les nœuds qui les unissaient avec la Suède. On indiqua une diète générale pour y confirmer les traités précédens, et y prendre, s'il était possible, des moyens efficaces de rétablir la tranquillité dans le royaume. Il fut convenu, par un traité, que la Pologne et la Suède réuniraient leurs forces contre Auguste, et ne cesseraient de lui faire la guerre jusqu'à ce qu'il eût reconnu solennellement Stanislas pour roi de Pologne; que l'on poursuivrait également le tzar de Moskovie, jusqu'à ce qu'il eût réparé les dommages qu'il avait occasionnés tant à la Pologne qu'à la Suède.

Auguste, allié du tzar, se remit en campagne avec une armée de quatre-vingt mille hommes, presqu'entièrement Moskovites, et qui s'était divisée en plusieurs corps. Les Suédois les forçaient les uns après les autres, et les battaient partout. Auguste, dans une de ces rencontres, perdit ses bagages et sa caisse militaire, tandis que Stanislas battait d'un autre côté le général Menzikoff, lui enlevait 800,000 ducats, et poussait ses troupes épouvantées au delà du Borysthène.

Auguste dut céder devant les troupes victorieuses de Charles et de Stanislas, qui s'emparèrent de l'électorat de Saxe. Une des conditions les plus dures qui furent imposées par le roi de Suède au vaincu, fut de reconnaître Stanislas roi de Pologne, et de lui écrire une lettre de félicitation. Il céda, et lui écrivit, en 1706, en ces termes :

« Monsieur et frère,

» Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec Votre Majesté ; cependant, pour faire plaisir à Sa Majesté suédoise, et afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, et vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

» Votre frère et voisin,

» Auguste, *roi*. »

Le roi de Pologne répondit à cette lettre :

« Monsieur et frère,

» La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au roi de Suède. Je suis sensible aux complimens que vous me faites sur mon avénement au trône. J'espère que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, parce que j'observerai les lois du royaume.

» Stanislas, *roi de Pologne*. »

Irrité de la reconnaissance que venait de faire Auguste, le tzar forme le projet de faire élire un troisième roi. Dans cette vue il rentra en Pologne à la tête de soixante mille hommes, tandis que Charles et Stanislas étaient encore en Saxe. Il ravage de nouveau le pays; mais, voyant que le roi de Suède avait formé le projet de le détrôner lui-même, il se retira devant Stanislas qui le mena battant depuis Léopol jusqu'à Grodno.

Cependant Charles XII venait de s'engager dans l'Ukraine et de succomber à Pultawa, ne devant d'avoir échappé lui-même aux ennemis qu'à la bravoure et au dévouement de Poniatowski. Stanislas ne put se soutenir plus longtemps en Pologne. Auguste venait de lancer un manifeste, et le tzar, qui s'en était trouvé satisfait, venait de renouveler tous ses traités d'alliance avec lui : dans de semblables conjonctures, Stanislas se retira à Stettin, qu'il quitta ensuite pour réunir sa petite armée à celle du général Steinbock. Jugeant d'ailleurs avec justesse sa position, il pensait que son abdication contribuerait à donner le calme à sa patrie ; il écrivit à Charles XII, à Bender, pour lui demander son agrément ; mais Charles le refusant, Stanislas prit le parti de se rendre près du roi de Suède, sous le costume d'un officier français qui avait le grade de major. Arrivé à Yassy, il fut conduit comme étranger chez le commandant, qui l'interrogea sur ses noms et qualités. Stanislas répondit : *Major sum*, pour se conformer à son passe-port. — *Imo maximus es*, répliqua aussitôt l'officier turk qui le reconnut ; et dès lors il le traita en roi, mais en roi prisonnier. Stanislas se rendit près de Charles XII et passa neuf mois au château de Bender. Enfin le roi de Suède, averti que ses plus belles provinces étaient ravagées, résolut de partir; mais le roi de Pologne refusant de l'accompagner parce qu'il ne voulait point tirer l'épée pour se faire restituer la couronne, Charles lui donna la principauté de Deux-Ponts, en attendant, disait-il, que nous rentrions triomphans dans Warsovie.

Stanislas quitta Bender, à la fin de mai 1714, pour se rendre dans sa principauté. Les populations le reçurent avec enthousiasme. A peine avait-il justifié, par sa noble bonté, la réputation qu'il'avait précédé chez ses nouveaux sujets, qu'une conspiration éclata contre lui : on en accusa Fleming, le ministre d'Auguste. Stanislas pardonna à ses assassins. Cet événement n'avait fait que précéder un autre événement qui devait avoir plus de conséquence : c'était la mort de Charles XII. Stanislas fut obligé de céder sa nouvelle principauté à l'héritier de Charles, et de se retirer, avec l'agrément de Louis XV, à Weissembourg en Alsace. A peine y était-il arrivé, que l'envoyé d'Auguste à la cour de Versailles demanda, au nom du roi son maître, que la France cessât de protéger un prince qui était son ennemi. « Vous manderez à votre maître, lui répondit-on, que la France a toujours été l'asile des rois malheureux, qu'elle a promis sa protection au roi de Pologne, et qu'elle ne sait point rétracter ses bienfaits. »

Quelque temps après, au moment où de toutes parts l'on s'entretenait du mariage de Louis XV avec une infante d'Espagne, on est surpris d'apprendre que cette jeune princesse retourne près de ses parens, et que le roi de France épouse Marie Leszczynska, fille unique de Stanislas. Cette union, sujet d'étonnement général, était attribuée par les uns au régent du royaume, par d'autres à

des vues particulières du duc de Bourbon, et, par presque personne, à la véritable, qui était que plusieurs seigneurs de la cour, qui avaient eu occasion de voir la jeune princesse, s'accordaient à faire l'éloge de ses rares qualités, que le cardinal de Rohan avait confirmé. Stanislas dès lors quitta Weissembourg et vint occuper successivement les châteaux de Chambord et de Meudon : dans ce dernier il avait souvent le plaisir de recevoir le roi et la reine de France. Doublement heureux par le contentement de sa fille qui était chérie du peuple, rien n'eût manqué à Stanislas si la fortune n'avait pas choisi ce prince pour être un exemple frappant de son instabilité ; car, du sein même de la plus douce jouissance, Stanislas va retomber dans un abîme de maux. Auguste, roi de Pologne, venait de mourir d'un accident, le 1er février 1733. Stanislas, cédant aux sollicitations de ses partisans et du roi de France, retourne en Pologne : les nouvelles élections lui avaient été favorables; mais la Russie, incessamment opposée au vœu de la nation, persista à maintenir sur le trône la descendance d'Auguste, et dirigea ses armées sur Warsovie. Stanislas sentit qu'il n'était pas en mesure de résister, et alla s'enfermer dans Dantzig. Les habitans de cette ville se résolurent à le défendre avec une bravoure et une fidélité admirables. Mais les troupes moskovites et saxonnes s'accumulant sur cette ville qui avait supporté déjà un long siége, les seize cents hommes que la France venait d'envoyer ne pouvant faire une puissante diversion, Stanislas ne voulut point sacrifier à sa couronne le reste de cette population héroïque décimée par la faim et par la guerre; il résolut de retourner en France. Mais il fallait échapper à une armée de soixante mille hommes à qui on avait donné sa tête à prix. On lui avait proposé divers expédiens, il choisit celui que lui proposa l'ambassadeur de France, qui était de faire sa retraite déguisé en paysan. Avant de sortir de la ville, il adressa la lettre suivante aux habitans :

« *A ma bonne ville de Dantzig.*

» Je pars au moment que je ne puis plus rester avec vous et jouir plus longtemps des témoignages d'un amour et d'une fidélité sans exemple. J'emporte, avec le regret de vos souffrances, la reconnaissance que je vous dois, et dont je m'acquitterai en tout temps, par tous les moyens qui pourront vous en convaincre. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, il soulagera le chagrin que j'ai de m'arracher de vos bras.

» Je suis et serai toujours et partout votre très-affectionné roi.

» STANISLAS. »

Le lendemain cette lettre fut lue aux habitans quand l'ambassadeur de France put penser que le roi était hors d'atteinte ; mais alors il n'avait pu faire qu'un quart de lieue, et se trouvait dans ce moment au milieu du camp des ennemis. Vingt fois il faillit être pris ; d'abord arrêté par les avant-postes des assiégés, il le fut ensuite par les inondations de la Wistule, et par une suite d'accidens, dont le récit qu'il en fit lui-même avec une simplicité admirable à la reine sa fille, en a fait un épisode des plus dramatiques de sa vie.

« En vain, disait-il, je chercherais à donner une » peinture de mon état. Il n'est point d'homme » qui, se mettant à ma place, ne trouve aussitôt » dans le fond de son cœur tous les divers sentimens qui s'élevaient dans le mien. J'éprouvai » ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel » de tous : c'est de ne pouvoir agir quand on est » le plus agité, et d'être forcé d'attendre dans » l'inaction tout ce qui peut arriver de plus désolant et de plus funeste. »

Arrivé enfin aux portes de Marienwerder, il échappa aisément aux questions d'un factionnaire. Il traversa cette ville, assis sur un chariot; l'entrée qu'il y faisait n'était pas magnifique, mais un vain éclat n'aurait pas augmenté la joie qu'il ressentait en ce moment. Il portait avec lui la justice de sa cause, l'amour de ses sujets, le repos de sa conscience et l'estime même de ses ennemis. Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur.

Quel contraste entre Stanislas environné, il y a peu de jours, de tous les grands de la nation, proclamé roi par la brillante assemblée de cent mille nobles polonais, mis en possession du palai de Warsovie, parmi les salves répétées de l'artillerie et les vives acclamations d'un peuple innombrable, et ce même Stanislas, en habit de paysan, traversant à pied les terres bourbeuses et les marais fangeux, couchant dans les granges et les galetas, à la merci des schnapans qui l'escortent, et faisant enfin, dans une ville amie, une

entrée digne de ce triste voyage, monté sur un char boueux dont il est le conducteur. Le roi de Prusse, informé que Stanislas était sorti de Dantzig, avait déjà pris des mesures pour qu'il fût accueilli daus toutes les villes de ses Etats où il pourrait se présenter. Bientôt une brillante voiture fut substituée à son triste équipage; on lui donna des gardes et il fut reçu à Kœnigsberg comme un roi.

Pendant ce temps, la France obtenait le traité de Vienne, par lequel Stanislas devait recouvrer la propriété et la libre disposition de tous ses biens patrimoniaux en Pologne, conserverait le titre et les honneurs de roi de Pologne, et serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, qui retourneraient à sa mort à la couronne de France.

Au mois de mai 1736, le roi de Pologne quitta le château de Kœnigsberg, se rendit à la cour de Berlin, pour remercier le prince qui l'avait si généreusement accueilli, et bientôt prit la route de France. Il passa le reste de cette année au château de Meudon, au milieu de la joie que causa son retour au sein de sa famille, après une absence si orageuse.

Au commencement de l'année 1737, il arriva dans ses nouveaux Etats, et établit sa cour au château de Lunéville.

Le départ des princesses de la maison de Lorraine avait offert peu de jours auparavant le spectacle le plus attendrissant : on les avait vues traverser le duché au milieu d'un peuple désolé, dont l'affluence retardait la marche, et qui annonçait par des gémissemens et des cris confus le regret et la douleur de se séparer de ses anciens souverains. Au récit que l'on fit à Stanislas de ce touchant adieu : « Ah! que j'aime ces sentimens! s'écria-t-il; ils m'annoncent que je vais régner sur un peuple sensible et reconnaissant, qui m'aimera quand je lui aurai fait du bien! »

Stanislas ne tarda pas à jouir de la reconnaissance de ses nouveaux sujets; uniquement occupé de leur bonheur, il n'était resté étranger à aucune branche d'administration, il les améliorait toutes successivement. La justice, l'instruction publique avaient trouvé en lui un réformateur intelligent, et le bel ordre que l'on remarquait dans toute l'étendue de la Lorraine ne se présentait nulle part sous un aspect plus frappant que dans le palais du souverain. Depuis ses grands officiers jusqu'au dernier de ses valets, tous ceux qui l'approchaient, animés de son esprit, entraient dans ses vues et s'efforçaient de les seconder; aussi faudrait-il, pour enregistrer les établissemens de bienfaisance et les fondations de charité dont Stanislas pourvut la Lorraine, autant d'espace que nous en avons pris pour décrire sa vie si belle et si noble.

Dans la vie privée, Stanislas montrait l'homme aussi grand que le prince; tout était sagement ordonné dans l'emploi de son temps. Toujours impatient de remplir les devoirs que la religion et son rang lui imposaient, ou qu'il s'était prescrits lui-même, jamais il ne les différait d'un instant, comme s'il n'eût eu que ce moment pour vivre et s'en occuper. Il enviait au sommeil les heures qu'il ne pouvait lui refuser, et l'homme le premier levé dans le palais du roi, c'était toujours le roi lui même. Exact à se rendre au conseil, il se serait reproché d'avoir fait perdre à un homme d'Etat le moindre instant d'un temps toujours précieux pour lui. Dans son intérieur, c'était le maître le plus aimable; sans avoir les faiblesses de Henri IV, il en avait l'enjouement, la bonté d'âme et le cœur tout entier. Ami de l'ordre, il demandait de l'exactitude dans le service du roi, mais nul particulier ne fut jamais plus commode et moins exigeant que lui pour le service de sa personne. Souvent il prévenait le lever de ses valets de chambre, et les éveillait lui-même. Il connaissait par leurs noms tous les officiers de sa maison, et tous avaient le droit de s'adresser à lui directement, de lui exposer leurs besoins ou ceux de leurs familles, et il eût été fâché que le dernier d'entre eux se fût retiré de sa présence avec un visage triste. Un palefrenier avait pénétré jusque dans le cabinet du roi. Le prince, occupé d'une dépêche pour la cour de France, ne l'aperçoit pas; celui-ci tousse longtemps, fait du bruit avec ses gros souliers; le roi croit que c'est son valet de chambre, et continue son travail. Mais le palefrenier, croyant avoir assez attendu, lui adresse la parole : « Sire, je suis Jacques. — Et que fait Jacques ici? dit le roi; pourquoi Jacques si matin? Il faut donc que je quitte le roi de France et mes affaires d'Etat pour écouter maître Jacques? Allons, dis-moi ce que tu veux. » Jacques expose au roi que sa femme est accouchée; qu'étant, comme lui, au service de Sa Majesté, elle ne peut pas nourrir son enfant, et qu'il n'a pas le moyen de payer les mois de nourrice. « Eh bien! lui dit Stanislas, va-t'en trouver Alliot de ma part, dis-lui de te porter sur son état pour 50 écus de gratification que je

te fais pendant trois ans, pourvu que tu t'acquittes bien de ton service. »

Comme ce prince ne laissait pas de successeur en Lorraine, ses gardes étaient exposés à se trouver sans état après sa mort. Un des officiers, que cette perspective inquiétait, prit la liberté d'en parler au roi : « Sire, lui dit-il, quand l'affection et la reconnaissance ne nous commanderaient pas de veiller à votre conservation, nous y serions encore portés par un puissant intérêt. — Et quel est donc cet intérêt? — C'est que nous mourrons tous le même jour que Votre Majesté. — Voilà bien parler, mais avouez pourtant que je fais mieux encore : mes arrangemens sont pris avec le roi, mon gendre; et, dussent mes gardes se réjouir de ma mort, je veux que lorsqu'elle arrivera, ils passent au service d'un plus grand maître que moi. — Au moins, Sire, ils n'en auront jamais de meilleur ni de plus généreux. — Hélas! mon ami, continue le roi, en appuyant la main sur l'épaule de celui à qui il parlait, je ne fais pas la centième partie de ce que je voudrais faire pour mon pauvre peuple : il y a encore de la misère, je le sais, et je ne puis suffire à tout; cette idée m'afflige. » L'officier ne put entendre ces dernières paroles sans répandre des larmes, et Stanislas en versait avec lui.

La cour du roi de Pologne était souvent le rendez-vous des princes étrangers et de la cour de France, et on ne la quittait jamais sans regret, une fois qu'on en avait goûté les charmes.

Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Maupertuis, la marquise Du Châtelet y avaient été admis. Les princesses Adélaïde et Victoire y avaient été reçues avec tant de pompe, qu'un des officiers de Stanislas osa le lui faire remarquer. « Va, va, répondit-il, ces petites filles sont plus grandes que moi. » Les maréchaux de France de Maillebois, de Coigny, de Richelieu, les princes de Conti, Xavier de Saxe, de Condé, les comtes de Clermont, de Rohan y avaient séjourné.

Cependant, au milieu des témoignages publics de l'amour de ses sujets, Stanislas avait atteint la quatre-vingt-neuvième année de son âge. Accablé depuis six semaines de la mort du dauphin, il avait ordonné, le 3 février 1766, un service solennel à la primatiale de Nancy. La rigueur de la saison l'ayant obligé de coucher à Nancy, ce prince partit le jour suivant pour Lunéville, où il n'arriva que le soir. Ce voyage de la veille n'empêcha pas Stanislas de se lever le lendemain de très-grand matin, selon son usage. S'étant approché de la cheminée pour regarder la pendule, sa robe de chambre, d'une étoffe légère, attirée par le feu, s'enflamma aussitôt. Le roi sonne, ses valets de chambre ne se trouvent point à leur poste. Cependant il sent gagner la flamme, il veut se baisser pour l'éteindre; mais il chancelle et tombe dans le feu, la main posée sur des charbons ardens, n'ayant plus la force de se relever, il allait expirer sans secours, quand l'odeur de la fumée avertit de quelque malheur le garde-du-corps qui était de service à la porte de l'appartement; mais sa consigne lui défend d'entrer chez le roi. Fatale consigne! Ses cris longtemps répétés attirent enfin les personnes de service, et Stanislas est relevé au milieu des plus cruelles souffrances. A cette nouvelle, le peuple inquiet accourt et remplit les cours du château; de toutes parts on voit venir en foule des habitans alarmés sur la santé de leur souverain. Stanislas fut touché de ces vifs témoignages d'amour. « Voyez, disait-il, combien ce bon peuple m'est encore attaché, aujourd'hui qu'il n'a plus rien à craindre ni à espérer de moi. » Songeant à la douleur que ce fatal événement allait causer à la cour de France, le roi dicta lui-même une lettre pour la reine, sa fille; et comme cette princesse, à l'occasion de son voyage, lui avait recommandé de se prémunir contre le froid : « Vous auriez dû plutôt, lui répondit-il, me recommander de n'avoir pas si chaud. » Cependant le mal allait toujours croissant; le compagnon de Charles XII, le père de la reine de France, mourut le 23 février 1766, à quatre heures du soir, âgé de 88 ans 4 mois. Il avait vu avec calme la mort s'approcher. Aux sons des cloches qui avaient annoncé sa dernière heure, la consternation fut générale, l'effroi glaça tous les cœurs. La population sentit qu'elle perdait, non-seulement un monarque, mais encore un père et un ami : elle accompagna en masse ses funérailles; la distance de Lunéville à Nancy, où il allait être inhumé, qui est de cinq lieues, en était encombrée. Ses restes précieux furent déposés dans la chapelle de Bon-Secours. Ce lieu, consacré par la piété, l'est encore aujourd'hui par la reconnaissance. Chaque jour on voit, en Lorraine, les étrangers acquitter ce tribut, en visitant avec respect et dans un profond recueillement l'asile religieux qui renferme ce dernier monument d'un doux et éternel souvenir.

Les Polonais en 1814, en quittant la France cette commune patrie, vinrent saluer en armes les cendres de celui qui, de loin comme de près,





Cascade de Pasieczne dans les Karpates.

fut toujours leur gloire et leur amour. Un service funèbre fut ordonné à Bon-Secours; le général Sokolnicki, prononça un discours qui exprimait les sentimens qui agitaient son cœur et celui de ses compagnons d'armes, et fit placer cette inscription près du tombeau.

« Les débris de l'armée polonaise, alliée des Français, cherchant dans le monde une patrie que leur ont méritée et leur persévérance et leur courage, viennent en pleurant dire un éternel adieu aux cendres de Stanislas Lezsczynski, leur père bienfaisant, l'aïeul du roi, et à la nation hospitalière qui les a recueillis. »

En 1832, un service funèbre fut célébré près de ce tombeau, par des Polonais exilés comme Stanislas. CHARLES MARCHAL, de Lunéville.

CURIOSITÉS NATURELLES

LES MONTS KARPATES ET LEURS HABITANS.

Les Karpates appartiennent à cette grande famille des montagnes qui traversent l'Europe dans toute sa longueur, depuis Lisbonne jusqu'à Archangel, et la coupent en deux parties inégales.

La rivière de la Morawa (March) à l'ouest; à l'est les plaines de la Moldavie; la rive gauche du Danube au sud, et la droite de la Wistule au nord : telles sont les limites des Karpates. La courbe qu'elles décrivent s'étend depuis les confins de la Moravie jusqu'à la partie septentrionale de la Transilvanie, embrasse le bassin de la Hongrie, tandis que leur périphérie constitue la frontière de l'ancienne Pologne.

Nous ne nous bornerons pas à décrire les beaux sites de ce pays de montagnes. Sous le titre de Karpates, nous nous proposons de donner successivement la description de tous les endroits, qui, placés dans leur enceinte, méritent d'être connus, soit à cause d'événemens historiques dont ils ont été le théâtre, soit pour les traditions qui s'y rattachent, soit enfin pour des traits caractéristiques des mœurs et des habitudes de leurs habitans.

Cet article, principalement consacré à présenter l'aspect général de ce grand amas de montagnes, et à crayonner le contour de ces masses, renferme aussi une notion suscincte sur l'origine et les mœurs des peuples qui les habitent.

Plusieurs pics granitiques, qui s'élèvent dans les airs, sont revêtus d'une couche immense de pierre calcaire, qui n'offre aucun indice de stratification. Du côté de la Hongrie, les montagnes secondaires s'étendent par branches dans la plaine; du côté de la Pologne, des plateaux argileux ou calcaires s'élèvent insensiblement jusqu'aux montagnes proprement dites. Celles-ci se présentent, au midi de Krakovie, sous la forme de remparts taillés à pics, placés les uns au-dessus des autres comme par étages, et composés de quartiers de roches qui semblent près de s'écrouler.

Les Karpates présentent en grande abondance une sorte de grès, qu'on a appelé le grès karpatique, et qui est caractérisé par ses terrains marno-quartzeux, ses argiles schisteuses à ficoïtes, et ses lits calcaires. Ce grès contient, à de rares intervalles, des couches chloritées, des amas de roches porphyritiques et amphiboliques, beaucoup de sel, de soufre, de plomb, de zinc, de cuivre et de mercure.

Le terrain primitif des Karpates est divisé en deux séries : l'une, composée de granit, de schiste argileux, de micaschiste, de gneiss, forme les Tatry et les monts aurifères des environs de Posing dans les Karpates occidentales; la seconde, qui est plus considérable, et qui enveloppe toute la Transilvanie et une partie de la Bukowine, est composée de micaschiste à couche de schiste argileux, de dolomie et de sié-

nite. Le terrain intermédiaire, composé de calcaire foncé, de quartzite, d'agglomérats rougeâtres, est aussi abondant dans les Karpates.

Les trachytes se trouvent surtout dans la partie nord-est. On remarque dans le sud-est de la Transilvanie la montagne volcanique de Budos, des flancs de laquelle se dégage continuellement une matière sulfureuse.

Il est à supposer que le nom des Karpates ou Karpates, dont se servent quelques auteurs étrangers, vient du mot krapak ou krinpak (krenpak), qui est celui d'une de ses cimes les plus élevées. Quant à celui de Tatry, qui convient surtout à la partie la plus haute et la plus rocailleuse de cette longue chaîne, et que l'on confond quelquefois avec celui des Karpates, notre studieux naturaliste Ladowski soutient qu'on les a ainsi baptisées à cause de ce qu'elles s'étendaient jusqu'aux domaines des Tatars. D'autres prétendent qu'une victoire remportée par Boleslas-le-Chaste sur les Tatars, au pied de ces montagnes, est l'origine de la dénomination de Tatry. Il est certain qu'on trouve encore aujourd'hui beaucoup d'ossemens humains dans une vallée voisine, connue dans le pays sous le nom d'ossuaire (Koscielnica).

D'ailleurs, les Karpates, comme toutes les montagnes du globe, reçoivent des noms particuliers selon les différentes contrées qu'elles occupent. Un savant directeur des mines en Pologne dénombre ainsi les Karpates polonaises, savoir : Les *Bieslaves* (Bieslawskie), depuis Jablonka en Silésie jusqu'à la rivière de la Raba ;

Les *Tatry*, point le plus élevé entre le confluent de l'Arwa et du Wag, et la pente de Bela dans la starostie de Zips (Spiz);

Les *Beskides*, d'où découlent les sources de la Raba et du San ;

Les *Bietschades*, enclavées entre la Pokucie et le comitat de Marmos ;

Les *Bukowines* et les *Liptowes*, celles qui avoisinent la Bukowine, la Transilvanie et la Moldavie.

Toute la chaîne occupe une étendue de 2,300 milles carrés géographiques (1). La cime la plus élevée est de 9,000 pieds au-dessus du niveau de la Baltique. Aux pieds du Krapak, autrement dit Lomnitza, se trouve le *lac des Grenouilles* (Zabie Iezioro), contrée sombre et dévastée, hérissée de rochers arides, couverte de neiges éternelles, rarement visitée par un faible rayon du soleil. Elle exerce cependant, sur la foi d'anciennes traditions, un pouvoir magique sur l'esprit des simples habitans qui s'obstinent à y demeurer. Des génies malfaisans remplissent les cavernes de ces rochers et gardent des trésors enfouis. Des pratiques secrètes, des sortiléges en vigueur depuis des siècles, entretiennent le fanatique espoir du peuple, qui ne se lasse pas de supporter la plus affreuse misère, pour laisser à ses enfans l'héritage de ces trésors prétendus.

Quis ne mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames !

Parmi les montagnes du second ordre, la Babia-Gora, dans les Karpates occidentales, mérite d'être citée la première. Elle n'a que 5,549 pieds au-dessus de la Baltique, mais elle domine la contrée, et l'on aperçoit de la cime, par un temps bien clair, les tours de Krakovie et de Sandomierz. Du milieu de ses flancs déchirés par les ravins s'échappe le torrent de la Koszarawa; il se précipite en cataracte de 40 pieds de hauteur, remplit l'atmosphère d'une poussière de vapeur, et couvre de ce rideau diaphane les rochers brisés par sa chute.

Jusqu'au point le plus élevé de la Babia-Gora, on rencontre encore quelques vestiges de végétation. Il n'en est pas ainsi au milieu de Tatry : à la hauteur de 4,500 pieds, l'on n'y rencontre plus que des sapins et des mélèses rabougris; plus haut, l'on trouve encore le *pinus mugus*, traînant ses branches par terre, sans s'élever jamais au-dessus de la hauteur d'un arbuste, et le *pinus cembra*, à la couronne isolée et chétive; puis le *rhabarbum gentiana* et le *lichen pulmonarium* se montrent à des distances éloignées; enfin toute trace de végétation disparaît, l'on ne voit que des neiges durcies par les années, de dessous lesquelles s'échappent des milliers de torrens, et des rocs nus et crevassés.

C'est là qu'on trouve, à la hauteur de 4,200 à 4,560 pieds, cinq lacs parmi lesquels on cite surtout *l'OEil de mer* (Morskie oko) et *l'Etang-Noir* (Czarny staw). Le premier est situé à 370 pieds au-dessous de l'autre, et reçoit dans ses eaux non pas un torrent, mais une rivière entière, qui descend en cataracte de l'Etang-Noir. Ce lac, de 57 arpens (2,912 hectares) de surface, entouré de rochers perpendiculaires à cimes pointues, semble avoir été condamné à ne jamais se voir visité par un être vivant. Pas de plantes, pas d'oi-

(1) De 15 au degré.

seaux, pas d'insectes à son rivage ; seulement sur une pyramide conique on aperçoit une croix avec l'inscription suivante :

Hic non plus ultrà, non suprà,
Nisi in cruce D. N. J. Chr.

En jetant un coup d'œil du haut des Karpates, on contemple le cours majestueux du grand fleuve polonais. La Wistule, qui prend sa source à l'extrême ouest de ces montagnes, s'étend comme un large ruban aux couleurs de l'arc-en-ciel, baigne les murailles de Krakovie, et s'éloigne du midi au nord. Près de Polaniéç, quittant comme à regret les vallées karpatiennes, elle semble jeter un dernier coup d'œil sur ces plaines qui l'ont vue naître, se détourne brusquement, va se perdre dans les bois et poursuivre sa course vers la Baltique.

Dans ce court détour, de nombreux affluens roulent avec violence leurs eaux du haut des Karpates, et vont grossir les eaux de la Wistule. Le principal est le San, qui se jette dans la Wistule près de Zawichost.

Un autre fleuve, qui le cède à peine à la Wistule, le Dniester prend sa source dans les environs de celle du San; mais tandis que le San suit constamment la direction du nord, le Dniester tourne vers le sud-est et va se jeter dans la mer Noire. Le Prut, le Wag et la Theiss alimentent les eaux du Danube, et prennent leur source dans leur commune patrie, les Karpates.

Si la pente de la Wistule et du Dniester prouve assez le point d'élévation des Karpates, qui envoient leurs eaux, comme les Alpes, dans les deux mers de l'Europe, les accidens du terrain, les passages subits d'un désert dans un paysage riant, d'un séjour mélancolique à des images attrayantes et animées, ne rappellent pas moins la patrie de Guillaume-Tell.

Les montagnes sont parsemées de villages et de bourgades. De loin en loin s'élèvent des flèches de clochers et des tours des églises en bois. Quelquefois les croix qui les surmontent apparaissent seules comme signes de salut. Des forêts de sapins balancent leurs cimes toujours vertes, des cascades s'échappent des crevasses des rochers et font bruire leurs eaux écumantes.

La gravure que nous joignons à cet article ne peut donner qu'une faible image de ces beautés qu'on n'a jamais assez admirées sur les lieux, mais que l'on reproduit rarement sur le papier.

La cascade de Boktowiça, dans le village de Pasieczna (dans le cercle de Stanislawow), présente ce contraste du terrible et du riant, du calme et du mouvement, qu'on ne rencontre que dans ces réduits privilégiés par la nature. Ses ondes s'élancent avec tant de violence, qu'elles font trembler le rocher au fond duquel elles se sont creusé un bassin. Les oiseaux, épouvantés par le bruit de leur chute, désertent les bocages voisins, tandis que des bosquets de coudriers, d'aubépines et de bouleaux flexibles inclinent leurs panaches émaillés au-dessus du torrent qui menace d'entraîner les granits.

Tout ce pays est habité par un peuple beau, fier et joyeux, connu en général sous le nom de *Gorales* (montagnards). Ils ne proviennent pas tous de la même souche. Ceux d'origine polonaise se sont établis à l'occident; les Russiens, à l'orient. Ceux de race mêlée envahirent les sommets, tandis que, sur le versant méridional, s'étend un peuple d'origine slave, parlant un dialecte bohême-polonais, et occupant tout le terrain entre la Theiss et le Dniester, dernières limites de la frontière polonaise à l'époque de Boleslas-le-Grand. Ils se divisent donc en plusieurs branches : les plus distinctes générations sont au nombre de six.

Les *Gorales* purement *polonais* occupent le pays depuis les sources de la Wistule jusqu'à celles du Poprad.

Les *Spizaki* habitent les sommets, et se rapprochent le plus des Hongrois par leur costume;

Les *Russiens*, entre le Poprad et le Dniester: ils professent la religion catholique du rite grec-uni.

Les *Boïki* (guerroyeurs) habitent le pays entre le Dniester et le Stryï ; ils portent des bottes larges, comme des chevaliers du xve siècle, et rasent leurs têtes, ne laissant qu'une mèche de cheveux pour tout ornement du chef.

Les *Huçules*, à l'extrême est, occupent l'ancienne Pokucie, qui porte aujourd'hui le nom de cercle de Kolomyïa.

Enfin les *Arnaütes*, établis en Bukovine, pays appartenant autrefois à cette partie de la Moldavie qu'on nomme maintenant Bessarabie.

Il existe bien quelques légères différences parmi les races que nous venons de citer, mais elles n'altèrent pas l'analogie évidente qui constitue le caractère générique des Gorales.

Tout ce peuple, en général, possède à un degré éminent les qualités qui distinguent ordinairement les montagnards des habitans des basses terres.

Presque tous blonds, presque tous hauts de six pieds, quelquefois même de sept et jusqu'à sept et demi, les Gorals sont infatigables au travail comme à la course; ils montent, avec la légèreté d'un daim, les pics les plus élevés, ou descendent les pentes les plus rapides. Le costume du Goral est élégant, mais bizarre. Un pantalon collé, serré par un cordon de cuir à la mode hongroise, accuse ses formes musculaires; une espèce de cothurne lui sert de chaussure. Un gilet à manches flottant sur un de ses bras; ou bien, une espèce de *plaid* (gunia) en drap brun, chamarré de cordons vert-clair; une chemise de toile blanche sans col, fermée par un bouton en cuivre, bien luisant, mais ajusté de manière à laisser la poitrine découverte; la tête surmontée d'un petit chapeau ou d'une casquette de fourrure en pain de sucre : voilà tout ce que porte le Goral, été comme hiver. Le plaid, ainsi que le gilet, est brun, tissu en laine des troupeaux de ces montagnes, et libre de toute préparation qui puisse altérer sa couleur naturelle. La *gunia,* qui sert de manteau le jour, préserve le montagnard du froid de la nuit quand elle le surprend dans sa course. La parure des femmes est encore plus simple, mais gracieuse. La toile en fait les plus grands frais; il n'y a que le corset qui varie : il est rouge, vert ou gros bleu; le reste est constamment blanc. Cependant le jeu de couleurs reparaît dans la toilette des filles; elles ornent leurs têtes de rubans qu'elles laissent flotter avec leur chevelure, ordinairement très-belle, et très-souvent brune, en contraste avec celle des hommes généralement blonde. Leur cou est chargé de coraux et de perles artificielles; leurs jupes sont en laine blanche, rayées de rouge ou de bleu; tout leur maintien est rempli de grâces et d'élégance.

Nous ferons observer en même temps que ces costumes ne sont pas à la rigueur uniformes dans toutes les Karpates, et qu'ils varient selon les coutumes ou la richesse du sol. Or, ce sol est presque partout ingrat. Les champs sont couverts de blocs de granit, enlevés, et roulés du haut des rochers par les habitans, qui secouent la poussière que les siècles y ont amassée, pour en former un terrain factice sur un lit de pierre : et tout cela pour obtenir quelques poignées d'avoine ou quelques sacs de pommes de terre! Et puis, quand ils ont surmonté tous ces obstacles, l'inclémence des saisons leur ravit encore très-souvent le fruit de tant de travaux. Ce que la rigueur et la longue durée de l'hiver leur auront laissé, la courte apparition de l'été le laissera peut-être inachevé. C'est en vain que la nature leur semble répéter : « J'abaisse les montagnes, je repousse » la mer et forme des plaines fertiles à sa place, » pour indiquer à l'homme que c'est là le théâtre » de ses travaux; » — ils chérissent leur sol natal; le pain d'avoine, dur comme la pierre qui le produit, leur paraît plus doux ici, parce qu'ils le mangent sur la terre qu'avaient habitée leurs aïeux. La stérilité du sol les excite à l'industrie. Pâtres en été, ils sont menuisiers, charrons ou tisserands en hiver. Plusieurs fois de l'année ils descendent par milliers dans les plaines; les uns avec leur toile, les autres avec les produits de leur chasse ou de leur industrie. Bientôt ils remontent chargés de sacs de grains pour en nourrir leurs familles. Aussi bons patriotes qu'attachés à leur sol natal, on les a vus à chaque appel accourir gaiement dans les rangs des combattans. Mais ils évitent les drapeaux qui ne portent pas de couleurs nationales.

Au moment de la conscription, faite par ordre du gouvernement autrichien, les jeunes gens s'enfoncent dans les bois, où aucune puissance humaine ne saurait les attteindre. La forêt, dans leur langage familier, porte le nom d'Oncle. Ils ont toute confiance dans sa protection, qu'ils aiment à reconnaître en disant : « Dès que la » barbe (les feuilles) a poussé à l'Oncle, on n'a » plus à craindre les recruteurs allemands. »

Attachés au culte catholique, ils le professent avec zèle. Dans les églises, ils chantent des hymnes à l'honneur de la sainte Vierge, reine de Pologne, implorant son assistance pour faire continuer l'indépendance et la prospérité du royaume; et si on leur observe que la Pologne est rayée du nombre des royaumes : « Bah! répondent-ils, nous n'en sommes pas moins Polonais pour cela. »

Le moyen de supposer la perte de nationalité, dans un peuple qui ne suppose pas seulement l'idée de sa non-existence politique!

Ce peuple, d'un côté si brave, si laborieux, d'un autre côté est fier, vindicatif et enclin au pillage. Des hordes de montagnards, connus sous le nom d'*Opryszki*, affligèrent pendant de longues années, de leurs brigandages, les contrées voisine. Aujourd'hui même des vols fréquens ont lieu surtout en Bukowine, où une loi martiale est toujours en vigueur pour punir les bandits. — On s'explique facilement ce penchant au brigandage, si l'on se figure la vie agreste et toute

de privation que mènent les montagnards.

Sous le rapport du commerce des deux sexes, les Gorals conservent un usage qui accuserait chez eux une profonde dépravation, s'il n'était plutôt l'indice de l'hospitalité poussée jusqu'à l'excès, et de la simplicité des mœurs portée jusqu'à la brutalité. Cet usage, nommé *fryjerka*, qui permet à un jeune Goral un essai préalable de délices conjugales, avant de fixer son choix d'une épouse sur l'une de ses complices, a résisté à tous les efforts qu'a faits le clergé catholique pour le détruire. Cependant il n'est plus aussi général, et même la peuplade de *Boyki* (guerroyeurs) ne l'a jamais partagé.

Le Goral, vif et gai de sa nature, aime beaucoup la danse. Celle qu'il a le plus en affection s'appelle *kolomyika;* en l'exécutant, le Goral a toujours dans une main sa petite hache fixée sur un long manche. De l'autre, il serre la taille à la jeune fille, avec laquelle, tout en faisant des sauts et des moulinets, il fait mille évolutions avec sa hache :—tout cela avec une dextérité fort remarquable. La danse est presque toujours accompagnée d'airs gais et badins.

Tel est ce peuple de montagnes, qui, ayant quelques traits communs à ses confrères du Tyrol, de la Suisse et de l'Ecosse, en a néanmoins d'autres qui forment sa physionomie distincte. Il est empreint d'un assez grand fonds d'originalité, pour permettre un jour à un Walter-Scott karpatien de chanter ses mœurs et ses usages, dignes en tout des habitans de Benlady et de Loch-Cathrine, si on les observe à travers le prisme d'un poëte, tel que le romancier d'Abbotsford.

A. Slowaczynski.

LE CHATEAU DE SUCHA AUX PIEDS DES KARPATES,

EN GALLICIE (ancien palatinat de Krakovie).

Vous rappelez-vous les dernières paroles d'un ami qui, à la suite de longues souffrances, après que vous eûtes longtemps, mais en vain, épié dans ses traits décolorés la plus faible lueur d'espérance, vous fit un adieu éternel !...

Ce fut à Sucha que je fis mon adieu au pays!...

La chaîne des Karpates oppose une barrière le long de la frontière de Hongrie. Hélas! du côté d'un peuple ami!

A vingt lieues au sud-ouest de Krakovie, sur une montagne escarpée, quelques ruines isolées, quelques restes de bastions dégradés, désignent la place de l'ancienne citadelle de Lançkorona. La main qui, depuis un siècle bientôt, promène le ravage sur le sol de l'antique Pologne, changea la forteresse en un monceau de pierres. Mais au moins, le dernier cri de ralliement qui retentit au milieu de ses murailles, fut le cri de liberté, et ceux qui succombèrent pour sa défense méritèrent le nom de braves! Mais au moins, le rocher, monument indestructible, reste à jamais témoin du premier gage de fraternité militaire entre les Polonais et les Français.

En suivant la direction du sud, on remonte la petite rivière de Skawa, qui, de rivière petite et tranquille, devient plusieurs fois dans l'année le plus impétueux des torrens, emporte tout ce qu'elle rencontre sur son passage, et roule des blocs de granit, pour les déposer sur ses rivages.

C'est sur la Skawa qu'est situé le bourg de Sucha, à distance égale entre Krakovie et Nowy-Targ, dernière bourgade polonaise, et la plus voisine de Tatry.

Les Tatry sont aux Karpates ce qu'est la chaîne du Mont-Blanc aux Alpes, proportion gardée. On n'y trouve pas de glaciers; cependant les cimes de Tatry sont éternellement couvertes de neige, et pour quiconque n'a pas visité l'Oberland de la Suisse, elles ne laissent rien à désirer, en fait de cataractes, de précipices, de rochers à pic; enfin, de tout ce grandiose de la nature, qui vous fait frémir en songeant à son omnipotence.

Je les ai visitées vers la fin d'octobre, par un temps sec et beau. Je venais de quitter la charmante vallée de Sucha, — on dirait un jardin. Au milieu d'un tapis de verdure, encaissé entre les derniers échelons des Karpates, vous suivez la direction d'une magnifique chaussée, couverte de piétons, de voyageurs, de voitures de transport; bordée dans une longueur de plusieurs

lieues, de ces belles chaumières qu'on ne retrouve que dans les pays de montagnes, et qui, par leurs formes élégantes et sans art, invitent à chaque instant le dessinateur à en enrichir son album. Et soudain, du centre de ce paysage riant et varié, au tournant de l'angle d'une colline peuplée par des myriades de grives, bariolée par des troupeaux paissant à perte de vue, dans les buissons de genièvre, apparaissent : la Babia-Gora, d'un côté ; de l'autre, le château de Sucha, avec ses donjons crénelés, avec ses tours gothiques, et sa mousse des siècles passés.

Un cheval au pas, sculpté en relief au-dessus de la grande porte d'entrée, surmonté d'une couronne de marquis, annonce au voyageur que le château fut bâti par un Myszkowski, et reste dans la possession de la puissante famille de Wielopolski (1).

J'ai vu beaucoup de châteaux d'anciens barons, aux bords du Rhin et du Danube. Ils conservent jusque dans leurs débris quelque chose de fier et d'imposant. Elevés pour la plupart sur des rochers saillans, ils semblent dominer la contrée. Ce sont des maîtres sévères qui surveillent leurs vassaux. Le château de Sucha est un père âgé, entouré de sa nombreuse famille. Tout fort qu'il soit, avec ses murailles épaisses, il est au niveau des chaumières qu'il semble protéger par sa présence : c'est Henri IV jouant au milieu de ses enfans.

Tout est bonheur dans la vallée : et longtemps après que vous l'avez quittée ; — que, d'une hauteur, où il vous a fallu mettre des heures à grimper, vous vous trouvez en face de ces géans de granit, dont les flancs couverts de brouillard vous présentent l'image du chaos ; — que planant au-dessus de cette mer de nuages qui vous sépare du globe, et semble dans sa masse vaporeuse conserver le néant primitif ; — qu'entouré d'abîmes, au fond desquels on n'ose plonger le regard, vous voyez surgir, du sein d'une teinte rougeâtre et mystérieuse, des rochers suspendus en l'air ; — que, témoin de diverses phénomènes de lumière ; au bruit de cataractes ; à l'aspect de ces masses informes ; à l'absence d'un objet animé, vous rêvez le moment de la création des mondes.... alors, vous soupirez encore après la vallée de Sucha, et son image riante vient rafraîchir vos sens, accablés de ces émotions profondes.

Si le château de Sucha me plaisait avant ma visite aux Tatry, à mon retour je l'ai salué avec amour. Je me suis retrouvé au milieu des hommes et des souvenirs, parmi lesquels il y avait une gloire et des jours fortunés à récapituler.

Le château est de forme carrée, avec une vaste cour intérieure, fermée par une grande porte cintrée, et la herse obligée. Monument mélancolique, mais touchant de notre durée, — de nos projets, — de nos succès ! — Sans qu'il tombe en ruines, le silence y règne aujourd'hui comme dans le château de Morven. Le vent et la pluie n'y pénètrent pas à travers des fenêtres sans vitres, criant sur leurs gonds rouillés ; mais une imagination tant soit peu ossianique pourrait bien y reconnaître, dans les sons mystérieux de la nuit, les voix de ceux qui autrefois l'animaient par leur présence, et qui, traduits sur la toile, décorent maintenant ses murailles ! Combien de fois les dalles de cette cour n'ontelles pas retenti sous les pas guerriers des hommes armés pour la défense de leur pays, qui dorment maintenant dans leurs cercueils de plomb !

Un antique vivant, une espèce d'algue du château, qui naquit, vécut, et parvint, à l'ombre de ses murailles, jusqu'à cet âge où l'on ne vit que de souvenirs ; le brave André, ancien intendant de la maison, nous raconta bien des choses *arrivées presque sous ses yeux*, et même de celles qu'il avait vues *de ses propres yeux*. Cet honnête vétéran, qui, pendant son interminable carrière, n'a jamais, en idée seulement, franchi l'enceinte du château, s'est tellement identifié avec ce qui l'entoure, qu'il est presque devenu lui-même partie inhérente de cet édifice traditionnel. Par-

(1) Les nobles de l'ancienne Pologne étaient trop fiers de leur noblesse pour la déparer par des titres d'emprunt de barons, comtes, etc. Il existait bien quelques familles de princes, descendants des anciens souverains de petites principautés ; mais depuis que ces principautés, et cela date d'une époque très-reculée, furent incorporées dans les provinces polonaises, tout ce qui resta aux héritiers de ces petits souverains fut leurs titres de princes, sans aucune prérogative quelconque. — Dans des temps plus rapprochés de notre époque, des étrangers, en s'établissant en Pologne, y apportèrent des titres dont ils jouissaient dans leurs pays. C'est ainsi que Louis de Gonzague, arrivé à la suite de la reine Bona de Sforce, épouse de Sigismond-Jagellon, sollicita et obtint de la diète et du roi la confirmation de ses titres de marquis. On érigea même en sa faveur, à l'instigation de la reine, le seul marquisat qui eût jamais existé dans le pays, le marquisat de Pinczow. Mais il fut obligé de changer son nom de Gonzague contre celui de Myszkowski. A l'extinction des descendans mâles de cette famille, on accorda les mêmes titres à Wielopolski, qui épousa la fille du dernier marquis.

A l'exemple des étrangers, et principalement sous le règne de deux électeurs de Saxe, et sous celui de Poniatowski, quelques familles polonaises obtinrent, sur la recommandation de la diète et du roi, les titres de princes et de comtes de l'empire romain, mais simplement des titres honoraires, si honneur en fut.

courant depuis plus de trois quarts d'un siècle ces anciens salons, aux meubles immobiles, qu'une puissance occulte semble avoir condamnés à rester éternellement en place; — étudiant depuis tant d'années les physionomies des générations passées, il s'est fait tellement aux idées, aux croyances, aux opinions d'autrefois, que l'entendre parler, c'était écouter les ombres d'autrefois, attestant l'histoire des jours passés. Après avoir longtemps éludé de satisfaire ma curiosité, il finit cependant par céder aux sollicitations des maîtres actuels, en m'initiant aux mystères du château.

C'est une cachette qu'il m'y fit voir; mais une cachette si bien masquée, que, prévenu comme je l'étais de son existence, il m'aurait été impossible de la découvrir; bien qu'elle soit assez vaste pour avoir donné asile à beaucoup d'hommes à la fois. — Voici ce que nous dit André à ce sujet.

« Cet endroit, Messieurs, qui, à vrai dire, » ne devrait jamais être connu que du maître et » de l'intendant de la maison, a, de mon vivant, » servi à déjouer la vengeance de ces barbares » que tout bon Polonais aura toujours en exécration. Vous devinez que je parle des Moskovites. Vous n'étiez pas encore au monde » à cette époque; vous n'êtes pas cependant » sans savoir comment se fit l'élection de Poniatowski, comment Catherine, après avoir » assis son favori sur le trône de Pologne, la » traita en pays conquis, comment elle fit enlever du sein de la capitale les nobles sénateurs Soltyk, l'évêque Zaluski, Rzewuski » et autres, pour les faire traîner en Sibérie. » En suite de quoi les bons patriotes se confédérèrent. Mais, comme les Moskovites occupaient toutes les provinces, et parcouraient » le pays en tous sens, il ne pouvait y avoir » que des confédérations partielles; de sorte » qu'il y en eut en Podolie, à Krakovie, dans la » grande Pologne. Mais, comme cela arrive » bien souvent, ce n'est pas la bonne cause qui » triompha. Il y avait déjà quelques années que » ces victimes du dévouement prodiguaient leur » sang et leur fortune, sans se lasser de leurs » sacrifices héroïques; toujours en petit nombre » et toujours traqués comme des bêtes sauvages par des brigands mercenaires, qui ravageaient le pays et se souillaient de tous les » crimes, ces généreux fils de la Pologne combattaient, se dispersaient, se ralliaient de » nouveau et ne perdaient jamais l'espérance de » délivrer leur pays du joug sous lequel on cherchait à le courber. Cependant Drevitsch, Kretchetnikoff, Souvaroff, surpassaient en cruautés » leurs féroces ancêtres eux-mêmes. Sur le » plus léger soupçon de connivence, ils éventraient les femmes enceintes, crucifiaient les » maris, rôtissaient les enfans.... La langue se » refuse à redire leurs atrocités. Et cependant » ce n'est pas encore le tout. L'infâme Catherine » soudoya d'autres scélérats; elle envoya des » prêtres grecs, qui, abusant du titre de religion, prêchaient le meurtre et le pillage. » L'Ukraine, qu'ils cherchaient à fanatiser, fut » inondée de sang. Dans la seule ville de Human, » on égorgea cinquante mille personnes de tout » sexe et de tout âge, qui s'y étaient réfugiées, » fuyant le couteau des assassins.

» Malgré tout, ils ne pouvaient venir à bout » des confédérés. Ils disparaissaient et reparaissaient tour à tour. Ceux de Podolie, ne pouvant plus tenir contre les hordes qui les assaillirent, se réfugièrent en Moldavie; de là, » ils passèrent à Epériès en Hongrie; de là à » Teschen. Quel est le Polonais qui ne bénit pas » la mémoire de Kasimir Pulaski? — Ce héros » ranimait l'espérance de ses compagnons de » misère. Lui et ses frères étaient toujours aux » aguets pour tomber sur les Moskovites au moment où ils s'y attendaient le moins, et ne se » retiraient jamais sans laisser un bon souvenir » à ces barbares. Quatre ans s'étaient écoulés de » la sorte, quand l'infernal Souvaroff vint les attaquer jusque dans nos montagnes.

» Pulaski concentre ses forces à Biala. La » défense de Lançkorona fut confiée aux soins du » général Dumouriez. C'était un Français, et ils » étaient plusieurs dans les rangs des confédérés; car les âmes généreuses sympathisent » dans toutes les parties du globe. Souvaroff les » cerna de près. Je me le rappelle comme si » c'était d'hier; faute de pouvoir les secourir, » nous demandions à Dieu de leur prêter son assistance : lorsqu'un jour, c'était, si je ne me » trompe, au mois de juillet, je vis arriver un » mendiant qui demanda à parler au marquis. Je me » doutais d'abord qu'il y avait quelque mystère là-dessous. Le marquis s'entretint longtemps avec » lui. Et savez-vous qui était le mendiant? C'était » Pulaski en personne. Dès qu'il fut parti, le » maître me fit appeler. Je n'étais pas encore intendant du château; mais le feu marquis avait » toute confiance en moi, et, bien que je fusse

» jeune, il me disait des choses dont il n'aurait pas » soufflé un mot devant un autre. Il me dit donc : » André, tiens, voici la clef de l'endroit que tu » connais, il faut y apporter des vivres et des se- » cours pour les blessés : avant peu, nous aurons » peut-être du monde à y loger ; mais surtout, de » la prudence ! Ce fut comme il le voulut, et » la nuit après, nous reçûmes le premier con- » voi de blessés, qui bientôt fut suivi d'au- » tres... Plusieurs y rendirent le dernier soupir. » Nous les enveloppâmes dans leurs manteaux, » nous creusâmes la terre en silence et de nuit, » et les déposâmes là avec leur gloire; aucun prê- » tre ne bénit le lieu de leur sépulture, pas de » prières sur leur tombeau ; mais nos larmes fu- » rent sincères, et Dieu les aura exaucées. » Plusieurs fois la maison fut remplie de ces » cannibales qui ne respectaient pas plus les » châteaux que les chaumières ; mais nos blessés » étaient trop bien cachés pour qu'ils pussent » les découvrir; et dès qu'ils se sentaient un peu » rétablis, ils ramassaient leur forces, revenaient » au camp et tâchaient, avec l'aide de Dieu, de » détruire les bandes de brigands, ou bien ils trou- » vaient une mort glorieuse en combattant pour » leurs droits les plus sacrés. »

L'importance attachée par André à tenir la cachette ignorée se trouvait ainsi, à ses yeux au moins, justifiée par les événemens. Lui-même n'en parlait jamais, et jamais il ne lui arriva, en présence même des initiés, de la désigner autrement qu'en termes généraux et qui ne pouvaient en aucune manière en trahir le secret. Mais son zèle ne se bornait pas seulement à ce réduit privilégié, il s'étendait sur toutes les parties du château ; et c'est vraiment chose intéressante que d'y retrouver, comme dans les fouilles de Pompeïa, toute la vie domestique de ceux qui nous ont précédés de quelques siècles. Cet agenda des mœurs et des habitudes d'autrefois, présentant dans son ensemble un siècle ressuscité, parle bien plus haut à mon imagination que les recherches isolées et les raisonnemens à perte de vue des antiquaires les plus érudits. Mais entrez maintenant dans une de nos anciennes églises ! contemplez ces voûtes couvertes de la poussière des siècles !... Les souvenirs s'y éveillent en foule. Ce n'est pas seulement le sentiment sublime, mais abstrait, de la religion ; c'est un panorama de l'histoire; c'est toute la chaîne des événemens ; ce sont des générations entières qui s'y déroulent à vos regards. Telles furent les impressions que m'ont fait naître les vastes et antiques appartemens du château de Sucha avec tout ce qu'ils renferment. Et moi, pénétré d'un sentiment de piété, je n'osais pas toucher à ces reliques du passé : c'est une broderie à l'aiguille d'une trisaïeule de la princesse, qui à son tour dotera le château;... c'est une table en marqueterie ; dessus, quelques flacons en argent ciselé; quelques articles de toilette, d'un travail antique et prétentieux; là, des Heures sur un prie-Dieu; ici, une lettre commencée, et la plume et l'encrier... immobiles, comme les a laissés celle qui seule avait le droit d'y toucher... La pendule qui marque la même heure depuis des années... comme si le temps se fût arrêté là !... Tous ces objets si fragiles, si peu durables, survivant aux générations qui les ont consacrés par leur présence, vous plongent dans une rêverie mélancolique, et font vibrer les sentimens de ceux qui disparurent à jamais. — Que de pensées commencées jadis... qui resteront inachevées!... Que de soupirs... qui ne seront compris par personne !... Et qui comptera ces joies qui, pareilles au ver luisant, ont brillé pendant un soir du printemps, et puis sont tombées dans la profonde nuit de l'oubli !

A l'un des angles du château, se trouve la chapelle. Dirai-je l'émotion excitée par la vue de l'ancienne piété, témoin de l'ancienne gloire, en face des malheurs et des crimes qui ravagent notre belle patrie ? L'étranger aura bientôt proscrit jusqu'au nom de la Pologne, mais rien ne saurait ôter les souvenirs de son ancienne splendeur, car il existe des sentimens traditionnels indestructibles comme les sentimens de piété dans un cœur rempli de foi... L'image de la Vierge décore la chapelle. La Vierge Marie fut reine de Pologne. Aussi, toutes les fois qu'on armait contre les Tatars, qui mettaient à feu et à sang les plaines de l'Ukraine et de Podolie, la Vierge décorait le drapeau national.

Sur ce fauteuil reposait peut-être un vieillard, dont les doigts parcouraient les grains d'un rosaire pour marquer les prières qu'il avait fait vœu de réciter. Aussi, que de fois la main du Seigneur ne l'a-t-elle pas conduit hors du danger ! que de fois n'a-t-elle pas béni ses projets ! car la religion dominait les sentimens énergiques de nos ancêtres; c'était une religion toute de conviction, toute de foi, qui fait des martyrs et des heureux.

Un Wolhynien.

MUSIQUE, DANSES.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LA MUSIQUE RELIGIEUSE ET POPULAIRE ET SUR LES DANSES EN POLOGNE.

(*Suite. Voy. page* 329.)

Quel pouvoir inconnu jusqu'au fond de mon cœur
Vient porter par degrés le calme et le bonheur?
Mon esprit transporté, qu'entraîne l'harmonie,
Se perd dans les douceurs de la mélancolie.
De la nature entière, ô lien enchanteur!
Du bonheur éternel, céleste avant-coureur,
Musique! n'es-tu pas du cœur le doux langage?
Ah! s'il en est ainsi, qu'il est beau ton partage!
Qui mieux ravirait l'âme au trône du Seigneur?
Qui mieux que toi pourrait enflammer la valeur?
Irrésistibles sons! vous avez la puissance
De charmer les ennuis, d'adoucir la souffrance.
Celui qui vous entend sans être ému, charmé,
N'a jamais rien souffert, n'a jamais rien aimé!...

AMÉLIE OGINSKA, *à Zaleste en* 1822.

La religion est une source inspiratrice pour les artistes; elle a donné à la peinture la vérité dans l'expression, la puissance dans le coloris, le sublime dans l'art: elle a produit des chefs-d'œuvre, quand les sujets profanes approchaient à peine d'une perfection matérielle. Toutes les observations qui s'appliquent à la peinture s'appliquent à la musique; les grandes idées ont pris leur développement dans la musique sacrée: ce genre sévère et pompeux, profond et mélancolique, pénètre l'âme et a souvent révélé à l'artiste, qui s'ignorait lui-même, son génie et sa vocation.

Les premiers chrétiens se réunissaient dans des souterrains pour chanter la gloire du Seigneur, et à des hymnes d'enthousiasme se mêlaient les prières des martyrs agonisans; la douleur et l'espérance imprimaient à la liturgie ecclésiastique ce cachet d'inspiration qu'on retrouve encore dans quelques belles traditions modernes. Quand l'Église catholique adopta l'ancien plain-chant grec, les prêtres romains conservèrent le caractère primitif de la mélodie; cette mélodie était la prière des premiers fidèles, et elle devint, pour ainsi dire, un chaînon entre Dieu et ses créatures. Les modes du plain-chant, reste précieux de l'antiquité grecque, étaient encore purs de tout alliage à cette époque; ils n'offraient pas ce mélange barbare d'ornemens que nous trouvons dans le moyen âge. Mais les chrétiens, en transportant l'ancien plain-chant à la prose des livres sacrés, lui ôtèrent son énergie rhythmique; cependant quelques précieux fragmens, recueillis par saint Ambroise, portent encore aujourd'hui le nom qu'il leur a donné. On trouve dans ces fragmens une variété d'expression et une beauté pleine de gravité qui laissent bien loin notre lourde psalmodie, si monotone et si défectueuse.

On a vu dans mon précédent article que l'influence de l'ancienne musique religieuse avait été décisive sur le caractère national en Pologne. De ces hymnes sacrées, de ces pieuses légendes où nos poëtes ont puisé de si belles inspirations, surgit une musique populaire, expression simple et naïve des mœurs de la nation. Les grandes idées, les grands sentimens ont la même source; le

peuple, en se prosternant devant Dieu, chantait la gloire de ses ancêtres, en racontant son bonheur, ses souffrances; il créa la musique populaire, musique naïve et tendre, guerrière et mélancolique, souvent ardente, passionnée et toujours pleine de charme; car tous les sentimens du cœur humain s'y reproduisent avec vérité. Cette musique du peuple, inventée par le peuple, forme à elle seule tous les élémens de la civilisation, à elle appartiennent les émotions, la vie... On peut la comparer à une riche vallée de l'Ukraine, humide de rosée et riante par sa verdure, où tous les dons de la nature brillent d'éclat et de fraîcheur. La musique polonaise est une éloquente histoire de la nation; des images gracieuses, de graves enseignemens, tout se retrouve dans ces mélodies créées par un peuple dont la destinée n'est point encore accomplie. Dans tout nous devons rechercher la cause de ses malheurs et de sa grandeur passée, afin de secouer la poussière qui couvre encore le moment de sa régénération.

Le peuple polonais, en général, est toujours prêt à chanter, il a cela de commun avec toute la grande famille slave. L'homme du peuple accompagne ses travaux rustiques de joyeux refrains; tout pénétré de son sujet, il chante souvent d'inspiration, et son imagination s'échauffe en proportion de sa gaieté : c'est là l'origine de ses nombreuses krakowiaks qui se répandent ensuite dans toute la Pologne. Les airs des krakowiaks sont vifs, animés, et d'une originalité piquante; les paroles sont empreintes de naturel, puisqu'elles sont dues à l'inspiration du moment, et renferment l'expression vraie de la poésie nationale. Plus tard, nous donnerons une description plus complète et plus détaillée de tous les airs des krakowiaks et de la manière dont on les danse aujourd'hui; revenons un instant encore sur la *polonaise*.

Nos lecteurs connaissent déjà trois genres bien distincts de la polonaise; tous les trois en effet portent un cachet particulier : dans les deux premiers on distingue la couleur nationale, on la distingue pure, sans mélange aucun; dans le troisième genre, qu'on pourrait appeler celui d'Oginski, la coupe et les tours harmoniques sont les mêmes, mais la partie mélodieuse, celle qui donne l'expression et le sentiment, se ressent un peu de la musique italienne. Il est à remarquer que les *polonaises* du XVIIe et du XVIIIe siècle sont plus bruyantes, plus allègres que celles qui appartiennent à notre époque. On en trouve la cause dans la disposition des esprits. Le début des anciennes polonaises était majestueux, d'un mouvement large; les compositeurs modernes, en conservant l'usage des fanfares avant le motif principal, ont suivi l'ancienne forme. Les fanfares sont ordinairement écrites pour les trompettes et les timbales; les coups de timbales détachés sur le premier ou le second temps de la mesure préparent bien l'entrée du motif. Les *polonaises* plus rapprochées de l'époque de la décadence ont plus de chant et moins d'affectation; une teinte de mélancolie se répand dans les tours mélodiques; elles ont et plus de suavité et plus d'abandon. Les formules scolastiques sont employées avec discernement, et ne choquent plus les oreilles délicates; les détails et l'ensemble se rapprochent plus du goût dominant. On doit le dire à la louange de la nation, tout ce qui ne porte pas une couleur locale bien franche, bien prononcée, ne trouve point d'admirateurs parmi les Polonais. Le réveil de la Pologne a jeté dans les arts, dans la littérature, partout, la religion de la patrie; aussi nos airs nationaux sont devenus un patrimoine sacré qui doit être fidèlement gardé et transmis pur de toute souillure à ceux qui viendront après nous.

La *polonaise*, par son ancienneté, son rhythme et son caractère primitif, occupera toujours la première place parmi les airs nationaux polonais; viennent ensuite les mazureks, que l'on connaît déjà dans toute l'Europe; puis les krakowiaks, les dumki ou rêveries des provinces méridionales; et ces ballades si fécondes en inspirations poétiques, et ces airs de Podlaquie qui portent un caractère rhythmique si original, et les airs kosaks, vifs, dansans et si piquans avec leur accompagnement de téorbe, instrument sur lequel excellait jadis la célèbre Ninon de Lenclos; enfin les chants des Czumaks, corporation ambulante, dont le commerce consiste à alimenter les provinces russiennes de sel et de morue. Je vais parler d'abord de la *mazurek*, parce qu'elle suit naturellement la *polonaise*.

MAZUR OU MAZUREK

L'origine de ce nom vient de la Mazovie, une des plus anciennes provinces de la Pologne. La Mazovie était autrefois duché et apanage de la famille des Piasts; elle fut réunie par la suite à la couronne, puis enfin érigée en palatinat. *Mazur* veut

dire *Mazovien* ou habitant de la Mazovie, et *mazurek*, qui est un diminutif du nom, est très-gracieux dans la langue polonaise. On appelle *mazurek* les airs de ce pays, mais il est présumable que ce genre de musique est plus ancien que sa dénomination ; toujours est-il que ce nom, si doux pour une oreille polonaise, est le seul véritable, et qu'on commet une faute en le changeant en France contre celui de *mazurkas*... Sous le rapport du rhythme, la mazurek est évidemment la sœur cadette de la polonaise, mais en miniature; son allure est plus vive et plus animée, son mouvement varie, tout dans ce genre est capricieux : fantaisie, abandon, il a toutes les qualités qui manquent à la polonaise. Les anciennes mazureks n'avaient qu'une seule reprise, on la jouait d'un bout à l'autre; plus tard, on y a ajouté deux ou quatre mesures pour refrain. Dans quelques mazureks la phrase était composée de trois mesures, puis trois autres mesures répondaient à la première phrase; venait ensuite la seconde reprise ou refrain, comme on le trouve dans le chant qui a pour titre : *la Caille*.

Le climat, et, plus encore, les événemens politiques, ont sans doute une puissante influence sur la musique d'une nation : une partie de la Pologne a des chants gais, et l'autre a des chants pleins de mélancolie; les premiers sont répandus dans les provinces fertiles, comme les environs de Krakovie, de Grodzisko, de Poznanie, de Gnèzne jusqu'à Warsovie, et de là, par le palatinat de Sandomir, jusqu'à Krakovie; les autres sont répandus depuis Lublin jusqu'à Léopol, Wolhynie, Podolie, Ukraine et jusqu'au delà du Dnieper. Toutes les mazureks de ces dernières provinces sont moitié en majeur, moitié en mineur, et dans beaucoup de villages, en Kulavie et en Podlaquie, par exemple, elles sont toutes dans le mode mineur. Le ton mineur, si propre à exprimer la mélancolie, s'adapte quelquefois à des paroles pleines de verve et de gaieté, cela dépend du rhythme et du mouvement; il semble, dans ces sortes de productions, que l'âme ait composé la musique, et que l'esprit ait composé les paroles. Les chants de chaque contrée ont un caractère qui leur est propre; la Podlaquie possède dans ses airs originaux de riches trésors, où les compositeurs polonais pourront s'inspirer; mais il faut qu'ils soient guidés autant par le goût que par l'imagination; il faut qu'ils séparent l'ivraie du bon grain. *Ars longa, vita brevis*.

La mazurek, sous le rapport des effets moraux, est capable de remuer l'âme fortement; sa mélodie éveille l'amour de la patrie; son rhythme guerrier excite au plus haut degré les sentimens ardens de la jeunesse; en entendant ce chant national, toute la Pologne s'est levée en masse. On a vu des batteries formidables enlevées au refrain du chant de Dombrowski, et ce chant admirable, si inspirateur pour les enfans de la Pologne, portait la terreur dans les rangs de l'ennemi; toutes ces merveilles, tous ces sublimes miracles de patriotisme se sont vus de nos jours, dans un pays qui ne possède ni des Orphées, ni des Amphions, ni ville aux cent portes, mais où ces seuls mots :

« *Non, non, tu ne périras pas!*
O Pologne chérie! »

font battre tous les cœurs et armer tous les bras, et cette vieille terre qui couvre tant de héros, ce pays témoin de si glorieux malheurs fut encore une fois rappelé à la vie ; l'aigle blanc secoua son plumage d'argent; les ombres de nos pères tressaillirent du fond de leurs tombeaux, et un silence de mort succéda tout à coup, mais pour quelque temps seulement, à l'harmonie qui vibrait encore au cœur...

La mazurek se prête admirablement à l'expression des sentimens doux et tendres; elle est tantôt gracieuse, tantôt mélancolique, tantôt vive et enjouée, et toujours pleine de charme par sa mélodie fraîche et accentuée; elle est la compagne de la vie intime, où elle peint les objets extérieurs avec cette grâce qui la caractérise. C'est par elle que le laboureur exprime sa douce sérénité, que le proscrit peint l'espoir de sa délivrance, que la jeune fille pleure ses amours et ses regrets, et la fiancée son bonheur et ses espérances. Cette mélodie reflète fidèlement tous les sentimens du cœur.

La mazurek, sous le rapport de l'esthétique, mérite aussi l'attention des connaisseurs; on y trouve de l'invention et des effets de rhythme très-originaux. La variété des modulations et la richesse d'harmonie y sont remarquables; le mouvement qui lui est propre est difficile à rendre surtout pour les étrangers; le second temps de la mesure doit être marqué et accentué légèrement; quelquefois même on le prolonge un peu en glissant sur le troisième temps. Les ports de voix abondent dans les mazureks d'expression, et il y a un certain laisser-aller tout de grâce qui ajoute beaucoup à l'originalité piquante du mouvement rhythmique. On ne doit jamais lier le premier et le second temps en une seule note :

un chant fortement conçu et énergique est le meilleur pour les mazureks dansantes.

La mazurek est l'air favori des Polonais, comme danse et comme chant; elle fait les délices des salons et des chaumières. Si la krakowiak est plus répandue parmi le peuple et chez les montagnards, la mazurek appartient à la nation tout entière; le monde élégant de la Pologne en a fait sa danse de prédilection, car elle a toute la grâce de la bonne compagnie et peut rivaliser avec les danses les plus élégantes de l'Europe. Cependant la difficulté de saisir le vrai caractère national s'oppose encore à sa naturalisation plus universelle dans le reste de l'Europe. Plus d'une fois la mode, avec ses ailes de papillon, a essayé de la transporter dans la société fashionable de Paris, de Londres, de Florence; mais le nombre des cavaliers qui savent bien la danser est trop restreint pour qu'elle puisse se répandre dans tous les bals.

On distingue plusieurs espèces de mazureks, dont chacune a sa couleur locale; les plus caractéristiques sont:

Mazurek de la Grande-Pologne (Wielkopolanin);
Mazurek de la Podlaquie (Podlaski);
Mazurek de la Kuïavie (Kujawiak);
Mazurek de Lublin (Lubelski).

Viennent ensuite celles qui portent l'empreinte de la nationalité et qui remuaient si puissamment les sympathies populaires; tout ce qu'il y a de bon, de généreux, d'élevé dans un cœur d'homme, se réfléchit dans ces petits poëmes:

Mazureks de noces. . . . . { Chmiel. Przepioreczka Oj, dana, dana!

Mazureks villageoises. . { Stach. Chlopek. Gdy w cystém polu!

Mazureks historiques, guerrières et politiques. . . { Dombrowski. Oj, biada nam. Chlopicki. Polak nie sluga. Trzeciego Maja.

Mazureks pour danser. . { Staropolski. Narodowy. Obertas.

Avant que l'air de la mazurek fût connu, les anciens Polonais avaient des chants spéciaux pour les cérémonies religieuses; les annales polonaises font mention de chants différens pour les circonstances qui appartiennent à la vie intérieure. On doit regretter que la musique de ces chants ne soit pas parvenue jusqu'à nous. Le nombre des solennités anciennes et la manière dont on les célébrait alors témoignent en faveur de l'imagination polonaise. Au moyen âge, plusieurs époques mémorables, plusieurs fêtes nationales ont été poétisées par le génie spiritualiste des Polonais. Le peuple mêlait les croyances religieuses aux anciennes fêtes païennes, mais en conservant toujours ce sentiment de convenance et cette dignité qui appartiennent au caractère chevaleresque de la nation.

Par la suite, les progrès de la civilisation effacèrent ces institutions qui avaient une physionomie particulière et distinctive des autres peuples; la chaîne des traditions fabuleuses fut rompue, et ces scènes si animées, ces restes de la superstition païenne disparurent entièrement. Cette superstition se manifestait quelquefois comme un rêve terrible, et prenait naissance dans diverses parties de la Pologne; le monde poétique, le monde merveilleux engendrèrent ces productions fantastiques; tantôt c'était une jeune fille qui parcourait les champs et les villages avec un voile ensanglanté, triste présage d'un événement malheureux; tantôt c'était un spectre livide qui touchait ses victimes d'une main ardente ou glacée. Quelquefois l'imagination du peuple, imagination crédule et merveilleuse, croyait entendre dans l'air des cris déchirans ou le branle des cloches, ou des chœurs d'anges d'une harmonie délicieuse. Nos poëtes se sont servis des traditions fabuleuses et poétiques de la Samogitie et de la Litvanie.

Entre toutes ces légendes qui ont traversé les siècles, nous citerons celle du diable de Lenczyça, *Boruta*. Ce diable n'était pas aussi méchant qu'on aurait pu le croire, mais en revanche il était d'une adresse extrême; lui ne s'affublait pas, comme les apparitions et les spectres communs, d'un linceul blanc, il portait tout bonnement un habit à l'allemande. A l'instar de l'Allemagne, la Pologne a eu son Faust, le fameux Twardowski, personnage mystique qui était vendu au démon. On cite aussi à Wielun le sorcier Widoradzki qui répandait la terreur dans toute la contrée.

Avec les cérémonies allégoriques du moyen âge, les chants païens et les chants historiques de la renaissance sont tombés dans l'oubli. L'usage des festins sur les tombeaux, usage qui appartenait aux anciens Slaves, a été longtemps suivi en Litvanie. Ces banquets des morts, appelés *stypy*, *dziady*, donnaient lieu à des sorcelleries grossières, mais on leur doit aussi

quelques chants populaires, et ils caractérisent bien cette époque de la transformation sociale.

Avant l'introduction du christianisme en Samogitie et en Prusse, la poésie héroïque était très-estimée par les Litvaniens. Les waïdelotes, prêtres païens, espèce de bardes du pays, chantaient les exploits des héros dans les grandes solennités. Les chevaliers Teutoniques s'étant emparés d'une partie de la Litvanie, proscrirent les wadelotes à cause de leurs chants nationaux. Cependant à la fête du Bouc (Kozla), qui se célébrait en automne, on entendait des chants historiques sur les anciens kniaz litvaniens, mais le peuple n'était admis que dans quelques fêtes particulières. L'historien Simon Grunau raconte qu'un jour s'étant trouvé par hasard à une de ces fêtes, il n'obtint la permission d'y assister qu'après avoir prêté serment de ne rien divulguer de ce qu'il entendrait. La fête commença par un sacrifice, après quoi un vieux waïdelote vint chanter l'histoire des héros litvaniens. Simon Grunau, qui savait très-bien le litvanien, ajoute qu'il n'avait jamais rien entendu d'aussi beau, et que le langage lui avait paru très-pur.

Le goût des Polonais pour les festins date de loin ; leur usage de célébrer par des fêtes joyeuses tous les événemens de la vie prouvent jusqu'à l'évidence que la musique et la danse étaient cultivées chez eux aux époques les plus reculées. Si les événemens heureux étaient marqués par les chants et l'allégresse, la mort avait aussi ses fêtes plus graves et plus solennelles. Sur le tombeau à peine fermé de leurs pères, les Polonais se réunissaient pour raconter leurs vertus, et, inspirés par ce moment fatal où la paupière de l'homme va se fermer pour jamais, ils entonnaient le chant de mort, dernière expression poétique de ces liens si doux qui attachent à la vie.

Les guerres continuelles que la Pologne eut à soutenir pendant les trois derniers siècles n'ont pas permis de recueillir les matériaux pour faire une histoire complète de la musique populaire. Ces matériaux épars seront peut-être un jour réunis par quelques jeunes musiciens studieux et persévérans ; cette œuvre difficile et importante sera accomplie, je n'en doute pas. Il existe déjà des ouvrages remarquables sur la poésie nationale ; son inséparable sœur, la musique, ne doit pas être oubliée ; son histoire n'est point encore faite ! Hommes de génie, hommes de science, vous avez un champ bien vaste à parcourir encore.

Nous donnons ici une simple analyse des mazureks modernes, et surtout de celles dont l'origine est populaire, sans suivre rigoureusement l'ordre chronologique. On trouvera dans les planches ci-jointes la musique de chacun de ces airs.

La mazurek la plus originale, la plus empreinte d'un caractère particulier est *Chmiel ;* c'est un chant nuptial très-ancien ; les deux reprises sont d'un genre tout opposé. Les paroles de la première sont des allusions adressées à un nouveau marié ; l'expression de ce chant est très-remarquable. La seconde reprise commence tout à coup en *sol* majeur, tandis que le ton de l'air est en *la* mineur · cette transition hardie produit de l'effet. Le sens des paroles est un piquant persiflage sur l'état du nouveau marié. L'harmonie de cet air n'est pas toujours la même ; plusieurs célèbres compositeurs ont essayé d'en faire une de leur façon. Le passage à la médiante dans la première partie est gracieux à l'infini. Lorsque le célèbre Hummel vint à Warsovie, on lui présenta pour thème d'improvisation l'air de *Chmiel,* c'est-à-dire on lui donna le chant sans la basse ; Hummel, comme on le pense, improvisa en grand-maître, mais il ne put jamais trouver la basse véritable. (*Voyez* le nº 1.)

Rien n'exprime mieux le calme, le repos, l'innocence de la vie pastorale que la mazurek en *re* majeur (nº 2) ; sa mélodie facile respire la sérénité ; la seconde reprise conviendrait plutôt à un refrain. Le motif de cette mazurek ressemble beaucoup dans son début à l'air de Freyschutz ; l'expression de cette musique rend bien le bonheur du moissonneur qui pense à sa belle en suivant ses travaux :

La moisson m'appelle,
Et je vais aux champs
Former en javelle
Mes blés jaunissans ;
Puis après le jour,
A mon retour,
J'irai dans la prairie
Cueillir une fleur jolie
Pour parer Marie.

(Traduction de Gustave-Fulgence Olivier.)

Le chant du Laboureur (nº 3) exprime une gaieté douce, le rhythme en est remarquable ; la seconde reprise surtout peint si bien la résignation et le courage des laboureurs polonais ! Ils aiment de toute leur âme cette terre chérie, qu'ils ont si souvent arrosée de leur sang ; dans les jours de danger ils courent les premiers à la défense de la patrie ; ils font des prodiges de valeur, et

après les combats ils reprennent tranquillement leurs travaux rustiques: eux, ils ne pensent point aux récompenses.

La *mazurek Dombrowski*, célèbre par l'enthousiasme qu'elle inspire aux Polonais, et si chère par ses paroles prophétiques :

Non, non, tu ne périras pas,
O Pologne chérie!
Nous ravirons par cent combats
Ta puissance flétrie.

Dombrowski, courons
Et quittant l'Italie,
Bientôt nous reverrons
Notre belle patrie.

est un chant de guerre d'une grande et incontestable beauté. Quelques personnes l'attribuent à Wybicki, mais généralement on croit qu'il appartient à une époque plus ancienne. En 1797, à l'époque de la formation des légions polonaises en Italie, il fut adopté par les troupes. Voici les circonstances qui se rattachent à ce fait : On cherchait une marche guerrière pour les légions commandées par Dombrowski; Joseph Wybicki, un des principaux organisateurs des légions, composa des paroles à la hâte, sur l'ancienne mazurek, ou, comme on dit aussi, sur la musique qu'il fit lui-même, et il les chanta dans une réunion qui eut lieu à Reggio. Les Polonais accueillirent avec acclamation les paroles et la musique; aussitôt le chant national reçut une double consécration, les légions polonaises l'adoptèrent, et les paroles, par leur patriotique expression, se répandirent dans toute la Pologne. La mazurek Dombrowski est le chant de guerre et le chant du peuple; on l'appelle *Jeszcze Polska nie zginela*, symbole mystérieux d'une existence indestructible. L'expression de la musique est à la fois guerrière et religieuse ; l'amour de la gloire et la piété qui espère ont inspiré ce chant, qui sert merveilleusement de marche aux troupes. Quoique sa mesure soit à trois temps, rien n'est plus fait pour animer l'ardeur du soldat. Les deux premières mesures de la deuxième reprise sont d'un beau caractère ; la troisième mesure, avec un accord parfait en *ut*, produit un effet plus éclatant : mais si on suivait rigoureusement les traditions du peuple, cet accord devrait être de la septième dominante sur le *ré* de la basse ; la cinquième mesure de la même reprise est toute de grâce et d'expression, et la fin de l'air répand un baume d'espérance. Cette mazurek, exécutée en chœur bien nourri, est d'un effet pénétrant. En harmonie militaire, il excite toujours dans les troupes les plus vives émotions. Dans la première partie de la troisième mesure, l'accord parfait en *ré* attaqué avec précision sur le second temps est d'un bel effet. Le mouvement de cet air ne doit pas être trop vif, excepté en musique militaire ; les paroles en ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe, et la musique est mise maintenant au nombre des plus beaux chants patriotiques. (*Voir* n° 4.)

Le Trois-Mai est une mazurek moderne, il rappelle une époque chère et glorieuse pour les Polonais. Stanislas Doliwa Starzynski, l'un de nos meilleurs poëtes, né en Podolie, avait fait en 1829 des paroles qui ont inspiré cette charmante musique. Voici le premier couplet :

Frère, viens au bois tranquille,
Viens jouir d'un si beau jour,
Loin du fracas de la ville
Nous chanterons tour à tour.
C'est le mai, le mois de mai,
La prairie est fleurie,
C'est le mai, le mois de mai
Aux champs tout devient plus gai.

(Traduction de Louis Lemaire.)

Parmi les mazureks de danse, il y en a plusieurs d'une originalité piquante; les meilleures sont celles dont le chant est fortement accentué. Sous ce rapport, les mazureks de la Grande-Pologne doivent l'emporter sur toutes les autres : leur rhythme a une allure décidée et pleine d'énergie; celles de la Podlaquie sont généralement écrites dans le ton mineur, leur harmonie a quelque chose de plus pénétrant, et la phrase mélodique est tout originale. Les mazureks de la Kuïavie ont encore une coupe différente, elles ont un mouvement décidé et gracieux ; la première phrase est souvent de trois mesures, l'oreille est frappée tout d'abord par ce rhythme singulier; puis on est séduit par la marche rapide du mouvement. (*Voyez* les n°s 6, 7, 8.) La haute classe a beaucoup perfectionné les figures de la mazurek, mais le peuple la danse encore dans sa simplicité primitive. Le n° 9 est un de ceux que l'on joue dans les bals champêtres; quelquefois un seul violon compose tout l'orchestre, et ses accens rustiques animent toute une bande de jeunes garçons et de jeunes filles; une exécution énergique et des fions qui ne manquent ni de verve ni de goût suppléent aux autres instrumens. La reprise en *la* de cette mazurek peut se chanter aussi : les

hommes commencent après le prélude en *ré*, et les jeunes filles répondent en chœur ou à l'unisson. Cette manière est aussi adoptée dans les krakowiaks.

Comme tous les peuples slaves, la Pologne a un goût très-prononcé pour la danse : la mazurek se danse partout; elle commence ainsi : un premier couple conduit et dirige les figures, et chaque couple les répète. Elle offre quelque ressemblance avec les quadrilles français, abstraction faite des pas et des mouvemens, et il y a bien plus de bizarrerie et de gaieté dans celle-ci. Nous empruntons la description suivante à la plume gracieuse et pleine de charme de Kasimir Brodzinski, poëte et prosateur de premier ordre; il fait un piquant parallèle des deux danses. « En voyant danser la mazurek et la contredanse, on serait tenté de dire qu'une Française cherche à plaire par la danse, et qu'une Polonaise plaît en s'abandonnant à sa gaieté de jeune fille; sa grâce est toute naturelle, l'art n'y a rien ajouté. La taille de la danseuse française nous rappelle les créations idéales de la sculpture grecque, mais la Polonaise rappelle (du moins aux yeux des Polonais) une bergère créée par l'imagination ardente des poëtes; autant la première nous charme, autant la seconde nous attache. Si la danse est de nos jours le triomphe des femmes, la mazurek a réservé aux hommes quelques compensations; un jeune cavalier qui a de la souplesse et de l'élégance dans les formes, peut devenir l'âme et le héros de cette danse.

» Une mise légère est propre à faire ressortir tous les avantages des femmes; quant aux hommes, je ne vois rien de préférable à l'habit d'uniforme polonais. Les mouvemens du corps changent rapidement chez le danseur, qui doit éviter toute affectation, s'abandonner à sa grâce naturelle, et donner un certain laisser-aller aux épaules, qui doivent avoir une pleine liberté et se plier selon l'expression si variée de la mazurek. Le coup de talon du cavalier, l'enthousiasme qui l'anime guident les différens mouvemens de la tête, qui est tantôt levée, tantôt baissée sur la poitrine, ou s'inclinant doucement vers l'épaule; toutes ces poses peignent à l'envi une abondance de joie et de vie. En voyant un couple, en regardant cette jeune fille presque portée sur les bras de son danseur, appuyée sur son épaule, et s'abandonnant à son guide, on croit voir deux êtres ivres de bonheur et s'envolant vers des régions fortunées. La danseuse, avec son vêtement gracieux, son petit pied, touche à peine la terre; elle suit d'abord son premier cavalier, puis, enlevée successivement par les autres, elle revient comme un éclair dans les bras du premier, et présente aux yeux du spectateur enchanté l'image du ravissement et du bonheur. »

Les principales figures de la mazurek sont : *le rond, la grande chaîne, le changement de dames* (odbijanego). Le moulinet, et celle où, le cavalier met un genou en terre, pendant que sa danseuse tourne autour de lui, sont dans le nombre des plus anciennes; une autre où le cavalier danse avec deux dames à la fois, est très-gracieuse. On distingue deux pas principaux, le chassé général, et le pas de tour de mains qui est très-difficile pour les cavaliers français. Il y a dans la mazurek un grand nombre de figures, et on les varie comme dans le cotillon; pour que cette danse soit complète, il faut nécessairement quatre couples; mais quand on dépasse ce nombre, les figures durent trop longtemps.

Il y a toujours une teinte mélancolique dans la mélodie des airs de mazurek chantans et dansans, et ce charme est fort goûté des Polonais. Une mazurek est comme un chagrin d'amour, triste, mais d'une tristesse qui plaît.

KRAKOWIAK.

Les Français passent en général pour le peuple le plus chansonnier du monde. Cet heureux peuple, dit Rousseau, excelle dans l'art de composer des chansons, sinon pour le tour et la mélodie des airs, au moins pour le sel, la grâce et la finesse des paroles. Les Polonais rivalisent en cela avec leurs anciens frères d'armes; la gaieté du peuple des environs de Krakovie égale celle des habitans de la Provence et du Languedoc. La krakowiak est une création spontanée des Polonais; le nombre de ces chansons s'étend à l'infini, et beaucoup sont inspirées par l'amour; cependant il y en a quelques-unes très-satiriques et dont l'esprit a fait tous les frais, puis d'autres qui sont la peinture des mœurs champêtres, puis enfin d'autres qui sont consacrées à la gloire et à la beauté; celles-ci procurent à l'âme de tendres et pénétrantes émotions. La krakowiak, malgré son origine populaire, se chante dans tous les salons polonais, mais c'est qu'en elle est l'expression pure et complète de la poésie nationale; son genre naïf, sa coupe en quatre vers recèlent des sentimens, des images, des pensées; souvent les deux premiers vers semblent

n'avoir point de liaison avec les deux suivans; cependant il y a toujours une allusion cachée ou une plaisanterie d'autant plus piquante qu'elle lance des traits d'une façon détournée. Parmi le grand nombre, qui naissent et meurent chaque jour, quelques-unes sont palpitantes d'intérêt; celles surtout où deux images dissemblables, au premier coup d'œil, s'harmonisent en quelque sorte par une comparaison fine et spirituelle. Le premier vers est ordinairement un tableau de la nature, le second une pensée ou un sentiment qui se rattache plus ou moins à l'inspiration du début. Cette poésie, sans art et si riche d'imagination, est fille de la nature et de la vie patriarcale. En Pologne, l'homme du peuple est toujours gai, quand c'est pour lui qu'il travaille, quand ses peines et ses fatigues profiteront à ses enfans; vif, allègre, heureux en voyant le résultat de ses travaux, il chante, et ses chants expriment les joies de son âme. Les femmes chantent aussi en cultivant la terre, et elles disent que la voix est plus retentissante en plein air; leurs chansons sont presque toujours courtes, elles respirent l'amour, la tendresse, et souvent l'amour du pays : alors ces chants deviennent suaves et pénétrans. Le voyageur, en parcourant la Pologne, entend le soir des rêveries mélodieuses, à notes longues et soutenues, qui frappent délicieusement son oreille. Ces mélodies, sans paroles et si expressives, rappellent le *ranz des vaches;* elles sont moins tristes cependant que les dumki de l'Ukraine. Dans les dumki, c'est le désespoir et la résignation sans espérance.

Les paroles des krakowiaks sont rimées, mais sans une observation bien rigoureuse des règles de la poésie; on y emploie très fréquemment les diminutifs : cet usage est consacré dans la langue polonaise. Les noms propres avec leurs changemens de terminaison, leur abréviation et les diminutifs donnent beaucoup d'élégance à certaines phrases; le peuple s'en sert quand il veut soigner son langage, ou témoigner du respect.

Les krakowiaks dialoguées sont l'interprète des amans; par elles, ils expriment leurs désirs et leurs espérances. En suivant l'ordre primordial, c'est toujours le jeune homme qui commence, sa partie finit à la première reprise, et sa maîtresse lui répond ensuite. Quelquefois ils chantent tous deux ensemble.

Pendant la danse, il arrive que le jeune homme improvise des couplets en l'honneur de sa bien-aimée; mais tout ce qu'il exprime a toujours plus d'esprit que de retenue.

Les krakowiaks des montagnards (Gorale) des environs de Krakovie ont plus de descriptions locales; cette antique capitale pare de ses souvenirs glorieux les chansons du peuple.

Cet attachement pour la nouvelle Sion se retrouve dans toute la Pologne. Krakovie est comme le sanctuaire de tous les grands événemens nationaux, aussi cette ville parle à l'âme et à l'imagination du peuple.
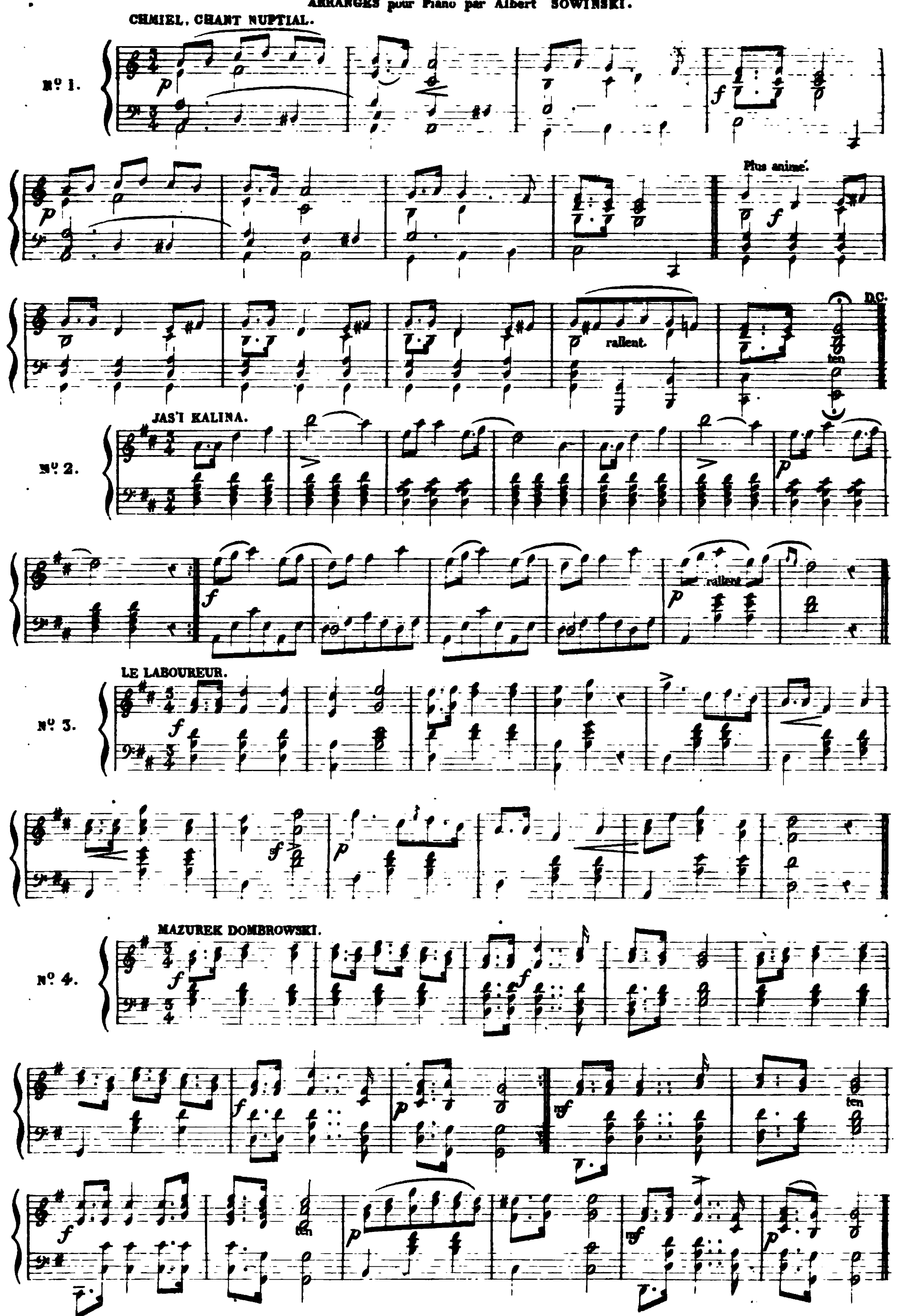
La ville sainte fournit d'inépuisables sujets aux krakowiaks; sa gloire, ses malheurs, son antiquité historique sont retracés dans ces chants. Krakovie est une autre Jérusalem, berceau d'un peuple libre!... Hélas! a-t-elle encore soixante-dix ans à souffrir! mais toujours en gardant la foi qui soutient et l'espérance qui guide.
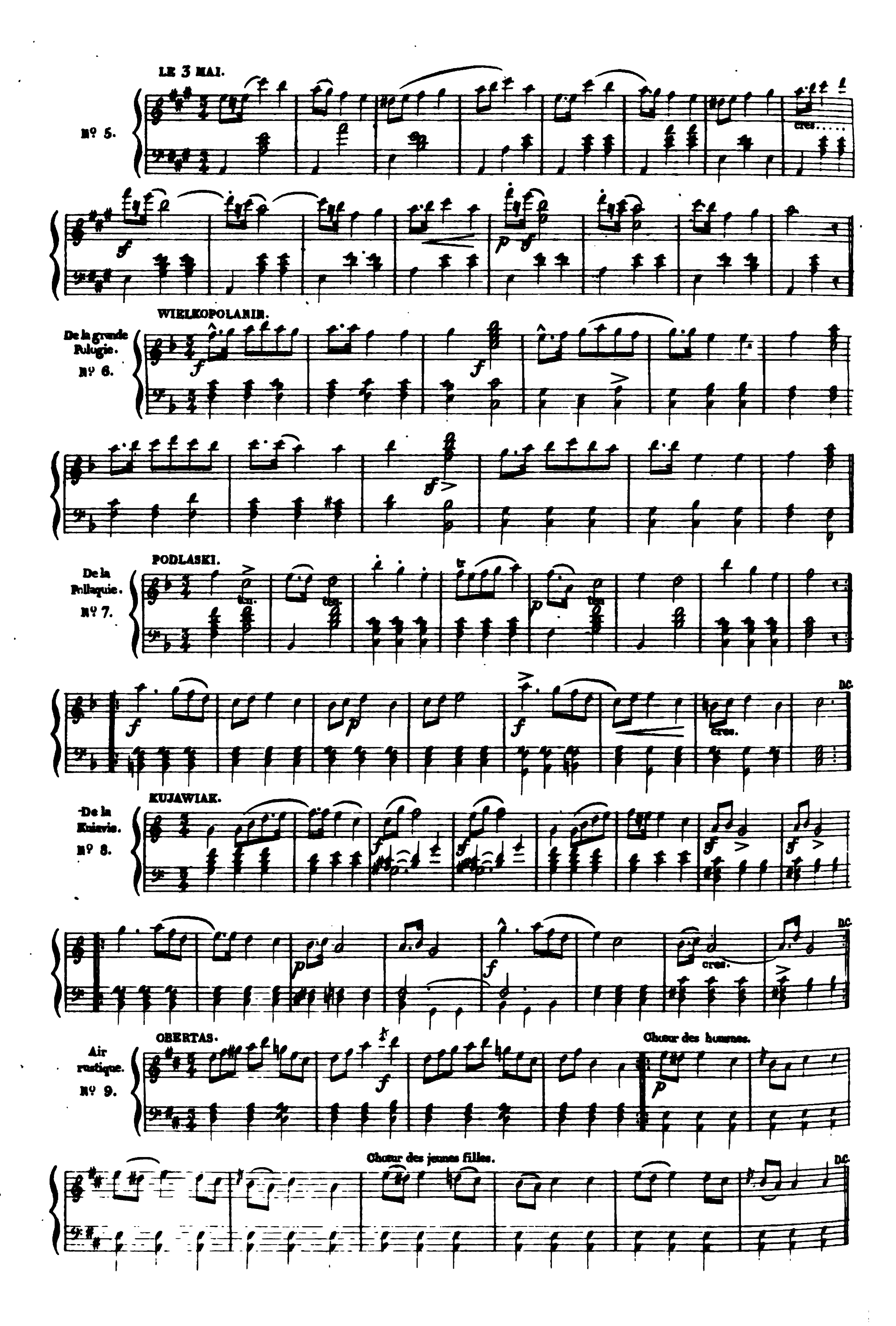
Nous avons déjà dit que les Polonais, comme tous les peuples slaves, aimaient les banquets et les festins; ces joyeuses réunions inspirent la chanson. Les krakowiaks des noces sont quelquefois mélancoliques; toutes les cérémonies qui accompagnent un mariage ont chacune leur chant particulier, un petit nombre d'instrumens exécutent la musique; outre le violon et la basse, il y a un instrument portatif qui a la forme d'une table d'harmonie, en bois de sapin; sa grandeur est moyenne, et sur des cordes de métal le virtuose de campagne frappe avec deux bâtons arrangés pour cet usage; ce qui est remarquable, c'est que la main gauche joue le dessus, et que la main droite frappe seulement les notes de la basse. Cet instrument s'appelle en polonais *cymbaly;* le musicien le porte suspendu à son cou, et pendant les fêtes il le place sur une table devant lui. Nous avons aussi un chalumeau pastoral d'une longueur de 4 pieds; le son en est très-fort, comme on le pense. Les pâtres en tirent des sons bizarres qui semblent sortir d'un souterrain. Son nom en polonais est *ligawka*.

ALBERT SOWINSKI.

AIRS NATIONAUX ET POPULAIRES

ARRANGÉS pour Piano par Albert SOWINSKI.




LE 3 MAI.
Nº 5.
cres.....
WIELKOPOLANIE.
De la grande Pologie.
Nº 6.
PODLASKI.
De la Pollaquie.
Nº 7.
ten.
ten.
ten
cres.
D.C.
KUJAWIAK.
De la Kuiavie.
Nº 8.
cres.
D.C.
OBERTAS.
Air rustique.
Nº 9.
Choeur des hommes.
Choeur des jeunes filles.
D.C.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

DÉLIVRANCE DE VIENNE,

PAR JEAN SOBIESKI, ROI DES POLONAIS.

Les longues guerres que l'Allemagne avait soutenues contre la France l'avaient épuisée: Cependant la grande lutte de l'islamisme contre le monde chrétien ne discontinuait pas, et les Turks, déjà maîtres de la Hongrie, s'apprêtaient à envahir la capitale de l'Empire. Gouvernée par un belliqueux et vaste génie, la Pologne seule pouvait sauver la foi menacée et servir de boulevard à la civilisation européenne. Jean III, à qui les projets ambitieux de la maison d'Autriche auraient pu donner de l'ombrage, repoussait néanmoins les suggestions du cabinet de Versailles.

Le faible Léopold Ier, abandonné des princes de l'Empire, et aux prises avec les insurgés de Tékéli, essaya en vain de prolonger l'armistice: le divan le repoussa. Il ne lui reste qu'une voie de salut; il la saisit, il s'en empare, il implore l'assistance de la Pologne. Son ambassadeur, le comte Wilczek; le nonce du pape, Palavicini, accourent à Krakovie. Tous deux se jettent aux pieds du roi. L'un s'écrie : « Sire! sauvez l'Empire! — Sire! faites plus encore, ajoute l'autre, sauvez la chrétienté! » La position était critique; l'âme généreuse de Sobieski en fut touchée.... Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu. Aussitôt Jean III ouvrit ses trésors; il recrute, rassemble ses troupes, et demande à l'électeur de Brandebourg les seize cents hommes qu'il est obligé de fournir à la république. Informé bientôt, par ses émissaires secrets, de l'état des forces ottomanes et des projets du grand-visir, Sobieski en donne avis à l'empereur. Il l'avertit que Kara-Mustapha se décide à marcher sur Raab, à pousser jusqu'à Vienne. Dans une lettre interceptée, ce premier ministre de la Porte disait à son ami Kara-Méhémet-Pacha : « Nous prendrons cette année Raab et Vienne; celle-ci sera mon partage, j'ajouterai l'autre à ton gouvernement. »

L'empereur Léopold, ne pouvant plus douter des desseins du sultan, donna le commandement de ses armées au prince Charles, duc de Lorraine, et ouvrit la campagne, le 6 mai 1683, par la revue des troupes réunies auprès de Presbourg. Il devait y trouver une armée de soixante-dix mille hommes, y compris quatre mille Polonais sous les ordres de Lubomirski, qui les avait levés à ses frais. Mais il fut étrangement déçu dans ses espérances: l'effectif ne dépassait pas quarante-trois mille hommes, attendu les principes vicieux des institutions militaires et l'éparpillement des troupes, dont une partie était encore en cantonnement aux bords du Rhin. C'était à peine de quoi fournir aux garnisons qu'exigeaient les places nombreuses de la Hongrie.

Kara-Mustapha passa aussi la revue de l'armée musulmane. Depuis Mahomet II et Soliman Ier, elle n'avait jamais été plus brillante ni plus nombreuse; on l'évaluait à deux cent quatre-vingt mille combattans, suivis de plus de trois cents bouches à feu. Mahomet IV était présent; ce prince remit dans les mains du grand-visir l'étendart du Prophète, comme symbole de sa puissance souveraine. Le khan des Tatars, Sélim Gieray; le prince Ducay de Moldavie; l'hospodar de Walaquie, Sirvan Cantacuzène; le prince de Transylvanie, Michel Apaffi, et le comte Eméric Tékéli, chef des insurgés hongrois, se rendaient tous de leur côté au rendez-vous général, qui fut donné au pont d'Eszek, entre Bude et Belgrade.

L'intrépide Kara-Mustapha fut fidèle au plan de campagne qu'il s'était fait; il évitait ou dépassait les forteresses, et marchait directement sur Vienne. Le duc de Lorraine, en suivant les ordres du cabinet aulique, investit à la fois Neuhausel et Gran. Pour laisser dans les places de Raab et Comorn une garnison capable d'arrêter au moins quelque temps les Turks, il y détacha douze mille hommes. Cette division de l'armée faillit être des plus funestes. Le khan des Tatars, qui traversa la Raabnitz, coupait sa ligne

de retraite; il ne restait à Charles qu'à se jeter avec son infanterie dans l'île de Schutt, et de se porter à marches forcées sur la capitale, afin de la secourir. Sa cavalerie couvrait la rive droite du Danube; constamment harcelée par l'ennemi, elle fut atteinte le 7 juillet, par trois mille Tatars, près de Paternell et Elend; après un opiniâtre combat, où périrent le prince de Savoie, le jeune prince Alexandre d'Aremberg et le comte Mellini, elle perdit la plus grande partie de ses bagages, et rétrograda jusqu'à Fischamunde. Sur ces entrefaites, dix mille Hongrois, à la solde de l'empereur, passèrent sous les drapeaux de Tékéli, qui avaient pour devise : *Dieu, la Patrie et la Liberté.*

A cette nouvelle, Léopold perdit courage; il quitta Vienne avec son épouse, grosse de six mois, les archiduchesses et toute la cour. Il prit le chemin de Lintz par la rive gauche du Danube, à la clarté des incendies allumés par l'ennemi. Soixante mille habitans suivirent l'exemple du souverain, et telle était la terreur, qu'ils ne songeaient pas même à couper les ponts. Celui de Krems était envahi, quand le marquis de Sépeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut. Il s'y établit avec ses gentilshommes, et sauva, par sa présence d'esprit, les illustres fugitifs. Comme les Tatars poussaient jusqu'aux portes de Lintz, Léopold ne se crut pas en sûreté dans cette place; il ne s'arrêta qu'à Passau.

Cependant le commandement de Vienne avait été confié au général comte de Stahremberg. La population s'exalte à l'approche du danger; chacun s'arme de la pioche et du mousquet, et quelques jours suffisent pour mettre en état de défense les murailles, les remparts et les ouvrages extérieurs. La garnison, qui comptait quatorze mille hommes, commandés par Lesly, est augmentée de six mille volontaires tirés des compagnies bourgeoises. Enfin, l'armée musulmane paraît; c'était le 14 juillet; elle descendait la colline de Saint-Marc, et se répandait autour de la ville en forme de croissant. Une infinité de tentes et de pavillons de diverses couleurs surgissent de terre comme par enchantement. Kara-Mustapha s'empara des faubourgs à demi brûlés, fit ouvrir dans le jardin de Rothenhof des tranchées à deux cents pas du corps de la place. On établit des batteries dès que la nuit fut close, et le jour ne s'élevait pas encore que déjà elles se faisaient entendre.

Le duc de Lorraine, rejoint par le corps de Lubomirski, qui avait agi sur le Waag contre Tékéli, était campé à l'île de Léopoldstadt. Sa cavalerie, dépourvue de fourrage, le détermina à aller en Moravie. Il était occupé à passer le Danube, lorsqu'un gros détachement de Turks et de Tatars, suivi d'un corps de fantassins, traversa à la nage le petit bras du fleuve; l'infanterie alla droit au pont. Le duc de Lorraine dépêcha contre les assaillans Lubomirski et le général Schulz avec deux régimens de dragons impériaux; la mêlée fut vive, on combattit longtemps avec des succès divers, mais enfin les hussards polonais de Dembski décidèrent l'action, et le pont fut rompu.

Dès lors Vienne se trouva investie de toutes parts. Le feu continua avec violence; Stahremberg fut blessé, l'arsenal fut réduit en cendres, et pour comble de maux, les magasins de vivres ne tardèrent pas à devenir la proie des flammes. La famine joignit ses angoisses aux veilles, aux fatigues du siége, et bientôt les maladies contagieuses vinrent décimer une troupe exténuée par les combats et les privations. Les assiégés étaient aux abois. Toute leur valeur n'aurait pu empêcher la prise de la place, si la présomption, si l'avidité de Kara-Mustapha ne fussent venues à leur secours. Mais le grand-visir était impatient de s'emparer des richesses immenses que renfermait la place, et craignait qu'une attaque trop brusque ne les livrât à ses soldats. Une chose plus grave encore, il ne pouvait croire à la coopération de l'armée polonaise; il nageait dans le luxe, s'enfermait plus souvent avec ses Icoglans qu'avec ses officiers-généraux, et se moquait des ulémas qui le menaçaient de la colère de Dieu..... Mais l'heure de la délivrance approchait.....

Le 15 août, jour de l'Assomption, Sobieski, à la tête de vingt-cinq mille Polonais et trente bouches à feu, partit de Krakovie. Le vice-grand-général Jérôme Sieniawski conduisait l'avant-garde. Le mot d'ordre, donné par le roi, était : « Sous les contrescarpes de Vienne? » L'armée traversa rapidement les montagnes de Silésie; le 27, elle atteignit Brunn, saluée par d'unanimes et sincères acclamations.... La nouvelle que le prince Charles, avec les Polonais de Lubomirski, avait battu Tékéli du côté de Presbourg, et plus tard au passage de la Morawa, à Lewenstorf, où fut tué Anchar, lieutenant de Tékéli, électrisa toute l'armée. Une lettre de Stahremberg, communiquée en même temps au roi par le duc de Lorraine, fit précipiter sa marche. Sobieski suivi de

quelques milliers de chevaux, prit le devant, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il à la reine, entendre le canon de Vienne et boire l'eau du Danube.

Le duc de Lorraine, cet illustre compétiteur de Sobieski au trône de Pologne, accourait avec son armée le 31 à Hollabrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître. Il fut presque aussitôt suivi du prince de Waldeck, avec les troupes des cercles de l'Empire, et de l'électeur de Saxe, Georges III, à la tête de son contingent. Stahremberg néanmoins conservait à peine un rayon d'espérance : « Monseigneur ! écrivait-il au duc de Lorraine, il n'y a plus de temps à perdre. »

Le 5 septembre, l'armée combinée s'approcha du Danube. Un triple pont construit par le duc de Lorraine, près de Tuln, à 10 lieues de Vienne, fut franchi. Les Polonais marchèrent les premiers, étonnant leurs alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante : le régiment surtout de Morsztyn était dans un état fâcheux. Les Impériaux paraissaient être étonnés d'un dénûment semblable. « Ne vous en inquiétez pas, leur dit Sobieski, c'est une troupe qui a fait serment de n'être jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi. » Le reste des troupes traversa le Danube à Krems. Les Bavarois, sans être harcelés par les Osmanlis, avançaient sur la rive droite du Danube, et se joignaient au gros de l'armée. Une foule de souverains et de princes allemands se rangeaient sous les ordres de Sobieski. L'Empire était là tout entier, « il n'y manquait, dit Voltaire, que l'empereur. »

Le roi, afin d'assurer sa ligne de communication, et s'opposer aux incursions des insurgés de Hongrie, laissa en Moravie un détachement de Polonais avec quelques troupes impériales. Dans la matinée du 9, les troupes alliées jurèrent à Jean III fidélité et obéissance, et se mirent en route. Le terrain étant accidenté, hérissé d'obstacles, elles eurent à surmonter des difficultés de toute espèce, et passèrent la nuit à Konigsstetten et Saint-Andréa. La journée suivante, qui ne fut pas moins pénible, elles eurent à franchir des montagnes escarpées, impraticables, où les Allemands, malgré leurs efforts pour sauver cent quarante pièces de canon qu'ils conduisaient avec eux, furent obligés de les abandonner dans ces gorges profondes et rocailleuses. Le palatin de Kiiowie, Kontski, grand-maître d'artillerie, ne put en emmener que vingt-huit ; ce furent les seules qui tirèrent le jour de la bataille. Pendant toute cette marche difficile, les Turks ne commirent contre l'armée chrétienne aucune hostilité. Un officier tatar, accompagné de trente cavaliers, rencontrant la colonne du général polonais Doenhof, s'en approcha, non pour faire le coup de pistolet, mais pour lui demander des nouvelles. Quand on lui dit que c'était l'armée polonaise commandée par le roi en personne, il répondit en riant qu'il savait que le chevalier Lubomirski avait amené quelques Polonais au secours des Allemands.....

Le samedi 11, pendant que l'armée s'engageait dans les défilés de Calemberg, les Saxons eurent ordre d'occuper le couvent des Camaldules ; ils y prirent poste avec deux canons. Alors Sobieski, entouré des principaux chefs de l'armée, fit une reconnaissance. Voici ce qu'il en dit dans une lettre immédiatement adressée à la reine. Les mots imprimés en italique sont textuellement cités de sa correspondance. « Les généraux m'avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions franchi le mont Calemberg, les difficultés seraient aplanies, que le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long des vignobles. Arrivés ici, nous avons d'abord aperçu l'immense camp des Turks, puis Vienne qui se dessinait dans le lointain ; mais les champs qu'on m'avait annoncés, ce sont des forêts épaisses, des précipices affreux, et une immense montagne qui s'élève en face, et dont personne n'avait parlé. Nous sommes en conséquence obligés de changer notre ordre de bataille, de faire la guerre à la manière de Maurice Spinola et autres qui s'avancent *à la secura,* gagnent *peu à peu du terrain.* Toutefois *humainement parlant,* et en mettant d'ailleurs tout espoir en Dieu, un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui a jeté son camp, comme si nous étions à 100 milles de lui, est destiné à être battu. Déjà le commandant de Vienne nous a aperçus, puisqu'il lâche des fusées et tire sans cesse. Quant aux Turks, ils ont l'air de vouloir défendre le défilé ; je vais m'y rendre, car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement, ce qui serait fâcheux. Les vivres et fourrages qu'on devait fournir ne l'ont pas été ; cependant la population est de très-bonne volonté. Les bataillons d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens. Nos

de retraite; il ne restait à Charles qu'à se jeter avec son infanterie dans l'île de Schutt, et de se porter à marches forcées sur la capitale, afin de la secourir. Sa cavalerie couvrait la rive droite du Danube; constamment harcelée par l'ennemi, elle fut atteinte le 7 juillet, par trois mille Tatars, près de Paternell et Elend; après un opiniâtre combat, où périrent le prince de Savoie, le jeune prince Alexandre d'Aremberg et le comte Mellini, elle perdit la plus grande partie de ses bagages, et rétrograda jusqu'à Fischamunde. Sur ces entrefaites, dix mille Hongrois, à la solde de l'empereur, passèrent sous les drapeaux de Tékéli, qui avaient pour devise : *Dieu, la Patrie e'* *la Liberté*.

A cette nouvelle, Léopold perdit courag quitta Vienne avec son épouse, grosse mois, les archiduchesses et toute la co le chemin de Lintz par la rive gauche à la clarté des incendies allumé mi. Soixante mille habitans sui du souverain, et telle était la songeaient pas même à co de Krems était envahi, q peville, ambassadeur de Il s'y établit avec se par sa présence d' Comme les Tata de Lintz, Léop cette place; Cepend été confi popula s'arr jo

Tékéli, était campé à l'île cavalerie, dépourvue de aller en Moravie. Il é nube, lorsqu'un gr de Tatars, suivi versa à la nag terie alla dr pêcha cor général impér tem s'

… DE L'ARMÉE CHRÉTIENNE.

…OBIESKI, roi de Pologne, *Commandant en chef.*

… duc de Lorraine.

… Corps d'infanterie, Impériaux … saxons, le comte Caprara; ses … lieutenans, le prince Louis de Bade et le prince de Salm. 4,500

2e Corps d'infanterie, Impériaux et Saxons, le prince Herman de Bade; ses lieutenans, le duc de Croy et Louis de Neufbourg. 4,500

Infanterie saxonne, George III, électeur de Saxe; ses lieutenans, Fleming, Trautmansdorf, Reuss. 6,400

Cavalerie polonaise, Lubomirski. 3,500

Cavalerie saxonne, *Id.* . 2,600

Total 21,500

Bouches à feu. 8

LE CENTRE.

Le prince de Waldeck.

Infanterie de Frankonie et des Cercles de l'Empire, le prince de Waldeck; ses lieutenans, le feld-maréchal Golz et le major-général Reuss. 6,000

L'infanterie de Bavière (*), le général Degenfeld; ses lieutenans, Sternau, Pressing, Mercy, Rompre. 9,000

Cavalerie des Impériaux et des Bavarois, comte Caraffa, baron de Bayreuth, baron Munster, comte Gondola. . 5,000

Marquis de Beauveau, sergent de bataille.

Total 20,000

Bouches à feu. 8

L'AILE DROITE.

Le grand-général Iabnonowski.

Infanterie polonaise, Kontski; ses lieutenans, Doenhof, Wielopolski, Morsztyn, Sessevin, Lazinski, de Maligny. . 7,700

1er Corps de cavalerie, Sieniawski; ses lieutenans, Tarlo, Félix Potocki, Galecki, Lydzinski, Felkierzamb. . . . 6,000

2e Corps de cavalerie, Iablonowski; ses lieutenans, Wisniowski, Mionczynski, Zbrozek, Zamoyski, Szczuka, Dobczyc, Malachowski. 8,000

Reyters ou garde-du-corps du roi, aux ordres du capitaine-lieutenant Polanowski.. . 300

Cavalerie et infanterie impériales, prince de Saxe Lauenbourg. 4,600

Maréchal des logis des armes, Charczewski.

Total. 26,600

Bouches à feu. 12

L'armée chrétienne s'élevait à 68,800 hommes, savoir.

Infanterie.	41,000 hommes.
Cavalerie.	27,100
Artillerie, 28 pièces de canon, appartenant à l'armée polonaise, à 25 hommes pour le service de chaque pièce, artilleurs et soldats du train.	700
Total.	68,800 hommes.

(*) L'Électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, faisant ses premières armes, combattait auprès de son corps, en simple volontaire.



PLAN
DE LA BATAILLE DE VIENNE
Livrée le 12 Septembre 1683.
DRESSÉ
par
CALISTE NAŁĘCZ BORZEWSKI
d'après ANGUISSOLA et CAMUCIO
Géographes du XVIIme Siècle.
LE DANUBE
Bivouac du Roi Sobieski
Sieniawski
Degenfeldt
Waldeck
Kallendorf
Georges III
Lorraine
Lubomirski
Heiligenstadt
Nussdorf
Entzersdorf
L'Armée Turke
Pacha de Diarbakir
Atterkling
Dobling
Wahring
Tête de Pont
St Ulrich
Faubourgs à demi brulés
Bastion de Lebl
Bastion de la Couronne
VIENNE
St Etienne
Schlagbruck
Schönbrunn
la Vienne
Auf der Vien
Favorite
St Marc
Prater
Hirschstädten
Intzersdorf
Simmering
Fesendorf
Neugebeu
Essling

troupes regar.ent d'un œil de convoitise le camp des Turks, et paraissent impatientes de s'y établir (1). » Au premier rayon du soleil, le prince Eugène de Savoie, aide-de-camp du duc de Lorraine, vint annoncer à Sobieski que le comte de Lesly, du corps du prince Herman de Bade, qui la veille avait reçu l'ordre de s'assurer de la tête des défilés, et d'asseoir une batterie à la sortie de la forêt, pour menacer le centre de l'ennemi, avait été attaqué à la pointe du jour par un corps nombreux de Spahis, mais que, soutenu par le comte Fantani et le duc de Croy, il avait contenu les Osmanlis et les avait repoussés. Malheureusement cet avantage n'était pas obtenu sans perte. Le duc était blessé, et avait eu la douleur de voir tomber à ses côtés son cousin, le prince Eugène de Croy.

L'œil exercé de Sobieski aperçut bientôt cinquante escadrons turks, flanqués de quelques milliers de Janissaires se dirigeant du côté du couvent des Camaldules; il s'y porta de toute la vitesse de son cheval, donna ses derniers ordres au prince de Lorraine, et se rendit à l'église de Léopoldberg avec les électeurs et ceux des chefs qui n'étaient pas encore engagés. Il se jeta à genoux sur les marches de l'autel, communia, et arma chevalier le prince Jacques son fils. Alors, un capucin envoyé par Innocent XI, le père Marcus Avianus, redonna sa bénédiction à l'armée entière. Et le roi, montant à cheval, s'écria : « Marchons présentement avec assurance; Dieu nous assistera. » L'historien Kochowski rapporte que le roi était vêtu d'un habit bleu à la polonaise, et qu'il montait un cheval alezan. Sa cotte de maille, en acier poli, était parsemée de petites croix d'or. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître la place où se trouvait le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance.

La bataille était déjà commencée à l'aile gauche; l'ennemi se précipita avec fureur sur les bataillons saxons qui étaient descendus des hauteurs. Lorraine se vit obligé de faire avancer le reste des deux premiers corps de son infanterie. L'arrivée de ce renfort n'ébranla point les pachas. Ils firent mettre pied à terre aux Spahis, et leur feu nourri, dirigé avec intelligence, fit de tels ravages parmi les alliés que l'on fut obligé d'appeler quelques régimens du

(1) ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE CHRÉTIENNE.

Jean SOBIESKI, roi de Pologne, *Commandant en chef.*

L'AILE GAUCHE.
Le duc de Lorraine.

1er Corps d'infanterie, Impériaux et Saxons, le comte Caprara; ses lieutenans, le prince Louis de Bade et le prince de Salm.	4,500
2e Corps d'infanterie, Impériaux et Saxons, le prince Herman de Bade; ses lieutenans, le duc de Croy et Louis de Neufbourg.	4,500
Infanterie saxonne, Georges III, électeur de Saxe; ses lieutenans, Fleming, Trautmansdorf, Reuss.	6,400
Cavalerie polonaise, Lubomirski.	3,500
Cavalerie saxonne, *Id.*	2,600
Total	21,500
Bouches à feu.	8

LE CENTRE.
Le prince de Waldeck.

Infanterie de Frankonie et des Cercles de l'Empire, le prince de Waldeck; ses lieutenans, le feld-maréchal Golz et le major-général Reuss.	6,000
L'infanterie de Bavière (*), le général Degenfeld; ses lieutenans, Sternau, Pressing, Mercy, Rompre.	9,000
Cavalerie des Impériaux et des Bavarois, comte Caraffa, baron de Bayreuth, baron Munster, comte Gondola.	5,000
Marquis de Beauveau, sergent de bataille.	
Total	20,000
Bouches à feu.	8

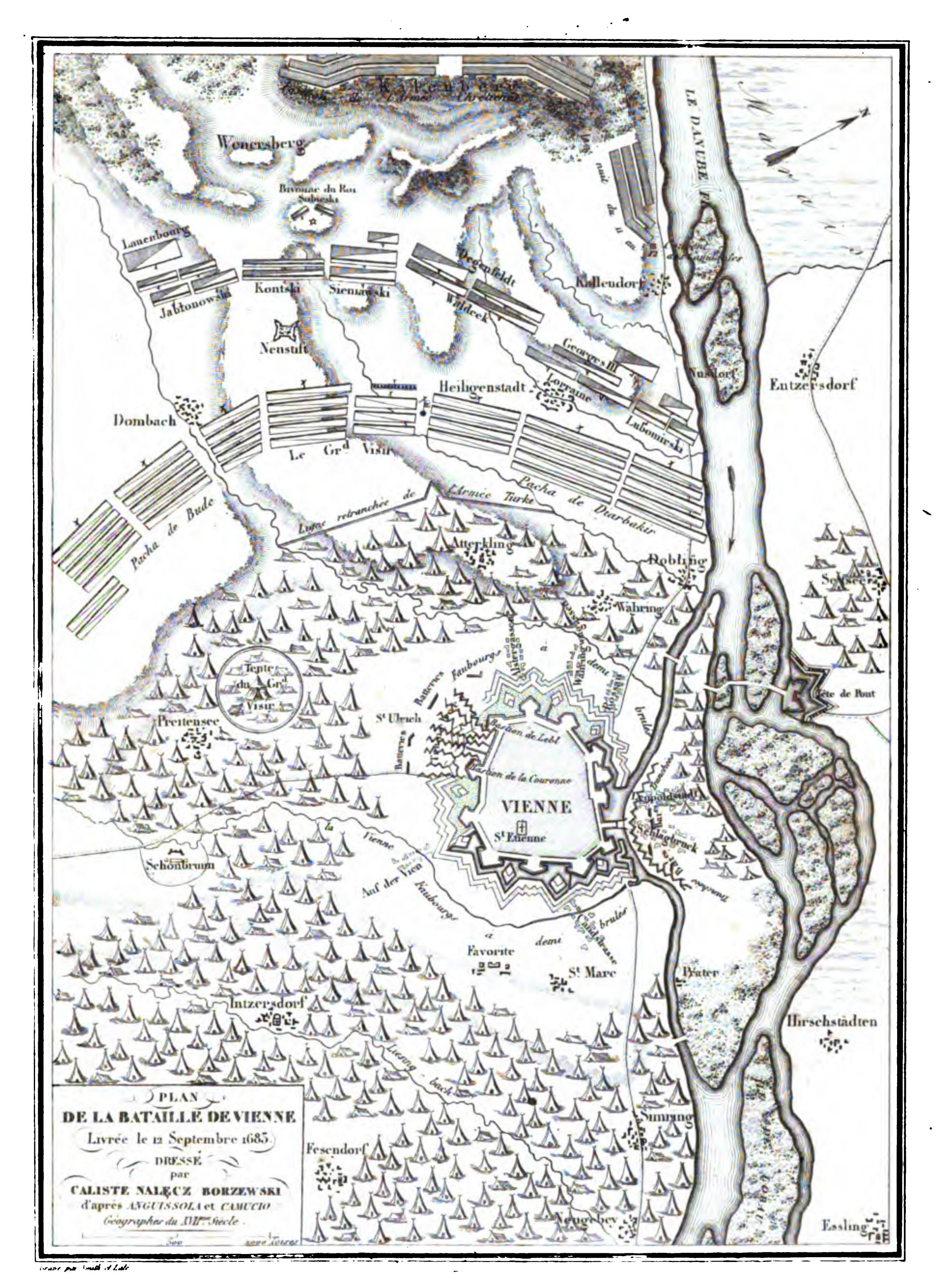
L'AILE DROITE.
Le grand-général Iabnonowski.

Infanterie polonaise, Kontski; ses lieutenans, Doenhof, Wielopolski, Morsztyn, Sessevin, Lazinski, de Maligny.	7,700
1er Corps de cavalerie, Sieniawski; ses lieutenans, Tarlo, Félix Potocki, Galecki, Lydzinski, Felkierzamb.	6,000
2e Corps de cavalerie, Iablonowski; ses lieutenans, Wisniowski, Mionczynski, Zbrozek, Zamoyski, Szczuka, Dobczye, Malachowski.	8,000
Reyters ou garde-du-corps du roi, aux ordres du capitaine-lieutenant Polanowski.	300
Cavalerie et infanterie impériales, prince de Saxe Lauenbourg.	4,600
Maréchal des logis des armes, Charczewski.	
Total.	26,600
Bouches à feu.	12

L'armée chrétienne s'élevait à 68,800 hommes, savoir :

Infanterie.	41,000 hommes.
Cavalerie.	27,100
Artillerie, 28 pièces de canon, appartenant à l'armée polonaise, à 25 hommes pour le service de chaque pièce, artilleurs et soldats du train.	700
Total.	68,800 hommes.

(*) L'Électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, faisant ses premières armes, combattait auprès de son corps, en simple volontaire.



Gravé par Smith et Lale

contingent de Frankonie. Mais le major-général Reuss, qui les conduisait, s'excusa en alléguant les ordres précis qu'il avait reçus du prince de Waldeck, et refusa de quitter sa position. Dans cette occurrence, il ne restait au prince Charles qu'à se faire appuyer à droite par le troisième corps qui formait sa deuxième ligne, et à lancer de l'extrême gauche la cavalerie polonaise. Il le fit, et cette disposition eut de brillans succès. L'électeur de Saxe, Georges III, le prince de Croy, quoique blessé, s'avancèrent de front avec quelques bataillons et deux pièces de campagne. L'ennemi débusqué, poursuivi de ravine en ravine, se hâta de regagner la plaine. Mais Lubomirski était déjà là ; les Pancernes du colonel Glinski s'apprêtaient à prendre en flanc cette masse des barbares ; et le miécznik ou porte-glaive, Paul Borzewski, recevait ordre de tourner l'ennemi avec trois escadrons de hussards. Il partit, et, afin d'épouvanter les chevaux ennemis, il jeta en fourrageurs des soldats du troisième rang, qui avaient des ailes de plumes d'aigle attachées au dos. Cette double charge simultanément exécutée eut un plein effet. Les Turks, rompus, furent dispersés au loin.

Pendant qu'on était aux prises à l'aile gauche, le centre et l'aile droite s'avançaient en échelons à travers mille obstacles. Les corps s'arrêtaient de cent pas en cent pas pour attendre ceux qui n'étaient pas en ligne. Les Turks se portaient maintenant en foule au-devant d'eux. Ils affluaient aux pieds des hauteurs, saisissaient les cols, couronnaient les mamelons environnans, se multipliaient sur tous les points, pour profiter des pentes tourmentées et coupées de longs enfoncemens. Mais les Kroates, disséminés en tirailleurs, abordèrent ces postes ennemis au pas de course, et s'en rendirent maîtres d'un seul élan. Vers midi les troupes alliées, débouchant des défilés, se présentèrent dans la plaine. L'armée polonaise parut ensuite, elle avait eu à parcourir les sinuosités de Wenersberg, et les Allemands étaient déjà en ligne lorsqu'elle prit son ordre de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de ces escadrons aux cuirasses dorées : un cri de *vive le roi Jean ! vive Sobieski!* retentit d'une aile à l'autre. On poussa en avant.

Le grand-visir doutait encore de l'approche de l'armée polonaise. Mais il fallait bien y croire à la vue de ces lances ornées de banderoles de guerriers polonais. « Le roi est à la tête, » dit le khan des Tatars. Ces paroles remplirent Kara-Mustapha d'inquiétude. Il ne se démentit pas néanmoins; il forma la résolution de sortir de son camp et de donner un assaut général à la place. Mais la garnison pouvait discerner ses libérateurs; elle s'arme d'un nouveau courage, et, quoique réduite à quatre mille hommes, elle brave le feu, défie la mine, et repousse à diverses reprises les bandes fanatiques des Osmanlis. Les Turks, encouragés par la présence de Kara-Mustapha, se préparaient à venger ces échecs, mais Sobieski dirigeait les mouvemens. Ses colonnes joignaient les Osmanlis ; le combat devient terrible. Le prince Charles s'empare du camp retranché de Heiligenstadt. Le bourg fortifié de Neustift, que défendent des troupes nombreuses et aguerries, est enlevé par l'infanterie du général Lazinski. Le grand-visir veut rappeler la fortune, il réunit trente mille chevaux, autant de Janissaires, et les pousse contre l'aile droite de l'armée chrétienne. Les Pancernes n'attendent pas le choc, courent à la rencontre de ces masses, les serrent, les culbutent, les sillonnent dans tous les sens ; mais enfin ils sont eux-mêmes accablés, ils sont ramenés avec vigueur. Le castellan Urbanski, Modrzeiowski, trésorier de la couronne, avaient péri dans la mêlée. Woina, nonce à la dernière diète, le général Assuérus, le jeune Potocki, fils du castellan de Krakovie, avaient eu le même sort. Le sang des braves de la Pologne avait coulé. Cet échec faillit avoir des suites plus graves encore. Une multitude de Turks, refoulés à l'aile gauche, se glissa dans l'ouverture occasionnée par la retraite inattendue des Pancernes. Mais Sobieski sut y porter remède : prompt comme un éclair, il fit marcher quatre bataillons en avant, rétablit l'équilibre des forces, et, ralliant sa fougueuse cavalerie, il se mit à la tête du corps de Iablonowski, de quelques régimens du prince de Saxe de Lauenbourg, et fondit sur les colonnes serrées de Kara-Mustapha. Les Turks, enhardis par l'échec des Pancernes, soutinrent vaillamment le premier choc. Ce ne fut qu'une nouvelle charge du régiment de dragons de Galecki qui les ébranla; ils furent refoulés au loin; ils essayaient néanmoins de se reformer sur les hauteurs, lorsque les Polonais, exaltés par la victoire, les abordent, les poussent en avant et arrivent sur les glacis du camp. C'était là que devait se décider l'affaire.

Cependant le centre, sous les ordres du prince de Waldeck, déboucha et se mit en ligne au moment où une partie de l'aile droite était ébranlée.

« Le camp, dit Salvandy, qui, par sa magnificence, enflammait l'ardeur guerrière des soldats, était couvert par un ravin profond, en avant duquel se présentait en bon ordre l'armée musulmane; elle était rangée autour de l'étendard du grand-visir qui commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait face aux Impériaux et s'appuyait au Danube, avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim : elle couvrait l'armée du côté des montagnes de Styrie. Les Transylvains, les Walaques, les Arabes, les Tatars, une portion des Janissaires étaient en ligne sur des mamelons fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front, et comme les Polonais menaçaient vers le centre les abords les plus ouverts de cette vaste citadelle, c'était de leur côté que se laissaient voir les masses les plus épaisses. C'est aussi là que le roi se porta de sa personne. Iablonowski couvrit, avec quelques milliers de chevaux, l'aile droite, un moment menacée par Sélim-Gieray, et poussait dans la plaine des nuées de Tatars qu'il refoulait jusqu'aux montagnes de Styrie. » Le prince Charles, à la tête de ses quarante mille Allemands, était toujours appuyé au Danube, également prêt à accabler l'ennemi s'il était enfoncé, et à le joindre, à le contenir s'il était vainqueur.

» Il était près de cinq heures du soir. Jean III se proposait de coucher sur le champ de bataille, et de remettre au lendemain à consommer la victoire. Mais les troupes étaient exaltées par les avantages qu'elles avaient obtenus; elles marchèrent aux Ottomans; elles les poussèrent avec plus d'ardeur : bientôt on n'aperçut que chameaux qui se pressaient sur les routes de Hongrie; on ne discerna que nuages de poussière qui indiquaient la direction des fuyards. Le grand-visir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, au pied de ses retranchemens. Son cheval de bataille tout caparaçonné d'or à côté de lui, il aspirait tranquillement le frais du soir, et, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, il prenait paisiblement le café avec ses deux fils... Déjà l'œil ardent du roi de Pologne mesurait la profondeur de ces lignes. Il cherchait à en démêler le côté faible. Tout à coup il aperçoit cette tente où médite le visir. Il s'enflamme à la vue de son ennemi; il fait approcher les deux seules pièces qu'on eût portées à cette hauteur; il les pointe, il les dirige sur le somptueux état-major, et promet cinquante écus par volée. Malheureusement les caissons n'avaient pu suivre; quelques munitions portées à bras furent bientôt épuisées. Un peu de poudre restait encore, mais on était sans papier, sans moyen de la bourrer. Un officier français y suppléa : il jeta dans la pièce ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France, et le coup partit. Enfin, les gens de pied parurent; le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, de l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha porte tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, découvre ses flancs : à la vue de ce mouvement, le trouble, le désordre courent d'une extrémité de la ligne à l'autre. Sobieski ne doute plus du succès. « Ils sont perdus, » dit-il, et il ordonne au duc de Lorraine d'attaquer brusquement au centre, tandis que lui-même va renverser ces masses ébranlées. Aussitôt il pousse en avant et marche droit à cette tente rouge que chacun convoite, que chacun veut enlever. Son aigrette blanche, son arc et son carquois d'or, sa lance royale, son bouclier homérique que le fidèle Matczynski porte devant lui, plus que tout, l'enthousiasme qu'excite au loin sa personne, ne permettent pas aux Turks de s'y méprendre. Ils reconnaissent, ils voient ce redoutable Sobieski et reculent d'effroi. Le nom du roi de Pologne vole de bouche en bouche, et glace tous les courages : « Par Allah! s'écrie avec douleur Sélim-Gieray, il est avec eux! »

» En ce moment, les hussards du prince Alexandre Sobieski, conduits par Sigismond Zwierzchowski qui tenaient la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la Pologne! » Le régiment de Mionczynski survint ensuite, puis le reste des escadrons que guident Charles Tarlo, Czarnecki, André Potocki, Stadnicki, Zamoyski, Leszczynski, Dobczyc et autres sénateurs et officiers de la république. Ils franchissent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité; ils le remontent au galop, donnent tête baissée dans les rangs ennemis, coupent en deux le corps de bataille, en justifiant le mot fameux de

cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers possible; que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances!

» Le choc fut rude et sanglant. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie, périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Iablonowski. Le grand-interprète, Mauro-Cordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Abattu, consterné de tant d'échecs, le grand-visir ne put retenir ses larmes. « Peux-tu, dit-il au khan de Crimée, qui arrivait entraîné par les fuyards, peux-tu me secourir? — Je connais le roi de Pologne, répondit Sélim-Gieray, je vous le disais, il n'y a rien à faire avec lui; il ne nous reste qu'à nous en aller. — Regardez le firmament, ajouta-t-il, voyez si Dieu n'est pas contre nous. » Kara-Mustapha cependant essaya de ranimer, de rallier ses troupes dans le camp. Mais tout fuyait, tout était en proie à une terreur profonde. Il fut obligé de s'éloigner, de fuir lui-même.

» A six heures du soir, Jean franchit le ravin sous le feu de quelques Janissaires qui combattaient encore, et prit possession du camp turk. Il arriva le premier au quartier du visir. A l'entrée de cette vaste enceinte, un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier et donna à un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu; puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail armé de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turks qui auraient pu revenir à la charge durant une nuit orageuse et sombre. Le roi, après être demeuré quatorze heures à cheval, s'endormit au pied d'un arbre. »

Nous avons déjà dit que les Turks avaient foudroyé la ville toute la journée. Le grand-visir se flattait à la fois de battre Sobieski et d'escalader les murs de Vienne. — Dès que la victoire fût décidée, le prince Louis de Bade, avec des dragons de Saxe et de Heister, un demi-régiment de Wurtemberg, attaqua les approches et les tranchées. Les assiégeans s'y défendirent avec opiniâtreté et firent beaucoup de mal aux Saxons surtout. Mais ils n'attendirent pas qu'une sortie de la garnison les mît entre deux feux, et, à l'exemple de leurs compatriotes, ils s'éloignèrent. Ainsi fut délivrée la cité impériale après soixante jours de tranchée ouverte.

A sept heures, le prince Charles de Lorraine entra à Vienne; il expédia le comte d'Auersperg auprès de l'empereur Léopold, à Thierstein, pour lui faire part de la victoire. Il n'y avait plus d'ennemis aux environs de la ville; mais Mionczynski, à la tête de deux mille chevaux, les atteignit bientôt près d'Endersdorf. Plus de cinq mille Turks y furent taillés en pièces. Un grand nombre, ayant été coupés par le général Dunewald, se noyèrent dans les eaux du Danube. La perte des Turks, dans cette bataille, peut être évaluée à vingt mille hommes. Les alliés en avaient quatre mille de tués, dont quinze cents Polonais, au nombre desquels l'armée avait à regretter cent vingt-deux officiers. Aussi Jean III revient-il fréquemment, dans sa correspondance, sur le sang polonais versé pour la cause de l'Empire.

A la pointe du jour le roi écrivit à la reine :

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette :

» Dieu soit béni à jamais! il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des Musulmans, des richesses infinies nous sont tombés dans les mains. Il a laissé en poudre et munitions pour la valeur de 1,000,000 de florins. Les approches de la ville, les champs qui l'entourent sont couverts de morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation... Avançant avec la première ligne et poussant le visir devant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée ; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Varsovie ou de Léopol (Lwow). Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le grand-visir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Quatre ou cinq carquois, montés de rubis et de saphirs, valent seuls quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien apporté; car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.* J'ai aussi un cheval du visir avec tout son harnais.

Lui-même a été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihog ou premier lieutenant a été tué, ainsi qu'une foule de ses principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite, et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turks se défendent avec acharnement. A cet égard *ils ont fait la plus belle RETIRADE du monde.* Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Il est vrai qu'ils avaient de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tatars, à trois cent mille combattans... *Notre Fanfan* (son fils) *est brave au dernier point...* »

Dans les tentes du grand-visir l'on découvrit Frocki, chargé de fers ; c'était l'envoyé de Pologne que Mahomet avait fait mettre aux *Sept-Tours* au commencement des hostilités. Kara-Mustapha, en le traînant à sa suite, lui avait dit plus d'une fois : « Si ton maître marche, je te ferai trancher la tête. » Heureusement qu'au moment de la bataille, où il fut instruit de la présence de Sobieski, il avait trop d'affaires pour penser à tenir parole.

Stahremberg vint saluer le libérateur de Vienne. Après qu'on eut visité les dehors de la ville, Sobieski y entra par des ruines où, sans lui, à pareil jour, auraient passé les Ottomans. Il fut reçu aux acclamations de tout un peuple qui s'écriait, en lui pressant les mains et lui baisant ses habits : « Ah! pourquoi celui-là n'était-il pas notre maître! » Les manifestations de joie le conduisirent jusqu'à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, où, à défaut d'apprêts, lui-même entonna le *Te Deum.* Peu après, le roi entendit une messe à la cathédrale de Saint-Etienne. Au plus haut du clocher, brillait un croissant, surmonté d'une étoile, que Soliman, lors du siége de la ville en 1529, avait fait placer à la prière des bourgeois, afin que ses artilleurs épargnassent ce magnifique monument. Comme cette fois la cathédrale servait de point de mire aux batteries des assiégeans, Sobieski fit abattre ces marques de la foi ottomane.

Cependant aucun magistrat ne se mêla de ces solennelles cérémonies; le peuple, moins politique, chantait seul les louanges de Dieu et celles du vainqueur. Le roi dîna avec tous les généraux chez Stahremberg; le soir il retourna dans le camp.

L'empereur ne voulait pas être spectateur du triomphe de Jean; il éleva des discussions d'étiquette, s'inquiétant de la manière dont un roi électif devait être reçu par un empereur. « A bras ouverts, répondit le duc de Lorraine, s'il a sauvé l'Empire. » Enfin, Léopold apprit que le roi de Pologne, pénétrant les misères de son orgueil, se mettait lui-même à la poursuite des Turks; il respira, descendit le Danube, et s'installa au château impérial.

Ses conseillers cependant, les électeurs, les princes ne pensaient pas qu'il pût laisser son allié s'éloigner de Vienne, sans le voir : c'était s'exposer à ce qu'il reprît le chemin de la Pologne, au lieu d'achever la destruction de l'ennemi. La question des préséances fut résolue après de longs débats, et il fut réglé que l'on se verrait en pleine campagne.

En effet, l'entrevue eut lieu le 15, au delà de Schwechat, où le roi de Pologne était campé avec son armée. Les deux monarques se découvrirent et se saluèrent; en s'approchant, Sobieski dit, en latin, qu'il avait bien de la joie d'avoir pu dans cette occasion lui donner des preuves solides de son amitié. Il lui présenta ensuite son fils, ajoutant : « C'est un prince que j'élève pour le service de la chrétienté. » L'empereur ne répondit mot. « Vous voulez probablement, lui dit Sobieski piqué, voir mon armée? voilà mes généraux : je leur ai donné l'ordre de vous satisfaire. » Puis il tourna bride et s'éloigna. Léopold, jusqu'alors immobile, s'avança vers les lignes polonaises et en fit la revue,

Cet entretien fut court; il pénétra d'une vive douleur le duc de Lorraine. Les deux armées en furent indignées;... le mot ingratitude était à la bouche de tout le monde. Les sénateurs et les généraux polonais conseillèrent au roi de s'en retourner dans ses États. C'était aussi l'intention de la république et le vœu de la reine. Mais Sobieski n'écouta que la voix de l'honneur et de la gloire: dès le 17, son armée s'acheminait du côté de l'avant-garde polonaise qu'il avait lancée en Hongrie à la poursuite des Ottomans.

CALISTE NALENCZ-BORZEWSKI.



Ruines du Château de Jazłowiec.

de l'Impr. de Leclere

RUINES DU CHATEAU DE IAZLOWIÉÇ.

Vers l'extrémité des frontières de l'ouest de l'ancien palatinat de Podolie, et non loin de l'endroit où la rivière de la Strypa vient s'unir au Dniester, une puissante famille polonaise avait fait élever un château. Ce monument gigantesque était bâti sur la montagne qui avoisine la petite ville de Iazlowiéç; l'un et l'autre portent le nom des fondateurs propriétaires.

Les Iazlowiecki étaient fiers de leur prépondérance dans les affaires du pays, plus fiers encore de leurs hauts faits d'armes, et des services civils qu'ils avaient rendus à leur patrie; ils résidaient à Iazlowiéç, au milieu du faste, de la grandeur et de ces habitudes seigneuriales qui n'ont aujourd'hui pour témoignage que ce qui nous en est transmis par les écrivains du temps, ou par ces traditions populaires que les hommes studieux doivent recueillir; car dans ces faits racontés par le peuple il y a autant de poésie que d'histoire, il y a autant d'enseignement que de merveilleux. C'est aux hommes studieux à recueillir ces faits sur les lieux mêmes; c'est à eux qu'il appartient de décrire les principaux châteaux, en remontant à leur origine. Inspirés par le sol natal, ils feront de belles choses; ils seront utiles aux arts, et propageront ces souvenirs de gloire qui sont la religion de l'antique Pologne.

Les annales du pays nous apprennent que la famille des Iazlowiecki était éteinte au commencement du XVIIe siècle, mais leur nom a survécu par tous les événemens qui s'y rattachent.

Nicolas Iazlowiecki, staroste de Sniatyn, commença sa carrière politique pendant l'interrègne qui suivit la mort de Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons. Il fut l'un des ambassadeurs qui allèrent en Transylvanie pour offrir à Etienne Batory la couronne élective de Pologne, et quand ce grand roi termina ses jours, la république confia à Iazlowiecki la garde de toute la Podolie.

A l'époque des guerres civiles et extérieures qui désolèrent la Pologne, quand Sigismond III de Suède et Maximilien d'Autriche aspiraient au sceptre polonais, Nicolas Iazlowiecki, agissant contre Jean Zamoyski, se dévoua au parti de Maximilien. Zamoyski ne tarda pas à triompher de son ennemi; il le battit, fit prisonnier l'archiduc Maximilien, et son parti se dispersa. Iazlowiecki alla donc se retirer dans son château de Iazlowiéç pour attendre les événemens.

Sigismond III, après s'être affermi sur le trône, chercha à ramener à lui tous les mécontens, et pour vaincre la répugnance de Iazlowiecki, il lui confia la mission importante de terminer les différends qui existaient entre les Kosaks et les Walaques : c'était prévenir une suite de guerres contre la Pologne.

Iazlowiecki, qui joignait l'esprit d'intrigue à un caractère audacieux, parvint à s'emparer d'Iwonia, compétiteur à l'hospodarat de la Walaquie; il envoya au roi son prisonnier, qui le fit enfermer dans le château de Kwidzyn (Marienwerder).

Iazlowiecki, animé par le succès, tenta une entreprise plus périlleuse encore. La horde des Tatars de la Krimée, si terrible par ses envahissemens et ses cruautés, ravageait la Transylvanie et la Hongrie; Iazlowiecki promet vengeance aux Transylvains (1596), il promet de vaincre les Tatars et de conquérir toute la Krimée; et après avoir réuni une petite armée, mais avec la volonté de partager ses dangers, il marche au-devant de l'ennemi. Sa troupe était composée de Russiens, de Kosaks, de Walaques et de Transylvains. Nicolas, après avoir surmonté d'immenses difficultés, fut trahi et abandonné par les siens... Cette amère déception lui causa la mort! Mais en mourant il laissa un fils, Jérôme Iazlowiecki, à qui il légua son caractère audacieux et entreprenant; combattre était son plaisir, son château était un camp; toujours à cheval, toujours recouvert d'une armure d'acier, il faisait la guerre ou il était prêt à la faire; dans tous les événemens intérieurs et extérieurs, il était auprès de son père, partout enfin où il fallait se battre et déployer du courage. Un jour il tenta un coup de main contre la ville de Léopol, dans l'espérance de s'y faire un parti; mais la ville ferma ses portes, et le bouillant jeune homme fut contraint de tourner son ardeur d'un autre côté. Il organisa encore un nouveau parti, et le lança contre Stanislas Stadnicki; mais la mort le frappa avant qu'il pût exécuter son projet.

Jérôme Iazlowiecki, le dernier du nom, mourut en 1607 sans postérité. Sa femme Eléonore, duchesse d'Ostrog, était fille de Janus, castellan de Krakovie.

Actuellement Iazlowiéç fait partie du cercle de Zaleszczyki, en Galicie.

IAXA DE MIÉCHOW,

OU LES POLONAIS ET LES FRANÇAIS EN PALESTINE.

LÉGENDE HISTORIQUE DU XI[e] SIÈCLE.

(*Imité du polonais de* STANISLAS-LUBICZ JASZOWSKI.)

Qu'elle est belle et imposante cette armée qui traverse les vallées d'Edesse ! L'acier des guerriers se réfléchit à la lumière de l'aurore naissante ; le vent agite les banderoles aux mille couleurs, et le grand étendard plane au-dessus de ses colonnes mouvantes; sur l'étendard se dessine une croix rouge ! Sang et vengeance pour les blasphémateurs de la foi !

La même foi, la même croyance a réuni toutes les nations de l'Europe ; aux bulles du pape, à l'ordre du Vatican, les nations ont répondu : Dieu le veut, et toutes, avec une seule volonté, elles vont à la conquête de la Terre-Sainte. La pieuse Pologne, animée par la foi, animée par le bien de l'humanité, donne ses enfans; ils viennent sauver leurs frères, ils viennent défendre le nom chrétien, ils viennent conquérir le saint tabernacle. Les paroles qu'Urbain II adressait aux premiers Croisés pénètrent et déterminent le peuple chrétien et guerrier : « Quelle voix humaine pourra jamais raconter les persécutions et les tourmens que souffrent les Chrétiens? La rage impie des Sarrasins n'a point respecté les vierges chrétiennes; ils ont chargé de fers les mains des infirmes et des vieillards ; des enfans arrachés aux embrassemens maternels oublient maintenant chez les barbares le nom de Dieu.... Malheur à nous, mes enfans et mes frères, qui avons vécu dans des jours de calamités ! Sommes-nous donc venus dans ce siècle pour voir la désolation de la chrétienté, et pour rester en paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses oppresseurs ?..... Guerriers qui m'écoutez, vous qui cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, car voici une guerre légitime ! »

Oui, la Pologne n'est point sourde à un cri de douleur; ce cri, qui a retenti de siècle en siècle, l'a toujours trouvée prête à défendre, prête à venger; elle part. Henri, duc de Sandomir et de Lublin, et frère de Boleslas IV *le Frisé*, roi des Polonais, se met à la tête de la légion polonaise et bohémienne ; on le distingue à son brillant costume, à son air fier, à son geste imposant. Une armure dorée recouvre sa poitrine, une croix de rubis est fixée sur cette armure, et à ses côtés est suspendue une grande épée qui a déjà fait ses preuves contre les Jadvingues et les païens de la Prusse. Iaxa de Miéchow, duc de Serbie, commande sous les ordres de Henri ; beau entre tous, brave entre tous, il imprime la crainte, le respect, l'affection à tout ce qui l'approche. Ses yeux respirent l'amour de la gloire, son regard ardent se jette dans l'espace, et semble dire : On peut tout conquérir ! mais sa bouche ne sourit jamais; l'amour, les regrets sont dans ce cœur, trop jeune pour ne plus espérer, mais pas assez vieux pour ne plus souffrir ! Iaxa a quitté la femme qu'il aime, elle et la patrie il les a quittées pour la gloire, il traverse le monde, en vivant d'un seul souvenir. Ah! qu'il devient cher cet amour sanctifié par la douleur et le sacrifice !

« La séparation m'eût été impossible, disait Iaxa, si Dieu ne l'eût ordonnée, j'étais si heureux ! il n'y avait pas le plus petit nuage dans notre ciel, pas un doute, pas un soupçon ; je la croyais, parce que je l'aimais ; je croyais en l'amour, parce que c'était elle que j'aimais !... Inconstance, infidélité, mots profanes !... jamais vous n'avez terni ma pensée ; elle m'aime, elle m'aimera ; toutes mes inspirations appellent son amour ; de près, je suis son amant; de loin, elle est ma religion, mon culte. Son portrait, que je porte là, sur mon cœur, me préservera, me ranimera dans les momens de découragement. Si je revois un jour ma patrie, si mon nom s'est illustré dans les combats, c'est à elle que j'offrirai ma gloire ; mais si je meurs sous ce ciel brûlant,

si je meurs en défendant la foi, je laisserai un beau souvenir, un souvenir digne de la Pologne, digne d'elle. J'ai de grands exemples à imiter; mes ancêtres aussi ont trempé leurs glaives dans le sang des Infidèles; guidés par notre roi Boleslas Bouche-de-Travers, ils ont fait des prodiges de valeur... Vous ne me renierez pas, mes nobles ancêtres, et si vaincre est impossible, je laisserai du moins la mémoire d'une glorieuse défaite. »

La troupe arrivait au pied d'une montagne où était le camp des Croisés. Les Polonais, après une reconnaissance nocturne, furent reçus avec acclamations par leurs frères d'armes, car ils avaient couru de grands dangers.

Tout le luxe de cette époque était réuni dans le camp des Croisés; luxe conquis sur la rapace féodalité de l'Occident : les croisades absorbaient alors les fortunes des plus puissans despotes. Peu à peu la civilisation orientale se communiqua à l'Occident, mais elle ébranla le pouvoir aristocratique au moment où l'Europe militaire lui demandait aide et protection.

L'étendard à la croix rouge sur un fond blanc était planté au milieu du camp, et autour de lui étaient groupés les drapeaux des légions; chacun se distinguait par une couleur et une légende différente; mais toutes ces légions étaient guidées par la même foi, par la même espérance.

Quand les Polonais eurent rejoint le camp, on entendit la trompette qui appelait les Croisés à la prière du matin. Les chefs de l'expédition, les commandans des légions d'Angleterre, de France, de Pologne, d'Italie, d'Allemagne, se réunirent sous la tente principale, où l'évêque de Thèbes *in partibus* vint dire la messe. L'évêque officiait devant un autel d'argent, tout garni de pompeux ornemens. Henri de Villeroi, Normand de naissance, grand-komtur ou maître des Templiers, assistait l'évêque dans une posture humble et dévote, les yeux baissés, les mains jointes; il disait le rosaire, conformément aux prescriptions de son ordre.

Parmi les guerriers réunis pour le saint sacrifice de la messe, on remarquait Godefroy, duc de Lorraine; on le remarquait par la noblesse et la beauté de ses traits. Son attitude est fière, son âme l'est plus encore; Godefroy n'a jamais fléchi devant les trônes; lui, il domine de toute sa hauteur les grands de la terre, et devant Dieu il s'abaisse, il tombe à genoux, il se frappe la poitrine, et au moment où le prêtre prononce ces mots : « Recevez, ô Père saint et tout-puissant, cette hostie sans tache que nous vous offrons tout indignes que nous sommes..... » il se prosterne le visage contre terre, et soupire avec componction comme la plus petite et la plus pécheresse des créatures !

Tous les assistans s'inclinèrent, et les Polonais, selon l'antique usage, mirent un genou en terre, et tirèrent leur sabre à moitié hors du fourreau : défendre la foi, mourir pour elle, ce furent les derniers mots de leur prière! Après la messe on baisa la patène, et chacun regagna sa tente. Le grand-maître de Villeroi, en venant rejoindre ses guerriers, quitta son air humble et dévot, comme on se débarrasse d'un vêtement; au milieu de ses hommes qu'il commandait, il se sentait l'égal des princes; il n'oubliait pas un seul moment que lui, chef des Templiers, il pouvait marcher de pair avec les rois.

Après le retour des chefs dans leurs tentes. des tourbillons de fumée annoncèrent que le déjeuner allait être servi. L'abondance et la recherche présidaient aux repas, les tables étaient servies et dressées avec magnificence. Des marchands génois étaient chargés d'approvisionner le camp, et moyennant bon prix, ils fournissaient des vins exquis.

Le page du duc de Lorraine, jeune Provençal à la mine éveillée, vint, après le déjeuner, inviter les chefs à se rendre dans la tente du duc, pour entendre les chants d'un troubadour. L'invitation fut acceptée : les uns par devoir, les autres par plaisir, et tous par désœuvrement, accoururent pour voir le beau troubadour. Le duc accueillit ses hôtes avec cette courtoisie *à distance* qui distinguait les seigneurs de cette époque. « Avant la musique, dit le duc de Lorraine, il faut boire, il faut égayer l'esprit pour qu'il ne soit pas un juge trop sévère; » et faisant un signe à ses pages, on apporta des plateaux chargés de vin du Rhin; bientôt les verres s'en retournèrent vides, et la conversation s'engagea.

« Je suis curieux de savoir votre avis sur les chants de ce troubadour, dit le duc, à Henri, duc de Pologne, je suis curieux de savoir si nous sentirons de même. — Nous autres Polonais, répondit Henri, nous sommes de mauvais juges; l'art qui s'acquiert par l'étude n'arrive point encore à notre âme, l'inspiration nous pénètre peut-être plus; mais demandez-nous, seigneur, quels sont les moyens pour vaincre dans un tournoi, pour lancer une flèche, pour monter à

l'assaut, pour prendre une citadelle; demandez-nous ces choses, et nous saurons vous répondre. Cependant ne nous croyez pas incapables d'écouter un chant d'amour; ne nous croyez pas tout à fait insensibles à la mélodie.

» — Vous dites cela bien froidement; allons, je le vois, vous n'êtes point à la hauteur de l'enthousiasme français. Les Français sont moins exclusifs, leur main sait porter le sabre, et sait tirer de doux accens d'un luth. Les arts et la guerre se partagent notre vie; nous sommes aussi fiers de combattre, que nous sommes jaloux de plaire. Mais ne prolongeons pas cette discussion, chacun fera ses preuves à la guerre; à présent, écoutons le troubadour. Approche-toi, gentil ménestrel, dit le duc. Holà! mes pages, apportez-lui un siége, faites-lui boire ce vin du Rhin. » Et le troubadour, tout confus, s'approcha. Il était beau et suave comme une idée poétique; de longs cheveux noirs flottaient en boucles ondoyantes sur son cou blanc; ses yeux vifs et veloutés exprimaient la passion et la volupté; on devinait, en le voyant, son origine méridionale: Gênes l'avait vu naître. Tout l'ensemble du jeune troubadour était ravissant de grâce et de coquetterie; son costume simple et recherché rehaussait son éclat sans l'effacer; une tunique bleu-ciel, un béret bleu orné d'une plume blanche, une collerette blanche composaient tout son ajustement. Son luth était suspendu à un ruban bleu.

Quand le page lui présenta un verre, le troubadour rougit, il y posa ses lèvres, et le rendit sans avoir bu. Le duc de Lorraine s'écria aussitôt: « Ah! tu ne sais pas boire, c'est mauvais signe, tu dois chanter sans verve et sans gaieté: le vin fait le poëte; nos maîtres en poésie ne dédaignaient pas cette source riche et féconde d'inspirations; ils buvaient pour chanter, et leur imagination s'enflammait dans l'oubli de la vie, et surtout en perdant la raison. Mais je suis trop sévère; tu es peut-être une merveilleuse exception; allons, commence, et nous te jugerons après. »

Le troubadour perdit contenance en entendant ces paroles railleuses; son visage se colora d'un vif incarnat; ses mains tremblèrent; à grand'peine il parvint à accorder son luth; enfin, faisant effort sur lui-même, il chanta, d'une voix faible d'abord, mais qui se remit peu à peu, les paroles suivantes:

« C'était un guerrier jeune et vaillant; de » blonds cheveux couvraient son front; ses » traits étaient ceux d'un ange.

» Il était sans peur et sans reproche; le ciel » lui avait tout donné, mais le monde lui avait » tout refusé.

» Pauvre qu'il était, il aimait Moïna la riche » châtelaine; Moïna l'aimait aussi : cœur qui » aime a trouvé le paradis. Mais, hélas! le père » de Moïna brisa ces nœuds que l'amour avait » formés!

» Gosvin, au désespoir, partit pour la Pales- » tine; il voulait mourir pour la foi; il est ici, » Dieu le garde!

» Gosvin, mon âme, cherche ton âme; viens, » prions, pleurons, mourons ensemble! »

A peine le dernier son de cette romance, le dernier soupir de cette voix avait-il retenti, qu'un jeune guerrier se précipita dans la tente; ses yeux ardens, irrésolus, se fixèrent sur le troubadour; il palpite, il tremble, il n'ose croire en ce monde au bonheur du ciel; il regarde encore cet être, cette vision, puis il tombe à genoux, et s'écrie: « Est-ce toi, Moïna? est-ce toi, mon ange? est-ce une réalité? est-ce un songe? Dis-moi, réponds, est-ce bien toi que je vois? Donne ta main, pose-la sur mon cœur. Qui t'a amenée en ces lieux? Comment, toi si faible, as-tu pu faire ce long voyage, franchir la terre et les mers, et apporter ta beauté divine dans ce pays où tu cours de si grands périls? Parle, ma chérie, parle, mon adorée, pour que je reconnaisse ta voix, pour que je sois sûr que ce n'est pas un ange qui m'apparaît pour me consoler? — Tout est facile, tout est possible à l'amour, répondit Moïna; j'ai puisé toutes forces en lui, comme j'ai reçu de lui toutes les espérances. J'ai pris ce costume, et j'ai dans mon âme le courage d'un homme, quand je souffre pour toi. Après ton départ, le désespoir m'a accablée, je suis tombée malade; mais je voulais vivre pour toi, et pour toi, j'ai lutté contre la mort; mon père enfin s'est laissé toucher; la crainte de me perdre l'a déterminé à me dire un jour: « Si Gosvin était ici, je consentirais à votre mariage. » Cette parole m'a rendu la force, la santé, et je suis partie pour te chercher. Mon père m'accompagne, il est resté dans le port; viens avec moi le rejoindre, viens, il nous bénira! »

Moïna, en revoyant son amant, n'avait vu que lui; elle avait oublié tout ce qui l'entourait: les grandes douleurs, les émotions profondes ferment l'âme aux craintes vulgaires; dans l'ivresse

de ce premier moment, pouvait-elle penser à la moquerie, pouvait-elle croire que la passion, jugée de sang-froid, est ou pitoyable ou ridicule? Les hommes, je parle des exceptions, ont quelque indulgence pour une *faute* dont ils sont l'objet, mais ils sont sévères jusqu'à l'injustice pour les *fautes* commises pour un autre... Moïna, en revenant à elle, s'aperçut qu'on souriait en la regardant, et elle rougit comme une coupable, cette femme sublime de passion et de dévouement; Gosvin s'approcha d'elle pour la rassurer. Le regard de Gosvin, une larme, la plus douce caresse de l'amour, fit comprendre à Moïna que le cœur de son amant sentait la vie de l'amour à l'unisson du sien; elle reprit courage, elle releva la tête avec fierté, et sembla dire à ces hommes impies, à ces hommes qui donnent à une distraction le nom d'amour, et au plaisir le nom de passion, elle sembla dire : « Je suis aimée. » Gosvin, la voyant calme par l'excès de son bonheur, se retourna vers le duc de Lorraine, et lui dit : « Seigneur, un moment j'ai oublié mes devoirs d'homme et de soldat, mais je m'empresse de vous apprendre qu'un détachement, en faisant la ronde, a aperçu une centaine de Sarrasins dans le bois voisin; ils se sont sauvés à l'approche de nos troupes, mais cependant il faut redoubler de surveillance.

— Chevalier de Villeroi, dit le duc de Lorraine, il faut faire une nouvelle reconnaissance pour nous mettre en garde contre une attaque inopinée; hâtez-vous, je m'en repose sur votre épée. — Prince, je cours exécuter vos ordres, Dieu et mon roi, la foi et l'honneur guideront mon bras.

— Je vous accompagnerai avec mes Krakoviens, seigneur komtur, dit Iaxa de Miéchow, en relevant sa tête pensive. — Vous avez besoin de repos, duc de Serbie, reprit le duc de Lorraine, il faut ménager vos forces, si précieuses pour la chrétienté; c'est vous qui avez fait la reconnaissance de cette nuit, gardez-vous pour une autre occasion. — En ce moment, dit Iaxa, le repos m'est un supplice; j'ai été témoin du bonheur d'un autre, moi aussi j'ai des souvenirs, j'ai des regrets au cœur; j'ai quitté la femme que j'aime, je l'ai quittée pour ne la revoir peut-être jamais... Seigneur, ne m'éloignez pas du combat; là, est une autre vie pour moi, vie de dangers et de gloire... Cette pensée me ranime. — Un chevalier chrétien, murmura Villeroi, doit être déterminé par de plus nobles motifs; une femme... l'amour... charmantes distractions, mais qui ne doivent absorber ni le cœur ni la tête. »

Le duc Iaxa ne répondit point à ces paroles blessantes, il se contenta de jeter un regard ironique sur le komtur, et, mettant la main sur la poignée de son sabre : « Nous perdons un temps précieux, dit-il, les Sarrasins regagneront leur camp avant que nous puissions les rejoindre; allons, partons. J'aurais voulu être le seul commandant de cette expédition; je n'aime la rivalité ni sur le champ de bataille, ni auprès de la femme qui m'occupe, mais avant tout, il faut savoir se sacrifier pour la cause commune. » Après avoir dit ces mots, il quitta la tente du duc.

Gosvin, malgré les prières de Moïna, malgré ces prières que l'amour sait rendre si éloquentes, ne quitta point l'armée des Croisés. « Je me suis engagé à défendre la foi, lui dit-il, je serais indigne de toi si je sacrifiais mon devoir à l'amour; bientôt nous nous reverrons, et le reste de ma vie t'appartiendra.

— Ne parle pas de l'avenir, répondit Moïna, trop de dangers te menacent; mais quoi qu'il arrive, je serai fidèle à toi, fidèle à ton souvenir adoré. Dès que nous aurons rejoint nos contrées, je me rendrai dans un couvent; là, mon Gosvin, je prierai pour toi, j'attendrai, et si le ciel me condamne au malheur, je ne quitterai plus cet asile. — Moïna, reprit Gosvin, si je meurs, conserve-toi pour ton vieux père, reste pour donner à ce monde l'exemple de toutes les vertus; ton cœur à moi, toujours à moi, mais ta vie conserve-la à ce pieux devoir. Adieu, amie, adieu, ange, veille sur moi. » En disant ces mots, il se mit à genoux, et le père de Moïna lui donna sa bénédiction. Gosvin regagna l'armée des Croisés.

Le bâtiment qui allait emporter Moïna quitta la rade; un vent favorable le poussa bientôt loin de la terre; ses voiles déployées ne devinrent plus qu'un point dans l'espace, puis tout disparut comme l'aigle disparaît dans l'immensité du firmament.

II

L'armée des Croisés se dirigeait sur le camp des Sarrasins; autour d'elle, devant elle, partout elle trouvait des montagnes désertes; enfin, après avoir franchi une haute colline, elle aperçut l'ennemi qui fuyait de toutes ses forces

serré en colonne. On voyait les manteaux verts et les turbans blancs des Sarrasins se mouvoir, s'agiter dans l'air comme s'ils eussent été poussés par un ouragan ; ils semblaient défier l'agilité de leurs chevaux... Les Croisés redoublent d'ardeur; la terre tremble sous leurs pas. Tout à coup la colonne musulmane fait volte face ; elle se range en bataille, présente le sabre, et attend dans une attitude intrépide.

Les Croisés chargent avec impétuosité; les Sarrasins repoussent l'attaque, en jetant des cris de terreur; ils redoutent que les Chrétiens n'arrivent au centre du carré. Leurs efforts sont inutiles, la grosse cavalerie enfonce leurs rangs, et Iaxa de Miéchow, le premier, plante son étendard au centre. Dans ce désordre d'une armée vaincue, il vit un groupe de femmes, et il comprit alors pourquoi les Sarrasins n'avaient pu opérer leur retraite; ces femmes, par leurs craintes et leur faiblesse, avaient entravé le mouvement des troupes.

Le komtur de Villeroi, après avoir dispersé l'ennemi, s'approcha de Iaxa et lui dit : « Ces femmes sont nos prisonnières, elles font partie de notre butin; qu'on les garde jusqu'à nouvel ordre. — Celle-ci, reprit Iaxa, en jetant les yeux sur une créature ravissante de beauté, celle-ci est ma captive, et son sort dépendra de ma volonté.—Vraiment, la capture n'est pas mauvaise, s'écria Villeroi ; parmi toutes ces filles, qui sont belles comme le ciel de leur patrie, celle-ci est la plus belle; un croyant de la Mecque la prendrait pour une des femmes du prophète; vraiment, ces cheveux noirs, cette peau d'albâtre, ces yeux vifs et tendres sont bien faits pour émouvoir un cœur ! — Je ne m'attendais pas, dit Iaxa en souriant, à voir le komtur des Templiers, ce critique rigide de l'amour, faire si bien l'éloge de la beauté. » De Villeroi, embarrassé par la remarque de Iaxa, prit son air hautain et sérieux, et dit : « Je ne mêle point le rire aux choses graves, il s'agit du sort de ces femmes; celle-ci je la veux, et elle m'appartient. »

La belle captive devina le sens des paroles du komtur, et elle fixa ses yeux supplians sur Iaxa ; son regard, si éloquent par la douleur, semblait dire les touchantes paroles que Sophonisbe, femme de Siphax, adressait à Massinissa quand elle tomba en son pouvoir.

« Je suis ta prisonnière, ainsi le veulent les dieux, ton courage et la fortune ; mais par tes genoux que j'embrasse, par cette main triomphante que tu me permets de toucher, je t'en supplie, ô Massinissa, garde-moi pour ton esclave! Hélas ! il n'y a qu'un moment que j'étais environnée de la majesté des rois... Si la mort peut seule me soustraire au joug de l'étranger, donne-moi cette mort, je la compterai au nombre de tes bienfaits. »

Iaxa, profondément ému, se retourna vers le komtur, et lui dit : « Seigneur, toutes ces femmes sont à vous; mais celle-ci, je vous le répète, elle m'appartient de fait et de droit. — Je me soucie peu des autres, et je ne sais pourquoi vos droits l'emporteraient sur les miens. — J'ai déclaré le premier qu'elle était ma possession. — Eh bien donc, le glaive en décidera, et je jure en présence de l'armée que rien ne fera fléchir ma volonté. » Ayant dit, il saisit d'une main la taille de la captive, et de l'autre il brandit son épée en criant : « Frères, braves Templiers, venez venger l'outrage qui m'a été fait par un Léchite ; venez vous repaître du sang de ce barbare qui ose insulter un guerrier de la chrétienté. »

A cet appel les Templiers tirèrent l'épée hors du fourreau, et se préparèrent à défendre l'honneur de leur chef.

Les troupes du duc Iaxa se formèrent aussitôt en bataille, et pourtant la voix du chef n'avait pas réveillé leur ardeur, ce mouvement était volontaire, spontané, comme l'amour et le courage. Ainsi deux armées chrétiennes, alliées pour la défense de la même cause, allaient verser leur sang pour une esclave musulmane.

Iaxa réfléchit aux suites d'un pareil événement, et, pour l'honneur de la fraternité chrétienne, il immola sa vengeance à la cause commune. « Guerriers, dit-il à ses troupes, pourquoi jetez-vous des regards menaçans sur vos amis, sur vos alliés, sur ces Chrétiens vos frères? oubliez-vous que tous nous servons Dieu et la foi; oubliez-vous que Dieu nous a commandé l'union? Ah ! ne renouvelez pas le meurtre de Caïn et d'Abel; ne donnez pas au monde l'exemple d'une funeste discorde; abaissez vos glaives, et demandez au Ciel ses divines lumières; l'offense que j'ai reçue doit être vengée par mon épée ; ne prodiguez pas pour un homme le sang chrétien; réservez votre courage. Dieu vous regarde, et que sa sainte volonté vous guide. — Ah ! s'écria de Villeroi, voilà un accès de peur qui s'exprime en belles paroles, ce me semble; mais on ne m'abuse pas si facilement, je ne saurais prendre le change. — Je suis au-

dessus de tout reproche, reprit le chef des Krakoviens, et je ne m'abaisse pas jusqu'à la justification. Mon épée sait punir les calomniateurs; il s'agit d'un fait qui nous regarde personnellement; l'armée doit rester étrangère à nos différends; nos soldats ne doivent pas être les soutiens de nos petites passions ou les défenseurs de notre honneur; mon courage à moi, seigneur de Villeroi, n'a pas besoin de s'appuyer sur mes troupes; ma parole repousse l'insolence, et mon bras sait me venger. Au nom de Dieu, je vous défie, komtur! la captive appartiendra à celui qui sera victorieux.

Aussitôt les troupes formèrent un grand cercle, et les deux champions se mesurèrent. La rage de Villeroi ôtait à ses coups la force et la précision. Iaxa, intrépide et calme, courageux et de sang-froid, maniait son sabre avec une adresse qui faisait prévoir l'issue du combat. Un dernier coup fit tomber des mains l'épée du komtur. « Reprenez votre épée, dit Iaxa, ceux que vous appelez *barbares* n'abusent jamais de la victoire; notre combat a lavé nos injures, soyons amis, ou du moins vivons en bonne intelligence. » Villeroi ne répondit rien, il fit un signe aux Templiers et s'éloigna.

La captive, témoin du triomphe de Iaxa, lui dit en langage frank: « Seigneur, je suis votre prisonnière, vous vous êtes rendu maître de ma personne; » et se mettant à genoux, elle ajouta: « Acceptez-moi pour esclave; quel gage voulez-vous de ma soumission? »

Le duc de Serbie la releva, en lui disant: « Madame, vous êtes libre, regagnez vos Etats; notre devoir, à nous chevaliers chrétiens, est de protéger et de défendre votre sexe. — Ah! seigneur, votre âme est grande et magnanime, et vous oubliez les droits du vainqueur; vous oubliez que je serai captive tant que je ne vous aurai pas payé une rançon. — Le bien que je puis faire, madame, ne s'évalue pas au prix de l'or; notre religion a mis dans notre conscience la seule récompense digne d'une bonne action; allez, madame, et si vous avez quelque reconnaissance, adressez-la au Dieu qui me guide et m'inspire. » La belle Musulmane s'éloigna du camp des Chrétiens en regardant Iaxa avec des yeux mouillés de larmes.

Les Croisés, après la fatigue d'une journée laborieuse, s'abandonnaient au repos; un seul homme était debout dans le camp, courant de la tente de l'évêque à la tente du duc de Lorraine; la crédulité aurait pu le prendre pour le génie du mal; pour la personnification de cette puissance invisible, qui répand l'inquiétude au milieu de la joie, les tourmens au milieu du bonheur; pour un de ces rêves, enfin, qui disputent au corps le repos du sommeil... Cet homme, c'était de Villeroi; son front plissé, son sourire sardonique révélaient ses sentimens intérieurs. Sans doute une affaire grave, une affaire où son orgueil était intéressé, le préoccupait en ce moment.

Iaxa reposait dans sa tente, étendu sur une peau d'ours; une lampe éclairait ce gîte militaire; des manuscrits de parchemin, contenant des légendes, étaient déroulés devant lui, mais il les regardait sans les lire. Un gros chien brun reposait à ses pieds; tantôt il dressait l'oreille comme s'il pressentait l'approche d'un étranger, et tantôt il caressait son maître comme s'il eût voulu l'avertir de ses propres appréhensions; l'instinct du fidèle animal n'était point en défaut: tout à coup il fit un bond, et courut en aboyant à la porte de la tente. « Ami Vistule, » cria quelqu'un du dehors; et Henri, duc de Sandomir, se présenta devant Iaxa. « Prince, comment c'est vous qui daignez venir me trouver à une heure si avancée! — Je viens pour vous engager à vous tenir sur vos gardes, de Villeroi trame un complot contre vous; il vous accuse devant le chef de la chrétienté d'avoir rendu la liberté à la fille de Saladin, il dit hautement que vous avez trahi la sainte cause. — J'ignorais que cette Musulmane était la fille de Saladin, mais ceci n'est qu'un prétexte dont se sert la haine du komtur; il me pardonnerait d'avoir renvoyé la captive, si je ne l'avais vaincu lui, komtur, grand-maître des Templiers; si je ne l'avais vaincu en présence de toute l'armée.—Je partage votre opinion; la justice et le bon droit sont pour vous, mais la force est pour lui, et demain vous serez appelé devant les chefs pour avoir à vous expliquer de votre conduite; mais ne craignez rien, mon affection saura vous défendre, mon rang saura vous protéger. En vous attachant à ma personne dans cette expédition lointaine, j'ai promis à votre père de le remplacer; j'ai promis à votre fiancée que je ne vous abandonnerais jamais, et c'est de cœur que j'accomplirai ma promesse. »

Iaxa, profondément ému, ne trouva point de paroles pour exprimer sa reconnaissance. Quand la bonté se montre sous un aspect noble, grand, généreux; quand on ne peut la confondre avec ce

sentiment mesquin qu'on appelle pitié, il faut l'admirer comme le génie, et la recevoir dans son cœur comme un rayon divin.

Le lendemain de cette entrevue, le héraut du duc de Lorraine fut envoyé à Iaxa pour l'inviter à se rendre devant les chefs rassemblés. Iaxa ne se fit point attendre, il se présenta avec la tête haute et le regard assuré : il ne redoutait rien, il ne redoutait ni ses juges, ni ses accusateurs. La présidence était confiée au duc de Lorraine; à sa droite était l'évêque de Thèbes, à sa gauche le duc Henri, et auprès de ce dernier le komtur des Templiers.

« On vous accuse, duc de Serbie, dit le président, d'avoir donné la liberté à la fille de Saladin; Saladin est l'ennemi de la chrétienté, vous êtes coupable devant Dieu et devant les hommes.

—Qui ose m'accuser? répondit fièrement Iaxa.

—Moi, dit le komtur, moi, chef des Templiers, komtur de Jérusalem, moi, Charles-Louis-Maximilien, chevalier de Villeroi. Je vous accuse au nom de notre sainte religion que vous avez trahie et qui demande vengeance.

— Je ne suis pas venu en Terre-Sainte pour combattre des femmes, ou pour abuser des droits que la guerre peut donner sur elles, reprit Iaxa en regardant Villeroi avec mépris. Sur le champ de bataille, dans un combat d'homme à homme, je ne céderai le pas à qui que ce soit, mais je ne me déshonorerai jamais en oppressant le faible; quelqu'un même peut se rappeler ici que je n'abuse pas de la force des armes et que j'apporte quelque générosité dans la victoire. Au reste, je ne sais pourquoi je prolonge cette explication; né libre, aux pieds de mes libres Karpates, je ne reconnais d'autres chefs et d'autre pouvoir que Dieu et mon roi. Ma volonté ne plie que sous Henri, duc de Lublin et de Sandomir, parce qu'il est le digne descendant des Piasts et le représentant de mon roi. Cependant ma fierté polonaise ne me défend pas de recevoir un conseil dicté par la sagesse; la raison a de l'empire sur ces cœurs que l'art et la soi-disant civilisation n'ont point encore corrompus. Je n'ai jamais enfreint les lois de la discipline militaire, et je me présente devant cette assemblée, non pour me justifier, mais pour donner l'exemple du respect qu'on doit à ses chefs. Si on me prouve que j'ai fait une faute en arrachant une pauvre fille à la brutalité du komtur, je me soumettrai à la sentence de mes juges : ma conscience m'absoudra.»

Un bruit sourd se fit entendre dans l'assemblée; les juges se recueillirent quelques momens et jetèrent ensuite leur boule dans une urne de marbre noir. Au dépouillement du scrutin, on vit que les boules blanches étaient en grande majorité. Iaxa fut donc reconnu innocent. On en fit la déclaration solennelle, et des transports de joie éclatèrent dans l'assemblée. Iaxa restait calme comme avant la sentence. L'amour-propre a besoin du suffrage, de l'approbation des autres; l'orgueil, quand il est dirigé par une grande âme, se suffit à lui-même : il est la conscience de ce qu'on vaut, il dédaigne la louange, comme il est au-dessus du blâme! Iaxa reçut donc sans étonnement l'absolution des juges; mais, voulant que l'affaire se terminât à la satisfaction de tous, il se tourna vers le chevalier de Villeroi et lui dit : « Si le jugement des chefs ne vous a point convaincu, voici mon gant, relevez-le, j'attends le combat, et je ne redoute pas la vengeance qui se présente le glaive en main.»

Le komtur se baissa pour relever le gant, mais tous les chefs intervinrent et parvinrent à arranger l'affaire. Après un pardon mutuel, les deux antagonistes se serrèrent la main. Le komtur grimaça un sourire d'amitié, et Iaxa y répondit en disant froidement, mais avec franchise : « J'ai tout oublié ! »

III

Sur ces entrefaites, l'armée de Saladin s'approchait de Jérusalem.

Gerusalem sovra due colli è posta, etc.

La traduction, citée par l'auteur de l'*Itinéraire,* dispense de l'original.

« Solime est assise sur deux collines opposées et de hauteur inégale; un vallon les sépare et partage la ville : elle a de trois côtés un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce et presque insensible; c'est le côté du nord : des fossés profonds et de hautes murailles l'environnent et la défendent.

» Au dedans sont des citernes et des sources d'eau vive; les dehors n'offrent qu'une terre aride et nue; aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrose; jamais on n'y vit éclore des fleurs, jamais arbre, de son superbe ombrage, n'y forma un asile contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles de distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste répand l'horreur et la tristesse.

» Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres et fortunées. A l'occident la mer Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête et la captive. Au nord, est Béthel qui éleva des autels au veau d'or, et l'infidèle Samarie; Béthléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attristent les pluies et les orages.

» Les Sarrasins allaient bientôt fouler la sainte terre; ils allaient s'approcher de la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois, ils allaient s'approcher de ce lieu où le prophète fit entendre ses lamentations! le présent et l'avenir de Jérusalem étaient tout entiers dans ces grandes et sublimes paroles :

« Comment cette ville, si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire et si désolée? La maîtresse des nations est devenue comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut.

» Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites; ses prêtres ne font que gémir; ses vierges sont toutes défigurées de douleur, et elle est plongée dans l'amertume.

» O vous tous qui passez le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne!

» Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé : le boulevard est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même.

» Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a rompu et brisé les barres; il a banni son roi et ses princes parmi les nations : il n'y a plus de loi; et ses prophètes n'ont point reçu de visions prophétiques du Seigneur.

» A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem? à qui dirai-je que vous ressemblez?

» Tous ceux qui passaient par ce chemin ont frappé des mains en vous voyant : ils ont sifflé la fille de Jérusalem, en branlant la tête et en disant : « Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, qui était la joie de toute la terre! »

Les Croisés attendaient l'ennemi avec anxiété; leur nombre était inférieur; une défaite était presque certaine, malgré le courage et l'ardente volonté des chefs.

Godefroy, duc de Lorraine, et Henri, duc de Sandomir, coururent à la défense de la sainte cité. Après avoir franchi des contrées désertes, des montagnes presque inaccessibles, ils arrivèrent en vue de Jérusalem, et là, suivi par un peuple au désespoir, ils parcoururent ce chemin qu'avait sanctifié le Sauveur du monde.

Les Croisés garnirent de troupes les six bastions qui entouraient la ville, et réunirent tous les moyens de défense qui restaient en leur pouvoir.

A l'époque qui nous occupe, le vice et l'indolence gouvernaient le royaume de Jérusalem. La politique du Vatican posait des bases qui portaient en elles un germe de destruction : le luxe, la mollesse, la discorde, l'envie menaçaient de mort la domination chrétienne; cependant, à l'approche du danger, les esprits se rallièrent pour la cause commune; en toute hâte on amassa des vivres et des munitions; les vieillards, les femmes, les enfans travaillaient à la réparation des remparts de la ville; encouragés par l'exemple et par la présence des ministres de la religion, les habitans rivalisaient de zèle, de dévouement, d'ardeur pour repousser l'attaque des Sarrasins.

Toutes les églises devinrent autant de forts; combattre ou prier, n'était-ce pas servir Dieu et la foi? La grande citadelle dominant la ville était réservée aux troupes d'élite; car là reposaient les destinées du peuple de Jérusalem, et là était le dernier espoir des Chrétiens.

Les catacombes, qui entourent le mont Golgotha, sur lequel est élevé le Saint-Sépulcre, étaient remplies d'une foule contristée de douleur. Le patriarche de Jérusalem officiait aux pieds du tombeau du Seigneur, il priait, et des sanglots de femmes répondaient à ces prières. « Femmes, ne pleurez pas, disait le patriarche, souffrez pour Dieu, et espérez. » Alors de pieux cantiques se faisaient entendre; les grands, les humbles de la terre, tous étaient agenouillés et chantaient la gloire de Dieu.

L'office divin répandit la confiance dans l'âme des fidèles; la force revenait à ces cœurs abattus... Tout à coup on entendit la trompette; l'heure du combat approchait : Saladin, à la tête d'une troupe innombrable, était sous les murs de la sainte cité; il mit le siége, et les Sarrasins montaient à l'assaut avec une ardeur incroyable.

Les Croisés voulaient la victoire ou la mort; resserrés dans un espace étroit, ils se jetaient en dehors de la ville pour chercher un combat décisif. Le carnage était horrible; des cadavres mutilés étaient entraînés par les flots de sang jusque dans le parvis du temple, les mains et les bras coupés flottaient sur ce sang et allaient s'unir à des corps auxquels ils n'avaient point appartenu! cris, im-

précations, rage, désespoir, courage tout devait se taire et plier devant la force imposante des Sarrasins. Les Chrétiens s'affaiblissaient, et l'ennemi, malgré des pertes immenses, renaissait comme un polype qui, taillé en morceaux, retrouve ses parties et se rejoint pour revivre.

Dans une de ces excursions, les Sarrasins parvinrent à s'emparer de l'étendard chrétien, et l'emportèrent en triomphe dans leur camp. Iaxa, voyant ce saint étendard, ce symbole, vierge encore de toute souillure, au pouvoir des Infidèles, lance son cheval au galop pour reconquérir l'étendard; les soldats, entraînés par l'exemple du chef, se jettent en avant, en chantant l'air national en l'honneur de la Vierge (*Boga rodzica*); cet air qui se répète d'âge en âge, et qui donne aux Polonais la force du martyr et le courage qui ne fléchit jamais. Ces hommes, ces héros, guidés par Iaxa, allaient à une mort certaine; tous ils périrent, ils périrent loin de leur patrie, mais leur gloire a traversé les siècles; ces souvenirs de gloire enfantent l'héroïsme; oui, il faut marcher sur les traces du passé ou conserver un culte pour cette gloire nationale. Otez la gloire de dessus la terre, tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme, il est seul dans la foule; le passé n'est rien, le présent se resserre, l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre. En parcourant l'histoire des empires, on voit quelques hommes sur des hauteurs, et en bas le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. La gloire guide les premiers, et ils guident l'univers.

Iaxa, après des prodiges de valeur, tomba au pouvoir des Sarrasins. De Villeroi, placé à une certaine distance, avait tout vu, et la vengeance l'avait rendu immobile; ennemi implacable, il ne donnait point un regret à la mort de ces braves, point un éloge à l'héroïsme de leur chef; ses yeux brillaient d'une joie satanique. «La perte d'un drapeau, qu'est-ce cela, comparé au bonheur de la vengeance? se dit Villeroi, je ne verrai plus cet homme qui m'a vaincu, et qui outrage plus encore par ces sentimens généreux l'enfer ou le ciel; je suis vengé, je respire! »

N'approfondissons pas les misères du cœur humain, revenons à la ville assiégée.

Les Sarrasins, sûrs de vaincre par le nombre, et animés par la victoire, parvinrent à s'emparer de toutes les portes de Jérusalem; ils entrèrent dans la ville, et commirent des actes de barbarie que notre plume se refuse à tracer. Les Croisés, poussés de rue en rue, donnaient encore des preuves d'un inutile courage; enfin ils durent abandonner la place, et pour échapper à la cruauté des vainqueurs, ils étaient forcés de franchir des monceaux de cadavres. L'armée, dispersée sur plusieurs points, se rassembla hors de la ville, et chercha à regagner l'ancien camp.

La citadelle se défendait encore, les troupes résistaient par un miracle de courage; une poignée de Grecs sous les ordres de Prosper, unie aux Français sous les ordres de Godefroy, duc de Lorraine, prolongeaient cette héroïque défense.

La légion polono-bohême, commandée par le duc Henri, déploya dans cette sanglante bataille tout ce qu'il y a de sublime dans le courage polonais. Ce prince, qui avait les vertus du soldat: l'intrépidité et le sang-froid, opéra sa retraite avec une précision miraculeuse, et à la tête de quelques braves il rejoignit le quartier-général. Le sang polonais coula en Palestine, comme dans toutes les parties du globe où il fallut servir une grande cause, montrer du dévouement ou recueillir de la gloire. Des héros moururent dans le siége de Jérusalem, sans laisser leurs noms à la postérité; l'histoire a inscrit les faits, et cette illustration est le patrimoine de la nation; les noms rappellent un homme, les faits honorent toute une patrie.

Les Polonais qui avaient échappé à cette guerre désastreuse périrent sous ce ciel brûlant; la nature succombait sous ce climat si différent du leur; très-peu de nos frères revirent la patrie; mais le duc Henri, le chef de l'expédition, revint en Pologne, pour honorer dans son véritable sanctuaire la gloire de ses compatriotes.

Les Sarrasins, maîtres de Jérusalem, mirent le feu aux quatre coins de la ville; la mort par le fer était trop lente, leur vengeance ne voulait rien épargner. En un moment la sainte cité devint la proie des flammes; les cris féroces des vainqueurs, les gémissemens des victimes retentissent dans l'air... Douleur, désolation, bientôt le trône de la chrétienté s'écroulera; l'enfer peut se réjouir, Jérusalem est morte!

La citadelle était encore debout au milieu de ces ruines fumantes; le souvenir des Thermopyles et de Salamine animait l'âme des Grecs, à qui était confiée la défense du fort; ils combattaient un contre dix; ils combattaient sans compter leurs morts, sans relever leurs blessés; ils combattaient, et le croissant était déjà planté

sur les murs de la citadelle. Prosper, assailli de tous côtés, ne pouvant plus ni se défendre, ni résister, se sauva par une des brèches, avec Irène, sa jeune épouse; cette femme avait partagé toutes ses peines et tous ses dangers : à elle aussi revenait une part de gloire; toujours auprès de son mari, elle s'était montrée au niveau de son courage! Fanatisme religieux, fanatisme de l'amour, de quelles grandes actions n'êtes-vous point capables!

Prosper et Irène avaient combattu ensemble; ils eussent voulu mourir ensemble, mais hélas! Prosper seul fut atteint grièvement, au moment où il croyait avoir échappé à l'ennemi; il tombe dans les bras d'Irène, et cette troupe, ivre de carnage, avide de vengeance, accourt pour s'emparer du héros mourant : « Je ne puis sauver ta vie, dit Irène, mais je te sauverai de l'esclavage! Dieu m'inspire, qu'il me donne la force d'accomplir ce dernier sacrifice! » En disant ces mots, elle enfonce son poignard dans le cœur de Prosper...

« Grâces te soient rendues, dit Prosper d'une voix éteinte, je bénis la mort que tu me donnes; adieu, Irène, je t'attends au ciel! — Oui, nous nous reverrons pour ne plus nous séparer; mais auparavant, je vengerai ta mort, je vengerai notre sainte religion. »

Irène reste auprès du corps de Prosper; elle défie le cimeterre des Musulmans, sa bouche profère des imprécations contre leur prophète; sa bouche maudit, et son glaive est prêt à frapper.... A ce moment, l'incendie gagnait la citadelle; la ville tout entière n'était plus qu'une mer de flammes. Irène, en voyant cet horrible spectacle, regarde le ciel, et appelle la vengeance divine; elle cherche le chef de la troupe; c'est lui que sa main veut frapper, mais elle meurt assassinée par le nombre!

IV

Nous avons suivi les événemens dans leur ordre, nous ne nous sommes pas crue obligée de faire voyager notre héros pour l'intérêt du drame, en nous écartant de la vérité historique; nous avons laissé Iaxa au pouvoir des Musulmans, et c'est dans leur camp que nous allons le retrouver.

Iaxa, qui était une capture importante pour l'ennemi, n'était pourtant pas gardé avec une surveillance rigoureuse; on lui montrait un grand respect; on lui donnait des soins que les Musulmans n'accordent pas en général à leurs prisonniers. Le médecin de Saladin venait le visiter, et pansait lui-même ses blessures. Ces soins, ce respect étaient indifférens à cette âme qui ne rêvait que sa patrie et la liberté.

Un jour qu'il cherchait à repousser des idées de mort volontaire, en demandant à Dieu l'espérance de servir encore son pays, il vit entrer dans sa tente une femme belle comme une vision céleste; il la regarde, et croit retrouver un souvenir!

« Seigneur, lui dit-elle, avez-vous oublié celle qui vous doit la vie! l'honneur! »

Iaxa reconnut la fille de Saladin. « Quoi, madame, vous daignez visiter votre prisonnier; vous daignez sourire à un pauvre exilé! Je vous bénis pour le sentiment doux et consolant que vous répandez dans mon cœur.

—Je viens payer une dette de reconaissance; je vous donne la liberté, je vous rends ce que vous avez fait pour moi. Retournez dans votre patrie, et rappelez-vous quelquefois Aline.

—Madame, après la Pologne vous serez ma plus chère pensée; tout mon bonheur je vous le devrai, et je vous l'offrirai avec une pieuse reconnaissance. » L'arrivée du sultan interrompit l'entretien d'Aline et de Iaxa. « Tous les trésors des kalifes d'Orient seraient encore indignes de toi, dit-il; il n'appartient qu'au Prophète de te récompenser; mais tout ce que je possède est à toi, tu n'as qu'à dire un mot; et quand tu retourneras dans ton pays, tu diras que ceux qu'on appelle barbares, infidèles, savent apprécier une belle action. »

Le lendemain de ce jour, Iaxa quitta le camp des Musulmans, comblé des dons du sultan, et en faisant ses adieux à son bienfaiteur, il lui promit de ne jamais combattre contre lui.

Revoir la Pologne, après l'avoir perdue, c'est une anticipation sur le bonheur du ciel; revoir la femme qu'on aime, la retrouver tendre, la retrouver fidèle, c'est revivre à une vie de délices et de fortunées espérances.

Iaxa, peu après son arrivée, se maria à Odrowonz, et toute son existence se partagea entre elle et la patrie; il fonda à Miéchow, près Krakovie, un ordre saint en l'honneur des Croisés; les ruines de l'édifice existent encore aujourd'hui, et ajoutent une preuve irrécusable aux témoignages de l'histoire.

Gosvin revint aussi dans sa patrie, et Moïna quitta la France pour suivre son bien-aimé, pour s'unir à lui à jamais.

Olympe Chodzko.

NAPOLÉON ET LA POLOGNE DE 1812 A 1815.

(*Voy. page* 396.)

Toutes les dispositions avaient été faites au grand quartier-général français pour établir les quartiers d'hiver sur la ligne du Boristhène, lorsque la nouvelle du brillant combat de Valoutina parvint à l'empereur Napoléon; il s'empressa d'aller, le lendemain de l'affaire, porter aux braves, commandés par le maréchal Ney, les récompenses que méritait leur rare intrépidité.

Les généraux et les anciens militaires pensèrent alors que leur chef bornerait, pour cette campagne, son ambition à prendre Riga, à s'établir à Witebsk, à Smolensk, en y faisant quelques ouvrages de défense; à couvrir, et surtout à organiser la Pologne qu'il avait conquise en grande partie; on ne doutait pas qu'ayant ainsi la faculté de faire reposer son armée, de remettre au complet tous les corps qui en faisaient partie, et pouvant au printemps suivant attaquer les Russes avec des forces non moins formidables que celles avec lesquelles il venait de passer l'Oder trois mois auparavant, il ne tînt ses alliés en respect et ne contraignît les Russes à se soumettre à ses conditions, ou à courir le risque presque certain de voir détruire Saint-Pétersbourg et Moskou.

Il n'en fut pas ainsi, à la vue de la position inexpugnable où le seul corps commandé par le maréchal Ney avait chassé une armée entière; les sages dispositions faites à Smolensk par le major-général, prince de Wagram, furent oubliées. « Une armée qui fait des prodiges aussi étonnans, s'écria Napoléon, doit faire la conquête du monde entier. » Et, sans tenir compte de la rigueur du climat, ni de la saison avancée, l'empereur Napoléon donne, le 26 août, le signal d'une campagne d'hiver en Russie, à six cents lieues de France, n'ayant plus que des chevaux ruinés, sans vivres ni hôpitaux, ni magasins, et en présence d'un ennemi qui ne manquait pas de créer le désert autour des Français. Il refoulait derrière lui les populations qui emportaient avec elles tout ce qu'elles possédaient de vivres, et Napoléon ne pouvait d'ailleurs ignorer qu'il laissait sur ses derrières une armée russe cantonnée en Moldavie, et prête à marcher contre lui dès que le traité de paix, déjà conclu avec la Turquie, aurait été ratifié.

Cette armée, ayant cessé les hostilités contre la Porte-Ottomane, était commandée par l'amiral Tschitschagoff; elle détachait sans cesse des corps de troupes pour renforcer l'armée de Wolhynie opposée au corps du prince de Schwartzenberg.

Napoléon, abusé sans doute par une trompeuse alliance, espérait que le corps d'auxiliaires autrichiens, obéissant à ses ordres, repousserait ceux de Tormassoff, de Sacken et de Hertel à la hauteur où avait été rejeté celui de Barclay de Tolly, et qu'ainsi ces alliés, en ravageant l'Ukraine, pénétreraient dans les gouvernemens de Kiiow et Kalouga, et se réuniraient à l'armée du centre au moment où elle entrerait à Moskou; mais le peu de sincérité de ces vieux ennemis de la France (qui songeaient à conserver la Gallicie), plus que les manœuvres continuelles des généraux russes, furent les causes qui firent tournoyer Schwartzenberg sur un même terrain, loin des rives du Boristhène, comme s'il eût redouté de s'approcher de la forteresse de Bobruysk, dont il pouvait s'emparer facilement et se faire un point d'appui. Les Moskovites défendirent faiblement la petite ville de Dorogobouge, où ils pouvaient intercepter les deux routes de Moskou. Le quartier-général français y fit séjour, et se dirigea ensuite sur Viazma qui offrait encore aux Russes les mêmes moyens de résistance dont ils ne surent ou ne voulurent pas profiter. En se retirant, ils mirent le feu à cette ville nouvellement bâtie, et en dévastèrent les environs.

On avait appris, à Gjatzk, que le général Koutousoff, vainqueur de l'armée turque, avait quitté son commandement en Moldavie après avoir fait un traité de paix honorable, et que cet habile maréchal était venu se mettre à la tête des troupes opposées à l'empereur Napoléon. Les Russes le regardaient comme l'espoir de la patrie; si l'on devait s'attendre par ce motif à rencontrer plus de résistance de leur part, on devait aussi présumer que leur armée de Moldavie devenue disponible, et pouvant agir sur les derrières des armées françaises, ne resterait pas oisive, Napoléon n'en continua pas moins sa pointe sur Moskou. A trois journées de cette capitale il trouva l'armée russe près de Mojaïsk, retranchée sur une position formidable, entourée de redoutes armées d'une nombreuse artillerie. Le 7 sep-

tembre, l'empereur Napoléon l'attaqua dès le matin; le combat fut opiniâtre, trois cent mille hommes de part et d'autre étaient aux prises; plus de trois cents pièces de canon vomissaient la mort sur les deux armées; la terre tremblait au bruit de ces tonnerres, qui retentissaient à dix lieues à la ronde; la valeur française triompha encore une fois de la bravoure des Russes, et de tous les avantages que ces derniers avaient su réunir autour d'eux par le choix de leur position, et des ouvrages qu'ils y avaient élevés. Les Français gagnèrent la célèbre et bien chère bataille de la Moskva, à trois journées de marche de l'ancienne capitale des Moskovites.

Les Polonais, commandés par le prince Poniatowski, eurent une part notable à cette victoire, en tournant et resserrant la gauche de l'ennemi où commandait le général Bagration; ils eurent besoin de déployer toute leur intrépidité pour refouler les Russes, les empêcher de se développer, et de s'étendre en dehors de leur position. Ils furent bientôt secondés par le corps d'armée du maréchal Ney : sa coopération au succès de la journée valut à cet intrépide guerrier le titre de prince de la Moskva.

Les Polonais espéraient, après le gain de cette bataille, que, pour sauver Moskou et toutes les richesses entassées dans cette capitale, les Russes proposeraient un armistice, parleraient de paix, et que le rétablissement de la Pologne en serait la première conséquence; il en fut tout autrement. L'empereur Napoléon, au lieu de faire poursuivre les Russes, qui se retiraient à la hâte sur Moskou, par la garde impériale qui n'avait pris aucune part à la bataille, en chargea cette même armée qui combattait depuis trois jours et se trouvait harassée de fatigues et de besoins; les Français se virent ainsi frustrés d'immenses trophées: c'en était fait de l'armée russe si Napoléon eût voulu profiter alors de ses avantages. Les Moskovites ne firent que traverser leur ancienne capitale, et l'abandonnèrent sans coup férir aux Français; au mouvement et à l'agitation qui règnent d'ordinaire dans une ville vaste et populeuse, avaient succédé le silence et la solitude: les maisons fermées, les rues désertes, la fuite d'une population de trois cent mille habitans, annonçaient la terreur où l'éloignement qu'inspiraient les vainqueurs.

Mais, chose étonnante, les troupes qui avaient combattu, assuré le gain de la bataille qui ouvrit les portes de Moskou, ne purent que traverser cette ville. L'ordre de l'empereur Napoléon les envoya en cantonnemens dans les environs, où l'ennemi, suivant sa coutume, avait tout dévasté, et la garde impériale, toujours favorisée, fut établie dans les palais, et placée au milieu de l'abondance, sans aucun égard pour les justes mécontentemens que cette partialité devait exciter dans l'armée. On divisa la ville entière et ses faubourgs par quartiers, auxquels on donna des commandans particuliers; ces officiers s'y établirent avec les corps de la garde impériale qui étaient sous leurs ordres; la surveillance qu'ils devaient exercer fut encore subdivisée, et malgré les précautions prises par l'empereur et le zèle de ceux qui devaient répondre de la sûreté d'une ville veuve de sa population, elle devint tout à coup la proie des flammes.

Le général Rostoptschine, gouverneur de Moskou, envoie une poignée de misérables échappés des prisons, et quelques paysans portant des artifices et des matières inflammables préparées par ses soins, et cette Moskou, dont la conquête coûta si cher aux Français, est réduite en cendres avec toutes les richesses qu'elle renferme. L'empereur Napoléon, maître de Moskou dans laquelle il est établi au milieu de sa redoutable garde impériale, voit détruire dans sa main cette grande cité, par un ennemi absent, qui lui porte le coup le plus terrible et le plus décisif en anéantissant ainsi les dernières ressources qui pussent servir à alimenter son armée. Ce fut le troisième jour de l'occupation qu'eut lieu cette terrible catastrophe qui devait éloigner toute espérance de paix, et décider la retraite immédiate de l'armée française. Elle eût pu dans ce cas revenir en Pologne avant la saison des frimas, et y prendre ses quartiers d'hiver; il n'en fut pas ainsi. L'empereur Napoléon, parce qu'il avait besoin de la paix, la voulait et y croyait; et pendant un mois encore il fit rester le général Lauriston au quartier-général du plus fin politique de l'Europe, de ce prince Koutousoff, qui, par d'adroites négociations, sut prolonger les espérances de l'ambassadeur et de son maître, tandis que les derniers jours d'un bel automne s'écoulaient pour eux dans les illusions, et que le froid, l'auxiliaire le plus puissant de l'armée russe, et les réserves qui accouraient de toutes parts, s'avançaient pour détruire une armée dénuée de tout et jetée à 700 lieues de sa base d'opérations, sous un climat meurtrier pour elle.

On ne manqua pas, dans cet intervalle, de ré-

péter au prince Poniatowski, afin qu'il le redît aux Polonais, que les instructions données au négociateur français leur étaient favorables; plus acclimatés que le reste de l'armée, on avait besoin d'eux, et on les berçait d'un vain espoir. La nature se montra généreuse pour les troupes françaises, en leur accordant une prolongation d'automne qui se maintint pendant trente jours; ce temps eût largement suffi pour les reconduire sur les rives du Niémen, et même jusqu'à la Wistule, si Napoléon eût voulu écouter les représentations que renouvelaient chaque jour le major-général et les maréchaux commandant en chef les différens corps d'armée, pour le décider à une prudente retraite, tandis qu'il en était temps et que la saison se montrait favorable; mais la paix était son idée fixe, tandis que la résolution contraire présidait aux conseils de l'empereur Alexandre et en dirigeait toutes les dispositions.

Le 18 octobre, l'ennemi attaqua à l'improviste la cavalerie du roi de Naples, auprès de Taroutino, et prit un parc de vingt-six pièces d'artillerie. Ce général, surpris d'abord, monte à cheval, rallie ses troupes, se porte au milieu de l'action, et reprend bientôt ses canons; mais accablé par le nombre, il est forcé d'abandonner sa position, et de faire sa retraite sur Moskou, après avoir perdu deux mille hommes; les Russes n'y furent pas moins maltraités: leur général Beningson y reçut des blessures graves, le général Bagawout y trouva la mort.

L'empereur Napoléon était au Kremlin occupé à passer des troupes en revue, lorsque cette fâcheuse nouvelle lui fut portée; il s'écrie que c'est une trahison, que le roi de Naples a été attaqué au mépris de toutes les lois de la guerre; sur-le-champ la parade fut dissoute, et l'ordre du départ donné. Tous les corps devaient quitter Moskou le soir même, et se porter sur la route de Kalouga.

Longtemps avant le 18 octobre, le général Koutousoff, prévoyant qu'en cas de retraite Napoléon chercherait une route qui offrît quelques ressources à son armée, et tenterait probablement de passer en Ukraine, avait fait porter des troupes dans une position rapprochée de la route de Kalouga. Le 22, les Polonais, conduits par le prince Poniatowski, marchèrent sur Véréia, pour en déloger l'attaman Platoff, qui s'y trouvait avec ses Kosaks: ils y réussirent; le même jour, le maréchal duc de Trévise, resté dans le Kremlin à la tête de la jeune garde impériale, fit sauter cette ancienne forteresse par l'explosion de la mine, et suivit l'armée dont il fit d'abord l'arrière-garde. Cependant l'ennemi, informé de la marche de l'armée française, abandonne son camp retranché de Letaschova, pour barrer le chemin aux Français, et se porte sur la petite ville de Malo-Yaroslavetz, près de laquelle il commença ses attaques. Le 24, au point du jour, on se battit avec acharnement des deux côtés; la ville fut détruite. Là périt le fils de Platoff, jeune militaire aussi distingué par sa bravoure que par ses talens militaires.

La victoire couronna encore cette fois la valeur française, le vice-roi se couvrit de gloire à Malo-Yaroslavetz; mais ce succès brillant coûta trop cher à une armée qui était hors de portée de réparer la perte qu'elle avait faite en le disputant, tandis que les Russes, au milieu de leurs ressources, voyaient leurs forces s'accroître d'heure en heure; leurs nombreuses colonnes, déployées sur la route de Kalouga, couvraient l'Ukraine, et l'empereur Napoléon se vit forcé de reprendre le chemin de Mojaïsk, qui, depuis trois mois, était foulé et dévasté par ses troupes; elles revirent le champ de bataille de la Moskwa encore couvert de morts et de débris de toute espèce; le manque de vivres et de fourrages, et une neige épaisse ajoutèrent aux difficultés de leur marche en entrant à Dorogobouge; le maréchal Ney fut chargé de la couvrir avec les restes de son corps d'armée, et fit son retour à Smolensk, à travers les attaques réitérées des Russes, et sous le feu de leur artillerie; Napoléon, ayant trouvé des approvisionnemens dans Smolensk, les fit distribuer à son armée, et après quarante-huit heures d'un séjour indispensable, pressé par les Russes qui essayèrent de lui couper la retraite auprès de Krasnoe, il fut poussé par trois armées sur la Bérézina, où l'attendait l'armée moskovite de Moldavie.

Le maréchal Ney, qui fermait la marche, fut arrêté auprès de Krasnoe par un corps russe quatre fois plus nombreux que l'arrière-garde qu'il commandait. Après une attaque pleine de vigueur, apercevant les colonnes russes que lui avaient cachées les plis du terrain, il revint dans sa position, et refusa de déférer à la sommation que lui fit l'ennemi de capituler; il lui échappa pendant la nuit, passa le Boristhène, battit en plusieurs rencontres le corps de Platoff, et, après trois jours de combats continuels, il re-

joignit l'empereur, et arriva à Orsza, au grand étonnement de l'armée française; l'ennemi surtout ne pouvait y croire.

L'empereur Napoléon arriva sur la rive de la Bérézina au moment d'un dégel; il trouva le fleuve couvert de glaçons, qui, au lieu de servir au passage, en augmentaient les difficultés; il parvint néanmoins à tromper la surveillance de l'ennemi, en jetant à la hâte un pont là où il n'était pas attendu, et parvint à l'autre bord; ces généreux guerriers, exténués de froid, de besoins et de fatigue, firent un dernier effort de courage, et culbutèrent les corps venus de Moldavie, qui voulurent leur disputer la route du retour.

Dès lors les débris de l'armée française, décimés chaque jour par le froid et la faim, atteignirent Smorgonie; ce fut là que l'empereur Napoléon en laissa le commandement partie au roi de Naples, partie au vice-roi, pour se rendre en France, et y lever de nouvelles armées.

La Pologne, retombée sous le joug de ses oppresseurs, fut dès lors livrée à leurs vengeances implacables, particulièrement dans les anciennes provinces. Ce traitement rigoureux, ces suspicions, ces recherches continuelles contre tous ceux qui étaient accusés ou simplement soupçonnés de sympathie pour les Français, déterminèrent, même dans le duché de Warsovie, tous ceux qui étaient en état de porter les armes, à se joindre à l'armée française.

Toutes les troupes disponibles dans l'intérieur de la France furent précipitamment envoyées à la frontière du Rhin, et renforcées bientôt par les nouvelles levées qui étaient devenues difficiles. Napoléon reparut sur les rives de l'Oder et de l'Elbe, où il possédait encore plusieurs places fortes; alors commença la campagne de 1813. Les victoires de Lutzen et de Bautzen, remportées par de jeunes troupes, étaient d'un heureux augure. Ces succès et celui qu'obtint Napoléon devant Dresde, lui rendirent une partie de la confiance de l'armée; il s'exagéra sa force et sa puissance, et refusa une paix avantageuse pour l'état présent de sa fortune. Le désastre de Leipzig, où périt le prince Poniatowski, avec un grand nombre de ces braves Polonais qu'on retrouvait partout où étaient les plus grands périls, fit cesser ses illusions, et le rejetèrent sur le Rhin. La défection s'étant mise parmi ses alliés, il fallut les combattre près de Hanau, pour ouvrir le passage et se rapprocher des frontières de France; là, les Polonais se signalèrent de nouveau, et rivalisèrent de bravoure et d'intrépidité avec les Français contre les Bavarois.

Les Russes décidèrent l'Autriche à se joindre à eux contre l'empereur Napoléon; les Prussiens firent cause commune avec eux, et d'alliés qu'ils étaient au commencement de la campagne de 1812, ils se montrèrent les ennemis les plus acharnés des Français; l'influence qu'exerçaient au centre de l'Europe ces trois grandes puissances, détermina la défection des Wurtembourgeois, des Saxons, des Bavarois, en un mot de tous les différens peuples d'Allemagne. Les Suédois, qu'on nomme les Français du Nord, s'étaient joints aux ennemis de l'empereur Napoléon, ayant à leur tête un Français, un maréchal de France qu'ils avaient mis sur le trône de Suède; l'ancien maréchal de France Bernadotte, que l'empereur Napoléon avait fait prince de Ponte-Corvo, fit avec Moreau le plan de la campagne si fatale à la puissance de Napoléon; bientôt les armées des coalisés s'approchèrent du Rhin, et pénétrèrent en France; alors commença la troisième campagne. Dresde, Magdebourg, Hambourg eurent le sort de Dantzig, et retombèrent au pouvoir de la coalition. Le royaume de Westphalie fut envahi. Les débris des armées françaises qui combattaient en Espagne depuis trois ans abandonnèrent cette terre désolée, et vinrent prendre part à la campagne de France, dans laquelle, après des succès variés et des prodiges de valeur, succomba enfin l'empereur Napoléon

Le tzar Alexandre avait pu juger, pendant cette guerre d'extermination, de ce que valaient les Polonais; il les avait rencontrés sur tous les champs de bataille; leur intrépidité, leur discipline eussent été un glorieux exemple, un puissant stimulant au milieu de troupes moins braves que celles dont se composaient les armées françaises; Alexandre apprécia sans doute tout ce que cette nation belliqueuse pouvait ajouter à la force de ses armées et à sa puissance. Le congrès de Vienne étant assemblé en 1814 et 1815, il y fut décidé qu'un royaume de Pologne serait rétabli; qu'il aurait une constitution libérale monarchique; et le sceptre de Pologne fut en même temps placé entre les mains d'Alexandre.

Par un officier supérieur de la Grande-Armée, auteur des Lettres sur la campagne de 1812 en Russie, *etc.*

KALUZA.

(*Prononcez :* KALOUJA.)

La petite ville de Kalusz ou Kaluza est située en Gallicie; les rivières de la Czeczwa et de la Lomniça, qui prennent leur source dans les Karpates, et qui se répandent dans le Dniester, arrosent cette fertile contrée. Autrefois Kaluza faisait partie du palatinat de Russie-Rouge; aujourd'hui elle appartient au district ou cercle de Stryi; elle se trouve à mi-chemin de Stanislawow et Stryi.

Non loin de Kaluza, au milieu de ce site accidenté de forêts, de montagnes, on aperçoit les tours d'une église en ruines : quel monument résiste aux outrages du temps! Mais en Pologne, les luttes, les événemens qui composent toute la vie de la nation, ont été plus impitoyables encore! Bien des choses ont péri, sauf la gloire et l'espérance! Un souvenir, un fait d'armes illustre dans les illustrations polonaises, plane sur Kaluza, et vivifie encore ce qui n'est plus et ce qui est. Le nom de Sobieski se répète ici d'une génération à l'autre.

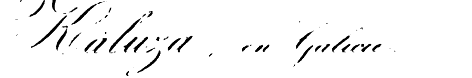
Au milieu des guerres incessantes que la Pologne eut à soutenir pour repousser l'invasion des Ottomans, et durant le règne de l'indolent Michel Koributt Wisniowiecki, le sultan Mahomet IV, à la tête d'une imposante armée, battait en brèche les murs ruinés de Kamienéç-Podolski. Les rivalités anarchiques de l'aristocratie entravaient les moyens de combattre l'ennemi.

Sobieski était en butte à toutes les violences de la jalousie; mais ses dangers ne pouvaient trouver indifférens les compagnons de ses précédens travaux. Au bruit de tant de fureur, l'armée polonaise campée à Sambor se lève, vole auprès de son général, l'entoure et jure de défendre, de venger, de suivre au bout du monde celui qui, depuis près de vingt ans, lui a ouvert tous les chemins de la victoire. « J'accepte vos sermens, répondit-il, et la première chose que l'exige de vous, c'est de sauver la Pologne! »

L'heure des grands dangers était en effet venue. Mahomet IV s'avançait à marches forcées; les troupes de Sambor n'allaient pas à quatre mille hommes. A peine furent-elles de six mille quand Sobieski eut à la hâte rallié ses compagnons et armé ses paysans. Le fort de Kamieniéç tomba entre les mains des Turks, et ils arrivèrent même jusque sous les murs de Léopol. Le grand-général des armées de la couronne, Sobieski, guerroyait avec quelques milliers d'hommes sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belz et de Léopol, les bandes musulmanes. Il apprend que les fils et le frère du khan des Tatars, après une course heureuse au cœur de la république, se retirent à travers les monts Karpates, entraînant un butin immense. Aller à eux, franchir le Dniester à la nage, tenir sa petite troupe cachée dans les forêts de Bednarow, pour pouvoir choisir le lieu et l'heure de l'attaque; présenter bientôt le combat aux Infidèles, trente fois plus forts que lui, les battre près de Kaluza, les poursuivre, les écraser : tout cela est l'affaire de peu de jours (du 12 au 16 octobre 1672). Quinze mille Ottomans mordirent la poussière dans les environs de Kaluza.

Mais Sobieski ne se contenta pas de cette éclatante victoire; il court après Nouraddin et Galga, princes du sang de Géray, qui fuyaient. Le chef des Polonais arrive devant une multitude de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les Turks emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient vingt mille. Leurs chaînes tombent; ils entourent le héros qui les a brisées, qui même prodigue l'or pour leur donner des vêtemens et du pain. Ils tendent vers lui leurs mains reconnaissantes, et Sobieski, le cœur éperdu de joie, ne sait que tomber à genoux, et bénir à son tour le Dieu qui a permis que sa vie comptât une telle journée.

Il se relève et tente davantage. Mahomet campait à Buczaç, sur la Strypa, à cinq lieues au-dessus du Dniester, satisfaisant sa passion pour la chasse, et croyant conduire la guerre du sein des délices de son sérail, enrichi des beautés de la Pologne. Sobieski fond à l'improviste sur ce camp, y sème la terreur et la mort; il croit que le roi Michel profitera de cet avantage; mais ce monarque, au lieu de poursuivre l'ennemi, conclut avec lui une paix ignominieuse à Buczaç même, le 18 octobre 1672. Le vainqueur de Kaluza, profondément blessé d'une conduite si contraire aux intérêts nationaux, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs pour lui et pour la Pologne.



Kaluza, en Galicie

Impr. de Leclère.



La Ville de Léopol (Lwow).

de l'Impr.ie de Leclere.

LÉOPOL.

Lwow, en polonais; *Lwihorod*, dans l'idiome russien; *Lemberg*, en allemand; *Leopolis*, en latin; *Léopol*, en français, est la capitale de la Pologne autrichienne, appelée le royaume de Galicie et de Lodomerie. Depuis le traité de Schoenbrun, en 1809, ce dernier terme est peu usité. La ville, située entre 49° 51′ 42″ de latitude nord et 21° 49′ 0″ de longitude, méridien de Paris, est à 51 milles de Warsovie (15 milles de Pologne au degré), dans la direction du sud-ouest. La plus haute des montagnes qui l'entourent est la montagne de *Wysoki-Zamek* (le château haut), qui domine la ville et semble tout à la fois la protéger et la menacer. Plusieurs ruisseaux s'échappent du flanc de ces montagnes et parcourent la descente; par un beau jour d'été, ils forment un tableau enchanteur, auquel se mêlent à merveille les maisons blanches et les petits jardins d'alentour. Du sein de la ville, où elle prend naissance, la rivière de *Peltew* va, en serpentant vers l'est, porter le tribut de ses eaux au Boug, fleuve qui, après avoir arrosé la fertile Pologne, court se perdre dans le sein de la Vistule, non loin de la capitale.

Léopol se partage en plusieurs quartiers, dont les faubourgs, dévastés et rebâtis à diverses époques, forment la majeure partie; la ville conserve ses anciennes allures, tandis que les faubourgs la devancent de beaucoup en moderneité, et procurent ainsi une agréable sensation aux voyageurs. Les principaux sont ceux de Krakowskie, du côté de Krakovie, Zolkiewskie, Lyczakon et Halickie.

Plusieurs grandes routes aboutissent à Léopol; l'une conduit à Przemysl, à Krakovie, à Vienne, et va être transformée en chemin de fer; une autre mène au nord, vers Zolkiew; la troisième au nord-est, vers Brody; et la quatrième à Zaleszczyki, au sud, vers la Bukovine et la Bessarabie.

Les monumens les plus remarquables sont les trois cathédrales consacrées au culte catholique-romain, arménien, grec-uni. Cette dernière, l'église St-Georges, est le point culminant de la ville. On distingue ensuite treize églises catholiques, entre autres celle des Dominicains, d'une superbe architecture; sept couvens, sept églises grec-uni, un temple luthérien, deux synagogues, trois hôpitaux, une maison de correction et un hospice. Le palais de l'évêque arménien mérite aussi d'être cité. Le jardin, dit des Jésuites, et les plantations qui ont remplacé les anciens remparts, offrent de magnifiques promenades.

Sous le rapport scientifique et littéraire, Léopol renferme une université, fondée en 1784, et réorganisée en 1816. On y compte quatre facultés, où la médecine, la philosophie, la théologie et le droit sont enseignés, tant bien que mal, par vingt-six professeurs; le nombre de ceux qui suivaient leurs leçons dans ces dernières années, était de quinze cents. L'Université possède une bibliothèque d'environ cinquante mille volumes, recueillis dans les couvens ou provenant de la bibliothèque de Garelli. Deux gymnases, une école d'arts et métiers, deux séminaires, plusieurs écoles primaires appelées normales, deux pensionnats tenus par les Bénédictines et les nonnes arméniennes, voilà pour la classe étudiante. Les gens de lettres et les savans trouvaient de précieuses ressources à la bibliothèque d'Ossolinski, ainsi appelée de son créateur, et fondée d'abord à Vienne, sous le nom de *Bibliothèque slave;* elle renfermait vingt-cinq mille trois cents ouvrages, composés de trente-huit mille quatre-vingt-dix volumes, treize mille quatre-vingt-onze médailles, huit mille quatre cents moules en plâtre, et une grande collection de manuscrits, tableaux, gravures, coquillages, pétrifications. Les conservateurs publiaient un journal mensuel (*Czasopismo biblioteki Ossolinskich*), qui rendit de grands services aux amis de la science historique nationale, lors-

qu'en 1834 le gouvernement autrichien fit fermer la bibliothèque, sous prétexte qu'on y recélait des armes et de la poudre. Tout cela n'existait que dans les livres, armes sans doute fort redoutables aux usurpateurs, mais qu'ils tenteraient vainement de détruire.

Outre ces établissemens, la ville possède deux imprimeries et plusieurs lithographies et librairies. Il y paraît deux journaux politiques, l'un polonais, l'autre allemand, et un recueil littéraire en polonais; comme on le pense bien, les nouvelles ne s'y reproduisent qu'avec la plus grande réserve. Des troupes polonaise et allemande donnent des représentations dramatiques sur la même scène, à des jours différens; la troupe polonaise reçoit une légère subvention de l'assemblée des états.

Les relations commerciales de Léopol sont d'une haute importance, bien qu'il ne puisse, sous ce rapport, égaler Brody, dont les priviléges de ville libre entraînent d'immenses bénéfices. Point intermédiaire entre l'orient et l'ouest de l'Europe, Léopol a toujours servi d'entrepôt aux productions de l'Allemagne, de la Bohême, de la Silésie, de la Moldavie, Podolie, Volhynie. Ses principales manufactures sont les fabriques de draps et de coton, les mégisseries et les teintureries. Les plus grandes affaires se traitent au mois de juin; à cette époque de l'année, on voit accourir les négocians des quatre parties du monde, et la population s'accroît d'un quart.

D'après les rapports officiels, on compte à Léopol près de soixante mille habitans, dont un tiers de Juifs; le surplus se compose de Polonais, Allemands, Arméniens. Si l'on ajoute à ce chiffre la garnison, les étudians de l'Université et les voyageurs, on arrivera facilement à celui de soixante-quinze mille. Les Juifs encombrent le faubourg de Krakowskie (krakovien), et le milieu de la ville, Zarwanica; depuis plusieurs années le gouvernement leur a signifié l'ordre d'évacuer ce dernier quartier, mais les exilés de Jérusalem savent se ménager, à prix d'or, une hospitalité sur la sainte terre de Pologne.

C'est à Léopol que résident les autorités du royaume de Galicie, et les archevêques catholique et grec-uni, ainsi que l'évêque arménien. C'est également là que se tiennent, tous les deux ans, les assemblées des états, où apparaît la volonté impériale. Les états ont le droit de pétition, droit bien minime et qui amène rarement une solution satisfaisante.

On rencontre, dans les environs de Léopol, de riches et belles campagnes; nous signalerons les suivantes :

Holosko, village à un quart de mille, au nord-ouest, que les habitans visitent en été, afin de s'y régaler d'excellentes cerises noires et tachetées;

Kortuma, tout à côté de Holosko; on y trouve un Institut agronomique et un jardin botanique;

Le bois de Sainte-Sophie, charmante campagne, située partie sur des monticules, partie dans un ravin, où murmure un ruisseau frais et limpide;

L'eau ferrugineuse (zelazne wody), source d'eau minérale. Cet endroit renferme en outre un superbe jardin, avec une salle de spectacle pour la belle saison,

Cetnerowka, propriété du comte Cetner, magnifique demeure, de l'aspect le plus pittoresque;

Kisielki, jardin derrière la montagne, *Wysoki Zamek*, avec étangs et promenades sur l'eau et la terre ferme;

Lisienice, bois planté en partie dans le roc et fréquenté pour la chasse aux oiseaux;

Winniki, bourg renfermant la manufacture impériale des tabacs.

De tout temps les environs de Léopol furent renommés pour leurs poissons exquis; les brochets, notamment, disputaient jadis le pas aux brochets du Tibre, pêchés entre deux ponts, et que les Romains, ces gourmands par excellence, prisaient si fort. Avant le premier partage (1772), la Pologne entière servait de débouché, et la pêche des étangs produisait de grands bénéfices; les douanes autrichiennes ont anéanti cette branche de commerce.

La culture de la vigne a été entreprise, puis abandonnée par suite de l'influence du climat. On y revient depuis quelques années, mais les succès sont partiels. En revanche, la terre produit des fruits d'une saveur délicieuse.

Le règne minéral y abonde en pierre à bâtir, plâtre, marbre et albâtre d'une rare espèce.

Si Léopol perdit un peu de son bien-être lors de sa séparation forcée d'avec la mère-patrie, sa position avantageuse fait encore aujourd'hui sa fortune. L'esprit mercantile dont est animée une partie des habitans assure à Léopol la bienveillance du gouvernement, aimant assez les bonnes villes qui lui rapportent de nombreux et excellens revenus. De nos jours, on y pleure, on s'y amuse officiellement; les morts royales, les

avénemens au trône, les fêtes des nombreux membres de la famille impériale y sont célébrées avec un apparat de commande.

Abordons maintenant l'histoire de la ville, et suivons son accroissement progressif et sa prospérité soutenue, malgré des désastres de toute espèce.

On s'accorde généralement à reporter la fondation de Léopol à l'an 1270 de notre ère. Léon (*Lew*), fils de Daniel, roi de la Russie-Rouge, en jeta les premières bases. Ce prince, allié par le sang aux rois de Pologne, fut donné en otage par son père aux Tatars qui ravageaient les pays slave, russe, polonais et silésien. Elevé parmi des barbares, il adopta bientôt leur goût pour la rapine, et s'attacha à trouver de nouveaux moyens de satisfaire ses désirs brutaux. C'est dans ce but qu'il envahit, à diverses reprises, la Pologne et la Hongrie, notamment en 1240 et 1259; il y fit un grand butin. Quand la Pologne fut épuisée, les Tatars pillèrent la Russie-Rouge à son tour, et cherchèrent à s'emparer des trésors de leur compagnon Léon, qui, voulant se soustraire à une pareille disposition, jeta les yeux sur une montagne escarpée, située à la frontière de son domaine, et y fit construire un château-fort. Le château bâti et garni de palissades, il servit au prince d'asile pour ses trésors et de résidence pour sa personne; la position était inabordable; mais le vent du nord et les aspérités de la pente le forcèrent bientôt à l'abandonner, en y laissant toutefois, sous la garde d'une force suffisante, ses bienheureuses richesses. Il fit bâtir alors un nouveau château au pied de la montagne, et, par la suite, les serviteurs de Léon, afin d'être à même de pouvoir mieux remplir ses ordres, construisirent plusieurs groupes d'habitations entre les deux forteresses. Plus tard, les Russiens, les Arméniens, les Juifs, fuyant les exactions des Tatars, accoururent en foule se mettre sous la protection du château. Léon ordonna de reculer les limites de la ville naissante, et les arbres que l'on abattit à cet effet servirent de matériaux. Telle fut la fondation de Léopol dans sa position actuelle; comme Moïse il descendit de la montagne, regardant toujours vers son protecteur, le château haut, qui parfois le défendit assez mal contre d'injustes agressions.

Les diverses nations avaient leurs quartiers distincts. Les Russiens furent placés à l'est; les Juifs et les Sarrasins au midi; les Arméniens habitèrent la partie du nord; l'ouest fut occupé par le château et la cour de Léon. Les Tatars et les Arméniens servirent ce dernier; les Juifs et les Sarrasins ouvrirent boutique et trafiquèrent du butin que les soldats du prince rapportaient de leurs expéditions lointaines. Au bruit que firent ces transactions, une foule de gens ne tardèrent pas à accourir de toutes parts. Comme les Sarrasins enlevaient les jeunes garçons, afin de les vendre aux potentats asiatiques, ce trafic infâme les fit chasser de la ville; et la rue où ils demeuraient, appelée alors la rue des Sarrasins, *Saracenska ulica*, prit et garde encore aujourd'hui le nom de *Zarwanska* (enlèvement). Les Juifs y fourmillent.

L'importance de Kiiow et de Halicz (ancienne capitale de la Russie-Rouge et d'où vient le nom de Galicie) diminua d'une manière sensible, car Léon transporta à Léopol les trésors renfermés dans ces deux forteresses, et les seigneurs rousniaques suivirent son exemple. Constance, belle-mère du prince, femme pieuse et respectée, attira à la cité nouvelle nombre de missionnaires catholiques et grecs; les Dominicains et les Franciscains élevèrent les premières églises, et beaucoup de malheureux, rachetés de l'esclavage avec l'argent de Constance, s'attachèrent à leur existence. De leur côté, les prêtres grecs amenèrent les cénobites et les gens de leur croyance. Ainsi l'avidité et la piété, la peur et le courage, tout concourut à l'accroissement rapide de Léopol. On prétend même que l'image miraculeuse de la Vierge, qui produit actuellement tant de prodiges à Czenstochowa, eut sa résidence primitive à Léopol, et contribua, pour une bonne part, au bien-être de l'endroit.

Léon, par suite de sa nature rapace, ne voulant point se contenter des trésors qu'il possédait, fit une excursion clandestine en Pologne, où il ravagea les palatinats actuels de Lublin et de Sandomir; il se retira après dans son repaire. Les Polonais lui rendirent la pareille en 1270, et vinrent ravager la ville et le pays environnant. Léon comprit alors la nécessité de se contraindre temporairement, et fit fortifier Léopol. En 1287, nouvelle invasion en Pologne, dévastation de la contrée, enlèvement de vingt mille jeunes filles, que le prince partagea entre lui et ses alliés, les Tatars; après quoi il se fit moine grec, s'efforçant d'expier par la pénitence les déprédations dont ses voisins furent victimes, et les actes de cruauté commis envers ses propres sujets. Il

mourut dans cet état, et fut pleuré de son peuple. Le peuple est quelquefois bien bizarre.

Avec Léon finit l'époque *russienne* de Léopol. Boleslas, prince de Mazovie, de la religion catholique, se mit en possession d'une partie des domaines de son aïeul (la mère de Boleslas était fille de Léon) et de la capitale, après une capitulation passée entre lui et les habitans. Il fut stipulé que Boleslas prendrait le titre de prince de Russie, et qu'il ne serait porté aucune atteinte aux franchises du peuple, ni fait aucune offense à ses mœurs; de plus, Boleslas s'engageait à respecter les trésors du défunt, et à suivre, en toute chose, l'avis du conseil élu. Les habitans de la capitale assurèrent par là les libertés de toute la province; et quand Boleslas, livré aux plaisirs voluptueux, outragea l'honneur des maris et surchargea le peuple d'impôts, on l'empoisonna sans bruit.

Aussitôt après la mort de Boleslas, Kasimir, roi de Pologne, à titre de succession, s'empara de la Russie-Rouge: l'aigle blanc abattit le lion. Ce grand roi fut accueilli avec enthousiasme, le peuple se porta en foule au-devant de lui, et Léopol lui ouvrit ses portes. Kasimir-le-Grand récompensa la bonne volonté des Rousniaques par l'octroi de divers priviléges; il accorda aux seigneurs des titres de noblesse polonaise, prit les soldats dans son armée, libéra les paysans de droits féodaux, et les bourgeois des corvées journalières. La religion grecque fut aussi respectée par lui. Cependant, malgré tous ces bienfaits, l'ancienne animosité régnait chez quelques seigneurs, que la bonté de Kasimir enhardissait à la révolte. Un jour la ville devint la proie des flammes, et Kasimir, croyant que les habitans s'empresseraient de fuir les décombres, s'apprêtait déjà à les disséminer à son gré; mais voyant leur opiniâtreté à ne point vouloir abandonner le sol, il se décida à tout rebâtir.

Il fit alors également reconstruire en pierre le *château-haut*, dont les ruines gisent encore sur la montagne. Ce fut en 1342, comme le constatent les anciens chroniqueurs. Cellarius, géographe du XVII[e] siècle, nous fournit quelques renseignemens à cet égard: « Sur le faîte de la montagne, dit-il, s'élève un château bâti en briques et pierre, construction longue et mince, sans fossés ni remparts, ni aucun ouvrage avancé; elle est seulement défendue par des tours, des bastions et des meurtrières. Ce fort, par sa trop haute position, ne peut ni bien protéger la ville, ni bien la dominer; pourtant on l'a réparé dans ce siècle-ci, et on y a creusé un grand puits. »

Outre cet édifice, Kasimir-le-Grand entoura la vallée de murailles, et la garnit de bastions. De tels travaux valurent à Léopol le renom d'être la place la plus forte de son temps, et la défendit contre les incursions dans les siècles suivans. Afin de mieux assurer, s'il était possible, le repos de sa ville bien-aimée, Kasimir la dota de soldats allemands, dont il avait éprouvé le dévouement durant ses longues campagnes. Ces mêmes soldats servirent toujours avec une égale fidélité (qui datait de Leszek-le-Noir) les rois de Pologne qui les employèrent.

La guerre et la peste ayant ravagé la Pologne et la province nouvellement acquise, il fallut songer à les repeupler. Kasimir, satisfait des essais précédens, fit venir un grand nombre d'Allemands, et leur accorda, entre autres priviléges, celui d'être régis par la loi teutonique, connue sous le titre des *Lois de Magdebourg*. Séduits par les grâces et l'aménité des Russiennes, les nouveaux arrivans contractèrent des unions, et formèrent des établissemens; et les autorités favorisant ces dispositions, Léopol vit reparaître sa prospérité primitive. Ici commence l'époque dite *allemande*, en 1340.

« Tout ce que Léopol possède de saint, d'excellent, dit Zimorowicz, consul de la ville, qui écrivait au XVII[e] siècle, et auquel nous empruntons de nombreux détails historiques, provient des Allemands : crainte de Dieu, respect pour les rois, amour des proches, hospitalité envers les étrangers. Dans les premiers temps Léopol, retranché de la communion chrétienne, empesté par les mauvaises mœurs des Sarrasins et des Juifs, les blasphèmes et l'hérésie, fourmillait de devins, sorcières, diseurs de bonne aventure, concubines, et autres immoralités. Après l'arrivée des Allemands, la ville se purgea de toutes ces impuretés et superstitions; on expulsa les charlatans, et l'on défendit les cris des Musulmans; seulement on toléra la présence des Juifs, opprobre du ciel et de la terre, afin de servir d'exemple aux chrétiens. »

La métropole, qui avait son siége à Halicz, fut transférée à Léopol. Dès lors l'éloquence et la poésie parurent dans ces contrées, repeuplées après tant de revers, de barbaries; les lois remplacèrent le bon plaisir du prince, et la ville, munie d'armes à feu, découverte du temps, eut le loisir de polir ses mœurs. Toute la terre dite

la Russie-Rouge prit, en 1346, le titre de terre de Léopol.

Vingt-cinq ans plus tàrd, en 1371, Louis, roi de Hongrie, succéda au trône de Pologne, et l'année suivante Ladislas, duc silésien d'Opole, lieutenant de Louis sur les terres de Léopol, vint recevoir les hommages des autorités et de la garnison. En 1377, Louis lui-même, après avoir repris aux Litvaniens les villes de Chelm, Luçk, Belz, fit son entrée triomphale à Léopol. L'accueil des habitans leur valut ses bonnes grâces et celles de son lieutenant Ladislas, qui, en 1378, octroya à la bourgeoisie le droit de glaive; en 1379, il ordonna que toutes les marchandises, de quelque endroit qu'elles provinssent, seraient déposées et vendues à Léopol.

Tant de faveurs réunies amenèrent l'opulence, et, avec elle, la dissipation. Les consuls de Léopol se virent contraints de sévir contre les prodigues, et le document suivant reste comme un témoignage officiel de leur austérité : « Messieurs les consuls, conjointement avec le peuple, ont décrété que quiconque voudrait faire ses noces, pourra réunir *seize* convives, et avoir *quatre* plats à sa table, pas davantage; le nombre des chasseurs ne devra pas être de plus de deux : le tout sous peine d'une amende de 4 marcs d'argent. — Les femmes qui relèvent de couches ne pourront donner aucun banquet, sous peine de 4 marcs. — Messieurs les consuls ont également décidé que nul ne pourra jouer aux dés, qu'il hasarde peu ou beaucoup; ceux qui enfreindront cette défense paieront l'amende d'un marc, savoir : celui qui perd, un marc seulement, et celui qui gagne, la somme gagnée et un marc en sus. Tout maître de maison convaincu d'avoir toléré trois fois une pareille licence, perdra ses droits à la vente des boissons et ne commercera plus. »

Les autorités de Léopol ne s'arrêtèrent pas là, et s'attaquèrent à des vices encore plus funestes. A Sparte, on flagellait les célibataires; à Rome, on leur refusait la justice; en France, Colbert supprima la taille en faveur de tout paysan comptant plus de dix enfans. Mais les consuls, qui ne voulaient point martyriser le corps, dénier la justice, appauvrir les coffres publics, adoptèrent, au contraire, un moyen qui les remplit. Ils firent dresser la liste de tous les célibataires, et chacun d'eux fut imposé à tant par tête et par an. L'impôt devint onéreux, à charge, et bientôt les jeunes filles eurent des actions de grâces à rendre aux bienfaisans magistrats. La population de Léopol s'accrut d'une manière sensible par ses propres habitans, au lieu de se recruter, comme auparavant, par les étrangers, qui, leur fortune faite, s'empressaient de retourner vers leur première patrie.

(Les mœurs purifiées, le soin d'améliorer le bien-être matériel des habitans occupa ensuite les consuls. On chassa les Tatars, qui renouvelaient l'infâme commerce des anciens Sarrasins; et le prince Witold, cousin de Wladislas-Jagellon, les fit transporter au fond de la Litvanie, où leurs colonies existent encore de nos jours, principalement sur la petite rivière de Waka, tout près de Wilna. — Des aquèducs en argile furent établis, et la ville ne fut plus réduite à boire des eaux boueuses; l'onde de la montagne lui vint avec abondance. En 1490 Léopol fut pavé pour la première fois.

Sous le règne de Wladislas-Jagellon, de glorieuse mémoire, les Léopoliens entreprirent de rehausser les murs de la ville, et bien leur en prit, car en 1444, après la mort de Wladislas-le-Varnénien, les Tatars vinrent l'assiéger, mais ils ne purent y pénétrer ni la rançonner. En mémoire de cette résistance, les consuls établirent une offrande d'armes et de boucliers à fournir, par les diverses corporations, aux soldats postés sur les murailles et dans les bastions. Toute incursion, toute menace d'hostilités faisait pousser avec une nouvelle ardeur les travaux, et, pour perpétuer le souvenir d'une semblable activité, on écrivit sur les murs de Léopol : *Heureuse la ville qui en temps de paix songe à la guerre !*.. Maxime souvent répétée et bien rarement suivie !

Ces précautions mirent à l'abri de l'ennemi, mais ne préservaient pas des atteintes d'autres fléaux non moins redoutables. Presque tous les ans la peste décimait les habitans, blottis dans des cabanes d'une malpropreté révoltante; et, de temps à autre le feu détruisait les maisons en bois, et menaçait Léopol d'une catastrophe inévitable. Elle arriva en 1529, et voici la description qu'en donne le chroniqueur :

« Jamais, depuis sa fondation, Léopol n'essuya rien d'aussi terrible que l'incendie qui, à l'instar de ceux d'Ilion et de Jérusalem, détruisit la ville d'une porte à l'autre, et la transforma en un monceau de cendres. Le feu, pleuvant comme jadis sur Sodome, sortit de la brasserie de Liban, en face l'église des Franciscains, et se répandit de là sur tout l'espace, n'épargnant pas plus les

saintes demeures que les habitations du peuple. Excepté l'église et le cloître des pères Franciscains, la tour de la ville et les chambres des consuls, tous les édifices furent consumés. L'église métropolitaine, défendue par la main de Dieu et celle des hommes, perdit son toit, son clocher et ses cloches en cuivre. Les fortifications même souffrirent; le bastion de la porte de Krakovie s'embrasa, et le feu, dépassant les remparts, brûla une partie du village *Wzniesienie*. Beaucoup d'habitans et de bétail périrent misérablement; d'autres eurent les membres rôtis; tous, noirs comme des charbonniers, cherchaient un refuge dans les souterrains et recoins. »

Victime tant de fois du feu, Léopol songea enfin à se prémunir contre ses fureurs. Des maçons vinrent de Silésie, les montagnes voisines furent exploitées, et de ce moment date Léopol en pierre; le peu de maisons en bois échappées à l'incendie, disparurent par la suite.

Un tremblement de terre eut lieu en 1577; il s'est renouvelé récemment. La position de la ville dans des bas-fonds lui valut aussi de violentes inondations en 1510 et 1514.

A ces désastres vinrent se joindre les dissensions intestines entre les consuls, le clergé et les corporations. Dès 1500, les premiers s'arrogèrent le droit de distinction aux cérémonies religieuses, et firent poser des bancs dans le fond de la cathédrale, afin d'être séparés du peuple, ce qui déplut fort à celui-ci. Puis ils intervinrent dans la gestion de l'hôpital du Saint-Esprit, où ils s'aperçurent de certaines malversations; le pouvoir spirituel ne voulut point se soumettre au contrôle, et le débat dura onze ans (1500-1511). Il finit pourtant à la satisfaction des deux partis; comment, on se tait là-dessus. La querelle recommença un siècle plus tard (1624); l'archevêque Jean Pruchnicki, pour couper court à l'examen des comptes, fulmina l'excommunication contre les magistrats, et commit la faute d'envelopper dans la même vengeance le peuple, par la défense de toute prière publique, de toute cérémonie religieuse. Le clergé revint bien vite sur ses pas, en voyant le peuple fréquenter les temples grecs, et prodigua ses exhortations et ses bénédictions aux brebis égarées.

Des attaques plus redoutables menaçaient les consuls. Représentans de la classe riche, ils laissaient volontiers imposer les artisans, qui, las d'un tel état de choses, demandèrent des réformes dans la répartition des taxes, et l'admission de leurs délégués au conseil de la cité. Après avoir longtemps combattu, les consuls furent forcés de céder; mais le débat ne fit que passer de la ville dans le conseil. Les mandataires des corporations y gagnèrent seulement la liberté d'exhaler leurs doléances, sans pouvoir, en dernière analyse, dompter l'arrogance de leurs adversaires : alors, comme toujours, la fable du mont Aventin servait de texte aux réponses de l'autorité.

Parler des différends des étudians avec les Juifs qui mirent maintes fois Léopol en émoi, ce serait répéter ce qu'on trouve dans toutes les histoires du moyen-âge. Exaltés par les Jésuites, les premiers ne laissaient jamais échapper une occasion de molester les fugitifs de la Terre-Sainte, jadis peuple élu. Passons aux autres faits qui se pressent sous notre plume.

Limitrophe de la Turquie, le palatinat russien était l'objet constant des excursions des Tatars, qui gardaient la frontière ottomane du nord. Le premier triomphe dont fut témoin la ville de Léopol eut lieu en 1489; Jean Albert, de la race des Jagellons, battit vingt-cinq mille de ces barbares, et y fit, à son retour de l'expédition, une entrée solennelle. Le cortége était brillant, le butin immense, les prisonniers nombreux; mais les habitans trouvèrent un peu chère la vue de toutes ces merveilles, lorsqu'ils durent, sans aucune compensation, nourrir vainqueurs et vaincus.

Les Léopoliens assistèrent plus tard (1497) aux préparatifs d'une expédition en Moldavie, que, malgré nombre de signes menaçans, le roi Kasimir-Jagellon voulut poursuivre. Le vent emporta les étendards; le coursier royal se noya dans un marécage; des hommes succombèrent sous les coups de la foudre; et un jour, pendant la messe, l'hostie s'échappa des mains du prêtre, à l'instant même où il la portait à sa bouche. L'expédition se fit en juin, le mois de novembre voyait revenir le roi avec une suite des plus piteuses.

Léopol soutint deux siéges dans l'année 1498: le premier contre les Turks, les Tatars et les Moldaviens; quarante mille hommes investirent la ville et brûlèrent les faubourgs; mais les habitans repoussèrent tous les assauts, et il vint un orage terrible qui, bouleversant en un instant le camp des barbares, les frappa de terreur et les mit en fuite. Le second siége, entrepris par les seuls Tatars, fut levé à cause du grand froid et

des neiges; une multitude d'assiégeans périrent; et comme on remarqua que l'ennemi avait disparu le jour de Sainte-Catherine, cette sainte fut proclamée la patronne de la ville, et en reçut, comme telle, des hommages annuels.

En 1509, 1514 et 1524, nouvelle attaque des barbares, nouveaux triomphes des habitans de Léopol.

On y célébra, en 1512, la grande victoire remportée par les Polonais sur vingt-quatre mille Tatars, près de Lopuszna. Le butin qu'on leur prit fut déposé, au bruit des cloches et du canon, sur les autels de Dieu; la bravoure polonaise aimait à prosterner son front devant l'Eternel, qui le relevait en face de l'ennemi.

A la voix de Sigismond Ier, cent cinquante mille nobles se dirigèrent en 1537 sur Léopol, lieu de rassemblement de l'expédition projetée contre Pierre, hospodar de Moldavie. Avec de pareilles forces, on pouvait anéantir à jamais le perfide voisin, et conquérir une province importante; mais au lieu d'agir on se mit à délibérer; le temps s'écoula en discussions interminables, jusqu'à ce que les pluies de l'automne et le manque de vivres forçassent chacun de retourner chez soi. L'histoire polonaise mentionne cette expédition sous le nom de *Wojna Kokosza* (la guerre aux poulets), et perpétue ainsi le souvenir de l'extermination complète qui atteignit alors cette innocente race.

Durant un demi-siècle (1537-1588) Léopol ne fut l'objet d'aucune hostilité. Ce temps de sécurité où la ville, d'allemande qu'elle était, devint tout à fait polonaise, fut employé à d'utiles améliorations.

L'élection d'un nouveau souverain eut lieu en 1588, et l'on proclama Sigismond, fils du roi de Suède. Le parti qui voulait un prince de la famille d'Autriche, parti aussi puissant par la position de ses membres que par l'ancienneté de leurs maisons, chercha à s'assurer de Léopol; mais vainement Nicolas Jazlowiecki, gouverneur de Sniatyn et voué au parti autrichien, s'en approcha avec une armée de Kosaks, Bohémiens, Valaques, etc. La résistance des habitans le força de se rallier au vœu de la majorité, et d'implorer son pardon.

L'année 1600 fut d'un bon augure. Zamoyski remporta une victoire signalée sur Michel, prince de Transylvanie, et envoya à Léopol cent trente étendards et quarante-deux canons. A cette occasion les temples retentirent d'accens de reconnaissance, et des fêtes furent célébrées. Elles n'eurent qu'une faible durée, et de nouveaux désastres devaient leur succéder.

Dans les premières guerres qu'entreprit la Pologne, la noblesse tenait lieu d'armée, et les services non rétribués qu'elle rendait par des levées en masse connues sous le nom de *pospolite ruszenie*, produisirent de grands résultats; mais avec le temps et les priviléges accordés, ce zèle se ralentit peu à peu, de façon qu'il fallut, à chaque expédition lointaine, enrôler un certain nombre de volontaires, dont les bandes se recrutaient parmi les vagabonds de toutes nations. Ces mercenaires, appelés *Kwarciane* (du quart qu'on prélevait sur les revenus des domaines royaux, nommés starosties, pour l'entretien des troupes), ne manquaient jamais, une fois la guerre finie, de piller les villages et de rançonner les villes. Plusieurs fois Léopol subit leurs vexations. Ils parvinrent même à s'y introduire par surprise en 1613, au retour de l'expédition de Moscou, et à y établir une espèce de gouvernement; les délégués du sénat durent entrer en composition avec eux, et, moyennant de grandes promesses, la ville se vit délivrée de leur présence. On ne put ou on ne voulut pas remplir ces promesses envers eux, et ils revinrent; mais cette fois la justice fut prompte et sévère; le supplice de quatre chefs, empalés et écartelés, et de douze soldats décapités, intimida le reste.

Le pays obtint donc un peu de repos, qui fut encore troublé lors de la défaite des Polonais à Ceçora, près de Jassy, par Skinder-Pacha. Tout autour de Léopol, où Stanislas Lubomirski avait ramené les débris de l'armée, on voyait une ceinture de feu; plus de cent villages brûlaient, et les Tatars chassaient devant eux soixante mille paysans, confondus avec le bétail. Des sorties furent tentées avec succès; mais la jeunesse de la ville s'étant mise un jour à piller le camp de l'ennemi, celui-ci revint sur ses pas, et fit un grand carnage des pillards. Il s'en sauva à peine un tiers.

Les Polonais prirent une éclatante revanche en 1620. Battus à Chocim, les Turks furent contraints de conclure un traité de bonne paix et amitié. Pendant plusieurs mois Léopol retentit du bruit des préparatifs que la victoire devait bientôt couronner; les aigles d'or, les brillans uniformes frappaient tous les regards, et le son des trompettes enflammait tous les cœurs; chaque jour c'étaient de nouvelles revues, de nouveaux tournois.

Cerné en 1648 par trois cent mille Kosaks et Moskovites, Léopol, qui ne renfermait que quinze cents combattans, dut composer. 1,500 marcs d'argent en lingots et 17,000 florins, telle fut la rançon payée.

En 1656, la confédération de Tyszowce amena Jean-Kasimir à Léopol; il le déclara capitale du royaume, et mit la Pologne sous la protection de la Vierge de Czenstochowa. Il partit ensuite pour la conquête de Warsovie sur les Suédois; il y parvint la même année, et Léopol cessa d'être capitale.

Le 21 juin 1672, cent cinquante mille Turks, Moldaviens, Tatars et Kosaks investirent la ville. Malgré l'infériorité de la garnison (mille citoyens armés et quatre cents soldats à gages) et l'impossibilité où se trouvait l'Etat de venir à son secours, ordre fut donné à Léopol, par le grand-maréchal Jean Sobieski, de se défendre. On se battit donc, et la canonnade ennemie laboura la ville en tous sens. Il était temps que des députés polonais arrivassent, le 28 juin, au camp turk, et qu'on ouvrît des négociations. L'argent sauva encore cette fois Léopol d'une ruine totale; 10,000 florins d'or furent exigés par l'ennemi, et comme on ne put lui en fournir que 5,000, tant la désertion des riches était grande, douze habitans se portèrent garans du surplus. Ils moururent tous dans les cachots de Kamienieç en Podolie.

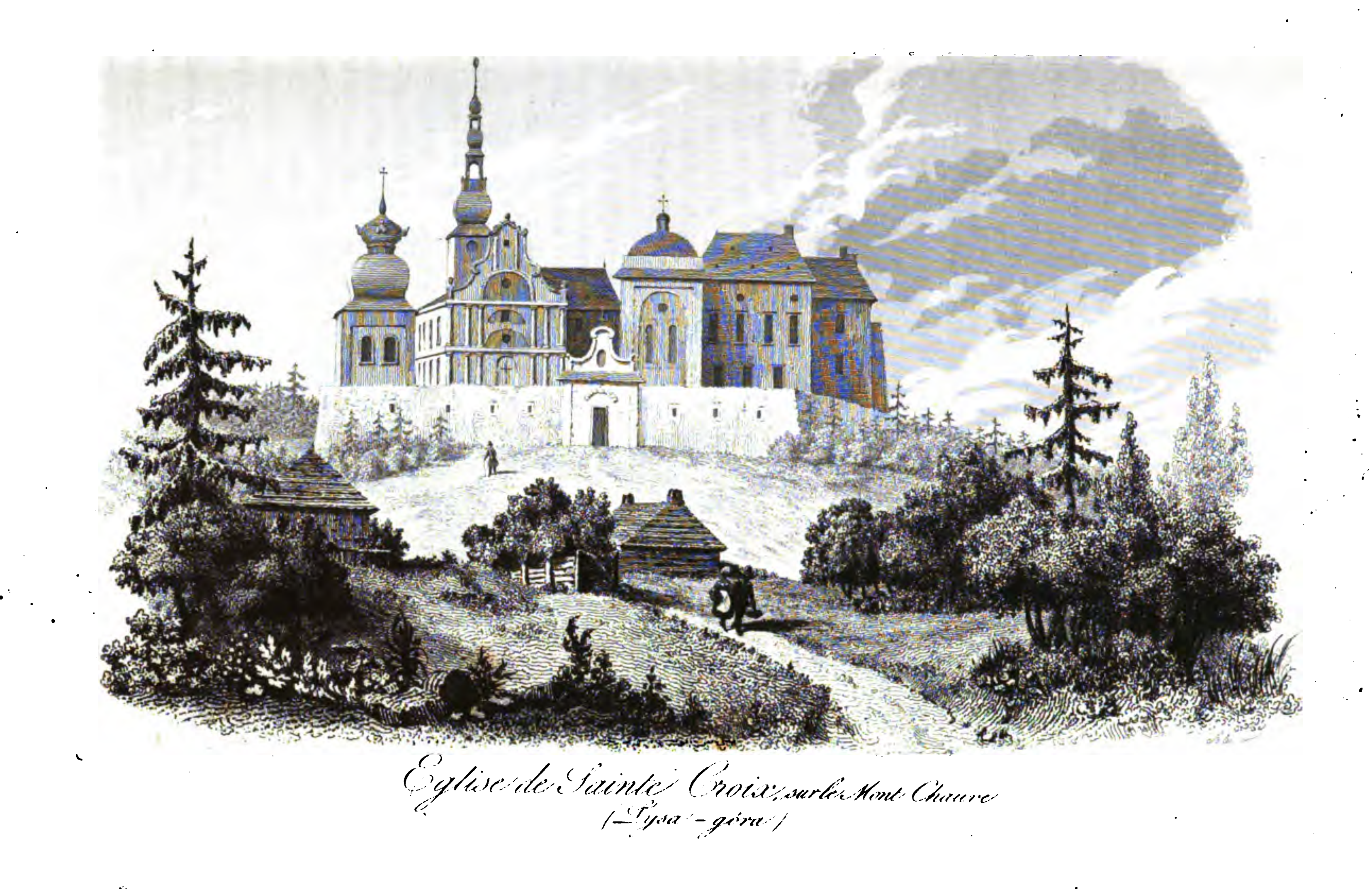
L'an d'après, Michel Korybut arriva à Léopol, et s'y prépara à aller reprendre aux Turks la Podolie. Une mort subite mit fin à son règne indolent, tracassier, et empreint de tous les signes de dissolution. Dès le lendemain de sa mort, Sobieski battait les Turks à Chocim, et délivrait le pays de ses oppresseurs; ce qui lui valut le trône.

Mais de toutes les calamités qui fondirent, à diverses époques, sur Léopol, aucune né peut être comparée à celles dont elle se ressentit lors de la guerre que Charles XII porta en Pologne. Ecoutons ce que dit Voltaire à ce sujet : « Charles XII partit de Warsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopol, capitale du grand-palatinat de Russie, place importante par elle-même et plus encore par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi Auguste y avait faites. Le conquérant l'investit le 5 septembre 1705 et le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes, victorieuses et maîtresses de la ville, ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient à Léopol : elles se rangèrent en bataille sur la grande place. Là, ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenant au roi Auguste ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sous peine de la vie. Les mesures furent si bien prises, que personne n'osa désobéir : on apporta au roi quatre cents caisses remplies d'or et d'argent monnayés, de vaisselle et de choses précieuses. »

La guerre avec la Suède finie, le pays jouit pendant trente ans d'une paix profonde : léthargie annonçant la catastrophe qui menaçait la patrie. Arriva, en 1772, son premier démembrement. L'Autriche prit possession de la Russie Rouge, et la capitale fut envahie par les soldats d'un nouveau maître. Ses fortifications, ses remparts disparurent, et depuis, Léopol resta constamment entre les mains des possesseurs actuels..... Nous nous trompons... Une fois, durant vingt-quatre heures, en 1809, deux régimens de lanciers polonais pénétrèrent dans ses murs... Oh! quelle fut la joie des habitans... Avec quelle force éclatèrent les transports de l'ancien patriotisme!.. On embrassait les chevaux; les femmes essuyaient avec leurs mouchoirs les bottes des cavaliers... Napoléon conclut la paix de Schœnbrunn, et l'on ordonna aux Polonais de sortir de Léopol, et de rendre aux Autrichiens la Galicie, déjà à moitié conquise... Force fut d'obéir, mais les larmes des habitans suivirent de loin les flammes polonaises... Ces larmes nous disent d'y revenir!

A. Słowaczynski.





Eglise de Sainte Croix, sur le Mont Chauve (Łysa-góra)

ÉGLISE DE SAINTE-CROIX,

A LYSA-GORA.

Il n'est rien de brillant là-haut, ici-bas, dans les secrets du ciel, de la terre, de l'Océan, que ce cœur avide ne brûle de connaître.

T. MOORE.

O doctrine du Christ! sainte religion,
Qui, prenant ton essor des rives de Sion,
Et levant par degrés ton front avec mystère,
Couvris tout l'univers de ton bras tutélaire,
Que tu me parais belle! — A ton brillant flambeau,
L'homme éleva son front de l'ombre du tombeau.
Tu vins guider ses pas aux routes éternelles;
Tu fis tomber sur lui de tes fécondes ailes
La liberté, l'amour, la science, la foi.
Il gémissait esclave, il se releva roi.
Ton jour, soleil des cieux, ranima son génie:
En toi, tout est lumière, ineffable harmonie!
Sublime poésie, éloquente clarté,
En toi brille le jour de l'immortalité!

JUSTIN MAURICE.

Le point le plus élevé de la Pologne se trouve entre la Piliça et la Wistule, dans les contrées montagneuses qui appartiennnent au système karpathique, et sur le territoire qui, de tout temps, a porté le nom de Sandomirien, soit qu'il fût duché ou palatinat.

Le mont Lysa-Gora a quatre lieues de longueur; ses deux extrémités forment deux pointes: celle de l'ouest s'appelle *Lysiça* (Chauverie), celle du nord, *Lysa-Gora* (Mont Chauve). — Au-dessous de la première est bâtie l'église et le couvent de Sainte-Catherine, et sur la pointe du nord s'élève le couvent des Bénédictins et l'église de Sainte-Croix.

La Lysiça, mesurée barométriquement en 1828 et 1829, répond à l'élévation de 1,865 pieds de Paris, en la prenant au-dessus du niveau de la mer Baltique près de Dantzig. Sa latitude géographique est au 50° 53' 35" 28.

Toute la montagne, excepté quelques parties arides et nues, est recouverte d'une belle forêt; puis on aperçoit çà et là les traces des éruptions volcaniques et des débris ferrugineux. La végétation est admirable et vigoureuse; le pin, le sapin, le mélèze, l'érable, le chêne, le platane, le sorbier y croissent dans la plus haute proportion, sans ôter aux fleurs, aux plantes et aux arbustes leur sève et leur verdure.

Il semble que l'homme ait voulu lutter de grandeur et de puissance dans les contrées où la nature est riche et somptueuse. « Eh! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience! C'est dans les antres solitaires qu'Apollon rendait autrefois ses oracles; ses prêtres criaient

qu'on écartât les profanes au moment où ils allaient recevoir le dieu. Ainsi l'orateur, le poëte, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit, loin du séjour des villes, vers les demeures retirées et champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui, et dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant il était gêné dans la foule, sa marche était contrainte, son langage timide ; à présent ses liens sont brisés ; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hauteur ; il est seul, et sa pensée alors sort indépendante et fière de l'âme qui l'a conçue. L'âme est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature. L'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les alimens de l'enthousiasme, et les témoins du génie dans ses momens de création. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être ; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Aurait-il besoin des hommes ? n'a-t-il pas avec lui la nature ? Et il ne la voit point à travers les formes mesquines de la société : c'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instans sont représentés par une pensée ; c'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance. »

L'influence du sol, l'influence des aspects de la nature est immense sur les facultés de l'homme, et sur ses sentimens intimes : il y a plus de piété dans les pays montagneux ; l'âme arrive à l'infini par la contemplation ; tout est grand autour d'elle ; tout est plus grand au ciel ; — elle y va, elle l'embrasse de sa pensée.

Du haut du Lysa-Gora on domine tous les pays qui l'environnent, et, quand le soleil l'éclaire, on découvre un horizon de soixante-dix lieues ; on trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Mais, comme nous l'avons dit, pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Lysa-Gora. Alors on croit avoir saisi le monde entier ; tantôt le regard se fixe sur la chaîne neigeuse des Karpates, tantôt il se repose avec un sentiment d'orgueil sur la sainte cité des Polonais, la monumentale Krakovie. C'est là, que les païens et les chrétiens ont élevé leurs temples à différentes époques. C'est sur le mont Lysa-Gora que les Slaves primitifs élevaient leurs autels et leurs idoles, et les derniers débris, renversés il y a dix siècles, attestaient de leur construction herculéenne. Mais lors de l'introduction du christianisme en Pologne, quand la sainte parole de l'Evangile répandit sa clarté, le premier roi chrétien des Polonais fit élever le signe rédempteur sur le mont Lysa-Gora ; en cela il répondait au vœu de sa femme Dombrowka, princesse de Bohême.

A côté d'une croix d'une grande dimension, Miéczyslas et Dombrowka firent construire une église en bois de mélèze sous l'invocation de la Sainte-Trinité, et près de l'église ils firent bâtir un couvent destiné à recevoir six moines bénédictins, mandés de Bohême pour propager l'Evangile.

Dombrowka mourut en 976, Miéczyslas la suivit de près dans la tombe (992). Boleslas Ier, leur fils, hérita de la couronne, et se mit à la tête du gouvernement.

Ce roi est le fondateur de la puissance polonaise ; toutes les gloires, il les donna à la Pologne, et les grandes idées et les grands sentimens devaient germer et se développer dans son âme : la religion chrétienne trouva un appui en lui.

En 1006, il posa les fondemens d'une église plus spacieuse, en pierre et en briques ; il agrandit le couvent et le fit occuper par un nombre considérable de Bénédictins, ce qui n'empêchait pas les régnicoles de pouvoir y faire leur noviciat. Les Bénédictins avaient mission de répandre l'Evangile et de propager les sciences et les lettres ; ce qu'ils firent, comme on le verra dans un article consacré à *l'Histoire de la civilisation et de la littérature en Pologne*.

Dans ces quelques lignes nous avons résumé tout ce qui se rapporte à la fondation de l'église et du couvent de Sainte-Croix ; depuis, ces deux monumens antiques ont été entretenus ou restaurés par la piété des rois et du clergé polonais. Mais à ces faits, qui sont d'une vérité sévèrement historique, se joignent les traditions populaires, et elles jettent sur le vrai des teintes merveilleuses qui font douter de tout, et c'est un tort. Le peuple aime le merveilleux, son imagination, que n'arrêtent point les bornes de la science, enfante des miracles ; d'âge en âge ils se répètent ; les poëtes s'en emparent, les prêtres s'en servent, et l'histoire est forcée d'entremêler ses ré-

cits de fiction pour être vraie! Pour nous qui sommes ici historiens et conteurs, nous redirons les traditions populaires.

L'église du Mont-Chauve fut consacrée dès son origine à la Sainte-Trinité. Pourquoi s'est-elle appelée depuis l'église de Sainte-Croix? Voici le fait.

Etienne, prince de Hongrie (985-1038), fut élevé à la dignité de roi par le pape Benoît; mais le pape, en comblant Etienne de tous les honneurs mondains, voulut rattacher la religion à ce grand souvenir: en remettant la couronne aux ambassadeurs du prince hongrois, il leur donna un des cinq morceaux de la sainte croix, qu'ils tenaient en ligne directe de sainte Hélène. Cette sainte est la première, comme on le sait, qui découvrit la croix du Sauveur.

La relique, transportée en Hongrie, devint l'objet d'une pieuse vénération.

Le roi Etienne avait un fils qu'il aimait de la plus vive tendresse; il voulait que ce fils adoré fût grand, vertueux et respecté; il lui aurait voulu tous les biens et toutes les puissances de ce monde. Pensant toujours à son bonheur, il conçut le projet de le marier à la fille de Boleslas-le-Grand; la proposition en fut faite et acceptée, parce qu'elle entrait dans les vues politiques du roi des Polonais.

Ce mariage établit des relations amicales entre les deux Etats; de là surgirent des intérêts communs. Et quand saint Adalbert, évêque de Prague, trouva en Prusse la mort des martyrs, Boleslas racheta son corps à prix d'or et le fit transporter à Gnèzne, capitale de la Pologne à cette époque reculée.

L'empereur Othon III voulut visiter le tombeau de saint Adalbert, et Emerik, fils d'Etienne, suivit ce pieux exemple. Le roi, en se séparant de son fils bien-aimé, l'entoura de tout le luxe si nécessaire en voyage, et dont il est même difficile de se passer dans un pélerinage; mais en lui donnant tout ce que sa tendresse de père lui faisait un besoin de donner, il voulut aussi le préserver de tous dangers: il lui donna le morceau de la sainte croix, sans en garder pour lui la moindre parcelle.

Emerik s'approcha du tombeau de saint Adalbert, et après de ferventes prières, après avoir assisté à la cérémonie qu'on avait faite en sa présence, il s'apprêta à quitter la ville de Gnèzne: son vœu était accompli. Mais le roi Boleslas, son beau-père, voulut l'accompagner jusqu'à Kielcé. Cette ville, située dans les environs du Mont-Chauve, et entourée d'immenses forêts, invita Emerik à se livrer au plaisir de la chasse. Un matin, pendant que tous les chasseurs étaient au plus fort de leur besogne, le prince aussi voulut poursuivre un cerf; son ardeur l'entraîna tellement, qu'il se sépara de sa suite, et qu'il se trouva seul. Poursuivant sa proie au milieu de cette forêt qui lui était inconnue, il ne tarda pas à s'égarer, et fut saisi d'une grande inquiétude. « Comment, se disait-il, pourrai-je jamais retrouver ma route! Si j'appelle, ma voix se perdra dans l'immensité; que dois-je faire? Que Dieu me guide et m'inspire! » En disant ces mots, il vit un ange qui venait au-devant de lui. « Ne crains rien Emerik, suis-moi, et je t'apprendrai ce que tu dois faire, » lui dit l'ange. Et le prenant par la main, il le conduisit jusqu'à l'église de la Sainte-Trinité sur le Mont-Chauve; après quoi il le dirigea vers le couvent, et l'ange prononça ces paroles: « Emerik, le Sauveur a été crucifié sur le Mont-Golgotha (Mont-Chauve), et tu as sur ta poitrine un morceau de la divine croix. Je t'ordonne au nom de Dieu, qui est au ciel, de donner la relique que tu possèdes aux religieux de Saint-Benoît. Si tu ne m'obéis pas, le Ciel te punira, et tu ne pourras jamais t'éloigner de ce pays. »

Emerik tomba à genoux et dit à l'ange: « Que votre sainte volonté soit faite! mais je vous demande une grâce: permettez-moi de retourner à Kielcé avant d'accomplir le sacrifice que Dieu m'ordonne. » L'ange consentit et transporta Emerik où il voulait.

La cour de Boleslas était en alarme: on cherchait le prince, on demandait le prince; on priait Ciel et terre de le rendre; les chasseurs battaient la forêt; on appelait, on criait, mais en vain. Enfin, avant le coucher du soleil, quand après tant de recherches on commençait à désespérer, Emerik apparut! et il raconta le miracle ou la vision de la forêt.

Le lendemain, toute la cour, princes et seigneurs, prélats et moines, ayant en tête l'évêque de Krakovie, se rendirent au Mont-Chauve. L'évêque, revêtu de ses habits sacerdotaux, se plaça au bas de la montagne, et Emerik, prosterné à genoux, lui remit le morceau de la sainte croix. On le porta processionnellement jusqu'à l'église, et là les Bénédictins le déposèrent dans la chapelle *de tous les saints*, et depuis cette époque l'église reçut le nom de Sainte-Croix.

Emerik regagna heureusement la Hongrie. Le roi Etienne regrettait amèrement la relique que le pape lui avait confiée avec la couronne; mais sa dévotion lui donna la force de se résigner aux volontés de Dieu.

Après le miracle que nous venons de rapporter, en vertu des traditions populaires, viennent des miracles plus miraculeux encore.

En 1254, les Tatars envahirent la Pologne, et dévastèrent avec une effroyable rage le duché de Sandomir. Les moines du couvent des Bénédictins furent presque tous massacrés, et les trésors de leur église furent profanés ou emportés par l'ennemi.

Le khan des Tatars, après avoir regagné ses Etats, se fit apporter le butin, et compta pièce à pièce les vases et toutes les richesses enlevées à l'église. Quand il en arriva à la grande croix d'argent doré, qui renfermait un tout petit morceau de bois, il resta stupéfait, et demanda aux prisonniers chrétiens l'explication de cette singularité. Ceux-ci lui dirent : « C'est le symbole de notre foi et de nos espérances; c'est une parcelle de la croix du Sauveur: dans le ciel elle nous rachètera, et sur la terre elle peut nous sauver par ses miracles. » Le khan, qui était apparemment un homme très-positif, fit prendre la croix et ordonna qu'on la jetât dans la rivière. — La croix resta sur l'eau! Le khan fut surpris, et voulut faire une nouvelle épreuve: il fit mettre la croix dans un four ardent; après une heure, l'or et l'argent se détachèrent, mais le bois de la sainte croix resta intact.

Toute espèce de calamités fondirent sur les Tatars, après les épreuves de leur khan. Les chrétiens prisonniers dirent au maître : « Si vous rendiez la sainte croix aux Bénédictins, vos calamités cesseraient. » Une femme surtout suppliait le khan de céder aux vœux des chrétiens; cette femme, c'était Adélaïde, jeune Polonaise d'une grande beauté, que l'un des chefs des Tatars avait enlevée lors de la dernière expédition en Pologne. Adélaïde était irrésistible par ses charmes, par sa voix, par son accent: le khan se laissa attendrir par ses prières; il consentit à rendre la relique miraculeuse; mais le maître d'Adélaïde ne consentit à la laisser partir qu'à la condition qu'il l'accompagnerait dans sa patrie.

Ils arrivèrent à Lysa-Gora, et trouvèrent le couvent entièrement ruiné; les moines s'étaient dispersés: plus d'asile pour ces hommes pieux, plus de sanctuaire pour le signe révéré de leur foi! La sainte relique fut déposée dans le creux d'un rocher.

Adélaïde avait une piété si pure, si ardente, une parole si inspirée quand elle parlait de Dieu, qu'elle finit par convertir le Tatar; la religion d'une ange pénétra l'âme de ce barbare! Que de *bien* feraient les femmes si elles ne faisaient pas tant de mal!

Le roi de Pologne, pour récompenser Adélaïde de son zèle et des résultats de son évangélique mission, lui donna des titres de noblesse, et pour armoiries une croix avec deux VV pour support, premières lettres de l'exergue *virgo violata*.

Quelques années après ces événemens, d'autres Bénédictins vinrent s'établir à Lysa-Gora. L'église et le couvent furent restaurés, et le morceau de la sainte croix replacé pour l'édification des fidèles.

Quand Wladislas-Jagellon, grand-duc de Litvanie, vint en Pologne pour épouser la reine Hedwige, il n'était pas encore baptisé; une femme aussi devait lui faire comprendre le Ciel, en lui faisant comprendre l'amour!

Jagellon, en passant à Lysa-Gora pour se rendre à Krakovie, manifesta un grand étonnement en voyant la vénération des chrétiens pour un petit morceau de bois. Il s'approcha de la relique, et y posa la main pour braver ce qu'il appelait la superstition des moines; mais à peine eut-il accompli ce sacrilége que sa main devint immobile et se dessécha; alors il commença à croire à tout et aux reliques, et il promit aux Bénédictins de faire faire une croix d'or massif pour encadrer le bois de la sainte croix. Bien lui en prit, car aussitôt sa main retrouva la force et la vie; mais, dans la crainte d'un nouveau miracle, il réalisa la promesse qu'il avait faite aux moines.

Telles sont les traditions populaires de l'église de Sainte-Croix. L'esprit du clergé, l'imagination mystique du peuple, occupent chacun une place dans l'histoire des miracles; les réflexions seraient une sorte de lieu commun. Nous avons peut-être intéressé le lecteur en racontant, et nous ne voulons pas ajouter ce que tout le monde a pensé avec nous et avant nous.

HUGO,

TRADITION TEUTONIQUE

DU TEMPS DES CHEVALIERS DE LA CROIX EN POLOGNE ET EN LITVANIE.

(*Imité d'une poésie polonaise.*)

I

LA FUITE.

La fraîcheur de la nuit commençait à se faire sentir; le ciel d'un bleu foncé perdait sa transparence; déjà le soleil, fatigué de sa course diurne, s'effaçait dans les ondes de la mer Baltique, et ses rayons affaiblis, se reflétant sur la noire basilique de Marienbourg, coloraient ses vitraux d'une dernière lueur, comme pour lui dire un mélancolique adieu.

Une jeune vierge, enfermée dans les murs du cloître, venait aussi d'adresser ses derniers adieux au monde et à ses joies. Les fraîches roses de sa couronne s'étaient détachées une à une; le voile des filles du Seigneur les avait remplacées, et lorsque étendue sur le marbre et couverte du linceul funèbre, elle avait prononcé des vœux éternels, son cœur tremblant avait cessé de battre; les larmes qui inondaient ses joues s'étaient glacées, et une affreuse pâleur avait couvert son beau visage, comme si elle eût été près de mourir.

Le divin mystère accompli, les cierges furent éteints; les religieuses se retirèrent dans leur saint asile, et le peuple s'écoula en silence par la grande porte de la basilique. Un chevalier resta seul, appuyé sur une des colonnes de ce temple désert. Sa visière abaissée ne laissait pas apercevoir ses traits; mais on reconnaissait à son armure que c'était un défenseur de la religion du Christ: la croix de l'ordre Teutonique brillait sur sa poitrine.

Il resta d'abord immobile comme une statue de marbre qui garde les tombeaux, puis un frémissement involontaire parcourut ses membres. Qui pouvait le troubler ainsi? Était-ce la faible lueur qui vint dissiper un moment l'obscurité profonde? Mais cette lueur était celle de la lune colorant les cadres d'or qui entouraient les peintures sacrées. — Etait-ce le bruit lointain qui arriva jusqu'à lui? Mais ce bruit était l'écho de la dernière prière que les religieuses adressaient au Seigneur. — Était-ce la crainte de se trouver seul, si tard, dans ce temple, dont les larges dalles couvraient des sépultures? — Non, ce n'était pas la peur qui soulevait la poitrine du chevalier, ce n'était pas la peur qui lui faisait épier le moindre bruit d'une oreille si attentive, ce n'était pas la peur qui lui ôta la voix quand il vit venir à lui, dans l'obscurité, une forme légère, quand il sentit une main douce et tremblante se glisser dans la sienne.

Il saisit cette main, et sortit précipitamment de l'enceinte sacrée; deux chevaux vigoureux attachés à peu de distance, rongeaient leurs freins, et semblaient partager l'impatience de leur maître. Le chevalier s'élança sur l'un d'eux, après avoir aidé son jeune compagnon à monter sur l'autre.

Mais pourquoi s'éloignent-ils si vite! Pourquoi se sont-ils hâtés de quitter la grande route pour s'enfoncer dans les forêts et traverser des terres incultes? Pourquoi se retournent-ils à chaque instant pour regarder derrière eux avec inquiétude? Ils semblent avoir emprunté les ailes de l'oiseau pour s'éloigner de la terre prussienne; mais malgré la rapidité de leur course, l'aîné des deux chevaliers ne perd pas de vue son compagnon; il écarte les branches qui pourraient blesser son visage, il modère de temps en temps l'ardente allure de son coursier, il veille sur ce jeune page comme une mère veille sur son premier-né.

Les voyageurs ne profèrent pas une parole; seulement un soupir d'allégement dilate leurs poitrines quand ils cessent d'apercevoir les cloîtres des Teutoniques; ils traversent avec la vitesse de la flèche des forêts de pins séculaires; ils foulent la fougère odorante, les vastes nappes de bruyère; ils arrivent au bord du Niémen, où la lune se reflète en colonne tremblante et argentée. L'aîné des chevaliers saisit la bride du cheval de son page, et se jette dans le large fleuve; les coursiers ouvrent leurs narines avec bruit, leur écume se mêle à l'écume des flots, et quand ils ont atteint la rive opposée, où de longues lignes de forêts s'étendent à perte de vue, le chevalier ralentit leur course, il se penche vers son compagnon, et lui parlant à voix basse, comme si on eût pu les entendre:

« Bientôt, lui dit-il, nous aurons quitté cette » terre maudite; bientôt réfugiés au fond de la » Litvanie où Jagellon m'appelle, nous n'aurons » plus à craindre les arrêts terribles du tribunal » secret... Courage! courage! nous approchons » de Troki; ce château-fort appartient à Jagellon, » il l'a confié à une garnison Teutonique; là, je » commande à mes frères; là, au milieu de mes » vaillans soldats, je défierai la trahison de nous » atteindre. Les espions chargés d'exécuter la » sentence qui menace ma tête auront perdu la » trace de mes pas, et n'oseront me suivre jusque » dans ma chère Litvanie. Dieu m'est témoin » que je n'ai jamais fui le danger; j'aime les » tournois de notre ordre, j'aime l'émotion des » combats; mais je fuis le péril sans gloire, je » fuis le poignard qui peut m'atteindre même » aux pieds de ma bien-aimée, même sous le » toit d'un ami. »

Le jeune page frissonna; il étendit son faible bras comme pour protéger le sein de son compagnon; puis, attachant sur lui un regard plein de tendresse et d'effroi: « Fuyons donc plus vite, » lui dit-il.

Tous deux aiguillonnent leurs coursiers; ils passent non loin des vastes possessions des ducs de Lida. Le soleil levant dorait à peine les hautes tours du château; les forêts et les plaines voisines étaient encore dans l'ombre; la nature s'éveillait fraîche et riante, les oiseaux commençaient leurs chants matinals, les herbes aux mille couleurs exhalaient leurs senteurs aromatiques; mais les deux fugitifs, insensibles à cette splendeur naissante, ne songeaient qu'à hâter la marche de leurs chevaux. Lida disparut à leurs yeux comme disparaît un songe trompeur; ils traversèrent de nouveau des forêts, des prairies, des bruyères; enfin, lorsque le soleil s'inclina derrière les collines qui bordent la Wilia, et que l'ombre se répandit sur le ciel et sur la terre, le chevalier, touchant légèrement l'épaule de son page, lui montra les murs d'un château.

« Regarde, dit-il, voici le château de Kieystut, voici ses terres à perte de vue; cette haute tour est le temple des païens, où Perkonnas, leur idole, est encensé nuit et jour. Nous pourrons sans crainte nous reposer ici quelques heures. — Mais vois-tu, ajouta-t-il d'une voix plus émue, se dessiner dans le lointain une plaine vaste et azurée? c'est la mer de Troki; là est le château de Troki; — là nous trouverons le repos et le bonheur! »

I

LE CHEVALIER DU TRIBUNAL SECRET.

Le cloître de Marienbourg, malgré son aspect sévère, est bien moins triste que le triste château de Kieystut. Nul ornement n'en déguise la vétusté; on n'y voit point ces plaques d'argent qui reflètent si bien la lumière, le plancher n'y est point recouvert de tapis moëlleux, des tapisseries aux brillantes couleurs n'y cachent pas les murailles nues; la salle principale ressemble à une morne prison: le vent pénétrant par de larges crevasses y circule librement, et y résonne avec un bruit lugubre; de nombreuses colonnes soutiennent la sombre voûte, et des vitraux aux mille couleurs y laissent à peine entrer le jour. Ces fenêtres, si avares de lumières, sont devenues plus d'une fois autant d'ouvertures qui vomissaient la mort; elles gardent encore les nobles stigmates des combats.

Une lampe éclaire faiblement cette vaste salle; malgré l'heure avancée, deux voyageurs y veillent encore. Ce sont les chevaliers arrivés il y a peu d'heures de la Prusse. L'un d'eux porte une cuirasse et un casque d'acier; un large manteau sur lequel se dessine la croix entoure sa taille; une croix de diamant brille aussi sur sa poitrine, et un glaive à deux tranchans pend à son côté. Ce jeune homme est Hugo, le komtur de l'ordre Teutonique. Son compagnon ne porte pas l'éperon des chevaliers; sa poitrine n'est pas couverte d'une cuirasse: il est revêtu d'un simple costume de page. Ce beau page est assis dans une attitude mélancolique. Les boucles dorées de ses cheveux s'échappant de sa toque de velours retombent sur ses épaules, et ses yeux, clairs comme le bleu du ciel, se fixent sur ceux de Hugo, avec une expression d'inquiétude et d'amour.

« Ma bien-aimée, lui dit Hugo, en pressant ses deux mains dans les siennes, calme tes craintes, livre-toi au repos qui t'est si nécessaire après tant de fatigues. Ici nous sommes presque en sûreté, et dans quelques heures nous serons hors de tout danger. Nous pourrons nous aimer sans trouble et sans terreur. Crois-moi, ma Blanche, Dieu nous pardonne et nous protége; Dieu n'accepte que les sacrifices volontaires. Ce voile que tes parens t'avaient forcée de prendre eût été profané par l'horreur qu'il t'inspirait. Tes premiers vœux étaient pour moi: ceux-là seront accomplis, demain nous serons libres et heureux. »

— Heureux! » répéta-t-elle, en secouant la tête d'un air de doute; et le son plaintif de sa voix fut couvert par le bruit de lourds éperons qui résonnaient dans les galeries. La porte s'ouvrit lentement, et un chevalier d'une stature gigantesque s'avança jusqu'à eux. Sa visière noire était soigneusement fermée, sa cuirasse et son baudrier étaient noirs, ainsi que la plume qui ombrageait son casque. Il s'appuya sur un pilier, croisa ses bras, et resta debout, sombre et silencieux.

Blanche frémit et se rapprocha involontairement de son amant. Hugo se leva, et portant la main sur son glaive: « Qui es-tu? demanda-t-il au chevalier inconnu; es-tu notre frère? un chevalier de la Sainte-Foi? Que viens-tu faire ici? et que m'apportes-tu?

— Ta mort, Hugo! »

Le front du komtur se couvrit d'un nuage.

« Ma mort, dit-tu? As-tu vu quelque part le poirier de Bodelschwing? Reviens-tu du cimetière de Sandkirchen? »

Le chevalier laissa retomber ses bras, et fit deux fois un signe de tête affirmatif. Une caisse contenant un rosier en fleur était placée dans un coin de la salle; Hugo y arracha une rose, et la présenta à l'inconnu en renouvelant ses questions. Le chevalier, sans rompre son morne silence, prit la rose et l'appliqua sur sa poitrine et à ses lèvres... Une sueur froide baigna le visage de Hugo, une pâleur mortelle couvrit ses joues. Pourtant voulant encore d'autres preuves de ce qu'il redoutait:

« Dis-moi, chevalier, demanda-t-il d'une voix brève et entrecoupée, es-tu riche?... où sont tes frères? quelle est ta famille?

— Une pièce d'or et trois mesures de vin sont mes richesses; l'image de mon frère est gravée sur mon glaive; d'une main il tient un bouquet de rose et de l'autre un poignard qu'il baigne dans le sang. Ma famille est la Westphalie, la terre rouge. En est-ce assez, Hugo? et me connais-tu à présent? — Ecoute maintenant! les paroles du décret sont courtes: tu connais ton crime, la punition le suivra de près; tu mourras dans une heure; et toi, sa complice, toi qui as emprunté les habits d'un page pour fuir ton saint asile, tu retourneras au lieu d'où tu es venue, tu rentreras dans le cloître, où t'attendent là honte, l'infamie et le châtiment. » Et le chevalier inconnu sortit à pas lents de la salle.

Blanche, sans voix, sans mouvement, était restée l'œil fixé sur la porte par où le noir fantôme venait de disparaître. Tout à coup Hugo se lève impétueusement. La pâleur qui couvrait ses joues a disparu. Ses yeux rayonnent de courage et d'audace: « Honte à moi! s'écrie-t-il, si je laissais ainsi disposer de ma vie. Hier il m'eût été facile de mourir; mais aujourd'hui que tu es à moi, je veux vivre. » Puis, détachant rapidement son manteau, son casque et son glaive: « Attends-moi, Blanche; je laisse ici ce manteau qui me gênerait dans le combat, ce casque d'un acier trop fragile, ce fer trop léger pour leurs têtes. Je vais revêtir une armure qu'aucun fer ne peut entamer; je vais prendre ma bonne lame, dont la grandeur étonne même les Polonais, et si je succombe, au moins je vendrai chèrement ma vie. Tiens, mon âme, continua-t-il en lui présentant sa croix de diamant, prends cette croix qui ne m'a jamais quitté; si je meurs, elle te rappellera quelquefois celui qui t'a si ardemment ai-

mée. » Blanche laissa échapper un profond gémissement. « Ne t'effraie pas, mon ange, je vivrai, crois-en ce cœur qui bat si fièrement dans ma poitrine; je vivrai parce que tu m'aimes, et parce que je suis trop heureux pour mourir. D'ailleurs il nous reste encore une autre chance de salut. Les souterrains du temple païen peuvent nous offrir une retraite, je vais m'en assurer; toi, reste ici, je ne tarderai pas à t'y rejoindre. »

Hugo allait sortir, Blanche l'arrêta; sa main glacée saisit la main de son amant, et l'attira près de la lampe expirante. Alors, écartant les cheveux qui couvraient le front du guerrier, elle le regarda, comme l'exilé regarde sa terre natale qu'il va quitter, comme le condamné regarde le ciel qu'il ne doit plus revoir; puis, le repoussant doucement: « Va, maintenant, dit-elle, et que Dieu bénisse tes recherches! »

Hugo s'éloigna à grands pas, et, après s'être revêtu de sa terrible armure, il descendit dans les souterrains du temple, afin d'y chercher un asile qui pût les dérober jusqu'au jour à leurs ennemis. Mais, à la lueur du feu qui brûlait devant l'idole, des hommes couverts de longs manteaux lui apparurent. Toutes les issues étaient gardées. Hugo frémit, sa tête s'égara, et il lui sembla que les statues de pierre qui entouraient l'autel le regardaient avec des yeux vivans.

III

LA MORT.

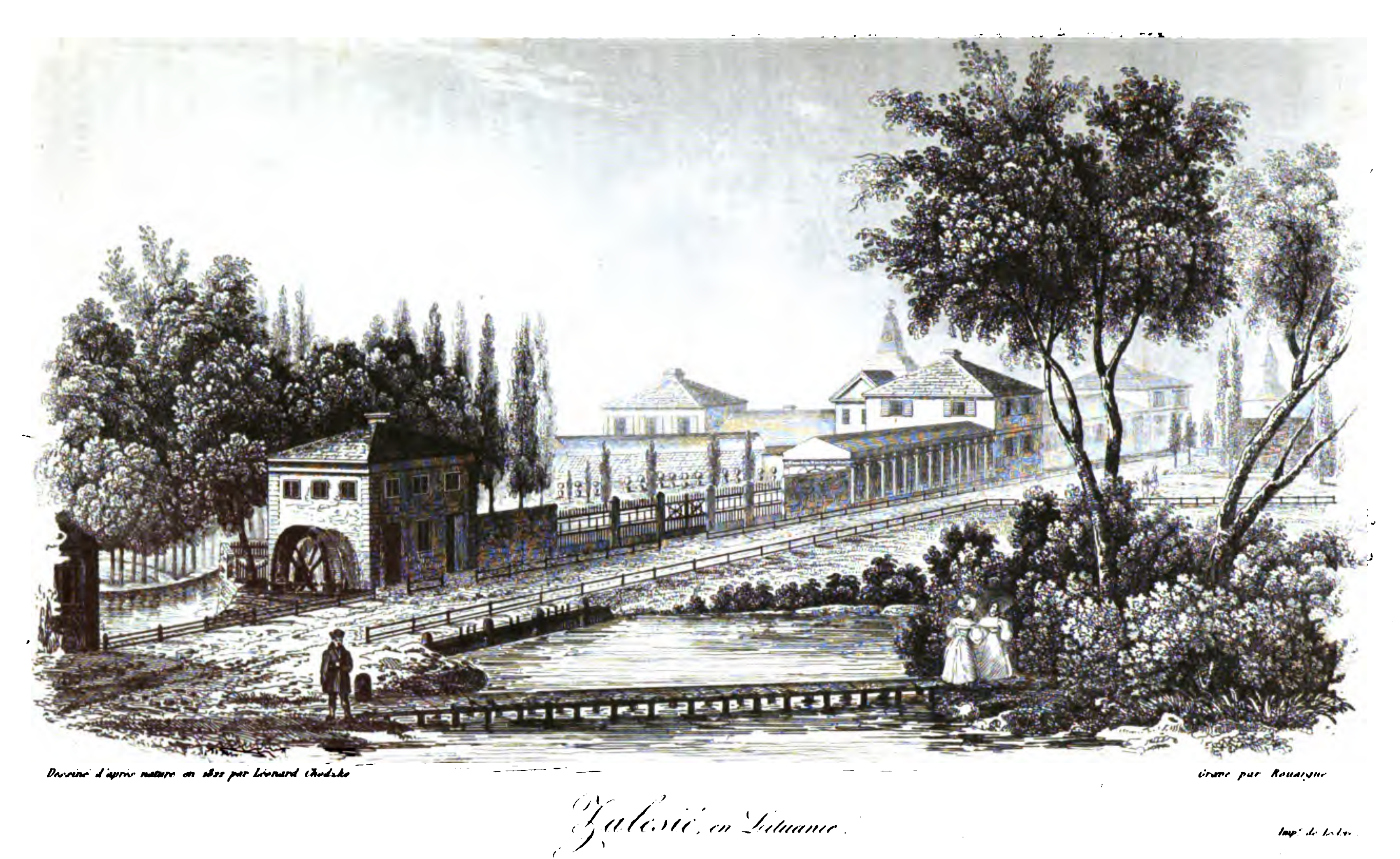
L'heure de délai donnée par l'exécuteur du fatal décret allait expirer. Il rentra de nouveau dans la salle, et aperçut, à la pâle clarté d'un flambeau, un chevalier appuyé sur son glaive et le visage caché dans ses deux mains. Le manteau connu du komtur était jeté sur ses épaules; le casque au panache flottant ombrageait son front, et la croix de l'ordre Teutonique brillait sur sa poitrine; mais rien ne rappelait dans son attitude l'ardeur guerrière qui animait Hugo peu d'instans auparavant; sa tête restait baissée sur son sein; sa contenance était calme et résignée; il gardait un morne silence. Le chevalier noir marcha droit à lui: « Es-tu prêt, Hugo? lui dit-il; tu te tais? eh bien! meurs donc et que Dieu ait pitié de ton âme! » Le chevalier ne fit pas un mouvement, et, lorsque le glaive frappa sa poitrine, il expira sans proférer une plainte. Le bourreau ne resta pas longtemps près du cadavre de sa victime; il laissa le poignard dans sa large blessure, et sortit de la salle ensanglantée.

Tout à coup la porte se rouvre avec fracas; un chevalier, armé de pied en cap, entre précipitamment. C'est Hugo, dont les regards étincellent de courage et d'espoir: « Blanche, chère Blanche! s'écrie-t-il, me voilà, je suis sûr de vaincre. » Il s'arrête, sa voix expire sur ses lèvres. Le visage pâle de sa maîtresse, le casque qui presse son beau front, le manteau qui l'enveloppe, le frappent de surprise; il s'approche, il regarde, éperdu, et le poignard resté dans la plaie sanglante lui révèle l'affreuse vérité. Il a compris le dévouement de Blanche, il a compris qu'elle a reçu la mort, pour lui sauver la vie. Un éclair de fureur brille dans les yeux du guerrier; il serre convulsivement la poignée de son glaive; mais il retombe bientôt dans un accablement profond; son désespoir l'emporte sur sa soif de vengeance. Pour venger Blanche, il faudrait vivre, et Hug ne veut plus que mourir. Les grandes douleurs sont muettes. Hugo se pencha, sans proférer une parole, sur le corps de sa bien-aimée; il posa un dernier baiser sur ses lèvres pâles; il l'enveloppa tout entière dans son manteau, et, quand il eut voilé ce visage adoré, il sortit en silence.

Les émissaires du tribunal secret avaient disparu; les serviteurs de Hugo avaient pris la fuite, la lune colorait d'une lumière argentée le château désert, le vent se taisait dans les cieux, l'orfraie avait cessé son cri mélancolique, les eaux du lac ne faisaient entendre aucun murmure. Ce repos de toute la nature fut interrompu par le bruit d'un corps qui tomba dans les flots. L'eau tourbillonna un instant, puis elle reprit son calme et sa limpidité. Et lorsque le soleil reparut sur le firmament et que les oiseaux le saluèrent de leurs hymnes d'allégresse, les lis seuls, tristes et penchés sur l'onde, semblaient pleurer la fin de l'infortuné.

ELISA SOTTY.





Dessiné d'après nature en 1822 par Léonard Chodzko

Gravé par Rouargue

Zalesie, en Lithuanie.

Impr de [illegible]

ZALÉSIÉ.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire;
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire,
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art embellit les ombrages
L'eau, les fleurs, les gazons et les rochers sauvages;
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scènes la vie et la variété:
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.
  Toi donc qui, mariant la grâce à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

J. Delille, *Les Jardins.*

Zalésié appartient aux princes de Kozielsk Oginski. Cette belle propriété est située au centre de l'ancien grand-duché de Litvanie, à mi-chemin de la route postale de Wilna à Minsk, et près des bords de la Wiliia.

Zalésié signifie un site au-delà des bois ou trans-forestier. Les résidences principales des Oginski étaient Molodeczno et Hanuta, et de là on traversait d'épaisses forêts pour se rendre à Zalésié.

François-Xavier Oginski, grand-maître d'hôtel de Litvanie, l'habitait à la fin du XVIIIe siècle. A cette époque le château était construit en bois, mais le jardin était beau, régulier et dessiné à la française. Quand Michel-Cléophas Oginski, neveu de François, revint en 1802 à Zalésié, pour s'y fixer, son oncle partit pour Molodeczno, et y termina ses jours en 1814.

Michel Oginski fit de cette résidence un lieu enchanteur; il l'embellit avec ce goût, ce fini qu'on acquiert par la comparaison, et il l'enrichit de tous les souvenirs qui se liaient aux phases de sa vie politique. Nous allons réunir en un même faisceau les actions et la pensée de l'homme.

Fils d'André Oginski, sénateur-palatin de Troki, et de Pauline Szembek, Michel-Cléophas naquit le 25 septembre 1765, dans l'ancien palatinat de Rawa, à Guzow, situé à 14 milles de Warsovie. Il entra dans la carrière publique à l'âge de dix-neuf ans. Après avoir été nonce-représentant à la Diète, porte-glaive de Litvanie, membre de la chambre des finances, en 1790 envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Hollande, et chargé d'une mission particulière en Angleterre par la Diète constituante, il revint à Warsovie en 1792, à l'époque où les Polonais, pour assurer la liberté et l'indépendance de leur pays, luttaient contre les rebelles à la patrie; mais ceux-ci, appuyés d'une armée moskovite, renversèrent la constitution du 3 mai 1791, et formèrent le complot de Targowiça.

Oginski fut une des premières victimes du nouveau gouvernement usurpateur, et toutes ses terres furent séquestrées. Espérant qu'il pourrait plaider efficacement la cause de ses compa-

triotes opprimés et réclamer la levée du séquestre, il alla à Saint-Pétersbourg. Présenté à Zouboff, favori de Catherine, il en recut la promesse solennelle que la Pologne ne serait point partagée; Zouboff ajouta que « si lui (Oginski) » le désirait, il le lui ferait assurer par l'impé» ratrice elle-même. » Sous la puissance de ces illusions, Oginski accepta le poste de grand-trésorier de Litvanie, confirma par là son accession au complot de Targowiça, et le séquestre de ses terres fut levé.

Mais il sentit bientôt l'immensité de sa faute, il comprit avec douleur qu'il ne pouvait être utile ni à ses compatriotes ni à lui-même, et dès que Kosciuszko eut levé l'étendard de l'indépendance nationale à Krakovie en 1794, Oginski résigna la place de grand-trésorier; il forma un corps de chasseurs à ses frais, et offrit des sommes considérables pour les besoins de la nouvelle insurrection. Il guerroyait avec sa troupe du côté de Minsk et de Dunabourg, mais il ne put se maintenir après l'envahissement de Wilna par les Moskovites, et la retraite de l'armée de Litvanie.

Obligé d'émigrer comme tant d'autres, pour se soustraire à la persécution, il abandonna toute sa fortune, qui fut distribuée à des généraux russes. Après avoir passé plusieurs mois à Venise et à Paris, où il se rendit à différentes reprises, il se concerta avec ses compatriotes sur le moyen de rétablir leur patrie avec l'appui du gouvernement français.

Dès que le comité national polonais de Paris eut choisi ses mandataires, la mission de Turquie fut confiée à Oginski. Muni de toutes les pièces à l'appui de ses démarches et approuvées par le comité de salut public, il quitta, sous le nom de Jean Riedel, la ville de Venise le 4 novembre 1795; mais retardé par mille dangers, battu par toutes les persécutions qui pesaient sur les réfugiés, il parvint avec beaucoup de peine à s'embarquer a Livourne le 5 février 1796. Destiné à toutes les épreuves, le représentant polonais eut encore à essuyer la traversée la plus orageuse, et il n'arriva à Constantinople que dans les premiers jours du mois d'avril.

Ainsi de toutes parts, à Paris, à Venise, à Constantinople, s'agitaient, pour faire revivre le nom de leur patrie, des citoyens polonais. Si leur noble projet ne reçut point son accomplissement, ce ne fut ni la constance ni le courage qui leur manquèrent, et, soldats inébranlables, on les vit, lorsque toutes les négociations diplomatiques tournèrent contre eux, ressusciter sous un ciel étranger leur représentation militaire nationale en créant les *légions polonaises*.

Toutes les promesses qu'on faisait aux Polonais, tant à Paris qu'à Constantinople, quelque consolantes qu'elles fussent, n'amenaient aucun résultat; Oginski fut rappelé à Paris par les réfugiés, et confia la suite de sa mission au général Rymkiewicz.

Passant par Boukarest, et visitant tour à tour Krakovie, Breslau, Dresde, Berlin, Hambourg et Bruxelles, Oginski arriva à Paris le 2 février 1797. Il ne renonça à ses tentatives qu'à l'époque où tout espoir de réunion avait disparu. Il demanda la permission de rentrer en Litvanie, il obtint en 1802 une amnistie de l'empereur Alexandre, et à son retour il s'enferma dans sa campagne de Zalésié.

Après la paix de Tilsit et la création du grand-duché de Warsovie, il espérait pouvoir prendre une nouvelle part aux événemens; il alla passer trois années avec sa famille, en Italie et à Paris. Il fut présenté à Napoléon, en 1809, à Fontainebleau, et depuis il alla au château des Tuileries; il y parla de la Pologne avec l'empereur; mais entendant toujours des réponses évasives, et voyant qu'il ne pouvait servir la cause polonaise que par les moyens diplomatiques, il se découragea et quitta Paris.

Rentré en Litvanie, il voulait renoncer aux affaires publiques; mais, invité par les Litvaniens pour leur servir d'intermédiaire près d'Alexandre et arrêter les abus qui se commettaient dans ces contrées, Oginski partit pour Saint-Pétersbourg. Après plusieurs entrevues, Alexandre, pénétrant les projets de Napoléon, croyait que le rétablissement de la Pologne entrait dans ses vues. Par contre-coup, Alexandre conçut le même projet. Oginski, acceptant le poste de sénateur de Russie, eut ses entrées libres chez Alexandre, et c'est alors qu'il l'engagea à profiter des événemens, à se déclarer roi de Pologne, et à réunir de nouveau aux provinces polonaises de Litvanie et des terres russiennes, le duché de Warsovie, sans laisser le temps à Napoléon de terminer son armement, et de s'avancer jusqu'aux frontières de la Russie. En élaborant ce projet, Oginski passa à Pétersbourg les années 1811 et 1812. En 1815, il crut encore à l'accomplissement des promesses solennelles d'Alexandre, mais il se désenchanta bientôt, et encore une fois

il revint à Zalésié. Tourmenté par la goutte, il quitta en 1822 le pays et partit pour l'Italie. C'est à Florence qu'il rédigea définitivement ses *Mémoires sur la Pologne et les Polonais, depuis* 1788 *jusqu'à la fin de* 1815, et c'est à Florence qu'il mourut le 15 octobre 1833

Zalésié était un lieu de prédilection pour Oginski ; cette retraite, si chère à son cœur, devint célèbre par tous les embellissemens qu'il sut y créer. Le jardin aux larges allées droites, aux arbres taillés régulièrement, lui parut trop monotone ; un jardin à l'anglaise fut dessiné, on le planta d'arbres et de fleurs variées. Il fit élever des habitations d'après les plans de Michel Schultz, architecte de Wilna. Il fit bâtir des orangeries, des serres chaudes qui contenaient des plantes exotiques, des abricotiers, des figuiers, tous ces fruits, toutes ces fleurs qui ne sauraient vivre dans un climat rigoureux.

Deux petites rivières, la Bobrynka et la Rudzicza, entretiennent la fraîcheur du parc et alimentent les eaux des étangs. Sur les prairies sont jetées çà et là, comme par le hasard, de petits monticules jonchés de fleurs, ce qu'on appelle corbeilles ou klomb en style de jardin anglais. Une de ces corbeilles avait été consacrée à Emma, fille d'Oginski. Dans les kiosques, pavillons et temples, on distinguait un temple élevé en l'honneur d'Amélie, fille aînée d'Oginski.

Partout on retrouve des souvenirs chers pour quelques-uns ou précieux pour tous. Sur une énorme pierre en granit, ombragée par des saules et des peupliers, on lit le nom de *Thadé Kosciuszko;* sur une autre se lit celui de *Jean Rolay*, instituteur d'Oginski. L'amitié et la reconnaissance sont de belles et rares choses, on ne sourit pas de dédain en les trouvant côte à côte avec un souvenir national.

Le point le plus élevé du parc s'appelle le Belvéder.

Notre gravure est prise de l'île des Cygnes au sud-est. La brasserie, le moulin à eau, l'orangerie, les appartemens se prolongent en une seule ligne longue de 530 pieds de Paris, puis vient se briser en équerre, et présente une autre ligne longue de 170 pieds. Cette ligne forme trois pavillons chacun d'un étage ; celui du centre a une colonnade d'ordre toscan, et au-dessus une tourelle à horloge. Une chapelle, placée en face du pavillon situé à un des angles, permet d'entendre la messe des appartemens.

La résidence de Zalésié est entourée par de grandes routes bordées d'arbres; ces routes se croisent et aboutissent aux points-ronds et au grand chemin de poste. Près du chemin de poste se trouve une auberge en briques, et à côté, à l'entrée du *bois Michel*, s'élève une église ronde dans le genre du Panthéon romain. L'auberge et le village qui longe le second étang s'appellent Michniewiczé.

De très-loin on venait pour admirer Zalésié ; au mois de juillet 1822, Alexandre Chodzko, âgé de dix-huit ans, fut au nombre des visiteurs. Après une longue promenade, on parla des plus beaux sites de la Pologne, tels que Pulawy, Arkadie, Zofiowka, qui furent chantés par Delille et par le poëte polonais Stanislas Trembeçki. La verve et l'imagination du jeune poëte Alexandre s'enflammèrent, et en quelques heures il composa un poëme sur Zalésié. Pour compléter notre description, nous donnons ici cette pièce, et en regard la traduction en vers et en prose que nous devons au talent de Joseph-Chrétien Ostrowski, auteur des *Nuits d'Exil*, officier d'artillerie.

En traçant ces lignes, j'ai retrouvé tous les souvenirs de ma première jeunesse. Sur les huit années (1819-1826) que j'ai passées auprès de M. C. Oginski, j'en passai trois à Zalésié. Ces souvenirs sont comme une mélodie qu'on a entendue dans l'enfance, on les retrouve avec délices, on s'y arrête avec bonheur. Secrétaire d'Oginski, je l'accompagnai dans ses derniers voyages. Plus tard, nous fûmes séparés par les circonstances politiques, par nos opinions, en un mot par notre manière d'envisager la cause polonaise; mais ma reconnaissance de jeune homme lui laisse une place dans mon cœur. Zalésié méritait les honneurs de la description ; c'est un des sites les plus remarquables de la Pologne. Je cède maintenant la plume à nos deux poëtes.

Czemuż mię skrzydło wieszcza Tulczynu niewzniesie ?
Niém wysoki, prawnukom posłałbym Zalesie,
A czując że się w piersi ogień ducha nieci,
Tu ! bym wołał malarze, tu! bieżcie poeci.

O Muse de Tulczyn, auguste poésie,
Descends du haut des cieux : je chante Zalésie;
Descends pour inspirer par tes récits touchans,
Au peintre ses tableaux, au poëte ses chants:

I ty nieczuły lodzie, co cię gnuśność tuczy,
Tu, patrz tylko, Zalesie czucia cię douczy;
Patrz, pokochaj naturę, jak ten w niéj polubił,
Co smak czysty nauce, wieczyście poślubił.
Ledwie się tu przybliżysz wzrok Ci rozjaśnieje,
I drgnie przestałe serce i dusza zdumieje.
Tu widząc, jak gdzie borku—Michała zacienie
Słońce lasu mierzone rozsyła promienie,
Jak nawet martwa rzeka, czując się wzruszoną
Zagląda z pozadrzewek źrenicą srébrzoną.
Zrumienisz się, martwienie uczucie przepłoszy
I podobasz źmieniony w umysłu roskoszy;
I już chciwy zasiłku dla czuć i rozumu,
Bieżysz wytknioną stecką do wielbiących tłumu.
Niesztuka tam czemść zdumieć, gdzie hojna przyroda
I gdzie zepchnięta z skał stromych zapieni się woda,
Gdzie w samorodnéj grocie zielony zakątek;
Zwabionemu widzowi snuje nić pamiątek,
Lecz tu Xiąże! gdzie piaski wrzały starożytnie,
»Drugi Raj, rzekł, niech kwitnie! » i drugi raj kwitnie,
I wźbiegł błękit, piaszczyste pękły prześcieradła,
I cichy zdrój przewozi ochłodne zwierciadła,
I latorośłny pączek okrasiły farby,
Zbiegły gaje oglądać wydobyte skarby:
Bieży co tylko żyje—napowietrzna rzesza,
Tłumnie gwarząc przychoże gałązki obwiesza,
A jażbym niemiał pobiedz na kwiecia kobierce?
Gdzie się i wzrok nasyci i rozczuli serce...
Lecz jeszcze mię zatrzyma mieszkalna budowa,
Dziwi ona, choć szczytu w obłokach niechowa,
Zachęca myśl do wniosków, choć pozioma ściana,
W pomierzoną węgielnią skromnie załamana,
Bo odwiecznie téj właści zamożne dziedzice,
Sprawy kraju w rozumu brali węgielnicę,
I w boju oni krzepcy i wśród obrad mistrze,
Poświadczą mi Hetmani, poświadczą Kuchmistrze!
I Tobą się świat chełpi, godny ich potomku,
Dla obcych czerstwa rado, dla swych ziomków ziomku;
Nieraz nasi Ojcowie czuli i patrzali,
Co potok Twéj wymowy, co mógł piorun stali,
Nędzą i żalem Twoim, ich nędza i żale,
Biegłeś smutki utopić w Hesperyjskie fale;
Długo Cię gaj daktylów i dawczynie wina,
Długo Cię domorosła karmiła cytryna.
O! nieraz, gdzie Latińskiéj sławy spsute godła
Oko Cię do marmurów, myśl do kraju wiodła,
Wszędzie cień lubéj Polski od Ciebie ścigany
Od zachodniego morza, aż na wschodnie ściany.
... Lecz gdzie Ja wyboczyłem? przebaczenia proszę,
W świecie pamiątek, całe dzisiaj nam roskosze.

Et qu'ils sachent unir dans leur douce peinture
Le simple à l'idéal, le goût à la nature.
A peine de bien loin approché de ces lieux,
Je sens au fond du cœur un trouble merveilleux.
Vois comme le soleil dans ce bois solitaire
Epanche un demi-jour, embelli de mystère;
Vois comme le ruisseau, sous le voile argentin,
Glisse parmi les fleurs un regard clandestin;
Comme un sylphe-zéphir tourbillonne et se joue;
Une vive rougeur s'épanche sur ta joue,
Ton cœur s'épanouit à l'amour, au plaisir,
Et la mélancolie est changée en désir.
J'ai vu de ces pays où le ciel nous révèle,
Nous prodigue en tous lieux quelque beauté nouvelle:
Une fière montagne, ou bien quelque réduit
Dont le frais nous invite, et l'ombre nous séduit;
Mais j'aime mieux ces bords, où le sol plus sauvage
Ne nous offrait jadis qu'un désert sans rivage,
Que l'homme et son génie a fécondés soudain,
Où, comme par miracle, il fit naître un Eden.
Tout respire en ces lieux: des chantres invisibles
Enchaînent les zéphyrs sur les ondes paisibles,
Et moi, je n'irais pas rêver au fond des bois,
Où mon cœur et mes yeux m'appellent à la fois!

Ici le poëte descend de la hauteur du style, à laquelle il s'était élevé dans son introduction, pour décrire quelques détails intéressans du jardin. Dans toute cette pièce de vers on observe l'intention du poëte, de rattacher sans cesse l'objet qui frappe ses regards, à la pensée qui semble avoir présidé à sa création. Ainsi, tout d'abord, la maison principale, construite en équerre, lui rappelle que les Oginski, dans leurs services rendus à la patrie, mesuraient leurs actions par des règles invariables de justice et d'utilité. On aime à leur rendre ce témoignage avec l'auteur, quand on se rappelle le *Canal-Oginski*, unissant le Prypeç au Niémen, et découvrant une communication très-importante pour le commerce entre la mer Noire et la mer Baltique. Ensuite, il fait allusion à quelques particularités de la carrière de Michel-Cléophas Oginski, comme ses combats pour le pays, son pieux pèlerinage en Turquie et en Italie, accompli au milieu des souvenirs les plus douloureux, et qui n'a pu lui faire oublier sa patrie, au milieu même des monumens éternels de la ville latine.

Puis il continue :

Quoi, toujours la patrie! Hélas! pour ma souffrance,
Il n'est plus de bonheur que dans la souvenance.
Parmi tant de beautés, tant d'objets merveilleux,
Dois-je suivre aujourd'hui ma pensée ou mes yeux?
Rêvant à nos malheurs dont mon âme s'indigne,
Un radeau m'a conduit jusqu'à l'île du Cygne.
Aucuns disent qu'un cygne, en ces lieux abrité,
Jadis à Zalésie a prédit sa beauté.

Tu niewiész w sprzecznych uczuć ponurzony tłoku,
Czy dać myśli pobujać, czy pobiegac oku.
Ja dziś idąc za drugiém, ku lewéj krawędzi
Wbiegam po skromnej kładce na wyspę Łabędzi,
Tu one słodko nócąc, jak wieść dawna niesie,
Wróżyły prapradziadom, czém będzie Zalesie.
W koło mnie i podemną, widzę błękit nieba,
O jak mało w tych stronach, do nieba nam trzeba!
Wszystko tu niesie wolność, tylko po srzedzinie,
Swawolne wod mieszkańce w twarde zięto skrzynie;
Zaraz myśl mimowolny wniosek sobie czyni:
I my przed tém swobodni, a dzisiaj gdzie?—w skrzyni...
Człek dotkniony zbyt łatwo do marzeń się skłania,
Chciałem roić, szmer blizki przerwał me dumania.
Obejrzę się... zobaczę jako z sprzecznéj strony,
Dumny pogromca zboża, wzniósł dach zapylony;
Wié ón iż dojrzalszego dzieło wynalazku,
Karci prace rolnika, wsród szumu, wśród wrzasku...
W tém odkryłem kraj inny z krużgankow Józefa,
Inna go darń barwiła, inna wieńczy strefa.
Słodko patrzyć na drzewa rzucone nawiasem,
Ot stawek pożyczonym umajony lasem
Tu z lekka brzeg wystrychnął, a gdzie nizki chrostek
Bystrzejsze oko śledzi pośrebrzony mostek;
Tam daléj niewyraźnie, cóś widzę na kępie,
Cóż sądzić o całości, po tak cudnym wstępie?
Zmysły me w niéj już były, a przycięższe ciało,
Złorzecząc, że nie ptasze, na miejscu zostało.
Biegę, ile tchu starczy i łaję przegrodzie,
Że przeświecając wdzięki, niecierpliwość bodzie;
Tu znalazłem mą zgubę, gdzie miękkie zielenie,
Wzrok koło Belwedera, przy gajach słyszenie,
Przy klumbach resztę czucia, sam tylko zmysł woni,
Wzgardziwszy Niebem, zleciał do szklannéj osłoni,
A dumiejąc jak z sadem, kunszt pokoje zmieszał,
To przebiegał sufity, to ziółka obwieszał,
Łowię w róży łotrzyka i niosę krok spory,
Gdzie wieczny chłód ocienił, gęstéj brzozy bory,
Błądzę, miejsc nieświadomy, aż w klumb Emmy wbiegę,
Aż mały okrąg łączki w uboczy postrzegę.
O jak zgodnie Jéj barwa w barwę drzewek wpływa,
Jak spokrewnione farby: ustroni szczęśliwa!
Ileżby za Cię niedał, czciciel Mahomety,
Gdy mu i świat przebrzydnie i zmysłów podniety,
Gdy pośród biesiąd zbytku, na stołach złoconych,
W pokarmach widzi trutę, zdrady w sprzyjaźnionych.
Idę, wracam, znów idę, wdziękiem odurzony,
Niewiém w które korzystniéj zapuścić się strony:
Wszędzie razem bydź żądam, wszystko widzieć razem,
Tutaj wdzięk z wdziękiem walczy, tam obraz z obrazem,

A l'entour, sous mes pieds, je vois l'azur céleste:
Oh! le ciel est si beau, quand un espoir vous reste...
Tout est libre en ces lieux; seulement les poissons
Brillent dans ce miroir à travers les buissons:
De joyeux prisonniers cette troupe sauvage
Par mille jeux charmants trompe son esclavage.
Aussitôt ma pensée, admirant leur poli,
Me dit que le bonheur pour l'esclave, est l'oubli.
Qui souffre aime à rêver, on se plaît au mystère.
Mais un bruit répété me rappelle à la terre.

C'était le bruit cadencé d'un moulin à eau. En s'éloignant de ces lieux, le poëte découvre un vaste paysage champêtre. Un étang lui offre sa surface polie, et ses bords chargés de broussailles affectent à l'entour mille formes bizarres. Le parfum mélangé des rives que la fraîcheur des eaux entretenait en pleine floraison, frappe en cet instant son odorat : il voudrait courir vers l'endroit d'où lui arrive une si délicieuse émotion, et se plaint de ne pas avoir des ailes pour suivre l'élan de sa pensée.

Dans le clombe d'Emma, suivant ma rêverie,
J'aperçois à l'écart une verte prairie.
Quel mélange attrayant de reflets, de couleurs!
Le gazon toujours frais semble un tapis de fleurs.
Que ces lieux seraient chers à l'enfant du Prophète,
Lorsqu'opprimé d'ennui, dans le sein d'une fête,
Tous les sens émoussés, rêvant la trahison,
Dans la coupe joyeuse il croit boire un poison!
Je m'enfuis, je reviens dans l'ardeur qui m'enivre.
Voici mille sentiers, mais lequel faut-il suivre?
Je voudrais tout sentir et tout voir à la fois,
Savourer ces parfums, m'égarer dans ces bois:
Mais un pont en arcade à mes yeux se présente.
C'en est fait! Je suivrai sa voûte frémissante,
Et je vais admirer comme au sein de ces flots
Zéphire avec tendresse agite les bouleaux.

Le voyage aérien du poëte avait effarouché les habitans des ondes. Comme les étincelles jaillissent en gerbe d'un foyer qu'on agite, ainsi les poissons argentés cherchent un refuge dans les retraites cachées de leur domaine. Mais le poëte ne venait pas leur présenter un appât perfide : seulement il venait, en contemplant ses ouvrages si parfaits, louer l'auteur de la nature.

Voyons où me conduit cette longue avenue.
Tout mon cœur est saisi d'une crainte inconnue:
Un saint recueillement me pénètre en ce lieu,
Comme sous le pouvoir d'un Génie ou d'un Dieu.
Mais un temple soudain apparaît sur ma route.
Le signe rédempteur rayonne sur la voûte;
Approchons et lisons: « Par un père éploré
A l'amour filial ce temple est consacré. »
Ecrit en lettres d'or par la mélancolie,
Je vois sur le portail le doux nom d'Amélie.

A daléj most półkolny obejrzenia czeka,
— Stało się; pójdę gładka gdzie wzywa mię rzeka.
I zobaczę ciekawy, jak w szybach potoku,
Wiatr waży wierzchem olchy, niedościgłéj oku.
— Postójcie srebne rybki, przecz gdzie żwir złocony,
Jak iskry rozpierzchnione, strzeliłyście w strony.
Nieobłudna tu muszka; ani haczyk ostry,
Poodbiera wam ojce, osieroci siostry,
Przyszedłem tu zmysł poić i oko ubawić,
I wespół z wami, sprawcę tylu cudów sławić.
Wróć się wróć drobna trzodko, ja idę od zdroju,
Wszak tu wszystko w pokoju, i ty bądź w pokoju.
Idę gdzie wyciągniona przestrzela ulica,
Wszystko tchnie jakimś smutkiem i słodko zachwyca,
Lecz tu mię uroczysty, objął pokój duszy.
Dech mi zwolniał, i serce ledwie się poruszy;
Pewnie tu jakieś Bóztwo przemieszkiwać zwykło,
W tém postrzegłem Świątynię i zdziwienie znikło.
Zwolna szedłem nieśmiały, w gmach co mię przynęcił,
Czuły Ojciec Imieniem Córki go uświęcił;
A niebo by zapłacić Ojca dobroć godnie,
Cząstką Jego uczucia, rozrzewnia przychodnie.
Tu bieżcie wzajemnie wynurzać przyjaźni!
Tu oddać się marzeniom czułéj wyobraźni
Ja z tąd kroki wynoszę i zmysły pośledne,
Bo tu tyle powabów, u mnie serce jedne.
Już opuszczałem z trwogą te miejsca święcone,
Choć wzrok mię znarowiony w inną zwracał stronę,
W sprzecz oku, duszy, biegłem gdzie kaskada szumi,
Azaliż głusząc słuch mój, czucia nieprzytłumi?
Przypadam, a usiadłszy na głazie gościnnym,
Myśl poddankę uczucia, pasę w kraju innym.
Dzięki twórcy Zalesia! tu coraz spójrzenie
Słodszą znajdzie granicę, słodsze odpocznienie,
Pierwszą mą chęć widzenia, najpierwszy rzut oka,
Spotkała zaniedbana granitu opoka.
Wolno mchóm, wolno chwastom zazielenić ściany,
Przód tylko wprawném dłótem lekko podkrzesany,
Na nim pamięć od ucznia Mistrzowi wyryta,
O! któż ją bez słodkiego uczucia przeczyta?
Ileż się tutaj westchnień, ile łez uroni'
Znajdzie, chociaż w ubocznéj schowana ustroni,
Znajdzie ją mdły sędziwiec, łzą mu wzrok zaświeci,
» Ot tu, powie, wdzięczności bierzcie wzory dzieci! »
Nieraz trafem nadbieży młodzian w te zacienia.
Przeczyta, zamyśli się, wzruszą pierś wspomnienia,
Wszak i ja miałem Mistrza! wstydem twarz rozżarzy,
Wzniesie pomnik, rodzinę mistrzową obdarzy;
I ja wzruszon, bo taka widno niebios wola,
Szczerém uczczę westchnieniem. zacne cienie Rola.

Accourez faire ici les vœux de l'amitié,
Venez de vos chagrins épancher la moitié:
De mon sein trop débile un tel charme est vainqueur,
Hélas! pour tant d'amour, c'est trop peu de mon cœur.
Et je quittais déjà cet aspect merveilleux;
La chute d'un torrent m'arrache de ces lieux;
Je vais fuir où m'invite une douce harmonie.
Que son triste murmure apaise mon génie!
J'arrive, et je m'assieds sur un roc verdoyant,
Et mon âme s'élève et grandit en fuyant.

Ici le poëte, après tant d'émotions palpitantes, se repose à l'ombre d'un rocher couvert de mousse: et sa première pensée est une pensée de reconnaissance. Reconnaissance! oh! que ce mot céleste s'harmonie à tous les objets qui l'entourent! Dans ces lieux, un ange gardien semble protéger contre toute funeste pensée; il entrevoit sous des touffes de lichen et de saxifrage le nom de Rolay, gravé profondément par la main de son élève. Qui saurait le lire sans un profond attendrissement, et sans un retour plaintif sur ses premières années? Lui-même, saisi de respect, semble se faire un reproche que son sentiment pour ses maîtres ne soit pas au niveau de celui qui inspira l'idée touchante de ce modeste monument. Le vieillard trouvera ici des leçons sublimes pour la jeune génération, et des lèvres pieuses se plairont à porter vers le ciel un encens de prières. Il restait dans ces lieux, ravi en extase pour le Génie de la gratitude, lorsque le son de l'horloge lui rappela qu'il est encore autour de lui des objets dignes de son admiration, de puissantes émotions à recueillir.

Je m'en vais, et je vois mille objets ravissans
Qui charment tour à tour ma pensée et mes sens.
J'aspire des bosquets la fraîcheur printanière
Lorsqu'un mur élevé m'oppose une barrière.
Quoi! des bornes partout? Mais soudain j'aperçois
Au détour du sentier un kiosque chinois:
C'est un rêve accompli! Sur son beau diadème
Du sang des Oginski je retrouve l'emblème.
Au milieu de la voûte est le glaive de Mars;
Cent bizarres couleurs captivent mes regards;
Je parcours, enhardi, ce tortueux dédale,
Ces légers escaliers se dressant en spirale,
Et plein d'un fol orgueil, ainsi qu'un nouveau roi,
Je compte ces ormeaux qui rampent loin de moi.
Ces arbres que mes yeux ne mesuraient qu'à peine.
Par étage à mes pieds s'abaissent dans la plaine.
Reçois-moi dans ton sein, ô monde des esprits!
Et j'aurai pour le monde un souverain mépris.
A travers les vitraux j'admire la verdure,
Toute l'immensité de la jeune nature.
O prodige! soudain je trouve sous mes yeux
Un rocher tumulaire, et je tombe des cieux.
Je sens de pleurs amers ma paupière inondée,

Pobożniejsze tu usta, cichy pacierz powie,
Bo jacyż byli Mistrze, gdy tacy Uczniowie!
Dzwięk zegaru mi przecie, posłał przypomnienia,
Że jeszcze jest do czucia, jeszcze do widzenia.
Odchodzę, mijam dróżek i mostków tysiące,
To ucho, to spójrzenie, to umysł karmiące,
I szedłem i badałem pięknotę w naturze,
Alić mi się na wstręcie, zastawi przedmurze:
Czyż i tu, wykrzyknąłem, są niewoli kleszcze?
Wzniosę czoło i chińską budową wzrok pieszczę.
Wszystko tu po kitajsku, nic naszego niema,
Tylko wierzch kończy rodu Ogińskich emblema;
W srodek globu Minerwy utkwił znak Bellony,
Piérwszy dla ustaw kraju, drugi dla obrony.
Tém ośmielony niosłem kroki zachęcone,
Przez sztucznymi zakręty schody okolone,
A z pewną jakąś pychą, by władca przyrody,
Na podnóżne z uśmiechem pozierałem płody,
Te drzewa, które pierwiéj, ledwiem dosiągł okiem,
Pięły się, chcąc mię zrównać niewczesnym poskokiem;
I patrzę i myśliłem — nauko Natury!
Wznieś mię, ileż małoty niepostrzegę z góry.
Tak gardząc wyniesiony i ziemią i lasem,
Piękną zieleń źwierzyńca, przejrzałem nawiasem.
O przemiano! już w górę nieśmiem podnieść czoła,
Bliższyś ziemi niż nieba, głos mi wnętrzny woła,
Bliższym ziemi, powtarzam, i serce mi skrusza,
I łzą w oku odczytam: » Cieniom Tadeusza »
Ileż mi w jednéj chwili nieprzysłał pamiątek!
Ten drogi przygrzebionéj Lechii oszczątek.
Los go nękał oporny, smutki go przytruły,
A cała Jego wina, że zanadto czuły!
Wielki przykład dla sercem darzonych od nieba,
Biada nam i téj cnoty dziś się zaprzéć trzeba!
Młody, tkliwy, gdy czucie w dzielnéj piersi wrzało,
Dłoń znalazła przedmioty, serce go szukało,
Oko posłaniec serca Juliją postrzegło,
Dusza przy niéj została, ciało w boje biegło:
Los przyjaźny dotychczas nieśmiał się odmienić,
Zwyciężałeś Kościuszko, nieumianoć cenić!
Za nadtoś był otwarty, za nadto cnotliwy,
Od wyznania do zgonu; jużeś nieszczęśliwy!
Prawica Waszyngtonów, porada Franklinow,
Postrach dumnych wyśpiarzy, gromca Moskwicinow,
Ileż mórz, ile lądow przepełniłeś chwałą,
A szczupłą garstkę ziemi tylko wzięło ciało.
— Lecz ja znowu wybaczam — nałogu przewaga,
Niech już na Michniewicze zwróci się uwaga,
Niech nad zręczną korzyścią godnie zadumieje,
Dom zda się na drzew wierzchu, jak nim wiatr niechwieje?
Obiecana tu ziemia, pokój tu, wesela

E je lis sur le marbre : « Aux mânes de Thadé. »
Que d'amers souvenirs et quel trouble sacré
S'éveillent dans mon âme à ce nom révéré!
Des hommes, du destin, holocauste sublime,
Oui, d'avoir trop aimé, ce fut là tout son crime!
L'Amour est donc mortel! m'écriai-je abattu:
Il faut donc renier cette seule vertu!
Trop plein de sentiment, le cherchant en échange,
Dans ces lieux fortunés il a trouvé son ange,
Il a trouvé Julie... et volant aux combats,
Son âme fut depuis enchaînée à ses pas.
Des Franklin, Washington, le disciple et l'émule,
Tu portas leur exemple aux fils de la Vistule;
Des Russes, des Germains ton grand nom fut l'effroi,
Et l'amour, l'amour seul, fut perfide pour toi!.....
Mais je voulais chanter, ô tristesse rebelle!
Le vert Michniéwicze me séduit et m'appelle.
Des chênes, des tilleuls balancés par le vent
L'ombragent à l'entour sous leur dôme mouvant.
De magnolias en fleurs ses murs sont diaprés;
Vois ces daims voltigeant et broutant sur les prés.
La belle Rudzicza, se livrant à la brise,
Leve un flot amoureux, étincelle et se brise.
Ainsi, près du berceau, le bonheur de nos jours
Ne brille qu'un instant, et s'enfuit pour toujours.
— Mais je voulais chanter! — Mon âme désolée
S'arrache avec regret à ce cher mausolée:
Si les temps finissaient, oh! je viendrais avant
Contempler cette tombe, et mourir en rêvant!

Arrivé sur les bords de la Bobrynka, qui tantôt serpente parmi les bosquets touffus, tantôt se répand en nappe unie et cristalline comme une âme que le souffle des passions n'a pas encore altérée, tantôt retombe en cascade sonore, et bouillonne sur les rochers qui lui présentent leurs crêtes polies par les vagues, il croit voir les ombres de Julie et de Kosciuszko se mirant dans ses ondes, et parcourant ses rives qui ressemblent au séjour des bienheureux (1).

Son esprit, lassé par tant de prodiges de l'art et de la nature, se porte vers une habitation rustique, qui lui présente au premier abord l'aspect d'une meule de foin. Son poëme finit par une description naïve de cette chaumière et de son intérieur. Cependant le doute se glisse encore dans son âme: il se rappelle que les Czartoryski, dans une demeure soi-disant champêtre de Powonzki, chantée par Trembecki, qu'une Radziwill, dans son jardin admirable de l'Arcadie, décrit par Delille, avaient aussi fait construire une soi-disant *maison rustique*, mais qui n'était rien moins

(1) Thadé Kosciuszko, amoureux de Julie-Louise Sosnowska, désespéré de ne pouvoir pas l'épouser, alla en Amérique, où il embrassa la carrière des armes sous les ordres de Washington. Quand il revint en Pologne, Sosnowska était déjà mariée à Lubomirski. Depuis, plusieurs partis brillans furent refusés par le héros polonais, et il est mort dans le célibat.

Ot łączkę przemykają chybkie Daniele,
A przed nimi igrając zakrętami rzeka,
Pluśnie złamaną falką i dalej ucieka.
Tak i życia naszego wymierzona rzeka
Zabłyśnie falką szczęścia i w wieczność ucieka.
Lecz i znowu myśl smutku... wzrok gdzie głaz kochany,
Muszę rzucić niechętny, szczyt lubéj altany,
Oh! bym wiedział, że był się naszéj ziemi skończył,
Tu bym przyszedł, w głaz patrzył, i tak wszystko skończył.
Zbiegam, idę, gdzie wiodła mię budowa biała,
Wszak to tąrcza upałów, oczyszczenie ciała.
Czysty tu kryształ chłodu co żwirek całuje,
Swiadczy iż tylko cnotę w objęcia przyjmuje.
Opodal przez kamienie wypchnięta kaskada,
Woda, srożéj się pieni, im miąższa zawada.
I pieni się, i wre, i fala falę goni,
I to pryśnie w powietrze, to żwirek odsłoni,
Na jéj pomoc strumyczek z kanału pośpiesza
I z kryształem Bobrynki swój chłód wiecznie miesza.
O gdybyś nam z Kościuszką, Julię przedstawiała,
Jabym wolen dziś śpiewał, ty Polskobyś stała!
Tak cudami przemysłu, gdy myśl zmordowana,
Postrzegłem w oddaleniu, wieśniaczy stóg siana;
Zbliżę się i kunsztowną budowę poznaję,
I już wcześnie przyszłemu oszukaniu łaję.
Pewno, myślę, podobnie jak ów Czartoryski,
Bogactwa czterech światów zmieścił w domek niski,
Lecz tu podejść nieznają, sama tu szczerota,
Zwierzchniéj prostocie, wnętrzna odpowie prostota;
Na srzodku stół brzozowy, mchem porosły ściany,
Sufit z brzozy, skromnymi wasilki przybrany,
W boku wycięte okno prześwieca pasieki,
Mała łączka złocone przypomina wieki;
A zwracając wzrok dalszy do wiejskiéj zagrody,
Holender, rozloślejszéj przypożyczył trzody.
Tu usiadłszy Właściciel postrzega w około,
Jak skrzętna drużba pszczołek pracuje wesoło,
Jako z drobnego kwiatka nasyca żądełko,
Rzuca kwiatek i złote zniesie ją skrzydełko.
W niéj widzi swéj młodości obraz rzeczywisty,
I swe trudy dla kraju, i rozsądek czysty,
W niéj widząc słodki owoc połączonéj pracy,
Westchnie, czemuż tak zgodni niebyli Polacy!
Tu przerywając tkliwych przypomnień dumania,
Idzie, a każde drzewko, dobroczyńcy kłania.
Wraca w dóm, a witany gronem czułych dzieci,
Nieraz mowna źrenica łzą tkliwości świeci.

ALEX. CHODŹKO.

que ce que son titre modeste semblait indiquer. Ne vous y trompez pas : ici à chaque instant quelque pouvoir invisible vous dresse une nouvelle embûche. Le traducteur a lui-même admiré ce palais de merveilles qui semble élevé par les enchantemens d'Armide. Aussi, en achevant ce chef-d'œuvre de sa douce magie, *Armide* y laissa-t-elle son nom inscrit en caractères d'or, sur la façade donnant sur le jardin. De l'autre côté se trouve une fontaine, et au sentiment voluptueux qui vous saisit à son approche, vous devineriez déjà que c'est celle de *Jouvençe*, si ce nom n'était pas gravé au-dessus du portique. Le traducteur croyait entrer dans une simple chaumière : des nattes de jonc étaient pendues à toutes les parois, apparemment pour les garantir de l'humidité ; mais quel fut son étonnement, ou plutôt son extase, quand il vit tomber tout à coup ces enveloppes grossières, et quand il se vit transporté dans un palais diaphane. Ses murailles d'un cristal épais laissaient un passage aux rayons du plus beau soleil de juillet, et semblaient encore en rehausser l'éclat. Des statues de Paros, des amphores de jaspe et de porphyre, chargées de bas-reliefs, semblaient s'animer sous leurs reflets, et se couvraient des plus belles teintes de l'arc-en-ciel : la fontaine retombait en mille paillettes irisées sur une immense conque en cristal de roche, et répandait parmi toutes ces parois sonores la fraîcheur et le bruit.

Mais cette humble chaumière, à ses dehors fidèle,
Du luxe villageois est un parfait modèle.
Une table de chêne, un gazon toujours vert,
De modestes bluets le plafond est couvert;
La fenêtre dévoile un riant paysage,
Et tout de l'âge d'or vous retrace l'image.
Puis, vers l'enclos voisin détournant les regards,
On voit des bœufs frisons et des chevaux épars.
Ici le bon seigneur, s'appuyant sous les treilles,
Voit glaner à l'entour les actives abeilles;
Comme leurs ailons d'or, tout chargés de butin,
Se livrent, bourdonnant, aux brises du matin.
Il voit dans leurs ébats son enfance chérie,
Les soins d'un âge mûr, si chers à la patrie;
D'un exemple si beau son cœur est enchanté.
Oh! pourquoi tous les siens ne l'ont-ils imité!
Alors de son pays saluant le fantôme,
Il revient, tout pensif, sous l'humble toit de chaume,
Entouré sur le seuil par un groupe charmant,
Il donne un libre cours aux pleurs du sentiment.

J.-C OSTROWSKI.

FIN DU TOME PREMIER.

